This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

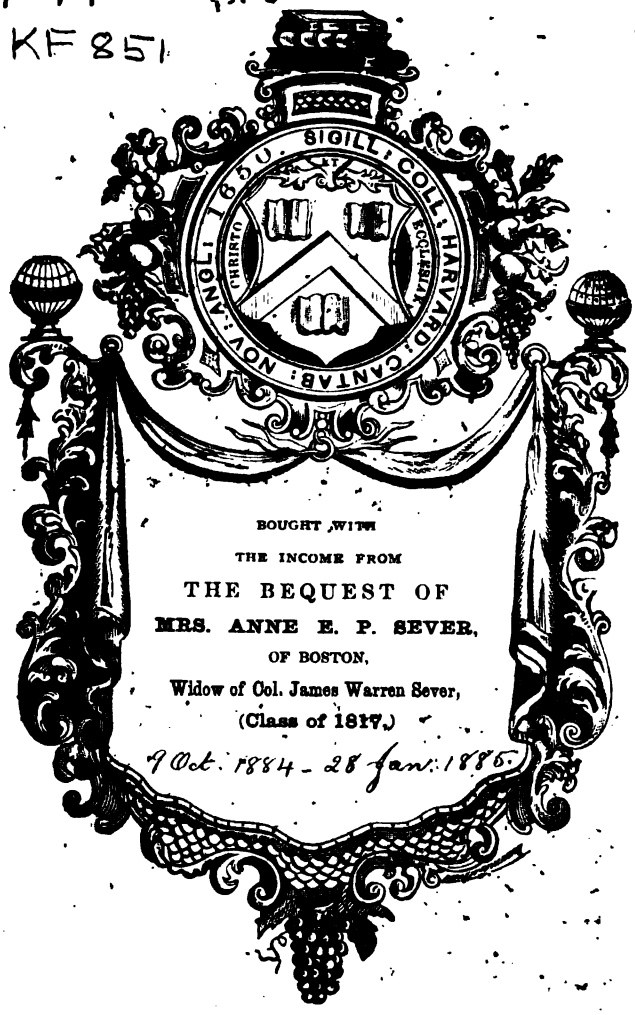
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~P Tr 331.10~~
KF 851
Bd. Feb. 1885.



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
MRS. ANNE E. P. SEVER,
OF BOSTON,
Widow of Col. James Warren Sever,
(Class of 1817.)

9 Oct. 1884 - 28 Jan. 1885.

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année
TOME QUATRIÈME — Ire LIVRAISON
25 Septembre 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*
BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

		Trois mois	Six mois	Un an
Prix des Abonnements	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg; pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici à Montévidéo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez à Bogotà.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

ANDRÉ THEURIET, *Nouvelles*, Paris, Alphonse Lemerre, 1884. — V. ROUSLANE, *Kira, une jeune fille russe*, Paris, E. Plon et Cie, 1884. — ERNEST RENAN, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — GEORGE SAND, *Correspondance*, tome Vme, (1812-1867), Paris, Calmann Lévy, 1884. — CH. THIERRY-MIEZ, *La France et la concurrence étrangère*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — M. D'ORMOSY, *Un rêve de bonheur*, deuxième édition, Paris, A. Repetti et Cie, éditeurs, 1884. — *La Comtesse Natalie*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — GABRIEL BOUVALOT, *En Asie centrale - De Moscou en Bactriane*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — SAINT-YVES D'ALVEYDRE, *La Mission des Juifs*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — HENRI GRÉVILLE, *Un crime*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — *Bulletin de la Société historique et cercle Saint-Simon*, Paris, 1884. — LOUIS VEBACH, *La Hollande et la liberté de penser au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MARIO PROTH, *Depuis 89*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — JULES DE MARTHOLD, *Memorandum du siége de Paris, 1870-71*, Paris, Charavay frères, 1884. — JEAN MACÉ, *Les idées de Jean-François*, Paris, Charavay frères, 1884, — RICHARD LESCLIDE, *Le dernier Scapin*, Paris, Charavay frères, 1884. — LÉON BARRACAND, *Hilaire Gervais, histoire d'un enfant*, Paris, Charavay frères, 1884. — JACQUES FERNAZ, *Un grand Français du siècle XVIIe*, Paris, Charavay frères, 1884. — XAVIER MARMIER, *Le succès par la persévérance, douze histoires et un conte*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ÉMILE ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — G. B. CHESLAY, *La Convention et son œuvre*, Paris, Charavay frères, 1884. — Colonel TCHENG-KI-TONG, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — CAMMILLE FLAMMARION, *La pluralité des mondes habités*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — CHARLES BUET, *Les coups d'épée de M. de Puplinge*, Paris, Victor Palmé, 1884. — THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et camées*, Paris, petite bibliothèque Charpentier, 1884. — GEORGE SAND, *Correspondance*, tome VIme, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MADAME ADAM (Juliette Lamber), *La Patrie hongroise*, souvenirs personnels, Paris, *Nouvelle Revue*, 1884. — *Le blason libre de la France*, Paris, Maisonneuve et Cie, editeurs, 1884. — EUGÈNE CHAVETTE, *Saucisson à pattes*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884.

ITALIE.

F. AMBROSI, *Scrittori ed artisti trentini*, Trento, G. Zeppel, 1884. — CASTELLANI, *Le biblioteche nell'antichità*, Bologna, succ. Monti. — FINALI, *In onore di Quintino Sella*, discorso, Imola, 1884. — STEFANO VITTORIO BOZZO, *Il Vespro considerato nelle sue cause e nelle sue conseguenze*, Palermo, Stabilimento tipografico Lao, 1884. — CARLO NEGRONI, *Della vita e dei fatti di Quintino Sella, discorso commemorativo*, Novara, Fratelli Miglio, 1884. — G. L. BRIGNARDELLO, *L'avo e il padre del Generale Garibaldi, ricerche e rettifiche*, Firenze, G. Barbèra, 1884. — *Volume XXXII (fascicolo 5-6) dell'Archivio giuridico diretto da Filippo Serafini* (si pubblica a Pisa), Pisa, Stamperia dell'Archivio, 1884. — *Notizia intorno al Circolo giuridico di Palermo*, Palermo, Tipografia dello Statuto, 1884. — EMANUELE CELESIA, *Linguaggio e proverbi marinareschi*, Genova, Tipografia R. Istituto Sordo-Muti, 1884. — OTTAVIO ANDREUCCI, *Dei manoscritti di Francesco Redi, M. Malpighi, L. Bellini, e A. Cocchi*, Bologna, Società Tipografica, 1884. — Cap. Cav. GIUSEPPE PETRICCIOLI, *D'oggi in domani*, Canto, Firenze, Stamperia Ademollo, 1884. — RASTRELMONTI CARLO MAURIZIO, *Aggiunta alla teoria dell'istruzione educativa*, Lipsia, B. G. Trübner, 1884. — RECHEMBERG CARLO MAURIZIO, *Tirocinio dello studente italiano in grammatica e letteratura tedesca*, Torino, G. B. Paravia, 1884. — CARLO BENI, *Di alcune maniere di scrittura usate dagli Aztechi*, Firenze, Arte della stampa, 1884. — GIULIA DE LA COUDRAY, *Il Proscritto*, commedia in un atto, Firenze, Tip. degli Orfanelli, 1884. — F. A. Dr BOCCHI, *Trattato geografico, economico comparativo per servire alla storia dell'antica Adria*, Adria, eredi Guarnieri, 1884. — G. GAVAZZI SPEECH, *Il conte Cristoforo Sola, commemorazione*, Milano, Pompeo Dumolard, 1884. — RAFFAELE TARANTELLI, *Fiori e Spine*, Chieti, G. Ricci, 1884. — LUIGI D'AURIA, *Scritti storici ed economici*, Napoli Francesco Mormile, 1884. — *Istruzioni popolari sul modo di preservarsi dal colera*, Firenze, G. Civelli. — MARIANO MANTERO, *Gli ordinamenti monetari*, Palermo, Fratelli Puglisi, 1884. — DOMENICO CARUTTI, *Il conte Umberto I (Biancamano) e il Re Ardoino, ricerche e documenti*, Roma, E. Loescher e C., 1884. — CIMBRO, *I partiti*, Torino, Roux e Favale, 1884. — GIOVANNI FALDELLA, *Una serenata ai morti*, Roma, E. Perino, 1884. — SANTI GIUFFRIDA, *La questione sociale e l'educazione*, Catania, G. Galatola, 1884. — C. V. GIUSTI, *Favoritismo comparato, Let-*

REVUE
INTERNATIONALE

TOME QUATRIÈME

REVUE

INTERNATIONALE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année — Tome Quatrième

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION : *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION : *Via della Mattonaia 24bis*

1884.

~~VIII. 326~~
~~PTr 331.10~~
1884, Oct. — 1885, Jan. 26.
Sever fund.
KF 851
HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
JAN 24 1911

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10.

LE CORRÈGE

SA VIE ET SON ŒUVRE

Deuxième Partie [1]

Le peintre de l'idéal chrétien.

On peut définir en deux mots le grand phénomène de la renaissance dont procède toute notre culture intellectuelle. Avant elle, il y avait dans l'humanité deux courants de pensée, qui, loin de s'unir, n'avaient cessé de se combattre, et dont l'un était presque parvenu à étouffer l'autre : le courant chrétien et le courant païen. La renaissance fut la réconciliation, une sorte de mariage entre la pensée chrétienne et le génie antique ressuscité. L'esprit moderne naît de cette réunion.

C'est le propre des grands artistes de la renaissance et de tous les esprits supérieurs qui ont vécu depuis, d'avoir dû s'assimiler à la fois ces deux courants. Ils contiennent ce que l'humanité a produit de meilleur : d'une part, la science du vrai et du beau ; de l'autre, la vie spirituelle et la grande religion de la charité. Dans le Corrège, la fusion de ces deux mondes, en apparence incompatibles et dont la lutte incessante constitue le fond même de l'histoire depuis deux mille ans, s'est opérée sans efforts et d'une manière si naturelle, qu'elle semble s'être faite avec l'éclosion même de ses facultés. Il était de ces natures qui ne peuvent apercevoir le vrai que sous la forme du beau, et pour lesquelles il n'y a d'art qu'au service de la noblesse humaine. Dès ses débuts nous le voyons peindre avec le même bonheur des sujets mythologiques et des sujets chrétiens.

[1] Voir la livraison du 25 août 1884.

L'union de l'esprit antique et moderne est si parfaite en lui, qu'on retrouve une grâce toute hellénique dans ses vierges, et une douceur, une tendresse toute moderne dans ses nymphes et ses déesses. Néanmoins, nous pouvons affirmer que si l'aimable esprit grec a présidé à l'œuvre de son génie, une haute philosophie, née de l'essence même du christianisme, domina son plein jour.

Nous avons tenté de décrire cette aurore de jeunesse, de joie vive et d'innocence enjouée qui éclate dans la *Chasse de Diane*, et se répand dans les feuillages encore humides de rosée, avec tous ces beaux enfants que le sourire de la déesse semble avoir évoqués. Après eux nous avons vu surgir, à l'appel du maître, les Anthiope, les Io, les Léda. C'est déjà le plein jour de son génie, éclairé pas le grand soleil de la Grèce et de l'Italie. A la lumière de ce jour éclatant, le monde de la fable antique apparaît de nouveau sur le sein verdoyant de Cybèle. Mais au dessus de ces jeux d'une imagination riante, s'élèvent ses plus hautes créations.

Nous y reconnaissons la grande épopée chrétienne, dans une splendeur à la fois inaccoutumée et familière, qui la rapproche de nos yeux. C'est la *vie nouvelle*, tant rêvée par les poètes du moyen-âge ; la grande *palyngénésie*, si souvent annoncée, rendue visible par le pinceau. C'est la doctrine du christianisme, librement interprétée dans une vision éblouissante, par un amant du beau, pour qui toute pensée se traduit en un symbole radieux. Nous imaginons que Platon aurait ainsi vu et interprété l'idéal chrétien, s'il avait connu le divin Maître.

I.

Le légende chrétienne a renouvelé le monde par sa conception de l'amour spirituel en rapport avec l'idée platonicienne. C'est un fait très caractéristique que parmi les amours terrestres elle n'a célébré que l'amour maternel, comme étant de tous le plus pur et le plus désintéressé. De là, la légende de *Marie* qui sanctifie cet amour, en fait une incubation profonde, une création idéale de l'âme de l'enfant, par l'âme de la mère. Nous allons voir par deux exemples avec quelle pénétration, quelle grâce intime et simple, le Corrège a touché ce sujet, sur lequel tant

d'écoles, tant de maîtres ont exercé leur génie depuis plus de mille ans.

L'*Annonciation* est la situation la plus délicate dans l'histoire légendaire de Marie, mère de Jésus, puisqu'elle peint le doux pressentiment de la maternité dans la femme vierge encore. Allegri a traité ce sujet dans une fresque qui se trouve au Musée de Parme.

L'ange et la Vierge se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre et presque au même niveau. L'archange Gabriel flotte à fleur de sol sur un nuage. Sa pose marque le mouvement rapide et léger de ses grandes ailes, à demi déployées, qui semblent toutes frémissantes encore. L'index de ses deux mains est dirigé vers le haut et montre le ciel, d'où vient son message. La jeune Vierge l'écoute avec recueillement. Agenouillée devant un cippe sculpté en prie-Dieu, elle tourne à demi sa jolie tête du côté de l'ange et presse sa main sur son cœur, dans l'attitude d'un humble ravissement. Des petits anges accompagnent l'archange, nichés dans les plis de sa robe. L'un d'eux, qui regarde la Vierge avec tendresse et émotion, soutient dans ses mains une énorme branche de lys; d'autres, en dessous et derrière lui, se mêlent aux nuages.

Entre ces deux personnages principaux, l'archange et la Vierge, il y en a un troisième, le Saint-Esprit, sous forme de colombe, qui effleure la tête de la Vierge, et concentre en lui-même la plus forte lumière du tableau. Une clarté divine, comme d'un soleil nouveau, inonde la tête de Marie, qui semble le recevoir religieusement, tandis que l'archange lui livre son message. Les traits de la Vierge sont d'une douceur enfantine. Ses cheveux, blonds et légers, encadrent son front serein. Ses paupières baissées donnent à son visage un air d'ineffable modestie. Son attitude et son geste indiquent une intime émotion. L'archange est encore plus remarquable. A moitié agenouillé devant la Vierge, on lit sur ses traits, on comprend par son geste éloquent, toute l'importance du message qu'il apporte. Il a la conscience de la lumière nouvelle qui vient poindre sur l'horizon de l'humanité. Il comprend la grandeur de sa mission, car il annonce l'*idéal humain* dans le verbe incarné. Son large front est soucieux : car il pressent les luttes et les épreuves par lesquelles l'humanité devra passer, dans sa lente

transformation. Mais on voit aussi la joie au fond de son âme, sa foi dans le triomphe final de la *justice* et de la *vérité*. La beauté de ce groupe, vu dans son ensemble, est extraordinaire. Comme toujours, une profonde pensée, traduite par le sentiment, anime le tableau.

Pour compléter la pensée du maître, il faut joindre à cette fresque celle de la *Madonna della Scala*, qui se trouve aussi au Musée de Parme, et qui offre l'image du bonheur parfait dans la maternité.

La Vierge, dont les traits et l'attitude sont d'une merveilleuse suavité, est vêtue d'une robe rouge-tendre que recouvre une draperie bleue. Elle est vue à mi-corps, l'enfant Jésus assis sur ses bras. L'une de ses mains soutient le bel enfant sur lequel sa jolie tête est penchée; l'autre est passée sous sa mignonne jambe, qui est du plus beau modèle. Tandis que la mère presse l'enfant sur son sein, l'enfant détourne doucement la tête. Son bras entoure le cou de sa mère, sa main s'accroche à son voile, et repose sur les longues tresses soyeuses de ses cheveux. Mais sa pensée semble vaguer loin de là. Le songe de l'idéal est dans ses yeux, qui semblent déjà refléter les mystères des mondes et qui sont remplis de clartés éblouissantes. L'enfant y est tout absorbé: l'homme en sera la victime. La mère, par contre, est absorbée en lui. Les yeux baissés, elle le contemple avec bonheur. La mère et l'enfant pourtant se ressemblent quant au physique. Tous deux ont le front haut et intelligent, les traits fins, la peau admirable, et s'enveloppent si amoureusement dans leur diversité qu'ils semblent ne former qu'un seul être. Ce groupe est merveilleux. La jolie tête de la mère penchée sur lui, celle de l'enfant qui se détourne d'elle, tout en caressant son voile, forment un ensemble ravissant. C'est d'un côté l'amour maternel, le dévoûment infini de la femme aimante et pure. De l'autre c'est le rêve de l'Éternel, qui vient poindre dans l'âme de l'enfant et guide son intelligence précoce vers le divin. Ce groupe est inoubliable de grâce et de délicatesse infinie. La nature de la composition n'est pas la moindre de ses qualités.

Le christianisme n'a pas seulement donné au monde un type nouveau de la mère; il a en outre créé deux types absolument inconnus à l'antiquité: celui de la pécheresse repentante et celui

du martyr. Nous verrons que là encore le maître en question a été d'une profondeur incomparable, par la divination de son sentiment exquis et sûr. Sous son pinceau, une tête, une physionomie rêveuse sur un fond sombre, devient une sorte de livre magique, où l'on s'abîme comme dans un monde de pensées. Commençons par la *Madeleine* de Dresde.

(1533) Au fond d'un antre caverneux, on voit la belle Madeleine couchée à terre, le coude appuyé sur un vieux livre, dans l'attitude d'une profonde méditation. La tête repose sur son beau bras. Les trésors de son sein blanc, aux contours fermes et moëlleux, ressortent à la grande lumière, comme aussi l'ivoire de ses bras admirables éclairés par le grand jour, tandis que le reste de la caverne est plongé dans l'obscurité. Elle songe, elle réfléchit, elle médite, cette belle Madeleine. Son grand front, siége de douces pensées, est appuyé sur sa main droite qui plonge dans l'onde abondante de ses cheveux blonds, crêpelés et fins ; la masse ondulée de ces cheveux s'élève sur ses tempes, encadre sa belle figure et retombe avec grâce sur son cou nu. Ses grands yeux sont baissés vers le texte sur lequel elle médite. Sa figure d'un ovale accompli, aux traits fins et réguliers, est celle d'une nymphe ou d'une déesse, si ce n'est qu'une grâce intime, parfumée d'innocence et de candeur suave, émane de tout son être ; l'âme en fleur s'épanouit dans cette beauté. Une draperie d'un bleu sombre enveloppe son corps jusqu'aux pieds. Ces pieds nus, d'une légèreté exquise, sont croisés l'un sur l'autre et ressortent en plein relief dans la pénombre du demi-jour. Les formes sveltes de son corps charmant sont entrevues sous les plis de son sombre vêtement.

Un grand apaisement semble s'être fait en elle ; une profonde sérénité règne dans tout son être ; une paix parfaife s'est substituée aux aveuglements de la passion. Ainsi purifiée par le charme de l'amour *vrai*, qui a su triompher de tous les égarements, sa beauté en est comme transfigurée. On ne peut rien voir de plus doux et de plus parfait, de plus délicat et de plus pur, que cette Madeleine. C'est plus que la beauté d'une vierge qui s'ignore. C'est la pureté consciente, l'innocence reconquise par une vie de renoncement et l'amour des choses éternelles. Jamais sainte ne fut plus charmante que cette pécheresse transformée. Elle mérite le mot du Christ : « Il lui sera beaucoup

pardonné, car elle a beaucoup aimé. » Cette vérité sublime, si simplement formulée par le divin Maître, le Corrège a su la traduire par son pinceau. Dans son attitude simple, pleine de noblesse sans ostentation, sa Madeleine nous donne l'impression d'une nature *régénérée* par la puissance de l'âme.

C'est l'harmonie du cœur et de la raison élevés à l'idéal par la méditation profonde. Elle nous touche ainsi qu'une sœur bien-aimée, et la clarté de son front est douce comme l'aurore de la vérité.

A la femme régénérée par la vie intérieure, joignons l'homme triomphant par le martyre.

Le *Saint-Sébastien* de Vienne n'est qu'un simple buste; mais c'est une des têtes les plus extraordinaires créées par le pinceau. Évidemment le peintre a voulu représenter le saint transfiguré après la mort, dans une autre existence. C'est la physionomie la plus spiritualisée qu'on puisse imaginer; son regard vient *d'au delà* et plonge, d'un autre monde, dans celui-ci. Il tient la flèche qui l'a percé, symbole de son martyre et de sa victoire; c'est tout ce qui lui reste de la terre. Sa pâle figure, qui ressort sur un fond obscur, est le siége d'un sentiment divin. Son front rêveur est recouvert en partie par la masse de ses cheveux. Cette superbe chevelure se sépare au milieu du front et retombe sur ses épaules, en cachant ses tempes. Le visage est du plus fin ovale; le nez d'une noblesse rare; les plis de la bouche trahissent une bonté consciente, alliée au sérieux viril d'un caractère fort. Un souci profond, infini, se peint dans ses yeux, qu'on ne se lasse jamais de regarder; car le mystère de l'âme s'y révèle tout entier. C'est le mystère des mondes et de l'amour. La rêverie consciente d'un être supérieur y est imprimée. Cette expression de divine sympathie et de sainte pitié en dit plus que toutes les auréoles!

Heureux, dans le ciel des justes, ce jeune saint souffre encore pour les autres. Il accomplit ailleurs une nouvelle mission de charité et d'amour. Car, ayant une fois vaincu la mort, il a compris que l'activité dans le *bien* est la vie de l'âme, le progrès, son but supérieur. L'exercice de la sympathie est le moyen d'atteindre à la perfection.

Il est difficile de rendre par les paroles l'impression qu'on ressent à la vue de cette figure.

Il faut la voir pour comprendre la psychologie profonde qui se cache sous ses traits. C'est comme une musique de l'âme qui nous console en attendrissant. Quelqu'un s'est-il figuré la mélancolie des anges et des bienheureux?

Elle est là.

La date de cette admirable tête ne peut être précisée. Elle a sans doute été peinte quand le Corrége avait atteint sa pleine maturité.

II.

Les tableaux d'Allegri que nous venons de décrire et d'interpréter racontent en quelque sorte la destinée individuelle de l'âme dans son initiation graduelle à la vérité. Mais le peintre fut conduit en outre à représenter les destinées de l'humanité elle-même dans d'autres peintures et notamment dans les vastes compositions qui remplissent les deux coupoles de Parme. Tâchons, pour mieux les comprendre, d'embrasser l'œuvre du maître d'un seul coup d'œil. Ce qui la traverse d'un bout à l'autre c'est la grande idée arienne de la *lumière*. Aux reflets changeants de ce flambeau, toute sa pensée se révèle instantanément, comme sous un éclair, et son œuvre nous apparaît dans sa merveilleuse unité.

La *lumière!* Il l'aime passionnément; et cela non seulement en peintre, mais encore en poète et en philosophe. La lumière est son élément même. Elle circule douce, éblouissante et variée dans ses tableaux; elle caresse et pénètre ses figures; elle rayonne par les yeux de ses apôtres et de ses voyants. Elle ne semble pas tomber du dehors, mais venir du fond de ses toiles. Elle n'est pas pour lui un simple moyen d'éclairer ses personnages et de les mettre en relief; elle est en quelque sorte l'essence subtile dont il pétrit leurs chairs diaphanes. Complice de ses intentions secrètes, elle se glisse sous son pinceau, pour communiquer à la toile les nuances infinies et les grâces fuyantes du sentiment. Elle luit à travers ses têtes d'anges, comme la flamme discrète à travers la lampe d'albâtre; elle enveloppe ses fresques colossales comme d'une photosphère éclatante, et les soulève de sa puissante vibration. Plus on regarde, plus on compare, plus on réfléchit, et plus on se persuade que l'idée de

la lumière est l'âme même de l'œuvre d'Allegri et nous en fournit la clef.

La lumière est l'agent universel de la vie matérielle dans le monde visible. Des soleils d'où elle rayonne, elle crée sur les planètes la forme, la couleur, le mouvement, et donne l'essor à tous les êtres. Premier langage par lequel l'univers se révèle à lui-même, elle traverse les espaces infinis et joint les mondes les plus éloignés d'un rayon impalpable.

Comme le monde matériel, le monde moral a sa lumière et sa révélation. C'est cette vérité sublime qui joint les âmes d'élite, les unit par un lien de justice, de conscience et d'amour, et leur prête une force souveraine de rayonnement, dont les lueurs infinies éclairent jusqu'aux profondeurs ténébreuses de l'humanité. Pour le Corrège, la *lumière* est le symbole même de cette vérité qui lui apparut principalement dans la parole et la personne de Jésus et dans la tradition évangélique, et qu'il sut interpréter en grande artiste et en libre esprit. Nous allons en suivre le développement dans ses chefs-d'œuvre saillants, depuis sa première éclosion jusqu'à son plein épanouissement.

Le premier de ses tableaux où l'on voit poindre cette idée est la célèbre *Nuit* de Dresde. Au premier coup d'œil il nous donne la sensation d'une lumière blanche, éclatante, qu'on apercevrait dans la nuit noire, et qui fait dans les ténèbres comme une tache éblouissante. Cette lumière surnaturelle ne part point d'une flamme terrestre. Elle vient de l'enfant Jésus couché dans sa crèche aux bras de sa mère, au centre du tableau. On ne voit pas la figure du nouveau-né; mais sa mère, humble et souriante courbée sur lui, le couve du regard; elle est comme inondée de son rayonnement. Le vif éclat qui part de l'enfant se répand de tous côtés, illumine les anges qui flottent par dessus le groupe, et frôle les bergers à gauche. Ils ont l'air de dire, par leur attitude: « Quelle lumière! quel éclat divin! »

Elle est si vive, qu'une femme en est éblouie, et couvre ses yeux de sa main. Un jeune pâtre, ravi, semble remercier du regard les puissances célestes. Quant aux anges qui flottent dans les airs sous le toit de l'humble demeure, au dessus de la mère et de l'enfant, ils reçoivent la lumière en plein, et, tout souriants, semblent s'en réjouir en chœur. Émerveillés, eux

aussi, ils contemplent l'enfant radieux, et accompagnent cette joie humaine d'une musique céleste.

C'est ainsi que le grand maître interprète à sa manière la naïve légende de Bethléhem, par laquelle les Évangiles célèbrent d'une manière si touchante les origines du christianisme et la naissance de son fondateur: c'est ainsi qu'il en exprime le sens intime: une *lumière* de verité et de vie, qui d'un seul être se répand dans le monde entier.

L'idée de la lumière apparaît sous une forme spiritualisée dans la fresque de Saint-Jean l'Évangéliste. Ici, la lumière de vérité et de vie, qui dans le tableau précédent s'éparpille sur une foule de visages, se concentre dans les yeux de l'apôtre, se dynamise, en quelque sorte, dans son regard. En parcourant l'église de Saint-Jean l'Évangéliste à Parme, on trouve cette fresque, peinte dans une lunette en demi-cercle, au dessus de la sacristie. L'apôtre, sous la figure d'un beau jeune homme, est assis par terre, à demi couché, appuyé contre le mur. Il semble avoir sa première inspiration; on dirait qu'il entend des voix. Un rouleau de papyrus est étalé sur ses genoux et il semble sur le point d'y inscrire quelque chose d'un style qu'il tient de sa main droite. L'immobilité, le calme profond, le ravissement de l'extase se peignent dans l'attitude et dans les traits du voyant. Une harmonie éthérée pénètre son corps, et les ondes d'une musique séraphique font frémir les boucles blondes et légères de sa chevelure qui flotte sur ses épaules. Toute l'attention est attirée par la tête merveilleuse de l'apôtre tournée vers le spectateur, et qui regarde en haut par ses yeux grands ouverts, puissants et radieux, des yeux qui semblent absorber toute la lumière d'une vision éblouissante. Le ciel, l'infini est dans ce regard ardent. Pour lui, plus de mystère; il a tout pénétré. Il voit briller devant lui l'archange de feu, qui tient le livre aux sept sceaux, et lui parle. L'amour est sa parole; la beauté son enveloppe, la lumière son regard. Dans cette contemplation, l'apôtre jouit de la paix dans l'Éternel; il voit Dieu lui-même. Tout passe et tout périt; lui seul vit toujours. Dieu est lumière, la lumière est Dieu. Il regarde l'ange, il écoute sa parole, et transmet le verbe vivant.

La Coupole de Saint-Jean.

De ces deux exemples qui nous ont déjà fait entrer dans le sentiment intime du Corrège et nous donnent comme l'accent de son génie, nous passons aux deux vastes compositions qui forment comme le couronnement de son œuvre, et où sa pensée atteint sa plénitude sous le souffle d'une puissante inspiration. Nous voulons parler des deux célèbres coupoles de Parme qui faisaient déjà l'étonnement du Titien, l'admiration des Carache et de Raphaël Mengs, mais qui n'ont jamais été, semble-t-il, comprises dans leur ensemble, ni interprétées dans leur vrai sens.

Les grandes fresques de Raphaël au Vatican, qui ont pour sujet des thèmes religieux, sont avant tout une glorification de l'Église militante et triomphante, exécutées sous l'inspiration et la surveillance de la papauté. Celles de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine, d'une facture plus indépendante, d'une tendance plus universelle, contiennent des pages grandioses, mais où domine le rude esprit de l'ancien Testament. Dans l'œuvre du Corrège, nous nous trouvons en face d'une libre interprétation de la tradition chrétienne, selon la religion de l'esprit.

Travaillant pour de simples moines, il n'a été gêné, dans la conception et dans l'exécution de ses chefs-d'œuvre, par aucune considération dogmatique ou conventionnelle. Il a pu s'y livrer à l'élan naturel de son génie enthousiaste et lumineux qui le portait à donner une expression plastique aux plus hautes vérités du christianisme.

Cette *lumière*, cette *vérité* que le peintre avait montrée dans son tableau de la *Nuit*, ou plutôt de la *Nativité*, comme une vague lueur, qui d'un enfant se répand sur une mère naïve, se reflète sur les anges et sur de simples bergers, cette lumière qu'il avait concentrée comme un effluve dans le regard de l'apôtre « voyant, » nous apparaît ici, dans tout son éclat, en la personne même du juste conscient et triomphant, que le Corrège a représenté sous l'image du Christ redempteur. Cette lumière rayonne sur les apôtres qui le contemplent dans sa transfiguration, et par eux se communique aux docteurs de l'Église, aux sages et aux saints situés plus bas. Telle est l'idée générale de la composition dans toute sa simplicité.

Au sommet de la coupole, la figure radieuse de Jésus s'élève sur un fond de lumière ambrée et d'une couleur éclatante et chaude. Le peintre l'a représenté dans un raccourci étonnant, qui donne l'illusion d'une ascension vertigineuse. Ses cheveux, ses vêtements flottent au vent; son bras droit montre le ciel, son bras gauche abaissé et sa jambe repliée semblent lui donner une impulsion nouvelle. Si le corps humain avait assez de légèreté pour franchir les espaces par une sorte de natation aérienne, il aurait ce mouvement. Ce Christ fend l'air avec l'impétuosité de l'oiseau et la majesté de l'homme. Vu d'en bas, il a l'air de percer la voûte, d'y faire une trouée de soleil. La conscience de sa mission accomplie donne à son front une sérénité divine; un sourire ineffable entr'ouvre ses lèvres, un amour sublime transfigure ses traits, ses yeux sont embrasés d'un feu céleste. Son être semble boire la lumière divine qui l'enveloppe et la rendre par son souffle aux bons et aux justes en torrents d'amour. Dans la frange de nuages qui environne le Christ, on distingue une foule d'anges qui sont comme tissés dans la lumière. Ces têtes aériennes de chérubins, avec leur chevelure lumineuse et leurs beaux yeux foncés, se pressent, condensés en un cercle immense, pour voir le Christ, et sourient sur tous les tons du pur bonheur enfantin. Au milieu de ces masses légères et fluctuantes, de ces figures vues en pleine clarté, inondées d'un jour irradiant, le divin Maître ressort avec une force étonnante et précipite sa course ascendante dans les profondeurs du ciel; lumière consciente, au milieu de toute cette lumière de joie.

La figure du Christ, complètement isolée, forme le centre de cette vaste composition. Au bas de la coupole, immédiatement au dessous de lui, on voit l'apôtre Jean prosterné, et comme foudroyé par la lumière qui l'inonde. C'est la vision apocalyptique qui se réalise devant ses yeux dans l'apparition du *Christ transfiguré* dans son *nouveau royaume*. Jean n'est pas représenté ici comme le jeune inspiré que nous décrivions tout à l'heure. C'est le vieillard de Pathmos qui voit l'accomplissement de sa grande vision. Il est comme couché sur un grand livre, que l'aigle noir soutient de ses ailes. Ses mains sont ouvertes par un geste d'étonnement; sa tête, à demi renversée, regarde droit en haut et voit le Christ en plein. L'aigle lui-même

tourne la tête et regarde en face ce nouveau soleil. Ce saint Jean atterré par l'éclat de la vision, forme avec elle le centre de toute la composition et en rélève l'idée. Au dessus de lui, les trois evangélistes sont campés sur des nuages amoncelés par le souffle du vent, et lui montrent le Christ. Huit autres apôtres sont groupés deux à deux sur des nuages, tout le long du pourtour de la voûte. Leurs attitudes pleines d'aisance et de majesté, de variété et de force, peignent les impressions diverses que chacun d'eux ressent à la vue de la vision. Saint Thomas se rejette en arrière sous cet éclat éblouissant. Le rayon d'en haut frappe en plein sa large poitrine, découpe en saillie son épaule d'athlète et le bras nerveux qui soutient son corps à demi renversé. La superbe attitude de ce jeune lutteur conserve la fierté dans l'étonnement. Ses yeux grands ouverts semblent dire : « Quelle splendeur ! c'est lui, c'est le Maître triomphant ! » Voici un peu plus loin la puissante figure de saint Jacques majeur, épaulé contre un nuage dans l'attitude du lutteur qui attend tranquillement son adversaire. Il regarde droit devant lui. Ses yeux fixes et foncés ressortent comme des charbons ardents dans leurs orbites profondes. Ses cheveux et sa barbe noire encadrent sa figure au galbe sémitique d'une forêt de boucles ; c'est le type du prophète hébreux, dans sa rudesse et sa grandeur. Il en a le feu caché et les violents emportements qui se devinent à la flamme sombre de son œil. Il ne voit pas l'idéal, mais le réel ; il voit le passé, les souffrances des peuples, leurs luttes sanglantes sous l'ancienne loi ; il voit enfin l'accomplissement de l'ère nouvelle par le triomphe du royaume de Dieu. Son âme d'apôtre et de voyant s'en réjouit au dedans d'elle-même.

Tous ces corps énergiques et nobles, expressifs et plastiques, ont l'air d'une assemblée de lutteurs, que la force de la contemplation et la puissance de l'extase aurait soulevés pour un moment dans le pur éther au dessus des combats terrestres. En eux, comme dans leur Maître sublime, l'artiste a fait ressortir la beauté et la perfection des formes, à côté de l'inspiration supérieure. Non plus qu'à Jésus, il ne leur a donné d'auréole ; mais la force de l'âme brille dans leurs yeux, éclate dans la fluidité et la hardiesse de tout leur être. Soit qu'ils expriment le ravissement, la joie, ou l'étonnement, une même *foi* les transporte et les soutient. Elle est le reflet de la lumière du Christ, mais lui seul a la sérénité parfaite et divine.

III.

La coupole de Saint-Jean, nous venons de le voir, est une glorification de l'humanité militante en la personne du Christ; celle du dôme de Parme est une apothéose de la femme dans ses plus nobles attributs, représentée sous les traits de Marie, mère de Jésus. Là, encore, le Corrège, tout en se conformant à la tradition chrétienne, a été plus profondément humain et plus vraiment universel que ses rivaux, car seul il a su peindre la femme dans ses plus hautes qualités morales. L'histoire, la poésie, la légende religieuse nous montrent la femme sous une double face. Par sa faiblesse et sa curiosité elle est généralement la fille d'Ève, la grande séductrice, l'instrument choisi du péché et de la perdition. D'autre part, par la puissance de sympathie qui est en elle, par sa force de croire, de souffrir et d'aimer, elle a toujours ravi les cœurs et régné sur l'univers des âmes. La sympathie est l'âme de l'amour; quand cette puissance s'empare d'elle, la femme peut s'élever d'un bond, par l'élan de la charité et de l'enthousiasme, aux plus sublimes hauteurs de l'idéal. C'est par ce côté que le Corrège l'a conçue; et cela, pour ainsi dire, en dehors de l'espace et du temps, dans sa gloire éternelle, telle qu'elle plane et planera toujours dans le rêve passionné des peuples. Dès l'entrée du dôme de Parme on reçoit une impression belle et sereine. Rien de triste ni de lugubre ne heurte le regard. De grandes arcades, en style italo-lombard, coupent la nef de lignes harmonieuses. Partout des couleurs chaudes et douces viennent caresser l'œil. Plafonds, piliers, parois, arcades, toute l'église est peinte de haut en bas. Tous ces personnages de l'ancien et du nouveau Testament, qui ressortent de tous côtés, ont un air de fête; une teinte rose et pourprée les dore et les enveloppe, comme si le soleil couchant les faisait reluire d'une joie nouvelle, dans l'ombre du sanctuaire, après l'attente infinie des siècles.

Mais montez l'escalier qui conduit au chœur, élevez le regard, et sur les larges piliers du transept vous apercevrez la grande merveille du lieu, la coupole qui figure le ciel lumineux.

La coupole de la cathédrale de Parme mesure une assez vaste circonférence: environ trente-six pieds de diamètre. Elle est de

forme octogone et ses dimensions vont en diminuant à mesure qu'elle s'élève. Cette forme, mieux que toute autre donne l'illusion du ciel éthéré, et le Corrège en a rempli le fond en figurant la lumière du grand jour. Huit fenêtres percées au bas, dans la frise qui fait le pourtour de la coupole, distribuent la lumière.

Au sommet de cette coupole s'élance, comme un oiseau, la figure de l'archange Gabriel, dont le raccourci donne l'impression immédiate d'un vol tourbillonnant. Il précède la Vierge, pour annoncer son arrivée dans le ciel. Des légions d'anges, d'archanges, de séraphins et de chérubins, forment tout autour de la voûte un cortége triomphant ; chœur immense, animé d'un mouvement rapide et simultané. Partout on rencontre de jolies têtes blondes, des yeux lumineux et souriants. On voit, parmi ces légions, des saints et des saintes aux regards suaves, aux ravissants visages, dont les groupes animés se pressent sur le fond aérien de la voûte et entourent la Vierge Marie. Celle-ci radieuse, éblouissante de beauté et de charme puissant, s'épanouit au milieu d'eux, comme une rose d'amour qui ouvre son sein embaumé au grand soleil de la vie. Vêtue d'une robe rose, et d'un long manteau bleu, les bras étendus et grands ouverts, elle flotte dans l'attitude passionnée de l'extase, la tête renversée, la bouche entr'ouverte, le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux. Des anges au vol la soutiennent, l'enlèvent, à demi enlacée dans leurs bras. Elle est emportée dans les airs par ce tourbillon, d'une impulsion légère et rapide. Ils semblent enlevés tous ensemble d'un souffle égal et puissant comme ces nuages d'été, dont le vent entraîne les masses changeantes à travers les hauteurs de l'éther.

La joie qui la transporte répand autour d'elle une atmosphère de bonheur, pénètre dans la phalange celeste comme un parfum subtil, enivrant et capiteux. Les anges, les archanges surtout, en sont comme saisis de vertige. Ils s'élancent, se précipitent, se joignent de tous côtés en groupes souriants, animés, gracieux, et semblent se communiquer l'heureuse nouvelle pour s'en réjouir tous ensemble. Quelques-uns arrivent à grande vitesse, comme des abeilles qui essaiment. On entend comme une musique de voix, un bruissement d'ailes et d'écharpes légères, un concert mélodieux d'instruments, qui semble résonner de

loin, et venir en écho descendant jusqu'à nous. Des anges des deux sexes se rencontrent et se pressent dans une confusion joyeuse. C'est un vertige de mouvement aérien, de joie surhumaine. Les uns s'attirent et s'embrassent amoureusement; d'autres échangent un baiser rapide, d'autres encore s'élancent d'un nouvel essor pour reprendre leur vol.

Mais ce qui frappe, étonne et surprend parmi tant de grâce et d'enchantement, c'est la beauté céleste, transcendante de Marie, l'heureuse Vierge, la bien-aimée de la terre, qui devient ici la reine glorieuse des cieux. L'amour brille dans ses yeux, il colore ses joues, fait rayonner son sourire ravi, allume d'un feu céleste l'éclat passionné de son regard. Jamais de pareils yeux ne furent peints ni rêvés. Le feu dévorant de l'âme y éclate en jets de lumière. Bordés de longs cils noirs, relevés par l'arc foncé du sourcil, ces yeux lumineux et souriants, remplis d'extase et de bonheur, révèlent tout le mystère de l'amour, toute la magie du sentiment.

De la nuée qui enveloppe Marie on voit ressortir, comme d'un vaste cercle, les groupes divers de saints et de saintes, qui se détachent en grand relief, et se relèvent par des gestes et des mouvements animés sur le ton clair du fond. D'un côté on voit la figure virile d'Adam.

En face de lui la belle Ève, à demi cachée par une nuée, tend son bras vers la Vierge, et lui montre la pomme qu'elle tient entre ses doigts, comme pour s'excuser de l'avoir cueillie. Son geste, rempli de pudeur et de grâce naïve, est d'un naturel charmant. Son autre bras est engagé dans les longues boucles d'or de sa riche chevelure. Deux apôtres se détachent en relief du côté opposé. L'un est peint sous les traits d'un vénérable vieillard; l'autre, Jean-Baptiste (le précurseur de Jésus), s'appuie sur son agneau sans tache. En face d'eux, à la même hauteur et convergeant au même cercle, est assise une jeune sainte posée sur la nuée. Sa robe vert sombre contraste avec les couleurs claires, roses et diaphanes qui éclatent de toutes parts.

Elle serre la poignée d'or d'un glaive, et par son geste animé elle s'incline en parlant à ses jeunes compagnes et montre de son bras gauche le centre de la voûte. Dans la direction opposée on remarque le roi David portant la tête de Goliath et saint Paul coiffé d'un casque romain.

Cet immense groupe circulaire forme, nous l'avons dit, une escorte aérienne à la Vierge et la suit dans son ascension précipitée vers le sommet de la voûte.

Dans la frise qui borde la coupole, le Corrège a voulu représenter la joie vive des enfants de la terre en présence de la plus haute révélation. Ce bonheur est figuré dans les traits de jeunes adolescents des deux sexes, qu'il a peints en groupes charmants, en dessous de la coupole, et précisément à la hauteur des ouvertures qui y sont ménagées. Ces jeunes gens et ces jeunes filles se tiennent diversement répartis sur une balustrade circulaire. Leurs corps gracieux, presque nus, de formes adorables et d'un naturel charmant, sont recouverts d'écharpes flottantes. Ils semblent se livrer à une joie sans frein, pour fêter l'apothéose de Marie. Ils jettent l'encens et les parfums dans des cassolettes et des torchères disposées auprès d'eux. A leurs côtés de grands flambeaux brûlent au vent. Leurs poses sont d'un abandon ravissant, d'une grâce exquise. Quelques-uns ont les bras enlacés, d'autres sont debout, assis, ou à demi couchés. Le charme de l'innocence et du bonheur éclate en eux dans toute sa candeur. C'est comme l'hommage de la terre à Marie que le Corrège a voulu personnifier en eux. C'est l'hommage rendu à la beauté et à la bonté par la fleur de la vie, en ce qu'elle a de meilleur et de plus suave, qui exhale son parfum aux autels de la Vierge, la bien-aimée des hommes et de Dieu.

Toute différente est l'attitude des apôtres que le Corrège a figurés plus bas, entre les fenêtres, sous la balustrade que surmontent les adolescents. En eux, on voit le regret passionné du départ de la Vierge. Ce sentiment est peint sur leur visage et paraît dans leur attitude. Ces énergiques et brunes figures ressortent en pleine lumière appuyées contre la balustrade. Les apôtres tournent leur tête vers la Vierge, levant leurs bras au ciel, comme animés du désir de la suivre, et parlent entre eux, tout émerveillés de la ravissante vision. Deux sont debout sous le groupe central, où la Vierge est représentée. Deux autres, placés côte à côte, regardent dans l'attitude d'une profonde adoration. L'un de ces derniers a la tête et les mains levées au ciel. L'autre, vu de profil, les entr'ouvre dans l'attitude d'un homme qui voudrait suivre la Vierge. D'autres semblent frappés de désespoir. D'autres encore s'entretiennent de la merveil-

leuse apparition. Une vie ardente circule dans les veines de ces énergiques figures.[1] Ces hommes puissants, aux gestes passionnés, forment un frappant contraste avec les jeunes adolescents qui, à la fleur de l'âge, souriants et heureux brûlent l'encens à la Vierge, et se réjouissent à la vue de son bonheur. Le contraste s'accentue toujours davantage lorsqu'on lève la tête vers le haut de la coupole. Dans les nuages légers formés par les corps aériens qui la remplissent, il y a comme un *crescendo* de grâce et de beauté qui, de cercle en cercle, aboutit à la figure centrale. En y regardant de plus près encore, on est frappé du mouvement harmonieux et, dirait-on, presque cadencé de ces masses humaines, qui flottent autour de la Vierge, et par l'éclat éblouissant de l'œuvre lumineusement distribuée ; enfin, on est forcé de reconnaître que c'est le dernier mot de l'art.[2]

---

[1] Le Titien s'est visiblement inspiré de ces groupes d'apôtres dans le célèbre tableau de l'*Assomption de la Vierge* qu'on admire à l'Académie des Beaux-Arts à Venise. Rappelons à ce propos deux anecdotes curieuses. Lorsque le Corrège, après un labeur infini, montra la coupole de la cathédrale de Parme, presque achevée, aux frères Bénédictins qui la lui avaient commandée, le prieur parut fort scandalisé, et s'écria : « Mais toutes ces jambes ressemblent à un plat de grenouilles ! » A ce mot inattendu d'un moine plus versé dans la gastronomie que dans l'esthétique, le maître ne répondit rien ; mais on peut croire qu'il n'en pensa pas moins. Il ne fut vengé de cette injure qu'après sa mort, et par le Titien. A l'occasion d'un voyage que celui-ci fit à Parme avec Paul III, quelques années après, il se fit montrer le dôme par ce même prieur. Comme le peintre restait immobile, le cou tendu vers la voûte, muet et comme écrasé par la magnificence de l'œuvre, le prieur lui dit enfin : « Elle nous a coûté mille cent ducats en or ; ne trouvez-vous pas que c'est trop cher ? » Le Titien regarda le moine en souriant et répondit avec vivacité : « Retournez la voûte, remplissez-la d'or, et elle ne sera pas encore assez payée ! »

[2] Les fresques du dôme de Parme sont très endommagées. La négligence des marguilliers et des fabriciens a compromis le plus merveilleux des chefs-d'œuvre. La toiture de plomb qui recouvre la voûte à l'extérieur se détériorant, l'humidité a pénétré dans le mur et produit des altérations profondes en plusieurs endroits. Dans le bas de la voûte plusieurs groupes d'apôtres et d'adolescents sont atteints et défigurés. Le mal serait irréparable sans les belles aquarelles de Toschi qui reproduisent tous les groupes des coupoles.

IV.

Tels les chefs-d'œuvre du maître, où il a concentré les plus beaux rayons de son génie.

Résumons en quelques mots la pensée philosophique qui s'y développe. Cette pensée, nous l'avons dit, se rattache à l'idée de la lumière, conçue comme symbole de la vérité morale, et cette lumière nous apparaît à trois degrés de puissance diverse.

Le premier tableau que nous avons décrit, *La Nuit*, est peint dans l'esprit du christianisme primitif, et dirons-nous dans toute la naïveté de la légende populaire. La lumière qui doit illuminer le monde, part ici de l'enfant prédestiné. Elle fait la joie de la mère et d'humbles bergers ; elle éclaire les anges eux-mêmes, qui ne sont visibles qu'à son reflet. C'est la première phase de le vie religieuse : celle du sentiment pur. Ces bergers, cette mère, ces anges, ne savent pas quelle est cette lumière ; mais ils en sont ravis ; ils l'adorent. L'enfant rayonne sans savoir qu'il est l'enfant divin. C'est la *lumière inconsciente.*

Dans le jeune saint Jean l'Évangeliste, le Corrège a représenté ensuite le prophète, le voyant qui contemple l'idéal au delà du réel. Il voit le monde, non pas selon son apparence éphémère et imparfaite, mais dans cet éternel *devenir,* qui est l'effort des grandes âmes, et dans son type parfait, qui est le divin. Cette vérité éclate ici par la lumière des yeux, par la puissance du regard visionnaire inspiré : c'est la *lumière consciente.*

Enfin, dans le Christ de la coupole de Saint-Jean, le peintre a représenté le *Juste triomphant* et transfiguré ; l'homme divin qui dans son nouveau royaume lumineux, élève à sa perfection

---

Toschi né à Parme en 1754, élève de Gérard à Paris et fondateur d'une école de dessin à Parme, a consacré le meilleur de sa vie à dessiner, à graver les fresques de la chambre de Saint-Paul, celles de Saint-Jean et de la cathédrale de Parme. Ses gravures sont d'une finesse de dessin, d'un modelé et d'un relief tout corrégiens. La merveilleuse collection de ses aquarelles, qu'on trouve au Musée de Parme, donne une idée complète des deux coupoles. Ces copies n'ont pas l'éclat merveilleux et l'énergie des originaux ; mais l'expression des têtes ne laisse rien à désirer. Jamais maître n'a été copié avec plus d'amour et de fidélité.

ses compagnons de lutte et de souffrance, et qui délivre enfin l'humanité du joug du mal et de la mort. En lui, l'idéal s'est réalisé, la vérité personnifiée apparaît vivante, toute-puissante et créatrice d'âmes nouvelles. *C'est la lumière consciente et active.*

C'est à la clarté de cette lumière que le Corrège a peint son *Paradis* (dans la cathédrale de Parme), le paradis le plus largement humain et le moins dogmatique qui ait été conçu, partout divinisé, cependant, par le souffle éthéré du plus exquis sentiment. Ce *Paradis* est plein de mouvement et d'action ; il est tout joie, beauté, grâce, amour et sourire. La lumière supérieure qui le féconde n'a fait qu'épanouir en lui la fleur de l'humanité.

Les maîtres précédents, en voulant représenter la grande légende chrétienne, en avaient fait ressortir le côté pénible et douloureux, en étalant le spectacle de la souffrance physique ; mais ils avaient à peine entrevu ce qui fait la beauté sublime de cette tradition ; c'est-à-dire la noblesse de son idéal. Le triomphe de l'amour divin sur les satisfactions purement humaines, dont dérive la joie dans cette vie même et qui nous donne l'espérance dans l'autre, voilà l'idée maîtresse du Corrège, celle qu'il tire de la doctrine de Jésus. Tandis que les autres maîtres représentent surtout la patience et l'humble résignation des victimes vouées au sacrifice par la foi, le Corrège, dans ses œuvres principales, n'en fait resssortir que le bonheur victorieux.

Dans l'œuvre et la vie de Jésus, il releva le sens d'amour infini qui en ressort. Comme le soleil pénètre et échauffe la terre, cet amour échauffe et vivifie tous les êtres qui grandissent sous son rayon, et les fait resplendir d'une clarté supérieure. De même que les astres se reflètent dans leurs mondes planétaires, ainsi la lumière de Dieu, qui est la vérité même, répandue par le Christ et les apôtres, touche le front des justes et des bons et se communique aux nations, dont elle perce peu à peu les couches profondes à travers les luttes de l'histoire. Jésus, par son exemple, a fait comprendre ce que peut l'action sur l'homme d'élite, d'une volonté ferme et consciente, dirigée vers le bien : il a démontré jusqu'à quel point l'amour du prochain, pur et désintéressé, peut toucher le cœur de l'homme sensible et grand. En posant cet exemple, le Christ a voulu révéler à l'homme le modèle d'un *grand idéal.* Libre à lui d'y pénétrer

de son propre mouvement, et de le suivre par l'élan de sa conscience et de son cœur.

Cet idéal n'est parvenu à la haute expression que lui a donné le Christ qu'après avoir traversé bien des phases, dans le cours de l'histoire.

Le quiétisme nihiliste de Bouddha, la morale purement rationnelle de Socrate (quoique puissante par sa grande affirmation en face de la mort), la philosophie idéaliste de Platon, n'aboutissent qu'à de pures théories. On en admire la portée intellectuelle, mais la science *pratique* qui embellit la vie et fait progresser les œuvres de l'homme n'a été exprimée que par Jésus. Homme lui-même, il voulut prouver à l'homme ce que peut la sagesse d'un grand esprit, alliée à un amour infini.

Chaque âme a le droit de s'élever à la lumière et de suivre le chemin de la perfection. « Soyez donc parfaits, dit Jésus, comme votre Père Céleste est parfait. »

Chaque grand esprit a sa part à la lumière éternelle. L'idéal humain étant ainsi formé, selon les lois d'une vérité progressive, et le Christ ayant été le représentant le plus lumineux de ses *principes actifs* parmi les hommes (qu'il a aimés d'un amour surhumain), lui seul a réalisé *le royaume de Dieu* sur la terre, dans sa plénitude et sa clarté souveraine.

Le Corrège a donc pris le Christ pour centre lumineux du monde moral sur la terre: centre de vie et d'action féconde. Son Christ, ses Madones, ses anges, ses bienheureux sont pétris du soleil de cette vie divine, qui fait rayonner le bonheur en eux; et ils nous le communiquent par la sympathie du regard.

Par ce génie lumineux de liberté et de spontanéité, le Corrège, s'écartant de toutes les idées juives et romaines, a renoué la tradition chrétienne à la grande tradition arienne, dont le trait commun est le culte de la lumière, symbole de vie et de vérité éternelle, comme source fécondante de tout bien.

Il ne rentre pas moins dans cette large tradition par le type qu'il a donné de la Vierge, la femme transfigurée par l'élan d'un sublime amour, que par son interprétation du Christ, le juste triomphant.

A côté du culte de la lumière il y a un autre trait distinctif des races ariennes et qu'on ne rencontre pas chez les sémites: c'est le respect qu'elles ont de la *femme*, comme type des plus

hautes qualités. Ce respect s'est traduit dans leur religion par le culte de la Vierge-Mère; ces deux attributs renferment ce que la femme a de plus grand: la pureté et l'amour. Nous voyons l'idée de la *Vierge* poindre chez les Aryas dans Maïa, l'aurore enchanteresse, fille bien-aimée du jour, dont les hymnes védiques disent qu'elle donne aux hommes « un regard lucide au dedans d'eux-mêmes. » Cette Vierge lumineuse est comme le premier flambeau de notre race, à côté d'Agni, le feu sacré. Elle reparaît comme *Vierge-Mère* dans la légende de Krischna et dans celle de Bouddha (dont la mère eut aussi une conception privilégiée).

Nous la retrouvons à Athènes, à côté d'Apollon, dieu de lumière et d'harmonie, sous la forme de Pallas: vierge indomptée, belliqueuse, active, créatrice des arts et de la civilisation, vraie flamme de sagesse et de clarté divine.

La tradition chrétienne enfin, et particulièrement la poésie du moyen-âge, ajoutent un trait nouveau au type de la Vierge, en faisant de Marie la patronne des affligés. On peut dire que la légende chrétienne a achevé l'idéal feminin en accentuant dans la femme la puissance de souffrir, et en faisant reluire deux vertus nouvelles à travers sa douleur: l'espérance et la charité. Mais il faut reconnaître, d'autre part, qu'en donnant ce caractère purement passif à la femme, le christianisme a comprimé pendant de longs siècles ses énergies actives, et limité son rôle dans la vie.

La peinture hiératique n'a fait que suivre la tradition, dans le type passif et résigné qu'elle a donné à la Vierge. Les grands peintres de la renaissance, d'ailleurs, si imprégnés d'éléments païens, n'ont rien changé à ce type. C'est toujours la femme pure et belle, mais passive, que nous retrouvons dans les Madones de Raphaël, de Michel-Ange et de Léonard. En cela elles ressemblent à celles du Pérugin ou d'Angelico, sans toutefois posséder, au même degré, la pureté exquise du sentiment.

Le Corrège seul fait exception: Sa Vierge de l'Assomption (à Parme) est plus divine encore que toutes celles qui l'ont précédée, pour belles et nobles qu'elles aient été. C'est le type de la femme épurée par un sentiment sublime qu'il a représenté sous les traits de Marie, la Vierge transfigurée jouissant de la plénitude de ses pouvoirs et de son action. Nous n'y ren-

controns pas seulement la bonté et la beauté, la douceur et la modestie, mais cet *éclair de l'âme* qui sait, qui sent et qui veut le *bien*, qui en jouit d'un libre essor, et en fait son bonheur par élection. Force active, consciente, profonde ; âme rayonnante, voilà ce qui distingue la Vierge du Corrège, comme son Christ, et la met au dessus des autres. La Madone Sixtine de Raphaël, avec ses grands beaux yeux étonnés et indifférents, n'est qu'une froide idole, à côté des effluves divines de celle-ci, qui a la *conscience de la vie*, et qui *donne* le bonheur qu'elle *ressent*.

Une telle âme, seule, a la force de transfigurer son entourage, de créer autour d'elle comme un monde nouveau. Aussi, près de cette apothéose de la « Femme, » élevée à l'empyrée dans toute la splendeur de ses qualités, nous contemplons l'humanité transformée par une ivresse divine, entraînée vers son idéal suprême dans un tourbillon d'enthousiasme, par cette force d'amour, que le grand poète moderne Goethe a nommé *l'éternel feminin*, et dont il a dit qu'il nous attire en haut.

Par la puissance, la liberté, le rhythme du mouvement qu'il a su donner aux créatures de sa fantaisie, le Corrège a élevé sa peinture jusqu'aux limites de la musique. Dans sa dernière coupole, il a rêvé un nouveau dithyrambe. En la regardant, nous entendons résonner l'hymne étourdissant qui s'en échappe. Aussi, le Corrège n'a-t-il de frère dans l'art que Beethoven, dont il est le devancier. La religion qu'il a entrevue et exprimée dans la coupole de l'Assomption, n'a été chantée que par lui. La voix de ce chœur d'inspirés qui monte dans sa voûte c'est *l'hymne à la joie* de la *neuvième symphonie*. Le grand peintre et le grand musicien ont su rendre, l'un par l'onde de la lumière, l'autre par l'onde des sons, la joie universelle des êtres réunis dans l'ivresse de l'amour divin.

V.

Pour conclure, comparons les deux créations que nous venons de décrire à celles des rivaux du Corrège qui ont traité des sujets analogues et qui se rapprochent de lui par la grandeur et la hardiesse de leurs conceptions.

Nous choisirons pour cela le *Jugement dernier* de Michel-Ange, dans la Chapelle Sixtine à Rome, les fresques de Raphaël

au Vatican, et le *Paradis* de Tintoret du palais ducal de Venise. La supériorité d'Allegri comme *penseur* et comme artiste ressortira plus frappante encore de cette comparaison. Une première considération esthétique s'impose à nous, en prononçant l'un après l'autre ces quatre grands noms.

Tout grand maître a une note fondamentale, qui retentit à travers toute son œuvre et révèle en quelque sorte la source première de son inspiration.

C'est le génie de la colère, au nom de la justice, qui domine en Michel-Ange ; c'est la joie contemplative en face du beau, qui règne en Raphaël ; c'est l'ivresse et la fougue de la vie imaginative, qui entraîne en Tintoret. Mais le génie qui répand sur toutes les œuvres du Corrège son merveilleux sourire n'est autre que « le bonheur ! » Or, nous l'avons dit, le *vrai* bonheur ne s'invente pas. C'est le don le plus rare. Il ne peut résulter que d'un profond accord entre l'âme et le corps, entre le cœur et la conscience. Le bonheur c'est la délivrance de toute bassesse et de tout doute. C'est la *liberté* suprême de l'esprit dans son élan vers la perfection ; sa paix divine et son contentement, en écoutant la voix de la vérité.

Le Corrège avait trouvé dans son propre cœur ce paradis du juste, et ce n'était pas un bonheur passif, mais le bonheur actif, que l'âme affirme par son éternel *devenir*, par sa fusion croissante avec l'esprit du bien et du vrai. C'est dans cette harmonie, peut-être unique dans les annales de l'art, que le Corrège a trouvé des traits et des couleurs pour peindre la *beauté morale* du Christ ainsi que le charme divin de la femme, — Vierge et Mère, — transfigurée par l'éternel amour.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'énorme pan de muraille où Michel-Ange a peint son *Jugement dernier*. Ici l'enfer occupe la première place et les démons sont en majorité. Ils ressortent dans l'ensemble chaotique de cette œuvre, avec leurs torses nus, qui semblent moulés dans l'airain et le bronze. Ils se démènent en forcenés, tandis que les justes et les bons disparaissent dans la mêlée. C'est à peine si l'on s'aperçoit de leur existence. C'est la note de la réprobation, qui résonne haute et stridente dans cette composition.

Le Christ gigantesque, dans l'acte de juger les morts, n'a ni sourire, ni grâce ; nul rayon de miséricorde n'éclate dans

son expression. Son geste, hautain et dur, n'exprime que l'implacable colère. Au milieu de cette tourbe, de cette confusion, d'où ressortent des masses d'êtres revêtus de chairs humaines, des corps gigantesques se ruent çà et là. Tout semble exprimer la peine, l'angoisse et la confusion. Un seul cri domine, avec la trompette du *dernier iugement.* C'est le cri de la damnation. L'épisode principal qui saute aux yeux, c'est *la barque de Charon,* toute chargée de pécheurs. Ils s'y trouvent dans toutes les positions de l'horreur et du désespoir. Ils y sont massés par groupes. Chacun exprime le chagrin déchirant. L'amertume et la désolation sont peintes dans tous les regards. Quelques damnés cachent leur visage avec leurs mains; d'autres se tordent dans l'angoisse d'un regret cuisant qui vient les mordre à cette dernière heure; d'autres encore se poussent les uns contre les autres avec violence, et cherchent l'oubli dans le mouvement. Telle est leur attitude, à l'arrivée de la barque à la plage fatale, d'où ils doivent être précipités, à jamais, dans l'abîme sans fond.

Ce sont de vrais démons, bien caractérisés, qui les attendent! Des êtres à l'œil de braise et à la bouche ricanante. Fourche en main, ils sont là pour embrocher les damnés et les lancer dans les flammes de l'enfer. Ces figures méchantes sont peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans cette grande composition. Du reste, pas de repos, pas de sourire. Pas un rayon de miséricorde en ce vaste espace. Partout, au contraire, des cris, des hurlements, des lamentations. Le tonnerre gronde, la terre s'entr'ouvre, les démons se réjouissent en lançant les pécheurs dans le gouffre effrayant. Ce qui nous reste de cette vision sinistre c'est un cauchemar de damnés et de démons. Il y a dans cet étalage de figures gigantesques et de torses puissants, de chair nue et tourmentée, une science vraiment extraordinaire et une verve de Titan. La grandeur et la vigueur n'y manquent pas, mais la grâce et la beauté y font défaut avec la miséricorde et le sourire du Dieu. C'est *Jèhovah* qui domine, implacable et vengeur. Michel-Ange s'en est inspiré, comme aussi de l'enfer du Dante. L'idéal plus noble du nouveau Testament ne l'avait point effleuré. Le puissant génie de Michel-Ange n'était, ni de son siècle, ni des temps modernes. Les sombres passions du moyen-âge, ses haines, ses rages, ses jalousies, se reflétaient dans son âme altière. Il était platonicien, il est vrai, en fait d'amour, mais les hommes en général lui inspi-

raient peu de confiance. Dans ses moments d'emportement il forgeait des démons sur sa forte eclume. L'inspiration qui crée des divinités et des saints lui manquait presque totalement.

Au point de vue des difficultés techniques que Michel-Ange a eu à vaincre dans la peinture des fresques de la Chapelle Sixtine, on ne peut, avec justice, établir une comparaison entre son œuvre et celle du Corrège dans les coupoles de Parme. Le plafond de la voûte de la Sixtine (divisée en plusieurs compartiments) est à peu près plat. Autre chose est de tirer partie, comme l'a fait l'Allegri, d'une vaste coupole de forme ronde, et d'y peindre un monde varié, en y soutenant, par des efforts de génie, des masses d'êtres humains qui y flottent dans l'espace comme dans leur propre élément. De tels problèmes de raccourci et de perspective aérienne ne furent résolus qu'une seule fois dans l'histoire de l'art, et c'est Allegri qui a eu la gloire de ce triomphe extraordinaire.

Le grand art, celui des Grecs, sait cacher les difficultés qu'il surmonte, car il présente à l'esprit l'image de la beauté avec tous ses attributs naturels; en nous cachant l'effort, il atteint au comble de l'illusion. C'est ce qu'a fait le Corrège dans ses fresques de Parme. L'art de Michel-Ange n'est pas à cette hauteur. Il cherche l'effet en forçant la nature, pour nous surprendre. Il réussit à nous étonner dans son œuvre, en nous montrant des cohues d'êtres humains, à muscles formidables, qui se débattent dans l'air sombre du *dernier jugement*. C'est à peine si on lui pardonne l'étalage d'une telle science qui a si peu d'agrément pour l'œil.

Entre cet art de couleur sombre, aux tons foncés, aux proportions gigantesques, et l'art du doux Raphaël, si correct et si suave par l'agrément des lignes et la noblesse de l'expression, il y a un abîme presque aussi profond que celui qui sépare le *Paradis* du Corrège de l'*Enfer* de Buonarroti. C'est que l'aimable Raphaël manque d'énergie et de force. Il a de son côté la beauté, la grâce par laquelle il a su gagner le monde; le monde qui pardonne tout, pourvu que l'œil soit charmé. Il inventait peu, mais la délicate beauté de son sens artistique prête un charme infini à l'œuvre de ses mains. C'est surtout *le don de plaire* qu'il possède au plus haut degré. Don souave et tout féminin, qui plus que tout autre, en caressant l'œil, fait oublier les défauts. Il désarme la critique et s'insinue au cœur.

Par l'étude des classiques, Raphaël a su se rendre maître de la ligne savante. Il a su donner aux êtres de sa fantaisie une suave animation ; à ses enfants, à ses Madones la beauté et la splendeur, l'attrait d'une éloquence suprême. Rarement il eut de ces grandes inspirations qui naissent du jet foudroyant de l'imagination et sont soutenues par le labeur assidu, sans lequel la plus haute intelligence ne peut venir à bout de grands résultats. Par l'absence de cette fougue créatrice, ses grandes fresques nous laissent assez froids. Ce sont plutôt ses tableaux à l'huile qui nous charment et nous entraînent. Mettons cependant ses plus grandes compositions en regard de celles de Michel-Ange et du Corrège.

On se souvient qu'à son arrivée à Rome, en 1508, Raphaël âgé de 25 ans et déjà célèbre, se trouva placé dès l'abord sous le haut patronnage de l'Église.

Une chaleureuse recommandation de son ami Bramante à Jules II lui valut une commande importante. Il s'agissait de décorer la salle dite de la *Signature*, au Vatican, de quatre grandes compositions. Le sujet donné pour ces quatre fresques était: *La Religion, La Science, Les Beaux-Arts* et *La Jurisprudence.*

La première de ces fresques, *La Religion*, appelée communément *La Dispute du Saint-Sacrement*, est divisée en deux parties. L'une, la supérieure, représente Dieu-le-Père (dont la tête et le buste paraissent sous le triangle symbolique) qui domine le siége où le Fils est assis dans sa gloire, ayant à ses pieds le Saint-Esprit, sous forme de colombe. Cette composition rappelle assez, par l'ordonnance générale du sujet, les anciennes peintures hiératiques qu'il avait dû voir en Ombrie et ailleurs. Le Christ est figuré comme étant assis sur son trône, entre la Vierge Marie et saint Jean-Baptiste. Le trône lui-même, bordé de têtes de chérubins, est posé sur des nuages. Le Christ a la poitrine découverte, les bras levés, les mains ouvertes, dans la pose bien connue qui lui est attribuée dans les vieux tableaux. A droite et à gauche sont rangés, en hémicycle régulier, les patriarches, Moïse et les apôtres. Dieu-le-Père, qui surmonte tout l'édifice du trône, tient le globe, symbole du monde, de sa main gauche ; de l'autre il le bénit. Quatre petits anges (deux de chaque côté) sont posés aux pieds du trône, tenant chacun un gros livre, sur lequel on voit écrit certains

versets. Au milieu d'eux se trouve la colombe mystique. Des archanges flottent dans l'air à côté du trône, et de tout petits anges se balancent dans les nuées.

Dans la partie inférieure du tableau, qui est la plus remarquable, on voit rangés, des deux côtés de l'autel où est posé le Saint-Sacrement, des groupes de figures très variées; les unes assises, d'autres debout et causant avec animation. C'est une assemblée de saints personnages, où les quatre docteurs de l'Église latine se mêlent à Dante, et à Savonarole. L'aimable Raphaël a même trouvé une place pour son ami l'architecte Bramante. La tiare à triple couronne des papes y figure à côté des mitres; des évêques, de jeunes seigneurs et de beaux cavaliers conversent avec les grands ecclésiastiques. Ici la composition est fort belle. Le feu de la discussion prête du mouvement aux groupes divers, et donne un intérêt vivant aux personnages qui y sont représentés. C'est le grand art, libre dans son expression; tandis que la partie supérieure du tableau porte une empreinte dogmatique, se rattachant aux anciennes traditions.

La seconde fresque de la chambre de la Signature, qui représente la *Science* (connue généralement sous le nom de *L'École d'Athènes*), est encore plus importante par son originalité. Sous le portique d'un vaste édifice, style renaissance, on aperçoit les deux grands chefs des écoles contraires, Platon et Aristote: dont l'un qui représente l'idéalisme, montre le ciel du doigt; l'autre par son geste indique la terre, pour signifier que la *Science* repose sur l'observation de la réalité. Les autres philosophes et savants de l'antiquité s'y pressent en grand nombre, avec les contemporains de Raphaël. Ils sont distribués en groupes pittoresques, aux côtés des deux grands chefs-d'école. Il y a variété de poses et de figures parlantes dans cette réunion d'élite. Les jeunes gens causent avec animation; d'autres écoutent avec recueillement; beaucoup d'entre eux réfléchissent. Il y a de superbes têtes d'hommes, remplies d'intelligence et de noblesse. C'est la grande école de la Grèce, réfléchie par l'esprit de Raphaël et conçue selon les idées de la renaissance.

Tout en admettant la grandeur de l'œuvre, il est inutile de dire que par le sujet et la situation de la fresque (qui est peinte comme les autres sur un mur plat) on ne peut instituer une comparaison entre cette œuvre et celle des coupoles de Parme, où les difficultés sont centuples et le sujet d'un idéal transcendant.

La troisième composition qui orne la salle de la Signature, représente les *Beaux-Arts* (ou la Poésie), et occupe le dessus et les deux côtés d'une grande fenêtre qui s'ouvre du côté du Belvédère.

On y voit Apollon, comme figure centrale, au milieu des Muses. Le dieu, comme cherchant l'inspiration, a la tête et les yeux levés au ciel, tout en jouant du violon. On voit se grouper autour de lui, à côté des Muses, sur les pentes de la colline qui descend des deux côtés de la fenêtre, les poètes de la Grèce et de l'Italie. Le vieil Homère, Virgile et Dante occupent le sommet. C'est encore une fois le monde « grec » et son art, aperçus par l'esprit de la renaissance. C'est la beauté et la grâce de la ligne élégante qui surtout domine. Cette grande composition manque de vie et de réalité. C'est le Parnasse *enjolivé* par un reflet classique qui pose devant nous, sous les traits de ces dieux et de ces déesses de convention.

Nous ne croyons ni à ces Muses, ni à leur inspiration. C'est de l'art *décoratif* dans sa plus pure expression. Cet art nous laisse froids. Il peut nous plaire et caresser l'œil en passant, mais il ne nous donne aucune émotion.

La quatrième fresque qui représente la *Jurisprudence* est peinte au dessus de la fenêtre vis-à-vis. Raphaël y a divisé son sujet en trois compartiments, pour l'adapter à cette situation. De chaque côté de la fenêtre sont peintes deux scènes historiques, dont l'une représente Justinien remettant le *Digeste* à Tribonien qui personnifie le *Droit civil,* et l'autre représentant Grégoire IX publiant les décrétales, qui personnifie le *Droit canon.* C'est au dessus de ces deux fresques que se trouvent ces trois belles figures de femme, si connues par les graveurs, et symbolisant *La Justice, La Force* et *La Méditation.* Ces figures présentent un exemple de la meilleure manière de Raphaël, par la simplicité, la grandeur et la grâce du style, et ne sont égalées que par les sybilles de l'église *della Pace,* à Rome.

L'esprit de Raphaël était ingénieux et sympathique, plus que robuste et créateur ; intelligent et doux, plutôt que fort. Son instinct du beau était son meilleur guide. C'est par cette grande *intuition* artistique qu'il a su plaire à tout venant. Pour le reste, Michel-Ange à dit fort bien de lui qu'il « devait plus à l'étude qu'à la nature. » Il s'appliquait avec assiduité et acharnement à vaincre les difficultés de son art ; et c'est par là qu'il est parvenu à

élargir son style à la hauteur des plus grands. Mais le souffle puissant qui sait créer le ciel et les enfers n'était pas en lui. Il nous charme et nous ravit par ses œuvres, sans nous entraîner comme Michel-Ange jusqu'aux abîmes, ni nous élever, comme le Corrège, aux cimes escarpées de l'idéal.

Un mot encore sur le *Paradis* du Tintoret, qui rivalise avec les grands maîtres par la fécondité de son esprit et l'élan de son imagination.

Ce n'est pas à lui qu'a manqué la science, l'audace et la force créatrice. Mais par la haute esthétique d'un idéal défini, subordonné à une grande pensée, il a été inférieur au Corrège. Son tableau du *Paradis* contient cependant des beautés de premier ordre, et par la rapidité et l'élan de l'exécution il restera toujours un miracle de l'art.

La peinture de cette immense toile, longue de 30 pieds et large de 74, fut terminée sur place par le Tintoret, dans la *Chambre du Grand Conseil* à Venise, où on l'admire encore.

On y voit, au centre, le Christ dans sa gloire, et devant lui la Vierge agenouillée qui prie pour Venise. Les anges, les archanges, les légions des saints, des bienheureux sont groupés autour de son trône. Viennent ensuite les apôtres, les évangélistes, les martyrs et les vierges, qui paraissent dans les nuées autour de lui, comme aussi les personnages de l'ancien et du nouveau Testament. Chacun est reconnu par son symbole, caractérisé selon le calendrier de l'Église. Une belle lumière et un air de fête éclairent ce tableau, qui brille par le sourire et la beauté des anges, la variété des types et du coloris. Des groupes d'anges surtout, qui entourent et environnent le Christ, sont charmants de grâce ailée et de mouvement.

Il y a loin, cependant, du bonheur *passif* qui y est représenté, à la joie active qui rayonne dans l'œuvre du Corrège. Car chez lui c'est le *Paradis de l'âme et de la pensée* qui est exprimé par ses principaux personnages et même par les chœurs angéliques : c'est une joie illimitée dans l'avenir sans fin.

Nous croyons avoir démontré dans les pages qu'on vient de lire qu'Allegri mérite la première place parmi les peintres. Nous nous demanderons, pour conclure, quelle formule on peut donner de son génie, ce qu'il signifie dans le siècle de la renaissance, et quelle sorte d'enseignement le présent et l'avenir pourront tirer de son œuvre.

La marque la plus originale d'Allegri, celle qui lui assigne, à nos yeux, le premier rang dans l'art plastique des temps modernes, c'est la fusion parfaite du *naturalisme* et de l'*idéalisme* dans son génie. Ce qui frappe en lui, tout d'abord, c'est l'absence de toute convention, le détachement de toute école, même de la statuaire antique, dont on ne trouve chez lui aucune imitation particulière. Point d'observateur plus scrupuleux de la nature. Ce n'est guère que dans ses premiers tableaux qu'on pourrait relever quelques fautes de dessin; encore sont-elles assez rares. Tous ses personnages sont vivants: ses saints, son Christ triomphant, sa glorieuse Madone sont en chair et en os; mais l'esprit a pénétré la chair, l'âme débordante de vie et de volonté s'est modelé un corps à son image. Créer, en fait d'art, ne veut pas dire copier la nature dans les exemplaires plus ou moins imparfaits qu'elle nous fournit, mais la surprendre dans l'acte même de la création et lui ravir son secret pour lutter avec elle. La nature obéit à des lois immuables, mais elle les applique selon les accidents et les hasards du jour. L'artiste en créant se conforme à ces mêmes lois, mais il les applique selon les besoins éternels de l'esprit.

Ainsi fit le Corrège. Sa supériorité réside dans un sentiment également intense de la nature et de l'âme humaine. Par là, il accomplit et dépasse l'idéal de la renaissance. Quel fut cet idéal, sinon un retour à la beauté antique, une sorte de fusion rêvée entre le paganisme et le christianisme?

Mais Léonard s'arrête à la science de la vie, sans parvenir à la beauté parfaite. Michel-Ange n'atteint que la force judaïque. Raphaël, ce doux païen, s'enamoure de la forme et s'y arrête. Le Corrège, avec sa nature plus complète, plus harmonieuse, plus largement humaine, pénètre à la fois plus avant dans les profondeurs du paganisme, et s'élève plus haut dans l'idéal transcendant du christianisme.

Et, en effet, quel sensualisme profond et délicat dans ses peintures mythologiques! Comme les Grecs, il fait de l'idéal avec de la vie, et il est d'autant plus leur égal qu'il ne les imite jamais. L'âme universelle respire dans les nymphes et les déesses du Corrège, comme dans les marbres antiques. D'autre part, comme peintre du mythe chrétien il n'a rien d'hiératique; il puise à la grande source de la tradition évangélique par la pureté même de son inspiration. Là, encore, il est pleinement libre, il agit en

cœur simple et en vrai philosophe. Allant droit à l'Évangile, il en voit la pure essence, son incomparable idéal de justice et d'amour; et traduisant cette vision avec l'ivresse du beau, il la jette au dessus des siècles et du temps dans l'azur lumineux de ses deux coupoles, comme dans le mirage de l'éternité.

Quel est le sens d'un tel exemple pour le présent et pour l'avenir? Telle sera notre dernière question.

L'art contemporain a-t-il quelque chose à apprendre du Corrège? Son idéal n'est il pas trop élevé pour une génération qui semble s'éloigner de plus en plus de tout idéal et ne se tenir qu'à l'observation de la réalité? Nous sommes de ceux qui croient que si le Corrège n'a guère été compris à sa véritable hauteur, il le sera de plus en plus par l'avenir. Car nous ne saurions voir dans l'orgie réaliste du présent qu'une de ces erreurs qui caractérisent les époques de transition. L'humanité n'existe que par sa *tradition idéaliste;* elle y reviendra en élargissant toujours ses principes, puisés à la source de la *vérité.* C'est alors, sans doute, que le Corrège sera aimé et compris comme un des plus nobles génies protecteurs de l'humanité. On admirera, comme un merveilleux privilége, la vigueur et la grâce avec laquelle il a su interpréter le sublime idéal de l'Évangile, et le charme infini du sentiment dont il a pénétré les mythes helléniques.

Est-ce à dire qu'à l'avenir les sujets feront défaut au grand art? Nous ne le pensons pas. Deux sources inépuisables s'ouvrent à lui. Elles se nomment l'*Histoire* et la *Légende,* qui sont la *vie* et le *rêve* de l'humanité. Un jour, peut-être, l'art fera pour eux ce qu'Allegri a fait pour la tradition chrétienne.

L'idéal existe sûrement, mais il n'est qu'au fond de nous-mêmes; sa résurrection ne peut venir que de là. La grande époque de la renaissance a passé depuis longtemps, mais le Corrège, ce grand solitaire et ce grand *voyant* de son siècle, nous prouve que la plus belle de toutes les *renaissances* est celle que l'homme de bien, que l'artiste de génie trouve dans la *foi de son cœur* et dans l'intégrité de sa pensée.

MARGUERITE ALBANA MIGNATY.

JEAN DE COURTEIL

VI.

On était à la fin de mars. Jean mettait les dernières touches à son tableau pour le salon, une grande toile à plusieurs personnages, tirée d'une esquisse rapportée d'Italie.

En revenant de Naples, l'été, par la route qui longe l'Adriatique, son œil avait été saisi par les contrastes de lumière et par les influences réciproques de tons entre la campagne grise, le ciel embrasé et la mer d'émeraude. Voulant fixer sur la toile ses impressions, il était descendu à Termoli ; et, comme c'était l'époque de la moisson, le paysage ne manquait pas d'un certain mouvement. D'après son esquisse, il avait eu le courage de faire, lui aussi, ses moissonneurs, ou plutôt ses moissonneuses. Mais le sujet n'admettant rien de trop classique, et l'artiste rien de conventionnel, le tableau était neuf, original, plein de vie et de sentiment, et tout à fait personnel dans la composition comme dans la facture.

Sous un ciel d'airain, à la lumière éclatante et crue à force d'intensité, s'étendait la campagne plate, uniforme, au sol d'un gris poudreux ; à peine plus chaude de tons dans les épis mûrs, encore debout par endroits, ou fauchés et étendus sur les rebords d'interminables sillons. Pas un accident de terrain, pas une maison sur la plaine qui fuyait à perte de vue, et allait mourir au bord de la mer glauque, là-bas, là-bas à l'horizon.

L'immense difficulté de rendre cette orgie de lumière, pres-

que incolore, remplissant un ciel sans nuages et inondant un sol en grisaille, avait été admirablement surmontée par l'artiste. On sentait, pour ainsi dire, la chaleur accablante, la suffocation de l'air embrasé ; on avait l'impression de cet étouffement qui grise et qui abat, et l'on soupirait après cette bande de mer, teintée du vert tendre de l'Adriatique, qui se perdait dans l'horizon lointain et mettait un peu de fraîcheur dans ce paysage brûlé par un soleil implacable. Deux charrettes, chargées de gerbes, et attelées de chevaux que des hommes conduisaient à la main, traversaient la plaine en biais. Çà et là on voyait des moissonneuses : de pauvres femmes couvertes de haillons, inclinées vers le sol dans des attitudes diverses, et coupant les épis de leur faucille recourbée. Au premier plan, se dressait un figuier dont le tronc et le feuillage ternes projetaient un peu d'ombre dans cet embrasement du ciel et de la terre. Sous cette ombre et dans les demi-teintes relatives qu'elle comportait, l'artiste avait savamment disposé son groupe principal, composé de trois femmes. La première, un genou à terre et vue de dos, versait dans une jatte l'eau contenue dans une cruche de grès ; celle du milieu, appuyée contre le tronc du figuier, tendait une main ensanglantée à la troisième, qui bandait la blessure avec un morceau de linge lui ayant servi de fichu, et qu'elle venait d'arracher de ses épaules. Par terre on voyait la faucille tachée de sang.

La blessée, une femme brune, jeune encore, mais surmenée, flétrie par la misère et le travail, se laissait panser en fermant à demi les yeux de souffrance. L'autre, celle qui apprêtait le bandage, une jeunesse fraîche éclose, mettait comme un sourire dans toute cette tristesse, et comme un sentiment de repos dans cet excès de toutes choses.

C'était une grande belle fille, aux formes pleines, aux lignes pures, presque aristocratiques, à la chevelure et au teint des blondes ardentes du midi. Inconsciente de l'épanouissement radieux de sa beauté printanière, elle montrait les splendeurs de ses épaules nues, ses bras admirablement modelés, et, par le bâillement de sa grossière chemise entr'ouverte, les rondeurs fermes et douces de son sein de vierge, aux blancheurs rosées. C'était superbe, c'etait vivant, c'était bien près du grand art comme composition et comme exécution.

Ce matin-là, Mars, qui donne parfois des avant-goûts de prin-

temps, avait apporté de véritables primeurs : il faisait clair et tiède, il faisait gai. Aussi Jean, content de la lumière et de son œuvre, travaillait-il sur l'estrade où s'étalait son tableau, fredonnant entre ses dents un refrain folâtre, le cœur en joie et l'âme tout entière absorbée par son travail, retouchant sa grande rousse, comme il l'appelait, et la caressant de son pinceau. Il avait dépêché son déjeuner en un clin d'œil et s'était vite remis à la besogne, sans faire attention aux allées et aux venues de Castanet, qui bourdonnait autour de lui comme un frêlon. Il avait l'air fort soucieux, le pauvre Castanet, et paraissait obsédé par quelque pensée importune. Il avait même essayé de lier conversation avec son maître, mais sans obtenir d'autre réponse que des monosyllabes d'abord, puis des « laisse-moi tranquille » ou des « tu m'ennuies » et même des « va te promener, » lancés avec autant de conviction que de vigueur. Mais le vieux dragon ne se rebuta pas et revint à la charge.

— N'allez-vous pas sortir ce matin ? demanda-t-il d'un ton insinuant. Monsieur Jean.... monsieur ! répéta à plusieurs reprises le malheureux Castanet pour attirer l'attention de son maître.

Cette fois il réussit au delà de ses désirs.

— Ah ! va donc te faire pendre ailleurs ! s'écria le peintre, en se retournant. Tu ne vois donc pas que tu m'ennuies, que tu m'ennuies, que tu m'ennuies? Tu ne comprends pas que je suis en veine aujourd'hui, que je veux travailler, que je ne sens rien, que je n'entends rien, que je ne vois rien.... rien que mon tableau !... Et toi, vieil imbécile, tu es là à me persécuter depuis une heure de ta voix de crécelle, sans t'apercevoir que tu me déranges, que tu m'exaspères, que tu me rends fou !... As-tu compris maintenant ?... Oui ! Eh bien ! houst, alors ! Demi tour à droite, et flanque-moi la paix !

Ayant débité cette algarade avec le crescendo des colères qui augmentent d'intensité en éclatant, le peintre se retourna vers son tableau et voulut se remettre au travail, pendant que Castanet, par un haussement d'épaules significatif, paraissait se secouer à la façon des chiens fouettés.

Comme tous les nerveux et les sincères, Jean était toujours vivement empoigné par ce qu'il éprouvait. Son mouvement de

colère, ou plutôt d'impatience contre Castanet, l'avait distrait de son travail ; rien ne marchait plus. Après avoir vainement tenté de se ressaisir, il jeta avec humeur ses pinceaux et sa palette sur l'estrade, et alla s'asseoir tout boudeur sur un divan. Il ne voyait pas Castanet, boudant à l'autre bout de l'atelier, mais il l'entendait se moucher bruyamment. Il crut que son vieux serviteur cherchait dans son mouchoir un dérivatif à son émotion, et tout de suite sa nature généreuse fut saisie de remords.

— Eh bien ! la vieille garde, demanda-t-il avec une nuance de caresse dans la voix, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a.... qu'il n'y a plus d'argent ! répondit la vieille garde en marchant sur Jean avec résolution.

— J'irai en chercher demain.

— Il en faut aujourd'hui même, monsieur, il en faut beaucoup.

— Bon, qui est venu encore ?

— Ils sont tous venus.

— Qui tous ?

— Le marchand de couleurs, le tailleur, et encore ce ne sont pas les plus mauvais !... Il y a madame Bernard qui envoie trois fois par jour, et le tapissier qui menace d'une poursuite s'il n'est pas payé avant ce soir.

Jean avait écouté, accablé. Tout à coup il se leva et se mit à arpenter nerveusement l'atelier, bousculant sans pitié les meubles qui lui barraient le passage. Enfin, s'arrêtant en face de Castanet, il lui demanda d'un air résolu :

— Combien faut-il d'argent ?

La figure de l'ancien dragon, toujours si curieusement rébarbative, s'assombrit plus encore, pendant que, tirant un papier de sa poche et le tendant à son maître, il disait à mi-voix, d'un ton lugubre :

— J'ai marqué ici le plus pressé.... cela fait....

— Cela fait ? répéta Jean en lui arrachant le papier des mains.

— Quatre mille six cents !

En effet, au bas de la feuille, un total de quatre mille six cents francs sautait aux yeux, tout noir et bien évident, dans la grosse écriture de Castanet.

Jean étouffa une imprécation.

Dépensant toujours sans compter, et ne faisant jamais le compte de ce qu'il avait dépensé, ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait de ces surprises en coup de foudre, qui l'étonnaient comme s'il se fût agi d'un autre. Mais tant qu'il avait eu des fonds, une nouvelle saignée au capital arrangeait tout. Maintenant, la situation était différente, bien différente en vérité !

Depuis tantôt quatre ans il avait fait marcher rondement son résidu de fortune. Dans l'espoir de gagner quelque argent, et alléché par un premier bénéfice, il avait même joué à la bourse ; mais au bout de trois mois il s'était trouvé allégé d'une quinzaine de mille francs. Peu à peu, il ne lui était plus resté que la somme laissée en compte courant chez les Wirbel. Il y avait puisé largement depuis un an, et, à l'heure présente, il ne savait pas au juste ce qu'il avait encore à son actif. Il lui en coûtait toujours d'aller chez le baron Ferdinand, plus cassant et plus accablant de condescendance que jamais. Pourtant, il n'y avait pas d'autre moyen ! Il fallait s'exécuter.

Prenant une résolution soudaine, Jean se débarrassa vivement de sa vareuse qu'il jeta sur un meuble, pendant qu'il disait d'une voix brève à Castanet :

— Allons, vite ! un habit, mes gants, mon chapeau, et donne-moi de l'argent !... Je vais aller chez Wirbel.

— De l'argent ? fit Castanet ahuri ; mais puisque je vous dis....

— N'as-tu même pas une pièce de cent sous ?

— J'ai peut-être encore une dizaine de francs.

— Donne toujours, je vais en rapporter.

— Les voici, monsieur, répondit le malheureux intendant avec un soupir. Et fourrant sa main dans son gousset, il en tira une pincée de monnaie, dont il compta dix francs à son maître.

Presque toujours, lorsque Jean travaillait il laissait la clef sur la porte de son atelier, et la grille du jardin ouverte, pour ne pas avoir à se déranger si quelqu'un venait. On pouvait donc arriver sans crier gare dans l'atelier, à moins que la porte ne fût fermée en dedans.

Castanet était en train de compter à Jean les pièces blanches, qui sonnaient en tombant sur la table, lorsque deux visiteurs parurent dans l'encadrement de la porte.

Le premier, après avoir poussé le battant s'était arrêté net, avait fait signe à son compagnon de se taire et regardait, dans une attitude d'ébahissement comique, l'occupation de Jean et de Castanet, qui lui tournaient le dos.

Très grand, très maigre, vêtu d'habits surmenés et ayant l'air d'avoir été empruntés à quelqu'un d'autre, le visage allongé par une barbiche grisonnante, taillée en pointe, on aurait dit un Don Quichotte, en pantalons et en paletot achetés chez le revendeur.

Malgré ce costume, il y avait dans cette silhouette bizarre un je ne sais quoi de fier qui ajoutait à la ressemblance avec l'hidalgo déplumé. La figure surtout frappait et arrêtait le regard. C'était un masque fatigué, ravagé, fouillé dans tous les sens par des rides invraisemblablement profondes ; un masque tragi-comique, dont la bouche, aux lèvres fines et bien dessinées, avait contracté un pli, ressemblant à un sourire narquois et dédaigneux, qui s'accordait bien avec la vivacité du regard intelligent, effronté et gouailleur.

Le compagnon de ce personnage, en type plein de caractère, n'était autre que le petit Grougeard, tout rose, tout rond et tout élégant comme toujours.

Dès que Jean eut empoché l'argent, le Don Quichotte en paletot entra dans l'atelier, et s'inclinant avec une révérence de théâtre, il salua son hôte en articulant nettement d'une voix profonde et fortement éraillée :

— Bonjour, monseigneur.

— Bonjour, toi ! fit Jean en se retournant ; et voyant Grougeard, il ajouta avec une nuance de froideur :

— Tiens, vous êtes là aussi ?

En apercevant les deux visiteurs, Castanet avait eu un mouvement d'impatience. Il s'empressa d'apporter les gants et le chapeau de son maître, les posant sur un divan, bien en vue, pendant qu'il grommelait entre ses dents :

— Bon, encore cet Attila de malheur ! Je parie qu'il vient nous tirer quelque carotte.

C'était en effet le grand Attila, ou le fléau des peintres, qui s'avançait, toujours gouailleur, disant de sa voix cassée de buveur d'absinthe :

— Mazette ! ça va bien ici ! Monsieur le marquis était en train de compter ses rentes.

Jean n'était pas d'humeur à plaisanter dans ce moment. Il envoya promener Attila, et lui rappela d'un ton sec qu'il s'appelait Jean de Courteil.

Mais Attila ne se déconcertait pas pour si peu.

— Est-il ambitieux, ce fils de ses œuvres, s'écria-t-il en se tournant vers Grougeard. On dirait qu'il veut devenir son propre ancêtre !

— C'est la noble ambition de l'artiste, insinua Grougeard d'un ton doucereux.

Attila eut un éclat de rire bruyant.

— La noble ambition de l'artiste ! dit-il. Oh ! je la connais cette vieille rosse efflanquée et poussive, à l'usage des paladins fourvoyés et des aboyeurs à la lune. Pour mon compte, il y a beau jour que j'ai mis Rossinante au rancart.

— Oh ! toi, tu as tout mis au rancart, répliqua Jean, que les boutades d'Attila commençaient à dérider.

— Tout, excepté ses vices, ajouta Grougeard d'un ton aigre-doux.

— Que je ne troquerais pourtant pas contre les tiens, riposta promptement le bohème, quoiqu'ils t'aient conduit à la fortune !

Grougeard serra les dents, mettant en saillie sa mâchoire, comme les fauves lorsqu'ils sont en colère, tandis que ses yeux, couleur d'acier, lançaient en coulisse un mauvais regard à Attila. Mais il ne répondit rien, et s'éloigna dans la direction du tableau de l'estrade, en demandant :

— Eh bien, ça avance-t-il ce tableau ?

C'était toucher la corde sensible de Jean, qui s'empressa de rejoindre Grougeard et se mit à causer avec lui.

Castanet rageait ; d'autant plus qu'Attila, ayant vainement cherché autour de lui quelque chose à fumer, — cigares ou tabac, — avait tiré de sa poche une pipe éteinte qu'il rallumait, lançant à mi-voix cette réflexion au vieux soldat :

— Pas riche la boutique de ton marquis !

Après quoi il alla s'étendre tout du long sur un divan, la pipe aux dents et les yeux au plafond, sans s'occuper le moins du monde de Jean et de Grougeard qui parlaient du tableau.

— Oui, pas mal la femme rousse, disait ce dernier, c'est chaud et ça ne manque pas de galbe ! Peut-être un peu mou, comme pâte, à mon avis. Et se tournant vers le fumeur :

— Viens donc voir, Attila ! ajouta-t-il.

— Démodées les femmes rousses ! répondit dédaigneusement le fléau des peintres, sans bouger de son coin.

— C'est égal, reprit Grougeard en s'adressant de nouveau à Jean, si vous vouliez le vendre, on pourrait voir de s'arranger.

— Vous l'achèteriez ?

— Peut-être !... Surtout si vous consentiez à me céder aussi cette petite tête de femme.

Et il désigna le portrait de Van Dyck.

— Ça, jamais ! Je vous l'ai déjà dit, s'écria vivement de Courteil.

— Pourtant, j'y mettrais le prix.... un prix raisonnable.

Cette fois Jean se fâcha. Il prit son air gentilhomme, et répondit d'un ton qui coupait court à toute réplique, que, ne faisant point le métier de brocanteur, il n'en employait pas les ruses, et que lorsqu'il disait non, c'était non.

Grougeard ébaucha un petit sourire énigmatique pendant qu'il répliquait tout doucement :

— Voyons, voyons, ne vous fâchez pas. Je me contenterai de votre tableau. Mais encore faut-il en causer.

— Eh bien ! causons.

— N'alliez-vous pas sortir ?

— Ça ne presse pas.

— Pardon, monsieur, insinua Castanet qui s'était rapproché ; vous oubliez votre rendez-vous....

— C'est bon, laisse-moi tranquille ! répliqua Jean. Êtes-vous pressé ? demanda-t-il à Grougeard.

Celui-ci protesta qu'il pouvait attendre, et ajouta d'un ton bizarre qu'il s'imaginait être de nouveau logé dans son ancienne maison, et posséder tout ce qu'elle renfermait.

— Je ne serai pas dehors longtemps, dit Jean en prenant son chapeau des mains de Castanet ; trois quarts d'heure, tout au plus ! A bientôt !

Découragé, abattu un instant auparavant, il était maintenant tout remonté, tout joyeux même à la pensée de pouvoir vendre son tableau. Grougeard était connaisseur, et n'avait pas l'habitude d'acheter des croûtes. Enfin, il allait donc battre monnaie avec son travail ! Et si les fonds chez les Wirbel ne suffisaient pas pour payer, eh bien, quoi ? il trouverait moyen d'y suppléer.

Il débitait tout cela à Castanet, qui l'avait suivi dans le jardin, parlant en phrases pressées, le sourire aux lèvres, les yeux tout luisants de contentement. Le vieux grognard se taisait pour ne pas couper la joie de son maître; toutefois, il ne put s'empêcher de lui dire avant de le quitter:

— Surtout, tâchez de rapporter de quoi payer.

Dès que Grougeard se vit seul avec Attila, il commença le tour de l'atelier, examinant attentivement chaque objet d'un air de commissaire priseur et comme s'il faisait un inventaire, s'arrêtant particulièrement devant les tapisseries, et surtout devant le portrait de femme signé Van Dyck. Pendant l'inspection il interpella plusieurs fois Attila, l'appelant même auprès de lui pour avoir son avis sur le prix du lustre. Mais le bohème, toujours étendu, continuait à fumer sans bouger de sa place, se bornant à répondre par des monosyllabes qui ressemblaient à des grognements.

A la fin, Grougeard s'impatienta.

— Dis donc, espèce d'abruti, s'écria-t-il, si tu cessais de dormir!

— Je ne dors pas, je fume, répondit tranquillement le philosophe, en lançant au plafond un épais nuage blanc.

— Ecoute donc, alors!

— J'écoute.

— Sais-tu ce qui va arriver ici?

— Va-t-il arriver des femmes?

— Ne fais donc pas le clown! Il s'agit d'affaires.... Et s'approchant d'Attila, il ajouta à voix basse: Jean de Courteil est complètement ruiné.

— Il y a beau temps de cela!

— Oui, mais ce coup-ci c'est la misère.

Attila haussa les épaules et le pli sardonique de ses lèvres s'accentua, pendant qu'il disait posément, de sa voix éraillée:

— Bah! Un de plus dans la noble corporation des gueux. Je ferai son éducation. Et comme si la misère d'un autre eût le don d'éveiller ses sympathies, il demanda avec une nuance d'intérêt: Alors.... table rase?

— Pis que ça, un trou! Il a même des dettes criardes. Je le sais par Wirbel, qui en a assez de ce protégé de son oncle.

— Des dettes!.... Mais c'est le pain quotidien.

— Peut-être bien, s'il n'y avait pas d'huissiers de par le monde !

— Bon, je te vois venir. Jean te doit de l'argent ?

— A peu près. Tu connais le petit Ravenot ? Eh bien ! il avait besoin d'argent, un besoin féroce. Jean, par complaisance, a endossé une traite de lui.

— Dont tu as fourni les fonds.

— Indirectement, par Müller.

— Connu ! exclama Attila d'un air entendu et nuancé de mépris. Et la traite est protestée ?

— Parbleu ! Ravenot est absent, et d'ailleurs insolvable.

— Et l'huisser c'est ton ambassadeur ?

— Pas si candide ! répliqua le petit Grougeard en se rengorgeant. C'est la maison Wirbel qui a été chargée du recouvrement: et l'assignation va tomber ici dans la journée. Tu vois la scène ! ajouta-t-il du ton posé et brutal que prennent les chirurgiens et les hommes d'affaires lorsqu'ils discutent une opération. Plus d'argent, plus de crédit, pas mal de dettes et un billet de quinze cents francs à payer. Si la débâcle commence, ça ne sera pas long. Il sera obligé de battre monnaie avec ce qu'il a, et tout ce qu'il a est ici. Sauf les deux tapisseries et le Van Dyck, le reste ne vaut pas cher. Maintenant fais bien attention, car ça va être ton tour d'entrer en scène. M'écoutes-tu ?

— Avec le plus vif intérêt, répondit Attila.

Et il y eut quelque chose de si particulièrement goguenard dans le ton de cette réponse, que Grougeard, tout habitué qu'il fût aux manières du bohème, ne put s'empêcher de scruter sa physionomie. Mais ce masque expressif était absolument sérieux, plus sérieux que d'habitude. Aussi Grougeard reprit-il le fil de ses instructions en ajoutant:

— Tu comprends que tout d'abord je veux rentrer dans mes fonds; je veux aussi tâcher d'avoir ces bibelots qu'il s'obstine à ne pas vouloir me céder, ne fût-ce que pour garantir le loyer de ce pauvre Müller. Quant à sa grande rousse, je la prendrai par dessus le marché s'il le faut, mais je n'y tiens pas. Pour le reste, voici ce que tu dois faire: Tâche d'être ici au bon moment; lorsqu'il aura le couteau à la gorge, tu lui offriras de brocanter auprès des marchands.... et, bien entendu, les marchands, c'est moi ! Tu comprends bien, n'est-ce pas?

Et il s'arrêta comme pour provoquer une réponse. Mais la réponse ne vint pas. Attila le regardait fixement, toujours sérieux, mais sans desserrer les dents.

— Eh bien! tu ne m'entends pas? A quoi penses-tu donc, espèce d'empaillé?

Attila retira la pipe de sa bouche, comme pour mieux articuler ses paroles, et répondit tranquillement, posément:

— Je pense que tu es une fière canaille!

— Ah! ça, dis donc! s'écria Grougeard furieux et s'approchant d'Attila les poings serrés.

Mais le bohème ne s'émut point de ce ton et de ce geste de menace. Ses lèvres reprirent même leur sourire habituel, pendant qu'il disait de son air le plus insolent:

— Tu sais, mon petit, ce n'est pas la peine de faire tes manières avec moi. Il y a beau jour que nous nous connaissons.

Grougeard s'arrêta; et changeant d'intonation:

— Oui, pardieu, s'écria-t-il dédaigneusement, et tu m'as coûté assez d'argent!

Cette réponse eut le pouvoir de secouer l'indifférence d'Attila, comme si cela avait été la goutte qui fait déborder la coupe. Il se leva brusquement, et développant sa haute taille, entama un réquisitoire féroce contre son interlocuteur.

Ainsi il lui avait coûté de l'argent! Et il avait le front de le lui dire à lui, Attila! Et tout celui qu'il lui avait rapporté, alors? Et toutes les sales besognes auxquelles il avait dû s'atteler pour servir un prêteur à la petite semaine, pour engraisser le bourreau des artistes, le brocanteur à l'affût de toutes les ruines et de tous les talents en détresse! Ah! s'il voulait parler, s'il lui prenait fantaisie de raconter par quels moyens monsieur Aristide Grougeard était arrivé a jouir de son honnête aisance!...

Et s'approchant de Grougeard, qu'il dominait de sa stature élevée, se baissant pour lui parler sur la figure:

— Si je voulais bavarder, continua-t-il, si je voulais raconter tout ce que je sais, je pourrais dire.... je pourrais dire bien des choses que le monde ignore, mais que je connais, moi! Car je ne suis pas l'abruti que tu crois. Et si tu me laisses parler ainsi, c'est que tu n'oses m'en empêcher, c'est que tu as peur de moi, c'est que tu as encore besoin d'utiliser mes services, des services qui te coûtent des sommes folles, n'est-ce pas?

Il eut un ricanement, qui se changea vite en une expression d'indicible amertume, pendant qu'il ajoutait :

— Et vois-tu, il y a des jours où tout cela m'écœure, où je regrette ma sale vie passée, où je me révolte contre moi-même et contre toutes les lâchetés que tu m'as fait commettre ! Il y a des jours où j'envie les Jean de Courteil, qui ont la fièvre de l'art et du talent. Car il a du talent, ce garçon, il a du talent et du cœur !... Et pour quatre ou cinq misérables louis, dont tu me feras l'aumône, je me prête....

Il s'arrêta net, et, partant d'un éclat de rire nerveux, conclut en guise de péroraison :

— Oh ! oui, quelle blague que la vie !

Grougeard n'avait jamais vu Attila aussi vibrant ; et au début de ses invectives il avait même eu peur, franchement peur. Puis, à mesure que la colère dégénérait en ironie, il s'était fait un sourire de circonstance, un sourire dédaigneux, qui aurait voulu être méprisant, et qui n'était au fond qu'une grimace dissimulant l'amertume de ce qu'il était forcé d'avaler.

— Que tu es donc drôle ! répliqua-t-il, essayant de mordre à son tour. Que c'est donc amusant de t'entendre parler d'azur et d'idéal, d'honneur et de conscience, toi, Jacques Morin, dit Attila, toi, le fléau de tous les artistes dont tu n'as cessé de démolir les œuvres et la réputation pendant que tu leur empruntais de l'argent ! Encore un peu et il va te pousser des ailes dans le dos !... Et riant bruyamment à son tour, il ajouta : Non, vois-tu, c'est trop drôle !

— Mais, il y a plus drôle que cela ! répondit le bohème de son ton goguenard. Vrai ! ce serait à payer sa place si l'on pouvait voir toutes tes petites combinaisons pour arriver à paraître honnête homme, à t'asseoir dans la vie régulière, à devenir l'associé d'un gros banquier. Tu le fais tourner comme une toupie cet innocent Wirbel ! Mais il y a la femme qui t'a flairé ! Et elle ne peut pas te sentir, celle-là.

Et voyant que Grougeard haussait les épaules :

— Ne fais donc pas le dégoûté, ajouta-t-il, car tu as essayé d'en faire ta maîtresse, avec l'espoir de la mettre dans tes intérêts, tu me l'as dit toi-même. Mais je me trompe fort, ou on a dû te répondre qu'on n'élevait pas d'Alphonses dans la maison.

— Assez, assez, à la fin ! s'écria Grougeard d'un air d'ennui.

Je n'ai pas de temps à perdre. Veux-tu te charger, oui ou non, de l'affaire ?

— Je verrai, répondit sèchement Attila.

Et rallumant son éternelle pipe, il alla reprendre sa place sur le divan.

Grougeard ébaucha un sourire. Peut-être allait-il répliquer, lorsque son attention fut attirée par l'arrivée d'un visiteur qui parut sur la porte de l'atelier.

— Tiens, c'est vous, monsieur Ronchet ! s'écria Grougeard, en marchant avec empressement à la rencontre du nouveau venu.

Celui-ci, un homme jeune, à l'air sérieux, presque grave, serra la main que lui tendait Grougeard, et s'informa de Jean. En apprenant qu'il était sorti, il parut vivement contrarié et déclara qu'il l'attendrait.

— D'ailleurs, dit-il, ces dames ne tarderont pas à arriver.

Et il expliqua à Grougeard, fortement intrigué, qu'il avait rendez-vous à l'atelier de Jean avec la baronne de Wirbel et Zizi.

— Je crois même que le baron viendra aussi, ajouta-t-il. Du moins il en a manifesté l'intention hier soir.

— La baronne ici ? murmura Grougeard à part lui.

La nouvelle était inattendue, autant que surprenante. Évidemment il y avait anguille sous roche. Ils s'étaient quittés la veille, à la clôture de la bourse, lui et le baron, et son ami ne lui avait rien dit ! A tout prix, il fallait s'informer ; car pour qui connaissait les êtres, une visite de la baronne et de son mari à l'atelier de Jean était la chose la plus extraordinaire du monde. On lui aurait dit que la maison Rothschild avait suspendu ses payements, qu'il en aurait été moins surpris ! Regardant sa montre il prétexta une affaire, et prit congé de son interlocuteur, tout en disant qu'il reviendrait. Avant de partir il alla relancer Attila dans son coin, et lui souffla à l'oreille :

— Toi, reste ici, regarde ce qui se passe et ne fais pas la bête. Surtout prends garde à ce particulier-là, ajouta-t-il en désignant le nouveau venu d'un léger mouvement de tête ; c'est un grand ami de Jean, et un puritain. Surveille-toi !

Puis s'approchant de celui qu'il venait de définir ainsi :

— Pardon, monsieur Ronchet, dit-il à mi-voix, permettez que

je vous présente un lézard apprivoisé, qui vous tiendra compagnie jusqu'au retour de Jean.

Et désignant Attila qui se leva, il fit la présentation en ces termes :

— Monsieur Jacques Morin, artiste peintre, monsieur Maxime Ronchet, un des plus considérables et des plus intelligents industriels de Nîmes.

Après quoi prenant son chapeau, il sortit vivement de l'atelier, sans entendre Attila qui disait au nouveau venu :

— Si vous êtes un grand ami de Jean, ainsi qu'on vient de me le dire, vous arrivez au bon moment.

VII.

Grougeard avait dit en présentant Maxime Ronchet: c'est un industriel important et intelligent; et sous ce rapport il n'aurait pu le définir plus véridiquement.

Possesseur à vingt-cinq ans d'une grosse fortune héritée de son père, ayant beaucoup voyagé après avoir achevé ses études, il avait implanté à Nîmes, depuis tantôt cinq ans, une grande usine qui donnait les plus brillants résultats et qu'il dirigeait lui-même. Grougeard l'avait appelé un puritain parce qu'il savait que c'était un garçon sérieux, une nature bien équilibrée, un esprit droit et sensé qui envisageait l'existence comme un devoir à remplir. Maxime avouait même avec une naïveté sincère qu'il s'était improvisé industriel pour apporter son contingent de travail à la vie sociale. Nîmois, comme les de Courteil et les de Viefrez, il était très lié avec ces deux familles. Jean et lui avaient été camarades d'enfance, et malgré, ou peut-être à cause de la disparité de leurs caractères, ils avaient toujours eu l'un pour l'autre une véritable affection. Séparés pendant plusieurs années par les hasards de la vie, ils retrouvèrent leur bonne amitié d'autrefois lorsqu'un nouvel hasard les rapprocha. Cette fois le hasard avait été le baron Ferdinand, avec

lequel Maxime Ronchet était entré depuis peu en relation d'affaires, et qui, éprouvant pour ce riche industriel la considération la plus distinguée, lui avait ouvert toutes grandes les portes de sa maison. Là, Maxime avait retrouvé ses anciennes connaissances de Nîmes, deux femmes charmantes qui apparemment le charmaient fort, car il délaissait un peu son usine, et se montrait très assidu à l'hôtel du Parc Monceau. Surpris tout d'abord de ne jamais y rencontrer Jean, il avait vite compris, par les boutades de ce dernier et par la réserve de Berthe, que la situation était assez tendue entre son ami et les Wirbel. Il se gardait, en homme avisé et discret, de poser des questions à ce sujet, et se contentait de répondre à celles de Zizi, qui l'interrogeait souvent sur de Courteil. Il est vrai qu'elle le faisait sans en avoir l'air, lorsqu'il n'y avait personne pour l'entendre, et avec une adresse féminine bien surprenante chez cette rieuse, toujours et toute en dehors.

Revenu depuis peu de temps d'une course à Nîmes, et ayant dîné la veille chez les Wirbel, Maxime avait été très étonné d'entendre la baronne annoncer l'intention d'aller le lendemain visiter l'atelier de Jean avec sa sœur. Elle lui avait même demandé si cela ne le dérangerait pas trop de les accompagner.

— Pour nous servir de chaperon, avait-elle ajouté; car mon mari ne pourra nous rejoindre qu'après la bourse.

Maxime avait accepté avec empressement, et on s'était donné rendez-vous à l'atelier pour trois heures. Lui était venu un peu en avance afin de prévenir Jean, pour qu'il n'y eût rien d'incorrect ou d'irrégulier dans cette demeure d'artiste, que deux femmes du monde allaient visiter à l'improviste. Car Berthe avait formellement prié Maxime de ne prévenir de Courteil qu'au dernier moment.

Depuis que Maxime était entré, et pendant tout le temps qu'il avait causé avec Grougeard, Attila, de son coin, n'avait cessé de dévisager le nouveau venu. Tout en fumant, il étudiait sa physionomie comme pour y lire la nature intime de l'individu, en expert qu'il était des figures et des caractères. Les traits, plutôt anguleux que ronds, le front large et sans un pli de cet homme de trente ans, parlaient de droiture et d'intelligence, appuyées par une volonté calme, pouvant ressembler à de l'entêtement: les yeux bruns, au regard honnête et un peu naïf

des jeunes chiens de chasse, dénotaient un fond de simplicité qui s'accordait bien avec cet ensemble de franchise et d'honnêteté.

— Pas compliqué en tous cas, le bonhomme, pensa le bohème pendant qu'il examinait Maxime. Faudra voir le ressort !

Depuis sa dispute de tantôt avec Grougeard, une idée trottait dans l'esprit d'Attila, une idée inspirée en même temps par une bouffée de sympathie et par une morsure de haine. Il aurait voulu rendre service à Jean, et jouer un vilain tour à Grougeard ! Pourquoi ce double désir ? Il n'aurait pas su le dire. Ce n'était pas la première fois qu'ils se vidaient réciproquement sur la tête des tomberaux d'injures, lui et Grougeard. Oh, non ! Et quant à Jean, que lui était ce garçon ? Pourquoi tout à coup s'intéresser à lui ? Peut-être retrouvait-il dans les débuts et la nature du peintre un écho lointain, un ressouvenir de ce qu'il avait été jadis, lorsqu'il était jeune, plein d'espoir et honnête, lui aussi ! Épave flottante maintenant, épave ballottée, usée, rongée aux vers du vice et de la misère, ce dépenaillé de la vie, ce philosophe du scepticisme, ce gouailleur clairvoyant et cynique, plein de mépris pour les hommes, et se jugeant impitoyablement lui-même, était tout surpris d'entendre quelque chose vibrer encore en lui, quelque chose lui rappelant vaguement un être depuis longtemps disparu, des sentiments perdus, un ensemble de souvenirs confus, mais pleins de charme, tels qu'en éveille parfois le son lointain d'une cloche, le soir dans la campagne, ou le parfum d'une fleur, ou quelques notes d'une mélodie connue.

Il était dans cette disposition, lors de l'arrivée de Maxime à l'atelier ; les paroles de Grougeard sur l'intimité de ce dernier avec Jean avaient fait prendre un corps à son idée. Il voulait essayer de tirer ce gentil garçon de l'ornière, et surtout des griffes de l'oiseau de proie, prêt à fondre sur lui. Aussi, ayant ruminé son idée, dès qu'il s'était vu seul avec Maxime, était-il entré tout de suite en matière, disant à l'ami de Jean qu'il arrivait à temps, et lui exposant nettement la situation. Il s'était naturellement gardé de parler de Grougeard ; mais il avait cité les circonstances et les chiffres. Maxime, douloureusement impressionné, n'en revenait pas. Il savait Jean ruiné, mais pas dans une détresse, qui le lendemain serait de la misère. L'arrivée de

l'huissier, porteur de la traite protestée, et qu'Attila réussit à éconduire, acheva de peindre le triste tableau. Maxime était navré.

— Mais alors, quoi! N'y a-t-il pas moyen de sauver ce pauvre garçon? demanda-t-il à Attila.

— Peut-être! répondit celui-ci, scrutant la physionomie de son interlocuteur. Mais si quelqu'un, même un ami, allait lui offrir de l'argent comme cela, sans qu'il eût recherché ce service, je le connais, il refuserait.

— Et alors?

— Alors il n'y a qu'un moyen. Lui trouver un amateur pour les bibelots qui sont ici. Un amateur, pas un marchand.

— Qu'est-ce que tout cela peut valoir? demanda Maxime en jetant un regard circulaire dans l'atelier.

— Une vingtaine de mille francs; on ne ferait pas une mauvaise affaire.

— Eh bien! l'amateur est trouvé. J'achète tout.

— Vrai?

— Jean est mon ami d'enfance, presque un frère pour moi.

Attila s'avança vers Maxime, la main tendue, et dit d'un ton grave où perçait une émotion contenue:

— C'est bien ce que vous faites là, monsieur. Permettez-moi de vous serrer la main. Seulement, ajouta-t-il, il ne faut pas dire un mot de tout cela à Jean jusqu'au moment d'agir.

— Mais je ne veux rien lui dire du tout, et j'aimerais autant qu'il ne sache jamais que c'est moi qui achète. Vous comprenez.... c'est gênant.

— Je comprends.... laissez-moi faire!

Et comme il se sentait devenir tout bête devant cette simplicité de cœur, devant cette pudeur de l'âme dans l'accomplissement d'un acte généreux, il se secoua comme un chien mouillé, par un mouvement brusque de toute la personne. Puis, reprenant son sourire de faune, il ajouta en guise de péroraison:

— D'ailleurs, il faut toujours se cacher pour commettre une bonne action. Sans cela, elle vous retombe sur la tête sous forme de tuile.

Maxime sourit et allait répliquer, lorsque Jean entra dans l'atelier comme une bombe, appelant à tue-tête:

— Castanet! Castanet!

Il avait l'air tout joyeux, tout épanoui ; il serra les deux mains de Maxime, lui fit fête, disant d'un accent convaincu:

— Décidément, je suis dans un jour de veine !

Après quoi, il raconta qu'il venait de rencontrer, au coin du boulevard Malesherbes, un ancien compagnon d'armes de 1870, un camarade des francs-tireurs qu'il n'avait pas revu depuis la guerre.

— Seulement, j'ai eu de la peine à le reconnaître, le pauvre garçon, ajouta-t-il. Quelle dèche, mes enfants, et quelle faim ! Je l'ai mené chez un marchand de vin de mes amis, je l'ai nourri, abreuvé !...

A ce moment, apercevant Castanet qui venait d'entrer, il s'interrompit pour crier :

— Allons, vite, mon vieux, vite un paquet d'habits, un chapeau, un peu de linge ; tu apporteras ça de ma part chez Foliot, le marchand de vin, il sait ce qu'il doit en faire.

— Et l'argent, monsieur ? lui demanda à l'oreille Castanet qui s'était approché.

L'animation de Jean tomba tout à coup.

— J'ai oublié, dit-il, j'irai plus tard.

— Ah, monsieur !

— Eh bien, quoi ! reprit de Courteil à haute voix et en se secouant. Si l'on vient, tu diras qu'on repasse demain. Va chercher les effets.

Maxime et Attila échangèrent un regard.

— J'accompagne ton caporal, fit ce dernier. Je reviendrai tantôt.

Attila avait son idée. Il voulait interroger et rassurer Castanet, qu'il savait au fait des affaires de son maître beaucoup plus que son maître lui-même. Il voulait aussi se concerter avec le vieux soldat pour mener à bonne fin toute l'affaire, assez scabreuse à cause de la susceptibilité de Jean. Celui-ci s'était retourné pour répondre à Attila, mais la parole expira sur ses lèvres. A sa grande surprise, à travers la baie vitrée, il venait d'apercevoir dans le jardin deux dames s'avançant vers la maison. Reconnaissant aussitôt Berthe et sa sœur :

— La baronne ! murmura-t-il au comble de la stupeur.

Attila aussi avait vu les deux femmes. Il s'approcha de Jean et lui glissa rapidement à l'oreille ces quelques mots :

— Je me sauve.... à tout à l'heure ! Grougeard aussi reviendra ; mais méfie-toi.... c'est un farceur.... et l'histoire de ton tableau est une frime.... Je t'expliquerai.

Et il s'esquiva par la salle à manger, suivi de Castanet.

Maxime n'avait pas eu le temps de prévenir son ami de la visite de la baronne et de Zizi, il ne les avait même pas vues arriver. Lorsqu'elles entrèrent dans l'atelier il y eut un moment d'embarras général. Maxime s'excusa de n'avoir pu avertir Jean. Celui-ci, froidement poli, parla d'honneur inattendu. Berthe exprima le regret d'être venue déranger un artiste absorbé par son travail, mais elle avait une prière à lui adresser. Il n'y avait que Zizi de parfaitement à l'aise. Après avoir serré la main du peintre et jeté un rapide coup d'œil sur l'aménagement de l'atelier, elle avait avisé l'estrade et était allée se planter devant le tableau. Elle resta un moment silencieuse, absorbée par la contemplation, presque en extase. Puis, joignant les deux mains par un geste inconscient d'admiration, elle murmura à voix basse :

— C'est beau !

Maxime se trouvait derrière elle : il vit le geste et entendit les mots.

— C'est beau, oui ! répéta-t-il.

La jeune fille tressaillit, et un flux de sang colora plus vivement ses joues rosées. On aurait dit que ce mot banal, répété après le sien, venait de dévoiler une de ses pensées les plus intimes et les mieux cachées. Ce ne fut qu'un éclair, d'ailleurs, car elle se tourna vers Ronchet, auquel elle dit, souriante et espiègle :

— Oh ! vous, vous êtes toujours de mon avis !

Puis s'adressant à Berthe, restée en arrière :

— Viens donc voir, grande sœur ! reprit-elle, viens voir le tableau de monsieur Jean. C'est superbe !

Berthe regarda et fit quelques compliments. Mais son air réservé, le ton mesuré de ses paroles contrastaient désavantageusement avec les enthousiasmes de Zizi.

Le peintre, derrière les deux femmes, écoutait et ne pouvait s'empêcher de faire des comparaisons. D'une grande sensibilité au sujet de ses œuvres, comme tous les artistes sans exception aucune, il éprouva, presque sans s'en apercevoir, un nouveau

grief contre Berthe, tandis que son amour propre satisfait lui faisait éprouver le besoin, tout aussi inconscient, de se mettre en communion avec Zizi.

— Ma peinture vous remercie de vos caresses ! lui dit-il tout bas, d'un ton presque tendre, qui fit de nouveau rougir la jeune fille. Et le peintre, continua-t-il plus haut, vous remercie d'être venue fleurir son atelier. Cela va embaumer pendant quinze jours.

— Quinze jours ! s'écria Zizi en égrenant un de ses éclats de rire perlés qui remplissaient l'air de gaîté, comme ces cris joyeux d'hirondelles fuyant dans le ciel bleu pendant les longs crépuscules d'été. Quinze jours ! répéta-t-elle. Vraiment, monsieur Jean, vous réussissez mieux dans la peinture que dans le madrigal.

Et comme Maxime venait d'approcher des siéges :

— Merci, lui dit-elle, mais je n'ai aucune envie de m'asseoir. C'est la première fois que je mets les pieds dans un atelier, et je veux fureter partout !

Et elle s'éloigna, le nez en l'air, comme pour se mettre en chasse, lançant, avec une malice innocente, ces trois mots par dessus l'épaule :

— Gare aux secrets !

Maxime, à qui Jean avait soufflé à l'oreille de suivre cette petite folle, et de prendre garde aux photographies, l'eut bientôt rejointe à l'autre bout de l'atelier, laissant son ami en tête-à-tête avec la jeune femme.

Ce fut avec une nuance d'embarras que cette dernière dit à Jean :

— Nous avons envahi votre sanctuaire, monsieur de Courteil. C'est que.... j'ai un service à vous demander.

— Toujours à vos ordres, madame la baronne, répondit-il d'un ton cérémonieux.

— C'est pour.... une commission de grand'maman.... c'est-à-dire pour quelque chose qui la regarde, et qui lui fera grand plaisir.

Et comme elle s'était arrêtée, semblant chercher les mots, Jean s'inclina en silence, attendant la suite de ce qu'elle avait à dire.

— Il s'agit d'une promesse, continua-t-elle avec un effort vi-

sible, j'allais dire d'un devoir. Figurez-vous que grand'maman n'a pas un seul portrait de moi. Les photographies ne comptent pas, naturellement....

— Un portrait ! Mais c'est la moindre des choses ! Avec quelques milliers de francs vous aurez tout ce qu'il vous faut.

— Je le sais.... mais c'est que je voudrais....

Et elle s'arrêta de nouveau.

— Vous voudriez un maître, naturellement. J'en connais plusieurs. Dubufe, par exemple.

— Pardon !

— Vous n'aimez pas Dubufe, peut-être. Eh bien, il y a Carolus Duran, il y a....

Cette fois ce fut elle qui l'interrompit.

— Et vous ? demanda-t-elle, sans préciser autrement.

— Moi ? répliqua Jean, qui ne comprenait pas où elle voulait en venir. Mon Dieu, je puis me charger d'arranger l'affaire, si cela vous est agréable.

Ce n'était point cela qu'elle voulait ; et il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. En tous cas, il fallait en finir.

— La question n'est pas là, reprit-elle avec décision. Je ne tiens pas à un maître.

— Ah ! fit Jean avec une inflexion de voix et un sourire ironiques. Si vous ne tenez pas à un maître, ce sera encore plus facile, et ça vous coûtera moins cher.

Berthe fut froissée, surtout de la dernière partie de la phrase. Chaque fois qu'elle se rencontrait avec lui, il trouvait moyen de lui lancer une insinuation subtile, un mot à double tranchant où elle voyait l'intention évidente de la blesser. C'était toujours le même dédain de celui qui méprise l'argent envers une personne bassement intéressée.

— Je n'en fais pas une question d'argent, reprit-elle avec amertume et hauteur. Voulez-vous vous charger de faire mon portrait ?

Ce fut au tour de Jean d'être blessé.

— Je comprends, dit-il avec une politesse roide, que de vous à moi la question d'argent soit écartée.

Puis, appuyant sur les mots, se drapant pour ainsi dire dans son air gentilhomme :

— Et j'espère bien, continua-t-il, que si j'avais eu l'honneur de faire votre portrait, vous ne m'auriez pas fait l'injure de me parler de compensation.... Je ne mets pas cela en doute !

Redevenant ensuite froidement poli, il ajouta avec hâte :

— Quoi qu'il en soit, je dois à mon grand regret décliner cet honneur ! mes travaux ne me laissent aucun loisir....

Et il s'inclina comme pour couper court.

Elle eut un tressaillement vite maîtrisé. Un effort puissant de volonté imprima à ses traits cette rigidité que de Courteil avait déjà remarquée le soir de la mort de son père, et le jour où il prit congé d'elle avant de partir pour l'Italie. Pour la troisième fois il voyait ce visage de femme, aux lignes si douces, se changer en un masque dur, insensible, presque de cataleptique ; il voyait le regard lumineux et profond de ces grands yeux noirs perdre toute expression, devenir vitreux et sec, pendant que, d'une voix claire, mais sans nuances, la jeune femme articulait nettement ces paroles :

— Le refus est net. Je n'aurai pas la mauvaise grâce d'insister.

Elle eut un imperceptible mouvement de tête, ressemblant à un signe de congé, et s'éloigna dans la direction de Zizi et de Maxime. Jean mécontent d'elle et de lui, la suivit à distance, par politesse de maître de maison, admirant en artiste, et bien malgré lui, ce beau corps élancé, aux contours pleins, aux mouvements souples, pensant avec dépit et amertume que l'argent bête était une saleté et un éteignoir, et que cette Berthe de Viefrez était devenue bien Wirbel !

Il avait fait quelques pas à peine, lorsqu'il vit entrer dans l'atelier le baron Ferdinand, en personne, accompagné de Grougeard.

Jean eut un haut le corps de surprise. Comment, lui aussi ? Mais c'était un fait exprès ce jour-là ! Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? En tous cas, il tombait bien ce mollusque ! Et dans sa mauvaise humeur du moment, il oubliait qu'il avait besoin de parler au baron, et qu'il était sorti exprès pour aller le voir ; il oubliait tout, et ne voyait que l'agaçant personnage, pontifiant et protecteur, dans sa sérénité olympienne de satisfait.

Force lui fut pourtant d'aller au devant du nouvel arrivé, de lui sourire, de lui tendre la main. Et, comme par une des formules banales d'usage, il lui demandait s'il allait bien :

— Parfaitement ! répondit le baron, en s'éloignant pour saluer Maxime.

— Toujours parfaitement, ces gens-là ! pensa de Courteil agacé, et réprimant non sans effort une envie folle de lui crier : « Imbécile ! »

Grougeard aussi avait été rejoindre les deux femmes. Tout ce monde remplissait l'atelier d'une animation inusitée, et Jean, de plus en plus agacé, se demandait ce que diable le banquier était venu faire chez lui, et comment il était arrivé avec Grougeard. C'est que de Courteil ne savait pas que celui-ci, en sortant de l'atelier, s'était fait conduire à fond de train rue de l'Arcade, où il était sûr de trouver le baron Ferdinand, qui, exact comme une horloge, arrivait au bureau sur le coup de trois heures. Pour une foule de raisons, Aristide Grougeard voulait l'explication de cette visite de toute la famille Wirbel à l'atelier de Jean. Il n'eut pas de peine à être renseigné. Cela s'était décidé la veille, après le dîner.

Maxime Ronchet, revenu recemment de Nîmes, ayant annoncé l'intention d'aller voir de Courteil, la baronne, toujours la même, sans le consulter d'avance, lui, son mari, avait dit qu'elle comptait y aller aussi un de ces jours pour un portrait qu'elle voulait donner à sa grand'mère. Une fantaisie absurde, quoi ! Il avait bien objecté que c'était inutile, coûteux, inconvenant pour une femme du monde d'aller comme cela courir les ateliers, mais ils s'étaient tous mis contre lui, Ronchet comme les autres. Et cette petite sotte de Zizi, toujours en l'air, avait si bien fait qu'on avait pris rendez-vous pour le lendemain. Il avait dû céder. Plus tard il irait lui aussi chez Jean pour débattre le prix du portrait. Sur cela il avait tenu ferme. Oh, oui ! Et c'était bien le moins, puisque c'était lui qui payait !

— Aviez-vous parlé à la baronne de la situation de notre ami de Courteil ? demanda tout à coup Grougeard.

Le banquier eut l'air ahuri. Tojours lent à comprendre, surtout les associations d'idées, ayant parlé portrait, et s'entendant interpeller sur un autre sujet qui n'avait pas de corrélation avec son histoire, il se trouva déconcerté. Mais son cornac le connaissait ; aussi s'empressa-t-il d'ajouter :

— Je demande si la baronne sait que ce pauvre Jean est ruiné, criblé de dettes, et qu'il doit de l'argent chez vous ?

— Certes! répliqua le banquier, remis d'aplomb. Le jour même où j'ai fait faire le relevé de son compte, je n'ai pas manqué d'informer ma femme de la situation de son protégé.

Un pli ironique souleva légèrement la lèvre supérieure de Grougeard, et ses prunelles de chat se dilatèrent, pendant qu'il disait d'un ton bonhomme:

— Ah! voilà, tout s'explique!

Alors, sans penser un mot de ce qu'il disait, avec un rare talent de comédien, il avança d'un air détaché que, sans doute la baronne voulait en quelque sorte libérer Jean de ses obligations envers la maison Wirbel, en lui faisant faire son portrait.

— A votre place, conclut-il habilement, je profiterais de la circonstance, et je rentrerais dans une partie des fonds.

Puis, d'un air finaud il ajouta:

— Mais vous y aviez déjà pensé, n'est-ce pas?... Peut-être lui apportez-vous un extrait du relevé de son compte?... Oh! très bien, très bien! Mettez-le-lui sous les yeux, et vous aurez le portrait pour presque rien.

Le baron n'avait jamais songé à cela; mais Grougeard savait à ne pas en douter qu'il ferait tout ce qu'il venait d'insinuer. Et ce qu'il venait d'insinuer était véritablement très fort comme calcul de probabilités. Car Grougeard poursuivait un double but: celui de fermer à Jean le crédit des Wirbel et de le brouiller avec Berthe. Si son ami le baron remplissait convenablement son rôle habituel de casseur de vitres, le tour était joué. En effet, le relevé de la situation du marquis de Courteil fut demandé à la comptabilité; et ce fut nanti de ce document que le baron Ferdinand se rendit à l'atelier.

Après avoir serré la main de Maxime, reconnu la présence des deux femmes par un signe de tête, il revint à Jean.

— J'ai à vous parler, lui dit-il de son air le plus imposant.

— Me voilà, baron! répliqua le jeune homme. Justement j'allais venir chez vous....

— Pardon, pardon! interrompit le banquier. Écoutez d'abord ce que j'ai à vous dire, car je tiens à bien établir les bases de la situation.

Tout en parlant, le baron, suivi de Jean, s'était dirigé vers un coin de l'atelier. Avisant un siége il s'y installa carrément, tira

un papier de sa poche, et développant son estomac majestueux, reprit d'un ton protecteur:

— Si vous me voyez ici, ce qui a dû nécessairement vous surprendre, ce n'est pas sans motif.

Jean fut pris d'une folle envie de lui rire au nez. Mais il se contint, et se borna à répondre:

— Je m'en doutais, baron!... Et ce motif?

— Ce motif le voici! Il est d'un ordre tout personnel et ne regarde point le client. Notons bien ce point.

— Je le note, baron, je le note!

— Bien!... Je vous dirai donc, que pour obtempérer au désir de la baronne, j'ai bien voulu me charger de traiter le côté financier de l'affaire dont on vous a parlé.

Jean ne comprenait pas. Il exprima sa surprise et demanda de quelle affaire il s'agissait.

— Comment, reprit le banquier, surpris à son tour, mais la baronne a dû vous commander son portrait?

— Ah! c'est pour cela! répliqua Jean.

Il commençait à se sentir nerveux. Il s'assit lui aussi, et, d'un air indifférent, ajouta qu'en effet la baronne lui avait demandé de faire son portrait, mais qu'il avait refusé.

— Refusé de faire le portrait de la baronne de Wirbel! s'écria le banquier abasourdi.

Alors, accentuant son ton cavalier, de Courteil allégua des travaux commencés, le manque de temps, le prochain salon. Bref, il ne pouvait pas.

Le baron n'en croyait pas ses oreilles. Oh! les artistes! Et penser que ce garçon n'avait pas un sou vaillant! Et lui qui par condescendance se prêtait.... Voilà à quoi menait d'écouter les femmes! Il s'était levé, et tout en ruminant ces pensées, il regardait Jean comme s'il voyait un phénomène. Celui-ci, ennuyé de l'examen et de la conversation, se leva à son tour, et faisant le mouvement de quelqu'un qui va s'éloigner:

— Vous permettez, dit-il, je dois faire les honneurs....

Le baron le retint du geste:

— Pardon, je n'ai pas fini! dit-il.

Puis, éclaircissant sa voix à plusieurs reprises, il ajouta d'un ton roide:

— Du moment que notre offre ne vous convient pas, j'aborde

sans plus tarder l'autre point, celui qui regarde le client !... Voici un relevé que j'ai fait faire de votre compte chez nous. Vous vous souviendrez, peut-être, qu'on ne vous en a pas envoyé au dernier semestre?

— C'est fort possible, répliqua Jean avec insouciance.

Et prenant le papier que lui tendait son interlocuteur, il le déplia et courut du regard au bas de la page. Un petit chiffre en gros caractères noirs, très correctement moulés, s'y étalait à l'aise, ressortant sur la blancheur de la feuille, et sautant aux yeux de Jean comme si les signes avaient été animés: Trois cent quatre-vingt-dix francs à son avoir! C'était tout ce qui restait.... C'était la misère!

Il eut un éblouissement, comme s'il venait de recevoir un coup de poing sur la tête. Mais, se roidissant à l'instant même contre cette défaillance, il dit d'une voix assurée :

— Je vois que je suis encore crédité chez vous pour une somme de trois cent quatre-ving-dix francs.

— Et quarante-cinq centimes, s'empressa d'ajouter le baron. Mais, ce que vous n'avez pas vu, ce me semble, c'est le titre de crédit.

— Le reste de mon compte courant, je présume !

— Vous faites erreur !

Et, arrêtant sur les lèvres de Jean la phrase qui allait suivre son geste d'impatience et de surprise, le banquier reprit aussitôt :

— Lorsqu'au dernier semestre, mon oncle, le baron Adrien, vint à Paris pour la révision, il résultait que votre dépôt en compte courant, dans notre maison, ne vous créditait plus que de cent trente-deux francs, soixante-quinze centimes. Observez le relevé, et vous verrez que je ne me trompe pas... je ne me trompe jamais.

Jean ne comprenait pas encore ; mais il entrevoyait vaguement quelque chose de fort désagréable, et se sentait devenir de plus en plus nerveux. Distraitement, il avait saisi un appui-main qui se trouvait à sa portée, et le faisait plier, en arc de cercle, sur le bout posé à terre. Il se maîtrisait pourtant, et réussissait à paraître absolument calme aux yeux du baron, dont le regard était attiré par les flexions de la canne qui s'arc-boutait sous la pression de la main de Jean. Cette manœuvre lui donnait des distractions, et son esprit tatillon s'en préoccupait au point qu'il ne put s'empêcher d'observer :

— Prenez garde, vous allez la casser.

Puis, reprenant son discours, il continua à marteler Jean par son débit exaspérant. Il lui rappela l'intérêt qui lui avait toujours témoigné le baron Adrien, lui énuméra les services que son oncle lui avait rendus ; et comme Jean l'interrompait en disant :

— Pardon, je ne vois pas ce que l'amitié du baron Adrien peut avoir à faire avec mon compte chez vous.

— Mais c'est lui, répliqua le banquier, c'est lui qui n'a pas voulu qu'on vous envoyât de relevé, au dernier semestre. Sachant que vous comptiez beaucoup sur certain tableau auquel vous travailliez, et supposant que des soucis d'argent auraient nui à votre travail, il donna l'ordre de vous ouvrir un crédit de quatre mille francs. C'est donc à ce crédit que vous avez puisé, puisque vous n'aviez plus d'argent chez nous.

Un coup sec de bois qui se casse marqua ce point d'arrêt du baron.

— Je vous l'avait bien dit ! exclama ce dernier d'un air de triomphe, en désignant les deux tronçons de l'appui-main brisé.

Mais Jean ne prit point garde à cette observation. Il pensait qu'on lui avait fait une aumône, qu'on la lui avait imposée sans le prévenir !... Et maintenant cet imbécile venait lui lancer à la figure ce bienfait comme un outrage. C'était intolérable. Une colère sourde, mêlée d'angoisse, montait en lui, paralysant ses facultés, lui faisant presque oublier la présence du baron qui attendait des remercîments, et qui surpris, indigné de ce silence, recommença à doucher son patient :

Sans doute il se serait conformé aux intentions de son oncle Adrien, et aurait attendu pour présenter le relevé de compte que le crédit fût épuisé ; mais la traite était survenue, la somme dépassait, et il n'était pas disposé à fournir les fonds.

— La traite !... quelle traite ? fit Jean frappé par ce mot.

— Ah ! ça ; mais vous vivez donc dans le monde de la lune ! tonna le banquier. Auriez-vous oublié certain billet accepté par un monsieur Jules Ravenot, et endossé par vous ?

Jean se frappa le front. C'etait vrai, hélas ! Et il l'avait oublié.

— Mais Ravenot est un honnête homme, s'écria-t-il avec conviction.

— C'est-à-dire qu'il est insolvable, que le billet dont on a chargé notre maison d'opérer le recouvrement a été protesté hier, et que vous recevrez dans la journée une assignation par voie d'huissier.

Jean leva haut la tête. Acculé comme il l'était, le sang-froid lui était revenu.

— Eh bien ! je payerai, baron, dit-il d'un ton sec.

— Vous payerez ! Et avec quoi ?

Cette fois Jean vit rouge. S'il ne sauta pas à la gorge du baron ce fut un miracle.

— Ceci me regarde, monsieur, dit-il d'une voix étranglée et crispant ses poings fermés jusqu'à s'enfoncer les ongles dans la chair.

L'autre, aveugle et sourd pour tout ce qui était en dehors de lui, suivant son idée, en têtu placide et féroce, ne releva même pas les paroles de sa victime. Voyant s'approcher les deux femmes, accompagnées de Maxime et de Grougeard, il dit d'un ton de suprême condescendance:

— Justement la baronne avait pensé que vous pourriez vous libérer en partie en faisant son portrait, et j'avais consenti à condition....

Jean, tout blême, l'interrompit en bredouillant rapidement ces mots :

— Monsieur, dans deux jours je me serai libéré de mes obligations envers votre maison.

Et ne pouvant souffleter cet homme qui était son créancier, ne pouvant plus se contenir, il s'éloigna de son bourreau ; pendant que celui-ci haussant les épaules et le suivant des yeux, murmurait entre ses dents :

— Il finira sur la paille !

Jean écumait. Dans ce moment il aurait donné tout son sang pour pouvoir souffleter cet insulteur imbécile. Mais il ne le pouvait pas !... Et elle, la baronne, Berthe de Viefrez, l'enfant élevée par sa mère, elle aussi pataugeait dans cette boue, et c'était elle qui avait eu l'idée de le rançonner !... Oh ! ça, c'était plus fort que tout ! C'était si bas, si ignoble, que le dégoût lui en montait aux lèvres. Au moins s'il avait pu s'en aller, planter là ces Wirbel, mari et femme, si bien accouplés. Mais il n'avait même pas cette ressource. Au contraire, son supplice recommença sur

de nouveaux frais. Il eut d'abord à accueillir, le sourire aux lèvres, les reproches de Zizi qui se plaignit de son manque de galanterie, et le plaisanta d'être resté si longtemps à dialoguer avec le beau-frère.... « Pas bien drôle, pourtant !... » Il dut subir en outre un regard inquisiteur de Berthe, dont la persistance lui parut un nouvel affront. Enfin, il y eut l'échange des compliments de congé.

Il distribua machinalement des poignées de main, disant à tous : « A revoir, et merci ! » parlant et se mouvant comme en songe, n'entendant même pas son ami Maxime, qui lui disait :

— Mais je ne m'en vais pas, moi !

Resté seul avec ce dernier, sans prendre garde à lui, sans voir Attila qui entrait par la porte de la salle à manger, Jean revint au milieu de l'atelier, l'air hagard, comme fou, et les bras soulevés comme par un geste d'imprécation. Il ne prononça pas un mot ; mais avisant un escabeau, il le saisit par les pieds et le jeta violemment à terre, où il se brisa.

— Jean ! s'écria Maxime effrayé, et accourant vers lui.

Le pauvre garçon regarda un moment son ami comme s'il revenait d'un autre monde. Puis il se jeta dans ses bras en s'écriant dans un sanglot étouffé :

— Oh ! Maxime !

— Eh bien ! Jean, qu'est-ce qui te prend ?

Alors le torrent déborda.

Oui ! c'était bête ce qu'il faisait là ! C'était bête de se sentir du cœur, d'être fier, d'être honnête homme, pour qu'un Wirbel vous écrase de sa protection méprisante, vous insulte de sa richesse bête, vous soufflette d'une aumône !... Et dire qu'il n'avait pas pu lui répondre, qu'il n'avait pas pu lui casser la figure, qu'il ne pouvait pas se venger !... Et il arpentait l'atelier à grands pas, pâle de rage impuissante, secoué par sa colère, mettant au fait de tout Maxime et Attila, qui le questionnaient, et leur racontant que lui, Jean de Courteil, avait reçu sans le savoir une aumône de quatre mille francs, qu'on lui avait jeté ce bienfait au visage, qu'il avait dû dévorer l'affront et rester courbé pendant un quart d'heure sous le fouet de son bourreau.

Attila et Maxime échangèrent un regard d'intelligence. C'était le moment de parler.

— Es-tu assez candide ! ricana le bohème, se plantant en face de Jean, et le forçant à s'arrêter dans sa promenade agitée. C'est-à-dire que tu en mourras de ta naïveté !... Mais, grand innocent que tu es, si c'est de payer qui te démange, regarde autour de toi.... tu as des bibelots à vendre, et je me charge de te trouver un acheteur.

— Parbleu ! appuya Maxime ; et ce ne sera pas long, je présume.

Jean eut un nouvel éclat. Certainement qu'il avait de quoi payer. Et il vendrait tout, tout, même le portrait de Van Dyck. Il voulait l'argent le lendemain, tout de suite, le plus tôt possible, pour le rendre à ce banquier de malheur.

Et suivant un autre ordre d'idées moins personnelles, brisé par les émotions, il se laissa tomber sur un divan en s'écriant:

— Oh ! ces hommes d'argent, ces Wirbel, quelle race ! Tout ce qu'ils touchent se corrompt et se flétrit. On dirait que la richesse est une lèpre qui se gagne.

Attila et Maxime se récrièrent.

— Ah ! Mazette ! Je connais quelqu'un qui voudrait bien gagner cette maladie-là ! repartit le premier, sur un ton de plaisanterie, essayant d'égayer la situation.

L'autre, saisissant la ficelle, tira dessus, disant à Jean qu'il était sévère avec sa lèpre ; que lui, Maxime, avait de quoi vivre et que pourtant il avait les mains propres. D'ailleurs il n'était pas le seul en ce monde ; et même chez les Wirbel, le baron Adrien, et cette pauvre baronne....

Il n'eut pas le temps d'achever. En entendant nommer Berthe, Jean se leva d'un bond, tout pâle, sa colère le reprenant plus violente que jamais :

— La baronne, Berthe ? Oh ! oui, vraiment !... Comme les autres, celle-là aussi, pire que les autres !

Et s'approchant de Maxime :

— Sais-tu ce qui m'a éloigné de cette maison ? reprit-il. C'est elle, elle surtout. Et tiens, tout à l'heure encore, tu ne sais pas de quelle façon elle a osé me demander de faire son portrait, tu ne sais pas pourquoi on s'est adressé à moi !... Rien qu'en y pensant, vois-tu, j'en suis écœuré !... Oh ! c'est bien la femme du banquier, va !

Et ressaisi par le souvenir de la torture atroce qu'on lui

avait infligée, prenant sa tête à deux mains, dans un accès de rage et de désespoir il s'écria d'une voix étranglée :

— Et dire que jamais je ne pourrai rendre à cet homme le quart d'heure qu'il m'a fait passer !

La chose devenait grave. Maxime commençait à s'inquiéter de l'état où il voyait son ami. Il essaya de la gronderie amicale, disant que c'était tourner au mélodrame, tandis que tout cela n'était que de la comédie. Certes, le baron Ferdinand était cassant, désagréable, bien qu'il n'en eût pas conscience. Mais, quant à Berthe, il avait tort, il se trompait absolument.

Mais Jean n'avait pas l'air d'écouter ce que lui disait son ami. Il s'était de nouveau jeté sur un siége, et sombre, les traits contractés, il suivait le cours de ses pensées. Alors Attila vint à la rescousse. Il s'approcha de lui, par derrière, et se remit à lui parler à voix basse, de son ton gouailleur et mordant.

Personnages, poses, paroles, on aurait dit la scène où Faust écoute les suggestions de son maître en science de la vie.

Mais oui qu'il se trompait. C'était même à croire qu'il était absolument aveugle. Pendant que Jean était à causer avec le baron, lui, Attila, revenu avec Castanet de leur course, s'était amusé à regarder cette femme de derrière le rideau de la salle à manger. Pour lui, il n'y avait pas de doute, cette grande brune avait un béguin pour Jean. Il s'y connaissait en bipèdes, il en avait tant vus ! Et toutes ces manières, toutes les simagrées dont Jean s'offusquait, étaient le fait de quelqu'un qui veut cacher son jeu. Il savait bien ce qu'il ferait, lui, s'il était à la place de Jean !

— Vends ce que tu as, paye ce que tu dois, et.... le reste te regarde ! conclut-il en se relevant.

Il resta encore un moment à considérer Jean qui semblait réfléchir. Après quoi, haussant les épaules, il alla rejoindre Maxime, avec qui il se mit à causer, à voix basse, des mesures à prendre pour la vente des bibelots.

Jean n'avait rien répondu, il n'avait même pas bougé pendant le discours du bohème. Mais les insinuations lancées en l'air par ce dernier, en guise de dérivatif, s'étaient accrochées à quelque chose dans son esprit.

Oui, en effet, s'il savait feindre, si elle l'écoutait, ce serait rendre injure pour injure !... Et saisissant au vol la possibilité

d'une vengeance, d'une âpre et puissante satisfaction, son âme troublée s'y arrêtait avec complaisance.

C'était le moment des mauvais instincts, des lâches complaisances, des passions basses. Dans ce remous de tout son être moral, il n'y avait que cela qui surnageât. Le reste, le meilleur, était maintenant enfoui tout au fond.

La seule chose qui le retînt était la difficulté de l'entreprise. D'abord, il ne prenait point pour argent comptant tout ce qui lui avait dit Attila. Et puis, comment entrer, comment rester dans la place?... Tout à coup une idée lui traversa l'esprit: Le portrait! Mais quoi! il venait justement de refuser! Il le regretta amèrement, se traita d'imbécile et aurait voulu retourner en arrière. Et s'il offrait de le faire?... Une pensée l'arrêta. Ce ne fut pas un bon mouvement, un repentir, une éclaircie; ce fut uniquement un sentiment d'orgueil. Il fallait s'offrir après le refus hautain de tout à l'heure, il fallait s'humilier... Mais bah! il n'avait pas le choix des moyens. Prenant une résolution subite, il alla s'asseoir devant son bureau et écrivit, tout d'un trait, ce billet:

« Madame,

« Excusez la mauvaise tête d'un artiste qui a ses nerfs comme « une jolie femme, et qui vous demande, en signe de pardon, « la grâce de faire votre portrait. »

Puis, ayant appelé Castanet pour lui dire de porter immédiatement le billet à son adresse, il alla rejoindre Maxime et Attila à l'autre bout de l'atelier. Et, soulagé en apparence, nerveusement joyeux:

— Allons, mes enfants! s'écria-t-il en entraînant les deux hommes. Décampons vite, et allons faire des folies! Ce soir je me sens en veine!

Maxime n'y comprenait rien. Mais sur la figure ravagée de ce grand escogriffe d'Attila, la grimace sardonique habituelle, qui pinçait les coins de sa bouche de faune, devint presque un fin sourire.

F. ANTONY.

(La suite à la prochaine livraison).

DAVID-FRÉDÉRIC STRAUSS

(NÉ EN 1808, MORT EN 1874)

Im Sturme hast du angefangen
Im Sturme sollst du enden.

Le 27 janvier de cette année, jour anniversaire de la naissance de Strauss, sa ville natale, Ludwigsbourg en Souabe, fêtait le placement d'une inscription commémorative en l'honneur d'un de ses fils les plus célèbres. Frédéric-Théodore Vischer, l'esthétique allemand bien connu, partisan des mêmes idées et ami fidèle de Strauss, prononça, devant un auditoire recueilli, parmi lequel se trouvaient les enfants du défunt, un discours chaleureux, où il exprimait l'espérance qu'il se trouverait, dans un temps prochain, des hommes qui auraient le courage de faire ériger un monument digne du grand génie, disparu il y a dix ans déjà. Qu'il nous soit permis, tout en partageant l'espoir de M. Vischer, de contempler pendant un moment les tendances et les œuvres de Strauss.

Les paroles que nous avons mises en tête de ces lignes, et que Strauss, à la fin de sa vie de travail, se répétait à lui-même comme consolation, sont la marque caractéristique de son existence entière. La première tempête de sa vie fut: *La vie de Jésus*, la dernière: *Der alte und der neue Glaube* (la foi ancienne et la foi nouvelle). On n'avait pu pardonner au jeune homme la franchise de son amour pour la vérité, — franchise et amour qui ne reculaient devant rien; on ne put pardonner au vieillard de ne pas s'être reconcilié, en face de la mort, avec « son Dieu, » — c'est-à-dire avec le fétiche de la foule, — et d'avoir exprimé sa profession de foi personnelle. Et si, tant le jeune homme que le vieillard, ont eu le bonheur rare et qui ne tombe en partage qu'au petit nombre, de se créer des ennemis par la force de l'intelligence, vieillard et jeune homme ont aussi stimulé et formé, comme bien peu d'autres écrivains, les esprits cultivés de l'Allemagne durant ces dernières dizaines d'années.

Étant lui-même une nature de titan, éprouvant le besoin de communiquer avec des intelligences de même calibre, Strauss

consacra les dernières forces de sa plume à étudier des natures de titans: Jésus, Hutten et Voltaire. Sa propre histoire a participé du contenu des histoires qui se rattachent à ces noms. Sa vie, ses rapports particuliers avec le peuple allemand ont, sans doute, passé devant son esprit, lorsqu'il commença son *Voltaire* par ces mots: « Celui qui aurait l'idée de faire un « panégirique de Voltaire, ne serait-il pas arrêté par la ques- « tion laconique: — Qui donc l'attaque? — Car aucun homme « n'a été attaqué, — que dis-je attaqué? — diffamé, condamné, « maudit autant que Voltaire. » « Et autant que moi, » a-t-il probablement pensé. « Autant que Strauss, » ajoutons-nous.

Il n'était point de ces natures aimables qui n'encourent la disgrâce de personne. Dans la dédicace à son frère Wilhelm de *La vie de Jésus, écrite pour le peuple allemand*, il dit: « Je « n'ai jamais eu ou cherché de protecteur; mes maîtres, lors- « que mon premier ouvrage eut excité du scandale, s'empres- « sèrent d'assurer, conformément à la vérité il est vrai, que « ce qui avait provoqué du scandale, — c'est-à-dire ce qu'il y « avait de mieux, — ne m'avait point été enseigné par eux. »

Strauss, lorsqu'il n'était encore qu'un jeune homme ambitieux, se rendit à Berlin, attiré par la grande réputation de Schleiermacher et surtout de Hegel: il n'avait entendu encore que quelques conférences de ce dernier, lorsque faisant sa première visite à Schleiermacher, il apprit soudainement qu'il venait d'être emporté par le choléra; dans sa douleur naïve il s'écria: « C'est pour lui que je suis venu! » et il perdit par ces mots les bonnes grâces du maître.

Il perdit de même les bonnes grâces des croyants en Allemagne, en faisant paraître à Tubingen, la grande forteresse souabe de la théologie protestante, sa *Vie de Jésus*. Il proclama le bon sens, et, — appuyé sur de laborieuses études de critique, — il dit qu'il est insensé de croire à des choses insensées; depuis lors on le signala comme apostat, à l'indignation des fidèles.

C'est là la tragédie qui se trouve dans la vie des meilleurs. Faut-il faire tant de frais d'esprit, faut-il employer tant d'arguments pour abattre une vieille tradition, pour démasquer le mensonge, pour faire accepter une faible image même de l'éternelle vérité! Ah! si les hommes voulaient seulement comprendre que les plus beaux rayonnements du développement humain appartiennent à ces quelques rénégats, et que l'histoire du monde ne serait qu'une page blanche, sans le travail de l'esprit de ce petit nombre d'apostats, assoiffés de vérité et ivres d'amour!

Un apostat, Strauss, se plonge dans l'histoire du grand apostat de Nazareth, qui nous est parvenue si incomplète, si obscurcie. Il rétablit les droits de ce génie que le préjugé a privé de ce qu'il avait de mieux en lui, c'est-à-dire de son humanité. Il fait comprendre aux intelligences timides — dont l'élément naturel est le dogme, et qui ne trouvent des preuves que dans leur esprit mort — que, vu leur insuffisance et leur besoin de croire aux miracles, il est présomptueux de vouloir abaisser les esprits féconds au niveau de leur propre impuissance.

Strauss, comme Renan, a placé Jésus dans la série de ces quelques génies qui, pareils à des flambeaux, indiquent au genre humain le chemin à suivre. Et dans l'édition de la *Vie de Jésus*, parue peu de temps après l'ouvrage de Renan, il loue l'écrivain français d'avoir comparé la position de Jésus vis-à-vis de la religion, à celle de Socrate vis-à-vis de la philosophie, à celle d'Aristote vis-à-vis de la science en général, de façon que des additions isolées ont pu se faire d'avance, des progrès considérables ont pu se faire après et demeurer acquis; sans préjugé cependant de la place exceptionnelle qui revient à ces grands initiateurs et fondateurs, chacun dans sa branche.

De même que l'œuvre du Français au milieu du catholicisme, l'œuvre de l'Allemand — soit dans sa première édition, réservée à un cercle restreint, comme dans sa forme postérieure — était et demeure au milieu du protestantisme allemand une œuvre d'hérétique. Les pharisiens tombèrent sur l'hérétique allemand, comme dix-huit siècles auparavant les pharisiens juifs étaient tombés sur l'hérétique galiléen; on l'insulta, puisqu'on ne pouvait pas le contredire. Seuls, les esprits les plus distingués de l'Allemagne, et même quelques théologiens, portèrent sur Strauss un jugement analogue à celui que ce dernier portait sur Renan. « Un livre, dit-il, qui, à peine paru, est condamné immédiate- « ment par je ne sais combien d'évêques, par la curie romaine « elle-même, doit nécessairement être un livre de mérite. » Pas plus que Renan, Strauss n'était point une nature irréligieuse dans le sens ordinaire du mot; il avait seulement une vue complète sur les errements de l'Église à travers les siècles, et sur les contradictions, entre les commencements du christianisme et l'institution de l'Église. Ce qu'il y aura d'éternellement intéressant dans ce développement, consiste en ce que la première formation de cette Église, placée dans un cadre de formes extérieures, était déjà en elle-même une protestation contre le principe de Jésus-Christ, qui voulait une humanité libre de toute entrave, une éthique sans enseigne et sans dogme, et qui visait à être, dans une société sans clergé, le médiateur entre l'humanité et la divinité.

Strauss dut repousser de nombreuses attaques à ce propos. Il le fit supérieurement, quoiqu'il n'eût pour arme que sa plume. Il y avait en lui quelque chose de la force âpre des hommes de la réforme. Son style n'est ni aimable, ni onctueux; il rappelle par la rudesse le langage de Luther, c'est le bras du combattant qui distribue des coups de tous côtés. Il s'avance avec la visière relevée, et depuis lors sa vie ne devient qu'une souffrance. Les puissants de la terre, ceux qui dominent dans les écoles et dans les administrations agirent avec le penseur allemand, comme on avait agi autrefois envers Jésus de Nazareth; le rôle des pauvres d'esprit fut aussi analogue en partie dans l'époque actuelle. L'abîme qui sépare l'ineptie de ceux-ci de la grandeur de ces quelques êtres privilégiés est comblé par le martyre, par l'insuccès apparent, par les désillusions de ces natures intrépides qui ne veulent pas se couber et qui élèvent leur tête

d'autant plus haut qu'on essaye de les abaisser. Strauss fut appelé à voir échouer l'idéal de sa vie, qui consistait — comme professeur d'université — à ouvrir aux jeunes gens avides de vérité les portes du savoir et du raisonnement. Il était déjà nommé à une des chaires de l'université cantonale de Zurich, quand une opposition, inattendue, outrageante, dirigée par le parti orthodoxe, se déclara contre lui.

Il est vrai que Strauss aurait dû se dire qu'il ne pouvait plus être un théologien même de nom. Cependant qu'aurait-il pu faire comme professeur de philosophie ou d'histoire dans une université allemande? Combien de professeurs enseignent actuellement, dont le seul mérite consiste dans le fait dépourvu de tout mérite, d'avoir commenté une philosophie, contraire à la philosophie, d'avoir déterré de la poussière de l'oubli quelque vieux manuscrit sans valeur? Et pour lui, dont l'esprit philosophique s'était plongé dans les développements de la philosophie, et qui s'était formé, avec une grande profondeur, des notions véritables sur des époques historiques entières, pour lui aucune porte d'université en Allemagne ne s'ouvrit, aucune ne voulut se parer de son nom! Il y a des hommes, qui, par des études constantes, par des recherches incessantes dans les livres sont arrivés à un certain degré d'habileté dans une branche particulière de la science; ils cultivent un petit terrain, quelquefois en friche; cependant leur force repose uniquement dans leur technique. La puissance de l'habitude, leurs rapports continuels avec les in-folio les ont transformés eux-mêmes en in-folio vivants; mais sur leurs études de collectionneur, sur leur érudition morte, ni l'esprit de création, ni le souffle de la liberté, ni l'essor de la beauté, ni l'âme de la vie ne sont répandus.

Strauss, lui, n'était point une de ces personnalités mesquines. Parti d'une science, la théologie, qui ne l'est que de nom seulement, mais qui en réalité se compose d'un conglomérat de discipline hétérogène et d'indiscipline absolue, il est devenu philosophe historien; du chaos de la dogmatique, il a su s'élever jusqu'à l'ordre complet des sciences de la nature. La douleur de n'avoir pas de vocation rongeait cet homme qui, non seulement par son intelligence, mais aussi par son érudition, avait éclipsé bien des autorités académiques. La virilité de ses convictions, la profondeur de ses recherches, tel était son crime. Bien souvent, par contre, le manque de tendances dans l'érudition est pris pour de la vertu, la froideur impartiale de l'esprit pour une supériorité diplomatique; une partie qui en mots paraît sérieuse, mais qui en vérité n'est que vide, est prise pour de la pensée.

Strauss essaya de noyer, dans de profondes études, l'amer chagrin de voir sa vie sans vocation apparente; il puisa des consolations à la source rafraîchissante des sciences naturelles; et dans les eaux calmantes de l'art il travailla au perfectionnement de l'humanité.

La musique qu'il cultivait avec un intérêt particulier, lui fut fatale. Il apprit à connaître à Stuttgart une cantatrice qui le

séduisit par la grâce de sa personne et par le charme de sa voix. A l'âge de trente-cinq ans, déjà célèbre, il se maria avec elle, et chanta à ce propos :

Qui est-ce qui avec un corps jeune et sain
Supporte longtemps de vivre seul?
J'ai pris donc une belle femme
Pour partager avec moi les joies et les fardeaux de la vie.

Il avait bien pu, il est vrai, se rendre compte, d'après ce qu'Agnès Schebest disait devant lui, qu'elle ne possédait pas une grande intelligence; mais, sans doute, aveuglé par l'amour, il s'était nourri de l'espérance de faire lui-même l'éducation de son esprit; il avait cru pouvoir l'élever à son propre niveau, et faire d'elle la compagne de sa vie d'études, une compagne qui le comprendrait entièrement, et qui partagerait sa haute vocation. Malheureusement, il comprit trop tard qu'un noble esprit ne peut trouver le bonheur qu'en étant uni à une femme égale à lui. Elle lui donna des enfants, mais une triste fatalité les força à se séparer après une union de plusieurs années. Son livre de souvenirs poétiques, [1] que nous devons à la vénération d'Édouard Zeller pour son vieil ami mort, nous permet de comprendre les douleurs de l'âme de cet homme profondément blessé.

Ainsi nous lisons:

Nous prêtions l'oreille à la même harmonie,
L'esprit purement disposé à l'unisson.
Ah! pourquoi les cœurs ne peuvent-ils donc jamais
Avoir les mêmes battements et le même ton?

Et plus loin encore:

Ces enfants, mon propre sang,
Je dois les voir chez moi comme des hôtes.
Et celle sur le cœur de laquelle j'ai reposé,
Je dois la voir passer indifféremment près de moi.

Depuis lors sa vie devient errante; il a perdu la paix domestique et va de droite et de gauche sans domicile stable. Un travail incessant est devenu un besoin pour lui, et il crée plusieurs belles choses. Il pensa un instant à se consacrer au XVIIIme siècle et à fixer son attention sur Diderot; mais son esprit se tournait toujours irrésistiblement vers des sujets allemands, quoique plus tard il fît plusieurs conférences sur Voltaire, adressées à une femme cultivée. Strauss était un esprit absolument allemand; il avait les vertus allemandes, la force et la profondeur, mais aussi le défaut, particulier à ses compatriotes, d'être un esprit trop renfermé en lui-même, et qui ne s'inté-

[1] Bonn, *Verlag von Emil Strauss.*

resse qu'à son propre pays. Il éprouvait de l'éloignement pour toute pensée de cosmopolitisme ; c'est pourquoi il ne put réussir à saisir complètement la puissante vie intellectuelle du XVIIIme siècle en France, et les idées résultant de ses essais humanitaires dans la voie cosmopolite.

Comme homme politique, il ne put jamais s'élever au dessus d'un certain niveau. Durant le peu de temps qu'il siégea au parlement, il commit des erreurs, qui ne vinrent pas de son caractère, mais qui furent plutôt une conséquence de ses jugements étroits sur le peuple et sur le principe qui régit l'humanité. Il lui manque toute chaleur et tout amour pour l'amélioration du sort du bas peuple. *Der alte und der neue Glaube* reste fermé au cri de douleur qui parvient jusqu'à nous, et qui est poussé par ces classes, où l'on travaille tant et où l'on gagne si peu. Le sentiment de la nationalité n'existe pour Strauss qu'en tant qu'il comprend la vie de l'esprit et de la culture d'un peuple ; mais combien est petit le nombre de ceux qui prennent part à ce travail élevé ! La plupart des hommes sont trop bas, trop misérables pour pouvoir suivre le courant de ce grand esprit de nationalité. Vis-à-vis de ces *parias*, Strauss reste dans une fière indifférence ; il oublie qu'il y aurait moins de prolétaires, si les meilleurs d'entre le peuple, ayant à leur tête les hommes de science, se consacraient avec un amour infatigable au service de leurs frères appartenant aux classes les plus basses de la hiérarchie sociale. Strauss est encore assez arriéré pour revendiquer pour l'aristocratie, comme caste, une mission spéciale. Il aurait dû se dire, au contraire, après de plus mûres réflexions, que tout travail humanitaire commence là seulement où les dernières traces de l'esprit de caste ont disparu, et que toutes les actions politiques tombent en partage, sans distinction de naissance, à ceux chez lesquels le génie s'est révélé. « Je suis bourgeois et je suis fier de l'être, » dit-il dans un passage de sa profession de foi ; et encore : « Le bourgeois qui croit se faire honneur en sollicitant ou en achetant même le droit d'appartenir à la noblesse, se dégrade à mes yeux. » Comment accorder avec ces belles paroles, ses opinions sur la mission spéciale de l'aristocratie !

C'est dans ce trait du caractère de Strauss que réside, sans doute, la raison par laquelle sa *Vie de Jésus, refondue pour le peuple allemand*, n'est répandue que de nom parmi les classes populaires et n'est lue réellement que par l'aristocratie de l'intelligence. Quand il dit : « Tout ce que je désire est d'avoir « écrit pour les Allemands un livre pareil à celui que Renan « a écrit pour les Français, » cette espérance ne s'est pas réalisée. Ernest Renan est peut-être inférieur à Strauss quant à l'impartialité de l'examen, quant au sérieux critique, mais son ouvrage est ennobli par la chaude passion, par les vibrations sonores de son cœur qui aime le peuple, par son amour profond de l'humanité. Strauss appelle Renan « l'enfant français universel. » D'après notre opinion, Renan a précisément réussi à réunir la note universelle et la note nationale, et avec un

sentiment filial plus élevé que celui de Strauss — le critique sévère qui ne procède avec son héros Jésus, ni aussi humainement, ni aussi artistement — il interprète l'éthique de Jésus et l'esprit du christianisme primitif. Strauss a condamné par ses études de l'histoire religieuse toute hiérarchie, il a nié le principe de l'Un : celui qui, dix-huit siècles avant lui, avait tonné contre tous les priviléges, contre tout esprit de caste, et n'avait reconnu qu'une seule prérogative, celle du génie et de l'amour qui reçoit sa récompense en elle-même. Strauss a-t-il réfléchi sur les opinions politiques de l'homme dont il nous a retracé l'histoire ? Car il en avait, il en avait réellement.

Mais pourquoi donc parler du talon d'Achille de Strauss ? Le talon d'Achille suppose un Achille, et chez les esprits supérieurs seulement, les faiblesses, elles aussi, nous semblent intéressantes. Il était un esprit supérieur, et une grande profession de foi scientifique a été le résultat du fait historique de son apparition. Son œuvre n'a été que destructive, négative, dit-on. Reproche insensé ! Les meilleurs parmi les grands esprits n'ont-ils pas renversé, abattu ce qui était pourri, ce qui tombait en ruine ? L'ouragan du Sahara est-il un criminel parce qu'il balaye le sable ? Un doux zéphir bruit et rafraîchit agréablement, mais l'ouragan *seul, dans son courroux, nettoie.* Cette purification crée une vie nouvelle, et lorsque nous pressons dans nos mains le testament de Strauss, *Der alte und der neue Glaube,* souvent dans le sentiment de la pauvreté de notre profession de foi, nous rougissons en reconnaissant combien nous sommes infirmes et décrépits dans la conduite de notre vie, dans l'éducation de nous-mêmes, et alors nous faisons un pas en avant vers une nouvelle et vigoureuse manière d'agir.

De la patrie de Strauss, la Souabe, de grandes lumières ont brillé sur le monde entier. Un noble lien relie la poésie enflammée d'un souffle de liberté, et si profondément humaine de Schiller, à la critique virile de Strauss, en passant par les énergiques chants nationaux de Uhland et par l'art énivré de beauté de Helderlin. Et en même temps que Strauss révélait les grandes lois du mouvement religieux de l'humanité, Robert Mayer, dans sa modeste retraite de savant à Heilbronn, découvrait la loi de l'équivalence du travail et de la chaleur mécanique.

Charles Darwin, pendant une visite que lui faisait un concitoyen de Strauss, dans sa propriété en Angleterre, a exprimé le regret de ne pas être assez intimement familiarisé avec les œuvres du penseur allemand, faute de connaître suffisamment la langue dans laquelle il écrivait. Le génie éponime de notre siècle lui-même a donc rendu hommage au talent de Strauss, dans une conversation privée ; et en France, Littré, un des esprits les plus universels de notre époque, a, lui aussi, reconnu son mérite en faisant connaître par une traduction ses livres aux Français. Espérons que bientôt on lui élevera en Allemagne le monument, que possèdent déjà tant de héros douteux qui durant leur vie ont beaucoup pris et peu donné.

Et maintenant que dix ans ont passé sur le tombeau de

Strauss, nous avons voulu, une fois encore, nous représenter son image, qui n'a, certes, point encore perdu la riche coloration de la vie. La *Revue Internationale*, qui a entrepris la grande mission de répandre le culte international du génie, voit dans les hommes de talent de tous les pays les messagers de paix et de bonheur d'une religion de l'humanité et de l'idéal, placée au dessus des formes fragiles de l'histoire. A ce dernier point de vue, une personnalité comme celle de Strauss a, elle aussi, coopéré dans ce siècle-ci à l'émancipation du genre humain, et a marqué le temps de son empreinte.

SIGMUND MÜNZ.

LE FORT SAMSON[1]

(SUITE)

III.

Pourim ! Pourim ![2] Il y a je ne sais combien de milliers d'années, le cruel Aman, ministre du roi Assuérus, méditait d'exterminer tout le peuple d'Israël, que sauvèrent la sagesse de Mardochée, la beauté et la bonté d'Esther. Aman fut pendu; et le peuple d'Israël, préservé de sa perte, célèbre encore aujourd'hui l'anniversaire de son salut avec autant de joie que si l'événement datait d'hier et non de deux mille et quelques années. Outre les réjouissances, en souvenir spécial de la pendaison d'Aman, il cuit un petit pain d'une forme particulière et qu'on nomme *Amantasch.*

Pourim ! Pourim ! Tous les israëlites de la ville d'Ongrod sont entraînés par le tourbillon d'une joie et d'une gaîté extraordinaires. Depuis les vieillards jusqu'aux enfants, depuis les richards jusqu'aux mendiants, tous se réjouissent. Ce jour-là, dans chaque maison comme dans chaque masure, on s'entretient longuement et avec émotion de la belle et bonne reine Esther ! Partout on bénit son nom et celui du sage Mardochée. Heureuses gens que ce Mardochée et cette Esther ! La terre a dévoré

---

[1] Voir la livraison du 10 septembre.

[2] Fête en l'honneur d'Esther et dans laquelle on célèbre les sorts ou *pourim* qui, tirés contre les juifs, se retournèrent pour eux de telle sorte, que le ministre Aman, qui voulait les faire périr, fut lui-même pendu. Cette fête, qui revient chaque année le 16 du mois d'Adar, correspondant habituellement à mars, est une occasion de présents mutuels et de réjouissances qui constituent une sorte de carnaval israëlite. (*N. du Tr.*)

jusqu'au dernier atome de leurs cendres, et leur mémoire est bénie encore aujourd'hui par des millions de cœurs, et de quels cœurs ! même par des cœurs incapables de magnanimité, à force d'être concentrés en eux-mêmes. Tous célèbrent, pour la deux millième et je ne sais quelle fois, la fête des bienfaiteurs et sauveurs d'Israël, avec une gratitude joyeuse et attendrie.

Schymchel se réjouit avec les autres et tout le long de ce jour il bénit Esther et Mardochée ; mais sa joie est légèrement troublée par le sentiment de la crainte solennelle que lui inspire, non le public devant lequel il doit comparaître, mais la grandeur et l'importance de la tâche qu'il a assumée.

S'il allait, en représentant un aussi grand homme qu'était Samson, offenser en quoi que ce soit sa mémoire, il chargerait sa conscience d'un lourd péché. Non ! Il doit être beau, grand, puissant, comme était le fort israëlite ! Il sent même bouillonner dans sa poitrine un flot de sentiments jusqu'alors inconnus ; de puissantes aspirations, des regrets et des joies indéfinissables envahissent son cœur qui bat toujours plus fort, à mesure que le soir approche. Oui, son cœur se dilate, et semble de plus en plus vaste. De toute la journée, Schymchel n'a pas dit un mot à Tsipa ; il aurait voulu parler que cela ne lui aurait pas été possible.

Et Tsipa pleure.

Comment ne pleurerait-elle pas, puisqu'elle ne pourra point assister à la représentation, ni voir son mari sur la scène ? Une dame, qui a absolument besoin de ses services, l'a engagée pour toute la soirée. Il lui faudra de plus avoir l'œil sur sa boutique à un moment où personne ne songera certes pas à la remplacer dans un comptoir. Tsipa pleure donc, en trottant à son ordinaire, çà et là dans les rues, ou en cachant son chagrin dans le fond de sa boutique.

Liba sanglotte aussi, en faisant le ménage. Elle n'ira pas au théâtre, non plus, parce qu'elle ne possède d'autre robe que celle qu'elle a sur les épaules et qui tombe littéralement en loques, ce qu'imitent servilement ses bottines. Il n'y a pas moyen que Liba se montre dans le monde fagotée de la sorte.

En revanche, le pieux Enoch paraît indifférent à la solennité du soir. Il a même plus d'une objection contre elle au point de vue de la stricte orthodoxie religieuse ; aussi, de son propre gré, a-t-il résolu de ne pas s'éloigner du logis.

Esther et Mendel se disposent, depuis la première heure du jour, à aller au théâtre, et ils n'attendent que le moment où les enfants des voisins, le ferblantier et le peintre d'enseignes, se mettront en route, pour suivre leurs pas. Dans ce but, Liba a chaussé dès l'aube sa petite sœur de souliers de satin bleu, repris avec du fil blanc et attachés avec des cordons gris, et elle s'est évertuée à dissimuler, autant que possible, les cordons blancs de la veste rouge de Mendel. Déjà le jour touche à son déclin, mais le père n'a pas encore quitté la maison, et les enfants de Mowcha ne se montrent pas encore dans la cour. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit et après une longue et ardente prière, que Schymchel s'éloigne lentement et tout pensif de son logis. Esther et Mendel emboîtent immédiatement le pas derrière lui, en se tenant par la main.

Au même moment, au fond de la cour, les portes de la maison d'en face s'ouvrent avec fracas et la bande bruyante des enfants de Mowcha et d'Itzek s'élance dans la rue.

Esther et Mendel poussent un cri de triomphe. Ils laissent là leur père, — en quoi ils ont grandement tort! — et se joignent à leurs petits voisins. Mais tous les gamins leurs sont supérieurs en âge, ils ont des plus longues jambes et font de plus grands pas. Ils sont de plus extrêmement gais, parce qu'ils sont vêtus de costumes vraiment superbes; les jeunes filles surtout brillent coquettement dans leurs robes de percale fraîchement repassées, et sous les fichus rouges qui leur couvrent la tête. Ce petit monde chemine donc très vite, criant, riant, se poursuivant, sans songer à prêter la moindre attention aux deux mignonnes créatures qui les suivent en toute hâte, trottant de toutes leurs forces, de tout leur souffle, le visage en feu, les cheveux battus par le vent d'hiver et s'envolant autour de la tête comme une auréole éclatante. Il n'y a personne pour s'apercevoir que les bottines d'Esther s'enfoncent tellement dans la neige qu'il est difficile de les en tirer, et que la casquette de Mendel lui tombe sans cesse de la tête.

Grâces à ces bottines et à cette casquette, les deux marmots doivent continuellement s'arrêter; sans compter que les cordons se sont de nouveau, on ne sait comment, échappés de dessous la veste, et qu'ils mettent des obstacles incessants à la marche déjà vacillante de Mendel. Et voilà que la troupe joyeuse s'éloi-

gne toujours davantage! Déjà elle est à l'extrémité de la ruelle; elle s'engage rapidement dans le spacieux boulevard couvert de neige; encore un moment, elle aura disparu.

Esther et Mendel tentent les derniers efforts, des efforts désespérés, ils atteignent aussi la dernière limite de la ruelle. Mais où sont ceux qui devaient guider leurs pas? On ne les aperçoit plus sur le boulevard, sans doute ils auront pris une rue transversale. En attendant on ne les voit plus.

Que devenir? Cheminer à deux tout seuls? Ce serait parfait. Mais devant ce couple chétif, qui se tient de nouveau par la main, immobile et craintif, s'étend au bout de la ruelle l'immensité du boulevard.

Quel vaste espace! Et, pis encore, quel espace inconnu! Ils sont trop jeunes pour avoir jamais couru le vaste monde jusque-là. Comment se hasarder dans cette région? D'ailleurs, s'ils réussissaient à franchir l'obstacle de ce boulevard, où se dirigeraient-ils ensuite? De toutes côtés s'ouvrent des voies si longues, si terriblement bruyantes! Laquelle de ces voies redoutables conduit au but de leur voyage? Ils n'en ont pas la moindre idée. Que décideront-ils?

Ils s'arrêteront au parti le plus simple. Pendant longtemps Esther n'a pas bougé, mais elle a fouillé du regard l'horizon. Tout à coup elle serre ses deux poings mignons et les applique contre ses yeux, d'où jaillit une véritable fontaine de larmes. Mendel l'imite aussitôt, avec cette seule différence qu'il crie à tue-tête: « Papa! Papa! » Esther, son aînée, sait bien que son père ne peut pas l'entendre, parce qu'il est quelque part au loin, très loin, mais sa mère est moins distante. Elle reprend donc son frère et crie: « Maman! Maman! » Ils battent en retraite en criant, toujours les poings sur les yeux; et se retournant de temps à autre, ils continuent par la ruelle à se rapprocher du logis.

Presque au même moment, Schymchel, sans soupçonner le moins du monde le crève-cœur de ses deux enfants chéris, entre dans le vestiaire du théâtre.

Il y règne beaucoup de bruit, et la couleur pouceau y domine. Elle saute particulièrement aux yeux, grâce à Mowcha, le peintre d'enseignes, qui se promène dans ses habits de théâtre, revêtus dès l'après-midi. D'une forte carrure, robuste, les nerfs

aguerris et les muscles endurcis par son lourd labeur physique, Mowcha est beaucoup moins impressionnable et moins méticuleux que Schymchel. De plus, en sa qualité d'empereur des Philistins, il ne sent point sur ses épaules la trop pesante responsabilité d'avoir à éveiller le respect et la sympathie du peuple. Il est donc dispos et gai. A première vue, on devine qu'il est la cheville ouvrière de toute l'entreprise.

Il a aussi la majestueuse apparence qui convient au monarque d'un grand empire. Son costume se compose de pantalons rouge-sang et d'une blouse de même couleur serrée à la taille par une écharpe de galons d'or. La couronne d'or qui lui ceint le front a un semis de points ponceaux. Il porte au côté un véritable sabre obtenu à force de supplications d'un officier inférieur. Son attitude est telle, qu'à première vue on peut croire qu'il joue le rôle d'un bourreau du moyen-âge.

Au fond, ce costume est réellement royal, et non moins royal est l'aspect du visage de Mowcha, orné d'un superbe nez de carton et de puissantes moustaches à la Napoléon (dessinées au charbon) ainsi que d'une barbiche noire en pointe, également à la Napoléon. Il arpente le vestiaire depuis plusieurs heures, fait sonner son sabre, chantonne en sourdine et dirige à haute voix son armée. Cette armée, qui est encore à équiper, se compose de quatre soldats et d'un chef.

Le chef, qui tient aussi les emplois de confident et de premier ministre du monarque, le ferblantier Itzek, resplendit dans son caftan jaune, constellé de paillettes d'argent. C'est aussi un brun, mais comme Samson et l'empereur des Philistins sont également des bruns, il a mis pour varier une perruque d'un rouge de feu, surmontée d'un léger bonnet carré, aussi vert que l'herbe de mai. Les soldats ont des uniformes plus simples, dont toutefois l'élégance fait honneur à leurs possesseurs.

Des guerriers doivent être vite en état de se présenter au combat. C'est pourquoi tous ces acteurs ont été prêts de bonne heure. Dalila, en sa qualité de dame, s'attife encore.

Dans un coin de ce vestiaire, où la presse est si grande et le bruit si intense, Meyer, fils du fourreur Josiel, se pâme presque de confusion et d'une secrète joie pendant qu'on passe une robe bleue sur son immense crinoline et qu'on attache deux plates et énormes roses sur sa perruque, dont les boucles blondes et cré-

pues lui retombent sur les épaules. Meyer a une figure grassouillette, presque enfantine et, en ce moment, d'un incarnat très vif. Il met avec une profonde stupéfaction un paire de gants paille sur ses grandes mains qui, depuis nombre d'années, aident vigoureusement aux travaux de la forge, et accepte avec une stupéfaction plus profonde encore l'éventail rose qu'on lui offre. Meyer, en gants paille et un éventail à la main, s'appuie contre la muraille et se tient raide, tandis que les personnes (naturellement du sexe masculin) qui l'habillent, y compris l'empereur des Philistins, reculent de quelques pas, le regardent à distance des pieds à la tête et ne lui ménagent ni les marques de leur contentement, ni l'épithète de « jolie dame. »

Schymchel exécute son entrée sur ces entrefaites. En témoignage de respect, le vestiaire devient silencieux, et Schymchel n'interrompt pas d'un seul mot ce silence. Il s'approche de la table sur laquelle est étalé son costume de théâtre et commence à s'en revêtir, avec l'expression solennelle et le recueillement dont il est coutumier lorsqu'il prend son *taled* et ses *téfilin*, avant de commencer sa prière.

Il est grand temps, du reste, que les artistes terminent leur toilette. La salle du théâtre regorge de spectateurs bouillants d'impatience.

Mais quelle est donc cette salle? Où est-elle située et comment cette société d'amateurs l'a-t-elle obtenue pour un soir? Ce sont autant de points sur lesquels il y aurait beaucoup à dire. On a eu bien des difficultés, bien des tracas, bien des ennuis de toutes sortes. Bornons-nous à constater que cette salle existe à l'extrémité d'une rue et qu'on y accède par un vestibule, espèce d'antre, dans les vagues et brumeuses profondeurs duquel, à la lumière d'une chandelle, a été dressé un buffet. Ce buffet est chargé d'une abondante quantité de bombons gluants et médiocrement appetissants, de nougats à la graine de pavots, noirs comme la nuit, de pommes blettes, etc.

La foule défile sans interruption par ce vestibule, jusqu'à ce qu'elle ait rempli une salle fort étroite, extrêmement longue et où des rangées de blocs de bois s'étagent sur le plancher pour la commodité des spectateurs. Ces blocs présentent une surface semi-convexe, et on ne saurait dire qu'il soit absolument confortable de s'y tenir debout. Avec la moindre mauvaise

volonté, il y aurait également quelque chose à reprendre à l'éclairage; car il est disposé de façon à n'éclairer que la muraille, ainsi que les quelques bancs les plus rapprochés de la scène, destinés aux personnes marquantes de la société. Le fond de la salle se trouve plongé dans des ténèbres aussi sombres que le désespoir.

Il n'y a aucun orchestre, quoiqu'on doive représenter un opéra! A la place habituelle de l'orchestre se trouve une chaise, sur laquelle le ferblantier est assis, la figure tournée du côté du public. Car maintenant il doit diriger les spectateurs et non les artistes. A l'heure qu'il est, ceux-ci connaissent parfaitement leurs rôles, et grâce à la surveillance énergique et à la présence d'esprit de l'empereur des Philistins, ils sauront se tirer parfaitement d'affaire.

Le public, au contraire, est un élément orageux et indiscipliné. C'est donc dans le but fort louable de régler les mouvements souvent désordonnés du public, que le régisseur Josiel s'est installé à ce poste réservé d'ordinaire aux musiciens. Déjà les gens debout sur ces blocs arrondis donnent des signes visibles d'impatience: on est fort remuant et l'on commence à murmurer. Encore une minute, et on aurait un tapage assourdissant. Mais soudain la toile se lève derrière les vastes épaules de Josiel. Les grognements cessent comme par enchantement et, au milieu d'un silence de mort, retentit à plusieurs reprises le rugissement redoutable et prolongé du lion.

La scène représente le désert.

Quelques palmiers apparaissent légèrement tracés sur la toile du fond. C'est sans doute une oasis. De cette oasis s'élance le regard étincelant d'un lion d'une puissante taille et de couleur noisette. Ce n'est pas sans motif que le roi du désert a poussé ce rugissement terrible. Il a sans doute bon flair et il a senti l'approche de l'homme.

Voici que cet homme entre en scène. Comme le lion, il sort du milieu des palmiers, seulement il vient du côté opposé. Nous devinons que c'est Samson.

Mais serait-ce Schymchel?

Quelle métamorphose! Tsipa elle même, si elle était ici, ne reconnaîtrait pas son mari. Il semble plus grand et plus robuste. Son costume, à la composition duquel il a lui-même présidé,

ne manque ni d'éclat, ni de gravité. Il se compose d'une robe écarlate, scintillante de paillettes d'or, et d'un manteau blanc sur les plis duquel retombe jusqu'à la ceinture une forêt de cheveux noirs comme la nuit. Samson a la poitrine presque entièrement couverte d'un collier de diamants, sur son casque s'agite un vaste panache multicolore, orné aussi de diamants.

Je ne puis dissimuler à mes lecteurs que tout cet or n'est que du clinquant et que ces diamants ne sont que des rondelles de métal et des perles de verre. Mais il n'y a rien de faux dans la physionomie de Samson ; la gravité et la bravoure, qui se peignent sur ses traits, sont des joyaux de la plus belle eau. On voit que l'artiste s'est assimilé son rôle, qu'il s'est entièrement identifié avec le personnage à représenter.

Intrépide et certain de sa force, il marche sur le roi du désert et fixe sur l'œil étincelant du lion un regard tranquille et même légèrement moqueur. Le roi du désert, stupéfait de cette témérité, se lève et se tient sur ses pattes de derrière. C'est Mowcha qui, accroupi dans la coulisse, tire une ficelle enroulée autour des pattes postérieures du roi du désert. Puis on entend de nouveau un rugissement terrible et prolongé. — Quels puissants poumons possèdent quelquefois les peintres d'enseignes ! — Le public frémit et respire à peine ; mais Samson ne se trouble pas. Il franchit la scène d'un bond et avant que le grand cri d'effroi arraché au public n'ait cessé, il déchire le roi du désert en deux moitiés... parfaitement égales.

« Bravo ! bravo ! bravo ! » crie-t-on sur les bancs des hautes sphères de la société. Et du fond de l'obscurité où sont plongés les mortels ordinaires partent des acclamations de joie et de triomphe si bruyantes, que le ferblantier Josiel, se levant de sa place et gesticulant des deux bras dans la direction des ténèbres, répète à tue-tête : *Still ! Still !* [1]

Les ténèbres redeviennent silencieuses, et Samson, sur le bord de la scène, montre aux spectateurs un gâteau de miel trouvé dans la gueule de l'infortuné lion, dont les deux moitiés gisent fort loin l'une de l'autre, avec des yeux aussi brillants dans la mort qu'ils l'étaient dans la vie.

---

[1] « Silence ! » en allemand. (*N. du Tr.*)

En montrant aux spectateurs son trophée, Samson avait le visage inondé d'une expression plus douce que le miel, même du gâteau. Déchirer un lion devait être une surprise réellement stupéfiante pour Schymchel qui jusqu'ici ne s'était jamais soupçonné autant de force. Aussi une joie immense gonfle visiblement sa poitrine qui, soulevée par une respiration large et forte, ne tarde pas à entonner un chant de réjouissance et de triomphe.

Il a une belle voix de ténor, assez étendue et même travaillée.

Quoique les conditions acoustiques ne soient pas des plus favorables, les modulations de cette voix remplissent la salle d'un bout à l'autre. Elles sont si pénétrantes et si pures, elles coulent avec tant d'impétuosité et d'abondance, que les sphères supérieures elles-mêmes les écoutent avec un plaisir des plus sincères. Quant aux sphères inférieures et perdues dans l'obscurité, à peine le rideau est-il baissé, qu'elles éclatent d'un enthousiasme indescriptible. Le régisseur Josiel doit longtemps et opiniâtrement s'évertuer à contenir, tant bien que mal, cette trop bruyante et inconvenante manifestation.

Le second acte ne diffère pas beaucoup du premier dans son essence; sa forme, néanmoins, est tout autre.

Nous apercevons un champ couvert de blé.

Il y a là au moins cinquante gerbes de paille, dressées à une distance convenable les unes des autres.

Samson se tient au milieu du blé et il chante. Son chant nous apprend que ces moissons appartiennent aux Philistins et qu'il se propose de les détruire. A peine a-t-il fini de chanter son morceau, empreint d'une haine féroce contre les Philistins, qu'aussitôt des renards fauves commencent à circuler, avec la rapidité de l'éclair, au milieu du blé. Cette fois ce n'est plus seulement Mowcha, mais aussi son confident Itzek et l'un des simples soldats qui tirent certaines ficelles, dont ils ont seuls le secret.

Immédiatement après l'invasion rapide de ces renards, brillèrent des petites flammes bleuâtres et pourpres, qui brulèrent assez longtemps, et qui, en s'éteignant, remplirent la scène et la salle d'une épaisse fumée sentant fortement le soufre.

Les sphères supérieures assises plus près de ce feu et des

émanations sulfureuses n'applaudissent point cette fois, parce qu'elles sont prises de fortes quintes de toux. Mais là-bas, dans la pénombre, règne la joie la plus vive, et le régisseur Josiel est impuissant à la réprimer; car la fumée l'a saisi à la gorge et, le visage caché dans un foulard rouge, il tousse aussi à faire pitié.

Ces étouffements d'un côté et ces marques de satisfaction de l'autre durèrent jusqu'au nouveau lever du rideau; mais la vue de la scène ramena partout le silence et l'attention.

En dépit de certaines lacunes dans l'agencement et dans les décors, le tableau parut attachant et pittoresque même aux spectateurs des premiers rangs. Il aurait d'ailleurs satisfait des gens de plus haute volée encore.

Trois vieillards israëlites, assis tout près les uns des autres, au pied des palmiers, tout au fond de la scène, sont occupés à déplorer les malheurs apportés à leur patrie par la cruelle vengeance des Philistins, furieux de voir leurs moissons détruites par les renards incendiaires de Samson. Ces vieillards ont de longs et austères vêtements, leurs cheveux blancs flottent sur leurs épaules, en s'échappant de bonnets fourrés qui ne recouvrent qu'à moitié leurs fronts sillonnés par les ans et par les inquiétudes présentes; leurs barbes blanches retombent sur leurs poitrines, et leurs mains, qu'agite la douleur, étreignent de grands bâtons, soutiens de leur vieillesse chancelante.

Le tremblement de leurs voix exprime parfaitement les poignants soucis, dont leurs cœurs sont angoissés. Les paroles de leur chant nous apprennent que le monarque philistin met, comme condition inéluctable à la conclusion de la paix avec le peuple d'Israël, que le fort Samson lui soit livré garrotté.

Les vieillards israëlites se décident à réclamer de Samson qu'il s'offre volontairement en sacrifice, pour racheter sa patrie menacée et horriblement tourmentée, et qu'il se remette lui-même aux mains de l'ennemi. Ils ont résolu d'aller lui adresser cette requête, lorsque voilà Samson lui-même qui s'approche.

Cette scène est vraiment dramatique! Se remettre aux mains de l'ennemi, se vouer à un affreux esclavage et peut-être à une mort épouvantable! Cela touche au sublime!

Schymchel, devenu Samson, a été rassasié de louanges et de succès; maintenant il se sent transi d'horreur et de désolation!

D'autre part, la conscience de son devoir et l'amour du pays natal lui remuent profondément le cœur. Voyez quels changements sur sa figure, quelle pâleur mortelle sur son front et sur ses joues, quelle passion dans ses yeux, tantôt fulgurants de désespoir et tantôt voilés des larmes d'une tristesse infinie!

Bravo! bravo!

Nous avons sous les yeux, non pas un simple acteur, mais un véritable artiste qui dans ce moment sent d'être un homme au bras puissant et à l'âme impétueuse!... Il lutte longtemps; puis, subitement, il étend ses deux mains vers les vieillards israëlites pendant que de sa poitrine sort ce cri déchirant: « Liez-moi! »

Ce cri douloureux et héroïque fait tressaillir toute la salle. Les vieillards israëlites pleurent en garrottant les mains et les pieds du héros. Les spectateurs des hautes spères ont, par-ci par-là, une larme à l'œil; dans les ténèbres du fond, ce ne sont que gémissements et sanglots; le régisseur Josiel lui-même n'y prête plus la moindre attention. Il s'est collé son mouchoir rouge contre la figure et pleure tout bêtement comme les autres.

Sur la scène éclate un tumulte, on entend un cliquetis d'armes et le bruit d'une multitude de pas.

Le prisonnier reste immobile et plein de dignité. Il se tait et dévisage son ennemi avec calme.

Mais la figure de l'empereur des Philistins, munie d'un superbe nez et d'une barbiche « à la Napoléon, » est ironique et méprisante. Ignorant des principes magnanimes de la chevalerie, le monarque des Philistins et ses compagnons se permettent d'accabler de reproches grossiers et de plaisanteries inconvenantes le héros réduit à l'impuissance.

Pendant un moment, Samson souffre en silence; puis, il frissonne, et l'on voit sur sa figure que les sentiments réprimés naguère par la résignation se déchaînent de nouveau et que ses muscles puissants se raidissent sous les cordes qui les serrent.

Tout à coup, il frémit des pieds à la tête; ses muscles tendus brisent les liens comme s'ils étaient en toile d'araignées; et, avant que les Philistins aient pu se reconnaître, il se penche et ramasse à ses pieds une mâchoire d'âne. Il fait décrire à son projectile un large moulinet, le lance avec force, et en un clin d'œil l'armée des Philistins tombe à terre avec un grand fra-

cas. Quant au monarque, il n'y en a plus la moindre trace; évidemment il a cherché son salut dans une fuite ignominieuse.

L'énivrement du triomphe, la conscience d'avoir sauvé sa patrie et de s'être délivré lui-même, transfigurent Schymchel. Il est plus beau que ne l'a jamais vu Tsipa, toujours en extase devant sa beauté. Soulevant de la main son arme étrange, les lèvres entr'ouvertes par un sourire qui laisse voir des dents d'une blancheur de neige, drapé dans son manteau blanc qui lui glisse des épaules, le visage illuminé par les reflets du panache et de son casque d'or, il entonne à pleine gorge un hymne de victoire et d'action de grâce, remerciant l'Éternel de ce qu'il lui a permis d'abattre ces « milliers de puissants ennemis. »

Ces milliers d'ennemis vaincus sont-ils là, gisant aux pieds de Samson victorieux? L'arme avec laquelle il les a exterminés est-elle réellement une mâchoire d'âne, ou ne ressemble-t-elle pas plutôt au tibia d'un bœuf? Peu importe. Il suffit qu'à ce moment Schymchel soit beau, puissant, ravi, heureux, et qu'à la chute du rideau, le régisseur Josiel ait crié de toutes ses forces: *Still! szaaa! szaaa!* jusqu'à ce que s'apercevant que ce n'était pas assez de donner de la voix, il se soit précipité au fond de la salle pour sortir de la pénombre, en traînant par la main un gamin qu'il poussa dehors.

Pauvre gamin! Jamais de la vie il n'avait contemplé autant de cadavres! Les Philistins étendus sans mouvement l'impressionnaient extraordinairement, mais quand l'un d'eux, — le confident de l'empereur, a ce qu'il paraît, — se mit à remuer, sans doute afin de prendre une position plus commode pour son repos éternel, le gamin hurla de tous ses poumons, trouvant aussitôt d'excellents imitateurs parmi les garçons de son âge. Il en résulta un chœur non prévu dans l'arrangement primitif de cet opéra. Josiel reprima toutefois ce mouvement désordonné de son auditoire, en frappant immédiatement le chef d'ostracisme.

Il venait seulement de regagner sa place, lorsque le rideau se leva de nouveau.

Le spectacle qui se deploie devant nous est tout à fait inattendu.

Au milieu de la scène se dresse.... ne pensez pas, lecteurs, que ce soit un de ces kiosques où se débitent les boissons gazeuses. C'est un palais où réside Dalila, belle et séduisante Philistine. Les portes du palais sont ouvertes et ornées de festons et de rideaux en percale à bords échancrés, absolument comme

dans les kiosques en question. D'un côté du palais, la muraille est unie, de l'autre côté elle est percée d'une fenêtre.

A demi cachée par le rideau, Dalila est assise sur une chaise viennoise. Sa robe bleue est soutenue par une immense crinoline et elle tient à la main un éventail rose. Ses grands yeux enfantins ont l'air de deux myosotis au milieu d'un bouquet de pivoines. Le visage tourné vers la salle, elle ne tarde pas à se lever et à chanter.

Elle a une voix de basse très agréable!

Son chant roule sur la nécessité où elle est de séduire Samson par ses charmes, pour lui arracher ensuite le secret de sa prodigieuse vigueur.

Les mouvements de Dalila sont un peu gênés par la longueur de sa robe et par les cerceaux de sa crinoline; et, de plus, l'éventail qu'elle tient à la main et dont elle ne sait pas jouer, l'embarrasse fâcheusement.

Les boucles crêpues qui lui descendent sur le front et sur les épaules augmentent encore la chaleur que lui fait monter au visage la vue de cette quantité d'yeux fixés sur elle. C'est pourquoi sa voix de basse tremble et tombe dans des tons trop bas pour une délicate poitrine féminine, pendant qu'une lassitude inexprimable voile de pleurs ses yeux bleus.

Tout cela cependant n'est rien.

Schymchel n'a de sa vie contemplé de femme aussi belle.

A-t-il, en entrant en scène, aperçu la Dalila qui s'y trouvait véritablement? Il n'est pas possible de l'affirmer. Il m'est revenu plus tard que Schymchel, croyait avoir devant les yeux, au lieu de la figure rougeaude, aux yeux de myosotis et aux cheveux crêpus de Meyer, un teint de neige, des tresses aux reflets d'ailes du corbeau, et deux prunelles scintillantes comme des étoiles.

Il distinguait dans ces noires prunelles la larme de la rêverie et le feu de la passion. Il admirait une taille svelte et souple; et de toute cette créature qui s'était baignée dans l'incandescente atmosphère de la Palestine, se dégageaient des effluves brûlants, de capiteuses voluptés orientales.

Ce que ressentait Schymchel à ce moment n'avait pas de nom. Mais lorsqu'il s'approcha de la vision enchanteresse, debout devant lui, et qu'il se mit à chanter, sa voix avait des accents si tendres ou si déchirants, si suppliants ou si impé-

rieux, que Dalila écarquilla ses yeux bleus d'étonnement, et lorsque son rôle exigea plus tard qu'elle lui donnât la main, elle le fit avec une terreur visible.

Schymchel saisit avec un élan de joie violente non pas la main qui tenait l'éventail, mais l'autre, et, attirant Dalila contre sa poitrine, il déposa sur ses lèvres un baiser si passionné, que la pauvre Dalila complètement déroutée, s'arracha à son étreinte et s'assit sur une des deux chaises viennoises placées devant le perron de son palais.

Schymchel, revenant un peu à lui, se plaça sur l'autre chaise et le duo commença.

Ce duo décida du sort de Samson. Il était discret et ne voulait pas livrer son secret; mais les charmes de Dalila réussirent à triompher de cette résistance ténace. Ce fut en vain que, se dressant vis-à-vis d'elle, il lui chanta dans la voix la plus persuasive et la plus suppliante: *Dos ist nyt dein Geschäft.*[1] La perfide séductrice savait bien que c'était pour elle une affaire importante; elle chanta de sa voix de basse et ses yeux enfantins firent le reste. Alors, vaincu par l'amour, Samson saisit à pleines mains son abondante chevelure et chanta: « En eux réside ma force ! »

Dalila se leva, agita triomphalement son éventail rose, arrangea la plate rose-ponceau qui lui tombait sur le front, essuya quelques gouttes de sueur sur son visage écarlate, cracha... et tendit la main au héros vaincu.

Nouveau baiser et nouvel effroi de Meyer, qui ne peut pas concevoir pourquoi Schymchel lui prend la taille si tendrement et lui applique sur les lèvres de si vigoureux baisers. Après quoi, ce couple amoureux disparaît au fond du palais de la séductrice, derrière le rideau de percale au bord échancré.

Dès que paraissent les Philistins, nous les reconnaissons pour les mêmes qui, au troisième acte, ont succombé sous les coups de Samson. Maintenant qu'ils sont ressuscités, ils doivent doublement haïr leur meurtrier. Ils attendent Dalila, se glissent auprès de la porte du palais, plongent leurs regards dans l'unique fenêtre, échangent entre eux des signes d'intelligence.... Mais la voilà !

Elle sort de derrière le rideau, en tenant d'une main son

---

[1] « Ce n'est pas ton affaire. » (*N. du Tr.*)

éventail rose et de l'autre un gros paquet de cheveux d'un noir de corbeau. La joie des Philistins est indescriptible. L'empereur des Philistins lui-même, en temoignage de sa gratitude, serre la main de Dalila. Les guerriers tirent leurs glaives du fourreau et, altérés de vengeance, se jettent avec des cris féroces sur Samson qui sort du palais. Samson ne se ressemble plus. Dépouillé de son casque, de ses cheveux et de son manteau blanc, il tombe aux mains de ses ennemis qui, sans plus de cérémonie, lui crèvent les deux yeux.

La toile est baissée, un silence de mort règne au milieu d'un auditoire pénétré d'horreur. Quelques sanglots étouffés se font entendre au fond de la salle.

Les âmes sensibles n'ont pas tort de verser des larmes. Dans le vestiaire du théâtre, Samson est assis sur le banc où l'ont placé les Philistins, mortellement pâle, la poitrine haletante, les yeux clos.

« Rebe, lui dit Mowcha, regarde ce palais que tu dois renverser sur la scène.... Il est peut-être trop lourd pour toi. On peut l'alléger. »

Mais du sein de Schymchel s'échappent de sourds gémissements.

« Les ennemis ont ravi la lumière à mes prunelles, murmure-t-il douloureusement. Je suis aveugle et mes yeux ne contempleront plus jamais les grandes œuvres de l'Éternel. »

« *Hörste!* disent entre eux les Philistins, et ils échangent des regards de surprise.

« Il croit que nous lui avons réellement crevé les yeux. »

A ce moment, Dalila traverse le vestiaire. Schymchel a entendu le frou-frou de sa robe et il a relevé les paupières.

Ses yeux lancent des éclairs de colère et de désespoir, une rougeur maladive colore ses joues pâles.

« Que m'as-tu fait? Que m'as-tu fait? Tu m'as perdu! Ta perfidie m'a ravi la vue et la liberté, je suis perdu! »

En proférant ces paroles avec une violence croissante, il serre les poings et se précipite sur Dalila qui, effrayée, laisse tomber son éventail rose et s'enfuit dans le coin le plus reculé du vestiaire, où elle se dissimule derrière le caftan à fleurs de l'un des vieillards israëlites. Elle a aussi la protection des larges épaules de Mowcha qui, n'osant lever le bras sur un savant, étend seulement ses mains en avant et répète d'un ton câlin:

« Rebe, *aïwaï,*[1] Rebe ! »

L'emportement de Schymchel n'a qu'une courte durée et se change aussitôt en une profonde et touchante mélancolie. Il s'affaisse sur le banc, laisse retomber les bras, ferme les paupières et commence à gémir :

« Oh ! Je contemplais ton visage comme une fleur de paradis ! Tes lèvres étaient pour les miennes un torrent de miel, tes yeux flamboyaient devant moi comme une gerbe de feu qui réduisait mon cœur en fusion. Et tu m'as fait tant de mal ! Car enfin, Dalila, je suis perdu ! »

Personne n'attache plus la moindre attention aux plaintes touchantes du héros aveugle, à l'exception de Dalila, qui en dépouillant sa tête des roses et des boucles, lui jette des regards craintifs.

Sur la scène s'élève un palais tout différent du précédent, formé de deux piliers de carton, unis au sommet par une frise également en carton. Près de ces piliers, les Philistins banquètent, se réjouissent, chantent et pour leur plus grande jubilation, ordonnent d'amener sur le seuil du palais souverain le captif aveugle. Samson, introduit par deux soldats, se tient les paupières baissées, sans peur, mais mortellement triste.

A le considérer avec soin, il semblerait qu'en une heure sa figure ait maigri. Ses joues pâles ont l'air cave, ses yeux clos sont cernés largement. On pourrait jurer que c'est une physionomie ravagée par la passion, la haine, le désespoir.

Et les Philistins rient, se moquent de lui de mille façons, lui racontent les ravages et les vengeances qu'ils exercent dans sa patrie. Lui, prisonnier, aveugle et impuissant, ne peut plus la défendre.

C'est en vain que se lamentent les vieillards d'Israël, en vain que les femmes juives remplissent l'air de leurs gémissements, en vain que les guerriers les plus braves arrosent de leur sang les campagnes de la Judée. La poitrine de Samson ne servira plus de bouclier à sa patrie, parce qu'il a perdu toute vigueur et que ses yeux, auxquels toute clarté est ravie, ne dirigeront plus de glaive contre l'ennemi.

Schymchel écoute les sarcasmes, les insultes et les narrations

---

[1] *Aïwaï*, exclamation de terreur très usitée dans le jargon juif en Pologne. (*N. du Tr.*)

triomphales de ses ennemis, et relève lentement la tête. Il sort à tâtons et d'un pas chancelant du palais, se place de l'autre côté des piliers et se met à chanter. De quelle poignante et infinie douleur sa voix est imprégnée ! Quelles notes élevées elle atteint ! Quels appels désespérés et quelles supplications elle exprime ! Il implore de l'Éternel sa force, son ancienne force, qu'il désire encore pour un moment, pour un seul moment, pour une seule seconde !

Pendant ces invocations, il lève ses mains tremblantes et sa figure pâle, ses yeux clos, ses lèvres contractées trahissent les affres du martyre.

Debout devant nous, dans ce cadre de piliers en carton et avec l'éclairage de cette petite lampe à longue cheminée que l'un des Philistins lui tient tout proche du visage, il a vraiment l'air d'un martyr, d'un de ces martyrs qui souffrent « de la douleur de millions. »

La petite lampe qu'on lui tient tout près du visage (sans doute pour mieux éclairer le tableau) lui chauffe trop la joue. Il la repousse d'un geste énergique, saisit à deux mains les piliers, les secoue et les renverse sur les Philistins, qui tombent à terre avec un grand fracas.

Ils sont tous tués, et Samson a péri avec eux.

Les corps inanimés gisent sous les ruines du palais, et entre les piliers qui les écrasent miroitent les couleurs écarlates, jaunes et vertes de leurs vêtements. La toile tombe, et le public se livre à de frénétiques applaudissements.

Les sphères supérieures et les ordinaires, les bancs éclairés et les bancs obscurs, ainsi que les blocs de bois arrondis s'unissent dans un même sentiment. Tous les spectateurs battent des mains, rient, pleurent, se désolent, rappellent Samson, l'empereur, Dalila, les vieillards israëlites ; et le régisseur Josiel n'a plus rien à dire contre tout ce tumulte. Il reste tristement accoudé sur le bord de la scène, parce que voici déjà la fin de la solennité à laquelle il a pensé pendant plusieurs mois, et qui mettait un peu de joie dans l'existence monotone et laborieuse d'une poignée de braves gens.

ÉLISE ORZESZKO.

(*Traduit du polonais par* LADISLAS MICKIÉVICZ.)

(*La fin à la prochaine livraison*).

UN MÉMOIRE AUTOGRAPHE

DE

VICTOR-AMÉDÉE II

Le mémoire qui suit et que je livre au public est, je crois, inédit et d'une importance essentielle pour bien connaître le caractère, le tact politique, la clairvoyance et les ressources de l'esprit du prince Victor-Amédée II, qui fut d'abord duc de Savoie et qui apporta ensuite dans sa famille la couronne royale de Sicile, troquée plus tard, avec beaucoup de regret, contre celle de la Sardaigne.

Son règne fut glorieux et dura un demi siècle. Son abdication et sa malheureuse tentative de ressaisir le pouvoir eurent un long retentissement en Europe, et lui valurent un pénible emprisonnement et une triste fin. Mais tout cela c'est de l'histoire courante, et on en possède une excellente écrite dans un esprit critique très profond par le baron Dominique Carutti (*Florence, Le Monnier, 1863*), qui est en train d'en donner une nouvelle édition.

Il serait donc superflu d'accompagner ce mémoire de longues considérations historiques. Il suffit d'ailleurs de le lire pour en saisir toute l'importance.

Cette pièce si remarquable m'a été signalée par un de mes bons amis, le marquis Victor Scatide Casaleggio, qui en possède un exemplaire manuscrit du temps. Et l'écriture de ce document offre une ressemblance tellement frappante avec celle du roi Victor, qu'il se pourrait fort bien qu'il fût autographe. Comme ce document a été trouvé par mon ami dans les papiers de son grand-père, le général marquis Scati, qui fut longtemps introducteur des ambassadeurs et maître des cérémonies à la cour du roi Charles-Albert, il se pourrait aussi que ce souvenir précieux représente un don royal. Quoi qu'il en soit, il est certain que le manuscrit autographe du roi Victor a existé, car j'en possède moi-même une copie, exécutée pour la bibliothèque du chevalier César de Sambuy, qui de sa main y ajouta ces mots : *Copie tirée d'une copie ancienne faite sur l'autographe du roi, provenant des*

papiers du chevalier Dellera secrétaire de cabinet du roi Charles.

On ne peut donc se méprendre sur son authenticité. Quant à la date du document, elle manque au texte, mais il n'est pas difficile de la rétablir. Pour cela nous avons une limite inférieure qui va aux premiers temps où le prince Victor s'empara de gouvernement, retenu avec autant de complaisance que de faiblesse par la régente, Madame Marie-Jeanne Baptiste de Savoie-Némours, sa mère (1684). La limite supérieure est bien rapprochée, car elle est donnée évidemment par cette remarque, assez naïve, du prince : — *Je dois m'attacher entièrement au roi de France pour conserver mes États.* — C'est donc avant que le Roi-Soleil n'ait fait sentir aussi lourdement et aussi absolument sa volonté et sa prépotence dans la question des Vaudois. C'est-à-dire que nous sommes près de l'époque funeste de la révocation de l'édit de Nantes (octobre 1685), ou, tout au plus, de la ligue d'Augsbourg (1686). Ainsi, par ce document, nous venons à connaître les pensées et les intentions d'un jeune prince de vingt ans.

Il venait de s'emparer d'un pouvoir qu'on lui disputait avec acharnement, et il montait sur le trône dans des circonstances fort difficiles. L'étranger était campé dans ses États ; les finances à sec et le pays épuisé ; l'autorité souveraine était méconnue par la noblesse et très peu respectée par le peuple.

Le prince Victor trace dans ce mémoire, d'une main ferme et résolue, à peu près tout le système de gouvernement qu'il suivra pendant son long règne.

Les remèdes qu'il se propose d'appliquer pour remettre ses finances sur pied ne sont-ils pas ceux qu'il parvint à mettre en œuvre plus tard ? Se débarrasser d'abord de tant de sinécures coûteuses, abolir plusieurs charges inutiles et fâcheuses, et mettre sa cour sur le pied d'une économie décente et d'une simplicité de bon goût. Ce ne sera que plus tard qu'il parviendra à mettre de l'ordre et de la régularité dans ses finances et de l'honnêteté dans le service des douanes, de l'octroi et des impôts ; mais il songea à tout. Il lui faudra plus de temps encore, — mais il y parviendra — pour *réunir par les voies de justice ce qui a été aliéné.* C'est vrai que la *réunion des fiefs,* arrêtée en 1710 et exécutée en 1722, n'est pas la plus belle page de son administration. Il la poursuivit avec acharnement par des concessions spéciales ; mais l'histoire les a flétries du nom de *chambres ardentes,* et nous avons là une nouvelle preuve que, même pour obtenir le bien public, il ne peut être permis d'employer de mauvais moyens.

Il est vraiment étonnant de voir ce jeune homme écrire résolument et sans hésiter : *Il ne me sert de rien d'avoir un ministre à Rome que pour y recevoir des refus. Je devrais même souhaiter de n'avoir point de Nonce ici.* C'est ce qu'il fit par sa politique ecclésiastique, aussi rigide qu'implacable, et qui lui causa des désagréments fort regrettables.

Je pourrais encore suivre pas à pas ses intentions, et l'on verrait aisément que presque tout ce qu'il prévoit s'est vérifié,

et que presque tout ce qu'il se propose de faire il l'a depuis exécuté. Il faut pourtant remarquer qu'il ne pense pas encore aux réformes qu'il introduira dans la législation civile, par son Code Victorien (1723) ni aux établissements pour l'industrie, pour le commerce, pour l'agriculture, ni aux règlements fort sages qu'il donna à la bienfaisance publique, par ses édits de 1717 et 1720.

Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'il n'entrevoit pas son système si fameux de balance politique et d'alliances en partie double, qui lui donnèrent le moyen de poursuivre la politique italienne de son aïeul le duc Charles-Emmanuel I.er Par le rachat de Pignerol, par l'annexion du Montferrat, du Vigévanasque et de l'île de Sardaigne, il croque bien quelques feuilles du fameux artichaut. Qu'on ne s'étonne donc pas trop si la maison de Savoie vient de l'avaler tout entier, et sans difficulté. Il faut croire que le fruit était mûr, et il faut avouer qu'on l'avait fameusement soigné pendant des siècles.

ANTOINE MANNO.

Mémoire pour le Gouvernement de mon Etat.[1]

Toutes les affaires que j'ay sont dans l'Etat ou hors de l'Etat.

J'ay dans l'Etat les finances, les Troupes et la Justice.

J'ay hors de l'Etat des interests auec la plus part des Princes de l'Europe.

DES FINANCES.

Elles ont été diuisées iusques à présent en finances de Sauoye et en finances de Piémont mais il faut les tenir unies a l'auenir[2] comme elles le sont sous la direction du Comte de Marcenasc.[3]

---

[1] Comme de raison, nous reproduisons le document, en respectant l'ortographe du prince. (*N. de la R.*)

[2] C'est ce qu'il fit en réunissant à Turin les deux *Chambes des comptes* qui jusqu'alors siégeaient à Chambéry et à Turin. Voir les lettres royales du 28 décembre 1719 et du 7 janvier 1720.

[3] De la maison Graneri, marquis de la Roche, qui donna plusieurs bons magistrats. Elle est éteinte dans les mâles depuis le commencement du siècle.

Maximes pour les finances.

Augmenter les reuenus.

Diminuer les dépenses superflues.

L'augmentation des reuenus ne se peut pas faire par des impots réels sur les biens, parceque le régistre est déja extraordinairement chargé par les grandes dettes des Communautés.

Il y a deux autres moyens de faire cette augmentation de reuenus.

Le premier est de réunir pas les uoies de la Justice ce qui a eté aliéné.[1]

Le second de porter plus haut les Gabelles en réprimant la licence generale de les frauder. Ce qui se peut faire en mettant en quartier des Corps de Caualerie dans les postes principaux ou l'on sçait que se commettent les plus grands abus.[2]

Les dépenses superflues viennent de la multiplication de toutes sortes de charges dont plus de la moitié sont inutiles et d'un certain faste extérieur qui n'a point de solide grandeur.

Des Troupes.

Elles consistent en Caualerie et Infanterie d'ordonnance et en Garnisons fixes.

Quoique mes Troupes soient dans un meilleur etat qu'elles n'ont jamais été il y a encore beaucoup à faire pour la discipline, pour l'économie, pour l'entretien d'un nombre certain et pour l'augmentation en cas de besoin.

Il faut pour perfectionner la discipline régler les exercices uniformes dans l'Infanterie et dans la Caualerie.

Etablir séuérement la subordination du soldat à l'officier et de l'officier inférieur à l'officier supérieur.

Oter les rangs qui causent des disputes continuelles et ne laisser a chaque officier que celuy de sa charge effectiue.

---

[1] Cf. *Sulla riunione dei feudi ordinata da Vittorio Amedeo II, nota di Antonio Manno* (Turin, 1876).

[2] Il y pourvut surtout avec les *Chapitres de douane* promulgués le 14 janvier 1720.

Il faut pour l'économie faire subsister le soldat de sa paye et retrancher du Bilan militaire tout ce qui ne ua pas à la paye des officiers et des soldats effectifs.[1]

Il faut pour l'entretien d'un nombre certain et pour l'augmentation en cas de besoin trouuer un moyen d'empêcher la désertion et de faire de promptes leuées.[2] Ce qui se peut pratiquer en la manière suivante.

Je feray enroller dans mes Etats tant deça que dela les Monts compris le Comté de Nice et la Val d'Aoste douze mille hommes de pied distribués en dix Regimens,[3] deux mille pour celuy des Gardes et mille pour chacun des autres.

Les Communautés seront obligées de fournir tant d'hommes chacune selon leur possibilité.

Les enrollés seront déclarés ueterans aprés dix ans et auront leur congé auec des priuiléges. Leurs places seront en meme tems remplies par d'autres.

Comme en tems de paix le nombre de douze mille hommes seroit d'une trop grande dépense on les fera seruir à semestre, c'est a dire six mille chaque six mois partageant les dix Régimens en deux parties égales.

On peut leuer deux milles cheuaux sur le meme pied distribués en trois Corps.

Gardes du Corps cinq cent.

Caualerie légére cinq cent.

Dragons mille.

L'Infanterie a besoin d'un Officier Général s'il se trouue dans les pays etrangers quelqu'un de mes sujets capable, ie le ueux appeller.

---

[1] Le bureau du Commissariat de la guerre s'appelait en Piémont le *bureau de la solde;* il y a un règlement de ce prince à la date du 21 juin 1709.

[2] Les ordonnances contre les déserteurs sont très nombreuses, aux dates de 1692-94-95-97-1700. Elles ont été réunies dans un petit livre in-8° de 85 pages qui est assez rare et qui fut imprimé à Turin en 1719. Elles sont d'un rigorisme navrant.

[3] C'est en 1716 qu'il donna un règlement définitif à ces dix régiments de ligne et aux régiments provinciaux auxquels nous revenons par la nouvelle organisation de l'armée italienne.

La Caualerie a aussi besoin d'un Lieutenant Général, d'un bon Commissaire Général et de bons Majors.

Il faut doresnauant donner le foin et l'auoine a la Caualerie en retenant pour cela six sous par iour sur la paye du Caualier.

J'ay projetté de donner trois fois l'année congé à mes Gardes pour leur adoucir le seruice.

En été depuis le commencement de Juin iusques au premier iour d'Aoust.

En automne depuis la fin de Septembre iusques au quinzième de Nouembre.

En hiuer depuis Noël iusques au premier jour de Caresme.

De la Justice.

Elle est administrée dans mes Etats par lés Magistrats et je suis obligé de surueiller a leur conduite.

Il faut abbreger les longueurs des procès et faire de nouueaux règlemens pour le criminel afin de punir plus prontement et plus séuérement les crimes.[1]

Affaires étrangères.

Les Princes auec lesquels j'ay le plus d'interêt sont le Roy de France, le Roy d'Espagne, l'Empereur, les Princes de l'Empire et les Princes d'Italie.

Le Roy de France est le premier et le plus puissant de tous mes uoisins et ie dois m'attacher entiérement à luy pour conseruer mes Etats. Je n'ay point de différent essentiel auec sa Couronne et toute ma politique doit être à me conseruer son amitié. Outre mon intérêt j'y ay même un penchant particulier, car j'admire et j'aime ses grandes qualités que ie ueux essayer

---

[1] Son code Victorien, intitulé *Leggi e Costituzioni*, fut publié en 1723, et modifié en 1770 par le roi Charles. Il dura, sauf l'interruption de l'époque française, jusqu'à la publication du *Code civil*, faite en 1837 par le roi Charles-Albert.

d'imiter autant que je le pourray dans la différence qu'il y a de sa puissance à la mienne.

Le roy d'Espagne uoit tous les iours diminuer sa Monarchie autrefois aussi formidable et par tout ce que i'ay oüi dire de son esprit et de son corps il n'est guére en état de la releuer.[1]

Le plus grand intérêt que i'aye auec lui est la Dotte del'Infante Caterine femme de Charles Emanuel premier et ma bisayeule.

Cette Dotte est de huit cent mille écus d'or et n'a jamais été payée.

Il est urai que le Duc de Modene ioüit d'enuiron un tiers, mais les deux autres tiers me sont deus auec les interests qui montent à des sommes considérables.

Je puis encore prétendre des Espagnols l'héritage de l'Infante Isabelle Claire Eugénie morte en Flandre et sœur de l'Infante Caterine ma Bisayeule.

Il faut me ménager auec les Espagnols dans la poursuite de mes droits et dans la liaison que ie ueux auoir auec la France car le roy d'Espagne n'etant pas fort robuste et ne donnant pas grande espérance d'auoir des enfants ie puis recueillir un iour une partie de sa succession; les Espagnols haïssant également l'Empereur et le Roy de France qui sont plus proches que moy. L'Empereur a par cette qualité une espéce de superiorité sur mes Etats qui releuent de l'Empire et j'en dois prendre de lui l'inuestiture. Il l'a refusée à feu Monseigneur mon Père et à moi à la sollicitation du Duc de Mantoüe qui trauerse l'exécution et la confirmation du Traitté de Quérasque par lequel la partie du Monferrat que ie possède m'a eté adjugée.

Apres auoir demandé une fois cette inuestiture je dois être en repos parceque le Traitté de Münster et en dernier lieu celui de Nimègue me mettent à couuert contre les refus de l'Empereur, outre la déclaration que le Collège Electoral a fait en ma faueur sur le même sujet.

Dans l'état ou sont les choses auiourd'huy je n'ay rien à craindre de l'Empereur quoique je doiue l'honorer.

Je n'ay aucune liaison auec les Electeurs et Princes de l'Em-

---

[1] Charles II, roi d'Espagne et de Naples.

pire sinon auec le Duc de Bauière fils d'une sœur de mon Père. C'est un jeune Prince de grande espérance dont je dois cultiuer l'amitié.

Je ne dois pas aussi négliger de me faire connoître à tous les autres Princes d'Allemagne, ce qui se pourroit faire en tenant un habile Ministre à Ratisbonne qui y traitast auec leurs Ministres et qui allast de tems en tems dans leurs Cours.

Il faut éuiter sans éclat l'execution du Traitté que feu S. A. R. a fait auec les Electeurs pour lequel il leur donne de la serénité et leur céde partout pour receuoir d'eux l'Altesse royale en quoi ie perdrois plus que ie ne gagnerois.

Le Pape me dispute une espèce de nomination aux grands bénefices de mon Etat que ses predécesseurs ont accordée à mes ancêtres par plusieurs Bulles reitérées. Comme ma cause est iuste je puis la soutenir auec uigueur.

Il ne me sert de rien d'auoir un Ministre à Rome que pour y receuoir des refus. Je deurois même souhaiter de n'auoir point de Nonce ici. Ce seroit peut etre un moyen de donner des bornes a l'immunité ecclesiastique qui ruine l'Etat, et de régler les choses en Piemont comme en Sauoye où la Religion fleurit pour le moins autant qu'en Italie.

Les Vénitiens auoient autrefois de grandes liaisons auec mes prédécesseurs mais le commerce a eté interrompu depuis que Victor Amé Ier prit le titre royal. Ces Républicains nous ont traitté auec beaucoup de dureté, il seroit neanmoins de mon intérêt d'être bien auec eux s'ils uouloient faire quelques pas de leur côté. Il n'est pas tems d'entreprendre maintenant cette négociation car elle donneroit de la jalousie.

Les Ducs de Modene et de Parme n'ont point d'intérêt auec moi et me donnent de l'Altesse royale. Le grand Duc n'en a point non plus mais nous n'auons point de commerce à cause des titres. Si l'on y pouuait trouuer un tempérament ce ne seroit que le mieux.

Le Duc de Mantoüe me dispute non seulement le Titre, mais il a de plus de grandes prétentions.

Il demande de grandes sommes pour le surplus des terres qui furent adjugées à Victor Amé Ier par le Traitté de Quérasque et pour la Dotte et augment de l'Infante Marguerite de

Sauoye sa Bisayeule. Cette affaire est de grande importance et demande une application extraordinaire pour en sortir.

La République de Gênes a presque toujours eté broüillée auec mes prédecesseurs, je crois pourtant qu'il est de mon intérêt de bien uiure auec elle et de negliger certains petits interests de limites qui n'en valent pas la peine. J'en ay un plus grand à faire entrer de grosses sommes d'argent dans mes Etats par leur canal.

Les Suisses sont les plus anciens alliés de cette Maison, il les faut cultiver, car dans un besoin ce sont ceux qui peuuent me donner plus de secours.

Il faut dissimuler auec ceux de Genèue, car il ne sert de rien d'étaler de grandes prétentions lorsque les conjonctures ne sont pas fauorables pour les soutenir.

Pour les Princes du Nort ils sont si eloignez qu'ils ne peuuent faire ni bien ni mal.

J'en excepte le Roi de la Grande Bretagne qui a meme accordé en dernier lieu les traitemens royaux à mon Ambassadeur et dont l'amitié me peut être fort utile.

Je distribuerai les matières ci dessus en diuers Conseils ou elles seront examinées et réglées en ma presence.

Le Lundi Conseil des finances ou interuiendront le Directeur general des finances, le Général, le Controlleur general et les autres personnes que je jugerai à propos d'y appeller. On me fera relation de l'extraordinaire de chaque semaine tant pour la recette que pour la dépense. On y proposera les moyens d'avoir des fonds extraordinaires. Les Patrimoniaux des Gabelles seront introduits pour faire rapport de l'Etat ou elles se trouueront, des abus, et des recours présens des Fermiers etc.

Le Mardi Conseil de Guerre ou interviendront les Officiers généraux de la Caualerie et de l'Infanterie, le Véador et le Contador, le Secrétaire des Guerres, le Général de l'Artillerie. On y rendra compte de tout l'état du militaire, des reuues, des désordres, des désertions, des reuenans bons et on proposera les moyens de corriger les abus et de mieux discipliner les Troupes. On y examinera aussi les réparations nécessaires aux fortifications et l'artillerie etc.

Le Mercredi Conseil d'Etat ou interuiendront les Ministres d'Etat. On y examinera tout ce qui regarde le Gouuernement

politique de l'Etat. Les recours des Villes et Prouinces. Il faudra à ce Conseil faire assister les deux premiers Presidens du Sénat et de la Chambre pour y estre mieux informé du ciuil et du criminel.

Le Jeudy Conseil de justice pour le rapport des requestes ordinaires ou le Chancelier et les Référendaires de semaine interuiendront.

Le Vendredy Conseil des dépêches ou interuiendront les Ministres d'Etat pour repondre aux Ambassadeurs et autres Ministres et examiner les affaires étrangeres.

A TRAVERS LES ROMANS

TH. BENTZON, *Tony*, (Revue des Deux-Mondes). — ANTON GIULIO BARRILI, *Dalla rupe*, 1884, Fratelli Treves. — ANTON GIULIO BARRILI, *Il conte Rosso*, 1884, Fratelli Treves. — EUGENIO RICCARDI. *Le chimere del conte di Cassinis*, 1884, Tipografia Nazionale, di Eugenio Lavagna.

Les mois d'été, cette saison de vie contemplative si favorable aux rêves de l'imagination et à l'évocation des souvenirs, est presque toujours une époque de disette littéraire, surtout pour les œuvres romanesques. Cette pauvreté s'explique aisément C'est dans les loisirs que leur donne l'existence paisible de la campagne que les écrivains se recueillent, qu'ils rassemblent leurs impressions, et en appellent aux forces créatrices de leur intelligence ; mais il faut un certain temps pour que la moisson suive le labour, la récolte ne se fait que lorsque l'hiver s'avance. Voilà pourquoi, quoique l'été soit réellement la saison féconde, il a toutes les apparences de la stérilité. Si donc notre chronique est un peu terne cette fois, nous implorons l'indulgence des lecteurs, en leur rappelant que selon le vieux dicton : *Pour faire un civet, il faut un lièvre.*

Tout cela soit dit sans déprécier en rien le talent des écrivains dont nous allons parler.

Le nouveau roman de Th. Bentzon, *Tony*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, appartient à la série filiale, celle, c'est-à-dire, où les rapports des enfants avec leurs parents jouent le rôle principal. Dans *Tête folle* déjà, l'intérêt s'attachait surtout à l'affection passionnée que portait à son père Laure

d'Ermancy. Cette fois-ci, également, dès le début du livre, ce qui nous touche en Lucette, c'est la lettre, si tendrement naïve et trempée de larmes, qu'elle adresse au père qui la délaisse :

« Mon cher papa,

« Pourquoi ne venez-vous plus ? Il doit y avoir bientôt deux « ans que vous n'êtes venu, car le jour des étrennes s'est passé « sans vous. Celles que vous m'envoyez ne me font pas autant « de plaisir que les joujoux que vous me donniez vous-même. « Et vous ne m'écrivez presque jamais. Pourtant je suis bien « sage, bonne maman vous le dira. J'ai beaucoup grandi, mes « robes de l'hiver dernier ne me vont plus du tout et j'ai perdu « deux dents par devant, ce qui est très laid, mais cela repousse. « Vous trouverez, j'espère, qui j'ai fait des progrès pour l'écri- « ture. Je vous assure, mon cher papa, que j'ai du chagrin à « cause de vous.

« Votre petite fille qui vous embrasse bien des fois de tout « son cœur.

« LUCETTE. »

Après avoir soigneusement écrit sur l'enveloppe de sa plus grosse écriture : *Monsieur le comte d'Armançon, château de Varoille*, la petite héroïne court chez sa grand'mère pour lui faire lire son chef-d'œuvre. Elle est arrêtée à la porte par un bruit de voix. Bonne maman semble gronder ! Elle s'arrête un instant, hésitante, surprise, le temps d'entendre ces mots :

« — Ainsi, vous l'avez vu de vos yeux !... cette rumeur à « laquelle je refusais de croire, n'est que trop fondée !... Il s'en- « fonce de plus en plus dans cet abaissement, dans cette dégra- « dation. Il oublie ce qu'il doit à des souvenirs sacrés, ce qu'il « doit à sa fille.... Pauvre petite.... quel avenir sera le sien !... »

A quoi une autre voix que Lucette connaissait pour celle de M. de Montmerle, le cousin, l'ami, le serviteur dévoué de sa grand'mère, répondait affectueusement :

« — Il faut vivre, chère amie, vivre longtemps pour l'élever, « pour la protéger.... »

Puis de nouveau Mme Delisle reprenait :

« — Et quel âge a-t-il l'enfant, ce bâtard ? Depuis quand

« vole-t-il la place qui devrait être à une autre, à une seule?... »

Pour la petite fille, cachée derrière la porte entre-bâillée, cette conversation n'a aucune signification ; ce n'est que bien des années plus tard qu'elle la comprendra ! Pour le lecteur, au contraire, elle renferme tout le sens du récit.

Le père de Lucienne, Robert d'Armançon, est tombé, depuis son veuvage, dans les mains d'une adroite coquine villageoise, qui aidée de son frère, un rusé compère de la pire espèce, s'est implantée au château de Varoille et y règne en souveraine. Elle exploite les vices de son maître, et lui verse une double ivresse qui peu à peu l'abrutit, et finit par faire du robuste et fier gentilhomme un vieillard précoce, qui porte sur ses traits la tragique tristesse de ceux qui subissent le règne absolu d'une passion destructrice. Petit à petit, il s'éloigne de ses pairs, il se grise avec des compagnons de bas étage, il oublie ses devoirs, ses antécédents, sa jeune femme morte, sa fille qui lui reste.... C'est en vain que sa belle-mère, Mme Delisle, fait appel à ses sentiments de père envers l'orpheline ; il reste deux ans sans venir la voir, sans s'occuper de ce qu'elle devient ! Ce qui lui reste de tendresse dans le cœur est absorbé par Tony, son filleul, un petit garçon qui n'appartieut à personne, et qu'un beau jour on a vu paraître au château de Varoille. Cet enfant n'est autre que le fils de Claudine Forgeot. C'est de lui, de ce bâtard, que Mme Délisle parle à son cousin de Montmerle, en déplorant la dégradation de son gendre, en gémissant sur l'avenir réservé à Lucette. Désespérée de la mort de sa fille, succombant sous des soucis trop lourds pour son tempérament de créole, la pauvre grand'mère se sent atteinte aux sources mêmes de la vie. En effet, quelque temps après la conversation surprise par Lucette, Mme Delisle meurt. Ses dernières paroles sont une supplication à Robert d'Armançon ; elle le conjure de ne pas abandonner sa fille, de ne pas oublier ses devoirs.... Dans une lettre qu'on trouve cachée sous les coussins de son lit, et qu'il doit lire après son décès, elle renouvelle ses prières, le menaçant de la malédiction divine s'il ne change pas le train de son existence, et reste sourd aux supplications d'une morte.

Ces paroles violentes étouffent chez Robert d'Armançon le commencement d'émotion et de repentir qui avait germé dans son âme. Non, certes, il ne changera pas ses habitudes et pour

éviter tout conflit dans son intérieur, il mettra Lucette au couvent. Un reste de pudeur l'empêche de la livrer aux soins de la Forgeotte. Comme toutes les natures faibles il croit au pouvoir des atermoiements. On verra plus tard....

Le temps que Lucette passe chez les Ursulines, ses désespoirs d'enfant, ses espérances déçues, — car pour elle qui avait tant désiré vivre avec son père, le bannissement est cruel, — tout cela est raconté avec un charme triste qui nous attache à la petite fille. Le jour vient enfin où elle est rappelée à Varoille et alors commencent ses épreuves véritables, car ce n'est point par affection que M. d'Armançon la garde près de lui, mais parce qu'il apprend qu'au couvent on traite la Forgeotte de coquine !

La vie de Lucette est pénible à l'excès entre ce père presque toujours ivre et cette servante maîtresse, qui, jalouse de son empire, non seulement empêche entre eux tout rapprochement, mais rapporte sans cesse à Robert d'Armançon les propos qui peuvent l'irriter contre sa fille. Mlle Arnet, une vieille institutrice hargneuse, à qui l'on remet le soin de son éducation, augmente encore par son humeur atrabilaire et maussade la somme de tristesse sous laquelle succombe la pauvre enfant, habituée jusqu'ici aux câlineries de sa grand'mère. Mais cela n'est rien encore. Un sentiment plus douloureux que tout le reste vient bientôt dominer et torturer l'âme de Lucienne. Déçue dans ses espérances de bonheur filial, sentant que sa présence n'éveille chez M. d'Armançon aucun plaisir, elle cherche la cause de cet éloignement, essaye de deviner ce qui creuse entre eux l'abîme que sa tendresse ne parvient pas à franchir. Trop naïve pour soupçonner Claudine, pour pressentir même que le danger est là, c'est Tony qu'elle accuse de lui voler l'amour de son père. En effet c'est du petit garçon qu'il s'occupe toujours, c'est lui qu'il embrasse, c'est lui qu'il regarde.... Une jalousie d'enfant, violente et intense, s'empare de l'âme de Lucette, trouble son cerveau, détruit sa santé et torture sa vie. Mais plus elle le prend en haine, plus le malheureux Tony s'attache à elle. Il la suit partout, il la persécute innocemment de sa présence. Elle en arrive à ne plus pouvoir supporter qu'il la touche, qu'il s'approche seulement d'elle.... Son tempérament à demi créole, où le système nerveux prédomine outre mesure, la jette dans

les extrêmes. Tout ce qu'elle souffre se change en rancune contre Tony. Un jour elle en vient à songer :

« — Il peut mourir. Bonne maman, que j'aimais tant, est bien « morte ! Et lui, je le déteste.... Les enfants meurent.... Il n'y « a pas d'âge pour mourir. »

De cette pensée à souhaiter la mort de Tony, il n'y a pas loin ; de ce souhait à arriver au crime il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu pour une organisation maladive et ébranlée par des sensations trop fortes. La tentation se présente bientôt.

Une chaude après-midi d'été, tandis que Lucette, les nerfs plus exaspérés que de coutume, est venue s'asseoir sous les arbres au bord de l'étang, elle s'entend appeler par la voix de Tony. Il la cherche de droite et de gauche. Elle, pour ne pas être aperçue, retient sa respiration, mais ses précautions sont inutiles, le petit garçon la rejoint et s'installe triomphalement à ses côtés. Elle essaye de le renvoyer, il s'obstine à rester, et, se couchant à plat ventre au bord de l'eau, tend les mains pour saisir la quenouille d'un roseau.

« A peine tenait-il au rivage herbu en y enfonçant ses petits « genoux. Fut-ce un démon qui parla tout bas à l'oreille de la « malheureuse enfant, tandis qu'elle le regardait et constatait « le danger : S'il tombait, ce serait fini.... personne ne le verrait « plus, j'en serais delivrée.

« ..... Jamais elle ne sut au juste, si elle avait poussé « Tony, mais elle eut certes plus que la tentation, elle eut la vo- « lonté de le pousser. Un clapotement se produisit, couvert par un « épouvantable coup de tonnerre. La meurtrière crut que Dieu « la foudroyait. Un paquet blanc s'éleva deux fois à la surface « de l'eau, qui était profonde, deux petits bras s'agitèrent déses- « pérément, elle rencontra le regard effaré de deux yeux inno- « cents qui ne l'accusaient pas, qui n'avaient rien vu, rien « compris.... La conscience de ce qu'elle avait fait s'empara « d'elle comme si elle sortait du plus affreux cauchemar. Avec « un cri strident, un cri de folle : Au secours ! elle s'élança, « oubliant qu'elle ne savait pas nager, plongea, reparut, sentit « ses jambes prises dans des liens visqueux qui l'enchaînaient, « mais elle avait empoigné la blouse de Tony : Au secours ! « répéta-t-elle une dernière fois, déjà suffoquée par la vase. »

Un jardinier qui passe par hasard les repêche tous deux.

« Un seul des enfants avait perdu connaissance. Tony, qui « était resté sous l'eau plus longtemps, ne respirait plus. Quand « son ennemie le vit couché dans l'herbe, blanc de cette même « blancheur qu'elle se rappelait avoir baisée sur les joues froides « de bonne maman, sa menotte crispée qui retenait encore quel- « ques feuilles de saule auxquelles il avait voulu se rattraper, « retombant lourde comme du marbre à ses côtés, elle cria : Je « l'ai tué ! je l'ai tué ! Puis, à son tour, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, longtemps après, sa victime ressuscitée escaladait le pied du lit :

« — Tu as donc été bien malade, ma pauvre Lucette, pour « avoir voulu me repêcher ? Je ne le ferai plus, va !... Je ne me « pencherai plus sur l'eau !... »

Ces mots du pauvre petit, gage d'inconsciente miséricorde, ont raison une fois pour toutes des mauvais sentiments de Lucette. Sa jalousie est restée au fond de l'eau. « Elle saisit les « mains de l'enfant, elle les baisa, elle pleura, et il lui semblait « que ces larmes qui ne finissaient pas de couler lavaient tout « ce qu'il y avait de pervers en elle, ne laissant rien qu'un « besoin d'expier, qui, à partir de cette heure décisive, ne la « quitta plus et fit d'elle une autre créature.... »

Dorénavant tous est changé pour Lucienne. Sa haine se change en passion, en dévoûment; elle s'occupe de Tony, elle lui enseigne tout ce qu'elle sait, elle en fait son enfant d'adoption. Le curé, Mlle Arnet, tous ceux qui savent la vérité, s'étonnent, s'émerveillent de cette affection étrange de la jeune fille envers celui qui la dépossède inconsciemment des soins, de l'amour et de la fortune de son père.... Le bien que fait Lucienne ne s'arrête pas là. L'exemple de son abnégation touche le cœur de l'institutrice revêche ; ce cœur aigri et fermé reverdit au contact de cette juvénile tendresse. Un attachement profond unit bientôt ces deux êtres. La maîtresse prodigue son intelligence et son savoir pour faire de l'élève une créature d'élite ; l'élève donne en échange la douceur de son affection.

Pendant que sa fille croît en beauté, en sagesse, en perfection, le père s'abrutit toujours davantage; les Forgeot exercent leurs rapines d'autant plus facilement. Le dévoûment de Lucette pour Tony remplit d'un mélange de reconnaissance et de jalousie le cœur de Claudine. Quant à Robert d'Armançon, il en est parfois

touché jusque dans les replis obscurs de sa conscience engourdie. Il a envie d'arrêter la jeune fille, de lui crier : C'est trop !

On rencontre ensemble partout la sœur et le frère. Celui-ci l'appelle : *petite mère*. Les voisins s'indignent. Les anciennes connaissances de Mme d'Armançon murmurent. Lucienne est une grande fille aujourd'hui, il faut penser à son avenir ! Bientôt un prétendant se présente, c'est M. Fernand de Trézé, le fils d'une ancienne amie de Robert d'Armançon, celle-là même qui a fait son mariage avec Mlle Delisle. Fernand est un gommeux de la plus belle eau, mais pas encore complètement insensibilisé. La beauté de Lucienne le touche ; cette impression serait restée à l'état vague, s'il n'avait appris que la jeune fille a hérité de sa grand'mère une fortune, mise à l'abri des désordres paternels. Cette agréable nouvelle donne de l'essor à son amour. Sa mère, ses sœurs, deux fort sottes et sèches personnes, le secondent dans ses vues. M. d'Armançon y prête la main. L'idée de se débarrasser de sa fille l'enchante, c'est mettre sa responsabilité à couvert aux yeux du monde. Les Forgeot approuvent également. La présence de la jeune fille les gêne ; elle partie, ils voleront mieux encore ! Lucienne, elle aussi, est séduite par la désinvolture de Fernand, par ses propos aimables, surtout par le charme des horizons nouveaux qu'elle entrevoit.

Nous nageons ici en pleine banalité. Tous les caractères de la famille de Trézé sont conventionnels. On les retrouve partout dans le roman moderne, et l'on souffre, non seulement de ce que Lucette va épouser un homme qui la rendra malheureuse, mais de la voir entrer dans un milieu aussi médiocre. Franchement, on préférerait presque pour elle l'indépendance sauvage et le désordre moral du château de Varoille !

Heureusement, l'ingénieur sauveur va apparaître ! Pourquoi depuis quelques années tous les beaux rôles sont-ils tenus par les ingénieurs, maîtres de forges et mécaniciens ? Celui-ci, en outre, est américain. Jusqu'à présent on n'avait guère joué que de l'américaine ; le tour des habitants mâles du Nouveau-Monde est arrivé aujourd'hui. M. Raynal d'ailleurs n'est pas un homme ordinaire. On ne comprend même pas comment il peut être lié avec un bellâtre tel que Fernand de Trézé ! C'est une nature énergique, qui a tout tenté, tout essayé.... Une fortune considérable lui permet de dépenser ainsi sa vie. Lui aussi rencontre Lucette et s'en

éprend. Mais la sachant à demi fiancée à son ami, il ne se déclare pas. Cependant, ils sont si bien faits l'un pour l'autre, qu'ils se comprennent sans paroles et se promettent une amitié durable. Maintenant à l'idée d'épouser Fernand de Trézé, Lucienne se sent saisie de répugnance. Après mille péripéties, c'est Tony qui dénoue la situation. Il faut bien qu'il justifie ses droits au titre du roman.

Tout semble réglé; Lucette est fiancée à Fernand, M. Raynal est reparti pour l'Amérique, rappelé par la faillite de son père. On a presque fixé la date du mariage, lorsque soudainement M. d'Armançon est frappé d'un coup de sang. Au moment d'expirer il désigne du regard Tony à sa fille. Celle-ci, devinant la dernière prière que les lèvres du mourant ne peuvent exprimer, saisit l'enfant dans ses bras et jure de ne le quitter jamais.

C'est en vain qu'après la mort de son père, tous les Trézé réunis essayent de la dissuader de garder l'enfant; on va jusqu'à lui écrire les lettres anonymes lui révélant la naissance de Tony, la conduite de M. d'Armançon. Elle ne se laisse pas ébranler. Elle a promis, elle tiendra; son frère sera son fils, elle lui assurera la moitié de sa fortune. Indignés de ce qu'ils taxent de folie coupable, de manque de dignité, les Trézé rompent le mariage, à l'inexprimable soulagement de Lucette. Elle va vivre à Paris avec Mlle Arnet et Tony, sous la protection morale de son tuteur, M. de Montmerle.

Huit années se passent ainsi, durant lesquelles elle surveille l'éducation de son frère et fait de lui un homme! Elle refuse tous les partis qui s'offrent et entretient avec Raynal une correspondance d'amitié. Il lui raconte, jour par jour, sa vie, ses efforts pour reconquérir la fortune, ses luttes, ses espérances déçues, ses défaillances. Toujours il recommence avec courage! Ces lettres sont la joie et le bonheur de Lucienne, quoique jamais il ne s'y glisse un mot d'amour; c'est le ton d'un camarade, rien de plus! Elle désire ardemment qu'il réussisse, toute son âme le suit dans ses entreprises. Pourtant, se dit-elle, lorsqu'il sera de nouveau indépendant et riche, il cherchera le bonheur, il se mariera et oubliera l'amie. Dans l'humilité de son cœur, elle ne croit pas être aimée. Enfin un jour, au bout de huit ans d'attente, une lettre arrive: « Ma Lucette chérie, vou-

lez-vous être ma femme ? » Raynal a reconquis la fortune. Il n'attendait que ce moment-là pour s'expliquer.

« — Ah ! dit Tony à sa sœur, c'est grâce à moi que tu es « heureuse, puisque c'est à cause de moi que tu as rompu avec « Fernand de Trézé. »

Maintenant que chacun est satisfait, ne chicanons pas sur les vraisemblances du roman que nous venons de lire. Quand une lecture est honnête et attachante, il faut en jouir et ne pas poursuivre trop âprement la vérité des caractères et la logique des événements. D'ailleurs, où sont cette vérité et cette logique ? Partout et nulle part, ce qui équivaut à dire que nous ne les atteindrons jamais complètes et absolues. En ce monde tout est vrai, admissible, inconséquent, et il n'existe pas de chose qu'il soit prudent de nier, comme il n'y en a pas dont on puisse jurer.

S'il est des auteurs qui s'effacent trop derrière leurs personnages, qui dissimulent trop systématiquement, non seulement leur personnalité, mais leurs principes et leurs idées, on ne saurait adresser ce reproche à M. Barrili. Il est toujours, lui, derrière ses personnages ! Il se voit, il se reflète dans chacun des paysages qu'il dépeint. La plaisanterie et le bon mot personnels se font sans cesse entendre. Plus que jamais, cette tendance se remarque dans son avant-dernier roman, *Dalla rupe,* dont nous n'avons pas encore parlé à nos lecteurs, bien qu'il ait deux ou trois mois de date. La scène se passe sur le chemin de la Corniche, entre Gênes et Nice, dans un petit village appelé Varigotti, situé au bord de la mer bleue et entouré de rochers abrupts. Dans ce village vit une belle fille du nom de Madeleine, qui est aimée par Pierre Bardini, un jeune et brave marin. Naturellement, ces amours sont contrariées. Le père de Madeleine, Giacomo Mendaro, ne s'y oppose que faiblement ; mais la mère, Brigida, une vieille femme hargneuse, qui n'a jamais pardonné au père de Bardini de l'avoir courtisée jadis, puis de s'être éloigné d'elle, refuse absolument son consentement. Cependant les jeunes gens ne perdent pas courage. Lorsqu'arrive le moment où Pierre doit rejoindre son vaisseau, il part le cœur plein d'espérance, certain de l'amour de Madeleine, et assuré, croit-il, de la complicité tacite de padron Giacomo.

Un triste temps commence pour la jeune fille. Bardini n'ose lui écrire, il n'a pas de parents à Varigotti, elle ne sait com-

ment avoir de ses nouvelles; pourtant elle lui reste fidèle. Le temps passe, sa mère devient de plus en plus dure, elle lui fait sentir qu'elle est de trop, qu'elle doit se marier absolument. Un étranger, qui est venu s'établir dans le pays, se met alors à fréquenter la maison. C'est un grand homme brun, à la peau olivâtre, aux yeux cruels, qui a fait fortune en Amérique et qu'on appelle le Brésilien. « Voilà celui qui sera ton mari, » dit monna Brigida à Madeleine. La pauvre enfant est épouvantée, c'est une de ces natures qui sentent profondément la douleur et qui ne savent pas lutter. Personne près d'elle pour la soutenir ! Son père est trop faible, sa mère est implacable, Pierre est loin depuis deux ans.... Pourtant elle essaye de se défendre. Elle implore padron Giacomo, elle lui avoue sa terreur du Brésilien, son amour pour Bardini. A ce nom le père se trouble.

« — Comment, tu penses toujours à lui ? Je ne saurais pas « comment te dire....

« — Me dire !... balbutia Madeleine épouvantée ; me dire, « quoi ?

« — Pauvre fille ! Aie patience. Mais un jour ou l'autre tu « devais l'apprendre !

« — Est-il mort? cria-t-elle, se cramponnant à la poitrine de « son père, et fixant ses yeux dans les siens, qui essayaient en « vain de se détourner.

« — La nouvelle est arrivée il y a cinq ou six mois répon- « dit Giacomo Mendaro avec un geste mélancolique de la tête. « Les uns disent qu'il est mort de la fièvre jaune, les autres « parlent d'une autre maladie ; je ne saurais pas te dire.... mais « désormais sa sœur et son beau-père n'ont plus de doutes.... »

Le moyen est trop usé déjà pour que le lecteur ne comprenne pas immédiatement que Pierre n'est pas mort du tout, pour qu'il ne devine pas ce qui va suivre ! Madeleine s'évanouit et prend une fièvre cérébrale, après laquelle, lasse de lutter journellement contre sa famille, elle finit par épouser le Brésilien, en faisant cependant, avant le mariage, certains pactes que celui-ci promet de respecter.

Leur vie conjugale commence sous ces tristes auspices. Madeleine se laisse doucement mourir ; elle a juré devant la Madone qu'elle n'appartiendra qu'à Pierre ; lui mort, elle ne sera à personne ! Le mari accepte cette situation. L'amour qu'il res-

sent pour sa femme est un mélange de désirs, d'orgueil, de remords. Il est né d'une façon étrange. Andrea Ralli, le Brésilien, a connu Pierre Bardini en Amérique et ils se sont liés. Celui-ci lui a parlé de Madeleine, de sa beauté, de son amour ; l'imagination d'André s'est montée, il a éprouvé de loin pour cette femme, dont on lui décrivait les charmes, une passion sauvage qui l'a conduit au crime. Car Pierre Bardini n'est pas mort de la fièvre jaune, il a été assassiné par des sicaires du Brésilien. Mais ses blessures n'étaient pas mortelles. Il guérit et revient à Varigotti pour révéler à Madeleine quel homme elle a épousé ! Émotion, douleur de celle-ci. Le jeune homme lui offre de fuir, elle refuse noblement. Mais ils entendent du bruit derrière eux, quelqu'un les écoute. Pierre se précipite pour découvrir quel est l'intrus. Bientôt, il se voit entouré de douaniers guidés par Andrea Ralli. « Sus au contrebandier ! » crie-t-il ; « Sus à l'assassin ! » répond Pierre. A la vue de sa victime, qu'il croyait morte, le Brésilien se trouble, mais sa colère ne fait que croître. Monté par une chambrière intrigante, qui lui insinue depuis longtemps que sa femme a des rendez-vous mystérieux, il a voulu faire fouiller le pays, et n'a pas trouvé de meilleur moyen que d'aller à Savone déclarer à l'autorité que des contrebandiers infestent le pays. Malgré les déclarations de Pierre, le brigadier doit obéir à sa consigne et poursuivre ses perquisitions. S'il tourne le mur de la maison, dans laquelle elle s'est réfugiée, Madeleine est découverte et perdue ! C'est en vain qu'il essaye d'arrêter le vieux soldat ; la consigne est inexorable.

« — Bien, dit Pierre, vous êtes dix contre un, tout de même je défendrai le passage. » Mais tout à coup il entend une voix qui lui crie de ne pas tenter l'impossible, d'accepter les propositions conciliantes du brigadier.

« — Dieu le veut ! dit-elle. Et vous, souvenez-vous de moi ! »

Madeleine n'est donc plus dans la maison ! Pourquoi est-elle sortie ?... Il se précipite pour la rejoindre. La plate-forme qui surplombe l'abîme est vide aussi !... La jeune femme pour sauver celui qu'elle aime s'est jetée du haut des rochers, *dalla rupe*. Mais en tombant, sa jupe s'est accrochée aux branches d'un arbrisseau. Il y a peut-être moyen de la sauver encore !... Au risque de se fracasser mille fois les os, Pierre tente la descente impossible ; il arrive jusqu'à la jeune femme, il la saisit dans

ses bras, mais elle est à demi morte. Aucun secours n'est possible. Après quelques secondes d'indicible angoisse, voyant qu'aucune espérance ne lui reste, sentant glisser sous son pied les pierres qui lui servent d'appui, Pierre serre frénétiquement Madeleine sur sa poitrine, appuie ses lèvres contre les siennes dans un suprême baiser, et se précipite avec elle dans les flots.

Cette scène est la meilleure du livre, la plus naturelle et la plus vraie. Après ce tragique événement, la tête d'Andrea Ralli se dérange, il se croit sans cesse persécuté par les deux amants, il prétend qu'ils ne sont pas morts, qu'ils reviendront se venger de lui. Un matin enfin on le trouve mort dans son lit, et le volume finit sur ces mots: *Étaient-ils revenus?*

Le second roman de M. Barrili, publié tout récemment, nous semble plus nouveau comme genre et meilleur comme composition. C'est l'histoire d'un grand seigneur napolitain qui, fort fier de l'illustration et de l'antiquité de sa race, est cependant socialiste à sa manière, et fait du château moyen-âge, où il habite toute l'année, une sorte de phalanstère. Ainsi, chaque jour, tous les domestiques et tenanciers dînent avec leur famille à la table du maître. Il les fait instruire, embellit leurs habitations, les traite sur un pied d'égalité, tout en conservant à de certains égards les façons d'un baron féodal. Il croit à la mission de l'aristocratie, mais elle a manqué à son mandat qui était de protéger, de soigner, d'instruire. Il veut essayer d'en relever l'autorité, même au prix des plus énormes sacrifices. Tout cet étalage de théories ne manque par d'intérêt. Lorsqu'on l'accuse d'être socialiste, le comte de Locri répond qu'il est féodal. Au moment où le récit s'ouvre, il reçoit la visite de son fils, le duc de Montemignano, de sa belle-sœur, la duchesse del Valle, et de deux jeunes gens, amis de Ruggero. Le genre de vie qu'on mène à Castroforte les surprend à bon droit. Leur étonnement donne lieu à des discussions trop longues qui alourdissent la narration et rendent la lecture fatigante. Cependant, l'élément romanesque se mêle bientôt aux théories humanitaires. Le jeune duc Ruggero devient amoureux de Maria Grazia, la fille de l'intendant. Cette jeune personne a reçu une éducation très au dessus de son état; la défunte comtesse de Locri s'en est beaucoup occupée autrefois, et, en mémoire de sa femme qu'il pleure toujours, le châtelain de Castroforte lui montre une ex-

trême bienveillance. Cette bienveillance est intrerprétée par la duchesse del Valle comme un amour naissant. Elle charme les loisirs de sa solitude, tantôt en surveillant son beau-frère, tantôt en *flirtant* avec le baron de Angelis, un des camarades de son neveu. La passion du duc Ruggero pour Maria Grazia offre un nouvel aliment à sa curiosité de grande dame désœuvrée et légère. Le père et le fils rivaux, il y a de quoi animer avec un drame de ce genre la solitude la plus austère! Elle ne songe qu'à l'amusement qui en résultera pour elle, et n'a pas une pensée de pitié pour la victime de cette tragédie intime.

Comme il était facile de le prévoir, Maria Grazia ne reste pas insensible aux soins du beau jeune homme qu'elle admire depuis l'enfance; elle n'est pas lente à rendre son amour au fils de sa bienfaitrice. Dans la première effervescence de sa passion, Ruggero jure de l'épouser, mais elle n'exige rien; sa confiance en lui est si grande, qu'elle se donne sans réserve, et lorsque plus tard il a l'air d'avoir oublié ses promesses, elle ne les lui rappelle pas. Chez le duc de Montemignano les sentiments sont passagers; bientôt il se fatigue de sa nouvelle conquête, il lui tarde de rentrer dans le monde. L'influence de sa tante s'exerce sur lui dissolvante et malsaine. Elle fait appel à ses sentiments de vanité et d'orgueil. C'est sans regret maintenant qu'il quittera Maria Grazia; mais, par une dernière lâcheté, il n'ose lui annoncer la nouvelle de son départ; c'est la duchesse qui se charge de ce soin. Elle va chez la mère de la jeune fille, et là, tout naturellement, raconte qu'elle, le duc et ses amis quittent prochainement Castroforte. Maria Grazia s'évanouit de saisissement. Son père survient, il l'interroge, il la presse de questions, la malheureuse enfant affolée avoue son secret. Giovanni Fuscaldo n'hesite pas, il se rend chez le comte de Locri et lui demande justice.

C'est le moment solennel pour les principes du comte. Lui, qui prêche l'égalité morale, qui affirme que la noblesse n'a pour seule raison d'exister que le bon exemple qu'elle donne, que va-t-il faire et décider en aussi pénible occurrence? La lutte morale qu'il soutient ne manque pas de grandeur. Tous les sentiments chez lui sont froissés. Honte de la conduite de son fils, chagrin de la chute de Maria Grazia, frémissement de son orgueil de race.... Pourtant, l'amour de la justice est plus fort que tout

le reste dans l'âme stoïque du châtelain de Castroforte ! Il assemble sa maison, ses domestiques, ses tenanciers. Et c'est devant cette réunion imposante qu'il fait comparaître son fils. Là, il l'accuse d'avoir failli aux lois de l'honneur, et lui ordonne de réparer sa faute en épousant Maria Grazia. Mais le duc de Montemignano proteste, se défend ; il en arrive à accuser la jeune fille d'intrigue, il insinue qu'elle a un autre amant.... Un cri de protestation indignée lui répond:

« — Ah ! infâme ! »

C'est la jeune fille qui apparaît au fond de la salle, et qui vient se défendre des imputations calomnieuses de son misérable amant. Elle n'a appartenu à personne qu'à lui, l'ambition ne l'a jamais guidée.

« — Non, répondit Maria Grazia, je ne vous ai rien de-
« mandé en échange de mon amour. Vous m'offrîtes alors ce
« qu'aujourd'hui vous paraît si honteux ; et moi, je vous ai
« remercié en refusant. Je fermais les yeux, monsieur le duc, pour
« ne pas voir les splendeurs auxquelles, dans un moment de
« folie, il vous plaisait d'appeler une pauvre paysanne. Non, il
« n'est pas vrai que j'aie mis mon amour à si haut prix ; mais
« en vérité je ne m'attendais pas pourtant à cette trahison de
« votre âme ; je ne croyais pas que vous vous apprêtiez à
« fuir comme un lâche, n'hésitant pas aujourd'hui à me jeter
« au visage une calomnie qui me bouleverse, et contre la-
« quelle, je le jure devant Dieu, non seulement la mienne,
« mais une autre vie proteste.... »

Ces paroles de noble indignation finissent dans un sanglot. Tous sont émus, sauf Ruggero. Son cœur s'est endurci. Il voit luire en ce moment devant ses yeux toutes les grandes scènes de la vie mondaine. Non, il n'y renoncera pas pour un mariage qui le rendrait, aux yeux de ses pairs, un objet de ridicule.... C'est en vain que son père lui adresse un nouvel appel. Il refuse de remplir son devoir.

« — C'est votre dernier mot ?

« — Oui, le dernier.

« — Eh bien, qu'il en soit ainsi, dit le comte de Locri.
« Duc de Montemignano, ce que je dois faire me sera dicté par
« la loi qui assiste encore les pères. Mais sachez cela, dès au-
« jourd'hui : c'est que désormais vous pouvez vous considérer

« comme d'une autre famille et que vous n'avez plus rien à « espérer de moi. Retirez-vous dans vos appartements, où vous « attendrez mes ordres: les derniers qui je vous donnerai.

« Puis se tournant vers la fille de Giovanni Fuscaldo, il pour- « suivit avec une affectueuse gravité:

« — Maria Grazia, je ne puis vous offrir la réparation que « vous étiez en droit d'attendre de la part de l'homme auquel « vous vous étiez confiée. Mais une obligation me reste. Les « pères doivent réparer les fautes de leurs fils coupables. On ne « veut pas faire de vous une duchesse de Montemignano; soyez « comtesse de Locri. »

Cette proposition, aussi étrange qu'inattendue, cette volonté d'expier les crimes d'autrui pour laver de toute tache le nom qu'il porte, ce courage de mettre en action des théories plus généreuses que pratiques, tout cela donne un relief particulier au caractère du comte de Locri, et fait l'originalité du roman de M. Barrili. Ruggero hausse les épaules, la duchesse del Valle sourit ironiquement, mais un long cri d'enthousiasme sort de la poitrine de tous les tenanciers. Cependant, Maria Grazia veut refuser. Le comte de Locri ne le lui permet pas. Il ne sera pour elle qu'un père, il le jure ici solennellement, mais il faut qu'elle l'accepte pour époux, afin de donner un nom à l'enfant qu'elle porte. Il y a tant de grandeur et d'abnégation dans ce sacrifice de soi-même, que les amis du duc Ruggero, si modernes qu'ils soient dans leur égoïsme, se sentent émus en faveur du père, et indignés contre le fils. La duchesse, elle, ne se laisse pas attendrir. Elle essaye d'ébranler la résolution de son beau-frère; c'est la voix du monde, de l'intérêt personnel, des préjugés de caste qui se fait entendre, le comte Galvano reste inébranlable.

Tandis qu'on s'occupe des apprêts de ce singulier mariage, le duc de Montemignano est frappé par une balle inconnue. Le meurtrier n'est autre que Bruno Cetraro, l'ancien soupirant de Maria Grazia, celui-là même que le duc accusait d'être son amant. La scène à laquelle il vient d'assister a bouleversé l'âme du garde-chasse; le fils par son indignité, le père par son héroïsme viennent de lui enlever à jamais toute espérance de bonheur! Sa tête se monte, son sang bouillonne et l'aveugle; la destinée lui fait rencontrer Ruggero dans un bois écarté. Il est armé, la tentation est trop forte, il prend son fusil, épaule,

vise, le jeune duc tombe.... Alors Bruno comprend l'horreur de son crime, mais sa nature violente, au lieu de le pousser au repentir, l'incite toujours plus à la révolte; il se jettera dans le brigandage.... Pour commencer, il quitte Castroforte et se cache dans les bois. Après dix jours d'une vie de sauvage, il voit apparaître un messager qui vient de la part du duc de Montemignano; le jeune homme désire lui parler. Bruno fait des difficultés, ne veut pas se rendre à l'appel, il a peur qu'on ne le soupçonne, que sa disparition ne lui nuise.

« — On sait pourquoi vous êtes parti, lui dit alors le messa-
« ger, le comte de Locri vous a envoyé à Reggio pour affaires.... »

Du même coup Bruno comprend, par ce généreux mensonge de son maître, que le comte connaît son crime et qu'il veut le sauver ! Cette sublimité l'accable. Il se rend auprès de Ruggero.

« — Je te remercie d'être venu, lui dit celui-ci. Et aussi,
« ajouta-t-il en baissant la voix, de m'avoir fait une lorgnette
« à travers les côtes. »

Le danger et les souffrances que vient de traverser le duc de Montemignano ont fait de lui un homme nouveau, ont purifié son cœur des idées mesquines et égoïstes qui l'étouffaient. Pendant son délire, il a vu une femme penchée à son chevet; cette femme c'est Maria Grazia qui le soigne avec un dévoûment infatigable. A peine a-t-il repris complètement ses sens, qu'elle disparaît; mais son souvenir reste, il attendrit l'âme du jeune duc et lui fait comprendre ses torts. C'est alors qu'il veut voir son meurtrier. Tous deux ont besoin de se pardonner mutuellement. Il a ravi son bonheur à Bruno Cetraro, il est juste que celui-ci ait tenté de lui prendre la vie.

Ce changement moral, si complet, n'est peut-être pas très vraisemblable. L'être égoïste, froid, lâche, qui, non seulement n'a pas été touché du malheur de celle qu'il aime, mais qui pour se dégager de toute responsabilité n'a pas reculé devant une calomnie infâme, ne doit pas pouvoir se transformer, car en lui les éléments généreux manquent.

Malgré ces réserves, l'on voit avec plaisir Bruno Cetraro sauvé du brigandage par la générosité de ses maîtres. Et le jour du mariage du châtelain de Castroforte, tout le monde est soulagé lorsque le fils vient prendre inopinément, au pied de l'autel, la place du père, aux côtés de Maria Grazia. Chaque

chose est rentrée dans l'ordre. Tous les cœurs sont satisfaits, sauf celui de la duchesse del Valle.

Il a été décidé que Ruggero, comme expiation de sa conduite, partirait pour l'Amérique, le jour même de ses noces, afin d'étudier les institutions libres de ce pays, et de se débarrasser de ses préjugés. Il emmène avec lui Bruno Cetraro.

Au moment de partir, le jeune duc se jette aux genoux de sa femme. Maria Grazia le relève tendrement et le baise au front.

« — Une année! s'écria-t-il en sanglotant.

« — Non, ne le dis pas! murmura la douce créature. Ton « père te rappellera avant le terme. Je pleurerai tant en « t'attendant! »

Disons quelques mots, avant de terminer, du roman de M. Eugenio Riccardi, qui a pour titre: *Le chimere del conte di Cassinis*. C'est un journal, écrit au jour le jour, et qui contient toute la vie d'un homme. Une triste vie, qui, commencée sous des aspects brillants, finit dans la misère, l'abandon et la déconsidération. Et cela sans grandes passions et sans vices saillants, simplement par maladresse, naïveté, sottise, surtout par la fréquentation de gens inférieurs. L'ouvrage est alourdi par des longueurs et des répétitions inutiles, mais il ne manque pas d'un certain mérite et exciterait même de l'intérêt, si tous les personnages qui s'y meuvent n'étaient pas d'une vulgarité déplorable et d'une infériorité morale écœurante. Les qualités d'observation de cet écrivain pourraient, nous semble-t-il, s'exercer en moins mauvaise compagnie, et chacun y gagnerait, les lecteurs comme l'auteur.

THOMAS EMERY.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

SOMMAIRE.

§ 1.er ITALIE. — *a*) Nouvelles financières: Compte-rendu du Trésor. *b*) Crises financières. *c*) Chemins de fer. *d*) Certificats de jauge: l'Italie et la Russie. *e*) Le Gouvernement italien et la Conférence de Londres pour les intérêts de la dette en Égypte. *f*) Les sujets italiens et les passeports pour la Turquie. — § 2.me FRANCE. *a*) Brouettes métalliques à deux roues destinées au transport du coke et du minerai. *b*) Portières de Shumaks. *c*) Sels destinés aux usages industriels en France. *d*) Sucres destinés à l'exportation (France et colonies). *e*) Conférence monétaire internationale. — § 3.me BELGIQUE. Prêt agricole. — § 4.me ANGLETERRE. Statistique des écoles catholiques. — § 5.me Dépense pour un voyage autour de l'Afrique. — § 6.me MARTINICA. Droit perçu sur les sucres. — § 7.me Statistique de l'opium. — § 8.me Les chemins de fer et les télégraphes en Chine — § 9.me (Publication) Les idées de M. Baudrillart.

§ I. ITALIE. — a) *Nouvelles financières.*

Il résulte du dernier compte-rendu du Trésor que, pendant le mois de juillet, les recettes des douanes ont donné 45,477,593 fr., et l'impôt sur les affaires 18,912,530 fr., soit un total de 64,390,123, équivalant à une diminution de 213,995 fr. par rapport au mois de juillet 1883.

La direction générale des postes communique le relevé suivant de la situation des caisses d'épargne postales, au 30 juin:

Livrets précédemment en cours. . .		913,132
» délivrés en juin		21,426
		934,558
Livrets remboursés. . .		4,424
Restent. . .		930,134
Crédits des déposants des mois précédents	129,199,116. 84	
Dépôts effectués en juin . . .	9,564,867. 80	
	138,763,984. 64	
Remboursements du même mois	7,539,369. 82	
	131,224,614. 82	

b) *Crises financières.*

Les crises produites par la faillite de douze millions et demi de la fabrique des produits chimiques à Milan et le procès contre les administrateurs de la Banque de Constructions à Milan sont considérés comme des désastres financiers.

c) *Chemins de fer.*

Le ministre des travaux publics a fait de vives instances à l'Administration des chemins de fer de la Haute-Italie, pour qu'elle mette un terme aux causes de retard dans la marche des trains de voyageurs, en séparant, s'il le faut, le service des marchandises à grande vitesse de celui des voyageurs, afin d'éliminer ainsi les trop nombreux inconvénients qui se sont vérifiés pendant le second semestre de l'année dernière.

A ce propos nous savons que l'Administration des chemins de fer susdits a déjà pourvu à l'institution de trains spéciaux de marchandises à grande vitesse sur plusieurs lignes de son réseau, et qu'elle en instituera d'autres, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera.

d) *Les certificats de jauge : l'Italie et la Russie.*

Les navires russes munis de certificats de jauge délivrés en Russie après le 19-31 décembre 1879, et les navires finlandais munis de certificats de jauge, délivrés en Finlande après le 31 mai 1877, arrivant dans un port italien, ainsi que les navires italiens munis de certificats de jauge délivrés en Italie, aux voiliers après le 30 juin 1873 et aux bateaux à vapeur après le 21 septembre 1882, arrivant dans un port russe ou finlandais, seront exemptés du réjaugeage, et la capacité nette des navires inscrite dans ces certificats sera admise comme base pour le calcul des droits de navigation.

Les dispositions du règlement russe ne s'accordant pas entièrement avec les dispositions italiennes, relativement au mode suivi pour déterminer les espaces destinés à la machine et soutes à charbon des bateaux à vapeur, les déductions à cet égard, pour les navires italiens abordant dans un port russe, seront calculées d'après les chiffres indiqués dans les certificats de jauge en conformité du règlement russe sanctionné le 20 décembre 1879-1er janvier 1880, sans mesurage de navire.

Cette mesure sera appliquable dans les ports italiens aux navires russes y abordant, si les capitaines des dits navires en expriment le désir; et dans ce cas on se conformera aux dispositions du règlement italien.

Les réglements finlandais ou italiens étant en substance les mêmes, l'article qui précède ne concerne pas les navires finlandais en Italie ni les navires italiens en Finlande, pour lesquels on procédera exclusivement d'après l'article suivant :

En cas de remesurage partiel des navires, les frais seront calculés d'après les règlements en vigueur dans les pays respectifs, mais seulement pour le mesurage des espaces qui ont été réellement jaugés.

Les prescriptions ci-dessus sont appliquables aux navires munis de tout autre moteur mécanique.

La présente déclaration est en vigueur depuis le 19 juin-1er juillet de cette année.

e) *Le Gouvernement italien et la Conférence de Londres pour les intérêts de la dette en Égypte.*

Le Gouvernement italien à la Conférence de Londres a appuyé le Gouvernement anglais au point de vue surtout des intérêts de la dette en Égypte, et il a su témoigner une sympathie sincère et active envers l'Angleterre, dont l'appui est précieux dans les questions relatives à la Méditerranée, afin de concilier les droits des porteurs de titres égyptiens avec les exigences d'une situation politique qui, si elle était livrée au hasard des événements, pourrait jeter l'Europe dans les plus graves complications.

f) *Les sujets italiens et les passeports pour la Turquie.*

Les sujets italiens qui veulent se rendre dans l'empire ottoman doivent faire viser leur passeport, au lieu de départ, par l'autorité diplomatique ou consulaire ottomane.

Dans le cas où il n'y aurait pas d'agent ottoman dans la localité, le visa de l'autorité italienne pourra suffire, mais le passeport devra être visé par le premier fonctionnaire turc qui se trouvera le long des pays parcourus, et cela sous peine de se voir repoussé en arrivant sur le territoire de l'empire.

Les Italiens qui se rendent en Turquie doivent, dans l'espace de six mois à partir du jour de leur arrivée, présenter leurs passeports aux autorités locales ottomanes en indiquant le lieu où ils veulent s'établir, la durée de leur séjour, et doivent en demander la permission.

§ II. France. — a) *Brouettes métalliques à deux roues destinées au transport du coke et du minerai.*

Le Comité consultatif des arts et manufactures a été saisi de la question de savoir quel classement il y a lieu d'appliquer à des brouettes métalliques à deux roues, munies de brancards, destinées au transport du coke et du minerai des lieux de dépôt aux hauts fourneaux.

Il a été reconnu que, dans la construction de ces véhicules, l'acier représentait environ les trois quarts du poids total et que le reste était en fer. Conformément à l'avis rendu par le Comité, le ministre des finances, d'accord avec son collègue au département du commerce, a décidé, le 8 mai courant, que ces brouettes doivent être assimilées aux wagons de marchandises pour chemins à voies étroites, lesquels sont taxés au droit de 10 fr. les 100 kilogrammes, c'est-à-dire au même droit que les pièces détachées de machines en acier poli, limées et ajustées, pesant plus d'un kilogramme.

b) *Portières de Shumaks.*

Conformément à un avis du Comité consultatif des arts et manufactures et d'accord avec son collègue au département du commerce, le ministre des finances a décidé, le 16 mai courant, que les tissus de laine pour ameublements, originaires des pays voisins du Caucase, connus sous le nom de *Portières de Shumaks*, offrant une certaine analogie avec les portières de Karamanie et du Diabékir, dont le classement a été déterminé par décision du 30 décembre 1882, devront suivre le même régime que ces derniers tissus, c'est-à-dire qu'ils devront être imposés au droit de 100 fr. les 100 kilogrammes, afférent aux étoffes de laine pour ameublement, pesant plus de 400 gr. le mètre.

c) *Sels destinés aux usages industriels en France.*

Conformément à un avis du Comité consultatif des arts et manufactures, le ministre des finances, d'accord avec le ministre du commerce, vient d'étendre aux fondeurs en zinc l'autorisation, accordée déjà aux tanneurs, aux potiers, etc., de recevoir des lieux de production ou des entrepôts généraux, après dénaturation, les sels qu'ils emploient dans leur industrie.

d) *Sucres destinés à l'exportation* (France et colonies).

A partir du 1er janvier 1884, les sucres destinés à l'exportation sont assujettis à un droit moyen unique, quelle que soit la qualité.

Les sucres continueront à être divisés en trois catégories, spécifiées comme il suit:

1re catégorie: Sucres cristallisés, cuits dans le vide, quelle que soit la nuance;

2me catégorie: Sucres menus grains;

3me catégorie: Sucres pour sirop, dits bas produits.

L'estimation des différents types sera arrêtée par la commission des mercuriales, d'après les cours de la place, qui serviront à déterminer une moyenne des prix.

La valeur moyenne des prix courants dans la colonie, par 100 kilogrammes, sera obtenue d'après les coefficients suivants:

60 % pour la 1re catégorie;
30 % pour la 2me catégorie;
10 % pour la 3me catégorie.

Le produit de la valeur moyenne des sucres, calculé à raison de 4 % les 100 kilogrammes, représentera la quotité du droit moyen unique.

Sont et demeurent abrogées toutes les dispositions contraires.

e) *Conférence monétaire internationale.*

Sur la proposition de la France et de la Suisse, une conférence monétaire se reunirait à Paris, le 25 octobre, pour examiner les changements à introduire, s'il y a lieu, dans l'union latine, ou liquider l'union si l'on ne parvient pas à s'entendre.

D'après les renseignements qu'on a, les États associés sont disposés à continuer l'union sous la condition que la circulation des pièces d'argent ne soit pas augmentée, et que, lors de la cessation de l'union, chaque pays s'oblige à reprendre les pièces d'argent émises par lui en les remboursant soit en or, soit en lettres de change payables dans le pays auquel on aurait à reprendre les monnaies d'argent.

Les questions subsidiaires, qui seront soulevées dans cette conférence, auront pour but de chercher à assurer dans tous les pays de l'union une égalité absolue de traitement entre l'or et l'argent, et de chercher à rendre l'emploi des pièces de 5 francs en argent plus général par la suppression des monnaies qui leur font concurrence, comme les pièces de 5 francs en or et les coupures de billets de banque au dessous de 20 francs.

§ III. Belgique. — *Prêt agricole.*

Le Conseil général de la caisse générale d'épargne et de retraite; vu la loi du 15 avril 1884 autorisant la caisse générale d'épargne et

de retraite à employer en prêts aux agriculteurs une partie de ses fonds disponibles; considérant qu'il y a lieu de déterminer, sous l'approbation du ministre des finances, les conditions des prêts ainsi que celles de l'organisation des comptoirs; sur la proposition du Conseil d'administration a arrêté un règlement pour l'exécution du titre Ier de la loi sur les prêts agricoles, qu'on peut considérer comme un vrai progrès pour l'agriculture, pour ce qui regarde les comptoirs et leurs responsabilités et les dispositions qui permettent d'organiser, dans la forme adoptée pour les opérations de la caisse d'épargne, un service de comptes courants qui remplacera avantageusement les ouvertures du crédit.

Le taux de l'intérêt des prêts agricoles est fixé à 4 pour cent par an, y compris la commission allouée aux comptoirs.

Cette commission est fixée au quart du produit des opérations. [1]

§ IV. Angleterre. — a) *Statistique des écoles catholiques.*

Les catholiques anglais, mécontents de la manière dont les auteurs de la loi scolaire de 1870 ont rempli leurs promesses envers les partisans de l'enseignement libre, organisent depuis quelque temps de nombreuses réunions afin d'aviser aux moyens de faire réformer le nouveau code scolaire. Ce qu'ils veulent, avant tout, c'est la disparition d'une anomalie qui existe dans la loi actuelle. Ils payent comme tout le monde les taxes scolaires imposées pour soutenir l'enseignement officiel; ils entretiennent des écoles qui font concurrence aux leurs, et en retour ils n'obtiennent de l'État, pour venir en aide à l'enseignement libre, qu'une subvention dérisoire. Pour les *School Boards*, au contraire, le Gouvernement fait des dépenses considérables.

Les écoles catholiques étaient en 1870 au nombre de 666, fréquentées régulièrement par 75,127 élèves. Leur nombre s'élève maintenant à 1,562, fréquentées quotidiennement par 190,540 enfants. Comme on le voit, depuis 1870 la population scolaire a plus que doublé, mais les dépenses ont doublé aussi. Au lieu de payer 250,000 livres, comme il y a quatorze ans, pour l'entretien de leurs écoles, les citoyens catholiques en déboursent actuellement plus de 645,000. Quant aux dépenses faites pour la fondation de toutes les écoles libres du Royaume-Uni depuis 1870, elles atteignent un chiffre énorme. La construction et l'aménagement des classes n'a pas coûté moins de 13,000,000 de livres, et leur entretien coûte annuellement environ 700,000 livres. Le Gouvernement n'intervenant que pour quelques milliers de livres dans les frais de l'enseignement libre, il en résulte que cette somme de 700,000 livres est une épargne faite par l'État. Tels sont les faits que lord Denbigh, l'évêque catholique de Salford, et le chanoine Carroll ont révélés dans le *meeting* qui s'est tenu à Birkenhead.

§ V. — *Dépense pour un voyage autour de l'Afrique.*

Se trouve-t-il parmi nos lecteurs des personnes qui veuillent faire un voyage autour de l'Afrique?

La société d'exploration commerciale en Afrique, établie à Milan, leur en fournit l'occasion.

A la suite d'accords pris avec la société de navigation générale italienne, elle a organisé un voyage de circumnavigation de l'Afri-

---

[1] Voir le règlement 1er mai 1881.

que qui peut être très utile aux jeunes gens sortis des écoles supérieures de commerce ou techniques, ainsi qu'aux négociants et aux commerçants.

Un premier voyage sera effectué à la fin de cette année. Le départ de Gênes ou de Naples est fixé au 4 septembre : le retour en Italie aura lieu à la fin de décembre. On touchera Alger, Tanger, Mogador, Saint-Louis, Lagos, Loanda, le Cap, Natal, Tamatava, Zanzibar, Aden, Assab, Massaua, Suez, Port-Saïd, Alexandrie et Tunis.

Le prix du passage est de 5,000 francs, à payer en trois versements.

Le voyage ne doit s'effectuer que si, au 30 juillet, quarante voyageurs se sont fait inscrire.

§ VI. Martinique. — *Droit perçu sur les sucres.*

Le droit *ad valorem* perçu sur les sucres à la sortie, conformément au paragraphe 2 de l'article 3 de l'arrêté du 16 janvier 1850, est remplacé, à partir du 1er janvier 1884, par un droit spécifique de 1 fr. 40 per 100 kilogrammes sur les sucres de toutes qualités et sur les sirops. Ainsi que pour les tafias, ces droits à la sortie deviendront exigibles au moment où la douane délivrera le permis d'embarquement pour l'exportation.

§ VII. — *Statistique de l'opium.*

L'opium, qui conduit ceux qui le fument à l'idiotisme, coûte à la Chine annuellement 400 millions de francs.

L'inexplicable habitude, empruntée aux sauvages, de faire brûler contre les lèvres une feuille de tabac, afin d'absorber une certaine dose d'un poison stupéfiant, très pernicieux, la nicotine, coûte à la France, tous les ans, 360 millions de francs; à l'Italie, 138 millions; à la Belgique, 30 millions, et aux pays civilisés plus de 3 milliards, prix modéré pour les 680 millions de kilogrammes de tabac qui sont consommés chaque année, d'après un statisticien autrichien très estimé, M. von Neumann-Spallart. L'élite de l'humanité dépense donc 9 à 10 milliards par an pour s'empoisonner à haute ou à petite dose.

§ VIII. — *Les chemins de fer et le télégraphe en Chine.*

On est en ce moment en train de poser les fils d'une grande ligne qui, de Shanghaï, se dirigera sur les différents ports fluviaux du Yang-tse-Kiang; l'une des sections fonctionne déjà depuis le 27 avril de cette année. Le mois d'auparavant, on avait inauguré le télégraphe allant sur la côte orientale jusqu'à Fu-Tcheu.

Les Chinois, au commencement de cette année, ont songé à l'établissement d'une ligne construite dans un but stratégique, ligne allant de Canton à la frontière du Tonkin.

A la fin de février, les fils avaient atteint les limites de la province de Kouang-Si, et l'on espérait d'avoir bientôt terminé.

Il ne faut pas oublier de mentionner le câble de Canton à Haïphong (Tonkin) et celui de Nagasaki (Japon) à Fousan (Corée), qui passe par l'île de Tsausima; les deux voies de communication télégraphique sont ouvertes depuis quelques mois seulement.

Au début le peuple usa peu du télégraphe. Aujourd'hui la méfiance contre la nouvelle institution commence à disparaître.

§ IX. — (Publication). *Les idées de M. Baudrillart.*

M. Baudrillart[1] a plusieurs fois abordé la question des *rapports de la morale et de l'économie politique*, lorsqu'elle fut mise au concours par l'Académie des sciences morales et politiques. Son mémoire obtint le premier prix.

Il en a publié la première édition il y a plus de vingt ans, mais il y manquait une seconde partie qui vient s'ajouter à ce volume, et qui le complète par l'examen des questions relatives à la « circulation, » à la « répartition » et à la « consommation » des richesses, comme on dit en termes d'école. Quant à la première partie, il l'a revue avec soin, tenant compte du temps écoulé, sans en rien changer quant au fond.

La première partie du livre est spécialement théorique, et se rapporte surtout aux principes; tandis que la seconde offre un caractère plus pratique et touche aux questions sociales de notre temps. L'examen des doctrines philosophiques et morales occupe les premières leçons. Son but principal a été de renouveler les discussions d'ordre philosophique par des applications spéciales à l'économie sociale, côté longtemps négligé par les philosophes purs.

La détermination des rapports de la morale et de l'économie politique a conduit l'auteur à l'examen de quelques-uns des problèmes qui ne cessent pas de tenir une grande place dans les études des réformateurs et dans les préoccupations publiques. Ainsi, les noms et les idées d'un Prudhomme, d'un Louis Blanc et d'autres organisateurs se rencontrent plus d'une fois dans ses pages.

L'auteur a cherché les harmonies de la morale et de l'économie politique et il a vu, en partie, dans ces harmonies le salut et le progrès de nos sociétés si agitées. Il a établi dans ce livre que le problème social est et restera toujours essentiellement moral, qu'il n'y a aucun arrangement savant, aucune combinaison portant sur le travail, le crédit, la répartition des richesses, le système des impôts, qui puisse se passer des principes de droits et de justice, et de la pratique des devoirs par les individus, véritable matière vivante de la société.

C'est à M. Baudrillart que revient la gloire d'avoir attiré encore une fois l'attention du monde savant sur ces questions, et son ouvrage est le plus remarquable qu'on a publié sur ces arguments.

ALBERT ERRERA.

---

[1] *Économistes et publicistes contemporains. Philosophie de l'économie politique*, Paris, librairie Guillaumin et C.ie Des rapports de l'économie politique et de la morale, par M. H. Baudrillart, membre de l'Institut, ancien professeur d'économie politique au collége de France. Deuxième édition, revue et considérablement augmentée.

CORRESPONDANCES

Lettre des Pays-Bas.

Au moment ou je vous écris, la Hollande se trouve à la veille de célébrer une de ces fêtes qui, bien plus que titres ou crachats, font la gloire de l'homme qui en est l'objet. Il est beau, il est bon, il est juste, qu'un peuple entier se réunisse pour fêter un de ses grands hommes, que les chismes s'effacent et que les voix des partis se taisent, pour s'unir dans un enthousiasme fraternel qui se communique insensiblement à la foule, jusqu'à ce que les plus froids s'en sentent gagnés. Le héros du jour est cette fois un poète, bien connu aussi à l'étranger; le professeur Antonioli traduisit en italien un de ses ouvrages, la *Camera Obscura*, un chef-d'œuvre d'esprit et de finesse; et un grand nombre de ses poésies furent traduites en français, en allemand et en anglais. *Nicolaas Beets* est peut-être l'auteur le plus populaire des Pays-Bas, et il y a droit. Bien que devant atteindre, le 13 courant, sa soixante-dixième année, c'est un vigoureux vieillard, à la tête expressive et belle, et au cœur toujours jeune et enthousiaste. Nul n'a su entrer plus avant dans l'âme du peuple néerlandais et y trouver plus de poésie; quelques simples strophes comme *Alovi Kniertje* vous livrent tout un tableau et vous font aimer les gens qu'il vous dépeint. Né à Harlem, le 13 septembre 1814, il devint pasteur protestant et se distingua bientôt par son éloquence peu commune; il suffisait de l'avoir entendu pour être sous le charme de ce grand orateur, dont la parole était cependant toujours si simple. Ceux-là même, d'entre son auditoire, qui ne partageaient pas ses croyances religieuses, ne pouvaient s'empêcher de subir l'ascendant de ces accents sortis du cœur et de cette voix puissante. Bien que calviniste très prononcé, jamais on ne rencontrait chez lui la moindre intolérance, et le Gouvernement honora à juste titre son mérite exceptionnel en le nommant professeur de théologie à l'université d'Utrecht, un poste qu'il occupa glorieusement jusqu'au commencement de cette année.

La *Camera Obscura*, dont le succès se prolongera tant qu'il y aura un Hollandais pour aimer et apprécier la littérature, et qui fut publié sous le nom de plume de *Hildebrandt*, a été écrit sans que l'auteur lui-même se doutât un instant de la faveur avec laquelle son ouvrage serait accueilli. Il composait les petits croquis dont se compose le volume, pour les lire durant les visites qu'il faisait à sa belle-mère, une vieille dame d'un esprit supérieur, et qui aimait à réunir autour d'elle des hommes instruits. Quant à sa poésie et ses autres œuvres, elles sont toutes grandes et belles, soit qu'elles nous retracent quelque page de l'histoire du pays, soit qu'elles traitent simplement quelques petites idylles du peuple, ou chantent un sentiment religieux. Puisse la Hollande garder longtemps encore ce maître, qu'elle chérit autant qu'elle l'admire!

Avant de terminer cette correspondance, il me faut encore dire un mot sur une nouvelle publication qui promet beaucoup: *De drie Falen* (Les trois langues), une revue qui contiendra des articles sur les écueils que peut offrir la grammaire du français, de l'anglais et de l'allemand; des traductions de ces langues en hollandais, et du hollandais en français, allemand et anglais; l'explication des termes usités, etc., etc. Nous ne doutons pas du succès de cette entreprise, qui pourra être d'une rare utilité à tous ceux qui désirent se livrer à une étude sérieuse de l'une ou l'autre de ces langues, et qui a le mérite d'être confiée à la rédaction de trois hommes extrêmement capables: MM. C. A. Hofman de la Haye, L. P. H. Eijkman de Leyde, et Jaco U. de Beer d'Amsterdam. Nous abuserions de l'hospitalité qui nous est accordée dans ces pages, si nous nous arrêtions ici à énumérer tout ce que les progrès de la science dans les Pays-Bas doivent déjà au zèle de ces trois messieurs. Qu'il nous suffise donc de ne mentionner, pour prouver combien ils sont infatigables, que l'un d'eux, M. Jaco de Beer. Il est rédacteur en chef du *Portefeuille*, un journal hebdomadaire très intéressant, du *Forneel*, revue qui traite des théâtres et des productions dramatiques, de *Onze Volkstaal* qui est consacré entièrement à l'étude approfondie de la langue néerlandaise; et que parmi ses nombreux travaux des dernières années, plusieurs gros volumes sur la littérature anglaise, depuis les temps les plus reculés, font le plus grand honneur à son érudition reconnue.

CHARLES LUCIEN.

Lettre de Montévidéo.

Montévidéo, le 15 Juillet 1884.

« La Plata. » — Qu'est-ce que la Plata? Le lecteur s'imagine, peut-être, que je vais lui parler de l'immense fleuve de l'Amérique du Sud, formé par le Parana et l'Uruguay; ou bien craint-il que je veuille lui esquisser quelques généralités sur la région traversée par ce fleuve qui lui prête son nom. Point du tout. La Plata est une ville. Une ville dont la création ne date que d'hier, et qui, malgré cela, ne laisse pas que d'être, par sa grandiosité, un exemple frappant des résultats que peut atteindre un homme de caractère énergique, lorsqu'il sait profiter des circonstances et des moyens qu'il trouve heureusement à sa disposition. Cet homme a dit: « Que La Plata soit, » et La Plata fut. Et la ville s'éleva majestueuse du sein du désert, aussi vite que se produit un changement de décor dans une féerie, ou comme si elle avait surgi sous l'influence mystérieuse d'un génie puissant. Mais voici d'abord l'origine de cette œuvre surprenante.

La république Argentine n'avait jamais eu de capitale définitive. Il y a plusieurs années Buenos-Ayres s'était séparée de la Confédération, et le Gouvernement siégeait à Parana. Lors de la victoire de Pavon remportée par Buenos-Ayres contre les confédérés, le général Mitre qui était le gouverneur de la province, fut élu président de la république, et la capitale fut portée provisoirement à Buenos-Ayres, qui devint alors la résidence des deux Gouvernements.

Mais l'antagonisme qui subsistait toujours entre les autorités de la province et celles de la nation, allait sans cesse s'accentuant de

plus en plus, jusqu'à ce qu'elle dégénéra en véritable lutte, et que la guerre civile éclata de nouveau.

Après des combats ou 3,000 hommes avaient succombé, le calme retabli, on convint de part et d'autre que la seule cause de ces désastres était la résidence des deux Gouvernements dans la même ville. Alors les autorités de la province furent invitées à céder Buenos-Ayres à la nation, pour en faire la capitale de la république. On obtint l'adhésion, Buenos-Ayres fut fédéralisée, et le pouvoir exécutif fut chargé de choisir un emplacement pour une nouvelle capitale de la province. La fondation de La Plata était à peine décrétée que déjà les travaux étaient commencés; et depuis lors ils se poursuivent avec un entrain et un enthousiasme extraordinaires. L'ex-gouverneur de la province, le docteur Dardo Rocha, homme de grande influence, d'une activité exceptionnelle, et qui disposait des capitaux de la banque de la province, a été l'inspirateur et l'âme de cette entreprise gigantesque, dont on avait dit prématurément tant de mal et tant de bien.

Je suis donc parti tout exprès de Montévidéo, pour aller voir de mes yeux la nouvelle ville; c'était le seul moyen de dégager les inconnues.

Le trajet de Montévidéo à Buenos-Ayres s'acclomplit dans une nuit sur des bateaux à vapeur construits *ad hoc*, et il y en a des splendides. On part à cinq heures du soir et l'on arrive à six heures du matin. Comme rien ne me retenait à l'ex-capitale de la province, je pris tout de suite le train pour La Plata, où je descendis à dix heures; la distance n'étant que de 60 kilomètres environ.

Arrivé sur l'emplacement de la nouvelle cité et au beau milieu des constructions, je fus tout étonné de la confusion qui s'engendra dans mon esprit, ne sachant distinguer si je me trouvais dans une ville ou en pleine campagne. Je voyais bien surgir, par-ci par-là, les masses énormes de bâtiments inachevés; mais je découvrais en même temps les traces récentes des sillons de l'année précédente, et meme plusieurs endroits où le terrain était encore couvert des débris de la dernière moisson. Çà et là, des tiges de plantes, des broussailles, des graminées, des buissons encore verdoyants, du maïs entre des piles de briques et des monceaux de sable apprêté pour le mortier; puis des mottes de terre gazonnée attendant le déblai, voire même des arbres dont les troncs étendus dans la fange et retenus au sol par les racines mal arrachées, encombraient les passages. Et partout des restes de récolte, des tronçons de choux, des épluchures de légumes, autour desquelles des poules picoraient, et des tas de fumier où quelques cochons se vautraient dans la vase avec des grognements de volupté satisfaite.

J'avoue que, dans le premier moment, ce fut une bien triste déception pour quelqu'un qui venait de faire presque deux cents kilomètres, à seule fin de constater cette merveille. Cependant je ne perdis pas contenance, et, la première impression évanouie, je laissai aller mon cheval au petit trot et me mis à parcourir la ville en tout sens, avec le ferme propos d'en avoir pour mes frais. Il n'en fallait pas tant pour modifier mon jugement et me remettre de bonne humeur.

Il serait absolument nécessaire d'avoir recours à un croquis pour donner une idée exacte de la disposition des différents quartiers de la future capitale de la province, dont le rues principales aboutissent à une place centrale, entourée d'édifices colossals. Je me bornerai donc ici à indiquer quelques particularités parmi les plus saillantes.

Le terrain choisi étant assez accidenté, plusieurs points de la ville sont tout à fait inondés au temps des fortes pluies. Cela a

donné occasion aux adversaires de cette entreprise d'appeler La Plata la « ville des grenouilles. » Mais c'est une mauvaise plaisanterie. Les travaux de nivellement qui se poursuivent avec ardeur, et auxquels sont employés des centaines d'ouvriers, feront bientôt disparaître cet inconvénient. Un système d'égouts, établi pour l'écoulement des eaux, viendra ensuite compléter l'assainissement. En outre, un grand bois d'eucalyptus, situé tout près de la ville, et la séparant des marécages qui cotoyent le fleuve à cet endroit, contribuera puissamment, par ses émanations salutaires, à entretenir une atmosphère embaumée de senteurs bienfaisantes.

Je reviens aux édifices publics, les seuls dignes de mention, et qui présentent un ensemble de grandiosité imposante.

Ils sont tous de forme carrée, ayant un côté de 100 mètres, et quelques-uns même de 120; ce qui donne un hectare de superficie pour les premiers, et 14,400 mètres carrés pour les seconds. J'en ai compté une quinzaine, distribués régulièrement et à de petites distances, sur une surface de 4 kilomètres carrés. Parmi les plus majestueux, on remarque le palais du Gouvernement, celui de la banque de la province, la banque hypothécaire, le palais des ingénieurs et le local de l'instruction publique. Le style moderne, simple et sévère y domine partout, sauf quelques anomalies dans les détails, dues sans doute à une certaine influence cosmopolite, qui apporte une grande variété de nuances.

La plupart de ces énormes constructions sont presque termineés; quelques-unes même le sont tout à fait; aussi les directions des deux banques se sont-elles installées, chacune à sa place, il y a peu de jours. Quant au siége du Gouvernement, il est déjà occupé depuis le 25 avril; et le 1er mai le nouveau gouverneur de la province, M. D'Amico, a reçu des mains de l'ancien gouverneur, M. Roche, les insignes du pouvoir.

Une petite église, la chapelle de saint Pontien, marque la place de la future cathédrale, conçue sur un plan très vaste et digne de figurer à côté de tous les autres monuments de La Plata.

La ville est éclairée par des lampes électriques, dont les réflecteurs placés au sommet de tours en charpente, de 25 à 30 mètres de hauteur, et qui seront dans la suite remplacées par des constructions en maçonnerie, répandent une lumière assez uniforme et suffisante aux besoins du moment.

Je ne dirai rien des édifices privés; car, sauf quelques rares maisons terminées, et beaucoup en voie de construction, le reste se compose de *ranchos*, sorte de masures en mottes de terre, couvertes de paille, selon la mode très caractéristique du pays; ou bien de petites maisons en bois, très proprettes et très simples, mais qui sont destinées à disparaître, au fur et à mesure que les nouveaux habitants iront s'établir définitivement dans la ville.

J'ajouterai que la nouvelle capitale sera pourvue d'un observatoire astronomique, sous la direction de M. Beuf, directeur de l'école navale argentine. On a mis à disposition de l'établissement les instruments que le Gouvernement de la nation avait fait construire en France pour l'observation du passage de Vénus.

Enfin, La Plata est reliée par une voie ferrée à La Ensenada, où se poursuivent avec ardeur les travaux du nouveau port, à moins de deux lieues de distance. Le nombre d'ouvriers employés journellement sur les deux points, La Ensenada et La Plata, est calculé à plus de cinq mille; les dépenses surpassent déjà 50 millions de piastres, soit 250 millions de francs.

Malgré le courant d'opinions contraires, j'incline à croire que La Plata est destinée à jouir d'un avenir brillant, soit par sa position topographique, mieux choisie par rapport au territoire de la pro-

vince; soit par son autonomie par rapport à la capitale de la nation et à l'absence des entraves de caractère politique et administratif, qui pourraient s'opposer au développement des ses institutions; et enfin, et surtout, par les conditions hygiéniques de son emplacement. Car il est reconnu depuis longtemps que le sous-sol de Buenos-Ayres, infecté de substances délétères, est un foyer toujours très dangereux dans le cas redoutable de nouvelles épidémies, comme celles d'il y a quelques années; épidémies qui ont laissé, par leur intensité et le nombre des victimes, de si lamentables souvenirs.

JOSUÉ E. BORDONI.

Lettre de l'Océanie.

Océan Pacifique. Steamer *Alameda*; en mer.
(159° 43′ longitude O. G.; 32° 9′ latitude N.)

Le 5 Août 1884.

Au milieu des curiosités des nombreuses correspondances de la *Revue Internationale*, il n'est probablement pas encore arrivé d'enregistrer une lettre datée comme ci-dessus. C'est à moi, il paraît, qu'appartenait de combler cette lacune.

Je ne sais si vous trouverez qu'il valait la peine de prendre la plume avec un *stock* de nouvelles aussi restreint; car la vie de bord est d'une monotonie et d'une uniformité désolantes. Toujours beau temps; si beau, que je puis écrire dans ma cabine, sur mes genoux, sans qu'aucun mouvement me rappelle que nous courons sur l'Océan avec une vitesse de 310 milles par jour.

La mer est calme comme un miroir. C'est vraiment l'Océan Pacifique; pacifique par exception, car généralement la vaste mer est toujours agitée, mais par de molles ondulations, ressemblant à des sourires, et non par des clapotements tumultueux comme la Méditerranée, ou par de longues lames menaçantes, comme l'Atlantique. Pas le moindre incident pour rompre cette monotonie, pas même un homme à la mer pour rire un brin; car ici il serait si facile de le repêcher, qu'il ne vaudrait presque pas la peine d'en parler.

Je suis parti le 1er août de Honolulu sur le superbe navire l'*Alameda* de la Compagnie Océanique, un bâtiment flambant neuf, jaugeant 3000 tonnes et dont le confortable ne laisse rien à désirer. Jugez donc! Toutes les cabines, les salons, la machine même sont éclairés à la lumière électrique; des sonnettes électriques partout, une machine à faire la glace et qui nous donne chaque jour toutes les boissons glacées qu'on peut désirer dans les pays chauds, et une cuisine des plus choisies. Ajoutez à cela une mer calme, une brise fraîche, un air tiède, un ciel doucement voilé de légers nuages pour tempérer l'ardeur du soleil tropical, et on pourra juger des charmes de la situation.

Ma cabine, où j'ai l'agrément d'être seul, se compose de deux spacieuses couchettes. Vis-à-vis se trouve un canapé pour faire le paresseux quand on ne veut pas se coucher, un lavabo en marbre avec eau à volonté, et un miroir pour compléter l'ameublement. J'oublie de dire que le plancher est couvert d'un riche tapis de Bruxelles et que les couchettes sont élastiques. N'y a-t-il pas de quoi s'installer d'une façon confortable, d'autant mieux que j'oubliais encore qu'une large fenêtre — non pas les petits trous qu'on voit sur les paquebots des mers orageuses — une large fenêtre de

deux pieds carrés, jette des flots d'air et de lumière dans la cabine? Aussi couche-t-on généralement la nuit avec portes et fenêtres ouvertes, tellement il y a peu de danger que le vieux Pacifique se donne la peine de se soulever jusqu'au niveau de la fenêtre. S'il le faisait, ce ne serait d'ailleurs que pour vous envoyer une petite taquinerie, une aspersion d'écume pour rire.

Nous avons quitté Honolulu à midi : cette après-midi la mer était un peu agitée, aussi les passagers se sont-ils donné le luxe de feindre un peu de mal de mer. Je m'attendais aussi à être très malade, n'ayant pas été sur mer depuis longtemps; mais j'avais pris des précautions préliminaires par l'absorption d'un remède nouveau, très recommandé maintenant, et que je crois le plus efficace parmi tous ceux qu'on a préconisés jusqu'à ce jour. Je le recommande à tous ceux qui sont sujets au mal de mer : Préparer une bouteille d'un mélange de 3 % de bromure d'ammonium, et de 4 % de bromure de iodium dissous dans l'eau aromatisée de menthe; prendre quatre fois par jours une très petite cuillerée à café dans un bon trois quarts de verre d'eau un peu sucrée; commençant la cure trois ou quatre jours avant de s'embarquer et continuant un ou deux jours à bord, puis seulement quand on en sent le besoin. Il est à remarquer que le deux bromures sont extraits de la mer. C'est de l'homéopathie, bien que le remède soit ordonné par les allopathes : *Similia similibus*, si l'on veut. Je n'ai pas souffert, grâce au remède indiqué. Aussi ai-je pu toujours être au nombre des vaillants qui n'ont pas manqué un seul repas.

Il y a une quarantaine de passagers à bord, mais ils sont fort peu sociables; chacun reste dans son coin. Pas de gaîté, pas de brio, pas d'animation. Ce qui, en général, manque à la race anglo-américaine.

En mer, le 6 Août (133° 53' longitude O. G.; 34° 07' latitude N.)

Rien de nouveau depuis hier, si ce n'est les changements de latitude et de longitude, par lesquels je commence ces lignes. La mer est magnifique et continue à être plus calme encore qu'hier. Elle est si placide, qu'une dame s'amuse sur le pont à laver des aquarelles.

Nous avons passé de très loin la *Mariposa*, l'autre magnifique steamer de la Compagnie Océanique qui porte la malle à Honolulu.

Mais j'entends l'alarme du *feu*, pour faire faire à l'équipage l'exercice des pompes. Je m'interromps donc pour monter sur le pont et assister aux manœvres . . . . . .

Alameda, le 7 Août (127° 50' longitude O. G.; 36° 12' latitude N.)

Comme vous le voyez par cet en-tête, notre steamer n'est pas resté oisif en pleine mer, et le changement de latitude se fait sentir par un refroidissement notable de l'air, qui nous force à endosser nos pardessus et à raccourcir nos promenades sur le pont. La brise qui nous foutte me rappelle l'air de la Méditerranée au mois de novembre; et des petits grains de pluie fine, qui passent par moments, ajoutent à l'illusion. Cependant, le changement est loin d'être désagréable, car il semble nous vivifier.

J'ai interrompu hier mes élucubrations monotones pour aller voir les manœuvres d'incendie.

On se sent rassuré à voir cette organisation contre l'un des plus terribles dangers de la vie de mer: le feu, qui serait vite noyé par ces puissantes pompes, mues par cette incommensurable force des temps modernes, la vapeur.

Contre les dangers de l'onde amère nous avons des chaloupes pour

contenir l'équipage et des radeaux insubmersibles pour porter les passagers.

En attendant, chaque moment nous rapproche de notre destination : la Californie. Ces dernières 24 heures nous avons fourni, avec le secours des voiles, une course de 322 milles. Le temps réglémentaire de notre arrivée est pour demain à 3 heures de l'après-midi ; mais le capitaine nous promet de nous mettre à terre avant 11 heures du matin.

Le 8 Août, 9 heures du matin.

En vue de terre, je clos cette lettre pour pouvoir la jeter sans retard à la poste, à mon débarquement à San-Francisco.

IRINICOS.

Lettre de San-Francisco.

San-Francisco (Californie) le 10 Août 1881.

Me voilà donc arrivé à San-Francisco, la merveille du *Far-West*. Certes, San-Francisco est un étonnement. Paris, Stamboul, Alger, Moscou, Honolulu sont des villes extraordinaires ; chacune a un cachet particulier, une originalité spéciale, mais San-Francisco a une originalité à elle qui est un composite des raffinements de la civilisation la plus avancée avec quelque chose des naïvetés du nouveau monde.

C'est une ville cosmopolite par excellence, où se rencontrent l'occident et l'orient, le nouveau et le vieux monde. Les gens les plus civilisés y coudoient les Chinois, les Japonais, les Indiens, les Nègres ; et dans les rues on entend parler le francais, l'italien, l'allemand et le chinois presque autant que l'anglais. Tout y est mélangé : les rues sont éclairées ici par la lumière électrique, là par de vieilles lampes à huile, et les réverbères à pétrole sont à côté des becs de gaz. Le pavage est un mélange de macadam, d'asphalte, de blocs de pierre et de bois. D'un trottoir en planches il vous arrive de passer sur un trottoir en *caoutchouc* vulcanisé ou en bitume.

La maison de pierre ou de briques existe à côté du *chanty* en planches. A part l'alignement des rues, qui est obligatoire, le « chacun pour soi et Dieu pour tous » est la loi de l'architecture et de la bâtisse. Les maisons s'y suivent dans tous les genres et de toutes les dimensions, les unes à quatre étages, à côtés d'autres à un seul étage, ou même avec un rez-de-chaussée seulement ; grandes portes à côté des petites, fenêtres ogives à côté des lucarnes. Plus loin un superbe hôtel à huit étages, contenant sept ou huit cents chambres. Les rez-de-chaussée garnis de splendides magasins rivalisent, dépassent même les merveilles de luxe des grands magasins de Paris, avec lumières électriques, tapis par terre, immenses glaces, riches peintures, vitrines et étalages éblouissants ; tandis qu'à côté se trouve un taudis, où une compagnie de Chinois fabrique des souliers de carton, ou des cigares de feuilles de choux, dits de la Havane ; ou encore un hangar, où un grossier fils de la Scandinavie rabotte des planches, à moins que ce ne soit un Auvergant qui vende du charbon.

Ne croyez pas que j'invente des contrastes ; je ne signale que ceux qui m'ont le plus frappé moi-même et je pourrais vous en signaler

des milliers d'autres. Mais, plus frappant encore, est le spectacle de la population pressée, agitée qui court dans les rues.

San-Francisco compte plus de 150,000 habitants de tous les pays du monde; et comme pour tous il s'agit de faire beaucoup d'argent et vite, chacun se dépêche. En 1845, cette ville n'avait guère que 1,500 habitants. C'est à la découverte et à l'exploitation des mines d'or de la Californie qu'elle a dû, au début, son prodigieux accroissement. Quiconque connaît Londres a été frappé de la cohue qui se bouscule affairée dans le Strand, Cheapside, Oxford Street, autour de la « Bank of England. » Eh bien ! le mouvement de vingt rues dans San-Francisco ne cède en rien à cette agitation vertigineuse ; et encore faut-il ajouter que les rues de Londres sont étroites, tortueuses, tandis que celles de San-Francisco sont larges à plaisir, de véritables boulevards, coupés régulièrement à angle droit, avec une artère principale nouvellement percée, Market Street, qui coupe toutes les autres voies en diagonale.

Ceci pour le mouvement des piétons ; mais je n'ai pas fini avec le mouvement général.

San-Francisco est bâti à cheval sur un promontoire, que baigne de deux côtés les eaux de la plus grande, de la plus immense et de la plus magnifique baie du monde ; c'est absolument une petite mer intérieure. Les faubourgs de la ville sont, sur différents points, aux deux bouts de la baie. De là, première nécessité de communications fréquentes par mer, d'immenses *ferry boats*, véritables omnibus aquatiques, transportant des milliers de passagers à la fois, partant des quais toutes les cinq minutes pour les différents faubourgs. Mais il fallait alimenter ces omnibus aquatiques avec les passagers de tous les points de la ville qui ont des *business* de tous les côtés.

Ici les omnibus à chevaux ne pouvaient plus suffire; on a d'abord organisé des tramways à cheval, mais San-Francisco est bâti sur une chaîne de collines, à côtes parfois assez raides, dures aux piétons, impossibles aux voitures et aux chevaux. Cette difficulté n'a été que l'occasion d'un triomphe de plus pour la science et le *go ahead* américain, qui ont inventé le *tramway à câble*.

Un câble d'acier est posé dans la rue qu'on veut desservir, du point le plus haut au plus bas, sans souci de la pente du terrain. Ce câble tourne sur des tambours cachés dans le sol, et est mû par la vapeur. Des *cars*, voitures-omnibus commodes et portant de 50 à 60 passagers, sont munis d'un mécanisme leur permettant de mordre sur le câble, qui aussitôt les entraîne ; et les voilà qui grimpent sans moteur apparent, tandis qu'un simple mouvement de détente permet de les arrêter plus docilement qu'on n'arrête un cheval.

Arrivée au sommet, la voiture tourne sur elle-même, et la voilà prête à descendre. Montez-y et fermez les yeux, car le vertige va vous prendre à la rapidité de la descente. On dirait une boule de neige lancée sur la plus glissante des montagnes russes. Vous avez peur, le conducteur presse son ressort et la voiture s'arrête comme par magie, comme le Cosaque lancé au double galop qui s'arrête brusquement au commandement de « halte. » Ou bien si vous ne voulez pas sortir, la voiture descendra avec une lenteur rassurante.

« Et les lois de la gravité, dira-t-on, l'accélération des mouve-« ments en descendant, le ralentiss ment en montant ? » Tout cela a disparu. « Nous avons changé tout cela, » disait Molière. Ici aussi le câble d'acier et son moteur, la vapeur, tous deux invisibles à l'œil, ont changé tout cela ; et, grâce à eux, vous pouvez monter toutes les 10 minutes par les rues les plus raides, où la population se presse, dense comme à Paris.

Maintenant, imaginez tous ces tramways, tous ces omnibus à câble

et sans câble, qui montent, qui descendent, qui se croisent à angle droit ou diagonalement dans toutes les rues; ajoutez à cela, dans les rues où le niveau permet le trafic à chevaux, les véhicules de toute nature, depuis le *dogcart* à un cheval, jusqu'aux chariots à quatre et six chevaux, prenez tous les modèles de voiture qui aient jamais existé, landaux de maître, voitures de place, modernes ou antiques, vieilles calèches et berlines de voyage; prenez tout cela ensemble et vous aurez une faible, très faible idée de la confusion des rues de San-Francisco.

Pour en finir avec le pittoresque du dehors, je ne dois pas oublier les étalages, les enseignes, les réclames, les affiches et, comme couronnement, les poteaux et fils télégraphiques, pour les télégraphes publics, pour les télégraphes privés, pour les téléphones, pour la lumière électrique, pour tout espèce de choses, même pour les cas de *mob*. C'est-à-dire qu'au besoin ces fils et ces poteaux serviraient à pendre et à *lyncher* tout individu rebelle à la loi. La majesté de la loi est aujourd'hui suffisamment sauvegardée par la présence de quelques rares *policemen*, dont l'emblême est une espèce de casque de pompier, mais auxquels je n'ai pas encore pu découvrir le semblant d'une arme quelconque.

Jadis personne ne sortait sans avoir dans sa poche un ou plusieurs revolvers. Aujourd'hui, John Chinaman lui-même, le poltron par excellence, se promène tranquillement dans les rues avec sa femme et ses enfants, tous en costume national, sans autre défense que sa queue qui flotte au vent.

Pour relever toutes les originalités, toutes les bizarreries de cette jeune cité, née d'hier et déjà aussi vieille que ses sœurs du vieux continent, il me faudrait écrire un volume et ce serait trop pour une seule fois.

Aussi San-Francisco est une ville à voir; et dût-on faire le voyage exprès, elle en vaut la peine. *Veder Napoli, San Francisco e poi morire*, voilà comment vos touristes blasés devraient modifier le vieil adage. Ce serait aussi une agréable ville à choisir comme résidence, si.... s'il n'y avait pas aussi des *si* à mettre au chapitre des inconvénients.

Pour un Européen un inconvénient serait, non pas la cherté de la vie, car la vie matérielle y est très bon marché, mais la nécessité de beaucoup dépenser. Ainsi les vivres sont d'un bon marché fabuleux. Qu'on en juge:

Dans le meilleur restaurant on a le meilleur dîner, un dîner de choix, avec potage, trois entrées, deux poissons, un rôti, deux desserts, pain à discrétion et une bouteille d'excellent vin du pays pour.... 50 cents = 2 francs 50 cent.

Avec 15 sous on peut faire un excellent repas. Les fruits, les légumes, entre parenthèse tous entre les mains d'horticulteurs italiens, sont exquis et pour rien; la viande, très bon marché. Mais les logements sont très chers et tous les articles de manufacture, costumes, souliers, étoffes etc., à peu près 4 fois plus chers qu'en Europe.

Les voitures, les tramways, etc. font aussi dépenser beaucoup d'argent. Mais, pour le résident, cela n'est rien, car l'argent est aussi facile à gagner qu'à dépenser.

Pour moi la grande objection c'est le climat.

Bien que situé par 38° de lat., San-Francisco n'est point favorisé sous ce rapport. En ce moment, 10 août, en plein été, les hommes sortent le soir avec des gros pardessus d'hiver, les femmes avec des manteaux garnis de fourrures. *Povero me!* venu du climat enchanteur de Honolulu, je grelotte et vous quitte pour aller me réchauffer. Aloha!

IRINICOS.

MISCELLANÉES

Fragments inédits de Charles Baudelaire.

Nous ne savons pas résister à la tentation de transcrire ici les quelques fragments qui vont suivre, véritables *fusées* jetées par cet esprit brillant, paradoxal, complexe, qui produisit les *Fleurs du Mal*. Nous les empruntons à cette intéressante et utile publication intitulée *Le Livre*. Ces fragments sont enchâssés parmi les considérations d'un article de M. Octave Uzanne qui les fait ressortir avec l'élégance et la profondeur habituelles de son talent, et qui doit ces morceaux de haut goût à Auguste Poulet-Malassis, cette autre remarquable personnalité bien connue dans le monde des lettres.

Ces papiers, ne constituent pas une œuvre d'ensemble à proprement parler, nous dit M. Uzanne. En dehors de divers projets relatifs à des pièces de théâtre, et à côté d'ébauches de préfaces, ils renfermaient un recueil d'épigrammes amères sur la Belgique, *Amaritates Belgicæ*, et deux dossiers des plus curieux: le premier formé de quatre-vingt-quatorze pièces autographes, dont quelques-unes au crayon, intitulées: *Mon cœur mis à nu;* l'autre, composé de vingt-trois pièces in-folio, colligées sous ce titre: *Fusées, suggestions.*

Ce sont quelques-unes de ces fusées étincelantes que nous allons transcrire ici; elles auront, entre autres choses, le don de révéler un Charles Baudelaire vraiment inédit et absolument inconnu, même de ses amis les plus intimes.

Nous sommes certains que nos lecteurs nous sauront gré de cet emprunt et de cette révélation.

— Je n'ai pas de conviction comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition. Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

— Cependant, j'ai quelque conviction *dans un sens plus élevé*, et qui ne peut pas être compris par les hommes de mon temps.

— Les brigands seuls sont convaincus. — De quoi? — Qu'il leur faut réussir; aussi ils réussissent. Pourquoi réussirais-je, puisque je n'ai même pas envie d'essayer?

— Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc le grand homme est vainqueur de toute sa nation.

— Il ne peut pas y avoir de progrès vrai (c'est à dire moral), que dans l'individu et par l'individu lui-même. Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, ou ne peuvent s'amuser qu'en troupe.

— Le vrai héros s'amuse tout seul.

— Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, si ce n'est pour le bafouer?

— Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristo-

cratique. Monarchie et république basées sur la démocratie, également absurdes et faibles.

— Il n'existe que trois êtres respectables: le prêtre, le guerrier, le poète, — l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. Savoir tuer et créer. Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions.

— Les matérialistes abolisseurs d'âme sont nécessairement des abolisseurs d'enfer; ils y sont à coup sûr intéressés; tout au moins ce sont des gens qui ont peur de revivre: les paresseux!

— Immense goût de tout le peuple français pour la *pionnerie* et pour la dictature, c'est le: *Si j'étais roi!*

— Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le peuple y ressemble à Voltaire: Emerson a oublié Voltaire dans ses représentants de l'humanité. Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé: *Voltaire Antipoète;* le roi des badauds, le prince du superficiel, l'antiartiste, le prédicateur des concierges, le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle.*

— Défions-nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et de l'évidence. Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable, à la fois quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement. Cela suffit à expliquer la Révolution française.

— 1848 ne fut charmant que par l'excès du ridicule.

— La révolution par le sacrifice confirme la superstition.

— Le peuple est adorateur-né du feu: feux d'artifices, incendies, incendiaires.

— Trois éternelles obsessions populaires sur les murs, une.... le Priape antique, le mot de Cambronne et *Vive la République!*

En somme, devant l'histoire et devant le peuple français, la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du télégraphe et de l'imprimerie nationale, gouverner une grande nation. Imbéciles sont ceux qui croient que de pareilles choses peuvent s'accomplir sans la permission du peuple; et ceux qui croient que la gloire ne peut être appuyée que sur la vertu! Ses dictateurs sont les domestiques du peuple; un f.... rôle d'ailleurs, et la gloire est le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale.

Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre. J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui (23 janvier 1862) j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi *le vent de l'aile de l'imbécilité.*

— De Maistre et Edgard Poë, m'ont appris à raisonner.

Le goût du plaisir nous attache au présent.

Le jour de notre salut nous attache à l'avenir.

— *Mes opinions sur le théâtre:* Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance et encore maintenant, c'est *le lustre,* un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique. Cependant, je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique; seulement je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins très hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain, et parlassent à travers des porte-voix; enfin que les rôles des femmes fussent joués par des hommes. Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette.

— Sentiment de solitude dès mon enfance, malgré la famille et au milieu des camarades, surtout sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir.

Relativement à la Légion d'honneur, Baudelaire, qui pouvait dire de n'avoir — observe M. Uzanne — qu'une seule chose de vierge : sa boutonnière, laisse, en passant, tomber ces grains de bon sens malicieux, qui sont à la fois une mordante satire en quelques lignes.

— Celui qui demande la croix, a l'air de dire : « Si on ne me décore pas pour avoir fait mon dévoir, je ne recommencerai plus.

Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer ? S'il n'en a pas, on peut le décorer parce que cela lui donnera un lustre.

— Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'État ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, etc. D'ailleurs, si ce n'est l'orgueil, l'humilité chrétienne défend la croix.

Voici encore quelques aperçus sur l'esthétique personnelle du poète :

— Mon beau, c'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet les plus intéressant dans la société : à un visage de femme.

Une tête séduisante est belle ; une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui a fait rêver à la fois d'une manière confuse de volupté et de tristesse, qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associé avec une amertume réflectante, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi du caractère du beau.

— Une belle tête d'homme, n'a pas bésoin de comporter (excepté peut-être aux yeux d'une femme) cette idée de volupté qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi ; quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car l'idée du dandy n'est pas à négliger dans ce projet). Quelquefois aussi — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), le *malheur*. Je ne prétends pas que la joie ne puisse pas s'associer avec la beauté ; mais je dis que la joie en est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère — mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé ? — un type de beauté où il n'y ait du malheur. Appuyé sur — d'autres diraient obsédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas conclure, que le plus parfait type de beauté virile est *Satan*, à la manière de Milton.

Parmi les projets curieux de Baudelaire, ajoute M. Uzanne, je dois encore signaler la fondation d'un journal extravagant intitulé *Le Hibou philosophe*, qui fut à la veille de paraître il y a environ vingt-cinq ans.

Le Hibou philosophe, rédigé par Charles Monselet, Champfleury, Charles Baudelaire, André Thomas et Armand Baschet, devait être imprimé hebdomadairement. Point n'est besoin de dire que cette feuille périodique était conçue dans une idée esclusivement litté-

raire et violente. Parmi les notes qu'il griffonna en hâte pour la rédaction et la composition de son journal, Baudelaire écrivait :

— Que le titre soit placé haut, que le papier ait l'air bien rempli, que tous les caractères employés soient de la même famille, unité typographique, que les annonces soient bien serrées, bien alignées, d'un caractère uniforme.

— Je ne suis pas très partisan de l'habitude d'imprimer certains articles avec un caractère plus fin que les autres.

— Je n'ai pas d'idée sur la convenance de diviser la page en trois colonnes, au lieu de la diviser en deux.

— Articles à faire : Appréciation générale des ouvrages de Th. Gautier, de Sainte-Beuve. Appréciation de la direction et de la tendance de la *Revue des Deux-Mondes*. *Balzac auteur dramatique, la vie des coulisses, l'esprit d'atelier*. — *Gustave Planche :* éreintage radical, nullité et cruauté de l'impuissance, style d'imbécile et de magistrat. *Jules Janin:* éreintage absolu ; ni savoir, ni style, ni bons sentiments. *Alexandre Dumas:* à confier à Monselet; nature de farceur; relever tous les démentis donnés par lui à l'histoire et à la nature, style de boniment. *Eugène Sue:* talent bête et contrefait. *Paul Féval:* idiot.

— *Ouvrages desquels on peut faire une appréciation:* Le dernier volume des *Causeries de Lundi*. Poésies d'Houssaye et de Brizeux. *Lettres et mélanges* de Joseph de Maistre. *La religieuse de Toulouse:* A TUER, la traduction d'Émerson. Faire des comptes-rendus des faits artistiques. Examiner si l'absence de cautionnement et la tyrannie actuelle nous permettent de discuter, à propos *de l'art et de la librairie*, les actes de l'administration.

— Examiner si l'absence de cautionnement ne nous interdit pas de rendre compte des ouvrages d'histoire et de religion. Éviter toutes tendances, allusions, visiblement socialistiques et visiblement courtisanesques.

— Nous surveiller et nous conseiller les uns les autres avec une entière franchise. Dresser à nous cinq la liste des personnes importantes, hommes de lettres, directeurs de revues et de journaux, amis à propagande, cabinets de lecture, cercles, restaurants et cafés, libraires auxquels il faudra envoyer *le Hibou philosophe* ; faire les articles sur quelques auteurs anciens, ceux qui, ayant dévancé leur siècle, peuvent donner des leçons pour la régénération de la littérature actuelle. Exemple : Mercier, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

Faire un article sur *Florian* (Monselet).
id. id. id. Sedain (Monselet ou Champfleury).
id. id. id. Ourliac (Champfleury).

Faire à nous cinq un grand article : *La vente de vieux mots aux enchères*, de l'*École classique*, de l'*École classique galante*, de l'*École romantique naissante*. de l'*École lunatique*, de l'*École lame de Tolède*, de l'*École olympienne* (V. Hugo), de l'*École plastique* (T. Gautier), de l'*École païenne* (Banville), de l'*École poitrinaire*, de l'*École du bon sens*, de l'*École mélancolico-farceuse* (A. de Musset).

— Quant aux nouvelles que nous donnerons, qu'elles appartiennent à la littérature dite *fantastique*, ou qu'elles soient des études de mœurs, des scènes de la vie réelle, autant que possible en style dégagé, vrai et plein de sincérité.

Il est à souhaiter, avec M. Octave Uzanne, que l'on fasse un choix des feuillets épars, des notes aux crayon, des fusées, des boutades, de tout ce qui mérite de rester, et qu'on relie toute cette lave refroidie en un ensemble qui pourrait bien offrir l'aspect d'un camée.

Longévité et Génie.

Le discours éloquent que lord Roseberg prononça lors de l'inauguration de la statue de Burns, sur les bords de la Tamise à Londres, contenait ces mots :

« C'était bien peu de chose pour Burns, que de trouver la mort dans un tourbillon de neige, après une existence si longtemps assombrie par le froid mépris de ses contemporains. Qu'était-ce pour lui de mourir si jeune? Rien, ou peu de chose. Il mourut à l'âge de trente-sept ans, l'âge où cessaient de vivre Raphaël et Byron, l'âge fatal, selon lord Beaconsfield. Après tout, dans la vie il n'y a qu'une portion très limitée de souffle vital. Quelques-uns l'aspirent par des soupirs profonds et s'en vont aussitôt ; d'autres l'épuisent avidement d'un seul trait et tout est dit; tandis que d'autres encore le respirent placidement quatre-vingts ans durant. Mais le plus souvent le génie en fait l'affaire d'un moment. Il condense toute une vie dans le court espace de quelques années, et il s'en va, comme s'il était content de s'être délivré du message qu'il apportait au monde; il part heureux de quitter un séjour où il se trouvait mal à l'aise. »

Ce passage du discours de lord Roseberg attira naturellement l'attention générale et fut très discuté. Tout dépend de la définition que l'on donne du génie, d'autant plus que le génie n'est guère facile à définir. Mais si nous prenons en considération ceux dont l'influence a eu la plus grande portée sur les destins de l'humanité, il en résulte que lord Roseberg a malheureusement avancé une affirmation qu'on peut taxer d'erreur. Quelques recherches nous fourniront la preuve que le génie est loin d'être incompatible avec la longévité, car les plus hautes intelligences de toute sorte ont souvent été accompagnées d'une longévité absolument extraordinaire. Les « hommes de génie, » n'étant jamais en grand nombre, il est évident que les preuves à l'appui, ne peuvent constituer ce que les statisticiens appellent une longue série, mais les faits sont, comme faits, assez probants, et ils convergent tous directement vers un même point. La conclusion à tirer nous paraît donc inévitable.

Comme base nous pouvons prendre les noms des hommes de génie, qui figurent dans le recueil français, connu sous le nom de : *Les cent plus grands hommes*. Ces noms sont imprimés en caractères romains; tandis que d'autres noms additionnels, de valeur égale, mais appartenant souvent à des hommes dont la vie fut de courte durée, sont en italique.

Moïse, 120 (?) ; Homère, vieux, mais l'âge exact est ignoré ; Pythagore, idem ; Bouddha, plus de 80 ans ; Zoroastre, idem ; Confucius, 72 ; Eschyle, 69 ; Pindare, 79 ; Sophocle, 90 ; Périclès, 70 ; Phidias, 56; Hérodote, 78; Euripide, 74; Thucydide, 69; Socrate, 70 ; Hippocrate, 103; Aristophane, 64; Platon, 81 ; Démosthène, 63 ; Aristote, 62 ; Praxitèle, 70; Alexandre-le-Grand, 33; Ménandre, 51 ; Archimède, 85 ; Annibal, 64 ; Cicéron, 63 ; César, 56; Lucrèce, 40 ; Virgile, 51 ; *Horace*, 73 ; *Ovide*, 62 ; saint Paul, 60 ; Plutarque, 70; Tacite, 62 ; Galien, 70 ; saint Augustin, 76 ; Mahomet 62 ; Charlemagne, 72 ; Alfred-le-Grand, 52 ; Guillaume-le-Conquérant, 60 ; saint Bernard, 62; saint François d'Assises, 44; *saint Dominique*, 51 ; *Roger Bacon*, 78; saint Thomas d'Aquin, 47 ; Dante, 53 ; *Pétrarque*, 90; *Wycliffe*, 63; *Boccace*, 62 ; *Chaucer*, 72 ; *Froissart*, 73 ; *Kempis*, 91 ; Gutenberg, 68 , Colomb, 70 ; *Savonarole*, 46 , Léonard de Vinci, 67 ; Erasme, 70 ; Copernic, 90 ; *Arioste*, 59 ; Michel-Ange, 89 ;

Titien, 96 ; Raphaël, 37 ; Luther, 63 ; Loyola, 65 ; Corrège, 40 ; Rabelais, 58 ; Charles-Quint, 58 ; Calvin, 53 ; Palissy, 80; *Camoëns*, 55 ; Montaigne, 59 ; Guillaume-le-Silencieux, 51 ; Cervantes, 69 ; *Spenser*, 47 ; François Bacon, 66 ; Shakespeare, 52; Galilée, 78; Képler, 59; Rubens, 63 ; Harvey, 79 ; Richelieu, 57 ; *Jacques Callot*, 42; Descartes, 54; Cromwell, 59 ; *Claude Lorrain*, 80 ; *Corneille*, 78 ; Rembrandt, 62 ; Milton, 66 , Murillo, 64 ; *Jérémie Horrocks*, 22 ; La Fontaine, 74 ; Molière 51 ; Bossuet, 77 ; *Bunyan*, 60 ; Locke, 72 ; Spinoza, 45 ; *Racine*, 60 ; Newton, 85 ; Leibniz, 68 ; *Defoe*, 70 ; Pierre-le-Grand, 53 ; Berkely, 69 ; Bach, 65 ; Handel, 74; *Swedenborg*, 84; Montesquieu, 66 ; Voltaire, 84 ; *Hogarth*, 67 ; Wesley, 88 ; Franklin, 84 ; Linnée, 71 ; Hume, 65 ; Frédéric-le-Grand, 74 ; Diderot, 71 ; *Garrick*, 63 , Kant, 80 ; Howard, 64 ; Lessing, 52 ; Arkwright, 60 ; Washington, 67 ; Watt, 81 ; Gibbon, 57 ; Montgolfier, 70 ; Lavoisier, 51 ; Jefferson, 83 ; Goethe, 83 ; *Crompton*, 74 ; Mozart, 35 ; Nelson, 47 ; *Schiller*, 46 ; *Burns*, 37 ; *Talma*, 63 ; *Dalton*, 78 ; Wellington, 88 ; Cuvier, 63 ; Napoléon, 62 ; Beethoven, 58 ; Scott, 61 ; Bichat, 31 ; Stephenson, 67 ; *Bolivar*, 47 ; *Kean*, 46 ; *Rachel*, 37.

Voici donc une liste de 143 personnes, des plus illustres, dans toutes les branches du savoir et de l'entendement humain, réparties dans l'espace de plusieurs siècles. L'âge de trois d'entre elles, au moment de la mort, est inconnu, mais à coup sur il était fort avancé. Dix moururent avant 40 ans ; neuf à environ 50 ans ; cinquante à 70 ans ; et vingt-six à 80 ans à peu près ; tandis que seize franchirent l'âge de 90 ans, si elles ne furent centenaires. De tous ces 143 individus, dix-neuf seulement moururent avant l'âge de 50 ans, tandis que 121 sont enregistrés comme ayant dépassé cet âge.

Ces résultats sont ceux que doit nous suggérer le sens commun, car bien que la force physique, voire même la santé, ne puissent être identifiées avec la puissance intellectuelle, il est certain que la capacité de l'esprit dans son expression la plus haute, coïncide avec une vitalité robuste, avec la force de résistence et avec une certaine longévité.

W. E. Axon.

Expéditions au Pôle Nord.

On parle beaucoup en Russie et aux États-Unis de deux nouvelles expéditions au Pôle Nord, qui partiraient des deux pays que nous venons de nommer. Si les résultats qu'on espère peuvent être en rapport avec le prix des existences qu'on expose à la mort, on peut considérer ces éventuels et volontaires sacrifices de la vie comme des holocaustes à la science. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait blâmer les gouvernements qui facilitent ces expéditions toujours fatales.

Nouvelle transmigration d'un tableau de Paul Véronèse.

La *Revue Politique et Littéraire*, nous apprend que le Gouvernement russe vient d'acheter en Angleterre, pour la somme de 300,000 francs, la célèbre toile de Paul Véronèse : l'*Adoration des Mages*. Ce tableau sera placé dans la cathédrale que l'on construit à la place où fut assassiné l'empereur Alexandre II.

TABLETTES HISTORIQUES

6 Septembre. — Le *Times* reçoit de Hong-Kong la nouvelle que les Français bombardent de nouveau Ke-Lung. Plusieurs généraux français ont demandé de remplacer le général Millot au Tonkin. — On télégraphie de Vienne que le régiment russe de hulans portant le nom de l'empereur François-Joseph est arrivé à Varsovie, ce qui est un symptôme de la prochaine entrevue des deux souverains. — Le choléra continue de sévir à Naples et à s'étendre dans plusieurs provinces de l'Italie. En France il est en diminution.

7 Septembre. — Hier M. Depretis était de retour à Rome ; tous les autres ministres italiens y rentrent ou vont y rentrer prochainement, car on est fort préoccupé des conditions sanitaires de la péninsule. — La *République Française* confirme que l'amiral Courbet se prépare à occuper Ke-Lung. — Toujours mauvaises les nouvelles du choléra, surtout à Naples.

8 Septembre. — On télégraphie de Zanzibar que l'amiral Miot à pris possession de la baie de Passandava (Madagascar), sans rencontrer de résistance. — De Varsovie on annonce que le czar est attendu aujourd'hui même dans cette ville. — Le roi d'Italie est parti de Venise pour Rome et Naples. Le choléra prend des proportions effrayantes dans cette dernière ville.

9 Septembre. — On télégraphie de Vienne que l'entrevue des trois empereurs aura lieu au château de Sckierniewice. — En Belgique de graves tumultes ont éclaté : surtout à Anvers et Bruxelles. Il y a eu de nombreux blessés dans cette dernière ville et on a opéré près de 200 arrestations. — A Naples le fléau vient d'augmenter encore d'intensité; on signale 500 cas dans les dernières vingts-quatre heures. Le roi Humbert est arrivé dans cette ville accompagné de son frère le prince Amédée et du président du conseil, M. Depretis. Reçu à la gare par les notabilités dont l'émotion était visible, il a été acclamé dans les rues avec un enthousiasme indescriptible. Dans la ville la désolation est immense. Dans le reste de l'Italie le mal s'étend de plus en plus.

10 Septembre. — On écrit de Paris que le général Brière de l'Isle a été nommé commandant en chef au Tonkin. — Le czar et la czarine ont été acclamés à Varsovie ; ils ont assisté à une revue de 80 mille hommes, et le soir ils ont parcouru en voiture les rues de la ville brillamment illuminées. — A Naples dans le journée d'hier il y a eu plus de 800 cas; dans une seule rue, en une heure de temps, il s'est vérifié près de trente cas. Le roi Humbert visite tous les hôpitaux et les quartiers les plus infectés.

11 Septembre. — On annonce de Paris comme probable la prochaine convocation des Chambres. — On télégraphie d'Alexandrie

que lord Northbrook et le général Wolseley sont arrivés dans cette ville. — Une dépêche de Berlin annonce que les journaux allemands notent les courants contraires à l'Angleterre qui se manifestent en France et les signalent avec complaisance. — Hier il y a eu près de 1,200 cas de choléra à Naples. Le roi Humbert est toujours dans la ville et donne le plus noble, le plus haut exemple de charité et de patriotisme.

12 Septembre. — On télégraphie du Caire que lord Northbrook a visité le khédive, lui présentant sa lettre de créance. On mande de Budapest que M. Tisza, parlant à ses électeurs de Grossvaradino, affirma que la paix était assurée pour longtemps. — Le czar et la czarine ont assisté aux manouvres de Novogeorgiewski. — Le mudir de Dongola télégraphie que deux corps de rebelles ont été complètement battus près d'Ambukol. — On a par dépêche de Tamatava que la flotte française a bombardé Mahanoro. — Il y a une légère amélioration dans l'état sanitaire de Naples. On signale quelques cas à Rome.

13 Septembre. — Le chevalier Ressmann, chargé d'affaires d'Italie en France, a reçu de toute la colonie italienne et de beaucoup de notabilités politiques et scientifiques françaises de sincères expressions d'admiration pour la conduite du roi d'Italie et du prince Amédée. — On télégraphie de Novogeorgiewski que le czar et la czarine sont arrivés avec leur suite. — Le prince de Bismark est arrivé le 12 à Berlin. — On télégraphie de Pétersbourg que M. Giers, ministre des affaires étrangères, est parti pour Varsovie. — Toujours très grave l'état sanitaire à Naples et dans d'autres localités de l'Italie. On signale quelques nouveaux cas à Rome.

14 Septembre. — Presque tous les souverains et gouvernements d'Europe envoient au roi Humbert d'Italie les plus vives expressions d'admiration pour sa noble conduite et pour celle de son frère, le prince Amédée. — On télégraphie de Berlin que l'empereur Guillaume part aujourd'hui même pour Kattovitz, ou aura lieu l'entrevue des trois empereurs. Le prince de Bismark et son fils, le comte Herbert, accompagneront l'empereur Guillaume. La présence des ministres donne une grande importance politique à l'entrevue. M. Ferry a expliqué au Conseil des ministres les raisons pour lesquelles on ne déclare par la guerre à la Chine. — Toujours aussi navrantes les nouvelles du choléra en Italie.

15 Septembre. On télégraphie de Berlin que la Chine ne déclarera pas la guerre à la France ; en attendant, elle fait d'énormes préparatifs pour lever et mettre sur pied de guerre ses troupes. — On mande de Bruxelles que le roi sanctionnera la loi sur l'enseignement en hommage à ses devoirs constitutionnels. En prévision de tumultes possibles, 6,000 hommes seront concentrés à Bruxelles. — On signale une amélioration sensible dans la santé publique à Naples. Dans les dernières 24 heures il n'y a eu que 600 cas nouveaux et 160 décès. Ce qui est près de la moitié des cas et moins des deux tiers des décès des jours précédents.

16 Septembre. — Le roi Humbert est parti hier soir de Naples. Tout le long du parcours, de Naples jusqu'à Pise, la foule s'est portée aux gares pour acclamer le noble et courageux souverain. — On télégraphie de Sckierniewice en date du 14 : Le czar et la czarine sont arrivés dans cette localité. Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie doivent être arrivés dans la journée d'hier. — La *Gazette de Bruxelles* annonce que la loi sur l'enseignement a été signée par le roi Léopold. On craint des désordres. — L'amélioration de la santé publique continue à Naples. A Rome on n'a plus signalé aucun cas.

17 Septembre. — Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie sont arrivés à Sckierniewice le 15 accompagnés de leur suite et des ministres. Le soir il y a eu grand dîner de gala. On n'a pas porté de toast, mais l'empereur Guillaume a invité les deux autres souverains à boire en se versant réciproquement le vin. L'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph doivent repartir aujourd'hui. — On télégraphie de Paris, que le principe du *faire sans dire* prévaut dans le conseil des ministres. Les Chinois ont envahi le Tonkin. — L'amélioration dans l'état sanitaire de l'Italie continue.

18 Septembre. — De tous côtés on assure, que dans l'entrevue des trois empereurs, sur la proposition du czar, on est tombé d'accord sur des mesures à prendre contre les partis anarchiques. De Berlin on mande que le baron Munster sera rappelé de son poste à Londres pour n'avoir pas su résister assez énergiquement à l'Angleterre, pendant la conférence, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre par le prince de Bismark. L'ambassade de Londres resterait vacante pendant quelque temps; après quoi on y destinerait le comte Herbert de Bismark. — On télégraphie de Shanghaï à l'agence Reuter que deux mille Français débarqués à Kimpai ont battu les troupes chinoises qui ont subi de graves pertes. — Mêmes nouvelles qu'hier sur le choléra.

19 Septembre. — On télégraphie de Bruxelles que le roi a reçu les bourgmestres de Bruxelles, Gand, Liège Mons, Arlon, Anvers. Le bourgmestre de Bruxelles prononça un discours, exposant l'importance des pétitions de 820 communes qui représentent 2,800,000 habitants. Le roi répondit en avoir reçu d'autres en sens contraire et qu'il ne pouvait que s'en tenir à ce que lui prescrivait la constitution. Dans la capitale de la Belgique il y a eu des troubles ce même jour, le 15 du mois courant. — On signale une récrudescence du choléra à Naples et dans les environs.

20 Septembre. — Tous les journaux sont remplis de conjectures et de gloses sur l'entrevue des trois empereurs. *Le Journal de Saint-Pétersbourg* a une note officieuse glorifiant cet événement. La presse allemande chante des hymnes en l'honneur de la politique du prince de Bismark, qui vise entre autre choses à rapprocher la Russie et surtout la France de l'Allemagne. On parle même d'une prochaine entrevue de M. Ferry avec le grand chancelier de l'empire. — Le choléra est de nouveau en diminution à Naples.

21 Septembre. — Tous les journaux français protestent contre la suspension de l'amortissement de la dette égyptienne; ils espèrent que les puissances européennes et les tribunaux égyptiens feront justice de cette mesure. — Le pape Léon XIII a adressé une lettre au cardinal Jacobini où il dit qu'il fera établir en proximité du Vatican un vaste hôpital pour les cholériques, dans le cas où le fléau frappait Rome. Il alloue pour cela la somme d'un million de francs. — Le choléra continue à décroître.

22 Septembre. — On télégraphie de Londres en date d'hier que l'*Exchange Company* a adressé à ses actionnaires une circulaire annonçant de source certaine que le Gouvernement anglais a pris des mesures pour prêter à l'Égypte 8 millions de livres sterling pour le dette, pour les indemnités d'Alexandrie et pour des travaux d'irrigation. — L'anarchiste Kammerer a été pendu. — On annonce de Berlin que les élections pour le Reichstag ont été fixées par décret impérial à la date du 28 octobre. — Toujours assez bonnes les nouvelles de la santé publique.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

era a S. E. il Guardasigilli, Roma, Tipografia popolare, 1884. — Conte Reginaldo Ansidei, *Tributo funebre*, Perugia, Vincenzo Santucci, 1884. — Adolfo Mabellini, *Saggio sulle due edizioni dei Promessi Sposi* (1825-1840). *Le letture di famiglia*, Firenze. 1884. — Aurelio Gotti, *Commemorazione di Giovanni Prati*, Firenze, *Rassegna Nazionale*. 1884. — Paolo Mantegazza, *India*, Vol. II, Milano, Fratelli Treves editori, 1884. — Camillo Antona-Traversi, *Ugo Foscolo nella famiglia*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Enrico Heine, *Canzoniere tradotto da Bernardino Zendrini*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Luigi d'Hengard, *Poesie*, Livorno, S. Vigo, 1884. — Carlo Carafa di Noia, *Visione*, poesia estratta dal *Pittagora*, periodico letterario di Napoli. — Attilio Portioli, *Le corporazioni artiere e l'archivio della Camera di commercio di Mantova*, Mantova, Eredi Segna, 1884. — A. De Nino, *Briciole letterarie*, Lanciano, R. Carabba, 1884. — S. Frigieri, *Il Gran Mirandolano*, Mirandola, Gaetano Casarelli, 1884. — N. Fornelli, *Educazione moderna*, Torino, Camilla e Bertolero, 1884. — Giuseppe Giannuzzi, *Orazio e il mio secolo*, Napoli, Stabilimento tipografico tornese, 1884. — Carlo Leardi, *Saggio postumo sui tempi della pronunzia italiana*, Firenze, Le Monnier, 1884. — P. Pavesio, *Critici ed editori delle opere di Ugo Foscolo*, Roma, *L'Opinione*, 1884. — Dott. Cav. Amilcare Sangalli, *Relazione intorno all'opera del prof. cav. L. Gelmest*, Milano, Stab. Civelli, 1884. — Ludovico Biasi, *I lavori d'ingrandimento di Firenze capitale*, Firenze, Rassegna nazionale, 1884.

ALLEMAGNE.

— Philippe Mamtander, *Philosophie der Erlosung*, Francfort, 1884.

ANGLETERRE.

Robert Flint, *Vico*, London, William Blackwood and sons, 1884. — R. N. Cust, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner et Cie, 1884. — R. G. Bhandarkar M. A., *Report on the Leark for Sanskrit ms. in the Bombay presidency during the jear 1882-83*, Bombay, Printed at the government central press, 1884.

ARGENTINA.

Alberto Navarro, *Inicio critico del Diccionario filologico comparado de la lengua Castellana*, Buenos Aires, Luplenta de Martin Bieduna, 1884.

BRÉSIL.

Mello Morael fils, *Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1884.

SUISSE.

Théophile Dufor, *Giordano Bruno à Genève*, documents inédits, Genève, Imprimerie Schuchardt, 1884.

ANNONCES DE LA REVUE.

Avec la livraison du 25 juin est ouvert un nouvel abonnement de trois mois et de six mois à la *Revue Internationale*.

On prie vivement messieurs les abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte avec l'Administration de vouloir se mettre en règle, pour ne pas provoquer des réclamations inutiles et pénibles.

On demande la 7me et la 8me livraison de la *Revue Internationale;* les personnes qui, ayant pris l'abonnement pour les premiers six mois et dédit leur abonnement, seraient disposées à les céder à l'Administration de la *Revue*, en recevront immédiatement le montant.

Gius. PELLAS, Editore

L'AVVENIRE DEL VINO ITALIANO E DEL VINO TOSCANO

Metodo più atto e più pronto a creare il vino a tipo uniforme e costante e mezzo di ridurre molti vini italiani a tipo di vino toscano

PER IL PROF.

ENRICO VANNUCCINI

Un vol. in 16° — Prezzo L. 1. — Dirigere le domande allo Stabilimento G. Pellas Via Jacopo da Diacceto, 10 Firenze.

Livraison du 25 Septembre 1884

SOMMAIRE:

LE CORRÈGE, SA VIE ET SON ŒUVRE, deuxième partie, (**Marguerite Albana Mignaty**).

JEAN DE COURTEIL, (VI, VII), roman, (**F. Antony**).

DAVID-FRÉDÉRIC STRAUSS, (**Sigmund Münz**).

LE FORT SAMSON, nouvelle polonaise, suite, (Mme **Élise Orzeszko**).

UN MÉMOIRE AUTOGRAPHE DE VICTOR-AMÉDÉE II, (**Antoine Manno**).

A TRAVERS LES ROMANS, (**Thomas Emery**).

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE, (**Albert Errera**).

CORRESPONDANCES: Lettre des Pays-Bas, (*Charles Lucien*); Lettre de Montévidéo, (*Josué E. Bordoni*); Lettre de l'Océanie, (*Irinicos*); Lettre de San-Francisco, (*Irinicos*).

MISCELLANÉES: *Fragments inédits de Charles Baudelaire. — Longévité et génie. — Expéditions au Pôle Nord. — Nouvelle transmigration d'un tableau de Paul Véronèse.*

TABLETTES HISTORIQUES.

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons un essai historique du savant secrétaire de l'Académie des Sciences de Budapest, monseigneur Fraknoï, intitulé: *Un diplomate italien en Hongrie*, — les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXme siècle*, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasi, — un *Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — une étude sur *Madame Ackermann*, par Camille Selden, — une étude historique de M. le Dr Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède, — *Jean Arany*, étude biographique par Charles Szacs, — *La Hongrie dans les relations internationales*, par Charles Kéléti, — *Une page d'histoire contemporaine*, par le baron A. Manno, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markévitch, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, — *Mioun*, nouvelle provençale, par M. De Ginoux, — *Herbert Spencer*, par M. Émile Sigogne, — *Naoumi*, nouvelle tirée de la vie des Juifs de Belgrade, par Haïm Davitcho, — *Un nouveau drame indien*, par Angelo De Gubernatis, — *Les trois paroles divines*, par le comte Léon Tolstoï, — *Tania*, par M. B. Markévitch, — une étude critique du célèbre artiste Ernesto Rossi sur le *Jules-César* de Shakespeare, etc.

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10

OT 271004

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année
TOME QUATRIÈME — IIme LIVRAISON
10 Octobre 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*
BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 20A*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilber pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** libr A. Radici à Montévidéo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez à Bogotà.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

EMILE ZOLA, *Les mystères de Marseille*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — A. ADERER, *Le mariage du lieutenant*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — ERNEST RENAN, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — GEORGE SAND, *Correspondance*, tome Vme, (1812-1867), Paris, Calmann Lévy, 1884. — CH. THIERRY-MIEZ, *La France et la concurrence étrangère*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — M. D'ORMOSY, *Un rêve de bonheur*, deuxième édition, Paris, A. Repetti et Cie, éditeurs, 1884. — *La Comtesse Natalie*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — GABRIEL BOUVALOT, *En Asie centrale - De Moscou en Bactriane*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — SAINT-YVES D'ALVEYDRE, *La Mission des Juifs*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — HENRI GRÉVILLE, *Un crime*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — *Bulletin de la Société historique et cercle Saint-Simon*, Paris, 1884. — LOUIS VEBACH, *La Hollande et la liberté de penser au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MARIO PROTH, *Depuis 89*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — JULES DE MARTHOLD, *Memorandum du siége de Paris, 1870-71*, Paris, Charavay frères, 1884. — JEAN MACÉ, *Les idées de Jean-François*, Paris, Charavay frères, 1884, — RICHARD LESCLIDE, *Le dernier Scapin*, Paris, Charavay frères, 1884. — LÉON BARRACAND, *Hilaire Gervais, histoire d'un enfant*, Paris, Charavay frères, 1884. — JACQUES FERNAZ, *Un grand Français du siècle XVIIe*, Paris, Charavay frères, 1884. — XAVIER MARMIER, *Le succès par la persévérance, douze histoires et un conte*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ÉMILE ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — G. B. CHESLAY, *La Convention et son œuvre*, Paris, Charavay frères, 1884. — Colonel TCHENG-KI-TONG, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — CAMMILLE FLAMMARION, *La pluralité des mondes habités*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — CHARLES BUET, *Les coups d'épée de M. de Puplinge*, Paris, Victor Palmé, 1884. — THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et camées*, Paris, petite bibliothèque Charpentier, 1884. — GEORGE SAND, *Correspondance*, tome VIme, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MADAME ADAM (Juliette Lamber), *La Patrie hon-oise*, souvenirs personnels, Paris, *Nouvelle ue*, 1884. — *Le blason libre de la France*, Maisonneuve et Cie, editeurs, 1884. — CHAVETTE, *Saucisson à pattes*, Paris, on et E. Flammarion, 1884.

ITALIE.

EMILIO NUNZIANTE, *Un lembo della Scandinavia*, Roma, Sommaruga e C., 1884. — LANCIOTTO DI MONTECHIARO, *Fiori di Margherita*, Firenze, C. Ademollo e C., 1884. — D. LUCIANO MILANI, *Studi sul verismo*, Firenze, Tip. Passeri e Balli, 1884. — G. SANGIORGIO, *Le cronache italiane nel medio evo*, Milano, Tip. Bertolotti e C., 1884. — J. DE ROCCA, *Annali della industria e del commercio*, 1884. — Dr G. BELLUCCI, *Materiali paletnologici della provincia dell'Umbria*, Disp. 1a dell'opera, Perugia, Buoncompagni, 1884. — Fascicolo III della *Nuova scienza*, diretto dal prof. E. CAPORALI, si pubblica a Todi. — GEROLAMO DONATI, *Mangalavadah, ossia ragionamento sulla felicità*, manoscritto indiano, Perugia, Tip. Buocompagni, 1884. — LUIGI PINELLI, *Ozi estivi*, sonetti, Tarcento, L. Giorio, 1884. — LUISA PIRANI, *Versi*, con prefazione di *Anna Mander Cecchetti*, Venezia, Tip. Ferrari, 1884. — ANTONIO MANNO e VINCENZIO PROMIS, *Prefazione alla bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, Torino, P. Paravia, 1884. — Cap. Cav. G. PETRICCIOLI, *D'oggi in domani*, Canto, Firenze, Stamperia Ademollo, 1884. — RASTRELMONTI CARLO MAURIZIO, *Aggiunta alla teoria dell'istruzione educativa*, Lipsia, B. G. Trübner, 1884. — RECHEMBERG CARLO MAURIZIO, *Tirocinio dello studente italiano in grammatica e letteratura tedesca*, Torino, G. B. Paravia, 1884. — CARLO BENI, *Di alcune maniere di scrittura usate dagli Aztechi*, Firenze, Arte della stampa, 1884. — GIULIA DE LA COUDRAY, *Il Proscritto*, commedia in un atto, Firenze, Tip. degli Orfanelli, 1884. — F. A. Dr BOCCHI, *Trattato geografico, economico comparativo per servire alla storia dell'antica Adria*, Adria, eredi Guarnieri, 1884. — G. GAVAZZI SPEECH, *Il conte Cristoforo Sola, commemorazione*, Milano, Pompeo Dumolard, 1884. — RAFFAELE TARANTELLI, *Fiori e Spine*, Chieti, G. Ricci, 1884. — LUIGI D'AURIA, *Scritti storici ed economici*, Napoli Francesco Mormile, 1884. — *Istruzioni popolari sul modo di preservarsi dal colera*, Firenze, G. Civelli. — MARIANO MANTERO, *Gli ordinamenti monetari*, Palermo, Fratelli Puglisi, 1884. — DOMENICO CARUTTI, *Il conte Umberto I (Biancamano) e il Re Ardoino, ricerche e documenti*, Roma, E. Loescher e C., 1884. — CIMBRO, *I partiti*, Torino, Roux e Favale, 1884. — GIOVANNI FALDELLA, *Una serenata ai morti*, Roma, E. Perino, 1884. — SANTI GIUFFRIDA, *La questione sociale e l'educazione*, Catania, G. Galatola, 1884. — C. V. GIUSTI, *Favoritismo comparato, Let-*

ST 27 084

JEAN ARANY[1]

Une année et demie s'est écoulée depuis la mort de Jean Arany. Deux printemps ont renouvelé le gazon de sa tombe, où les fleurs, dont la tendresse la jonche, n'ont jamais le temps de se faner. Nul obélisque, nulle pierre ne marque encore la place, où le cœur le plus noble a trouvé le repos ; car sa famille désire manifester son amour et sa gratitude par une œuvre digne, si possible, de ses sentiments ; et la statue de bronze par laquelle la nation veut éterniser la mémoire du grand chantre de sa gloire passée et rappeler ainsi au patriote et à l'étranger ce que fut Jean Arany, ne pourra orner une des places publiques de Budapest que dans une dizaine d'années.

Mais tout cela est-il bien nécessaire ? A-t-on besoin de graver le nom d'Arany sur le marbre pour lui assurer l'immortalité ? Et faut-il mouler le bronze pour glorifier sa mémoire ? Ne s'est-il pas érigé lui-même un monument impérissable dans

[1] Discours prononcé le 8 juin 1884 à l'assemblée générale de l'Académie des Sciences à Budapest par M. Charles de Szácz, membre de l'Institut.

En publiant cette étude sur Jean Arany, le grand poète hongrois, nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'Académie des Sciences de Budapest nous a fait l'honneur de nous choisir pour porter à la connaissance du public européen les comptes rendus des travaux de cette illustre assemblée et les plus remarquables de ses mémoires. Par ce choix, la *Revue Internationale* devient le véritable organe d'une grande alliance intellectuelle entre l'Italie et la Hongrie. Nous avons lieu d'espérer que d'autres académies étrangères ne tarderont pas à suivre la noble initiative de l'Académie nationale hongroise.

ses œuvres qui charmeront l'esprit et le cœur tant qu'il y aura un seul Magyar pour les comprendre? Et tous ceux qui l'ont connu et aimé n'ont-ils pas gardé le souvenir de sa forme humaine? Ne l'avons-nous pas tous gravée au fond de notre âme?

Sa forme humaine! Serait-elle moins grande, ou d'une valeur plus passagère que les grandeurs du poète?... Quant à moi, j'ai toujours été et je suis encore sous le charme de sa personne: et, à cette heure même, où je ne devrais me souvenir que du savant et du poète, je ne puis m'affranchir de l'impression profonde que me laisse Jean Arany, *l'homme*.

C'est qu'une amitié de trente ans me liait au cher défunt: et plus je repasse ces trente années, plus je me rappelle combien j'avais aimé *l'homme*, sans jamais avoir cessé d'admirer le poète dans ses hauteurs inaccessibles; plus je m'absorbe dans ses œuvres, et moins je puis séparer l'écrivain de l'homme, ou comprendre l'un sans l'autre. C'est que son individualité ennoblit encore le poète, et c'est précisément l'austérité de son caractère — belle colonne de granit pur et simple, — qui sert de piédestal au monument érigé à la gloire du poète.

Et de même que je ne saurais séparer le poète de l'*homme*, je ne puis non plus séparer l'*homme* du *magyar*; car c'est justement le type hongrois qui se manifeste et s'idéalise le plus puissamment en lui, autant dans l'homme que dans le poète. Qu'on ne nous fasse point de reproches, — puisque c'est Dieu qui nous inspira l'égoïsme patriotique, — si nous nous sentons irrésistiblement attirés par tout ce qui nous ressemble et particulièrement par celui dont l'âme réfléchit le plus parfaitement la personnification du type magyar; car, outre l'amour et l'admiration qui nous attachent à Jean Arany, nous avons l'immense satisfaction de retrouver dans ses œuvres l'incarnation la plus saisissante, la plus pure du caractère hongrois dans le présent, ainsi que les traces lumineuses de notre gloire passée.

De tous temps, nos poètes ont été hongrois avant tout, mais aucun d'eux n'a été aussi essentiellement, aussi exclusivement hongrois qu'Arany. C'est pour cela même qu'il nous faut renoncer à la satisfaction de le voir un jour connu et apprécié à l'étranger, à moins de nous bercer d'un espoir douteux, en songeant aux temps bienheureux où notre langue prendra son rang parmi celles que l'on se donne la peine d'apprendre, et

où l'on étudiera la langue hongroise comme on fait du grec et du latin, et parmi les langues vivantes, du français, de l'anglais, de l'allemand et de l'italien. Au lieu de l'admiration du monde entier, il n'aura donc en attendant que notre tendresse à nous, tendresse qui doit être d'autant plus fervente, que notre culte doit le dédommager de l'acclamation universelle. Mais Jean Arany se contente de nos couronnes et de nos larmes; l'enthousiasme de sa nation reconnaissante lui suffit. Car lui, le descendant direct d'Homère, n'a jamais demandé que d'être compris par ceux pour lesquels il a chanté, et de savoir que tout un peuple souffre, pleure et s'enflamme avec lui. Homère aussi n'a chanté que pour les Grecs, sans jamais avoir songé que vingt-cinq siècles après lui, lorsque sa langue ne devait plus être parlée, des nations qui n'existaient pas de son temps liraient encore ses œuvres immortelles, trouvant des jouissances toujours nouvelles dans ces créations impérissables.

J'ignore si c'est notre orgueil national ou bien la vérité qui nous fait chercher l'expression typique de notre caractère dans la littérature et surtout dans une individualité aussi entière et aussi parfaite que celle d'Arany. De fait, Jean Arany tant comme homme qu'en sa qualité de poète, est sans contredit la personnification du côté grave et viril du caractère hongrois. Nous n'avons jamais rencontré, jamais connu en lui les velléités et les caprices d'une jeunesse fougueuse. Il était déjà un homme mûr; il avait presque trente ans lorsqu'il apparut subitement, ainsi que l'île rocheuse émergeant soudain de l'Océan. Sa première œuvre, *La Constitution perdue*, fut étonnante; car la force primordiale de sa flamme intérieure fut telle que son œuvre revêtit immédiatement les splendeurs d'une végétation tropicale. Une année plus tard il donna à sa nation émerveillée *Toldi*, cette admirable épopée, et une des œuvres les plus saillantes de notre littérature. Rien de tout ce qu'il a pu écrire avant ce premier début n'a vu le jour; nous chercherions en vain, même dans la collection la plus complète de ses œuvres, la moindre trace de ses essais juvénils. La corde de la jeunesse semble n'avoir jamais vibré sur sa lyre; du moins elle n'avait plus de son lorsqu'il parut devant le public. Il passa son enfance et sa jeunesse loin du monde, à l'abri d'un toit modeste; mais la muse alla le relancer dans sa solitude, et lorsqu'elle

nous le ramena, il s'avança d'un pas grave et le front pensif. Il naquit six ans plus tôt que Petöfi, qui pourtant débuta quatre années avant lui, et qui plus jeune de dix ans, parcourut sa glorieuse carrière en sept courtes années, pour s'éteindre ensuite à jamais, pareil au météore enflammé qui se consume dans sa course rapide.

Petöfi apparut à un moment où les idées nouvelles qui couvèrent la guerre d'indépendance, allaient régénérer la nation : son génie s'était enflammé, et la sève vivifiante de ce nouveau printemps était montée à son cœur. Jeune et passionné comme il l'était, peut-on s'étonner s'il fut l'interprète inspiré de l'enthousiasme universel, et s'il donna l'exemple à cette jeunesse qui sacrifia tout pour la patrie ? Jamais l'ardeur patriotique, ce trait saillant de notre caractère national, ne trouvera une expression plus digne et plus saisissante que celle de la poésie de Petöfi. Il est vrai que Petöfi était jeune et le serait resté jusqu'à son déclin, tandis que l'adolescence d'Arany a dû être grave et austère.

Nous ignorons si jamais sa lyre a chanté l'amour; même les sentiments intimes du foyer et de la famille ne sont que des rares apparitions comme sujets de ses chants ; mais là, où nous rencontrons une note personnelle, nous en admirons la douceur, la tendresse chaude et égale, car il ne s'aventure guère dans les régions orageuses de la passion. C'est à sa femme, à ses enfants qu'il s'adresse alors, ainsi qu'au souvenir de sa fille unique, dont la mort prématurée l'avait brisé. Et pourtant, malgré cette douce sérénité, comme il comprit bien l'amour, cette passion formidable et mystérieuse, et comme il sut bien l'interpréter dans toutes ses variations lyriques, idylliques et tragiques ! Voyez ses ballades, et mieux encore, ses créations épiques : *Catherine* et *L'amour de Toldi*. Pourtant, bien que tout poète s'écoute pour se chanter ensuite, et ne produise rien qui n'ait germé dans son âme, Arany est réservé, il se méfie de lui-même et soumet ses sentiments à une critique sévère. Il parle rarement en son nom, et préfère prêter les passions ressenties, ses aspirations personnelles aux personnages de sa fiction ou de nos légendes.

En Allemagne, les deux grands Dioscures de la littérature nationale, Schiller et Goethe, sont allemands et nationaux tous

deux, et représentent deux côtés différents du caractère allemand : le côté positif et son antithèse, l'action et la contemplation, le réalisme et l'idéal, ce qui fait que ces deux génies, se complétant mutuellement, forment un entier sublime. Ainsi en est-il en Hongrie pour Arany et pour Petöfi. Petöfi est le type de la jeunesse hongroise, avec son ambition passionnée, ses caprices échevelés et son enthousiasme flamboyant ; Arany est l'incarnation du Magyar grave et viril, puisant le sentiment de sa valeur présente dans son passé glorieux, mesurant sévérement les tâches qu'impose un siècle exigeant, et espérant toujours un avenir meilleur. L'un, rêveur et spontané, berçant ses belles chimères, ou improvisant au hasard, mais toujours naïf et poète dans chaque fibre de son être ; l'autre, tout aussi poète, mais moins enthousiaste et plus savant. Petöfi est le Schiller hongrois. Moins idéaliste, si l'on veut, et moins abstrait, n'étant pas né allemand ; mais nous retrouvons en lui le même feu et la même passion, les mêmes aspirations généreuses et sublimes. Arany est le Goethe de la Hongrie, vrai, profond, pur, classique dans la forme, et toujours maître de son sujet. Le sentiment inné de l'art les guide tous deux ; leurs ballades, — et c'est par là qu'ils se rapprochent le plus, — ont germé dans le même sol, elles ont poussé d'une même tige et brillent du même éclat. Mais tandis que Petöfi nous présente les mêmes luttes gigantesques et la même fièvre d'action qui caractérisent la muse de Schiller, le culte du classique est le même chez Schiller, Goethe et Arany. Par contre, si Goethe créa la chanson allemande en la rendant populaire, Petöfi a le même mérite en Hongrie ; et tout comme Goethe est le père de la ballade en Allemagne, Arany en est le créateur chez nous.

Mais laissons ces comparaisons inutiles. C'est lui, son individualité seule qui se dresse devant nous dans toute sa grandeur. Le court espace de temps écoulé depuis qu'il s'est dérobé à nos regards n'a rien fait perdre à l'éclat, à l'intensité de son image, gravée dans nos cœurs.

Jamais homme n'a été aussi vrai, aussi loyal, aussi consciencieux et en même temps aussi fier, aussi indépendant et aussi simple que Jean Arany. Il a vécu, il a travaillé au milieu de nous, portant, pendant plus de trente ans, sur son front les lauriers dont ses concitoyens le couronnaient, sentant qu'ils les

méritait, mais ne s'en vantant jamais, et évitant même, si possible, les démonstrations d'une admiration toujours croissante. Il travaillait, ne choisissant pas son labeur, acceptant celui que son devoir lui imposait et nous rappelant dans sa simplicité sublime une de ces personnalités idéales, comme le baron Eötvös en a immortalisé une dans son *Notaire du village :* gagnant les procès de ses clients, fonctionnant régulièrement en sa qualité de notaire dans sa ville natale, écrivant la première partie de son épopée *Toldy* au milieu de ses occupations quotidiennes, comme s'il se peignait lui-même dans ce grand gaillard, d'une douceur féminine et que personne n'aurait cru appelé à exécuter des actions d'éclat, à devenir l'idole d'un peuple guerrier et favori d'un roi puissant. Ce poète, qui, d'un bond de son Pégase, se trouva à l'apogée de sa gloire, accepta une année plus tard un humble poste au ministère de Szemere, uniquement pour se trouver au foyer même de la vie nationale qui se rallumait de tous côtés, et afin de pouvoir verser le feu de son patriotisme dans l'âme de sa nation, s'aguerrissant à un combat de vie et de mort. L'ami du peuple, le fils du peuple écrivit alors en bonne prose d'abord, puis en vers passionnés, pour encourager sa nation à défendre ses droits, ses saintes croyances, son foyer et son passé. Forcé de fuir, après de longs mois d'angoisses et de dangers, il se revoit enfin à Szalonta dans la maisonnette à toit de chaume, où peu de temps auparavant il avait hébergé Petöfi et sa famille. Il y retrouve, entre sa femme et ses deux petits enfants, le repos si ardemment désiré et qu'il avait compromis un moment.

Plus tard, Nagy-Körös lui offre une chaire dans son nouveau gymnase et le grand poète devient professeur, ou plutôt, maître d'école des plus consciencieux. Il ne dédaigne pas de se mettre à la portée de ces jeunes commençants pour nourrir leur intelligence croissante des éléments de la langue hongroise et de sa littérature, faisant briller les doux rayons de son riche savoir devant ces yeux d'enfants, qui se souviendront toute leur vie des splendeurs intellectuelles entrevues durant ces heures bénies. Dans le monde, dans ce petit monde restreint de confrères qui l'entourent de respect et de tendresse, il reste toujours le même : simple, gai, d'une bonhomie proverbiale, ne cherchant jamais à se mettre à cette première place que tous lui assignent

d'un accord tacite. Grave et doux dans sa famille, il surveille avec sollicitude l'éducation de ses enfants, et en même temps, dans l'isolement de son cabinet de travail, il crée l'un après l'autre d'immortels chefs-d'œuvre. C'est à cette époque qu'une grande partie de ses poésies lyriques furent terminées, qu'il ébaucha plusieurs de ses poèmes épiques et fit publier une série de ses tragédies lyriques, par lesquelles il créa la ballade hongroise en se servant de sujets populaires. Mais à mesure que la vie nationale se développait et s'élargissait, le pauvre professeur du gymnase de Nagy-Körös se voyait relancé par les hommes les plus éminents de son époque. Sa modeste demeure est envahie non seulement par ses anciens amis, mais toutes les célébrités littéraires et politiques entourent le Cincinnatus moderne, l'arrachent à sa vie obscure et le mettent à la tête de la société littéraire de Kisfaludy, qu'ils avaient renouvelée. Pour ouvrir une arène permanente à son activité, il fonda successivement deux journaux littéraires, et à la mort de l'historien Szalay, il devint secrétaire de l'Académie hongroise des sciences.

Le grand palais qu'il vint habiter, le nouvel emploi qui l'élevait au rang des premiers écrivains et savants de la Hongrie, ne changèrent rien à l'homme, ni au dehors ni au dedans. Il resta l'alouette simple qui chante pour saluer le soleil levant; le rossignol au plumage terne, dont le chant sans égal gagne tous les cœurs. Il n'avait rien perdu non plus de sa puissance créatrice, et ce fut alors qu'il écrivit *La mort de Buda*. La perfection classique de ses œuvres se montrait de plus en plus radieuse, semblable aux contours dentelés de quelque clocher gothique, déployant ses spirales élégantes au fur et à mesure qu'il s'élève plus haut. Mais cela ne devait pas longtemps durer ainsi. Tandis qu'il passait ses jours sous le joug fatigant d'une occupation souvent machinale, tandis que ses nuits étaient agitées autant par les souffrances de sa santé gravement compromise, que par la douleur de la perte de sa fille unique, il lui restait à peine une heure de la matinée à consacrer à la poésie. Ainsi encombré et éprouvé, il fut à cette époque sur le point de croire que son génie poétique déclinait, et qu'il ferait bien de renoncer à toute tentative littéraire. Mais, ainsi que le Rhône qui, en quittant le beau lac Léman, se perd dans le sol sans que le bruit sourd de sa course souterraine soit entendu

au dehors, tandis que les troupeaux broutent paisiblement sur les gazons qui le recouvrent et sous lesquels il roule ses ondes puissantes, pour briser enfin toute entrave et reparaître plus loin, fougueux, écumant, sautant de roche en roche jusqu'à ce qu'il aille s'enfoncer dans le sein de la Méditerranée; ainsi le génie d'Arany s'était caché pendant les années de tristesse, pour ressusciter plus vigoureux, plus grandiose que jamais avant de clore sa carrière glorieuse par ses ballades les plus émouvantes et par *L'amour de Toldy.*

Avec tout cela, Arany ne laissa jamais voir une ombre de mécontentement en face des devoirs prosaïques de la vie, ni le signe d'une inspiration surmenée, surpassant ses forces et son talent. L'accomplissement de ses devoirs, lui fut aussi naturel que la fleur l'est à la plante, le fruit à l'arbre, le nid à l'oiseau. L'homme et le poète ne furent jamais séparés dans Jean Arany; il ne vendit jamais ni sa liberté personnelle, ni son individualité de poète. Il a travaillé et chanté; il travaillait pour avoir le loisir de chanter, il chantait pour que la besogne allât mieux. Il s'épanchait tout entier dans son chant. Son âme, souvent remplie d'amertume, cachait ses larmes sous un rire facétieux. Il n'y a qu'à rappeler son *Bolond Istòly*, où, après avoir décrit la pauvreté de son enfance, les privations de sa vie d'étudiant, il coupe court à la mélancolie par le rire nerveux d'une humeur fantasque, immortalisant les vérités poignantes de son époque, les tristes aberrations de sa nation ruinée et brisée, par des caricatures qui, à force de faire rire, vous mettent les larmes dans les yeux. Le poète chantait ce qu'il sentait.

Arany tirait ses poésies du fond de son cœur, des expériences de sa propre vie, et les revêtait de formes classiques, anciennes ou modernes. La plupart de ses épopées ont pour base des événements, des réalités par lesquels le cœur du poète a passé. Il en est surtout ainsi de la trilogie de *Toldy*, son œuvre la plus puissante. Nous avons souvent dit et pensé, bien que l'histoire de sa vie ne ressemble nullement à celle de son héros, qu'Arany a voulu se peindre lui-même dans Toldy. Toldy est un héros hongrois du moyen-âge. C'est un cœur d'enfant renfermé dans un corps herculéen. Un frère jaloux et méchant le chasse de la maison paternelle; mais Toldy, à l'aide de son bras puissant et de son cœur noble et généreux, sait se faire aimer de son roi,

et se fait une position brillante à la cour. Il refuse d'épouser une jeune fille, modèle de toutes les vertus, que son roi a choisi pour lui, et, par esprit de contradiction, il prête son puissant secours à un autre pour lui faire gagner la main de sa promise. Mais à la vue de la jeune fille qui lui était destinée, son cœur s'enflamme, il voit trop tard et avec désespoir qu'il vient de se rendre malheureux pour la vie, entraînant dans sa chute sa victime qui l'aimait de longue date. Après une carrière remplie de péripéties glorieuses et romanesques, il se retire du monde pour terminer sa vie aventureuse dans la solitude, dont il ne sort plus que pour sauver les armes de sa nation, en rassemblant les dernières forces de sa volonté engourdie, et pour mourir sur la scène de la cour, exposé aux railleries des courtisans, aussi lâches que frivoles.

Non, rien de tout cela ne se trouve dans la vie d'Arany; mais si le sort l'avait jeté dans des circonstances pareilles, il se fût conduit tout comme son héros. Car il avait lui aussi ce sentiment inné de la force et du mérite; cette âme timide et pourtant fière, doutant d'elle-même et néanmoins grande et noble, cette âme puissante, foyer rayonnant de toutes les saintes clartés qu'il savait si bien peindre avec ses oscillations douloureuses, possédait le même germe tragique qui caractérise son Toldy. Mais sa vie paisible, bourgeoise presque, ne donna jamais lieu à des conflits sérieux et laissa sommeiller dans son âme les penchants qui, sous d'autres auspices, auraient pu lui devenir fatals.

En vérité, je n'ai pas connu d'homme chez qui l'élément tragique ait été plus abondant que chez lui; mais les conditions de sa vie quotidienne en ont empêché l'explosion. Fait pour être très heureux, ou tout à fait malheureux, il ne connut ni le bonheur parfait, ni le désespoir; il traversa la vie sans être ni assez heureux, ni complètement découragé.

L'amour inaltérable de son épouse fidèle qui ne vécut que pour lui et par lui, le développement intellectuel de ses beaux enfants, l'aisance croissante, résultat de son assiduité au travail, le dévoûment, l'admiration de ses amis, les applaudissements et les lauriers de toute une nation n'ont pas suffi pour le consoler de la mort de sa fille unique. Frappé au cœur, il n'oublia plus jamais cet immense chagrin; puis vint la maladie, qui

s'acharnant sur lui pendant plus d'un quart de siècle, finit par flétrir les plus beaux rameaux de ce chêne majestueux.

Certes il ne fut pas heureux ; mais il ne fut pas non plus complètement malheureux; car, malgré toutes les douloureuses épreuves qu'il dut subir, sa vie fut relativement paisible. Du moins il n'eut à déplorer aucune de ces grandes catastrophes qui surviennent trop souvent dans la lutte inégale de l'homme contre la destinée, et qui l'anéantissent moralement et physiquement. Arany a beaucoup souffert, il est vrai; mais il était entouré d'amour et de respect. Son âme était trop grande pour défaillir, et son propre cœur lui a servi de refuge; « refuge caché, » disait Vörösmarty, et ce refuge est celui des justes.

Il porta néanmoins dans son âme un germe toujours fécond du tragique, germe que nous retrouvons dans presque toutes ses œuvres. Sa moindre création, fût-elle lyrique, est empreinte d'une mélancolie douce et touchante. C'est que le poète plane sans cesse dans une atmosphère toute chargée de nuages, où la moindre étincelle suffirait pour déchaîner un terrible orage. Quant à ses ballades, elles sont pour la plupart sinistres, presque lugubres; mais le sentiment du tragique lui est tellement inné, qu'il est digne des auteurs tragiques les plus illustres. Aussi, la moindre de ses ballades, toutes si originales et si caractéristiques, vaut toute une poignante tragédie.

Quelle verve, quelle force dramatique dans *Le prince Csaba*, ce magnifique fragment de la trilogie d'Attila ! Quelle gloire et quelle perte pour notre littérature que cette œuvre inachevée! Par l'originalité de la conception et par le tour puissant de l'intrigue, Arany a su donner un charme nouveau au sujet rebattu d'une ancienne histoire; et s'il eût achevé l'œuvre, son génie aurait su faire revivre la légende bien connue de l'hymen d'Attila et en aurait fait une œuvre magistrale.

Voici en quelques mots le canevas de cette grande épopée: Attila, épris de la belle Mikólt, l'épouse, malgré son âge très avancé. Ce second mariage outrage Krimhilde sa femme, la veuve de Sigfried, que nous connaissons par l'épopée allemande des *Nibelungen* et par *La mort de Buda*. L'épouse outragée se décide à se venger de l'insulte que cet hymen lui inflige. Morne, la rage au cœur, elle se retire du festin; et, tandis que les joyeux éclats de la fête la poursuivent jusque dans sa soli-

tude, le passé bienheureux se ranime devant elle. Elle se souvient des beaux jours de gloire et de bonheur; Sigfried, son premier et unique amour, traîtreusement assassiné par Hagen, lui apparaît. Au souvenir du héros défunt elle se rappelle d'une cape enchantée ayant le pouvoir de rendre invisible quiconque la revêt, et que Sigfried avait reçue un jour du nain Alberich, gardien du trésor des Nibelungen. C'est à l'aide de cette cape que Sigfried avait pu s'introduire auprès de Krimhilde dont il a obtenu la main pour le roi Günther.

Avide de vengeance, altérée de sang, la rage lui inspire une idée terrible. Elle attend haletante que les flambeaux de la fête s'éteignent et que tout rentre dans le calme; puis, lorsqu'Attila s'est retiré dans sa tente nuptiale richement décorée, Krimhilde revêt la cape enchantée, elle s'introduit sous la tente et plonge le glaive de Sigfried dans le sein de son mari, ivre de la double ivresse du vin et de l'amour.

On ne put jamais constater qui fut l'assassin d'Attila; on soupçonna d'abord sa jeune femme, puis ses fils jaloux de la nouvelle influence qu'elle aurait pu avoir sur le héros; mais jamais personne ne songea à la veuve de Sigfried.

Quelle ouverture imposante pour une grande épopée! Quelle introduction tragique pour la seconde partie d'une trilogie qui doit se terminer par l'immense catastrophe de toute une nation, détruite par la guerre que les héritiers d'Attila ont allumée et que la légende a surnommée « la guerre de Krimhilde! » Car c'est à l'Allemande, à la veuve de Sigfried et d'Attila qu'on attribue tous les maux de cette lutte à outrance dont cette femme semble être l'instigatrice et le génie néfaste. Avec quel art le poète s'est-il servi du surnaturel, la cape enchantée! Ce trait mystique devient tragique; car l'auteur sait tirer parti de cette ressource que lui offrait son sujet, avec une simplicité, un naturel qui en doublent la puissance dramatique.

Malheureusement, ce n'est qu'un fragment; car bien des raisons importantes ont contribué à décourager le poète. Ainsi, après avoir ébauché l'œuvre dans la forme du chant des Nibelungen, il reconnut que ces contours ne se prêtaient point à l'épopée hongroise. En choisissant cette forme, il subissait l'influence de la tradition des Nibelungen et de la nature même du sujet; mais, plus il avançait, plus il sentait qu'une épopée hongroise,

ne devait pas être écrite en strophes allemandes. L'épopée, plus que n'importe quelle autre forme poétique, est la forme nationale par excellence. Nous voyons ce genre éclore de la tradition, emprunter ses sujets, ses personnages aux légendes populaires et historiques et puiser sa force dans le sentiment national du peuple. L'épopée ne saurait donc être revêtue de vêtements étrangers ; accents, forme, couleurs, tout doit être en parfait accord avec les mœurs de la nation.

Vörösmarty, qui cependant avait, lui aussi, le sentiment inné de la forme et du rhythme national, ne fut pas aussi pénétré de cette grande vérité. C'est qu'il vécut au temps de la grande floraison de notre école classique ; et, suivant le courant, il moula ses grandes épopées et ses poèmes patriotiques, souvent légendaires, sur la forme grecque, très mélodieuse, mais absolument contraire au génie de la langue hongroise.

Arany fut le premier qui eut l'idée de reprendre les formes primitives, mais originales, de l'ancienne poésie magyare. Tinodi, Hlosvai, Zrinyi ont tous passé sous son regard scrutateur. Il les reforma d'abord ; puis en créa, conformément aux exigences de la musique et du rhythme national, l'épopée hongroise, correcte, parfaite et resplendissante de toutes les beautés de notre langue, si riche et si mélodieuse, ainsi que du charme original de notre rhythme national. Il imagina donc une ère nouvelle et se pénétra tellement des vérités qu'il proclama, qu'il préféra sacrifier les strophes achevées du *Prince Csaba* que de violer cette loi immuable de notre poésie qui exige impérativement des formes et des accents purement hongrois pour des sujets nationaux. C'est à cette conviction intime et aux efforts scrupuleux du poète que nous devons le vers alexandrin hongrois. Ce vers, d'une perfection rare et qu'il nous donna dans les trois parties de *Toldy* et dans *La mort de Buda*, est la forme nouvelle désormais consacrée pour l'épopée hongroise. C'est de ces efforts et de cette conviction que sont nés les rhythmes nouveaux et l'harmonie incomparable de ses ballades.

L'autorité d'Arany fut si grande, que ses opinions sur les différentes formes de vers ont été unanimement adoptées et font loi à l'heure qu'il est. Ses recherches sur l'épopée naïve, sur Zrinyi et le Tasse ; ses études sur l'assonance, cette variété de la rime hongroise employée par Vörösmarty et Petöfi, codifiée

par Arany ; ses préceptes, en un mot, ont complètement régénéré la prosodie hongroise. Arany unissait avec art la théorie du savant à l'inspiration spontanée du poète ; et à ce point de vue il n'a qu'un seul rival dans la littérature universelle. Un rival qui s'appelle Dante et qui le surpasse, car le grand Florentin avait dû créer une langue poétique avec beaucoup moins de ressources et sans avoir des prédécesseurs aussi éminents que Berzsenyi, Vörösmarty, Petöfi et bien d'autres encore.

J'oserais dire qu'il n'existe aucune forme poétique dont on ne puisse retrouver la théorie dans les modèles d'une perfection classique qu'Arany nous a laissés. C'est qu'Arany créait la théorie d'abord ; après quoi il adaptait en connaissance de cause et avec un art exquis son sujet à la forme choisie. Goethe seul, le plus universel de tous les poètes, était aussi parfait sur ce point.

C'est ainsi qu'il avait fini par trouver ce que, théorétiquement parlant, il se plaisait à nommer « le crédit épique, » et dont il savait se servir si merveilleusement. L'épopée nationale fondée tout entière sur les croyances et les traditions, ne peut se passer de la foi, d'une foi absolue en son héros et en sa mission céleste. L'histoire et la science prouveront — et elles l'ont prouvé, du reste, — que Toldy n'était point un personnage fictif. Mais, mieux que tous les documents et que toutes les preuves historiques, Arany nous fait croire à l'existence, à la réalité incontestable de son héros.

Tout comme Homère croyait en Achille, Arany croyait avec la même confiance enthousiaste en Attila, le conquérant du monde et en Hadur, le dieu des Magyars, dieu fort et vengeur, dont le glaive a servi à Attila pour assurer à Arpád et à ses héritiers la patrie éternelle que nous occupons encore sur les bords du Danube et de la Theiss, et qui sera l'héritage de nos descendants. Cette foi du poète épique est semblable à celle des apôtres et des prophètes, tant par la force persuasive que par l'impression qu'elle laisse. Il croit en Dieu, le maître absolu des destinées des nations ; il croit en son héros, qui est l'instrument fatal et prédestiné de ce Dieu. Cette foi, émanation providentielle de l'âme du grand poète, devient celle de toute une nation qu'elle rattache aux anciennes croyances et sur laquelle elle dresse tout un avenir.

Jean Arany était toujours profondément convaincu de ce qu'il écrivait; il était vraiment l'apôtre de sa croyance. Jamais parole fausse ne s'est égarée sur ses lèvres, jamais il ne se permit la licence d'une opinion douteuse. Loin de là; car il a su éviter jusqu'à cette affectation inconsciente à laquelle les meilleurs poètes n'échappent point. Même ses passages les plus passionnés ne pèchent jamais par l'exagération; il ne nous éblouit pas par les couleurs multiples et éphémères de l'arc-en-ciel; il érige un édifice imposant et solide, dont chaque pierre est taillée avec art; il construit un monument vrai, une œuvre éternelle.

Mais vous le connaissez tous; et vous savez aussi bien que moi qu'il ne manque pas non plus de couleurs, parfois des plus vives et même des plus brillantes. Aussi ses œuvres font-elles penser à ce grand artiste de la renaissance, à Michel-Ange, à la fois peintre, sculpteur et architecte.

Inconsciemment, me voilà revenu à mon point de départ: *Jean Arany, l'homme.* C'est que l'homme en lui n'était pas moindre que le poète; et c'est justement son caractère sublime qui rehausse l'éclat de sa gloire.

Jamais esprit plus brillant n'apparut sous des dehors plus modestes. Je l'ai comparé déjà à Cincinnatus, mais il a aussi son pareil parmi ses contemporains: c'est François Deák, tout aussi grand et tout aussi simple que lui, et dont la figure austère est gravée dans nos cœurs comme celle d'Arany. Que de fois l'Académie, qui couronna le poète et combla d'honneurs le savant placé en tête de l'illustre phalange, ne s'est-elle pas inclinée en présence de la grandeur morale de cet homme modeste et bon! Et nous tous, nous, ses amis, n'étions-nous pas doucement émus en voyant combien cet homme, entouré d'une gloire immortelle, s'effaçait modestement parmi nous? C'est que nous avons tous senti que son cœur dominait son esprit et que son caractère était encore plus admirable que son génie.

Il vivait parmi nous doux et rêveur, comme s'il eût été notre disciple, et ne semblait pas savoir qu'il était le maître. Il vécut sur la terre, il s'attacha au sol de la patrie, que les racines séculaires des légendes et des traditions ont affermi sous nos pas. Et lui, Antée moderne, il puisa des forces toujours nouvelles. Il vécut sur la terre des réalités, et contempla sans cesse les choses humaines, cet arbre éternel où fleurit toute poésie, tan-

dis que nous, levant les yeux pour contempler son front radieux, ceint de l'auréole idéale, nous croyions contempler un astre brillant dans le ciel étoilé.

Au ciel ! oui ; il y est retourné, il a repris sa place parmi les astres qui constellent le firmament de l'humanité. Simple comme il était ici-bas, son âme en s'affranchissant brilla de tout son éclat et absorba la clarté de ceux qui l'ont précédé là-haut. Zrinyi et Vörösmarty, Petöfi et Tompa l'ont devancé en marquant la route d'un fil d'or. Arany les a suivis et les a tous dépassés.

CHARLES DE SZÁCZ.

JEAN DE COURTEIL [1]

VIII.

En peu de jours l'atelier de Jean fut débarrassé de tout ce qui avait une valeur artistique. Maxime entra en possession des objets, — qu'il garderait, disait-il, en dépôt jusqu'au moment où son ami aurait de quoi le rembourser, — et remit vingt mille francs à Attila. Jean toucha ces fonds comme prix d'une vente faite en bloc à un brocanteur anglais, de passage à Paris. Et comme rien n'était plus naturel, il n'eut aucun soupçon sur leur provenance. Il paya ses dettes, remboursa la maison Wirbel, et se trouva à la tête de quelques billets de mille francs. Le complot fut mené à bonne fin, grâce à la connivence de Castanet, qui envoyait toutes les bénédictions de son cœur à Maxime, et qui, revenu de son opinion sur Attila, prodiguait maintenant au bohème les plus délicates attentions.

Celui-ci, plaisantait le brave homme, le déconcertait par ses boutades, et dans le fond était vivement touché de cette reconnaissance. Au contact de ces gens de cœur et de ces honnêtetés, il se sentait rajeuni et comme réchauffé intérieurement. Il lui arrivait de retrouver des sentiments perdus et des sensations oubliées, éprouvant moralement le bien-être physique que produit le soleil sur les corps engourdis et âprement mordus par le froid.

Grougeard seul ne fut pas content. D'abord, les bibelots de Jean lui échappaient, et le bénéfice avec! Mais ce n'était là que le moindre mal. Ce qui le gênait, c'était Jean lui-même, qu'il voulait couler auprès des Wirbel, qu'il avait dans ce but entouré de piéges et qui sortait indemne de la bourrasque.

Dans ce petit homme, à la figure insignifiante et poupine, il y avait l'étoffe d'un malfaiteur, doublé d'un policier.

---

[1] Voir les livraisons du 25 août, et du 10 et 25 septembre.

Arrivé, après des efforts inouïs, à ces premiers échelons de la fortune qui permettent de monter, même tout en haut, il pouvait raisonnablement espérer de décrocher la timbale par une association avec son ami Wirbel. De celui-ci il était sûr; le vieux baron Adrien ne serait pas éternel; il n'y avait donc que Berthe qu'il fallait, ou gagner à sa cause ou réduire à l'impuissance. Le premier moyen n'ayant pas réussi, restait le second; et l'habile Grougeard savait que, une fois l'oncle disparu, avec le mari entre ses mains, il aurait raison de la femme. Seulement, il fallait la maintenir isolée et empêcher qu'elle ne trouvât un point d'appui, un conseiller dans un amant dévoué ou dans un ami sincère. Or, Jean pouvait parfaitement remplir l'un et l'autre de ces rôles, et ce qu'Attila avait insinué sans trop croire à ce qu'il disait, il le soupçonnait, lui, depuis longtemps. Et depuis longtemps tirant sur les ficelles du baron Ferdinand, il avait manœuvré de façon à rendre les rapports de plus en plus difficiles entre Jean et les Wirbel. Et voilà qu'au bon moment, à la minute même du coup de filet, l'oiseau lui échappait! Trop malin pour s'en plaindre, même avec Attila, il eut l'air de se contenter des explications de ce dernier, et de croire que Jean avait fait sa vente lui-même. D'ailleurs, par la tournure que pouvaient prendre les choses, avec la menace d'un renouveau d'intimité entre de Courteil et la baronne, les services du bohème lui étaient plus nécessaires que jamais. Car Berthe avait accepté l'offre du peintre, et avait prié Maxime d'apporter verbalement cette réponse à son ami.

Jean cependant ne s'empressait pas d'accourir à l'hôtel du Parc Monceau. Enfermé dans son atelier dépouillé, il travaillait avec un acharnement voisin de la rage, et auquel répondait son état moral. Accusant le sort de son malheur et même de ses fautes, souffrant cruellement de sa situation, ruminant les humiliations réelles, grossissant les amertumes imaginaires, il devenait à son tour amer, frondeur et sceptique. Il exagérait même à plaisir cette nouvelle tournure de son esprit, dans laquelle il se complaisait, et où il trouvait du moins l'âpre satisfaction des mécontents vifs d'esprit et de cœur, trop vibrants pour la résignation philosophique, et par conséquent portés à devenir démolisseurs.

Sa nature primesautière et enthousiaste le poussait à excéder aussi dans ce sens; et lorsqu'Attila, devenu intime et familier

de l'atelier, allait fumer une pipe chez Jean, celui-ci, dégoisait ses nouvelles théories sur l'art, sur la vie, sur les hommes, reniant les croyances de la veille et brisant les idoles du passé.

Attila lui-même n'aurait pas fait mieux! Mais, chose étrange, c'était maintenant le bohème gouailleur qui parlait raison, qui relevait les dieux abattus et conspués par Jean, invertissant ainsi les rôles par ce regain d'honnêteté qui l'avait saisi, et par cet esprit de contradiction, qui fait trouver absurde et faux chez un autre ce que l'on a proclamé soi-même être vrai et logique.

Tout cela n'empêcha point que le tableau achevé ne fût très remarquable. Loin de là; car les dernières retouches, données dans un état de fièvre, mirent dans l'œuvre comme un montant nouveau, quelque chose d'enlevé qui n'y était pas auparavant. La toile, envoyée au salon, où Attila réussit par des moyens personnels à la faire accrocher à une bonne place, Jean dut songer au portrait de Berthe.

Pendant la période de révolte qu'il venait de traverser, ses sentiments pour le couple Wirbel n'avaient fait que s'aigrir. Le levain avait fermenté, les pensées de vengeance s'alimentaient de leur propre essence, de l'amertume de la situation et de l'état de fièvre qui accompagnait cette période d'agitation. Oui, il voulait l'avoir à sa merci, cette femme, ne fût-ce que pour une heure, et même pour une heure seulement! Et devenu calculateur, pesant les chances, triant les probabilités, il avait dressé tout un plan. Ainsi, comme les Wirbel quittaient régulièrement Paris aux premiers jours de mai pour aller s'installer dans leur propriété de la Chênaie, près de Marly-le-Roi, il s'était dit que mieux valait faire le portrait à la campagne, pendant les absences presque quotidiennes du baron, qu'en ville, dans son atelier, où Berthe ne serait jamais venue sans Zizi. Il irait s'installer, lui aussi, dans les environs, et, prolongeant à sa guise le nombre des séances — qui pourraient avoir lieu dans quelque pavillon isolé, — il était sûr que le parc, la liberté, la solitude lui fourniraient bien des occasions favorables à un siége en règle.

Car, de toutes façons, il lui faudrait prendre les choses de loin, avec beaucoup d'adresse, de grandes précautions, et sondant le terrain de tous côtés, avant de s'avancer d'un seul pas. Voilà pourquoi il ne s'était pas empressé d'accourir chez Berthe, se disant aussi qu'il ne serait point malhabile de se faire attendre,

peut-être désirer, afin que la tête, par où les femmes sont le plus facilement prises, travaillât en l'attendant. Et c'était par là, uniquement par là qu'on pouvait arriver à cette femme hautaine et mesquine, à cette de Viefrez infatuée de sa haute situation bourgeoise, et jouant les reines de tragédie avec des attitudes orgueilleusement méprisantes. Quant aux sentiments de Berthe, il ne croyait pas, il n'avait pas cru un seul instant à la réalité des suppositions d'Attila. Ce qui, dans un moment d'exaspération aveuglante avait frappé sa nature excessive et réveillé les instincts de l'animalité endormie, avait été la possibilité d'une satisfaction à tirer, après tant de souffrances et tant d'humiliations! Dans ce premier mouvement il y avait eu quelque chose de la bête acculée, entourée, mordue au sang et devenant, dans sa rage impuissante, folle de douleur et de désespoir. Depuis, nourrissant ses passions du moment des mécomptes passés et des amertumes présentes, laissant la bride sur le cou à son imagination enfiévrée qui enlevait le tout au galop, il s'était passé en lui un phénomène, habituel aux tempéraments passionnés, lorsqu'ils sont aux prises avec de fortes émotions. Devant lui il ne voyait qu'un point à atteindre, celui qui le préoccupait; en lui il n'entendait plus qu'un son, celui de la corde tendue, martelée, et qui vibrait à se rompre. Aussi, avait-il éprouvé une âpre satisfaction à s'enfoncer dans son idée, à calculer les probabilités, à combiner son plan, comme si sa nature, ordinairement généreuse et droite, fût tout à coup devenue perverse. Ne voulant rien négliger il s'était même tracé une ligne de conduite pour sa première entrevue avec Berthe; car, avant tout, il fallait avoir l'air d'oublier le passé, et de vouloir recommencer les relations sur de nouveaux frais. Il devait donc se borner, dans les premiers temps, à jouer le rôle de l'homme du monde qui veut se rendre agréable.

Ayant fait demander par Maxime quand on serait disposé à causer du portrait, il reçut en réponse un mot, signé: « Votre vieille amie Berthe, » lui disant qu'il serait toujours le bienvenu chez elle. Surpris de ce ton amical, qu'il attribua à l'inconséquence féminine, il jugea le moment venu de montrer de l'empressement, et se rendit le soir même à l'hôtel du Parc Monceau.

Ce soir-là il y avait eu un dîner paré chez les Wirbel. L'affaire qui, soi-disant, retenait Maxime Ronchet à Paris avait été conclue, et le baron fêtait, selon la coutume, cet heureux événe-

ment par des agapes financières. Jean tomba donc sur la queue du dîner, et trouva une trentaine de personnes réunies dans le salon. D'un côté c'était contrariant, car Berthe se devait à ses hôtes ; mais il avait ainsi l'avantage de pouvoir rompre la glace la main levée, par des bouts de conversation et sans insister.

Le baron, alourdi et adouci par la digestion heureuse d'un dîner copieux, fut presque poli, et Berthe reçut Jean comme s'ils s'étaient quittés la veille dans les meilleurs termes du monde. Armé en guerre, il ne s'attendait pas, malgré le billet, à la grâce et à la cordialité de cet accueil ; aussi en fut-il quelque peu déconcerté.

— Bonsoir, et merci d'être venu, lui avait-elle dit simplement. Pas autre chose. Mais la poignée de main avait été presque une étreinte, le sourire avait eu le charme d'une caresse, et le regard profond des grands yeux noirs lui avait paru le doux et confiant regard d'autrefois.

— Est-ce que cet animal d'Attila aurait raison? ne put-il s'empêcher de penser, non sans un léger trouble intérieur. Mais il chassa vite cette pensée idiote et invraisemblable, qui l'importunait dans ce moment. Néanmoins, comme le jeune femme s'éloignait, il s'attarda à la suivre du regard, admirant en artiste ce régal des yeux qui se mouvait devant lui. Peut-être avait-elle quelque chose de particulièrement attrayant ce soir-là, avec sa toilette sobre de maîtresse de maison, une savante combinaison de noir et de rouge, qui s'harmonisait merveilleusement avec ses tons chauds de brune dorée.

A l'écart, dans un coin, il s'oubliait à regarder les lignes élégantes du corps, la souplesse des mouvements et la richesse du buste émergeant du corsage décolleté, qui mettait en valeur les blancheurs du sein et le modelé des épaules pleines, un peu tombantes aux attaches du bras, se relevant insensiblement par des courbes douces jusqu'au cou, et couronnées par la tête brune, petite, fièrement campée, une tête qu'on aurait dit détachée d'une toile de Murillo.

Il regardait, sans presque penser, attiré par le magnétisme puissant de la beauté et de la grâce, lorsqu'une voix caressante murmura à son oreille :

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

C'était Zizi qui, heureuse du rapprochement entre deux per-

sonnes qui lui étaient chères, et ayant aperçu le regard de Jean fixé sur Berthe, s'était doucement approchée de lui, par derrière, dans un désir de joindre son admiration pour sa sœur chérie à celle qu'elle lisait dans les yeux de son ami Jean.

Celui-ci, découvert dans ce mouvement secret et inconscient de son âme, ne put s'empêcher de rougir légèrement.

— Vous écoutez donc aux portes, mademoiselle Zizi ? répliqua-t-il d'un ton aigre. C'est une habitude de petite fille dont il faut se défaire, car elle peut vous jouer de fort vilains tours.

Arrêtée dans son épanchement amical, elle resta interdite et muette, posant le regard candide et étonné de ses yeux couleur de pervenche sur son interlocuteur. Il y eut même quelque chose de brillant, qui humectant tout à coup ce clair regard, fit repentir à l'instant de Courteil de sa brusquerie. Il tourna d'abord la réponse en plaisanterie; puis, offrant son bras à la jeune fille, il la conduisit dans le boudoir attenant au salon, et se mit à lui parler de ses projets pour le portrait de Berthe.

Après l'ouverture du salon, il viendrait lui aussi s'établir quelque part à la campagne, près d'eux, à Port-Marly, par exemple. On se verrait tous les jours, on ferait ensemble de belles promenades en forêt, des parties sur la Seine. Il se réjouissait d'avance de tout cela. Si elle voulait, il commencerait aussi son portrait; seulement, celui-là il voulait le garder pour lui.

Il s'était assis à côté d'elle, lui parlant joyeusement, amicalement, lui disant des choses affectueuses; et elle l'écoutait rassérénée, souriante, toute à ses paroles, comme si elle entendait une musique captivante. Leur tête-à-tête fut bientôt interrompu par Maxime Ronchet, qui entra dans le boudoir en ayant l'air de les chercher; car, à peine les eut-il aperçus, qu'il vint s'asseoir à côté d'eux. Quelque chose comme un léger nuage passa sur le front de la jeune fille, pendant que Jean, accueillant chaleureusement son ami, le mettait au courant de la conversation. Apprenant que Maxime, invité le soir même par le baron, irait passer quelque temps à la campagne chez les Wirbel :

— Toi aussi ! s'écria-t-il tout joyeux. Ah ! mais c'est un comble ! Allons, en route pour le paradis terrestre ! Nous sommes au complet.

Maxime ne répondit rien. Il regardait Zizi qui ne soufflait mot.

— Êtes-vous de l'avis de Jean, mademoiselle? lui demanda-t-il à mi-voix, de son air grave.

Embarras ou répugnance à répondre, la jeune fille eut un moment d'hésitation. Mai ce ne fut qu'un éclair; car tournant féminiement l'obstacle, elle s'écria dans une de ses joyeuses fusées de rire:

— Ah, ah! *Fishing for compliments?* Vous êtes trop gourmands, messieurs! Et puisque vous le demandez, cette fois vous n'aurez pas de sucre d'orge.

Et voyant paraître sa sœur dans l'encadrement de la porte, elle courut la rejoindre, et se mit à lui parler avec vivacité.

Un peu plus tard, dans l'animation des causeries du salon, Jean et Berthe se trouvèrent face à face au milieu de la pièce.

— Est-ce vrai ce que vous avez dit à Zizi? demanda la jeune femme.

Et comme il paraissait ne pas comprendre, elle ajouta aussitôt:

— Viendrez-vous vraiment vous installer à Marly pour mon portrait?

— Si vous n'y voyez point d'objections? répondit-il en s'inclinant légèrement.

Elle le regarda un moment dans les yeux comme pour y chercher le fond de sa pensée; puis, au lieu de répondre:

— Ai-je retrouvé un ami? dit-elle à voix basse et sans le quitter du regard.

Jean se sentit troublé. Lui si franc, lui qui ne savait pas ce que voulait dire détourner ou baisser les yeux devant personne, fut obligé cette fois de fuir le regard de Berthe.

— Pour retrouver quelque chose, il faut d'abord l'avoir perdu, dit-il d'un air qui aurait voulu être galant, et qui n'était qu'embarrassé.

Elle secoua la tête et répliqua gravement:

— Soyez sincère! Dites plutôt que vous étiez parti pour un long, long voyage, dans des pays lointains, où vous vous étiez fourvoyé, et d'où vous êtes revenu.... peut-être....

Il eut un geste de protestation, et l'on eût dit qu'il voulait parler. Mais elle s'empressa d'ajouter, avec un sourire affectueux:

— En ce cas, je vous souhaite la bienvenue.

Jean se sentait de plus en plus mal à l'aise. Dans son plan il n'avait point prévu ce ton de cordialité, presque affectueux. Son rôle, celui qu'il avait, pour ainsi dire, appris par cœur et répété dans son for intérieur, ce rôle de galanterie discrète et empressée qu'il voulait jouer, ne tenait plus. Ce qui le gênait surtout, c'était un sentiment dont il ne se rendait pas compte, quelque chose de confus, d'indécis, mais de vivant qui s'agitait en lui, et qui l'empêchait de jouir de sa liberté d'esprit.

La conversation ainsi posée par Berthe, il fallait l'accepter sur ce terrain. Jean remercia de l'accueil amical, et protesta contre le long voyage. Il ne s'était pas absenté, lui, si ce n'est en apparence; mais les apparences sont trompeuses souvent, et engendrent forcément des malentendus.

Elle l'arrêta sur ces mots.

— Des malentendus, oui! Aussi les explique-t-on. Et il n'y a rien comme de s'expliquer pour s'entendre.

— Il vaut mieux quelquefois s'entendre sans s'expliquer, répondit-il, croyant trouver le joint pour placer à propos una galanterie, et regardant Berthe dans les yeux. Mais elle souriait paisiblement, en personne qui sait qu'elle cause avec un ami, et soutenait son regard de cet air confiant de jadis, qu'il n'avait plus retrouvé chez elle depuis son mariage. Ce n'était donc ni coquetterie, ni marivaudage, et encore moins le ton réservé et hautain, souvent amer, de leurs rapports antécédents.

Il n'y comprenait rien; et sentant qu'il n'était pas à l'unisson, se trouvant tout simplement bête, il lui en voulait de ne pas être agressive. Il ramena la conversation sur le portrait, disant qu'avant de commencer les séances à la campagne il désirait faire une esquisse au fusain pour étudier et choisir la pose de la tête.

— Si vous le permettez, je viendrai ici un de ces jours avec un carton, conclut-il. Ce sera l'affaire d'une demi-heure.

— Le matin de onze heures à midi, quand vous voudrez, répondit-elle. Et alors.... Mais elle s'arrêta brusquement, fronça les sourcils, et devint tout à coup sérieuse. Puis, reprenant le mot, elle ajouta d'un air détaché:

— Alors, c'est entendu. Et saluant d'un gracieux mouvement de tête, elle s'éloigna de Jean, fort surpris de ce changement à vue.

C'est, qu'appuyé d'un genou au pouf-jardinière placé au

milieu du salon, il n'avait pas vu Grougeard s'approcher de l'autre côté du meuble, feignant d'examiner les plantes qui en émergeaient. Mais Berthe observait le confident de son mari, et bien que lui tournant le dos, elle n'avait perdu aucun de ses mouvements. Au moment où il avait été à portée de l'entendre, elle avait pris congé de Jean.

Celui-ci allait s'éloigner à son tour, lorsqu'il se trouva face à face avec Grougeard.

— Mes compliments, mon cher, lui dit ce dernier, vous avez obtenu une excellente place pour votre tableau, et je sais que le jury a parlé de vous avec faveur.

— Merci, fit Jean d'un ton sec.

De Courteil n'avait jamais pu avaler ce petit homme, aux paroles mielleuses et au regard d'acier; mais depuis qu'Attila, sans vouloir s'expliquer autrement, lui avait dit de s'en méfier et que la proposition d'acheter le tableau était une farce, une manœuvre de brocanteur, il s'était promis de le traiter haut la main. Mais Grougeard ne se déconcertait pas pour si peu. Il en avait vu bien d'autres dans sa vie, et savait plier l'échine à tous les vents.

— C'est dommage, reprit-il, que vous ne puissiez exposer aussi le portrait de la baronne. Un nom connu, et un sujet qui prête!... Commencerez-vous bientôt?

— Je n'en sais absolument rien.

— A la campagne peut-être?

— C'est possible! répondit de Courteil énervé. Et pirouettant sur ses talons, il gagna vivement la porte, sans saluer autrement son interlocuteur.

Grougeard l'accompagna de son regard et de son sourire acérés, pendant qu'il murmurait entre ses dents:

— Oh! toi, je te repincerai, mon gentilhomme!

En rentrant chez lui, à pied, le cigare aux lèvres, Jean repassa dans son esprit les incidents de la soirée. Il n'était content ni des autres, ni de lui-même. L'accueil de Berthe et ses manières avec lui étaient incompréhensibles. Ce n'était point de la coquetterie, encore moins un sentiment caché; c'était bien le ton amical et confiant d'autrefois, qui excluait toute autre supposition. Devant cette attitude, il s'était senti désarçonné, il avait perdu son aplomb, oublié son plan et son rôle appris par

cœur, et fait une très sotte figure. En y réfléchissant de sang-froid, il lui semblait que la présence de la jeune femme l'avait, pour ainsi dire, désarmé et lui avait fait perdre de vue son objectif. Même à présent qu'elle n'était plus là, il ne s'arrêtait plus uniquement sur le but qui l'avait rapproché d'elle. Au contraire, il le fuyait presque et se sentait forcé de suivre un autre ordre d'idées, comme si quelque chose le gênait dans cette pensée sur laquelle sa tête surexcitée avait si longtemps travaillé.

Il se grondait pour cela, et se croyait de fort mauvaise humeur; mais au fond une sorte d'apaisement se produisait dans son être. Ce n'était plus sa propre personnalité qu'il sentait maintenant par dessus tout; ou du moins, s'il la sentait, il la sentait autrement.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il retournât chez la baronne. Son excitation, tombant petit à petit, il lui semblait ne plus avoir envie de se trouver avec elle. Il se demandait: « A quoi bon? » et se répondait: « Ça n'en vaut pas la peine! » En même temps il pensait à la jeune femme beaucoup plus que par le passé. Il se trouvait bien sot de s'être engagé pour le portrait, mais il ne s'avouait pas qu'il lui tardait de le commencer! Il se disait qu'il serait fort aise de pouvoir se débarrasser de cette corvée, mais il s'empressait d'ajouter que ce n'était pas possible!

Un matin, maugréant plus que de coutume, il s'en fut vers les onze heures à l'hôtel Wirbel. Madame était sortie, mais on avait l'ordre de prier monsieur le marquis de vouloir bien l'attendre, si par hasard il venait. Il prit note de cette attention, sans en être surpris, et passa au salon. Il y était depuis quelques minutes à peine, lorsque Zizi entra dans le salon en coup de vent. Elle était en chapeau, et revenait d'une course avec sa sœur.

Berthe serait là dans un moment. En attendant, sachant qu'il était au salon, elle était venue parce qu'elle avait besoin de le voir seule. Alors, très animée, très pressée, parlant avec une volubilité extrême, la petite Zizi découvrit à Jean de nouveaux horizons.

Depuis que Marie, pauvre chère mignonne, était au Sacré-Cœur, tous les ans, au moment de s'éloigner de Paris, c'était le même déchirement pour Berthe. Ce n'était pas loin Marly-le-Roi,

deux heures en tout par Saint-Germain, mais ce n'était déjà plus la même ville, il fallait le chemin de fer. Enfin elle avait raison, quoi, cette pauvre Berthe! Et lui, le beau-frère!... Oh! quel homme!... Et alors, quand on était près de partir, pendant les derniers jours, on allait tous les matins voir la petite. La mère Angélique était très bonne et permettait d'avoir l'enfant au parloir. Mais c'était presque pire! Chaque fois, au retour, Berthe s'enfonçait dans son coin du coupé et ne disait mot. Peut-être pleurait-elle en silence. Il ne savait pas, lui, il ne pouvait savoir ce que sa pauvre sœur avait souffert, ce qu'elle souffrait encore, tous les jours. Oh! les hommes! Est-ce qu'ils étaient tous comme cela? Pas lui, oh! non, elle savait bien qu'il n'était pas comme cela, lui.

Et parlant, avec l'assurance d'une profonde conviction, elle posait sur Jean son clair regard de dix-neuf ans, un regard ensoleillé de jeunesse, de franchise, de sympathie, et à travers lequel on voyait le fin fond de son âme. Jean écoutait, attentif, remué même par ce qu'il entendait. Et comme il ne répondait rien :

— N'est-ce pas que vous n'êtes pas comme cela, vous? demanda-t-elle catégoriquement, en personne qui veut une réponse.

— Je suis peut-être pire, répondit-il avec une nuance de tristesse dans la voix.

— Oh! non, s'écria-t-elle. Et tenez, que je vous dise vite avant que Berthe n'arrive, car c'est pour cela que je suis venue. Quand nous serons tous à Marly, vous aussi, au lieu du mien vous ferez le portrait de Marie. Avec des photographies, c'est facile, n'est-ce pas? Il y en a de toute sorte, de grandes et de petites. Je vous aiderai d'ailleurs.... de mes conseils s'entend. Mais il faudra exécuter tout cela en cachette.... un secret à nous deux! Puis, nous ferons la surprise à Berthe, pour le jour de sa fête, vous et moi. Vous donnerez le tableau et moi le cadre! C'est gentil, n'est-ce pas?... J'ai combiné tout cela en voiture, pendant que nous revenions. Ça fera tant de plaisir à ma pauvre sœur chérie, qui soupire toujours après son enfant! Mais, vous ne dites rien! Vous ne voulez pas? Vous ne trouvez pas ça bien, dites?

— Je trouve ça très bien, et vous.... adorable, répondit-il d'un

air grave. Et, prenant la main de la jeune fille, il y déposa respectueusement un baiser.

Zizi devint toute rouge, pendant qu'elle s'écriait :

— Alors vous dites oui ? Quel bonheur !

Berthe, paraissant à ce moment dans le salon, la jeune fille fit un petit geste de silence, et courut au devant de sa sœur en disant :

— Tu permets que je reste, n'est-ce pas ? Ça doit être si amusant de voir dessiner.

— Demande à monsieur Jean, répondit la jeune femme, pendant qu'elle s'avançait vers le peintre, calme en apparence, la main tendue, et un sourire de bienvenue sur les lèvres.

Lui, d'après ce qu'avait raconté Zizi, s'attendait à des traces de chagrin, à un air abattu, à quelque chose qui révélât une souffrance intérieure. Mais rien de tout cela n'était visible, rien ne transperçait au dehors. Tout au plus, crut-il remarquer quelque chose, lui rappelant cette rigidité dans les traits et cette fixité du regard qui l'avaient frappé et indigné dans des circonstances graves. Mais la bouche souriait, et la voix était assurée, pendant qu'elle s'excusait de l'avoir fait attendre.

Il la regardait émerveillé, tout en causant, comprenant pour la première fois ce que ces dehors, indifférents ou même impassibles, pouvaient cacher de dignité et d'émotion contenues. Il se sentit profondément troublé de cette découverte; et pour se donner une contenance, comme pour chasser des pensées qui l'importunaient, il fit poser Berthe et se mit à esquisser au crayon la tête de la jeune femme. Zizi s'était plantée derrière la chaise du peintre qu'elle regardait dessiner. On causait à trois, du prochain salon. Le surlendemain était le jour du vernissage. Berthe et Zizi avaient décidé d'aller voir le tableau de Jean, car dans quatre jours on partait pour la Chênaie. L'une et l'autre étaient sûres d'un succès, et Zizi parlait d'un premier prix, comme si elle était à elle seule tout le jury. C'était intime et doux, c'était caressant, cette causerie avec ces deux femmes ; et jamais Jean de Courteil n'avait éprouvé une pareille sensation de bien-être moral. Lorsqu'il sortit, il en resta pendant longtemps tout réchauffé, tout reconforté intérieurement.

Le lendemain, qui était la veille du grand jour, il pensa moins à son tableau qu'à la rencontre qu'il ferait des deux

femmes au palais de l'industrie. Sans préciser, sans analyser, il se sentait environné du souvenir de l'une et de l'autre, et comprenait qu'il s'était trompé sur le compte de Berthe. Quant au reste, quant à sa rancune et aux conséquences qu'elle avait amenées, il n'y pensait plus. Tout à l'impression de l'heure présente, il oubliait les sensations de la veille. Dans ce moment-là, si quelqu'un lui avait dit qu'il avait juré de se venger de Berthe de Wirbel, il en aurait presque été surpris.

IX.

Le bras de la Seine dont s'alimente la « Machine » de Marly, baigne les pieds de charmants coteaux qui se suivent et s'enchaînent de Louveciennes à Saint-Germain. A mesure qu'on descend, soit par la route de Versailles tout en haut, soit par celle qui mène à Port-Marly en longeant les eaux de la rivière, on sent qu'on approche de plus en plus de la vraie campagne. Ces joujoux, qu'on appelle des *cottages* à l'anglaise, cessent peu à peu, les villas sont plus espacées, le colifichet bourgeois fait place à quelque chose de seigneurial dans les constructions et dans les jardins. Les parcs sont de véritables parcs, les arbres des arbres sérieux; enfin, la culture sur les plateaux et sur les pentes des collines annonce qu'on s'éloigne de Paris et de sa banlieue, des « bals de canotiers » et des naïades de la grenouillère.

En suivant la route, qui, du groupe de maisons pompeusement appelé Port-Marly, monte à l'Abreuvoir, à mi-côte, sur la gauche, on trouve un chemin ou plutôt une allée plantée d'acacias, au bout de laquelle se dresse une grille monumentale. C'est là l'entrée principale de la Chênaie, séjour d'été des Wirbel.

La maison, bâtie au commencement du siècle par Larivasière, le richissime fournisseur des armées impériales, n'offre rien de particulier comme caractère. C'est une construction moderne de style, formée par un corps de logis à deux étages, que flanquent deux ailes en retour. En revanche, l'emplacement est

merveilleusement choisi, la vue ravissante et le parc splendide. De la vaste pelouse, qui s'étend comme un moelleux tapis de velours vert devant la façade, on domine en amont et en aval le ruban argenté de la Seine, et on la suit, à perte de vue, dans ses volutes doucement serpentines à travers la campagne, qui, tantôt brûlée ou verdoyante, est inondée de lumière durant les jours éclatants de l'été, et qui, le soir, pendant les longs crépuscules, se montre comme submergée sous une légère poussière d'or et de pourpre.

Au bout de la pelouse qui descend insensiblement, commence le parc, avec ses vieux chênes puissants, ses touffes de hêtres gigantesques, ses bouleaux argentés, avec ses sous-bois mystérieux et sombres, tapissés de mousses vertes, avec ses fraîches allées au dôme de verdure, et ses échappées habilement ménagées pour le plaisir des yeux. Et descendant toujours, tantôt par des pentes douces, tantôt par de brusques mouvements de terrain, on arrive, à travers bois, tout en bas du côteau, jusqu'à la grande route qui côtoie la Seine, et dont la propriété est separée par un mur de clôture.

Les Wirbel sont installés à la campagne depuis près d'un mois, et Maxime Ronchet est leur hôte depuis une semaine. Le petit Grougeard vient quelquefois avec le baron qui le cueille en ville, et l'amène, au retour de ses courses presque quotidiennes, à Paris.

De Courteil aussi perche dans les environs. Voilà quinze jours qu'il s'est installé à Port-Marly avec son fidèle garde du corps Castanet, dans trois pièces louées à « La Renommée des Matelotes. » De là, il monte souvent chez les Wirbel pour les séances du portrait de Berthe. Il a quitté Paris avec plaisir, malgré le succès très grand de son tableau. Car ses *Moissonneuses* ont été une révelation, elles sont un des clous du salon, le public fait queue devant sa grande rousse, les salonniers n'ont pas marchandé les éloges, et Attila lui a dit que les camarades ne cessaient de débiner son œuvre. Un courriériste bien connu lui a même dédié un article de trois colonnes dans un grand journal du matin, sous le titre à sensation de : « Un artiste gentilhomme, » et lui a fait dire par un ami qu'il réservait une place d'honneur dans son cabinet de travail à une esquisse des *Moissonneuses*.

Tout cela a versé un baume bienfaisant sur les brûlures morales de Jean. Son cœur oppressé s'est dilaté, son âme endolorie s'est épanouie. Il est redevenu ce qu'il a toujours été, ce que son tempérament et son caractère le portent à être, un honnête, franc et généreux garçon.

Dans un autre moment il serait certainement resté à Paris pour jouir jusqu'au bout de cette douce et légitime satisfaction qui accompagne le succès des travailleurs. Mais, la première effervescence passée, il sentit une envie irrésistible de quitter la ville, d'aller se reposer et se retremper à la campagne.

— J'ai besoin de me mettre au vert, après trois années de macadam, dit-il à Attila avant de partir.

— Prends garde aux buissons fleuris et aux tas de feuilles mortes. Surtout, mon petit, ne reste pas sous bois le soir, tu pourrais t'enrhumer.

Mais Jean, occupé à rouler des toiles, ne fit aucune attention ni aux paroles, ni au sourire narquois du bohème.

Dès le lendemain de son installation à « La Renommée des Matelotes, » il monta, dans l'après-midi, faire visite aux dames de Wirbel. On lui dit qu'elles étaient dans le parc, seules, le baron ne devant rentrer de Paris que par le train de sept heures. Il marcha quelque temps à l'aventure, goûtant les beautés du site, aspirant à pleins poumons les fraîches senteurs du bois séculaire, se laissant pénétrer par ce charme mystérieux et recueilli qui se dégage de la nature sylvestre.

Tout à coup, à travers une clairière, toute verte de gazon, de mousses et de cressons humides, il aperçut dans l'allée circulaire une forme blanche qui s'avançait de son côté. Il eut vite fait de reconnaître Zizi. La blonde et rieuse enfant, délicieusement printanière dans sa toilette blanche et son chapeau de paille jaune, marchait lentement, pensivement, la tête baissée, suivant du regard le bout de sa haute ombrelle qu'elle appuyait par terre devant elle d'un coup sec à chaque pas, et poursuivant dans sa mignonne tête quelque pensée absorbante, quelque rêve fugitif, ou quelque secret désir qui mettait un pli sur son front de vingt ans.

Une idée folle, une idée espiègle de gamin traversa l'esprit de Jean. Au lieu de marcher à la rencontre de la jeune fille, il se cacha dans le taillis et attendit qu'elle passât. Lorsqu'elle

ne fut plus qu'à quelques pas, il écarta vivement les branches et sauta dans l'allée.

Au bruit, et voyant paraître un homme, Zizi eut un petit cri de frayeur. Mais en reconnaissant de Courteil, au lieu de se remettre, elle devint toute pâle, porta la main droite à son cœur, et chancela.

Lui, se précipita pour la soutenir, et la tint un moment dans ses bras, l'appuyant contre sa poitrine, pendant que repentant, désolé, il demandait pardon de sa déplorable plaisanterie.

— Mais ce n'est rien, dit-elle, en se remettant aussitôt sur pied et s'éloignant du jeune homme ; je vous assure que ce n'est rien.

— Je vous ai fait peur, je ne suis qu'une brute ! Voulez-vous boire ? Je vais chercher de l'eau, des sels à la maison....

Elle l'arrêta du geste et de la voix.

— Mais puisque je vous dis que c'est passé. Voyez ! Ai-je l'air d'une personne qui se trouve mal ?

Et elle souriait, toute rose maintenant, les yeux brillants, les lèvres humides.

— Savez-vous pourquoi j'ai été un peu saisie ? ajouta-t-elle, avec simplicité, presque naïvement. C'est que justement nous venions de parler de vous avec Berthe. Oui ; elle prétendait que vous ne viendriez pas avant la clôture du salon, et moi je soutenais que vous seriez ici bientôt. Alors, vous comprenez, en vous voyant, ça m'a donné un coup !

Et suivant ce nouvel ordre d'idées :

— Berthe ! Berthe ! cria-t-elle en retournant vivement sur ses pas. Qu'est-ce que je te disais ; vois donc qui est ici !

Il la suivait de près, et bientôt au tournant de l'allée il aperçut la jeune femme, assise sur un banc, et en train de fermer le livre qu'elle lisait. Elle le reçut en ami, posant franchement sur lui son beau regard profond, ce regard qui l'avait si bien captivé jadis, et qui le troublait un peu maintenant. Elle se réjouit de son arrivée, s'informant de son installation et renouvelant ses félicitations sur le succès du tableau avec une chaleur d'âme qui alla droit au cœur de Jean.

On se promena dans le parc, on causa longuement ; et l'on fixa au lendemain la première séance du portrait.

En remontant vers l'habitation, Jean avisa à l'un des bouts

de la vaste pelouse un groupe d'arbres, au milieu desquels un vieux chêne trônait superbement. A quelques pas de là, près du bois, une cabane rustique dressait au milieu des branches verdoyantes, son toit de chaume en grisaille. A cette heure du jour, le soleil couchant envoyait obliquement ses rayons empourprés sur le feuillage luisant qui, doré de paillettes et de reflets métalliques, tamisait cette lumière chaude, projetant sur la pelouse, dans un rayon très étendu, une lueur plus rosée, plus transparente et plus douce. Enveloppée de cette lumière, la tête brune de Berthe prenait dans ses contours et dans les tons de sa peau, dans l'expression même de sa physionomie un je ne sais quoi d'éthéré et de si étrangement beau que Jean en fut comme ébloui.

Elle s'était arrêtée pour attendre Zizi occupée à cueillir des pervenches à la lisière du bois, souriant à Jean qui la contemplait, et qui buvait du regard la lumière de ses grands yeux de velours.

— Si au moins je pouvais !... s'écria-t-il tout à coup.

— Quoi donc ? demanda Berthe.

— Vous faire ainsi.... telle que je vous vois, répondit-il à voix basse, presque avec émotion.

Puis il ajouta avec force, commme s'il faisait un serment :

— Mais j'essayerai ! Et ma foi, si je réussis, je ne ferai jamais rien de plus beau.

Alors il expliqua à Berthe qu'il voulait faire le portrait en plein air, là dans ce coin du parc, près du chêne et de la cabane rustique, sous cette lumière douce et chaude, d'une grande difficulté à saisir, mais d'un effet puissant.

Les séances commencèrent dès le lendemain et se répétèrent plusieurs fois pendant une douzaine de jours. Jean arrivait chez les Wirbel dans l'après-midi, et une demi-heure après on allait s'installer près de la cabane, où, après avoir travaillé, le peintre serrait ses ustensiles. Presque toujours Zizi venait s'asseoir en tiers, babillant autant que les mésanges qui s'appelaient dans le bois, s'extasiant sur l'œuvre qu'elle voyait surgir peu à peu de la toile, câlinant sa sœur, l'arrangeant pour la pose, et impatientant souvent l'artiste qui se vengeait en la taquinant.

Berthe et Jean causaient peu. Le peintre surtout, après quel-

ques séances, était devenu particulièrement silencieux. Lui si entrain, si vivant, paraissait maintenant recueilli et grave. Parfois même on aurait dit qu'il y avait comme une ombre de tristesse sur sa figure. Zizi lui ayant demandé pourquoi, depuis quelque temps, il avait l'air si préoccupé, il se sentit rougir comme une pensionnaire, et répondit brusquement que les petites filles ne devaient jamais parler de choses auxquelles elles n'entendaient rien.

Puis, voyant l'air navré de la pauvre petite rudoyée, croyant même apercevoir quelque chose de brillant et d'humide dans les yeux bleus qui le regardaient avec une surprise triste, il ajouta d'un ton plus doux que c'était son travail qui l'absorbait, qu'il voulait réussir, et que la difficulté de rendre les tons des chairs par cette lumière crue le tracassait.

Le fait est qu'il employait toutes ses facultés à l'accomplissement de son œuvre, il y mettait toute son âme. Les yeux bleus si doux et si parlants du jeune homme disaient tout cela, et autre chose encore, lorsqu'il les arrêtait sur la figure de Berthe posée devant lui, trouvant chaque fois un nouvel attrait dans l'harmonie plastique de son modèle, des charmes captivants dans l'expression de sa physionomie, et même une grâce de plus dans les défauts qu'il devait reproduire. Lorsque leurs regards se rencontraient, celui de la jeune femme, limpide, profond, confiant, celui du peintre, scrutateur, inquiet, presque fiévreux, l'artiste restait le pinceau en l'air pendant un long moment, regardant ce regard comme s'il voulait s'en pénétrer jusqu'au plus profond de son être.

Une fois la séance eut lieu sans témoins. Zizi avait dû garder la chambre à cause d'une forte migraine, le baron était à Paris, Berthe et Jean passèrent donc seuls près de trois heures sous le grand chêne de la pelouse. Il commença à travailler comme d'habitude, mais bientôt le pinceau s'arrêta, et la palette fut jetée par terre. Car cette fois c'était Berthe qui parlait. A propos de Zizi qu'elle regardait un peu comme sa fille, par une association d'idées bien naturelle, elle était arrivée à évoquer les souvenirs du temps passé, de son enfance écoulée à Nîmes et aux Colombiers. C'était la première fois qu'elle abordait ce sujet, et Jean ému l'écoutait parler de sa mère, la marquise de Courteil, du général, de la chère maison de là-bas ; et à son tour, em-

poigné par ces souvenirs, il rappelait à Berthe certains épisodes de leur enfance : leur entente si complète plus tard, sa confiance en lui, son dévouement pour elle. Cela avait été la plus douce, la plus heureuse époque de son existence. Ensuite, la mort était venue lui enlever ses plus chères affections ; puis un tas de choses étaient arrivées ! Enfin, c'était différent maintenant, tout était bien changé.

Il termina son discours de cette façon amère et ironique qu'il prenait autrefois lorsqu'il causait avec Berthe. Elle le regarda fixement dans les yeux.

— Avouez que pendant longtemps vous m'avez crue changée aussi ?

Jean détourna son regard, et ne répondit pas.

— Vous êtes trop honnête pour mentir, reprit-elle, et je vous dispense de répondre.

Puis se levant de sa chaise et marchant vers lui, elle ajouta doucement, à voix basse :

— Comme vous aviez tort, mon ami !

Jean devint tout pâle, un tressaillement intérieur le secoua douloureusement. Il aurait voulu parler, mais il ne trouvait pas de mots. Quelque chose comme une force secrète, puissante, insurmontable arrêtait les paroles dans sa gorge sèche. Il se leva à son tour, et prenant la main de la jeune femme, il la baisa longuement, sans rien dire, sans même lever les yeux sur elle. On aurait dit de quelqu'un qui demandait pardon. Elle le comprit bien ; et profondément touchée par cette attitude, se sentant même gagner par l'émotion qui agitait de Courteil, elle dégagea sa main, pendant qu'elle disait :

— Allons faire un tour dans le parc, voulez-vous ? Le travail ne marchera pas aujourd'hui ; nous avons trop bavardé !

Elle s'appuya sur le bras que lui offrait le jeune homme, et lentement, marchant sous la voûte fraîche et parfumée des allées, ils se promenèrent quelque temps sans parler, chacun suivant le cours de ses propres pensées, et néanmoins sentant qu'ils n'avaient jamais été en communion aussi étroite que pendant ce long silence à deux.

Elle le rompit la première, en reprenant le sujet de sa sœur. Depuis trois ou quatre jours elle lui paraissait inquiète, préoccupée.... Elle l'avait questionnée, mais la jeune fille avait répondu qu'elle se trompait, qu'elle n'avait rien et qu'elle

était aussi gaie que d'habitude! Peut-être était-ce cette migraine qu'elle couvait. Mais il y avait aussi autre chose qui la préoccupait, elle, la sœur aînée, la mère, pour ainsi dire; c'était l'avenir de la petite. Zizi avait vingt ans, et le baron ne cessait de répéter qu'il fallait songer à la marier. Et elle voulait qu'elle fût heureuse, qu'elle fît un choix selon son cœur, et non pas un mariage de raison, arrangé par les autres. Oh! non, non! Tout, excepté cela! Et en prononçant ces mots elle eut dans tout son être un frisson, un tressaillement involontaire qui secoua le bras que Jean tenait sous le sien. Mais où le trouver, où le dénicher cet homme qui pourrait plaire à sa sœur, et qui saurait la rendre heureuse? Cette chère petite, si bonne, si aimante, si exquisement sensible!

— A propos, je crois que vous la brusquez un peu trop quelquefois. C'est en plaisantant, je le sais. Mais il faut la ménager, surtout maintenant qu'elle est un peu nerveuse. Elle a beaucoup d'amitié pour vous, tâchez de la distraire, et de la faire rire, ce n'est pas difficile!

Ils parlèrent comme cela, longuement, intimement, comme si un pacte tacite les avait étroitement liés l'un à l'autre.

Lorsqu'il la quitta pour rentrer chez lui, avant que le baron n'arrivât de Paris, il lui baisa de nouveau la main en lui disant à mi-voix:

— A demain, mon amie!

Elle l'enveloppa d'un regard intense, et, à son tour, répéta doucement:

— A demain, mon ami!

Cette nuit-là Jean dormit peu. Il fuma beaucoup et rêva davantage, tout éveillé, accoudé à sa fenêtre. Son état était véritablement un état de rêve. Il ne savait pas et ne voulait pas préciser. Un apaisement se faisait en lui, et quelque chose de vague lui emplissait le cœur et l'esprit. Il savourait cette paix intérieure et se laissait bercer comme un fumeur d'opium, par sa rêverie douce. Le lendemain, contre son habitude, et se disant qu'absolument il devait aller chercher des nouvelles de Zizi, il monta dans la matinée à la Chênaie. Il y trouva Maxime Ronchet, arrivé la veille avec le baron Ferdinand, et installé à demeure pour un séjour. Il fut très content de serrer la main de son ami qui lui fit fête, mais au fond il aurait préféré le

rencontrer à Paris. Pourquoi? Il ne le savait pas lui-même. Le fait est que, ce matin-là, il échangea à peine quelques mots avec Berthe. Par contre, se rappelant ce que la jeune femme lui avait dit la veille, il causa longuement avec Zizi.

Lorsqu'il arriva, elle était encore un peu pâle de sa migraine, mais au bout de dix minutes de bavardage avec lui toute trace de malaise avait disparu. Il fut très causant ce jour-là, très amical. Etant nerveux, il exagérait même cette note, tout en ne croyant que réparer les brusqueries auxquelles Berthe avait gentiment fait allusion. Ils étaient sortis tous deux dans le jardin, laissant les maîtres, « les grandes personnes, » avait dit Jean, entretenir leur nouvel hôte, et l'on entendait de la maison résonner le rire perlé de Zizi qui s'amusait des boutades de Jean. Ces éclats de gaîté faisaient hausser les épaules au baron. En même temps il prenait note de ce sans-gêne du peintre qui courait le jardin seul avec la jeune fille, se promettant bien d'en faire des remontrances à sa femme. Elle, au contraire, souriait satisfaite de cette bonne humeur de Zizi, et heureuse de l'empressement que mettait son ami à se conformer à ses désirs. Lorsque celui-ci rentra pour prendre congé, Zizi toute rose, toute fraîche, le regard brillant d'animation et de gaîté avait l'air d'une autre personne que celle d'une demi-heure auparavant. Maxime en fit la remarque, et un pli de contrariété se dessina sur son front, pendant qu'il étouffait un soupir.

Depuis ce jour, sous le prétexte de voir son ami Maxime, Jean revint plus d'une fois le matin chez les Wirbel. Il avait d'ailleurs une autre excuse à ses propres yeux. La fête de Berthe approchait, et la grande affaire du portrait de la petite Marie avait été entamée entre lui et Zizi. La nécessité du secret à garder les forçait à des apartés, à des courses mystérieuses à la cabane rustique où le peintre serrait ses affaires et où il esquissait, à l'aide de photographies et sous la direction de Zizi, la tête de l'enfant. Et tout le temps c'étaient pour la jeune fille des frayeurs d'être surprise, des alertes, des fuites, une excitation délicieuse dans ce grand secret en commun avec Jean.

Le baron n'allait pas tous les jours à Paris, et un matin qu'il était sorti dans le parc avec Maxime et Grougeard, arrivé la veille, peu s'en fallut que le pot aux roses ne fût découvert.

Jean, installé près de la cabane, travaillait au portrait de la petite fille, et Zizi, debout derrière lui, absorbée dans le travail du peintre et dans une histoire que celui-ci racontait de son enfance aux Colombiers, avait oublié de faire le guet. Soudain, sur la pelouse qui assourdissait les pas, elle vit paraître les trois hommes s'avançant vers leur cachette. Elle étouffa un cri, et n'eut que le temps d'enlever la petite toile et d'aller prestement la cacher dans la cabane. Jean, abasourdi, resta le pinceau en l'air, fort embarrassé en présence des trois hommes qui l'avaient rejoint, et qui le trouvaient assis devant un chevalet absolument vide. Zizi, plantée sur la porte de la cabane, était toute pâle d'émotion. Et tout cela avait l'air assez coupable pour faire froncer les sourcils du baron, et mettre un voile de profonde tristesse sur la figure de Maxime; d'autant plus que Grougeard, sachant bien ce qu'il faisait, lui souffla à l'oreille ces paroles, d'un ton de pitié sincère:

— Ah! les pauvres enfants!

Puis s'empressant, comme pour sauver la situation, il s'avança vers Jean, et demanda à voir le portrait de la baronne. Cela rompit la glace, et la chose n'eut pas pour le moment d'autres suites. Seulement, avant le dîner le baron Ferdinand eut une longue conversation avec sa femme.

Il raconta la scène du matin, que Berthe écouta en souriant, car elle avait fini par deviner que Zizi lui préparait quelque surprise pour le jour de sa fête; elle pensait que c'était son propre portrait que sa sœur faisait faire par Jean.

— Je vous assure qu'il n'y a rien de mal à tout cela, dit-elle au baron, de son air calme.

— Et moi je vous dis que ce n'est pas là une tenue de jeune fille, répliqua-t-il, en perdant patience selon son habitude. Je ne veux pas de ça chez moi, et je trouve déplorable, oui, déplorable, que vous permettiez à votre sœur ces façons en l'air, et tous ces bavardages dans les coins....

— Sans jamais rien faire de mal, interompit-elle vivement, car elle en est incapable.

— Oh! vous, c'est connu! toujours la même, toujours d'une faiblesse absurde, ridicule!... Heureusement, ma fille n'est plus sous votre direction.

Et sans faire attention au geste de protestation douloureuse

de la pauvre mère, il continua sur ce ton, disant qu'elle manquait de sens pratique, que de ce train-là elle ne marierait jamais sa sœur, qui était pourtant d'âge et pas facile à marier! Oui, certes, pas facile du tout! Cependant, monsieur Ronchet paraissait s'intéresser à elle, il lui avait même dit quelque chose à ce propos. Quelque chose de très vague, c'est vrai, mais enfin c'était une chance, un parti inespéré! Il l'avait invité pour cela, car volontiers il accepterait pour beau-frère ce riche industriel, si bien posé!

C'était la première fois que Berthe entrevoyait la possibilité d'un mariage avec Maxime, dont l'empressement auprès de Zizi n'avait rien eu de marquant jusque-là. Elle répondit qu'en effet un mariage avec Maxime Ronchet lui semblait chose très désirable, et que, s'il convenait à sa sœur....

Le banquier l'interrompit, en disant de son air cassant:

— Je voudrais voir qu'il ne lui convînt pas!... Quatre millions pour une fille sans dot, ça ne se rencontre pas tous les jours, madame!

Elle ne répondit rien à cette nouvelle blessure et se contenta de hausser légèrement les épaules. La sentant se dérober, il devint de plus en plus agressif:

— C'est plutôt lui que vous devez ménager. Et, ma foi, vous agiriez fort sagement en mettant fin à ces séances de portrait qui durent depuis assez longtemps, ce me semble.

— Mais en quoi ces séances vous gênent-elles, monsieur? C'est avec votre assentiment qu'on fait ce portrait.

— Est-ce avec le vôtre que monsieur de Courteil tourne ainsi autour de votre sœur?

— Lui!... s'écria-t-elle avec force. Qui raconte ces.... choses?

— Ceux qui les voient. Moi d'abord, d'autres ensuite.

Elle sourit dédaigneusement, et dit d'un ton de mépris suprême:

— Monsieur Grougeard, n'est-ce pas?

— Parfaitement, monsieur Grougeard, répliqua le baron en s'échauffant. Et puisque nous sommes sur ce sujet, permettez-moi de vous dire, madame, que tandis que vous recevez avec une bienveillance outrée ce Jean de Courteil, un artiste sans position et sans conduite, vous ne cessez de faire le plus froid accueil à un homme, que je place très haut dans mon

estime et dans mon amitié. Je vous engage à réfléchir à ce que je vous dis là, et à ne pas manquer à mes hôtes.

Il avait débité son boniment, la dernière partie surtout, d'une façon vraiment superbe. Se sentant content de lui, et ayant avisé Maxime, qui sortait dans le jardin par une des portes-fenêtres du salon, il marcha vers lui et laissa sa femme à ses réflexions.

Elles dûrent être nombreuses et complexes, ces réflexions ! Car, suivant son mari des yeux, elle l'accompagna pendant longtemps d'un regard indéfinissable, tant il était plein de pensées, de sentiments, de sensations. Il y avait tout un passé dans ce regard de femme, et peut-être aussi quelque chose de l'avenir.

X.

La cause de l'algarade du baron à sa femme, sur Jean, sur Zizi, sur les séances du portrait, provenait d'un adroit discours de Grougeard qui, avec son système de réticences habilement calculées et saupoudrées de flatteries, avait insinué au banquier à peu près tout ce que celui-ci venait de dire à Berthe.

Il en résulta que les visites de Grougeard à Marly devinrent plus fréquentes, et que plusieurs fois il s'y installa même pour quelques jours.

En fin limier qu'il était, il avait flairé une piste. Depuis que les Wirbel étaient à la campagne, depuis surtout les séances du portrait, il pensait même avoir découvert des brisées. Un regard, un mot, une inflexion de voix surprise au passage étaient pour lui autant d'indices. Si le gibier qu'il chassait existait réellement, il fallait le surprendre au gîte. Et s'il réussissait à cela, il était sûr de gagner la partie qu'il jouait depuis si longtemps.

Ce profond calculateur s'était dit que si un sentiment tendre, si une entente quelconque existait entre Jean et Berthe, il fallait — pour provoquer une crise qui amenât la chute de la

femme et toutes les conséquences avantageuses que lui, Grougeard, pourrait en tirer, — exaspérer la passion par les obstacles, exciter l'ardeur du jeune homme par des complications de jalousie, par des difficultés de toute sorte et en même temps forcer le mari à irriter la femme. Oui, il fallait pousser Berthe à bout, l'affoler par des luttes et des frayeurs, afin que tout concourût au dénoûment prévu, nécessaire, fatal.

En parlant de Grougeard, Attila avait dit une fois à Jean :

— Je ne sais personne de plus profondément canaille que ce petit homme à figure de chérubin d'Épinal. Méfie-toi de lui, car il connaît les hommes comme pas un, et sait en jouer en virtuose. Il n'y a que moi dont il ne peut pincer.

C'était donc pour avoir l'œil à tout qu'Aristide Grougeard, en bon général, venait plus souvent à Marly. Mais comme il ne pouvait pas être là toujours, il avait résolu de mettre quelqu'un dans la place pour le tenir au courant de ce qui s'y passait durant ses absences. Il avait vite fait de persuader au baron que certaines peintures un peu détériorées, des dessus de porte d'un pavillon détaché de la maison, étaient des purs Fragonards, qu'elles avaient besoin du coup de brosse d'un bon retapeur, et que Jacques Morin était l'homme le plus entendu, le plus capable pour ces sortes de choses. En même temps, sans s'expliquer autrement, il avait prévenu Attila d'avoir à se tenir prêt à partir pour Marly, où il pouvait gagner un billet de cinq cents francs à ne rien faire que se vautrer sur l'herbe et manger des fritures.

Attila avait refusé d'abord ; puis, après réflexion et voyant que Grougeard insistait, il avait consenti. Il se doutait qu'il se tramait quelque saleté là-dessous, et voulait savoir laquelle dans l'intérêt de Jean. Mais comme il s'était gardé de toute observation, il était attendu d'un jour à l'autre chez le banquier.

La mi-juillet approchait, et les affaires chômant en ville, on était au grand complet chez les Wirbel. Le baron, Maxime et Grougeard n'avaient pas bougé de la Chênaie depuis huit jours. Jean seul s'était fait plus rare dans les derniers temps. Il s'en était excusé d'avance, prétextant des affaires qui l'appelaient à Paris ; mais en réalité il n'avait pas démarré de Port-Marly.

Une chose étrange se passait en lui depuis quelque temps. D'un côté, et il n'y avait plus moyen de se le cacher, il aimait

Berthe. Il était revenu de bien loin, il était revenu d'un autre monde, et maintenant il comprenait tout ce que les apparences froides et fières de la jeune femme cachaient de chaleur d'âme et de souffrances noblement portées ; il s'expliquait bien des choses, à présent, il s'expliquait tout. Mais d'un autre côté plus il s'attachait à elle, plus il se sentait troublé par quelque chose d'indéfinissable qui mettait comme de l'amertume dans la douceur de ses sentiments. Il savait, il sentait que chaque jour ils se rapprochaient davantage l'un de l'autre ; il avait la notion très nette d'être sur le point de s'engager sur une pente où rien ne pourrait plus l'arrêter. Et tout en chérissant dans le fond de son cœur cette image de femme, qu'il voyait à présent sous son vrai jour, belle comme elle n'avait jamais été, fine de race et d'esprit, douce et fière, passionnée peut-être, tout en se sentant attiré vers elle, quelque chose le retenait de s'avouer franchement qu'il l'aimait, d'arrêter sa pensée sur son amour, de préciser ses sentiments et d'en goûter le charme.

Obsédé, fatigué par cette lutte intérieure, il avait trouvé un prétexte pour rester quelque temps sans la voir. Il est vrai de dire aussi que sa situation chez les Wirbel devenait chaque jour moins agréable. Le baron le traitait avec juste ce qu'il faut de politesse pour qu'il n'eût pas le droit de se formaliser ; Grougeard obséquieux, insupportable d'amabilité dans ses paroles, se trouvait toujours sur son chemin, le regardant d'un air qui lui donnait envie de lancer quelque chose à la tête de l'odieux personnage ; et Maxime aussi, son ami Maxime, se montrait depuis quelque temps assez froid à son égard.

Il passa donc quatre jours sans monter à la Chênaie ; et pour ne pas s'enfermer chez lui, pour secouer cet état d'énervement qui l'obsédait, il partait le matin à l'aube, tantôt à pied à travers la fôret de Marly, tantôt en bateau sur la Seine, et ne rentrait que fort tard dans la nuit, brisé de fatigue physique, mais n'ayant pas réussi à se distraire de ses pensées. La figure de Berthe, voilée pour ainsi dire et un peu dans l'ombre, était toujours avec lui.

On ne s'amusait guère non plus chez les Wirbel pendant ce temps, et chaque jour amenait sa part de désagréments pour Berthe, et même d'ennuis pour Zizi, qui voyait s'accentuer toujours davantage les assiduités de Maxime Ronchet et

qui ne savait comment les esquiver. Car il avait une façon à lui de faire sa cour, une manière si tranquille, si réservée, si discrète, que vraiment il était impossible de ne pas lui rendre la monnaie de sa courtoisie. Elle ne pouvait que se dérober, lorsqu'il essayait de préciser, et elle exécutait cette petite manœuvre féminine avec infiniment d'adresse.

Un matin, Maxime l'ayant rencontrée dans le parc, il lui demanda la permission de l'accompagner dans sa promenade sous bois. Il n'y avait pas moyen de refuser, il fallut accepter le tête-à-tête.

La fraîcheur des mousses et des gazons, encore tout emperlés de rosée, les senteurs balsamiques, les grands arbres séculaires rappelèrent à Maxime, qui avait beaucoup voyagé, les pays du nord. Il lui revenait à l'esprit certain tour qu'il avait fait sur les lacs de Suède, ainsi qu'un épisode dont il avait été témoin oculaire, et dont son compagnon de voyage, lord Stelton, un jeune anglais charmant, avait été le héros.

On était sur le bateau à vapeur. Parmi les passagers se trouvait une jeune fille, blonde comme Zizi, aux yeux de pervenche comme les siens, et qui se rendait à Venesborg avec sa mère. Elle était ravissante ; et son ami l'anglais, un peu toqué comme le sont quelquefois les insulaires, affirmait à tout propos qu'il traverserait volontiers le Wener à la nage pour avoir l'honneur d'être présenté à la jeune fille. Un soir, il faisait tiède et doux et les passagers admiraient le spectacle magnifique du soleil se couchant derrière les montagnes, lorsqu'on entendit un cri de femme poussé à l'arrière du bateau à vapeur. C'était la jeune fille blonde qui par une imprudence inexplicable était tombée à l'eau. Lord Stelton avait entendu et vu ; en moins de temps qu'on ne prend à le dire, il avait jeté son veston et piqué une tête. Deux minutes après il remontait à la surface de l'eau avec le corps de la jeune fille évanouie, et sauveur et sauvée étaient ramenés à bord.

— Je n'ai jamais jalousé qui que ce soit, conclut Maxime d'un air convaincu et regardant la jeune fille qui marchait à ses côtés, mais dans ce moment-là j'ai éprouvé un sentiment d'envie pour mon ami l'anglais.

— Parce qu'il avait pris un bain ? s'écria espièglement Zizi.

— Oh ! mademoiselle ! fit le pauvre garçon déconcerté.

— Non, vrai, elle est très jolie votre histoire, reprit-elle

avec malice. Tout à fait un sujet d'opéra-comique. La jeune fille qui tombe à l'eau, dans un lac, et de Suède encore ; le jeune homme qui fait le terre-neuve !... Cela a dû finir par un gros rhume au moins ?

— Non, par un mariage, dont j'ai été le témoin.

— Et ils vécurent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants !... ajouta-t-elle en riant.

— Ah ! que voilà bien la parisienne qui rit de tout, répliqua Maxime avec dépit.

— Aimeriez vous les femmes qui pleurent, monsieur Ronchet ?

— Pas précisément, mais je trouve....

Il s'arrêta comme s'il avait peur de ce qu'il allait dire. Et voyant que Zizi ne soufflait mot, ne l'aidait pas, ne provoquait aucune explication, il se décida à continuer.

— Je trouve, dit-il d'un ton grave, que le cœur de la femme, d'une vraie femme, doit ressembler à ces lacs suédois dont je vous parlais tout à l'heure, et dont l'eau profonde, qui recèle dans son sein une force mystérieuse, étincelle de mille feux par une journée de gai soleil, s'assombrit quand le ciel se couvre, frémit et s'agite au souffle de la tempête, pour s'apaiser et sourire encore lorsque le vent tombe, le ciel s'éclaircit et le soleil vient de nouveau mettre en fête la nature !... Mais avouez, ajouta-t-il avec une pointe d'amertume, que vous me trouvez bien absurde, bien province, avec mes lacs de Suède et mon eau profonde !... Je le sais, je le sens moi-même.... Que voulez-vous, j'ai le caractère ainsi fait ; et j'envisage volontiers la vie de son côté sérieux, car elle m'a toujours semblé chose grave.

— Vous me croyez donc bien frivole et bien légère ! répliqua la jeune fille, devenue sérieuse sous l'influence du ton et des paroles de Maxime. Je suis gaie, insouciante peut-être, mais je vous assure que tout ce qui en vaut la peine me touche et m'émeut. Si jusqu'à présent je n'ai fait que rire au soleil, c'est que la tempête n'a pas encore passé sur ma tête. Elle viendra, certes ; elle viendra pour moi comme elle vient pour les autres, et alors elle me courbera, à mon tour.

Il s'enhardit à ces mots prononcés d'une façon tout à fait inusitée chez Zizi. Il pensa l'avoir émue de son émotion à lui, et ce fut avec des battements de cœur pressés, qu'il reprit à voix basse :

— Mais il y a des abris contre la tempête, et dans tous les cas on offre plus de résistance à deux, que seuls.... c'est même le rôle de l'homme de protéger sa compagne contre les âpretés et les dangers de la bourrasque.

Il devenait trop précis, trop personnel. Elle devait enrayer.

— Un rôle de paratonnerre, quoi! dit-elle, en envoyant dans l'air une de ses fusées d'éclats de rire.

Maxime fut piqué, blessé même.

— Ah! mademoiselle, comme vous êtes! s'écria-t-il.

— Comment suis-je, monsieur Ronchet?

— Vous êtes une jeune personne avec qui il est fort agréable de causer, répondit-il en s'inclinant.

Puis, cet homme grave, droit, intègre, sous le coup d'un sentiment vivace et d'une blessure qui saignait encore, devint amer, sarcastique, mesquin même, et répondit comme une femmelette par des piqûres d'épingle.

— Le malheur est, ajouta-t-il, que je ne sais pas me faire entendre, et que peut-être vous ne pouvez me comprendre. Hélas! je ne suis pas une de ces natures brillantes et variées, dont les écarts même sont un attrait: je n'ai pas l'éclat qui saisit l'imagination, le rayonnement du talent qui éblouit et qui charme. Je ne suis ni poète, ni artiste.... et je ne pourrai jamais être pour une femme qu'un appui solide et sûr, ou.... un passant qu'on oublie.

Elle avait été saisie d'abord par les allusions, puis flattée du sentiment qui perçait, et enfin peinée des derniers mots humbles, tristes et qui touchaient son cœur de femme.

— Mais il y a des passants que l'on retient, dit-elle avec une sorte de caresse dans la voix et dans le regard. Et vous êtes de ceux-là, monsieur Ronchet.

Il reprit courage, il retrouva même tout son espoir, cet espoir qu'on ne perd jamais, quand on se cramponne à l'amour ou à la vie!

— Vraiment, dit-il, vous faites quelque cas de moi?

— Un très grand cas, monsieur Ronchet, je vous l'assure.

— Merci, et permettez-moi de prendre note de la chose, car elle a pour moi une grande valeur.

Sur ce terrain neutre, ils se trouvèrent plus à l'aise. Elle fut gracieuse, amicale, le mit même à part du grand secret, de la

surprise pour la fête de sa sœur, le portrait de la petite Marie, se montrant inquiète du retard de Jean qui ne revenait pas et qui devait rapporter le cadre. Ceci ne fit que raffermir les espérances de Maxime, jaloux de Jean, et très heureux de se persuader que tous les apartés, tous les petits mystères entre la jeune fille et son ami n'avaient d'autre but que la surprise du portrait.

Lorsqu'ils rentrèrent à la maison, Maxime ne s'était jamais senti aussi content de vivre.

Dans l'après-midi de ce même jour, qui était le cinquième de l'absence de Jean, on vit reparaître celui-ci chez les Wirbel. Il n'y tenait plus, il fallait qu'il vît Berthe; et d'ailleurs, n'avait-il pas à donner les dernières touches au portrait de la jeune femme, à s'entendre avec Zizi pour celui de la petite Marie?

Lorsqu'il parut, tout le monde était au jardin. Attila, arrivé depuis deux heures, s'y trouvait aussi, pérorant au milieu du cercle des hommes, parlant peinture au baron et le blaguant à chaque mot. Le bohème était rutilant, avec son complet clair, flambant neuf, acheté pour la circonstance. Dans le groupe masculin ce fut lui qui fit l'accueil le plus chaleureux à de Courteil. Berthe lui dit bonjour très simplement, de son air tranquille, et comme s'ils s'étaient quittés la veille; mais en lui serrant la main, elle attacha sur lui un de ces longs regards, intenses, scrutateurs, qui le pénétraient jusqu'à la moelle et qui, cette fois, lui fit détourner les yeux. Quant à Zizi, profitant du moment où il était en train de préparer ses instruments de travail pour la séance, elle manœuvra de façon à s'approcher de lui pendant qu'il était seul.

— Avez-vous acheté le cadre? demanda-t-elle rapidement à voix basse.

— Non.

— Vous n'avez donc pas été à Paris?

— A Paris?... mais oui.

— Et alors?

— Le temps m'a manqué.

— En quatre jours?

— J'ai oublié, quoi!

Il était devenu nerveux, ces questions l'agaçaient, et il était ennuyé de mentir.

— Oui, reprit-il avec impatience, je n'ai pas pu, j'ai eu à faire. Ce n'est pas un crime, enfin! On l'aura, ce cadre.

La pauvre Zizi prit un air si chagrin, que Jean, par un de ces revirements soudains de sa nature, se repentit aussitôt de sa brusquerie, et lui en demanda pardon dans les termes les plus affectueux. Quant au cadre, elle n'avait pas à s'inquiéter, il serait prêt au moment voulu. Morin allait à Paris le lendemain, pour revenir le soir, et il le chargerait de la commission.

— Et dites-moi que vous me pardonnez, ajouta-t-il en lui prenant la main qu'il garda entre les siennes. C'est cette vilaine bête que j'ai en moi qui fait toujours des siennes.... mais vous savez bien.... vous savez que je vous aime de tout mon cœur, n'est-ce pas?

Elle était devenue pâle, très sérieuse, et regardait Jean sans répondre.

— Vous ne voulez pas me pardonner? reprit-il tendrement.

A ce moment elle vit Maxime qui s'approchait avec Berthe; elle retira vivement sa main, et, ouvrant sa soupape de sûreté d'où s'échappa un léger éclat de rire:

— Je vous dirai ça une autre fois, murmura-t-elle. Et elle courut rejoindre sa sœur.

Jean s'étant retourné, aperçut à l'autre bout de la pelouse le baron, Attila et Grougeard qui marchaient lentement dans l'allée sablée, et se dirigeaient vers le pavillon des soi-disant Fragonards; puis au bout d'un moment il vit Maxime et Zizi s'éloigner dans la direction des trois hommes, et Berthe, restée seule, qui les suivait des yeux, pensive, presque soucieuse.

Lorsqu'elle vint s'installer sur le siége sur lequel elle posait d'ordinaire, sa figure gardait l'empreinte d'une préoccupation grave.

— Vous êtes très lié avec monsieur Ronchet? demanda-t-elle à Jean qui préparait sa palette.

— Très lié, en effet, répondit-il, en levant la tête. Pourquoi?

— Rien que pour savoir s'il vous a confié certains projets?

— Quels projets?

— Il ne vous a rien dit?... Eh bien! je crois.... Voyez, j'ai beaucoup de confiance en vous.

— Je la mérite, dit-il avec élan et conviction.

— Eh bien! oui; je crois que monsieur Ronchet à des intentions sur Zizi.

— Ah! quel bonheur, s'écria-t-il joyeusement. Ce cher Maxime, j'en serais ravi.

La figure de Berthe s'épanouit, comme si elle venait de recevoir une heureuse nouvelle.

— N'est-ce pas que c'est un brave garçon? demanda-t-elle dans un sourire.

— Lui?... C'est-à-dire que je n'en connais pas de meilleur. Puis il ajouta gaîment:

— Ah! le cachottier qui ne m'a rien dit! C'était donc pour cela qu'il avait l'air si préoccupé?... Mais il aura affaire à moi!

— Au nom du ciel, pas un mot, s'écria vivement la jeune femme. Il ne m'a pas encore parlé formellement; et si cela doit être, je désire qu'il fasse d'abord la conquête de Zizi.

— Il ne s'est donc pas déclaré?

— Je n'en sais rien.

— Et elle?

— Quoi?

— Lui en avez-vous parlé?

— Dieu m'en garde! Je ne veux pas l'influencer, je désire qu'elle soit absolument libre!... Et heureuse si c'est possible, ajouta-t-elle en baissant la voix.

Il s'était assis devant la toile, qu'il passait au vernis, car elle s'était un peu séchée depuis cinq jours. A la dernière phrase de Berthe, il s'arrêta dans son travail et doucement, presque timidement, il demanda:

— Vous ne croyez donc plus au bonheur, ma pauvre amie?

— Et vous?

— Moi? fit-il en se levant tout à coup, comme si on avait touché un ressort caché. Moi je ne sais pas, je ne sais plus! continua-t-il d'un ton saccadé, nerveux. Il y a des jours où il me semble l'apercevoir, où je crois le toucher.... Et puis.... et puis ce bonheur me paraît si grand, si complet, si intense.... que je me dis qu'il n'est pas pour moi.

Un léger frémissement des narines et de la lèvre supérieure fut le seul signe d'émotion donné par Berthe. Et comme elle voyait le jeune homme tout vibrant encore et en même temps

accablé, prenant ses intonations les plus douces, en mère qui parlerait à son fils :

— Vous avez tort ! dit-elle ; à votre âge un homme peut trouver le bonheur, et vous le trouverez certainement. Il n'y a que ceux qui sont enfermés dans leur destinée qui doivent y renoncer.

— Enfermés ! oui, ma chère petite amie d'autrefois ! répliqua Jean avec émotion. Mais ce n'est pas comme autrefois.... autrefois j'aurais pris votre fardeau.

Elle ferma les yeux comme sous une impression douloureuse, et détourna la tête.

Il crut interpréter ce mouvement en disant :

— Oh ! vous ! vous êtes une résignée !

— Et vous un révolté ! répondit-elle, en souriant doucement.

— Vous trouvez ?.... Vous trouvez que je ne sais pas supporter, s'écria-t-il avec feu. Tenez, ici même, chaque jour, chaque fois que je viens, il me faut fouler aux pieds mon amour-propre, imposer silence à ma dignité froissée !... Vous le voyez bien, vous à qui rien n'échappe. Vous m'en plaignez même, je le sais.... et je vous en remercie.

— Pauvre ami ! murmura-t-elle, en levant les yeux sur lui.

Jean, toujours debout devant elle, recevait en plein la lumière de ses yeux noirs ; et de leurs regards croisés il se dégageait ce fluide capiteux, ce magnétisme puissant, plus dangereux que tous les mots parlés, ce ne je ne sais quoi d'inexplicable qui saisit le cerveau et fait bouillonner le sang d'un homme, cette émotion mystérieuse qui soulève vivement le sein de la femme, fait battre son cœur à coups pressés et donne à ses nerfs une sensation de langueur voisine de l'anéantissement. Dans ces moments, un rien qui n'a pas de cause apparente peut suffire à amener une crise.

Jean, comme fasciné, marqua avec tout son corps un mouvement en avant. Mais soudain il s'arrêta, et les traits crispés, la figure bouleversée, il murmura d'une voix rauque :

— Pardon, pardon !

Pardon de quoi ? Elle ne comprenait pas. Elle éprouvait d'ailleurs une sensation étrange, comme si tout à coup elle venait de sortir d'un rêve. Cela dura l'espace de quelques minutes à peine. Puis, d'un trait, la lumière se fit dans son esprit lui montrant l'abîme où elle avait été penchée. Elle tressaillit des

pieds à la tête et regarda Jean. Il était retourné près du chevalet, et l'air sombre, découragé, il fixait la figure de Berthe peinte sur la toile. Il y avait tant de tristesse dans son attitude, que, s'oubliant elle-même, elle sentit son cœur se remplir d'une foule de sentiments où dominait une pitié infinie. Elle se leva, et s'approchant de lui, par derrière :

— Je rentre, dit-elle à voix basse, nous achèverons la séance une autre fois.

Il ne se retourna pas, ne changea pas d'attitude et dit simplement :

— Merci.

Elle partit. Et comme il faisait face à la maison, il vit Berthe traverser lentement la pelouse, marchant la tête basse, les épaules légèrement voûtées, les bras pendants le long du corps, ayant dans toutes les lignes de sa silhouette une empreinte saisissante d'accablement. Il la vit entrer dans la maison par une des portes-fenêtres du perron et disparaître.

Il resta longtemps immobile dans la même situation : abîmé dans ses pensées, le regard vague, le front plissé. Il pensait qu'il aimait cette femme, que peut-être elle l'aimait aussi, et que jamais, jamais il n'oserait lui avouer son amour. Et pourtant il la chérissait dans le sanctuaire de son cœur, elle occupait toutes ses pensées, elle avait pris possession de tout son être d'une façon absolue, impérieuse. Et, chose étrange, plus il l'aimait, plus il la chérissait, plus il l'adorait, moins il se sentait le courage de le lui dire. Quelque chose d'invincible le retenait chaque fois qu'il était sur le point de parler ; il lui semblait qu'entre elle et lui il y avait un obstacle infranchissable.

Comment aurait-il pu lui dire, dans la sincérité de son amour, dans son culte pour elle : « Acceptez mon dévouement fait des tendresses et des respects qui vous manquent, appuyez-vous sur ma poitrine d'honnête homme ; ce sera un rempart contre les vilenies et les lâchetés qui vous entourent ! »

Non, il ne pourrait jamais lui dire cela, lui qui lâchement l'avait méprisée, injuriée, souillée dans sa pensée et dans ses actes.

Et il se débattait, il se tordait sous la morsure de cet étau qui chaque jour le serrait davantage, qui pénétrait toujours plus dans la chair vive, qui le rendait fou comme dans ce moment.

Un bruit de grelots et de roues criant sur le sable le força à fixer son attention sur un fait extérieur. Voyant la wagonnette de la maison, attelée en poste, s'avancer vers le perron et s'arrêter devant la marquise, il se rappela qu'on avait parlé d'une promenade en voiture avant le dîner. Ils allaient tous venir, il faudrait causer, avoir l'air indifférent, supporter les grossièretés du baron, les regards gênants de Grougeard. Il ne se sentait pas de force en ce moment. Enlevant toutes ses affaires en un clin d'œil, il les serra dans la cabane. Puis, craignant d'être rejoint par la voiture s'il prenait tout de suite le chemin de la grille, il s'enfonça dans le parc pour laisser d'abord partir les autres. Il emportait d'ailleurs avec lui de quoi occuper ses loisirs.

XI.

Les promeneurs du pavillon ne tardèrent pas à revenir. Maxime et Zizi marchaient en tête; le baron, flanqué d'Attila et de Grougeard, les suivait de près. Le premier coup d'œil de la jeune fille, à peine eut-elle débouché sur la pelouse, fut pour le grand chêne sous lequel, à sa grande surprise, elle ne vit plus personne. S'étant informée auprès des gens, on lui répondit que madame la baronne était rentrée, et que le marquis de Courteil devait être parti. En tous cas, on ne l'avait pas vu à la maison. Elle courut chez sa sœur et revint bientôt, disant que Berthe, fatiguée de la séance, priait ces messieurs de vouloir bien l'excuser pour la promenade projetée.

Le baron haussa dédaigneusement les épaules, et marmotta entre ses dents quelque chose de peu aimable à l'adresse de sa femme.

— Nous nous passerons d'elle, conclut-il en se tournant vers ses hôtes. Allons !... En voiture !

Mais Grougeard aussi s'excusa. Des lettres à écrire, très pressées, avant d'aller à Paris le lendemain.

Il resta, et la wagonnette n'emporta que le baron, Maxime et Zizi. On accorda aussi une place à Attila, pour le descendre en passant, à Port-Marly, chez Jean qui lui offrait l'hospitalité.

Grougeard n'avait aucune lettre à écrire ; mais déjà fort surpris de ne retrouver ni de Courteil ni la baronne à leur place habituelle, il avait dressé l'oreille en entendant le message de cette dernière. Tout cela était suspect, et ressemblait à une crise ou à un rendez-vous. En tous cas, il fallait voir et aviser. Voilà pourquoi il était resté. Il n'avait plus aucun doute maintenant sur l'entente de Berthe et de Jean. Il ne savait pas jusqu'où arrivait cette entente ; mais il savait qu'il la désirait aussi complète que possible. Il voulait la chute de la jeune femme. C'était le seul moyen de l'avoir à sa merci, d'atteindre son grand but, et de s'offrir l'agrément d'une bonne petite vengeance, préparée et caressée depuis longtemps. Il tenait même en réserve certain moyen qui devait, d'après lui, influer sur les événements et hâter le dénouement désiré.

C'était bien le moment, en effet, de pousser la femme à bout, de l'irriter, de l'affoler. Elle n'avait rien à espérer du mari, et lui rien à craindre ! L'oncle était loin et en dehors de tout cela. Nécessairement elle devait se jeter, tête baissée, là où tout la sollicitait. Donc, trouvant les circonstances favorables pour mettre en œuvre son petit plan, il s'était empressé de saisir l'occasion.

Dès que la voiture fut partie, Grougeard gravit le perron et alla s'installer dans le grand salon du milieu. La baronne devait passer par là en sortant de ses appartements ; ou bien, si elle allait tout droit de chez elle dans le jardin, il la verrait à l'instant, car les chambres de façade qu'elle habitait faisaient suite à la pièce où il se trouvait. Il s'assit donc tranquillement sur un fauteuil un peu dans l'ombre, prit un livre par contenance et attendit.

Ses calculs étaient exacts, et son attente ne fut pas longue. Au bout d'une dizaine de minutes, Berthe parut dans le salon. Elle tenait à la main une lettre, une toute petite lettre avec de gros caractères enfantins dessus : un mot que sa fille, sa petite Marie lui avait envoyé le matin. Dans sa lassitude et son affliction, dans le combat intérieur qui venait ajouter de nouveaux tourments à son existence, elle se cramponnait istinctivement à cette suprême consolation des femmes qui ont la joie de savoir être mères. Mais cette joie aussi était pleine d'amertume pour elle : sa fille était loin !

Elle avait néanmoins repris et relu la lettre et allait y répondre pour se reposer, au moins un moment, dans la pensée de son enfant.

De son coin, Grougeard la vit entrer et se diriger vers le petit bureau où elle faisait parfois sa correspondance. Il la laissa s'avancer, pour qu'elle ne pût pas se retirer en l'apercevant, et ne quitta son fauteuil que lorsqu'elle fut au milieu de la pièce. Alors il se leva. Elle se retourna au bruit, et sa belle figure attristée se rembrunit encore.

— Pardon, monsieur, dit-elle poliment, je ne vous savais pas là. Et elle fit un mouvement pour retourner en arrière.

— C'est à moi de m'excuser si je vous dérange, madame, répliqua Grougeard en s'avançant de façon à lui couper la retraite. Mais je ne vous importunerai pas longtemps, ajouta-t-il avec un sourire qui aurait voulu paraître mélancolique. Seulement je vous prie de vouloir bien me permettre un mot. Je suis resté ici exprès pour vous le dire.

Elle fronça les sourcils et ne répondit rien. Debout, la main appuyée sur le dossier d'une chaise, la tête haute, le regard dédaigneux, elle aurait fait reculer une foule; mais le petit Grougeard était bronzé contre ce genre de défaillances.

— C'est d'ailleurs du baron, de votre mari, madame, que je veux vous parler, reprit-il de sa voix doucereuse. Oui, depuis quelque temps, il me semble.... assez préoccupé, je pourrais même dire de mauvaise humeur.

— Je serais désolée si ses hôtes avaient quelque raison d'en faire la remarque, répliqua-t-elle sèchement.

— Mais moi je suis plus qu'un hôte, je suis l'ami de la maison ! Et tenez, madame, permettez à un ami.... à un ami de la maison, qui ne désire que la paix de la famille, à quelqu'un qui est obligé d'écouter, bien malgré lui, les confidences du mari, et qui serait digne de toute la confiance de la femme, permettez-lui de vous mettre en garde contre certains sentiments de bienveillance.... d'intérêt.... bien naturels, mais qui peut-être ne sont point partagés par.... d'autres membres de la famille....

Il avait l'air de chercher les mots, et jouait exprès l'embarras, pendant qu'elle l'écoutait, frémissant d'indignation, comprenant bien à quoi il faisait allusion, et se raidissant pour ne pas éclater comme peut-être il l'aurait voulu !

— Si je me permets de vous parler ainsi, ajouta-t-il devenant toujours plus onctueux, c'est pour empêcher.... pour éviter....

— Éviter quoi ? dit-elle avec hauteur. Il m'est impossible de vous comprendre, monsieur.

Et comme elle venait de faire un mouvement vers la porte-fenêtre du salon, il marcha sur ses pas, poursuivant d'un ton plaintif, mielleux, qui lui mettait presque des larmes dans la voix :

— Vous vous méprenez sur mon compte, madame, je ne le sais que trop ! Mais malgré cela, malgré votre dédain, je vous prie, je vous conjure de m'écouter. Car, croyez-le bien, personne ne vous comprend mieux que moi. Je comprends tout, tout ! Vos déboires, votre besoin d'un appui intelligent et dévoué....

— Assez, monsieur ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, et cherchant à gagner la porte pour fuir ce reptile qui ne cessait de baver ses injures visqueuses.

— Vous m'imposez silence ?... Vous méconnaissez donc mon dévouement !... un dévouement absolu, qui vous appartient depuis longtemps.... vous le savez bien, madame !

— Vous m'insultez, monsieur.... pour la seconde fois !... C'est trop !

Et affolée, ne sachant comment se délivrer de cet homme, ne pouvant le chasser de sa maison, n'ayant personne pour la défendre, elle courut sur le perron pour s'enfuir. Arrivée là, ses forces la trahirent. Un nuage passa devant ses yeux, un commencement de défaillance la saisit, et elle chancela, cherchant de ses mains un appui autour d'elle.

— Madame ! s'écria Grougeard, accourant pour la soutenir.

La terreur d'un attouchement produisit une violente réaction. Elle se raidit, redressa sa taille, et levant la tête, étendant le bras, elle dit fièrement, impérieusement, la voix brève :

— Laissez-moi !

Grougeard s'inclina sans mot dire ; il rentra vivement, presque avec hâte dans le salon, et le traversa dans sa longueur pour monter à son appartement.

Son but était atteint, même au delà de ses espérances. Pendant le court moment où il était sorti sur le perron à la suite de Berthe, il avait vu déboucher sur la pelouse Jean de Courteil, qui revenait de son excursion dans le parc et s'acheminait vers l'allée conduisant à la grille. Jean aussi, de son côté,

avait vu la courte scène du perron; une scène muette pour lui, mais si animée, si expressive que, changeant de direction, il était accouru à pas pressés vers la maison. C'était plus que ne désirait Grougeard; aussi s'était-il empressé de battre en retraite. Quant à Berthe, toute à sa défense et à l'horreur du moment, elle n'avait cessé de faire face à son persécuteur, ne voyant que lui, et tournant le dos au jardin.

Dès que Grougeard eut disparu, elle s'affaissa sur un des sièges qui garnissaient le vaste perron, et, portant ses mains à son front, elle s'écria éperdue:

— Oh! le misérable!

Jean était à portée de la voix; il entendit, gravit d'un saut les marches qui le séparaient encore de la jeune femme, et se présentant devant elle:

— C'est donc vrai? s'écria-t-il tout frémissant.

— Ah! Jean! fit Berthe en se levant d'un bond.

Le cri, le mouvement, le geste, le regard racontaient toute une histoire d'angoisse et de désespoir. Ils étaient un appel suprême vers un sauveur, ils exprimaient un besoin de délivrance, ils dévoilaient les secrets profonds de l'âme, les élans contenus du cœur.

— C'est donc vrai! répéta Jean; et en même temps il se précipita vers le salon.

— Jean!... monsieur Jean!

Elle arriva à temps pour lui saisir le bras, et fut assez forte pour le retenir, quoiqu'il essayât de se dégager.

— Je vous en prie! supplia-t-elle.

Lui écumait: les mâchoires serrées, les yeux hors de la tête, le souffle court, il faisait peur à voir. Dans cette minute, ce violent aurait pu tuer un homme! Elle, effrayée, ne cessait de répéter:

— Au nom du ciel!... Mon ami.... je vous en supplie!... Vous voulez me perdre!

Ce dernier mot eut le pouvoir de le dégriser, le nuage rouge se dissipa:

— Que vous a fait cet homme? demanda-t-il la voix rauque.

— Cet homme est un lâche.... un tel lâche qu'il ne mérite que le mépris.

— Ce n'est pas une raison pour m'empêcher de le châtier.

— Oui, je ne veux pas!... Et puis.... si vous saviez!

— Si je savais, quoi?... dites.... parlez! Mais parlez donc, s'écria-t-il avec un crescendo qui se termina par un éclat de voix.

— Promettez-moi, jurez-moi de ne rien faire, de ne rien tenter contre lui!

— Il vous insulte et vous le protégez!... Quel est donc son pouvoir?

— Son pouvoir? répliqua-t-elle avec une amertume indicible. Vous ne voyez donc par ce qui se passe? C'est cet homme qui est le maître ici! Cet homme sans probité, sans honneur, sans conscience qui s'est emparé de l'esprit de mon mari, qui peut d'un jour à l'autre rendre ma vie, déjà si triste, un enfer insoutenable.... ou me jeter dans une lutte ouverte, dont je veux me garder.... à cause de mon enfant.

— Mais c'est terrible, mais c'est impossible! grondait Jean, toujours vibrant, la parole saccadée, le geste nerveux. Il faut pourtant le chasser de chez vous, il doit y avoir un moyen de vous délivrer de lui!

— Aucun, aucun! Car si un éclat arrivait, c'est lui qu'on croirait, c'est moi qui serais condamnée.

Et entraînée par la situation, poussée par les sentiments qui l'agitaient, elle lui raconta les manœuvres de Grougeard pour devenir l'associé de la maison Wirbel, ce qu'elle avait fait pour déjouer les plans de cet homme, qui dès le début lui avait inspiré une répulsion instinctive. Et alors, cet infâme, se doutant qu'elle était l'obstacle à détruire, ou l'influence à gagner.... oui, cet infâme avait commencé à la persécuter de son odieuse présence, à tourner autour d'elle, à la circonvenir de ses soins repoussants.... jusqu'au jour où prenant sa tolérance forcée pour la lassitude d'une femme domptée, il avait osé lui parler sans détours, lui offrir son dévouement.... un dévouement dont la pensée seule la faisait frissonner d'horreur et de dégoût.

Jean, naguère si violent, et maîtrisant à peine son indignation, semblait maintenant navré et comme accablé de honte. On aurait dit que le coupable c'était lui, tandis que la tête basse et la voix brisée il murmurait:

— Horrible!... c'est horrible!

Et Berthe, animée à son tour, emportée par l'angoisse des

souvenirs et des émotions présentes, continuait d'un ton fiévreux :

— Et malgré cela, malgré mes répugnances, malgré mon horreur, il m'a fallu subir sa présence, le voir choyé dans ma maison, ressentir le contre-coup de son influence dans tout ce qui me touche !... Et rien autour de moi, personne pour me défendre, personne pour me protéger.... pas même mon enfant !

C'était si navrant, si désolant ce qu'il entendait et voyait, qu'oubliant tout, il fut sur le point de s'élancer vers elle, de la prendre dans ses bras et de lui dire : « Je suis là, Berthe ! Je suis là pour vous adorer et vous défendre contre tous ! » Mais il s'arrêta, ne fit rien, ne dit rien.

Lui aussi était indigne.... comme l'autre !

Mais dans ce moment, elle n'attendait ancune réponse. Toutes les amertumes, toutes les souffrances accumulées, refoulées pendant des années, et trouvant enfin une issue, débordaient avec l'impétuosité des forces comprimées. Ce ne fut qu'après ce déchaînement irresponsable, que, s'adressant directement à Jean, le prenant à témoin, le faisant juge, elle l'interpella à mots pressés, haletants, lui demandant :

— N'est-ce pas que c'est ignoble de souffleter une femme de l'offre d'un amour qui n'est qu'un calcul odieux et une basse vengeance ? N'est-ce pas que c'est lâche ?

— Oui, c'est lâche ! répétait Jean, sombre et désespéré.

Et il se trouvait aussi lâche que Grougeard, et il lui semblait que c'était son histoire à lui que la jeune femme racontait.

Cependant, ils étaient descendus du perron, et suivaient une allée, marchant à petits pas, l'un à côté de l'autre. Le crépuscule allait faire place à la nuit. Et dans cette heure d'apaisement de toutes choses, au milieu du grand silence recueilli qui enveloppait la création, les paroles de Berthe étaient comme le cri de la douleur humaine, montant vers le ciel et se perdant dans l'immensité sourde.

Oui, lâche ! répétait-elle encore une fois, après Jean. Et ce vil personnage avait osé reparler de cela, tout à l'heure, mêlant à ses sous-entendus écœurants des insinuations injurieuses. Mais il croyait donc que tout le monde était comme lui !... Est-ce que cela serait vrai ? Il y avait des moments.... oui,

il y avait des moments où elle le croyait !... Mais non, ce n'était pas possible, cela ne pouvait être !

Elle s'était arrêtée ; et s'adressant à Jean, qu'elle voyait devant elle, silencieux, impassible en apparence, et comme s'il n'était pas touché de toutes ses angoisses, elle l'apostropha avec une âpreté nerveuse, qui le secoua comme le contact d'une pile électrique.

— Mais dites-moi donc que ce n'est pas vrai ! lui cria-t-elle d'une voix étranglée, à la fois désespérée et suppliante. Dites-moi donc qu'il y a des honnêtes gens en ce monde ?

Jean se sentait devenir fou. Heureusement, la nuit tombante empêchait de distinguer l'altération de ses traits.

— Berthe, fit-il, Berthe ! Berthe !

Il ne sut dire que cela. Il ne put que prononcer son nom, trois fois, à voix basse, avec des intonations où tous les déchirements de son être se trouvaient concentrés.

Au même moment, un bruit de grelots se fit entendre au loin. Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils n'étaient pas coupables ; mais l'eussent-ils été que la pensée d'être surpris dehors, à cette heure, ne les aurait pas agités davantage.

C'était bien la voiture qui rentrait avec le baron et ses hôtes. A travers les arbres, là-bas, au fond de l'allée, on voyait luire par moments les lanternes allumées de la wagonnette, semblables aux yeux de feu de quelque monstre s'avançant dans les ténèbres.

— Rentrons, dit-elle, et soyons souriants. La souffrance n'a pas de droits.

— Est-il nécessaire que je sois là ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, permettez-moi de partir !... Je me sens comme fou.... j'ai peur de moi-même !

Et saisissant la main de Berthe il la porta, non pas à ses lèvres, mais à son front brûlant. Il avait fait le même geste, accompli le même acte avec son père mourant. Elle s'en souvint ; et oubliant ses propres douleurs, profondément touchée, sentant qu'il souffrait lui aussi, à cause d'elle, elle lui dit doucement :

— Que Dieu vous garde, mon ami !

Jean laissa tomber la main de Berthe, resta encore un moment

devant elle, agité, secoué par des mouvements nerveux qui trahissaient une terrible lutte intérieure. Puis, sans mot dire, il leva les bras au ciel dans un geste de fureur, et s'éloignant rapidement, furtivement comme un malfaiteur, il se perdit bientôt dans l'ombre de la nuit et des arbres.

Berthe n'eut que juste le temps de rentrer chez elle avant l'arrivée de la voiture. Elle était lasse, brisée, malade même de tant d'émotions; elle aurait voulu pouvoir s'enfermer dans sa chambre, être seule, se sentir malheureuse en paix, et surtout éviter la présence intolérable de Grougeard. Elle pensa un moment à s'excuser pour le dîner; mais cela aurait amené des explications, qui sait, peut-être de nouvelles remontrances de la part du baron, passé maître dans l'art de dévider l'écheveau des griefs présents et passés, à propos de rien et de tout. Il fallut donc se raidir, se coller un masque sur la figure, faire les honneurs de la table comme d'habitude.

Heureusement, on dînait fort tard à la campagne, et la soirée s'en trouvait considérablement abrégée. En sortant de table, Maxime Ronchet qui reconduisait la baronne au salon, la pria de lui accorder un moment d'entretien. Elle était si mortellement fatiguée que, tout en supposant qu'il allait lui parler de sa sœur, elle aurait voulu remettre l'entrevue au lendemain. Toutefois, elle dut acquiescer à la requête de son hôte, et le prier de la suivre dans son boudoir.

C'était en effet de Zizi qu'il s'agissait; et Maxime aborda le sujet avec sa loyauté et sa droiture habituelles:

Il avait eu le temps de connaître, d'apprécier, d'admirer la jeune fille. Il l'aimait de tout son amour profond d'honnête homme, et aspirait au bonheur d'en faire sa femme, à l'honneur d'obtenir sa main. Mais il tenait aussi, et avant tout, à son bonheur à elle, il voulait être sûr qu'elle serait heureuse avec lui, il désirait la conquérir, non point avec les droits du fiancé qu'on impose, mais par la force de l'estime et de la sympathie.

— Le baron, ajouta-t-il, a dû vous parler dans ce sens, il y a quelque temps.

— En effet; et j'ai apprécié la délicatesse de vos mobiles. Ils répondaient à mes vœux pour le bonheur de ma sœur chérie, et ils m'ont fait, ils me font vivement souhaiter de pouvoir remettre ce bonheur entre vos mains.

Maxime hocha tristement la tête.

— Je vous remercie du plus profond de mon âme ! dit-il. Mais, hélas ! je crains devoir renoncer à ce beau rêve.

— Pourquoi ? fit-elle, surprise.

— Parce que je ne sais pas si je pourrai donner à votre sœur le bonheur qu'elle mérite.

— Lui avez-vous parlé ?

— Vaguement, à mots couverts, en craintif que j'étais, et que je suis plus que jamais.

— Mais alors, vous ne pouvez savoir !

— C'est que je crains de savoir ! je suis lâche, je n'ose pas.

Encore une fois son cœur de femme lui fit oublier pendant un moment ses propres souffrances, pour compatir à celles d'un autre.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda-t-elle avec un doux sourire.

— Hélas, madame ! j'ai peur que votre bienveillance pour moi ne soit perdue cette fois. En tous cas, reprit-il avec résolution, je serai fixé sur mon sort, et c'est ce que je dois vouloir.

— Je parlerai à ma sœur dès demain, si vous m'y autorisez.

— C'est plus que je n'osais espérer.

— Et moi je crois que vous pouvez espérer plus que cela.

Maxime s'était levé ; il s'approcha de Berthe la main tendue, pour prendre congé.

— Merci ! dit-il en s'inclinant. Merci pour toutes vos bontés, chère madame ! Quant à elle.... vous verrez.... il est trop tard !

Trop tard ? pensa-t-elle. Pourquoi ? Que voulait-il dire, lui aussi ? Était-ce une allusion, était-ce la crainte ?

Quelque chose d'aigu et de froid lui traversa la poitrine. Une inquiétude la saisit, une inquiétude indéfinissable, et qu'elle n'essayait pas de définir, mais qui était là, en germe, au fond de son cœur. Elle tendit la main à Maxime, le regardant avec angoisse dans les yeux, attendant, désirant et redoutant une explication. Mais Ronchet n'ajouta pas un mot. Il se pencha sur la main que lui tendait la jeune femme, la baisa respectueusement, et sortit du boudoir.

Au salon il n'y avait plus personne. Mais dès que Maxime eut disparu du côté de l'antichambre, une forme blanche, s'avançant du jardin, parut dans l'encadrement d'une des portes-

fenêtres, et la lumière des lampes éclaira soudain la tête blonde de Zizi. Sa figure exprimait un souci et un agacement. Cet entretien de sa sœur avec leur hôte l'avait préoccupée, ennuyée surtout. Elle craignait qu'il n'eût été question d'elle, et pressentait une explication avec Berthe. Elle avait réussi à esquiver Maxime, mais il lui fallait aller dire bonsoir à sa sœur. Lorsqu'elle se présenta à la porte du boudoir, marchant sur la pointe des pieds et espérant secrètement ne plus y trouver personne, l'attitude d'affaissement où elle vit cette sœur chérie la frappa au cœur.

La jeune femme était encore assise à la place où Maxime l'avait laissée, plongée dans des réflexions d'une indicible amertume. L'apparition de Zizi lui fit lever la tête; voyant tout à coup la jeune fille devant elle, son œil abattu et morne se dilata comme si elle apercevait un fantôme évoqué par sa pensée.

— Grande sœur! qu'as-tu? s'écria Zizi. Et s'approchant de Berthe, elle s'agenouilla devant elle, lui entoura la taille de ses deux bras, pendant que, la tête levée, elle posait affectueusement son regard sur celui de sa sœur aînée. La jeune femme fixa longuement ce regard, d'abord avec une étrange intensité et comme si elle voulait fouiller le fond de l'âme de sa sœur. Mais ce regard était si pur, si franc, si doux, il montrait si bien la candeur de ce cœur de vierge, que celui de Berthe s'adoucit, s'attendrit à son tour, pendant qu'elle disait affectueusement:

— Je suis un peu souffrante, mignonne; encore ma névralgie de tantôt. Mais ne t'inquiète pas, demain il n'y paraîtra plus! Et se baissant sur la tête blonde qui la regardait, elle mit un baiser sur le front de la jeune fille.

— Veux-tu que je vienne avec toi? demanda cette dernière en se levant. Je te veillerai un peu, jusqu'à ce que tu sois tout à fait endormie.

— Merci, chérie! Je crois que je serai endormie avant d'être couchée; je suis brisée de fatigue. Va reposer, toi aussi, ajouta-t-elle, en se levant à son tour. C'est plutôt demain que j'aurai besoin de toi.... pour une grosse, très grosse affaire. Bonsoir, mon enfant!

Et elle embrassa de nouveau sa jeune sœur qui, croyant deviner de quel genre d'affaire il s'agissait, n'insista pas pour avoir des explications, et s'en alla l'esprit troublé, le cœur serré.

Cette nuit, une merveilleuse nuit d'été, claire, douce, lumineuse, une de ces nuits où le calme imposant de la nature et le sublime concert de l'infini étoilé distillent cette essence de paix qui s'étend sur toute la création, qui pénètre les organisations les plus grossières, qui adoucit malgré eux et par la force invincible des choses les cœurs les plus endurcis, les âmes les plus réfractaires, cette belle nuit sereine couvrit, comme toujours, un appoint de malheurs, de crimes et de souffrances; cette nuit quatre créatures humaines, à l'âme haute, malgré quelques faiblesses, au cœur droit, malgré quelques défaillances, et dignes de paix, sinon de bonheur, furent tourmentées par leurs pensées, plus cruellement que des criminels par le remords.

Cette nuit, ni Jean, ni Berthe, ni Maxime, ni même la joyeuse Zizi ne purent trouver le repos dans le sommeil.

F. ANTONY.

(La fin à la prochaine livraison).

LOUISE ACKERMANN

Voici un poète français dont on a également parlé en France et à l'étranger. Après M. Caro, qui malgré ses doctrines spiritualistes a rendu justice au chantre du *Néant*, M. de Gubernatis et Betty Paoli, l'éminent critique de la *Gazette d'Augsbourg*, ont consacré d'intéressants articles à Louise Ackermann. Ces deux derniers écrivains surtout semblent voir ce qu'on est convenu d'appeler « un signe des temps » dans ce singulier phénomène d'une femme dont le talent s'applique de préférence à créer une œuvre destructive. Sans contredire cette opinion, je ferai remarquer que les jugements trop absolus ont leur danger. L'homme, dans l'ensemble de ses actions, et même de ses idées, se laisse rarement diriger par un principe unique. Un caractère, un talent se composent d'éléments bien divers, souvent disparates, et les contrastes, les contradictions que celui-ci présente prouvent que plus que tout autre il a subi l'empire des circonstances sous lesquelles il est parvenu à se développer.

I.

Mme Ackermann a grandi entre un père athée et une mère pour qui la religion n'était qu'une question de convenance, à une époque maussade, une époque où le terre-à-terre excessif des coutumes enlevait toute poésie à sa foi. Quelques pages dans

lesquelles elle conte sa vie donnent d'intéressants détails sur son enfance :

« Je suis née à Paris, dit-elle, le 30 novembre 1813, de « parents parisiens, mais d'origine picarde. Des laboureurs, des « artistes, voilà mes ancêtres. Mon père, agréé au tribunal de « commerce de la Seine, quitta les affaires à trente-trois ans « pour cause de santé, mais plus encore par amour de l'indé- « pendance. Il se retira à la campagne avec sa jeune femme, « sa bibliothèque et ses trois petites filles. J'étais l'aînée. Mon « enfance fut triste. Aussi haut que remontent mes souvenirs, « je n'aperçois qu'un lointain sombre. Il me semble que le so- « leil n'a jamais lui en ce temps-là. J'étais naturellement sau- « vage et concentrée. Les rares caresses auxquelles j'étais exposée « m'étaient insupportables ; je leur préférais cent fois les rebuf- « fades. Celles-ci d'ailleurs ne me manquaient pas, surtout de « la part de ma mère. La pauvre jeune femme s'ennuyait hor- « riblement dans la retraite où mon père l'avait confinée, et « était presque toujours de mauvaise humeur. Mes meilleurs « moments étaient ceux que je passais assise dans un coin du « jardin à regarder s'agiter les moucherons, les fourmis et au- « tres insectes, les cloportes surtout. Je me sentais une sympa- « thie toute particulière pour cette petite bête laide et crain- « tive. J'aurais voulu, comme elle, pouvoir me replier sur « moi-même et me dissimuler. De ce commerce il m'est resté « une grande tendresse pour tout ce qui a vie. Quant aux en- « fants de mon âge, je les évitais, ne sachant ni jouer ni me « défendre. »

A soixante ans de là, le portrait est demeuré ressemblant. L'enveloppe s'est assouplie, mais le fond du caractère n'a point changé. Un sentiment très élevé de la justice, de la franchise, de la bienveillance ; mais cette bienveillance peu tendre, réfléchie, un peu rude. L'affection compatissante que l'enfant portait jadis aux cloportes s'est reportée non sur des individualités isolées, mais sur l'humanité tout entière. Ce n'est point l'homme aux idées bornées et fausses, c'est l'humanité victime des erreurs et des indifférences de la nature, qu'elle plaint et qu'elle aime ; l'humanité victime de la nature mal organisée et mal faite. « Tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes possibles, dit-elle quelque part. Ce n'est pas à la porte de

l'enfer, mais à celle de la vie qu'il faudrait écrire : *Lasciate ogni speranza.* » Sa jeunesse se ressentit des tristesses de l'époque où elle naquit, époque désastreuse, stérile entre toutes. L'art semble stationnaire, le goût manque. Regardez les gravures du temps : vous y verrez des femmes mal habillées dans des intérieurs à aspect pauvre. La simplicité n'est acceptable qu'étudiée et savante ; celle-ci aboutit à la laideur. Dans les familles honnêtes, la femme, vieille à trente ans et cuirassée de sa dignité d'épouse, met tout son orgueil à paraître « bonne mère, » ce qui signifie qu'elle gronde trop souvent ses enfants, et demande des conseils d'éducation à Mme de Genlis. Naturellement, cela ennuie le mari, qui, s'il n'est pas libertin, c'est-à-dire homme à mettre une grisette dans ses meubles, dîne trop copieusement ; ou, s'il est lettré, va s'enfermer dans sa bibliothèque avec des auteurs dont les idées s'accordent avec ses propres principes de fils de la Révolution, d'homme nouveau. M. Choquet, le père de Louise, avait été nourri à l'école des encyclopédistes ; il les considérait à peu près comme des oracles ; il voulait que ses enfants fussent élevés selon les principes des écrivains du dix-huitième siècle, et comme il avait le courage de ses opinions, il s'opposait à ce que ses enfants fissent leur première communion, cérémonie superflue, selon lui, et dont il s'était parfaitement passé lui-même. Sa femme, sans être chrétienne fervente, tenait à ne pas s'écarter de la règle ; elle combattit cette résolution, et l'enfant fut admise à communier.

Les merveilleux décors sur lesquels le drame religieux se détache, frappent vivement les imaginations enfantines. Louise communia avec ferveur ; son zèle lui valut mille compliments ; elle était flattée de s'entendre appeler « petite sainte, » et songeait même, s'il faut l'en croire, à devenir religieuse, quand M. Choquet jugea à propos de faire cesser ces mouvements de piété. Il alla reprendre sa fille à la pension où l'on s'était chargé de la faire catholique, et la catéchisa à son tour. Il était sans doute bien tentant de marcher droit au salut, de mériter, dès ce monde, la qualité d'ange ; mais il n'était peut-être pas moins tentant de faire cause commune avec des hommes assez forts pour rire de ce qui fait ordinairement peur en matière religieuse. Catéchisme pour catéchisme, l'enfant donna la préférence à celui qui lui parut à la fois le plus amusant et

le plus raisonnable. Avec ces sentiments, avec ces maîtres, avec ce caractère, ses prédilections pour la poésie seraient inexplicables, si l'on ne se souvenait qu'alors la vogue favorisait les femmes poètes. Sans doute, celles du temps manquaient de ce qu'on est convenu d'appeler « le souffle. » Mais on n'avait point encore appris par Victor Hugo ce que ce mot voulait dire. Auprès des chansonniers, qui étaient les troubadours de l'époque, les Tastu, les Ségalas, avaient su se faire applaudir.

Leurs voix gracieuses et quelquefois émues ont pu déterminer d'autres vocations poétiques. On n'est jamais tout à fait indépendant des goûts qui règnent. Ceux de l'époque participaient de l'indécision, de la mollesse, de la fausse sentimentalité, qui caractérisent les esprits pendant les jours mauvais. On aimait, on croyait aimer la poésie, non parce que celle-ci peut tour à tour se comparer au levier puissant qui soulève les nobles enthousiasmes, et à l'escarpolette légère sur laquelle le caprice se balance, mais surtout parce que le rhythme des vers flatte l'oreille, et par conséquent répondait aux penchants un peu fades d'une époque trop lasse, pour être très littéraire. La poésie y tenait l'emploi d'une berceuse agréable, plutôt qu'elle n'y régnât en muse immortelle. On cherchait moins en elle de grandes idées qu'une musique douce, et cette vogue accordée à un genre très secondaire fait jusqu'à un certain point comprendre la décadence de la prose française à la même époque; elle explique peut-être aussi comment, avec un esprit viril et un ordre d'idées originales, Louise Ackermann préféra la langue poétique, qu'elle parle souvent très éloquemment, à la prose dans laquelle elle excelle toujours.

Un recueil de pensées publiées par la *Nouvelle Revue* permet d'apprécier la fermeté, la grâce, l'élégance de cette belle prose correcte et ample. On ne peut que regretter de n'en point posséder des échantillons plus étendus, surtout si ce silence est dû à un sentiment exagéré de défiance. Les lignes suivantes témoignent d'ailleurs d'une erreur singulière, erreur qui peut avoir eu sa part dans la direction imprimée au talent de Louise Ackermann : « Je me figure parfois quels froids romans j'eusse écrit, si je m'étais « mêlée d'en faire ; mes personnages ne seraient certainement « pas nés viables, et cependant ce genre semble être le domaine « naturel des plumes féminines. Les femmes font entrer dans

« un roman les ardeurs contenues ou non de leur tempéra-
« ment. Je n'aurais eu donc rien à mettre dans les miens. »

Comment le sait-elle? On est artiste ou on n'est pas artiste, voilà tout. Si on est artiste, qu'on soit homme ou femme, on crée des personnages vivants; si on n'est pas artiste, on imagine des abstractions. Simple question d'art; le sexe n'y entre pour rien. Le souffle d'un habile artiste peut insouffler la vie aux types les plus invraisemblables; les types les plus vrais peuvent paraître faux s'ils ne trouvent, pour les expliquer, l'intelligence et le pinceau d'un maître. Quoi qu'elle en puisse penser, le roman, la prose eussent offert un champ de développement autrement vaste à ses idées; idées souvent tronquées, écourtées, heurtées par la forme poétique. D'ailleurs, quel excellent prétexte pour expliquer les contradictions fréquentes et quelquefois choquantes de son esprit! Quel prétexte pour dissiper les malentendus qui peuvent naître du contraste de ses protestations de froideur avec les pages brûlantes qu'elle a écrites! Non, ce n'est point poser, non, ce n'est point se mettre en scène que de prouver qu'on a un cœur, qu'on n'est point le personnage abstrait, phénoménal, énigmatique des *Poésies philosophiques!* Bizarre prétention que celle qui consiste à plaider la cause de l'humanité sacrifiée par la nature créatrice, quand on n'a point connu les tressaillements de cette humanité, ni eu à se plaindre de cette nature! Et est-il vraiment permis de croire à cette froideur, ou, pour m'exprimer comme l'auteur, « à ce manque de tempérament, » quand, dans *Les paroles d'un amant*, c'est-à-dire dans l'un de ses poèmes les plus brûlants, le poète s'écrie dans son langage passionné :

Tant que je sens encor, sous la moindre caresse
Un sein vivant frémir et battre à coups pressés,
Qu'au dessus du néant un même flot d'ivresse
Nous soulève enlacés;

Sans regret inutile et sans plaintes amères
Par la réalité je me laisse ravir;
Non, mon cœur ne s'est pas jeté sur des chimères,
Il sait où s'assouvir.

Qu'ai-je à faire vraiment de votre *là-haut morne*,
Moi qui ne suis qu'élan, que tendresse et transports?
Mon ciel est ici-bas, grand ouvert et sans bornes,
Je m'y lance âme et corps.

J'ai souligné *là-haut morne* comme peu mélodieux. Les poésies de Mme Ackermann renferment des fautes de goût. Je suis loin de médire du style familier, mais encore faut-il se placer à la hauteur du sujet qu'on traite. La note pathétique s'accommode mal d'exclamations comme: *Cri vain! Dieu qu'on dit bon!* Pareillement les mots *transes*, *spectacle navrant* détonnent quelque peu dans des morceaux imprégnés du sentiment tragique. Notons encore une certaine strophe qui commence solennellement et finit sur un vers presque comique. Il s'agit d'un nouveau recueil de poésies:

. . . . . en m'écoutant, si vous alliez pâlir,
Si, surpris des éclats de ma voix imprudente,
Vous maudissiez la voix énergique et stridente
Qui vous aura fait tressaillir?

Parfait, mais voyez la suite:

Pourtant, quand je m'élève à des notes pareilles,
Je ne prétends blesser le cœur ni les oreilles.

D'accord, mais vous faites pire, vous blessez le goût, et c'est encore blesser le goût quand en invectivant Dieu, vous tombez dans la palinodie par ces vers de complainte:

Devant ce spectateur de nos douleurs extrêmes, etc.

Je pourrais multiplier ces exemples; mais mon intention n'est point d'entrer dans des critiques de détails, et si je me plais à noter quelques-unes des taches d'ailleurs peu nombreuses qui déparent l'œuvre de Mme Ackermann, c'est moins pour faire ressortir les faiblesses du poète que pour ne négliger aucun des traits qui peuvent expliquer son caractère.

Revenons à l'époque où la petite Louise, de retour de la pension, s'adonnait passionnément à ses premiers essais poétiques. Les mamans savent généralement par expérience que la poésie est mauvaise conseillère. La maman de Louise se méfiait des muses. Elle confia ses scrupules à l'une de ses cousines, celle-là même dont le mari, M. Massin, tenait une pension de jeunes gens à Paris; et non seulement Mme Massin crut devoir calmer les scrupules de sa parente, mais obtint d'elle que Louise terminerait ses études dans une maison d'éducation parisienne.

Les airs studieux de l'enfant, son zèle, quelques vers réussis la placèrent tout de suite très haut dans l'estime de Mme Danbrée, la directrice, et lui valurent la protection du professeur de littérature. Celui-ci connaissait Victor Hugo, qui fut prié de donner son avis sur les poésies de la nouvelle élève. La réponse fut flatteuse, si flatteuse que Mme Danbrée imagina de faire versifier toute la classe. La poésie placée au nombre des arts d'agrément devait faire merveille sur un prospectus. Voilà donc toutes « les grandes » versifiant, rimant, poétisant à l'envi sous la direction de Louise élevée au rang de monitrice, choisissant les sujets ; et vous voyez d'ici la collection de petites blondes, brunes, rousses, qui, penchées sur leurs pupitres, sucent leurs doigts tachés d'encre, et, les yeux levés vers le plafond, cherchent vainement la grande pensée, la belle strophe ronflante qui doit surgir dans leur esprit à propos de Napoléon ou bien de Charlemagne. Je suppose qu'en quittant la pension, elles ne furent point fâchées de ne plus avoir à s'occuper de ces grands hommes. L'avenir leur paraissait autrement intéressant que la poésie, je veux dire celle qui ne s'applique ni à l'amour, ni au mariage. Louise, à l'opposé de ses compagnes, ne se représentait cet avenir-là que sous forme de corvées fatigantes, de devoirs pénibles. De retour à la maison, son goût pour l'étude parut redoubler. Les réunions l'ennuyaient, et, au vif mécontentement de sa mère, elle les évita le plus possible. En revanche, elle eut envie d'apprendre des choses qui, surtout en ce temps-là, n'entraient guère dans l'éducation des demoiselles à marier ; ses parents ne furent pas, par conséquent, sans s'alarmer quand, abordant la question carrément, Louise parla de les quitter pour aller visiter l'Allemagne, pays dont elle connaissait déjà la langue, et dont elle voulait s'approprier les idées. Sans M. Eickhoff, qui avait des relations à Berlin, et promettait de caser la jeune fille chez des personnes honorables, il est probable que ses parents n'eussent point consenti à la laisser partir. Mais ils dûrent céder aux instances d'un ami, qui envisageait différemment la situation, et essaya de leur faire comprendre que la contrainte réussit rarement à triompher d'une volonté décidée à aplanir les obstacles.

Louise partit donc pour Berlin, où elle fit la connaissance de M. Ackermann, son futur mari. M. Ackermann était un savant

distingué qui malheureusement mourut trop jeune pour devenir célèbre. L'estime, l'inclination qui naissent de la similitude des goûts, un même penchant pour l'étude rapprochaient ces jeunes gens, qui, français l'un et l'autre, se rencontraient à Berlin dans la poursuite du même but. Ils se marièrent et connurent pendant quelque temps le rare bonheur qui découle de la communauté parfaite des idées. Ce bonheur, qui dura à peine deux ans, fut prématurément brisé par la mort de M. Ackermann. Peu après, la veuve quitta Berlin pour aller habiter Nice.

C'est de Nice que datent sa célébrité et son talent. L'inquiétude, l'immense malaise, l'ébranlement moral qui accompagnent les grands chagrins l'ont conduite auprès d'une sœur mariée. Là, séduite par la situation d'un domaine connu sous le nom de *Lanterne*, elle s'isole pendant plus de trente-six ans entre le ciel et la mer. On ne voit pas de si près la nature sans lui pardonner ses erreurs, et les lignes suivantes, qui forment un contraste heureux avec tant d'autres passages haineux et âpres, ont dû être tracées sous l'empire d'un sentiment profond: « Ce « soir, au haut de ma tour, je regardais la lune qui se déga- « geait des dernières lueurs du jour. Le crépuscule venu, elle « apparut sur un fond obscur. Elle ne se leva pas, elle était « toute levée au milieu du ciel. Il en est ainsi de quelques- « uns de nos sentiments; ils sont montés à l'horizon de notre « âme sans que nous nous en soyons aperçus, mais, à un mo- « ment donné, nous sommes tout surpris de les trouver épa- « nouis et rayonnants dans notre ciel intérieur. » Le paysage merveilleux qui l'entoure va faire vibrer en elle la grande note artistique. Rives féeriques sous des brumes teintées de reflets d'opale, paysages maritimes que le couchant embrase de feux roses, cieux cuivrés à travers des bois gris où la lumière fait courir des ombres furtives, grands jardins pleins de fleurs blanches, terrasses où, sous le dais d'azur du ciel, le magnolia, le mimosa, le palmier confondent leurs parfums avec les senteurs pénétrantes de la mer. Villes grises comme le spectre des temps anciens au dessus de la plaine recouverte d'orangers, arbustes qui enguirlandent le cristal mouvant des cascades, golfes dont les ondes scintillantes sous le reflet diamanté des astres s'empourprent quand le soleil va disparaître, tout contribue à développer en elle ce grand sentiment de

l'antiquité qu'elle doit à son éducation classique. Dans cette imagination d'artiste, l'image de la jeunesse souriante sous les traits d'Hébé, celle d'Endymion endormi dans le calme d'une caresse paisible viendront infailliblement se mêler à l'aspect enchanteur de ces rives toujours couvertes de fleurs, de ces sites roses sous les ardeurs de la lumière ou uniformément pâles. Une autre fois, par l'écume du flot qui se brise, le poète verra surgir la lueur d'une lampe, la lampe qui vacille dans la main d'Héro attentive:

Le pâle et doux rayon tremble encore dans la brume,
Le vent l'assaille en vain, vainement les flots sourds
La dérobent parfois sous un voile d'écume,
La clarté reparaît toujours.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

O phare de l'amour! qui, dans la nuit profonde,
Nous guides à travers les écueils d'ici-bas,
Toi que nous voyons luire entre le ciel et l'onde,
Lampe d'Héro, ne t'éteins pas!

Vous venez d'entrevoir la vision charmante d'Héro. Voici, sous le titre: *L'Amour et la Mort,* un morceau de bas-relief antique, ou quelqu'une de ces peintures qui décorent les vases étrusques:

Tous les êtres, formant une chaîne éternelle,
Se passent, en courant, le flambeau de l'amour,
Chacun, rapidement, prend la torche immortelle,
Et la rend à son tour.

Les anciens n'ont rien fait de plus beau que ces quatre vers. Louise Ackermann se montre l'égale des plus grands. Pourquoi faut-il que l'avidité des spéculations philosophiques l'ait trop souvent détournée des belles images qu'elle cisèle d'une main si puissante et si ferme! Pourquoi surtout aller en Allemagne quand on peut rester à Athènes! On ne passe point impunément plusieurs années à Berlin, et c'est sans doute dans le commerce trop constant, trop suivi des idées alleman-

des, que Mme Ackermann a puisé cette sécheresse d'affirmation, cette intolérance, j'ajouterai cette dureté d'accent qui gâtent quelques-unes de ses poésies les plus remarquables. Est-ce parti pris, est-ce surabondance de force, d'énergie vitale, ou simplement audace, besoin effréné de nier et de détruire? Une courte satisfaction donnée à ses sentiments plus doux et plus humains, et le poète s'en retourne promptement à ses idées favorites. On dirait, à l'entendre, qu'il éprouve une sorte de volupté sauvage à quitter le séjour de la lumière pour aller se placer au bord de l'abîme, s'enfoncer dans la contemplation du gouffre où tout ce qui a vécu va s'engloutir et se refondre. La raison humaine, dans ses accès d'orgueil titanique, n'a peut-être jamais revêtu forme plus dédaigneuse ni plus altière. Hâtez-vous de fouler aux pieds des croyances qui ne méritent même l'aumône d'un regret; n'ayez qu'un rire compatissant pour qui pleure sa foi perdue, et recule épouvanté devant la vision d'un ciel vide:

Éternité de l'homme, illusion! chimère!
Mensonge de l'amour et de l'orgueil humain;
Il n'a point eu d'hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain!

Pour cet éclair de vie et pour cette étincelle
Qui brûle une minute en vos cœurs étonnés,
Vous oubliez soudain la fange maternelle
Et vos destins bornés.

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires!
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant?
Quittez un tel espoir; tous les limons sont frères
En face du néant.

Vous dites à la nuit qui passe dans ses voiles:
J'aime et j'espère voir expirer tes flambeaux.
La nuit ne répond rien, mais demain ses étoiles
Luiront sur vos tombeaux.

Plus de châtiment, plus de récompense; le vertueux comme le coupable retombent confondus dans le même trou noir qui n'est qu'un creuset, le laboratoire occulte de la nature inconsciente et irresponsable:

Elle n'a qu'un desir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trève encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.

Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître,
Son vœu s'est accompli.

Ailleurs, exprimant la même pensée en prose: « En amour, « dit-elle, que de déceptions! Que de dupes! Que de victi- « mes! En attendant, la nature fait ses affaires; c'est tout ce « qu'elle demande. »

Des malédictions, voilà tout ce qu'elle mérite.
Sois maudite, ô marâtre, en tes œuvres immenses,
Oui, maudite à ta source et dans tes éléments,
Pour tous tes abandons, tes oublis, tes démences,
Surtout pour tes avortements.

Point de lâches compromis avec la tradition, avec les mouvements trompeurs du cœur humain. La nature mal faite, l'univers mal organisé prouvent clairement l'absence d'une création réfléchie et volontaire. En somme, qu'est-ce que le « Monde, » « si non une simple substance, la substance éternelle, fond « immuable et infini sur lequel tour à tour se dessinent et s'ef- « facent les formes variées de l'univers? » Et qu'espérer, par conséquent, de qui ne saurait vous entendre? L'irresponsabilité du créateur admise, un esprit faible, ce qu'on appelle vulgairement un « cerveau fêlé, » peut seul admettre l'existence d'un dieu personnel, c'est-à-dire l'hypothèse divine qui forme la base de toute religion et repose sur des données d'une vérification impossible. La religion ne supporte pas davantage cette vérification au point de vue moral. Dieu, nous dit-on, a permis le mal en lui donnant la raison pour contre-poids. Mais alors comment qualifier ce jeu cruel d'un dieu qui, libre de ne nous donner que de bons penchants, nous en a donné de vicieux, et cela pour le seul plaisir de châtier et de punir? Une telle supposition, révolte le poète; il n'hésite point à choisir entre la foi qui condamne l'homme coupable et l'incrédulité qui repousse l'idée d'un dieu despote. « Je crois que l'humanité aurait tout à

« gagner à se débarrasser de l'idée de Dieu. Il serait bon qu'elle « n'eût plus à compter que sur elle-même. La morale aussi n'y « perdrait rien. En effet, même dans les siècles de vraie foi, il « ne s'est jamais agi que de servir Dieu ou de le tromper. Fa- « natisme ou hypocrisie ; l'homme ne peut sortir de là. »

Ce que les spiritualistes appellent *preuves morales* lui semble inadmissible. Vous croyez à l'immortalité, vous l'affirmez parce que votre tranquillité, vos aspirations vers le bonheur ne peuvent se passer de cette croyance, et que vous voyez en elle la fin et le dédommagement de vos peines terrestres. Le poète, dans son mépris pour ce qu'il traite de croyances puériles, n'épargnera pas même ce sublime douteur qui s'appelait Pascal:

La Croix a triomphé, ta défaite est complète ;
Oui, te voilà vaincu, subjugué, prosterné.
Au lieu comme autrefois d'un héroïque athlète
Nous n'avons sous les yeux qu'un pauvre halluciné.

Avec Prométhée, l'Adam du paganisme, avec l'humanité toute entière qui saigne, clouée sur le Calvaire où cette humanité expie les fautes de sa mère, c'est-à-dire celles de la nature, Louise Ackermann maudirait Dieu, si ce Dieu pouvait exister ailleurs que dans l'imagination des croyants, et dans les légendes propagées par les ministres du mensonge. La foi ayant fait tout le mal, mettons-nous donc à l'œuvre pour l'expulser du domaine de l'homme mûri et raisonnable, unissons nos volontés et nos forces pour faire triompher la vérité, dont le plus puissant interprète nous parle par la voix du *positivisme*.

Il s'ouvre par delà toute science humaine
Un vide dont la foi fut prompte à s'emparer.
De cet abîme obscur elle a fait son domaine,
En s'y précipitant, elle a cru l'éclairer.

Eh bien, nous t'expulsons de tes divins royaumes,
Dominatrice ardente, et l'instant est venu :
Tu ne vas plus savoir où loger tes fantômes
Nous fermons l'inconnu.

II.

L'œuvre de la nature est-elle décidément aussi manquée, l'inconnu est-il aussi définitivement fermé que Mme Ackermann l'assure? La science a-t-elle bien dit son dernier mot à l'humanité qui l'interroge? Lui a-t-elle rendu compte de toutes les forces qui rattachent l'homme à la nature? Bref, peut-elle nous révéler le secret de tant de faits mystérieux et dont le sens encore caché trouble parfois les plus incrédules? Et faut-il souhaiter la destruction de l'humanité parce qu'on ne saurait comprendre le « pourquoi » de la création? Tel est cependant le vœu de Mme Ackermann, si l'on en juge, non seulement par ses œuvres, mais par un fait bien apte à donner la mesure de ses rancunes. Il paraît que dans un accès de colère contre cette nature qu'elle considère comme la marâtre de l'homme, elle conçût un jour la singulière idée de le venger en lui arrachant le serment de renoncer à l'amour et à la famille. J'ignore si son projet fit beaucoup d'adeptes; le fait n'en prête pas moins à un rapprochement curieux; il peut paraître intéressant d'opposer ici le sacerdoce de l'athéisme au sacerdoce chrétien, et de les voir l'un et l'autre s'efforçant également de glorifier l'homme par le mépris de la nature. Certes, c'est à ce mépris de la nature, ou plutôt à ce sentiment profond d'une misère infinie et irrémédiable que Louise Ackermann doit quelques-unes de ses inspirations les plus originales et les plus fortes. Oui, c'est parce que son livre est bien un cri de douleur, le cri de désespoir de l'humanité traquée, tenaillée, poursuivie, de l'humanité condamnée à une lutte perpétuelle, et qui se débat en attendant qu'elle succombe, c'est là pourquoi ce livre restera. Une personne qui venait de lire les *Poésies philosophiques* comparait la sensation produite par la lecture de cet effrayant volume à celle que produit le spectacle d'un immense incendie. La comparaison me semble juste. On sent passer là le souffle d'une âme de feu, quelque chose de sybillin; on croit apercevoir une sorte de Némésis, ou plutôt de pythonisse, figure vengeresse et tragique qui représente l'humanité toute entière, montée sur le trépied

sacré, et dans une suprême invective, le poing levé contre le ciel, agite, de l'autre main, le brandon enflammé qui va donner le signal de l'embrasement universel. Je l'ai dit plus haut ; l'harmonie, l'élégance manquent à ces strophes créées sous l'emportement sauvage du désespoir : mais en revanche elles ont la majesté sauvage des ouragans ; leurs âpres grondements qui résonnent comme ceux du tonnerre semblent annoncer le déchaînement prochain de la foudre ; on songe malgré soi « aux lèvres de feu » du prophète Isaïe. Les littératures anciennes, à commencer par Homère et par la Bible, toutes ces manifestations des sentiments primitifs étaient moins le travail d'esprits raffinés que l'expression des souffrances qui exaltent ou abaissent l'homme, un *sursum corda* ou une malédiction. Mme Ackermann remonte jusqu'à cette tradition des premiers âges.

Comme elle le dit des divins inspirés qui s'appellent Job, Jérémie, David, elle-même mérite peut-être moins le titre de poète que celui d'initiateur.

Certes, elle n'écrit point pour écrire, c'est-à-dire pour dire des choses justes, gracieuses, sensées, vraies, raisonnables ; elle écrit parce qu'elle se sent étouffer, qu'elle se débat sous une étreinte mortelle et ne peut se soulager que par des cris de douleur et de rage. Lisez l'admirable morceau intitulé *Les malheureux*. Sans doute l'homme raffiné, l'homme comblé de tous les agréments et de tous les avantages attachés à la fortune, préférera des plaintes plus élégantes, des soupirs plus ironiques ; mais l'homme dépouillé de toute grandeur sociale, l'homme misérable, abandonné, torturé, pauvre, l'homme né de la femme, cet homme-là comprendra et goûtera l'amer, le déchirant sanglot contenu dans ce *miserère* de la douleur humaine, dans cet épouvantable et sublime glas funèbre :

Quand de tes chérubins la phalange sacrée,
Nous saluerait élus en ouvrant les saints lieux,
Nous leur crierions bientôt d'une voix éplorée :
Nous, élus, nous heureux, mais regardez nos yeux !
Les pleurs y sont encore, pleurs amers, pleurs sans nombre.
Ah ! quoi que vous fassiez, ce voile épais et sombre
Nous obscurcit vos cieux.

Hélas ! c'est bien là le langage qui convient à l'homme, ce misérable ver de terre formé de poussière et destiné à rede-

venir poussière ; ce sont bien là les plaintes, les gémissements, les révoltes, les cris d'un pauvre être qui souffre dans sa chair et n'a plus rien à espérer, ni même rien à craindre. Je me trompe, il y a la perspective de la mort, celle de l'exécution finale.

« Nous mourons presque tous de mort violente, dit-elle quel-
« que part, car comment nommer autrement cette rupture dou-
« loureuse des liens de la vie? Mourir ne devrait être que
« s'éteindre. »

S'éteindre! La voici revenue à l'idée de la mort telle qu'elle était envisagée par ces créatures primitives dont Maurice de Guérin a fait le sujet d'un morceau admirable. « Je reconnais,
« dit le Centaure prêt à disparaître, je reconnais que je me ré-
« duis et me perds rapidement comme une neige flottant sur
« les eaux, et que prochainement j'irai me mêler aux fleuves
« qui coulent dans le vaste sein de la terre. »

Non seulement l'homme moderne, tout à l'opposé du Centaure, meurt au lieu de s'éteindre, mais le plus souvent il meurt avant d'avoir vécu. Le livre de Louise Ackermann est le cri d'agonie de cet homme.

CAMILLE SELDEN.

L'IDÉE DU DESTIN

DANS LES

TRADITIONS MÉRIDIONALES

(SUITE ET FIN)[1]

II.

Une des plus remarquables idées primitives sur la destinée humaine, ayant cours de nos jours encore, est celle qui représente tout homme lié à un destin personnel et individualisé. Ce destin peut être bon ou mauvais, bienfaisant ou malfaisant, ange gardien ou démon, et peut même, en apparence du moins, remplir les deux rôles à la fois. Chez les Grecs et les Romains cette croyance était profondément enracinée, et les Platoniciens surtout l'acceptaient avec bonheur.

Le démon de Socrate nous revient à la mémoire, quoique l'analogie ne soit pas, en ce cas, apparente ; car la voix intérieure, désignée sous ce nom, (et cette désignation est une arrière-pensée), cette voix, disions-nous, est plutôt le sentiment d'une conscience individuelle que celui d'un destin personnel. Toute la question de la responsabilité humaine est dans cette différence.

Cependant, les mauvais génies de Dion le Syracusain et de Brutus étaient évidemment des *destins personnels*. Le mauvais génie de Dion lui apparut un soir qu'il était seul, assis sous le portique de sa maison. Il avait la forme d'une femme colossale et ressemblait aux Furies, telles qu'on les représentait alors sur la scène, un balai à la main.

---

[1] Voir la livraison du 25 juillet 1884.

L'apparition ne dit mot, mais la mort du fils de Dion la suivit de près. L'enfant, dans un accès de rage enfantine, se jeta du haut de la maison, et Dion lui-même ne tarda pas à être assassiné.

Le démon de Brutus était, comme chacun sait, un spectre épouvantable, qu'il vit se dresser auprès de lui, sous la tente, lorsqu'il était sur le point de quitter l'Asie. Brutus l'ayant interrogé, l'apparition répondit en ces termes :

« — Je suis ton mauvais génie, Brutus, tu me reverras à Philippes ! »

Le destin personnel se rencontre encore une fois dans les rapports d'Antoine avec le jeune Octave.

Ce dernier avait chez lui un astrologue qui le conseillait de se tenir éloigné du jeune homme, coûte que coûte.

« Car votre génie, lui disait-il, craint le sien. Seul sa démarche est droite et fière, mais lorsque le sien s'en approche il devient triste et découragé. »

Cette prédiction avait plusieurs circonstances à son appui ; car, nous dit Plutarque, quelle que fût la partie engagée, jouât-on aux dés, ou tirât-on au sort, c'était toujours Antoine qui perdait. Et dans les combats de coqs et de cailles, il était toujours question « du coq de César, » ou « de la caille de César. »

Dans les anciennes traditions teutoniques, où *Frau Saelde* remplace la Fortune, on trouve les indices d'un destin individuel, tant bienveillant que malveillant. En général, le destin ne se montrait à l'homme à qui il était lié qu'à l'heure de la mort, c'est-à-dire lorsque la séparation était imminente. Il ne s'attachait pas toujours à un seul individu, mais parfois à toute une famille, allant de l'un à l'autre de ses membres ; cela se rencontre dans la légende encore vivante de la *Dame Blanche* des Hohenzollern. Grimm cite un récit allemand, fort ancien, où il est question d'un chevalier pauvre, faisant un repas frugal au milieu d'un bois. Tout en mangeant il lève les yeux et aperçoit parmi le feuillage un être monstrueux qui lui crie : « Je suis ton *ungelücke !* »

Le chevalier invita son « mauvais génie » à prendre sa partie du repas ; et lorsqu'il fut descendu, il s'en empara et l'enferma dans le creux d'un chêne. Quelqu'un, qui désirait lui jouer un mauvais tour, délivra le *ungelücke*, mais celui-ci au lieu de s'en retourner au chevalier, sauta sur le dos de son malintentionné libérateur.

Dans l'histoire sicilienne de Feledico et Epomata, qui fait partie de la collection de Mlle Laura Gonzenbach, un roi et une reine désirent ardemment d'avoir des enfants. Un jour un diseur de bonne aventure venant à passer, ils l'appellent chez eux. Il leur prédit qu'un fils naîtraît bientôt à la reine, mais qu'il mourrait en atteignant l'âge de dix-huit ans. En entendant cet arrêt, la douleur du couple royal fut grande. Ayant demandé conseil au devin sur la conduite à tenir dans cette triste occurrence, celui-ci ne sut que les inviter à enfermer l'enfant dans une tour jusqu'à ce que l'heure fatale n'eût sonné. Ce moment une fois passé, le destin n'aurait plus aucun pouvoir sur lui.

Tout se passa en effet de la sorte : l'enfant enfermé dans sa tour ne vit personne, en dehors de sa nourrice et d'une dame de la cour, qu'il prend pour sa mère. Un jour que cette dernière était allée faire son rapport à la reine, l'enfant entendit dans son sommeil la voix de son destin qui lui demandait pourquoi il restait enfermé là-haut, tandis que le roi et la reine, ses vrais parents, vivaient dans un beau château. A peine réveillé, l'enfant questionne sa bonne et la dame d'honneur, et se contente tout d'abord des réponses évasives qu'on lui donne. Mais le destin lui ayant fait trois autres visites, et lui ayant répété les mêmes paroles, il insiste, et veut aller au château voir son père et sa mère. « Son destin l'a trouvé, dit la reine, et il est inutile de s'y opposer ! »

Mais, grâce à l'intervention de la belle Epomata, la fille d'une magicienne, qui transportait le prince dans son château, Feledico franchit le moment fatal, et atteignit un âge fort avancé.

Hahn affirme que les Albanais font usage de la parole grecque Μοῖραι, pour désigner les Parques, aussi bien que ce que nous appelons *destin individuel*, quoique la parole turque *Bakht*, qui signifie une sorte d'esprit protecteur, soit d'un usage plus commun. Le narrateur albanais parle d'une négresse, ayant besoin de quelques sequins, et disant : « Allez à la recherche de ma fortune, — Bakht, — mais preparez-lui d'abord un gâteau. Pendant que vous le lui offrirez, demandez-lui quelques pièces d'or. »

Une semblable offrande d'aliments, faite dans le but de se rendre propice le destin, se trouve dans un autre conte sicilien, et son importance en rapport avec le sujet en question est telle, qu'il ne nous convient pas de l'abréger.

Le voici donc, dans son intégrité :

Il y avait une fois un marchand si prodigieusement riche, que le roi lui-même ne possédait pas autant de trésors. Dans le vestibule de son palais, il y avait trois fauteuils. Un était en argent, le second en or, et le troisième tout en diamants. Il avait en outre une fille unique, nommée Caterina, qui était plus belle que le soleil. Un jour que Caterina se trouvait seule dans sa chambre, la porte s'ouvrit soudain d'elle-même pour donner passage a une grande et belle dame, qui avait une roue à la main :

« — Caterina, dit-elle, quand préférez-vous jouir de la vie? Pendant votre jeunesse, ou bien lorsque vous serez vieille ? »

Caterina, au comble de l'étonnement, tenait les yeux fixés sur la dame sans parvenir à vaincre la stupeur que lui causait cette apparition. De nouveau la belle dame répéta les mêmes paroles :

« — Caterina, quand préférez-vous jouir de la vie? Pendant votre jeunesse, ou lorsque vous serez vieille ?

« — Si je dis pendant ma jeunesse, pensa Caterina, j'aurai à souffrir lorsque je serai vieille. Il vaut mieux jouir de la vie dans notre vieillesse. Quant à la jeunesse, il en sera selon la volonté du Seigneur. »

Ayant ainsi arrêté ce point, elle répondit qu'elle préférait jouir d'une heureuse vieillesse.

« — Qu'il en soit selon votre désir, répondit la belle dame. »

Et aussitôt elle disparut, après avoir donné un tour à sa roue. Cette grande et belle dame était la déstinée de la pauvre Caterina.

Peu de temps après le marchand reçut la nouvelle de la perte de plusieurs de ses navires, sombrés durant une tempête. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis ce désastre, qu'il apprit que d'autres navires encore avaient subi le même sort des premiers. Bref, dans l'espace d'un mois le malheureux se trouva dépouillé de toutes ses richesses. Il fut obligé de vendre tout ce qu'il possedait, et, réduit à la plus affreuse misère, il tomba bientôt malade et mourut.

La pauvre Caterina resta donc seule au monde, et personne ne se soucia de lui donner l'hospitalité. Alors, elle pensa à aller dans une autre ville, pour chercher une place de servante. Elle

marcha longtemps, et arriva enfin à la ville où elle désirait se rendre. En parcourant les rues, elle aperçut à une fenêtre une dame à l'air fort respectable qui, l'ayant appelée, lui demanda avec intérêt :

« — Où allez-vous ainsi, toute seule, ma belle enfant ?

« — Ah ! ma noble dame, répondit Caterina, je suis une pauvre fille, qui accepterait volontiers une place de servante pour gagner sa vie. Ne pourriez-vous pas m'employer, par hasard ? »

La bonne dame, touchée, la prit chez elle, et Caterina la servit fidèlement. Après quelques jours la maîtresse dit à la jeune fille :

« — Caterina, je vais sortir, et je fermerai la porte à clef.

« — Très bien, » répondit Caterina.

Et sa maîtresse étant sortie, elle prit son ouvrage et se mit à coudre. Soudain la porte s'ouvrit, et sa déstinée s'avança.

« — Comment ? s'écria-t-elle, vous êtes ici, Caterina ? Pensiez-vous par hasard que je vous y laisserais en paix ? »

Et en disant ces mots elle courut à l'armoire, en tira tout le linge qu'il contenait, ainsi que les autres effets de la maîtresse de la maison, et en joncha le parquet. Caterina pensait que si sa maîtresse allait revenir et qu'elle trouvât tous ses effets dans cet état, elle la tuerait certainement. Prise de peur à cette idée, elle enfonça la porte et s'enfuit. La destinée alors, ramassa le linge et les autres effets, replia le tout avec soin et remit en ordre l'armoire. Lorsque la dame revint, elle appela Caterina, mais ne put la trouver nulle part. Elle crut tout d'abord que la jeune fille l'avait volée, mais en examinant ses armoires, elle trouva que tout était à sa place. La bonne dame en resta ébahie, mais Caterina ne revint jamais.

Elle courut longtemps, longtemps, et finit par arriver à une autre ville où, en descendant une rue, il lui arriva encore une fois de voire une dame à la fenêtre, qui lui demanda :

« — Où allez-vous ainsi, toute seule, ma belle enfant ?

« — Ah ! ma noble dame ! Je suis une pauvre fille, et je cherche une place de servante pour vivre. Auriez-vous besoin de mes services ? »

La dame la prit chez elle, et Caterina se prit à espérer que dorénavant elle pourrait vivre en paix. Mais quelques jours

étaient à peine passés qu'un soir où la dame était sortie, la destinée de Caterina apparut de nouveau, et parla fort durement à la jeune fille.

« — Ah ! vous êtes ici, maintenant ! dit la destinée, vous espérez m'échapper encore une fois, probablement ?

Et en prononçant ces mots elle s'empara de tout ce qui lui tombait sous la main et l'éparpilla par terre comme la première fois. Cette fois encore la pauvre Caterina s'enfuit tout effrayée.

Bref, la pauvre enfant fut obligée de fuir d'une ville à l'autre, cherchant partout une place de servante, pendant sept longues années. A peine l'avait-elle trouvée, que la destinée apparaissait, mettait sens dessus dessous les effets de ses maîtresses, et l'obligeait à s'enfuir. Lorsqu'elle était partie, la destinée remettait toujours tout à sa place.

Après ces sept années, la destinée de la pauvre Caterina parut lasse de la persécuter de la sorte. Un jour que la jeune fille était arrivée dans une ville, une dame qui se trouvait à la fenêtre lui demanda :

« — Où allez-vous ainsi, toute seule, ma belle enfant ?

« — Ah ! ma noble dame ! Je suis une pauvre fille, qui accepterait bien volontiers une place de servante pour vivre. Ne pourriez-vous pas m'employer ? »

A quoi la dame répondit :

« — Je vous emploierai ; mais vous aurez à me rendre chaque jour un certain service ; et je doute que vos forces puissent y suffire.

« — Dites-moi de quoi il s'agit, répondit Caterina, et si je puis le faire je le ferai !

« — Voyez-vous cette montagne élevée ? reprit la dame. Vous aurez à y porter chaque matin une corbeille de pain frais. Lorsque vous serez tout en haut, il faudra que vous criiez trois fois de suite : « Oh ! destinée de ma maîtresse ! » Alors ma destinée vous apparaîtra, et recevra le pain.

« — Je le ferai bien volontiers ! » répondit la jeune fille.

Et sur cette assurance la dame la prit à son service.

Caterina demeura bon nombre d'années avec cette dame. Tous les matins elle portait la corbeille de pain frais sur la cime de la montagne, et lorsqu'elle avait crié trois fois : « Oh !

destinée de ma maîtresse ! » une belle dame à l'air imposant lui apparaissait et recevait le pain.

Caterina pleurait souvent en se trouvant obligée de travailler comme une fille pauvre, elle qui jadis avait été si riche ; et un jour sa maîtresse lui ayant demandé pourquoi elle pleurait toujours, la jeune fille alors lui raconta toute son histoire. Alors la dame lui dit :

« — Demain, Caterina, vous irez porter le pain sur la montagne ; lorsque vous serez là-haut appelez ma destinée et priez-la d'intercéder auprès de la vôtre, afin qu'elle cesse de vous tourmenter. Cela pourra bien avoir quelque effet. »

Ce conseil plut fort à la pauvre Caterina ; aussi, le jour suivant, lorsqu'elle alla porter le pain sur la montagne, raconta-t-elle tous ses malheurs à la destinée de sa maîtresse.

« — Ah ! destinée de ma maîtresse ! s'écria-t-elle, dites, je vous en prie, à ma destinée à moi de ne plus me tourmenter comme elle le fait.

« — Hélas, pauvre fille ! sept couvertures recouvrent votre destinée ; voilà pourquoi elle ne peut pas vous entendre. Mais demain je vous conduirai à elle. »

Lorsque Caterina fut partie, la destinée de la dame alla vers celle de la jeune fille et lui dit : « N'êtes-vous pas encore lasse de persécuter cette pauvre jeune fille ? Rendez-lui donc ses jours de bonheur. » Ce à quoi l'autre destinée repondit : « Conduisez-la-moi demain, et je lui donnerai quelque chose qui suffira à tous ses besoins. »

Le jour suivant, lorsque le jeune fille alla porter le pain sur la montagne, la destinée de sa maîtresse la conduisit vers sa propre destinée qui était toujours couverte de sept couvertures. Celle-ci donna à Caterina un écheveau de soie, en lui disant :

« — Ayez-en soin, car cela vous sera utile ! »

En rentrant à sa maison, Caterina dit à sa maîtresse :

« — Ma destinée m'a fait cadeau d'un écheveau de soie, que dois-je en faire ?

« — Cela ne vaut pas trois grains de blé, dit la maîtresse, mais gardez-le tout de même, il se peut que cela soit bon à quelque chose. »

Or il advint, quelque temps après, que le jeune roi, sur le point de se marier, se fit faire des habits neufs. Mais lorsque le tail-

leur voulut en confectionner un d'une certaine pièce d'étoffe magnifique, il ne réussit à trouver nulle part de la soie assortie à la couleur de l'habit. Alors le roi fit annoncer par des crieurs dans tout son royaume que quiconque avait de la soie de la couleur demandée eût à la porter à la cour, où il serait largement recompensé pour sa peine.

« — Caterina, dit la dame, votre écheveau de soie est de la couleur qu'on cherche, portez-le au roi, et vous aurez un beau cadeau. »

La jeune fille mit ses habits du dimanche et s'en alla à la cour. Et lorsqu'elle se présenta au roi, elle était si merveilleusement belle, que le souverain ne pouvait se lasser de la regarder.

« — Majesté ! dit la jeune fille, je vous apporte un écheveau de soie de la couleur que vous ne parveniez pas à trouver.

« — Majesté ! s'écria aussitôt un des ministres, nous devrions lui donner le poids de la soie en pièces d'or. »

Le roi approuva cette proposition, et les balances furent apportées. Dans l'une d'elles le roi mit l'écheveau de soie et dans l'autre il posa une pièce d'or.

Mais savez-vous ce qu'il advint ? Quel que fût le nombre des pièces d'or que le roi mettait dans la balance, elles n'atteignaient jamais le poids de la soie. Enfin le roi fit apporter des balances énormes, et y mit tous ses trésors, mais la soie pesait toujours davantage. Il prit alors la couronne d'or qu'il avait sur la tête. et la joignit à tous ses trésors. Cette fois le poids fut égal.

« — D'où vous vient cette soie ? demanda alors le roi.

« — Majesté Royale, ma maîtresse me l'a donnée.

« — Cela n'est pas possible ! s'écria le roi. Si vous ne me dites pas la vérité, je vous fais couper la tête. »

Caterina, alors, raconta tout ce qui lui était arrivé, depuis qu'elle avait perdu son rang et ses richesses.

Il se trouvait à la cour une dame de beaucoup d'esprit qui, ayant entendu l'histoire, dit aussitôt :

« — Caterina, vous avez beaucoup souffert ; mais dorénavant des jours heureux vous attendent. Il a fallu la couronne d'or d'un roi pour égaliser les balances ; c'est signe que vous vivrez pour être reine.

« — Elle sera reine ! s'écria le roi. Je la ferai reine ! Je ne veux qu'elle pour femme ! »

Et il en fut ainsi. Le roi fit dire à sa fiancée qu'il ne l'épouserait plus, et il conduisit à l'autel la belle Caterina, qui après avoir beaucoup souffert dans sa jeunesse, finit par jouir d'une parfaite prospérité à un âge avancé, et vécut heureuse et contente, comme en attestent des témoignages irréfutables.

Les passages les plus marquants dans ce conte ingénieux sont ceux qui ont trait à la relativité des situations d'un homme avec sa destinée et d'une destinée humaine avec une autre. Sur ce point spécial on peut glaner encore quelque chose, de trois contes, dont l'un est indien, l'autre serbe et le troisième espagnol, et qui tous trois ont entre eux un certain air de famille, ainsi que beaucoup d'affinité avec notre récit précédent.

La variante indienne fait partie de la collection due à l'énergie juvénile de Miss Maive Stokes, dont le livre sur les *Indian fairy tales* est un modèle du genre ; le conte serbe se trouve dans le *Volksmaerchen der serben*, de Karadschitsch ; le récit espagnol dans les *Cuentos y Poesias populares andaluses*, de Fernan Caballero. Les principaux traits caractéristiques des destinées personnelles, tels qu'ils apparaissent dans le *Folklore*, peuvent se récapituler de la sorte :

En premier lieu elles se connaissent les unes les autres et sont au courant, dans une certaine mesure, de leurs secrets réciproques. Ainsi, dans le conte serbe, un homme qui va à la recherche de sa destinée est prié par des gens qu'il rencontre le long de sa route, de lui poser des questions sur des affaires qui regardent particulièrement chacune de ces personnes. Un riche maître de maison, par exemple, désire savoir pourquoi ses serviteurs ont toujours faim, quelle que soit l'abondance des victuailles qu'il leur donne à manger, et pourquoi son père et sa mère, vieux et infirmes, ne meurent point. Un fermier voudrait être renseigné sur la cause qui décime son bétail ; et une rivière, dont l'eau charrie sa barque, est curieuse de connaître la raison pour laquelle il n'y a aucune chose vivante en elle. La destinée répond d'une façon satisfaisante à toutes ces questions.

Les destinées exercent une influence réciproque les unes sur les autres, et par conséquent sur les destinées des gens auxquels elles sont liées.

La destinée de la maîtresse de Caterina intercède pour la jeune fille auprès de la destinée de celle-ci. L'attention des destinées

n'est pas toujours fixée sur les personnes à qui elles appartiennent, ou, pour mieux dire, qui leur appartiennent ; elles peuvent ne pas entendre, en raison de circonstances fortuites, comme, par exemple, les sept couvertures ou voiles de la destinée de Caterina ; ou bien encore elles peuvent être endormies ou absentes de leur demeure. Cette demeure est invariablement placée dans un endroit très difficile à atteindre.

Dans la variante espagnole, le palais de la Fortune surgit là où « Notre Seigneur cria trois fois et ne fut pas entendu. » Il est placé sur un rocher si escarpé, qu'il est inaccessible même à une chèvre. Les rayons du soleil, eux-mêmes, glissent et perdent pied lorsqu'ils essayent d'arriver tout en haut.

Un destin individuel peut être rendu propice par des offrandes bien entendues ; et s'il se montre inflexible, on peut lui faire entendre raison par un châtiment administré à temps. L'Indien bat la pierre qui représente son destin tout comme l'Ostyak frappe son fétiche s'il se conduit mal et ne lui fait pas rencontrer de gibier.

Le conte sicilien ne fait aucune allusion à ces alternatives ; mais il est en rapport étroit avec la manière de penser italienne des temps anciens et des temps modernes. La déclaration de Statius :

Fataque, et injustos rabidis pulsare querelis
Coelicolas solamen erat . . . . . .

fut fréquemment mise en pratique. Lorsque Germanicus mourut, la populace romaine lança des pierres contre les temples, abattit les autels au rez du sol et jeta ses Lares dans les rues. Auguste aussi se vengea de Neptune pour la perte de sa flotte, en ne permettant pas qu'on transportât son image dans la procession des jeux publics. Il est notoire qu'à Florence, en l'année 1498, un joueur ruiné souilla l'image de la Vierge avec de la fiente de cheval.

Luca Landucci, qui raconte l'histoire, ajoute que les Florentins furent scandalisés ; mais dans le royaume du midi l'événement serait passé à peu près inaperçu. Les Napolitains ne sont peut-être pas entièrement déshabitués de verser des torrents d'injures sur *San Gennaro*, s'il se permet de ne pas se dépêcher à accomplir son miracle périodique de la liquéfaction de son sang. Probablement, chaque pays pourrait fournir quelque exemple de ce genre. Pendant la solennelle procession de *Saint*

Leonhard, les Bavarois avaient l'habitude de plonger le saint dans la rivière, afin de lui donner, aimablement, l'avis salutaire d'avoir à se bien conduire.

Quant aux représentations physiques des destins personnels, elles diffèrent considérablement les unes des autres. D'après la version indienne « les destins sont des pierres, dont quelques-unes surgissent et d'autres sont couchées sur le sol. » On a même dit que ceci ressemblait à un reste du culte des souches et des pierres; ce qui serait vrai si l'on pouvait affirmer sans réserve que quelqu'un a adoré une souche ou une pierre. L'échelon le plus bas du fétichisme indique seulement un spiritualisme morbide, un état mental où il n'y a aucune ligne de démarcation entre la réalité et la fiction. Aucun sauvage n'a jamais cru, ni même supposé que son fétiche fût un simple morceau de bois ou une pierre, et pas autre chose. Si quelqu'un pouvait deviner les pensées du pigeon, mentionné par M. Romanes, qui nous le présente comme adorateur d'une bouteille, on verrait sans doute que ce pigeon avait la conviction que sa bouteille était autre chose qu'un morceau de matière sans connaissances, ni sentiments. Il y a toutefois progrès lorsque l'homme commence à se représenter les pouvoirs qui dirigent le monde sous forme humaine et non pas en guise de pierres ou même d'animaux. Ce point est atteint dans le récit serbe, où une sorcière représente le sort et la destinée du héros. Dans le conte espagnol l'aspect du destin personnel change avec son caractère : la destinée d'un homme heureux est une délicieuse jeune fille; celle d'un malheureux est representée par une vieille femme repoussante. Dans le *Pentamerone* de Giambattista Basile, il est parfois parlé de certaine vieille femme qui serait la Fortune; mais ceci s'éloigne de l'idéal italien qui n'est ni une pierre, ni une sorcière, ni autre chose de ce genre, mais une *bella, alta signora*, une haute et belle dame. On n'a qu'à voir la figure imposante qui surmonte la roue de la Fortune, dans le pavé en marbre de la cathédrale de Sienne pour s'en convaincre.

C'est une conception plus grave que le gracieux petit joujou de déesse, de Jean Cousin, dessinateur du *Liber Fortunæ;*

> . . . . . On soulait la pourtraire,
> Tenant un voile afin d'aller un gré du vent,
> Des ailes aux costez pour voler bien avant.

Shakspeare avait dans son esprit la Fortune emblématique lorsque il écrivait: « La Fortune est représentée aveugle, et on la peint avec un bandeau sur le yeux pour signifier aux hommes, — ce qui en est la morale, — qu'elle tourne, qu'elle est inconstante, inconséquente et variable; et son pied est appuyé sur une pierre de forme sphérique, qui tourne, tourne, tourne!

En des mains moins délicates et légères que celles de Cousin, un rien aurait suffi pour rendre grotesque et privée de tout attrait artistique la Fortune des écrivains emblématiques. Mais la Fortune italienne ne se prête aucunement à la caricature. En Italie, les objectifs de la pensée se revêtent, même dans l'esprit des classes inférieures, de formes concrètes et esthétiques. Ce qui est un fait bien caractéristique et d'une grande importance pour un peuple destiné à rendre des services essentiels à l'art.

La « grande et belle dame » du conte sicilien reparaît dans une série de chansons populaires qui offrent la preuve de cette inconsciente tendance artistique. En général, le poète italien populaire s'occupe très peu de la tradition. Cela ne rentre pas dans sa sphère d'action, qui est purement lyrique. Mais il s'est emparé de la Fortune comme d'un mythe susceptible d'être traité de cette façon; et, suivant librement la disposition naturelle de son génie, il a tiré des entrailles de son sujet les gracieuses et délicates inspirations de ses chants. Il ne faut d'ailleurs pas y chercher une série destinée à former un ensemble complet. Probablement n'y en a-t-il pas deux du même auteur. La parfaite individualité de la figure présentée, démontre comment un type peut être si solidement fixé, que tous ceux qui le traitent peuvent le décrire avec la consistance d'un seul homme qui puise les éléments de sa création dans son esprit.

I.

Un soir je rencontrai la Fortune. Elle était belle et mon cœur s'en éprit. Elle avait relevé ses cheveux sur sa tête en forme de croissant, et son sein était orné d'une rose qui ne se fane jamais. « M'aimes-tu, lui dis-je, noble Fortune? m'aimes-tu, et combien es-tu capable de m'aimer?

« — Compte les tours que fait la lune dans le ciel, répondit-elle, et mesure l'immense mer qui ne se dessèche jamais. »

II.

Une nuit je vis en songe la Fortune ; elle était si belle que j'en tombais amoureux. Sur son front se dressait un croissant, et elle tenait à la main une roue qui ne cessait de tourner. Je lui dis : « Ma Fortune chérie ! accorde-moi ce que je souhaite. Car tu peux me satisfaire si tu veux. » Mais sa figure se rembrunit et se tournant d'un autre côté : « Jamais ! » me dit-elle en s'éloignant.

III.

J'ai vu ma Fortune au milieu de la mer, pleurant sur un rocher élevé. Je lui dis : « Qu'as-tu, Fortune ? » « Je pleure parce que je ne puis plus t'aider ! Je ne puis plus rien pour toi, mon pauvre enfant, et pour cela je pleure ! » Et ses pleurs étaient si tendres et si doux, que même les poissons versaient des larmes.

IV.

Un jour la Fortune m'appela, et me dit : « Qu'as-tu fait ? » Et moi de répondre : « J'ai gravé sur le marbre ce que j'ai fait. » Alors elle me répondit : « Triple fou que tu es ! Mieux valait écrire sur le sable. Celui qui grave sur le marbre, plus il aime, plus il en perd la raison. »

V.

La Fortune vint me voir, là où je dormais, pour me conseiller. Elle me dit : « Que fais-tu, camarade ? As-tu oublié tes amours ? Lève-toi et prend ce violon, et fais que toutes les pierres se lèvent aussi ! » La Fortune vint pendant que je dormais ; elle me fit lever et me conduisit près de toi.

Ces chansons sont de provenances diverses : elles viennent de Caballino et Morciano en Calabre, de Corigliano et Calimera en Terre d'Otrante ; les deux dernières sont chantées dans le dialecte grec bâtard parlé dans la dernière de ces localités.

Nous pourrions en citer ainsi un grand nombre où l'on retrouve le même type sérieux et doux ; mais les échantillons que nous venons de donner suffisent pour donner une notion exacte de cet idylle de la la Fortune de la moderne *Magna Grecia*.

EVELYN MARTINENGO-CESARESCO.

POÉSIES

Nessun maggior dolore....

O mes jours dépensés en folle insouciance,
Sans chagrins, sans regrets, sans profondes amours,
Souvenirs bienheureux d'un âge sans souffrance,
Derniers rayons perdus de ma joyeuse enfance,
Dans mon âme brisée, ah! revivez toujours!

Emportez-moi bien loin, que je respire encore
Les parfums enivrants de mes jours disparus,
Aujourd'hui que l'amour comme un feu me dévore,
Que de sombres lueurs l'horizon se colore,
Je veux vous savourer, ô mes bonheurs perdus!

Jeunesse insatiable! On veut vider son verre
D'un trait! On veut l'amour, l'amour, le grand bonheur!
Et l'on n'en croit point ceux dont la lèvre sévère
Vous dit que des bonheurs que vous offre la terre,
Le plus grand est aussi la plus grande douleur!

Le sort est juste et dur! car l'amour d'une femme
C'est un joyau sans prix! On le peut conquérir,
Mais alors — à moins d'être un Lovelace infâme —
Il vous faut en retour donner toute votre âme,
Il vous en faut pleurer, il vous en faut mourir!

O gaîté d'autrefois! La vie était si belle
Et pleine de rayons comme un beau jour d'été!
Chaque jour nous baisions une lèvre nouvelle,
Et lorsque le bonheur nous était infidèle,
Jamais il n'emportait notre folle gaîté!

Nous étions des Titans, pleins d'une jeune audace!
Nous sentions fortement la vie et le bonheur!
Nous ne demandions rien que de l'air, de l'espace;
Nous aurions chassé Dieu pour nous mettre à sa place,
Tant le sang fermentait dans notre jeune cœur.

Alors c'était la vie et c'était la jeunesse!
Amère volupté, songer aux jours passés!
Il était beau de vivre! ô splendide allégresse!
O belle insouciance! ô ma seule richesse!
O bonheurs d'autrefois à jamais effacés!

Silence.

Quand par un jour d'été, sous nos lourdes paupières
Pèse un soleil ardent et qu'à l'ombre on s'endort,
Quand tout sommeille au loin, et les chaudes bruyères,
Et les saules penchés sur les fraîches clairières,
Et les champs dans leurs robes d'or, —

Tout se tait! — les oiseaux enveloppent de l'aile
Les murmures derniers de leur chant matinal,
Et même le grillon fait taire sa voix grêle;
Avide de sommeil la nature immortelle
Répare alors son chant vital.

Cependant au milieu de ce profond silence
A notre oreille un bruit résonne incessamment,
Si léger que le bruit du tremble qui balance
Suffirait pour couvrir cette molle cadence
Sous son faible bourdonnement:

C'est la lointaine voix des siècles qui s'écoulent,
C'est le Temps qui nous dit qu'il est seul immortel,
Les âges qui, de loin, l'un sur l'autre s'écroulent,
Le murmure éternel des sables qui s'éboulent
Dans le sablier éternel.

Cloches d'or.

J'ai regardé souvent dans le sein bleu de l'onde:
Morne et silencieuse, au fond des vagues dort
Une ville oubliée, et lorsque la mer gronde,
Du fond des flots alors monte une voix profonde;
Dans les dômes noyés sonnent les cloches d'or.

J'ai regardé souvent dans le sein de mon âme;
Couverte d'un linceul, au fond du cœur s'endort,
Pâle comme une morte, une image de femme;
Et quand du souvenir on rallume la flamme,
Alors au fond du cœur sonnent les cloches d'or.

Malheur à qui, rêveur, sur la mer transparente
Se penche en écoutant sonner les cloches d'or:
Malheur à qui contemple une image mourante
D'un amour enfoui dans son âme saignante.
Les mouettes sur lui sifflent leur chant de mort!

Retour.

Il était triste et calme, et douce sa parole,
Le sourire, un instant sur ses lèvres posé,
S'envolait aussitôt comme un oiseau s'envole
Quand son aile se mouille au flot qu'il a rasé.

Ses amis en parlaient à voix basse, à l'oreille;
Sa mère dans son lit en pleurait, et priait:
— Quel est ce noir chagrin qui dans son âme veille?
Il ne sait que songer, lui, qui toujours riait! —
Et quand dans sa chambrette il rentra sans ivresse,
Sans saluer aux murs ses vieux tableaux amis,
Ses livres, son foyer, le nid de sa jeunesse,
Ces petits coins remplis de souvenirs chéris,
Un murmure courut sur ces anciennes choses,
Comme d'un vieil ami la bienveillante voix:
— Hélas! tu partis jeune et couronné de roses,
Où donc est ta jeunesse? où tes ris d'autrefois?
Hélas! mon pauvre ami! déjà ton front se baisse,
Ton œil n'a plus d'éclairs; tu marches en rêvant.
C'est l'âge où dans les cœurs le sang de la jeunesse
Bouillonne! Éveillons-nous! et les chagrins au vent! —
Mais morne, il répondit:
— Moi, je n'ai plus de vie!
Un amour d'un instant m'a donné le bonheur;
Un jour a consumé ma sève et mon génie,
Il n'est plus de bonheur assez grand pour mon cœur.
Le bonheur n'a qu'une heure, et l'homme n'est qu'une ombre,
Et cette heure passée, autant vaut en finir!
J'ai vu le paradis, - le reste est terne et sombre,
Puisque je fus heureux, je n'ai plus qu'à mourir!

AUG. SCHNEEGANS.

LE FORT SAMSON[1]

(Suite et Fin)

La représentation terminée, les artistes ne quittent point leurs costumes de théâtre; il les complètent au contraire de toute sorte de suppléments comiques; et, comme ils sont un peu las, ils vident, avant de quitter le vestiaire, quelques bouteilles d'hydromel, pendant qu'ils entonnent à plein gosier un chœur joyeux et bruyant. Au chant de ce chœur, ils sortent dans la rue de la ville en se dirigeant vers les maisons des riches marchands et des gros propriétaires. Un accueil hospitalier les y attend. Ils vont s'y réjouir, y chanter et y danser toute la nuit; et plus d'une monnaie d'argent, plus d'un rouble même tomberont de leurs mains dans la caisse des pauvres, que la représentation a déjà subvenue abondamment et pour longtemps.

Mais Schymchel ne se trouve pas au milieu de cette compagnie gaie et tapageuse qui gravit, précisement à cette heure, avec accompagnement de chants et de rires, l'escalier du marchand Rozendorf.

Là-bas, dans une rue obscure, dont certains endroits seulement sont éclairés par la faible réverbération d'une lanterne, chemine un individu svelte et pressé. Lorsqu'il passe auprès d'une de ces lanternes, l'écarlate, l'or et les diamants dont il est couvert scintillent sur sa personne; lorsqu'il s'enfonce dans les ténèbres, les plis d'un long manteau blanc qui flotte sur ses épaules lui donnent l'apparence d'un spectre. C'est une figure

---

[1] Voir les livraisons du 25 août, et du 10 et 25 septembre.

solitaire, mais qui n'a rien de triste. Sa démarche est à la fois pleine de gravité, de légèreté et de force; et de sa poitrine s'échappe un hymne triomphal, chanté tantôt en sourdine et tantôt à pleine gorge.

Schymchel, après qu'il se fut enseveli avec les Philistins sous les murailles du palais renversé par lui, ressuscita, comme ses ennemis morts, oublia toutes les humiliations et les tortures qu'il venait de subir, mais ne cessa pas une seconde, pour cela, de se sentir encore « le fort Samson. » Au contraire, en passant maintenant d'une rue à l'autre, en longeant les murs, sous des fenêtres, les unes déjà éteintes et les autres à peine éclairées, il se remémore tous les grands actes qu'il a accomplis, et il déborde de joie et de fierté.

Parfois le souvenir de la perfide et infidèle Dalila traverse son souvenir.... Alors je ne sais quelle mélancolie et quelle angoisse lui étreignent le cœur. Il se rappelle cependant aussitôt la Judée, sa patrie, qu'il a préservée du meurtre, de la désolation et de l'incendie. Il relève hautement la tête, sourit, chante avec plus de sonorité et de joie, et marche sur le pavé irrégulier des rues obscures comme sur des lauriers.

Schymchel traversa de la sorte le boulevard et s'engagea dans la ruelle. Il se dirigeait machinalement, par la force de l'habitude, vers son logement, sans songer à ce qu'il faisait, et toujours chantant il mit la main sur le loquet de sa petite porte et se trouva au seuil de sa chambre.

Arrivé là, il s'arrêta, et resta quelques minutes aussi immobile qu'une statue.

Dans cette chambre, sur la table placée sous la fenêtre, brûlait une lampe, par la longue cheminée de laquelle montait une fumée jaunâtre et puante. Plus loin, des murailles grises et basses, de la literie et des édredons, de vieux habits sales et déchirés éparpillés à terre et sur des coffres; puis, plusieurs personnes de différente taille étendues et dormant çà et là. Tout cela, dans la pénombre, constituait un chaos indébrouillable dans le premier moment pour ses regards et sa pensée. Il comprit au bout de quelques minutes et se réveilla.

Son songe magnifique et capiteux se dissipa soudain ; il se rendit compte qu'il était non pas Samson, le puissant et poétique héros de la Bible, mais Schymchel, fils de Gerson; c'est-à-

dire un savant de l'époque actuelle, dont tout le passé s'est écoulé et dont tout l'avenir s'écoulera dans cette chambre étroite et terne, sur ce livre qui, comme s'il s'étonnait de l'abandon où il est aujourd'hui, gît grand ouvert sur la table, avec ses longues lignes semblables à des serpents rampants.

Chose étrange! Au coup d'œil jeté sur ce livre, une expression de contrariété, presque de dégoût, se peignit sur la pâle figure de Schymchel. Il détourna ses yeux et s'étant lentement avancé de quelques pas, il s'assit sur un tabouret près de sa table. Vraiment, quelque chose lui empêche de regarder ce livre, et il s'en détourne visiblement avec mécontentement et tristesse. Un pli profond se creuse entre ses sourcils et imprime à sa physionomie l'expression de la colère.

Il a goûté à la vie d'action, au sacrifice, aux larmes amères et en même temps aux voluptueuses péripéties des souffrances et des désastres, du bonheur et des triomphes. Et ce n'était qu'un rêve, et il lui faut maintenant revenir à ces lettres jaunes et inanimées, il lui faut recommencer à demeurer éternellement courbé, à moitié engourdi et reprendre ses méditations sans fin, sa pénible étude de distinctions subtiles.

« Que résultera-t-il de tout cela, pour moi et pour les autres? »

Il se prit à songer aux autres.... Quel sera maintenant l'emploi de cet ardent et tendre amour pour les hommes qui, sur les planches du théâtre, brûlait dans la puissante poitrine de Samson et qui s'est conservé dans la faible poitrine de Schymchel?... Pour toujours il le sent! Comment le traduira-t-il, comment l'utilisera-t-il? Quels actes pourront apaiser ses aspirations dévorantes? Et que fera-t-il de ce pressentiment d'un autre amour éveillé en lui par l'œil flamboyant et la taille flexible du fantôme de Dalila, avant-goût d'un amour doux et capiteux, dont l'éphémère apparition avait rempli de larmes et de soupirs le cœur du grand Samson?

Schymchel ne connaissait pas le nom de cet idéal multiple; mais depuis qu'il l'a miroité devant ses yeux, son âme s'y est attachée. L'idéal de l'action, de l'amour et de la gloire a voltigé sous son regard. Où est-il allé? Pourquoi a-t-il disparu? Pourquoi son ancien idéal d'une science sèche, subtile, stérile, s'est-il réduit aux proportions d'un atome de sable? Est-ce que, dans la poitrine et la tête de ce juif au corps svelte et nerveux,

aux traits distingués, à la prunelle profonde, aux lèvres fines et frémissantes ; est-ce que dans la tête et la poitrine de ce juif, accoutumé à couvrir de baisers passionnés le visage de ses enfants et à avoir, au milieu de la nuit, des visions angéliques, il existerait des couches de sentiment en jachère, de ces trésors d'imagination et de ces capacités qui, exploités, rendent l'homme apte à s'éprendre de l'idéal et à le poursuivre de toutes ses forces physiques et morales ?

Schymchel pencha la tête et jeta les yeux sur son costume. Un sourire étrange se joua sur ses lèvres.

Son manteau blanc l'enveloppait mollement de ses plis et le drapait jusqu'aux pieds, sa robe écarlate avait des reflets d'or ; à la lumière de la lampe, son collier brillait encore sur la poitrine de l'éclat des rubis, des émeraudes et de l'argent, et les plumes de son panache lui chatouillaient le front. Il eut un rire bizarre et prolongé ; puis il leva les bras, ôta lentement de sa tête son casque doré et panaché, le plaça sur la table et le fixa de ses yeux brillants, d'où deux larmes ne tardèrent pas à couler sur ses joues pâles.

« Fais-moi tes adieux, fort Samson ! grand homme ! Tu m'as « appris qu'il existe ici-bas des actions héroïques, un puissant « amour des hommes, de belles Dalilas.... et de petits, faibles et « malheureux Schymchels ! »

Il venait de reconnaître qu'il n'avait jamais été ni grand, ni sage, ni heureux.... et il se tordit les mains avec tant de violence que les jointures en craquèrent ; après quoi il les porta à son cou et se mit à dégrafer son collier de rubis, d'émeraudes et d'argent. Il le détacha, l'ôta, le tint de ses deux mains devant lui ; et, à travers ce filet de mailles brillantes, étincelaient ses prunelles noires, de nouveau chargées de grosses larmes.

« Adieu, fort Samson, grand homme ! »

Il releva, à ce moment, les paupières. Ses mains qui tenaient le collier retombèrent sur ses genoux, et il ne sut d'abord ce que signifiait le spectacle qui frappait sa vue.

En face de lui, le fond obscur de la chambre était semé de six petits points d'un scintillement fort vif. C'était autant d'yeux humains qui miroitaient à différentes hauteurs et à différentes distances, mais sans qu'on distinguât dans l'ombre les corps auxquels ils ap-

partenaient. Ces six paires d'yeux, fixées sur le visage de Schymchel, exprimaient l'étonnement, l'extase, une stupéfaction joyeuse. Lorsqu'il laissa retomber son collier sur ses genoux, ces petits points noirs, bleus, gris, mais tous étincelants, s'avancèrent vers lui; et en haut, très haut, il distingua encore deux autres lumières minuscules, d'une lueur dorée, semblables à deux ducats, et de la place où elles scintillaient partit un miaulement.

C'était le chat brun qui, accroupi dans un renfoncement du poêle, regardait le maître de maison et miaulait. Plus bas, se trouvait toute la famille, endormie à l'arrivée du « fort Samson, » mais qui s'était ensuite réveillée, et dont chaque membre pelotonné à terre, à la place où le réveil l'avait surpris, contemplait le costume magnifique du mari et du père.

Ils étaient là, tous assis, à regarder depuis longtemps, retenant leur respiration pour ne pas dissiper cette vision écarlate et dorée qui leur semblait une apparition nocturne. Tsipa sortit la première de l'ombre, courbée, silencieuse, rampant plutôt que marchant vers son mari.

Assise à ses genoux, elle releva son visage basané et ridé, entouré de la bordure noire du bonnet rond qui, la nuit, remplaçait sa perruque, elle croisa ses mains sur son jupon ouaté, que dépassaient les talons de ses bas bleus, et elle plongea dans les yeux de Schymchel son regard d'une tendresse mielleuse.

A sa suite, émergèrent de l'ombre les têtes aux cheveux flamboyants de Mendel et d'Esther. Enoch pencha aussi son front pâle et maigre, surmonté de la visière de sa casquette rejetée en arrière. Liba se leva, les tresses de ses cheveux se déroulant jusqu'à sa ceinture, et portant Leizer dans ses bras.

Ils gardaient tous le silence.

Schymchel se tut longtemps, lui aussi, considérant les créatures qui maintenant l'entouraient de près.

Il les embrassa ensuite toutes d'un seul coup d'œil, et se couvrant la figure des deux mains, il se prit à sangloter tout haut.

Il répétait, au milieu de ses larmes : « Mes pauvres enfants, « mes pauvres petits poissons, mes diamants! Que ferais-je, que « pourrais-je pour vous? Je suis pauvre, faible, petit, et si « ignare, si sot! Et vous serez toujours pauvres, petits, ignares « et sots! »

Tout à coup, il cessa de pleurer et de gémir, se leva en sursaut de sa table, et se mettant à la fenêtre, il plongea son regard dans les ténèbres. Il se tint ainsi un moment, jusqu'à ce qu'il distinguât de nouveau un long ruban lumineux qui avait formé, sur le fond noir de la nuit, une échelle d'or, avec des anges à tous les échelons, tandis qu'au sommet l'ange de la prière, blanc, miséricordieux, couronné d'épines, tressait des guirlandes de prières.

Schymchel se tourna vers sa famille rassemblée et arracha des bras de Liba le petit Leizer....

Quelqu'un qui se fût alors trouvé dans la petite et étroite cour, derrière la fenêtre qu'éclairait la blafarde lumière de la lampe, eût contemplé une scène singulière.

Au fond d'une chambre, au dernier plan, scintillaient toujours comme suspendus dans les airs, les yeux du chat. Plus près, se détachaient des ténèbres les visages pâles et allongés de Liba et d'Enoch, les lèvres entr'ouvertes de surprise; plus près encore Esther et Mendel se tenaient par la main, écarquillant largement leurs yeux bleus, presque cachés par la profusion de cheveux roux qui retombaient sur leur front. Aux côtes de son mari, Tsipa, la tête couverte de son bonnet rond, effrayée et attristée des pleurs de Schymchel, avait croisé ses bras sur sa poitrine; et dans l'embrasure de la fenêtre, un juif svelte, les cheveux en désordre, enveloppé d'une robe écarlate tissée d'or.

Il était penché sur la table, et tenait dans ses deux bras tendus un enfant de deux ans, en chemisette grise, le collant presque contre la vitre, pendant que, les yeux en larmes et portant quelque part là-haut des supplications, il criait à pleins poumons:

« Sandalfon, Sandalfon! Prie l'Éternel qu'il fasse de lui le « fort Samson! »

ÉLISE ORZESZKO.

(*Traduit du polonais par* LADISLAS MIÇKIÉVICZ.)

NOTICE LITTÉRAIRE

Proverbes et dictons du peuple arabe.[1]

Presque toute langue littéraire s'est développée dans le dialecte principal, qui le premier a produit l'ouvrage le plus important; ce qui souvent a condamné les autres dialectes à un oubli parfait. Comme pour le français, l'italien, l'allemand, ainsi il en est arrivé de l'arabe; mais d'une façon encore plus marquée. Le dialecte de Coreish fut choisi, après la publication du *Coran*, comme modèle du style arabe littéraire; de là est sortie la langue savante, ornée de toutes les finesses de la grammaire, qui s'est développée quelque temps après.

Pour fixer les règles de la syntaxe et de l'ortographe, les premiers grammairiens ont puisé aux sources de la poésie ancienne coreishite et de la langue des tribus du désert; et le texte du *Coran*, une fois fixé et rédigé selon la grammaire, a été considéré comme l'idéal du style arabe qu'on pourrait tout au plus imiter, mais bien difficilement dépasser. Nous avons ici l'explication du phénomène, d'ailleurs assez difficile à comprendre, de la stabilité de la langue arabe littéraire; car il n'y a en vérité que très peu de différence entre le style des premiers siècles de l'hégire et celui de nos jours. Le fond même des meil-

[1] Matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires, recueillis, traduits et annotés par CHARLES LANDBERG. Vol. I: *Proverbes et dictons de la province de Syrie, section de Sayda.* Leyde, E. I. Brill, 1883.

leurs dictionnaires arabes ne dépasse que bien rarement les sources que nous venons d'indiquer; s'ils nous donnent des mots appartenant par leur origine à l'ancienne vie des Arabes, ce n'est qu'après leur avoir attribué des significations d'un temps de beaucoup postérieur. Les dialectes spéciaux pourtant, ont continué leur vie un peu négligée, mais ils n'ont pas été exterminés. Depuis que l'on s'est occupé de la philologie arabe, cette langue littéraire n'a cessé de fournir aux savants de l'Europe un intéressant sujet d'études; tandis que les langues vulgaires, nom général sous lequel on comprend toutes les divergences de la langue littéraire. sont envisagées non pas comme les différentes faces d'une langue primitive et originale des diverses peuplades arabes, mais au contraire comme une *dégénération* de cette langue artificielle. Sans faire aucune distinction des territoires et du développement naturel des divers dialectes que comprend le vaste territoire des peuplades arabes, tout ce qui différait de la langue littéraire portait le nom général de langue vulgaire. Bien que quelques philologues arabes nous aient laissé des notices très importantes sur la diversité de ces dialectes, ce n'est pourtant que tout récemment que la philologie européenne a saisi l'importance de cette langue, dite vulgaire, et y a appliqué une méthode scientifique d'investigation, en la divisant selon les contrées principales où elle est parlée: à savoir, le dialecte *égyptien, syrien*, les dialectes plus ou moins divers des peuplades de l'Arabie, et les dialectes *occidentaux* ou *magrébins*. Outre l'édition des *Mille et une nuits*, commencée par L. Habicht, mais dont la continuation seule, due à M. T. L. Fleischer, a une valeur scientifique, et quelques collections de lettres de commerce, nous possédons encore les dictionnaires importants de Berggren, de Bohtori, de Guche sans parler d'une quantité de vocabulaires. Mais ordinairement ces ouvrages, même les meilleurs, ont tous le défaut de traiter cette langue vulgaire sans aucun égard pour son développement spécial dans les différentes contrées. Pour le dialecte égyptien, le plus mêlé d'éléments étrangers et le plus corrompu, l'ouvrage important de Moh. Agadat-Tantawi[1] fait une exception honorable. De même que M. Wetzofein nous a fait connaître un conte composé en dialecte du désert syrien,

[1] *Traité de la langue arabe vulgaire*. Leipzig, 1848.

et que MM. Socin et Prym ont enrichi nos connaissances du dialecte de Mosul et de Mardin. Mais l'honneur d'avoir fondé une base solide et scientifique au dialecte égyptien revient à M. Spitta, enlevé trop tôt à la science par une mort prématurée. Ce sont ces derniers travaux auxquels se rattache l'ouvrage d'une étendue assez vaste de M. Charles Landberg, dont le premier volume contient les *Proverbes et dictons de la région de Sayda en Syrie,* et qui nous ouvre un horizon presque tout à fait inconnu. Déjà préparé par un long séjour en Syrie, qu'il va prolonger en d'autres contrées, l'auteur poursuit le but pratique de ramasser de la bouche du peuple les proverbes et dictons les plus usités chez les diverses peuplades de l'Orient.

Bien que nous possédions des collections de proverbes arabes, par exemple celles de Meidani,[1] de Dhobbi,[2] de Burckhardt,[3] de Serkis du Liban,[4] etc., tous ces ouvrages ne nous donnent que les fruits des études littéraires, tandis que l'œuvre de M. Landberg a été faite pendant sa conversation journalière avec les indigènes, dont il nous communique l'explication orale, imitant exactement la prononciation arabe par la transcription exacte en écriture occidentale. C'est une espèce de conversation reproduite fidèlement, ayant toujours son point de départ d'un proverbe ou d'un dicton, et nous offrant un excellent moyen d'habituer notre oreille à cet idiome qui nous choque à tout moment par des mots presque inconnus ou peu usités dans la langue littéraire, par des constructions naïves, et surtout par sa parfaite nudité, dégagée de tout ornement artificiel, tellement la grammaire et la rhétorique ont surchargé le style littéraire. Pourquoi cette langue littéraire n'a-t-elle pas reçu le même développement que les langues romanes, en laissant tomber ses désinences de flexion? Nous avons indiqué ci-dessus comme cause principale de ce fait la vénération du style coranique. Dans un temps où la langue n'était pas encore arrivée à la compensation nécessaire des désinences de flexion, le développement naturel s'est arrêté d'une manière artificielle; on a inventé, ou plutôt

---

[1] V. Zeitschr. d. *M. Gesellsch*, Leipzig, 1868.
[2] V. Id., 1882.
[3] *Amtsâl-ul-Arabi*, édition de Constantinople.
[4] *Kitab ad-durrat al Yatimat*, Beyrouth, 1871.

introduit, en imitant le syriaque, le système de vocalisation, et en même temps on a fondé la base de la grammaire arabe par les études de la philosophie aristotélique.

Tout ce système, d'abord appliqué au *Coran* et à l'ancienne poésie arabe, pour en faciliter et fixer la lecture, a été conservé dans la littérature postérieure. Sans doute, ces désinences de flexion se sont trouvées, au moins en partie, dans la forme primitive de la langue du désert, et nous n'aurions pas de raison de les envisager comme de pures inventions arbitraires des grammairiens, mais leur conservation est œuvre artificielle de l'imitation et de la vénération du style coranique. Même une langue aussi développée que la langue russe aboutira probablement, à la fin, à la perte de ses nombreuses désinences de flexion. A ce point de vue nous voyons nombre de phénomènes expliqués par l'hébreu, dont on a observé depuis bien longtemps une plus grande ressemblance avec la langue vulgaire arabe qu'avec la langue littéraire ; un fait qu'on a expliqué par la raison un peu superficielle que l'arabe, moins exposé aux influences étrangères, aurait exigé plus de temps pour arriver au même degré de développement que l'hébreu, influencé à tout moment par bien de nouvelles invasions. La raison est tout autre ; car on a cru pendant longtemps que l'arabe vulgaire était une déterioration de la langue scientifique, tandis qu'en vérité elle est plus proche de la source commune des langues sémitiques. De là, cette ressemblance dans les formes, comme ces vestiges de désinences de déclinaison exprimées par les voyelles *o*, *i* et *â* ou *âm*, et le fond lexicographique commun qu'on trouve à chaque pas en comparant cette langue avec l'hébreu. Outre ce trésor philologique, l'ouvrage de M. Landberg nous donne un tableau charmant de la vie orientale, que l'auteur déroule à tout moment devant nos yeux dans de petites digressions provoquées par ces proverbes. C'est une philosophie naturelle de peuplades qui n'ont pas encore bénéficié des raffinements de la vie civilisée, et qui en même temps n'ont par été trop influencées par les rigueurs de l'Islam. A côté de quelques crudités qu'on pourrait souhaiter omises, nous y trouvons une philosophie populaire, portant quelquefois l'empreinte de son origine biblique. Par exemple : *Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés* (cfr. saint Luc, Évang., VI, v. 37) ; *Les pères mangent le raisin*

vert, et les enfants en ont les dents agacées (cfr. Ézechiel, chap. XVIII, v. 2, et Jérémie, chap. XXXI, v. 29) ; *La poutre dans ton œil tu ne la vois pas, mais tu vois bien la paille dans l'œil d'autrui* (saint Luc, Évang., VI, v. 41) ; *Beaucoup parler est une déception. — Ta langue est ton cheval; si tu la gardes, elle te gardera ; si tu la trahis, elle te trahira.* (Comparer les proverbes de Salomon, chap. X, v. 13-14).

Parmi les autres, nous pouvons citer en guise d'exemples :

Proverbe concernant l'ingratitude :

Il mangea le cadeau et salit le plat.

Id. l'éducation :

Élève ton chien, et il restera à tes côtés.

Id. le bonheur de la famille :

La maison sans enfants est privée de la lumière.

Id. le défaut de discipline :

Le chat s'est absenté; jouez donc, ô rats !

Id. la juste mesure :

Allonge tes pieds en proportion de ton tapis.

Id. l'oubli de Dieu quand on est satisfait :

Comme le vendeur de gâteaux, il ne se rappelle son Seigneur que sous le plateau de bois; c'est-à-dire: *Lorsque le marchand a été contenté, il oublie Dieu.*

Id. l'inutilité d'instruire un imbécile :

Pile l'eau, elle restera toujours de l'eau.

Id. la chicane :

Tu es, comme le froid, cause de toute maladie.

Id. l'avarice :

Habille-toi selon ton rang, jusqu'à ce que tu descendes dans ton tombeau.

Proverbe concernant la considération :

Qui va lentement obtient ce qu'il désire. En arabe : *Ihin laânnâ, nil ma temannâ.* En italien : *Chi va piano va sano.*

Id. les querelles odieuses :

Il n'y a que les os qui font du bruit dans la marmite.

Id. le but :

Tous les chemins conduisent au moulin. (*Tout chemin mène à Rome*).

Id. la critique :

Lune et nouvelle ne les achète pas ; elles ne seront évidentes qu'à la fin avec l'explication. Le journal blague et son radotage nous fera perdre la tête.

Nous avons cité ces exemples comme preuve de l'affinité de la raison commune, qui fut une sorte de religion primitive parmi les diverses races des êtres humains. En préférant l'explication naïve de l'homme illettré à une recherche scientifique, l'auteur a éclairé la vie journalière de l'Orient, et en même temps il a fourni des lumières sur des matières utiles aux études sérieuses. En parcourant ce premier volume nous ne pouvons que souhaiter à l'auteur le meilleur succès pour la continuation et l'achèvement de cette vaste et difficile entreprise.

F. A. MEHREN.
Professeur à l'Université de Copenhague.

CORRESPONDANCES

Lettre de Paris.

Paris, le 6 Octobre 1884.

Il se mène ici grand bruit autour du mot *art*. L'art sérieux, « le *grand* art ! » Y revient-on ? ou bien la « Cascade » a-t-elle à jamais tout emporté ? Il ne s'agit plus de *Classiques* ou *Romantiques ;* aujourd'hui on n'ira plus certes s'écraser, s'entre-tuer au parterre d'un théâtre pour applaudir ou siffler Victor Hugo, comme vers les « années 30. » Tous les *vieillards stupides*, tous les *lions superbes et généreux* peuvent se jeter à la tête les uns des autres, sans que le public s'en émeuve le moins du monde. Le boulevardier hausse les épaules ; le puriste, s'il s'en étonne, s'étonne tout *bas;* car, ce qui demeure acquis, c'est qu'on a « touché à la langue. » Eh ! mon Dieu, oui ! *tout se dit*, et pour qui connaît la France c'est bien là la plus grosse de toutes les révolutions accomplies depuis cent ans.

« Toucher à la langue française ? ! » Mais voilà ce qui ne s'était jamais vu. Ni Danton, ni Robespierre, ni l'empereur Napoléon, ni aucun de ceux qui bouleversaient tout, n'ont osé mettre un doigt sur l'Arche sainte ; au contraire, ils mettaient leur gloire à y pénétrer, à être parmi les privilégiés de la langue.

Depuis la *Famille Bénoiton* ce régime-là est fini. On dit *ce* qu'on veut, *comme* on veut. Le *Dictionnaire* ne règne plus ! La fameuse formule : « cela ne se dit pas, cela n'est pas français » ne s'applique plus à rien, elle n'a plus de sens ; demandez plutôt à M. Sarcey ! Or, pour l'étranger, ce que je constate là est sans importance : pourquoi, je vous prie, ne doit-on pas s'exprimer de telle ou telle façon ? — « Mais monsieur, parce qu'il n'y a qu'*une* façon de s'exprimer en français ; cela est réglé comme les entrées de cour sous Louis XIV ; cela n'a pas changé depuis ; cela ne changera jamais : c'est éternel, immortel comme un membre de l'Académie ; il faut s'y soumettre. »

Voilà, si singulier que ce puisse être, voilà un *fait :* constatons-le ; « il faut mourir selon les règles. » C'est un Français, c'est Molière lui-même qui l'a dit. Mais aujourd'hui on meurt en dehors de toute « règle. » Les Barbares sont dans la place où ils font rage. Ils ont éventré la langue, et ils ne viennent pas tous de l'extérieur ; parmi les tapageurs les plus infernaux, la plus part sont Français ! C'est une Jacquerie, une Commune, une insurrection où nul ne fait grâce.

Mais que sort-il de là ? Une vie nouvelle s'annonce-t-elle si petite qu'elle soit ? Et toute entrave abattue, quelque forme resplendissante s'élève-t-elle dans l'espace ? Les vrais progrès d'une langue profitent à toutes les langues, et des couches philologiques de toutes les races se compose la force d'expression de l'humanité entière.

Pour le moment, ce qu'a produit toute cette licence est loin de valoir ce qu'elle a détruit ; mais, en y regardant de près, peut-être verrait-on à côté de l'insuccès linguistique un gain moral (ou intellectuel) qui, s'il s'affirme, vaudra la peine d'être salué.

Peut-être qu'à travers le tohu-bohu de la langue, se dégage-t-il comme une vague aspiration vers des formes plus simples, vers des sérénités lointaines inconnues ou du moins oubliées. Peut-être que de tant d'*impressionnisme* de tous les côtés hurlant par toutes ses voix, criant par tous ses tons, peut-être voudra-t-on s'échapper de nouveau vers l'idéal ! qui sait ? il se peut que ce soit M. Zola qui a charge de ramener la France au siècle « magnifique et décent » dont parle Sainte-Beuve ; et que des blanchisseuses ordurières de l'*Assommoir* et des excentriques de MM. Maupassant et *tutti quanti*, nous rejettent d'un soudain élan vers les héroïnes de Corneille. Ce qu'il y a de visible, c'est que le *rebond* va du côté de *l'héroïque.* Ceci se laissait deviner depuis un an ou deux déjà, mais à la dernière représentation du *Cid* au Théâtre Français la tendance s'est affirmée d'une manière tout à fait incontestable.

Et d'abord, prenons acte du public.

Nous sommes encore en pleines vacances, fin du mois de septembre. La salle était pleine ; aussi bondée que lorsqu'il y a six ans Mme Croisette mourait empoisonnée et *bleuissante* dans le *Sphinx ;* aussi absorbée par le spectacle, que lorsque Sarah Bernhardt, avant sa grande escapade, jouait n'importe quelle pièce moderne en six costumes. Partout aux premières et secondes loges, des jeunes filles avec leurs familles, presque aussi élégantes et plus attentives que les habituées du mardi ; et partout aux stalles de balcon et d'orchestre des collégiens que conduisaient leurs pères à une fête dont eux-mêmes partageaient le plaisir avec enthousiasme.

Paris est plus « village » que toute autre grande ville, et j'ai reconnu bon nombre d'hommes du monde de quarante ans qui, avant la guerre, ne s'élevaient guère au dessus du niveau de l'*Œil crevé* et pour qui *Tricoche et Cacolet* éclipsait Molière. Eh bien ! ces mê-

mes hommes à côté de leurs fils de douze ou quinze ans, n'assistaient pas à cette heure au *Cid* par corvée de père de famille, par un devoir de convenance : ils y étaient pour leur propre compte, l'autre soir, ne s'ennuyant nullement, je l'affirme, mais prenant leur ample part d'un plaisir élevé et aidant à nourrir l'enthousiasme qui éclatait autour d'eux. Ils étaient *Public!* c'est là ce qu'il faut noter, car *lorsque* le *public* part franchement pour aller de l'avant, il y a peu de traînards; on est enlevé pour le quart d'heure au moins et on obéit au même courant magnétique. Lamartine, qui s'y connaissait, disait toujours : « On ne s'élève jamais assez haut pour la foule; plus vous montez, plus elle vous suit ; » et tout directeur de théâtre sait que, lors des spectacles *gratis*, les applaudissements partent irrésistibles toujours aux endroits les plus beaux d'héroïsme.

Pour les spectateurs à gardenias à la boutonnière, pour les flâneurs de club ce n'est plus la même chose, et pour que ceux-là s'émeuvent et donnent de leur personne, il est besoin que le courant général soit invincible. Il y a quatre ou cinq ans, on a également essayé du *Cid;* il y avait ce qui peut s'appeler une salle vide, et ce qu'on entendait le plus c'était le bruit des portes que fermaient derrière eux les quelques rares fourvoyés qui se sauvaient en bâillant.

Aujourd'hui cela change et on admet que le grand est grand, et que, même sous le masque du prétendu *réalisme*, l'ignoble n'est jamais beau.

Pour quiconque a l'habitude de la France, depuis la guerre, ceci constitue un progrès presque incroyable, mais que l'on ne peut plus nier. Remarquez que je n'ai point dit que le public français revient au *vrai:* cela est absolument autre chose. J'ai dit qu'il reprenait le goût *du grand*. L'héroïque est *plus* grand que nature ; il retourne vers l'héroïque, — c'est toujours cela de gagné — et pour n'être pas beaucoup plus vrai, il vaut cependant mieux qu'il préfère Chiméne à Nana, et qu'il s'intéresse à suivre Monnet Sully dans le rôle de Rodrigue, où réellement il est superbe. Quand on bafoue Homère et qu'on travestit Achille en Hercule de foire, il faut patienter; la réaction peut tendre au sublime, rarement au simple. Aussi les Roland, les Duguesclin ont leurs chances d'avenir proche : je n'en vois guère pour le vicaire de Wakefield. En fait de Miss Olivia, on s'en tiendra, je crois, à Reynold et à Saintborogh (à cause des chapeaux).

Et encore ici dans le frivole empire de la mode, il y a de grands changements à observer. Non, point du côté du goût, car il est excusable ; mais du côté de l'exclusivisme. Il y a émancipation incroyable. Le « mouton de Panurge » s'est fait chèvre, et au lieu de *suivre* toujours, selon sa loi éternelle, il s'élance par les voies les plus scabreuses, se précipitant dans toutes les fondrières et laissant sa toison à toutes les épines. Comme tout se dit aujourd'hui, tout

se porte également, et les dissonances sont de mise dans toutes les assemblées féminines. Il y avait, — du temps peu éloigné où la Parisienne régnait sur la mode, — une saison pour sa suprématie : elle avait très réellement le goût *sûr*, et ce qui plus est, le goût sobre. Les nuances délicates lui plaisaient, les plis moelleux lui paraissaient doux à l'œil ; elle recherchait l'harmonie dans la toilette, l'harmonie non seulement dans ce qui était vêtement, mais aussi dans ce qui était vêtu.

Et comme elle reussissait ! comme la femme se présentait sous ce régime, naturellement plaisante à voir, et comme, sous l'influence de cet art suprême, on arrivait à se passer de la beauté ! Aujourd'hui, la Française, ainsi que n'importe quelle *barbare*, s'affuble de tout ce qui tire l'œil, et n'a plus nul souci de ce qui peut lui convenir à *elle*, individuellement. La pâle à cheveux et à teint *écrus* (ne disons pas blonds) se campe un chapeau jaune et une robe orange ! La noisette se rembrunit encore par des étoffes bleues et vertes, la rousse lutte bravement contre l'écarlate ou le *magenta*, et l'effet général est ce qu'on peut imaginer de plus pénible. Mais on s'est affranchi de toute règle ; on fait à sa tête ! personne, pas même le grand North lui-même ne vous régente. Pourvu que l'on soit bien « voyant, » bien « éclatant, » bien « original » cela suffit ! Et quelles formes, bon Dieu ! quelles transformations de la forme humaine ! quels empêchements à toute grâce, quels obstacles à toute souplesse de mouvements !

« Voyez-vous cette personne devant nous? disait l'hiver dernier à sa voisine dans un bal la vieille duchesse de R.... (qui, comme presque toutes les vieilles femmes sans prétentions, a de l'esprit à ses heures). Regardez-la bien, on dirait que le tapissier a passé par « là; elle n'est pas habillée, *elle est tendue* comme une muraille, drapée « comme une croisée. »

Ce qui est bien certain, c'est que la France n'est plus française par bien des côtés. Le cosmopolitisme l'envahit et elle ne sait s'en servir. La société française est en pleine transition, et elle en est absolument ahurie. Sa clôture de Chine est tombée, et elle ignore ce qui se trouve au delà. Les *autres* n'ayant jamais existé pour elle, elle ne sait comment faire pour leur ressembler, et n'étant plus elle-même, commet les bévues les plus étranges. A tout prendre, le type le plus complet de la Parisienne d'aujourd'hui c'est Sarah Bernhardt dans *Fédora* ou dans l'*Étrangère* de Dumas. Mais ceci passera encore, car le *goût* demeurera la qualité maîtresse de la *France-française*. Sans goût, sans le sentiment des convenances, la France n'*est pas*, elle est autre chose, mais point France. Elle peut devenir Iroquoise, que sais-je encore? mais elle est à la lettre *hors d'elle-même*. Sans nul doute, la soumission totale aux lois du goût *seul*, a rapetissé l'esprit en France depuis deux siècles. A vouloir se restreindre uniquement à ce qui *convient*, on est sûr de n'avoir

ni Michel-Ange, ni Shakspeare, mais on n'échappe jamais à son *caractère*, et le *goût* est le *caractère français* lui-même. Pour ce moment, il s'est enfui effarouché, et la nation mène un sabbat autour de dieu Réalisme ! Soyez sans crainte, on subira l'attrait du grandiose véritable (après avoir couru vers le pompeux peut-être) et, la vraie grandeur étant inséparable de la simplicité, le goût reparaîtra avec des allures plus franches, plus libres et s'élevera vers des horizons plus étendus et plus vastes.

Voilà pourquoi les esprits inquiets de la renommée nationale font déjà si grand bruit à propos du *grand art*.

En attendant, aucun concours de *babies* n'aura lieu, aucun *baby* ne sera *primé !* C'est encore un petit coup de tête bien français et qui procède de deux courants différents mais bien marqués. On est (ou l'on croit être) possédé de la rage de l'imitation des autres peuples. Surtout ce qui est américain on se déclare empressé d'adopter. Les Yankées ont eu un concours de *babies*, Paris aura son concours de *babies*. On s'y décide, on prépare tout ; le local sera celui de toutes les expositions, le fameux *Pavillon de la ville de Paris* qu'a inauguré avec tant de succès la grande exposition de 1878.

Mais on compte sans le choléra. Au fond, on ne savait pas comment se tirer d'affaire et le choléra n'a été que le prétexte. Deux tendances fondamentales de la nation s'opposaient à ce concours de marmots : l'une, l'invincible éloignement de tout Français pour tout ce qui relève de l'*opinion publique*, pour tout jugement *non officiel*, et porté par *tout le monde ;* et ensuite le dédain de ce qui regarde la beauté et la force physique. C'est là un des plus incontestables antagonismes entre la race française et les races anglo-saxonnes quelconques (surtout l'anglaise). Tandis que le peuple britannique dérive en cela des Grecs et met le corps et ses aptitudes au même rang avec les qualtiés de l'esprit (s'il ne les met au dessus) le peuple français affecte de mépriser tout ce qui n'est purement intellectuel, et cherche à se persuader que la puissance musculaire est en raison inverse de la superiorité cérébrale. De là l'impossibilité de jamais élever ensemble des *enfants* des deux races. L'enfant anglais veut bien absorber une certaine quantité d'instruction et au besoin devenir un *scholar*, mais il veut avant tout être respecté pour sa force athlétique, parce que cela constitue un *gentleman*. Or, le petit Français, quand il n'est pas un flâneur et un paresseux, est avant tout un *bon élève*, c'est-à-dire un simple récipient de connaissances *imprimées*, et ne tient nullement à devenir un homme capable de se protéger lui-même. Il y a pour cela les tribunaux et les gendarmes ! Ne parlez jamais à une vraie mère française d'une education qui affranchit les jeunes gens de la sainte sauvegarde de la force armée ! Or, pourquoi fortifier le *baby* de façon à ce que, plus tard, il devienne le champion de sa classe ? Cela le

mènerait à toute sorte d'inconvenients : d'abord, il aurait des idées absurdes de *ses droits* qu'il aspirerait à défendre tout seul ; ce serait, qui sait? un *révolutionnaire*, un *anarchiste*, pour le moins un tapageur. Non ! non ! laissons tout cela à des *barbares* comme les Anglais, des protestants, des impies ! Que signifient toutes ces notions ridicules, importées par l'etranger, sur la propreté, la force musculaire et la santé ? Que les *babies* soient tenus *bien chaudement !* voilà l'essentiel, — c'est déjà bien assez de ne plus les emmailloter !

C'est pour cela qu'il n'y aura pas de concours de marmots ; et s'il n'y avait que cela, il n'y aurait que demi mal. Si les mères voulaient, en refusant de les faire voir, s'attacher à les rendre plus forts et plus beaux, nul ne trouverait à redire ; on se passerait bien de la vue de ces embryons de citoyens, si l'on savait que, dès le berceau, on s'occupait d'en faire de vigoureux gaillards, bien sains, et capables d'affronter toutes les duretés de la vie.

***

Lettre de Vienne.

Vienne, le 12 Septembre 1884.

L'été approche de sa fin ; peu à peu le monde, qui a été se reposer au loin des fatigues et des soucis de la vie, revient dans la capitale. Les écoles moyennes ont déjà recommencé, et bientôt les supérieures rouvriront elles aussi leurs cours. L'université qui jusqu'à présent était dispersée dans différents locaux sera réunie toute entière, le semestre prochain, dans son nouveau palais ; le constructeur de celui-ci n'a pas eu le bonheur de voir achever son œuvre magnifique, car une mort prématurée a enlevé il y a à peu près une année dejà, M. Ferstel, l'architecte non seulement de la *Votivkirche*, mais de plusieurs autres beaux édifices.

Lorsque, sur cette place splendide, s'élevera le *Burgtheater* inachevé encore, une activité immense se trouvera concentrée dans un espace restreint. Un professeur de l'université de Vienne, M. Robert Zimmermann, a, il y a quelque temps, fait remarquer dans un discours adressé à son auditoire philosophique, que la place sur laquelle se bâtit la nouvelle université, est appelée à être l'emblème d'une vérité quadruple, c'est-à-dire que l'université proclamera la liberté de la science, le théâtre, — construit par Hasenauer, — la liberté de l'art, la maison de ville — œuvre de l'architecte Schmidt

— la liberté municipale, et le parlement — édifié par Hansens — la liberté politique.

Le parlement dans sa forme actuelle est bien loin de cultiver la liberté. Cette institution est devenue le champ de bataille des querelles nationales; c'est ce centre de la politique qui enseigne aux peuples de l'Autriche à se combattre mutuellement à mort. Pendant que, dans notre pays, l'antisémitisme, cette belle petite fleur de la haine de race, ne peut arriver à sa pleine floraison malgré la grande mission apostolique du chevalier George de Schönerer, par contre l'on voit prospérer la plante tropicale de la guerre des nationalités, et les Tchèques et les Allemandes se dévorent entre eux. C'est pourquoi les luttes qui avaient eu lieu au parlement l'hiver passé se sont continuées cet été à la campagne pendant les élections du *Landtag*; élections qui ont été très orageuses. En Moravie, les Tchèques ont battu les Allemands; dans l'Autriche supérieure les cléricaux l'ont emporté sur les libéraux. Cet été le *Landtag* de Moravie a été le théâtre de scènes violentes et le *Landtag* de Prague en verra prochainement de non moins orageuses, car les préparatifs et l'excitation ne font pas défaut. Le docteur Victor Russ, député libéral bien connu, a traité avec beaucoup de modération la question des nationalités en Autriche, dans une brochure très discutée, intitulée *Der Sprachenstreit in Oesterreich* (La lutte des langues en Autriche), (Vien, Verlag von Carl Konegen, 1884). Le représentant de Carlsbad se prononce énergiquement contre le désir si souvent exprimé par les ultramontains, tant Allemands que Hongrois, de diviser l'administration de la Bohême en deux parties, l'une allemande et l'autre tchèque. « Nous tenons ferme-« ment, déclare-t-il, à l'unité de l'administration, telle qu'elle existe; « nous voulons seulement que les Allemands de la Bohême qui ha-« bitent un territoire circonscrit par la langue composé de soixante-« dix-sept arrondissements allemands, purs de tout mélange, jouis-« sent des mêmes droits que les restes des Allemands des autres « provinces de l'Autriche. »

Au milieu de ce chauvinisme national qui pour le moment règne partout en Autriche, on éprouve un réel plaisir a prendre note de l'émancipation littéraire du ministre de l'instruction publique qui condamne cette haine des Allemands et ces luttes religieuses répandues partout en Hongrie. M. H. Auguste Tréfort, qui depuis plus de dix ans est à la tête de l'administration de l'instruction publique et des cultes, a publié *Reden und Studien*, (Leipzig, Verlag von Bernhard Schlicke). Cet ouvrage se fait remarquer par un esprit particulier de liberté, par une généreuse tolérance et par un noble sentiment d'universalité. Tréfort se rattache ouvertement par ses opinions à la démocratie, à une démocratie, il est vrai, dans le sens d'un Tocqueville ou d'un Laboulaye. Le livre de Tréfort contient des discours commémoratifs sur Torcqueville, Macaulay, sur Jacob

Philippe Fallmerayer le remarquable auteur allemand des *Fragmente aus der Orient*, sur Gabriel Klanzàl, le patriote hongrois qui a émancipé les paysans hongrois et beaucoup contribué au perfectionnement de l'économie rurale, sur Maurice Lukács, le noble magyar qui a toujours essayé de relever la littérature et les arts en Hongrie. Le libre de Tréfort contient en outre un long essai sur la Russie et c'est là surtout qu'il est intéressant de connaître les opinions de l'homme d'état hongrois libéral. Il dit à ce sujet : « Établir sur la « terre entière et pour toujours la prépondérance du byzantinisme « slave, empêcher l'essor de la vie intellectuelle des peuples occi- « dentaux, ainsi que celui de la libre pensée issue de l'esprit de « l'église latine, tout soumettre à la volonté d'un seul homme ou « tout étouffer selon la mode byzantine, tel est le but final de la « monarchie russe, et ce but elle le poursuit avec un calme in- « croyable, avec une froideur de glace et une ténacité inexorable. »

Le cléricalisme ne peut guère en Hongrie faire de progrès notables, mais il n'en est pas de même malheureusement en Cisléithanie. Là déjà l'école populaire est confessionnelle et il n'est point impossible que nous assistions à un second concordat, surtout si les partis parlamentaires ne veulent pas sacrifier un peu de leur chauvinisme national en faveur d'un principe libéral. Les cléricaux de l'Autriche ont dernièrement, — lors du grand rassemblement des catholiques allemands à Amberg, petite ville de la Bavière, — porté la tête bien haut. L'archevêque Eder de Salzbourg, surtout, a parlé hardiment. Il s'est occupé, comme Léon XIII, des francs-maçons. Le prince de l'église à dit que maintenant on ne souffrait plus d'autres ordres que celui de ces affreux francs-maçons qui sont arrivés à la puissance que possédaient autrefois les Franciscains et les Dominicains ; il les a qualifiés des titres les plus aimables : *l'église du diable, le mystère de la méchanceté, les êtres qui vivent dans les ténèbres*. Le conseilleur réligieux Knab, de Vienne, prit pour thème : *Les devoirs des catholiques comme citoyens ;* il tonna contre le dragon du matérialisme, mais aussi, ce qui est fort louable, contre le dragon plus formidable du militarisme.

L'Autriche était aussi représentée au congrés des vieux catholiques allemands à Trefeld. Les vieux catholiques, il est vrai, semblent occuper beaucoup moins de place en Autriche qu'en Allemagne, mais le passage suivant tiré de leurs six arrêtés composés par eux-mêmes, prouve combien ils sont sûrs de la victoire. « Le succès « final ne peut nous faire défaut, car l'état doit arriver à compren- « dre que l'absolutisme du pape fixé par le dogme du Vatican est « incompatible avec les droits de l'état, avec le caractère de l'église « qui repose sur la conscience et sur la foi en Christ, parce que la « victoire apparente du Vatican n'a sa vraie cause que dans l'obscur- « cissement et l'égarement de la conscience du peuple, et parce qu'en « contraignant la conscience à remplacer la foi par l'obéissance

« servile au pape de Rome, on abaisse l'union de l'église jusqu'à « n'être plus qu'un simple parti politique. Notre presse est assez « indifférente à ces luttes dans le sein du catholicisme; elle se doute « à peine à quel point l'église se prépare au combat et combien les « frocs se donnent du mouvement. »

Comme nous venons de parler de la presse, nommons quelques organes qui ont vu le jour dans ces derniers temps : La *Deutsche Wochenschrift* de Vienne, qui n'a que quelques mois de vie, acquiert toujours plus d'importance. Son rédacteur, le docteur Henri Friedjung se distingue par une grande fermeté de caractère; il combat avec toutes les forces de sa plume contre la corruption de notre vie politique, sociale, domestique, littéraire et artistique. Ce journaliste, qui jusqu'à présent faisait partie de la rédaction de la *Deutsche Zeitung*, ne néglige jamais, par exemple, de mettre au jour les plaies de la presse, de la presse de Vienne surtout. Car c'est un secret qui n'en est plus un, que les journaux de Vienne se laissent acheter d'une façon déplorable par des sociétés financières et des compagnies de chemins de fer. Cette honte a été bien des fois dénoncée au parlement et plusieurs procès l'ont rendue publique, mais elle n'en continue pas moins à exister. Si d'un côté M. H. Friedjung se fait remarquer pour son incorruptibilité, de l'autre il ne souffre que trop de la petite faiblesse du chauvinisme national et traite avec fort peu de bienveillance les nations non allemandes. Par contre, il combat d'une façon louable le ministère, dont un homme d'esprit a dit un jour qu'une partie des hommes qui le composent était capable *de tout*, tandis que l'autre partie n'était capable *de rien*.

Un autre journal, qui certainement aussi se répandra en Autriche, sont les *Demokratische Blätter*. Il paraît à Berlin depuis le 21 juin, chaque semaine une fois, sous la direction de MM. Lenzmann et Dr Phillips. L'idée démocratique est bien plus puissante en Allemagne que chez nous en Autriche; il y a encore là des hommes qui tiennent haut l'étendard de Jean Jacobi. Un des principaux motifs de cet état de choses est que la bureaucratie en Allemagne prévaut non seulement dans les bureaux, mais malheureusement souvent aussi, mélangée d'un certain esprit militaire, dans les écoles et dans les associations. Il y a trente ans, Tocqueville écrivait de Bonn à Beaumont : « La vie de famille en Allemagne a des côtés bien sé- « duisants, mais ces hommes si distingués et si honorables dans leur « vie privée se développeront-ils comme citoyens? Quand je me « rends compte combien ils se sont accoutumés au gouvernement « absolu, quand je remarque à quel point les traditions de liberté « se sont évanouies de leurs mœurs, quand je vois cette ardente « recherche d'emplois publics et cette dépendance générale, je me « demande : Ce peuple pourra-t-il encore devenir quelque chose? « Mais, malgré cela, on est obligé de reconnaître que le sentiment « de l'instabilité des conditions publiques est très répandu. » Et il

en est de même encore aujourd'hui ; mais si d'un côté les productions littéraires encouragent cet état de choses, comme le livre sur Bismark par M. Busk, cet Homère de l'Achille allemand, on est heureux de l'autre de voir naître un journal qui, comme les *Demokratische Blätter* se prononce hardiment contre ce culte de Bismark, professé aussi avec zèle par la *Deutsche Wochenschrift* par exemple. Ce culte inouï qu'on rend à Bismark, pèse par trop sur la littérature politique de l'Allemagne. Il vient précisément de paraître un livre : *Der deutsche Reichstag, Seine Parteien und Grössen von St. Wiermann* (Leipzig, 1884), dans lequel on fait une guerre à mort à tous ceux qui se sont déclarés contre M. de Bismark. C'est provisoirement sur MM. Eugène Richter, Henri Rickert, le professeur Hanel, le professeur Virchow, M. Forckenbeck, Stauffenberg, Louis Bamberger, Louis Loewe et sur le professeur Mommsen que l'auteur déverse tout le fiel de son cœur. Avec un cynisme incroyable, il déchaîne sa colère sur des maîtres de la science, sur tout ce qui est sacré au peuple allemand. Il reproche au républicanisme de Virchow d'être un crime affreux, et dit que le médecin Virchow se sent sans doute solidaire des belles paroles que le médecin Paul Bert, ministre de l'instruction publique sous le ministère Gambetta, a communiquées sous forme de conseil pédagogique aux maîtres et maîtresses d'école d'Alger : « Instruisez vos élèves dans l'amour de la morale, qui les « rend maîtres d'eux-même ; dans l'amour de la science, qui les fait « régner sur la nature ; dans l'amour de la révolution, qui les rend « maîtres de leur destinée. » M. H. Wiermann se montre grand partisan de la croisade ouverte par H. Bismark et la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* contre les savants qui grossissent les rangs des libéraux, et dit ironiquement : « Les sentences d'oracle de ces mauvais « farceurs de savants — qui, après qu'un destin cruel les a arrachés « des portiques saints de leur science pour les transplanter dans le « mouvement public, se croient si indispensables à la direction de « la politique allemande, — sont dans nos temps si sérieux comme un souffle rafraîchissant. » L'auteur de cet ouvrage oublie d'incriminer ces professeurs, qui suivent Bismark partout où il lui plaît d'aller, tels que MM. Treitschke et Adolph Wagner, l'historien des Hohenzollern et l'économiste national du système de Bismark pour rendre le peuple heureux.

Nous laissons de côté ce malheureux sujet. Un écrivain allemand bien connu, qui vit à Londres, a écrit dernièrement à l'auteur de ces lignes : « Venez en Angleterre. C'est un devoir, dans ces temps « ténébreux, pour ceux qui aspirent à un autre état de choses (en « Allemagne) que d'aller visiter cette Angleterre si calomniée, la « vraie patrie de la recherche de la liberté. »

Pour le moment je me contente de Florence, monsieur le rédacteur, car il me semble que l'Italie qui nous a donné déjà tant de lumières, pourrait bien nous en donner de nouvelles. Aujourd'hui

nous pleurons avec elle, en voyant cet hôte affreux, la mort, exercer ses ravages sur le beau golfe de Naples. Que la Providence soit avec vous, avec votre grand et noble peuple, et que la triste fraternité des trois nations, qui sont maintenant visitées par le fléau, ne soit que l'avant-coureur d'une grande et heureuse alliance, dans le genre de celle rêvée par Émile Castelar. Nos journaux se sont moqués — ne comprenant pas l'idéal de Castelar, — du désir prophétique, exprimé par lui à Paris, d'une alliance latine, qui servirait d'étendard de la démocratie. Qu'est-ce que font des moqueries? Le sort des meilleurs d'entre les hommes n'a-t-il pas toujours été d'être incompris? Aujourd'hui la raillerie se tait devant la mort qui a envahi votre patrie, et les journaux et le peuple de Vienne partagent votre douleur. Sans doute les millionnaires de Vienne — et notre ville est riche, très riche en princes de l'argent, — qui ont joui autrefois des beautés de Naples, à la vue de la misère qui y règne maintenant, ouvriront leur bourse en même temps que leur cœur. Le cosmopolitisme n'est jamais aussi justifié que dans les temps de douleur, car la peste et la mort ne connaissent malheureusement ni frontières, ni limites nationales. Que le ciel soit avec vous!

DEMOPHILUS.

Lettre du Monténégro.

Cettinié, le 30 Septembre 1884.

La lecture de l'intéressante étude *Le culte populaire des animaux*, publiée par la *Revue Internationale* de Florence m'a procuré un vif plaisir, partagé d'ailleurs par de nombreux lecteurs.

Dans la série brillante des chevaux idéals mentionnés dans cette étude, l'auteur illustre a oublié un coursier légendaire des plus intéressants, qui revient sans cesse dans les chants nationaux serbes, et qui sous le nom de *Yaboutchilo* joue un rôle important dans le chant sur le *Mariage du roi Voukachine*, contenu dans le tome IIme de la collection de Vouk St. Karadjitch, p. 104.

Je me suis efforcé de reproduire le sens de l'original serbe aussi exactement que possible, sans trop me soucier de la forme. Je ne me souviens pas d'en avoir lu une traduction française, et quant au vers épique des chants serbes, qui est le pentamètre trochaïque, avec la césure κατὰ δεύτερον τροχαῖον, je crois que s'il était possible de l'imiter en français, ce vers ferait mauvaise mine. Mieux vaut, à mon avis, la prose.

On remarquera, avant tout, deux particularités toutes spéciales qui distinguent Yaboutchilo de tous les autres chevaux ailés depuis Pégase. D'abord, il ne veut déployer ses ailes qu'à minuit, au premier chant du coq, souvenir inconscient, peut-être, du moment de son origine aux bords du lac. Plus fier que Pégase, il refuse de montrer sa parure divine au vulgaire, ne l'étalant qu'au désir de son maître et aux esprits mystérieux des ténèbres. L'autre particularité, tout à fait unique, et qui rend les liens qui l'attachent à son maître des plus intimes, c'est que Momtchilo, de la façon mentionnée dans la note, façon originale s'il en fut jamais, lui avait sauvé la vie menacée dans le germe par l'auteur de ses jours.

Cependant, ce cheval intéressant a encore un trait caractéristique émanant de son sort et qui frise le domaine psychologique, la nature morale. Son sort a l'avantage d'être éminemment tragique, plus que ne l'est celui de son compatriote, le *Charatz* de Marko Kraliévitch. Le don surnaturel dont il est doué, ses ailes miraculeuses, deviennent la cause immédiate de sa perte ; c'est à elle que s'attaque son bourreau impitoyable. L'*auto-da-fé* singulier dont il devient victime, le fait martyr et rend « les nouvelles écuries » un autel des créatures *allogues*.

Mais ce qui donne à l'apparition de Yaboutchilo un éclat supérieur, c'est surtout le cadre dramatique qui l'enlace. Aussi quels caractères, surtout dans les femmes ! Quelles scènes éblouissantes ! Quels tableaux grandioses ! Qu'on se figure la scène de la catastrophe de Momtchilo, sa femme dénaturée, coupant le lambeau sauveur tendu par la sœur martyre, au dessus des mains cramponnées de son mari héroïque, en bas les armes meurtrières et le roi brandissant sa lance, plus loin, au bord d'un abîme, Yaboutchilo mutilé, expirant, le tout entouré de rochers les plus pittoresques et des glaciers lointains du Dourmitor ; qu'on se figure ce combat de passions de Titans sous la main d'un Michel-Ange ou d'un Tintoretto ! Et l'*auto-da-fé* donc, avec son clair-obscur défiant le meilleur pinceau de Rembrandt ! Et penser que nos peintres d'histoire ne cessent de se plaindre de l'épuisement des grands sujets !

Peut-être est-ce le séjour dans le pays où les événements relatés dans ce chant se sont déroulés, et la cour d'un prince-poète, qui rendent mon imagination plus susceptible aux beautés de cette légende.

La voici dans son intégrité ; et je la donne avec l'espoir qu'elle puisse trouver grâce aux yeux du public comme devant l'esprit éminent de l'auteur du *Culte populaire des animaux* :

Le mariage du roi Voukachine.

Le petit Voukachine écrit une lettre dans la blanche ville de Skader-sur-Boïane et l'envoie en Herzégovine au blanc château de

Pirlitor sur le Dourmitor, à Vidosava, l'épouse de Momtchilo; il l'envoie secrètement comme il l'avait écrite, et dans la lettre il lui parle ainsi :

« Vidosava, épouse de Momtchilo ! Quelle est ton existence parmi « ces glaciers, dans ces éternelles neiges ? Si tu regardes en haut, « tu n'as rien de beau à voir, rien que la blanche montagne de « Dourmitor, encombrée de glace et de neige pendant le grand été « comme en plein hiver ; si tu regardes en bas, il n'y a que les « flots troubles du torrent de la Tara roulant des rochers et des « troncs d'arbres, sans passe ni pont, et des pentes escarpées semées « de sombres sapins te fermant l'horizon. Va donc empoisonner le « voïvode Momtchilo ! ou bien fais qu'il me soit livré et viens avec « moi, sur les bords de la mer, dans la blanche ville de Skader- « sur-Boïane, je te prendrai pour ma fidèle épouse et tu seras dame « et reine. Tu fileras de la soie sur des quenouilles d'or, tu cou- « cheras sur de riches étoffes, tu porteras du brocart de velours « et de l'or fondu. Et qu'elle est belle Skader-sur-Boïane ! Si tu « regardes les hauteurs qui surmontent la ville, c'est une profusion « de figuiers et d'oliviers, coupés des vignes pleines de raisins. En « regardant en bas, il n'y a que des champs de blé doré tout enca- « drés de la verdure des vastes prairies, arrosées par les vagues « glauques de la Boïane qui fourmille de toute espèce de poissons « que tu mangeras tout frais quand tu voudras. »

La lettre arrive à l'épouse de Momtchilo. Après l'avoir contemplée elle se met à écrire une autre petite lettre :

« Seigneur, roi Voukachine, il n'est pas si facile de livrer Momt- « chilo ; pas plus de le livrer que de l'empoisonner ; Momtchilo a « une sœur, Euphrosine, qui lui prépare ses repas de seigneur et « goûte chaque plat avant lui. Momtchilo a neufs chers frères et « douze neveux qui lui versent du vin rouge en goûtant à chaque « verre avant lui. Momtchilo a le cheval Yaboutchilo, *Yaboutchilo,* « *le cheval ailé ;* avec lui il peut *voler où il veut.* [1] Momtchilo est « un glaive avec des yeux ; il ne craint personne, sauf Dieu. Mais « écoute-moi, roi Voukachine ! Lève une armée forte et nombreuse, « conduis-la sur les plaines des Yézéros et mets-toi en embuscade

---

[1] On raconte qu'il y avait quelque part dans un lac (Yézéro) un *cheval ailé* qui sortait chaque nuit pour couvrir les juments de Momtchilo en train de paître dans les champs autour du lac ; mais, après avoir couvert une jument, il lui frappait les flancs d'un coup de sabots pour la rendre stérile, et afin de rester le dernier de sa race ailée. Dès que Momtchilo eut appris cela, il pourvut ses gens de gros tambours, de timbales et d'autres instruments qui font du bruit et les fit se cacher près du lac autour des juments qui paissaient. Quand à minuit, le cheval ailé sorti du lac, eut couvert une jument et se mit à descendre, les gens de Momtchilo firent un tapage infernal avec leurs instruments, de la sorte que le cheval ailé, terrifié, se sauva dans les profondeurs du lac, sans avoir le temps de stériliser la jument qui resta grosse et qui porta à terme un cheval ailé, le *Yaboutchilo* (cheval gris-pommelé, étym. *yabouco*, la pomme) de notre chant. *(N. de l'Édit.)*

« dans les vastes montagnes. Momtchilo a contracté une habitude « singulière : Chaque matin au saint dimanche il se lève au petit « jour pour chasser aux Yézéros en emmenant ses neuf chers frè- « res et ses douze neveux et quarante guerriers du château. La « veille du dimanche prochain je brûlerai les ailes de Yaboutchilo, « je gâterai sa lame tranchante en la trempant dans le sang salé « pour qu'on ne puisse plus le tirer de sa gaîne. De cette façon tu « tueras Momtchilo. »

Quand le roi eut reçu la lettre et compris ce qu'elle lui disait, il eut un grand plaisir. Il leva une armée forte et nombreuse, marcha vers l'Herzégovine, occupa les plaines de Yézéros et se mit en embuscade dans les vertes montagnes.

La veille de dimanche, Momtchilo se rendit dans sa chambre à coucher et alla se reposer sur les coussins moelleux. Peu après vint sa femme. Mais elle n'alla pas se coucher, elle s'assit près de lui et se mit à verser des larmes sur sa tête. Le voïvode Momtchilo lui demanda :

« — Vidosava, ma fidèle épouse ! quelle grande peine as-tu, que tu verses ainsi des larmes sur ma tête ? »

Et Vidosava, la jeune femme, répondit :

« — Seigneur, voïvode Momtchilo ! je n'ai nulle peine, mais j'ai entendu parler d'une merveille miraculeuse que je n'ai pas vue ; j'ai ouï dire que tu as un cheval nommé Yaboutchilo, Yaboutchilo le cheval ailé ! Je n'ai jamais vu des ailes à ton cheval, et comme je suis jeune, je ne peux pas le croire ; c'est ce qui me fait toujours trembler de peur que tu ne périsse. »

Il était sage le voïvode Momtchilo, il était sage, mais il s'abusa en parlant ainsi à son épouse :

« — Vidosava, ma fidèle épouse ! Qu'à cela ne tienne ; il m'est bien facile de te rassurer, il est bien facile de voir les ailes de Yaboutchilo. Quand les premiers coqs commenceront à chanter, tu te rendras aux nouvelles écuries ; c'est alors que Yaboutchilo déploiera ses ailes, c'est alors que tu pourras les voir. »

Et il se coucha pour se reposer dans le sommeil.

Momtchilo s'endort, mais son épouse ne dort pas. Sur le coussin elle prête l'oreille au premier chant des coqs ; et quand les coqs commencèrent à chanter, la jeune femme sauta au bas du coussin, alluma une lampe et une chandelle, prit de la graisse et du naphte et alla droit aux nouvelles écuries.

Momtchilo avait dit la vérité : Yaboutchilo avait les ailes déployées, il les avait déployées jusqu'aux sabots. Alors elle trempa les ailes, elle les trempa de graisse et de naphte et les alluma à la chandelle : elle brûla les ailes à Yaboutchilo. Ce qu'il en resta elle l'attacha sous la sangle. Cela fait elle alla à la salle d'armes, prit le glaive de Momtchilo, le trempa dans du sang salé et rentra se coucher sur les coussins moelleux.

Le matin, dès que l'aube commençait à blanchir le ciel, le voïvode Momtchilo se leva et dit à son épouse Vidosava :

« — Vidosava, ma fidèle épouse ! J'ai eu cette nuit un rêve singulier : J'ai vu un lambeau de brouillard surgir de la terre maudite de Vassoïè et envelopper le Dourmitor ; moi je m'attaquai à ce lambeau de brouillard avec mes neuf chers frères et avec mes douze neveux et avec quarante guerriers du château ; dans le brouillard nous fûmes séparés les uns des autres et nous ne nous retrouvions jamais plus. Dieu sait si cela est de mauvais augure ! »

Son épouse Vidosava lui dit :

« — Ne crains rien, cher seigneur ! Un bon héros ne peut avoir qu'un bon rêve. Tous les songes sont mensonge. Dieu seul est la vérité. »

Quand le voïvode Momtchilo fut prêt, il descendit du haut de la tour blanche et trouva ses neuf chers frères, ses douze neveux et quarante guerriers du château qui l'attendaient ; l'épouse lui amena son cheval gris. Les autres montèrent sur de bons chevaux et tous partirent pour la chasse aux Yézéros.

Mais à peine entrés aux Yézéros, ils furent entourés par une foule de guerriers. Momtchilo, en apercevant l'armée, saisit l'épée à son côté ; mais il ne put pas la tirer, la maudite, car elle adhérait à la gaîne.

Alors le voïvode Momtchilo dit :

« — Écoutez-moi, mes chers frères ! Vidosava, la chienne, m'a trahi. Mais qu'on me donne la meilleure épée ! »

Les frères obéirent à l'instant, ils lui donnèrent la meilleure épée et Momtchilo parla ainsi à ses frères :

« Écoutez-moi, mes chers frères ! Prenez l'armée par les flancs, je l'attaquerai au centre. »

Bon Dieu, quelle grande merveille ! Si l'on eût pu voir le massacre que fit le voïvode Momtchilo en s'ouvrant une issue par la pente ! Mais le cheval Yaboutchilo écrasa encore plus d'ennemis que n'en faucha le glaive tranchant de Momtchilo. Or, voilà qu'il rencontre un mauvais sort : il était déjà en vue de Pirlitor, lorsqu'il rencontra neuf chevaux noirs, dépourvus de cavaliers, les chevaux de ses frères.

A cette vue le cœur du héros se brisa de douleur, saignant après ses frères germains, ses mains blanches s'affaissèrent et il ne pouvait plus lever son glaive. Mais il frappe le cheval Yaboutchilo, il le frappe de la botte et de l'éperon pour qu'il s'envole au château de Pirlitor ; or, son cheval ne peut pas voler. Le voïvode Momtchilo le maudit :

« — Yaboutchilo, que les loups te dévorent ! Combien de fois nous avions volé d'ici pour plaisanter, sans aucun danger, par pur amusement, et aujourd'hui tu me refuses de t'envoler ! »

Mais le cheval lui répond dans son hennissement :

« — Seigneur voïvode Momtchilo ! Ne me maudis pas et ne me force point ! Aujourd'hui je ne puis pas voler. Que Dieu tue ta Vidosava ! C'est elle qui m'a brûlé les ailes ; ce qu'il en resta elle l'a noué fixement sous la sangle. Fuis, donc, où tu voudras. »

Quand Momtchilo eut entendu cela, des larmes lui arrosèrent la figure héroïque. Il saute de son cheval gris et en trois sauts il atteint le château, mais il en trouve la porte fermée et barrée.

Se voyant en danger, Momtchilo appela sa sœur Euphrosine :

« — Euphrosine, ma sœur chérie ! Descends-moi un lambeau de toile, pour que je puisse me sauver dans le château. »

La sœur répond à son frère à travers les pleurs :

« — Hélas, mon frère, voïvode Momtchilo ! Comment te descendre un lambeau de toile, puisque Vidosava, ma belle-sœur et ton épouse infidèle, a noué mes cheveux aux piliers ? »

Mais la sœur a le cœur sensible à la douleur, son frère germain lui fait pitié ; elle poussa un cri semblable au sifflement d'un serpent irrité et, d'un effort soudain de la tête et de tout son corps, elle s'arrache les cheveux de sa tête les laissant sur le pilier. Elle ramasse alors un lambeau de toile et le jette en bas du rempart du château. Momtchilo saisit le lambeau de toile et se mit à monter sur le rempart du château. Il était au point de sauter dans la cour, quand son épouse infidèle accourut, une épée tranchante à la main, et coupa la toile au dessus de ses mains. Momtchilo tomba du haut du rempart du château où les serviteurs du roi le reçurent sur les épées et les lances de guerre, sur les hallebardes et les massues de combat. Le roi Voukachine tomba sur lui et le frappa avec sa lance de guerre ; il le frappa droit au cœur vivant, mais le voïvode Momtchilo lui dit :

« — Roi Voukachine ! je te conjure en mourant, ne prends pas ma Vidosava, mon épouse infidèle, car elle te perdra ta tête aussi ; aujourd'hui elle m'a trahi pour toi, demain ce sera toi qu'elle trahira pour un autre. Or, épouse ma chère sœur Euphrosine, ma sœur chérie, elle te sera toujours fidèle et enfantera un héros comme moi. »

En disant cela, le voïvode Momtchilo lutte avec la mort et, avec le dernier mot, il exhale son âme légère.

Dès que le voïvode fut mort, les portes du château s'ouvrirent et Vidosava, la chienne, sortit pour accueillir le roi Voukachine. Elle le conduisit à la tour blanche et le fit asseoir dans les fauteuils d'or, le régala de vin et de liqueur et de toute espèce de dessert royal. Puis la jeune femme se rendit à la garde-robe et fit apporter au roi les vêtements et les armes de Momtchilo. Or, quel aspect singulier ! L'habit qui, à Momtchilo, passa à peine jusqu'aux genoux, Voukachine doit le traîner par terre ; le kalpak de Momtchilo lui tombe sur les épaules ; dans une botte de Momtchilo il met les deux jambes ; dans la bague d'or de Momtchilo tiennent

trois doigts du roi; l'épée de Momtchilo traînait d'une aune après lui; et, quand il mit la cuirasse de Momtchilo, il s'affaissa sous le poids.

Alors le roi Voukachine parla:

« — Hélas, que Dieu me pardonne! Voilà ce qu'a fait la jeune Vidosava, l'infâme! Puisqu'elle a trahi un pareil héros, qui, aujourd'hui, n'a pas d'égal au monde, il est certain que demain c'est moi qu'elle trahira! »

Il appela ses fidèles serviteurs; ils saisirent Vidosava, la chienne, nouèrent ses membres aux queues des chevaux, les chassèrent du haut de Pirlitor et les chevaux la déchirèrent vivante.

Le roi fit détruire le château de Momtchilo, il prit pour femme la sœur de Momtchilo, nommée la belle Euphrosine, l'emmena à Skader-sur-Boïane, la couronna comme son épouse fidèle et eut avec elle des enfants dignes. Il eut Marco et André, et Marco hérita des vertus de son oncle, le voïvode Momtchilo.

LAZARE KOSTITCH.

Lettre de Saint-Pétersbourg.

Saint-Pétersbourg, le 12-24 Septembre 1884.

L'*Histoire de Russie commentée par le peuple*, tel est le titre de l'intéressant article que M. Bèloff publie dans la huitième livraison du *Messager historique*.

Notre littérature populaire présente, comme on sait, un champ fertile pour l'étude de la langue, des mœurs, voire même de l'histoire de notre pays. Sans parler des romances historiques dans lesquelles le peuple a recueilli les faits les plus intéressants de notre histoire ainsi que toutes les personnalités marquantes, chères au cœur russe, nous trouvons encore une catégorie à part de *dictons historiques*, dans lesquels le peuple exprime en une seule phrase brève et caractéristique son opinion sur toute une époque, mettant en relief ses parties les plus saillantes.

M. Bèloff s'est proposé de réunir les dictons populaires à partir des époques les plus reculées afin de démontrer la relation intime qui existe entre les différents événements de notre histoire et ces anciens adages.

Les deux plus anciens dictons que nous possédons indiquent clairement leur origine païenne. L'un d'eux: *Nés dans la fôret, nous adorâmes des bûches*, remonte encore aux temps où nos ancêtres adoraient les dieux qu'ils se créaient dans les bois. L'autre: *Prenons notre petit dieu par son petit pied et jetons-le à terre*, indique sans doute l'époque où le prince Vladimir ordonna de démolir les faux dieux de Kieff et de Novgorod. Quant à celui qui dit: *Poutiata baptisa les habitants de Novgorod avec le fer et Dobrynia les baptisa avec le feu*, la

chronique raconte que lorsqu'on apprit à Novgorod que l'oncle du prince Vladimir, Dobrynia, allait venir pour donner le baptême aux habitants, ceux-ci rassemblèrent un *vétchiè*,[1] où ils jurèrent qu'ils ne le laisseraient pas entrer dans la ville, et qu'ils ne lui permettraient pas de démolir leurs idoles. En effet, lorsqu'il se présenta devant les murs de Novgorod, les habitants vinrent au devant de lui, les armes à la main, après avoir détruit le grand pont qui traversait le Volchoff. Un combat eut lieu, et les Novgorodiens furent obligés de se soumettre, Dobrynia ayant mis le feu à la ville, pendant que son chef d'armée (voïvode) Pontiata détruisait tout sans merci.

La croyance aux pronostics, s'accordant si peu avec l'esprit de notre religion, est aussi un reste des époques païennes. L'histoire explique facilement plusieurs d'entre eux. Ainsi, la crainte que la rencontre d'un prêtre inspire au peuple est due sans doute à la surveillance que les prêtres exerçaient anciennement sur leurs ouailles, afin de les obliger à fréquenter les églises les jours de fête et les dimanches, punissant ceux qui ne se conformaient pas à ce règlement. C'est encore de là que provient le préjugé qui existe contre le lundi, la punition étant ordinairement infligée au lendemain d'une fête. Notre *folk-lore* est tellement riche en croyances païennes, qu'on pourrait leur consacrer un travail séparé; rappelons en passant les nombreux noëls, chantés encore de nos jours, dont l'origine païenne est indiscutable.

Sans nous arrêter davantage sur la période écoulée entre l'introduction du christianisme et l'invasion des Tartares, nous aborderons cette époque lugubre de notre histoire dont le souvenir s'est conservé dans les dictons suivants : *Puisse un méchant Tartare te tomber dans la maison ;* ou bien : *Une visite mal à propos vous ennuie plus qu'un Tartare*; ou bien : *Les honneurs qu'un Tartare vous rend sont pis qu'une calamité. Voisinage de Tzar, voisinage de mort.* Ces paroles se rapportent aux Khans tartares, auxquels nos princes devaient porter eux-mêmes leur tribut sans jamais être sûrs de rentrer sains et saufs au logis. Quant au dicton précédent, on l'attribue au prince Daniel de Galicie, qui, malgré les honneurs rendus à son rang par le Khan de la Grande Horde, s'était néanmoins senti blessé dans son amour-propre de souverain.

Le souvenir de la bataille de Koulikovo s'est conservé dans l'expression : *On dirait que Mamaï a passé par là.* Voici comment le peuple décrit le type mongole ou kalmouk : *Ah, le beau jeune homme au large visage, aux yeux étroits, au nez en pantoufle!*

Les dictons populaires, se conformant en cela encore avec l'histoire, nous démontrent tout le mal causé à la Russie par les Khans de Crimée ; ainsi ils disent : *Le Khan de Crimée et le Pape de Rome* (ces deux paroles riment ensemble), *ont fait le plus de mal à la Rus-*

---

[1] Assemblée populaire.

sie. Les petits russiens disent encore : *Pendant que le Russe emporte au marché cent moutons, le Tartare emmène en Crimée cent petits russiens.* Il existe aussi un grand nombre de chansons décrivant la captivité chez les infidèles.

Les Cosaques ont de tous temps défendu la Russie contre les invasions des autres nations, aussi le peuple s'est-il empressé de définir leur place dans l'histoire et leur physionomie d'hommes et de guerriers. *Le Cosaque*, dit-il, *ne jouit pas de ce qu'il a, mais de ce qu'il compte prendre. La joie du Cosaque commence quand le soleil se couche. La lune est le soleil du Cosaque* (soleil est synonime de joie chez le peuple russe). *Le cheval fait le Cosaque. Le Cosaque est un chien par ses usages. Le Cosaque boit dans le creux de la main et dîne sur le pouce.*

Ces dictons dépeignent toute la vie mouvementée des Cosaques : luttes, pillages et aventures joyeuses.

Nous trouvons le nom des Cosaques intimement lié à celui du grand fleuve qui fut de tous temps le refuge des oisifs, des désœuvrés, des serfs fuyant leurs maîtres, des vagabonds et des aventuriers de toute sorte. Toutes les révoltes ont toujours pris naissance sur les bords du Volga. Razine, Boulavine, Pougatcheff, Yermak Timofféïèff (le conquérant de la Sibérie), ont illustré les provinces arrosées par ce fleuve. Longtemps après Pierre Ier, du temps de l'impératrice Élisabeth, le peuple chantait encore les hauts faits des brigands du Volga. Aussi existe-t-il plusieurs dictons en son honneur. Pour faire comprendre que l'on s'entend en coquineries, on emploie l'expression : *Je viens moi aussi du Volga*, c'est-à-dire : je suis un homme expérimenté, roué.

On dit encore : *Notre mère Volga, la profonde* (le Volga est féminin en russe), *la vaste, la généreuse Volga, mère de tous les autres fleuves.* Le royaume de Kazan avait existé longtemps sur les bords du Volga. Situé sur les confins de notre empire en Orient, ce royaume empêchait le développement de notre commerce. En 1551 il fut conquis par Jean IV, le Terrible, et le peuple dit : *En dépassant Kazan, on enterra la Grande Horde.* En effet, ce fut là le coup de grâce. La conquête de Kazan fut suivie par celle de la Sibérie. En remontant la Kama et la Tchoussovaïa, Yermak *baptisa les indigènes avec sa raquette*, dit le dicton. D'autres, intraduisibles en français, prouvent combien le russe eut à souffrir des petites peuplades de ces localités sauvages.

Nous approchons maintenant du grand, du superbe Novgorod, qui excita dès le commencement le respect et l'admiration de ses voisins. *Qui irait contre Dieu et le grand Novgorod?* disait-on autrefois. *Mourons pour la sainte Sophie et le grand Novgorod. Dieu seul a le droit de juger Novgorod. L'affaire s'arrangera sans que Novgorod s'en mêle.*

Aujourd'hui le peuple répète inconsciemment ces adages, engendrés par l'histoire, ainsi que l'expression : *L'honneur de Novgorod,*

l'âme de Novgorod, qui indique la scrupuleuse honnêteté des commerçants de cette ville. Ceux de Moscou étaient loin d'avoir la même réputation. Leur devise favorite était au contraire : *Pas de marché sans trahison!* L'expression : *Ce n'est pas un seigneur de Novgorod*, (pour dire de quelqu'un que c'est un homme sans conséquence), prouve l'orgueil des seigneurs de Novgorod; orgueil fondé sur le sentiment de la dignité personnelle, et développé par les institutions libres de ce pays. Il est incontestable que le commerce avec les Allemands, uni à la liberté politique, influèrent beaucoup sur le développement de leurs qualités morales. La liaison existant entre Novgorod et Pskoff est exprimée par le dicton suivant : *Notre âme au Volchoff* (fleuve qui traverse Novgorod), *et notre cœur à la Vélikaïa* (fleuve sur lequel Pskoff est située).

En passant de là à l'histoire de Moscou, nous citerons les expressions suivantes : *Moscou ne croit pas aux larmes. Qui veut aller à Moscou doit y laisser sa tête. Pas moyen d'apitoyer Moscou.*

Ces dictons font allusion à l'opiniâtreté déployée par les princes de Moscou dans leur lutte pour le pouvoir suprême. Leur ambition était d'attirer peu à peu toutes les autres principautés sous la domination de Moscou et de faire de cette ville la capitale d'un royaume vaste et puissant. Il faut avouer qu'ils ne négligèrent aucun moyen pour arriver à leurs fins et qu'il leur arriva souvent de manquer d'équité dans leurs rapports avec les autres princes russes. Les abus ne cessèrent qu'avec la solution du problème, c'est-à-dire, lorsque le terrible monarque eut réuni sous son sceptre toutes les terres que ses prédécesseurs avaient convoitées. Aussi comprend-on très bien le sens du dicton : *Moscou est la mère de toutes les autres villes;* traduit en une langue compréhensible, cela veut dire, que Moscou s'est approprié sous main toutes les autres villes, dont elle est devenue la capitale. Moscou s'ornait d'églises (dont le nombre d'après un autre dicton remonte à 40 fois 40), de monuments de toute sorte, et l'on put dire d'elle : *Qui n'a pas vu Moscou, ne connaît pas la beauté*, ou bien encore : *Moscou l'orthodoxe, aux blanches enceintes, aux coupoles dorées.* On dit aussi avec non moins de raison : *Sois ami avec le moscovite, mais aie soin de garder une pierre dans ta poche* (pour te défendre), ou : *La croix nous défendrait du diable, mais un bâton ne saurait nous défendre d'un moscovite*, ou : *Qui va là? — Le diable! — Bon! pourvu que cela ne soit pas un moscovite.* Le petits russiens sortout avaient appris à connaître les moscovites, durant leur lutte avec les Polonais et les Suédois, du temps de Pierre Ier.

La devise de Moscou est : attends-moi! dit le peuple, et la justice de Moscou est toujours en retard ; c'est ce qui donna lieu à l'expression si usitée de *remettre une affaire dans la longue boîte.* Le *très pacifique* tzar Alexis Michaïlovitch, désirant examiner lui-même les requêtes des pauvres gens, avait fait établir dans son palais une longue boîte, où les dites requêtes devaient être déposées ; cependant les affaires, confiées aux mains des boïards n'avançaient que

fort lentement et restaient en suspens des années entières ; de là, l'expression que nous venons de mentionner. C'est ainsi que notre peuple sut définir la position de Moscou parmi les autres villes subjuguées par elle, son accroissement graduel, sa richesse croissante, la physionomie morale de ses habitants — toute son histoire en un mot.

La légende dépeint avec non moins de verité le caractère de Jean-le-Terrible. Voici comment la tzarine Anastasie, dont le peuple a parfaitement saisi les traits principaux, exhorte le tzar avant de mourir :

« Ne sois pas emporté, sois charitable
« Avec tes guerriers, tes serviteurs ;
« Car ils sont ton soutien fidèle.
« Écoute-moi, ô tzar, écoute encore :
« Ne sois pas emporté, mais sois charitable
« Pour tout notre peuple orthodoxe. »

Une autre chanson dit :

« Le peuple de Moscou eut a supporter de vilaines années,
« Car notre tzar orthodoxe devint plus terrible que jamais,
« Et punit sans observer ni justice, ni pitié. »

En examinant attentivement les légendes qui se rapportent à Jean IV, on voit que le peuple ne ressentait ni inimitié, ni haine contre lui, car il comprenait que le tzar, au dire d'une chanson, « voulait débarrasser la capitale de la sédition, » et le peuple désignait sous ce nom les intrigues des boïards, cause de tant de calamités dans notre pays. La lutte du pouvoir suprême avec ces derniers trouva toujours un écho sympatique parmi le peuple. Quand Groznyï s'éloigna de la ville et s'en fut à la Sloboda, [1] il déclara qu'il ne fuyait ni le peuple, ni les commerçants, mais plutôt les nobles et leurs séditions. Et le peuple lui en sut gré. Vers la fin de ses jours, la méfiance du tzar devint tout à fait maladive et personne alors n'eut de quartier.

Le dicton si souvent employé chez nous pour exprimer la surprise devant un événement imprévu : *Voilà, grand'mère, le jour de la Saint-George est arrivé*, indique l'abolition de la loi qui permettait aux paysans de passer librement d'un propriétaire à un autre, une fois par an, à la Saint-George. L'année où Boris Godounoff abolit l'ancienne coutume de la Saint-George (1597), fut aussi celle où l'exclavage prit solidement racine en Russie.

Passons à l'époque, dite *troublée* ou, comme le peuple l'a définie : *licholétïè* (années de malheur). La chanson transmet avec beaucoup de poésie la légende du meurtre du tzarévitch Dmitri :

« Ce n'est pas le vent que l'on entend dans la vallée,
« Ce n'est pas la stipe plumeuse que l'on voit se baisser à terre
« C'est un aigle qui plane dans le ciel ;
« Il regarde d'un œil vigilant le fleuve, la Moskwa,

---

[1] *Aleksandrofskaïa Sloboda* — faubourg de Moscou.

« Il regarde les blancs palais de pierre, les verts jardins,
« Le palais d'or de la grande capitale.
« Ce n'est pas un serpent qui cherche à se glisser ;
« C'est ce chien de couteau qui veut se glisser ;
« Il ne tomba ni sur l'eau, ni sur la terre,
« Il tomba sur la blanche poitrine, sur la poitrine du tzarévitch...
« Car on a tué le tzarévitch Dmitri.
« On l'a tué à Ouglitch,
« A Ouglitch, pendant qu'il jouait. »

Plus loin la chanson dit que « l'épervier (Boris Godounoff), bâtit « au palais un nid pour lui-même et pour ses petits éperviers, » et elle se termine ainsi :

« Ce n'est pas le vent que l'on entend dans la vallée,
« Ce n'est pas . . . . etc. C'est le foudroyant jugement de Dieu
« Qui descend sur la Russie orthodoxe. »

Il y a beaucoup de force et de poésie dans ces quelques mots décrivant si bien la terrible calamité qui fondit sur la Russie dans la personne du faux Dmitri. Le peuple lui donna le surnom de « voleur » ce qui fut tout à fait conforme à la vérité historique, car on désignait autrefois par cette expression non seulement les voleurs de grand chemin, mais encore tous les hommes adroits, rusés, qui s'entendaient à mener leurs affaires.

La figure poétique de la princisse Xénie, fille de Godounoff, ne manqua pas d'éveiller la sympathie du peuple qui lui donne le surnom de « caille blanche » et de « petit oiseau. » Il garda aussi un souvenir reconnaissant aux moines du couvent de la Trinité à Moscou et les immortalisa dans le dicton : *La crosse des moines contre les canons des Polonais.* Le Bayard russe, le chevaleresque jeune prince Michel Skopine-Choïsky a aussi sa place dans l'épopée russe. On sait que la fin prématurée de ce jeune homme fut attribuée à l'envie des boïards qui chargèrent la femme de Basile Choïsky de lui offrir du poison. Nous ne donnons ici que le commencement de la chanson, qui dépeint tout le drame émouvant de sa mort:

« Et notre prince Skopine, Michel Vassilïévitch,
« Le véritable souverain du royaume de Moscou,
« Le défenseur du monde chrétien,
« Et de la Sainte Russie,
« Sortait de son nid, pareil à un faucon,
« Pareil à un blanc gerfaut, etc. »

Les Cosaques arrivèrent du Don et renvoyèrent les Polonais à la maison, dit encore le peuple. En effet, le prince Pojarsky, incapable de retenir plus longtemps le choc de l'ennemi, fit demander aux Cosaques, par l'intermédiaire d'Abraham Palitzine, [1] de lui venir en aide. Les exhortations de Palitzine agirent sur les Cosaques qui fondirent sur le hetman Chodkéwitch et l'obligèrent à se retirer. Les

[1] Supérieur du couvent de la Trinité.

noms de Minine et de Pojarsky se sont conservés dans une chanson qui raconte leur hauts faits. En voici le commencement:

« Dans la vieille ville, ancienne,
« Dans Nijni, la riche et la splendide,
« Il vivait une fois un riche marchand,
« Un riche bourgeois,
« Cosme à la main desséchée.
« Il assembla une armée de gaillards vaillants,
« De gaillards vaillants, de marchands de Nijni. »

Nous ne nous arrêterons pas sur les dictons que l'inimitié traditionnelle avec la Pologne fit naître chez nous. Sans être méchants, les Russes savent très bien remarquer les travers et les ridicules des autres; et dans leurs appréciations sur les Polonais, ils tapent fort et juste.

Le principe de la royauté, introduit par les princes moscovites a pris une racine profonde dans le cœur du peuple, aussi emploie-t-il volontiers les dictons suivants: *Le Tzar sait ce que le peuple pense. Les soupirs du peuple parviennent au Tzar. Le peuple est orphelin sans son Tzar, et de même que le soleil ne peut chauffer tout le monde, de même le Tzar ne saurait contenter chacun*, et autres semblables.

Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige à suspendre nos citations. Nous nous sommes permis de traduire presque mot à mot une grande partie de l'ouvrage de M. Bèloff, persuadés qu'il serait difficile de rendre mieux que lui, et en moins de paroles la signification de ces anciens adages, si expressifs dans leur concision.

LECTOR.

Lettre de Melbourne.

La nouvelle du succès de Beach sur Hanlan, le grand *sculler*, le champion du monde, a dû arriver jusqu'à vous. Hanlan, le redoutable, a enfin trouvé son maître, l'invincible Hanlan a été vaincu à Sydney. Les têtes en sont à l'envers ici; on ne parle que de Beach, de son triomphe inespéré, de son glorieux exploit. Son nom vole sur toutes les lèvres, brille dans tous les journaux; son image est imprimée au *Bulletin*, gazette de la société: c'est le lion du jour. Ce qui redouble leur joie, leur orgueil, à nos bons Australiens, c'est que leurs compatriotes, les *cricketers* se distinguent aussi en Angleterre et portent haut et loin leur renommée. Cette coïncidence, qui est heureuse, flatte beaucoup les Australiens, et leur semble d'un bon augure pour l'avenir. Il est vrai que le vainqueur d'Hanlan est anglais: n'importe. Il s'est établi et vit à Sydney: c'est un colonial, ou du moins il peut passer pour un colonial. Il est étonnant, ce peuple anglais, qu'il vienne de Londres ou qu'il soit né sur les bords du Yarra: feu et flamme pour le travail, mais feu et flamme qui durent; cœur et tête d'enfant pour les jeux,

les jeux de force et d'adresse qui développent les muscles et fouettent le sang. Ils sont Romains, sous ce rapport, pour l'amour des exercices virils et fortifiants, j'entends; c'est là en même temps le côté puéril de leur caractère national. Qu'un Bannerman ou un Spofforth fasse une conférence sur l'art de jouer au *cricket* et de s'en faire des revenus, soyez convaincus, qu'il aura plus d'auditeurs que M. Harper ou le professeur Morris commentant et expliquant Shakspeare, encore que le grand tragique ait aujourd'hui parmi nous son culte, son autel et ses prêtres.

Quoi qu'il en soit, la défaite d'Hanlan aura un long et profond retentissement. Il n'avait qu'à paraître pour vaincre. Les succès lui étaient si habituels, qu'on s'était laissé aller à croire qu'il puisait sa supériorité dans une merveilleuse agilité de corps, ou plutôt qu'il possédait plus de nerfs et de muscles que ses concurrents. Sa couronne passera maintenant sur la tête d'un autre; sa renommée est évanouie. Roi du *rowing*, ou roi parlementaire ou de droit divin, vous êtes tous les mêmes: votre empire, hélas! n'est pas éternel. Si vous n'avez plus la gloire pour vous sourire, vous avez du moins la philosophie pour vous consoler.

Deux autres notabilités se trouvent parmi nous: M. Pallu de la Barrière, gouverneur de la nouvelle Calédonie, qui rentre en France, après une habile et féconde administration; et M. Edmond Colteau, l'aimable touriste qui a donné ses impressions de voyage, si pleines de bonne humeur et de gaîté, dans la *Revue Politique et Littéraire*, et qui est chargé d'une mission importante par le Gouvernement français, celle de visiter les colonies australiennes et autres colonies peu explorées, d'étudier de près leurs ressources et leurs progrès, et de lui présenter ensuite dans des rapports officiels le fruit de ses recherches et de ses observations.

M. Pallu de la Barrière a eu l'honneur de recevoir la visite de M. Service, le premier ministre de Victoria. Vous savez que la question des récidivistes tient au cœur des Australiens; vous savez aussi les démarches que leurs agents à Londres ont été autorisés à faire auprès des autorités françaises pour qu'elles retirassent cette loi administrative. Ils aiment les bons voisinages; mais ils abhorrent les voisinages compromettants et dangereux. Or, il paraît que M. Service s'exprime admirablement dans sa langue maternelle, et M. Pallu de la Barrière est passé maître dans la sienne. Ils n'ont pas pu se comprendre, parce que l'un ne parle pas un mot de français et l'autre le moindre petit mot d'anglais, de sorte que la conférence n'a pas abouti. Mais aussi pourquoi n'ont-ils pas pris d'interprète? Les interprètes sont des gêneurs, et sont parfois terriblement indiscrets.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de formuler un souhait. Lorsqu'un étranger de distinction nous fait l'amabilité de nous visiter, par un motif ou un autre, au fond de notre antipode, il

serait désirable qu'il fût reçu grandement, selon son rang, son mérite et ses œuvres. Français, que la colonie française se multipliât pour lui faire fête et lui laisser une impression durable de sa visite ; Italien, que les Italiens remplissent leur devoir pour honorer leurs grands hommes en voyage. Indépendamment d'une adresse de bienvenue, qu'ils soient les héros de nos bals, de nos banquets, de nos fêtes. Cette colonie naissante, si grande déjà par son industrie et son commerce, n'a eu ni le temps ni l'occasion de faire sa trouée dans les lettres. Nous en sommes encore dans l'enfance des arts : nos gloires coloniales ne jettent pas beaucoup de rayons ; nos célébrités littéraires sont des dilettanti qui promettent ; mais au moins sachons prouver notre joie et notre reconnaissance pour ceux qui nous apportent un souvenir vivant du resplendissement intellectuel de la vieille Europe.

Si la conférence, comme je vous l'ai dit, a échoué, la colonie française de Melbourne a brillamment inauguré son existence. Je dois vous annoncer que quelques Français, résidant ici, se sont réunis au *Cathedral Hotel* et se sont formés en société, il y a deux mois à peine, pour la protection de leurs nationaux. Le président de la société est M. Aucher ; vice-président M. S. Denis. Ils ont célébré le 14 juillet cette fête de la liberté par un banquet splendide, auquel ont assisté plusieurs notabilités de la médecine, de la science et du journalisme.

Les Italiens, saisissant cette bonne idée au vol, ont créé, sous la présidence du Consul d'Italie, une société pareille dans le même esprit de concorde et la même pieuse et féconde sollicitude.

Étaient présents le professeur Binda et autres notabilités italiennes.

Les Allemands possèdent depuis plusieurs années leur *Turn Verein*, où l'amour de leur forte organisation, disons mieux, leur solidarité patriotique éclate à tous les yeux et fait leur puissance et leur honneur. Ils ont donné cet hiver-ci, comme ils le font chaque année, au Palais de l'Exposition, un bal paré et masqué qui est et sera le plus grand événement social de la saison, qui s'apprête à nous dire adieu.

Une autre nouvelle dans le monde où l'on s'amuse : deux artistes remarquables, signor et signora Majeroni, ont été couverts d'applaudissements dans un de nos grands théâtres pour leur interprétation intelligente et savante de *Camille* et autres pièces aimées.

Je vous citais tout à l'heure l'excellent professeur Binda ; et l'on apprendra en Italie avec plaisir, qu'il se propose d'enseigner *gratis* l'anglais aux Italiens qui voudraient émigrer à Melbourne, et qui ne seraient pas familiers à la langue de Macaulay. Notre Gouvernement n'assiste pas l'émigration, mais l'encourage dans certains cas ; il fait toujours bon accueil et cordiale réception à ceux qui, comme les Italiens, apportent avec eux le secret de leur industrie raffinée et de leurs arts supérieurs.

A. Astruc.

MISCELLANÉES

Ivan Tourguénef.

Nous trouvons annoncé dans le dernier numéro du *Livre* que les parents de Tourguénef se préparent à publier le *Journal* où l'illustre romancier notait au jour le jour ses observations et impressions personnelles. On imprimerait aussi sa correspondance, assez compromettante, paraît-il. Le *Journal* paraîtra probablement dans une grande revue russe.

A propos de Tourguénef la *Revue Politique et Littéraire* donne les détails suivants, que nous reproduisons avec la certitude d'intéresser nos lecteurs :

« Lors de son dernier séjour en Russie, Tourguénef avait beaucoup parlé de lui-même, de sa vie et de ses relations, aux amis chez lesquels il demeurait. Ses hôtes écrivirent ses conversations et, après sa mort, ils les ont publiées dans un journal russe. Nous en extrayons les détails les plus curieux.

« La mère de Tourguénef était une femme du XVIIIme siècle, née cinquante ans trop tard. Elle n'admettait ni les idées ni les écrivains postérieurs à 1810. Elle faisait pourtant une exception pour Poushkine; mais elle ne lut jamais rien de son fils.

« Le goût de la poésie russe fut éveillé chez Tourguénef, encore enfant, par un serf de son père. Cet homme l'emmenait au jardin pour lui déclamer la *Rossiade* de Khéraskof. « C'était un de mes plus grands plaisirs, » raconte Tourguénef. Il y eut des passages qu'il entendit jusqu'à cent fois sans se lasser, bien que la *Rossiade* ne soit pas une œuvre récréative.

« Son père avait fait venir un précepteur allemand pour lui enseigner la littérature germanique. Le précepteur arriva accompagné d'un corbeau qu'il portait dans une cage. Toute la domesticité, qui était très nombreuse, se rassembla pour contempler l'étranger et son oiseau. Ce qui étonnait le plus ces bonnes gens, c'est que le corbeau n'était pas un corbeau savant. Alors, à quoi bon? — On commença les leçons. Le précepteur était plein de sensibilité, comme doit l'être un bon allemand. Il voulut lire du Schiller à son élève; mais, dès la première ligne, il commença à pleurer. Son règne fut court. On apprit tout à coup qu'il était bourrelier de son métier et sans aucune éducation; sur quoi on le pria de s'en aller avec son corbeau.

« Le professeur de russe se nommait Dubenski et avait le nez très rouge. Il était très exact. Une fois pourtant il manqua sa leçon,

et, quand il reparut, il était visiblement excité. « Messieurs, dit-il « en forme d'excuses, j'ai manqué mes leçons parce que je me suis « marié ; et, comme on ne se marie ordinairement qu'une fois, j'ai « considéré comme un devoir de m'en donner. »

« En 1850, l'article sur Gogol décida de la destinée de Tourguénef. On sait que ce fut la cause de son exil de Russie et qu'il partagea son temps, depuis cette époque, entre l'Allemagne et la France. A Paris, où il vivait chez des amis, sa journée était réglée comme il suit :

« Je me lève de bonne heure. La matinée est consacrée à recevoir des visites. Je dîne avec mes hôtes. Après le repas, on se « met auprès de la cheminée. J'ai l'air de m'absorber dans mes « réflexions et je fais un petit somme. Je vais au théâtre trois « ou quatre fois l'an. Je ne vais jamais dans les bureaux de jour- « naux. Parmi les écrivains français, je vais voir trois ou quatre « fois Émile Zola, deux fois Victor Hugo, et autant Alphonse « Daudet. J'avais une grande sympathie pour Flaubert et j'allais « souvent le voir; mais ma sympathie s'adressait plus à l'homme « qu'à l'écrivain. Émile Zola, si goûté en Russie, est incontesta- « blement un homme de talent; mais, à parler franc, il ne connaît « rien et ne désire rien connaître en dehors de la littérature fran- « çaise. Avec cela, c'est réellement un homme doué; mais il a son « dada: le naturalisme.

« Victor Hugo, ce chêne colossal, cette personnification du génie « français, est aussi très ignorant des littératures étrangères. Un « jour que nous causions de Gœthe, il me dit qu'il ne pouvait rien « voir d'extraordinaire dans les œuvres de Gœthe, et que *Le Camp « de Wallenstein*, surtout, lui avait déplu. » Je lui fis observer que *Le Camp de Wallenstein* n'était pas de Gœthe, mais de Schiller. « Ça ne fait rien, répondit-il ; Gœthe ou Schiller, c'est la même « chose. Je vous assure que, sans l'avoir lu, je sais ce que Gœthe « ou Schiller ont dit ou écrit. »

Toujours à propos du célèbre romancier russe nous trouvons dans l'*Athénaeum* la nouvelle qu'une comédie inédite de cet auteur, intitulée : *Un mois à la campagne*, vient d'être traduite en allemand, et sera jouée à Vienne, au Habsbourg Théâtre. On a changé, nous ne savons pas pourquoi, le titre de la pièce, qui fera son apparition sur l'affiche sous le nom de *Nathalie*. On croit à un très grand succès ; et M. Adolphe Sonnenthal, l'acteur bien connu et régisseur du théâtre en question, affirme n'avoir lu depuis longtemps de pièce aussi intéressante.

Notice historique sur les grandes épidémies.

Nous trouvons dans la dernière livraison de la *Nouvelle Revue* une étude assez intéressante du docteur Jacques Estienne, sur les grandes épidémies du moyen-âge et des temps modernes. Nous en extrayons les détails suivants dont l'intérêt historique ne sera pas sans attrait pour nos lecteurs, quoiqu'il y ait à rabattre sur bien des chiffres. Nous allons signaler brièvement les principales étapes de deux grandes épidémies, dont l'une est certainement sur le point de s'éteindre et l'autre a tout à fait disparu:

« La première est la peste d'Orient, ou peste à bubon. Il n'y a pas encore bien longtemps, on la croyait originaire de l'Egypte ; elle y serait apparue pour la première fois dans le courant du VIme siècle de notre ère. Mais une savante exégèse de Daremberg et

Hirsch établit péremptoirement que 800 ans avant Jésus-Christ elle avait sévi en Grèce. D'où venait-elle? Peut-être encore de l'extrême Orient. Toutefois les renseignements sont rares et peu explicites. Nous ne pouvons raisonner à cet égard que par analogie ; en tout cas, nous devons renoncer à en établir avec quelque précision l'évolution et la durée. Sous Justinien, en 542, cette peste, supposée nouvelle, est signalée à Péluse dans la Basse-Égypte. Elle passe en Europe, et de là se propage, en moins d'un demi siècle, à tout le monde connu. Jamais on n'avait assisté à un fléau plus terrifiant. Procope raconte qu'elle fit périr à Constantinople plus de 10,000 personnes en un jour. « Elle se répandit bientôt dans la Ligurie, « dans les Gaules, dans l'Espagne, d'où elle fut portée à Marseille « en 588 par un navire infecté. Cette importation est notée d'une « façon expresse par Grégoire de Tours : « L'épidémie envahit le « centre de la France, et la mortalité fut si considérable qu'on ne « put fixer le nombre des victimes. Les cercueils et les planches « étant venus à manquer, on enterrait dix corps et même plus dans « la même fosse. »

« Après soixante ans de sévice, le mal s'apaise et disparaît. Il fait encore quelques apparitions, à l'époque des Croisades; puis, au mois de novembre de l'année 1347, il éclate avec plus de violence encore que la première fois. On suppose que la peste avait été ramenée par les Mongols (?) en Sicile, et qu'elle s'était égarée en Italie, en Grèce, à Chypre, à Malte, avant de pénétrer en France. Quoi qu'il en soit, peu de temps après son arrivée à Marseille, elle s'établit en quelques jours dans toutes les villes environnantes, comme les épidémies cholériques contemporaines; d'abord, elle frappe Avignon, puis Narbonne, s'étend à toute l'Espagne, gagne en quelques semaines Paris, Londres, le Jutland, la Norvège, la Pologne, l'Autriche, ravage Vienne et Francfort, et, revenant sur ses pas, envahit la Belgique en l'année 1349. L'année suivante, elle parvenait en Russie ; on prétend qu'il ne resta plus que quinze habitants à Smolensk. Elle fit à Florence 60,000 victimes, à Venise 100,000, à Marseille 16,000 en moins d'un mois, à Vienne 70,000, à Paris 50,000, à Londres 100,000. Dans ces trois années, de 1347 à 1350, l'Europe perdit 25 millions d'hommes, le quart de ses habitants. (???)

« C'est cette épidémie, unique en son genre, qu'on a appelée la peste noire. L'intensité exceptionnelle qu'elle avait montrée, sa courte durée, quelques symptômes qu'on n'avait jamais observés jusqu'alors, la firent considérer comme une maladie nouvelle et tout à fait indépendante de la peste d'Orient. On l'avait nommée *peste*, cependant ; mais ce mot avait, à cette époque, une signification très compréhensive ; on l'employait pour désigner toutes les maladies aujourd'hui qualifiées d'épidémiques ou infectieuses, c'est-à-dire celles qui présentaient le caractère *pestilentiel*. Les épidémiologistes actuels ne mettent pas en doute son identité de nature avec la peste de Justinien ; et, si elle se traduit en clinique par quelques phénomènes tels que les gangrènes du poumon, qui font défaut dans la première, c'est uniquement en vertu de son caractère de putridité plus prononcée ; on voit de même, dans la variole noire, se produire des hémorragies qui manquent dans la variole ordinaire. Mais ce n'est qu'une différence de degré ou de forme; le principe infectieux est toujours identiquement le même.

« Pendant les siècles qui suivirent, la peste fit encore en Europe quelques apparitions, généralement moins effrayantes. En 1665, cependant, elle fut cruelle pour Londres. On la vit encore à Marseille en 1720, en Égypte en 1798 et 1800. Au XIXme siècle, elle tenta un retour offensif en Europe par Malte, Odessa, Bukarest, de 1812

à 1814. Mais elle n'alla pas plus loin. En 1815, dans un pays circonscrit entre le Guzrate et les versants de l'Himalaya, elle fit explosion tout à coup, avec une gravité et une allure symptomatique qui rappelaient de tous points la trop célèbre peste noire. Dans ce pays où la peste à bubons est à peu près endémique, elle prit alors le caractère épidémique et le conserva dans une grande partie des possessions anglaises jusqu'en 1821. Deux fois encore elle manifesta les mêmes tendances, en 1836 (peste de Pali) et en 1852, mais avec une gravité toujours décroissante. A la fin de l'année 1858, une nouvelle épidémie prit naissance, à huit lieues de distance de Benghazi sur la côte tripolitaine, c'est-à-dire bien loin du Nil, d'où elle nous était toujours venue jusqu'alors. Ce ne fut, d'ailleurs, qu'une courte apparition. Enfin, en 1871, elle passa encore de l'Inde dans le Turkestan, où les cordons sanitaires parvinrent à la contenir. Ainsi, de siècle en siècle, la peste, cet épouvantable fléau qu'on hésitait jadis à appeler par son nom, devient de moins en moins redoutable. Peut-être disparaîtra-t-elle bientôt pour toujours ?

« Tel a été le cas de la peste d'Athènes. « Je montrerai ce qu'elle « a été, dit Thucydide, afin que si elle revient jamais, en retrou- « vant les symptômes que j'aurai signalés d'avance, on la puisse « reconnaître, et je vais les décrire après en avoir été moi-même « atteint et les avoir vus chez les autres malades. » Fort heureusement, l'occasion ne s'est pas présentée de constater à nouveau les symptômes signalés par Thucydide ; hormis la relation très incomplète de l'épidémie qui survint à Rome à la fin du Ier siècle, il a été impossible de retrouver la peste d'Athènes parmi toutes celles qui ont sévi au moyen-âge. Voilà donc, — si le principe infectieux de cette maladie résidait dans une espèce vivante, — voilà donc une espèce disparue. Mais d'autres la remplacent. Le choléra, pour la rapidité de sa marche et la brutalité de ses coups, est devenu de nos jours, et à l'heure actuelle en particulier, l'espèce morbide la plus redoutée. Son histoire est la mieux connue. Parti de Jessore, dans l'Inde, en 1817, avec la violence et l'impétuosité d'un ouragan, il fond d'abord sur la Perse, la Tartarie, l'Asie Mineure, puis il envahit la Russie, la Pologne, l'Allemagne, l'Angleterre, et nous arrive en France, pour la première fois, vers les derniers jours de l'année 1831. Dans notre pays, l'épidémie à ses débuts ne se répandit pas avec une grande vitesse en particulier dans les environs de Calais, par où elle était entrée ; c'est seulement au mois de février suivant que l'on observa, dans Paris même, quelques décès occasionnés par une maladie analogue au choléra, la cholérine, et que l'on peut considérer comme une variété du choléra, généralement moins grave que celui-ci. Tout d'un coup, le 26 mars, « quatre personnes furent attaquées et moururent en peu d'heures: « la première était un cuisinier du maréchal Lobau, demeurant rue « Mazarine ; la seconde, une petite fille, rue du Haut-Moulin (cité); « la troisième, une marchande ambulante, rue des Jardins-Saint- « Paul (quartier de l'Arsenal); la quatrième, une marchande d'œufs, « rue de la Mortellerie (quartier de l'Hôtel-de-Ville). Du 31 mars « au 1er avril, l'épidémie se répandit par toute la ville ; le 3 avril, « le nombre des morts allait à plus de 100 ; le 9, 814 personnes « périrent ; enfin, dix-huit jours après l'invasion du fléau (14 avril) « on comptait 12,000 à 13,000 malades et 7,000 morts. [1] » Henri Heine, dans ses *Lettres de France*, fait, a propos du début de cette

[1] LITTRÉ, *Médecine et Médecins*, pages 187 et 188.

épidémie, un récit dont on peut contester l'authenticité, qui peint à merveille l'aspect de Paris et l'état des esprits dans ces premiers jours néfastes : « On s'était préparé avec d'autant moins de soin « contre le fléau, qu'on avait reçu de Londres la nouvelle qu'il « n'avait enlevé que peu d'individus, proportionnellement. On pa- « rut même d'abord avoir pris le parti de s'en moquer, et l'on pensa « que le choléra, ainsi que les autres grandes réputations, se ré- « duirait ici à peu de chose. Il ne faut donc pas trop en vouloir à « cet honnête choléra si, dans la crainte du ridicule, il eut recours « à un moyen que Robespierre et Napoléon avaient trouvé efficace, « et si, pour se faire respecter, il décima le peuple. Par la grande « misère qui règne ici, par l'immense malpropreté qu'on y trouve « ailleurs que dans les classes les plus pauvres, par l'irritabilité du « peuple, surtout par sa légèreté sans bornes, par le manque total « de dispositions et de mesures de prévoyance, le choléra devait « s'étendre avec plus de promptitude et d'horreur qu'en aucun au- « tre lieu. Son arrivée fut officiellement notifiée le 29 mars, et, « comme c'était le jour de la mi-carême, qu'il faisait beau soleil et « un temps charmant, les Parisiens se trémoussèrent avec d'autant « plus de jovialité sur les boulevards, où l'on aperçut même des « masques qui, parodiant la couleur maladive et la figure défaite, « raillaient la crainte du choléra et la maladie elle-même. Le soir « du même jour, les bals publics furent plus fréquentés que ja- « mais ; les rires les plus présomptueux couvraient presque la mu- « sique éclatante ; on s'échauffait beaucoup au chahut, danse peu « équivoque ; on engloutissait à cette occasion toutes sortes de « glaces et de boissons froides, quand, tout à coup, le plus sémil- « lant des arlequins sentit trop de fraîcheur dans ses jambes, ôta « son masque, et découvrit à l'étonnement de tout ce monde un « visage d'un bleu violet. On s'aperçut tout d'abord que ce n'était « pas une plaisanterie, et les rires se turent, et l'on conduisit bien- « tôt plusieurs voitures de masques du bal immédiatement à l'Hôtel- « Dieu, hôpital central, où, en arrivant sous leurs burlesques dé- « guisements, le plus grand nombre moururent. Comme, dans le « premier moment d'épouvante, on croyait à la contagion et que « les anciens hôtes de l'hôpital avaient élevé d'affreux cris d'effroi, « on prétend que ces morts furent enterrés si vite, qu'on ne prit « pas le temps de les dépouiller des livrées bariolées de la folie, et « qu'ils reposent dans la tombe gaiement, comme ils ont vécu. »

« Ces notes, recueillies au jour le jour, ont leur petite valeur historique, comme la célèbre préface du *Décaméron* de Boccace. La suite du récit démontre que Heine ne tarda pas lui-même à prendre la chose au sérieux. Il s'écoula même plus d'une année avant que la panique se calmât. En effet, le choléra avait coûté 110,000 hommes à la France. Quatre fois encore depuis cette époque il est revenu parmi nous ; les deux dernières se sont signalées par une intensité beaucoup moindre. En 1865, la marche générale de l'épidémie a présenté une grande analogie avec celle de l'épidémie actuelle, du moins jusqu'à l'heure où nous rédigeons ces lignes. Mais il n'y a pas à douter que, malgré cette similitude dans le lieu d'apparition, l'évolution et le mode d'extension du fléau, le pronostic à porter aujourd'hui soit encore moins sévère que dans l'épidémie précédente. En 1873, vers la fin du printemps, le choléra, importé du Havre, s'est déclaré inopinément à Paris. Il n'y a séjourné que quelques semaines et n'a fait qu'un très petit nombre de victimes. Sa disparition fut aussi soudaine qu'inespérée. »

Alexandre Dumas fils fabuliste.

C'est l'*Intermédiaire* qui exhume une fable du célèbre auteur dramatique, parue en 1851 dans un recueil périodique intitulé : *Les Muses de la mode.*

Nous la reproduisons à titre de curiosité et parce que la date de son apparition lui donne à peu près la saveur de l'inédit.

LA MODE ET LA VÉRITÉ.

Allégorie.

Un jour la Vérité demandait à la Mode:
Pourquoi donc te couvrir de tant de falbalas?
Cela ne sert à rien. Vois, moi, je n'en mets pas;
Je m'en vais toute nue, et c'est bien plus commode.
— Oui; mais ce sans-façon te vaut bien des ennuis,
Lui répondit la Mode, et, quoique belle et forte,
Quand tu vas chez quelqu'un en sortant de ton puits,
Rien que sur ton costume il te met à la porte.

Nouvelles expériences d'aérostation.

Nous trouvons dans *La Natura* les détails d'une seconde expérience faite par MM. Renard et Krebs, et en même temps la nouvelle de deux essais couronnés de succès, faits à Kiel avec un aérostat dirigeable, par le docteur Woelfert.

L'expérience des deux officiers français a eu lieu à Paris dans le parc de Chalais, en présence du ministre de la guerre, M. Campenon, et d'autres notabilités.

Le ballon, prêt dès le matin, lâcha ses amasses à cinq heures de l'après-midi. En ce moment le vent avait une vitesse de 7 kilomètres à l'heure. L'aérostat s'est d'abord élevé jusqu'à 400 mètres de hauteur, puis il a manœuvré dans plusieurs sens, visant plusieurs fois de bord, à gauche et à droite, décrivant des courbes et des circonférences de cercle, etc. Après quoi, il s'est rapproché du point de départ, malgré un fort vent debout qui soufflait de l'est. Cette première partie de l'expérience avait donc complètement réussi. L'hélice fut stoppée et l'aérostat se dirigea vers Veligy qui était le point d'arrivée. Malheureusement, lorsqu'on fut à la hauteur de ce lieu, une des piles motrices cessa de fonctionner, et le capitaine Renard jugea qu'il était opportun de descendre. La descente fut accomplie sans grandes difficultés mais avec une extrême rapidité.

En somme, de nouveau un très beau résultat, qui aurait été un succès complet sans le dégât de la pile motrice.

Voici maintenant la note insérée dans la même publication scientifique sur les expériences de Kiel, avec le ballon du docteur Woelfert:

« L'aérostat peut être dirigé en tous sens; comme celui de MM. Renard et Krebs, il présente la forme d'un cigare: il a 500 mètres cubes de volume et peut porter un chargement, variant de 350 à 800 kilogrammes, suivant qu'il a été gonflé avec le gaz ordinaire d'éclairage, ou avec de l'hydrogène pur. Dans chacun des deux voyages accomplis et dont un a duré deux heures et demie, le docteur Woelfert a pu marcher à son gré contre le vent.

« L'inventeur vient de commander un moteur de la force de cinq chevaux à la maison Schwarz Koseff, de Berlin; il est aussi en correspondance avec l'Amirauté pour obtenir qu'on établisse une usine d'aérostation à Kiel. »

BULLETIN DES LIVRES

Domenico Carutti: *Il Conte Umberto I* (Biancamano) *e il Re Ardoino*, ricerche e documenti di Domenico Carutti. (Roma, Ermanno Loescher, 1884). — Ce livre précieux est dédié au quatrième prince qui porte le nom d'Humbert, au 41me comte de Savoie, au 23me duc de Savoie, au 9me roi de Sardaigne, au second roi d'Italie. Les ancêtres comptent pour quelque chose dans la maison de Savoie; on ne vient pas impunément de si loin, ni de si haut, ni par une série aussi glorieuse de héros. Le fait est que l'héroïsme qui chez les autres princes est souvent une grande vertu voulue et recherchée, dans les princes de Savoie elle nous remplit d'admiration par la sublimité avec laquelle elle sait se maintenir naturelle et presque nécessaire. On dirait, en effet, que l'on ne peut être prince de Savoie sans être un héros. Le roi d'Italie, pour le moins, l'a témoigné plusieurs fois, à Custozza, à Vérone, à Casamicciola, et dernièrement à Naples. Et après avoir accompli ses actes héroïques, qu'il appelle simplement des devoirs, quelle noblesse dans cette sincérité avec laquelle il refuse les honneurs du triomphe, que le peuple lui décrète !

Les vertus du roi Humbert lui appartiennent bien; mais on ne peut se les expliquer entièrement qu'en lisant attentivement cette admirable histoire qui est l'histoire de la maison de Savoie. Un illustre historien piémontais, le baron Carutti vient de nous mettre sous les yeux les deux pages les plus anciennes de cette histoire, en nous racontant ce que l'on sait du premier comte de Savoie et du premier roi d'Italie. Rien n'avait été écrit de plus complet sur ce sujet, et il est bien à craindre qu'il ne reste plus rien à espérer. Tout ce que l'on pouvait apprendre par les documents sur le premier Humbert et sur le roi Hardouin, le baron Carutti nous l'a appris; nous n'avons qu'à le suivre attentivement. La critique de l'histoire n'aura rien à redire sur la méthode de l'auteur, qui n'a pas oublié les Muses (c'est pourquoi il a pu devenir l'un de nos écrivains les plus élégants), mais qui, dans ses recherches historiques, s'est toujours montré consciencieux jusqu'au scrupule. Ce qui appartient donc à la légende, il le renvoie à la légende, et il fixe pour l'histoire les seuls faits qui ne peuvent plus être contredits. Ce qui en reste dans l'histoire de la maison de Savoie est encore si glorieux que l'on doit se réjouir des résultats auxquels la critique historique la plus consciencieuse est arrivée. Dès sa première page l'auteur lui-même

nous résume ces résultats, en ce qui concerne le comte Humbert: « Humbert Ier, que les chroniques appellent *aux blanches mains*, comte d'Aoste et fondateur, en l'année 1025, de la plus ancienne dynastie qui règne aujourd'hui en Europe; puisqu'aucun souverain, à l'heure qu'il est, ne régit une terre qui ait appartenu à ses ancêtres au commencement du XIme siècle. Il semble être né vers l'année 980 et mort après l'année 1050. Il fut de grande naissance, issu d'ancienne famille, dévoué à l'empereur, conêtable du royaume de Bourgogne; l'on verra qu'il était parent des rois de la descendance de Rodolphe, et par conséquent de l'empereur Henri II. Il remporta une victoire sur les ennemis de Conrad-le-Salique, devenu roi de Bourgogne. Il fut témoin des trente-neuf ans de l'inepte Rodolphe III, dont il fut ministre; il occupa la première place sous Conrad, et il la garda sous l'empereur Henri III. Dans sa première jeunesse il avait vu tout près de lui Othon-Guillaume, descendant des rois d'Italie, se refaire un état dans les comtés de Bourgogne et de Mâcon, et ensuite disputer le duché de Bourgogne au roi de France; il vit sur le trône de la petite France Hugues Capet. Il entendit qu'en Italie le roi Hardouin s'était levé pour tomber et se relever, et achever enfin ses jours dans un monastère; il mourut ayant eu la joie de voir son fils Odon marié avec la comtesse Adélaïde qui lui portait en dot le domaine de Turin et le titre de marquis d'Italie. » Quel beau présage pour le futur royaume d'Italie! et comment ne pas admettre qu'avec un pareil commencement tous les princes de Savoie devaient songer à devenir princes d'Italie? Ils ont certainement employé beaucoup de temps et des grandes vertus pour le devenir, mais il est maintenant à espérer qu'ils resteront sur le trône d'Italie au moins autant de siècles qu'ils ont travaillé à le mériter. L'historien trouvera dans le livre de monsieur Carutti des pages d'un intérêt historique saisissant, d'autant plus attrayantes que toutes les affirmations de l'illustre historien piémontais sont appuyées sur des documents authentiques, l'auteur ayant eu grand soin d'éliminer dans son récit tout ce qui était simplement conjectural.

Théodore Stanton, M. A.: *The Woman Question in Europe*, (G. P. Putnam's Sons, New-York, 1884). — Voici un livre assez intéressant et qui aurait pu l'être bien davantage, si l'excellente idée qu'a eue l'éditeur, M. Stanton, avait été mieux comprise par tous ceux dont il a recherché la collaboration. Il s'agissait de présenter au public dans un recueil d'essais originaux l'histoire et la situation actuelle de ce que M. Stanton appelle la question de la femme dans les principaux pays d'Europe. Or, pour mettre ensemble les matériaux d'un pareil ouvrage il fallait ou connaître à fond la langue, l'histoire, les lois, les mœurs de chaque pays ainsi que le génie et le caractère de chaque peuple, ou bien s'adresser pour chacune de ces notices

à quelqu'un qui fût capable de fournir, avec largeur de vues, exactitude et compétence son appoint à l'édifice. M. Stanton s'en est tenu à ce dernier parti et en cela il a eu raison. En outre, pensant qu'il y avait dans chaque pays des femmes à l'esprit élevé et cultivé, et que personne mieux qu'une femme du XIXme siècle ne pouvait parler des femmes, dans le passé, le présent et même dans l'avenir, M. Stanton s'est adressé uniquement à des femmes; et en cela le résultat nous semble lui donner tort en partie. Car, exception faite de quelques notices dues à des plumes célèbres et à des intelligences de premier ordre, nous trouvons la plupart de ces essais ou manqués, ou insuffisants, ou inexacts, ou même incorrects. Nous disons incorrects; et nous pourrions facilement relever des erreurs impardonnables, surtout dans quelques-uns des noms cités.

Parmi ces essais, un des plus réussis par la justesse des faits et la hauteur des vues, bien qu'un des plus courts, est celui de cet illustre écrivain qui s'appelle Dora d'Istria, et qui écrase sa voisine parlant sur le même sujet. L'article sur la France, dû à M. Stanton lui-même, ne manque pas d'intérêt, quoique l'auteur cite dans le nombre des noms manquant d'autorité dans la question, et en oublie d'autres bien plus importants. Creuse et gonflée de rhétorique est la préface de Miss Cobbe. Par contre l'article de Mrs Henry Fawcett est fort bien fait, ainsi que celui de Mrs William Grey. Intéressant, quoique très incomplet, celui de Mlle Marie Zébrikoff. Nous trouvons aussi que l'ordre dans lequel sont classées ces notices n'est point des mieux entendus. Bref, c'est un livre à lire, mais qui donne le regret d'avoir entre les mains une œuvre manquée. Le dernier numéro de l'*Athénaeum*, où ce volume est longuement analysé, confirme nos appréciations.

Émile Zola: *Les Mystères de Marseille*, (G. Charpentier, Paris, 1884). — C'est une nouvelle édition du premier roman qu'ait écrit l'auteur de l'*Assommoir*. S'il n'était pas signé et reconnu par le célèbre romancier on aurait de la peine à croire qu'il est sorti de sa plume. Il offre néanmoins un intérêt particulier en ce qu'il témoigne d'un talent déjà remarquable à cette époque, et qu'il permet de se rendre compte des commencements de sa manière et de ce qu'il aurait fait s'il avait voulu suivre les errements ordinaires. L'ancienne édition publiée à Marseille autrefois, est aujourd'hui introuvable. La nouvelle édition est précédée d'une préface inédite de l'auteur, où il explique le but qu'il poursuit en permettant de rééditer *Les Mystères de Marseille*.

Juliette Adam: *La patrie hongroise*, (Paris, *Nouvelle Revue*). — Livre à peu près improvisé, et cependant parfaitement renseigné sur l'intéressant pays que l'illustre voyageuse vient de parcourir. Madame Adam n'a passé que deux semaines en Hongrie; ces deux semaines lui ont suffi pour écrire un livre non seulement attrayant et plein de char-

mes, et enlevé d'une plume élégante et facile, mais aussi très nourri. On dirait que l'auteur a tout vu, tellement elle a bien vu. Mais on ne s'en étonnera point lorsqu'on saura qu'elle a causé en Hongrie avec Liszt, le grand compositeur, avec Jokaï, le célèbre romancier, avec Pulszky, le plus spirituel des savants, le plus savants des hommes d'esprit, avec Gyulaï, l'éminent poète et critique, et avec un certain nombre d'hommes politiques intelligents. Inutile de dire que toutes ces pages témoignent, avec éloquence, de la plus grande sympathie pour cette noble et si chevaleresque race magyare. Si madame Adam a été fêtée en Hongrie, elle a maintenant par ce livre bien payé l'hospitalité qu'elle a reçue des Magyars. Monsieur Tissot avait cherché et trouvé en Hongrie surtout des Tsiganes. Madame Adam a mieux fait : elle a fait causer les Magyars. Beaucoup d'esprit hongrois est donc passé dans son livre, auquel l'auteur ajoute un charme nouveau pas des descriptions ravissantes. On doit donc souhaiter que l'illustre directrice de la *Nouvelle Revue* voyage souvent, puisque tel est le fruit de ses voyages. La Grèce et la Hongrie ont déjà eu leur tour. A quand un voyage de madame Adam en Italie ?

Francesco Dini : *Della ragione delle lettere*, introduzione allo studio della letteratura italiana. (Firenze, Paravia). — L'auteur est un philosophe et un critique distingué. Sous le titre : *Della ragione delle lettere*, il nous offre un aperçu de toute l'histoire littéraire. La quantité de livres que M. Dini a dû parcourir avant d'écrire ce volume est incroyable, et le parti qu'il en tire est souvent inattendu. L'auteur possède quelque-unes des qualités qui distinguaient comme écrivain le grand philosophe et homme d'état Gioberti ; un style copieux, une abondance de langage, qui n'est, cependant, jamais vide de sens, mais en même temps, une digression continuelle pour suivre tour à tour le jeu brillant de l'imagination où céder à la tentation de faire de la polémique à propos de tout, et quelquefois contre des ennemis imaginaires, contre des moulins à vent. Une foule d'observations fines et justes ; mais aussi trop souvent des boutades et un manque de mesure regrettable. Lorsqu'il part, l'auteur ne semble pas se rendre bien compte du but auquel il désire nous conduire, ni des chemins par lesquels il veut que nous y arrivions. Il aurait donc bien fait de laisser à son livre le premier titre auquel il avait songé : *Discorso di letteratura*. Mais peu importe le titre ; si le lecteur a patience et ne craint pas de se casser les jambes en courant après son guide hors des chemins battus, à travers champs et ravins, il peut s'attendre à cueillir quelque fleur parfumée et quelque fruit substantiel. Mais qu'il ne soit pas pressé d'arriver, ni doit-il jamais demander à son guide où il lui sera permis de s'arrêter. Dans cette course érudite à travers les livres, il n'y a pas de halte et pas d'issue, mais il se peut qu'on en revienne avec une provision de connaissances utiles qu'il vaudra la peine de garder.

TABLETTES HISTORIQUES

23 Septembre. — On écrit de Paris que le général Campenon a préparé le projet pour l'organisation d'un corps d'armée colonial. La dépense annuelle serait de quatre millions de francs. En Chine on détruit les églises catholiques; plus de six mille chrétiens se trouvent sans asyle. — On télégraphie de Londres que le mudir de Dongola confirme la nouvelle de deux victoires remportées par Gordon pacha, le 24 juillet et le 30 août. Le siége de Kartoum est levé. — A Bruxelles un manifeste du bourgmestre dit que le devoir de tout bon citoyen est d'obéir à la loi sur l'instruction, et que les prochaines élections communales fourniront des armes légales pour la combattre. — Assez bonnes nouvelles du choléra à Naples. Par contre il augmente de nouveau à la Spezia et s'étend dans les provinces. On signale plusieurs cas à Gênes.

24 Septembre. — A Paris on a reçu la nouvelle officielle que tous les Français qui résidaient à Pékin ont laissé la ville. — Du Caire on annonce que les commissaires de la caisse spéciale de la dette publique ont présenté hier une protestation contre la suspension de l'amortissement. — On télégraphie de Londres que le comte Herbert de Bismark est arrivé le 22 courant et a été à Abergwilly pour rendre visite au prince de Galles. — Le *Times* reçoit la nouvelle que les Chinois font des préparatifs pour barrer le passage de Woo-Suny. — La loi sur l'enseignement a été promulguée avant-hier en Belgique. Il y a eu quelques troubles à Bruxelles. — L'état sanitaire n'a pas sensiblement changé depuis hier.

25 Septembre. — Des nouvelles de Berlin annoncent que le prince de Bismark a eu une longue entrevue avec M. de Courcel, à qui il a donné l'assurance des meilleures dispositions de l'Allemagne pour la France. — De Londres on télégraphie que d'après le journal chinois *Shenpao* la nouvelle des victoires françaises à Ke-Lung serait absolument fausse. — A Kiew, par suite de désordres éclatés à l'université, on a défendu les réunions dans les rues, et l'ouverture des cours a été renvoyée au 29 courant. — Des lettres de Gordon pacha confirment les dernières nouvelles sur la retraite des rebelles et sur la libération de Kartoum. — Il y a eu de nouveau quelques troubles à Bruxelles. — L'état sanitaire se maintient à peu près stationnaire; sauf à la Spezia ou le fléau continue ses ravages dans de désolantes proportions.

26 Septembre. — On télégraphie de Vienne en date du 25: La nouvelle donnée par la *Politisch Correspondenz* que la Russie a fait adhésion à la protestation de l'Allemagne, de l'Autriche et de la France contre la suspension de l'amortissement de la dette égyptienne est exacte. Cette adhésion a déjà été envoyée au représentant russe au Caire.

On croit que l'adhésion de l'Italie suivra bientôt. — On écrit officiellement de Constantinople que le czar et le sultan échangeront solennement des décorations. — A Londres, la souscription du lord Major au bénéfice des cholériques d'Italie a atteint le chiffre de 700 livres sterling. — Pendant que le choléra diminue à Naples, bien qu'il soit encore terrible dans les environs, on annonce de Gênes la triste nouvelle qu'il vient d'éclater dans cette dernière ville. Dans les dernières 24 heures on a signalé déjà plus de 80 cas.

27 Septembre. — Sous toutes réserves, bien que provenant de bonne source, nous prenons note de cette dépêche officieuse venant de Paris: L'inaction dans le Tonkin et dans les mers de Chine, dit la dépêche, provient du désir de M. Ferry qui veut attendre, dit-on, le résultat de négociations entamées avec le prince de Bismark pour une médiation de sa part avec la Chine. — Les journaux anglais officiels démentent que les relations entre les Gouvernements français et anglais soient tendues et affirment que l'entente est aussi cordiale que possible. — A Bruxelles on a sequestré un grand nombre de manifestes révolutionnaires, d'armes et de munitions. On prévoit de nombreuses arrestations. — La santé publique continue à s'améliorer à Naples, mais non pas à Gênes, où les cas de choléra se font plus nombreux.

28 Septembre. — On télégraphie de Paris que la protestation séparée de l'Italie dans la question de la dette égyptienne est considérée comme une sorte de sanction pour les agissements de l'Angleterre. La nouvelle étant de source française et par conséquent préjugée dans les conséquences, nous croyons devoir faire des réserves pour ce qui est de ces mêmes déductions. — On mande de Mexico par dépêche que le Congrès a proclamé M. Porfirio Diaz comme président de la république. — On télégraphie d'Alexandrie au *Times* qu'un changement de cabinet est imminent en Égypte. L'*Agence Reuter* reçoit également d'Alexandrie la nouvelle que la protestation des puissances pour la suspension de l'amortissement de la dette a produit une crise dans le cabinet. — On a de meilleures nouvelles de Gênes; à Naples aussi le choléra continue à décroître.

29 Septembre. — Pendant qu'à Paris on parle vaguement, sans préciser et sans indiquer les sources d'information, d'une alliance anglo-italienne, on mande de Londres qu'un accord entre l'Angleterre et l'Allemagne sur les questions égyptiennes et coloniales est un fait accompli. Le comte Herbert de Bismark, hôte du prince de Galles, aurait été chargé des négociations sur toutes ces questions. — A Paris, M. Ferry a communiqué au Conseil des ministres des dépêches de l'amiral Courbet annonçant une action imminente. — On télégraphie du Caire que le général Wolseley est parti pour Wadi-Halfa avec son état-major. — L'état sanitaire s'améliore dans toute l'Italie. On est fort préoccupé de la crise commerciale que subit la ville de Naples.

30 Septembre. — A Bruxelles on a fait une ovation au bourgmestre de la ville. Celui-ci a remercié pour le buste qu'on lui a offert. — La *Standard* reçoit du Caire la nouvelle que la crise ministérielle n'aura point lieu. — On télégraphie de Kartoum au *Times* que les nouvelles des victoires de Gordon pacha sur les insurgés sont exactes. — A Budapest a eu lieu l'ouverture du Parlement. Le discours de la Couronne met en relief la nécessité de la réforme de la Chambre des Seigneurs et du règlement de la question des Portes de Fer. Il parle des rapports intimes qui unissent l'Autriche-Hongrie à l'Allemagne et des bonnes relations avec les autres puissances. — On signale une récrudescence du choléra à Gênes et à la Spezia. A Naples la situation améliore toujours.

1er Octobre. — On mande de Paris par dépêche que les Chambres seront convoquées le 14 octobre. On assure que dans le dernier Conseil des ministres, M. Ferry a fait une relation des négociations en cours avec l'Allemage et a donné l'assurance des bonnes dispositions du prince de Bismark. — L'*Agence Reuter* reçoit de Tien-Tsin la nouvelle suivante : « On espère en une solution pacifique. On dit que l'impératrice de la Chine a décidé de conclure la paix avec la France. » — On mande de Lima par dépêche que les troupes du Gouvernement ont été battues à Pacasmay. Le général Puga a, dit-on, occupé Truillo ; les généraux Caceres et Canevaro auraient occupé Arequipa. — Toujours assez bonnes les nouvelles de la santé publique.

2 Octobre. — Voici trois dépêches assez contradictoires mais que nous transcrivons, car elles émanent de sources officielles ou officieuses :

1. New-York, 30 septembre. — Le consul de Chine vient de publier un manifeste où il annonce que d'après les dépêches officielles la conclusion de la paix, ou d'un armistice entre la France et la Chine, est chose probable. Les Chinois peuvent donc rentrer en Chine en toute sécurité.

2. Le *Temps* et des informations puisées aux bonnes sources affirment que l'amiral Courbet est sur le point d'entreprendre de nouvelles opérations de guerre.

3. Londres, 30 septembre. — Un décret impérial ordonne au vice-roi de Canton de publier une proclamation qui encourage à combattre les troupes françaises, mais qui défend l'empoisonnement des eaux et des vivres.

Les nouvelles sanitaires se maintiennent assez bonnes.

3 Octobre. — On mande de Paris que le télégraphe entre Hong-Kong et Hai-Phong est interrompu. — A Bruxelles il y a eu hier une imposante démonstration à l'occasion du départ de M. Marchi, le républicain corse bien connu, expulsé du territoire belge. La foule l'a accompagné à la gare en chantant la *Marseillaise*. — On écrit de Maçon qu'une terrible explosion de dynamite a eu lieu à Ciry-le-Noble. Les dommages sont considérables, l'émotion est très grande. — On télégraphie de Saint-Pétersbourg : Le grand cordon de l'ordre de Saint-Alexandre Newski a été conféré à M. Mancini. M. Giers, annonçant cette nouvelle au ministre italien dit, dans sa lettre, que l'empereur Alexandre a voulu donner une preuve de son estime non pas seulement à l'illustre savant, mais aussi au ministre qui a contribué au maintien de la paix européenne et aux bonnes relations entre la Russie et l'Italie. — Mêmes nouvelles que les jours précédents sur l'état sanitaire.

4 Octobre. — On télégraphie de Berlin que dans tous les ports de l'Allemagne on active les travaux d'armement des navires qui doivent se rendre sur la côte de l'Afrique occidentale et dont le départ est fixé pour la moitié d'octobre. Dans les sphères officielles on répète avec insistance que le ministre d'Allemagne à Pékin a reçu l'ordre de conseiller la conciliation avec la France au Gouvernement chinois. — Une dépêche de Londres affirme que le général Wolseley est rappelé et sera remplacé par le général Stephenson. D'un autre côté on télégraphie du Caire que la nouvelle du rappel du général Wolseley n'a aucun fondement. — Toujours meilleures les nouvelles du choléra dans toute l'Italie.

5 Octobre. — On télégraphie de Paris en date du 4 courant que les puissances européennes et surtout la France, répondant à des pressions du Vatican, ont donné l'assurance au Pape que la question de la protection des missionnaires de Chine a été prise en considé-

ration, et que les puissances agiront collectivement en ce sens. — L'*Agence Havas* reçoit de Hanoï la nouvelle que les canonnières françaises : le *Mousqueton*, la *Massue* et la *Hache*, qui précédaient le mouvement des troupes en reconnaissance de la vallée de Lochnan ont été attaquées par des troupes régulières chinoises et ont subi des pertes. — On mande de Berlin que la reprise de la Conférence pour les affaires d'Égypte est certaine. — Le Gouvernement anglais a reçu une dépêche de Baring confirmant la prise de Berber. — A La Haye, la première Chambre a approuvé le projet de loi pour la révision de l'article de la constitution, relatif à la régence. — Une dépêche du Caire dément officiellement le rappel du général Wolseley. — On annonce de Vienne la douloureuse nouvelle de la mort du peintre Mackart. — On mande de Copenhague que le château de Christianburg a été détruit par un incendie.

6 Octobre. — Une circulaire de lord Granville aux puissances reconnaît la nécessité de définir la question des indemnités pour le bombardement d'Alexandrie. Mais il est déclaré qu'il est impossible de le faire avant la réorganisation des finances égyptiennes. La circulaire invite les puissances à attendre la relation de lord Northbrook, qui sera prête vers la fin d'octobre. — On a du Caire que les commissaires de la dette publique ont cité devant les tribunaux tous ceux qui ont versé des fonds aux ministère des finances. — Les Chambres françaises sont convoquées pour le 14 octobre. — On télégraphie de Hong-Kong que l'amiral Courbet a commencé mercredi dernier le bombardement des forts de Ke-Lung. Une dépêche de l'amiral confirme cette nouvelle. — La santé publique s'améliore dans toute l'Italie.

7 Octobre. — Les attaques de Ke-Lung et de Tam-Suy ont pleinement réussi. L'amiral Courbet et l'amiral Lespès ont bombardé les positions avec 25 navires. On assure que le Gouvernement français enverra une circulaire aux puissances pour expliquer l'occupation et la conservation des terrains houilliers de l'île Formosa, comme gage des indemnités de guerre. — Le roi et la reine de Belgique ont assisté hier à la distribution des prix des écoles secondaires. Les souverains furent applaudis et sifflés ; on a fait de nombreuses arrestations. — Une dépêche de Wadi-Halfa annonce que Gordon est retourné à Kartoum après le bombardement de Berber. — Des nouvelles d'Oran annoncent qu'il y a eu avant-hier sept décès de choléra dans cette ville et quatre à Bone. — En Italie le fléau continue à décroître.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

tera a S. E. il Guardasigilli, Roma, Tipografia popolare, 1884. — Conte Reginaldo Ansidei, *Tributo funebre*, Perugia, Vincenzo Santucci, 1884. — Adolfo Mabellini, *Saggio sulle due edizioni dei Promessi Sposi* (1825-1840). *Le letture di famiglia*, Firenze. 1884. — Aurelio Gotti, *Commemorazione di Giovanni Prati*, Firenze, *Rassegna Nazionale*, 1884. — Paolo Mantegazza, *India*, Vol. II, Milano, Fratelli Treves editori, 1884. — Camillo Antona-Traversi, *Ugo Foscolo nella famiglia*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Enrico Heine, *Canzoniere tradotto da Bernardino Zendrini*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Luigi d'Hengard, *Poesie*, Livorno, S. Vigo, 1884. — Carlo Carafa di Noia, *Visione*, poesia estratta dal *Pittagora*, periodico letterario di Napoli. — Attilio Portioli, *Le corporazioni artiere e l'archivio della Camera di commercio di Mantova*, Mantova, Eredi Segna, 1884. — A. De Nino, *Briciole letterarie*, Lanciano, R. Carabba, 1884. — S. Frigieri, *Il Gran Mirandolano*, Mirandola, Gaetano Casarelli, 1884. — N. Fornelli, *Educazione moderna*, Torino, Camilla e Bertolero, 1884. — Giuseppe Giannuzzi, *Orazio e il mio secolo*, Napoli, Stabilimento tipografico tornese, 1884. — Carlo Leardi, *Saggio postumo sui tempi della pronunzia italiana*, Firenze, Le Monnier, 1884. — P. Pavesio, *Critici ed editori delle opere di Ugo Foscolo*, Roma, *L'Opinione*, 1884. — Dott. Cav. Amilcare Sangalli, *Relazione intorno all'opera del prof. cav. L. Gelmest*, Milano, Stab. Civelli, 1884. — Ludovico Biasi, *I lavori d'ingrandimento di Firenze capitale*, Firenze, Rassegna nazionale, 1884.

ALLEMAGNE.

Caroline Grafin Terlago, *Gedichte*. — Philippe Mailander, *Philosophie der Erlosung*, Francfort, 1884.

ANGLETERRE.

Robert Flint, *Vico*, London, William Blackwood and sons, 1884. — R. N. Cust, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner et Cie, 1884. — R. G. Bhandarkar M. A., *Report on the Seark for Sanskrit ms. in the Bombay presidency during the jear 1882-83*, Bombay, Printed at the government central press, 1884.

ARGENTINA.

Alberto Navarro, *Inicio critico del Diccionario filologico comparado de la lengua Castellana*, Buenos Aires, Imprenta de Martin Bieduna, 1884.

BRÉSIL.

Mello Morael fils, *Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1884.

SUISSE.

Théophile Dufor, *Giordano Bruno à Genève*, documents inédits, Genève, Imprimerie Schuchardt, 1884.

PORTUGAL.

J. P. Oliveira Martins, *Taboas de Chronologta e Geografia historica*, Lisboa, Livraria Bertrand, 1884.

ANNONCES DE LA REVUE.

Avec la livraison du 25 juin est ouvert un nouvel abonnement de trois mois et de six mois à la *Revue Internationale*.

On prie vivement messieurs les abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte avec l'Administration de vouloir se mettre en règle, pour ne pas provoquer des réclamations inutiles et pénibles.

On demande la 7me et la 8me livraison de la *Revue Internationale;* les personnes qui, ayant pris l'abonnement pour les premiers six mois et dédit leur abonnement, seraient disposées à les céder à l'Administration de la *Revue*, en recevront immédiatement le montant.

Gius. PELLAS, Editore

L'AVVENIRE DEL VINO ITALIANO E DEL VINO TOSCANO

Metodo più atto e più pronto a creare il vino a tipo uniforme e costante e mezzo di ridurre molti vini italiani a tipo di vino toscano

PER IL PROF.

ENRICO VANNUCCINI

Un vol. in 16° — Prezzo **L. 1.** — Dirigere le domande allo Stabilimento G. Pellas Via Jacopo da Diacceto, 10 Firenze.

Livraison du 10 Octobre 1884

SOMMAIRE:

JEAN ARANY, (**Charles de Szasz,**[1] membre de l'Académie nationale hongroise).

JEAN DE COURTEIL, (VIII, IX, X, XI), roman, (**F. Antony**).

LOUISE ACKERMANN, (**Camille Selden**).

L'IDÉE DU DESTIN DANS LES TRADITIONS MÉRIDIONALES, suite et fin, (**Evelyn Martinengo-Cesaresco**).

NESSUN MAGGIOR DOLORE.... — SILENCE. — CLOCHES D'OR. — RETOUR, poésies, (**Aug. Schneegans**).

LE FORT SAMSON, nouvelle polonaise, suite et fin, (Mme **Élise Orzeszko**).

NOTICE LITTÉRAIRE: *Proverbes et dictons du peuple arabe,* (**F. A. Mehren,** professeur à l'Université de Copenhague).

CORRESPONDANCES: Lettre de Paris, (***); Lettre de Vienne, (*Demophilus*); Lettre du Monténégro, (*Lazare Kostitch*); Lettre de Saint-Pétersbourg, (*Lector*); Lettre de Melbourne, (*A. Astruc*).

MISCELLANÉES: *Jvan Tourguéneff. — Notice historique sur les grandes épidémies. — Alexandre Dumas fils fabuliste. — Nouvelles expériences d'aérostation.*

BULLETIN DES LIVRES.

TABLETTES HISTORIQUES.

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons un essai historique du savant secrétaire de l'Académie des Sciences de Budapest, monseigneur Fraknoï, intitulé: *Un diplomate italien en Hongrie,* — les *Impressions d'un voyage en Grèce,* d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne,* l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXme siècle,* — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine,* par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine,* par M. Spiridion De Biasi, — un *Essai historique sur l'Épée italienne,* par M. Paulo Fambri, — *Le Veston,* par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — une étude historique de M. le Dr Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt,* l'Alcibiade de la Suède, — *La Hongrie dans les relations internationales,* par Charles Kéléti, — *Une page d'histoire contemporaine,* par le baron A. Manno, — *La Princesse Tata,* nouvelle russe de Markévitch, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, — *Mioun,* nouvelle provençale, par M. De Ginoux, — *Herbert Spencer,* par M. Émile Sigogne, — *Naoumi,* nouvelle tirée de la vie des Juifs de Belgrade, par Haïm Davitcho, — *Un nouveau drame indien,* par Angelo De Gubernatis, — *Les trois paroles divines,* par le comte Léon Tolstoï, — *Tania,* par M. B. Markévitch, — une étude critique du célèbre artiste Ernesto Rossi sur le *Jules-César* de Shakspeare, — une étude de l'éminent critique Jane Brown sur le *Macbeth* de Shakspeare, — *Une promenade à Hong-Kong,* de madame Lydie Paschoff, etc.

---

[1] Par suite d'une erreur de composition le nom de l'auteur se trouve dans le corps de la *Revue* imprimé avec une faute d'ortographe: Szacz au lieu de Szasz.

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10.

NOV 1 2 1884

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année
TOME QUATRIÈME — IIIme LIVRAISON
25 Octobre 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*
BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 20^A*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'*Allemagne,* la *Scandinavie* et les *Provinces Allemandes de la Russie,* ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la *Grande Bretagne,* l'*Amérique du Nord* et l'*Asie,* à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la *Hollande* et les *Indes Néerlandaises,* VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour *Paris,* librairie Pedone-Lauriel; pour la *Belgique,* librairie Muquardt à Bruxelles; pour la *Hongrie,* librairie Charles Grill à Budapest; pour la *Grèce,* librairie Wilberg; pour la *République Argentine,* librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'*Uruguay,* librairie A. Radici à Montévidéo; pour la *Colombie,* librairie Perez à Bogotà.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE, *La Mission des Juifs*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — HENRI GRÉVILLE, *Un crime*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — *Bulletin de la Société historique et cercle Saint-Simon*, Paris, 1884. — LOUIS VEBACH, *La Hollande et la liberté de penser au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MARIO PROTH, *Depuis 89*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — JULES DE MARTHOLD, *Memorandum du siége de Paris, 1870-71*, Paris, Charavay frères, 1884. — JEAN MACÉ, *Les idées de Jean-François*, Paris, Charavay frères, 1884, — RICHARD LESCLIDE, *Le dernier Scapin*, Paris, Charavay frères, 1884. — LÉON BARRACAND, *Hilaire Gervais, histoire d'un enfant*, Paris, Charavay frères, 1884. — JACQUES FERNAZ, *Un grand Français du siècle XVIIe*, Paris, Charavay frères, 1884. — XAVIER MARMIER, *Le succès par la persévérance, douze histoires et un conte*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ÉMILE ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — G. B. CHESLAY, *La Convention et son œuvre*, Paris, Charavay frères, 1884. — Colonel TCHENG-KI-TONG, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — CAMMILLE FLAMMARION, *La pluralité des mondes habités*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — CHARLES BUET, *Les coups d'épée de M. de Puplinge*, Paris, Victor Palmé, 1884. — THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et camées*, Paris, petite bibliothèque Charpentier, 1884. — GEORGE SAND, *Correspondance*, tome VIme, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MADAME ADAM (Juliette Lamber), *La Patrie hongroise*, souvenirs personnels, Paris, *Nouvelle Revue*, 1884. — *Le blason libre de la France*, Paris, Maisonneuve et Cie, editeurs, 1884. — EUGÈNE CHAVETTE, *Saucisson à pattes*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884. — Comte LÉON TOLSTOI, *La guerre et la paix*, roman historique, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ARSÈNE HOUSSAYE, *Histoire du 41me fauteuil de l'Académie française*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — TULLO MASSARANI, *Charles Blanc et son œuvre*, Paris, J. Rothschild, 1884. — EUGÈNE FORGUES, *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*, tome troisième, 1815-1830, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — PHILIPPE DARYL, *Syn Meltroë, mœurs berlinoises*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1884. — PHILIPPE DARYL, *Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1884. — Les grands écrivains de la France : *J. de la Fontaine*. Tome II, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884.

ITALIE.

EMILIO NUNZIANTE, *Un lembo della Scandinavia*, Roma, Sommaruga e C., 1884. — LANCIOTTO DI MONTECHIARO, *Fiori di Margherita*, Firenze, C. Ademollo e C., 1884. — GEROLAMO DONATI, *Mangalavadah, ossia ragionamento sulla felicità*, manoscritto indiano, Perugia, Tip. Buocompagni, 1884. — LUIGI PINELLI, *Ozi estivi*, sonetti, Tarcento, L. Giorio, 1884. — LUISA PIRANI, *Versi*, con prefazione di *Anna Mander Cecchetti*, Venezia, Tip. Ferrari, 1884. — ANTONIO MANNO e VINCENZIO PROMIS, *Prefazione alla bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, Torino, P. Paravia, 1884. — Cap. Cav. G. PETRICCIOLI, *D'oggi in domani*, Canto, Firenze, Stamperia Ademollo, 1884. — RASTRELMONTI CARLO MAURIZIO, *Aggiunta alla teoria dell'istruzione educativa*, Lipsia, B. G. Trübner, 1884. — RECHEMBERG CARLO MAURIZIO, *Tirocinio dello studente italiano in grammatica e letteratura tedesca*, Torino, G. B. Paravia, 1884. — CARLO BENI, *Di alcune maniere di scrittura usate dagli Aztechi*, Firenze, Arte della stampa, 1884. — GIULIA DE LA COUDRAY, *Il Proscritto*, commedia in un atto, Firenze, Tip. degli Orfanelli, 1884. — F. A. Dr BOCCHI, *Trattato geografico, economico comparativo per servire alla storia dell'antica Adria*, Adria, eredi Guarnieri, 1884. — G. GAVAZZI SPEECH, *Il conte Cristoforo Sola*, *commemorazione*, Milano, Pompeo Dumolard, 1884. — RAFFAELE TARANTELLI, *Fiori e Spine*, Chieti, G. Ricci, 1884. — LUIGI D'AURIA, *Scritti storici ed economici*, Napoli, Francesco Mormile, 1884. — *Istruzioni popolari sul modo di preservarsi dal colera*, Firenze, G. Civelli. — MARIANO MANTERA, *Gli ordinamenti monetari*, Palermo, Fratelli Puglisi, 1884. — DOMENICO CARUTTI, *Il conte Umberto I (Biancamano) e il Re Ardoino, ricerche e documenti*, Roma, E. Loescher e C., 1884. — CIMBRO, *I partiti*, Torino, Roux e Favale, 1884. — GIOVANNI FALDELLA, *L'ultima serenata ai morti*, Roma, E. Perino, 1884. — SANTI GIUFFRIDA, *La questione sociale e l'educazione*, Catania, G. Galatola, 1884. — C. V. GIUSTI, *Favoritismo comparato, Lettera a S. E. il Guardasigilli*, Roma, Tipografia popolare, 1884. — Conte REGINALDO ANSIDEI, *Tributo funebre*, Perugia, Vincenzo Santucci, 1884. — ADOLFO MABELLINI, *Saggio sulle due edizioni dei Promessi Sposi* (1825-1840). *Le letture di famiglia*, Firenze, 1884. — AURELIO GOTTI, *Commemorazione di Giovanni Prati*, Firenze, *Rassegna Nazionale*, 1884. — PAOLO MANTEGAZZA. *India*, Vol. II, Milano, Fratelli Treves editori, 1884.

NOV 1 2 1884

PROMENADE
A HONG-KONG ET A CANTON[1]

L'Europe est fière de ses côtes de Provence, de son golfe de Naples, du Bosphore. Comparés aux côtes de la Chine, c'est la Suisse saxonne auprès des grandes Alpes de la Suisse.

L'Asie est le continent des paysages grandioses.

Qu'on jette un coup d'œil sur une carte de la Chine: de nombreuses îles, grandes et petites, défendent la terre ferme. Vous croyez être en Chine, vous n'êtes que dans ses îles, qui sont les contreforts naturels de cet immense Empire du Milieu, le bien nommé.

Avant d'arriver à Hong-Kong, de Saïgon on voit l'entrée du port de Macao entre d'innombrables îles. On passe entre des ro-

[1] L'auteur de cette intéressante esquisse de voyage est bien connue en Europe. Madame Paschkoff est née à Moscou en l'année 1845. « Dans tout l'éclat d'une beauté étrange, — écrivait M. Bachaumont dans le *Constitutionnel*, — et au charme mobile, tantôt mélancolique et rêveuse, tantôt brillante de flamme et d'énergie, s'habillant avec un art qui mêle l'élégance raffinée de la Parisienne au style pittoresque de l'orient, c'est une physionomie à part qui se grave dans le souvenir dès qu'on l'a entrevue. Ayant beaucoup vu, beaucoup observé, causant avec infiniment de charme, éprise de tout ce qui est le beau, le vrai, le bien, sans illusion banale cependant sur l'humanité et sur ce qu'elle vaut, on s'explique l'attrait qu'elle exerce partout où elle passe. » Madame Paschkoff a beaucoup voyagé et donné plusieurs récits de ses voyages à l'*Illustration*, au *Tour du Monde*, etc. Nous avons d'elle un roman émouvant intitulé: *La princesse Véra Glinsky*, un volume de nouvelles, un volume de voyages: *Orient*, drames et paysages. Madame Paschkoff peint aussi bien qu'elle écrit. Elle vient d'ouvrir à Nice un atelier à la Villa Saïda, où les peintres de toutes les nationalités sont conviés par une gracieuse hospitalité à exposer leurs travaux. (*N. de la R.*)

chers rouges, et on entre dans le port de Hong-Kong, port immense. On aperçoit d'un côté la ville de Hong-Kong s'étageant jusqu'au Pic du Signal, de l'autre des rochers rouges, sur lesquels la verdure aussi tranche brusquement. Ces rochers donnent un caractère spécial aux côtes la de Chine.

Dès que le *steamer* s'arrête, les sampans montés par des batelières chinoises l'entourent; des femmes court-vêtues, les oreilles ornées de boucles d'oreilles en jade, les cheveux relevés par des aiguilles de corail, une fleur plantée sur le sommet du chignon, montent à bord et offrent aux voyageurs de les transporter à terre. Les sampans sont légers et filent à la voile comme des alcyons rasant la vague d'une aile. Le touriste encombré de bagages est obligé de prendre plusieurs sampans, ce qui fait qu'on aborde le quai de Hong-Kong à la tête d'une petite flotte.

Les quais de Hong-Kong sont fort beaux, larges et bordés de maisons monumentales; en premier lieu, on aperçoit les drapeaux austro-hongrois et russes flottant au-dessus d'une grande maison de construction vénitienne. C'est la demeure de l'agent du *Lloyd* autrichien, M. Reiners, consul de Russie, qui réunit en sa personne ces deux fonctions.

A ce qu'on me dit, l'Autriche et l'Allemagne gagnent tous les jours en autorité à Hong-Kong et à Canton. Sans tapage, sans dépenses inutiles en armées et flottes, pacifiquement, ils fondent des maisons de commerce importantes.

Le *Lloyd* (compagnie de bateaux à vapeur) avec ses grands et confortables *steamers* vient chercher les marchandises et les transporte à Singapour, Bombay et Trieste.

Les Autrichiens marchent d'un pas sûr; ils ne lancent pas leurs bateaux au hasard, comme, par exemple, quelques compagnies françaises qui voulurent rivaliser avec les Messageries, et qui, sans leur subvention, dûrent après quelques mois abandonner brusquement la ligne nouvellement fondée; car, n'ayant pas établi des agents sérieux et de leur nationalité, ils avaient nommé agents — on ne le croirait pas, mais c'est un fait, — des Anglais. Des Anglais sacrifiant le fret pour leurs bateaux et le donnant aux Français! Cela ne s'est jamais vu, et ne se verra pas. Il faut nommer des Français et non des Anglais en Chine ou des Grecs dans la Méditerranée. Mauvaise économie que celle de s'adresser aux négociants étrangers pour soigner des intérêts français.

Les Allemands ont un cercle à Hong-Kong, plus beau que celui des Anglais; on le laisse à gauche, en montant vers le seul hôtel de Hong-Kong, tenu par des Parsis, où l'on sert une cuisine indo-chinoise-anglaise très variée, mais peu succulente.

Hong-Kong est une ville de palais et de villas. L'Européen après avoir vécu de la vie large et facile des colonies de l'extrême orient, a de la difficulté a rentrer dans le cadre étroit et égalitaire de la vie européenne.

Les Chinois sont d'excellents serviteurs, pas chers et fort zélés; la nourriture abondante est à très bon marché, et les étoffes, les tailleurs et couturiers chinois sont dans les prix doux.

Un bourgeois d'Europe vit en Nabab en Chine, et un homme riche y vit en souverain; il ne lui manque que les soucis de la couronne.

Hong-Kong possède des promenades charmantes; en montant vers le palais du gouverneur, on passe par des avenues bordées d'arbres et de plantes tropicales. Des palmiers immenses, des flamboyants, des bananiers etc., forment une voûte de verdure sous laquelle les fougères arborescentes croissent avec vigueur entourées de fleurs en profusion.

Les Anglais, gens prodigues avant tout, ont construit pour l'été des villas situées si haut qu'il y fait froid. Une vraie glacière, comparativement à la chaleur du bas de la ville. Les sapins y croissent et donnent un caractère alpestre à ces hauteurs d'où l'on aperçoit toute l'île de Hong-Kong entourée d'îlots en si grande quantité, qu'on en reste ébahi. C'est là que se réfugient les pirates qui désolent ces rivages et qui, de temps en temps, attaquent même les *steamers*.

Le genre de vie à Hong-Kong est anglais. On se croirait à Londres le dimanche. On s'invite beaucoup à déjeuner et à dîner; du reste, c'est la seule distraction en ces pays où il n'y a ni théâtre, ni musique; — je me trompe, il y a la musique anglaise, morne, triste, monotone, et les jeux de *law-tenis*, de *crocket*, et voilà tout.

Pour habiter les colonies et s'y plaire tout à fait, il faut être marié, et surtout aimer sa femme, sa famille. Célibataire, on s'ennuie, car toute distraction folâtre produirait du scandale.

J'ai remarqué qu'en Europe, on se sent resserré entre des horizons étroits; la cherté de la vie à complètement déraciné l'antique hospitalité. Un étranger si recommandé qu'il soit, sauf

quelques invitations chez les archi-millionnaires, n'a que son hôtel et le café; je dirai plus, affairé comme on l'est de nos jours, on n'a pas le temps de s'occuper de lui. Mais il a la vie intellectuelle, les livres, les journaux, le théâtre, la musique.

En orient, tout au contraire; l'hospitalité est grande, mais il n'y a pas de vie intellectuelle. C'est la vie des rêveries, de l'étude dans la solitude. On a la nostalgie de quelque chose d'inexplicable, on revient en Europe. Peu après on regrette l'orient. On s'explique la nostalgie des Européens dans les colonies. Peuples de races diverses, accourus sur un point déterminé, amorcés par l'intérêt d'argent, aucun autre lien ne les lie. On se déteste, on se jalouse. Le nouvel arrivant est mal vu. « Encore un de plus! » se disent les Européens. On voudrait être seul à exploiter le filon.

Les mariages les plus étranges se forment entre ces différents nationalités.

J'ai vu un riche Chinois marié à une Anglaise, présenter au monde officiel de Hong-Kong sa fille, qu'il avait fait élever avec soin en Australie dans un des meilleurs pensionnats. J'ai vu deux jeunes Chinois ayant coupé leurs tresses, signe de divorce complet avec leur Gouvernement, épouser deux charmantes Australiennes, qui avaient posé en première condition de leur mariage le sacrifice de la tresse. Je connais un Nègre du plus beau noir, superbe garçon du reste, très bien élevé, intelligent, ayant une belle position dans la finance, qui a épousé une Anglaise blonde comme les blés. Un Anglais marié à une Malaise très comme il faut, bien élevée et qui ne déparerait aucun salon de l'Europe; elle a une jeune sœur charmante qui n'épousera qu'un Européen.

Par contre, j'ai vu un Chinois, trente fois millionnaire, qui ayant reçu son fils âgé vingt-cinq ans de retour de l'Europe avec la tresse coupée, l'enferma impitoyablement pendant une année et demie dans une de ses propriétés, c'est-à-dire jusqu'à ce que les cheveux du jeune homme ne fussent devenus assez longs pour en faire une tresse convenable.

Mœurs, religions, coutumes, tout est si divers dans les colonies, qu'en bonne diplomatie et pour ne se brouiller avec personne, il faudrait respecter les convictions de chacun; mais, malheureusement, c'est tout le contraire.

Les Européens ne deviennent *un*, que lorsqu'on veut les massa-

crer, et les Asiates que lorsqu'il s'agit de massacrer. Pourtant les Asiates s'entendent mieux entre eux que les Européens.

Voilà un petit tableau moral des colonies.... Continuons notre promenade à travers les rues et jardins de Hong-Kong.

Une des plus belles villas appartient à un docteur anglais; les médecins et les apothicaires font des fortunes aux colonies. La meilleure économie est de prendre un médecin à l'année, car s'il survenait une maladie de deux ou trois mois, il faudrait payer autant que pour quatre ou cinq ans d'abonnement.

Hong-Kong est sans doute une des plus belles colonies anglaises. L'ordre, la propreté, le luxe des promenades, les magasins européens, chinois, indiens, japonais, tout remplis de curiosités, d'objets d'art, etc., tout concourt à lui donner un aspect prospère. Les soieries que les Chinois fabriquent à la manière européenne, ne diffèrent en rien des meilleures soies de l'Europe. J'ai vu de la faille rose pâle, bleue pâle, digne d'une élégante et ne coûtant que vingt dollars les vingt mètres, à peu près quatre-vingt-dix francs en or.

J'aime à voir les jolies femmes dans leurs chaises de bambou élégamment ornées de boules de métal et de houssettes en soie, portées sur les épaules de quatre vigoureux Chinois habillés aux couleurs des maisons de leurs maîtresses. Elles ont l'air de planer au-dessus de la foule. L'une passe dédaigneuse et immobile comme une déesse; l'autre souriante et gaie, saluant les amis à droite et à gauche, comme une reine saluerait ses sujets. Elles ne sont pas à pied, c'est-à-dire coudoyées par la foule; elles ne sont pas en voiture, c'est-à-dire trop loin et écrasant cette même foule, non! elles planent, mais tout près. On se range pour les laisser passer et on les admire tout en leur laissant le prestige de quelque chose de surhumain, que la Parisienne la plus jolie ne peut conserver en traversant le boulevard en contact continuel de la multitude.

Les bateaux partant pour Canton, sont amarrés au quai, et dès six heures du matin ils sifflent et font résonner les gongs.

Le salon des premières sur ces bateaux possède un arsenal de fusils, de piques, de pistolets, de haches au service des passagers, pour que chacun puisse se défendre en cas d'attaque des pirates.

En 1883, les pirates en capturèrent un des plus beaux. Ils se louèrent comme chauffeurs, et après s'être rendus maîtres de la machine, aidés par leurs camarades montés sur des jonques,

ils massacrèrent le capitaine, les officiers et les passagers, échouèrent le bateau, et, après avoir pillé son chargement considérable, ils abandonnèrent sa coque vide sur le rivage d'une des îles.

Les cabines de ces bateaux sont très grandes; on n'accepte aux premières que des Mandarins de bonne éducation. Ordinairement, les Chinois se tiennent dans un autre salon, très vaste, où l'on permet de fumer du tabac opiacé et de se faire servir toute la journée sur de petites tables des plats chinois, du thé, etc. Le bas peuple a encore une autre salle, dans laquelle je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil : une fumée épaisse y formait un brouillard intense et méphitique.

Un embarquement de Chinois ne se fait qu'avec un tapage épouvantable, avec des poussées et même avec des luttes; c'est un spectacle curieux. Enfin un dernier sifflet, et nous démarrâmes du quai. Le bateau prit vers la gauche et nous sortîmes du port de Hong-Kong pour prendre la direction de Canton.

Le port de Canton est une des merveilles du monde. Nous n'avons pas en Europe un seul point maritime qui puisse lui être comparé, pas même le port de Londres, la Tamise roulant des flots sales; au contraire le Chou-Kiang (rivière des perles), écoule lentement vers la mer de grandes nappes d'eaux azurées. Son cours est sans cesse barré par de grandes îles toutes luxuriantes de verdure et où l'on voit souvent des rochers arides qui semblent se dresser avec des fronts menaçants comme des divinités tutélaires du fleuve.

A droite et à gauche croissent des forêts de bambous ou s'étendent des rizières d'où surgissent souvent, en forme de pyramides isolées, des montagnes violettes au milieu du vert pâle de la plaine.

Dans le lointain, des montagnes fantasques bornent l'horizon; de ces montagnes de la Chine à configurations inconnues à l'Europe.

On passe à côté d'une île fortifiée aux frais d'un riche Chinois, propriétaire d'immenses quartiers de maisons à Hong-Kong et à Canton. Il reçoit de ses immeubles de Hong-Kong un loyer mensuel de cinq mille dollars, (vingt mille francs). Il était justement à bord: grand, maigre, brun, d'une figure modeste et douce, vêtu de soie couleur de turquoise; il me fit admirer un superbe bracelet de jade vert sombre ressemblant à un cercle d'émeraude pâle. La jade est la pierre favorite des Chinois, elle

est blanche, gris perle, verte claire et verte plus sombre; la plus rare est la sombre qui atteint le coloris d'une émeraude couleur verte claire.

Les Chinois prisent beaucoup la jade de retour des tombeaux. On enterre les morts avec des bracelets et des bijoux; le cadavre pourrit et en pourrissant il brunit la jade, qui en acquiert une valeur de curiosité. La plus belle jade se vend justement à Canton. Tout en causant jade avec mon Chinois, nous entrions plus avant dans le fleuve. Déjà les flèches de la cathédrale catholique étaient visibles. Ces flèches sont l'horreur des Chinois, étant trop hautes; elles ont, à ce qu'il paraît, une influence déplorable sur les esprits, et elles n'accrochent que les mauvais génies.

Tout ce qui est trop élevé en fait de constructions, est haï des Chinois. Ainsi, les poteaux du télégraphe étaient systématiquement renversés par les fanatiques, jusqu'à ce que Li-Hun-Tchang publia un édit convoquant, pour les récompenser, ceux qui avaient renversé les poteaux. Ils accoururent, et ils les fit pendre à côté de ces derniers. Cela les guérit pour quelque temps de la manie du renversement des poteaux. Mais cela ne dura pas toujours et le relevage de ceux-ci est l'occupation la plus constante de la compagnie danoise qui possède l'exploitation des télégraphes en Chine.

La cathédrale de Canton est si haute au-dessus des maisons de Canton que la haine des superstitieux est compréhensible.

Nous abordâmes à droite du fleuve, tout près de la concession européenne — Châamin, — qui forme une vaste esplanade au bord du fleuve. Il y a un club, des villas, et de larges avenues gazonnées, car, vu le manque d'équipages, il n'y a de tracé dans ces avenues qu'un sentier étroit, marqué par les pieds chaussés de sandales de paille des porteurs de chaises.

Je me fis transporter à travers la ville au consulat de France, qui se trouve, avec le consulat anglais, diamétralement à l'opposé de Châamin, de l'autre côté de l'immense cité.

Canton est grouillant, hurlant, puant, excepté dans les rues consacrées au commerce des jades, des soieries, des laques et des ivoires. Cette ville est curieuse, c'est quelque chose, en dix millions de fois plus grand, que le bazar de Stamboul.

Après avoir traversé au pas de course la ville, mes porteurs entrèrent dans une première cour séparée du jardin du consulat

par une immense porte sur laquelle deux Chinois grimaçants, armés jusqu'aux dents, sont peints de couleurs vives.

Un gong résonne pour prévenir de l'arrivée d'une visite, la porte s'ouvre, un second gong plus solennel annonce aux serviteurs du consulat de venir à la rencontre. Les porteurs marchent dans une allée ombragée de platanes centenaires et entourée de mandariniers.

Le consulat même est une bicoque, mais le jardin est magnifique. Il y a sur un grand platane, dans le fond du jardin, une immense croix en fer garnie de fleurs en perles et une inscription gigantesque : *Alsace et Lorraine.*

Le consulat est une concession du Gouvernement chinois pour vingt-cinq ans; comme cette concession se trouve en pleine ville chinoise, on est obligé de faire garder le consulat, nuit et jour, par quarante soldats.

Toute la nuit ils frappent sur des planchettes de bois et sonnent avec des espèces de cimbales de cuivre. J'aime assez ce concert original.

Le lendemain de ce jour, j'allai visiter les temples de Canton. Celui des cinq cents Dieux où l'on me montra la statue de Marco Polo, le temple des Horreurs, histoire en statues des supplices, et le temple des cochons sacrés. Ce sont de riches Chinois qui font un vœu et sauvent la vie de ces intéressants animaux. Je visitai les chapelles de dépôt des corps de Chinois étrangers à Canton, et qui attendent là, très patiemment, quelquefois soixante ans, qu'on les transporte aux lieux de leur naissance.

Un étang bordé de bambous, de saules-pleureurs, rempli de plantes aquatiques, de nénuphars et fréquenté par des cigognes et des hérons, possède un aspect funèbre, allant fort bien à cette espèce de collection d'aspirants à une sépulture définitive.

Je retournai à Châamin vers le soir; les bougies en remerciement aux dieux étaient allumées dans les boutiques. Il y en avait tant, que j'arrivai au bord du fleuve en pleurant et éternuant; chaque bateau avait allumé aussi sa bougie et son feu du soir. On sait que Canton est habité autant sur l'eau que sur la terre.

Les bateaux de fleurs s'illuminaient; les adorateurs de Vénus entraient dans ces sanctuaires, dont pas un Européen ne sort que saturé de voluptés inconnues par ses raffinements, secret bien gardé par les prêtresses de ces temples aquatiques.

Canton est une ville si curieuse qu'on ne saurait se lasser de la regarder, et cela sans avoir recours au quarante-quatre curiosités — pas une de moins, pas une de plus, — que le guide chinois vous offre à visiter. Ce guide, le meilleur de Canton, vous donne un imprimé en chinois et en anglais, où sont désignées les quarante-quatre curiosités en question.

Le fleuve Chan-Kiang n'est pas considéré comme très grand par les Chinois, n'arrosant que deux provinces. Il prend sa source dans les montagnes du Kouang-Si, où se trouvent des mines de jade. Comme l'Elbe en Allemagne et la Dwina du nord en Russie, il roule des perles dans ses flots. Seulement, l'Elbe et la Dwina ne possèdent que des perles blanches, sans orient, tandis que Chan-Kiang irise les siennes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; ce que les lapidaires nomment l'orient de la perle.

En remontant le fleuve, on rencontre un rocher que les Chinois nomment la Tête-de-Tigre ; c'est une roche qui, d'après les Chinois, est jetée au milieu du fleuve comme le génie protecteur de la Chine contre *les Diables de l'Océan*. C'est le nom communément donné aux Européens — pas aux Russes, — qui voisinent très amicalement avec les Chinois à Kiachta. A ce propos, à Canton, à Fou-Tchéou, à Shanghaï et sur tout le rivage du Pacifique, on parle le patois chinois-anglo-français, qui fait rire le voyageur; c'est quelque chose à nul autre pareil et laissant bien loin derrière lui le *sabir* de la Méditerranée. A Kiachta et sur toutes les frontières russes, on parle le patois chinois-russe, qui est tout au moins aussi comique. Cela se nomme le *piggen* anglo-français-chinois et le *piggen* russo-chinois. Si vous voulez que votre *boy* vous comprenne, il faut l'apprendre, et dire au lieu de : « Vous savez : *You savez.* » Quant au *piggen* russe, c'est quelque chose d'incompréhensible même à un Moscovite pur sang.

Pour finir ma promenade à Canton, je dirai que cette ville a donné son nom à une classe utile, mais peu intéressante : le demi-monde chinois, très fréquenté par les Européens aussi. Il se nomme d'un bout de la Chine à l'autre, *les Cantonnaises;* elles forment bande à part et se promènent, fardées, parées de perles et vêtues de satin, tout comme en Europe.

LYDIE PASCHKOFF.

JEAN DE COURTEIL [1]

XII.

Le lendemain matin d'assez bonne heure, Attila et Jean gravissaient la côte qui conduit chez les Wirbel.

Le premier devait s'occuper de quelques préparatifs pour son travail de « retapage » aux soi-disant Fragonards du pavillon, puis aller à Paris dans l'après-midi chercher ses ustensiles et revenir le soir ou le lendemain par la première course, peut-être avec le baron et Grougeard qui allaient aussi en ville et comptaient y coucher. Quant à Jean, il venait uniquement dans le but de donner à Attila la mesure du portrait de la petite Marie, pour que le bohème pût rapporter le cadre à son retour de Paris. De cette façon tout serait prêt pour le lendemain, qui était le jour de la fête de Berthe.

La veille au soir, Attila n'avait fait qu'apercevoir son ami rentré fort tard. Le voyant sombre, agité, et comprenant que quelque chose de grave le préoccupait, il s'était gardé de lui poser une question, de lui faire même une simple observation. Seulement, après avoir fumé de conserve avec Castanet, en silence comme deux indiens peaux-rouges, une respectable série de pipes dans le jardin de l'auberge, il demanda au vieux troupier si son maître avait de nouveaux soucis, et s'il était comme cela, à rebrousse-poil, depuis longtemps.

---

[1] Voir les livraisons du 25 août, du 10 et 25 septembre et du 10 octobre.

— Faut croire qu'il a quelque chose, répondit le dragon. Depuis une dizaine de jours surtout, il ne fait pas bon s'approcher de lui ! C'est pire qu'avec le général, ajouta-t-il en soupirant, au moins avec celui-là on savait toujours ce qu'il voulait.

— Et Jean ?

— Monsieur Jean ! Eh bien, lui, sauf le respect que je lui dois, depuis quelque temps il est comme une jument que j'avais au régiment : chaque fois que je lui apportais de l'avoine elle ruait.

Attila fendit sa bouche en un rire silencieux.

— Il ne sait pas lui-même ce qu'il veut, n'est-ce pas ?

— Ma foi, non.

— Je le sais, moi.

— Dites, pour voir ?

— Il veut décrocher la lune et ne trouve pas d'échelle assez haute.

Castanet le regarda stupéfait.

— Et il la décrochera peut-être, mais il risque de se casser le cou. En tous cas, soyez tranquille, mon caporal, ajouta-t-il en posant sa large main sur l'épaule du vieillard, je tâcherai de tendre un filet, pour qu'il ne se fasse pas trop de mal s'il dégringole. Je sais mon métier de clown.

Et il alla se coucher, laissant Castanet tout songeur.

Le lendemain matin, le long de la route, Attila observait du coin de l'œil son ami Jean. Il lui semblait moins abattu que la veille, quoique plus nerveux. Ses yeux soulignés par la large empreinte bleuâtre de l'insomnie, paraissaient plus grands et brillaient d'un éclat fiévreux.

Ils avaient à peine échangé quelques mots depuis la maison, bien qu'Attila eût essayé, à plusieurs reprises, de nouer conversation. Mais Jean répondait par des monosyllabes, et continuait son chemin. A la fin, après quelques hésitations, le bohème lança timidement cette phrase :

— Écoute, Jean, j'ai quelque chose à te dire, quelque chose d'important.

— Voyons ! fit de Courteil distraitement.

— Tu ne vas pas te fâcher ?

— Me fâcher ? s'écria le peintre avec un rire nerveux. J'ai bien envie de casser quelque chose... ou quelqu'un, mais ce n'est pas toi.

— Eh bien ! tu sais.... les Fragonards du pavillon, c'est une frime.

— Ça m'est bien égal !

— Et à moi donc ! Mais c'est qu'il y a une histoire là-dessous, et qui te regarde.

Cette fois Jean dressa l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il brusquement.

— Il y a du Grougeard.

— De la saleté, alors ?

— Parbleu ! Aussi fais bien attention, observe-toi.

— Que je m'observe ?...

— Oui !... Figure-toi que Grougeard m'a fait venir ici, soi-disant pour faire un bout de toilette aux petits joufflus du pavillon, mais en réalité.... pour le tenir au courant de ce qui se passe dans le parc.

Jean eut un soubresaut, mais ne répondit rien.

Alors, avec une délicatesse de femme, ce gouailleur endurci, ce sceptique revenu de tout, fit comprendre à son ami qu'Aristide Grougeard devait avoir un intérêt puissant à pêcher en eau trouble, à s'ancrer dans la maison par tous les moyens possibles et les plus malhonnêtes. Et plus ce serait canaille, plus il serait sûr de son affaire. Il devait avoir eu vent de quelque chose, flairé une piste. Enfin, Jean devait comprendre, et se tenir sur ses gardes.

Il parla quelque temps ainsi, racontant bien des détails sur le passé de ce coquin de haute volée, si habile que personne n'avait jamais pu le pincer.

Jean avait écouté sans souffler mot, la figure blême, les dents serrées. Lorsqu'Attila eut cessé de parler, il dit d'un ton calme en apparence :

— On ne peut pas le pincer, peut-être, mais on peut toujours lui mettre quatre pouces de fer dans le ventre.

— Ah, ouiche ! ricana le bohème. Est-ce que les Grougeard se battent ?

— Alors on les soufflette.

— Pas ici, dans tous les cas ! Et puis, à quoi bon, à quoi ça avancerait-il ?... D'ailleurs tu n'as aucun prétexte, aucune raison. Et si tu le faisais, c'est toi qu'on mettrait à la porte.... sans compter le reste.

Jean eut une imprécation.

— Voyons, du calme, mon petit, et pas de bêtises!... ou tu les payeras! Je t'ai prévenu parce que je t'aime bien, tu le sais, et pour empêcher qu'on t'embête. Tâche de mettre du plomb dans ta jugeotte qui bat la campagne et du liége à tes semelles qui font trop de bruit.

De Courteil ne répondit rien. Déjà depuis la veille il éprouvait une envie folle, un besoin irrésistible de chercher querelle à ce malfaiteur de Grougeard, de l'écraser comme une bête venimeuse, et ce qu'il venait d'apprendre n'était pas fait pour le calmer. Pourtant Attila avait raison, il ne pouvait, il ne devait rien faire.... à cause d'elle. Vraiment c'était à devenir fou! Mais à Paris, dans la rue, au théâtre, il pourrait bien trouver un prétexte. Il est toujours possible de se disputer avec quelqu'un, à propos de n'importe quoi, et de le souffleter au besoin. En attendant, il rongeait son frein, excité, fouetté, endolori par tous ces événements qui tombaient sur lui, coup sur coup, comme la grêle, et qui le faisaient se tordre de souffrance ou écumer de rage impuissante.

Pour une nature comme la sienne c'était l'enfer. C'était d'autant plus intolérable qu'il lui fallait se maîtriser, feindre, sourire même.

La nuit pendant les longues heures d'insomnie, où mille idées martelaient sa tête, il avait pensé à fuir, à s'en aller bien loin. Mais en aurait-il le courage? Et d'ailleurs ne serait-ce pas une nouvelle lâcheté de sa part? Ne lui avait-elle pas dit, la veille, qu'elle était seule, sans appui, sans protection? N'avait-elle pas fait une sorte d'appel à son amitié? Non, il devait rester, il devait la voir, il devait souffrir, il devait expier.

Et dans sa sincérité il ne se rendait pas compte du désir intense, plus fort, plus puissant que tout, qui lui faisait rechercher l'être qui avait pris possession de son être, la femme aimée.

Il eut bientôt fait de dépêcher l'affaire du cadre pour le portrait de la petite Marie; d'autant plus que s'agissant d'un médaillon, Attila pensa devoir emporter à Paris la petite toile.

Il était de bonne heure; apparemment, personne encore chez les Wirbel n'avait franchi le seuil de la maison. Jean était en train de fermer la porte du chalet, et s'apprêtait à suivre le

bohème, acheminé avec sa toile sous le bras vers le pavillon, lorsque Zizi déboucha d'une allée du parc et parut devant lui.

— Tiens, déjà levée?

— Tiens, déjà ici?

— C'est pour vous, pour le portrait.

— Eh bien?

— C'est fait! Ce soir ou demain matin monsieur Morin le rapportera tout encadré. Êtes-vous contente, au moins?

— Je suis enchantée! Et vous?

Ils souriaient tous deux, ils s'efforçaient de paraître gais; elle aussi, quoiqu'elle n'en eût guère envie non plus.

— Moi? répondit Jean. Moi, je rayonne tout bonnement! Il fait beau ce matin, et il fait bon de vivre. Ne trouvez-vous pas?

— Hum! cela dépend.

— De quoi?

— Des moments.

— Des moments?... Mais on ne subtilise pas de la sorte à votre âge, répliqua-t-il avec chaleur. A votre âge on prend la vie en bloc, on se jette à la nage, on force le bonheur.

— Et si le bonheur nous échappe?

— C'est qu'on est maladroit.... comme moi.

— Ou craintive.... comme moi.

— Vous?.... Oh, vous!...

— Achevez!

Avant de répondre il lui offrit son bras, qu'elle accepta. Pendant qu'ils marchaient lentement sur le gazon frais de rosée, elle, la tête basse, lui, légèrement penché vers elle, il murmura à l'oreille de la jeune fille, avec la voix caressante de la sympathie:

— Vous!... Vous êtes un rayon de soleil.... un effluve du printemps vivifiant et parfumé, vous êtes la jeunesse, vous êtes l'espoir, vous êtes l'innocence et le bonheur. Et si vous voulez, vous l'aurez le bonheur, car il est là, près de vous! Vous n'avez qu'à étendre la main pour le saisir!...

Il était sur le point de parler de Maxime, de ses qualités, du bonheur qu'il saurait donner à une femme, à sa femme, mais se rappelant tout à coup la promesse faite à Berthe, il s'arrêta net, confus, embarrassé et ne sachant comment finir sa phrase.

Elle écoutait, doucement troublée, cette musique enivrante de l'aveu discret et timide, ce chant d'amour qu'elle croyait inspirer, qui faisait palpiter son cœur, et mettait un alanguissement dans tout son être. Arrivés au bout de la pelouse, ils continuèrent à avancer dans l'allée, elle, la tête toujours basse, les yeux à terre, les joues saupoudrées d'incarnat, attendant anxieuse la suite du cantique, craignant, et à la fois souhaitant de toutes les forces de son âme, une parole personnelle, lorsque Jean cessa brusquement de marcher avec un haut-le-corps dont Zizi ressentit le contre-coup.

Au détour de l'allée il avait aperçu Maxime et Grougeard, arrêtés à quinze pas de distance.

L'apparition inattendue de ce dernier, et tout ce que cet homme lui rappelait, donnèrent à Jean une telle secousse, qu'il en trembla dans tous ses membres. Zizi, étonnée, avait levé les yeux, et voyant à son tour les deux hommes qui la contemplaient, Maxime soucieux, Grougeard souriant, confuse, perplexe, rougissante, elle quitta le bras du peintre. Puis, après un moment d'hésitation, choisissant le parti le moins sage, même à son point de vue, elle dit à Jean presque en bredouillant:

— Pardon.... j'oubliais.... ma sœur m'attend.... Je rentre!

Et elle s'éloigna vivement dans la direction de la maison.

Ce n'était pas le hasard qui avait amené là, dans ce moment, Maxime et Grougeard. Ce dernier, de sa fenêtre, après avoir vu sortir Zizi de bonne heure, avait assisté à l'arrivée d'Attila et de Jean, et à la rencontre de celui-ci avec la jeune fille. Alors, vite, il était descendu, et trouvant Maxime en train de fumer sur le perron son cigare du matin, il lui avait proposé un tour dans le parc. De là, l'habile Grougeard n'avait pas eu de peine à l'amener dans les parages du chalet. Ayant aperçu à travers une échappée d'arbres ce qu'il cherchait:

— Tiens! Déjà ici, votre ami Jean! s'était-il écrié en jouant la surprise, et en désignant le groupe gracieux qui s'avançait sur la pelouse. Puis, souriant avec complaisance, il avait ajouté d'un ton bon enfant:

— Joli couple, ma foi!

Maxime n'avait rien répondu, mais une angoisse lui avait étreint le cœur, et sa figure honnête et un peu sévère s'était

moulée, par la contraction des muscles, en un masque dur, presque méchant.

Jean, resté seul, ne put éviter de marcher au-devant des deux hommes. Mais pour ne pas serrer la main de Grougeard, pour ne pas avoir à le saluer, il fourra ses mains dans ses poches et lança son « bonjour » à distance.

— Bonjour, cher ami! fit le petit Grougeard, souriant et doucereux, et sur un ton de familiarité amicale qui cingla Jean comme un coup de cravache.

Maxime répondit par un bonjour tout court et fort sec.

— Ah ça, qu'est-ce que tu as? demanda Jean nerveusement.

— Moi? rien.

Mais de Courteil ne pouvait se tromper à cette expression de physionomie, et comme il avait une véritable affection pour son ami d'enfance, il passa son bras sous le sien, et le prenant à part:

— Tu as quelque chose! reprit-il amicalement. Je te connais, tu n'as pas ta figure de tous les jours.

— Tu rêves! répondit Maxime, encore plus froidement.

— Ah! fit Jean, froissé cette fois. Et quittant le bras de Maxime, élevant la voix, avec une gaieté forcée:

— Eh bien, tant mieux, tant mieux! s'écria-t-il. C'est comme moi, alors, je me sens d'une humeur charmante, ce matin.

— Vous avez peut-être de quoi? insinua Grougeard d'un air entendu.

Ce fut une imprudence de sa part, et ce fut un miracle si Jean n'aplatit pas séance tenante cet être malfaisant. Vraiment c'était plus qu'il ne pouvait supporter, la mesure était comble.

— Oui, en effet, j'ai de quoi! dit-il, en se plantant en face de Grougeard.

Celui-ci tressaillit et recula de quelques pas.

— Voulez-vous savoir la raison de mon contentement? poursuivit Jean le verbe haut, l'air agressif, et regardant dans les yeux son interlocuteur. Je m'en vais vous la dire en deux mots. Je suis content parce que j'ai résolu de donner une leçon à quelqu'un qui la mérite. Seulement, je suis presque sûr que mon individu est un lâche! Mais dans ce cas j'ai des arguments en réserve.

Maxime regardait et écoutait ébahi: il pensait que Jean devenait fou. Que lui prenait-il tout à coup de parler ainsi à

Grougeard? Était-ce une provocation? Pourquoi? Décidément ce garçon avait perdu l'esprit; et au fond, oui, au fond, hélas, il valait moins qu'il n'avait cru.

Grougeard, lui, était blême. Blême de rage et surtout de peur. Il s'attendait d'un moment à l'autre à quelque chose de plus fort encore de la part de Jean, peut-être à un de ces arguments auxquels il venait de faire allusion. Heureusement, celui-ci se tourna vers Maxime et l'interpellant directement:

— N'est-ce pas, Maxime? Crois-tu qu'il y ait des hommes assez lâches pour avoir moins peur d'un soufflet que d'une épée?

Maxime haussa les épaules sans répondre. Puis se ravisant, craignant un esclandre, en galant homme qui sait malgré ses répugnances accomplir un devoir, il se tourna vers Grougeard en disant:

— Pardon, cher monsieur, puisque vous vouliez rentrer, je vous quitte; j'ai justement quelque chose à dire à de Courteil.

— Comment donc, je vous en prie! répondit vivement le petit Aristide avec un sentiment de soulagement indicible. Et sans perdre une minute, pendant que Jean et Maxime redescendaient vers le bois, il s'éloigna avec précipitation dans la direction de la maison, avec l'intention bien arrêtée de se rendre chez le baron Ferdinand. Car il avait eu peur, très grande peur, il était encore tout tremblant et point rassuré. Il fallait donc aviser, et vite. Évidemment la femme avait parlé la veille au soir, et le paladin prenait sa défense. Un sourire haineux, cruel, un sourire de sauvage civilisé crispa ses lèvres minces. Ah! c'était ainsi? Mais on ne savait pas à qui on avait affaire! En deux minutes il combina tout un plan qui pouvait, qui devait les perdre tous deux, elle et lui, et en même temps le préserver, lui, Grougeard, des agressions de Jean et rendre impossible un duel. Et cela importait autant et plus que tout le reste! Il fit le tour de la maison, pour se rendre chez son ami Wirbel, évitant de traverser le salon où, en passant, il avait aperçu Berthe et Zizi qui causaient.

En quittant de Courteil, la jeune fille avait été directement chez sa sœur. Elle ne craignait plus l'entrevue maintenant, elle ne craignait plus rien. Il y avait en elle une force qui défiait tout. Elle savait, elle était sûre à présent qu'il l'aimait. Ne le lui avait-il pas dit tout à l'heure? Oui, certes, et si les autres

n'étaient pas arrivés il aurait tout avoué, il aurait tout dit et lui aurait demandé d'être sa femme. Et elle se répétait les mots de Jean, ces mots si doux, si caressants, dont le souvenir la faisait palpiter. « Oui, vous l'aurez le bonheur ! Il est là, près de vous ! Vous n'avez qu'à étendre la main.... » Elle fut si transportée par la pensée de ces paroles délicieuses, qu'il lui semblait ne plus toucher terre, avoir comme des ailes qui la soutenaient en marchant. Et de joie, elle se mit à courir. Arrivée chez sa sœur, tout d'un élan, elle lui jeta les bras autour du cou :

— Bonjour, grande sœur, dit-elle en l'embrassant à plusieurs reprises.

— Bonjour, mignonne !... Comme te voilà en train, aujourd'hui !

— Je crois bien, il fait si beau. Et toi vas-tu mieux ?

Et comme Berthe la regardait en souriant, sans répondre à sa question :

— Ah ça ! reprit gaiement la jeune fille, qu'est-ce que j'ai donc de drôle que tu ris comme cela ?

— Je ris parce qu'avec ton chapeau de travers et tes cheveux en coup de vent je ne puis me figurer ma petite Zizi....

Elle s'arrêta, souriant toujours, et regardant la jeune fille affectueusement :

— Achève donc ! dit cette dernière.

— Viens ici ! reprit Berthe, en l'attirant à son tour dans ses bras et l'embrassant sur le front. Allons nous mettre quelque part.... là, sur ce canapé, et causons !

Elle passa son bras sous celui de Zizi, et la fit asseoir sur un divan, à ses côtés, pendant qu'elle continuait de sa voix douce et grave :

— Causons bien gentiment.... comme deux bonnes petites sœurs que nous sommes.... Ou plutôt comme une fille bien sage avec sa mère qui l'aime.

— On dirait que tu veux me confesser, répliqua Zizi, non sans une pointe d'espièglerie.

— Eh ! peut-être bien !

— Mais je n'ai rien fait de mal, je t'assure, et tu peux m'absoudre d'avance, répondit la jeune fille toujours avec un soupçon de malice dans le ton, et la joie plein les yeux. Dans l'effervescence de son bonheur elle pensait que sa sœur s'était doutée de quelque chose, qu'elle allait lui demander si elle aimait quel-

qu'un, et si ce quelqu'un s'appelait Jean de Courteil. N'avait-elle pas dit qu'elle voulait la confesser?

A mesure que la jeune fille devenait plus gaie, la jeune femme se sentait devenir plus triste; et ce fut d'un air presque solennel qu'elle dit à sa sœur:

— Je sais, j'espère que ma petite Zizi n'a rien à se reprocher. Mais sois un peu sérieuse, si tu peux, car j'ai à te parler de choses qui demandent toute ton attention. Dis-moi, chérie, ajouta-t-elle en prenant affectueusement la main de la jeune fille dans les siennes, que penserais-tu de quelqu'un qui te trouverait jolie, gaie, bonne?...

— Je penserais qu'il est bien aimable, répondit Zizi en souriant.

— Vraiment! reprit Berthe. Et si ce quelqu'un était un monsieur qui voudrait faire de toi sa femme, que répondrais-tu?

Zizi ne put s'empêcher de tressaillir. Il en avait donc parlé à Berthe. Était-ce possible?

— Ce que je répondrais? fit-elle avec un léger embarras. Mais.... je voudrais d'abord savoir si le monsieur est joli, gai, bon....

— Tu n'es pas dégoûtée, répondit la jeune femme, en souriant malgré elle.

— Dame! puisque c'est moi qui épouse!

— Eh bien! le monsieur dont il s'agit est justement comme tu le souhaites. Il est jeune, bien tourné, intelligent et.... et il t'aime.

— Grande sœur, grande sœur, dit la jeune fille devenue grave à son tour, es-tu bien sûre qu'il m'aime?

— Il me l'a dit.

— C'est donc sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.... Comment, tu ne t'étais aperçue de rien?

— Oh! si, répondit vivement la jeune fille.

Puis se reprenant elle ajouta:

— C'est-à-dire... par moments j'ai cru et parfois aussi j'ai douté; mais maintenant.... maintenant....

Elle allait dire: « maintenant je suis sûre qu'il m'aime, » mais la prudence féminine la retint, et lui inspira ces paroles qui tournaient la position:

— Maintenant je vois qu'il t'a dit quelque chose.

— Il m'a demandé ta main, répondit la jeune femme.

Zizi se leva comme poussée par un ressort.

— Chère sœur ! s'écria-t-elle en sautant au cou de Berthe.

— Tu l'aimes donc aussi, mignonne ? répliqua cette dernière en caressant la tête blonde qui s'appuyait sur son épaule, et dont la bouche était encore collée à sa joue. Il sera bien heureux, ce cher Maxime !

— Monsieur Ronchet ! s'écria Zizi en se relevant effarée.

— Et qui donc ? demanda brusquement la jeune femme.

— Je ne sais, mais.... pas lui ! balbutia Zizi troublée et inquiète du ton de sa sœur.

— Enfin, monsieur Ronchet demande ta main, répéta Berthe en insistant, que dois-je lui répondre ?

— Que je ne puis.... que je ne puis pas l'épouser.

Elle avait envie de pleurer, la pauvre enfant, et refoulait ses larmes, s'efforçant de rester calme, de se ressaisir, sentant comme une confusion dans la tête et un battement précipité dans les oreilles. Berthe, de plus en plus nerveuse, s'était levée à son tour. Elle fit quelques pas dans la direction de la fenêtre, portant la main à son front qui brûlait. Puis, rebroussant chemin, elle revint vers sa sœur et lui demanda brièvement, impérieusement :

— Tu ne peux pas l'épouser ?... Pourquoi ?

— Parce que.... parce que je ne l'aime pas.

— Tu en aimes un autre?

— Moi !

— Oui, toi ! Tu me l'as dit.

— Moi !... je t'ai dit ?...

— Oui, tout à l'heure, là sur ce canapé !

— Je ne me souviens pas, je te jure !

— N'essaye pas de me tromper, c'est inutile.

Le travail intérieur des pensées et des sentiments de Berthe donnaient à sa physionomie quelque chose de si dur et à sa voix une telle âpreté que Zizi en fut effrayée.

— Ma sœur, ma sœur ! s'écria-t-elle des larmes dans la voix. Moi te tromper ?... Comme tu es dure avec moi !

Mais dans ce moment la jeune femme était trop occupée de ses propres sentiments pour se rendre compte de ce qui se passait en dehors d'elle.

— Je pense à ton avenir, répliqua-t-elle sans même savoir ce qu'elle disait.

Puis avec un éclat dans la voix et un geste vibrant :

— Mais avoue-le donc que tu aimes quelqu'un, ajouta-t-elle en s'approchant de la jeune fille.

— Eh bien, oui.... oui, j'aime, sanglota cette dernière.

— Tu aimes !.... qui donc ?

— J'aime.... Elle allait continuer, prononcer peut-être un nom, lorsque Jean de Courteil, venant du jardin, parut sur le perron en face de la porte-fenêtre.

Zizi l'aperçut et un cri étouffé lui échappa. Elle resta indécise pendant l'espace de quelques secondes ; puis, comme prise d'une frayeur subite, sans ajouter un mot, elle se sauva du côté opposé à celui d'où venait le jeune homme, et sortit du salon.

— Elle l'aime ! murmura Berthe.

Et pâle, chancelante, brisée par une douloureuse et violente émotion elle se traîna vers un fauteuil et se laissa tomber assise.

Et il était là, lui, sur le seuil de la porte, il entrait, il s'approchait de son fauteuil. Elle le sentait plus qu'elle ne le voyait, car elle tournait les épaules à la porte-fenêtre. Lorsqu'il fut à quelques pas, elle se raidit par un effort suprême. Dans l'affolement indicible de cette minute, un seul sentiment était net, lucide, absolu : Il fallait qu'il ne se doutât de rien, qu'il ne soupçonnât jamais rien.

Mais malgré cet effort, de Courteil ne s'y trompa point. Il y avait quelque chose de profondément, d'étrangemet troublé dans la figure régulière de la jeune femme ; quelque chose qui ressemblait plus à l'effroi qu'à la douleur. La contraction même des traits, raidis sous la pression de la volonté, accentuait la rigidité du masque. Jean n'eut qu'à y jeter un coup d'œil pour s'en apercevoir.

— Qu'avez-vous ? cria-t-il immédiatement, oubliant, supprimant toute formule de salutation.

— Moi !... je n'ai rien, répondit-elle, essayant de sourire. Mais la voix était rauque et le sourire navrant.

— Oh ! ne dites pas cela ! murmura-t-il tout bas, sur un ton suppliant.

— Je vous assure que je n'ai rien.... absolument rien ! répliqua Berthe d'une voix plus ferme, cette fois.

Et comme pour montrer sa liberté d'esprit, pour couper court au tête-à-tête, pour fuir tout interrogatoire :

— Il fait bien beau n'est-ce pas ce matin, reprit-elle. Allons au jardin !

Elle fit un effort pour se lever, mais ses jambes ne purent la soutenir. Elle retomba assise, plus pâle encore, et ferma les yeux. Jean accourut près d'elle.

— Et vous dites que vous n'avez rien ? s'écria-t-il angoissé, presque durement.

Puis, sur un geste éperdu de la jeune femme, il ajouta doucement :

— Vous faut-il quelqu'un ?... Dois-je appeler ?

— Non, non ! dit-elle avec terreur. C'est passé.... un moment de malaise. Je suis tout à fait bien maintenant.

— Pourquoi me tromper ? dit-il tristement.

— Vous tromper ?

— Oui, vous me cachez quelque chose, quelque chose qui vous trouble, qui vous afflige profondément !... Oh ! n'essayez pas de nier ! continua-t-il sur un geste de muette protestation de Berthe. Ne niez pas, c'est inutile, je connais trop bien votre visage.... maintenant.

— Mon visage ! répondit-elle en riant nerveusement et parlant haut. Rien ne ment comme un visage de femme. Ne vous y fiez jamais, mon cher !

Une réaction se produisait en elle ; cette insistance de Jean, toutes ces questions qui l'enveloppaient, la cinglaient comme des coups de lanière, lui fouettaient le sang le faisant affluer à la tête, tandis que ses nerfs, naguère relâchés, commençaient à se tendre, à titiller d'agacement.

Il ne l'avait jamais vue comme cela ; il comprit, il devina que cette amertume caustique cachait une blessure profonde et comme un sentiment de rébellion. Elle, une révoltée ! Il sentit dans son cœur une pitié indicible. Tout son amour pleura pour elle, et n'eut qu'un désir, celui de la consoler, d'adoucir son amertume. Il s'assit près d'elle, et féminisant sa nature, se faisant tendre, affectuex, fraternel, il commença à lui parler doucement, à voix basse, sur le ton d'une mère à son enfant.

Pourquoi essayer de lui donner le change ? Elle savait pourtant bien qu'il était un ami, un ami véritable. Elle pouvait lui

parler sans réserve, tout lui dire, tout! Car c'était son cœur qui l'écouterait, le cœur du confident de jadis, de l'ami d'enfance, qui était devenu un homme et qui lui était tout dévoué.

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira; souffrant plus que jamais du ton et des expressions de Jean, ne disant rien, ne sachant que dire, ne sachant que penser, ne pouvant que souffrir.

— Vous ne me répondez pas? insista-t-il, prenant ce silence pour une pudeur de l'âme. Vous ne voulez pas me dire ce qui vous afflige? Est-ce votre mari?

— Non, personne! répondit-elle sèchement.

— Alors, c'est cet infâme Grougeard! s'écria-t-il en se levant. Mais cela finira bientôt.

— Ce n'est personne, vous dis-je.

Il la regarda, cherchant son regard qui le fuyait, scrutant cette physionomie qu'il ne reconnaissait pas, lorsque soudain une idée traversa son esprit.

— Ah, je sais! s'écria-t-il en se frappant le front. C'est votre sœur.

Elle tressaillit et leva sur lui un regard effrayé.

— Oui, c'est votre sœur, continua-t-il, votre sœur qui était là tout à l'heure, que j'ai vue fuir à mon approche. Et je sais pourquoi! Vous lui avez parlé de Maxime et elle a refusé de l'épouser.

— Vous étiez là? s'écria-t-elle, se trahissant dans sa terreur qu'il n'eût entendu.

— Ah! vous voyez bien que j'ai deviné?... Voyons, pourquoi ne veut-elle pas de ce mariage?... Voulez-vous que je lui parle, moi?

— Non, non!

Ce fut presque un cri, un cri d'épouvante. Elle était à bout, elle n'en pouvait plus de cette torture. Elle se leva, marcha vers Jean, et lui demanda sèchement:

— Qui vous a dit qu'elle ait refusé?... Vous vous laissez égarer par votre imagination, monsieur de Courteil!... par votre imagination qui court, qui bat la campagne, et qui vous emporte au delà des bornes!

Pendant plus de dix ans elle avait porté dignement, fièrement et déboires, et souffrances, et humiliations, et dégoûts, sans une

plainte, sans une révolte extérieure. Maintenant quelque chose de neuf et de puissant l'étreignait, la secouait, changeait pour ainsi dire sa nature, une nature plus élevée, plus parfaite, mieux équilibrée que celles du commun de ses semblables; mais une nature humaine comme toutes les autres, au bout du compte, et à laquelle rien de ce qui est humain ne pouvait être étranger.

Jean était douloureusement affecté. Il ne savait rien, il ne comprenait rien et ne voyait que cet inexplicable changement de ton, de manière et de langage.

— Comment? dit-il tristement, c'est vous qui me parlez ainsi?

— Vous m'y forcez.

— Moi!

— Oui, vous, qui êtes là depuis une heure à m'appliquer la question.... à m'accabler....

— Le mot est cruel, interrompit-il avec amertume.

Elle perdit tout sentiment de la situation et s'écria avec angoisse:

— Que voulez-vous, il y a des moments où l'on n'en peut plus.

Alors, il s'oublia lui aussi.

Oui, elle avait dit le mot. Il les connaissait comme elle ces moments où la souffrance devient intolérable. Lui aussi souffrait, lui aussi était à bout. S'il pouvait parler, s'il pouvait lui dire tout ce qui se passait en lui....

Craignant ce qu'il allait peut-être avouer, elle eut un mouvement d'effroi si visible, qu'il s'arrêta net; et se calmant, déversant sur lui-même le flot d'amertume qui l'envahissait:

— Ne craignez rien, ajouta-t-il, je ne vous le dirai pas, je ne vous le dirai jamais!...

Puis sur un ton plus doux:

— Mais vous, mon amie, n'avez-vous vraiment rien à me dire?

— Je n'ai rien à vous dire.

— C'est juste! dit-il en baissant la tête.

Il y eut tant d'accablement, tant de tristesse résignée dans les paroles et dans l'acte qui les accompagna, qu'elle fut prise de pitié. Un mot, un cri lui vint aux lèvres; mais elle le refoula.

Jean s'était laissé choir sur un siége, et la tête appuyée sur la paume de sa main, les yeux à terre, il semblait réfléchir dans une attitude morne comme ses pensées.

Berthe, qui était toujours debout, fit un mouvement pour s'approcher de lui. Elle avait toujours le même mot sur les lèvres, un mot de tendresse peut-être, et un besoin impérieux, irrésistible de le dire. Mais encore une fois elle se retint et marcha vers la porte-fenêtre, aspirant l'air à pleins poumons, comme quelqu'un qui se sent suffoquer.

Sur le gravier, en bas du perron, son mari, Grougeard et Maxime causaient ensemble. Au bout d'un moment elle vit ce dernier se détacher du groupe et marcher vers la maison.

Elle poussa un profond soupir, et se tournant vers Jean :

— Reprenons nos masques, lui dit-elle, voici le public qui arrive !

XIII.

Le résultat de l'entretien de deux honnêtes garçons, comme Jean et Maxime, animés tous deux des meilleures intentions, avait été de les séparer par un malentendu encore plus accentué. L'effet de la visite de Grougeard au baron fut une entente complète.

Maxime avait franchement abordé le sujet et fait des observations à Jean sur sa conduite avec Grougeard. Il la désapprouvait entièrement cette conduite. Et quels que fussent les motifs qui le faisaient agir de la sorte, quelque grande que pût être son antipathie pour l'ami du baron, il n'avait pas le droit d'oublier qu'ils étaient tous des hôtes et des visiteurs dans cette maison où il y avait des femmes. Le contraire serait un manque d'égards, etc.

A cela, Jean, encore tout vibrant, avait répondu que cet homme était un tel lâche, un tel drôle qu'il ne méritait certes pas l'honneur de cette défense et qu'il aurait fallu, non pas le souffleter, mais le supprimer comme une bête malfaisante et venimeuse. Et comme Maxime, toujours froid et sévère, avait demandé des preuves :

— Des preuves! s'était écrié Jean, sur le point de se trahir et de trahir les secrets de Berthe.

Mais il s'était arrêté et, baissant la tête, avait ajouté évasivement qu'il possédait plus de preuves qu'il n'en fallait.

Là-dessus Maxime avait riposté avec amertume, même avec une certaine aigreur que les mots ne le persuadaient guère, qu'il ne croyait plus aux phrases, et que désormais il ne se laissait plus convaincre que par l'éloquence des faits. Une éloquence sans réplique possible et qui vous jauge un homme avec une précision mathématique. Et poussé par ses griefs imaginaires contre celui qu'il avait sauvé de la ruine, troublé par le remous des sentiments qui faisait monter à la surface les sédiments impurs, mordu par deux passions puissantes: l'amour et la jalousie, cet homme droit et honnête devint lui aussi amer, agressif et injuste.

Non vraiment, il ne pouvait approuver la conduite de Jean dans cette maison, où il ne respectait ni les amitiés acquises, ni la paix des hôtes, ni peut-être leur avenir que personne n'avait le droit de compromettre à la légère.

Jean crut que cette phrase visant Zizi était une allusion à son amour pour Berthe, et un flot de sang lui monta à la tête. Il était stupéfait, indigné même; mais se souvenant des rapports passés il coupa court, en disant qu'il était d'âge à savoir se conduire, et qu'à tous les points de vue il valait mieux quitter ce sujet.

— Je comprends qu'il te gêne, répliqua sèchement Maxime.

Et les deux amis, s'éloignant l'un de l'autre, se quittèrent presque en ennemis: Jean pour aller chercher auprès de Berthe un aliment nouveau à son amour désespéré, Maxime pour réfléchir dans la solitude à son amour sans espoir.

Entre le baron et Grougeard les choses se passèrent autrement. En entrant dans le cabinet du banquier, l'habile comédien s'était composé un masque de circonstance, la figure sérieuse, presque affligée d'un homme venant de prendre une résolution nécessaire et pénible. Après l'échange des salutations matinales, il commença par dire que des affaires pressées le forçaient à aller à Paris avant le déjeuner, et non pas après, ainsi qu'il avait convenu.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le baron, en poussant le bou-

ton d'une sonnette, j'ai une fin de mois assez encombrée et j'aime autant aller avec vous dans la matinée.... La voiture dans une heure! ordonna-t-il, se tournant vers le domestique accouru à son appel.

Grougeard n'était pas content. Il espérait une question qui lui permît d'entrer en matière, et comptait que son air attristé ne passerait pas inaperçu.

Mais il comprit que c'était trop prétendre de la subjectivité complète et constante du baron, qui ne relevait jamais ces nuances de physionomie chez son prochain; quant à la question, en homme pratique et sage, il alla lui-même à la montagne, puisque la montagne ne venait pas à lui.

— Alors je vais préparer mon petit bagage, prendre congé de ces dames, et les remercier.

— Faites, cher ami, faites! Je vais mettre en ordre mon portefeuille en attendant.

Le petit Grougeard traita intérieurement son excellent ami de crétin. Puis il dit à haute voix, et avec un sourire mélancolique:

— Quant à vous, cher ami, je sais que vous ne voulez pas être remercié.

— Remercié de quoi?

— D'une hospitalité dont j'abuse depuis trop longtemps, et à laquelle.... oui, à laquelle je dois mettre un terme.

— Vous plaisantez! répliqua le baron, surpris cette fois.

— Hélas! non, mon ami! soupira Grougeard. A mon grand regret, il me faut reprendre ma promesse de revenir ici demain.

— Pourquoi cela?

— Parce que.... parce qu'il le faut.

— Il faut que vous nous quittiez? Je ne comprends pas.

— Ne cherchez pas à comprendre, mon ami. C'est pour moi une question de délicatesse.

— De délicatesse!... Envers qui?

— Envers vous.... N'insistez pas, je vous prie, ajouta-t-il d'un ton suppliant.

— Au contraire! J'insiste formellement.

Le baron était juste à point.

Alors, avec une adresse suprême, mêlant les insinuations savamment couvertes aux réticences habilement calculées, jouant l'homme fier, l'ami dévoué, Grougeard débita son boniment:

Vraiment, c'était pour lui une question de conscience de se taire, et il priait de nouveau le baron de ne pas mettre son amitié à cette épreuve. Car enfin il n'était qu'un hôte chez son ami, un visiteur comme les autres. Et s'il y avait dans la maison quelqu'un.... avec lequel sa dignité l'empêchait de frayer.... Eh bien! oui, il connaissait son devoir, son devoir d'ami sincère.

— Et vous ne doutez pas de mon amitié, n'est-ce pas? s'écria-t-il tout à coup, parlant vite, d'un ton ému et posant sa main sur le bras du baron, pour donner plus de force à sa protestation. Vous en avez des preuves, vous savez que vous pouvez compter sur moi, en toute occasion, même au préjudice de mes propres intérêts!...

Il s'arrêta laissant adroitement en suspens la conclusion pour qu'elle pénétrât mieux l'entendement épais du banquier; puis, baissant la voix, éteignant le feu de l'émotion, il ajouta d'un ton grave et triste:

— Eh bien! oui, encore une fois, je connais mon devoir! et mon devoir me dit que c'est à moi de partir.

— Et moi je vous dis que vous ne partirez pas! exclama péremptoirement le baron, son teint blafard de bilieux lymphatique devenant terreux. Vous ne partirez pas! répéta-t-il. C'est moi qui vous le dis.

— Je sais bien que vous êtes le maître ici, insinua habilement Grougeard, mais je ne veux pas être une cause de trouble chez vous.

— Il n'y aura aucun trouble, soyez tranquille! répliqua majestueusement le baron Ferdinand de Wirbel, chatouillé au bon endroit, et se gonflant comme la grenouille de la fable. C'est à moi de juger qui doit ou ne doit pas venir dans ma maison, et nous allons voir qui est le maître ici.

Et prenant son chapeau, il sortit dans le jardin par la porte-fenêtre de son cabinet, tandis que Grougeard le suivait promptement.

Le baron avait compris sans grand effort que la personne avec laquelle son ami ne pouvait pas frayer, par respect pour sa dignité, n'était autre que Jean de Courteil.

Depuis longtemps il avait remarqué les façons dédaigneuses de cet intrus, de ce trouble fête, vis-à-vis de son meilleur ami.

C'était exactement comme la baronne, comme sa femme. Il en avait assez de tout cela, et tout cela allait finir une bonne fois.

Il marchait à grands pas, se dirigeant vers le perron du salon, vraisemblablement pour aller chez Mme de Wirbel. Son compagnon dut trottiner de ses petites jambes pour le rejoindre, et l'arrêter par le bras, pendant qu'il lui disait tout essoufflé :

— Je vous en prie, mon ami, pas de bruit, pas d'esclandre, ou vous me mettrez une mauvaise affaire sur les bras. Il est justement là, je crois.

Grougeard avait peur, terriblement peur de Jean. Et il venait d'apercevoir Maxime, qui revenait seul du parc et se dirigeait de leur côté. Si le baron disait un mot qui pût le compromettre en présence de Jean, il était sûr de son affaire. Et surtout, et avant tout il ne voulait rien avoir à débrouiller avec de Courteil.

— Ah! il est déjà là! fit le banquier. Eh bien! il n'y restera pas longtemps. Mais soyez tranquille, ni vous, ni moi, n'aurons rien à voir avec lui.

A ce moment ils furent rejoints par Maxime, à qui le baron annonça qu'il allait partir pour Paris le matin même.

Après avoir quitté de Courteil, Ronchet avait réfléchi à sa situation, impartialement, croyait-il; et il en avait conclu que Jean était un garçon sans cœur ni tête, oublieux des devoirs les plus élémentaires et les plus sacrés envers ses amis, insouciant de l'avenir qu'il préparait à la jeune fille, et que lui, Maxime, n'avait qu'une chose à faire: s'en aller. Car il ne doutait pas maintenant que la réponse de Zizi ne fût négative.

Une fois dans cet ordre d'idées, il n'eut plus qu'un désir fiévreux, déraisonnable: partir, s'en aller au plus vite. Mais par politesse il fallait d'abord attendre la réponse de la baronne, qui avait promis la veille de parler à sa sœur dans la matinée.

Lorsque le baron lui annonça qu'on avait anticipé l'heure du départ, il se dit que ce serait une fière chance de pouvoir s'en aller aussi, abrégeant les adieux, s'éloignant de tout ce qui était pour lui un sujet de douleur ou d'irritation.

En un instant il se décida à brusquer les choses, à solliciter une réponse immédiate et à partir ensuite.

— Dans une heure, dit-il, j'aurai peut-être quelque chose à

vous demander. En attendant permettez-moi d'aller dire bonjour à la baronne que je vois au salon.

Cela avait été juste à ce moment-là que Berthe, s'étant éloignée de Jean, avait marché vers la porte-fenêtre et aperçu le groupe des trois hommes. A ce moment aussi Maxime s'en était détaché pour venir la rejoindre.

Lorsqu'il parut au salon, la jeune femme était assise sur un divan, loin de Jean qui, pour se donner une contenance, faisait semblant de parcourir un journal. En apercevant ce dernier, Maxime fronça les sourcils ; et ce mouvement fort accentué de mauvaise humeur ainsi que l'air préoccupé qui l'accompagnait n'échappèrent point à Berthe, dont les nerfs étaient tendus à se rompre par sa conversation avec Zizi d'abord, ensuite avec Jean.

Après les politesses d'usage, Maxime s'assit auprès de la baronne et commença à lui parler à voix basse. Elle lui répondit sur le même diapason, car elle non plus ne voulait pas que Jean les entendît. Celui-ci, bien qu'un peu surpris de ces façons, crut devoir s'éloigner et sortit sur le perron. Berthe le suivit des yeux et eut comme un soupir de délivrance. Et vraiment ce que lui disait Maxime était bien fait pour lui donner de nouvelles inquiétudes.

S'excusant de son insistance et surtout de sa précipitation, il était venu lui demander la réponse promise. Il la lui fallait cette réponse ; il la lui fallait le plus tôt possible pour des raisons vraiment très puissantes.

Berthe répondit évasivement que déjà elle avait eu un entretien avec sa sœur ; mais c'était à peine si elle avait eu le temps d'aborder le sujet. Elle comptait le reprendre et gagner la cause de Maxime.

— Ne vous donnez pas cette peine, madame.... répliqua celui-ci avec un profond découragement. C'est inutile.

Et sur un mouvement de Berthe :

— Oui, reprit-il, je n'avais pas grand espoir jusqu'ici ; à présent j'ai la certitude de mon malheur et j'en connais la cause.... la voilà !

Et se levant par un mouvement involontaire, désignant de Courteil qui lisait le journal sur le perron, il reprit à haute voix :

— La voilà !

— Lui ! s'écria Berthe avec un effroi indicible. Vous vous trompez !

— Oui, mon ami Jean.

— Taisez-vous, parlez bas, supplia-t-elle angoissée.

Elle craignait que Jean n'entendît, elle redoutait une explication entre ces deux hommes, elle espérait, elle croyait, elle voulait amener Zizi à consentir à ce mariage. Mais en attendant elle ne savait que dire, ni que faire. Maxime, honteux de s'être laissé dominer par un sentiment violent et d'avoir élevé la voix devant la baronne, s'excusa vivement, en ajoutant toutefois avec un sourire résigné et triste :

— Vous voyez bien que j'ai raison, madame, votre trouble pour cette minute d'emportement que je déplore suffirait à m'éclairer. Aussi mon parti de m'en aller, aujourd'hui même, est le plus sage, et vous voudrez bien me permettre de vous faire mes adieux.

Mais elle ne voulait pas qu'il s'en allât. Quitter ainsi la partie, c'était la perdre, et il fallait, et elle voulait la gagner !

Elle le pria donc de se rasseoir, lui demanda de rester encore, au moins jusqu'au lendemain. Et quant à son ami de Courteil, il se trompait sur son compte. Il ne savait pas à quel point il se trompait ! Grand Dieu, non ! Et elle assurait, pouvait même jurer qui si de Courteil apprenait en ce moment ce qu'on lui imputait, il tomberait des nues. Non, il devait rester, elle lui promettait de parler à sa sœur dans la journée, et il verrait, conclut-elle s'efforçant de sourire, il verrait qu'il ne se repentirait point de l'avoir écoutée.

Elle parla quelque temps ainsi, avec tant de chaleur dans ses prières, avec tant de conviction dans ses affirmations, que Maxime, ébranlé, et malgré tout ne demandant qu'à croire, qu'à espérer encore, répondit qu'il resterait. Il la remercia avec effusion de l'intérêt qu'elle lui témoignait et l'assura que quoi qu'il advînt il ne l'oublierait de sa vie.

— C'est peut-être de l'égoïsme de ma part, murmura-t-elle tout bas, l'air absorbé, et comme se parlant à elle-même. En tous cas j'ai la conscience de travailler au bonheur de ma sœur, ajouta-t-elle plus haut.

Elle se leva, d'un mouvement brusque, et passa sa main sur son front comme pour chasser des pensées pénibles.

Maxime allait répondre, remercier encore de cette confiance en lui, lorsque les portières du vestibule s'écartèrent, livrant

passage à Grougeard et au baron Ferdinand. Ils avaient aperçu de Courteil, lisant assis sur le perron, et pour ne pas se croiser avec lui, ils avaient fait le tour de la maison. Jean, de sa place et du coin de l'œil, les avait vus entrer au salon, et plus que jamais il s'était apparemment plongé dans sa lecture. S'il avait su qu'ils allaient partir pour Paris dans un quart d'heure, il se serait éloigné dans le parc pour éviter les adieux; mais il espérait que bientôt tout ce monde s'en irait à ses occupations du matin, et qu'il pourrait avoir encore un moment d'entretien avec Berthe. Il n'avait rien su, il n'avait rien pu lui dire de ce qu'il aurait voulu; mais depuis qu'il était loin d'elle les pensées lui venaient en foule.

Toutefois, pendant un moment, il songea à descendre du perron, à aller plus loin, sur la pelouse; il fit même un léger mouvement comme pour se lever de son siége, mais au bout de l'allée conduisant au pavillon il aperçut Zizi qui parlait avec Attila, probablement du cadre à rapporter de Paris. Il aurait dû les aborder, et il n'avait aucune envie de causer. Il resta donc où il était, abaissant de nouveau ses yeux sur le journal dont il n'avait pas lu une seule ligne.

Dans le salon les trois hommes avaient échangé quelques mots. Mais le baron, quittant vite Grougeard et Maxime, s'approcha de sa femme.

— J'ai à vous parler, madame, dit-il à mi-voix, mais d'un ton cassant, impérieux, presque brutal.

Elle le regarda et répondit tranquillement:

— Je vous écoute.

— Voyez-vous ce monsieur là-bas? et il indiqua Jean de la tête.

— Qui? Monsieur de Courteil?

— Parfaitement. Arrangez-vous de façon à ce que je n'aie plus à le rencontrer ici.

— Vous dites? fit Berthe suffoquée.

— Je dis que je ne veux plus rencontrer chez moi monsieur Jean de Courteil.

Il scandait ses mots, et avait même élevé le ton de sa voix. La pauvre femme eut un éblouissement; et instinctivement, de crainte que Jean n'entendît, elle se recula de quelques pas en arrière. Soudain une révolte se fit en elle, et un éclair passa dans ses yeux de velours, qui scintillèrent tout à coup, pendant qu'ils fixaient les petits yeux gris de lin de son mari.

— Pour quelle raison ? A quel propos ? demanda-t-elle avec fermeté.

— Cela ne vous regarde pas.

— Alors, inutile de m'en parler.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, monsieur.

— Pourtant je vous assure que cet homme ne dépassera plus le seuil de ma maison.

— C'est juste ! Vous voulez en chasser les honnêtes gens !... Mais je ne me charge pas de ces sortes de commissions.

Et elle lui tourna le dos pour s'éloigner, suffoquant d'indignation et de douleur, saignant de toutes les blessures de son âme.

Mais lui, élevant la voix :

— C'est bien ! Je sais ce qui me reste à faire.

Encore une fois elle eut peur. Le terrain lui manquait de tous côtés, elle s'attendait à tout, elle avait peur de tout. Elle s'arrêta dans sa marche, et se tournant à demi, sans regarder son mari, pâle, les yeux fixes et perdus comme une somnambule :

— Vous le voulez ? dit-elle d'une voix rauque.

— Oui ! C'est vous qui l'avez appelé chez moi, c'est à vous de me délivrer de sa présence, que je ne veux plus tolérer.

— Et si je refusais ?

— Ce serait tant pis.... pour tout le monde, je vous l'assure !

Elle ne répondit rien. Mais après une minute de réflexion, elle sortit sur le perron.

— Jean ! fit-elle en passant près du jeune homme.

Il se leva en sursaut, troublé par le son de la voix et par cette appellation familière, entendue soudain.

— Suivez-moi ! commanda-t-elle sans s'arrêter. Et descendant les marches du perron, elle marcha droit devant elle, d'un pas automatique, comme en rêve.

Jean, à ses côtés, l'accompagnait en silence, scrutant cette figure pâle et raidie, la figure des heures troubles et des crises de l'âme, angoissé lui aussi, effrayé même, et n'osant rien demander par un pressentiment intime de quelque catastrophe.

Et elle marchait toujours dans la direction des grands arbres, sans prononcer un mot, sans rien voir, sans tourner la tête. Voulait-elle s'enfoncer dans le parc, à l'abri des regards ?

Éprouvait-elle le besoin de s'épancher, de tout dire, de tout avouer ? Était-elle irrésistiblement poussée vers un but fatal, dans cette minute suprême de meurtrissure et de révolte ? Peut-être y avait-il de tout cela dans l'âme de Berthe. Peut-être aussi ne savait-elle pas elle-même ce qu'elle voulait.

Zizi et Attila avaient débouché de l'allée et se trouvaient sur la pelouse. La jeune femme aperçut sa sœur, un tressaillement la secoua des pieds à la tête, et parut la réveiller de son état d'hypnotisme. Tout ceci avait duré l'espace de deux minutes. Elle s'arrêta soudain, et se tournant vers Jean, le fixant de ses yeux allumés, elle demanda d'une voix brève :

— Est-ce vrai ce que vous me disiez tout à l'heure sur votre.... amitié ?

— Tout est vrai ! répondit Jean gravement et soutenant son regard.

— Je puis donc mettre votre dévouement à l'épreuve ?

— Absolument.

— Vous me le jurez ?

— Mais grand Dieu !...

— Vous hésitez ?

— Non.

— Jurez donc de m'obéir !...

— Je vous le jure !

Ils se regardaient toujours, et dans leurs yeux passaient toute leur âme, toutes les puissances de leur être, portées dans ce moment à la plus haute intensité.

— C'est bien ! reprit-elle nettement, du même ton saccadé et bref. Moi, je vais rentrer à la maison.... ne me suivez pas, éloignez-vous sans affectation d'un autre côté, puis prenez l'allée de la grille et rentrez chez vous. Ne revenez pas, surtout. Ce soir vous recevrez une lettre de moi.

— Je dois ?...

— M'obéir.

— Berthe !

— Jean !

Ils se regardèrent encore un moment en silence.

— Vous serez obéie ! dit-il d'une voix ferme.

— A revoir ! fit-elle, en lui tendant la main.

Il la serra, et ils se séparèrent.

Jean s'éloigna dans la direction du chalet, et disparut bientôt derrière les arbres, tandis que la jeune femme marchait lentement dans la direction de la maison. Elle évita de traverser le salon et rentra dans son appartement par le vestibule Une fois dans sa chambre, elle ferma la fenêtre et poussa le verrou de sa porte. Puis, se jetant au travers du lit, la tête en avant, le corps plié, les pieds à terre, elle étouffa un cri d'angoisse et de désespoir dans l'oreiller qu'elle étreignait de ses deux bras.

XIV.

Jean de Courteil passa une triste journée, enfermé dans sa chambre d'auberge, réfléchissant à ce qui s'était passé dans la matinée, songeant aux paroles de Berthe, à sa conduite, à son visage hagard, et comprenant qu'un événement grave, les regardant tous deux, avait dû se produire. Mais quoi? Que pouvait-il être arrivé?... Et il se creusait l'esprit, évoquait les circonstances des jours précédents, faisait mille suppositions, bâtissait sur des hypothèses, et tirait des conséquences qui le jetaient dans le désespoir ou l'abattement. Pour se rassurer ensuite, il se disait qu'en somme il n'y a pas d'effet grave sans une cause grave. Mais il avait beau chercher cette cause, il ne trouvait rien.

Pourtant la défense de revenir à la Chênaie était un fait aussi incompréhensible que sérieux. Peut-être avait-elle appris par Maxime ce qui s'était passé le matin avec Grougeard, et voulait-elle empêcher tout contact entre eux? C'était assez vraisemblable! Et il s'accrochait à cette possibilité qui le rassurait tant soit peu, attendant le soir et la lettre promise avec une anxiété fébrile qui augmentait d'heure en heure.

Pour la jeune femme la journée fut autrement terrible. Verrouillée dans sa chambre elle put esquiver les adieux du baron et de Grougeard, qui partirent pour Paris avec Attila sans chercher à la voir.

Mais l'heure du déjeuner arriva; il fallut paraître à table, car elle ne pouvait laisser Maxime en tête-à-tête avec sa sœur!

Ce fut une nouvelle souffrance; elle dut se raidir par un effort constant et douloureux, même physiquement, afin d'avoir l'air calme et ne rien laisser soupçonner de ce qui l'agitait. Mais ses yeux allumés de fièvre, légèrement rougis aux paupières malgré les lotions et profondément estompés au-dessous par un cercle bistré, la contraction de ses traits, son teint pâle, animé de rougeurs subites, les crispations musculaires inconscientes, ses moments d'oubli et son animation factice trahissaient, malgré la tension de la volonté, un état anormal. Elle semblait si souffrante qu'après le déjeuner, elle n'eut pas besoin de prétexter une migraine pour se retirer chez elle.

Voyant Zizi s'inquiéter, elle lui dit qu'elle avait besoin de repos et de tranquillité, qu'elle allait dans sa chambre, et désirait être seule:

Un peu de sommeil, car elle n'avait pas fermé l'œil la nuit dernière, et il n'y paraîtrait plus!

Elle s'excusa ensuite auprès de Maxime. Elle regrettait de le laisser seul. Mais elle n'était pas très bien: une névralgie à la tête, dont elle souffrait depuis quelque temps. Et le prenant à part, elle ajouta:

— Soyez tranquille, je n'oublie pas mes engagements! Ce soir je saurai ce qu'il vous importe de savoir, et j'espère.... que vous ne vous repentirez pas de m'avoir écoutée.

Elle essaya d'ébaucher un sourire qui ne voulait pas venir, tandis que Maxime protestait, la priant de remettre au lendemain une démarche qui pouvait la fatiguer.

— Non, non! Ce soir, répondit-elle. Demain c'est le jour de ma fête; il faut que nous soyons tous tranquilles et.... heureux! En attendant je vais prendre des forces.

Et saluant amicalement de la tête, elle sortit du salon, suivie de Zizi.

Enfermée dans sa chambre, seule, dans une demi-obscurité, Berthe de Wirbel eut à combattre de terribles luttes, durant les longues heures de l'après-midi; de ces luttes suprêmes où tout est déchirement, où chaque pensée transperce, et produit une blessure profonde; de ces luttes où les combattants, vainqueurs ou vaincus, perdent toujours le meilleur de leur sang.

Vers le soir une sorte d'apaisement se fit. Elle avait pris une décision.... Elle écrirait à de Courteil.... il fallait qu'il s'éloignât. Il le fallait pour lui, pour elle et pour sa sœur.

Le dîner fut moins nerveux, moins étouffant que le repas du matin. Les convives, chacun préoccupé pour son propre compte, mais se ressentant de cette accalmie de surface que présentait la jeune femme, paraissaient moins tendus. On aurait dit que chacun d'eux venait de signer une « trêve de Dieu » avec son propre destin, et que le combat était ajourné. En tous cas, par lassitude, il y avait trêve avec les pensées angoissantes.

Le repas fini, on passa au salon dont les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes. Dehors il faisait tranquille et tiède, mais le ciel était complètement obscurci par d'épaisses vapeurs. On n'apercevait pas une étoile, pas un coin d'azur! Seul le croissant de la lune, qui se levait de derrière la maison, projetait en avant, sur la pelouse et dans les masses sombres des arbres, une lueur triste et jaunâtre. Pas un souffle de vent, pas un bruissement de feuilles, pas un cri d'oiseau dans le bois, pas une mystérieuse rumeur d'insecte décelant la vie. Un calme de mort partout; de tous côtés un silence de cimetière.

Le spectacle était morne; pourtant Berthe, sortie sur le perron pendant que Zizi servait le café à Maxime, contemplait cette tristesse avec une complaisance inconsciente et comme s'il s'établissait une harmonie secrète entre l'état de son être et tout ce deuil des choses.

La jeune fille, gênée d'un tête-à-tête avec Maxime, se disposait à rejoindre sa sœur, lorsqu'un domestique, écartant les portières du vestibule, annonça: « Monsieur Morin. »

— Ah! quel bonheur, s'écria Zizi à mi-voix; j'aurai ce soir le portrait tout encadré! Et elle s'avança vers la porte d'entrée.

Le bohème entra, l'air soucieux, le masque plus grimaçant que d'habitude.

Avant même d'ouvrir la bouche, il jeta un rapide coup d'œil dans la pièce et fronça les sourcils comme s'il n'était pas content de son inspection. Il s'excusa d'être monté à cette heure. Oui, il arrivait de Paris et avait rapporté l'objet. La caisse était de l'autre côté, dans l'antichambre.

La jeune fille le remercia gentiment; et s'excusant pour des ordres à donner, elle sortit du salon en toute hâte.

Attila poussa un soupir de satisfaction, pendant que s'approchant rapidement de Maxime, il lui demandait à voix basse:

— Est-ce que Jean est ici?

— Jean?... Mais non pas, que je sache; depuis ce matin je ne l'ai plus revu.

— Vous êtes sûr? insista le bohème.

— Mais oui, répliqua l'autre très intrigué.

— Alors nous sommes à temps!

De sa large bouche entr'ouverte, il aspira bruyamment l'air, développant son torse maigre, se frottant les mains, comme s'il était soulagé d'un grand poids. Il ébaucha même un geste de la rue, pendant qu'il marmottait entre ses dents:

— Enfoncés les pions! Enfoncé le bourgeois!

Maxime l'écoutait et le regardait, ébahi.

— Vous ne comprenez pas, s'empressa d'ajouter le bohème. Vous comprendrez en route, car nous allons filer chez Jean, avec ma voiture de Saint-Germain. Je l'ai laissée à la grille par précaution.

Maxime Ronchet n'avait aucune envie d'aller chez Jean. Quoi faire? Il eut un mouvement de protestation, et s'apprêtait à refuser, lorsque la baronne, changeant de place sur le perron, parut pour la première fois aux yeux d'Attila, dans la traînée de lumière qui sortait du salon.

— Elle est là? murmura ce dernier.

— Oui, et je ne puis pas m'absenter.

— Il faut pourtant que vous veniez, reprit le bohème à voix encore plus basse, parlant vite, d'un ton brusque. Il s'agit de choses graves.... de l'honneur, de la vie peut-être. Trouvez un prétexte et venez me rejoindre; je vous attends dehors! Et il s'esquiva sur la pointe des pieds.

Maxime hésitait: tous ses griefs contre Jean, sa conduite envers lui, la scène du matin lui revenaient à la mémoire. L'honneur, la vie? Que lui importait! Mais à peine cette pensée eut-elle traversé son esprit, qu'il eut honte de lui-même; son honnêteté se révolta contre les basses suggestions de l'instinct et elle prit le dessus. Rejoignant la jeune femme sur le perron, il la pria de l'excuser s'il se retirait: Quelques lettres à écrire pour le lendemain; et elle-même d'ailleurs avait besoin de repos.

Mme de Wirbel le remercia, touchée de cette délicatesse, sou-

lagée à la pensée d'être seule, car elle aussi avait une lettre à écrire; et quelle lettre! Elle ne pouvait que songer à cela, maintenant.

Maxime avait déjà pris congé et se retirait, lorsque, tout à coup, Berthe eut l'impression que peut-être il s'en allait pour la laisser libre de causer avec Zizi. Elle avait complètement oublié qu'il attendait une réponse d'où dépendait son avenir. Confuse de son oubli, elle rentra dans le salon pour le rejoindre et lui renouveler l'assurance qu'elle parlerait à sa sœur. Mais le salon était vide.

La vaste pièce, éclairée par plusieurs lampes, avec son fouillis de meubles aux étoffes chatoyantes, avec ses tentures claires, avec les fleurs et les plantes répandues partout à profusion, avait un air gai qui contrastait singulièrement avec l'obscurité et la tristesse morne du dehors. Berthe se sentit comme blessée par tant de lumière joyeuse, et par cette gaieté des choses. Elle était debout au milieu de la pièce, tournant le dos aux portes-fenêtres qui menaient au jardin, faisant face aux draperies du vestibule, ayant à sa droite la porte qui conduisait à son boudoir, et à sa gauche, près d'elle, une jardinière remplie de plantes hautes et touffues. Il y avait là une véritable oasis de fleurs et de verdure, placée en biais dans le salon, et contre laquelle s'appuyait d'un côté une table à écrire, et de l'autre un divan large et bas, faisant face à la porte-fenêtre. C'était un coin séquestré du reste de la pièce, un coin fleuri, parfumé, discret, fait à miracle pour la causerie intime, les confidences et les épanchements.

Berthe réfléchissait: Allait-elle écrire cette lettre angoissante, qu'elle ne se sentait pas la force de commencer, ou bien parlerait-elle d'abord à sa sœur? Cette seconde alternative prévalut. Le moment terrible était retardé; et puis, peut-être, le résultat de sa conversation avec Zizi.... Non, non! rien à espérer!... De toutes les façons c'était la séparation, ce devrait être la séparation. Elle se raidit, elle voulut l'anesthésie de tout ce qui gémissait ou se révoltait en elle, et sonna pour un domestique. « Qu'on emportât les lampes; la lumière la gênait. Oui, on pouvait laisser la petite lampe anglaise, et la poser sur la table à écrire. »

Elle allait donner l'ordre de prévenir « mademoiselle » qu'elle

l'attendait au salon, lorsque la tête blonde de la jeune fille parut entre les portières du vestibule. Celle-ci avait vu sortir Maxime, ce dont elle s'était réjouie; elle espérait aussi que sa sœur, fatiguée et souffrante, ne lui parlerait de rien, et que bientôt elle se retirerait.

Zizi désirait être seule, car elle avait à accomplir dans l'ombre et le mystère des apprêts qui faisaient battre son cœur de peur d'être découverte. Ayant entendu sonner, elle venait voir sournoisement ce qui se passait.

Berthe, toujours debout au milieu du salon, et en face de la porte d'entrée, l'eut vite aperçue.

— Entre donc, il n'y a personne! dit-elle. J'allais justement te faire appeler.

Il fallut s'exécuter. Mais elle avait l'air tout chose, la pauvre enfant, et pas contente, pas contente du tout.

— Ne vas-tu pas te reposer, grande sœur? demanda-t-elle. Tu as encore l'air un peu fatiguée.

Berthe répondit qu'elle allait mieux, beaucoup mieux, et que d'ailleurs elle avait à lui parler de choses qui ne pouvaient souffrir de retard. Elle la fit asseoir en face d'elle, près de la table à écrire, se tenant dans l'ombre et laissant en pleine lumière le gracieux visage de Zizi, dont les traits, plus retroussés que d'habitude, marquaient une mauvaise humeur visible. La jeune fille pensa tout bas: « Allons, nous y sommes! » et ne put faire à moins d'observer tout haut, avec une moue fort maussade « que c'était tout de même une drôle de journée. »

— Drôle n'est peut-être pas le mot, murmura Berthe, refoulant son amertume, imposant silence à ses sentiments personnels, prête à tout entendre et à tout discuter. Car seules la persuasion et la douceur pouvaient aboutir à un résultat heureux; car elle aussi avait des remords, depuis l'entrevue du matin. Elle fut donc affectueuse, caressante en abordant le sujet du mariage avec Maxime.

C'était l'avenir, c'était le bonheur de sa petite Zizi, de son enfant qu'elle avait à cœur. Certainement, durant les heures forcément solitaires de l'après-midi, elle avait dû réfléchir à leur conversation du matin, interrompue brusquement, et qu'il fallait reprendre posément, tranquillement. Car sa réponse de tantôt ne pouvait pas être, n'était certainement pas définitive.

Elle l'était si peu... pour tout le monde, qu'elle s'était bien gardée de la communiquer à monsieur Ronchet.

— Ah!... tant pis! fit la jeune fille, de son air d'enfant mutin.

— Non, chérie, c'est tant mieux que tu devrais dire. Il faut au moins réfléchir avant de répondre sur des sujets aussi graves, et c'est à peine si nous en avons causé.

— Mais ça se dit en un mot, ces choses-là!

— Tu crois?... Je sais bien, un non se prononce aussi vite qu'un oui! Mais après?... quand on a tourné le dos à la chance, quand on a gâché sa vie, quand on a repoussé l'occasion de mener une existence heureuse d'honnête femme, sous la protection d'un homme intelligent et dévoué, qu'est-ce qu'il arrive après, dis-moi, le sais-tu, mon enfant?

La pauvre Zizi ne savait pas résister à ce ton affectueux, à ces paroles graves et douces de mère parlant à sa fille; son cœur tout jeune et tout rempli de tendresse se gonflait, ses yeux s'humectaient, elle ne savait que dire. Et pourtant, elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas épouser Maxime.

— Mais puisque je t'ai dit que je ne l'aime pas, soupira-t-elle.

Elle n'avait trouvé que cela dans son trouble. Et ce mot innocent et sincère était plus fort que tout. A son tour Berthe se troubla; elle chercha une réponse, et la réponse ne venait pas. « Je ne l'aime pas! » Que répondre à cela? Elle dut retomber dans les lieux communs.

Si elle ne l'aimait pas maintenant, elle l'aimerait un jour, lorsqu'elle aurait appris à le connaître, à l'apprécier. Car il avait des qualités exceptionnelles, très rares à rencontrer, de ces qualités qui seules peuvent assurer le bonheur d'une femme.

Et Zizi de répondre timide et douce:

— Tu as peut-être raison, grande sœur! Mais tu sais.... je te l'ai dit.... j'en aime un autre.

Berthe essaya de la plaisanterie; elle s'efforça de sourire pendant qu'elle disait:

— Oui, oui, je sais, tu me l'as dit! On aime toujours quelqu'un à ton âge.... Son maître de dessin, ou le partenaire du dernier cotillon! Mais ce n'est pas sérieux.

— Oh, ma sœur! fit Zizi blessée, et les larmes dans les yeux. Tu ne me juges pas seulement jeune, tu me juges bien sotte.

— Mais non, chérie, c'est une plaisanterie bien innocente, qui contient toutefois un grain de vérité.

— Eh bien! vrai, j'aimais mieux la colère de ce matin, répliqua la jeune fille, en approchant son mouchoir de ses yeux.

Berthe tressaillit ; le coup avait porté, il était allé droit au cœur.

— Ce matin j'ai eu tort, dit-elle sincère et digne. Pardonne-moi, mon enfant.

Zizi se leva d'un bond et s'élança au cou de sa sœur.

Oh ! ce n'était pas pour se plaindre, qu'elle avait dit cela. Elle savait bien que sa grande sœur chérie l'aimait de tout son cœur. Et elle le lui rendait bien, elle ; et elle donnerait sa vie pour cette sœur qui avait été aussi sa maman.

Et c'était des caresses, des chatteries, entrecoupées de larmes et de phrases hachées :

— Il faut que je te dise tout.... quand tu sauras.... tu comprendras.... tu n'insisteras plus.... j'en suis sûre..... pour monsieur Ronchet.

C'était le moment redouté par la jeune femme. Mais il fallait l'affronter sans faiblesse. Aussi pas un muscle de sa figure ne tressaillit, pendant qu'elle disait de son même ton affectueux :

— Crois-tu donc que je n'aie pas deviné ?

— Tu sais ! s'écria la jeune fille saisie, et s'éloignant de Berthe.

— Je sais tout.

— Tu sais.... qui j'aime ?

— Oui.

— Tu sais que j'aime.... Jean ?

— Oui.... ou du moins je sais que tu crois l'aimer.

— Que je crois ?... Mais je l'aime, ma sœur !... Oh ! si je l'aime !

Berthe ferma les yeux.

— Et lui ? fit-elle d'une voix grave, et regardant de nouveau sa sœur.

— Lui ?

— Oui. T'aime-t-il, lui ?

— Mais.... je le crois.... je l'espère ! Et puis on les sent ces choses-là.

— Si tu savais comme on se trompe, ma pauvre Zizi !

Il y avait quelque chose de si solennel et de si triste dans ces mots, que la jeune fille crut tout à coup que son cœur allait s'élancer hors de sa poitrine.

— Je me trompe, tu le sais ! fit-elle effarée.

— Je le crois.

— Il en aime une autre? demanda la pauvre Zizi éperdue. Mais Berthe ne répondit pas cette fois.

— Il en aime une autre, il te l'a dit? poursuivit la jeune fille. Qui est-ce? dis-le-moi.... Oh ! je t'en conjure, ma sœur chérie, dis-moi qui il aime?

De nouveau elle s'était approchée de sa sœur, lui parlant suppliante, haletante, la figure sur la figure. C'était un supplice sans nom. Berthe ne pouvait plus l'endurer.

— Mais.... je ne sais pas, dit-elle. Il n'aime.... il n'aime personne.

— Ah ! tu vois !... je ne me trompais pas.... je sens bien qu'il m'aime, va !

— Tu le sens !...

La jeune femme se leva. Il fallait en finir.

— N'importe ! ajouta-t-elle avec résolution. Ce mariage serait impossible.

— Impossible?

— Oui, impossible.

— Mais pourquoi?

— Parce que tu n'as pas de fortune et lui non plus.

— Et son talent?

— Son talent n'est qu'une espérance, et on ne vit pas d'espérances. Au contraire, on en meurt quelquefois.

— Comment ! s'écria la jeune fille, surprise de ce langage, blessée dans son amour, emportée par ses sentiments. C'est toi qui me pousses à un mariage d'argent? Es-tu donc heureuse, toi?

Le mot cruel était parti, presque inconsciemment. Il était terriblement juste pour les résultats du mariage de Berthe, terriblement injuste pour les causes qui l'avaient décidée à ce mariage. Zizi n'avait certes pas été si loin avec sa pensée; mais le coup porta en pleine poitrine. La jeune femme frissonna comme si elle avait été transpercée par une lame d'acier; elle se couvrit la figure des deux mains, et se laissa tomber assise.

Zizi était désespérée. Elle aurait voulu pouvoir reprendre ce mot au prix de tout son sang, au prix de son bonheur. Elle prodigua à sa sœur les noms les plus tendres, les assurances les plus affectueuses. Mais la force de résistance de Berthe était

épuisée; elle ne pouvait plus, elle ne voulait plus rien supporter. A chaque protestation, à toutes les caresses de la jeune fille, elle répondait distraitement, comme par un refrain machinal:

— Oui! Mais laisse-moi. Je suis fatiguée.

— Dis que tu m'aimes? insistait sa sœur.

— Oui! Mais laisse-moi. Je suis fatiguée.

— Bonsoir, alors.

— Bonsoir.

Elles s'embrassèrent, et Zizi s'éloigna, se retournant deux ou trois fois pour regarder cette figure assise dans une attitude d'accablement infini.

Berthe resta longtemps ainsi, dans une sorte d'engourdissement moral et physique, saisie et emportée par un tourbillon suffoquant de pensées confuses et de sourdes douleurs. Coup sur coup, elle avait été frappée brutalement de tous côtés; maintenant elle était écrasée.

Son mari, son enfant, sa sœur, Grougeard, Jean, tout était torture, tout était déchirement, à tout répondait une souffrance et un sanglot. Elle était brisée.

Son état actuel était de tous points semblable à la prostration qui suit les crises des méningites et des fièvres cérébrales, où le malade endolori perçoit, comme à travers un songe pénible, ses propres sensations et les choses extérieures, et où l'être conscient se manifeste d'une façon confuse et machinale jusqu'à ce que survienne une nouvelle période de crise aiguë, ou que petit à petit l'équilibre se rétablisse.

Elle était assise près de sa table à écrire, où la lampe à abat-jour projetait une lumière douce sur son buvard et son papier à lettres. Son regard tomba sur les carrés de bristol crème, à son chiffre.

Oui! Elle avait une lettre à écrire.... à Jean.

Elle choisit une feuille de papier, prit la plume, la trempa et commença l'en-tête:

Mon cher Jean.

Ce fut tout. Elle appuya sa tête sur sa main gauche dont le coude se posait sur la table, et se mit à fixer, sans force et sans pensée, les lettres noires sur la feuille immaculée, son esprit répétant indéfiniment et inconsciemment ces trois mots qu'elle venait de tracer:

Mon cher Jean.

XV.

— Ignoble, oui ! répétait Attila, pendant que la voiture roulait dans la direction de Port-Marly. Ignoble, mais joliment roublard aussi ! Car faire mettre Jean à la porte c'était se mijoter une bonne petite vengeance de choix sur de Courteil et sur.... la baronne.

Et comme Maxime paraissait ne pas comprendre ce que la baronne avait à faire là-dedans, le bohème eut vite fait de le mettre au courant des antécédents et de la situation présente.

Oui, c'était un joli monsieur qu'Aristide Grougeard ! A Mazas, à la Roquette il y en avait de plus propres. Seulement, il était très fort, et bien fin devait être celui qui pourrait le pincer. Il n'était bête qu'avec lui, Attila, et encore il avait une excuse.... Enfin, il le connaissait, lui, il savait bien des choses sur son compte, et à sa place, dans cette circonstance, un gosse de dix ans aurait deviné de quoi il en retournait. Séparer violemment deux personnes qui s'aiment, c'est provoquer une explosion et les pousser dans les bras l'un de l'autre. L'enfance de l'art, quoi ! le coup de carambolage à ramener, un coup qui ne rate jamais. D'ailleurs il avait été fixé lorsque l'autre lui avait dit, en clignant ses petits yeux de certaine façon : « Moi je reste à Paris, mais toi tu retourneras là-bas, demain matin. Il va s'y passer d'assez drôles de choses. Tâche de ne pas faire la bête, et reviens le soir me dire ce que tu auras vu ! » C'était pour cela, pour cela surtout qu'il avait pris le premier train en partance, et qu'il était venu dare dare à la Chênaie. Maintenant il fallait prévenir Jean et le raisonner. Aussi faisait-il appel à Maxime.

Celui-ci n'en revenait pas ; il était abasourdi, indigné, écœuré. Il se traitait d'imbécile pour avoir accusé Jean, et se sentait pris de remords. Certes, oui, il fallait empêcher un malheur, à tout prix ! Et lui, si flegmatique, s'allumait autant et plus qu'Attila. En même temps, tout au fond de l'être, le cœur de l'homme épris nageait dans la joie.

Ainsi, c'était pour la baronne! Et il n'avait rien vu, il ne s'était douté de rien. C'est qu'elle aussi était toujours si réservée avec Jean, et Jean si cérémonieux, si indifférent avec elle, tandis qu'avec Zizi....

Et tout à coup, croyant vite ce qu'il aimait à espérer, ayant le droit de penser que le ton de Jean avec la jeune fille, les causeries dans les coins, et tout ce qui l'avait si longtemps désespéré n'était au fond que de la camaraderie, peut-être un paravent, il se dit qu'elle aussi n'éprouvait pour le jeune homme qu'un sentiment de vive amitié, un transport d'innocente et fraternelle sympathie que la nature expansive et franche de Zizi rendait plus apparent.

Et de nouveau, et plus que jamais il se sentait porté vers ce pauvre Jean, son vieil ami d'enfance, presque son frère. Et dans sa joie égoïste, son cœur débordant de sentiments tendres, il aurait voulu prouver à Jean combien il l'aimait, au prix de n'importe quels sacrifices! Il lui tardait même d'arriver chez son ami, de le voir, de lui sauter au cou, pour lui montrer, dès le début, qu'il reconnaissait ses torts.

Ils arrivèrent vite, d'ailleurs, à « La Renommée des Matelotes. » Mais Jean était sorti.

Depuis une demi-heure à peine, disait Castanet, pendant que Maxime et Attila se regardaient déconfits et très inquiets. Mais il allait bientôt revenir, il l'avait dit lui-même avant de s'en aller. Il attendait quelqu'un, une lettre très importante; et lui, Castanet, devait retenir le messager jusqu'au retour de son maître, car il y aurait une réponse.

Cette certitude rassura les amis de Jean. Ils se consultèrent à voix basse et décidèrent qu'il n'y avait qu'une chose à faire: attendre son retour. Castanet en fut bien aise, et ne se fit pas faute de le dire. Il était aussi fort inquiet, pour son propre compte, le vieux troupier.

— Quelle journée, messieurs, quelle journée!

Son maître était rentré, le matin, pâle comme un linge; il s'était enfermé dans sa chambre, à clef, sans sortir jamais, sans rien vouloir manger de tout le jour, sans même répondre aux demandes et aux prières. Castanet avait eu peur, oui, peur.... pour lui. Afin de se tranquilliser il avait souvent écouté, l'oreille contre la porte, pour l'entendre faire les cent pas dans la cham-

bre. Cela avait duré jusqu'au soir. A la brune il avait ouvert et demandé si on n'avait pas apporté une lettre pour lui. Rien n'étant arrivé, il avait attendu deux heures encore, arpentant le salon au lieu de sa chambre à coucher. Puis, soudain, vers les neuf heures, il avait pris son chapeau et était sorti, disant qu'il allait bientôt revenir. Et le pauvre vieux soldat, comprenant qu'il se passait des choses graves, répétait d'un ton dolent: « Quelle journée, messieurs, quelle journée ! »

Elle avait été terrible, en effet, cette longue, cette interminable journée d'angoisse, d'incertitude et d'attente. Le soir, à mesure qu'approchait le moment où pouvait arriver la lettre promise, chaque minute était devenue un siècle ! Et rien ne venait! Au bout de deux heures, Jean n'y tint plus. Il sentait que s'il restait encore en place il ferait quelque folie. Il se décida à sortir pour se secouer, pour faire quelque chose, avec l'intention de rentrer bientôt et la certitude de trouver la lettre à son retour. Une fois dehors, il tourna à gauche, et machinalement, par habitude, il prit la route qu'il faisait tous les jours. Il marchait vite, et comme s'il était pressé. Au bout d'un quart d'heure, il entendit le roulement d'une voiture et le bruit, sonore dans la nuit, des sabots d'un cheval frappant la chaussée. Il faisait sombre, mais, instinctivement, Jean se dissimula derrière un arbre, afin de laisser passer la voiture. Elle arrivait, descendant la côte grand train; bientôt, aussi rapide qu'un trait, elle passa devant lui, comme passent toutes les occasions apparemment insignifiantes, et qui emportent avec elles les destinées.

Il reprit sa route de son pas nerveux; la marche et le grand air l'avaient dégourdi; il se sentait plus fort et mieux équilibré. Il avait même un but. D'abord ça avait été un désir vague, presque inconscient; puis la pensée avait pris corps, le désir était devenu un besoin, et enfin une résolution.

Les gêneurs étaient absents, au loin, à Paris, et ne rentreraient que le lendemain. Maxime devait être cousu aux jupes de Zizi ou retiré dans son appartement; en tous cas, Berthe, comme d'habitude, sortirait sur le perron; et il voulait la voir, lui parler.... qui sait, peut-être pour la dernière fois. Plus il avançait, plus il se sentait décidé.

Une seule chose le préoccupait: c'était de devoir sonner à la

petite porte qui menait aux communs; la grille étant toujours fermée le soir. L'injonction de Berthe lui imposant les plus grandes précautions, il fallait absolument trouver le moyen d'entrer sans être vu.

Et, tout en marchant, il cherchait à se rappeler la construction, le dessin de la grille, songeant à l'escalader. Bientôt il fut devant elle; il s'en approcha, saisit les barres pour les palper, et à sa grande surprise il sentit céder un des battants. Attila et Maxime, sortant sans prévenir les gens de la maison, préoccupés et pressés n'avaient pas pris garde de fermer. Jean entra donc, et se faufilant dans l'allée comme un malfaiteur, avançant avec précaution, scrutant les ténèbres, s'arrêtant au moindre bruit qui faisait battre son cœur, il arriva en vue de la maison. Le perron était désert, aucun bruit de voix ne sortait du grand salon, dont les portes grandes ouvertes laissaient voir l'intérieur faiblement éclairé.

N'y avait-il personne? Berthe était-elle déjà rentré chez elle.... souffrante, peut-être.... peut-être partie?

Il passa la main sur son front à cette pensée désolante, et s'approcha encore, maudissant le sable qui criait sous ses pas, marchant doucement, le corps replié, le cou tendu en avant, et fouillant du regard aiguisé la pénombre du salon, les recoins les plus obscurs.

Non! Elle était là!... seule!

Assise devant sa table à écrire, la tête apuyée sur sa main gauche, dont le coude reposait sur la table, elle pensait.... à lui peut-être, à la lettre qu'elle lui écrivait.

Il gravit les quatres marches du perron; puis, s'étant de nouveau assuré qu'elle était seule, il se présenta sur le seuil de la porte.

Au bruit, la jeune femme avait levé la tête.

— Qui est là? demanda-t-elle en sursaut.

— C'est moi! répondit Jean à voix basse.

Il fit quelques pas dans le salon, et se découvrit tout à coup aux yeux de Berthe.

— Vous!

Une vision épouvantable se serait dressée soudain devant ses yeux qu'elle n'aurait pu être plus affolée.

— Vous! répéta-t-elle en se levant.

— Berthe! murmura-t-il, suppliant.

Une lutte terrible se fit en elle.

Haletante, les traits tordus, elle eut une minute d'indécision. Elle vainquit à la fin. Sa figure se durcit, son regard devint fixe, tandis que d'une voix mordante, d'un air impérieux elle demandait:

— Que venez-vous faire ici?

Elle n'aurait pas interpellé plus durement un valet. Jean ne pouvait croire que ce fût elle qui lui parlât de la sorte. Il la regardait, hagard, sans trouver un mot de réponse.

— Vous m'entendez! reprit-t-elle plus âprement encore. Que venez-vous faire ici?

— Chercher l'explication promise, et vainement attendue.

Il parlait d'un ton bref, mais contenu, espérant la voir redevenir elle-même, n'admettant pas que cela pût durer ainsi, à moins que.... Une pensée terrible lui traversa l'esprit: « Avait-il servi de passe-temps à une coquette? »

Et il la fixait à son tour, pendant qu'elle lui disait fièrement, sans s'adoucir:

— Vous aviez juré de m'obéir; vous avez manqué à votre serment.

— Et vous à votre promesse! Vous m'avez chassé ce matin. Pourquoi? J'ai le droit de le savoir.

— J'allais vous écrire, vous deviez attendre.

Alors il éclata.

Ah! Elle croyait qu'on pouvait rester accablé toute une journée, sous un coup pareil? Elle oubliait donc tout ce qui s'était passé, tout ce que son âme avait amassé d'amertume à cause d'elle, tout ce qu'il avait dû dévorer d'injures dans sa maison! Et pourquoi? Et pour qui?

— Taisez-vous! Taisez-vous! répétait-elle d'une voix dolence.

Mais il était lancé, il avait trop de choses sur le cœur, rien ne l'arrêtait plus.

Se taire? Non, il voulait parler, il voulait tout dire, tout, tout, tout! Il était venu là, inquiet, malheureux à cause d'elle et pour elle! Il était venu la voir, peut-être une dernière fois, prêt à s'éloigner de Paris, de la France, si elle l'exigeait, prêt à tous les dévouements, à tous les sacrifices. Et elle le recevait comme elle n'aurait pas reçu un Grougeard!... Mais c'était sa faute,

car elle était bien la femme hautaine et froide qu'il avait toujours soupçonnée, la femme dont il se tenait éloigné d'instinct. Et il avait eu raison! Et lorsqu'il avait cru voir revivre les souvenirs d'autrefois, il avait eu tort. Car tout cela n'avait été qu'un passe-temps de femme désœuvrée, un jeu....

Il s'arrêta brusquement; et haletant d'émotion, s'approchant d'elle, la frôlant presque, il reprit d'une voix étouffée:

— Et moi qui jugeais mon dévouement indigne de votre amitié!... Je vous assure, madame, que je le regrette!

Elle était toujours debout, toute droite, près de la table à écrire. Incapable de lui imposer silence, elle l'avait écouté parler, tremblant dans tous ses membres de l'effort surhumain qu'elle faisait pour ne pas éclater, elle aussi. Mais la mesure de la souffrance, une souffrance de dix ans, était pleine; la force de résistance était arrivée à sa limite extrême. Lui entendre dire qu'il regrettait de l'avoir aimée, c'était trop! Et toute une vie de luttes intérieures, tout un être humain dont l'expansion naturelle avait été constamment comprimée débordèrent enfin dans un cri de désespoir et de passion.

— Ah! le malheureux! exclama-t-elle. Mais vous ne voyez donc pas que je meurs de vous aimer!

Il était tout près de Berthe; il n'eut qu'à étendre les bras pour la serrer contre sa poitrine, pendant qu'il balbutiait éperdu:

— Berthe! Berthe!

Mais elle se dégagea de l'étreinte, posa une main sur son épaule, et parlant la tête haute, le regard éclatant, les yeux dans les yeux de Jean:

— Oui, je vous aime! répéta-t-elle, vibrante, passionnée, audacieuse. Oui! je veux vous le dire, à vous, qui n'avez rien compris et rien deviné! Je veux vous le dire, à vous, qui me parlez de souffrances et de luttes.... Et les miennes, les miennes alors! Car vous ne m'aimez que depuis hier, et moi je vous aime depuis toujours!... Non, taisez-vous! laissez-moi parler! Je veux dire une fois ce que j'ai là depuis quinze ans.... mes regrets, mes angoisses, mes terreurs!... Oui, mes terreurs, car j'avais peur de vous, j'avais peur de ma faiblesse. Et cette froideur que vous me reprochiez n'était qui un masque étouffant que vous n'avez pas su percer. Je vous le dis parce que j'ai trop souffert; je le dis parce que je ne puis plus, parce que je ne veux plus souffrir!

Ce fut plus qu'un cri de passion, ce fut une révolte d'esclave, ce fut un défi lancé au destin, aux hommes, à Jean lui-même. Elle s'éloigna, en effet ; et toute tremblante encore, toute secouée de fièvre, elle se laissa choir sur le divan en face de la fenêtre, répétant dans un murmure machinal :

— Je ne veux plus souffrir, je ne veux plus souffrir !

Et Jean, étourdi, ébloui, hors de lui-même, s'asseyant à ses côtés, lui prenant la main dans les siennes, lui disait tout bas, tout doucement, à l'oreille :

— Non, Berthe ! non, ma bien-aimée, vous ne souffrirez plus ! Je ne veux pas que vous souffriez.... Je veux que tout s'efface, même le souvenir du passé !

Et il l'attirait à lui ; et elle se penchait, lentement, lentement, jusqu'à ce que sa tête, courbée comme une fleur par la tempête, eût rencontré la poitrine de Jean, où elle s'appuya.

Ce fut plus que l'ivresse, ce fut l'extase ! L'extase infinie, l'extase silencieuse, parce que la parole humaine devient impuissante. Ce fut le ravissement sublime et mystérieux, où le poète, qui sait tout exprimer, cède la parole à la pâle clarté des astres et au cri de l'alouette.

Assis l'un à côté de l'autre sur le divan, abrités par l'oasis de verdure et de fleurs qui les séparait dans ce moment du monde entier, ils se sentaient s'aimer, et se taisaient.

Dans le silence absolu dont le vaste salon était rempli, dans l'immobilité de toutes choses, un frôlement imperceptible se fit entendre dans le fond de la pièce, et les draperies de la porte s'ouvrant sur le vestibule s'agitèrent. Bientôt une main les écarta, et Zizi parut, comme enveloppée dans les plis des portières. Sous son bras droit elle tenait un petit tableau ovale, tout encadré, et où était peinte une tête d'enfant. Elle fouilla du regard, et écouta encore avant d'entrer. Personne n'était là, aucun bruit ne se faisait entendre. Alors, prenant une décision subite, glissant légère comme une ombre sur le parquet, elle se dirigea vers la porte du boudoir de sa sœur. Elle avait à traverser en diagonale la moitié du salon ; lorsqu'elle fut au milieu de son chemin, une voix se fit entendre tout à coup, murmurant doucement :

— Oui, Jean ! je vous aime.... depuis toujours. Il faut que vous m'aimiez pour toujours aussi.

C'était la voix de sa sœur.

Et tout de suite une autre voix répondit :

— C'est-à-dire que je ne vivrai que par vous et que pour vous.

C'était la voix de Jean.

La pauvre enfant s'arrêta foudroyée. Pour ne pas crier, elle s'enfonça son mouchoir dans sa bouche. Un moment elle crut qu'elle allait mourir, et elle chancela ; mais un suprême instinct de pudeur, un sentiment puissant de fierté lui donnèrent la force de continuer son chemin. Blême, les yeux hagards, le mouchoir toujours enfoncé dans la bouche, elle marchait à reculons, comme ivre, entendant toujours sa sœur et Jean qui se racontaient leur amour. Arrivée à la porte du boudoir, la malheureuse était à bout de forces ; elle sentit que la vie allait lui manquer. Une dernière lueur d'intelligence, un dernier effort de volonté lui permirent d'accomplir sans bruit son acte de dignité et de charité.

Mais à peine avait-elle dépassé le seuil du salon, que le ressort se détendit brusquement. Elle eut à peine le temps de jeter sur une chaise le petit tableau qu'elle serrait toujours sous le bras ; puis, se cramponnant des deux mains aux draperies de la porte, elle glissa à terre lentement, et perdit connaissance. Son corps étendu sur le plancher du boudoir était caché par les draperies, mais le bas de ses jupes et ses deux pieds dépassaient le seuil du salon. On aurait dit un cadavre après le crime.

Et Berthe racontait toujours son amour. Elle racontait aussi ses luttes, ses souffrances. Et Jean l'écoutait ému, troublé et tout pensif.

— Écoute ! lui disait-elle, s'abandonnant au flot entraînant. Écoute que je te dise de quoi est fait mon amour, cet amour que tu n'as pas su deviner ! Il est fait de respect, vois-tu, il est fait de confiance, il est fait d'admiration pour ta nature enthousiaste et généreuse !

— Berthe ! fit-il en tressaillant.

Mais elle ne voyait rien, n'entendait rien, dans cette félicité, dans cette allégresse de tout son être ; et elle poursuivait, disant de sa voix profonde :

— Oui, d'admiration et de respect ! Et tu ne sais pas tout ce que tu as été pour moi depuis mon enfance, depuis ma jeunesse !... Tu ne sais pas que je t'ai mis sur un piédestal d'où tu n'es

jamais descendu ! Et si haut que je t'aie placé dans mon cœur, aucune de tes actions n'est jamais venue y amoindrir ton image. Ton amour même, vois-tu, ton amour que tu n'osais pas m'avouer, ta réserve, ton respect, tes souffrances et tes luttes que je devinais, moi ! tout, tout te grandissait à mes yeux et me rendait fière de t'aimer !

Elle était merveilleusement belle dans la fièvre de son grand amour, elle était infiniment douce dans l'épanchement de toutes ses tendresses comprimées pendant quinze ans. Mais Jean, enivré lui aussi naguère, était devenu sombre et taciturne, comme si au lieu de lui livrer tous les trésors de son âme, elle l'eût fouetté des plus sanglants reproches.

Aux dernières paroles de Berthe il avait détourné la tête et baissé les yeux. Il relâcha même l'étreinte qui enfermait dans les siennes les mains de la jeune femme.

— Qu'avez-vous, Jean ? demanda-t-elle effrayée.

Et lui, morne, accablé :

— Je ne suis pas, hélas !... je ne suis pas ce que vous croyez.

Elle eut un sourire confiant :

— Ah ! Mon pauvre Jean, je ne me trompe pas, je te connais bien, va !

Puis, changeant de ton, devenant grave et triste :

— Et vivant comme j'ai vécu, entourée comme je l'ai été, en contact avec un misérable comme Grougeard, tu ne peux pas savoir ce que ta pensée a été dans mon existence ! Elle a été ma seule consolation, elle a été mon repos....

Chaque mot de Berthe était un coup que Jean recevait en pleine poitrine, et qui faisait se dresser entre elle et lui, toujours plus hideuse, l'injure sanglante qu'il avait préméditée contre cette femme, la vengeance ignoble dont il avait voulu la souiller ! Il se sentait pris de vertige, comme sur le bord d'un abîme. Depuis quelque temps déjà, il se retenait pour ne pas crier à Berthe : « Taisez-vous, taisez-vous, je suis indigne de votre amour ! » Lorsqu'elle nomma Grougeard, il se leva d'un bond :

— Et si je n'étais qu'un misérable ! s'écria-t-il.

— Vous ?... Vous qui êtes incapable d'un compromis ?

— Vous vous trompez ! Je suis un misérable.

Il y avait un désespoir si farouche dans l'accent et l'attitude de Jean, qu'effrayée elle s'était levée à son tour.

— Écoutez, poursuivit-il en se rapprochant, il faut que je vous dise.... que je vous dise tout. Car si j'étais assez lâche pour me taire, je n'oserais plus baiser le bas de votre robe; car si je ne parlais pas, chacune de vos paroles serait un poison dont je mourrais.

— Mon Dieu, Jean! que dites-vous?

Et saisie par une angoisse indicible, elle se laissa tomber sur un siége, en se couvrant la figure de ses mains.

Lui passa derrière le fauteuil, pour ne pas rencontrer son regard; et, baissant la tête, fléchissant un genou:

— Écoutez-moi! dit-il d'une voix étranglée. C'est à genoux que je vous parle; c'est à genoux que je vous dis que moi, Jean de Courteil, j'ai froidement prémédité de me faire aimer de vous.

— Je ne comprends pas! murmura-t-elle, en relevant la tête, les yeux hagards, et comme se parlant à elle-même.

— Oui, de me faire aimer de vous, pour me venger sur la femme.... d'une injure du mari!... Maintenant, ordonnez! J'obéirai!

Elle avait compris maintenant. Dans le déchirement de son âme, dans cet écroulement de tout ce qu'elle venait d'adorer, elle ne pensa pas, elle ne sentit pas que, si coupable qu'il fût, Jean s'était depuis longtemps racheté, et qu'il venait d'effacer l'injure par son aveu. Quelque chose en elle avait frémi d'horreur, et ce frémissement couvrait tout. Elle se leva sans prononcer un seul mot, et, le laissant dans sa posture de suppliant, se dirigea d'un pas automatique vers la porte du boudoir.

Il se releva lui aussi, et la suivant des yeux:

— Berthe!... Berthe! supplia-t-il par deux fois.

Mais elle continuait son chemin sans se retourner.

C'était donc fini! Tout était donc irrémédiablement perdu! Il baissa la tête, écrasé à son tour, anéanti par la terrible désolation de l'irréparable.

Soudain un cri déchirant retentit dans le salon. Jean releva la tête, et vit Berthe qui se baissait jusqu'à terre, ou plutôt qui s'effondrait à la porte de son appartement. D'un bond il fut à côté d'elle, prêt à la défendre, à se faire tuer.

Mais non! ni rachat, ni délivrance!

A l'entrée du boudoir, dans une demi-obscurité la jeune femme était agenouillée près de sa sœur, dont le corps gisait inanimé sur le plancher.

Jean prit la jeune fille dans ses bras et la transporta sur le divan du salon.

— De l'eau !... Trempez ceci.... là-bas, dans ce vase !

Et Berthe tendit son mouchoir à Jean, pendant qu'elle s'agenouillait de nouveau près de Zizi.

Sa sœur !... Elle était donc là ?... Avait-elle entendu ?... Sa sœur, sa sœur !... Quel châtiment !

L'horreur du moment était si désespérante, si terriblement tragique pour elle, que la pauvre femme n'avait presque plus de pensées. Tout était confus et comme figé en elle, par l'intensité de la douleur, la douleur aussi. Et tout en tamponnant le front et les tempes de cette chère tête inanimée, il lui semblait éprouver le désir d'être morte.

Ni elle, ni Jean ne prononçaient un mot ; à peine entendait-on le souffle court de leur respiration oppressée. Penchés tous deux sur ce corps inerte, et gisant à la place où leurs cœurs avaient chanté à l'unisson le cantique des cantiques ; tout près l'un de l'autre, se frôlant presque, mais séparés à jamais comme par une muraille de granit, ils épiaient tous deux un mouvement, un signe de vie de la jeune fille, lui pour partir, elle pour emmener sa sœur.

Dans ce silence accablant, pire que le silence de la mort, un bruit de voix se fit entendre distinctement, venant du vestibule. Presque aussitôt Maxime parut dans le salon, suivi d'Attila qui s'arrêta sur le seuil. Les deux femmes étaient cachées par le groupe des plantes, mais Jean s'était relevé au bruit.

— Ah ! Jean ! s'écria Maxime en l'apercevant.

Celui-ci accourut, lui faisant signe de se taire. C'était donc la malédiction de Dieu ! Eux aussi ! Que venaient-ils faire, pourquoi étaient-ils là ? Maxime allait le lui dire, tout bas, à l'oreille, lorsque la voix plaintive de Zizi se fit entendre.

Maxime tressaillit. Comment, Zizi dans ce salon ? Seule avec Jean, à cette heure ! Il se précipita en avant, entraînant à sa suite de Courteil, qui essayait en vain de le retenir.

C'était bien la jeune fille ! C'était Zizi, étendue sur le divan, et pâle encore comme une petite morte. Mais à côté d'elle, par terre, sa sœur était agenouillée.

Tous se taisaient ; le moment était d'une solennité suffoquante.

Petit à petit Zizi reprit ses sens. En voyant Maxime et Jean devant elle, un flot de sang colora ses joues. Attila aussi s'était approché, et elle le reconnut. Que faisait là tout ce monde ? Soudain un éclair sillonna son esprit, et une réaction puissante se produisit. S'appuyant sur sa sœur, elle se dressa, et se tournant vers Maxime :

— Pardon, messieurs, murmura-t-elle faiblement, pardon de cette défaillance féminine.... qu'il me faut expliquer surtout à vous, monsieur Ronchet.

Elle reprit haleine dans le silence morne qui planait autour d'elle, et continua, d'abord avec un tremblement dans la voix, puis d'un ton toujours plus ferme :

— Ma sœur venait de me parler de vous, lorsque monsieur de Courteil est venu.... lui aussi.... me demander ma main !... Mais.... mais j'ai refusé son offre, car c'est la vôtre, monsieur Ronchet, que j'accepte !

Et trouvant la force d'ébaucher un sourire, elle tendit la main à Maxime, qui la baisa.

— Zizi ! murmura Berthe.

— Oui, ma sœur ! Et la jeune fille se jeta dans ses bras.

Tous avaient compris la noblesse du mensonge ; Maxime aussi. Il l'accepta encore plus complètement que les autres, et dans le fond de son cœur il adora celle qui devait être sa femme.

S'excusant d'un mot, faisant signe à Attila de le suivre, il entraîna Jean dans le jardin. Ils marchèrent tous trois jusqu'à la grille, sans prononcer un mot. Au moment de se quitter, Maxime aperçut au loin les lampions d'une voiture qui montait l'allée des acacias.

— Dépêchez-vous ! dit-il, en désignant le péril qui s'avançait. Et toi, Jean, tu peux remercier monsieur Morin.

En rentrant, le baron Ferdinand trouva au salon Maxime Ronchet qui joua assez convenablement la surprise à ce retour inattendu, et qui lui apprit sans plus tarder l'heureuse nouvelle de son mariage avec Zizi.

Le baron parut sincèrement étonné ; on aurait dit que quelque chose le déroutait complètement. Il dut pourtant se rendre à l'évidence, et féliciter Maxime.

Remis d'aplomb, au moment de prendre congé pour la nuit,

il ne put s'empêcher de faire part à son futur beau-frère de ce conseil précieux, fruit de l'expérience et de la sagesse :

— Et surtout, mon cher, soyez ferme dès le début ! La fermeté, voyez-vous, c'est la base du gouvernement de la famille.

XVI.

Il est un livre terriblement douloureux et âpre qui s'appelle le *Livre de Job*. Ce dialogue d'un dieu avec un homme est l'épopée de la misère humaine. Pourtant, il existe des douleurs autrement poignantes et cruelles que les maux dont se plaint l'hébreu égoïste et bavard, étendu paresseusement sur son fumier. Ce sont les souffrances cachées et qui se taisent, celles qu'on endure pour les autres et qu'on vit soi-même.

Madame Ronchet, revenue d'un court voyage à l'étranger, habitait Nîmes depuis quatre mois avec son mari. Certes, elle était soumise et douce ; mais ce gai rayon de soleil qu'on appelait Zizi avait disparu. C'est à peine si elle souriait, à présent, elle qui riait si souvent et si joyeusement autrefois ! Sa santé aussi s'était altérée ; elle souffrait fréquemment de crises nerveuses et de syncopes, semblables à celle qui l'avait étendue comme morte sur le plancher, à la Chênaie.

Maxime, inquiet d'abord, puis préoccupé, s'en était enfin assombri. Il passait toutes ses journées à l'usine et ne rentrait plus que pour les repas. Le mariage devenait morne. Voile ou muraille, quelque chose se dressait peu à peu entre le mari et la femme.

Un matin, Maxime étant sorti de bonne heure comme d'habitude, et elle n'ayant pas encore quitté sa chambre, on apporta son courrier à la jeune femme : quelques journaux et une lettre à larges bords noirs. La lettre était de Mme de Wirbel, en deuil de son oncle le baron Adrien, mort depuis un mois à peine. Zizi l'ouvrit assez nonchalamment, et la parcourut d'un œil éteint. Sa sœur ne lui disait d'ailleurs rien de

saillant: Quelques nouvelles insignifiantes, des tendresses courantes, des recommandations sur sa santé, et voilà tout. Elles s'aimaient assurément, les deux sœurs; elles s'aimaient de tout leur cœur, mais quelque chose aussi s'était dressé entre elles depuis l'accomplissement du sacrifice.

Après avoir lu la lettre, attendant l'heure du déjeuner qui était proche, madame Ronchet choisit dans le tas de journaux, et déchira la bande du *Figaro*. Son regard courait distraitement du haut en bas et du bas en haut, sans s'arrêter nulle part, lorsqu'aux *Échos de Paris* il fut accroché par un nom qui fixa toute son attention.

« Nous savons de source certaine, disait le chroniqueur, que le marquis de Courteil, l'auteur bien connu des *Moissonneuses* du dernier salon, a demandé et obtenu du gouvernement la permission de s'embarquer sur le premier navire de guerre en partance pour le Tonkin et les mers de Chine. M. de Courteil se propose de recueillir une ample moisson d'esquisses et d'études, qui ne manqueront certes pas d'originalité. On assure même qu'il a reçu du gouvernement la misssion de rapporter quelques croquis des faits d'armes importants où notre flotte glorieuse sera engagée. Il nous semble voir d'ici le sympathique artiste croquant la bataille, sur le pont d'un de nos cuirassés, pendant que le canon gronde et que les balles sifflent autour de lui. Ce sera on ne peut plus français et tout à fait de Courteil. »

Zizi avait à peine fini de lire, qu'elle porta la main à son cœur. Un temblement nerveux la saisit; elle essaya de se lever pour sonner sa femme de chambre, mais n'en eut pas le temps. Ses yeux se fermèrent soudain, et elle retomba inerte sur son fauteuil.

Quelques instants après, Maxime, rentrant pour le déjeuner et surpris de ne rencontrer personne au salon, s'en fut chercher sa femme chez elle. Il la trouva inanimée sur son siége, tenant encore, dans sa main crispée, le journal du matin.

Lorsque Zizi eut repris ses sens, la première pensée de son mari fut de parcourir le journal. Il lut la nouvelle, et comprit tout. Depuis ce jour, il songe sérieusement à aller habiter un autre appartement de la maison.

L'écho, d'ailleurs, était absolument véridique. Jean n'attendait plus qu'un avis du ministère de la marine pour s'embarquer à l'endroit qu'on lui désignerait.

Un jour, peu de temps avant son départ, comme il revenait avec Attila du *Bazar du voyage* où il avait été faire des emplettes, il enfila la rue de l'Arcade pour se rendre boulevard Haussmann, et de là chez lui. En passant devant les bureaux du baron Ferdinand, il s'arrêta tout à coup, comme pétrifié.

A côté de la porte, une plaque en cuivre, neuve et luisante, remplaçait l'ancienne indication de : *Wirbel frères*. On y lisait maintenant : *F. Wirbel & A. Grougeard.*

— Regarde ! dit Jean tout tremblant et tout pâle. Et il désigna la plaque à son compagnon.

Celui-ci y jeta un coup d'œil rapide ; puis, entraînant de force son ami et ébauchant son sourire de faune, il ricana de sa voix éraillée et mordante :

— Parbleu ! La vertu récompensée !

F. ANTONY.

FIN.

LA HONGRIE

DANS SES RELATIONS INTERNATIONALES [1]

La surface de notre pays s'étend sur 322,000 kilomètres carrés, le nombre de ses habitants s'élève à 15,700,000.

La brillante assemblée à laquelle j'ai l'honneur d'adresser la parole m'excusera si je débute par ces chiffres qui se trouvent dans tous les manuels statistiques, dans tous les précis de géographie. Mais n'est-il pas nécessaire de nous en tenir à ces données et de nous les rappeler constamment, toutes les fois que nous voulons nous rendre un compte exact de la place qu'occupe la Hongrie dans le mouvement universel?

Nous avons été, à Alba, il y a quelques semaines, les témoins d'une belle fête consacrée à la mémoire d'un de nos savants les plus actifs et les plus érudits, d'Étienne Horváth. Cet historien infatigable, exalté par les résultats de ses investigations, rattacha au nom des Magyars tout ce qu'il avait trouvé de grand, de noble et de sublime dans l'antiquité; il crut reconnaître nos ancêtres dans les habitants des Indes et de l'Égypte, dans les Parthes et dans les Maures d'Espagne; il transporta la scène de la mythologie dans notre pays, en prétendant que le Paradis, le berceau du genre humain, devait être placé aux environs de Kecskemét. En 1848 et 1849 encore quelques-uns de nos grands hommes n'étaient-ils pas hantés par l'idée que

[1] Mémoire présenté à la séance publique annuelle de l'Académie Hongroise, le 8 juin 1884.

la Hongrie était une grande puissance? Ne croyaient-ils pas que l'orgueilleuse Albion, la France opulente, le monde civilisé tout entier allaient accourir à notre secours? Mais il ne s'est trouvé qu'un seul État qui aît pris connaissance de notre pays; encore le fit-il en ennemi, et les centaines de mille de ses bayonnettes terrassèrent les quelques milliers de défenseurs de la Hongrie.

Il est vrai que la nation ne se tenait pas pour définitivement vaincue; au milieu du silence sépulcral qui succédait à sa chute, elle garda le fier souvenir d'un passé glorieux, et les vrais patriotes ne renoncèrent jamais à l'espoir d'un avenir plus heureux. Mais maintenant que la fermeté inébranlable de la nation, une lutte, moins brillante peut-être, mais nullement moins glorieuse, nous a valu cet avenir si ardemment espéré; que la nation a reconquis tout ce qu'elle avait possédé et même davantage; que nous disposons de tous les moyens pouvant assurer notre nationalité et notre bien-être, notre prospérité intellectuelle et matérielle: — voilà que l'on se met à gémir, et nous pouvons entendre à chaque instant que nous sommes un petit pays, un peuple de gueux!

En voyant ce contraste, les hallucinations d'une ambition démesurée d'un côté et la pusillanimité d'un pessimisme peu justifié de l'autre, n'est-il pas de notre devoir de recourir à la science exacte et de citer ces deux chiffres: la surface de la Hongrie s'étend sur 322,000 kilomètres carrés et le nombre de ses habitants s'élève à 15,700,000 âmes?

Pour comprendre la signification de ces chiffres, il faut ajouter ceci: Parmi les 22 États de l'Europe (nous considérons l'Allemagne comme un seul État et nous ne tenons compte que des territoires européens), la Hongrie occupe la sixième place au point de vue de l'étendue de son sol et la huitième à celui de sa population. Si nous écartons l'empire énorme du tzar qui couvre 5,400,000 kilomètres carrés et dont la population, jamais dénombrée, était évaluée il y a quelque temps à 60 millions et maintenant à 82 millions, nous trouvons que l'Europe ne possède pas un seul pays ayant une étendue deux fois supérieure à celle de la Hongrie, puisque l'empire germanique s'étend sur 540,000 kilomètres carrés et la France sur 528,000 kilomètres carrés et que, par contre, notre territoire est

supérieur à celui de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, etc.

Quant à la population, il est vrai que les 45 millions de l'Allemagne forment le triple, les 37,600,000 de la France et les 35 millions de l'Angleterre le double de ce que nous possédons en fait d'habitants; mais il ne faut pas oublier que parmi les 15 États qui se rangent après nous, il n'en est pas un seul dont la population atteigne le tiers de la nôtre. Ensuite, il faut faire remarquer la juste proportion qui existe entre notre territoire et notre population. Que l'on nous considère au point de vue de celle-ci, ou sous le rapport de celui-là, nous occupons presque la même place et nous restons toujours parmi les États formant le premier tiers, tandis que la Norvège, septième État sous le rapport de son étendue, se trouve reléguée à la 20me place au point de vue de la population, et que la Belgique, avant-dernier État comme territoire, occupe la neuvième place dans le tableau dressé suivant le nombre des habitants.

On dit d'habitude que la Hongrie est un État jeune, son peuple une jeune nation. Je pense que ce n'est pas correct. Aucun des États modernes de l'Europe ne saurait faire remonter sa naissance jusqu'à l'antiquité, excepté peut-être l'Italie et la Grèce; ils sont tous les produits de la migration des peuples et des transformations qu'elle a causées. Les conquêtes des Goths, des Longobards, des Gépides ont eu le même caractère que celles des Huns, des Avares et des Magyars. Si nous considérons l'énorme transformation amenée par la dissolution de l'empire de Charlemagne, nous pouvons dire que la France et l'Espagne sont de création plus récente, sans parler de l'Allemagne et de l'Italie, dont l'unité actuelle remonte à une quinzaine d'années. La Belgique et la Hollande sont nées dans la quatrième décade de notre siècle, le royaume scandinave, dans sa forme actuelle, est la seule création des guerres napoléoniennes qui se soit maintenue; nous savons tous que les États de la presqu'île des Balkans, constitués par d'anciennes races mêlées à de nouveaux venus, datent d'hier, et que le colosse russe qui s'étend sur deux parties du monde s'est lentement formé et consolidé dans une époque où la Hongrie était déjà un État solidement constitué.

Notre sol est aussi vieux que celui de tout autre pays de

l'Europe, et si notre plaine, couverte d'épis dorés, formait jadis le lit d'une mer, l'histoire n'en tient pas compte, le fait appartenant à une époque préhistorique.

C'est la constitution qui résume aujourd'hui de la façon la plus précise tout ce qui se rattache à l'idée de l'État, et, sous ce rapport-là, la Hongrie est certes l'État les plus ancien de l'Europe, sans excepter l'Angleterre. Autrefois, ses confins étaient baignés par trois mers, mais, somme toute, malgré tant de vicissitudes elle a conservé son étendue primitive et ses confins naturels plus que tout autre pays: au nord et à l'ouest elle est limitée par les Carpathes, au sud par le Danube, son coin sud-ouest touche à l'Adriatique, et depuis la première conquête sa frontière de l'ouest a rarement dépassé les confins de l'est de l'ancienne Allemagne.

On ne saurait donc lui appliquer l'épithète de « jeune, » si ce n'est au point de vue de la civilisation; et encore celle-ci ne lui a-t-elle point fait défaut aux moments de sa grandeur; elle n'a disparu qu'à la suite de la souveraineté ottomane.

C'est cependant la civilisation, les éléments de production et de bien-être qui déterminent la place qu'un pays occupe dans ses relations universelles. Il faut prendre en considération ses relations économiques et commerciales, ses finances, sa population, sa situation politique et la diffusion des lumières pour établir le rang qui lui convient parmi les autres pays.

Ce ne sont pas les chiffres qui manquent pour établir cette comparaison. Nous n'avons qu'à parcourir les manuels de statistique comparée de Kolb et de Brachelli, les tableaux dressés par Hübner, l'*Annuaire de Block*, le *Statesmen' Year Book*, ou l'œuvre monumental de Neumann-Spallart sur la richesse du monde. C'est une mer de chiffres. Mais qui voudra se charger de cette besogne? Et, s'il s'en charge, s'il coordonne des chiffres, s'il les compare sans critique, en serons-nous plus avancés?

La tâche du statisticien n'est point facile; elle est d'autant plus lourde, que le public la juge rarement d'une façon équitable.

Le statisticien, de même que l'historien, mérite confiance lorsqu'il expose clairement et sans parti pris le résultat de ses recherches.

Mais l'un et l'autre ont une tâche double. La première con-

siste, pour l'historien, à réunir des monuments et des documents qui fournissent la matière de l'histoire, et pour le statisticien, à recueillir les chiffres, à dresser les tableaux. Or, ce travail ne se fait qu'à l'usage des hommes spéciaux; le grand public ne s'y connaît pas et n'en tire pas un bien grand profit. Il reste à accomplir la seconde partie de la tâche.

Le vrai historien se sert des matières historiques recueillies par lui-même ou par d'autres personnes, pour pénétrer dans l'esprit d'une certaine époque et pour nous y faire pénétrer à notre tour, pour nous faire connaître les personnages historiques et nous mettre à même d'apprécier l'enchaînement, les causes et les suites des événements. Le statisticien, de son côté, s'il est à la hauteur de sa tâche, fait le groupement des chiffres; et s'il s'en sert avec discernement, il met en lumière les points d'arrêt de nos investigations, il en éclaire l'entourage, de sorte que nous arrivons à prononcer un jugement juste et indépendant.

Dans l'histoire de la littérature on cite parfois quelques passages de tel auteur ou de tel poète, pour en appeler au jugement propre du lecteur et pour rendre le texte plus vivant, plus intéressant; les chiffres dont on parsème le texte des ouvrages de statistique me semblent avoir un but analogue. Et pourquoi pas? Le charme de la poésie ne réside pas seulement dans ses phrases régulièrement rimées et bien cadencées, mais dans l'effet qu'elle exerce sur notre âme, dans les grandes pensées et les nobles sentiments qu'elle réveille dans notre cœur. Eh bien, les chiffres que nous intercalons dans le texte de nos raisonnements et qui en appellent au jugement du lecteur, sont moins beaux, moins séduisants, je n'en disconviens pas, mais ils ouvrent à nos yeux une large perspective; ils font ressortir les lacunes à combler; ils nous permettent d'entrevoir le but auquel nous aspirons; ils nous inspirent de grandes pensées pouvant servir au salut du pays et ils réveillent le sentiment pur et noble entre tous, celui du patriotisme. Et ces pensées, ces sentiments sont d'autant plus forts que nous les savons basés sur des faits réels.

En passant aux différentes relations mentionnées plus haut, c'est la situation politique que nous traiterons le plus brièvement. D'abord, la politique n'appartient pas parmi les sciences

que l'Académie doit cultiver, en vertu de ses statuts, bien qu'on ne saurait l'exclure complètement de nos recherches historiques, économiques et statistiques; ensuite, elle ne nous intéresse qu'au point de vue de la puissance diplomatique du pays. Or, à ce point de vue-là, notre pays, étant donné sa condition particulière, ne figure pas indépendamment, mais en union avec les autres pays et provinces de Sa Majesté, comme une partie de la monarchie austro-hongroise. Grâce à cette union, inaugurée après la bataille de Mohács, confirmée tout récemment par un compromis librement contracté, la monarchie est une des grandes puissances de l'Europe. Laissant de côté la Russie, à laquelle ses possessions asiatiques donnent un caractère particulier, nous constatons que l'Autriche-Hongrie, vu son étendue et sa population, est la seconde grande puissance du continent.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les avantages ou les inconvénients qui, pour la Hongrie, peuvent résulter de cette union; la question est exclusivement politique; nous retiendrons simplement ce fait que, grâce à cette union, nous formons une des moitiés égales d'une puissance de premier ordre.

Ce fait constaté, les autres points de comparaison entre notre pays et les divers États de l'Europe nous font presque complètement défaut. Au XIVme et XVme siècle, sous Louis-le-Grand et Mathias Corvin, la Hongrie, au faîte de sa puissance, se trouvait presque à la tête de la civilisation d'alors; en tout cas, elle était au pied d'égalité avec les pays les plus avancés de cette époque. Mais depuis, à la suite de ses guerres continuelles, sa décadence s'est de plus en plus accentuée; séparée de l'occident, elle ne pouvait participer aux progrès de l'âge moderne. Ce n'est que vers le milieu de notre siècle qu'elle s'est débarrassée des chaînes rouillées du féodalisme et que, tout d'un coup, sans transition et sans y être préparée, elle est tombée pour ainsi dire au beau milieu de la vie moderne.

La France était déjà en plein développement économique au commencement des guerres énervantes de Napoléon Ier; l'Allemagne morcelée possédait dans les capitales de ses nombreuses principautés autant de foyers de l'industrie, de l'art et de la culture en général; d'immenses colonies ont fait de la Grande-Bretagne depuis longtemps un des pays les plus riches du

monde. L'état actuel de ces pays ne saurait servir de point de comparaison avec la culture presque improvisée de la Hongrie.

Les conditions matérielles des pays scandinaves diffèrent trop des nôtres; la Hollande retire de ses colonies le plus clair de ses bénéfices; la Belgique est trop petite et trop industrielle, pour qu'on puisse établir une comparaison entre elle et la Hongrie agricole.

L'Italie, avec sa civilisation vingt-sept fois séculaire et la chaîne presque ininterrompue de ses progrès, offre peu d'analogies avec notre pays, sauf dans ses dernières transformations. L'Espagne, jadis puissante, maintenant en train de se relever peu à peu, en présenterait peut-être davantage, si les renseignements statistiques concernant son état intérieur étaient plus abondants. Les conditions naturelles de la Russie ressemblent suffisamment aux nôtres, pour se prêter à un rapprochement, mais le régime autocratique et la politique douanière prohibitive y ont créé un état tout différent. Certains écrivains ont cru découvrir une prétendue similitude entre notre plaine et les terres vierges de l'Amérique; ils ont oublié le courant d'immigration sans cesse renouvelé qui apporte aux États-Unis des hommes munis de capitaux considérables et de toutes les armes accumulées par la vieille civilisation occidentale.

Par-ci par-là nous pourrions citer quelques chiffres tirés de la statistique étrangère pour mettre en lumière l'importance relative de tel fait ou de tel autre, se rapportant à notre état économique ou intellectuel; mais ce n'est que la connaissance approfondie de notre état actuel et son rapprochement avec les données concernant le passé qui nous mettront à même d'apprécier exactement les progrès que nous avons accomplis et de fixer notre position parmi les nations civilisées.

Nous pouvons savourer les joyeux souvenirs du bon vieux temps, en parcourant les données statistiques se rapportant à l'époque qui a précédé la guerre d'indépendance. Nous devons chercher ces données à Vienne, car notre Fényes ne s'occupait alors que de quelques comitats. Son ouvrage systématique, qui embrasse le pays tout entier, a été publié plus tard et décrit l'État d'après 1850.

Si, à cette époque-là, quelqu'un s'était hasardé de dire: D'ici quarante ans la Hongrie disposera d'un budget de plus de

300 millions de florins, on l'aurait probablement déclaré fou. Mais on était en plein paradis! Dans les prévisions budgétaires, les impôts directs de la Hongrie étaient évalués à 17,900,000 florins, et les recettes effectives ne s'élevaient guère qu'à 6,450,000 florins.

Les *Tableaux statistiques de la monarchie autrichienne*, seule publication officielle de ce temps, évaluent les recettes totales de la Hongrie, pour l'année 1845, à 47,600,000 florins; l'auteur ajoute que, déduction faite des frais de perception, il restait un revenu net de 18,965,000 florins à titre de contribution de la province aux dépenses de l'administration centrale. Dans ces tableaux on traite d'abord de la Hongrie, puis de la Transylvanie et ensuite des confins militaires. Les six comitats qui forment aujourd'hui la Croatie et l'Esclavonie se rangeaient parmi ceux de la Hongrie proprement dite. « Croatie » et « Esclavonie » étaient des sous-titres, comme « au deçà du Danube, » « au delà du Danube, » les dénominations bien connues des diverses parties de la Hongrie ancienne. Ces sous-titres se trouvaient tous sous le titre général de Hongrie, et les recettes de la Croatie et de l'Esclavonie étaient comprises dans le total des « revenus de la Hongrie. » La Iazygie et la Coumanie, territoires situés entre le Danube et la Tisza, ne venaient qu'après la Croatie, comme districts particuliers.

Les choses ont bien changé depuis. Les beaux jours d'antan sont passés, s'il est vrai qu'on les a jamais vus; peut-être nous paraissent-ils beaux simplement parce que la grande distance nous en fait oublier les vicissitudes particulières qui n'ont certes point manqué. Les choses ont changé, non seulement parce que les comitats croates sont séparés des comitats magyars, — nous nous en consolons, ce me semble, — mais parce que les impôts ont atteint des sommes autrement rondelettes. Rien que l'impôt foncier et les redevances de rachat sont évalués à 33 millions de florins. Et si l'on pense que nous acquittons trente pour cent seulement de l'impôt évalué, comme dans les bons vieux temps, l'on se trompe singulièrement; le propriétaire est bel et bien forcé de l'acquitter tout entier. Seulement, nous ne sommes plus une province qui fournit des contributions à l'étranger. Comme État indépendant, nous en disposons en vue de nos propres intérêts; la proportion dans laquelle nous con-

tribuons aux dépenses communes avec l'autre moitié de la monarchie est réglée par des traités.

L'impôt que nous venons d'indiquer est-il trop lourd ou ne l'est-il pas? Pour juger cette question, nous ne saurions nous en tenir aux plaintes de ceux qui sont plus ou moins lourdement imposés; ce sont les chiffres des autres États qu'il faut examiner. Dans les budgets de la plupart des États, l'impôt foncier est compris dans la totalité des contributions directes; son produit net n'est pas relevé séparément. Nous constatons pourtant que, pour 100 kilomètres carrés de terre arable, l'impôt foncier s'élève à 285 florins en Hongrie, à 265 florins en France, à 458 florins en Italie et à 1,021 florins en Hollande. Il est vrai qu'il faut prendre en considération le système des impôts dans sa totalité pour que la comparaison puisse être établie. Mais nous savons qu'en France et en Italie les contributions indirectes sont de beaucoup supérieures aux impôts fonciers. En France elles sont six fois plus élevées que ceux-ci, chez nous elles n'en forment que le triple. En France, la terre arable constitue 50 % des terres cultivées; chez nous, elle en constitue 36 % seulement. Si l'impôt foncier se paye en comptant 1 florin et 60 kreutzer pour chaque juchart de terre arable, il s'ensuit que 50 % de la terre productive française et 64 % de la terre productive hongroise sont telles que l'impôt foncier en est acquitté par les seules terres arables.

Notre situation, au point de vue des impôts, est donc avantageuse. L'est-elle aussi sous le rapport de la production? Ce n'est pas facile à établir. Depuis la quatrième décade de notre siècle, que j'ai choisie comme base de comparaison, l'étendue de nos terres productives s'est considérablement augmentée à la suite de la régularisation des fleuves; la surface des seules terres arables s'est accrue de 6 millions de jucharts. Notre production s'est augmentée dans une mesure équivalente; malheureusement, nos efforts ne se sont portés que sur le froment. Le progrès est néanmoins surprenant. Pendant la dite décade, la moyenne de notre exportation de produits naturels représentait une valeur de 24,400,000 florins; aujourd'hui, cette moyenne dépasse les 250 millions.

Mais il y a encore d'autres États qui ont fait des progrès et qui sont devenus nos concurrents. Au début de notre siècle, la

Russie n'existait pas, pour ainsi dire, pour le commerce des grains; elle exportait 3,500,000 hectolitres de blé en tout; vers 1845, elle en fournissait à l'étranger de 10 à 12 millions d'hectolitres; pendant les 5 dernières années, son exportation annuelle a varié de 45 à 90 millions d'hectolitres. L'exportation de blé des États-Unis, qui s'élevait rarement à 5 millions d'hectolitres vers le milieu de notre siècle, dépasse actuellement les 100 millions d'hectolitres et représente plus des 600 millions de florins.

Après les concurrents russes et américains, voici maintenant les Indes, l'Australie et même le nord de l'Afrique. Nous avons acquis la conviction que le régime exclusivement agricole, du moins dans sa forme actuelle, ne saurait plus suffire à nos besoins. Faut-il en conclure que nous sommes près de la ruine? Non. Cela prouve simplement que notre pays est entré parmi les États civilisés de l'Europe; que notre agriculture traverse la même crise qui avait sévi dans les pays avancés, et que nous serons forcés de nous adonner à notre tour aux diverses occupations qui font la prospérité de l'occident.

La Hongrie n'a fourni que de 40 à 45 millions d'hectolitres de blé pour l'approvisionnement universel qui exige de 1,050 à 1,060 millions d'hectolitres de blé par an. Mais à mesure que nous nous rapprocherons des États industriels les plus avancés, qui, tout en cultivant leurs terres d'une façon encore assez intense, sont forcés de recourir à l'importation pour suppléer à leurs besoins, et plus nous verrons notre pays progresser dans la voie de la production industrielle.

Nous y serons forcés. Nous aurons beau maudire les *Tchernozjem* russes, ces étendues énormes de terres noires qui produisent aussi le froment dur, qui était la gloire et la spécialité de notre grande plaine; elles n'en disparaîtront pas. Le Hindou, qui laboure sa terre à bon marché et qui, grâce à la rapidité des communications, dispute à nos produits les marchés européens, ou le Yankee ingénieux qui apporte ses produits jusqu'au seuil de notre pays, ne reculeront pas devant nos plaintes. Le commerce des grains, dont le mouvement annuel représente de 2,500 à 2,800 millions de florins, est si parfaitement organisé, qu'il exploite les moindres avantages offerts par telle ou telle facilité de production ou de transport.

La concurrence devra nous stimuler à une activité plus in-

génieuse et nous forcer à une production telle que la plus-value nous permette de payer les produits bruts nécessaires à notre approvisionnement. Déjà, elle transforme notre froment en farine et notre orge en spiritueux; le maïs est employé à engraisser des cochons. Le froment de notre plaine subit et subira encore d'autres transformations; il nourrira le mineur, et augmentera de la sorte la production de fer, ce qui amènera le développement d'autres industries, de la production artistique et de l'industrie d'art.

L'initiative est prise, nous n'avons qu'à continuer et à persévérer dans la voie dans laquelle nous nous sommes engagés. L'agriculture en profitera largement.

Examinons maintenant la situation de nos agriculteurs.

Dans les pays civilisés, la propriété foncière est enregistrée et classée dans ce que nous appelons le cadastre et le registre des hypothèques. L'un sert à la répartition équitable de l'impôt foncier, l'autre est destiné à mettre en évidence l'étendue des propriétés et à assurer le crédit hypothécaire. Nous possédons toutes les deux institutions; c'est un héritage du régime de l'absolutisme, mais nous l'avons développé, amélioré. La rectification du cadastre vient d'être terminée et les pourparlers sont entamés en vue de mettre en harmonie les résultats du cadastre et ceux du registre des hypothèques.

Il ne faut pas croire que c'est là un résultat insignifiant. La France possède ces deux institutions à un haut degré de développement; en Italie et aux Pays-Bas elles se sont également développées, mais en Allemagne les registres sont tenus d'après des systèmes divers, et ne répondent point toujours aux exigences modernes. Dans quelques provinces de l'Autriche, notamment en Galicie et dans une partie de la Bukowine, ils sont bien incomplets, dans d'autres provinces ils manquent absolument; c'est le cas pour le Tyrol et le Vorarlberg.

En Hongrie la rectification du cadastre devait suppléer au caractère improvisé de l'institution et parer aux injustices commises lors du premier classement, effectué sans le concours de la nation; des plaintes contre le nouveau cadastre ne pouvaient manquer de se produire, surtout de la part de ceux que l'ancien cadastre avait favorisés et dont les impôts venaient à s'accroître. Mais la statistique et l'économie scientifiques n'ont pas

à se préoccuper des particuliers, mais bien du pays tout entier. Et l'on ne saurait taxer d'exagérée une évolution d'après laquelle le revenu net cadastral des pays de la couronne hongroise s'élève à 155,850,000 florins seulement, dont 110 millions pour les terres arables qui s'étendent, comme nous l'avons dit, à 23 millions de jucharts, les jardins y compris.

L'évaluation qui était du reste effectuée, non point en vue de fixer la valeur véritable de la terre, mais en vue d'une répartition plus équitable de l'impôt foncier, paraîtra même trop modérée si nous prenons en considération que la valeur de notre exportation annuelle des produits agricoles et horticoles dépasse le revenu net total relevé par le cadastre. Je pense qu'on ne prétendra pas que les produits agricoles nécessaires à l'approvisionnement d'une population de 15,700,000 habitants, à l'élevage du bétail et aux besoins de l'industrie ne représentent pas une certaine valeur et qu'ils ne devraient pas figurer dans le relevé de notre revenu agricole annuel.

Il y en a de même avec d'autres phénomènes économiques, que nous ne savons expliquer faute de chiffres, qui ne sont pas pris en considération et pour lesquels nous en sommes réduits à des expériences acquises dans une sphère plus ou moins exiguë ou bien à des impressions tout à fait personnelles.

Lorsque les propriétaires fonciers allemands commencèrent à sentir un certain malaise, et que la concurrence américaine y donna naissance à ce que l'on appelle le mouvement agraire, nous vîmes surgir, à la suite des socialistes de la chaire, la doctrine incompréhensible du socialisme d'État. On sait qu'en Allemagne il y a des contrées où les propriétés peuvent être librement léguées, et d'autres où les propriétés de paysans d'une certaine grandeur et d'un certain caractère (*anwesen*), où les domaines seigneuriaux (*rittergut*) ne peuvent passer qu'aux mains d'un seul héritier qui est tenu à satisfaire ses cohéritiers. On sait aussi que dans quelques-uns des États-Unis de l'Amérique il existe une loi dite *homestead exemption* d'après laquelle une certaine partie de la propriété est exempte de toute saisie judiciaire et ne peut être grevée sans le consentement de l'épouse du propriétaire. On n'a encore pu constater — il faudra pour cela des enquêtes ultérieures, — si c'est tel régime de succession ou tel autre, ou bien la puissance d'une loi excep-

tionnelle decrétant un *minimum* de propriété qui puisse assurer le bonheur du peuple et le contentement général des propriétaires. Si on avait pu le constater, on n'aurait jamais invoqué l'exemple de l'Angleterre, où les conditions de la propriété foncière sont les plus tristes, et, en tout cas, injustes au possible ; puisque à côté de quelques centaines de lords, détenteurs d'immenses territoires, nous y voyons les millions des *farmers* dépossédés, réduits à l'état de fermiers.

Si l'on en avait eu une idée nette en Allemagne, on aurait certes découvert la vraie cause du malaise ressenti par les propriétaires allemands : la concurrence universelle excessivement développée ; mais l'on n'aurait probablement pas transporté la question en Hongrie, où les anciens serfs ont acquis, après tant de luttes, la terre libre et où les institutions éclairées sont parvenues à créer le crédit hypothécaire.

Le mouvement agraire comment a-t-il pu surgir en Hongrie? On ne saurait l'expliquer que par ce fait, que dans toutes les questions sociales nous étions sujets au courant allemand. Ceux qui se sont laissés entraîner par ce courant — je ne dirai pas qu'ils l'ont excité, — n'ont pas connaissance de la longue lutte à laquelle ont donné lieu nos anciennes lois concernant la propriété des terres, lutte qui avait fait surgir un mouvement très étendu dans notre littérature alors si stérile en ce qui concerne toute autre question. N'oublions pas que les meilleurs d'entre nos patriotes ont lutté pour l'affranchissement des serfs et pour l'abolition des anciennes lois de succession.

Il est sans conteste très louable de vouloir améliorer la situation de nos propriétaires petits et moyens. Si nous tâchons de procurer du crédit aux propriétés manquant de toute instruction, rien de mieux. Mais dire que la propriété est grevée au point d'être prête à submerger — pour les particuliers et même pour un grand nombre d'entre eux, je ne le nierai point, — c'est aller trop loin.

Disons entre parenthèse que la Hongrie est bien près d'être au pied d'égalité avec les autres États civilisés, puisque toute question sociale ou de culture qui surgit à l'occident, évoque chez nous un vif écho et se trouve même être traitée de question spécialement hongroise.

Ceux qui se sont occupés de cette question, savent bien que

le montant des dettes hypothécaires n'a été relevé que dans peu d'États ; et là encore on ne connaît que quelques chiffres bruts qui ne résument point la situation d'une façon bien exacte.

Ce n'est que tout récemment que l'on a fait des études statistiques à ce point de vue ; la Hongrie n'est pas restée en arrière, et si le relevé qui se fait actuellement était terminé, nous aurions peut-être devancé tous les États de l'Europe. Hélas ! la matière complète n'est pas à ma disposition et je ne possède que des chiffres acquis par des recherches particulières et des combinaisons personnelles, basées sur un essai de relevé fait à la hâte.

En ce qui concerne l'étranger, nous n'avons des données que pour quatre États, et il en ressort que la dette hypothécaire, par kilomètre carré, s'élève à 15,000 florins en France, à 18,000 florins en Italie, à 20,000 en Hollande et à 14,000 en Autriche. L'essai de relevé effectué chez nous fait ressortir à 5,000 florins seulement la dette hypothécaire qui grève chaque kilomètre carré de notre pays. D'autre part nous trouvons que chaque habitant est grevé de 218 florins en France, de 180 florins en Italie et en Autriche, de 172 en Hollande et de 71 florins sur le territoire d'essai hongrois, qui embrasse les rayons de neuf tribunaux, rayons choisis dans les contrées les plus diverses du pays. Les données se rapportant aux autres pays, ne disent pas si la dette grève plutôt la propriété petite ou moyenne et à quels titres ; le relevé hongrois répondra à ces questions ; il en ressort déjà que sur le territoire qui a été étudié (400,000 jucharts) il y a 127,000 jucharts non grevés, et que 48 % des terres non grevées appartiennent à la petite propriété, celle au-dessous de 10 jucharts.

Après ces quelques données qui se rapportent à une des questions les plus importantes de l'économie publique, nous pouvons affirmer que la Hongrie occupe une place digne et avantageuse dans ses relations internationales.

La place qu'elle occupe au point de vue des relations commerciales, qui ne sont guère moins importantes, est plus modeste.

Ici nous ne pouvions prendre en considération que le commerce extérieur, c'est-à-dire le mouvement des marchandises

qui franchissent la frontière. Sous ce rapport-là, la Grande-Bretagne marche à la tête des États de l'Europe, puisque son commerce extérieur s'est élevé pendant les dernières années à six milliards de florins en moyenne. A côté de ce mouvement gigantesque qui s'étend sur les cinq parties du monde, la France avec ses 3,600 millions et l'Allemagne avec ses 3,000 millions restent bien en arrière, et la monarchie austro-hongroise, dont le commerce extérieur s'élève à un milliard et demi, occupe une place plus modeste encore.

Ici je dois parler de la monarchie entière, puisque le calcul est basé sur les relevés de la douane et que l'on n'appelle commerce extérieur que ce qui franchit la frontière douanière, frontière qui est à l'heure actuelle commune pour l'Autriche et pour la Hongrie.

Mais la Hongrie ne s'en est pas tenu à ce relevé obscur. Nous savions bien que le blé, la farine et les autres produits que la Hongrie exporte soit en Autriche, soit à l'étranger, dépassent le montant qui figure dans les registres de la douane, puisqu'il n'y a pas de ligne douanière entre les deux parties de la monarchie; par contre, les articles industriels, notamment les tissus etc. que l'Autriche nous envoie, représentent une valeur plus importante que celle relevée dans les registres officiels. Le Gouvernement et la législature voulaient en avoir le cœur net, et l'on établit la statistique commerciale qui relève non seulement les marchandises déclarées à la douane, mais encore celles que les grandes entreprises de transport font entrer dans le pays, et c'est sur cette base que l'on veut constater le mouvement du commerce hongrois.

Le résultat est surprenant; nous possédons les données de trois années, et comme l'institution se perfectionne de jour en jour — on relève aussi les transports de la poste de plus en plus importants et les prix commerciaux des différents articles sont fixés à chaque semestre par des hommes compétents, — nous pouvons nous faire une idée de notre commerce extérieur.

Nous avons rectifié une erreur causée par les déclarations défectueuses, à savoir que notre exportation dépasse de 40 ou 50 millions par mois notre importation. Nous avons acquis ce résultat, qu'en 1883 nous avons importé de l'Autriche et des

autres pays 475,800,000 florins de marchandises et que nous en avons exporté pour 454,500 florins. Notre commerce extérieur s'élève donc à 930 millions de florins par an, et si nous ajoutons encore les transports de la poste, nous dépassons le chiffre d'un milliard.

Comprise dans la monarchie, la Hongrie se trouve à la cinquième place parmi les États européens; mais, prise indépendamment, elle occupe encore la huitième place, la même qui lui appartient en raison de son étendue et de sa population. Nous sommes égaux à l'Italie; la Suisse, l'Espagne, la Scandinavie se rangent après nous.

En ce qui concerne la façon dont nous avons acquis ces données du mouvement commercial, nous occupons la première place en Hongrie. Si nous ignorons les essais faits en Allemagne, qui visaient plutôt le contrôle des données de la douane, nous avons été les premiers à profiter de la riche matière fournie par les entreprises de transport et nous avons créé une base d'études statistiques que les savants étrangers ont bien reconnus en théorie depuis longtemps, mais que l'Autriche seule va adopter en pratique, suivant en cela l'exemple donné par la Hongrie.

Nous constaterons, avec une satisfaction non moins justifiée, l'état de nos voies de communication. On voit qu'ici le rôle principal revient aux chemins de fer et que le point de comparaison n'est pas donné par le chiffre des kilomètres courants mais par l'étendue moyenne des lignes qui se trouvent sur chaque kilomètre carré du pays. Parmi les grands États, c'est encore la Grande-Bretagne qui ouvre la série, tandis que notre pays vient à la huitième place, ayant un kilomètre courant de voie ferrée par kilomètre carré; l'Italie nous précède avec 32 kilomètres et l'Espagne nous suit avec 65. Ce sont encore des chiffres assez élevés; la Russie de l'Europe, qui complète son réseau avec une hâte fiévreuse, possède un kilomètre courant sur 220 kilomètres, et la Grèce, le pays de la civilisation antique, n'en possède qu'un sur 5,390 kilomètres carrés.

Pour l'exploitation des lignes, qui n'est guère complète, puisque quelques-unes de nos grandes lignes n'ont pas de raccordement, nous sommes encore à la neuvième place; la petite

Suisse nous distance de beaucoup, car elle nous porte 8,000 tonnes par kilométre courant; mais nous sommes supérieurs à l'Italie qui transporte 1,127 tonnes, tandis que nous en transportons 1,366 par kilomètre.

Notre situation est moins heureuse pour les voies artificielles fluviales, qui sont excessivement négligées, si on les compare à celles de la France, ensuite au point de vue de la marine marchande. Mais il ne faut pas oublier que la Hongrie est un pays continental par excellence, que le développement des côtes de la monarchie et tout particulièrement de la Hongrie est des plus exigus. Mais, si nous pensons aux capitaux que le pays a engagés à Fiume, à la marine marchande hongroise dont nous avons jeté les bases dans notre unique port de mer, et que nous possédons une flotte modeste encore, mais hongroise, nous pouvons dire que nous avons fait notre devoir de pays européen.

Pour ce qui concerne la longueur de nos voies fluviales naturelles et les sommes énormes dépensées depuis quelques décades pour la régularisation de nos fleuves, nous pouvons réclamer une des prémières places, et — l'Italie qui se vante d'un travail de siècles mise à part, — nous succédons immédiatement à la France.

Au point de vue du trafic de notre fleuve royal, nous ne sommes pas non plus en arrière, car le matériel nautique de la Compagnie de navigation danubienne dépasse celui de toute autre compagnie analogue. La dite entreprise est d'origine hongroise, une création de Széchenyi et elle a obtenu l'appui de gros capitaux étrangers; il n'en est pas moins injuste qu'elle continue à être étrangère dans un pays où elle est née et dans lequel elle trouve les éléments constitutifs de son existence et de ses bénéfices. Cette situation ne saurait nous contenter, d'autant moins que les rachats de chemins de fer, la séparation et magyarisation du réseau hongrois de la Compagnie des chemins autrichiens, qui avait été également un État dans l'État, ont inauguré une ère glorieuse de politique nationale dans la direction de nos voies des communications. Avec le rachat des chemins de fer et la construction de tant de lignes de l'État, nous avons procuré à l'État un domaine précieux qui répond mieux aux exigences modernes, que ne pouvaient le

faire les domaines agricoles dont l'État s'est dessaisi, ou va se desssaisir.

Faut-il parler de nos finances? Ici il paraîtrait que je touche à un chapitre fort triste. Il est possible que l'état intérieur du pays ne soit point brillant; mais si c'est ainsi que nous voudrions envisager la situation de la Hongrie dans ses relations universelles, nous serions dans l'erreur.

Nous voyons notamment que pour les dépenses publiques la France ouvre la série avec un budget de dépenses s'élevant à 1,600 millions de florins, et que la Hongrie se trouve à la septième place avec 373 millions, entre l'Italie avec 676 millions et l'Espagne qui dépense 313 millions de florins par an.

Pour les dettes publiques nous restons à peu près au même niveau. Ici, c'est encore la France qui marche à la tête avec une dette de 9,200 millions; la monarchie austro-hongroise — c'est un peu d'elle que nous devons parler à cause des dettes communes, — est à la quatrième place, et la Hongrie, avec sa dette propre, arrive seulement comme huitième.

En repartissant la dette publique sur tous les habitants, l'Autriche-Hongrie occupe la septième place avec une dette de 124 florins par habitant; l'Espagne ouvre la série avec 229 florins par habitant; la France arrive en second lieu avec 224 florins. En considérant les dettes particulières de l'État hongrois, nous nous trouvons heureusement fort en arrière avec notre dette de 72 florins par habitant.

En tenant compte de la nature de nos dettes publiques, nous nous trouvons à un niveau européen élevé. Il n'y a pas longtemps, nos dettes rapportaient de 8 à 10 % et même davantage en tenant compte des provisions, etc.; bien que basées sur des hypothèques, elles n'en étaient pas moins de brève échéance, ce qui est onéreux même pour un particulier. Elle a été convertie en une rente publique 6 % non remboursable, et tout récemment nous sommes parvenus à l'échanger contre des titres 4 % constituant un placement recherché sur tous les marchés européens.

Lorsque la rente hongroise sera, pour la plupart, placée dans le pays même, la charge qui pèse sur l'État, c'est-à-dire sur les contribuables, sera moins lourde, puisque ce seront les habitants du pays qui bénéficieront du revenu de cette rente.

Et ce temps n'est pas si éloigné. Voilà nos institutions financières, dont les dépôts se sont élevés à 353 millions de florins pendant l'année 1882. C'est à dessein que je me borne à relever ce seul fait concernant nos finances particulières, puisqu'on connaît les attaques que l'on adresse — souvent à tort, — à nos caisses d'épargne. Mais, quand même on serait autorisé à leur reprocher que le crédit consenti par elles est parfois très cher, que leurs dividendes sont par trop élevés, cela ne concerne que le capital-actions et il n'en reste pas moins vrai que les depôts constituent la preuve de l'accumulation constante des capitaux et font foi de la propagation de l'esprit d'économie.

Pour les dépôts en question, c'est l'empire allemand qui vient en premier lieu avec 1,375 millions de florins, l'Autriche arrive la troisième avec 796 millions, et la Hongrie occupe la sixième place avec le chiffre que je viens d'indiquer.

Ah, si nous pouvions constater une situation aussi favorable en ce qui concerne notre industrie! Ce que l'État peut faire dans l'intérêt de l'indsutrie, cela a été fait; mais la nation elle-même ne considère pas encore l'industrie comme un enfant légitime. Beaucoup d'entre nous préfèrent le produit étranger au produit indigène; les enfants des classes instruites, l'esprit d'entreprise et le capital ne se tournent pas assez du côté de l'industrie hongroise.

Pour comparer notre industrie à celle des autres pays, nous devons nous en tenir plutôt au mouvement commercial qu'aux données concernant la situation de l'industrie même. Nous savons que nous importons dans le pays pour près de 380 millions de produits industriels et que nous n'en exportons que pour 85 ou 90 millions, et cela surtout dans les principautés danubiennes. Mais cela ne nous édifie point sur l'état de notre industrie. Nous en connaîtrons la quantité quand notre statistique industrielle, qui est au point d'être terminée, sera publiée, et nous en verrons la qualité lors de l'exposition de 1885. Citons toutefois un petit détail qui nous en donnera une certaine idée. On sait le rôle important que joue la houille dans la production industrielle. Ainsi l'Angleterre produisait, au commencement du XVIIIme siècle, deux millions et demi de quintaux métriques de houille. Elle en produisait 830 millions en 1863 et

actuellement sa production dépasse les 1,500 millions; elle a donc six fois centuplé au cours de deux siècles. La Hongrie en produisait, en 1845, à peine 147,000 qu. m., aujourd'hui elle en produit 20,500,000 qu. m.; quarante ans à peine ont suffi pour rendre la production de 1,400 fois supérieure. Et l'Angleterre ne garde pas le total de sa production à l'usage de son industrie et de ses chemins de fer; elle en exporte pour 50 millions de florins environ, tandis que la Hongrie doit importer 3 millions et demi de qu. m. pour faire face à ses besoins.

Si, à notre exposition, nous dresserons un budget sincère, nous verrons non seulement ce que nous produisons, mais encore ce qui nous manque. Mais s'il est un fait qu'un développement industriel considérable ne saurait se produire sans une industrie textile plus développée qui nous fait défaut, il faut aussi convenir de la vérité de ce que M. Andreas Gyoergy développe dans son livre précieux *Keletre Magyar* (Hongrois, à l'Orient!) Nous avons, pour la plupart, traversé la crise industrielle à laquelle l'occident était sujet à la suite des inventions de Watt et des machines à vapeur. Nous sommes déjà sur un niveau européen, et si nous n'avons pas traversé toutes les vicissitudes, notre production industrielle n'en marche pas moins dans la voie européenne. Nos voisins orientaux viennent seulement d'entrer dans ce mouvement qui, désastreux au début, finit par être vivifiant, et plus ils sont éloignés, plus tard ils entreront dans le mouvement. Ce mouvement entrave la production et force les pays à s'approvisionner à l'étranger pendant une époque assez étendue. En notre qualité de limitrophes nous devons en profiter: c'est la seule façon de donner à notre industrie nationale plus de vigueur.

La production qui vise toujours l'étranger ne me paraît pas saine, et je crois qu'elle provoque bien des crises commerciales. La concurrence universelle si atroce nous force à produire trop bon marché, puis à grossir outre mesure nos stocks et nous aboutissons forcément à une crise; mais d'un autre côté je ne crois pas non plus juste la théorie de Carey qui stigmatise le commerce et exige le contact direct entre le producteur et le consommateur; c'est ce qui produit les fluctuations énormes des prix et la dépréciation des marchandises, parce que le fonction-

nement régulier du commerce, qui amène l'harmonie entre l'offre et la demande, fait défaut.

Mais pour le moment et pour un certain temps encore nous n'avons rien à craindre de ce côté. Si nous tendons vers l'orient, c'est plutôt pour introduire nos produits à la place des articles anglais, français et allemands, qui viennent de bien plus loin. Nous exerçons là le droit que nous confèrent notre qualité de limitrophes et la supériorité de notre industrie sur celle des pays à approvisionner. Mais ce que nous devons rechercher en première ligne, c'est l'indépendance industrielle de notre pays. C'est de multiplier le nombre des artisans et d'assurer l'industrie agricole atteinte par la concurrence universelle.

Notre population industrielle! Mais est-ce que nous en possédons, et si oui — ce que l'on ne saurait nier, — l'augmentation de notre population permet-elle d'espérer un développement considérable de notre industrie?

On ne saurait le nier. La statistique de notre population ne présente guère un tableau assez brillant pour que nous puissions nous en vanter, mais ce tableau n'est point sombre au point de nous faire perdre la position que nous avons établie dans les pages précédentes.

Nous ne devons pas nous effrayer à la simple vue des chiffres, et si le nombre de notre population a faiblement augmenté pendant les dernières années, il ne faut pas en conclure que la population du pays en général et de notre race en particulier se trouvent en décadence.

Jusqu'ici nous ne connaissons que les chiffres du recensement de 1880, et nous avons constaté avec stupeur que de 1879 à 1880 la population de tous les pays de la sainte couronne n'avait augmenté que de 80,581 habitants. Mais en 1881 l'augmentation était de 135,086 et en 1882 de 136,157 âmes.

C'est assez exigu, mais ceci ne paraîtra pas si nous nous rappelons des résultats relevés en France; il est exigu à la suite de la mortalité extraordinaire des enfants constatée dans notre pays depuis quelques décades.

On pourrait nous objecter qu'il reviendrait au même si c'était l'exiguïté des naissances, ou la mortalité anormale des enfants qui empêchât l'augmentation de notre peuple. Eh bien, ce n'est pas la même chose! On ne saurait changer les

défauts naturels d'une race stérile; mais la diminution de la mortalité des enfants, la conservation des nouveau-nés, la possibilité de les élever et d'en faire d'utiles citoyens ne tient qu'à nous, et à mesure que les classes inférieures, les plus nombreuses, se civiliseront et que la loi concernant la santé publique, loi juste mais pas suffisamment exécutée, trouvera une application plus vigoureuse, nous y parviendrons de mieux en mieux.

Puissions-nous trouver un apôtre pareil à Étienne Széchenyi qui bouleversa nos anciennes habitudes économiques et ouvrit à notre race engourdie les portes du bien-être, un apôtre qui réveillerait notre peuple indolent en lui proclamant la nécessité de se conserver et de se fortifier en s'augmentant! Cet apôtre obtiendrait une couronne civique non moins glorieuse que celle qui orne le front du feu « premier Hongrois. » Seulement, ce n'est pas un homme, ce n'est pas le pouvoir public, mais le concours actif de la société entière qui saurait mettre un terme à ce mal. Lorsque toute mère sera convaincue que son enfant n'est point un bébé bon à se divertir avec, mais un trésor cher entre tous à la nation, que c'est une partie de la nation même qui est confiée à ses soins et qu'il n'est pas permis de l'abandonner à son sort avec le fatalisme stupide des Mahométans, quand le danger menace; lorsque tout père sera convaincu qu'il est de son devoir d'élever pour la patrie l'enfant que le ciel lui a donné, qu'il faut en faire un homme qui défendra et fera prospérer le pays, ou une femme qui saura élever avec soin la nouvelle génération, — c'est alors seulement que la mortalité des enfants pourra descendre au niveau, au-dessous duquel on ne saurait plus lutter contre les forces de la nature, mais au delà duquel elle ne s'élève qu'à la suite de la lâcheté de la nation.

Pour le nombre annuel des naissances nous tenons la seconde place parmi les États européens, puisque la Russie compte 50 naissances sur 1,000 habitants et nous en comptons 43, tandis que la France qui n'en compte que 26, vient en dernier lieu. Il paraît presque naturel que pour la mortalité nous devrions également être au premier rang; et, en effet, c'est encore ici la seule Russie qui nous précède avec 38 morts sur 1,000 habitants, tandis que l'Italie et l'Espagne n'en comptent que 30 et l'Angleterre 22 seulement. Les chiffres qui expriment l'aug-

mentation effective de la population, c'est-à-dire le surplus des naissances, ne sont donc pas satisfaisants, mais considérons les données favorables de notre mouvement de population, ceux qui se rapportent à la proportion des catégories propres à travailler et à gagner leur vie.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, la mortalité est la plus grande; quant au nombre des enfants de 10 à 15 ans nous sommes à la troisième place parmi les États européens; nous tenons la quatrième place en ce qui concerne les jeunes gens de 15 à 20; pour l'âge de 20 à 50 ans, c'est-à-dire celui où l'homme est le plus apte au travail, nos chiffres sont fort favorables.

Au point de vue économique ce fait est très important; la nation accomplit plus de travail, d'abord parce que sa partie la plus nombreuse est dans l'âge de 15 à 50 ans, ensuite parce que les enfants qui meurent plus vite ont exigé moins de soins et de frais, et que la force nationale ressent mieux la mortalité des jeunes gens de 15 à 20 ans que celle des petits enfants.

Étant donné le peu de densité de notre population, l'émigration est un symptôme malsain, mais point affligeant. Nos Slovaques qui s'en vont en Amérique, envoient à leurs familles la plupart de leurs gains et beaucoup d'entre eux reviennent dans le pays. Nos Sicules vont en Roumanie pour gagner de l'argent, mais ils retournent. Les Csangos, qui avaient émigré, il y a bien des siècles, n'ont pas oublié leur ancienne patrie; ils désirent toujours y revenir, et il est à regretter que ce mouvement n'ait pas été mieux dirigé.

Nous avons étudié notre pays sous plusieurs aspects et nous ne nous berçons pas dans des illusions en disant que, à quelque point de vue que nous le regardions, notre situation correspond toujours à notre étendue et à notre population. Je n'ai pas parlé des maux qui nous sont communs avec tous les autres pays; mais je me suis abstenu de charger le tableau.

Il me reste à dire un mot de notre culture intellectuelle.

Nous n'avons pas besoin de détailler les chiffres concernant l'instruction publique; on connaît les efforts que le pays a faits à cet égard depuis qu'il dispose de soi-même; on sait que sur certains points nous avons, dès 1880, dépassé la Cisléithanie, puisque le nombre des enfants qui fréquentent l'école s'élève à 110 ‰ tandis qu'en Autriche il est de 107 seulement; on sait

que jusqu'à la fin de 1883 ce chiffre a passé de 110 à 112. Je ne parle point de nos « gymnases » et de nos « écoles royales; » on connaît que nous approchons le plus nos voisins allemands, dont l'exemple est suivi en Angleterre, où l'on délaisse les écoles dans lesquelles un seul professeur enseigne en même temps quatre classes, et où il est reconnu qu'il vaut mieux établir les *german schools*. Je cite seulement l'exemple que, pour le nombre des étudiants, les universités de Berlin et de Vienne avec 5,000 étudiants chacune, sont seules supérieures à celle de Budapest qui en compte 3,500, tandis que Leipzig vient après elle et que les célèbres universités d'Oxford et de Cambridge restent en arrière.

Quant aux moyens d'instruction, nous pouvons fièrement montrer notre capitale, qui possède une clinique, un laboratoire chimique et une école polytechnique, qui sont autant de sujets d'études pour les étrangers. Notre musée national n'est point le premier du continent, mais il a peu d'égaux en ce qui concerne son arrangement et la richesse de ses collections. Nos artistes nous valent une célébrité européenne, nos poètes sont lus dans toutes les langues du monde civilisé. Sur notre scène nationale nous avons des artistes de premier ordre; on va ouvrir notre opéra qui serait digne des plus grandes capitales de l'Europe et qui est en même temps notre premier édifice monumental, dû à la munificence royale; et le nouveau parlement projeté dans de grandes proportions, sera le premier édifice public qui, signe de la grande idée et splendide comme il convient à une nation fière, a été voté par la législation. C'est dommage que le palais de justice, qui est toujours un des édifices les plus brillants de tout État civilisé, manque dans la série de nos monuments.

Les autres édifices qui proclament notre culture nationale, sont dus aux dons spontanés de la nation, ainsi notamment le splendide palais de notre Académie.

Faut-il parler de notre littérature, de nos recherches scientifiques, dans lesquelles quelques esprits supérieurs seuls peuvent donner la gloire, même aux grandes nations? La littérature, ce trésor national, ne saurait être créée qu'avec le concours de nombreuses personnes.

La Hongrie figure dans toutes les branches du progrès hu-

main ; elle a été représentée à tous les congrès scientifiques modernes ; elle en a hébergé plusieurs dans le pays ; elle a donné expression à son sentiment artistique, de son goût pour l'art et pour la plus haute civilisation, en réunissant les objets artistiques qu'elle possède dans la récente exposition d'orfèvrerie qui a appelé l'attention de l'Europe entière.

Je m'arrête.

L'année dernière M. Béni Kállay, dans son mémoire: *La Hongrie au seuil de l'Orient et de l'Occident,* disait : « Si nous pos-« sédons tout ce qui a été écrit sur les journaux et les livres « sur n'importe quel pays de l'occident, si nous étudions sans « parti pris et attentivement les données réunies, nous nous « ferons une idée assez exacte, en général et dans ses détails, « sur ce pays sans que nous ayons besoin de quitter notre « cabinet du travail. »

Cela ne serait-il pas vrai pour la Hongrie ? Sommes-nous donc orientaux à ce point qu'on ne puisse nous étudier que sur place ? Avons-nous besoin de ce qu'un Tissot avec son *Au pays des tziganes,* un mauvais *Tokay und tokay* de M. Braun, ou le journal de voyage absurde d'une Miss américaine lunatique nous assure les sympathies du monde et nous présente dans des livres où le tzigane et le vin, le pauvre garçon et l'auberge jouent le rôle principal ?

Je ne le crois guère.

Nous pouvous demander à l'étranger qu'il nous juge d'après les livres et les écrits concernant notre culture, comme il le fait pour les autres nations de l'occident. L'estime viendra tout naturellement. Nous avons cessé d'être une nation intéressante, et comme nous remplissons honnêtement nos devoirs de nation civilisée, nous demandons qu'on nous reconnaisse comme l'égal des États de l'occident.

Mais c'est surtout de la part de nos compatriotes que j'exige un jugement sain et équitable. Nous avons vu que la Hongrie occupe une place éminente comme État, comme société, comme unité économique et agricole. Nous ne sommes puissance de premier ordre que dans l'union avec l'Autriche, mais nous sommes, si nous étudions nos relations indépendantes, un pays qui se trouve sous tous les points de vue bien au-dessus de la moyenne médiocre parmi les États formant le premier tiers.

Avec notre passé ancien, notre jeune présent et notre avenir plein de promesses, nous nous préparons courageusement aux luttes qui ne sauraient être épargnées à aucun État.

Et si le projet de notre auguste Prince Héritier sera réalisé, si les pays et les peuples de la monarchie seront décrits dans une œuvre brillante et digne de son auteur princier, si cette œuvre décrira nos faits antérieurs et nos aspirations actuelles, puisse-t-elle démentir ma conférence dans tous ces points en nous montrant que notre présent est plus glorieux et que notre avenir sera plus fier encore parmi les peuples de l'univers.

CHARLES KELETI.

A PROPOS DE MACBETH

FRAGMENTS

D'ÉTUDES SHAKSPEARIENNES

La librairie académique de Didier, maintenant sous la direction éclairée de M. Émile Perrin, va lancer prochainement un volume du plus haut intérêt esthétique. Ce volume signé du pseudonyme *Jane Brown*, contient cinq remarquables essais sur les drames déjà étudiés par J. Brown dans la série de ses cours passés. Les cours shakspeariens de 1884-85 ouvriront par l'étude du drame de *Macbeth*. La *Revue Internationale* a pu réussir à s'assurer quelques fragments de cette dernière étude qu'elle met ici sous les yeux de ses lecteurs.

On n'ignore pas que les études de J. Brown s'appuient principalement sur l'esthétique allemande, sur des commentateurs émérites tel que Tieck, Gervinus, Kreyssig et autres.

Dans l'aperçu fragmentaire de l'étude sur *Macbeth* que nous allons donner, nous insistons surtout sur les passages, quoique en les résumant, où l'auteur de l'essai discute le degré de la responsabilité criminelle de Macbeth et la scène du somnambulisme.

Quand parut le drame de Shakspeare dont par parenthèse le nom s'écrivait « Shakysper, »[1] la sorcellerie faisait rage. Il y avait eu en 1542 l'édit de mort contre les sorciers, promulgué par Henri VIII; en 1558, l'évêque Jewell avait lancé ses foudres visant la même cible, mais sans grand profit, car la reine

---

[1] Voir la signature du père de Shakspeare « John Shakkyper, 1568, à Strafford-sur-Avon » dans le livre remarquable : *Origines of the life of Shakspeare*, page 31. Halliwell, Phillipps.

Élisabeth y avait répondu en consultant publiquement la sorcière Dier sur un mal de dents.

En 1597, Jacques Ier, le malpropre fils de Marie Stuart, dont l'histoire dit: « His wife turned from him in disgust when he was at table, » en 1597 Jacques Ier avait écrit un traité contre les sorciers, en l'honneur duquel n'avaient pas péri moins de 5 à 600 victimes. Un peu avant le traité royal, en 1584, avait paru le livre de Réginald Scott: *The discoverie of whitchcraft.* Ce livre où se retrouvent les attributs mêmes que Shakspeare a dévolus aux trois sœurs. « Where shall we three meet again? » disent au début du drame les sorcières de Shakspeare.

« In thunder, in lightning, or in rain? »

Or, parlant des magiciennes et autres affiliées de la « messe noire » Réginald Scott n'a pas dit d'autres mots:

« They can raise lightning hail and hurtfull weather they can foreshew things to come they *can vanish into the air.* »

Plus loin encore, à propos de l'apparence extérieure de ces sorcières professionnelles, Réginald Scott dit: « They are lame and bearded and oneeyed and hideous. »

De là le doute de Banquo au premier acte: « Live you? Or are you aught that one may question? »[1]

Certains commentateurs ont accusé Shakspeare de courtisanerie; on ne s'expliquerait pas alors que tour à tour protégé d'Élisabeth et de Jacques Ier, Shakspeare n'eût pas servi soit le protestantisme *voulu* d'Élisabeth, soit le protestantisme *subi* du roi Jacques.

Si dans toute son œuvre Shakspeare n'insinue rien de plus favorable à Knox qu'à Babrington, c'est plutôt que Shakspeare préfère de beaucoup la métaphysique à la controverse.

Poussé par les curiosités qui mènent Dante aux enfers, Pascal à Port-Royal et Goethe au Broken, Shakspeare n'hésite pas, et dans le drame que nous étudions il s'en prend tout droit à la pierre angulaire de tous les troubles religieux. Il ne formule pas moins au premier acte, par la bouche de Macbeth, le grand pourquoi élémentaire de tous les doutes:

« Pourquoi le mal? D'où vient-il? Pourquoi son succès est-il toléré? »

---

[1] Acte Ier, scène III.

Telle est la pensée indirectement enveloppée dans les méditations criminelles du Thane de Cawdor à son entrée en scène.

« This cannot be ill, » se dit d'abord Macbeth. « This cannot be good, » ajoute-t-il.

« If *ill* why hath *He* given me earnest of success!? »

« If *good* why do I yield to these suggestions. »

Dans ce débat où s'agite la double conscience de Macbeth, sa conscience *primitive*, celle qui faisait fuir le Caïn biblique à l'appel de Dieu, suggère à Macbeth la seconde pensée : « If good why do I yield to these suggestions. » « Si les pensées étaient bonnes, je ne douterais pas de leur bonté ! »

Tandis qu'avec sa conscience factice, celle qui répondait à Dieu : « Vous ne me l'aviez pas donné à garder ! »

Avec cette *seconde* conscience Macbeth dit : « If ill *why* hath *He* given me earnest of success? »

« Pourquoi Dieu qui me connaît faible, permet-il le succès du mal et par ce succès m'encourage-t-il à poursuivre? » Le sous-entendu moliniste de Macbeth apparaît de soi-même.

Prêtant aux troubles de l'âme les éclairs de son génie, Shakspeare assure aux Macbeth et aux Hamlet un impérissable écho parmi les hommes. A des degrés divers, les Hamlet et les Macbeth formulent le mal de tous ; de là vient que tous les écoutent, les plaignent et les méditent.

Dans ces régions exaltées de la pensée où Shakspeare ne permet aux Macbeth que de courtes incursions, accomplies toujours par rebonds et toujours provoquées par quelque trouble consciencieel, dans ces incursions se trouve parfois comme ici une valeur documentaire, un précieux renseignement à recueillir. L'évolution consciencielle que nous venons de constater chez Macbeth, disculpe aux yeux de l'observateur, sinon complètement du moins partiellement lady Macbeth. Grâce aux paroles que vient de prononcer le roi d'Écosse, nous pourrons dire que lady Macbeth a aidé au crime, qu'elle y a participé, qu'elle y a encouragé et confirmé son mari ; nous ne pourrons plus dire qu'elle le lui a inspiré. Pour nous mieux convaincre de ceci nous suivrons l'ordre des scènes.

C'est dans la troisième scène du premier acte que Macbeth se débat, mesure, repousse et discute son crime.

C'est dans la troisième scène du premier acte que Macbeth se tient le colloque intime indiqué plus haut.

Ce n'est que dans la cinquième scène du premier acte que lady Macbeth paraît. C'est-à-dire deux scènes *après* que l'idée du crime s'est déjà emparée du comte de Cawdor.

L'influence de lady Macbeth sur son mari est d'ailleurs loin d'être toute-puissante.

Macbeth excelle au contraire à se persuader seul; dans ce but, tous les arguments lui sont bons; même l'admiration pour sa victime: « Duncan hath borne his power so meek his virtues will plead like angels! »[1] Cette réflexion est si étrange dans la bouche du meurtrier, qu'on en tombe d'accord avec Mac Ready, avec Garrick et avec Drake que Macbeth est peut-être le plus compliqué des personnages de Shakspeare.

Le plus est un terme bien risqué, puisque qualifier un état c'est sous-entendre un état plus extrême que les mots ne suffiraient plus à peindre.

Retirons *le plus* et la complexité du caractère de Macbeth n'en sera pas altérée.

« Il n'est pas fait pour le crime le héros que la pensée de l'ambition personnelle laisse tout indécis! »[2] Ce mot de héros accouplé ici au nom de Macbeth n'est pas une des moins bizarres contradictions du drame.

Au premier acte, tout haletant du combat, un soldat paraît. Il raconte à Duncan l'engagement et les prouesses de Macbeth:

« Brave Macbeth, disdaining fortune like valours minion carved his passage! »

Tel est bien en effet le vigoureux barbare de la première heure, celui que M. Émile Montégut dans ses pages incomparables décrit en deux lignes l'appelant « un incroyable amalgame de férocité et de poltronnerie, de bassesse et de grandeur! » Le Macbeth qui paraît au début est bien le soldat frappant dur, luttant ferme qu'a décrit le messager! Mais, dès la troisième scène tout change!

C'est dès la troisième scène du premier acte, déjà, le César des ides de mars; l'homme troublé par la fatalité remplace le César à Pharsale du commencement.

---

[1] Acte Ier, scène II.

[2] KREYSSIG: « Er ist nicht zum Verbrechen geboren der Held welchen der Gedanke des sundlichen Ehrgeizes erbeben lässt! Ein und zwanzigste vorlesung. »

Maître en l'art de peindre d'un mot les manières d'être les plus opposées, Shakspeare a caractérisé ici en deux lignes les contrastes qui se disputent l'âme de Macbeth. En deux lignes Shakspeare a su faire apparaître les transports du soldat triomphant et percer aussi les secrètes angoisses du criminel.

« So foul and fair a day I have not seen as this. »[1]

The day is fair, c'est le guerrier qui parle. *The day is foul*, c'est la conscience qui s'exprime.

Par ces mots : *The day is foul*, Macbeth a formulé sa dernière défense. Le jour est sombre *parce qu'il* est beau ; car pour cet homme qui va tuer, le succès porte le crime.

Quand Macbeth s'écrie : « The day is foul ! » il se juge ; et sa lucidité qui le rend plus responsable fait connaître qu'au moins il n'est pas pervers !

Aux deux alternatives où l'homme criminel se débat d'ordinaire, à ces deux alternatives qui sont de tuer sa conscience ou d'en mourir, Macbeth apporte cette variante d'un homme dont le jugement n'est corrompu ni *avant* ni *après* le meurtre !

Macbeth n'ironise pas comme Richard III, ne se disculpe pas comme Jago, ne s'amende pas comme Tyrrel. Il dément ses instincts sans profit, trahit en vain sa seule vertu, l'audace militaire, et ne recueille qu'aux dernières limites de la vie pour prix de cette trahison la volupté sanguinaire et l'ivresse du carnage. C'est surtout au moment de la mort de lady Macbeth que la brutalité intime de Macbeth monte jusqu'aux surfaces : « The should have died here after ! there would have been time for such a word ! »[2]

L'heure serait favorable aux récriminations et à la tendresse ; Macbeth vient de le prouver, et n'y ferait point obstacle ! Si Macbeth pouvait accuser sa femme de lui avoir inspiré le crime, aux prises comme il est maintenant avec l'impopularité croissante, il l'accablerait des responsabilités qui l'étreignent ; il se tait, et son silence s'ajoutant aux preuves que nous avons données plus haut, démontre encore une fois que lady Macbeth a com-

---

[1] Acte Ier, scène III.
[2] Acte Vme, scène V.

mis le crime avec Macbeth, mais qu'il en a conçu le plan sans elle !

Après avoir certainement aimé sa femme au début du drame, la lettre au premier acte en fait foi : « This have I thought to « deliver to you my dearest partner in greatness ! » après avoir aimé sa femme, Macbeth exploite la supériorité intellectuelle de lady Macbeth et finalement il la voit mourir sans un regret !

Pour éviter l'écueil d'exagérer la sympathie du public en faveur de lady Macbeth en le faisant assister à l'abandon progressif de l'époux, Shakspeare sépare le roi et la reine au troisième acte. A dater du banquet, ils vont, lui à son vertige sanguinaire, elle à ses tourments ! C'est un des traits les plus caractéristiques du drame, que le mouvement precipité, puis décroissant du battement de ces deux cœurs. Au début, étroitement confondus, ils marquent un rhythme puissant, égal et régulier. Tout à l'admiration de sa femme, Macbeth s'écrie : « Bring forth men-children only ! » [1] Le crime n'a pas détaché l'épouse, mais il accentue la faiblesse du mari. Macbeth s'écarte du témoin de ses hésitations qui le gêne. Quand l'épouse, pâle, dévorée du mal qui l'emporte, reparaîtra seule au cinquième acte, nous entendrons encore le rhythme de son cœur ; seul ce ne sera plus que l'ombre de son amour !

Dans les annotations intéressantes qu'a laissées l'illustre Mrs Siddons [2] sur le rôle de lady Macbeth, elle déclare qu'à la seconde apparition de Banquo, lady Macbeth voit le spectre. Non seulement cette opinion n'est appuyée par aucun des autres commentateurs consultés, mais au point de vue physiologique surtout, cette manière de voir paraît impossible à soutenir. Nous en jugerons. Si, comme tout l'indique, la catalepsie est chez lady Macbeth le résultat d'un double effet pathologique et moral, si le remords éclate dans le somnambulisme de lady Macbeth d'autant plus fort qu'il a été plus contenu dans la veille, il se sera déjà produit chez lady Macbeth par la tension nerveuse toujours vigilante à repousser le remords, un épuisement et une fatigue considérables. Elle tient tête depuis trois actes, à l'incessante

---

[1] Acte Ier, scène VII.

[2] Characters of Shakspeare : *Lady Macbeth.*

sollicitation de ses souvenirs, qu'elle repousse et terrasse, mais si forte qu'elle soit, la lutte ne lui laisse pas de réserves. Elle n'est plus en état de faire vis-à-vis à un spectre, sans cesser de sourire. L'acte du banquet n'est séparé de l'acte de la catalepsie que par le quatrième acte, et au quatrième acte lady Macbeth ne paraît pas. Quand elle reparaît au cinquième, elle est frappée; c'est donc bien au festin que lady Macbeth reçoit le coup déterminant qui ne lui est pas porté par un fantôme, mais par l'horrible lutte entre le vrai et le faux où son âme affolée se heurte et se débat sous l'œil investigateur de toute une cour! Lady Macbeth suffit à l'engagement; si épouvantable que soit la bataille intérieure, nul n'en a connaissance! Elle voit son mari, qu'elle aime profondément, passionnément, donner à ses courtisans le spectacle étonnant d'une épouvante sans nom! Elle juge la situation et le sauve. Mais sa raison périt, le naufrage de son âme s'est accompli sans bruit!

Tout le démontre donc au troisième acte. Lady Macbeth n'est plus assez maîtresse de ses nerfs pour demeurer calme en face d'un fantôme, comme le voudrait Mrs Siddons.

Nous avons dit que Shakspeare excelle à peindre et à résumer d'un mot une situation et un ensemble; la lettre de Macbeth à sa femme au premier acte en témoigne: « *They* met me on the day of success » écrit Macbeth parlant des sorcières. La synthèse même de la destinée du roi, l'invincible rôle qui y est assigné à la fatalité, s'accentue ici par la seule impulsion de cette première phrase: « *They met me,* » et constate et souligne l'irresponsabilité de Macbeth au moment de sa rencontre avec les trois sœurs, car le mouvement est ici de la fatalité *vers* Macbeth et non de Macbeth *vers* la fatalité. Au « *They met me* » du premier acte, le balancier de la fatalité s'est ébranlé; c'est la destinée qui s'empare de Macbeth. Au troisième acte, le balancier fatal est retombé.

Macbeth, en terminant son grand monologue qui précède la mort de Banquo, *prend* la destinée dans ses mains. Il s'écrie: « Come, « fate, into the list champion me to the utterance! »[1] Le premier instant de la rencontre de Macbeth avec les sorcières est

---

[1] Acte IIIme, scène Ire.

à l'ensemble de la vie de Macbeth ce qu'est la cellule darwinienne à la collectivité humaine.

C'est de ce premier contact que sortent à la fois le crime et l'exaltation du roi. Cette première rencontre marque l'*inévitabilité* de la fatalité. Si, au lieu d'être de la destinée *vers* Macbeth, le mouvement était ici de Macbeth *vers* la destinée, la scène quitterait les régions abstraites où le maître l'a placée pour rentrer dans l'humain ! Si l'*inexplicable* ne s'imposait pas à Macbeth, Macbeth pourrait s'y dérober. La fatalité commande, ou cesse d'être. Conséquemment, Macbeth écrivant à lady Macbeth sa rencontre, a dit : « *They* met me, » pour constater que frappé d'impuissance par ce qui le dépasse, son destin le saisit, le dirige et le contraint.

Si, au lieu de lui faire dire : « *They* met me, » Shakspeare eût fait dire à Macbeth : « *I* met them, » redevenant responsable il redevenait libre ; libre il pouvait éviter le destin, s'y soustraire peut-être ! Le « They met me » de Shakspeare est donc rigoureux. Il a l'importance d'une clé de voûte. C'est sur lui que repose toute la structure mystique de l'édifice. Garrick, Mac Ready, Handerson et d'autres encore ont dit très justement que le meilleur commentateur sera toujours « l'interprète » quand il s'élève jusqu'à comprendre la grandeur de sa mission. Est-il rien de plus passionnant, en effet, que l'effort à pénétrer l'âme créée par un Shakspeare ; vibrer de ce qui l'animait ! être son écho ! Revivre lady Macbeth, n'est-ce pas revivre dans la lumière même de la conception shakspearienne ? Mrs Siddons, d'illustre mémoire, était de cet avis, et l'on n'imagine rien de plus profondément génial, que le transport d'artiste relaté à propos du rôle de lady Macbeth dans les mémoires mêmes de Mrs Siddons. Une nuit la grande artiste répète la scène du somnabulisme. Elle s'anime, elle *se souvient*, elle revit en réalité le crime de son personnage. Mais ce ne sont là que des faits, il faut mieux à cette nature capable de tout pénétrer ; ce sont les secrètes impulsions de cette âme criminelle et généreuse qu'elle veut posséder. Lady Macbeth se laisse interroger et ne livre rien. L'héroïne de Hawthorne, dont le premier baiser doit donner la mort, n'est pas plus inflexible ! Tout à coup, saturée des poisons qu'elle a respirés pour les analyser, Mrs Siddons ne *se* reconnaît plus ! Les faiblesses, les

fureurs, les ambitions et les désespoirs qu'elle voulait découvrir *la* possèdent. Le cœur même de lady Macbeth bat pour un instant sous le sein de son interprète. *It is horrible! It is horrible!* crie en se sauvant la victime de son génie dramatique, qu'on retrouve étendue sans vie sur le plancher de sa chambre.

Le contact momentané de la vérité avait arrêté la vie chez l'artiste, comme la surcharge et la fatigue d'une idée d'ambition, de crime et de remords détruisant l'équilibre, arrêtera le mouvement cérébral de lady Macbeth.

Le contact imaginairement ressenti de Mme Siddons avec la criminelle, avait anéanti l'interprète un moment, comme le crime anéantira la pensée du personnage définitivement. De lady Macbeth à la Gretchen de Goethe il n'y a que la prison à traverser; l'une et l'autre laissent voir, dans la catalepsie, des générosités, qui, survivant à l'abandon et à l'oubli, montrent lady Macbeth accablée de remords épargnant Macbeth, Marguerite s'abstenant d'accuser Faust. Mais l'intellect de Marguerite, qui ne dépasse pas les limites du *moi*, ne reflète dans la catalepsie que les souvenirs de Marguerite.

Marguerite ne réfléchit pas dans l'inconscience les émotions de Faust, comme ici lady Macbeth, en appelant Banquo, formule non pas ses angoisses personnelles, mais celles de son mari. On se souvient qu'au troisième acte, lady Macbeth s'informe auprès de Macbeth du sort de Banquo. Macbeth lui répond: « Dear wife be innocent of the knowledge! » Plus tard, toujours au troisième acte, le spectre paraît; lady Macbeth ne le voit pas! Mais lady Macbeth constate le désordre et la terreur où l'apparition a jeté son mari. Par la réponse de Macbeth à sa femme touchant Banquo, par la certitude où nous sommes que lady Macbeth n'a *pas* vu le spectre, le troisième acte nous fournit la preuve, que ni dans sa vie, ni dans sa mort, ni après sa mort, Banquo n'a eu de relations directes avec lady Macbeth. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi lady Macbeth renonce-t-elle, en pleine catalepsie, à un remords *personnel*, pour s'attacher à un souvenir qui ne la touche pas directement? Pourquoi lady Macbeth en pleine inconscience somnambulique, délaisse-t-elle la pensée de Duncan pour suivre la pensée de Banquo? Ne serait-ce pas, qu'ici Shakspeare, accordant au moins pour une fois à la mémoire du *sentiment* la même puissance qu'à la mémoire de

l'instinct, permet à une émotion disintéressée d'imposer ses réminiscences à lady Macbeth avec la même force qu'un écho égoïste? Si nous classons ici les réminiscences cataleptiques de la reine d'Écosse selon leur ordre, nous dirons que le souvenir de Duncan est pour lady Macbeth un souvenir de l'ordre *sensoriel*, comme le souvenir de Banquo est pour lady Macbeth une réminiscence de l'ordre *sentimental*. Pendant le meurtre de Duncan, lady Macbeth a éprouvé et refoulé l'*horreur*, qui est une émotion *sensorielle*. Le moi physiologique de lady Macbeth a gardé l'empreinte de l'horreur ressentie; pour refléter plus tard, dans la catalepsie, cette impression d'*horreur* qui peut n'avoir été que purement physiologique, pas n'est rigoureusement besoin de l'intervention du *moi supérieur*. *Physiologiquement* parlant donc, l'évolution mentale de lady Macbeth lorsqu'elle évoque Duncan n'est peut-être que la répercussion d'un choc nerveux, profondément imprimé au dedans de l'être, éclatant tout à coup dans le désemparement de l'organisme physique. *Psychologiquement* parlant, l'évocation de Duncan par lady Macbeth est l'expression d'un remords; l'*horreur* et le *remords*, tels sont les deux principes du mouvement somnambulique de lady Macbeth par rapport à *Duncan*; l'*horreur*, qui fut une *sensation*, se trahit ici par la souffrance *physiologique*; le *remords*, une réminiscence *psychologique*, impose aux souffrances bornées du moi physiologique les spéculations, les souvenirs et les craintes du *moi* pensant et intellectuel.

A l'état de *cause* et à l'état d'*effet*, tant que les manifestations du double moi de lady Macbeth n'atteignent que Duncan, les manifestations s'expliquent et se motivent. Mais lady Macbeth dépasse Duncan. Elle évoque Banquo; dès lors elle entre dans les réminiscences impersonelles, c'est-à-dire *sentimentales*. Le souvenir des émotions passées du moi égoïste de lady Macbeth, pouvait justifier de l'évocation de Duncan, tandis que l'égoïsme *seul* ne peut pas imposer à lady Macbeth la pensée de Banquo. Pour que lady Macbeth, qui n'est aucunement liée à Banquo, formule son nom dans l'inconscience, il faut qu'elle ait arraché ce nom au cœur de Macbeth, qu'il hante et qu'il torture!

L'impulsion ne vient plus cette fois d'une sensation, mais d'un sentiment; ce n'est plus l'horreur, c'est la *pitié* fille de l'amour, qu'exprime lady Macbeth en délaissant le souvenir de Duncan pour s'attacher à celui de Banquo.

Une pitié profonde, inoubliable! Une de ces pitiés qui se gravent ineffaçablement au tréfonds des cœurs forts!

Au troisième acte, nous l'avons démontré, la souveraine a fait bonne figure. Nul n'a connu ce qu'elle éprouvait; la porte s'est refermée sur les convives qu'elle congédiait. Lady Macbeth emporterait son secret si le somnambulisme ne le lui dérobait. Qu'est-ce en effet que cet appel de Banquo que rien ne justifie?

En quoi Banquo concerne-t-il lady Macbeth? Elle ne connaît pas même le sort que lui a fait son époux: « Be innocent of the knowledge! » Si le nom de Banquo s'impose à lady Macbeth tandis que sa volonté sommeille, c'est la pitié qui le veut ainsi.

Lady Macbeth, par la pensée, assiste à l'effarement, à l'affolement de son mari. L'impuissance où elle est de soulager les tortures de Macbeth n'imprime que plus profondément l'émotion qu'elle éprouve. Elle oublie que, par sa misérable attitude, cet homme ruine les plans [1] qu'elle a formés pour lui. Elle voit qu'il souffre, c'est son mari, elle l'aime, elle ne peut rien pour lui, elle sauvegarde les dehors! Mais ce que l'*horreur* lors de Duncan inflige à son système nerveux, la *pitié* ici l'inflige à son être psychique. Le cinquième acte arrive, la sensation du drame intérieur, vécu par elle au troisième acte, monte jusqu'à ses lèvres, et par une interpénétration d'amour conjugal d'autant plus géniale qu'elle est inconsciente, lady Macbeth *dit* Banquo parce qu'elle *pense* Macbeth, c'est Banquo qu'elle nomme parce que Banquo est l'assassin du répos de Macbeth, comme Macbeth est l'assassin de Banquo! Voulant indiquer à la fois l'amour profond et la suprême supériorité intellectuelle de lady Macbeth, Shakspeare qui foule et *force* l'instrument de la pensée chez la reine, ne le *détruit* pas! Il réserve à lady Macbeth même dans sa démence momentanée de préférer un *souvenir* à une impulsion de l'instinct, une réminiscence *désintéressée* à une réminiscence d'égoïsme pur. En reflétant durant la catalepsie, par le seul appel du nom de Banquo, toute l'émotion intime causée par les événements du troisième acte, Shakspeare non seulement a donné ici le pas au sentiment sur l'égoïsme, Shakspeare a fait plus! Il a prouvé que

---

[1] Voir là-dessus Kreyssig.

dans le cœur de lady Macbeth la tendresse prime l'ambition. Lady Macbeth profondément atteinte dans ses plans par ce mari sans courage moral, par ce souverain sans attitude, eût pu conserver du banquet d'autres émotions que la *pitié*. S'il n'y avait pas au fond de lady Macbeth le foyer d'émotion qui lui fait dire au premier acte: « *I have* given suck, and know how tender it is to *love* the babe that milks me! » si l'émotion lorsqu'il s'agit de son époux ne primait pas tout, lady Macbeth eût pu, se souvenant de la scène du banquet, laisser paraître dans la catalepsie plutôt ses déceptions et ses colères que sa pitié! A côté de ce cri de maternité que nous venons de rappeler, se trouve la féroce confession d'une Médée! Cette femme qui sait être mère, sait aussi être furie. Et Shakspeare s'est surpassé en indiquant par deux lignes les étonnants contrastes de cette nature :

« I have given suck. I know how tender tis to love the babe that milks me.

« I would while he was smiling in my face have plucked my nipple from his boneless and dashed the brains out! Had I sworn as *you* have to do this. »

Quand elle *agit*, c'est lady Macbeth-*Médée* qui se manifeste. Quand elle *aime*, c'est lady Macbeth « who knows what it is to *love* the babe who milks her! » qui se révèle. Son amour passe son ambition avant et après le crime.

Organisée pour diriger et gouverner, cette femme qui dans l'exultation du triomphe est assez lucide pour mesurer la tâche de celui qu'elle fait roi, plus tard saura de même s'effacer devant lui: « That wouldst thon have which thou esteemest the ornement of life get yet I dare not wait upon I would! »

Son despotisme naturel ne s'efface que pour le bénéfice de son mari. Dans cette nature étonnante l'ambition elle-même est impersonnelle :

« Let me pour my spirit into thine car and chase with the valour of my tongue all that impedes *thee*[1] from the golden

[1] Acte Ier, scène VII. Il faut observer que lady Macbeth ne dit jamais *us* lorsqu'il s'agit du trône ; elle ne s'associe à Macbeth, elle ne dit *us* qu'à l'heure des remords communs et des communes souffrances.

round. » On cherche en vain avec lady Macbeth des origines ignobles au crime le plus lâche.

Et la férocité même est avec lady Macbeth fille du raisonnement. Elle s'entraîne à la férocité par l'invocation: « Unsex me and fill me of direst cruelty *that no compunctions visitings* of *nature* shake my fell purpose! »[1]

La complexité des sollicitations, le combat entre la mission qu'elle s'est donnée et l'instinct naturel sont suffisamment indiqués chez lady Macbeth par Shakspeare pour mettre dans leur tort les Johnson et les Richardson lorsqu'ils l'appellent « un démon hors nature » « a creature merely to be detested. »

Shakspeare ne ménage pas plus à Goneril qu'à Jago ces enlevées passagères du voile de l'âme qui laissent derrière le crime lui-même apercevoir les sentiments humains. Goneril est naturellement monstrueuse; Jago est naturellement vil.

Shakspeare les laissant à leur unité inférieure, ne complique ni Goneril ni Jago d'aucun mouvement généreux ou tendre. Ils frappent leurs coups ou tendent leurs toiles sans qu'aucune douceur innée s'efforce un seul instant de suspendre leurs évolutions.

Le maître ne suggère à ces âmes déchues aucune initiative contradictoire; la plate uniformité de leur vilenie est le fruit de leur déchéance psychique. Ils ne soupçonnent rien d'autre ici-bas que le mal. Ils s'y plongent, s'y développent et s'y complaisent : c'est leur élément!

Mais lady Macbeth est un puissant cerveau, c'est le cerveau qui chez elle tue, aime et expie; son amour même est un amour exempt d'exigences. Il donne et il protége. Les violences physiologiques où s'inspirent les Goneril sont inconnues à la nature plutôt combinatrice que brutale de lady Macbeth. Son cerveau conçoit le crime, son être physiologique s'en détourne avec horreur, et c'est son cerveau encore qui intervient pour lui dicter l'invocation et raffermir son bras. Lady Macbeth accomplit comme une mission le plus hideux des crimes. Cette femme, qui est courageuse, frappe lâchement un vieillard qu'elle ne hait pas, pour un mari dont elle connaît la faiblesse.

---

[1] Acte Ier, scène V.

Ce n'est donc ni l'aveuglement de l'amour proprement dit, ni l'emportement de la haine, ni l'ambition personnelle, puisque aussitôt Macbeth roi, lady Macbeth s'efface et retourne au rang modeste d'*épouse* plutôt que de reine.

JANE BROWN.

Mais nous avons déjà beaucoup dépassé les limites que nous nous étions proposé de ne pas franchir. Nous arrêterons ici les citations résumées des fragments de l'étude sur *Macbeth*, non pourtant sans ajouter que dans cette étude, comme dans celles qui l'ont précédée, l'auteur a fait paraître cette finesse de pénétration déjà si justement appréciée par les critiques les plus qualifiés à Londres et à Paris.

A TRAVERS LES ROMANS

OUIDA, *Princess Napraxine*, 1884. (Tauchnitz edition). — LOUISE GÉRALD, *La maison Giniel*, 1884, Plon et Cie. — ADOLPHE ADERER, *Le mariage du lieutenant*, 1884, Calmann-Lévy. — EUGÈNE CHAVETTE, *Le saucisson à pattes*, 1884, C. Marpon et E. Flammarion.

Le goût de la concentration, c'est-à-dire celui de résumer dans le moins de lignes possibles la teneur d'un récit, n'a pas encore pénétré chez les auteurs d'Outre Manche. Ils restent fidèles aux trois volumes, ou pour mieux dire leurs éditeurs continuent à les exiger d'eux. Ceux-ci cachent, sous cette exigence, une combinaison, assurément fort avantageuse pratiquement, mais fatale au point de vue de l'art, qu'elle tue au profit du commerce. De là viennent, en effet, cette surabondance de détails et ces répétitions continuelles qui déparent et alourdissent le roman anglais, donnent de la puérilité à ses descriptions, et lui enlèvent cette sobriété inséparable de toute œuvre réellement artistique. Cet inconvénient se fait sentir, surtout, dans la forme adoptée généralement aujourd'hui par la littérature romanesque de nos voisins. Chez Dickens et Thackeray le détail était un procédé nécessaire. Il créait un tableau et une scène, et la minutie psychologique, mettant ainsi à nu l'âme humaine, arrivait sans raisonnements au pathétique vrai, à l'horrible simple, et souvent, par l'étude microscopique des petis mobiles, à des effets comiques inimitables. Les types tragiques ou humoristiques, nés de cette analyse subtile, de cette observation impitoyable de l'homme intérieur et extérieur, vivent encore et vivront toujours. Mais c'est que si

Dickens nous décrit les haillons qui recouvrent une pauvre femme, ces haillons ont une signification morale; il y a entre eux et l'être psychique qu'ils recouvrent, ou entre eux et le regard qui les contemple, un lien secret, une relation profonde que le lecteur sent avant de la comprendre, et qui le rend patient à l'énumération des déchirures et des taches qu'on ne lui épargne pas. De même, en nous faisant pénétrer dans un intérieur somptueux ou modeste, il saisit le fait spécial qui doit le fixer indélébilement dans notre mémoire, et qui se rapportera plus tard à un événement ou à un incident important du récit; en nous racontant les petits ridicules et les petites faiblesses des braves cœurs, qui prédominent dans ses ouvrages, il les humanise davantage, il nous conduit du sourire à l'attendrissement, et nous prépare ainsi à souffrir et à sentir avec eux.

Mais si les détails minutieux, si les observations nombreuses et répétées fortifient l'œuvre du grand analyste anglais, elles affaiblissent la plupart des ouvrages actuels, qui ne les puisant pas aux sources de l'étude attentive et approfondie des caractères, se bornent à nous montrer la surface des choses, et à insister, sans mesure, sur des points extérieurs dont nous reconnaissons bientôt l'inutilité, puisqu'ils ne se rattachent par aucun côté nécessaire au drame humain, auquel on nous a demandé d'assister. C'est comme pour le scénario d'une pièce de théâtre. Quand on nous raconte très spécialement qu'un fusil est pendu, et de telle façon, à droite d'une cheminée, que nous voyons de nos yeux luire son canon au-dessus de la tablette, nous nous attendons à ce que le fusil parte à un moment donné; et s'il ne part pas, si personne ne le décroche, nous éprouvons du désappointement, une sorte d'irritation contre l'auteur de la comédie. Nous nous disons: « Pourquoi, diable, l'avoir pendu là, puisqu'il ne devait servir à rien! » Eh bien, il en est de même dans le roman. Lorsqu'un fusil doit partir, détaillez-le si vous voulez surabondamment, ne nous faites grâce d'aucune de ses rainures, mais si aucun coup ne va en être tiré, s'il n'est pas destiné à sauver les innocents ou à punir les coupables, alors laissez-le modestement dans l'ombre et ne forcez pas l'attention du lecteur à se tourner vers lui; ne le décrivez que juste ce qu'il faut pour le rendre visible, et cela seulement s'il est un objet d'ornement, s'il fait appel d'une

façon quelconque au sentiment artistique de celui qui écrit et de celui qui lit.

Cette sobriété désirable n'est guère en honneur chez les écrivains de l'école lyrique descriptive, en tête de laquelle Ouida mérite d'être placée. Certes nous ne voulons pas contester les mérites de ce talent à la fois si souple et ardent; nous avons dit, ici même, ce que nous pensions de la richesse d'imagination de cet auteur, de la poésie profonde dont il sait imprégner ses œuvres, mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il ne mette pas plus de mesure dans ses descriptions, qu'il ne serre pas la bride à sa fantaisie, qu'il ne modère pas son allure. On dirait un cheval échappé, courant librement à travers les hautes herbes de la prairie, écrasant les fleurs sous ses pieds, se donnant une orgie de grand air, de soleil, de liberté. Mais trop de liberté nuit à la perfection. L'art demande à être dirigé, tout comme il faut couper les branches des arbustes pour leur conserver une forme élégante, pour maintenir en eux la vitalité.

Ouida ne veut pas se soumettre à ce travail d'émondage, elle refuse de régler son imagination. On voit qu'elle écrit au courant de sa plume, on jurerait même qu'elle ne se relit pas! Son imagination sensuelle se complaît dans les descriptions luxuriantes de tout ce qui peut charmer le regard ou le toucher. Elle aime les vieilles dentelles, et en jette en profusion sur ses héroïnes, qu'elle étouffe sous le luxe des ajustements, sous le poids de leur quadruple rang de perles, « grosses comme des œufs de pigeon. » Les points d'Alençon, les velours précieux, les fleurs rares, les mets exquis, les parfums capiteux, tout cela la grise, l'entraîne. Elle en met partout, toujours, forçant la note, écrivant en somme plutôt un conte des *Mille et une Nuits* qu'un roman moderne. Elle ressemble à ces enfants gourmands qui, lorsqu'on leur abandonne le pot aux confitures, ne peuvent jamais en prendre assez, et s'en barbouillent le visage jusqu'aux yeux, ou aux femmes qui ayant l'habitude de se farder perdent bientôt le sentiment de la couleur, et se mettent un pied de rouge sur chaque joue.

A ce système d'exagération, non seulement la forme souffre, mais la pensée aussi. Elle diminue et s'évapore sous la série des adjectifs. On la cherche et ne la trouve plus; elle est comme écrasée par la magnificence outrée des objets extérieurs. Men-

diants ou princes, il n'y a pas de milieu avec Ouida! Et encore le mendiant possède-t-il toujours un objet précieux: un coffret ancien ou un violon de Crémone valant une fortune! En cela le poète se révèle. Il éprouve le besoin de jeter un rayon de soleil sur les haillons. Dans *Pascarel* par exemple, la vieille Giuditta, la repriseuse de dentelles, garde soigneusement un bouquet de roses fanées; c'est un souvenir de son premier amour, un étranger de haut rang qui l'a aimée, puis abandonnée. Ces fleurs flétries suffisent à éclairer sa mansarde d'un reflet d'élégance et de poésie. Mais *Pascarel* nous reporte aux premières heures du talent d'Ouida, celui où la nature la possédait presque entièrement, où elle écoutait le rossignol chanter dans les buissons de roses des collines de la Toscane, et où les vieilles dentelles l'absorbaient moins. Depuis lors elle est entrée résolument dans le roman mondain. En la lisant, on croit lire les pages détachées d'un de ces carnets du *high-life* que reproduisent les journaux quotidiens pour le plus grand plaisir des badauds; on cherche le portrait sous le nom d'emprunt; on devine le scandale récent et réel dans le récit à sensation d'un duel ou d'un suicide imaginaire. Certes Ouida est experte en ces descriptions mondaines, elle a étudié la vanité humaine sous ses faces les moins sympathiques, elle connaît le vice élégant. C'est bien ainsi, à peu près, que cela se passe dans le monde où l'on s'amuse, seulement elle outre la note d'une façon inintelligente; à force de scepticisme elle crée des monstres qui n'existent pas; à force d'imagination elle transporte l'Olympe sur la terre, et ne permet pas à ses héroïnes la moindre imperfection physique.

Dans *Friendship* et dans *Moths*, le pessimisme qui imprègne tout l'ouvrage, comme l'incrédulité cynique pour le bien et la négation de toute justice humaine qui en sont l'essence, pouvaient donner l'impression de la force; mais en lisant *Princess Napraxine* l'impression puissante s'efface, et l'effet pénible demeure seul. C'est certainement de tous les romans d'Ouida, celui où l'originalité manque le plus. On y retrouve tous les types de ses précédents ouvrages, les mêmes petites phrases sceptiques, la même corruption éhontée, la même hypocrisie de convention, les mêmes robes de velours blanc, les mêmes guitares et les mêmes orchidées! Il y a des passages entiers sté-

réotypés ; au point que tout le temps, croyant déjà avoir lu, on tourne la feuille pour voir si l'on ne s'est pas trompé de page. Yseulte de Valogne est la sœur de la princesse Zouroff. Nadine Napraxine se rattache à toutes les héroïnes perverses, créées par la plume d'Ouida. Cependant, dégagé des exagérations qui le déparent, ce caractère de femme pourrait, à défaut de sympathie, exciter l'intérêt. Il est étudié, fouillé, creusé d'une main experte. En la rendant plus pitoyable, moins cruelle, moins follement adorée et moins parfaitement belle, l'auteur nous aurait offert une créature humaine, à laquelle notre curiosité se serait accrochée, que notre intelligence aurait eu plaisir à suivre dans les phases diverses de sa carrière aventureuse. Mais cette princesse invraisemblable, qui possède à vingt-trois ans la science d'un vieux docteur allemand et l'expérience froide d'une femme de quarante ayant beaucoup vécu, qui met tout en question dans la vie, droit humain et droit divin, qu'aucune règle de morale ne dirige, qui n'aime pas ses enfants, qui repousse et méprise le loyal amour de son mari, qui ne reste honnête femme, dans un milieu corrompu, que parce qu'elle trouve cela plus original et élégant, qui assiste sans un remords ni un regret aux tragédies dont elle est cause, il est impossible de la croire réelle ou vraie, et l'intérêt du lecteur refuse de se donner.

Lorsque le roman s'ouvre, Nadine a déjà causé la mort de plusieurs hommes par ses coquetteries capricieuses et ses dédains impitoyables. La seule impression qu'elle en a ressenti a été celle de l'ennui; elle déteste les « potins » et en veut à ces malheureux d'avoir attiré ainsi l'attention sur sa personne. « Déplorablement vulgaire ! » dit-elle, et c'est toute l'oraison funèbre qu'elle leur accorde. La princesse Napraxine a loué une ville sur la *riviera* française ; c'est là, à la Jacquemerille, que nous la trouvons installée, mourant de l'ennui de toutes choses, débitant des théories hasardées et agressives, tourmentant lord Geraldine, un anglais amoureux qui la suit comme un chien fidèle, et auquel elle accorde de temps à autre les miettes de pain traditionnelles. Dès le début l'auteur tue en nous toute sympathie pour son héroïne ; il ne lui reconnaît que deux qualités : la fierté et la sincérité vis-à-vis d'elle-même. A part cela table rase. Cette femme « au visage blanc comme un narcisse sans tache » manque de cœur et de tout pouvoir d'émo-

tion physique ou morale. Cependant nous la voyons s'animer légèrement en apprenant le retour du comte Othmar, qui s'est exilé en Asie, pendant deux ans, afin d'oublier un amour sans espoir! Il revient, se croyant guéri, mais ce qu'il éprouve pour Nadine est une de ces passions fatales qui ne pardonnent pas, il lui suffit de la revoir pour retomber sous son joug. Elle s'en aperçoit et s'en réjouit, car si quelqu'un a risqué d'émouvoir cette nature de glace, c'est lui, Otho! Maintenant elle ne s'ennuyera plus; Othmar est une proie digne d'elle; sa rivalité avec Geraldine, la colère de celui-ci va servir de passe-temps à son désœuvrement de femme blasée.

Le caractère d'Othmar ne manque ni de noblesse, ni de générosité. Possesseur d'une fortune fabuleuse, acquise dans le commerce, il donnerait tous ses millions pour posséder un aïeul qui se fût battu à Crécy ou Azincourt! Ce n'est pas que le noble faubourg lui fasse sentir l'infériorité de sa naissance; son or vaut tous les parchemins, mais il voudrait pouvoir se rattacher dans le passé à quelque chose de grand, de chevaleresque. Son grand-père a été maquignon et ce souvenir le gêne; une banque puissante porte son nom et ce mouvement d'argent lui semble vulgaire! Les caresses du monde ne le consolent pas de son origine. Ce sentiment si peu moderne rapetisse la personnalité d'Othmar aux yeux des lecteurs de bon sens. Il ne faudrait pas croire cependant que cette puérilité le rende moins fier ou moins hardi. Au contraire, il a toutes les distinctions, toutes les élégances, tous les orgueils, même celui du bien. Beau, intelligent et brave, connaissant la valeur des choses, et cependant enthousiaste de cœur, il est prêt à donner sa vie à Nadine, mais il la veut toute entière, sans partage; elle quittera le monde, son mari, ses enfants pour le suivre. Il lui préparera dans un beau pays lointain une retraite digne d'elle, ils vivront heureux l'un par l'autre... Si elle refuse, il la quittera pour ne plus la revoir. Il ne veut pas se soumettre au rôle d'un Geraldine. Entre eux ce doit être tout ou rien! Il parle comme l'amour vrai, et elle l'écoute troublée; pour la première fois une tentation lui vient de goûter à l'inconnu.... Son mari et ses enfants que lui importe! Elle ne leur donne pas une pensée. Mais aime-t-elle Othmar, sera-t-elle heureuse dans l'existence qu'il lui dépeint? La préoccupation égoïste l'absorbe seule dans ce moment décisif. — « Dans

quinze jours vous aurez ma réponse, » dit-elle enfin. Il se soumet à l'attente, et la quitte l'âme rayonnante. Elle l'a écouté, donc elle l'aime.

Cette scène, une des meilleures du livre, se passe un matin, au retour d'un bal chez la duchesse de Vannes. Le prince et les hôtes en séjour à la Jacquemerille se sont retirés, mais la princesse a refusé de gagner son lit; elle se promène sur la terrasse qui domine la mer, enveloppée de son manteau d'hermine, traînant ses jupes de dentelles sur les pierres humides, regardant les montagnes rougir au soleil levant. La tristesse, latente dans tout caractère russe, la domine en ce moment, malgré son ironie, son pessimisme, son insouciance cruelle! Il lui semble qu'elle voudrait être née dans un autre monde que le sien, où jamais il n'y a de temps pour la réflexion. Un bateau qui passe sous la terrasse la tire de ses réflexions. Elle reconnaît Othmar, l'appelle et l'invite à déjeuner! Ce petit coup de scène l'amuse. Ils rentrent tous deux dans le boudoir de satin blanc où le négrillon classique leur sert du chocolat dans des tasses d'or sur un plateau de filigrane, tandis que le jour cru du matin vient éclairer la blancheur laiteuse des épaules de Nadine, ses yeux d'onyx, son sourire énigmatique. « Provocante comme Vénus, inaccessible comme Una. » Sans un mot, par la seule force de son attraction puissante, elle pousse Othmar aux résolutions suprêmes, elle l'amène à lui offrir sa vie.

L'acceptera-t-elle? Durant quinze jours elle pèse la question dans la balance. Aucun scrupule ne l'arrête; elle ne considère qu'une chose: son propre bonheur! Cette crise de sa vie l'amuse comme une comédie. Qu'il était beau et résolu en exprimant ses volontés! Elle voudrait et ne voudrait pas. Enfin, elle se résout à ne pas partir, ne pouvant supporter la pensée qu'une porte en Europe lui soit fermée, ne voulant pas non plus renoncer au droit de fermer la sienne à qui bon lui semble! Ces misérables motifs — ou pour mieux dire, son absence d'amour — la poussent seuls à rester honnête femme, suivant le sens que donnent à ce mot les conventions mondaines. Elle n'a pas un moment de pitié lorsque Othmar, les yeux remplis d'espérance, vient implorer sa réponse; elle prend même un plaisir d'artiste à voir cette lumière intense d'amour qui éclaire le beau visage du jeune homme, ce qui ne l'empêche pas de lui dire brutalement que,

si elle ne le suit pas, ce n'est nullement par sottise de vertu, mais parce qu'elle est persuadée, qu'au bout de trois mois d'existence commune, elle serait fatiguée de lui à mourir! Puis, quand il la quitte désespéré, silencieux, sans un reproche, elle éprouve un petit frisson au cœur, que la vanité triomphante chasse bien vite. « Il reviendra, pense-t-elle. Il est revenu une fois déjà; d'ailleurs ils reviennent toujours. »

Mais Otho Othmar ne ressemble pas au type d'esclave servile auquel Mme Napraxine a été habituée jusqu'ici. La fierté blessée lui donne le courage de cacher sa douleur. Il en a honte de cette douleur, il veut y échapper, coûte que coûte! Non, une coquette audacieuse n'aura pas raison de sa force d'âme. Éperdu il cherche autour de lui, et ses yeux tombent sur un beau visage innocent, celui d'Yseulte de Valogne, une orpheline de seize ans, sans fortune, sans parents, destinée au cloître, et qui passe momentanément quelques semaines chez sa cousine, la duchesse de Vannes. Dans ce milieu raffiné et corrompu, auquel des circonstances imprévues la mêlent, Yseulte ressemble à une fleur de jasmin égarée dans un parterre de roses éclatantes. Sans dot, de trop grande maison pour accepter une mésalliance, elle n'a que le couvent pour avenir. On la plaint, on dit « pauvre petite, » mais tout le monde trouve son sort inévitable et chacun la néglige. Othmar seul a été poli vis-à-vis de la jeune fille; deux ou trois fois, même, le hasard les ayant réunis, il s'est montré pour elle bon et courtois, aussi tout ce qu'une âme pure, enfantine, ignorante et consacrée à Dieu peut ressentir d'amour terrestre, l'âme d'Yseulte le ressent pour Otho. C'est justement au moment où la princesse Napraxine vient de lui enlever toute espérance qu'il s'aperçoit de la tendresse naïve que lui a voué la jeune fille. Il en est tristement touché, quelque chose de généreux remue en lui. Ne pouvant plus ressentir le bonheur il le donnera du moins, il accomplira une bonne action, il sauvera cette beauté et cette jeunesse des tristesses du cloître! Alors, poussé par ces sentiments, espérant peut-être oublier, au contact de tant d'innocence et d'amour, la passion et les regrets qui le rongent, le comte Othmar demande en mariage Yseulte de Valogne. Lorsque Nadine apprend cette solution inattendue, elle rougit légèrement, sa voix devient plus froide, ses yeux se voilent. La vanité blessée l'emporte un instant sur l'indiffé-

rence. Rentrée chez elle, elle s'interroge avec effroi, ce qu'elle éprouve est un mélange de ressentiment et de peine. « Il fait cela pour m'échapper, » dit-elle avec un fier et mauvais sourire. Puis elle ajoute avec amertume :

« — Je le croyais plus brave. Il est comme un guerrier vaincu « qui se fait un rempart du corps d'une vierge !

« Et pourtant dans ce moment, elle était plus près qu'elle « n'avait jamais été de ressentir de l'amour pour lui. »

Dorénavant l'intérêt du lecteur s'attache à Yseulte de Valogne, mais c'est un intérêt sans espérance. Malgré sa beauté, son amour, sa pureté, la jeune femme ne sera jamais aimée. Othmar la traite avec douceur et affection, il vénère son innocence, il l'entoure d'attentions, l'environne de luxe. Il lui prodigue tout ce que son immense fortune lui permet de donner à la femme qui l'aime. Même le récit perpétuel de ces magnificences de Nabab est fatigant à la longue. Nous voudrions qu'Othmar fût moins riche et qu'Yseulte eût moins de bijoux. Cette avalanche de pierreries et de perles fines ressemble à la description d'une vitrine de joaillier. On aspire à la médiocrité après avoir été ébloui de ces somptuosités. Les yeux demandent une clarté plus douce et consolante. Dans ce ménage, celle de l'amour fait entièrement défaut, du côté du mari ! Au début la jeune femme ne s'aperçoit pas de ce qui manque à son bonheur. Puis, petit à petit, son intelligence s'ouvre, elle rapproche des mots entendus d'autres mots qu'elle n'avait pas compris, et la lumière se fait ! Son mari a aimé, aime encore la princesse Napraxine, il ne l'a épousé, elle, que par dépit et par pitié.

C'est à Paris que les deux femmes se rencontrent, que la destinée les rapproche, qu'après plus d'une année de séparation, Nadine revoit Othmar. La princesse a bien employé son temps pendant cette absence : deux jeunes gens pleins d'avenir sont morts à cause d'elle ; aussi plus que jamais la surnomme-t-on la « tueuse d'hommes » la « Marie Stuart moderne, » et plus que jamais est-elle adorée, idolâtrée par toute l'Europe masculine ! Elle, plus glaciale encore qu'autrefois, continue à apprendre sans le moindre trouble qu'on s'est tué pour elle, et au lieu de se faire horreur à elle-même, se venge sur les autres de l'ennui que ces accidents lui occasionnent. Ses caprices, son insolence, ne connaissent plus de bornes. Le jour de l'an ses adorateurs

lui envoient pour cinquante mille francs de fleurs. Afin de les flétrir en quelques minutes, elle ordonne d'ouvrir toutes grandes les fenêtres de l'hôtel, et lorsque le vent froid de janvier a accompli son œuvre : « Jetez toutes ces feuilles sèches ! » dit-elle avec dédain.

C'est là l'acte d'une courtisane et non d'une grande dame. Tout cela d'ailleurs est faux d'un bout à l'autre. S'il existait en Europe une enchanteresse semblable à Nadine Napraxine, nous la connaîtrions tous de nom. Il faudrait fondre en une seule plusieurs femmes raffinées, intelligentes et belles, pour que ce type de puissance, de cruauté et de charme pût être atteint. Et cela à vingt-trois ans ! Rien d'humain ne vibre dans ce cœur. L'amour même qu'elle va ressentir pour Othmar ne l'attendrit pas, c'est une passion sans force et sans chaleur, née uniquement d'un désir pervers. L'immolation d'un être innocent, qu'il faudra commettre pour arriver à lui, la tente ; c'est la volupté du mal qui l'entraîne. La pitié qu'elle éprouve momentanément pour Yseulte ne fait que stimuler sa passion naissante.

Quant à Othmar, il est retombé entièrement dans l'ancien amour. Une force plus puissante que sa volonté le domine. Il ne sait pas que sa femme connaît la cause de son trouble grandissant, il ne devine pas les souffrances de ce cœur loyal et tendre ; cependant en la voyant si parfaite et si douce dans sa dignité chaste, il est saisi de remords, il voudrait se confier à elle, lui dire : « Sauvez-moi de moi-même. » Mais l'aveu meurt sur ses lèvres avant d'être prononcé, et ainsi la dernière chance de salut lui échappe.

Yseulte, malgré sa candeur, se rend compte des luttes qui déchirent son mari. Elle souffre pour lui et elle le plaint. La mort du prince Napraxine, tué en duel pour un propos malencontreux entendu sur sa femme, vient encore augmenter ses angoisses. Nadine est libre, elle seule désormais est l'obstacle au bonheur d'Othmar ! Déjà l'idée du sacrifice commence à germer dans son esprit, mais une espérance la rattache encore à la terre. Elle va être mère pour la seconde fois. Le premier enfant est mort, si la Providence permet que celui-ci vive, peut-être ce nouveau lien ramènera-t-il au devoir le cœur du mari qui l'oublie ! Mais le dernier espoir de la pauvre femme est détruit ; l'enfant meurt. Elle sent alors sa cause définitivement perdue, et tombe dans

un abattement morne. Othmar pour la ranimer la conduit au bord de la mer, sur le littoral de la Méditerranée, là où ils se sont connus et fiancés! Il ignore, disons-le à sa décharge, que la princesse Napraxine, veuve depuis une année, est venue se réfugier à la Jacquemerille. C'est le hasard qui les rapproche. Bientôt, oubliant ses devoirs, il lui écrit une lettre ardente où de nouveau il lui offre sa vie, son avenir, son amour.

L'heure de la grande tentation a sonné pour Nadine. Autant qu'elle peut aimer, elle aime Othmar! Deux fois elle prend la plume pour écrire le mot qu'il demande, et deux fois elle la repousse. L'amour a enfin éveillé dans son âme les cordes de la pitié. La pensée du désespoir d'Yseulte arrête sa main. « Pauvre enfant, pense-t-elle, il est toute sa vie! » La faiblesse de sa rivale la désarme; ne serait-ce pas battre un agneau blessé? Elle qui n'aurait pas hésité devant un crime, recule devant une bassesse. Si au moins son mari avait vécu, il aurait pu venger Yseulte et lui-même. Mais il est mort, il ne peut plus se défendre!...

« Quelque chose dans ce déshonneur fait ainsi à un homme « mort et à un enfant sans défense lui paraissait lâche, bas, « indigne. »

Les lois du devoir ne lui sont rien, mais l'idée de cette pauvre sotte qui ne saura que pleurer, en appelle à la générosité latente de sa nature. A sa compassion pour Yseulte se mélange un grand dédain; elle la méprise de n'avoir pas su gagner l'amour de son mari, et pourtant, non, elle ne lui brisera pas le cœur!

Les complications étranges de ce caractère de femme amènent une lutte morale d'une intensité très forte, durant laquelle Nadine Napraxine se relève à nos yeux. Pour la première fois, de tout le récit, une émotion sympathique nous attache à elle, et lorsque, — après avoir envoyé à Othmar un refus péremptoire et donné des ordres pour son départ immédiat, — elle reste seule et désolée, se disant qu'elle a renoncé à la seule chose qui lui aurait rendu la vie belle, l'on se repent presque de tout le mal que l'on a pensé d'elle.

Le roman devait finir sur ces mots, laissant ainsi aux lecteurs optimistes, sans rien préciser ni promettre, l'espérance d'une solution heureuse. Mais l'auteur, fidèle à ses théories pessimistes, n'a voulu laisser aucune illusion. Selon Ouida, toujours en

ce monde, le vice est récompensé et la vertu punie; les gens nés avec une chance insolente arrivent à satisfaire leurs désirs, même en y renonçant! Le messager de Nadine est infidèle. Au lieu de la remettre à Othmar, c'est à Yseulte qu'il donne la lettre de sa maîtresse. La jeune femme lit, comprend:

« Je doute de tout, mais je n'ai jamais douté de votre amour.... « Si j'acceptais le don de votre vie, je sais que vous feriez tout « ce que vous dites.... Mais je ne veux pas, elle ne vous appar- « tient pas et je ne vole pas les innocents.... Votre femme vous « aime, elle mourrait pour vous et pourtant jamais elle n'accé- « lérera les battements de votre coeur.... Je le sais, vous ne « vous soucierez jamais d'elle, vous ne l'aimerez jamais.... Mais « vous pouvez lui épargner le chagrin et le déshonneur.... Je « ne vous dis pas de m'oublier, c'est impossible, mais vivez de « façon à ce que je puisse vous admirer et ne pas vous croire « un lâche.... »

Chacun de ces mots cruels, désespérants, entre dans le cœur de la malheureuse enfant. Jamais elle ne sera aimée de son mari! Ce verdict prononcé contre elle, elle en comprend toute la dureté et toute la vérité. Vivre une heure de plus sous son toit, à ses côtés, lui paraît une indignité déshonorante. Il ne l'a épousée que par pitié, elle est trop généreuse pour conserver un don qu'on regrette de lui avoir fait.... Le désespoir la jette dans la stupeur. Elle sait, elle a toujours cru que se tuer est un crime, mais pour lui, pour lui rendre la liberté, elle est capable, même d'un crime! Seulement il doit toujours ignorer que sa mort a été volontaire, il ne doit pas savoir qu'elle a lu la lettre de Nadine, le remords tuerait son bonheur, et elle veut qu'il soit heureux....

Elle se souvient d'une vieille tour en ruines, où enfant on lui défendait de monter, parce que les pierres branlantes ne pouvaient soutenir le poids d'un corps. C'est là où elle se dirige. Elle gravit résolument les marches brisées, elle va payer sa dette du prix de sa vie. Arrivée au haut de la tour elle s'agenouille: « Dieu, recevez mon âme, murmure-t-elle. C'est « un crime, mais il n'y a pas d'autre moyen. » Puis elle s'avance jusqu'au bord et se précipite dans le vide. Lorsque, quelques heures plus tard, on la trouva morte, étendue sur la prairie, pas un soupçon ne vint; les pierres qu'elle avait entraînées

dans sa chute, racontèrent l'histoire qu'elle désirait. Othmar put se sentir libre, sans remords !

Une année après, nous le voyons épouser la princesse Napraxine. Il est follement heureux et croit au bonheur éternel.

« — En douter, dit-il, c'est douter de moi.

« — Non, répondit Nadine Napraxine avec son mystérieux « et fugitif sourire. Non, je ne doute pas du tout de vous, « je ne doute que de moi et de la nature humaine! »

Nous aussi, lecteur, nous voulons douter de ce bonheur, notre conscience en éprouve le besoin, nous ne pouvons permettre à cette femme d'être heureuse, de goûter, par l'intensité de l'amour, aux félicités pures qui ne doivent être que le partage des âmes droites. Sauf, durant une minute de sa vie, elle a été sans pitié toujours, et encore, cette fois-là, sa pitié a été mortelle ! Il fallait la laisser dans sa personnalité de monstre, ne pas apprivoiser la bête féroce. En l'apprivoisant elle révolte davantage, car ainsi elle se permet d'aspirer aux joies douces que la plus élémentaire justice lui refuse hautement.

Heureusement Nadine Napraxine n'a jamais existé ! En voulant peindre toujours des natures d'exception on sort du réel et l'on tombe dans le fantastique. Un talent, comme celui d'Ouida, ne devrait pas s'égarer en semblables erreurs. Pourquoi ne pas se résoudre une fois à dépeindre le médiocre, à quitter les monstres et les vases d'élection, à nous montrer une femme de chair et d'os, vêtue d'une robe toute simple — ni damas d'or, ni haillons pittoresques — jolie, avec des imperfections, sujette à toutes les passions humaines, mais ayant une volonté pour les vaincre ou les guider? Il nous semble qu'après cette orgie de couleurs et de richesses, les demi-teintes seraient un repos, une source féconde où son talent de romancier, où son génie de poète se retremperaient et ressortiraient plus vigoureux, prêts à gagner de nouvelles batailles. Toutes les fois que cet écrivain remarquable a mis une sourdine à son imagination, s'est renfermé dans une cadre étroit, il a produit de petits chefs-d'œuvre, ciselés avec art, remplis d'un sentiment profond, d'une mesure parfaite. Dans ses grandes compositions, au contraire, la surabondance des détails, les répétitions continuelles, les descriptions trop chatoyantes donnent une allure négligée et banale à des œuvres, qui, par leurs qualités littéraires et psychologi-

ques, méritent mieux que d'être comparées aux élucubrations prétentieuses et malsaines des reporters mondains.

La maison Giniel de Mlle Louise Gérald ne nous procure pas des émotions plus douces. C'est aussi d'un monstre féminin qu'il s'agit. Mais on ne retrouve chez Adrienne Lebel aucune des subtilités, des finesses, des contrastes de l'héroïne d'Ouida. Elle est aussi banale dans ses crimes que dans ses amours et n'a pas même l'originalité d'être honnête femme! Elle trompe, et elle ment; elle ourdit des machinations ténébreuses, éprouve des passions coupables, et finalement elle tue et devient folle, sans qu'une seule minute il soit possible à la curiosité du lecteur de s'intéresser à son sort. Les personnages qui se groupent autour d'elle ne sont pas moins insignifiants. Trop nombreux dans une œuvre trop courte, ils ont presque tous la même part dans le récit, et leurs caractères se dessinent sans vigueur et sans vérité. La jeune fille infirme, qui se dévoue pour sauver l'honneur d'une amie injustement accusée, est un type par trop rabattu. Certes, il n'y a rien de neuf sous le soleil, mais encore faut-il choisir un point spécial de lumière pour éclairer les vieux tableaux et les rajeunir. C'est à quoi Mlle Gérald n'a pas songé. Son roman commence comme un roman de Boisgobey. On s'attend à des événements étranges, à des coïncidences imprévues. Tel incident semble destiné à acquérir une importance extraordinaire, puis il n'en est rien, et l'on se demande jusqu'au bout le pourquoi de l'apparition de l'inconnue devant les fenêtres des bureaux de la banque Giniel, apparition qui, au début, paraissait devoir donner lieu à des découvertes mystérieuses.

S'il est bon de tenir les surprises qu'on promet, il est également poli pour le lecteur de ne pas le précipiter dans l'imprévu, sans l'avertir préalablement. Ainsi, lorsque Mme Adrienne Giniel s'oppose au mariage de sa nièce avec M. Émeric de Fontalbane, qu'elle imagine pour l'empêcher des noirceurs inouïes, il est impossible de deviner le mobile qui la pousse! Et ce n'est qu'à la fin du livre, tout à coup, sans préparation, qu'elle avoue au jeune homme sa passion éhontée, et l'apprend en même temps au lecteur, qui ne s'en doutait nullement, et qui demeure stupéfait, tellement stupéfait de cette découverte que quand, à une dernière rencontre, Adrienne essaye de tuer Émeric, il se demande presque quelle est la cause de tant de fureur.

Si les auteurs ont tort quelquefois de trop laisser deviner, dans une œuvre romanesque, quel sera le développement ultérieur des événements, ils commettent une bien plus grande erreur en étonnant par l'imprévu de situations que rien ne nous a fait pressentir. C'est réduire l'art aux proportions d'une boîte à surprise, c'est enlever aux lecteurs le plaisir délicat de composer à mesure et de refaire à leur façon le roman qu'ils lisent.

On ne saurait adresser ce reproche au *Mariage du lieutenant*, la première des histoires que M. Adolphe Aderer nous présente dans son volume de nouvelles, récemment publié chez Calmann-Lévy. Malheureusement c'est encore un ressouvenir de 1870-71, et vraiment ces réminiscences de l'année terrible sont devenues aussi pénibles que fatigantes. On en a abusé jusqu'à la satiété, et nous croyons qu'il serait opportun d'y renoncer, tant au point de vue de l'intérêt littéraire qu'à celui de la dignité nationale. Dès la première page d'ailleurs, malgré la dureté des temps, on comprend, à l'allure confortable du récit, que tout va finir le mieux du monde pour le blessé qu'on nous présente, et que ce n'est point au profit d'une tragédie meurtrière qu'on nous fait traverser les provinces envahies, car on voit luire, sans cesse, au bout des baïonnettes bavaroises, le flambeau de l'hymen qui va unir Mlle Jeanne Mauger au lieutenant Roger Mauduit.

La seconde nouvelle : *A bord du Forban* nous réserve des émotions plus poignantes. Le commandant Servet a épousé une jeune et jolie Mexicaine, rencontrée dans ses voyages. Quoique beucoup plus âgé qu'elle, il l'épouse et durant quelque temps trouve le bonheur dans cette union. Mais ce qui devait arriver arrive. Lucy navigue avec son mari; son mari a un lieutenant, René d'Erleux. Le lieutenant a le cœur tendre, c'est un charmant et beau cavalier; il s'éprend de la jeune femme, celle-ci lui rend son amour. Tous deux espèrent, par reconnaissance et par devoir, demeurer fidèles à l'époux et au chef. Mais leur passion est trop grande, ils succombent. Un jour, dans un élan impétueux de tendresse, alors qu'ils naviguent sur un navire de guerre, Lucy jette ses bras autour du cou de René en lui disant : « Je t'aime ! » Ils se croyaient seuls dans l'entrepont, mais le commandant était là, caché, il a tout vu, tout entendu. Un nuage de sang lui monte au cerveau : « Elle que j'aimais tant !... Lui que je regardais comme un frère ! »

Il mande le jeune homme auprès de lui.

« — Je sais tout, dit-il. Nous ne pouvons nous battre.... mais « nous pouvons mourir.... vous, pour expier votre faute, moi, « pour oublier votre trahison. Je vais vous donner devant tous « l'ordre de descendre dans la chaloupe pour débarquer au pied « du fort.... Vous refuserez sans explication. Je réitérerai mon « ordre.... vous refuserez encore.... Refus d'obéissance en pré- « sence de l'ennemi, c'est la mort.... Vous serez fusillé.... »

Quelques instants après, lorsque Lucy remonte sur le pont, elle voit tomber le lieutenant d'Erleux, frappé de douze balles en pleine poitrine. Son mari la prend violemment par le bras et l'amène devant René, disant tout haut :

« — Mort pour avoir forfait à l'honneur ! Qu'on jette son « corps à la mer !

« Et tout bas il dit à Lucy :

« — Voilà ce que je fais des amants de ma femme. »

Heureusement un obus ennemi vient en ce moment résoudre une situation trop tendue. Il éclate sur le pont et déchire la poitrine de Mme Servet ; le commandant lui aussi est relevé parmi les morts. Sur la table de sa cabine on trouve une lettre adressée à l'amiral qui commande l'escadre. « On ne sut jamais ce qu'elle « contenait, mais c'est depuis cette époque qu'il est interdit « aux femmes de prendre passage sur un navire de guerre de « l'État. »

Le Curé de Manneville nous ramène aux sentiments doux, aux incidents aimables. C'est l'histoire d'un vénérable ecclésiastique qui, un soir qu'il lit tranquillement dans son fauteuil la *Semaine religieuse* du diocèse, entend un bruyant coup de sonnette. Ce sont trois voyageurs qui se sont égarés dans la campagne en faisant une promenade de plaisir ; ils demandent un gîte et une voiture. Un gîte, une voiture, tout cela n'existe pas à Manneville ! Il n'y a que le presbytère, mais que dira Apolline, la vieille servante, s'il y introduit des hôtes inconnus ? Pourtant il se décide, il offre ses deux lits. Les voyageurs acceptent. Il faut leur servir à souper, Appolline s'y résout avec peine, mais les trois étrangers font tant d'honneur à son repas, ils ont pour le cordon bleu qui les sert des mots si doucement flatteurs, que la servante hargneuse se déride, et qu'elle voit manger ses confitures sans trop de regrets ! Une jeune femme

accompagne les deux hommes ; au moment de se retirer elle se tourne vers le curé :

« — C'est demain dimanche, dit-elle, et vous avez à dix heures « la grand'messe ?... L'église de Manneville possède-t-elle un orgue ?

« — Un orgue excellent, mais, hélas, qu'on n'ouvre jamais.... « depuis que le maître d'école et le curé sont, de par la loi, en « guerre déclarée....

« — Voulez-vous me prêter la clef ?... Notre ami est un peu « musicien, il joue de l'orgue.... Il réveillera demain l'instrument « endormi. »

En effet le lendemain, à la grand'messe, à la profonde surprise des paroissiens, l'orgue lance dans l'espace ses sons magnifiques. Puis au moment où ils baissent la tête aux sons de la clochette d'argent, ils entendent deux voix moduler le chant divin de Mozart : *O salutaris Hostia.* Ils croient entendre le chant des séraphins et des anges, le vieux curé lui-même, à genoux, se sent saisi d'une émotion puissante. Un frémissement d'admiration parcourt tous les bancs de la nef.... La messe finie, chacun se précipite pour apercevoir les chanteurs inconnus, mais ils ont disparu. Le curé arrive lui aussi, s'informe.... C'est trop tard, la voiture, emmenant les voyageurs mystérieux, est partie déjà ! De tous côtés on interroge le prêtre, Apolline est également questionnée. « Elle n'en sait pas plus long que son maître, mais en raconte davantage. » Pendant plusieurs jours, dans Manneville, on ne parle que de l'événement extraordinaire, puis l'oubli survient. Cependant le curé, durant les veillées d'automne, pense quelquefois encore aux trois voyageurs qu'il a accueillis l'été précédent, et qui sont restés enveloppés de mystère, et sans doute le resteront toujours ! Un soir, le facteur lui remet une grande enveloppe, timbrée de Paris. Étonné, il l'ouvre, et en tire une photographie de femme qu'il reconnaît immédiatement. Il la tourne et lit :

« Au brave et bon curé de Manneville, celle qui ne l'oubliera « jamais : Jeanne Colani de l'Opéra. »

Une actrice, le presbytère a hébergé une actrice ! Grande indignation de la vieille servante.

« — Ah ! répondit l'indulgent vieillard, pardonne-lui.... elle « chantait si bien !...

« Ce jour-là, avant de se coucher, Apolline aspergea d'eau « bénite la chambre où avait dormi Jeanne Colani de l'Opéra. »

Cette petite histoire est racontée avec verve, c'est la meilleure du volume, celle qui se lit avec le plus de plaisir.

Le temps nous manque pour parler du dernier roman de M. Eugène Chavette : *Le saucisson à pattes*. Les amateurs de ce genre d'ouvrages y retrouveront les qualités habituelles du fécond romancier, fidèle comme toujours à son rôle d'amuseur, dédaignant les subtilités de l'analyse, se contentant de grouper ensemble le plus de faits possibles, passant de la tragédie à la farce, et ne permettant jamais à ses lecteurs un moment d'ennui.

THOMAS EMERY.

FEUILLETS DÉTACHÉS

D'UN

JOURNAL DE CRIMÉE[1]

(SUITE ET FIN)

Du quartier général de Kadi-Koï, le 7 juin 1855.

Les décrets de la Providence se sont accomplis. Le général La Marmora, notre inspecteur qu'hier matin nous espérions encore pouvoir sauver, a succombé à la maladie ce matin à une heure et demie. Il est mort en chrétien, tranquille et résigné, assisté par un brave aumônier. Ce matin nous l'avons conduit à sa dernière demeure avec un convoi modeste. C'était un noble cœur, dévoué au roi et à son pays, et passionné pour les Bersaglieri, qu'il avait créés et qui avaient crû sous sa main. Le corps a perdu son meilleur soutien et son maître ; je le pleure pour le corps entier. Que Dieu ait son âme comme il emporte avec lui les regrets de ceux qui, comme moi, l'ont connu de près et ont pu apprécier toutes ses qualités. En 1848, il fut le premier blessé à Goïto ; en 1855, il doit être la première victime marquante qui succombe en Crimée. Son frère, le général en chef, a perdu en lui un conseilleur habile, le roi et l'armée un général, et les Bersaglieri un père bien-aimé. Puisse l'ordre du jour que j'ai donné au corps rappeler ses vertus ! C'est un dernier hommage de mon affection.

Pour me distraire de la vue de cette tombe que j'ai là devant les yeux, j'ai été voir les travaux de siége du camp anglais où il y a un *belvedere* d'où l'on aperçoit tout. Il y avait aussi lord Raglan et le général Pellissier. A six heures du soir, le mamelon vert a été pris par les Français ; mais pour s'y maintenir il faut prendre les batteries de la tour Malakoff ; c'est à quoi tendent tous les efforts depuis hier au soir, sans qu'on en connaisse le résultat. Les Russes, ayant vu un groupe d'ama-

---

[1] Voir la livraison du 10 juillet.

teurs, ont tiré quelques boulets sur le *belvedere*. Le colonel Petitti qui s'y trouvait à la suite de notre général en chef en a eu son sabre cassé en deux. Le même boulet a tué un Anglais employé au chemin de fer, qui n'a pas su l'esquiver. Petitti n'a eu qu'une contusion à l'épaule droite, causée par la partie de sabre qui lui est restée ou par quelqu'un qui s'est cogné contre lui pour éviter le boulet qui ricochait.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 13 juin 1855.

Ce matin j'ai appris officiellement, qu'à la date du 10 il y avait eu 620 morts depuis que le choléra a commencé; et ce matin il y avait aux hôpitaux 1,200 malades. On continue à dire que la maladie diminue, soit dans le camp qu'aux hôpitaux et infirmeries. Il est doublement fâcheux pour ceux qui en sont atteints à son déclin. Ce matin, par exemple, le 4me bataillon Bersaglieri a envoyé à l'hôpital son adjudant major M. Botteau et le lieutenant Girola. Parmi ceux du corps qui sont en danger, il y a M. Nullo qui est menacé de typhus. Généralement, cette maladie indique la fin du choléra, mais malheureusement elle fait presque autant de victimes que l'autre.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 26 juin 1855.

Avant-hier le général en chef a fait une superbe promenade devant Sébastopol avec notre vapeur *Authion*. La journée était si claire, qu'ils ont pu tout voir dans l'intérieur de la rade et les fortifications extérieures. Ils se sont si bien approchés qu'on leur a lâché quelques coups de canon qui n'ont pas du tout mal porté.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 16 août 1855.

Ce matin à quatre heures, nous avons reçu l'ordre de monter à la hâte à cheval. Le général en chef nous ayant précédé, nous a donné rendez-vous à notre observatoire. Les Français ayant eu avis que les Russes se disposaient à attaquer sur trois points, en passant la Tchernaja, se sont empressés de nous faire connaître les projets de l'ennemi.

L'attaque s'est, en effet, prononcée sur trois points, mais celle de l'extrême gauche ennemie a été à peu près insignifiante. Au centre les Russes ont attaqué la redoute Cadorna[1] qui est au delà de la Tchernaja, sur le premier mamelon à gauche, en passant

[1] On l'appelait ainsi, parce que c'était le major Cadorna qui en avait fait le tracé et dirigé l'exécution. On lui donnait aussi le nom de « Zig-zag, » à cause de sa forme. Personne, en Italie du moins, n'ignore que le major Cadorna, devenu ensuite général, commandait en 1870 le corps d'armée qui délivra Rome; c'est pourquoi la Ville Éternelle lui en témoigne chaque année, le 20 septembre, sa reconnaissance.

le gué. Le bataillon du 16me commandé par le major Corporandi a tenu tête aux colonnes russes qui l'attaquaient de front, et à leur artillerie qui, dans la nuit, avait été placée sur un mamelon à droite, Avec l'aide de deux compagnies de Bersaglieri, la 25me et 26me, Corporandi a tenu bon une heure et demie, et puis il s'est retiré en ordre. A notre gauche, la droite de l'ennemi attaquait les Français qui étaient en position en avant de leur camp sur le mamelon qui fait face à la Tchernaja et à la route de Mackenzie. A notre gauche, l'ennemi n'a opposé que trois bataillons et six pièces reparties sur trois mamelons. Dès que l'ennemi a été maître de la redoute Cadorna, il y a conduit des pièces qui étaient déjà à portée. Cette batterie a fait feu sur la nôtre au-dessous de l'observatoire, tandis que celle à droite, peu attaquée, a répondu au feu des six pièces reparties par sections. L'ennemi a débouché en force, du chemin de Mackenzie; s'est formé en ligne, et, précédé par une batterie à cheval, a marché en avant. Cette marche était belle et imposante, suivie d'une seconde ligne et d'une réserve restée masquée au débouché. La ligne s'est arrêtée, l'artillerie a fait un feu très vif; puis quelques bataillons ont marché à l'attaque des Français, d'abord sur les Fedioukines, sur la gauche et ensuite vers le centre. La première attaque a été repoussée à mi-côte et les attaquants se sont retirés en désordre. La seconde attaque contre les Français s'est faite avec des bataillons frais, qui n'ont pas été plus heureux que les premiers. Les Français les ont laissés monter une partie de la pente, et puis ils les ont refoulés sur la plaine, où notre artillerie les a mitraillés, ainsi que la batterie de la brigade de reserve, placée très à propos à mi-côte par anticipation, près des camps de la cavalerie française. C'est là que les Russes ont fait leurs plus grandes pertes. Le 5me bataillon Bersaglieri les a poursuivis avec bon succès jusqu'au pont de Tractir, qu'il a passé. Notre général en chef, voulant reprendre la redoute Cadorna, a ordonné à la division Trotti de passer la Tchernaja, et au général Fanti d'y envoyer son bataillon de Bersaglieri pour y contribuer. A peine tout le 4me bataillon Bersaglieri avait passé le gué, le général Pellissier a envoyé ordre de suspendre ce mouvement qui pouvait, disait-il, compromettre le succès de la journée. Malgré leur isolement, les Bersaglieri sont entrés dans la redoute que les Russes ont dû quitter, à leur tour, sans grande résistance. Il a été aussi question de faire charger la cavalerie anglaise quand les Russes étaient en retraite, mais les Anglais n'en ont pas témoigné le désir, quand La Marmora leur a envoyé dire qu'ils perdaient une belle occasion pour une charge brillante. Le général Pellissier ne l'a pas désiré non plus. Alors un de nos escadrons est passé tout seul, pour monter sur la redoute et au delà vers les Russes. C'est La Marmora qui le guidait; mais il était trop tard pour charger. Les Russes ont reformé leurs lignes dans la plaine, ayant une nombreuse cavalerie massée en réserve à l'entrée de la route de Mackenzie. C'est alors que les Russes ont opéré leur retraite, soutenus par une quantité prodigieuse d'artillerie qui garnissait les mamelons. Cette retraite s'est faite lentement parce qu'il y

avait encombrement d'hommes, voitures et chevaux sur la route de Mackenzie. Quelque fraction s'est aussi retirée par le chemin de Tchongoura, où une partie des Bersaglieri du 3me bataillon les a poursuivis, leur faisant onze prisonniers. Toute la division Trotti qui devait monter au mamelon pour inquiéter la retraite de l'ennemi, a pris position, partie au deçà et partie au delà de la Tchernaja, et a contribué par son feu à faire essuyer de fortes pertes à l'ennemi.

La portion de nos troupes qui a été engagée s'est brillamment conduite et a excité l'admiration de nos alliés. Quand, avec une incroyable ardeur, les Bersaglieri du 5me bataillon sont partis vers le pont de Tractir, ils ont été salués par les Français par le cri unanime de: *Vive les Piémontais !* C'est aussi dans ce moment que le sous-lieutenant Prévignano qui marchait avec une fraction de sa compagnie presque à la même hauteur qu'une demi-compagnie de Zouaves, s'est écrié: « Aucune troupe ne doit devancer les Bersaglieri! » et, en effet, avec les siens, il les a dépassés. Pour le corps entier j'ai été fier de ce trait, lorsque le général Mollard qui l'avait vu et entendu me le racontait. Notre artillerie a brillamment soutenu sa bonne réputation. Avec leurs pièces et celles des Anglais servies par nos artilleurs, ils ont fait sauter trois caissons à l'ennemi. Les Russes ont opéré leur retraite dans toutes les régles et mieux que leur attaque. Ils ont même usé des précautions superflues, vu qu'il n'y avait pas de poursuite. L'ennemi avait, à ce qu'il paraît, plus de 90,000 hommes et une formidable artillerie. Entre nous et les alliés nous n'avions guère plus que la moitié de ces forces en position. De l'observatoire où s'est longtemps tenu le quartier général, j'ai pu tout voir. Je l'ai quitté deux fois, par ordre du général en chef, pour dire à toute la ligne engagée qu'il était persuadé que ce soir il pourrait faire savoir par le télégraphe au roi et au pays que les Piémontais sont dignes de combattre à côté de leurs braves alliés. Je l'ai quitté une seconde fois pour faire avancer le bataillon Bersaglieri de la brigade Fanti, que j'ai conduit jusqu'à la Tchernaja, où son mouvement a été arrêté par ordre du général en chef français. Je ne puis préciser le nombre de nos morts et de nos blessés. Je sais qu'à l'hôpital nous avons 109 blessés et on pense qu'il n'y à guère plus de 50 morts, parmi lesquels le capitaine Andreis; le brigadier Montevecchio, mortellement blessé à la poitrine, montra un courage et une résignation sublime en présence d'une mort presque certaine. Quand le général La Marmora a été au quartier général français, lorsque les Russes étaient en pleine retraite, le général Pellissier est allé au devant de lui et s'est écrié, au milieu de son état major : « Place, « messieurs, voici le général des troupes piémontaises qui se sont « couvertes de gloire. » On dit que les Russes ont perdu plus de 2,800 hommes.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 18 août 1855.

Je viens de lire les ordres du jour donnés respectivement par les Anglais et les Français pour l'affaire du 16. Celui des Anglais

nous rend plus de justice ; nous devions nous y attendre. Aujourd'hui on a conclu un armistice de trois heures à huit heures pour enlever les morts de la Tchernaja. Les officiers russes ont, dans cette occasion, causé avec les nôtres. Il paraît qu'ils sont assez las de la guerre et pas contents de leurs généraux, puisque quelques-uns ont dit que « ce n'est pas une guerre, mais une boucherie. » Par eux on a appris qu'ils ont perdu, le 16, trois généraux ; Gortchakoff en personne commandait l'expédition. Sur un des généraux tués, les Français ont trouvé 150,000 francs en billets de banque et l'ordre détaillé pour l'attaque, qui prescrivait de se fortifier sur les positions qu'on croyait prendre. Il paraît que tous ces messieurs ont répondu de bonne grâce à des questions assez indiscrètes des nôtres. L'armistice conclu 48 heures après, ferait croire que les Russes avaient réellement envie de revenir le lendemain.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 3 septembre 1855.

Ce matin, à deux heures et demie le général en chef est monté à cheval et nous après lui. Nous avons cru avoir une affaire sérieuse avec les Russes qui veulent de nouveau venir attaquer nos positions. La partie ne sera que déférée, car les informations qu'on a sont assez exactes. Le même émissaire des alliés qui avait annoncé l'attaque du 15 au 17 août et qui en a si bien précisé les points, a annoncé cette fois que les Russes renforcés de troupes fraîches viendraient de nouveau à notre rencontre entre le 3 et le 5 du courant, et il précise encore cette fois les points qui seront attaqués. Comme parmi ceux-ci il y a la vallée de Baïdar, ce qui obblige l'ennemi à un long détour, il est probable que la rencontre n'ait lieu qu'à la dernière limite de temps fixée par l'espion qui paraît si bien informé. Étant prévenus, nous sommes sur nos gardes ; d'ailleurs, notre manière de faire le service exclue les surprises. Nous attendons l'issue du combat annoncé ayant confiance en nos troupes et en nos bonnes positions qui font trouver téméraire cette nouvelle tentative de l'ennemi, dont nous avons, d'ailleurs, déjà admiré le courage le 16 août.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 4 septembre 1855.

L'attaque des Russes est de nouveau remise à demain. J'y crois toujours davantage, parce qu'il résulte qu'avant-hier le prince Gortchakoff était en reconnaissance dans la vallée de Tchongoura.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 5 septembre 1855.

Le mouvement offensif des Russes annoncé depuis trois jours n'a pas non plus eu lieu ce matin, comme on le croyait assez généralement. Par contre, les alliés devant Sébastopol ont recommencé de plus belle le bombardement. Ils n'ont pu tirer sur Malakoff parce que les Français auraient risqué de tirer sur leurs

troupes, tant elles sont rapprochées. Il faut maintenant croire que quand les Russes se croiront près du moment de l'assaut, ils viendront enfin nous attaquer pour faire diversion; ce sera alors ou jamais. De toutes façons, je crois que nous sommes à la veille de quelque grand événement.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 6 septembre 1855.

Hier, dans la journée les Russes ont fait sauter une petite poudrière de la batterie française centrale. Par simple compensation, vers dix heures du soir, les Français ont incendié un des vaisseaux russes dans la rade de Sébastopol. Cet incendie a donné une telle clarté que tout le camp a été en mouvement jusqu'à ce qu'on en ait connu la vraie cause. Le bombardement avec cette immense clarté qui illuminait la rade était très imposant au dire de La Marmora, de la marine, qui a été chargé d'en vérifier la cause. Ce matin j'ai été voir le bombardement, de l'observatoire des Français. Le feu a redoublé vers huit heures et demie, au moment où nous l'observions. Le spectacle de toutes ces batteries en feu auxquelles les Russes répondent, on dirait consciencieusement, coup par coup, est imposant. Quelques boulets perdus arrivaient en ricochant à l'observatoire, mais ils étaient sans danger.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 8 septembre 1855.

Il est dix heures du matin et nous n'avons aucune nouvelle de ce qui se passe devant Sébastopol. Le général en chef est monté à cheval en petit comité. Dans un instant, j'irai le rejoindre. C'est aujourd'hui un beau jour anniversaire pour l'armée piémontaise.[1] Puisse un beau succès obtenu dans l'assaut de Malakoff le fêter dignement! Nous en attendons l'issue avec impatience et nous en verrons toutes les phases avec anxiété, car notre intérêt redouble, du moment que nos frères sont engagés dans la lutte et doivent sauvegarder notre amour-propre national.[2] Nous sommes montés à cheval vers onze heures, et peu avant midi nous avions rejoint le général en chef, qui était déjà à l'observatoire français. Là, par les officiers d'état major français j'ai appris quel était le plan et la progression des différentes attaques. Les Français devaient attaquer Malakoff et s'en emparer; quand ce premier succès serait obtenu, les Anglais devaient attaquer le redan, et les Français prendre le bastion central, et ensuite celui du mât, auquel nos troupes devaient aussi prendre part en attaquant le flanc de droite. A une heure après midi trois fusées tirées sur notre droite annoncèrent que

---

[1] La bataille de Turin en 1706, gagnée par le prince Eugène et par Victor-Amédée II duc de Savoie.

[2] Toute la brigade Cialdini portée au complet était dans les tranchées avec les Français pour prendre part à l'assaut du bastion du mât.

Malakoff était au pouvoir des Français. Ce fut là un beau moment pour nous tous. Ainsi qu'on était convenu, l'observatoire annonça ce succès par d'autres fusées et donna l'avis qu'il était temps d'attaquer le redan et le bastion central. La masse de fumée qu'il y avait malgré le vent, empêcha longtemps que les signaux ne fussent vus, mais enfin, dans l'espace d'une heure, on les répéta de tous les côtés. Les Anglais marchèrent bravement vers le redan; ils franchirent le premier retranchement, mais ayant perdu beaucoup de monde, ils battirent en retraite et renoncèrent dès lors à la prise du grand redan, gardant toutefois le petit. La colonne française qui attaquait le bastion du centre y pénétra avec trois bataillons, en chassa les défenseurs et parvint à enclouer 15 pièces; mais, dans un retour offensif, un des trois bataillons se trouvant séparé des deux autres, ce succès si bien commencé resta inachevé, les Russes ayant repris le terrain perdu. Quant au bastion du mât, qui devait être pris après, le général Pellissier ordonna d'en suspendre l'attaque, parce que du redan on les aurait trop inquiétés, quand même on l'aurait pris. Vers cinq heures nous avons vu vers Malakoff un retour offensif. Les Français ont tenu bon. C'est dans ce moment qu'on vit l'explosion d'une mine immense dans la direction de Malakoff, dont on n'a pu au juste préciser le situation. Nos troupes sous la tranchée, où elles attendaient le moment d'agir, ont eu quarante blessés; Govone et Piola, qui étaient à la suite du général français qui dirigeait l'attaque du bastion du mât, ont été contusionnés, ainsi que Galli.

Du quartier général de Kadi-Koï, le 9 septembre 1855.

A notre réveil, ce matin, nous avons été salués par la satisfaisante nouvelle que l'ennemi évacuait Sébastopol et les positions qu'il occupait encore, coulait ses vaisseaux, incendiait ses plus beaux édifices et se retirait sur la rive nord de la rade.

D'abord on hésitait à croire aux nouvelles; puis ayant vu une immense colonne de fumée, on commença à sortir; enfin quelques témoins oculaires arrivèrent au quartier général pour raconter ce qu'ils avaient vu, et pour dernier complément nous reçumes une dépêche du général en chef français annonçant officiellement tous ces événements. Personne parmi nous ne connaît encore la succession de ces faits. Les uns disent que, durant la nuit, les Anglais ont pris le redan; d'autres par contre, prétendent qu'il a été évacué. Ce qui est certain, c'est qu'à la pointe du jour l'armée russe défilait sur le pont qui la conduisait sur la rive nord; que les flammes dévoraient ce qui n'avait pas encore été détruit et qu'une épaisse fumée enveloppait cette scène de dévastation. Une autre dépêche française vient d'annoncer au général La Marmora que 15,000 grenadiers sont arrivés à Batchi-Serai; par conséquent on lui conseille de faire reprendre à la brigade Cialdini ses premières positions sur la Tchernaja, comme le faisaient déjà les Écossais qui avaient été dans la tranchée la veille, et cela parce qu'une attaque de ce côté devenait probable. Le général étant absent à l'arrivée de

cette dépêche, personne n'osait guère s'éloigner du quartier général avant qu'il n'arrrivât; mais peu à peu chacun prit son vol, poussé par une curiosité et un instinct bien naturel. A dix heures nous étions à cheval et nous nous rendions à l'observatoire des Anglais, d'où l'on voyait parfaitement l'incendie. Là on voulut nous empêcher de passer outre, par un cordon de vedettes; mais nous les évitâmes en tournant la position et en nous dirigeant à droite vers le mamelon vert. Nous suivîmes les tranchées du ravin qui nous y conduisit, et de là à Malakoff. Tous ces ouvrages de défense et d'attaque sont gigantesques par leur relief et par leur épaisseur. Le terrain accidenté sur lequel on agissait exigeait un relief plus grand et conséquemment un travail double. C'est avec raison que les Français disaient que leurs tranchées étaient contre la position ennemie, puisque, pour arriver au fossé, il y avait à peine une vingtaine de mètres. Ce rapprochement leur a été d'une grande utilité au moment de l'assaut, qui a été meurtrier, il est vrai, mais qui l'aurait été bien davantage sans les approches, comme l'avait déjà prouvé le revers essuyé le 18 juin. Le fossé de la position était bordé et en partie comblé de cadavres français de toutes les armes. Cette limite dépassée, on voyait un nombre infini de morts russes et aussi bon nombre de français. La position de Malakoff avait été avec raison jugée la clé de la position par le général Niel et par le chef du génie anglais, puisque de là on dominait le tout. On s'en persuade aisément au premier coup d'œil, dès qu'on y est monté. Son commandement s'étend aussi aux positions de la rive nord. L'enceinte de cette redoute improvisée par les Russes au commencement du siége, a la forme d'un exagone irrégulier, suivant les sinuosités d'un terrain accidenté et fatigué par des hauts et des bas. On peut dire que c'est une crête émoussée au sommet et fortifiée autour de ses versants et contreforts vers l'ennemi. Le versant sur la place avec son fossé est presque sans défense. Les Russes en cédant le terrain se sont trouvés sur une pente qui aboutissait à la mer et à la ville. Voilà une des raisons qui les a obligés à évacuer la place. Nous avons vu la fameuse *tour*, qui n'est qu'une ruine; elle était minée de tous les côtés. Les poudrières russes sont supérieurement construites pour être garanties. Elles sont très profondes, se dirigeant par un plan incliné vers le fossé, avec des blindages bien construits et énormes. Partout où il y avait des poudrières on voyait les sapeurs à l'ouvrage pour reconnaître, en creusant tout au tour, s'il y avait des fils électriques capables de communiquer le feu. Après avoir parcouru le versant vers la ville, qui peut avoir 300 pas environ, nons nous sommes trouvés aux premières maisons d'un faubourg. Nous étions presque au bord de la mer. Comme de temps à autre il y avait des explosions et des coups de fusil, notre guide officiel, qui était un sous-officier français, ne nous permit de continuer plus loin, et, pour mieux nous persuader, il nous dit que les soldats français faisaient la chassse aux Russes que l'on croit encore cachés pour donner le feu aux mines et aux maisons; que parmi les chasseurs d'hommes, il

y avait de jeunes soldats qui pouvaient très bien nous prendre pour des Russes, chose, disait-il, qui aurait pu nous être désagréable.

Nous sommes donc revenus sur nos pas avec les Anglais qui faisaient partie de notre caravane. J'ai été étonné de voir intact un vaste bâtiment sur la mer qui doit être probablement l'arsenal, mais plus tard nous avons appris qu'il était en flammes. Nous sommes sortis par une brèche près des ruines de la tour. Là les morts étaient en grand nombre, amoncelés dans le fossé. La pose de beaucoup de ces morts était digne d'un peintre habile. Chez quelques-uns la mort n'a pas changé leur expression guerrière, ni l'attitude qu'ils avaient au moment qu'ils ont été frappés. Malgré la défense d'entrer dans la ville, des soldats sortaient de tous les côtés avec des meubles, des pelisses, des habillements, des comestibles, des armes, des miroirs, enfin toute espèce d'objets disparates. J'ai vu un Zouave qui donnait le bras à un prisonnier russe auquel il parait le soleil avec une ombrelle, tout comme s'il accompagnait une dame, gardant le plus grand sérieux, lui, fumant sa pipe, et le Russe croquant une galette. Parmi les morts russes, il y avait encore quelques blessés dont on ne s'occupait pas du tout; aussi les ai-je indiqués à un officier français. En quittant Malakoff nous sommes passés devant le redan qui a tant coûté aux Anglais, sans qu'ils soient parvenus à le prendre (je le sais maintenant). Pour arriver au point d'attaque, ils avaient à parcourir environ cent mètres. Tout cet espace à découvert était rempli de cadavres et le fossé comblé. Pour l'ennemi, qui était retranché, cette attaque était comme une cible qui s'avançait toujours en se renouvelant. Au lieu de renoncer à l'avancement de leurs premières tranchées, ils auraient dû faire continuer les approches en marchant, jusqu'à quelques mètres, comme l'ont fait les Français sous Malakoff. Pendant que nous sortions de Malakoff, je me rappelle d'avoir entendu un sergent d'infanterie qui disait à un de ses camarades: *Voilà pourtant où j'étais de garde hier matin*, et il indiquait une tranchée qui n'était qu'à 20 mètres du fossé. Je reviens au redan et aux Anglais que j'admire et je plains. Ils ont marché sur le redan en forme de cercle, enveloppant tout à la fois les faces et le saillant; malgré le feu d'enfer qu'on faisait contre eux, ils ont pénétré dans l'ouvrage. De là ils ont été repoussés sans revenir à l'assaut. C'est par la situation des morts sur le champ de bataille qu'on connaît quel genre d'attaque ils ont tenté. Une fausse attaque en marchant sur plusieurs colonnes leur aurait épargné la moitié de leurs pertes. Les Français ont eu, dit-on, 6,000 hommes hors de combat et 13 généraux entre morts et blessés. Les Anglais ont eu 2,000 entre morts et blessés, ainsi que 154 officiers. Notre brigade Cialdini a eu, comme je l'ai dit hier, 40 blessés sous la tranchée. Ce soir une forte explosion s'étant faite entendre, nous avons appris que c'était le fort Saint-Paul qui avait sauté par la mine. S'il restera debout quelque caserne ou grand bâtiment, je crains fort qu'ils ne soyent minés, et que quand on y sera tranquillement installés,

on le fera sauter, en faisant jouer quelque mine au moyen d'un fil électrique.

Il est huit heures et demie du soir; une autre grande explosion vient de se faire entendre. Pour toute nouvelle du camp ennemi, on dit qu'il y a apparence qu'il quitte aussi la rive nord; alors il faut nous attendre à d'autres explosions. Les uns pensent qu'il se concentre sur le plateau de Mackenzie; d'autres qu'il se retire vers Perecop, détruisant tout ce qui se trouve sur son passage, comme dans toutes ses retraites.

ALEXANDRE DE SAINT-PIERRE.

CORRESPONDANCES

Lettre de Londres.

Londres, le 12 Octobre 1884.

L'exposition d'hygiène et sa littérature. — Exposition forestière. — Les nouvelles inventions. — La galerie nationale. — Achat de peintures. — Prix fabuleux : Raphaël et Van Dyck. — Les théâtres. — L'Opéra — Sigurd. — Les Italiens. — La fête musicale de Worcester ; nouveautés. — Le palais de cristal. — Fêtes de Bach, de Handel, de Brahms. — Découverte d'une symphonie de Mendelssohn. — La Société de Wagner. — Les Sociétés littéraires. — L'Association britannique. — Le Congrès social. — Livres nouveaux. — Dictionnaire de biographie : M. Leslie Stephen. — Les poètes : Browning, Algernon Swinburne, Alfred Austin. — Les filles de John Bull. — Décès : M. Erasmus Wilson, M. Bohn. — Monument à Robert Burns.

L'exposition internationale d'hygiène a formé pendant tout l'été et dans une mesure toujours croissante depuis son inauguration, un point central, si non le point central par excellence, de la vie sociale de la foule de Londres, et toutes les classes ont plus ou moins participé aux avantages et aux jouissances que ce lieu charmant nous offre. On s'y est beaucoup instruit, et si je ne me trompe, on s'y est encore plus amusé. La promenade, les concerts *al fresco*, ainsi que dans l'Albert Hall, attenant à l'exposition, les illuminations, les fontaines coloriées, ont été, pendant un été singulièrement beau et exempt de pluie, un plaisir extrême pour nous autres gens de Londres qui vivons dans un vaste monde de maisons, de rues, seulement interrompu çà et là par nos beaux parcs, et trop souvent sous un ciel blême et dans un air lourd des fumées du charbon de terre. Il est vrai que nous avons toujours le palais de cristal de Sydenham et que les environs de Londres sont pour la plupart charmants. Mais à ces avantages s'en était ajouté cette fois un nouveau, c'est-à-dire un emplacement qui est tout près pour une grande partie de notre population, et où, favorisée par

le beau temps, elle pouvait goûter les délices de la vie au grand air du *dolce far niente*, cher aux gens du midi, tout en ayant sous les yeux une foule d'objets de science, et pouvant se donner à une portion de cette *useful information* qui fait la passion des gens du nord. Il faut avouer qu'un grand nombre d'entre nous se contentait souvent du sentiment de la certitude que ces objets instructifs étaient tout près, qu'on n'avait qu'à allonger le bras, pour ainsi dire, afin de se trouver en conctact avec la science, et qu'en attendant on se livrait au délicieux repas où le jardin nous invitait, prêtant l'oreille aux fascinations de la musique qui remplissait la douce atmosphère, l'œil aux beautés de l'endroit qui nous y environnaient.

Je m'aperçois que j'ai parlé comme si tout cela appartenait au passé, mais le fait est que l'exposition est toujours ouverte. Elle ne fermera ses portes qu'avec la fin d'octobre et le succès en est si grand, que non seulement il dépasse celui de l'exposition de pêche que nous avions l'année passée, mais que nous reportons déjà les yeux vers l'année prochaine où une exposition semblable nous est promise. Celle-là devra nous faire passer en revue les inventions qui ont été faites depuis l'année 1860.

Si les attractions offertes par l'exposition actuelle ont été grandes, le public a pleinement répondu à l'invitation de s'y trouver, et le public de Londres a été renforcé par celui des provinces, les administrations des chemins de fer ayant établi des trains de plaisir extra pour nous amener ce contingent provincial.

Quelques chiffres peuvent donner une idée du succès de l'exposition, et de la vaste population qui est représentée par ce mot de Londres. Le nombre des visiteurs les jours où l'exposition n'était pas trop remplie de monde, dépassait vingt mille ; souvent il était bien plus considérable. Ainsi les six jours — car l'exposition est fermée les dimanches, — les six jours de la semaine se terminant le 16 août, montrent un total de 214,617 visiteurs. Et la semaine précédente, qui était le plus favorable, se terminant le 9 août, fournit un total de 223,178. Jusqu'au 27 septembre, c'est-à-dire quand l'exposition avait été ouverte pendant vingt et une semaines et demie, le nombre des visiteurs avait atteint le chiffre formidable de 3,096,876. Une des raisons qui contribuent à cet énorme succès, est le fait que l'entrée, vu la valeur de l'argent à Londres, est très modique : l'on ne paye qu'un *shilling;* le mercredi seul est réservé à un payement spécial d'une demi-couronne, c'est-à-dire deux *shillings* et demi. Cela donne à ceux qui le préfèrent, une foule moins nombreuse et plus élégante. Avec cela, il est digne de remarque que ces payements sont inclusifs pour tout ce qu'offrent l'exposition et l'Albert Hall : il n'y a pas d'extra, point de pourboires. Naturellement, je n'y comprends pas le nombreux cafés et les salles à manger qui se trouvent distribués partout dans le vaste emplacement : là, si l'on est

disposé d'y entrer, on paye naturellement pour la consommation. Ces établissements sont à la portée de tout le monde: il y en a de très modestes et d'assez chers; et les uns comme les autres paraissent faire d'excellentes affaires. L'étude de l'hygiène, dans cette exposition du moins, semble éminemment favorable à vous donner de l'appétit.

Un jour seulement le prix d'admission à l'exposition a été considérablement augmenté. Ce fut en faveur de la charité, et, naturellement, personne ne s'en est scandalisé. L'on payait ce jour-là vingt et une fois le prix ordinaire, c'est-à-dire une guinée au lieu d'un *shilling*. Des membres de la famille royale, de l'aristocratie, la haute volée enfin assistait à la fête donnée ce jour; l'on y exposait les beaux costumes, les belles figures et les belles formes, tant naturelles qu'artificielles. Et cette *Vanity fair* (foire aux vanités), rapportait aux hôpitaux de Londres la somme rondelette de quatre mille livres sterling.

Déjà, dans ma lettre du 3 juillet, ai-je tâché de vous donner une peinture générale de notre chère exposition, et en traçant la caractère général, j'ai parlé avec quelque détail de certains traits spéciaux qu'elle offre. Cependant, il fallait dire alors que l'exposition était un peu incomplète, qu'il y avait des lacunes. Elles ont été bien remplies. Ainsi la Chine, qui, l'année passée, avait été la première à montrer un étalage complet, était en arrière cette année-ci; le jour de l'ouverture elle n'avait rien à montrer. Elle a bien réparé sa faute initiale. Elle étale une foule d'objets intéressants, instructifs, quelquefois beaux, quelquefois bizarres. Ainsi ses soieries sont de toute beauté, ses statuettes sont surtout grotesques. Les ameublements, disposés de sorte à former un élégant salon et une chambre à coucher, sont tout à fait remarquables: ils ne manquent ni d'élégance, ni de dignité. Des costumes, des voitures, des litières, cent objets d'ornement, y compris des instruments de musique qui servent à faire un vacarme étonnant, attirent notre attention. Il y a aussi toute une bibliothèque de productions littéraires; et l'on y observe un assez grand nombre d'ouvrages européens, récemment traduits en chinois.

Parmi les autres spécialités ajoutées à l'exposition pendant sa durée, il faut remarquer la préparation du *Koumiss*. C'est là une espèce de lait caillé provenant non pas des vaches mais des juments. On le dit bon pour la digestion. Vous vous rappelez que nous avons lu dans nos livres d'école — il y a longtemps, hélas! — que les Tartares de la Sibérie et du nord de la Chine se servaient habituellement du lait de leurs juments au lieu de celui des vaches, et qu'ils nourrissaient de vastes troupeaux de chevaux dans ce but. Depuis quelques années ce lait se vend à Londres. Aujourd'hui on a fait venir tout un groupe de Tartares russes, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs tentes, leurs chiens, leurs juments; ils forment

un petit camp dans un coin de l'exposition; ils sont plus curieux qu'élégants; et c'est là que vous pouvez goûter du vrai *Koumiss*, si le cœur vous en dit. Moi, je préfère les laiteries des vaches anglaises qui sont tout près, et qui attirent bien du monde par leur scrupuleuse propreté et même par leur élégance.

L'exposition a fait naître toute une littérature. C'est une série de manuels dont le Comité a chargé des spécialistes, médecins et autres, et qui se rapportent tous, plus ou moins directement, à l'hygiène. Ils se vendent beaucoup, et ne sauraient qu'exercer une influence favorable. Je vous donne, en traduction, les titres de quelques numéros de la série.

Nous y trouvons: *Nos devoirs par égard à la santé*, par le docteur Poore; *Les breuvages alcooliques*, par le docteur Thudichuml; *Les vêtements*, par M. E. W. Goodwin; *L'hygiène des chambres d'enfants et des chambres à coucher*, par Mme Gladstone; *La ventilation, le chauffage, l'éclairage*, par le capitaine Galton; *L'hygiène dans l'atelier*, par James Lakeman, etc., etc.

Ainsi vous voyez que tout n'est pas spectacle et amusement dans notre fameuse exposition, et que le côté sérieux n'est pas négligé.

J'ai déjà mentionné, dans ma dernière lettre, quelques-unes des conférences qui ont été faites à l'exposition dans les salles spécialement affectées à ce genre d'instruction. Depuis on y a tenu un congrès des amis de l'éducation qui a traité, plus ou moins à fond, diverses questions d'utilité publique. Il faut aussi mentionner que l'exposition, dès le commencement, a fait exhiber un grand nombre d'objets se rapportant à l'éducation et à l'instruction.

Du titre donné plus haut d'un manuel officiel sur les breuvages alcooliques, il ne faudrait pas conclure que l'esprit des directeurs de l'exposition les induisît à une espèce d'hostilité vers ces breuvages. Tout au contraire: les industries se rapportant à la culture de la vigne, du houblon, etc., la fabrication des vins, des bières, des liqueurs occupe un espace considérable à l'exposition, au grand chagrin sans doute de nos *tea-totallers*, qui prêchent l'abstention totale des breuvages alcooliques, et qui le font quelquefois dans des formes grotesques, dont celle de la soi-disant *Armée du Salut* se fait bien remarquer.

Cependant, le Comité ne prend pas partie dans la querelle, et les amis de la tempérance, ainsi que ceux de la nourriture exclusivement végétale ont l'occasion, à l'exposition, de faire de la propagande, malgré tous les bouchers, brasseurs et marchands de vins. Aussi, pouvez-vous y dîner, dans un salon spécial, d'après un menu exclusivement végétal.

Pendant que cette grande exposition nous occupe à Londres, il y a une exposition forestière à Édimbourg qui y plaît beaucoup, et que, du reste, nous regardons un peu comme étant un avant-coureur de quelque chose de semblable que nous nous promettons de voir à Londres.

Des achats de peintures font beaucoup parler. Il s'agit surtout de l'acquisition, par la galerie nationale, de deux tableaux célèbres, et pour lesquels le prix fabuleux de soixante-dix mille livres sterling, — c'est-à-dire 1,750,000 francs — a été accordé. C'est, autant que je sache, le prix le plus élevé qui ait jamais été payé pour deux tableaux. Aussi le contrat conclu entre les directeurs de la galerie nationale et le duc de Marlborough, propriétaire de ces tableaux, attend-il encore la confirmation par le Gouvernement ou plutôt par le Parlement qui devra voter l'argent pour cette acquisition extraordinaire.

L'un de ces deux tableaux est un Van Dyck, représentant un portrait équestre du roi Charles Ier d'Angleterre, dont ce peintre était contemporain. L'autre est un Raphaël. C'est la fameuse *Madonna degli Ansidei*, et le tableau, en dehors de sa valeur comme chef-d'œuvre, est encore remarquable par l'excellent état de préservation où il se trouve. Sous ce rapport on le dit supérieur à la *Madonna di San Sisto* qui se trouve à Dresde.

Il paraît que ce précieux tableau est dû à un legs que fit Filippo di Simone degli Ansidei aux frères Servits pour décorer leur église à San Fiorenzo. L'œuvre fut apparemment commencée en 1504 et finie en 1506 ou 1507; car on lit de l'une et de l'autre manière la date donnée sur le canevas même. Il demeura à Pérouse jusqu'en 1764; il fut vendu alors à lord Robert Spencer, frère du duc de Marlborough d'alors.

Il est curieux de se rappeler, à cette occasion, les prix de quelques autres Raphaëls que possède la galerie nationale, et de marquer combien dans le cours du temps la valeur commerciale des tableaux célèbres s'est élevée. Une *Sainte-Catherine* fut estimée en 1800 à 2,500 livres sterling; en 1839 le Parlement la fit acheter 5,500 livres; on assure que, mise en vente, elle vaudrait aujourd'hui dix mille livres. Mais comment donc la vente se ferait-elle? *La vision du chevalier*, un tout petit Raphaël, mais que l'on considère comme très précieux, fut acheté 1,000 guinées en 1847. La *Sainte-Famille* degli Aldobrandini fut acquise en 1865 pour neuf mille livres sterling.

Il n'y a pas grand'chose à rapporter sur les théâtres. Ils ont souffert pendant l'été par la grande chaleur et par l'exposition d'hygiène. Ils ont peu produit de nouveau qui vaille, à moins que ce ne soit le drame *Called back*, basé sur le livre de ce nom dont je vous ai parlé. M. Irving, et Mlle Ferry, après avoir obtenu de nouveaux triomphes au *Lyceum*, sont repartis pour l'Amérique. La belle Mlle Anderson nous en est revenue. Ces échanges, de plus en plus fréquents depuis quelques années, d'artistes dramatiques anglais et américains, sont un fait bien à remarquer. Ils tendent, de concert avec d'autres faits, à rapprocher les deux nations sur le terrain du goût. La popularité dont jouissent ici quelques écrits périodiques

des Américains, comme *The Atlantic Review*, et surtout *The Century*, et *Harper's Magazine* est encore un des faits qui témoignent du rapprochement progressif, qui se manifeste beaucoup plus par la presse périodique que par la lecture des livres.

L'opéra italien a eu une saison peu prospère, et bien du monde lui prophétise une répétition de cette expérience. A qui la faute? ou à quoi? Il ne manque pas de personnes qui déclarent que le goût du public, en fait de musique, subit ou a subi un changement; que ce qui charmait nos pères et nos mères ne nous charme plus. La familiarité croissante du public avec Wagner pourrait bien exercer cette influence.

Un seul opéra nouveau a eu un succès un peu marquant. Et encore! C'est le *Sigurd* de M. Reyer, compositeur d'origine belge, à ce que je crois, et critique musical du *Journal des Débats*. Vous voyez, c'est loin de l'italien pur; peut-être dirait-on que cela tient le milieu entre Meyerbeer et Wagner. Du reste, cet opéra vient un peu trop tard, ou trop tôt. Quoique M. Reyer ait choisi son sujet avant qu'il fût connu que Wagner le travaillait ou l'allait travailler, il a été, de fait, devancé sur la scène par celui-ci. Si c'était autrement, le nouvel opéra aurait probablement produit beaucoup d'effet. Il pourra peut-être le produire quand l'impression toute récente du *Ring des Nibelungen* de Wagner sera effacée.

C'est ici l'endroit pour vous dire qu'il s'est formé à Londres une *Wagner-Society*, ou, pour parler plus exactement, une branche de la société de Wagner dont le siége est en Allemagne. Le président de cette société est le comte de Dysart, le secrétaire est un avocat amateur de musique, M. Mosely. Il s'agit de chauffer l'enthousiasme wagnérien.

La grande fête triennale de musique a eu lieu à Worcester. Le compositeur bohémien Dvorshak, qui s'est rapidement fait connaître et estimer en Angleterre, y a dirigé personnellement son nouveau *requiem*. Il y a aussi une nouveauté du compositeur anglais M. Cowan, également dirigée par l'auteur.

Au palais de cristal de Sydenham, où M. Manns dirige depuis longtemps la musique dans un sens élevé, l'on se prépare pour célébrer dignement le centenaire de la mort de Jean-Sébastien Bach, qui eut lieu le 21 mars 1705, ainsi que le second centenaire de la naissance de Handel, allemand de naissance, anglais d'adoption, qui date du 28 février 1685. Vous savez peut-être que de grandes fêtes musicales en l'honneur de Handel se célèbrent à Sydenham tous les trois ans; mais cette fois la fête sera plus brillante que jamais. L'on se prépare également à donner une fête en l'honneur d'un compositeur encore vivant. C'est M. Brahms, allemand, dont les compositions se rattachant au grand style des maîtres classiques ont trouvé, depuis quelques années, beaucoup de faveur, et qui se maintient à côté et malgré les influences wagnéristes.

La découverte d'une nouvelle symphonie de Mendelssohn a beaucoup donné à parler. Il paraît cependant que ce n'est pas une œuvre capitale, mais seulement un produit de la jeunesse du maître.

J'ai parlé plus haut des liens rattachants de plus en plus les esprits des deux côtés de l'Océan Atlantique. Un pas considérable dans ce sens a été fait cet été par l'Association britannique pour l'avancement des sciences. Cette société se réunit depuis fort longtemps chaque année dans une autre ville de l'Angleterre. Cette fois elle est, pour la première fois, sortie des frontières: elle a tenu sa session à Montréal dans le Canada, près des États-Unis. Les savants de la grande république y étaient donc tout à fait voisins, et pouvaient y assister sans inconvénient, tandis que les savants anglais pouvaient, avant ou après la session, se livrer à des excursions sur le territoire des États-Unis.

Un autre congrès, celui dit des sciences sociales vient de terminer sa session, qui eut lieu à Birmingham cette année. L'Association des sciences sociales, fondée il y a vingt-sept ans à peu près, sous l'influence de feu lord Brougham, se compose surtout de réformateurs modérés, dont les discussions ont quelquefois préparé l'esprit public pour des changements politiques, légaux et sociaux dont le Parlement avait plus tard à s'occuper. C'est donc un avant-coureur utile de la législation; et surtout celle sur les droits des femmes, modifieé beaucoup et à plusieurs reprises depuis vingt ans, a largement profité des labeurs préparatoires de cette association.

Le premier volume d'un très grand et très important ouvrage est sous la presse. C'est le dictionnaire de biographie nationle. Un auteur dont l'éminence comme critique est universellement reconnue, M. Leslie Stephen, a été placé à la tête de cette grande entreprise, et il est aidé de collaborateurs nombreux et distingués. On espère que cinquante volumes suffiront pour épuiser la matière qui est bien riche. Le premier volume ne contient qu'une partie de la lettre A. On compte publier un volume chaque bimestre; le prix en sera de 12 sh. 6 d. L'ouvrage sera indispensable à toute bibliothèque publique.

M. Browning va nous présenter un nouveau volume de poèmes, qui aura pour titre *Ferishtah's Fancies*. Les admirateurs de l'infatigable vieillard sont dans la trépidation de l'attente; bientôt ils pourront se livrer à l'extase de la jouissance. Le reste du monde éclairé et littéraire prend la chose avec plus de calme. La vénération de ce génie est un culte; le poète lui-même une espèce d'oracle. Et c'est dans la nature des oracles de ne pas être facilement compris.

Deux autres poètes, l'un appartenant au camp radical, M. Algernon Swinburne, l'autre lié avec les conservateurs, M. Alfred Austin, vont nous présenter également un volume chacun de nouveaux accords de leur lyre.

Le Francais que sous le pseudonyme de Max O'Rell a naguère publié l'amusant livre de *John Bull et son île*, qui a eu un très grand succès en Angleterre aussi bien qu'en France, et dont j'ai donné un compte rendu succinct dans la *Revue Internationale* du 25 avril, va publier une espèce de suite à ce libre. Le titre français sera : *Les filles de John Bull*, et celui de l'édition anglaise : *John Bull's Womankind*. Malheureusement, la question des femmes anglaises est précisement celle où cet auteur spirituel s'est montré faible dans son premier livre, probablement faute d'expériences.

Sont décédés : M. Erasmus Wilson, médecin distingué, homme très riche, qui s'est beaucoup occupé d'égyptologie, et à qui nous devons le transport de l'aiguille de Cléopatre, fameux obelisque, qu'il a fait venir à ses frais — et ils étaient considérables — d'Égypte et qui orne le nouveau quai de la Tamise ; et M. Bohn, libraire-éditeur qui a beaucoup fait pour introduire des auteurs étrangers auprès du public anglais, — homme international, par conséquent.

Un monument vient d'être érigé sur le quai de la Tamise au poète écossais Robert Burns. Il est dû à la libéralité de M. J. G. Crawford, qui ayant fait une fortune modeste dans le commerce de Glasgow, s'est retiré à Londres, où il s'intéresse à des questions d'utilité publique et de progrès social.

EUG. OSWALD.

MISCELLANÉES

Littérature ancienne de l'Amérique.

Le docteur G. Brinton de Philadelphie vient d'avoir une excellente idée. Il s'est donc proposé de publier toute une bibliothèque d'auteurs aborigènes de l'Amérique du Nord. Trois volumes ont déjà parus, et ils contiennent : 1° *Les Chroniques Maya*, c'est-à-dire cinq petites chroniques dans le langage maya du Yucatan, écrites peu de temps après la conquête et embrassant plusieurs siècles d'histoire, avec l'histoire de la conquête, écrite par un chef maya en l'année 1562. 2° Le livre iroquois des rites, conservé oralement pendant des siècles, et racontant l'histoire de l'Amérique du Nord, cinquante ans avant l'arrivée de Colomb. 3° Une comédie-ballet de l'Amérique centrale dans le jargon moitié nahuatl, moitié espagnol de Nicaragua. Il s'agit seulement de savoir si tout cela est bien ancien et bien authentique ; mais nous supposons que M. Brinton aura pris toutes ses mesures pour nous en garantir l'authenticité.

Les langues parlées dans l'Inde.

D'après un rapport du bureau indien de statistique, on relève que la langue anglaise est parlée dans l'Inde par 202,920 habitants y compris les Eurasiens et autres indigènes, puisque les Anglais pur sang ne représentent dans ce nombre que le 75 %. La langue canar est parlée par huit millions, le gouzerati par neuf millions, le tamil par treize millions, le pendjabi par quatorze millions, le marathi par dix-sept millions, le telugu par dix-sept millions et au delà, le bengali par trente-neuf millions, pendant que l'hindoustani ou ourdu, y compris l'hindi, est le langage de quatre-vingt-deux millions d'habitants de l'Inde.

Matteo Schilizzi.

La bienfaisance aussi compte ses héros : M. Schilizzi en est un. L'*Illustrazione* de Milan nous offre son portrait et l'accompagne par ces renseignements biographiques, que nous tenons à divulguer : « Matteo Schilizzi a près de trente ans. Né à Livourne, et fils d'un très riche marchand de blés, d'origine grecque, associé de la banque Schilizzi et Vaphiadaeki, il hérita avec son frère une fortune évaluée de huit à dix millions de francs. Matteo Schilizzi aimait beaucoup son frère ; les deux frères habitaient en été une très belle villa de leur propriété à l'Ardenza, près de Livourne, dans laquelle ils avaient amassé des trésors d'art. Dans cette villa les baigneurs étaient invités à des fêtes superbes, dont les journaux italiens, dans le temps, ont longuement parlé. Dans le petit théâtre annexé à la villa, le baron Erik Lumbroso dirigeait des représentations de dilettanti, et l'on y chanta le *Tizianello* du maestro Louis Mancinelli. En même temps, les deux frères ne cessaient de faire du bien à la population de Livourne. Il y a deux ans, Matteo Schilizzi perdit son frère atteint d'un mal de poitrine. Les funérailles ont été splendides, et le cadavre, sur lequel on avait laissé les anneaux et des objets précieux, fut déposé à la chambre mortuaire. Pendant la nuit des voleurs pillèrent le cadavre. Ce sacrilége impressionna vivement le jeune gentilhomme, qui, accablé par sa grande douleur, laissa des sommes considérables à la ville de Livourne et transféra son domicile à Naples, où il commença bientôt son pèlerinage de bienfaisance en visitant les quartiers les plus misérables de la ville pour en soulager la plus grande indigence. Afin de se soustraire à toute démonstration de reconnaissance, partout où il allait M. Schilizzi se faisait passer comme l'intendant d'un homme de bien qui ne désirait point d'être connu. Ce manége dura quelque temps ; mais on alla sur sa piste et l'on finit par découvrir que M. Schilizzi était son propre intendant. L'incident ayant été ébruité, Matteo Schilizzi dut renoncer pendant quelque temps à ses visites mystérieuses ; mais le choléra ayant éclaté à Naples pendant qu'il se trouvait en voyage, M. Schilizzi accourut sur place et recommença, cette fois sans se cacher, son saint pèlerinage. Il passait toutes ses journées au milieu des pauvres, dans les quartiers les plus infectes, en distribuant partout où il pouvait y en avoir besoin, des couvertures de lit, du linge, des médecines, des citrons et des billets de banque. Il fut atteint lui-même légèrement par le mal. Aussitôt guéri, il reprit sa tâche de consolateur. On a dit que le roi Humbert, ce grand chevalier, ce héros des rois, ce roi bien-aimé, a décidé de conférer à Matteo Schilizzi le titre de comte. Assurément aucun titre de noblesse n'aura été plus noblement acquis. »

Les fêtes de Rouen.[1]

Je raconterai d'abord qu'il a plu, qu'il a plu tout le temps, qu'il a plu surtout au plus beau ou, si vous voulez, au plus mauvais moment: c'est quand le cortége des autorités et corporations réunies s'est mis en marche à travers la ville. Il fallait voir cette mer de parapluies couvrant les places et les rues depuis les hauteurs du lycée, d'où le cortége était parti, jusqu'au pont, où il devait s'arrêter! Imaginez des champignons pressés les uns contre les autres ou des carapaces de tortues entre lesquelles on n'aurait pu laisser tomber une fleur; et, sous ces carapaces, sous ces champignons, des personnages revêtus d'insignes: le préfet, le maire, le général, les membres de l'Académie française en costume, des magistrats et des avocats en robe, des professeurs chargés d'hermine, des huissiers et des douaniers!

Avant cela, il y avait eu la pluie des discours: M. Hendlé, préfet de la Seine-Inférieure; M. Gaston Boissier, directeur de l'Académie française; M. Liard, au nom du ministre de l'instruction publique; M. Henri de Bornier, représentant la Société des auteurs dramatiques; M. Arsène Houssaye, président de la Société des gens de lettres; M. Magimel, délégué du Cercle de la librairie; M. Louis Ratisbonne, M. Rémy Corneille, M. le maire de Rouen ont pris tour à tour la parole.

Le discours de M. Gaston Boissier nous a surpris et un peu chagriné. Le passage le plus saillant avait trait à la littérature « qui aspire à descendre; » le spirituel académicien visait ainsi l'école dite naturaliste. Mais depuis le jour où elle a commencé à faire parler d'elle, il y a eu bien des révolutions dans cette école: les sous-naturalistes sont venus, et ils ont été pour les premiers occupants ce que les romantiques étaient aux classiques. En tombant ou en ayant l'air de tomber sur tous, M. Boissier a attaqué ou a eu l'air d'attaquer des gens qu'il serait peut-être disposé à défendre!

De toute façon, cette « sortie » n'était plus à faire. Un homme d'État avait déjà déclaré dans une lettre restée célèbre, que l'art qui élève les cœurs est supérieur à l'art qui les abaisse; et le jour même, dans sa conférence sur Corneille, M. de Lapommeraye allait développer la même pensée ou à peu près. Ah! dam... je dois dire que M. de Lapommeraye s'est fait ainsi applaudir avec frénésie par un public ivre de phrases sonnantes... Mais l'auteur de *Cicéron et ses amis* est habitué à des succès d'un autre genre.

M. Arsène Houssaye a parlé aussi, plus longuement — bien longuement! On ne l'a pas écouté, d'ailleurs; sa voix trop faible n'arrivait

[1] Nous empruntons à la dernière livraison de la *Revue politique et littéraire* de Paris cette description des fêtes de la ville de Rouen en l'honneur de Corneille.

même pas aux oreilles des personnes qui l'entouraient. On a su le lendemain seulement, en le trouvant dans les journaux, que ce discours était moitié prose, moitié vers. M. Houssaye se plaît à ces mélanges.

Nous avons entendu, par contre, l'allocution prononcée par M. Rémy Corneille, l'un des descendants du grand homme; allocution fort bien tournée, mais superflue et je dirai même fâcheuse. Quand on a le périlleux honneur de porter le nom de Corneille, il faut éviter d'être verbeux. A la place de cet orateur, si j'avais été sommé de prendre la parole en un pareil jour, devant une telle assemblée, je me serais borné à dire ces simples mots: « Messieurs... je n'ai jamais tant regretté de ne pas m'appeler Durand! »

En somme, savez-vous quels ont été les meilleurs discours? les discours les mieux appropriés à la circonstance, les mieux conçus, les mieux dits, et, en fin de compte, les plus littéraires? Ce sont ceux du préfet, du maire et de M. Magimel, de la maison Firmin Didot, qui apportait à la municipalité rouennaise une plaquette commémorative offerte par les éditeurs et imprimeurs parisiens.

Je ne suis pas suspect de complaisance à l'égard du maire et du préfet; eh bien, leurs courtes harangues ont été absolument parfaites. Quant à la petite allocution de M. Magimel, c'est un modèle de tact, de bonne grâce et de bon style.

Et les vers? Car, sans compter les strophes muettes de M. Houssaye, on a dit des vers à cette cérémonie. M. Henri de Bornier a lu un poème et M. Louis Ratisbonne un sonnet. Sonnet et poème ont été fort applaudis. C'est qu'indépendamment de leur mérite propre, ils ont eu pour se faire valoir le talent de diction de leurs auteurs.

J'ai constaté là une fois de plus que les poètes ne sont jamais mieux servis que par eux-mêmes. La veille, au théâtre des Arts, M. Sully Prudhomme avait pu s'en convaincre et regretter amèrement d'avoir fait passer ses belles *Stances à Corneille* par la terrible bouche de M. Mounet-Sully. M. Mounet-Sully tragédien éminent, est un lecteur funeste. Mais je ne veux pas accabler cet artiste victime de son zèle; il doit sentir à cette heure toute la responsabilité qui pèse sur lui, pour ne nous avoir pas permis d'entendre des strophes comme celles-ci:

Quand de tes vers vibrants la salle entière tremble,
Les hommes ennemis, pareillement émus,
Frères par le frisson du beau qui les rassemble,
Pleurant les mêmes pleurs, ne se haïssent plus!

Non! car l'enthousiasme a le saint privilége
De rendre au vol des cœurs sa pure liberté,
Comme l'essor croissant des nacelles s'allége
De tout le sable vil qu'elles ont emporté;

Et, sous un même vent d'espérance et d'audace,
Ils sont tous entraînés vers les mêmes hauteurs,
D'où l'immense horizon que l'œil sans voile embrasse
Nivelle et noie en bas l'arène et les lutteurs.

J'aurais voulu parler des deux représentations données par la troupe de la Comédie-Française. La place me manque. Je me contenterai de dire avec tout le monde qu'elles ont été fort belles.

Il y a eu aussi une cérémonie intéressante au village du Petit-Couronne, où l'on est allé visiter en pèlerinage la maison de Pierre Corneille, restaurée par les soins de la municipalité et érigée en musée comme la maison de Shakspeare à Strafford-sur-Avon. On vous y fait voir la dalle de pierre « sur laquelle Corneille posait *sans doute* le pied quand il enfourchait la monture qui devait le conduire à Rouen. » Inclinons-nous devant cette hypothèse.

On a pourtant des renseignements positifs sur l'histoire de la propriété du Petit-Couronne: « Achetée le 7 juin 1608 par Corneille le père, elle échut en héritage à l'auteur du *Cid* dans le cours de l'année 1639, et fut vendue, en 1686, par le fils du poète pour la somme de 5,100 livres. »

Corneille possédait donc, entre autres biens, une maison de cinq mille livres. Voilà un document et un argument de plus pour M. Heulhard. Dans la brochure qu'il vient de publier,[1] cet érudit plein de malice nous prouve, avec toutes pièces en mains, que la prétendue misère de Corneille était une belle et bonne aisance. Le grand homme n'a jamais eu besoin de faire remettre une pièce à son soulier, ou, s'il l'a fait, c'est que, à cette époque, on était ménager de sa chaussure et l'on ne rougissait pas de s'arrêter devant une échoppe pour donner de l'ouvrage à un honnête savetier.

M. Heulhard a fait encore bien d'autres découvertes et il nous les livre à la condition que nous nous rangerons à son avis. Pour ma part, je le voudrais bien; mais, hélas! en ces matières je suis ou ne peut plus sceptique. Est-ce Édouard Fournier qui a raison? Est-ce Heulhard?... Ni l'un ni l'autre ne sauraient me convaincre.

Comment pourrait-on établir exactement la fortune de Pierre Corneille quand on ne peut pas être fixé de nos jours sur les revenus de M. Paul Féval?

L'année dernière, Albert Delpit a plaidé, avec l'ardeur excessive qui est une des faces de son talent, la cause du célèbre romancier voué, disait-on, à une gêne voisine de la misère. D'autres personnes prétendaient au contraire que l'auteur des *Mystères de Londres* et du *Bossu* avait grandement de quoi vivre. Là-dessus un comité s'est réuni, un comité composé d'hommes malins et sages, qui avaient entre les mains les comptes de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques... Et nous ne sommes pas mieux renseignés qu'auparavant!

Voyez donc comme on pourra s'en rapporter aux historiens qui, dans deux cents ans d'ici, viendront dire en s'appuyant sur les chiffres de telle pension servie à Paul Féval: « Il était riche » ou « Il était pauvre! »

MONSIEUR JOSSE.

---

[1] *Pierre Corneille, ses dernières années, sa mort, ses descendants*, par Arthur Heulhard — 1 vol. in-18. J. Rouam.

TABLETTES HISTORIQUES

7 Octobre. — Des dépêches de Hong-Kong annoncent que Tam-Suy et Ke-Lung sont au pouvoir des Français. — On télégraphie de Paris que la foule a envahi la sacristie de l'église de Saint-Nicolas-des-Champs et y a commis des profanations. — Au banquet des économistes, M. Léon Say, qui le présidait, a prononcé un discours anti-protectionniste. — Le *Standard* reçoit de New-York la nouvelle que les Français s'étant opposés à ce que l'on choisît le méridien de Greenwich, la conférence pour le méridien a déclaré ne pouvoir continuer ses travaux. — Une dépêche du Caire envoyée à M. Barrère annonce que M. Herbin, consul français à Kartoum, a été assassiné avec M. Stewart. — Le conseil municipal de Bruxelles a voté dans sa dernière séance un ordre du jour blâmant les manifestations contre la personne du roi, qui doit être en dehors des conflits politiques. — Un cyclon tombé sur les faubourgs de Catane a détruit un grand nombre de maisons et fait beaucoup de victimes.

8 Octobre. — Le comte Herbert de Bismark est arrivé à Paris. Il a eu de fréquents entretiens avec M. Ferry et avec d'autres ministres. Naturellement tout ceci est vivement commenté par la presse et dans les cercles politiques. — Le journal *Il Pensiero* de Nice reçoit de Paris la nouvelle suivante : « Le comité de la défense nationale a terminé ses plans des nouveaux forts pour défendre la ligne sud-est de la France. Nice deviendra une place de guerre très importante. Le projet a été approuvé par le conseil supérieur de la guerre et par l'état-major général. » — On télégraphie de Washington que M. Janssen proposa à la conférence du méridien l'adoption d'un méridien neutre passant par le détroit de Behring ou par une des Açores. La conférence s'est ajournée jusqu'à nouvelle convocation. On mande de Vienne que les souverains de Roumanie sont arrivés hier, en route pour Sigmaringen.

9 Octobre. — On parle beaucoup d'une conférence qui se réunirait à Berlin à la fin de novembre pour résoudre les questions de l'Afrique occidentale. — De Wadi-Halfa on télégraphie que la mort

de Stewart n'est pas chose assurée. — Une dépêche officielle de Hanoï au Gouvernement français confirme la victoire de Lochnan. Les pertes des Chinois sont considérables. — On mande de Tien-Tsin que le Gouvernement chinois concentre à Pékin de nombreuses troupes régulières. — A Superga, dans un banquet offert par le maire de Turin, et à Turin dans une réunion de la société pour l'encouragement des industries nationales, le ministre Genala promet au nom du Gouvernement que, pour la construction des nouveaux chemins de fer italiens, toutes les préférences seront accordées aux industries du pays.

10 Octobre. — On annonce que le Gouvernement italien accepte la proposition de Sir W. Gull, concernant des études collectives internationales sur les épidémies. On constituerait une Commission sanitaire internationale permanente, et chaque Gouvernement nommerait ses délégués. — Le comte Herbert de Bismark quitte Paris pour se rendre à la Haye accrédité auprès du roi de la Hollande. Les journaux officieux du Gouvernement prussien déclarent que les bruits sur des changements dans le personnel des ambassades n'ont aucun fondement. — Le sculpteur Weber de Prague se charge d'exécuter le monument au peintre Mackart que l'on érigera à Vienne.

11 Octobre. — On mande de la Chine qu'un brillant combat a eu lieu à Losch-Nan; les Chinois ont été délogés et ont échoué des pertes considérables. — Les expériences pour la transmission de la lumière électrique entre Turin et Lanzo ont parfaitement réussi. — A Washington a lieu la conférence pour le choix du méridien international; les délégués de l'Amérique se déclarent pour le méridien de Greenwich. — Le commandant de la station navale de l'Australie reçoit l'ordre de se rendre à la Nouvelle-Guinée pour y proclamer le protectorat de l'Angleterre.

12 Octobre. — On démentit de Paris la construction de nouvelles fortifications à Nice. Il s'agirait seulement de transporter à Nice la direction de l'artillerie qui se trouve actuellement à Bastia. Cependant les travaux de fortification se continuent. — On mande de Québec que deux explosions, apparemment de dynamite, ont eu lieu au nouveau palais du parlement. — A Rangoon, en suite des massacres de Mandalay, se réunit un *meeting* de huit mille personnes demandant l'annexion de la Birmanie aux possessions anglaises ou la déchéance du roi. — Au port de Kiel se trouvent prêts les quatre navires destinés à l'expédition allemande en Afrique; le voyageur Rohlf s'embarque sur la *Gueisenau*.

13 Octobre. — On mande du Madagascar que les habitants se préparent à repousser les Français, s'ils marchent sur Tamatava. — Une lettre du Khédive à Nubar-Pacha déclare que le Gouvernement égyptien dédommagera entièrement le ministre des finances et les fonctionnaires du ministère, dans le cas que les tribunaux internationaux saisiraient leurs biens. — D'après une dépêche de Shanghaï

parvenue au *Times*, une émeute aurait eu lieu à Wenchow. Les maisons des étrangers, propriété, en grande partie, des missionnaires, et les archives de la douane auraient été incendiées.

14 Octobre. — Le *Journal Officiel* annonce la nomination de M. Rouvier, nouveau ministre du commerce de la république. — A Rouen ont lieu des fêtes brillantes pour le second centenaire de Corneille ; M. Boissier de l'Académie française prononce un discours comparant Corneille avec ses contemporains. — Les dépêches du moudir de Dongola confirment le massacre des Européens qui accompagnaient M. Stewart. — On mande de Hanoï au *Times* que deux attaques des Français à Tam-Suy ont été repoussées par les Chinois et ont échoué avec des pertes sensibles pour les Français. — A la Chambre des députés à Paris, Peyron demande un crédit de onze millions pour le Tonkin. — Le *Livre jaune* vient d'être publié et constate l'accord complet de la France avec l'Allemagne sur la politique coloniale et spécialement sur les affaires du Congo et de l'Afrique occidentale.

15 Octobre. — On mande de Montréal au *Daily News* que la population est alarmée à cause du bruit qui court que l'on va faire sauter en l'air par la dynamite tous les établissements publics de la ville. — L'Angleterre refuse provisoirement de prendre part à la conférence de Berlin sur les affaires du Congo. — On mande de la Chine que le colonel Donnier, après un combat où les Chinois auraient perdu 3,000 hommes de leur meilleure troupe, s'est emparé des hauteurs qui dominent la forteresse de Chu. — On annonce l'expulsion de Buenos-Aires du délégué apostolique.

16 Octobre. — Vient d'avoir lieu à Paris un grand concert au théâtre italien au bénéfice des victimes du choléra. La recette a été de 25,000 francs. — Les Anglais occupent définitivement Berber dans le golfe d'Aden. — Le *Standard* annonce qu'à Hong-Kong les Européens ont été assaillis par une foule de Chinois. — A la Chambre des deputés de Budapest, Tisza constate les avantages que l'Autriche-Hongrie a lieu d'espérer par l'alliance des trois empereurs.

17 Octobre. — On annonce de Berlin l'expulsion du socialiste Conrad, qui avait une grande influence sur les ouvriers de la ville. — On mande de Saint-Pétersbourg que Vanowski quittera le ministère de la guerre et que Gourko le remplacera. — Une dépêche du même jour annonce cependant le départ de Gourko pour Varsovie. — Sous l'échafaudage de la tribune, aux courses de Houghton, on a découvert une boîte de dynamite. Grande émotion dans le public. — On annonce de Fu-Tcheu un succès des Français à Tam-Suy. Les Chinois auraient perdu dans cette rencontre 3,000 hommes.

18 Octobre. — Le choléra éclate à Salerno. — Une dépêche de Hanoï annonce que l'armée chinoise s'enfuit vers les montagnes, ayant subi des pertes énormes, et abandonné ses morts et blessés et ses provisions. — Le duc de Brunswick est mort. — On annonce la

nomination de M. Schouvaloff au gouvernement de la Pologne. — A Brunswick le conseil de régence annonce la convocation de l'assemblée. A Berlin on attend la décision du duc de Cumberland qui pourra accepter la principauté, à la condition de reconnaître la constitution de l'empire allemand ; la principauté de Oels, en Silésie, reviendra à la Prusse.

19 Octobre. — La mission allemande arrivée à Téhéran reçoit l'hospitalité du Schah dans son propre palais. — La police prend de grandes précautions pour maintenir l'ordre à l'occasion des élections qui ont lieu en Belgique. Les libéraux triomphent à Bruxelles. — Une explosion a lieu à Saint-Étienne à la caserne de la gendarmerie. Neuf personnes sont arrêtées. — On démentit la victoire des Français à Tam-Suy.

20 Octobre. — On signale des désordres à Bruxelles, à Anverse et dans quelques autres villes de la Belgique. — Les journaux libéraux de la Belgique déclarent unanimement la nécessité de dissoudre la Chambre et de renvoyer le ministère. — Tisza présente à la Chambre des députés de Budapest le projet de loi pour la réforme de la Chambre des magnats. — Ce même ministre prononce à la Chambre des députés de Budapest un discours énergique contre l'anti-sémitisme. — Le *Figaro* annonce que le général Brière de l'Isle qui commande au Tonkin demande un renfort de 10,000 hommes. — L'emprunt de trois millions de dollars que la Chine voulait faire n'a pas réussi. On pense que le manque d'argent obligera la Chine à demander la paix. — Une attaque des Chinois à Tuyenquan a été repoussée par les Français.

21 Octobre. — Une dépêche du Caire annonce que le projet de lord Northbrook de supprimer l'armée égyptienne a été repoussé; le Gouvernement égyptien consentirait seulement à réduire son armée à 3,000 hommes. — Le bloc des côtes de l'île Formosa est officiellement déclaré.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

— CAMILLO ANTONA-TRAVERSI, *Ugo Foscolo nella famiglia*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — ENRICO HEINE, *Canzoniere tradotto da Bernardino Zendrini*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — LUIGI D'HENGARD, *Poesie*, Livorno, S. Vigo, 1884. — CARLO CARAFA DI NOIA, *Visione*, poesia estratta dal *Pittagora*, periodico letterario di Napoli. — ATTILIO PORTIOLI, *Le corporazioni artiere e l'archivio della Camera di commercio di Mantova*, Mantova, Eredi Segna, 1884. — A. DE NINO, *Briciole letterarie*, Lanciano, R. Carabba, 1884. — S. FRIGIERI, *Il Gran Mirandolano*, Mirandola, Gaetano Casarelli, 1884. — N. FORNELLI, *Educazione moderna*, Torino, Camilla e Bertolero, 1884. — GIUSEPPE GIANNUZZI, *Orazio e il mio secolo*, Napoli, Stabilimento tipografico tornese, 1884. — CARLO LEARDI, *Saggio postumo sui tempi della pronunzia italiana*, Firenze, Le Monnier, 1884. — P. PAVESIO, *Critici ed editori delle opere di Ugo Foscolo*, Roma, *L'Opinione*, 1884. — Dott. Cav. AMILCARE SANGALLI, *Relazione intorno all'opera del prof. cav. L. Gelmest*, Milano, Stab. Civelli, 1884. — LUDOVICO BIASI, *I lavori d'ingrandimento di Firenze capitale*, Firenze, Rassegna nazionale, 1884. — SALVATORE FARINA, *Caporal Silvestro, Storia semplice*, Milano, A. Brigola e C. 1884. — Bozza di una bibliografia degli scritti stampati da Cesare Cantù, Torino Stamperia Reale di G. B. Paravia e C. 1884. — *Indici del primo decennio (1874-1883) dell'archivio storico lombardo*, Milano, Fratelli Dumolard, 1884. — PIETRO ORSI, *Un libellista del Secolo XI (Brunone vescovo d'Alba)*, Roma, Fratelli Bocca, 1884.

ALLEMAGNE.

AUGUSTE TREFORT, *Reden und Studien*, Leipzig, Verlag von Bernhard Childe, 1884.

ANGLETERRE.

ROBERT FLINT, *Vico*, London, William Blackwood and sons, 1884. — R. N. CUST, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner & Co, 1884. — R. G. BHANDARKAR M. A., *Report on the Seark for Sanskrit ms. in the Bombay presidency during the year 1882-83*, Bombay, Printed at the government central press, 1884.

ARGENTINA.

ALBERTO NAVARRO, *Inicio critico del Diccionario filologico comparado de la lengua Castellana*, Buenos Aires, Imprenta de Martin Bieduna, 1884.

BRÉSIL.

MELLO MORAEL fils, *Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1884.

SUISSE.

THÉOPHILE DUFOR, *Giordano Bruno à Genève*, documents inédits, Genève, Imprimerie Schuchardt, 1884.

PORTUGAL.

J. P. OLIVEIRA MARTINS, *Taboas de Chronologia e Geografia historica*, Lisboa, Livraria Bertrand, 1884.

ANNONCES DE LA REVUE.

Avec la livraison du 25 juin est ouvert un nouvel abonnement de trois mois et de six mois à la *Revue Internationale*.

On prie vivement messieurs les abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte avec l'Administration de vouloir se mettre en règle, pour ne pas provoquer des réclamations inutiles et pénibles.

On demande la 7me et la 8me livraison de la *Revue Internationale;* les personnes qui, ayant pris l'abonnement pour les premiers six mois et dédit leur abonnement, seraient disposées à les céder à l'Administration de la *Revue*, en recevront immédiatement le montant.

Gius. PELLAS, Editore

L'AVVENIRE DEL VINO ITALIANO E DEL VINO TOSCANO

Metodo più atto e più pronto a creare il vino a tipo uniforme e costante e mezzo di ridurre molti vini italiani a tipo di vino toscano

, PER IL PROF.

ENRICO VANNUCCINI

Un vol. in 16° — Prezzo **L. 1.** — Dirigere le domande allo Stabilimento G. Pellas Via Jacopo da Diacceto, 10 Firenze.

Livraison du 25 Octobre 1884

SOMMAIRE:

PROMENADE A HONG-KONG ET A CANTON, (Mme **Lydie Paschkoff**).

JEAN DE COURTEIL, (XII, XIII, XIV, XV, XVI), roman, fin, (**F. Antony**).

LA HONGRIE DANS SES RELATIONS INTERNATIONALES, (**Charles Keleti,** membre de l'Académie).

A PROPOS DE MACBETH, fragments d'études shakspeariennes, (**Jane Brown**).

A TRAVERS LES ROMANS, (**Thomas Emery**).

FEUILLETS DÉTACHÉS D'UN JOURNAL DE CRIMÉE, suite et fin, (**Alexandre de Saint-Pierre**).

CORRESPONDANCES: Lettre de Londres, (*Eug. Oswald*).

MISCELLANÉES: *Littérature ancienne de l'Amérique. — Les langues parlées dans l'Inde. — Matteo Schilizzi. — Les fêtes de Rouen.*

TABLETTES HISTORIQUES.

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons un essai historique du savant secrétaire de l'Académie des Sciences de Budapest, monseigneur Fraknoï, intitulé: *Un diplomate italien en Hongrie*, — les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXme siècle*, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasi, — un *Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — une étude historique de M. le Dr Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède, — *Une page d'histoire contemporaine*, par le baron A. Manno, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markévitch, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, — *Mioun*, nouvelle provençale, par M. De Ginoux, — *Herbert Spencer*, par M. Émile Sigogne, — *Naoumi*, nouvelle tirée de la vie des Juifs de Belgrade, par Haïm Davitcho, — *Les trois paroles divines*, par le comte Léon Tolstoï, — *Tania*, par M. B. Markévitch, — *Les Naufragés*, par M. le Duc de Dino, — *Rebecca*, par Mme la baronne Hélène de Beniczky, — *La Princesse Marie-Antoinette de Toscane*, par M. J. de Fastenrath, — *Francine*, par M. Ed. Grenier, etc.

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année

TOME QUATRIÈME — IVme LIVRAISON

10 Novembre 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 20A*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg; pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici à Montévidéo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez à Bogotà.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

HENRY DE LA GARDE, *Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII*, Paris. E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — R. CUST, *Les langues de l'Afrique*, traduction de l'anglais par Mh. de Milloué, Paris, E. Leroux, 1884. — FORSAN, *Les incertitudes de Livia*, Paris, P. Ollendorff, 1884. — PAUL DE RÉMUSAT, *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la restauration*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — ***, *L'Impératrice Wanda*, Paris, Calmann Levy, 1884. — RICHARD WAGNER, *Souvenirs traduits de l'allemand par C. Bénoit*, Paris, G. Charpentier, 1884. — *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — MARIO PROTH, *Depuis 89*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — RICHARD LESCLIDE, *Le dernier Scapin*, Paris, Charavay frères, 1884. — LÉON BARRACAND, *Hilaire Gervais, histoire d'un enfant*, Paris, Charavay frères, 1884. — XAVIER MARMIER, *Le succès par la persévérance, douze histoires et un conte*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ÉMILE ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — G. B. CHESLAY, *La Convention et son œuvre*, Paris, Charavay frères, 1884. — CHARLES BUET, *Les coups d'épée de M. de Puplinge*, Paris, Victor Palmé, 1884. — THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et camées*, Paris, petite bibliothèque Charpentier, 1884. — GEORGE SAND, *Correspondance*, tome VIme, Paris, Calmann Lévy, 1884. — MADAME ADAM (Juliette Lamber), *La Patrie hongroise*, souvenirs personnels, Paris, *Nouvelle Revue*, 1884. — *Le blason libre de la France*, Paris, Maisonneuve et Cie, editeurs, 1884. — EUGÈNE CHAVETTE, *Saucisson à pattes*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884. — Comte LÉON TOLSTOI, *La guerre et la paix*, roman historique, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ARSÈNE HOUSSAYE, *Histoire du 41me fauteuil de l'Académie française*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — TULLO MASSARANI, *Charles Blanc et son œuvre*, Paris, J. Rothschild, 1884. — EUGÈNE FORGUES, *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*, tome troisième, 1815-1830, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — PHILIPPE DARYL, *Syn Meltroë, mœurs berlinoises*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1884. — PHILIPPE DARYL, *Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1884. — Les grands écrivains de la France: *J. de la Fontaine*. Tome II, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884.

ITALIE.

G. ZANELLA, *Paralleli letterari, studi*, Verona. H. F. Münster, 1855. — ITALO PIZZI, *Bizeno*, dramma lirico in quattro atti, Ancona, A. G. Morelli, 1884. — F. A. PULLÉ, *Della letteratura dei Gaima e di alcune fonti indiane dei novellieri occidentali*, Venezia, Tipografia Antonelli, 1884. — A. BERTOLOTTI, *Artisti subalpini in Roma, nei Secoli XV, XVI, e XVII*, Mantova, Mondovi, 1884. — M. AMARI, *Estratti del Tarîh Mansûri*, Palermo, Statuto 1884. — ANTONIO MANNO e VINCENZIO PROMIS, *Prefazione alla bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*, Torino, P. Paravia, 1884. — Cap. Cav. G. PETRICCIOLI, *D'oggi in domani*, Canto, Firenze, Stamperia Ademollo, 1884. — RASTRELMONTI CARLO MAURIZIO, *Aggiunta alla teoria dell'istruzione educativa*, Lipsia, B. G. Trübner, 1884. — RECHEMBERG CARLO MAURIZIO, *Tirocinio dello studente italiano in grammatica e letteratura tedesca*, Torino, G. B. Paravia, 1884. — CARLO BENI, *Di alcune maniere di scrittura usate dagli Aztechi*, Firenze, Arte della stampa, 1884. — GIULIA DE LA COUDRAY, *Il Proscritto*, commedia in un atto, Firenze, Tip. degli Orfanelli, 1884. — F. A. Dr BOCCHI, *Trattato geografico, economico comparativo per servire alla storia dell'antica Adria*, Adria, eredi Guarnieri, 1884. — G. GAVAZZI SPECH, *Il conte Cristoforo Sola, commemorazione*, Milano, Pompeo Dumolard, 1884. — RAFFAELE TARANTELLI, *Fiori e Spine*, Chieti, G. Ricci, 1884. — LUIGI D'AURIA, *Scritti storici ed economici*, Napoli Francesco Mormile, 1884. — *Istruzioni popolari sul modo di preservarsi dal colera*, Firenze, G. Civelli. — MARIANO MANTERO, *Gli ordinamenti monetari*, Palermo, Fratelli Puglisi, 1884. — DOMENICO CARUTTI, *Il conte Umberto I (Biancamano) e il Re Ardoino, ricerche e documenti*, Roma, E. Loescher e C., 1884. — CIMBRO, *I partiti*, Torino, Roux e Favale, 1884. — GIOVANNI FALDELLA, *Una serenata ai morti*, Roma, E. Perino, 1884. — SANTI GIUFFRIDA, *La questione sociale e l'educazione*, Catania, G. Galatola, 1884. — C. V. GIUSTI, *Favoritismo comparato, Lettera a S. E. il Guardasigilli*, Roma, Tipografia popolare, 1884. — Conte REGINALDO ANSIDEI, *Tributo funebre*, Perugia, Vincenzo Santucci, 1884. — ADOLFO MABELLINI, *Saggio sulle due edizioni dei Promessi Sposi* (1825-1840). *Le letture di famiglia*, Firenze. 1884. — AURELIO GOTTI, *Commemorazione di Giovanni Prati*, Firenze, *Rassegna Nazionale*, 1884. — PAOLO MANTEGAZZA, *India*, Vol. II, Milano, Fratelli Treves editori, 1884.

HC724 1881

L'ÉPÉE

I.

Puisque le sort des batailles ne se décide plus par l'épée, pourquoi, demandent quelques-uns, continue-t-on à donner à l'épée une si grande importance ?

Il est vrai que cette arme n'a plus aucune prépondérance dans les guerres internationales, mais c'est elle qui décide le plus souvent des combats corps à corps ; et ces combats ne sont ni rares, ni chose insignifiante. Elle compte, non seulement dans un duel suivant les règles, directement lorsqu'on choisit cette arme, ou indirectement lorsqu'elle est remplacée par une autre arme blanche quelconque, mais aussi dans toutes les luttes éventuelles d'estoc, c'est-à-dire au couteau de chasse, au couteau ordinaire, à la canne-épée, au bâton ferré en pointe, et autres armes semblables. Il est hors de doute que la supériorité de celui qui possède la science et la pratique de l'épée constitue un avantage considérable dans tout conflit armé où toutes les autres conditions se trouvent balancées.

Cette considération n'est point à dédaigner. Elle a même une importance pratique, soit parce que le duel, tout illégal qu'il puisse être, n'en reste pas moins une institution fort viable encore; soit parce que, même en acceptant l'hypothèse absolument improbable que le jugement et les mœurs puissent quelque jour repousser cet usage, les différends de toute sorte ne disparaîtraient pas pour cela, les luttes non plus, et, qui sait, peut-

être même les verrait-on croître en nombre et en sauvagerie. Cette inhumaine nécessité est malheureusement une nécessité humaine.

Déjà donc, l'on peut établir que l'épée représente une valeur réelle, soit qu'on l'envisage en elle-même comme arme, soit qu'on y cherche la source première de toutes les règles efficaces du combat par d'autres armes, soit enfin qu'on lui accorde le titre mérité d'instituteur rationnel et pratique de toutes les habiletés, de toutes les adresses, de toutes les finesses de l'attaque et de la défense. L'épée constitue donc la véritable synthèse dans l'art de se faire valoir. Or, individuellement parlant, valoir c'est pouvoir, toujours et beaucoup plus que le simple vouloir ; et, à un point de vue plus général, personne ne s'avisera de contester la vérité axiomatique qui affirme que la valeur individuelle est le premier facteur de la valeur collective.

Les Grecs et les Romains furent, comme peuple, une valeur, une force, une puissance, parce que les individus représentaient séparément une puissance, une force, une valeur. A cette époque le champ de Mars se rapprochait beaucoup plus de nos salles d'armes, que de nos champs de manœuvres. [1] Alors, la guerre guerroyée enseignait le métier beaucoup plus que l'exercice; c'était la bataille qui fondait les unités dans le tout de l'action tactique la plus brève, c'est-à-dire dans le mouvement strictement nécessaire pour porter la somme des forces sur les points décisifs du contact avec l'ennemi. La mêlée, quelque générale et compacte qu'elle devînt, n'était autre chose que la somme de nombreux combats plus ou moins individuels. Alors, un soldat complet, parfait, devait être aussi habile dans l'escrime que dans la gymnastique militaire. Aujourd'hui, soldat ne veut pas dire absolument tout cela. Il le faudrait cependant; et il n'est point difficile de le prouver.

Voici, par exemple, un officier, mettons américain, chargé de

---

[1] Végèce : Chez les Romains, les maîtres d'armes, *doctores armorum*, étaient aussi appelés *campigeni*. Ici la philologie dit tout. Ils ne créaient point le soldat seulement, mais le camp. C'était à la garde des *campigeni*, réputés les plus forts et les plus habiles parmi les soldats, qu'on confiait les aigles. Ils occupaient un grade plus élevé dans la hiérarchie militaire et portaient des signes distinctifs qui les faisaient appeler encore *antesignani*.

faire des enrôlements à la veille d'une campagne. Il entre dans un gymnase où, par bonheur, son appel est favorablement accueilli par à peu près trois cents jeunes gens. Voilà son bataillon tout fait, prêt à l'instant même pour la parade, prêt en deux semaines de temps pour la campagne. En attendant il n'a qu'à les disposer sur 15 files de 20 hommes chacune, musique en tête, et à donner le commandement de « marche. » Si la musique est vive et militairement accentuée, ce bataillon de jeunes vétérans aura un aspect aussi martial que possible. Les patriotes de Marathon et de Mantinée n'étaient soldats que par occasion; mais ils n'en valaient pas moins pour cela, étant tous exercés, tous habiles dans la gymnastique et l'escrime, qu'ils cultivaient par goût naturel, par principe d'éducation et par devoir de profession. Recrues pour le service, dans l'art ils étaient des vétérans. Mais laissons de côté les Grecs, peuples menus, divisés, et bientôt corrompus et corrupteurs; prenons plutôt à partie le plus grand fait militaire de tous les temps, l'époque romaine.

Quoique chez les Romains le commandement des armées fût exercé par des chefs élus, c'est-à-dire éventuels, et souvent aussi habiles politiques que pouvaient l'être les Américains de la guerre de sécession, le caractère le plus saillant de cette époque, celui qui domine tout, influe sur tout, c'est toujours le cachet d'un militarisme intense et puissant. On ne peut expliquer cette intensité et cette puissance que par les deux faits suivants: la force organique et impérative de la patrie, et la vigueur indomptable, accorte et toujours en haleine des individus. *Nunquam pausam exercitii faciunt.*

Jamais de pause, à aucun âge, dans aucune condition. Pompée, âgé de 62 ans, continuait à s'escrimer d'estoc et de taille contre le poteau; il ne cessait de plastronner, comme on dit de nos jours, en langage de salle d'armes. [1]

---

[1] Rossaroll dans sa remarquable préface fait observer en outre que l'instruction militaire était donnée sous la direction d'un centurion habile dans les armes. Le maître d'armes en chef était donc quelque chose comme un capitaine ou un major.

Aux beaux jours de la république les maîtres d'armes des simples citoyens étaient aussi des vétérans, ainsi que le voulait la coutume et un décret du Sénat.

Aulus Hirtius raconte comme quoi César lui-même ne dédaignait point de donner de véritables leçons d'escrime à ses légionnaires.

A Pharsale, avant d'engager la bataille, il leur répéta plusieurs fois ce précepte: *Miles faciem feri!* — c'est-à-dire: tirez vos coups en haut, et frappez à la figure.

La *gladiatura rudiaria*, plus athlétique que notre escrime, lui ressemblait de tous points. Les Romains, trapus, rablés, étaient agiles par la puissance et l'exubérance des muscles, plutôt que par la mobilité ou l'excitabilité des nerfs. Ils naissaient athlètes, et l'exercice doublait ce que leur octroyait la nature. Le type du *miles romanus* différait de celui du *gladiator* psychologiquement et socialement, mais non physiquement. Le soldat avait un esprit, des mœurs, des objectifs autres que ceux du gladiateur, mais les formes extérieures, les mouvements, les allures étaient les mêmes. Il y avait entre eux une différence infiniment moins saisissable qu'entre un prévôt d'armes et un athlète de notre époque, qui sont souvent la négation l'un de l'autre. Car il est fort rare, par exemple, que dans une salle d'armes on entende le maître dire à l'élève: « Poussez fort! » Il lui dira, tout au plus: « Soyez plus prompt, plus décidé! » c'est-à-dire, faites en sorte que la détente soit rapide, nette, vibrée comme celle d'un arc. Cela est aussi de la force, mais de la force traduite en vitesse.

Il faut toutefois noter que si la différence est sans comparaison plus grande de nos jours qu'à cette époque, elle ne résulte pas de ce que le maniement des armes fût anciennement chose essentiellement musculaire, tandis que de nos jours il ne serait que rationnel. Loin de là; car alors, comme aujourd'hui, il fallait étudier et l'on étudiait le jeu des armes aussi bien par la théorie fondée sur la raison, que pratiquement par l'exercice.

La phrase de Végèce: *Meditanti et tractanti arma*,[1] est pleine de significations, même scientifiques.

Meditari voulait dire alors réfléchir, considérer, tout comme après dans nos langues latines, tout comme plusieurs siècles

---

[1] Définitions d'AQUINO, *Lexicon militare* — FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, etc.

auparavant dans la langue grecque. Il y avait donc nécessité de méditer sur les armes, avant d'apprendre à s'en servir. Nous verrons d'ailleurs techniquement tout ceci, lorsque nous en serons à parler des escrimes médiévales, dérivées de l'escrime romaine.

Cet argument n'est pas accepté par Jouffroi Steinnevechius qui traduit *meditari* simplement par s'exercer, s'appuyant en cela sur quelques autres passages de Végèce même.

Il est toutefois certain que les Romains prisaient fort et honoraient, comme un puissant élément de succès, la valeur scientifique, l'art gymnastico-militaire. Ils avaient préposé à l'art de la guerre trois divinités : Mars, Minerve et Bellone. Il nous semble de toute évidence que Minerve n'aurait rien eu à voir là-dedans, si ce n'eût été qu'une affaire de muscles ; de même que Mars et Bellone auraient été de trop, s'il n'eût fallu se servir que du raisonnement.

II.

L'escrime romaine, néanmoins, reposait essentiellement sur l'audace et sur la force musculaire. *Vir a vi.* Le *doctor armorum* mesurait la valeur de ses soldats suivant les trois aspects d'une même épreuve ; c'est-à-dire par l'intensité, la fréquence et la plus ou moins longue succession des coups, aspects qui répondaient aux trois *maximum* de la force, de la vitesse et de la puissance résistante. A cette époque, le temps et la direction, les plus grands problèmes de l'escrime moderne, étaient, à peu de chose près, résolus en raison des dimensions de l'arme. Avec une épée dépassant à peine deux empans de longueur,[1] la lame était toute entière un *double-fort*, et chaque déviation du fer de l'adversaire assurait un *temps* et un coup droit qui portait toujours. Le problème était donc de fendre ou de transpercer à travers

[1] « Gladio Hispaniensi (palmi, sive duodecim digitorum mensum non excedit).... de truncata corpora, brachiis abscissis, ac tota cervico dejecta, divisa a corpora capita, patentiaque viscera, etc. » (LIVIUS, I, Dec. 4).

les armes défensives, ou tout au moins de frapper assez fort pour pouvoir renverser ou étourdir l'ennemi.

C'est dans Tite-Live qu'il faut lire la description incomparablement vivace et coloriée de ces hauts faits et prouesses, pour comprendre comment ces guerriers taureaux pouvaient frapper si fort et si dru.[1]

Plus tard, les *lanistæ* brillaient autant que les *armi doctores ;* en général on appelait *lanistæ* les maîtres d'armes et même les entrepreneurs des spectacles de gladiateurs. Dans ces combats sanglants, dans la lutte cruelle, à outrance, dans ce jeu saturnin plutôt que martial, ces *impresari* d'alors ne présentaient pas seulement des couples d'esclaves, prisonniers de guerre ou condamnés à mort (*gladiatores coacti*), mais aussi des hommes libres, des *cives romani*, et même des *equites*, véritables volontaires du cirque et amateurs de combats à mort.

Les gladiateurs libres se produisaient devant le public, les uns en vue d'un gain considérable, — *venalem sanguinem habent*, disait Tite-Live, — d'autres par la soif malsaine, indomptable d'émotions et de prestige — *inducti mala libidine pugnandi*, — et parfois aussi tout simplement par goût, par suggestion d'instincts dépravés et d'une originalité cynique.

Combien d'oisifs, exclame Tertullien, ne sont poussés dans l'arène que par cela ! *Quot otiosos adfectatio armorum ad gladium locat !* — Qu'on note le *locat.* — Ils auraient fait des soldats hardis et forts dans les camps, dit Sénèque, et les voilà des saltimbanques dans le cirque : *Maxime idoneum castris in ludum coniiciunt.*

Les cicatrices, même du cirque, constituaient un titre de gloire dont on était aussi friand qu'orgueilleux, et un attrait puissant et fier. Tertullien l'affirme avec une indignation chrétienne : C'est par bravade, dit-il, que ces insensés affrontent les fauves, et promènent ensuite comme une parure les coups de dents et les coups de griffes : *Morsibus et cicatricibus formosiores sibi videntur.* Mais il n'y avait pas qu'eux à penser que les balafres étaient un attrait de plus ; les femmes adoraient tout simplement ces balafrés. Cela se comprend, d'ailleurs, car la beauté a toujours été attirée par la force et par l'audace ; ce qui

[1] Livre Ier, chap. XX.

n'est d'aucune façon un tort. Du reste, les jeux du cirque étaient généralement et hautement appréciés, et tenaient lieu d'émotions militaires.

Aussi, le *lanista* était-il tenu en grande estime. Probablement il dut tirer les préceptes de son art ainsi que son nom du sous-officier instructeur. Il suffit de s'arrêter un moment sur l'étymologie du vocable pour conclure affermativement.

Lanista signifie maître de l'*ars laniandi*. Le verbe *laniare* correspond au verbe italien *dilaniare*, déchirer, mettre en pièces, mot inapplicable au duel, au combat d'homme à homme, mais servant admirablement à exprimer l'action d'une mêlée générale, c'est-à-dire la bataille. Personne, croyons-nous, n'aura jamais entendu dire : « Dans le duel d'hier, telle personne a été mise en pièces. » Tout au plus pourra-t-on raconter qu'un des adversaires a été tué. Nous ne voulons point avancer par là que ce ne soit pas suffisant; nous voulons seulement noter que l'on ne peut dépasser ce résultat. Le duel a toujours une mesure, la bataille presque jamais. Ici vraiment il peut arriver qu'un corps soit coupé en pièces. La chose arrive fréquemment, et on la trouve enregistrée dans bien des pages d'histoire. Il est donc naturel, il est logique que l'*ars laniandi* et le nom de *lanista*, maître de cet art, aient eu une origine militaire et ne soient pas nés avec la mode des gladiateurs. Le *lanista militaire* passa comme de raison à cette seconde carrière libre, séduit par l'appât de gains immenses et par la célébrité non moins grande qu'octroyait le cirque.

Évidemment, cette seconde période n'avait pas encore commencé, et le *doctor armorum* n'avait d'autre objectif et d'autre ambition que de rendre le soldat *impetu fortior scientiaque cautior* lorsque le consul Rutilius traitait en amis ces maîtres instructeurs, et les conviait à sa table dans sa propre maison. Ce fut lui qui décréta que l'escrime ne devait être enseignée que par les vétérans.

Parallèlement à celle du cirque, une autre école d'escrime, une sorte de *gladiatura rudiaria* surgissait à Rome. C'était une nécessité des temps nouveaux.

Les corps et les âmes déclinant rapidement sur la pente de la mollesse, il fallait modifier le jeu. L'escrime légionnaire, rude

et forte, moyen et exercice de guerre, n'était plus le fait de la jeunesse efféminée et corrompue. On dut trouver autre chose en rapport avec des corps énervés d'éphèbes déchus : il fallut fabriquer des armes plus légères, donner de la grâce aux mouvements, mettre de la coquetterie dans la plastique et dans l'action. On n'a qu'à lire le panégyrique de Trajan pour voir combien Pline déplorait cette déchéance de l'ancienne escrime romaine ; un exercice de forts qui prenait désormais des attitudes de danse et devenait grecquement obscène.

Il y eut donc alors deux écoles opposées : l'école cruelle du combat et l'école efféminée de la mignardise. La première, celle du *lanista*, féline et incorrecte jusqu'à la brutalité, perfide jusqu'à l'assassinat, se borna désormais à la préparation pour le cirque. L'autre, conventionnelle, s'inspirant des fins et des goûts du gynécée, n'eut plus pour maître le vétéran légionnaire ou le gladiateur orné du glorieux *lemniscus*. Ce fut au *græculus* qu'échut cet honneur ; à ce factotum bien connu par son esprit délié et subtil, et plus encore par sa corruption d' *hèlaïros*, habilement dissimulée sous le vernis grec le plus exquis. Ce marchand de toutes les faveurs, ce Figaro de l'épée était largement payé, choyé, recherché, de ci et de là, partout et par tous. Il ne cédait en rien au Figaro moderne, et savait en toute circonstance tirer amplement profit de sa greco-latinité.

. . . . . *Si cœlum jusseris*
Ibit.

Entre ces deux dégénérescences de la saine et belle escrime militaire, celle du *lanista* était encore la moins mauvaise. Bien que sauvage, elle représentait une valeur qu'elle enseignait, et qui donna plus d'un Spartacus. Tandis que des salles où professait le *græculus* ne sortaient que des cinèdes, honte et faiblesse de l'empire.

Mais un beau jour les cirques croulèrent et les salles furent désertées ; toute source de gain fut tarie pour le *lanista* comme pour le *græculus ;* les deux métiers et les deux écoles cessèrent. Tant bien que mal une milice restait encore, et, par conséquent, tant bien que mal l'ancienne escrime *rudiaria* survivait.

III.

Ce fut cette escrime, transformée suivant les temps, que deux faits devaient relever et mettre de nouveau en grand honneur: le *duel judiciaire* et la *chevalerie*.

Y a-t-il un lien quelconque entre ces deux faits ? Ils partent, sans contredit, l'un et l'autre d'une idée ou mieux d'un principe commun, le théisme; mais voilà tout. C'est, selon nous, dépasser la mesure que d'attribuer le mérite ou donner la responsabilité de ces faits au christianisme. Le christianisme hérita de ces us et coutumes plus qu'il ne les créa ; les causes et les exemples de la chevalerie remontant aux origines des peuples, et aux demi-dieux de tous les pays.

Hercule et Thésée sont de véritables chevaliers ; ils le sont autant que Tristan, Buovo, Giron, Guerrin et Lohengrin. Fables et symbolismes à part, le moyen-âge aussi, marquant un laps de temps écoulé entre deux civilisations, peut être considéré comme une seconde période préhistorique ayant des affinités nombreuses avec la première. Les héros de l'une et de l'autre ont en commun cette soif d'aventures qui ne représente pas uniquement la foi dans la valeur individuelle. Héros païens et héros chrétiens sont convaincus de ne pas être seuls lorsqu'ils combattent pour une digne cause. Les premiers ont des objectifs larges de sûreté sociale ou d'informations géographiques et commerciales; aussi sont-ils tout d'abord des argonautes, ce qui ne les empêche pas de démolir les obstacles, de détourner le cours des fleuves, tout comme d'exterminer les tyrans et les monstres. Les seconds, avec un principe théistique déterminé par des dogmes et des légendes, ont des vues plus étroites, ils courent les grands chemins à la chasse des rencontres fortuites et des cas isolés, ils prennent la défense du bon droit, et sont grands chercheurs d'aventures de tout genre ; mais la base, ou du moins la source idéale de la valeur, reste constamment la même: c'est l'altruisme armé et toujours prêt à tout.

Les chevaliers de la première période préhistorique sont animés par une idée grandiose: celle de la justice, de la sûreté sociale, du pouvoir suprême vengeur du mal et solidaire avec le

bien. Ceux de la seconde, héros romantiques, obéissaient à une loi concrète : la religion, et à une aspiration vague : l'amour.

Les uns et les autres eurent un point en commun : la chevalerie; avec une nuance toutefois, car les uns étaient plus fermes dans la justice, et les autres plus souples dans la galanterie.

Le duel judiciaire descend en droite ligne du principe qui accorde à la divinité la puissance infinie, l'ingérence sans limites, la présence constante et universellement répandue; c'est-à-dire qu'il provient de la croyance à une étrange intervention divine, à une immixtion absurdement obligatoire de la divinité en faveur de la vérité et de la justice.

Mais ceci non plus, il faut le répéter, n'est d'origine chrétienne; ce principe ou mieux cette croyance est antérieure au christianisme, elle est bien plus générique, elle est tout simplement théistique. Les anciens Germains croyaient que les dieux étaient présents à cette première espèce de duel judiciaire qu'ils pratiquaient : *Adesse Deos*, dit Tacite. Pour eux l'*adesse* signifiait logiquement et impliquait nécessairement jugement divin. Et comme le concept anthropomorphique de la divinité ne peut admettre que le tout-puissant juge injustement, la présence de cette divinité avait le sens et la valeur de l'intervention. Dieu était le juge et l'exécuteur, l'homme n'était plus que l'instrument.

Chevalerie et duel judiciaire, basés ou du moins accompagnés par cette croyance commune, quoique différente par le point de vue, ne se croyaient pas moins en droit, et même en devoir de venir en aide à l'accomplissement du jugement, par des préceptes inviolables et une loyauté parfaite. De là, un avantage fort appréciable; car, à parité de toutes les autres circonstances et bien qu'étant un mal en lui-même, le duel se trouvait être le moindre des maux et la moins immorale des solutions.

Lorsque les causes d'un différend touchent de près à la situation économique ou à la position sociale, à l'honneur ou à l'amour de deux adversaires, les éléments d'une lutte suprême surgissent de la nature même des choses et non des conventions sur la susceptibilité. Cette lutte aussi peut être soumise à des règles; mais rien ne saurait l'empêcher. Aussi, là où les institutions ou l'usage, prévoyant le cas, ont cherché à réglementer

à limiter, à légaliser, si l'on veut nous passer l'expression, ces luttes, les effets en sont moins graves, la lutte elle-même en est comme rendue plus morale et il n'arrive que cette quantité de mal exigé par la nature du différend. Mais si les institutions s'abstiennent d'intervenir de crainte de passer pour complices, à tout le mal précedent vient aussitôt s'ajouter tout celui qui dérive de l'ignorance, de la vanité, des passions, des caprices mêmes des adversaires, et surtout de leurs associés. C'est parfois le mal le plus grand, au lieu du moindre.

Mieux vaut donc, à tous les points de vue, le fait positif de la réglementation des rencontres, quelque répugnante qu'elle puisse paraître, que le fait négatif de la liberté absolue et de la multiplicité des duels sans loi et sans limites dans les formes, sans contrôle dans leurs causes.

La preuve la plus rigoureuse de la vérité de cette assertion peut être désumée d'un fait historique très probant: à savoir que sous les féroces rois longobards le duel judiciaire ne coûta même pas la centième partie du sang versé dans les duels combattus par vanité et même par simple amusement sous les galants rois de France. On peut, on doit donc conclure qu'humainement, socialement et moralement, pour la vie, pour la sûreté, pour la vraie chevalerie, mieux vaut la jurisprudence la plus barbare et la moins sensée que la licence la plus brillante.

Les plus mauvaises lois sont toujours préférables à la capricieuse et anarchique négation de la loi.

IV.

Les combats de chevalerie avaient, tout comme les duels judiciaires, un but technique des plus sérieux: la victoire. Jamais dans ces joutes armées, pas même dans les tournois, on ne jugeait de l'élégance académique d'un chevalier; on ne comptait, on ne jugeait que les coups. Le moyen-âge tint une sorte de chemin de milieu entre l'école multiforme et très violente du *lanista* et celle primitive et correcte du *doctor armorum;* jamais il ne s'inspira de l'école du *græculus*. La gravité terrible du but à atteindre, même dans les tournois, contribua puissamment à ce résultat, ainsi que la nature des armes employées,

sans en excepter les armes défensives qui souvent traduisaient leur grande force de résistance en une force de réaction. La rondache et la rondelle en sont un exemple.

Aujourd'hui il ne s'agit que de *toucher*, et l'exercice des armes devient facilement un jeu agréable. Alors, il était question de fendre en deux, ou de transpercer de part à part; il fallait donc des armes, de la force et de la vitesse en proportion de l'effort nécessaire pour ce résultat. Le maniement des armes, l'escrime devait donc emprunter nécessairement ses règles et ses façons de l'athlète et du gladiateur; c'était une école naturaliste des plus brutales.

Ce ne fut qu'au quinzième siècle, et par le fait des éminents tireurs et écrivains espagnols spéciaux, que le jeu de la pointe commença à prévaloir; sans exclusion, toutefois, des coups de tranchant et des coups de pommeau. En Italie cette innovation date de Camille Agrippa,[1] qui dépassa tous comme législateur mathématique et technique de la science des armes. Il dépassa tous, disons-nous, sans que personne après lui arrivât à le dépasser pendant trois siècles. En son propre nom, ou au nom de successeurs plus ou moins clairs et capables, il régna souverain jusqu'à l'année 1803. Pour le détrôner il fallut l'apparition du grand traité des capitaines Rossarol et Grissetti.[2] Ce traité présenté à Triulzi, ministre de la guerre dans un tout premier royaume d'Italie, est une œuvre remarquable et vraiment grande, au point de vue scientifique, technique et chevaleresque.

L'ingénieur, le mathématicien Camille Agrippa eut toutefois — et il faut en prendre note, — un prédécesseur de grande importance dans la personne de Manciolino, de Bologne. Vingt-deux ans avant l'apparition du traité de la *Science des armes*, accompagné, suivant l'usage, de l'inévitable dialogue de philosophie, Manciolino publiait à Venise chez l'éditeur Nicolò d'Aristotile, dit « Zoppino, » ses *Chapitres* sur l'art vaillant et belli-

---

[1] *Trattato di scientia d'arme con un dialogo di filosofia di Cammillo Agrippa, milanese.* (In Roma per Antonio Blado stampatore apostolico, MDLIII. Con privilegio della Santità di Nostro Signore papa Giulio III, per anni dieci).

[2] Rossarol et Grissetti. *La scienza della scherma.* A S. M. Gioachino Napoleone, re di Napoli e di Sicilia. Luglio 1803. — Rossarol était capitaine du génie, Grissetti d'artillerie.

queux de l'escrime.[1] Ce petit volume, devenu rarissime, traite de l'épée ainsi que des autres armes en usage à cette époque, comme la lance, la pertuisane, le broc, le hachereau. Et non seulement il traite du jeu des armes de même espèce, mais aussi de l'attaque et de la défense avec des armes différentes. Cet exercice est complètement négligé par l'escrime moderne, bien à tort, selon nous. Car c'est supposer qu'il n'y ait d'autres combats, d'autres luttes possibles que les duels, car c'est méconnaître le but de l'escrime, qui est celui de préparer, autant que faire se peut, aux rencontres les moins conventionnelles et, par cela même, les plus fréquentes.

L'ancienne escrime italienne fut aussi pratique que le *pancrace* grec, et n'eut qu'un objectif : le combat. Non seulement elle préparait ses élèves aux duels en champ clos, avec juges et témoins, mais aussi à de vrais et fort probables combats sur la grande route. Rien de plus analogue à un choc de gladiateurs que les assauts avec l'épée et l'estoc, avec l'épée et le poignard, avec double épée, ainsi que ceux d'épée et lanterne, de chape et d'épée. Dans ce dernier surtout, à l'adresse du spadassin il fallait accoupler celle du *rétiaire*, car la chape servait en même temps pour la parade et pour embarrasser, voire pour envelopper l'ennemi comme dans un filet. Bien naturalistes aussi, ces prises de main, répondant aux prises de bras, dans des luttes où toute la personne suivait l'impulsion avec tant de véhémence que l'adversaire en était souvent renversé. Tout était admis et étudié, le coup de hanche, comme le coup de la jambe, ainsi que celui du pommeau sur la tempe, un coup mortel s'il en fut. Le pied lui-même avait des droits dans le combat, et portait ses coups.[2]

---

[1] A titre de curiosité nous transcrivons ici, dans le vieil italien des textes, les titres et sous titres de l'ouvrage de Manciolino :

Di Antonio Manciolino bolognese opera nova, dove li sono tutti li documenti e vantaggi che si ponno havere nel mestier de l'armi d'ogni sorte novamente corretta e stampata, MDXXXI. (Manca nel frontispizio il nome dello stampatore ; ma poi alla fine del volume si legge) :

« Finito li Capitoli overo generali regole sopra la valorosa e bel-
« licosa arte dello schermire. Impresso in Vinegia per Nicolò d'Ari-
« stotile detto Zoppino, MDXXXI. »

[2] En voici un exemple dans l'italien textuel de Manciolino :

Jusqu'au commencement de ce siècle le fleuret italien fut une véritable épée, qui frappait l'adversaire de trois façons différentes et universellement admises : par la pointe, par le tranchant, par le pommeau. Cette forme conserva à l'escrime italienne un caractère sérieux et de combat terrible, que perdait graduellement l'école française par l'adoption d'un fleuret léger de poignée, court de lame, vibrant facilement et capable de passes et de coups interdits ou impossibles à l'épée, cette arme essentiellement militaire.

Par contre, ce fleuret devenait un chef-d'œuvre d'élégance. Empoigné sans effort, il secondait par une courbe des plus homogènes la ligne d'appui de la paume de la main, le long de laquelle il glissait, permettant tantôt de serrer le pommeau avec le petit doigt, — ce qui allongeait l'arme de cinq et même six centimètres, — tantôt de rapprocher l'index d'un des anneaux de la garde, raccourcissant ainsi l'arme et la rendant plus robuste.

Cette variabilité, cet avantage mécanique et effectif, qui permettait de gagner sur les distances et sur la force de résistance, n'était point un fait nouveau, ni à dédaigner. L'escrime naturaliste des anciens, même des prédécesseurs de Camille Agrippa

---

« . . . . . Il contrario di questa stretta serà per colui, che si vorrà « difender, che mentre ti sia voltato il falso in atto di tramazzone « al modo predetto, tu subito scorrendo innanzi con il piede debole « o manco, che dir ti piaccia, verso le sue diritte parti, gli darai « di uno riverso di sotto in su nella destra tempia rivolto.

« Et se non ti venisse fatto di ofienderlo al modo predetto, tu « così stando a mezza spada gli darai con il destro piede nel ventre « e quel medesimo piede subito ritornando in dietro, gli darai in « quel tempo di uno fendente in su la testa.

« Il contrario di questa offesa è che mentre egli ti vorra dar del « calzo, tu subito del brocchero gli percoterai il schinco della offen- « dente gamba, perchè non gli verrà fatto il suo disegno. »

(Livre III, page 31).

De tout cela il résulte clairement que l'escrime ancienne ne reculait devant aucun moyen, repoussait toutes les conventions, était en un mot un veritable *pancrace* armé. Cette escrime était aussi terrible que peu esthétique, mais aussi devait-elle développer au plus haut degré toutes les facultés offensives et défensives, tremper l'âme et préparer à toute espèce de lutte, comme à toute sorte de dangers.

profitait si bien de cet avantage qu'elle lui devait deux de ses coups sur sept.

Le coup appelé *stramazzone* ou *tramazzone*, et le *montante* ne différaient du coup de *tranchant* et du *faux* que par l'ajustement respectif de ces mêmes coups. Dans les premiers, moins précisément dirigés, on abandonnait l'épée à son propre poids, pendant qu'elle tournait autour du lacet qui la liait au poignet, n'ayant plus pour point d'appui et comme empêchement aux déviations latérales que l'adhésion lâche de l'annulaire et du petit doigt à la poignée ; ce qui permettait encore de rattraper vite l'arme après le mouvement de rotation.

On cite aujourd'hui en Italie le nom d'un gentilhomme très original et assez bon tireur qui a, paraît-il, augmenté cet avantage, en liant l'arme au poignet par une dragonne élastique, qui lui permet de lancer plutôt que de porter un coup droit, en gagnant ainsi quatre ou cinq centimètres sur la distance. Quoi qu'il en soit, ce fait isolé n'a pas trouvé d'imitateurs jusqu'à présent, et il n'en trouvera point non plus dans l'avenir, parce que l'usage du fleuret italien tend à se généraliser de plus en plus. Or, cette arme avec sa barre transversale ne peut en aucun cas s'éloigner de la main qui l'étreint, ni par conséquent bénéficier de l'avantage, — si c'en est un, — consistant à lancer l'arme, au lieu de l'accompagner dans les coups qu'elle porte.

Le plus fort, les plus intelligent, le plus gentilhomme parmi les maîtres d'armes français de la seconde moitié de ce siècle, le célèbre Grisier, a judicieusement observé que la France n'a pas une histoire proprement dite de l'escrime ; et il note cette observation dans son *Tableau de l'histoire de l'escrime*, un livre qui a mérité un chef-d'œuvre de préface par Dumas père, un chef-d'œuvre de portrait par Émile La Sale, et de fort beaux vers par Émile Des Champs.

L'ancienne noblesse française, en effet, non seulement ne s'occupait guère d'apprendre à faire des armes, — Montaigne en fait foi par son autorité, — mais, jugeant que *l'honneur des combats* consiste dans *la mesure du courage et non de la chance*, on fuyait plus qu'on ne recherchait la réputation d'habile spadassin. De nos jours on pense tout autrement de l'autre côté des Alpes. M. Legouvé, avec son art plein de verve, de finesse et

de sentiment, nous l'affirme en parlant de la *jeunesse dorée* de son pays.

L'ancienne noblesse française, observe Grisier, s'exerçait néanmoins aux luttes, aux tournois, aux carrousels, aux courses avec obstacles, etc. Mais, selon nous, tout ceci était encore se mettre des atouts dans la main, se préparer des *chances*. Bazancourt, très forte lame et très forte plume technique, reconnaît que les Italiens furent les maîtres des Français. Il cite Morozzo de l'année 1536.[1] Il fallait faire une transposition, mettre le mérite en première ligne sans souci de la chronologie, et se rapprocher de nous de 17 ans pour arriver à Camille Agrippa, le maître des maîtres, le fondateur de l'école moderne, et dont la classification des parades et des coups se base sur les principes qui font loi aujourd'hui encore.

L'auteur de la *Bibliographie de l'épée*, le célèbre maître d'armes Vigeant, le met à la première place, comme il convient. [2]

---

[1] *Arte dell'Armi di Achille Morozzo bolognese ricorretto et ornato di nuove figure in rame. — In Venezia appresso Antonio Pinargenti, MDLXVIII.* Opera Nova chiamata Duello, overo fiore dell'armi, de' singulari abbattimenti offensivi e diffensivi, composta per Achille Morozzo gladiatore bolognese : nella quale si tratta de i casi occorrenti nell'arte militare, decidendosi tutti i casi dubbiosi per autorità delli giurisconsulti e trattasi de gli abbattimenti di tutte le armi che possono adoperare gli huomini, da corpo a corpo, a piedi e a cavallo, con le figure che dimostrano con le armi in mano tutti gli effetti e guardie che possono fare o con spada, o con pugnale accompagnata, o rotella, o targa, o brochiero largo, o stretto, o imbracciatura, e così con spada da due mani, overo con armi inhastate di tutte le sorti col prò e contra e con diverse prese e strette di mezza spada e molti documenti a chi volesse ad altrui insegnare combattimenti overo scrimaglie, con infinite prese di pugnale ; come leggendo in apertamente si potrà vedere a parte a parte con il segno del passeggiare e le lettere che dinotano il tutto, e questo è fatto per dare lume a gli huomini generosi che si dilettano della virtù delle armi.

Nous citons l'édition que nous avons sous les yeux et qui fait partie de notre bibliothèque chevaleresque particulière.

[2] *Trattato di Scentia d'Arme con un Dialogo di Filosofia di Cammillo Agrippa milanese.* In Roma, per Antonio Blado, stampatore apostolico, MDLIII. Con privilegio della Santità di Nostro Signore papa Giulio III, per anni dieci.

Camille Agrippa eut des prédécesseurs importants. Entre autres, nous l'avons dit, ce Manciolino de Bologne qui écrivait 22 ans auparavant sur l'escrime, et publiait en 1531 un traité aussi diffus que curieux, devenu fort rare. Mais la paternité de l'escrime actuelle ne saurait être attribuée ni à Manciolino, ni à Morozzo.

Leurs gardes de *tête*, de *face*, de *bras-supérieure*, de *bras-inférieure*, de *porte de fer étroite*, de *porte de fer large*, de *ceinture-porte de fer*, de *queue-longue haute*, de *queue-longue étroite*, requièrent la rondelle ou la rondache; tandis que les gardes principales et intermédiaires de Camille Agrippa présentent la base de l'escrime actuelle, base exigeant que l'épée serve en même temps à l'attaque et à la parade. Voici, en effet, les paroles de cet auteur:

« Je propose quatre gardes principales pour l'usage de cet « exercice: prime, seconde, tierce et quarte, telles qu'elles ré- « sultent des différents mouvements.

« . . . . Tout homme, ayant l'épée au côté, et poussé par un « mouvement de fureur, ou provoqué par des paroles ou des « actes, dès qu'il aura dégainé, se trouvera à former une garde « avec la main tournée vers le haut.

Voici ce que M. Vigeant dit de ce traité dans sa *Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne*. (Paris, Motteroz, 1882):

« Agrippa peut être regardé parmi les anciens, comme le maître le plus remarquable dont puisse s'enorgueillir l'escrime italienne. L'impulsion qu'il donna à son art, les théories et la marche qu'il sut lui imposer sont une des causes de la prépondérance longtemps exercée en Europe par l'école italienne. A côté de l'intérêt qu'offre ce traité de l'escrime ancienne, le bibliophile remarquera les gravures qui sont de l'école de Marc-Antoine.

« D'après d'anciens catalogues, plusieurs seraient attribuées au crayon de Michel-Ange lui-même; celle, entre autres, qui se trouve au *verso* de la page XX. Les deux gravures qui représentent l'auteur: dans l'une, entouré de ses disciples étudiant les bases de son art; dans l'autre, entraîné par des Vénitiens, pendant que des Romains cherchent à le retenir, prouvent la renommée dont jouissait Agrippa; et les termes mêmes dans lesquels est conçu le privilége qui lui est octroyé montrent tout le cas qui fut fait de ses travaux.

« Un autre côté intéressant pour nous de cet ouvrage est de connaître qu'il a été consulté par saint Didier, dont le traité parut en France vingt ans après. »

« Et cette garde étant celle qui vient tout naturellement la « première, dès qu'on a tiré l'épée du fourreau, s'appellera de « même, c'est à dire *prime;* et subséquemment, baissant un peu « la main, mettant le bras en ligne droite avec l'épaule, on for- « mera la *seconde;* baissant encore la main qui tient l'épée et « la portant en dehors, près du genou, on se trouvera en « *tierce;* et enfin, la dernière de ces gardes se forme en por- « tant la main de l'autre côté du genou, et on aura la *quarte.* « Celles-ci sont les principales parce que d'autres gardes en « dérivent et se forment suivant les considérations et les né- « cessités de cet exercice.... comme qui dirait de *prime en se- « conde, de seconde en tierce,* de *tierce en quarte;* ou bien à « rebours: c'est-à-dire de *prime en tierce,* ou *en quarte;* ou « bien de *seconde en quarte* ou *en prime,* et ainsi de suite. »

Franchissons maintenant trois siècles d'un trait de plume et arrivons à Grissetti et à Rossarol. D'après ces deux théoriciens les positions principales sont quatre et se déduisent directement par la position de la poignée de l'épée.

Dans la	Ire	la poignée	est inclinée	vers le ciel
»	IIme	»	»	à droite
»	IIIme	»	»	à terre
»	IVme	»	»	à gauche

Ils notent aussi les quatre positions intermédiaires suivantes :

Ire	en	IIme
IIme	»	IIIme
IIIme	»	IVme
Ire	»	IVme

N'est-ce point là encore l'école de Camille Aprippa ?

Mais passons en France. Voyons ce que dit Grisier dans son traité : *Les armes et le duel.*

« Les parades sont au nombre de huit :

« 1. — *Prime,* ainsi nommée parce qu'en sortant l'épée du « fourreau c'est la première qui se présente.

« 2. — *Seconde.* Le dessous étant découvert, seconde est la « parade qui succède à *prime.*

« 3. — *Tierce.* En formant *seconde,* le dessus des armes reste « sans défense ; *tierce* vient garantir cette ligne.

« 4. — *Quarte.* En exécutant *tierce,* on laisse une large

« place à gauche de l'épée ; *quarte* est le mouvement consacré « pour couvrir cet espace. »

Au lieu des positions intermédiaires, il nomme les suivantes : *Quarte croisée. — Quarte sur les armes. — Demi-cercle. — Octave.* [1]

Et maintenant franchissons de nouveau les Alpes et retournons en Italie. Nous allons voir quels sont les principes techniques en usage de nos jours, et sur quoi se fonde l'école napolitaine, si parfaitement analysée par le professeur Masaniello Parise.

Les quatre positions principales du poignet restent celles de Camille Agrippa. A page 36, 37 et 38 de l'important traité de Parise, nous les trouvons décrites avec une évidence artistique qui ne laisse absolument rien à désirer. La *première* position se présente lorsque, saisissant l'épée, le poignet est porté à la hauteur des épaules, de façon à former une seule ligne droite avec la ligne d'attaque, les ongles en haut et légèrement tournées à droite, et le pouce incliné vers le sol. La *seconde* avec le poignet incliné, mais porté à la hauteur du sein droit. Ce qui est une variété comme en ont toutes les écoles ; et celle de Parise est fort caractéristique par son jeu très relevé au-dessus des armes. La *troisième* et la *quatrième* position sont le contraire de la première et de la seconde. Les positions intermédiaires se réduisent à deux : la seconde en troisième, et la troisième en quatrième.

Ni Grisier, ni Bazancourt savent nous indiquer l'époque où l'escrime italienne passa en France, modifiant profondément son jeu et son arme originaires.

---

[1] « *Quarte croisée* c'est qu'après avoir paré *quarte dans les armes*, « les lignes des dessous offrent un passage : on l'a imaginé pour « les fermer.

« *Quarte sur les armes.* — La parade de *quarte croisée* laisse toutes « les lignes hautes à découvert ; elle vient les défendre ainsi que « l'aurait fait la parade de tierce.

« *Demi-cercle* c'est une parade postérieure italienne que l'on em- « ploie lorsque le dedans est à la merci de l'adversaire, après avoir « paré quarte sur les armes.

« *Octave*, lorsqu'en employant le demi-cercle, il reste libre une « ligne du dessous du côté droit. »

« Que de phases diverses, intéressantes, depuis le tournoi « jusqu'à la Fronde! — écrit Dumas père, — et depuis la rapière « jusqu'à l'épée agile et railleuse des marquis du XVIIIme siècle! »

Le fleuret italien resta toujours une véritable rapière; tandis que l'arme élégante du XVIIIme siècle, l'épée du marquis, devint un joujou encore plus *agile* et surtout plus *railleur* que ne l'écrit Dumas.

Nécessairement une modification dans les armes apporta une modification dans le jeu, et les maîtres italiens cessèrent d'être les maîtres des maîtres français. Ceux-ci, affranchis et créateurs à leur tour, fondèrent, quoique assez tard, une école fort brillante, d'un caractère tout spécial et qui ne rappelait presque plus son origine.

Après le duel judiciaire et les combats de chevalerie, on pourrait presque dire que l'Italie et la France présentaient la même dualité d'écoles que l'ancienne Rome impériale, bien entendu sous le rapport du style, et uniquement sous celui-là.

Le maître italien, rappelait l'ancien *lanista,* rude, pesant, fier et brutal, véritable combattant de champ clos et aventurier de grande route; le maître français, à l'encontre, tenait de l'école du *græculus,* par l'élégance et la souplesse de la plastique, par la légèreté du jeu et de l'arme. C'était, comme sous les derniers Césars, le joli et presque le coquet recherchés dans l'escrime; avec pourtant la différence capitale que l'objectif absolument négligé à l'époque de la décadence romaine, était dans la France chevaleresque et bouillante le but principal et même unique. On mettait flamberge au vent, parce qu'on ferraillait tous les jours; on apprenait à faire des armes, parce qu'on se battait à outrance.

Pendant plus d'un siècle et demi avant le nôtre, l'escrime française fut supérieure, le fleuret à la main, à l'escrime italienne, mais elle lui fut inférieure avec l'épée. Cette première supériorité s'accentua encore davantage au commencement de ce siècle, lorsque l'école française fut importée et suivie, moyennant une sorte de transaction, dans toute l'Italie supérieure.

PAUL FAMBRI.

(*La suite prochainement*).

LE BARON BURGIO

NONCE DE CLÉMENT VII EN HONGRIE

(1523-1526)[1]

L'historien moderne vient de trouver dans les rapports diplomatiques la source d'information la plus abondante et la plus précieuse.

Les ambassadeurs accrédités auprès des cours étrangères étaient par la nature même de leurs missions portés à observer attentivement les faits qui sont les plus essentiels pour l'historien; leur tâche étant de découvrir les ressorts les plus secrets, et de deviner les intentions les mieux dissimulées, ils ont dû forcément suivre de près les événements, étudier leur marche, se rendre un compte exact des personnages dirigeants, de leurs caractères et des motifs qui les faisaient agir. Bien qu'ils ne soient nullement garantis contre le danger de se voir éconduits, soit à la suite de l'insuffisance de leur jugement, soit par l'adresse des hommes d'État auxquels ils ont affaire, et que dès lors leurs écrits doivent passer par la pierre de touche de la critique du chercheur tout comme les autres documents dont ils se servent, il n'en est pas moins vrai que les rapports qu'ils adressaient à leurs Gouvernements donnent un tableau intéressant de leur temps et ouvrent à l'historien une source inépuisable de faits instructifs et de jouissances exquises.

En effet, le duc de Broglie n'exagère point, lorsqu'en parlant de l'étude des correspondances diplomatiques, il dit: « Le plaisir de

[1] Mémoire présenté à l'Académie Hongroise le 7 avril 1884, par monseigneur Guillaume Fraknoï.

« la chasse pour un amateur passionné n'est rien, j'en suis sûr, « auprès de celui-là ; ceux qui ne le connaissent pas ignorent « une des plus vives jouissances de l'ordre intellectuel. » [1]

Il y a vingt ans à peine, que la libéralité des Gouvernements a fait ouvrir les archives des États, et que les trésors gardés avec un soin jaloux sont devenus accessibles à tous, et déjà l'histoire des temps modernes, à partir du XVme siècle, a revêtu une forme toute nouvelle. Cependant, les bénéfices résultant des rapports diplomatiques ne se résument pas uniquement dans la clarté qu'ils jettent sur les événements et sur les personnages mis en scène.

Souvent l'écrivain des lettres éveille bien plus notre attention que le contenu même du document qu'il nous a légué. On rencontre parmi ces diplomates bien des personnages dignes d'intérêt; il arrive même que dès les premières pages notre sympathie leur est acquise, et qu'à la suite de nos études ce sentiment se change en respect et admiration.

Chose étrange, la plupart de ces personnages qui ont occupé des positions élevées et dont la bienveillance était souvent briguée par des têtes couronnées, ont à peine laissé de traces dans les ouvrages historiques de leur temps ; il en est même dont les noms ne sont plus connus. Ce n'est qu'en étudiant leurs écrits que nous nous rendons compte de leur vie, de leur caractère et de l'importance politique qu'ils avaient; nous les devinons peu à peu, et ils ne nous sont que plus chers ainsi.

En éclairant la vie et l'œuvre d'un personnage marquant qui influait grandement sur les événements de son époque, en arrachant à l'oubli le mérite acquis au service du bien public, il se mêle à la satisfaction que procure le sentiment du devoir rempli, la douce joie d'une vanité satisfaite, pareille à celle que l'on doit ressentir en assistant au triomphe d'un auteur dont on a été le premier à reconnaître le talent et dont on prétend partager le succès. L'écrivain de ces lignes eut le même sentiment lorsqu'il s'occupait de la publication des rapports diplomatiques d'Antoine Burgio (1524-1526), destinés au premier volume d'un ouvrage — *Monumenta Hungariæ Vaticana* — publié

---

[1] *Frédéric II et Marie-Thérèse*, (Paris, 1884), Ier page 4.

aux frais du haut clergé hongrois et tiré des archives du Vatican que Sa Sainteté Léon XIII a daigné livrer au public, avec une libéralité digne des plus grands éloges.

Le personnage que nous présentons au lecteur appartient aussi à ces hommes d'un ordre supérieur, car bien que ses rapports représentent avec une vivacité toute dramatique les événements d'une époque critique de l'histoire de la Hongrie, sa personnalité sympathique et ses hautes aspirations n'ont jamais cessé d'éveiller notre intérêt et notre admiration. [1]

I.

Jean-Antoine Burgio était issu de l'illustre famille normande Buglio (Pulleo), dont plusieurs membres avaient accompagné vers le milieu du XIme siècle le comte Roger en Italie pour y prendre une part active dans l'établissement de la domination normande, et qui, en récompense de leur vaillante conduite, ont reçu de vastes domaines en Sicile et aux environs de Naples, domaines que leurs descendants ont su augmenter considérablement en s'attachant à la fortune des prétendants aragonais, alors victorieux.

Vers la fin du XIVme siècle, Jean Burgio, qui avait rendu de grands services à Martin roi de Sicile en combattant héroïquement ses compétiteurs, reçut en fief la baronnie de Burgio dont il ajouta le titre au nom de son illustre famille. [2]

A cette époque, la gloire et le bien-être des Burgio paraissaient être établis et pour longtemps assurés; cependant, les domaines héréditaires ayant été partagés vers le milieu du XVme siècle entre les nombreux héritiers, cette famille jadis opulente se trouva réduite à une position relativement modeste.

---

[1] *Monumenta Hungriæ Vaticana. Oratorum Pontificorum relationes.* Tomus I, 1524-1526. (Budapest, 1844). Une partie incomplète des rapports de Burgio a été publiée par THEINER, *Monumenta Historicam Hungariam sacram illustrantia*, Tomus II, (Rome, 1860).

[2] Palermo, Nobile. *Degli Annali di don Agostino Juveges*, (Palermo, 1651), III, page 47.

Au début du XIIIme siècle, Jean-Antoine Burgio voulut tenter sa fortune en entrant au service de l'Espagne. Mais ceci ne lui réussit guère; ses talents et son dévouement ne lui servirent pas à grand'chose; car les Espagnols, avides et trop jaloux, gardaient pour eux les positions les plus élevées. Il s'attira en outre la haine de ses compatriotes, ennemis acharnés du pouvoir étranger.

Ses domaines furent ravagés lors de l'insurrection de 1522, ce qui le décida à entreprendre un voyage en Espagne dans l'espoir d'y trouver la récompense de ses services et des dédommagements pour les injures et les pertes subies. Sa confiance en Charles-Quint était si grande, il comptait tellement sur la munificence du jeune monarque, que les fatigues d'un pareil voyage ne le découragèrent point.

Toutefois, avant de se mettre en route il voulut passer par Rome, probablement pour s'y procurer de hautes recommandations, d'autant plus utiles qu'Adrien VI, qui à cette époque occupait le Saint-Siége, avait été en son temps précepteur de l'empereur, puis archevêque-cardinal d'Utrecht et enfin ministre influent.

Une fois à la cour papale, la carrière de Burgio prit une direction toute nouvelle. Adrien VI, découvrant en lui des qualités et des talents exceptionnels, l'invita à entrer à son service. [1]

Burgio fut enchanté de cette proposition, bien qu'il ne pût guère s'attendre aux hautes distinctions, ni aux bénéfices considérables qui paraissent être assurés aux membres ecclésiastiques de la diplomatie papale. Il se consacra tout entier, sans hésitation et avec un dévouement enthousiaste, au bien public, ne mettant jamais en avant ses intérêts personnels ni ceux de sa famille, dont le sort cependant le préoccupait vivement. [2]

Ce fut à peu près à cette époque qu'Adrien VI, poursuivant la

---

[1] Une lettre que Burgio adressa le 6 juin 1525 à l'évêque Sadollet, secrétaire d'État du pape, mentionne les pertes qu'il avait essuyées par suite de l'insurrection, son voyage projeté, son séjour à Rome, et l'invitation que lui a faite Adrien VI.

[2] Dans les lettres mi-officielles qu'il adressa au secrétaire d'État Sadollet, il signala pourtant les conditions précaires de sa famille qu'il voulait aider de son mieux; toutefois il en fit mention avec une modestie toute discrète.

politique de ses prédécesseurs, conçut l'idée de réconcilier et de rassembler les monarques chrétiens afin de les décider à entreprendre une campagne offensive en faveur des peuples orientaux subjugués par les Turcs qui étaient à l'apogée de leur puissance.

A cet effet il délégua des ambassadeurs aux diverses cours, entre autres le cardinal Thomas Vio, prélat éminemment érudit, une des gloires de l'ordre de saint Dominique, et archevêque de Gaëte, qu'il accrédita auprès du roi de Hongrie et auquel il adjoignit Burgio. [1]

Ce dernier laissa sa femme, ses deux fils et ses deux filles en Sicile, et suivit le cardinal qui partit pour la Hongrie vers le milieu de l'année 1523.

Peu de temps après leur arrivée, ils accompagnèrent la cour à Hémetújhely (Vienerneustadt) pour assister aux entretiens que le roi devait y avoir avec l'archiduc Ferdinand, les ambassadeurs de l'empereur et ceux du roi de Pologne, au sujet de la nouvelle campagne à entreprendre prochainement. Il fut résolu dans ces conférences que la Hongrie, aidée par le Saint-Siége et par l'empereur, armerait 100,000 hommes et commencerait la guerre dès le 1er mai prochain. [2]

Le légat avait en effet solennellement promis la contribution et le secours du pape; mais Adrien VI ne put tenir cette promesse, car le 14 septembre 1523 il acheva son règne, commencé sous de si heureux auspices.

Le cardinal Jules de Médicis, — Clément VII — recueillit comme un saint héritage ces hautes aspirations. En occupant le trône pontifical, il s'inspira des exemples de son prédécesseur. Élevé à la cour de son oncle Léon X et sous l'influence des grandes traditions de son illustre famille, il cultiva de prédilection les sciences et les arts, tandis que le sentiment religieux dont il était pénétré se manifesta dans ses vertus, et bien que la puissance de sa maison et l'établissement de l'hégémonie du

---

[1] Malheuresement l'on ne possède pas de renseignements relatifs à cette mission.

[2] Les données les plus précieuses en ce qui concerne la conférence de Hémetújhely et celles de Presbourg qui l'ont suivie, se trouvent dans le journal de l'ambassadeur polonais Gchidlowicski. (L'original en est aux archives du royaume de Pologne à Moscou ; copie dans la collection de manuscrits de l'Académie hongroise).

Saint-Siége en Italie l'occupassent sérieusement il ne leur subordonna jamais les intérêts généraux du christianisme.

Dès les premières années de son règne il suivit de près les mouvements religieux en Allemagne, et s'intéressa vivement à la Hongrie qui était dans une situation critique. En prévision de ce qui pouvait advenir, il nomma Laurent Campeggio, l'un des membres les plus distingués du collége des cardinaux, au poste de légat des deux pays. Toutefois, sachant que d'anciennes divergences politiques les divisaient encore, et que la Hongrie veillait d'un œil jaloux à l'indépendance du royaume, il en tint compte, et délégua un nonce spécial à la cour de Hongrie. Il confia cette charge importante à Burgio, qui durant son court séjour en Hongrie réussit à gagner la confiance de la cour et des magnats ; en même temps les louanges réitérées que le cardinal-légat en fit, constatent que Burgio avait de grandes qualités intellectuelles et morales, une érudition remarquable et qu'il fit preuve de beaucoup d'adresse. [1]

Le bref, par lequel le pape l'informa dans les termes les plus élogieux de sa nomination, ne le trouva plus en Hongrie, car le cardinal Vio, ayant appris l'élection de Clément VII, l'envoya à Rome tant pour y référer sur les affaires de la Hongrie que pour en rapporter les instructions du nouveau pontife. Aussitôt après l'accomplissement de cette mission, Burgio quitta Rome pourvu de lettres d'introduction, et rentra à son poste vers la fin de février 1524. [2]

---

[1] Le pape en sa lettre qu'il adressa le 22 janvier 1524 au roi Louis II de Hongrie, dit, en parlant de Burgio : « De cuis nobilitate animi . . . . . doctrinaque et prudentia. » Le cardinal Vio dit : « Testimonium saepe perhibuit. » (Voir les registres pontificaux). D'un autre côté, Louis II, apprenant la nomination de Burgio, écrivait à son ambassadeur à Rome : « Quod Ban Siculus ad nos revertitur « libenter audivimus ; delectant enim nos viri humanitas, virtus et « eruditio non vulgaris. » (PRAG. *Epistolæ Procerum*, Ier, page 181).

[2] Voir dans les registres pontificaux la lettre que le pape lui adressa le 22 janvier 1524, ainsi que les lettres de recommandation datées du 20 février 1524 et d'où il appert que Burgio les reçut lui-même à Rome.

II.

Chargé d'une mission importante auprès du gouvernement de la République, Burgio dut interrompre son voyage à Venise où il séjourna quelque temps; son but était sans doute de décider la Seigneurie à appuyer les intérêts de la Hongrie,[1] mais un incident imprévu l'obligea à quitter les lagunes pour se rendre à Zeug, qui à cette époque appartenait encore à la couronne de Saint-Étienne, et où des affaires importantes l'appelaient.

La mission qui l'y attendait, loin d'être facile, a dû lui inspirer bien des appréhensions. Adrien VI comprenant que les forteresses de la frontière de la Croatie étaient destinées à servir de rempart à la Hongrie, voulut secourir les citadelles dépourvues de vivres et menacées par les Turcs; à cet effet il leur expédia une quantité considérable de blé qui fut confiée au capitaine de ce fort, lequel, au lieu de la distribuer, en vendit une grande partie et partagea le produit de cette vente avec quelques officiers ses complices.

En présence de ces faits, Clément VII chargea Burgio de forcer le capitaine infidèle et les officiers compromis dans cette affaire à restituer le montant détourné, ainsi que le reste du blé disponible, en les menaçant de châtiments ecclésiastiques.[2]

Peu de temps après Burgio quitta le littoral hongrois, traversa la Slavonie et arriva à Bude au commencement d'avril 1524.[3]

---

[1] Dans une lettre qu'il écrivait au doge le 20 février 1524, le pape parle en termes généraux de la mission du baron de Burgio : « Com-« missimus Joanii Pulleoni baroni Burgii quem in Hungariam « nuntium nostrum mittimus non nulla quæ Nobilitate Tuæ ..... « explicet ad Dei honorem, salutemque universorum eius fidelium « pertinentia ..... » (Registres pontificaux).

[2] Le bref du 20 février 1524 que le pape adressa en cette occurrence aux officiers fraudeurs se trouve dans les registres pontificaux.

[3] Vincent Guidoto, représentant de Venise en Hongrie, annonce l'arrivée de Jean de Burgio dans une lettre du 7 avril arrivée à

On lui réserva, non loin du palais royal, une maison convenable, mais bien que les ambassadeurs fussent considérés comme hôtes du pays, et que le trésor hongrois payât tous les frais de leur entretien, Burgio n'accepta pas cette faveur, ne voulant pas être à la charge du pays dont les finances étaient déjà trop éprouvées. Il préféra supporter à lui seul toutes les dépenses auxquelles les appointements modiques qu'il recevait du Saint-Siége suffisaient à peine. [1]

A l'époque de son arrivée à Bude, la question périodiquement renouvelée de la paix avec le sultan et de l'opportunité qu'il y aurait eu à la conclure dans l'intérêt même de la Hongrie venait d'être reprise à la cour.

Le pape, qui fondait encore de grandes espérances sur les résultats de la campagne agressive, depuis longtemps projetée, craignait qu'ils ne fussent compromis pour le cas où la Hongrie signerait la paix ; il chargea donc le nonce d'user de toute son influence pour faire échouer ce projet. Aussi ce dernier n'hésita-t-il pas à exprimer dès sa première audience officielle, vers le commencement de mai, les désirs du pape ; il insista vivement sur ce point et rassura le roi en lui promettant que le Saint-Siége l'assisterait de toute sa puissance. [2]

Venise le 24. Nous ne possédons de cette lettre qu'un extrait relevé par Marino Sanudo, lequel toutefois indique le mois de mars au lieu d'avril ; ceci doit être une erreur, car il mentionne ailleurs l'arrivée à Venise d'autres lettres du 6-13 mars pour la date du 28 mars. Il ne peut donc être question ici que de lettres du 7 au 13 avril.

[1] Dans une lettre de Bude — 15 février 1525, — que Burgio adressa au cardinal Salviati, il se plaint des dépenses considérables qui s'imposent à lui : « dal Re non havendo havuto si non solamente la casa cussi fornita, che son constritto di spender la mità « più di quello mi averebbe costato la pigione. » (L'original dans les archives d'État à Florence). Le 12 février 1525 le pape éleva son apanage de 60 ducats à 100 ducats et les fit payer à la maison de banque Fugger. (Voir le mandat papal y relatif dans les registres pontificaux).

[2] Il n'existe qu'un seul document relatif à cette audience ; c'est un extrait que Marino Sanudo conserva du rapport de Vincent Guidoto expédié à son Gouvernement le 7 mai 1524. Le pape pria également l'archiduc Ferdinand d'agir contre la conclusion de la

Les négociations déjà entreprises avec l'ambassadeur du sultan furent donc subitement rompues, et les hostilités aussitôt reprises par les Turcs. La forteresse de Körény (à la place du Turn-Schwérin actuel) qui depuis la chute de Belgrade était la clef du pays, fut assiégée; la garnison, d'ailleurs peu nombreuse, fit des efforts désesperés pour la défendre, mais elle manquait de vivres, et bien que Burgio eût fait tout ce qui dépendait de lui pour décider le roi à la secourir, ni le monarque, enfant sans énergie et sans volonté, ni l'aristocratie, égoïste et jalouse, ne surent reconnaître le danger qui menaçait le pays.

III.

Au déclin du moyen-âge, un grand roi éleva la Hongrie au niveau de puissance dominante en Europe. Mathias Corvin — 1458-1490, — mit un terme aux invasions des Turcs; il vainquit à plusieurs reprises les armées qui avaient en son temps anéanti l'empire grec. Encouragé par le pape, il attaqua George Podjebrad roi de Bohème, et occupa une partie considérable de son royaume. Puis, pour châtier Maximilien, le roi de Rome qui aspirait au trône de Hongrie et soutenait en secret ses ennemis, il occupa l'Autriche et prit Vienne pour résidence.

Mais Mathias Corvin ne se contenta pas de la gloire des armes, et tandis que l'étendard hongrois, orné de la double croix apostolique et du corbeau, flottait partout victorieusement, de Breslaw à Otrente et de Linz à Zvornith, Mathias, le généreux mécène, rivalisant en munificence avec les Médicis, attira un si grand nombre de savants, d'artists et de poètes dans la résidence royale de Bude qu'il en fit bientôt un foyer des sciences et des arts. Grâce à ce grand roi, la renaissance en Hongrie prit un développement tout à fait inattendu, et jouit d'une prospérité inconnue jusqu'alors en deçà des Alpes.

Malheureusement, après lui survint la décadence qui caractérise le règne des deux rois Jagellons. Wladislas II — 1490-1516,

---

paix. (Voir les lettres du 16 avril 1524 que l'archiduc adressa à Louis II et à son ambassadeur en Hongrie). FIRNHABER, *Vincenzo Guidoto's Gesandschaft*. Vienne, 1848, pages 43 et 44.

— occupa sans énergie et sans ambition le trône, et Louis II — 1516-1526, — n'avait que 17 ans lorsqu'il prit possession du triste héritage de son père. A cette époque la noblesse et l'oligarchie se disputent le pouvoir; celle-ci prépare les marches du trône pour la dynastie des Habsbourg, tandis que la première aspire au rétablissement de la royauté nationale. Sous le sceptre de la maison de Zápolya, les luttes incessantes des deux partis épuisent les forces de la nation, la couronne perd de son prestige, puis les finances vont à la dérive et l'armée s'affaiblit. Par contre, la discorde prend de fortes racines dans le sol trop fertile de l'égoïsme semé de rancunes, et les querelles de parti finissent par étouffer le sentiment du patriotisme et du devoir.

En présence de ces luttes intestines, Clément fit VII des efforts pour assurer à la Hongrie la paix intérieure dont elle avait si grand besoin pour remédier aux vicissitudes de ces temps de troubles. Il tenta de réconcilier les divers partis. Toutefois, ses sympathies étaient *décidément acquises au parti national.* Jugeant la situation au double point de vue de chef de l'Église et de chef de l'État italien, il reconnut la nécessité absolue d'assurer à la Hongrie les conditions d'un État fort et idépendant; car il ne pouvait guère espérer d'arrêter sans elle l'invasion de plus en plus menaçante des Turcs, ni de créer un contrepoids, soit au roi de France, soit à l'empereur d'Allemagne, qui se disputaient l'hégémonie en Europe.

A cette époque, la Hongrie et la Pologne paraissaient être des alliées d'autant plus naturelles qu'elles étaient également intéressées au maintien de l'équilibre européen. Remédier donc à leurs maux intérieurs, les protéger contre les dangers du dehors, et par là même accroître l'influence et le prestige du Saint-Siége dans les deux États, telle était la politique du pontife, qui ne pouvrait cependant s'appuyer en Hongrie sur les partisans de la cour, vu que ceux-ci étaient dévoués à la maison d'Autriche et que l'un des membres les plus influents de cette fraction, le margrave George de Brandebourg, avait pris une attitude hostile en se déclarant ouvertement partisan de Luther.

Par contre, le parti national était tout dévoué au Saint-Siége et ne manquait aucune occasion de manifester son respect et sa fidélité à son égard. Étienne de Verböczi, le chef de ce parti, lui était surtout dévoué. Homme d'État perspicace et

adroit, il avait proposé à l'assemblée de Bács de déléguer auprès de Léon X une ambassade qu'il s'était chargé d'y conduire.

Son ardeur religieuse, son érudition toute classique, et la puissance de sa rhétorique produisirent une impression profonde à la cour de Rome, et lui acquirent les sympathies des prélats les plus éminents, entre autres celles du cardinal Jules de Médicis (Clément VII).[1] Verböczi, afin de conserver et justifier la bienveillance du Saint-Siége, prit part dans la lutte contre Luther en faisant imprimer à ses frais les controverses d'un dominicain ; peu de temps après il assista à la diète de Worms où il fit de grands efforts pour engager Luther à retirer ses doctrines.[2] C'est encore lui et son parti qui en 1523 décidèrent à la diète tenue, suivant l'antique usage, sur la plaine du Ráros, *que les luthériens, leurs partisans et leurs protecteurs* seront frappés de la peine de mort.

C'est sans doute Verböczi qui a réussi à convaincre le baron Burgio de la justesse et de la légitimité des visées du parti national. Il paraît du reste que ce dernier avait déjà acquis cette conviction du temps de la mission du cardinal Vio, car il ne manqua pas de signaler cette manière de voir lorsque après l'avènement du pape Clément VII il se rendit à Rome pour y référer sur l'état des affaires en Hongrie.

Quand Burgio vint occuper son poste de nonce en Hongrie, il reçut, conformément à l'usage du temps, outre se lettre de crédit, des recommandations pour lui servir d'introduction auprès du roi, de la reine et des membres les plus éminents de l'aristocratie et du clergé. A cette occasion, le pape ne fut pas sobre de termes aimables et obligeants à l'adresse de la cour, mais ceux contenus dans les lettres qu'il adressa aux chefs du parti national sont au delà des limites des formules conventionnelles, et contiennent l'approbation tacite, mais évidente, de leur conduite politique.

Ainsi, il exhorte et encourage Jean de Zápolya, le voïvode de

---

[1] Le bref que le pape lui adressa le 20 février 1524 en fait preuve ; du reste Burgio signale aussi ce fait dans son rapport du 13 avril 1525.

[2] Voir le rapport d'Aleander, nonce du pape à la diète de Worms, dans les archives du Vatican. (Voir FRIEDRICH, *Der Reichstag zu Worms*. Munchen, 1871, page 85).

Transylvanie, *à persévérer avec le même zèle dans la voie engagée, à sauvegarder les intérêts de sa patrie, dont le bonheur fera aussi le sien ;* puis *à rester fidèle à sa religion et à son roi.* Enfin il l'informe que le nonce *l'entretiendra de certaines choses utiles à la gloire de Dieu, à la sécurité du pays et à ses propres intérêts.*

Il distingua également Verböczi en lui disant que *son activité salutaire à la gloire de son roi et au bien-être de sa patrie, lui causent une grande joie; que lui, et toux ceux qui poursuivent les mêmes buts ont mérité sa reconnaissance, qu'il l'aimait déjà lorsqu'il n'était que cardinal, et que dorénavant il ne l'aimera que davantage.* [1]

Après un séjour de quatre mois que le nonce du pape fit à la cour de Bude, il acquit la conviction que ni le roi, ni les hommes d'État qui l'entouraient, ne sauraient sauver le pays de la catastrophe à laquelle il marchait à grands pas.

Il se conforma donc aux instructions qu'il avait reçues avant de quitter Rome, et partit pour la Pologne dans le but de solliciter l'intervention du roi Sigismond, oncle de Louis II. [2]

Il arriva à Cracovie au commencement de juillet. Son premier soin fut de décider Sigismond à se rendre en Hongrie pour y user de son influence en vue de conjurer les catastrophes dont le pays était menacé. Malheureusement il ne put atteindre ce but. [3]

La Pologne était également dans un état critique, elle souffrait des mêmes vicissitudes, et les mêmes dangers la menaçaient. Ce qui explique la fermeté avec laquelle les conseillers du roi

---

[1] Lettres papales dans les registres pontificaux.

[2] Burgio était muni de lettres de recommandation à l'adresse du roi, de plusieurs prélats et grands seigneurs de Pologne, qu'il exhorta vivement à secourir Louis II et la Hongrie. (Voir les brefs du 20 février, dans les registres pontificaux). Il paraît que Burgio avait écrit au roi Sigismond aussitôt après son arrivée en Hongrie, ce qui appert de la réponse sans date, publiée dans l'*Acta Tomiciana*, VI, page 314.

[3] Burgio expédia son premier rapport à Rome le 18 juillet 1524 et constata qu'il était à Cracovie depuis 12 jours. — Tomiczki, le vice-chancelier de la Pologne, mentionne également l'arrivée du baron Burgio, dans sa lettre du 16 juillet. (Voir *Acta Tomiciana*, VII, page 42).

avaient combattu le projet de son voyage, en l'exhortant à ne pas accepter le rôle de pacificateur dans un pays étranger, lui qui n'avait pas su établir un ordre de choses satisfaisant dans son propre royaume.[1] Sur ces entrefaites les nouvelles de la Hongrie devinrent de plus en plus inquiétantes, la révolte était à craindre, la vie du roi même ne paraissait plus être en sûreté; tandis que, d'après les informations que l'archevêque d'Esatergom (Gran) venait de faire parvenir confidentiellement au roi Sigismond, il résultait que Jean de Zápolya s'était assuré un parti et comptait se faire proclamer gouverneur.

Ces fâcheuses nouvelles, bien que Burgio ne leur accordât pas grande confiance, puisqu'elles provenaient du parti ennemi, hâtèrent pourtant son retour à Bude, où il arriva vers la fin du mois d'août.[2]

Depuis son départ la situation s'était en effet beaucoup aggravée, et l'insubordination qui régnait partout l'avait alarmé. Il s'émut à la vue de ce désordre général, et supplia le roi et le chancelier de tenter tous les moyens pour remédier à cette situation intenable et dangereuse. Plus tard, lors de la convocation de la diète du mois de septembre, il ne se contenta plus de sollicitations ou de termes vagues; il soumit à la délibération du Conseil et de la noblesse des propositions détaillées.

A la diète du Ráros[3] il prit même la parole pour exhorter les nobles à oublier leurs anciennes rancunes, à faire enfin preuve de patriotisme, en s'imposant des sacrifices en faveur de la patrie menacée. Il leur promit à cette occasion de mettre à la disposition du pays les sommes que le pape avait fait déposer à cet effet à la banque Fugger. Malheureusement, ses paroles encourageantes se perdirent dans le bruit des querelles et restè-

---

[1] Rapports du baron Burgio du 22 et 25 juillet et du 15 août. Ce n'est qu'à Bude qu'il reçut la réponse officielle et définitive du roi de Pologne, par laquelle il l'informait que, craignant l'invasion des Turcs et des Tartares, il ne saurait quitter le pays dans le courant de l'été et de l'automne. (Voir les représentations faites par Monseigneur Krziczki évêque de Prfmisle en date du 27 juillet 1524, par lesquelles il s'oppose au voyage du roi. *Acta Tomiciana*, VII, page 45).

[2] Son premier rapport de Bude est daté du 15 août 1524.

[3] Suivant l'usage traditionnel, la noblesse se réunissait dans la plaine du Ráros et y délibérait en plein air.

rent sans effet. Et rien ne fut fait pour secourir Körény, dont la garnison désesperée se mutina et finit par ouvrir les portes à l'ennemi.[1]

En attendant, le reste de l'Europe n'était guère plus tranquille, les menaces et les supplications d'Adrien VI et de Clément VII n'avaient pas suffi pour réconcilier Charles-Quint et François Ier, et la guerre qui avait sévi cinq ans, au lieu de s'apaiser, prit des proportions de plus en plus effrayantes.

En 1524, les Français ayant été expulsés de l'Italie par les armées impériales successivement victorieuses, le théâtre de la guerre se trouva subitement transporté en France. Cependant la fortune changea après le siége de Marseille, et l'empereur dut renoncer à ses projets trop téméraires, car François Ier se mit à la tête de son armée réorganisée, retraversa les Alpes, et, ne trouvant pas d'obstacles, occupa de nouveau une position forte dans la haute Italie.

La nouvelle de ces événements inattendus décida l'archiduc Ferdinand à diriger immédiatement sur l'Italie l'armée qu'il avait organisée en prévision d'une campagne contre les Turcs, et à se rendre en toute hâte à Inspruck pour y surveiller les préparatifs de cette nouvelle guerre.

Aussitôt après le départ de l'archiduc, le cardinal-légat Campeggio, qui, après la diète de Nüremberg, s'était fixé à Vienne pour y attendre la convocation prochaine de la grande assemblée de l'empire, convocation qu'il avait depuis longtemps sollicitée dans l'espoir d'y faire effectuer les résolutions de la diète de Worms et d'y faire accepter certaines mesures destinées à arrêter le progrès de la réformation, le cardinal Campeggio, disions-nous, ayant acquis la conviction qu'à la suite de cette nouvelle guerre en Italie la diète ne se réunirait pas, s'était décidé à quitter Vienne. Il n'avait d'ailleurs aucune raison pour y prolonger son séjour. Bien au contraire; exposé aux insultes de la population allemande qui savait déjà combien le pape sympathisait avec François Ier, son départ était une nécessité urgente.[2]

Il était dans une situation des plus fâcheuses, lorsque Burgio

---

[1] Rapports de Burgio du 17, 19 et 21 octobre 1524.

[2] Rapports du cardinal Campeggio en date du 4, 5 et 29 novembre 1524.

lui offrit un moyen convenable de se retirer, en lui proposant de s'établir à Bude, où il aurait l'occasion de rendre de grands services à l'Église et aux nations chrétiennes. Le cardinal accepta d'autant plus volontiers cette invitation, que la cour de Hongrie paraissait bien choisie pour la mission conciliatrice qui lui incombait en présence des complications religieuses en Bohême et des différends survenus entre le roi de Pologne et le grand-maître de l'ordre des chevaliers teutoniques. Burgio réussit à obtenir que le roi même invitât le cardinal Campeggio. [1]

Le légat accepta cette invitation avec empressement. [2]

Dès son arrivée il se mit à l'œuvre. Secondé par le nonce, ses efforts tendaient surtout à relever les forces du pays, à faciliter la défense, à ranimer les sentiments patriotiques. Les premiers soins des deux ambassadeurs qui déployèrent une activité remarquable fut de soustraire le jeune monarque aux influences funestes de son entourage, et de faciliter l'arrivée au pouvoir des patriotes sincères et désintéressés. [3]

Parmi ces derniers il y a lieu de citer Paul Tomori, archevêque de Kalocsa et commandant de l'armée dans toute la partie méridionale du pays, qu'il défendit vaillamment contre les Turcs ; aussi, les ambassadeurs du pape l'appuyèrent-ils de toute leur influence. Lorsqu'en 1525, ne pouvant plus défendre Pétervarad, ce prélat revint à Bude pour y donner sa démission, ce furent eux qui l'en empêchèrent. Mais avant même d'intervenir ils profitèrent de cet incident pour marchander à la cour le prix de cette intervention. Ils exigèrent préalablement que l'archevêque fût convenablement pourvu des moyens nécessaires, et le Gouvernement lui fournit en effet une somme considérable; ce qui lui permit de payer la solde arriérée de ses soldats. A cette même occasion le cardinal Campeggio équipa aux frais de la caisse de secours du pape 300 fantassins qu'il envoya à la défense de Pétervarad.

---

[1] Rapport de Burgio en date du 16 novembre 1524.

[2] Rapport du cardinal Campeggio en date du 26 décembre 1524.

[3] Voir les rapports de Burgio du 26 décembre 1524 et du 5 février 1525, et ceux du cardinal Campeggio en date du 29 décembre 1524 et du 8 février 1525.

L'archevêque Tomori se mit à la tête de la petite troupe et quitta Bude le 2 février 1525; le cardinal les vit passer sous ses fenêtres, tandis que la foule assemblée au bord du Danube acclamait le pape qui n'abandonnait pas le pays au moment du danger.[1]

Quant à la politique extérieure, les deux diplomates ne négligèrent rien pour influencer le Gouvernement; ils l'engagèrent à agir énergiquement contre les Turcs, et à prendre, en présence du conflit éclaté entre l'empereur et le roi de France, une attitude conforme à la politique du Saint-Siége.

A cette époque les sympathies de Clément VII étaient décidément acquises à François Ier, avec lequel il conclut une convention secrète aussitôt après son entrée en Italie. Il était donc de l'intérêt du pape de faire échouer toute alliance entre la Hongrie et Charles-Quint. Cependant, la majorité du Sacré-Collége s'était prononcée contre son immixtion dans la lutte des deux rivaux, car elle appréhendait la reprise de la politique guerrière de Jules II, et les diplomates délégués à la cour de Hongrie étaient de ce nombre. La conclusion de la convention secrète ne leur convenait que parce qu'ils espéraient qu'un pareil traité pourrait faciliter la conclusion d'une paix durable.[2]

Du reste Burgio s'enthousiasmait avec autant d'ardeur pour la mission universelle du Saint-Siége que pour la grandeur de l'Italie. Son idéal rêvé était l'Italie indépendante de toute influence étrangère et réunie en un seul État confédéré, ayant pour chef le pape. Il fit d'intéressantes observations à ce sujet, et exposa en détail ses vues personnelles, d'après lesquelles il croyait pouvoir réaliser cette pensée. Il reconnaissait que la situation du pape était difficile et dangereuse; car si l'empereur était vainqueur, rien ne garantirait l'Italie contre les abus de sa politique envahissante, tandis que dans le cas contraire, nul ne pourrait empêcher l'occupation de Naples et de la Sicile par les Français. Il conclut donc de ces faits qu'il ne serait pas prudent pour le pape de prendre fait et cause ni pour l'un, ni

---

[1] Rapports du baron Burgio en date du 5 janvier et du 6 février 1525, et du cardinal Campeggio en date du 25 janvier et du 8 février 1525.

[2] Rapport du cardinal Campeggio en date du 8 février 1525.

pour l'autre des combattants. Rien ne lui garantissant l'observation des engagements que le vainqueur pourrait avoir pris, et la conciliation ne promettant aucune chance de succès, il conseilla la neutralité.

A son avis, le pape et tous les princes italiens devaient rester impassibles, s'allier, amasser de l'argent, équiper des armées, et laisser *les barbares* se battre entre eux, afin qu'ils s'affaiblissent mutuellement. C'est qu'il savait fort bien que le vainqueur payerait cher sa victoire, et tandis qu'il se ruinerait sur le champ de bataille, l'Italie conserverait toute sa puissance et pourrait faire respecter sa volonté.

L'Italie coalisée, dit-il, sera assez forte pour résister à qui que ce soit. Il conseilla donc au pape de ne s'occuper que de l'Italie, car s'il ne pouvait plus apaiser les guerres qui sévissaient dans les pays chrétiens, il devait au moins assurer l'union de l'Italie, à la tête de laquelle il pouvait encore occuper une puissante position et anéantir le Turcs.[1]

---

[1] Rapport de Burgio en date du 26 décembre 1524, dont voici une partie du texte original :

« Io vedo le cose di Italia in molta perturbatione, et ragionevolmente mi pare che Sua Santità deve stare assai dubio di pigliar partito per la conservatione del Stato Eclesiastico, et conosco che in nixuna di le parti po restar la victoria che non sia cum manifestissimo periculo di nui altri. Si li Imperiali restano vincitori, et il Re si torni senza far cosa bona, che ci assecura da la grandeza di Cesare, maxime si li venisse voglia di acconpagniarla cum la rabbia Tudesca? Si il Francese resta vincitore non vedo como si possa resistere a limpeto loro che non perturbino et lo Regno di Napole et quello di Sicilia che per lo mal governo di l'Imperiali sono cussi exasperati che è da maravigliare como sian tardati tanto a far movimento in quelle parti. Et qui aggiungo le cose passate tra Sua Santità et lo Christianissimo et l'animo et devotione di Fiorentini a quella Casa et molti altri suspetti, che mi fanno non meno dubitare la victoria di Francesi che quella di Imperiali. Buttarse ad una di le parte mi par più presto gioco di ventura che prudente consiglio; per chè posto che altrui si inbattesse ad eligere la parte vincitrice chi ci assecura poi che le promesse se observirano? Cercar forma di acordo fra questi principi, vedo che Sua Santità diligentemente lo fa, ma non so cum che speranza. Io per me non ci sperai mai. Confesso ben che si si facesse. fora una sanctissima opera; et si non si fa che Sua Santità ni è et serrà laudata havere voluto fare; ma questo non si concludendo,

Le pape ne partagea pas cette manière de voir; le maintien de la neutralité, sur le théâtre de la guerre même, lui parut impraticable, cependant il se garda bien de prendre une part active en cette guerre.

Il fit une dernière tentative de conciliation et demanda à cet effet l'intervention du roi de Hongrie.[1] Louis II répondit avec empressement à ce désir. Étienne Brodarics prévôt de Pécs (Fünf-Kirchen), fut aussitôt envoyé à Rome avec la mission d'aller trouver préalablement l'archiduc Ferdinand et François Ier, et de conférer avec eux au sujet des conditions de la paix.

---

como a me pare, lo più securo partito, che sua Santità potesse pigliare, serria star como sta, in su la neutralità, non solamente lei como fa che fora poco securo, ma indurre tutta la Italia a questa neutralità, la qual cosa non iudico che serria molto difficile. Ligasi Sua Santità cum Venitiani, accordisi cum lo Duca di Ferrara, lo Marchese di Mantua lo tiene, como il Stato di Fiorentini, quello di Luchesi et di Senesi, et lo Stato di la Chiesia, et attendi a far dinari et fortificarsi cum la sua Italia, et lassi rumpere le teste a li Barbari; non porrà essere la victoria si non sanguinolenta; la parte che restirà vincitrice, serrà cossi debilitata, et le forze de la Italia cussi integri, si questo che io dico si fa, che serrà constretta non solamente restar intra li fini suoi et non tentar novità alcuna, ma di obedire a Sua Santità como a padre di tutti. Non sono cossi exauste le forze di Italia che si si unissero non potessero resistere ad qual si voglia inimico, non vo dire a caciarlo. Nè mi piace la oppinione di alcuni che è che Sua Santità doveria secretamente havere intelligentia cum una di le parti et aiutarla di dinari; primo perchè mi par che cussi facendo, dona segno di paura, poi che si ben si oppone ad eligere la parte vincitrice, non ci è via via di assecurarsi; immo iudico che ci fora più presto damno; havendo conosciuto lo amico cum che mezi si po cavare da nui lo dinaro, che pensa Vostra Signoria che non sapiria poi usar li medesimi quando ci diventasse inimico et ci doniriamo animo et voluntà di farlo molto presto sappendo che per sua comodità noi ci siemo exausti da le forze nostre? Concludo adunca, che di la Italia sola fazi conto Sua Santità, quella estimi, quella fortifichi, quella unisca, si li altri nationi non po, che cum quella sola sempre serrà temuto et estimato; chè porrà prevalersi, et da loro et dal Turco; et si Vostra Signoria non mi lo donasse a troppo audacia o a troppo amore di la patria usiria dire che cum la Italia sola porria dal Turco diffendersi molto meglio che cum la compagnia di altra gente foristera. »

[1] Rapport de Burgio en date du 6 février 1525 et celui du cardinal Campeggio du 8 février 1525.

L'ambassadeur hongrois allait précisément se mettre en route lorsqu'il reçut la nouvelle que les armées impériales avaient livré une bataille décisive à Pavie et que le roi de France avait été fait prisonnier. A la suite de ces événements, la réconciliation des deux adversaires se trouvait considérablement facilitée. Brodarics rendit visite au monarque prisonnier, l'assura de la sympathie de Louis II, et lui offrit d'intervenir en sa faveur, offre que le roi accepta avec reconnaissance.

Une fois à Rome, il proposa au pape d'envoyer un ambassadeur en Espagne. Le cardinal Salviati s'y rendit aussitôt avec la mission d'y faire des propositions de paix à Charles-Quint. Brodarics, ayant été rappelé sur ces entrefaites en Hongrie, ne put point l'y accompagner ainsi qu'il en avait été question, mais l'intervention du pape, et celle de Louis II aboutirent à un résultat favorable, puisque peu de temps après la paix de Madrid fut conclue. [1]

IV.

Tandis que dans le midi de l'Europe, l'attention du Saint-Siége et de la diplomatie était occupée par la rivalité de l'empereur et du roi de France, le nord voyait éclater les luttes entre le roi de Pologne et le grand-maître des chevaliers de l'ordre teutonique; événement qui prépara l'établissement de la Prusse, et exerça une influence décisive sur le développement des relations religieuses et politiques de l'Europe.

L'ordre des chevaliers teutoniques, qui avait dominé le territoire de la Prusse actuelle depuis le commencement du XIIIme siècle, avait été épuisé par les longues guerres soutenues contre la Pologne; lors de la paix de Thorn (1466), il finit par reconnaître la souveraineté de la couronne polonaise et ses grands-maîtres devinrent les vassaux du roi de Pologne. Peu de temps après il tenta un nouvel effort pour se soustraire à cette féodalité qui lui avait été imposée par la force des armes. Albert,

---

[1] Voir la lettre du 4 juillet 1525 que Brodarics pendant son séjour à Rome adressa au roi de Pologne, et les rapports du chancelier hongrois relativement à cette affaire.

margrave de Brandebourg, qui fut nommé grand-maître en 1511, refusa de prêter serment à la Pologne et s'attribua les droits d'un souverain.

A l'entrevue de Presbourg en Hongrie, — qui eut lieu en 1415 entre l'empereur Maximilien, le roi Sigismond de Pologne et le roi hongrois Wladislas II, — il fut convenu que la querelle survenue entre la couronne polonaise et l'ordre des chevaliers serait soumise à un tribunal d'arbitrage, dont feraient partie l'empereur, le roi hongrois et les chanceliers de ces deux souverains. Ce tribunal ne se réunit jamais. La guerre éclata de nouveau en 1519. Le roi de Hongrie, Louis II, fit de son mieux pour réconcilier les adversaires, et, grâce à son intervention, il fut conclu en 1521 une trêve de quatre ans, pendant laquelle le tribunal d'arbitrage devrait amener la paix définitive.[1] Dans cette œuvre de conciliation le roi Louis obtint le concours actif de la diplomatie pontificale.

Le pape Clément VII se préoccupait vivement des États du nord de l'Europe. Dès son avènement, il avait entamé des négociations avec le prince de Moscou, lequel promettait de ramener son peuple au sein de l'Église de Rome si le pape lui conférait la couronne royale. Un ambassadeur pontifical fut délégué à Moscou.[2]

Mais ce fut surtout avec la Pologne, dont le roi avait donné maintes preuves de son zèle religieux et qui était devenue une digue puissante opposée à la réformation, que le pape tenait à avoir des relations intimes. Il soutint chaleureusement les prétentions que Bona Sforza, l'épouse du roi Sigismond, voulait faire valoir concernant le duché de Bari.[3] Il invita à plusieurs reprises le roi Louis et ses conseillers à faire tous leurs efforts en vue d'amener la paix entre le roi de Pologne et l'ordre des chevaliers. Les ambassadeurs accrédités auprès de la cour de Bude avaient des instructions pour agir dans le même sens.[4]

---

[1] Voigt, *Geschichte Preussens*, IX, pages 476-643 et *Acta Tomiciana*, pages 17-82.

[2] Voir les rapports de Burgio du 17 août, du 16 novembre, du 30 décembre 1524 et du 14 janvier 1526, de même que, VII, page 21, des *Acta Tomiciana*.

[3] Voir le rapport de Burgio du 18 juillet 1594, et *Acta Tomiciana*, VII, page 93.

[4] Voir dans les registres du Vatican le bref du 19 octobre 1524

Le pape avait en vue un péril devenu de plus en plus menaçant. On pouvait craindre que le margrave Albrecht n'eût l'idée d'embrasser la réformation. Déjà, il était entré en relations avec les luthériens et il s'occupait déjà de la proposition de Luther, de transformer le territoire de l'ordre des chevaliers en une principauté séculière. [1]

Il mit toutes les précautions à la réalisation de ce projet qu'il cachait le plus soigneusement. Pour dissiper les soupçons manifestés à l'égard de sa fidélité, il adressa au cardinal Campeggio une lettre, dans laquelle il réitéra l'assurance de son attachement sincère au Saint-Siége. [2]

Vers la fin d'octobre 1524, le margrave Albrecht arrive à Bude. Le roi Louis avait convoqué pour le 6 janvier 1525 le tribunal d'arbitrage, qui devait résoudre la question borusso-polonaise. Dans la lettre de convocation il était dit que les souverains devant faire partie de ce tribunal pourraient se faire représenter par des plénipotentiaires. [3]

Les légats pontificaux firent de leur mieux pour assurer la réunion du tribunal et le succès de sa tâche. Le grand-maître et plusieurs princes allemands étaient venus à Presbourg. Mais le roi Sigismond refusa de reconnaître la compétence du tribunal; il déclara qu'il avait l'intention de recommencer la guerre, de chasser le margrave et de réorganiser l'ordre des chevaliers. [4]

Toutefois, les événements prirent une autre tournure. Le grand-maître, désireux de réaliser son projet de sécularisation, se décida à un sacrifice: il se déclara prêt à renoncer à la souveraineté qu'il avait réclamée, prêt à se reconnaître vassal de la couronne polonaise.

Ce fut sur cette base que fut conclue la paix à Cracovie, au commencement d'avril 1525. Le roi de Pologne consentit à ce que le territoire de l'ordre, la Prusse, devînt une principauté seculière, sous le sceptre de la maison de Brandebourg. [5]

---

adressé au roi Louis et à l'archevêque de Gran, de même que le bref du 3 novembre 1524 adressé à Burgio.

[1] Voigt, pages 689 et 730.

[2] Voir le rapport de Campeggio du 22 août 1524.

[3] Rapports de Burgio du 31 octobre, du 16 novembre et du 6 décembre 1524.

[4] Rapport de Campeggio, du 8 février 1525.

[5] Voigt, page 750.

Les légats pontificaux à Bude étaient terrifiés par cet événement. Le baron Burgio le considéra comme un désastre, d'autant plus qu'il prévoyait que le résultat acquis par le grand-maître encouragerait les luthériens à la persévérance. Cependant, croyant que le roi Sigismond n'avait cédé qu'à la suite des victoires de l'empereur qui avaient ébranlé la puissance du Saint-Siége, il conservait encore l'espoir que le rétablissement des bonnes relations entre le pape et l'empereur changerait la face des choses ; que l'empereur et l'empire allemand verraient d'un mauvais œil la sécularisation de l'ordre, et que la pression exercée par l'empereur amènerait le roi Sigismond à révoquer ses concessions.

Mais au commencement du mois de mai on apprit à Bude que l'empereur venait d'approuver la sécularisation du territoire des chevaliers teutoniques.

Les légats pontificaux reconnurent immédiatement les dangers qui résulteraient de ce fait accompli pour l'Église catholique. Ils présageaient en même temps que « le prince prussien finirait par devenir l'ennemi puissant de la couronne polonaise. » [1]

V.

En présence de l'ascendant qu'avait pris la réformation en Allemagne, le chef de l'Église espérait obtenir quelque compensation en Bohême, où l'état religieux paraissait subir une modification favorable, due pour une bonne partie à l'activité de Burgio.

Plusieurs essais avaient déjà été tentés en vue de ramener à l'Église catholique les utraquistes tchèques, mais sans aucun succès. En attendant, les ordres utraquistes, menacés d'oppression de la part des Picards et des luthériens, commencèrent à se rapprocher des catholiques pour se défendre contre leurs oppresseurs. Le chanchelier hongrois, Ladislas Szalkaï, évêque d'Erlau, pensa alors que la situation était favorable pour renouveler des essais restés jusque-là sans résultat. Il fit part de son projet à Burgio qui partait précisément pour Rome. Clément VII

---

[1] Voir le rapport de Burgio du 26 avril 1525 et ceux du cardinal Campeggio du 8 et 26 mai.

s'empressa d'accueillir le projet, et il combla le prélat hongrois de ses éloges. Il reconnut que le rétablissement de l'unité religieuse en Bohême était une tâche sublime et glorieuse, mais il pensa toutefois que ce n'était pas Rome qui devait faire le premier pas. « C'est le malade, disait-il, qui doit aller chercher « le médecin ; il ne convient pas au médecin d'octroyer ses « services. » Il chargea le baron Burgio d'obtenir que le roi Louis invitât les Tchèques à se concilier avec le Saint-Siège.[1]

Le nonce s'occupa de cette affaire avec son zèle habituel. Il obtint que les négociations fussent entamées sans retard.[2]

A la diète de Prague convoquée pendant l'été de 1524, une alliance intime s'établit entre les catholiques et les utraquistes; les Picards et les luthériens furent persécutés dans tout le pays. Charles, duc de Munsterberg, chef des utraquistes, vint à Bude vers le milieu de septembre et demanda au roi les mesures propres à exterminer ces deux factions hérétiques.

Szalkaï — qui depuis était devenu archevêque d'Esatergom, (Gran), — s'opposa aux mesures violentes et pensa qu'il fallait de la patience pour assurer le succès. Burgio attribua cette attitude de l'archevêque à des visées égoïstes ; il estima que Szalkaï voulait s'assurer la dignité de cardinal avant de prêter son concours. Aussi demanda-t-il au pape l'autorisation de faire à l'archevêque des promesses positives à cet égard.[3] Le pape accorda l'autorisation demandée, et adressa à l'archevêque une lettre encourageante.[4] Après de longues négociations, l'accord religieux fut conclu à la diète de Bâle.[5]

Mais lorsque les délégués de la diète arrivèrent à Bude pour demander l'approbation du roi et du légat papal, les négociations poursuivies avec le cardinal Campeggio se heurtèrent contre des obstacles que l'on ne parvint pas à écarter.

---

[1] Le bref du pape adressé à Szalkaï, à la date du 20 février 1524. Les instructions du pape transmises par Giberti, le 12 mai 1524, à Burgio. RUSCELLI, *Lettere de'principi*, Venezia, 1573-79.

[2] Rapports de Burgio du 18 juillet et du 22 septembre 1524.

[3] Rapport de Burgio du 19 septembre 1524.

[4] Les lettres pontificales, datées du 8 octobre 1524, adressées à Campeggio et à Szalkaï. (Voir dans les registres pontificaux).

[5] La lettre des deux légats, du 11 février 1525. (Voir dans les archives du Vatican.)

Le légat était exaspéré par l'échec de ses efforts. Il accusa les Tchèques d'avoir été inspirés non pas par le bien de l'Église, mais par des intérêts particuliers. Le baron Burgio n'en disconvint pas, mais en politicien expérimenté, il était d'avis qu'il fallait bien compter avec les intérêts particuliers des personnages dirigeants. « Dès le commencement, disait-il, je n'ai pas « compté que la Bohême tout entière serait emportée par l'en- « thousiasme religieux, aussi n'ai-je pas repoussé le concours de « ceux qui agissent en vue de vaincre leurs adversaires, ou de « chercher leur profit particulier. J'attribue l'échec des négo- « ciations aux luttes des partis en Bohême. »[1]

Vers le commencement de 1526, le roi convoqua à Bude les chefs des partis, et Burgio fit des efforts considérables pour les réconcilier. Il n'y parvint pas et l'espoir de ramener les utraquistes au sein de l'Église s'en alla de nouveau en fumée.[2]

VI.

L'issue des négociations poursuivies avec les Tchèques et le grand-maître de l'ordre teutonique n'avait pas réalisé les espoirs du Saint-Siége et de ses ambassadeurs. Et voici que maintenant la situation en Hongrie venait aussi à s'aggraver.

Le roi Louis convoque la diète pour le commencement de mai 1525. Ici les nobles armés, réunis en grand nombre, prennent une attitude menaçante. Ils réclament bruyamment que le roi renvoie de son entourage les seigneurs dont l'influence néfaste avait conduit le pays au bord de l'abîme.

Sur la demande des seigneurs, Burgio se rend auprès des nobles ; il leur donne lecture de la lettre dans laquelle le pape appelle la nation à la guerre contre les Turcs ; ensuite il les harangue pour les enthousiasmer. On l'écoute avec respect ; Verböczi, l'orateur principal des nobles, prononce un discours où il exprime ses remerciements de la bonne volonté du pape, après avoir énuméré les faits par lesquels le Saint-Siége mérite

---

[1] Rapport de Burgio du 6 juin 1525.

[2] Rapports de Burgio, du 18 et 30 juillet, du 16 et 30 novembre 1525, du 23 janvier, du 2 février et du 12 mars 1526.

la gratitude de la Hongrie. Toutefois, l'assemblée écarte la question de la défense de la patrie et s'occupe exclusivement de ses plaintes contre les seigneurs. Et comme le roi hésite à obéir à ses désirs, elle décide qu'après un délai de cinq mois la noblesse tout entière se réunirait en armes à Hatvan, à quelques lieues de la capitale, pour discuter librement les moyens de défendre la patrie et de mettre un terme aux désordres publics. [1]

Le roi avait beau interdire cette assemblée, la noblesse du pays n'en continua pas moins ses préparatifs pour s'y rendre.

Pendant que la lutte des partis s'envenimait ainsi de plus en plus, le cardinal Campeggio, révoqué par le pape, quitta la Hongrie vers le milieu du mois de juin, et Burgio resta le seul représentant du Saint-Siége en Hongrie.

La cour acquit alors la conviction que la résistance ne ferait qu'augmenter les dangers de la situation ; elle prit le parti de céder au courant, de ne pas empêcher la réunion des nobles à Hatvan, de renvoyer les courtisans étrangers, d'éloigner l'ambassadeur de l'empereur et de sacrifier les hauts dignitaires qui s'étaient attiré la haine de la noblesse.

Le 2 juillet, le roi, accompagné de Burgio, se rendit à Hatvan et y promit de satisfaire aux demandes de la noblesse; il conféra la plus haute dignité du pays à Verböczi, que l'assemblée enthousiasmée, unanime avait proclamé palatin du royaume. [2]

Mais quant à la défense du pays, l'assemblée de Hatvan n'avait pas pris les dispositions que réclamait le péril de plus en plus grandissant. La situation s'était même embrouillée, car les dignitaires destitués firent des efforts pour reprendre l'offensive et pour ressaisir le pouvoir. Verböczi qui s'efforçait avec un zèle désintéressé de rétablir la paix intérieure, se trouva presque isolé. Burgio le soutenait cependant sincèrement, et ce fut probablement sur ses propositions que le pape Clément VII adressa au nouveau palatin une lettre de félicitations. [3]

Mais le nonce, tout en se déclarant content de l'activité de

---

[1] Pendant cette diète un homme de Burgio avait rédigé un journal qui se trouve dans les archives du Vatican.

[2] Rapports de Burgio du 2 et 15 juillet 1525.

[3] Rapports de Burgio du 2, 11, 18 juillet et du 13 septembre 1525.

Verböczi, ne lui put prédire aucun succès, puisqu'elle manquait de l'appui d'un chancelier digne de confiance.

Depuis longtemps déjà, le baron Burgio tendait à ce que les hautes fonctions fussent confiées à des hommes désintéressés, zélés et capables. Il s'efforçait surtout de faire conférer la dignité de chancelier au prélat Étienne Brodarics. Lorsque l'archevêque de Gran se démit de cette fonction, au printemps de 1525, le nonce obtint la promesse du roi que cette dignité serait confiée à Brodarics. Mais la reine et l'archevêque eurent d'autres candidats.

Le pape s'intéressait vivement à cette question ; il fonda de grandes espérances sur cette nomination. Il renvoya dans son pays Brodarics qui se trouvait alors à Rome ; il lui donna des instructions détaillées, lui rappela la lourde responsabilité qu'il assumerait si sa conduite ne répondrait aux espoirs qu'on y rattachait. En même temps il adressa au roi et à l'archevêque des brefs où il leur recommandait chaleureusement sa nomination. [1]

Brodarics arriva à Bude vers le 1er septembre (1525). Le nonce, appuyé par Verböczi, avait tout fait pour que la nomination s'effectuât sans retard. Le roi y était disposé, et on persuada la reine à renoncer à son candidat à elle. [2]

Mais l'archevêque de Gran inventa toutes sortes de prétextes pour traîner la question. Il voulait bien renoncer à la dignité de chancelier, mais à condition d'être compensé par la pourpre que le cardinal Campeggio et le baron Burgio lui avaient promise à différentes reprises. Maintenant (le 1er décembre 1525), le roi dépêcha à Rome un courrier particulier pour demander au pape la nomination de l'archevêque au cardinalat. [3] Il invita aussi le nonce à appuyer cette demande.

---

[1] Les lettres de recommandation du pape, datées du 8 août, les réponses du roi et de l'archevêque, de même que les lettres que Brodarics écrivit de Bude à Rome, le 13 septembre et le 30 novembre 1525, se trouvent dans les archives du Vatican.

[2] Rapports de Burgio du 13 septembre et du 16 novembre.

[3] La lettre du roi Louis, datée du 30 novembre 1525 et rappelant au pape que c'était la troisième fois qu'il lui recommandait l'archevêque. (Voir dans les archives du Vatican).

Burgio se trouva dans une situation délicate. Pour lui, l'archevêque de Gran, dont la conduite s'inspirait à des visées égoïstes, ne méritait point la haute dignité qu'il convoitait. Mais comment s'y opposer ouvertement? C'eût été se poser comme ennemi de l'archevêque, s'aliéner le roi, compromettre la nomination de Brodarics et aggraver sa propre situation. Aussi prit-il un parti assez usité dans le service diplomatique: il remit au courrier royal une lettre de recommandation pour Szalkaï, qu'il désavoua dans une autre lettre qu'il fit porter à Rome par son courrier à lui. [1]

A la suite de cette dernière lettre, le pape décida que la pourpre ne serait point conférée à l'archevêque. Mais il tenait toutefois à ménager la susceptibilité du puissant prélat qui — d'après l'expression de Burgio, — était pour ainsi dire « le maître absolu en Hongrie, ayant plus d'influence que n'en exerçait le cardinal Wolsey en Angleterre. » La lettre pontificale adressée à l'archevêque, le prit sur un ton d'indulgence paternelle auquel se mêlait toutefois l'exhortation grave du chef suprême. Le pape ne refusa pas la pourpre définitivement, il indiqua le moyen qui la lui ferait obtenir.

Enfin, vers les premiers jours de mars, l'archevêque donna sa démission et le roi put nommer Brodarics; il lui conféra en même temps l'évêché de Syrmie. [2]

Burgio ne s'en tint pas là. Les fonctions du trésorier général n'étaient pas moins importantes que celles du chancelier. D'après lui, l'archevêque de Kalocsa, Paul Tomori, était le plus apte à remettre en ordre les finances dérangées du pays; c'était, à son avis, un homme fidèle qui depuis sa jeunesse était initié aux choses financières, et tellement populaire, que les impôts proposés par lui seraient volontiers votés par la diète et acquittés par le pays, tandis que les contributions antérieurement décrétées ne purent jamais être perçues.

Tomori déclarait qu'il ne se chargerait pas des fonctions de trésorier, vu qu'il se sentait incapable de les remplir; mais Burgio n'était pas l'homme à se laisser rébuter par de pareilles difficultés. Quelque catégorique qu'eût été la réponse de l'arche-

---

[1] Rapport de Burgio du 5 mars 1526.
[2] Rapport de Burgio du 17 mars 1526.

vêque, le nonce n'en espérait pas moins que Tomori finirait par obéir à une injonction du pape, si l'on mettrait à sa disposition les moyens nécessaires pour remplir ses fonctions.

Il s'adressa au pape et lui représenta que Tomori aurait besoin de 40 à 50,000 florins pour faire face aux besoins de la cour et des forteresses de la frontière, en attendant la rentrée régulière des impôts. Il proposa de confier à Tomori le total des subsides pontificaux destinés à la Hongrie, soit 5,000 florins en or et 39,000 florins en argent ; il demanda en outre d'obtenir que quelque négociant florentin lui ouvrît un crédit jusqu'à concurrence de 29,000 florins en or.

Cet excellent projet ne put être réalisé. A la suite des préparatifs menaçants des Turcs, Tomori fut obligé d'être sur le qui vive à la frontière du pays.

VII.

D'après les nouvelles qui arrivaient depuis le commencement de l'année 1525, par les voies les plus diverses, le doute n'était plus possible : le sultan Soliman préparait une campagne contre la Hongrie.

Et le pays était là désarmé, sans défense. Tomori, abandonné à ses propres forces, désespérait d'accomplir la tâche qu'il avait assumée. Pendant les premiers jours de 1526, il se rendit à Bude et se démit de ses fonctions de capitaine général. « Je crois — écrivait le nonce à Rome — qu'il sera difficile de le persuader à retourner à son poste. Mais comme il est certain que le midi du pays est perdu si l'archevêque ne retire pas sa démission, je ferai tout mon possible pour l'y persuader. » [1]

Burgio estime aussi que la situation est désespérée. « Ce pays — dit-il — est incapable de se défendre. Il est à la merci de l'ennemi. Quand il ne parvient pas à mettre des garnisons dans les forteresses des confins, comment peut-on espérer qu'il résistera à une armée turque ? Le roi est si pauvre qu'il manque souvent de vivres. Les seigneurs se querellent éternellement. La noblesse est divisée en plusieurs partis, et fût-elle même

[1] Rapport de Burgio du 14 janvier 1526.

d'accord, elle ne pourrait rien faire, vu qu'elle avait négligé de faire les préparatifs nécessaires. Le pays pourrait risquer une bataille ; mais il la perdrait. Il n'a pas une seule forteresse où pouvoir abriter son armée en attendant les secours. Mais quels secours ? Celui de l'Allemagne, peut-être ? Cet empire est plein de troubles ; les Allemands ont refusé d'obéir aux princes, et ils sont les ennemis naturels de la Hongrie. La Pologne a fait la paix avec les Turcs. Je n'entends pas beaucoup aux choses militaires, mais je sais assez pour comprendre qu'il n'y a pas moyen de sauver le pays, si les Turcs arrivent avec une grande armée. Il y aurait pourtant un moyen, un seul : l'alliance des princes chrétiens. Mais peut-on l'espérer ? Le Saint-Père est seul à aider. Or, je connais bien la situation du Saint-Siége qui, abandonné à lui-même, ne saurait faire grand'chose. Ce rapport va certes déprimer Sa Sainteté. Mais il est de mon devoir de révéler la vérité. J'écrirais volontiers des nouvelles plus favorables. »[1]

Tandis qu'en Hongrie le roi et ses conseillers se croisaient les bras en face du danger suprême, imminent, le pape Clément VII ne cessait de se préoccuper du royaume menacé.

Au mois de février 1526, il convoqua les membres les plus éminents du Sacré-Collége, de même que les représentants des puissances accrédités auprès de la cour de Rome. Il leur communiqua les rapports du nonce de Hongrie, et il invita les représentants à intervenir auprès de leurs souverains, pour que ceux-ci déléguassent en Hongrie des commissaires munis d'argent, qui engageraient des hommes de guerre dans les pays voisins, notamment en Bohême.

Quelques jours après il adressa des lettres à l'empereur et à plusieurs princes ; il délégua un courrier particulier auprès du roi d'Angleterre, Henri VIII, pour l'engager à déployer la conduite qu'on était en droit d'attendre de la part du *défenseur de la foi.*[2] En faisant part de ces démarches au roi de

[1] Rapport de Burgio du 18 janvier 1526.

[2] Voir la lettre papale à l'empereur, du 9 février 1526, et celle adressée au roi de France, du 22 février 1526, dans les archives du Vatican. (THEINER, II, pages 659 et 660). Ghinucci, évêque de Worcester (le 7 et le 15 février) et le cardinal Campeggio (le 8 février) écrivent au cardinal Wolsey. (*Calendar of State Papers*, IV, 1882, page 895).

Hongrie, il l'assure de l'appui efficace du Saint-Siége et du Sacré-Collége, et il exhorte le roi et la nation à être actifs, persévérants et prêts à tous les sacrifices.

Le nonce présente cette lettre du pape, le 4 mars, dans la séance du conseil du royaume, tenue sous la présidence du roi et de la reine. Il y ajoute des paroles chaleureuses, dans lesquelles il engage les assistants à suspendre leurs luttes intestines, à sortir de leur inactivité, et à faire sans hésitations tous les sacrifices nécessaires pour sauver leur patrie.

L'assistance fut profondément émue. On vit des larmes briller dans les yeux. Les seigneurs exprimèrent leur gratitude pour la sollicitude paternelle du pape et les nobles efforts du nonce; ils promirent de faire leur devoir. Il fut décidé que les magnats armeraient leurs contingents pour le 25 mars; qu'ils enverraient la moitié de leurs hommes à la frontière, et qu'ils viendraient avec l'autre moitié à la diète convoquée pour le jour de saint George. Il fut en outre décidé que tout noble armerait chaque dixième homme de ses serfs pour l'envoyer à l'armée. Le roi déclara qu'il prendrait lui-même le commandement.[1]

Mais toutes ces décisions ne furent que les résultats passagers d'une émotion momentanée. Ce fut en vain que Tomori attendit les secours promis. Le seul Burgio lui envoya de l'argent pour engager deux cents cavaliers et pour charger cinquante navires; il lui promit aussi d'engager deux cents hommes d'infanterie. Grâce aux instances de Burgio, l'archevêque se disposa à retourner à Pétervarad pour y laisser une garnison et des approvisionnements afin que cette forteresse pût tenir tête à l'ennemi, en attendant les décisions de la prochaine diète.

On espérait que cette diète, à laquelle tous les nobles devaient paraître en armes, allait ranimer la force de résistance du pays. Mais le roi, craignant un soulèvement, s'opposa au rassemblement d'une pareille réunion armée. En vain le baron Burgio lui représenta-t-il que ses adversaires seraient privés de leur meilleure arme s'il accomplissait les désirs du pays, et qu'il aurait, par contre, tout à craindre s'il négligeait les affaires de la nation, fournissant ainsi à ses ennemis l'occasion de mettre en avant

[1] Rapport de Burgio du 5 mars 1526.

des plaintes justifiées et de couvrir leur marchandise inavouable d'un pavillon respecté. Rien n'y fit, car ce ne fut pas seulement la crainte d'un soulèvement qui empêcha le roi de convoquer une diète en armes. Avant d'entrer en campagne, il aurait eu besoin de vingt mille florins pour armer la garde royale. Où les prendre, puisque son argenterie était déjà engagée, et que c'était moyennant de petits emprunts, péniblement contractés, qu'il parvenait à payer les frais de sa cuisine ?

Il abandonna le projet d'une diète en armes, et convoqua la noblesse à Bude. Sur ce, quelques membres du conseil du royaume, sans faire un seul essai pour écarter les obstacles, déclarèrent sous forme d'une protestation, que le roi n'ayant pas voulu suivre leur conseil, leur responsabilité était dégagée pour le cas où le pays allait succomber.

Aussi, le nonce du pape pouvait-il bien dire qu'on n'avait pris aucune mesure, et que beaucoup de personnes n'avaient même pas la volonté de sauver le pays. « Je vois de plus en plus — disait-il, — que la situation du pays est désespérée. Si elle est telle à l'heure présente, que sera-ce quand l'ennemi sera ici ? Le pays s'émiettera en cent débris, cent personnes voudront prendre le commandement. Les Turcs n'auront qu'à avancer hardiment pour conquérir le pays tout entier, et il ne restera pas trace de la nation hongroise ! »

On peut bien s'expliquer sa répugnance à être le témoin d'une catastrophe qu'il prévoyait, mais qu'il était impuissant à prévenir. Il demanda à plusieurs reprises sa révocation ; mais il présenta toujours des motifs tels, que cette décision ne jette pas la moindre tache sur son caractère.

A chaque occasion il assure le pape qu'il le sert volontiers, quelque dangereux que puisse être le poste auquel on le mettrait, mais que son séjour en Hongrie est tout à fait inutile. L'argent mis à sa disposition suffirait à peine pour soutenir une troupe de mille hommes pendant trois ou quatre mois ; une troupe aussi minime ne conviendrait nullement à la dignité d'un ambassadeur du pape. En outre, du moment que le roi part pour la guerre, que pourrait-il faire dans le pays ? L'honneur du Saint-Siège ne permettrait pas qu'il restât dans la capitale. Devra-t-il suivre l'armée ? Comment ! Sans chevaux, sans armes, sans tentes, pour l'acquisition desquels il manque l'occasion

et l'argent? Un particulier peut entrer en campagne à la tête de mille hommes, mais un légat du pape, jamais!

Il est d'avis que le Saint-Siége est incapable de fournir ce qui est nécessaire pour sauver le pays. En donnant moins, il jette l'argent par la fenêtre. Deux cent mille ducats suffiraient pour défendre le pays. Certes, si Sa Sainteté pouvait, avec l'aide des autres princes, envoyer une pareille somme, elle accomplirait un acte des plus glorieux. Sinon, elle ferait mieux de le rappeler, en l'autorisant à remettre à l'archevêque de Kalocsa les sommes se trouvant dans ses mains; celui-ci pourrait être ainsi amené à garder les fonctions de capitaine général et mis à même d'armer la forteresse de Pétervarad. [1]

Au moment où le nonce écrivait ce rapport plein de prévisions les plus sombres, le roi se décidait à quitter la capitale, pour aller à la chasse, en attendant la réunion de la diète. « Et voici comment nous fermons le temple de Janus, comme si nous jouissions de la paix la mieux assurée! » disait le nonce avec amertume. [2]

Trois jours après le départ du roi, le 13 avril, Tomori arriva tout à coup à Bude avec la nouvelle que le sultan avait quitté sa résidence et qu'il se proposait d'occuper la capitale de la Hongrie.

Le nonce se rendit immédiatement à Gran et engagea le roi à retourner à Bude. Ici le conseil se réunit aussitôt. En premier lieu il fallait mettre Tomori à même de défendre Pétervarad. Le nonce donna l'exemple. Il mit à la disposition de l'archevêque cinq cents fantassins, deux cents hussards et quelques canons. L'archevêque de Gran promit d'envoyer à Pétervarad cinq cents hussards. Le conseil remit à Tomori vingt-cinq mille florins. Tomori se mit en route le 25 avril.

A peine fut-il parti, que le conseil retomba dans son indolence. « Si le sultan arrive en effet — écrivait le nonce — je n'ai qu'à répéter ce que j'ai si souvent écrit: que Votre Sainteté considère ce pays comme perdu. Le désordre est à son comble, et l'on manque de tout ce qu'il faut pour la guerre. Parmi les

---

[1] Rapports de Burgio du 27 et 29 avril.

[2] Rapport de Burgio du 11 avril.

nobles, on ne voit que haine et jalousie. Si le sultan promet aux serfs de les affranchir, il pourra susciter une jacquerie bien plus sanglante que celle qui avait eu lieu en 1514. Si c'est le roi qui leur promet de les affranchir, il s'aliène la noblesse. »

A cette époque, à la cour de Vienne on eut l'idée que le pape devrait confier à l'archiduc Ferdinand la défense de la Hongrie. Mais Burgio appela l'attention du pape sur l'hostilité qui existait entre les Allemands et les Hongrois et le pria de ne pas tenter cet essai qui offrirait plus d'inconvénients que d'avantages.

Il y en eut qui espéraient que ce serait la diète qui sauverait le pays. Burgio ne partagea point cet espoir. Hélas ! ses appréhensions ne furent que trop justifiées par les événements. [1]

VIII.

La fête de saint George, jour de la convocation de la diète approchait, et le parti du palatin, destitué par l'assemblée de Hatvan, redoublait ses efforts en vue de s'assurer la majorité à la diète. Mais le roi ne s'en tint pas là. Le 8 mars il fit appeler le nonce du pape et le pria d'engager des soldats qui seraient réunis sous prétexte d'être envoyés à la frontière, mais qui seraient destinés à veiller sur la sécurité du roi.

Burgio affirma au roi que le Saint-Siége ne l'abandonnerait pas; il était aussi d'avis que le roi avait besoin d'être protégé contre les projets de ses adversaires, qu'il fallait mettre un terme aux troubles intestins et de rétablir l'ordre public. Il y aurait, disait-il, deux procédés pour atteindre ce but; l'un serait d'employer des mesures violentes, et l'autre consisterait à guérir les maux du pays. Quant au premier, il ne saurait jamais le conseiller. Si, par contre, le roi prenait le parti de vouloir l'apaisement du pays, il devrait confier les hautes fonctions à des personnes capables et bien intentionnées, rendre justice à tout le monde, et supprimer les dépenses inutiles. S'il réalisait ce programme avec précaution et modération, et en tenant compte

---

[1] Rapports de Burgio du 14 et 24 avril.

des circonstances, il n'aurait pas besoin de recourir à la force armée. Si ses efforts, tendant à faire valoir la justice et le droit rencontreraient pourtant des obstacles, le Saint-Siége mettrait à sa disposition aussi les forces requises.

Le nonce n'apprit que plus tard, la veille de l'ouverture de la diète, que la cour s'était intimement liée avec le parti des seigneurs destitués. Alors il pria le roi de s'abstenir de toute conjuration, vu que la dignité royale ne lui permettait pas d'exciter les luttes des partis, pour les tourner à son profit. Le roi et la reine s'évertuaient à le rassurer ; ils se faisaient fort d'anéantir leurs adversaires, de faire voter des impôts et de parer à tous les besoins du pays.

— « Vous mettez trop de bois, leur répondit le nonce; je crains que les flammes ne jaillissent plus fortes que vous ne le pensez; cela finira mal. »

Ces paroles ne produisirent aucun effet.

A la diète, le parti de Báthory se trouvait en grande majorité ; les décisions de l'assemblée de Hatvan furent déclarées nulles et non avenues. Étienne Verböczi, le palatin, fut destitué et exilé; l'ancien palatin Báthory ressaisit le pouvoir.

Les lois votées par la diète invitent le roi « à user de son autorité et de son pouvoir; à disposer à son gré, dans les affaires gouvernementales, concernant l'administration et l'augmentation des revenus royaux ou la défense, la liberté et les autres besoins de pays » et à convoquer la diète seulement en cas d'un danger suprême. Ces lois disent ensuite que le roi choisit librement ses conseillers, et qu'il confère à son gré les bénéfices ecclésiastiques, aussi bien que les emplois publics, sauf celui de palatin.

Mais tandis que la diète était prête à consolider le pouvoir royal et à satisfaire aux prétensions de la cour, elle était moins généreuse en ce qui régardait la défense du pays ; elle paraissait croire que les revenus royaux ordinaires suffiraient pour faire face aux besoins publics.

A l'égard de la campagne imminente, il fut décidé que le roi, les prélats et les magnats amèneraient, en dehors de leurs contingents fixés par la loi, des forces aussi nombreuses que possible; que les magnats et les nobles devraient accourir personnellement sous les drapeaux du roi, et qu'ils feraient tous les

préparatifs, afin que, sur l'appel du roi, chaque cinquième serf, et même, si la nécessité s'en présentait, tous les serfs pussent rejoindre l'armée royale. [1]

En même temps, le pape, que les rapports de Burgio avaient informé de la gravité du danger, adressa aux puissances chrétiennes de nouvelles lettres sollicitant leurs secours. Il décida d'envoyer à la Hongrie cinquante mille ducats; il autorisa le roi Louis à imposer les domaines ecclésiastiques, à vendre les trésors des églises et même les biens de l'Église; enfin il accorda indulgence plénière à tous ceux qui combattraient contre les Turcs. [2]

Burgio reçut l'ordre de rester à son poste. Il s'empressa de répondre qu'il s'inclinait devant cet ordre, et qu'il prouverait que ce n'était point par manque de courage et de dévouement qu'il avait demandé son rappel.

Le 24 mai, il se présenta devant le conseil du royaume pour donner lecture des brefs du pape; en même temps il engagea le roi à se rendre le plus tôt possible auprès de l'armée; ensuite il invita les seigneurs à offrir le tiers de leur fortune pour couvrir les frais de la guerre.

Dans sa réponse, le chancelier déclara que le roi et le pays acceptaient avec gratitude ces nouvelles preuves de la sollicitude paternelle du pape; ils savaient depuis longtemps que le pape était le seul souverain qui les aidait de ses bons conseils et avec son argent; ils suivraient fidèlement les ordres et les conseils de Sa Sainteté! Aussitôt que ce serait nécessaire, le roi se mettrait à la tête de l'armée, puisqu'il était décidé de vaincre ou de mourir pour la sainte religion. Les seigneurs et les nobles seraient prêts à sacrifier toute leur fortune, et non pas seulement le tiers. [3]

Cette fois encore ce ne furent que de vaines promesses.

Le 2 juin, le roi Louis fit convoquer les ambassadeurs étrangers et les seigneurs hongrois qui se trouvaient à Bude. Il leur

---

[1] Rapports de Burgio du 15 et 19 mai 1526.

[2] Voir les lettres du pape aux souverains, chez THEINER, II, page 670, et les brefs adressés au roi Louis et au nonce dans les *Acta Tomiciana*, VI, pages 349-60, où par erreur ils sont datés de 1523.

[3] Rapport de Burgio du 24 mars.

déclara qu'il était prêt à entrer en campagne et à risquer sa vie, mais qu'il ne pouvait rien faire, puisqu'il avait besoin de 30,000 florins pour armer son contingent. Il demanda des conseils et des subsides.

Alors le nonce du pape lui adressa, en son nom et au nom des autres ambassadeurs, les paroles suivantes:

« Nous, en notre qualité d'étrangers, nous ne sommes point compétents à donner des conseils à Votre Majesté, mais il est de notre devoir de vous aider. Nous connaissons vos besoins et nous en avons fait part à nos souverains, qui ne manqueront certes pas de faire ce qui est de leur devoir.

« Quant à moi — ajoutait-il — je ne commettrai pas d'inconvenance en vous soumettant mon conseil, puisque les seigneurs hongrois m'ont toujours considéré comme leur compatriote. D'après ce que je sais de la situation, il n'y qu'un moyen pour couvrir les dépenses: les seigneurs devront s'imposer des contributions à eux-mêmes. Quant à moi, je m'engage à fournir 500 ducats. S'il se trouve cinquante-neuf personnes disposées à suivre mon exemple, nous aurons trouvé la somme dont Votre Majesté a besoin. »

Ces nobles paroles soulevèrent l'enthousiasme général. L'archevêque de Gran offrit six mille florins et promit de rejoindre l'armée à la tête de mille hommes d'infanterie et de quatre cents hussards.

Il fut enfin convenu que le roi appellerait aux armes la nation tout entière, et que le 2 juillet il se rendrait à Tolna et conduirait l'armée du pays contre les Turcs. [1]

L'assemblée se sépara pleine d'enthousiasme. Les magnats pour organiser leurs contingents et armer leurs serfs.

Mais de ces grosses sommes promises, il n'entrait dans la caisse royale que quelques milliers de florins qui furent employés à rembourser d'anciennes dettes, de sorte que le roi, ne pouvant organiser son contingent, s'adressa au nonce avec la prière d'engager pour lui quatre mille hommes d'infanterie.

Burgio, qui venait de recevoir de Rome un envoi de 25,000 ducats, était disposé à le faire. Mais comme il craignait que la

---

[1] Rapport de Burgio du 5 et 19 juin.

nation ne continuât à rester inactive et que le Saint-Siége ne fît ce sacrifice en pure perte, il demanda au roi l'engagement que toutes les dépenses du Saint-Siége seraient remboursées dans le cas où la campagne projetée serait abandonnée.

Après quelque hésitation, le roi prit l'engagement demandé et le nonce remit au chambellan royal, Annibal de Carthage (originaire de l'île de Chypre), une somme considérable destinée à engager en Moravie des hommes de guerre. [1]

IX.

Le 23 avril, le sultan Soliman quitta sa capitale pour se mettre en campagne contre la Hongrie. Son armée qui comptait plus de cent mille hommes armés et trois cents bouches à feu, s'accrut considérablement sur la route. A Sofia l'avant-garde commandée par le grand-vizir Ibrahim fut détachée pour assiéger la forteresse de Pétervarad, considérée comme la clef du pays et confiée à l'archevêque Tomori. Celui-ci, après avoir laissé une garnison de mille hommes, se rendit sur la rive gauche du Danube, et prit position en face de la forteresse pour empêcher le siége. Il se proposait d'attendre le secours promis de Bude avant de livrer une bataille. Son attente fut déçue. Le siége commença le 14 juillet. La garnison opposa une résistance héroïque pendant deux semaines. La forteresse avait perdu son dernier défenseur, pour ainsi dire, lorsqu'elle tomba au pouvoir d'Ibrahim, le 28 juillet, le jour même où le sultan arrivait en personne sous les murs de Pétervarad. [2]

Le roi hâta fiévreusement ses préparatifs pour rejoindre l'armée. Il pria le nonce, qui aurait voulu l'accompagner, de rester à Bude et de continuer à engager des soldats. Burgio céda à ce désir ; il suspendit ses préparatifs de voyage et s'occupa de pourvoir le roi de tout ce qui lui était nécessaire ; il lui fit don de seize canons.

Le 20 juillet, le roi Louis II se mit en route à la tête de

---

[1] Rapport de Burgio du 13, 18 et 19 juin.

[2] Rapports de Burgio du 18 e 25 juin, du 10, 13, 16, 26 et 31 juillet et du 3 et 5 août.

4,000 hommes armés. Il avança lentement pour permettre aux magnats, aux nobles et aux contingents étrangers de le rejoindre.

Le nonce redoubla ses efforts, et acquit de prompts résultats. Le 31 juillet il put expédier deux mille hommes, et le 3 août il en expédia encore autant. On reconnut généralement que cette troupe se composait d'hommes de choix et qu'elle était la mieux équipée. Quelques hauts personnages proclamèrent hautement que « c'était le pape qui sauvait le pays, lequel serait certes déjà perdu sans son secours. » [1]

Tandis que le roi avançait, vers le milieu d'août, de Tolna vers la Drave, pour se mesurer avec le sultan, Burgio, resté à Bude, attendait anxieusement les nouvelles du théâtre de la guerre, nouvelles qu'il transmettait aussitôt à Rome. Ne pouvant plus maîtriser ses inquiétudes et son impatience il se décida à rejoindre l'armée. Mais comme les magnats restés à Bude s'opposaient à son départ, il dut y renoncer et rester auprès de la reine Marie. [2]

Depuis, il ne songea plus à quitter la Hongrie. Au commencement de juillet il avait encore demandé au pape de le rappeler, vu qu'il ne pourrait plus rendre aucun service et qu'il risquait de tomber entre les mains des Turcs ou des Hongrois révoltés. [3]

Trois jours après il demandait seulement que Sa Sainteté lui laissât le choix de rester ou de s'éloigner ; il ajoutait qu'il ne tiendrait pas compte des dangers et que dans sa décision il ne se laisserait inspirer que par l'honneur du Saint-Siége et le bien « de cette malheureuse patrie. » [4]

Encore trois jours, et le voilà qui demande de n'être rappelé qu'*après* la guerre. [5]

Il avait acquis la conviction que sa présence pouvait être d'une grande utilité à la Hongrie et à la cause du christianisme. Après avoir énuméré tout ce qu'il avait fait pour engager des

---

[1] Voir les rapports de Burgio du 26 et 31 juillet et du 3 août, de même que la lettre du 26 juillet adressée à Rome par Jean Verzélius qui venait d'arriver à Bude avec les subsides du pape.

[2] Rapport de Burgio du 13 août.

[3] Rapport de Burgio du 10 juillet.

[4] Rapport de Burgio du 13 juillet.

[5] Rapport de Burgio du 16 juillet.

soldats et pour armer les forteresses de la frontière, après avoir dit qu'il avait obtenu le secours de la Bohême, il ajoutait: « Si cette fois la Hongrie est sauvée, le Saint-Père aura le droit de se vanter de l'avoir sauvée tout seul. » [1]

Mais si la modestie de Burgio attribue le mérite au Saint-Père, Jean Verzélius qui avait apporté à Bude les subsides du pape et qui avait été le témoin de l'activité du nonce, n'hésita pas à déclarer, dans ses lettres envoyées à Rome que, sans Burgio, les Turcs auraient déjà poussé « jusqu'à Bude. » Aussi demande-t-il au pape de ne pas rappeler ce diplomate, qu'il serait impossible de remplacer. [2]

Avant que cette lettre et le rapport de Burgio du 13 juillet eussent pu parvenir à Rome, le pape et le Sacré-Collége avaient déjà décidé de céder aux demandes réitérées de Burgio. On l'autorisa à quitter la Hongrie dans le cas où il ne pourrait plus y rendre des services et où sa vie serait en danger. Mais pour qu'il n'eût pas l'air d'abandonner le pays à son sort, on lui transmit deux brefs; l'un lui enjoignant d'aller en Pologne chercher du secours pour la Hongrie, l'autre lui donnnant l'ordre de se rendre immédiatement à Rome, la cour papale ayant besoin de ses services personnels dans une affaire de suprême importance. [3]

Lorsque ces brefs arrivèrent à Bude (le 19 août), Burgio était déjà convaincu qu'il était de son devoir de rester. Il remercia le Saint-Père et le Sacré-Collége de leur sollicitude, mais il déclara que les Turcs étant à proximite, il ne quitterait pas le pays; qu'il attendrait l'issue de la campagne; qu'il se rendait bien compte du danger, mais qu'il n'y pensait plus depuis qu'il s'agissait de sauver l'honneur. [4]

Il s'occupa de nouveau de l'idée de rejoindre le roi et de prendre part à la bataille décisive. [5]

---

[1] Rapport de Burgio du 16 juillet.

[2] Lettres de Verzélius du 22 et 26 juillet et du 13 août.

[3] Rapport de Burgio du 26 août. Le premier bref se trouve dans PRAY, *Epistolæ Procerum Hung.* Ier, page 260; l'autre dans TUVEGER, Palermo, Nobile, III, page 47.

[4] Rapport de Burgio du 20 août.

[5] La lettre de Verböczi du 19 août permet de le supposer.

La précipitation inattendue des événements ne lui permit pas de réaliser ce projet.

Le jour même où il annonça cette intention à la cour de Rome, le 20 août, l'armée du sultan commença à franchir la Drave sur le pont jeté près d'Essegg. Une distance de quelques lieues seulement séparait les deux armées.

La nation accourut enfin à la défense du pays ; les troupes réunies furent saisies d'ardeur patriotique. Le nonce commençait à espérer.

Ls 23 août il annonce que l'armée royale compterait cinquante mille hommes quand elle aurait accompli sa jonction avec les troupes en route. « Numériquement, disait-il, elle est faible, mais si nous pensons à sa vaillance et à la sainte cause qu'elle défend, il y a lieu d'espérer. La bataille est inévitable. Dans ma prochaine lettre je vous annoncerai si le pays est sauvé ou s'il est perdu. »

La supposition sur laquelle il avait basé ses espérances ne se réalisa pas. Le roi n'attendit pas les troupes en route. Le 29 août il accepta la bataille sur la plaine de Mohács. Trente mille chrétiens à peine se trouvaient en face de trois cent mille Turcs. Avec une vaillance héroïque, ils repoussaient l'attaque de la division commandée par le grand-vizir ; quelques Hongrois pénétraient jusqu'à l'entourage du sultan ; mais lorsque l'armée hongroise se trouva devant les trois cents bouches à feu des Ottomans, elle essuya de grandes pertes et fut mise en déroute. Écrasés par le nombre, la plupart de ces soldats tombèrent dans ce combat suprême. Sept prélats et la fleur de l'aristocratie y trouvèrent la mort des héros, au milieu des cadavres de vingt mille combattants. Leur sang généreusement versé lava la tache que leur légèreté coupable avait valu à leur souvenir.

Le roi s'était mis en sûreté; mais voulant franchir un ruisseau, son cheval épuisé retomba et ensevelit son maître dans le lit marécageux.

La nouvelle foudroyante de la catastrophe arriva à Bude le lendemain vers minuit. Cette même nuit, le nonce se mit en route pour suivre la reine à Presbourg. Mais il n'y resta que quelques jours.

Vers le milieu de septembre, il quitta le pays[1] auquel il avait voué tant de zèle, tant d'efforts.

Ses efforts restaient sans succès. Il ne pouvait pas amener la nation à faire cesser les luttes mesquines des partis qui poursuivaient des visées égoïstes. Le mal avait pris des racines trop profondes, pour que le bras d'un homme, quelque vigoureux qu'il fût, pût l'extirper.

L'Europe tout entière était à cette époque en un état de fermentation et de dissolution. Les institutions du moyen-âge avaient perdu leur ascendant et leur puissance organisatrice. Les idées modernes n'avaient pas encore trouvé des formes pour prendre corps. Et au moment même où les peuples s'apprêtaient à faire de grands pas dans la voie du progrès, ils se détournaient de l'Église qui, pendant des siècles, avait été le guide le plus sûr dans cette voie.

Dans une situation pareille, il est tout naturel, que les maux intérieurs, depuis longtemps latents, éclatent avec violence, que la force de résister à des attaques extérieures s'affaiblisse, que l'enthousiasme de haute envergure languisse, et que les ambitions dépassent toute limite dans la lutte pour leurs intérêts.

La parole d'Urbain II avait été assez puissante, pour mettre les peuples au service d'une grande idée, celle de la libération des saints lieux, pour conduire les nations de l'Occident chrétien sur les parages lointains de l'Orient. Ses successeurs, par contre, étaient impuissants à soulever les souverains et les peuples, lorsqu'il s'agissait de combattre un danger imminent, et d'arrêter les flots de l'invasion ottomane. Les petits-fils des croisés n'hésitaient même pas à s'entr'égorger, en appelant à leur aide l'ennemi éternel du christianisme. L'empereur Maximilien excite la Porte à la guerre contre Venise. Le roi de France fait marcher l'armée de Soliman contre les alliés de l'empereur Charles-Quint. La République de Venise entame de bonnes relations avec le sultan, et après la bataille de Mohács elle adresse des félicitations à Soliman.

A la décadence de l'esprit public chrétien, succède l'abandon

---

[1] Le 30 septembre il date déjà ses rapports de la ville italienne Venzone.

des traditions nationales. On verra des protestants allemands offrant au roi de France une partie du Saint-Empire. Les Huguenots français appelleront à leur aide des corps teutoniques et anglais. L'Italie deviendra la proie de toutes les ambitions.

La décadence des forces et des mœurs n'était donc pas plus forte en Hongrie que dans le reste de l'Europe.

L'historien a le droit de poser cette question: Après une chute totale de la Hongrie, une autre nation aurait-elle mieux accompli la mission de protéger l'Europe, que ne l'a fait la nation hongroise après la conquête de Byzance?

Lorsque le peuple vigoureux des Barbares eut mortellement frappé l'empire grec énervé, agonisant, la nation hongroise ne se trouvait pas à la hauteur de sa tâche et ne pouvait guère compter sur l'aide de l'Europe; elle était faible et abandonnée à elle-même, comme Byzance. Mais quoiqu'elle se trouvât en face de l'empire puissant et fortement organisé des Turcs, elle ne se laissa point briser; elle ne succomba pas définitivement.

Grâce à ses forces vitales et à sa foi inébranlable dans son avenir, tantôt par la vaillance de ses défenseurs, tantôt par l'habileté de ses diplomates, elle sut éviter la chute finale. Et une poignée de ses enfants a joué un rôle prépondérant dans les luttes qui ont fini par sauver l'Occident et la civilisation chrétienne.

X.

L'espoir d'un meilleur avenir pouvait adoucir la douleur de Burgio, lorsqu'il vit l'écroulement de son œuvre. Il ne l'avait pu accomplir, mais il avait la conscience d'avoir fait son devoir. Il quittait les Hongrois après s'être rendu digne de leur pieuse gratitude, après avoir déployé une activité conduite avec l'habileté d'un diplomate consommé et inspiré par les sentiments d'un cœur noble et dévoué.

Dans son pays natal, en Sicile, il s'était élevé, au milieu des luttes, des intérêts et des tendances les plus divers, les plus opposés. Dès sa jeunesse, il avait pu acquérir le tact et la sûreté du coup d'œil, qui saisit l'importance relative des différents facteurs et qui discerne les visées cachées qu'il faut contre-

carrer. Il possédait en outre cette qualité non moins précieuse du diplomate de savoir dissimuler ses propres projets et ses arrière-pensées. Quand le chemin droit ne le conduisait pas à son but, il savait faire des détours et user de finesse. Mais la franchise et la loyauté n'en restent pas moins les traits principaux de son caractère. Lorsque le Saint-Siége eut à choisir entre les offres d'alliance faites par l'empereur et le roi de France, il désapprouva énergiquement la proposition qui consistait à afficher de bonnes relations avec les deux partis à la fois, et d'en soutenir un par des moyens occultes. Lorsque le pape entama des négociations avec le prince de Moscou, Burgio lui représenta de le faire au su du roi de Pologne, sous peine de s'aliéner un ami éprouvé, par la recherche d'un nouvel ami. A la cour hongroise il déconseilla constamment la politique des intrigues et recommanda toujours d'exécuter les lois, de respecter les droits et de faire honneur aux engagements assumés. Son sentiment de justice, qui était son principe capital dans les grandes questions de la vie publique, restait sa boussole dans les rivalités des intérêts particuliers ; il en fournit la preuve concluante lorsqu'il fallait défendre les intérêts de l'église hongroise contre certaines prétentions des prélats romains. Ainsi un de ces prélats, Philippe de Sienne, soutenait un long procès contre le chapitre de Gran au sujet d'un bénéfice ecclésiastique. « J'ai confiance en Sa Sainteté — écrivit-il un jour, — qu'elle ne voudra pas charger ce pauvre chapitre pour enrichir M. Philippe. »

Il veille toujours avec un soin jaloux sur la bonne réputation du Saint-Siége, comme ressort de cet exemple que nous allons citer.

Un jour il apprend que Jérôme Balbi, ancien précepteur du roi Louis, a trouvé un accueil empressé auprès de la cour de Rome et qu'on l'a chargé de missions importantes ; certes, il aime cet écrivain spirituel et il estime beaucoup ses ouvrages, mais il ne saurait cacher la défectuosité de ses qualités morales ; aussi rappelle-t-il au pape qu'il se compromettait en acceptant les services d'un homme pareil.

Quoique pénétré de l'esprit des classiques, et usant dans son activité de la liberté du diplomate mondain, il n'en reste pas moins profondément religieux. Il est fermement convaincu que l'Église catholique seule donne le salut et qu'elle est d'ori-

gine divine; il tient à la position hiérarchique de la papauté aussi fortement que le prélat le plus zélé.

Aussi est-il loin de dédaigner l'importance du mouvement initié par Luther. Ce fait l'exaspère, lui inspire de la haine, car est convaincu qu'il s'agit là du salut éternel de millions de chrétiens, et non pas seulement du pouvoir temporel de la Curie romaine.

La pureté de son sentiment moral s'harmonise bien avec la vigueur de ses convictions religieuses. Il ne se fait pas d'illusion sur les abus qui s'étaient propagés au sein de l'Église, et il glorifie le pape qui se décide à des réformes.

Il fait un grand cas de l'intégrité dans la vie privée. Il voit que l'influence de l'Église dépend du caractère irréprochable de ses serviteurs. Il frappe le vice en quelque haut lieu qu'il se produise. Il dénonce sans ménagement la décadence morale qu'il voit se manifester en Hongrie. Mais il apprécie aussi les nobles qualités de notre nation qui frappent tout étranger venu dans le pays sans parti pris hostile.

Avant apporté en Hongrie des sympathies chaleureuses, il s'y était acclimaté facilement. « Nous l'aimons tous, — écrit-on à Rome dès l'été de 1524, — comme s'il était né parmi les Sicules de la Hongrie et non pas parmi les Siciliens d'Italie. » Lui-même déclare à plusieurs reprises qu'il se considère comme Hongrois.

Son dévouement à la nation hongroise lui facilite la tâche de saisir les secrets du caractère hongrois, et lui inspirent le tact et l'habileté rares qu'il déploie dans ses relations avec les Hongrois, habileté et savoir faire que l'agent pontifical délégué en Hongrie, quelques semaines avant la bataille de Mohács, relève avec les expressions d'une haute admiration.

« Sa Sainteté — écrit Verzélius à son parent l'évêque Sadollet, — trouverait difficilement un homme aussi habile à traiter les Hongrois, aussi capable d'arriver au but, tant par la prudence et les finesses, que par des flatteries et des menaces, que le baron Burgio. »

Cet intermédiaire de la sollicitude paternelle du chef de l'Église s'inspirait vraiment de l'esprit du dévouement patriotique. Après avoir étudié ses rapports et son activité, nous arrivons à la conclusion que voici :

Jamais diplomate étranger n'a servi avec un intérêt plus profond et un zèle plus dévoué le bien du pays où il était accrédité, que ne l'a fait le baron Burgio, en embrassant la cause de la Hongrie qu'il voulait sauver d'une péril suprême. [1]

GUILLAUME FRAKNOÏ.

---

[1] Résumons brièvement la carrière ultérieure du baron Burgio. Revenu de Hongrie à Rome, il fut délégué, comme commissaire général du Saint-Siége, pour vaincre le soulèvement des colonnes (le 23 octobre 1526). L'année suivante (19 mars 1527), il fut envoyé comme nonce en Hongrie. Nous possédons trois lettres qu'il avait écrites à Venise, chemin faisant, mais nous ne savons rien des actes accomplis cette fois en Hongrie. En 1529 il était nonce auprès de la cour de Sicile. En 1530 il fut délégué en Angleterre pour négocier avec le roi Henri VIII, et il passa trois ans à ce poste difficile. Revenu de là, il se retira dans son pays natal où il vécut jusqu'en 1538 (année de sa mort), comme représentant du Saint-Siége. (JUVEGES, Palermo, Nobile, III, page 77 et suivantes).

FRANCINE[1]

Almæ Matri!

Livre Premier.

Au Manoir, 3 janvier 1878.

Voici pourquoi j'écris les pages qui vont suivre:
Je lisais tout à l'heure au coin du feu; le livre
Par deux fois est tombé de mes mains, car mes yeux
Se fermaient malgré moi; c'était trop ennuyeux!
Je ne dis pas de mal du sommeil, au contraire;
Mais je ne puis souffrir l'ennui, son triste frère.
Huit heures ont sonné seulement au clocher:
On ne peut décemment songer à se coucher.
Quant à se promener, toute seule, dans l'ombre,
Le parc ou le jardin est déjà par trop sombre.
Dois-je donc m'endormir comme l'ont fait si bien
Gritty, ma gouvernante, et Pyrame, mon chien,

[1] Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs le régal d'une primeur des plus fines dans les pages qui vont suivre. Elles sont détachées d'un délicieux poème de M. Édouard Grenier, l'élégant et gracieux poète bien connu qui a eu l'obligeance de nous communiquer les bonnes feuilles de son nouvel ouvrage, pour que nous puissions en extraire ce qui nous convient le mieux.

Tout le monde connaît ces bijoux qui s'appellent: *Petits poèmes*, *Poèmes dramatiques*, *Amicis*, etc., et chacun retrouvera dans ces pages de *Francine* toutes les qualités de style et de pensée qui ont assuré une place si distinguée à M. Grenier dans la littérature contemporaine.

Qui tous deux devant moi sommeillent sans scrupule,
Près du feu qui s'éteint, sous la lampe qui brûle?
Que faire? Oh! que les soirs sont donc longs en hiver!
Un livre intéressant fait de l'heure un éclair:
C'est un ami qui cause et, dans un beau langage,
Vous parle d'autres cieux ou des mœurs d'un autre âge;
Mais ce roman inepte (écrit, Dieu sait comment!),
Avec son but moral, est par trop assommant.
Qui force donc les gens d'écrire de ces choses?
On dirait que la vie est pour eux lettres closes.
La vie! Oh! quel tissus de merveilleux romans!
L'art n'en a pas de plus amers, de plus charmants.
Qui le sait mieux que moi? Pourtant je touche encore
A l'aube de mes jours, du moins à leur aurore.
On n'est pas vieille encor quand on n'a pas vingt ans;
Car je ne les aurai qu'à la fin du printemps.
Mais déjà le malheur, l'archer sombre et terrible,
A vidé son carquois sur moi: je suis sa cible
Depuis l'enfance, et Dieu, père des orphelins,
A voulu que de deuil tous mes jours fussent pleins.

— Si je les écrivais! Pourquoi pas? Je m'assure
Qu'il est bon d'égoutter le sang de sa blessure,
Afin d'en exprimer tout le venin. D'ailleurs,
Puis-je vouer mes soirs à des emplois meilleurs?
Gritty, ma gouvernante et mon unique amie,
A cette heure est toujours plus ou moins endormie.
La chère âme d'abord veut travailler un peu;
Puis la paix du manoir, le dîner et le feu
L'assoupissent bientôt; le bas qu'elle tricote
Glisse à terre, et le chat joue avec la pelote.
Dormez, chère Gritty, cœur simple et grand, dormez!
Dieu vous garde, Gritty! vous seule encor m'aimez.

Est-il vrai qu'à conter sa peine on la console?
Essayons; que ma plume au hasard glisse et vole
Et raconte mon cœur aux feuillets complaisants!

Je suis une orpheline et n'avais pas dix ans
Quand la guerre éclata sur le pays de France.
La guerre! mot terrible où tient tant de souffrance!
Mais non! je ne veux pas décrire ce passé;
Un seul tableau me reste, et tout est effacé.

On rapporta mon père un jour dans la grand'salle,
Pâle et sanglant, le cœur traversé d'une balle.
On le coucha roulé dans son manteau guerrier,
Et devant lui ma mère à genoux vint prier.
Elle le regarda sans dire une parole,
Puis tomba raide; une heure après elle était folle.
Mais la mort, qui d'abord les avait divisés,
Sut réunir bientôt ces pauvres cœurs brisés,
Et leur enfant resta toute seule sur terre.

Le manoir, où grandit ma douleur solitaire,
Est antique; un vieux parc, à l'enclos sérieux,
Donne à cette maison un air mystérieux.
La ferme est à deux pas; tout au fond et derrière,
On voit monter au ciel, à travers la clairière,
La flèche du clocher du village voisin,
Dont le coq étincelle aux rayons du matin.
Tout est paix et silence; et devant l'orpheline
Chacun dans le pays avec respect s'incline.
Quand je passe au milieu de tous ces braves gens,
Je ne vois que sourire et regards indulgents.
Dieu bénisse ces cœurs aimants et le leur rende!
C'est ma famille.... Hélas! que n'est-elle moins grande!

Comme le souvenir est chez moi faible et fort!
Pour retrouver ma mère il me faut un effort;
Ou si je la revois, c'est à travers un voile:
Une ombre pâle avec des yeux comme une étoile,
Et c'est tout. Rien de net, nul détail, nul contour.
Mais mon père! Il est là, comme le dernier jour
Qu'il me prit dans ses bras. Je le vois, je l'admire,
Il me parle, m'adresse un triste et doux sourire,
Me conseille: la mort ne me l'a pas ôté.
Je lui fais chaque jour sa place à mon côté;
Et si je vis encor, c'est grâce à lui, je pense.
Il est l'ange gardien dont la douce influence
Contre tous les périls semble me protéger,
Et, grâce à lui, le poids du jour m'est plus léger.

Un autre ange gardien, plus visible, me reste:
C'est la bonne Gritty, dont l'amitié céleste,
Le tendre dévouement, maternel et profond,
Me sacrifierait tout comme les mères font.

Car sous mon toit désert la pauvre et sainte fille
Retrouve et m'a rendu l'ombre d'une famille.
Elle est ma mère, et moi je suis, non sans douceur,
A la fois son enfant, sa maîtresse et sa sœur.
Comment peindre les jours où, me serrant près d'elle,
Je grandis à son ombre et sous sa main fidèle,
Après l'heure funèbre où mon père, navré,
Me laissa dans ses bras comme un dépôt sacré?
Rien n'entra dans ma vie et dans ma solitude,
Jusqu'au jour où me vint un compagnon d'étude
Et de jeux, un enfant de mon âge, un cousin,
Paul, lycéen déjà, qui du château voisin
Venait me visiter aux vacances d'automne,
Et daignait avec moi s'amuser en personne.
Bientôt il remplit tout, mon cœur et la maison;
Et l'année à mes yeux n'eut plus qu'une saison.
J'attendais de longs mois; puis enfin, en septembre,
Par la fenêtre ouverte il entrait dans ma chambre,
Et tombait dans mes bras en riant comme un fou;
Et nous nous envolions au hasard. Dieu sait où!

Paul était vif, ardent, impérieux, fantasque,
Ne vivant que de bruit, de malice, de frasque.
Souriant et vainqueur, beau comme un jeune dieu,
Aimé de tout le monde, il régnait en tout lieu;
Et je n'ai pas besoin d'ajouter, j'imagine,
Comme il régnait en maître au cœur de sa cousine.
Il avait mis, avec son entrain sans pareil,
Dans ma sombre existence un rayon de soleil,
Et ma jeune âme avide, et si longtemps froissée,
S'emplissait lentement de sa seule pensée.
Je ne vivais qu'en lui, que par lui, que pour lui,
Et mes jours n'avaient plus de vide ni d'ennui.
O courses dans les prés! ô lentes promenades,
Où, la main dans la main, comme deux camarades,
Nous errions au soleil de longs après-midis,
Dans l'enclos du vieux parc, notre frais paradis!
O jours de liberté, de candeur printanière,
Où l'âme sans détour se donne tout entière,
Et, comme un jeune oiseau s'élançant dans l'azur,
Ou nageant comme un cygne au miroir d'un lac pur,
Croit que pour le bonheur seul cette vie est faite!
Où chaque heure a son charme et chaque jour sa fête;

Où tout parle d'amour à nos sens ingénus!
O mes jours de bonheur, qu'êtes-vous devenus?

Je vais en décrire un, un seul! et dans mon âme
Au risque d'attiser cette première flamme,
Je m'en vais, de mes jours secouant la langueur,
Remuer un instant les cendres de mon cœur.
Je choisirai le jour des vendanges, l'année
Qu'il quitta le pays; une étrange journée
Pleine de souvenirs folâtres et charmants,
Dont je n'ai pas compris les avertissements.
J'aurais dû deviner déjà cette âme étrange....
Mais il faut m'arrêter. A demain la vendange.
Refermons ces feuillets! Demain, je poursuivrai;
Je dirai tous les maux dont mon cœur fut navré.
Vite! voilà Gritty qui s'éveille et frissonne:
— « Comme il est tard! » dit-elle. En effet, l'heure sonne
Et semble m'adresser un reproche argentin.
Je me croyais au soir, nous touchons au matin.
Il faut aller dormir. Gritty gronde et se fâche:
Elle a raison. Je vais suspendre ici ma tâche,
Et reposer mes yeux, ma pensée et ma main.
Demain je reprendrai de bonne heure. — A demain!

4 janvier.

Reprenons donc la plume et racontons l'histoire
De ce jour dont je tiens à fixer la mémoire.

Le soleil rayonnait dans un ciel d'un bleu clair;
Comme si Dieu voulait rendre visible l'air,
Une vapeur d'argent revêtait les collines
Et l'horizon lointain de teintes opalines.
Un vent frais, tout chargé de parfums et de chants,
Venait à moi des prés, des vignes et des champs.
D'une journée heureuse accueillant les prémices,
L'âme au bonheur promis s'ouvrait avec délices;
Et j'attendais, le cœur plein de trouble et d'espoir,
L'instant délicieux où j'allais le revoir;
Car il avait été convenu, dès la veille,
Que nous vendangerions à nous deux seuls la treille,
Comme une vigneronne avec son vigneron.

Serpette en main, panier au bras, sur le perron,

Pour mieux le voir venir je m'étais installée,
Et mes yeux épiaient le fond de la vallée.
Comme il tardait! Comment! pourrait-il oublier?
Et vingt fois me levant, debout sur l'escalier,
Je regardais au loin, la main sur les paupières.

Enfin Paul apparut au détour des *Marnières*,
Avec son air vainqueur et son pas nonchalant.
Mon Dieu! qu'il me semblait insupportable et lent!
Enfin, il agita sa main fine et gantée,
Lança mon nom dans l'air.... et ravie, enchantée,
Lâchant bride à mon cœur qui prenait le galop,
Je me mis à courir pour l'embrasser plus tôt.

Nous allâmes d'abord à la ferme. Rosette,
La fille du fermier, dans sa fraîche toilette,
Nous attendait au seuil impatiente. Elle est
A peu près de mon âge, et c'est ma sœur de lait.
Blonde avec des yeux bleus, aux cheveux en broussaille,
Forte et grande, à treize ans ayant déjà sa taille.
Moi, j'étais pâle et grêle alors comme une enfant
Qui végète et languit sous un poids étouffant.
Que de fois dans nos jeux, quand Paul me cherchait noise
Et voulait me dompter, la belle villageoise
Se jetait entre nous et terrassait soudain
Mon tyran écumant de rage et de dédain,
Qui sous son bras vainqueur se débattait dans l'herbe,
Comme Satan aux pieds de l'Archange superbe!
En faveur du vaincu j'intervenais alors.
Rosette s'excusait d'avoir les bras si forts
Sur ses travaux, et Paul.... réparait sa toilette.

Ce jour-là l'union entre nous fut complète.
Nous allâmes d'abord nous promener sur l'eau.
Installés tous les trois dans un petit bateau,
Nous suivîmes le cours du ruisseau qui serpente
Au fond du parc et sert de frontière à sa pente.
Rosette et Paul, armés d'un aviron léger,
Faisaient voguer l'esquif, non sans nous asperger;
Et de rire! Est-il rien de plus charmant au monde
Que de glisser sans bruit sur l'eau bleue et profonde
Avec de chers amis, sous des arbres épais
Qui versent sur nos fronts la fraîcheur et la paix?

Pour moi, couchée au fond de la barque rapide,
Je savourais l'air frais, le ciel pur, l'eau limpide;
J'admirais Paul surtout, en habits élégants,
Dont la rame faisait craquer les jolis gants.
J'étais heureuse enfin. Bientôt, posant les rames,
Près des vignes tous trois gaiement nous débarquâmes,
Aux cris des vendangeurs agitant leurs bras nus:
— « Vous venez travailler! Soyez les bienvenus! »
Nous fîmes d'abord halte autour des cuves pleines
Où sur les grains cueillis les guêpes, par douzaines,
Comme ivres de vin doux s'abattaient lourdement.
Rosette les chassa; notre trio gourmand
Prit leur place et bientôt fit une large brèche
Au monceau de grains noirs de la vendange fraîche.
Ce fut là notre seul travail pour cette fois.
La treille du jardin nous attendait. A trois,
Ce fut vite fini d'en faire la cueillette,
Paul et moi remplissions les paniers que Rosette
Sur son chignon touffu, que rien ne fait plier,
D'un pas alerte et sûr emportait au cellier.
Enfin, dans le verger de la ferme, une table,
Où brillait fraise, crème et gâteau délectable,
Sans que nul d'entre nous eût l'air de s'en douter,
Vint à point nous offrir le plus charmant goûter.
Paul mangea comme un loup, et, déposant sa veste,
Sur un grand tas de foin alla faire la sieste,
Tandis que Rose et moi nous desservions sans bruit
Ce qui restait du lait, des fraises et du fruit,
Et rangions au bahut les nappes, les serviettes,
Ou sur les noirs rayons du dressoir les assiettes.
Après, toutes les deux nous vînmes doucement,
Sur la pointe du pied, auprès de Paul dormant,
Promener sur sa lèvre et d'une main légère
Le rameau dentelé d'une fine fougère.
Je ne sais s'il dormait. C'est possible, après tout:
Toujours est-il qu'ouvrant les deux bras tout à coup,
Il serra sur son cœur nos deux têtes penchées
Et baisa fortement nos lèvres rapprochées.
Puis il se mit à rire, à sauter; dans ses yeux
Brillait un je ne sais quel éclair malicieux;
Rire de demi-dieu que je ne pus comprendre,
Quelque chose d'ardent, de moqueur et de tendre,
D'avide, de méchant, en tout cas de trompeur.

Ce baiser me serra le cœur et me fit peur.
Il me brûla la lèvre et me parut étrange....
Je me sauvai bien vite. — Et voilà la vendange....

L'ai-je dit? Paul devait partir le lendemain.
Je ne le revis pas. Il reprit le chemin
De Paris, et plus tard, durant plusieurs années,
Visita du soleil les plages fortunées....
Quel vide tout à coup dans mon cœur! Que les jours
Se traînèrent pour moi décolorés et lourds!
Je restais immobile et des heures entières
A regarder sans voir, des larmes aux paupières.
Cette torpeur dura quatre ans. Quand il revint,
J'étais grande; j'avais dix-sept ans, et lui vingt.
Il n'était pas changé: sa figure un peu pâle
Révélait seulement une beauté plus mâle.
L'ironie à sa lèvre avait mis comme un pli
Charmant: enfin c'était un homme accompli.
Dès le premier moment il m'avait reconquise.
Il sut me rappeler d'une façon exquise
Nos souvenirs d'enfant, nos jeux et nos combats,
Tout ce qu'il regrettait, ajoutait-il tout bas.
Sur le Bosphore, en Grèce, au pied des Pyramides,
Au désert, en chassant les gazelles timides,
Mon image l'avait suivi partout; l'exil
N'avait fait que grandir son amour, disait-il.
Et puis quels doux regards! Et je sentais, ravie,
Le bonheur à longs flots revenir dans ma vie,
En savourant ces doux discours les yeux baissés.

Chacun nous regardait comme deux fiancés.
Son père, jeune veuf, remarié bien vite,
Semblait prêter les mains à cet accord tacite.
J'étais riche, et déjà, dès l'hiver précédant,
J'avais dû repousser maint noble prétendant.
Je ne pensais qu'à Paul, mon cousin et mon maître,
Mon idole, mon rêve, en me disant: Peut-être
Ne songe-t-il qu'à moi, comme moi seule à lui.
Et maintenant le jour du retour avait lui;
Il m'aimait; il était resté fidèle et tendre;
Je touchais au bonheur; je n'avais qu'à lui tendre
Cette main qu'il aimait à tenir dans sa main....
Oh! quel réveil amer! quel affreux lendemain!

Il venait tous les jours au manoir ; sa soirée
Surtout, sans y manquer, nous était consacrée.
Comme je n'étais plus une enfant, près de nous
Gritty, les yeux ouverts, ou bien sur ses genoux
Laissant tomber sa laine et sa tapisserie,
Paraissait présider à notre causerie.
Puis, quand l'heure au clocher allait sonner minuit,
Sans réveiller Gritty, Paul me quittait sans bruit.
Pour le revoir encore un seul instant peut-être,
Sur les ombres du parc j'entr'ouvrais la fenêtre,
Et parfois, écartant les rameaux du jasmin,
Il accourait d'en bas me tendre encor la main,
Et j'écoutais longtemps, à travers le silence,
De ses pas décroissants la rapide cadence.

Un soir.... Oh ! je vivrais toute une éternité,
Je n'oublierais jamais, jamais ce soir d'été !
Paul venait de quitter à peine notre enceinte ;
Ma main était encor tiède de son étreinte ;
Le parc était tout noir ; les grands taillis ombreux
Ne se détachaient plus sur le ciel ténébreux ;
Un orage planait dans l'air ; c'était à peine
Si la brise étouffée essayait une haleine ;
Et la même lourdeur pesait sur mon esprit.
Je ne sais quelle idée enfantine me prit
D'affronter comme lui la pluie et la tempête.
Je me jetai bien vite un châle sur la tête,
Et me voilà glissant dans l'ombre à pas craintifs,
Sous les sombres arceaux des ténébreux massifs.
Soudain j'entends des voix, des notes indécises ;
Sur un banc à l'écart deux ombres sont assises.
Je m'arrête en tremblant ; la peur me cloue au sol.
Bientôt certain accent, des mots saisis au vol,
Me plongent dans l'horreur d'un effroi plus terrible.
Grand Dieu ! Non ! c'est un rêve, et ce n'est pas possible ;
Ce ne peut être lui ! Paul ! Paul, mon fiancé,
Auprès d'une autre femme ! Oh ! non, c'est insensé.
Et cependant c'était sa voix pressante et tendre
Qui disait doucement (et je devais l'entendre) :
— « O chère âme ! à quoi bon ces pleurs et ces remords ?
Ne t'inquiète pas ; moi seul ai tous les torts ;
Je saurais les porter. Vois-tu bien, ma chérie,
Dans notre monde à nous, il faut qu'on se marie,

Mais mon cœur reste à toi. Cesse donc tes sanglots !
Je t'aimerai toujours, ô Rosette ! » A ces mots,
Ne pouvant supporter l'horreur de mon martyre,
Je tombai foudroyée à terre sans rien dire,
Espérant que la mort m'emportait dans ses bras,
Loin de ce monde impur et de ces cœurs ingrats.

Mais non ! je dus revoir la lumière abhorrée.
La fièvre, délirant dans mon âme ulcérée,
Longtemps la fit errer sous ce vague horizon
Où la folie en deuil lutte avec la raison.
La jeunesse vainquit ; la nature obstinée
Me remit face à face avec la destinée,
Et le jour vint enfin où mon esprit plus clair
Revit tout le passé, comme dans un éclair,
Et sentit l'amertume et mon âme oppressée
Noyer dans la douleur ma première pensée,
Tandis que mon premier regard appesanti
Autour de mon chevet reconnaissait Gritty,
Qui, les yeux sur mes yeux, essayait un sourire
Que de longs pleurs muets semblaient trop contredire.
Sa joue encor plus creuse et ses traits amincis
Portaient en longs sillons la trace des soucis,
De l'angoisse mortelle et des veilles sans nombre
Qu'elle avait dû passer à mon chevet dans l'ombre.
— « Que je vous ai coûté de fatigue et d'ennuis,
Lui dis-je en lui tendant la main. Combien de nuits
Vos soins et vos regards m'ont-ils ainsi couvée ?
Chère Gritty ! Pourquoi m'avez-vous donc sauvée ?
— Taisez-vous, me dit-elle, et ne blasphémez pas.
C'est Rosette qui vous rapporta dans ses bras,
Depuis bientôt un mois, par une nuit d'orage,
Et qui seule a voulu vous veiller sans partage.
Elle n'a pas quitté d'un seul instant ces lieux.
Voyant que vous aviez ouvert enfin les yeux,
Elle vient de partir. Vous lui devez la vie,
Ainsi qu'au bon docteur. Que je leur porte envie ! »

Rosette, mon sauveur ! lorsque sa trahison
A manqué me coûter la vie et la raison !
Rosette ! que de maux ce nom seul fait renaître !...
Gritty, qui vit passer un nuage peut-être

Sur mes yeux et mes sens à peine raffermis,
Me dit : Dormez ! Dormez ! et je me rendormis.

Quand je rouvris les yeux le lendemain, l'aurore
Me trouva ranimée et plus vaillante encore.
Rosette ne vint pas le matin ni le soir,
Le lendemain non plus ; je n'eus plus à la voir.
Je n'osais prononcer même son nom, de crainte
De révéler le mal dont j'avais l'âme atteinte.
Et pourtant je sentais que, dussé-je en mourir,
Je devais d'elle au moins paraître m'enquérir.
Attendons, me disais-je ; et l'attente fut vaine.
Rosette ne vint pas. Au bout d'une semaine,
Je dis enfin, domptant mes sens irrésolus :
— « Et Rosette ? pourquoi ne vient-elle donc plus ?
— Ah ! répondit Gritty tristement, la pauvrette
Est malade à son tour et paie ainsi sa dette.
Elle a trop présumé de sa force, et son corps
Succombe à cet excès de veilles et d'efforts.
Le docteur Franz n'est pas rassuré sur son compte.
Puisse sa guérison être certaine et prompte !
Et puissiez-vous bientôt vous-même rendre au moins
A la pauvre malade une part de ses soins ! »

Je ne répondis rien ; mais l'âme est un abîme.
Je sentis dans la mienne un changement sublime :
La haine, la vengeance et l'âpre désespoir,
Qui cernaient mon esprit de leur horizon noir,
Et me faisaient errer au milieu des ténèbres,
Déchirèrent soudain leurs longs voiles funèbres,
Une pure lumière éclaira mon esprit :
La tendresse, l'amour, que je croyais taris,
La pitié, le pardon, la paix et la clémence,
Inondèrent mon cœur comme une vague immense.
Je compris, ou plutôt Dieu me fit pressentir
Jusqu'où Rose voulait pousser son repentir,
Pour m'éviter sa vue à jamais sur la terre.
Pauvre enfant ! dis-je enfin, Dieu te garde à ton père !
Et depuis ce jour-là, mon cœur tranquillisé
Put penser sans horreur à qui l'avait brisé.

Bientôt je pus sortir ; enfin, d'un pas plus ferme,
Un jour, avec Gritty, j'allai jusqu'à la ferme,

Pour porter à Rosette, à ma sœur d'abandon,
La guérison de l'âme, au moins, par mon pardon.
J'entrai ; la pauvre enfant s'agita sur sa couche,
Et, prise à mon aspect d'une angoisse farouche,
Voulut couvrir ses yeux de ses doigts amaigris ;
Mais, me penchant sur elle aussitôt, je la pris
Dans mes bras tendrement, et j'appuyai ma lèvre,
Sans rien dire, à son front pâle et brûlant de fièvre ;
Et, toutes deux alors éclatant en sanglots,
Nous mêlâmes nos pleurs qui ruisselaient à flots ;
Et, sans avoir besoin de dire une parole,
Je laissai dans son cœur le baume qui console.

Depuis ce jour, je vais le matin et le soir,
Sans y manquer jamais, à son chevet m'asseoir ;
Je lui donne une part de ma longue journée.
Pauvre Rosette ! Elle est la plus infortunée.
Le mépris a tué dans son premier essor
Mon amour ; mais Rosette, hélas ! elle aime encor.
Ma blessure est fermée et ne peut se rouvrir ;
Tandis qu'elle ! elle souffre et doit deux fois souffrir,
Du mal qu'elle m'a fait et du mal qui la brise.
Mais tandis que mon cœur, à moi, se cicatrise,
Le sien, de plus en plus en proie à son remord,
S'abandonne et voudrait expier par la mort.
Guérissez-la, Seigneur ! sauvez-la d'elle-même !

C'est tout. J'en ai fini de cet aveu suprême.
Et maintenant j'éprouve une profonde paix,
Et la douceur qui suit les aveux qu'on a faits.
Il me semble que j'ai dans une oreille amie
Versé tous ces secrets de mon âme affermie,
Et que dans un miroir j'ai vu mon cœur entier.
C'est bien ! Pour aujourd'hui refermons ce cahier ;
Je poursuivrai plus tard. Je veux, quoi qu'il arrive,
Y peindre sans détour mon âme toute vive ;
Et, comme la naïade en marbre du bassin,
Y verser tous les flots qui dorment dans mon sein.

Février 1878.

Il est un coin du parc que jusqu'ici j'évite
Et dont la seule idée et me trouble et m'irrite :

C'est le banc, à l'écart, sous les arbres caché,
Où me fut mon amour et mon cœur arraché.
Je tiens à surmonter ce reste de faiblesse;
Et pour que rien en moi ne s'aigrisse et ne blesse,
J'ai voulu ce matin au monstre marcher droit.
D'un œil tranquille et sec j'ai revu cet endroit;
Je m'y suis même assise. A cette même place,
Où la mort m'étreignit avec sa main de glace,
Où celui que j'aimais me renia tout haut,
J'ai senti dans mon sang, qui circulait plus chaud,
La généreuse ardeur d'un acte méritoire,
Et l'ineffable paix qui suit toute victoire.
Longtemps j'ai regardé le ciel; puis, en partant,
J'ai dit à demi-voix: Mon père, est-tu content?

Mars 1878.

Je ne sais ce que Dieu veut faire de Rosette:
Elle ne reprend pas. Le docteur s'inquiète.
Elle se laisse aller; elle ne lutte pas;
On dirait qu'elle glisse avec joie au trépas.
Seulement, par éclair, quand la fièvre la quitte,
On voit qu'une pensée en secret la visite
Qu'elle n'ose exprimer et suspend tout à coup,
Et qu'elle aurait à cœur de dire, à moi surtout.
Qu'est-ce donc? Il faudra que son médecin m'aide.
Mais la tendresse encore est le meilleur remède;
Je te montrerai tant la mienne, ô pauvre enfant,
Que je t'arracherai ce secret étouffant.

Même jour, le soir.

A la ferme, ce soir, j'épiai la sortie
Du bon docteur; il a toute ma sympathie.
Quoique bien jeune, il est grave, et son seul aspect
Avec la confiance inspire le respect.
Deux fois Français, de race et par choix, à la guerre,
Il a quitté l'Alsace avec sa vieille mère.
Depuis qu'il est ici, nul ne saura combien
Le fils avec la mère ont déjà fait de bien.
Aussi sont-ils aimés et bénis à la ronde.
Pour ma part, j'ai pour eux une estime profonde.
Il m'a soignée en frère et, pendant tant de jours,
M'a prodigué son temps, son art et ses secours,

Que je ne sais comment à cette âme d'élite
Prouver ma gratitude ainsi qu'il le mérite.
J'en fais mon aumônier, et ses soins complaisants
M'aident à soulager nos pauvres paysans.
— « Eh bien ! docteur ? lui dis-je. — Il secoua la tête,
Et dit en rougissant : Son état m'inquiète ;
Il échappe à mon art et rit de mes efforts.
Son âme est encor plus malade que son corps.
Elle a quelque secret qu'elle n'ose vous dire ;
Du moins ma mère ainsi s'explique son délire.
Venez chez nous. Il faut ne pas perdre de temps ;
Les symptômes déjà sont bien inquiétants ;
Hâtons-nous ! » Et le cœur serré, j'allai sur l'heure
Voir sa mère, et j'entrai dans leur humble demeure.

La glycine enlacée au rosier de tout mois
De rameaux et de fleurs tapisse ses parois.
Tout respire la paix, le travail, le bien-être.
Madame Heller était assise à sa fenêtre,
Droite, avec des rubans noirs dans ses cheveux gris,
Et tournant un fuseau de ses doigts amaigris.
A mon aspect, quittant sa tâche familière,
Elle-même m'ouvrit la porte hospitalière,
Et, me baisant au front, elle me fit asseoir
Sur l'unique fauteuil du modeste parloir.
Franz Heller, nous payant d'une excuse frivole,
Partit ; sa mère alors prit ainsi la parole :

— « Vous n'êtes plus l'enfant d'autrefois ; le malheur
Dès l'aurore a mûri votre âme dans sa fleur ;
Vous voilà devenue une femme avant l'âge.
La vérité peut donc vous parler son langage,
Et vous montrer la vie, hélas ! telle qu'elle est.
Rosette, votre amie, et votre sœur de lait,
A failli grandement. Des filles du village
Elle fut la plus belle et longtemps la plus sage.
Mais l'orgueil l'a perdue : elle aspirait trop haut.
Sa faute à tous les yeux va paraître bientôt.
Elle doit avant peu mettre un enfant au monde,
Et voilà d'où lui vient son angoisse profonde.
Elle vous craint surtout, paraît-il. Cet aveu
Met son âme à la gêne et tout son corps en feu.
Allez la voir ! Ici toute pudeur est vaine ;

Et délivrez d'un mot cette pauvre âme en peine. »
C'est ainsi que parla la noble femme en deuil,
Et la ferme bientôt me revit à son seuil.
J'entrai ; je me penchai sur la pauvre fiévreuse,
En lui disant tout bas : « Rosette, sois heureuse !
Ne t'inquiète plus. *Il* sera notre enfant.
Chut ! Ne me réponds pas ; le docteur le défend.
Le cher petit aura deux mères tout ensemble ;
Et je l'aimerai bien, pourvu qu'il te ressemble.
Allons, repose en paix et laissons faire à Dieu ;
Tout s'arrangera bien : adieu, chérie, adieu ! »

Je partis sur ces mots qui calmaient son délire,
Et je vis sur sa lèvre éclore un doux sourire.

Avril.

Je me suis réveillée au milieu de la nuit.
Revêtant au hasard un long peignoir sans bruit,
Je m'accoudai rêveuse au bord de la fenêtre.
La nuit était profonde et le jour loin de naître ;
Et dans cet infini tout noir plongeant mes yeux,
J'ai laissé s'envoler mon âme sous les cieux.

La nuit trouble nos sens et le livre aux fantômes ;
On respire dans l'air de plus subtils aromes ;
L'oreille entend au loin de célestes accords ;
L'œil voit l'ombre s'ouvrir ; le rêve prend un corps.
On dirait que partout, au ciel et sur la terre,
La nuit prête son voile à quelque grand mystère,
Et qu'un enfantement douloureux et sacré
Va nous donner encor le sauveur espéré....
La lune avait passé ; des millions d'étoiles
D'étincelles de feu peuplaient l'azur sans voiles.
Tous ces astres sont-ils des globes habités ?
Ont-ils déjà vécu d'autres éternités,
Avant que notre terre ait commencé ses rondes
Dans le coin du ciel où naissent les jeunes mondes ?
Vivent-ils ? forment-ils aussi des nations ?
Échangent-ils entre eux leur âme et leurs rayons ?
Ou bien, se consumant au feu de leur cratère,
L'orgueil dévore-t-il leur grandeur solitaire ?
Sont-ils peuplés d'esprits, d'anges ou de démons ?
Est-ce le paradis des morts que nous aimons ?

Irons-nous les revoir ? Oh ! quelle douce étreinte,
Après tant de douleur, de tristesse et de crainte !
Quel astre ma rendra mon père et mon amour ?
O Seigneur ! que ce soit bientôt et sans retour !...
Et ravie en extase à cet espoir sublime,
Je crus sentir la terre en glissant sur l'abîme,
Parmi tous ces soleils qui parsèment l'éther,
M'emporter dans son vol vers ce qui m'est si cher.

Puis mon esprit flottant, où tout passe et repasse,
Se demandait pourquoi ces mondes dans l'espace ?
Pourquoi la vie avec son cortége fatal
D'amertumes ? Pourquoi le bien ? Pourquoi le mal ?
Et d'autres questions sans issue et sans nombre,
Où l'homme aime à briser son front triste et dans l'ombre :
Qui n'a connu ce rêve et ses accablements ?
Mais les étoiles d'or aux yeux de diamants
Finirent par me dire en fermant mes paupieres :
— « N'interroge pas tant ! Va dire tes prières.
Et dors encore ! La nuit n'a pas fourni son quart :
Ton père te dira ces choses-là plus tard. »

Mai 1878.

Un enfant ! quand j'y songe ! avant un mois peut-être
Je pourrai caresser ce pauvre petit être,
Le presser sur mon cœur et couvrir de baisers
Ses bras, ses petits pieds et leurs ongles rosés !
Un enfant ! Que c'est beau ! C'est une fleur vivante,
Une fleur qui se meut, qui parle, rit et chante,
Avec ces yeux profonds, ces grands yeux étonnés
Que promènent sur tout les êtres nouveau-nés,
Si purs qu'ils font songer au ciel, leur origine.
Comme je l'aimerai ! Moi, la triste orpheline,
Je deviendrai sa mère et je lui donnerai
Tout l'amour dont mon cœur, hélas ! est trop sevré.
Je pourrai, disposant de ma journée entière,
Guider ses premiers pas tremblants à la lisière,
Éveiller son esprit, et, fillette ou garçon,
Des premiers éléments lui faire la leçon,
Tout en développant sa force et son adresse ;
Et surtout façonner son âme à la tendresse.

Mon Dieu ! soyez béni, dans mon isolement
De me donner un but si doux et si charmant !

20 juin.

Rosette va plus mal. — « Je sens, me disait-elle,
Une atteinte profonde, et que je crois mortelle,
Un mal mystérieux qui me mine les os :
Puis j'éprouve un besoin immense de repos.
Il me semble vraiment, que si Dieu me délivre,
Je n'aurai plus assez de force encor pour vivre.
Alors vous prendrez soin de l'enfant, ô ma sœur !
Et je pourrai partir, et même avec douceur.
Car j'ai fait trop souffrir ici-bas ceux que j'aime ;
Et, le dirai-je aussi ? j'ai trop souffert moi-même.
D'ailleurs ce cher enfant, ai-je bien mérité
De l'aimer et d'avoir cette félicité ?
Il ne doit pas porter l'ombre de mes souillures,
Et Dieu veut le remettre entre des mains plus pures.
Prenez-le donc, Francine, et qu'il vous fasse honneur !
Que ne puis-je avec lui vous léguer le bonheur ! »
Elle s'interrompit, puis reprit à voix basse :
« Une prière encor pour Paul ! Faites-lui grâce,
Pardonnez-lui, ma sœur, aimez-le pour nous deux,
Aimez-le pour l'enfant, et soyez tous heureux ! »

Ce fut le dernier mot de sa vie épuisée.
Je ne pus rien répondre et je partis brisée.

Le lendemain.

Quelle journée affreuse ! et quel vide en mon cœur !
Quand le sort aura-t-il épuisé sa rigueur ?

Le docteur, qui n'a pas permis que je veillasse,
Et qui près de Rosette avait repris ma place,
Est venu ce matin de bonne heure au manoir.
Il demanda Gritty, qui sortit en peignoir,
Et je les vis tous deux, la mine désolée,
Se parler bas, le long de notre grande allée.
Je me levai ; j'allai les rejoindre bientôt,
Et du premier regard, avant le premier mot,
Je compris que Rosette avait cessé de vivre.
— « Et l'enfant ? dis-je alors. — L'enfant a dû la suivre,

Dit le docteur. Ils sont partis du même essor.
Comme ils sont beaux toux deux! Venez les voir encor! »
Et tristes, tous les trois, sans tarder, nous allâmes
Revoir Rosette morte et contenter nos âmes.

Elle semblait dormir dans toute sa beauté.
On avait mis l'enfant près d'elle à son côté,
Contre son cœur. La mère avait ce doux sourire,
Ce sourire des morts que l'on ne peut décrire,
Où l'âme laisse au corps comme un adieu divin.
On voyait qu'elle était tranquille, heureuse enfin.
Elle avait pour linceul sa robe des dimanches;
Le lit était semé de pâles roses blanches;
Et ses beaux cheveux blonds tout dénoués encor,
Enveloppant ses traits comme d'un voile d'or,
Faisaient mieux ressortir la beauté du visage.
Autour d'elle, à genoux, les filles du village
Récitaient leur rosaire en pleurant, et plus loin,
Son père en cheveux blancs sanglotait dans un coin.
J'allai vers lui, je pris sa vieille main agreste,
Et lui dis: — « Père Jean, une fille vous reste. »
Puis j'embrassai Rosette et le petit dormant,
Et Gritty m'emmena par la main doucement.

22 juin.

Ce matin nous avons conduit au cimetière
Rosette et son enfant, à la pâle lumière
De l'aurore. Elle dort du sommeil éternel
Avec les miens, non loin du caveau paternel;
Et quand la mort m'aura comme eux tous endormie,
Je pourrai reposer auprès de mon amie.
En attendant, vivons et laissons faire au sort
Cet étrange tissu dont la frange est la mort.

Juillet.

Je vais la voir souvent dans l'enclos funéraire
Que chacun semble fuir; moi, c'est tout le contraire:
J'aime à venir rêver près de mes morts chéris.
Mieux qu'avec les vivants, là je pense et je vis;
J'écoute leurs conseils, et, comme dans un livre,
Je puise à leurs côtés le courage de vivre.
Malgré le voile épais qui les cache à mes sens,
Je les vois, je les touche, ils sont à peine absents.

Je tâche d'enfermer leur âme dans mon âme,
Et de leur feu sacré d'entretenir la flamme,
Comme aux jours d'autrefois, avec un soin pieux,
L'Aryen attisait le foyer des aïeux.

Je viens donc visiter Rosette au cimetière,
Et j'y passe souvent l'après-dînée entière,
Assise et seule, auprès de son tertre nouveau:
Mais avant que la pluie abaisse son niveau,
J'y veux faire poser une petite dalle
Toute simple; au milieu la pierre sépulcrale
Portera ces seuls mots: « Rosette, à dix-huit ans! »
Et le passant rêveur plaindra ce court printemps.

Juillet 1878.

Mon oncle vient souvent avec sa jeune femme
Me voir; leur seul aspect me met la mort dans l'âme.
Quels discours! vides, froids, sans élan et sans vol.
— « Tu ne demandes pas des nouvelles de Paul,
Me disait-il hier. Oh! lui, c'est autre chose;
Il ne pense qu'à toi dans ses lettres. — Et Rose?
N'en parle-t-il jamais? dis-je éclatant enfin.
— Sans doute, reprit-il, et cette triste fin
L'a fait longtemps souffrir; il a l'âme si bonne!
Mais il faut accepter ce que le Ciel ordonne.
Dans ce cas, il a tout arrangé pour le mieux. »

La colère et les pleurs me montèrent aux yeux.
Ma tante, qui le vit, pour éviter l'orage,
Vint me baiser au front et me dit qu'à mon âge
Elle était, comme moi, sévère pour le mal,
Et rêvait pour la vie un amour idéal;
Mais qu'elle avait appris la sagesse mondaine;
Qu'il fallait éviter avec soin toute peine;
Que les hommes étaient, par nature et par goût,
Égoïstes, légers et vaniteux surtout;
Qu'il fallait peu compter sur eux pour être heureuses.
Et ses phrases ainsi tombant vides et creuses,
Comme les froids grêlons d'une averse d'hiver,
Glissaient en crépitant sur mon silence amer.

Août 1878.

Paul revient au pays. On le dit même en route.
Pourrai-je supporter sa présence? J'en doute;
Le mépris et l'horreur me prennent à son nom,
Et mon cœur indigné n'a qu'un seul cri: Non! non!
Je ne veux pas revoir celui qui, deux fois traître,
Aurait pu devenir mon époux et mon maître,
Et qui, brisant Rosette et mon cœur sans pitié,
M'a sevrée à la fois d'amour et d'amitié,
Et fait autour de moi le silence et le vide.
Oh! non, jamais! Revoir, comme un spectre livide,
L'être aimé, qui n'est plus qu'un être indifférent,
Un cadavre d'amour! Ce supplice est trop grand.
Je partirai plutôt. Ces lieux, cette vallée,
Où ma jeunesse en deuil s'est toujours écoulée,
Même ce vieux manoir, si tranquille et si beau,
Ne me font plus l'effet que d'un vaste tombeau.
L'air me manque; j'étouffe. En me voyant pâlie,
Le bon docteur hier me parlait d'Italie,
Des pays du soleil à l'air vivifiant.
Pourquoi pas? J'aimerais à voir cet Orient,
L'Italie et la Grèce avec la Palestine.
D'ailleurs ne suis-je pas partout une orpheline?
Puisque Dieu m'a donné l'or et la liberté,
Quittons pour quelque temps mon foyer déserté.

Août 1878

Oui, oui, je partirai. Mon âme s'accoutume
A ce projet, sans trop de peine et d'amertume.
Gritty l'approuve fort, et l'Anglaise pur sang
En ressent comme moi l'effet rafraîchissant.
Notre existence en est déjà toute changée.
Le guéridon supporte une double rangée
De livres et d'albums, de sacs et de coffrets,
D'un long voyage enfin les multiples apprêts.
Nous partirons bientôt, au milieu de septembre;
Deux malles seulement, un seul valet de chambre,
C'est assez. Nous irons devant nous. L'univers
N'est pas si grand, malgré ses cent chemins divers.
Adieu, manoir! adieu, mon parc où, sous les arbres,

Se dressent tout couverts de mousse les vieux marbres !
Adieu, taillis ombreux, fontaines et bassins,
Où les oiseaux du ciel par de furtifs larcins
Picorent leur pâture entre les pieds des cygnes !
Adieu, coteaux chargés de pêchers et de vignes !
Adieu village ! adieu cimetière où j'ai mis
Mes parents bien-aimés et mes plus chers amis !
Adieu, tout ce que j'aime et ce qui fait ma vie !
Puissé-je, à mon retour, de vous revoir ravie,
Apaisée et guérie enfin de mon long mal,
Reprendre auprès de vous racine au sol natal !

ÉDOUARD GRENIER.

HERBERT SPENCER

L'heure n'est point venue de faire la biographie d'Herbert Spencer. D'ailleurs la vie des grands penseurs, tout entière spéculative, n'est pas ordinairement riche en incidents. Le monde intellectuel dans lequel ils vivent, est heureusement à l'abri des vicissitudes qui affligent le monde en extérieur. Nous dirons simplement qu'Herbert Spencer est né à Derby le 27 août 1820; il a donc 64 ans. Comme Stuart Mill, il ne fréquenta ni les écoles, ni les universités. Il est à remarquer que les deux plus grands penseurs anglais de ce siècle ont été élevés en dehors de l'enseignement universitaire. Son père, professeur à Derby, prit soin lui-même de son éducation première, et cette éducation fut achevée par son oncle qui était pasteur de l'église anglicaine. De 17 à 25 ans, il fut ingénieur civil et collabora au *Civil engineer's and architect's journal*. En 1842, il publia une série de lettres traitant des sujets politiques, spécialement de la sphère propre au gouvernement. Il quitta sa profession d'ingénieur et collabora pendant cinq ans à l'*Economist*. Il fit paraître son premier grand ouvrage sur l'équilibre social en 1851. Depuis cette époque, il s'est élevé au premier rang des philosophes contemporains par une série non interrompue de publications philosophiques, toutes destinées à former cette vaste synthèse à laquelle il a donné le nom d'*Évolution*, faute d'un meilleur. Comme le remarque Herbert Spencer, le langage littéraire est impropre à la discussion philosophique, et le philosophe est obligé de déterminer, et parfois longuement, le sens des mots qu'il emploie. Herbert Spencer y est d'autant plus obligé que la plupart des objections et des critiques qu'on a faites contre sa philosophie proviennent de ce qu'on a donné aux mots dont il s'était servi un sens différent de celui qu'il y avait attaché.

La clarté en matière philosophique est donc essentielle. C'est l'honnêteté du style. Au lieu de manifester une sorte de vénération pour les choses qu'on ne comprend pas, comme cela arrive trop souvent, c'est de la défiance qu'on devrait montrer.

Il va sans dire que les arguments philosophiques ne sont pas clairs pour tout le monde, et que pour être compris ils

exigent des études préalables. Le bon sens est non seulement inutile en philosophie: il est nuisible.

L'influence acquise par les ouvrages d'Herbert Spencer est universelle; ils ont été traduits et sont traduits dans toutes les langues de l'Europe. Les *Principes de psychologie* ont paru en 1855, les *Essais scientifiques et politiques*, en 1858. L'*Éducation intellectuelle*, en 1861; les *Premiers principes*, en 1862; les *Principes de biologie*, en 1864; la *Sociologie descriptive*, en 1873. Le dernier ouvrage paru est la *Morale évolutionniste*, en 1880. Il forme le couronnement de l'œuvre, dont l'auteur, se défiant de ses forces, a voulu hâter l'achèvement.

De tous les philosophes anglais, Herbert Spencer est le plus complet. Dans un vaste savoir encyclopédique, son esprit embrasse toutes les connaissances, non seulement les connaissances scientifiques, mais encore les connaissances artistiques. A la profondeur du philosophe, à l'habileté du logicien, à la science du spécialiste, il joint les plus hautes facultés esthétiques. Lorsque le sujet le comporte, son magnifique style si ample, clair et profond, s'élève jusqu'à la poésie. Dans toute l'histoire de l'esprit humain, il est bien rare de rencontrer dans une seule personnalité tant de qualités différentes réunies, qualités qui semblent s'exclure; et si nous enlevons au mot « parfait » cette signification idéale qui fait de l'idée qu'il représente quelque chose d'impossible à atteindre, si nous lui donnons son sens vraiment humain, c'est-à-dire le développement équilibré de toutes les facultés de l'esprit, nous pourrons l'appliquer au grand philosophe, croyant que jamais application plus juste n'en a été faite.

Nous n'avons pas pour but en ce moment d'exposer la doctrine de l'*Évolution;* ni même de faire une esquisse si légère qu'elle soit, de l'œuvre d'Herbert Spencer. Un telle entreprise demanderait un certain nombre d'articles. Nous nous bornerons, pour cette fois, à présenter dans ses grandes lignes, et aussi brièvement que possible, la théorie de l'éducation contenue dans le volume qu'Herbert Spencer a publié sous le titre: *Éducation intellectuelle, physique et morale.*

Jusqu'à nos jours, la science avait été dédaigneusement rejetée des méthodes d'éducation. Pendant que l'esprit théologique qui faisait dépendre la conduite d'ordres indiscutables venant d'en haut, sans qu'on ait jamais pu savoir au juste comment, dominait tout, la science qui a pour objet les faits analysables, soumis à l'observation et à l'expérience, était considérée comme inutile pour la direction morale de la vie. A l'heure présente, elle s'est fait une place prépondérante dans nos universités; il reste encore à la placer à la base même de l'éducation, dans les écoles secondaires, dans les écoles primaires, partout où un enseignement quelconque est donné. Car sans elle il n'y a point de certitudes pour l'esprit, et ceux qui ne peuvent plus avoir de croyances, ont besoin de certitudes. Nous en sommes douloureusement convaincus, nous, à qui l'éducation scientifique à manqué, et qui sommes obligés à force d'études tardives, de

construire laborieusement l'édifice de connaissances positives où doit s'abriter notre intelligence, et c'est parce que nous voyons tout ce qui nous fait défaut, et que nous constatons la lacune irréparable de l'éducation incomplète qui nous a été donnée, que nous réclamons de toute le force de notre conviction une éducation scientifique pour ceux qui viendront après nous.

L'éducation a pour but la vie complète. Elle doit donc donner à l'individu les moyens d'atteindre ce but. Pour arriver à déterminer le point capital, le fondement même de l'éducation, Herbert Spencer se pose cette question: Quel est le savoir le plus utile?

On a été longtemps avant de se faire une semblable question. On a été longtemps avant de considérer l'utilité comme le *criterium* qui doit servir à estimer la valeur des choses pour la pratique de la vie. Les peuples primitifs nous en offrent de nombreux exemples. Chez eux le goût de la parure précède le besoin de se vêtir. Les sauvages, avant de penser à se couvrir le corps du plus petit morceau de peau ou d'étoffe, ont eu l'idée de l'orner de tatouages très variés, de dessins bizarres dont ils tirent vanité. On reconnaît les chefs au tatouage qui est plus compliqué.

Le capitaine anglais Speke, ayant reçu un jour les chefs d'une tribu indienne, leur fit présent de très belles peaux de sangliers. Ceux-ci les reçurent avec de grandes démonstrations de joie et s'en drapèrent fièrement. Soudain, la pluie vient à tomber. Aussitôt ils se dépouillent de leur vêtement improvisé, le plient soigneusement, le mettent sous leur bras et marchent bravement nus, recevant l'ondée sur leur corps. Le soleil revenu, ils déplient leurs peaux de bêtes, et s'en revêtent à nouveau.

Certainement nous n'en sommes plus à nous couvrir le corps de tatouages, et à nous revêtir de peaux de sangliers, mais c'est au fond le même sentiment qui nous anime; et bien que les manifestations en soient autres, nous faisons encore comme les sauvages: nous préférons de beaucoup le brillant à l'utile.

L'éducation a eu pour principal soin l'ornement de l'esprit. Elle a commencé par cultiver la fleur dans l'arbre, négligeant les feuilles et les fruits. L'ornement est une partie importante de l'œuvre de l'éducation, mais ce n'en est pas la base, c'en est, au contraire, le couronnement. Avant d'orner l'esprit de connaissances agréables, ne doit-elle pas le meubler de connaissances utiles?

Pour que l'individu puisse se livrer aux diverses fonctions qui doivent lui assurer l'existence, il faut qu'il ait la santé; il doit ensuite veiller à sa propre conservation et aux moyens de la maintenir; sa propre existence assurée, il doit se rendre capable d'élever une famille. La sphère s'élargit de plus en plus: après la famille, vient la patrie. Il lui faut remplir ses devoirs de citoyen et enfin, ces devoirs nécessaires accomplis, il peut alors passer aux diverses façons d'occuper les loisirs.

Herbert Spencer divise les connaissances en connaissances

intrinsèques, et en connaissances extrinsèques; les premières sont naturellement les plus importantes.

Le chlore est un désinfectant: voilà des connaissances intrinsèques. La connaissance d'une langue, d'une histoire n'a qu'une valeur extrinsèque parce qu'elle ne peut aider qu'indirectement notre puissance sur la nature.

Toute connaissance a encore deux genres de valeur: l'une comme savoir, l'autre comme discipline. La loi naturelle est impitoyable. Celui qui sait déjà beaucoup apprend facilement, de même que plus on est riche, plus on est à même de gagner de l'argent. En étudiant une science, non seulement on enrichit son esprit de la connaissance de cette science, mais encore on le rend apte à s'assimiler rapidement d'autres sciences.

Mais revenons au classement des diverses catégories des activités humaines.

La première fonction chez l'individu est celle qui concourt directement à sa conservation. Heureusement pour nous, la nature s'est chargée en grande partie de celle-là. Quand nous violons les lois de la vie, la douleur nous avertit. La maladie n'arrive jamais sans s'être fait précéder par de nombreux avertissements dont nous n'avons voulu tenir aucun compte. Notre imprévoyance et notre ignorance des principes physiologiques sont les principales causes des maux qui affligent nos corps et par contre-coup nos esprits. Il n'est pas vrai, dit Herbert Spencer, dans aucun cas, même lorsque par le secours de l'art ou par la force du tempérament on échappe à une maladie, que nous en guerissions complètement et que nous soyons après comme auparavant. La connaissance des principes de la physiologie est nécessaire, et la science qui concourt à la préservation directe de soi-même en empêchant la perte de la santé, l'hygiène, est d'une importance capitale, et doit être placée avant toutes les autres.

Les connaissances qui concourent indirectement à la conservation de l'individu en lui procurant les moyens de gagner sa vie, sont celles qui sont nécessaires au métier ou à la carrière qu'il embrassera. Les plus générales sont les mathématiques, la géométrie, la mécanique, la physique et la chimie. Pour ceux dont les études doivent être plus complètes, l'astronomie, la géologie, la biologie et enfin la sociologie. Notre succès ou notre insuccès dans les affaires de ce monde dépend de nos connaissances sociologiques. Combien de commerçants se sont ruinés et se ruinent tous les jours par ignorance des premiers principes de l'économie politique!

Ce que l'on néglige le plus dans nos écoles est précisément ce dont nous avons le plus grand besoin dans la vie.

Quant à l'activité employée à élever la famille, elle n'est aucunement cultivée dans l'éducation. Si, dans des siècles, il ne restait de notre civilisation que nos livres classiques, nos descendants se figureraient que de tels livres étaient destinés à former des célibataires, car rien n'y indique que les élèves dussent avoir un jour une famille à élever. On n'a jamais pensé à enseigner

aux parents à élever leurs enfants. Et ici permettez-moi de citer textuellement les paroles d'Herbert Spencer. Le philosophe, se laissant aller à la vigueur de son sentiment, prend pour l'exprimer les accents de l'orateur :

« Sérieusement, n'est-ce pas une chose inconcevable que bien que la vie et la mort de nos enfants, leur perte ou leur avantage moral dépendent de la façon dont nous les élevons, on n'ait jamais donné dans nos écoles la moindre instruction sur ces matières à des élèves qui demain seront pères de famille ? N'est-ce pas une chose monstrueuse que le sort d'une nouvelle génération soit abandonné à l'influence d'habitudes irréfléchies, à l'instigation des ignorants, aux caprices des parents, aux suggestions des nourrices, aux conseils des grand'mamans ? Si un négociant entrait dans le commerce sans connaître le moins du monde l'arithmétique ou la tenue des livres, nous nous recrierions sur sa sottise, nous en prévoirions les désastreuses conséquences. Si, avant d'avoir étudié l'anatomie, un homme prenait en main le bistouri du chirurgien, nous éprouverions de la suprise de son audace, et de la compassion pour ses malades. Mais que des parents entreprennent la tâche difficile d'élever des enfants, sans jamais avoir songé à se demander quels sont les principes de l'éducation physique, morale, intellectuelle qui doivent leur servir de guide, cela ne nous inspire ni étonnement à l'égard des parents, ni compassion à l'égard des enfants, leurs victimes !

« Les milliers d'êtres humains qui sont tués, les milliers qui survivent pour traîner des santés affaiblies, les millions qui grandissent avec des constitutions moins fortes qu'elles n'auraient dû l'être, nous donnent l'idée du mal fait par cette ignorance des lois de la vie. Songez que le régime auquel les enfants sont soumis a une influence, soit bonne, soit mauvaise, sur leur avenir tout entier ; qu'il y a vingt manières de se tromper, et une seule manière de ne pas se tromper, et vous aurez l'étendue des misères qu'introduit dans le monde notre système d'éducation hasardé, irréfléchi. On décide qu'un jeune garçon sera vêtu d'une jaquette courte, molle et légère, et qu'il ira jouer en plein air avec des membres rougis par le froid. Cette décision exercera une influence sur toute sa vie, soit par la maladie, soit par l'affaiblissement du corps. Tout au moins sera-t-il moins vigoureux dans sa maturité qu'il ne l'eût été ; et cette circonstance sera un empêchement à ses succès et à son bonheur. Quand leurs fils et leurs filles deviennent faibles et maladifs, les parents appellent cela un malheur, une épreuve que leur envoie la providence ! Le chaos qui règne dans leur tête comme dans celles des autres, leur fait supposer que les effets se produisent sans causes ou par des causes surnaturelles. Il n'en est rien. Dans certains cas, sans doute, ces causes sont transmises par hérédité, mais le plus souvent elles se trouvent dans d'absurdes pratiques suivies à l'égard des enfants. La responsabilité de tant de souffrances, de faiblesse, d'abattement, de misères incombe en général aux parents ! Ils se sont

chargés de contrôler, heure par heure, tout ce qui se rapporte à l'existence de leurs enfants, et par une légèreté cruelle ils ont négligé de s'instruire de ces lois du développement vital qu'ils contrarient incessamment par leurs ordres et par leurs défenses. Dans leur complète ignorance des premières lois physiologiques, ils ont miné jour par jour la constitution de leurs enfants et ils ont ainsi infligé d'avance la maladie, la mort prématurée, non seulement à ces enfants eux-mêmes, mais à leurs descendants.

« Les funestes effets de l'ignorance nous apparaissent aussi grands dans l'éducation morale que dans l'éducation physique. Voyez la jeune mère et la législation qu'elle établit dans sa chambre de nourrice. Il y a quelques années à peine, cette jeune femme était sur les bancs de l'école, où l'on bourrait sa mémoire de mots, de noms, de dates, et où sa faculté de réflexion n'était exercée que dans la plus faible mesure. Là, on ne lui a pas donné la moindre idée de se conduire à l'égard d'un esprit naissant: là, l'éducation qu'elle a reçue, la discipline à laquelle on l'a soumise n'étaient pas propres à la mettre en état d'en faire par elle-même la découverte. Les années suivantes ont été consacrées à l'étude de la musique, aux ouvrages de broderie, à la lecture des romans et aux plaisirs du monde. On n'a jamais appelé sa pensée sur la grande responsabilité de la maternité. On ne lui a guère donné cette solide culture intellectuelle qui eût pu la préparer à porter ces responsabilités. Voyez-la donc maintenant aux prises avec un caractère qui se développe et dont le développement lui est confié. Voyez son ignorance profonde des phénomènes auxquels elle a affaire et comme elle intervient aveuglement dans des faits auxquels on ne saurait toucher d'une main sûre, possedât-on la science la plus haute.

. . . . . .

« Et maintenant l'éducation intellectuelle n'est-elle pas conduite de la même manière? Si vous accordez que l'esprit humain a des lois, et que l'évolution de l'intelligence de l'enfant s'y conforme, il s'ensuit que l'éducation ne peut être bien dirigée sans la connaissance de ces lois. Supposer que vous pourrez régler la formation des idées, sans savoir comment ces idées se forment, c'est une absurdité. Combien l'enseignement, tel qu'il est, diffère de l'enseignement tel qu'il devrait être, quand il n'y a presque point de parents et si peu de maîtres qui sachent la moindre chose en psychologie!

« De la fonction paternelle passons à la fonction du citoyen. Le genre d'instruction qui s'y rapporte n'est pas absolument omis dans nos institutions, car on y étudie l'histoire. Mais l'histoire qu'on a enseignée jusqu'à présent, n'est-elle pas surtout une compilation de biographies de souverains, de batailles, de dates, toutes choses intéressantes, nécessaires pour certaines études particulières, mais qui n'augmentent en rien notre science de la vie? Est-ce que la connaissance de ce fait, que Henri VIII a eu huit femmes et qu'il avait l'habitude de les faire mourir sur l'échafaud, vous rend plus moral, plus intelligent, plus apte

à bien vivre? Ce qui constitue l'histoire véritable, ce qu'on n'apprend guère (et historiquement on ne saura rien tant qu'on ne le saura pas), c'est la constitution d'un peuple, la manière dont elle s'est formée, les principes qui l'ont dirigée, les mœurs qu'elle a fait naître; la religion, les lois, le commerce, l'industrie, les arts, le gouvernement. Voilà les notions du passé qui peuvent servir au citoyen à diriger sa conduite dans le présent.

« Nous arrivons à cette activité qui a pour objet les amusements propres à remplir les loisirs de notre existence, qui doit nous procurer les jouissances artistiques de tous genres. Et certes, elles ne sont point à dédaigner. Sans la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, les arts en un mot, la vie perdrait presque tout son charme. Il va sans dire que si l'on veut devenir artiste, les connaissances qui ont rapport à l'art se rangent dans la catégorie de celles qui font partie du métier, de la profession, au lieu de venir en dernier lieu; mais on peut établir en général, que ce sera seulement lorsque les activités indispensables auront été cultivées de façon à permettre à l'homme de pouvoir, avec relativement peu d'efforts et peu de temps, fournir aux besoins materiels de la vie, que le loisir qu'il aura ainsi gagné devra être consacré à son éducation artistique.

« L'éducation scientifique, bien loin de nuire à la pleine efflorescence de l'art, la favorise au contraire. L'art est fondé sur la science. Si tous les grands artistes n'ont pas possédé ce que nous appelons des connaissances scientifiques, doués d'un très grand pouvoir d'observation, ils possédaient certainement un certain nombre de généralisations empiriques qui sont le commencement de la science. »

Herbert Spencer appuie cette assertion de plusieurs exemples:

« Le statuaire, dit-il, doit connaître les os, les muscles du corps, leurs attaches, leurs mouvements; il doit aussi connaître les principes de la mécanique.

« Pour qu'une statue se tienne debout, il faut que la ligne verticale passant par le centre de gravité, la ligne droite, comme on dit, tombe sur la base du support, et de là vient que lorsqu'un homme prend l'attitude dite du repos, attitude dans laquelle une des deux jambes est raidie et l'autre est souple, la ligne de direction tombe au milieu du pied de la jambe raidie. Les sculpteurs qui ne sont pas familiers avec la théorie de l'équilibre représentent souvent cette attitude de telle sorte que la ligne de direction tombe entre les deux pieds.

Faute de science, un peintre projette l'ombre d'une persienne en lignes nettement accusées sur la muraille en face; ce qu'il n'eût point fait s'il eût été familier avec le phénomène de la pénombre.

« La musique même a besoin du secours de la science. Les diverses inflexions de la voix humaine qui expriment les sentiments variés de l'homme et leurs degrés d'intensité sont les germes de la musique. Il peut être démontré que ces inflexions et ces cadences ne sont point l'effet du hasard et du caprice,

mais qu'elles sont déterminées par certaines lois générales qui président aux actes vitaux, et c'est par cela qu'elles sont expressives.

« Il en est de même pour la poésie. La poésie prend sa source dans ces modes naturels d'expression qui accompagnent les sentiments profonds. La poésie doit donc avoir égard à ces lois de l'action nerveuse auxquelles obéit le discours passionné. »

En un mot, l'artiste ne peut produire une œuvre vraie, s'il ne connaît pas les phénomènes qu'il doit représenter; et s'il est vrai qu'on naît artiste et qu'on ne le devient pas, il est vrai aussi qu'on n'arrive au sommet de son art qu'à l'aide de la science. La science même est nécessaire pour jouir des beautés de l'art. Pourquoi un homme est-il plus capable qu'un enfant d'apprécier les beautés d'un livre, d'un tableau, si ce n'est parce qu'il connaît davantage les vérités de la nature que ce livre ou ce tableau représentent?

Et non seulement la science est la base de la sculpture, de la peinture, de la musique et de la poésie, mais la science est encore poésie elle-même. Elle ouvre au savant des royaumes de poésie, là où l'ignorant ne voit rien.

Et ici, je laisse encore la parole à Herbert Spencer lui-même et je cite cette belle et éloquente page qui servira en même temps d'exemple à la théorie et prouvera surabondamment qu'on peut être un grand philosophe et un grand artiste :

« N'est-ce pas une idée absurde, sacrilége de croire que moins on étudie la nature et plus on la révère? Pensez-vous qu'une goutte d'eau, qui pour le vulgaire n'est qu'une goutte d'eau, perde quelque chose aux yeux du physicien, parce qu'il sait que si la force qui réunit les éléments dont elle se compose était subitement libérée, elle produirait un éclair? Pensez-vous que ce qui paraît au spectateur non initié un simple tas de neige n'éveille pas des idées plus hautes chez celui qui a considéré au microscope les formes merveilleusement variées et si élégantes des cristaux de neige? Pensez-vous que ce roc arrondi, strié de déchirures parallèles, évoque autant de poésie dans l'esprit d'un ignorant que dans celui d'un géologue, qui sait qu'un glacier a glissé sur lui, il y a un millier d'années? La vérité est que ceux qui n'ont jamais pénétré dans les domaines de la science sont aveugles à la grande poésie qui les entoure.

« Il est en vérité triste de voir combien les hommes s'occupent de trivialités et sont indifférents aux plus magnifiques phénomènes; combien ils ont peu de souci de connaître l'architecture des cieux, mais s'occupent de méprisables controverses sur les intrigues amoureuses de Marie reine d'Écosse; combien ils s'attachent à critiquer savamment une ode grecque, et passent, sans y songer, devant ce grand poème épique que le doigt de Dieu a écrit sur les couches de la terre! »

Nous avons classé, toujours d'après Herbert Spencer, les connaissances dans l'ordre où elles nous sont nécessaires pour nous guider dans la vie. Si nous les envisageons comme moyen de discipline intellectuelle, nous voyons que partout dans la créa-

tion les facultés se développent par l'accomplissement même des fonctions en vue desquelles elles existent, et que l'éducation la plus utile au point de vue de la direction, de la conduite de la vie, est aussi la plus utile au point de vue de la discipline. L'étude des langues, croit-on, développe la mémoire ; on a raison, mais les sciences fournissent à la mémoire un champ beaucoup plus vaste, un exercice beaucoup plus compliqué. Il faut exercer prodigieusement sa mémoire pour retenir le nombre des corps composés auxquels les découvertes de la chimie ajoutent tous les jours. N'est-ce point cultiver sa mémoire que d'étudier la géologie, la botanique, la zoologie? Le nombre de plantes que distinguent les botanistes s'élève à plus de 320,000 et les différentes formes de la vie animale sont estimées à 2 millions.

Mais la supériorité de l'étude scientifique consiste surtout en ce qu'elle ne s'attache pas à des mots mais à des faits, qu'elle habitue l'esprit à se guider par le principe de causalité, à chercher dans les phénomènes le « comment » des événements. Pardessus toute chose, la science développe le jugement. Il n'est rien dont nous ayons autant besoin.

« La société en général, a dit le professeur Faraday dans une conférence à l'Institut royal de Londres, n'ignore pas seulement ce qui concerne l'éducation du jugement, mais elle ignore aussi son ignorance ! »

Quel triste préjugé que celui qui fait croire que si la science élève l'esprit, elle dessèche le cœur ! Rien n'est plux faux. Le professeur Eyndall, dit en parlant de la recherche scientifique: « Il faut y apporter, avec un travail patient, un humble et consciencieux acquiescement à tout ce que la nature nous révèle. La première condition du succès, c'est une honnête bonne volonté à accepter la vérité, à abandonner toute idée préconçue, si chère qu'elle nous puisse être, qui serait reconnue en contradiction avec elle. Croyez-moi, il se passe de bien nobles faits de renoncement à soi-même, à l'insu du monde, dans le cœur d'un véritable adepte de la science, quand il poursuit dans le secret du laboratoire le cours de ses expériences. »

C'est encore la science, quelque étrange que cela puisse paraître à beaucoup, qui produit la véritable culture religieuse, justement parce qu'elle est hostile aux superstitions que le monde honore sous le nom de religions. Elle seule peut nous donner une juste idée de notre être, nous montrer le peu que nous sommes et nous faire sentir la faiblesse de notre intelligence en présence du grand mystère qui nous enveloppe.

Ainsi, à cette question: « Quel est le savoir le plus utile? » et pour le développement des activités qui nous procurent le bien-être naturel, et pour celles qui nous procurent les jouissances intellectuelles et esthétiques, il faut donc répondre: la science. C'est par elle que nous conserverons notre santé, que nous pourrons gagner notre vie, accomplir les devoirs de père et les devoirs de citoyen, et c'est aussi grâce à elle que nous arriverons à goûter, dans ce qu'elles ont de plus exquis, les sublimes jouissances de l'art.

Et pourtant, jusqu'à nos jours, quelle place a-t-on accordée à la science dans nos systèmes d'éducation ? Une bien petite et bien humble ! La science même que nous avons reconnue comme la plus importante, puisqu'elle met l'individu en état de travailler, est à peine établie.

Ce n'est pas seulement la science qui nous manque, c'est encore et c'est surtout l'esprit scientifique, et, par conséquent, le jugement.

C'est seulement par l'application de l'éducation scientifique que nous arriverons à posséder le jugement, c'est-à-dire cette vue claire des choses qui nous les fait estimer à leur juste valeur, qui nous met en garde contre les enthousiasmes suspects, contre ses aspirations vagues sans portée et sans but, dont la génération actuelle est malade, et contre ce charlatanisme débordant qui envahit toutes les sphères et qui semble assurer le succès au plus bruyant.

Il n'y a pas cent ans que la science est devenue pratique, qu'on l'utilise pour les besoins de la vie ; et voyez quelle immense transformation elle a accomplie sur la surface de la terre. Est-ce que nos pères étaient capables de deviner les inventions dont notre siècle a été le témoin, depuis la vapeur appliquée comme force motrice, jusqu'au téléphone ? Et pourtant les sciences naturelles n'ont atteint qu'une partie de leur développement ; quelques-unes ne font que bégayer, et nous pouvons préjuger par ce qu'elles ont accompli (quelque merveilleux que puisse paraître le résultat, il est relativement chétif), nous pouvons préjuger, dis-je, de la prodigieuse transformation qui sera introduite dans les mœurs de nos descendants, transformation telle qu'elle est entièrement inexprimable et que pour la concevoir nous n'avons à notre portée aucun terme de comparaison.

Mais gardons-nous de nous illusionner : le mieux est lent à se réaliser. Pour notre génération il y a peu de bien à espérer. Trop de causes contribuent au mal social. Une de ces causes, et ce n'est pas la moins importante, est l'existence de deux morales : la morale que l'on enseigne et la morale que l'on pratique.

Si quelqu'un suivait à la lettre dans la pratique de la vie, avec tous les individus, dans toutes les circonstances, les principes de moralité qu'on fait retentir si haut, si quelqu'un était absolument bon et tendait la joue gauche à celui qui lui soufflèterait la joue droite, il serait bientôt accablé sous les coups de la méchanceté humaine. Les êtres essentiellement bons meurent ; la vie, telle qu'elle est, n'est pas faite pour eux et nos défauts nous attachent bien plus à la terre que nos vertus.

« Aimez-vous les uns les autres, » dit la morale chrétienne. « Tuez-vous les uns les autres, » dit la raison d'État, qui fait naître la guerre entre les peuples. Il y a des moments où nous devons aimer nos semblables et les assister, et il y en a d'autres ou nous devons les haïr et les détruire. On nous commande la bonne foi et la franchise dans nos actes et dans nos paroles, et il y a des fins reconnus honorables qu'on ne peut atteindre

sans duper et tromper les autres. Voyez la diplomatie. Faites le compte, par jour, si vous pouvez, de tous les mensonges qui se publient dans tous les journaux du monde. Quelle sincérité voulez-vous qu'il y ait dans une société où le mensonge est, pour ainsi dire, élevé à la hauteur d'une institution, où les choses que l'on dit au coin de son feu, entre amis, deviennent dangereuses devant quelques centaines de personnes rassemblées? On dit que l'homme est fait pour la vérité, et que celle-ci se fait toujours reconnaître. Vous pouvez en faire l'expérience, quand vous voudrez, à vos dépens. Les esprits ont été jusqu'ici soumis à une telle éducation que le mensonge leur plaît; non, il est vrai, parce qu'il est le mensonge, mais parce qu'habituellement il flatte certaines idées préconçues, certaines habitudes de jugement. Quand on possède la vérité, et j'appelle vérité non pas ces principes qui dépendent d'une démonstration fantaisiste, mais un fait rendu palpable par l'évidence même et rigoureusement soumis à la vérification de l'expérience, quand on a une de ces vérités, si l'on tient à conserver la paix, il faut la garder pour soi. Ce n'est pas des choses vraies qu'on vous demande, mais des choses qui fassent plaisir.

Jusqu'ici la raison a eu peu d'empire sur la conduite humaine, l'imagination a toujours prévalu et il faudra que la société entre dans une nouvelle phase pour que les principes philosophiques d'Herbert Spencer lui soient applicables. Trop de liens nous rattachent au passé, l'éducation de la génération actuelle a été trop imprégnée des idées que combat la philosophie de l'évolution pour qu'il soit permis de compter sur un triomphe prochain. La lutte continuera encore longtemps, quant à l'issue, elle n'est pas douteuse.

Et ici, qu'il nous soit permis de nous rappeler pour un instant notre nationalité, et d'envisager l'avenir sous un point de vue spécial.

La philosophie du XVIIIme siècle, en France, s'était inspirée des idées des philosophes anglais, principalement de Loke. Voltaire avait beaucoup étudié Loke, et c'est de cette philosophie qu'est née la Révolution française, ou plutôt la Révolution sans épithète, car cette terrible commotion eut son contre-coup dans tous les pays. La France a expérimenté sur elle-même les idées dont l'application a formé la société moderne. Les autres peuples ont assisté à l'expérience, en ont ressenti les effets, en ont suivi les résultats et en ont pris ce qui leur a convenu. Ce rôle d'expérimentation semble être réservé à la France; il peut être glorieux, mais il est à craindre qu'il ne lui soit funeste. Notre pauvre humanité est ainsi faite, du moins jusqu'à présent, qu'on ne fait guère de bien aux autres sans se sacrifier soi-même.

Nous ne voulons point trop appuyer sur ces considérations générales qui se prolongent dans un avenir lointain. Les questions d'intérêts limités absorbent presque toutes nos forces et ne nous permettent guère de larges vues d'ensemble sur la marche de la société. Nous allons gaillardement devant nous, sans trop savoir où. L'intelligence qui parvient à s'élever aux

grands aperçus qui embrassent les causes et les effets sociaux, ne trouve aucune consolation à prévoir les événements qui devront s'accomplir, puisqu'elle constate en même temps son impuissance sur eux; et si ces événements ont un caractère malheureux, il vaut mieux garder le silence que de faire inutilement de désagréables prédictions.

Il se pourrait (et c'est une simple probabilité, dont l'idée nous est toute personnelle et que nous donnons pour ce qu'elle vaut), qu'à la fin de ce siècle la France, jouant un rôle analogue à celui qu'elle a déjà rempli à la fin du siècle dernier, fasse l'expérience des idées politiques provenant non pas seulement de la philosophie d'Herbert Spencer, mais de la philosophie positive prise dans un sens général. La situation actuelle du pays paraît l'annoncer. Tous les gouvernements plus ou moins autoritaires, plus ou moins représentatifs, plus ou moins démocratiques ne peuvent s'affermir. Ils ne tardent pas à tomber sous les coups d'adversaires, toujours légués quand il faut renverser, toujours désunis quand il faut édifier. Tous les systèmes de gouvernement construits sur l'ancien modèle ont été essayés, aucun n'a réussi. D'un côté l'on tend à affaiblir le gouvernement, de l'autre à augmenter ses fonctions.

Qu'arrivera-t-il? Après d'autres essais, infructueux sans doute, après un retour au jacobinisme, soit sous la forme républicaine, soit sous une autre, les noms ici ont peu d'importance, on finira par constater l'impossibilité d'établir un gouvernement quelconque, du moins un gouvernement correspondant à l'idée qu'on s'en fait à présent. Alors se lèvera une génération peu nombreuse, sans doute, mais vaillante, d'hommes pénétrés des doctrines que nous avons brièvement esquissées tout à l'heure dans le domaine spécial de l'éducation. Il y aura des secousses et des combats, il y aura de mauvaises applications de la théorie et par conséquent des résultats funestes. On comprendra cependant que dans l'ignorance des lois de la nature, il vaut mieux s'abstenir que d'imposer aux choses une fausse direction; et qu'il n'y a de bonne direction que celle qui est basée sur des principes rationnels déduits de l'expérience. On s'efforcera de développer et d'encourager l'initiative individuelle et on se fera à la pensée d'attendre d'elle le progrès; le gouvernement sera utilisé dans ses véritables fonctions, c'est-à-dire dans son rôle de protecteur, car personne en ce monde, pas plus un parlement qu'un roi, pas plus le suffrage de tous que l'autorité absolue d'un seul, n'a le droit ni le pouvoir de gouverner, c'est-à-dire de régir les actes de la vie des individus. Et aussi les fonctions gouvernementales ne seront plus considérées comme des moyens de parvenir au pouvoir ou à la fortune, ou aux deux en même temps, mais, au contraire, comme des charges imposées aux plus honorables et aux plus vertueux, comme l'accomplissement d'un devoir civique.

Nous sommes encore loin d'une telle transformation, et si l'on n'avait pas foi dans l'évolution incessante de l'humanité, l'état actuel des choses ne pourrait guère nous faire présagir de si

grands changements. Car si nous aimons ainsi à devancer les événements et à les contempler dans l'avenir, c'est que le présent, pour tout esprit qui pense, offre peu de sujets de réconfort. On parle beaucoup d'instruction, on fait de ce côté de très louables efforts. Mais dans l'opinion populaire l'instruction est considérée comme un remède à tout, une panacée universelle. Comme cela est faux, et comme l'expérience le dément chaque jour ! D'abord, il y a plusieurs sortes d'instruction. On peut aussi bien égarer les masses par l'instruction, que les éclairer. Si vous faites les hommes instruits, et si vous les laissez dans la misère, ce n'est pas le bonheur que vous leur donnez, ils en sont plus malheureux. Il faut que le développement intellectuel soit fondé sur le développement matériel. Autrement, c'est faire naître des désirs impossibles à réaliser, c'est créer des besoins impossibles à satisfaire, et partout augmenter la souffrance. Allez dans toutes les capitales et là vous verrez combien de jeunes gens supérieurement instruits n'en meurent pas moins misérablement de faim.

En se préoccupant de réformer la situation politique, on a négligé la situation sociale, bien plus importante, et dès lors l'équilibre de la société a été détruit. Les commotions qui ne tarderont pas à se produire, feront comprendre la faute commise, mais trop tard, comme toujours.

Et l'on verra alors que l'instruction, telle qu'on la donne, n'aura pas produit les résultats sur lesquels on comptait.

Mais a-t-on même le désir de s'instruire autant qu'on veut bien le dire? On veut bien apprendre, mais à condition que ce soit amusant. On aimerait voir la science descendre jusqu'à des berquinades. On apprécie fort cette pseudo-science où la fiction se mêle à la vérité, mauvaise science et méchante fiction, et nous avons bien peur qu'on ne soit en train d'élever une génération de faux savants qui auront puisé leurs connaissances dans le roman scientifique (deux mots qui sont effrayés de se voir ainsi côte à côte), et qu'on en vienne à regretter la vraie et simple ignorance.

L'on devrait pourtant savoir que la science n'est pas amusante, qu'elle ne peut pas l'être, que ses plaisirs sont sévères, qu'elle peut même présenter au début une sorte d'aridité et de sécheresse, et si l'on n'est pas capable de surmonter cette difficulté des premiers pas, on n'est pas digne d'elle.

L'éducation exclusivement et seulement littéraire, forme ces beaux parleurs, qui ayant la forme sans avoir la pensée, traitent agréablement de tous les sujets sans en connaître un seul ; elle a remplacé l'argumentation sévère de la raison par les aspirations d'une vague sentimentalité, et pis que tout cela elle a détruit dans l'esprit et dans le cœur la sincérité primitive du sentiment.

Mais je ne veux point faire de satire, et même l'on se tromperait fort, si, dans les aperçus que je viens d'exposer et qui sont certainement empreints de quelque tristesse, on croyait trouver un conception pessimiste de la vie et de la société. La

vie en soi, n'est ni bonne, ni mauvaise ; elle est ce que nous la faisons. Oui, les souffrances de ce monde sont grandes, les âmes sympathiques le savent, elles qui peuvent souffrir non seulement en elles-mêmes mais dans tout ce qu'elles aiment, et dans tout ce qui souffre autour d'elles. Oui, notre ignorance, notre imprévoyance et notre égoïsme ont fait le mal si profond qu'il peut paraître irrémédiable. Eh bien ! si profond qu'il soit, il n'étonne pas le penseur ; ce qui l'étonne, au contraire, c'est qu'avec cette effroyable accumulation d'injustices qui menacent nos têtes, il puisse y avoir sur terre le peu de bien dont nous jouissons. Quand le malheur nous arrive, nous en accusons les autres, le ciel, tout, excepté nous-mêmes. Et pourtant presque toujours la cause du mal est en nous. Souvent on a ce qu'on mérite. Elle est bien faillible notre pauvre justice humaine ; heureusement qu'il y a une justice naturelle qui fait compensation, et si nous considérons le mal qu'inconsciemment nous attirons, nous en venons à penser, à croire, qu'il y a dans les choses une âme de bonté sur laquelle notre espoir doit se fonder, ce que les théologiens expriment lorsqu'ils disent que Dieu est bon.

Les mythes des vieilles religions, qui, lorsqu'on les prend à la lettre, ne semblent qu'invraisemblance et fiction, sont plus instructifs qu'on ne croit. Sous le merveilleux se cache le vrai. Dans ces âges lointains, que l'aurore de l'humanité illuminait d'un jour mystérieux, il a dû se passer d'étranges événements. Et peut-être cette histoire de la faute originelle, d'où, suivant la Bible, découlent tous nos maux, indique-t-elle qu'il y eut pour l'homme, dans sa première enfance, un moment où il aurait pu être heureux, et qu'à ce moment s'est produite la cause qui, multipliée à l'infini, a donné naissance à toutes les misères humaines. Je m'aperçois que je me livre à la fantaisie et que je suis en pleine hypothèse. En ce moment, il importe moins de connaître l'origine du mal, que de le combattre. Et si pour cela tous sont d'accord, tous sont divisés quant aux moyens et quant au mal même. Cette confusion et ce chaos empêchent tout progrès. Il importe donc avant tout de mettre de l'ordre dans nos idées, et c'est l'affaire de l'éducation. Certes, dans la pratique, les obstacles sont grands, et vouloir les remurer d'un seul coup serait folie. L'application hâtive de la meilleure théorie est funeste. On n'a pas le droit de détruire ce qu'on est incapable d'édifier. On n'a pas le droit de dire qu'une chose est mauvaise quand on ne sait pas quelle est la bonne.

ÉMILE SIGOGNE.

REBECCA

NOUVELLE

— Viens avec moi, dit un jour d'une voix caressante le zéphir à la feuille de rose. Je t'emporterai dans les pays lointains. Quel avenir t'est-il réservé sur cette terre embrasée? A peine entrée dans la vie, il te faudra la quitter pour toujours. Viens, nous parcourrons ensemble ce vaste monde.

— As-tu bien réfléchi à ce que tu dis? lui repartit craintivement la pâle petite feuille; fille de cet air parfumé, j'ai grandi sous les rayons de l'astre du jour sans craindre la tempête; si mes jours sont comptés, je suis du moins heureuse. Partie, l'ouragan pourrait me faire périr, ou toi-même tu me quitterais pour courir après les papillons aux brillantes couleurs.

Le zéphir ne l'écoute pas, il l'enlève délicatement des brins d'herbe où elle était tombée à son arrivée et l'emporte avec lui. Mais, à peine ont-ils parcouru l'espace quelques heures, que les nuages s'amoncellent et que l'atmosphère alourdie force le zéphir à précipiter sa marche, tout en chassant devant lui un papillon aux ailes d'or qu'il a fait sortir de la corolle d'un héliotrope en fleur. En vain la faible feuille implore son secours. Lui murmurant tout bas des paroles d'amour, le zéphir s'élance après l'insecte ailé, et tous deux vont tourbillonner au-dessus des vagues courroucées; mais dans sa précipitation elle lui échappe et la mer en furie l'engloutit dans ses noires profondeurs.

I.

Dans une sale et basse échoppe du Ghetto se tenait un vieux juif vendant à tout venant vieilles armes, casques et armures. Ses chalands ne se recrutaient guère que parmi les amateurs d'antiquités ou les acteurs qui avaient à représenter le rôle de quelque héros de l'histoire ancienne et qui trouvaient toujours chez le vieux Moïse ce qui manquait à leur accoutrement. Retiré dans son coin, il passait tout le temps dont il pouvait disposer à compter son argent ou à inscrire dans son vieux livre ses dépenses et ses recettes. Ces dernières n'étaient pas bien grandes, mais comme elles dépassaient les premières, il avait la satisfaction de voir grossir son magot. Dans un autre coin, accroupie sur une chaise basse, se tenait sa fille unique. Les yeux à demi voilés, le menton dans la paume de sa main, Rebecca n'avait que des regards indifférents pour tous ceux qui entraient ou sortaient. Un jour Hermias se précipite, comme un ouragan, dans l'échoppe. C'était un personnage bien connu dans la grande ville, le premier chanteur de l'opéra. Admiré, adulé, sa voix gagnait les cœurs aussi facilement que sa beauté captivait les yeux. Volant de ville en ville, tantôt il avait des millions, et tantôt il lui fallait emprunter de quoi payer son dîner. Mais comme pratique il était bon, et payait sans compter. Aussi Moïse s'empressait-il toujours de le servir le sourire à la bouche.

— Je chante demain dans un nouvel opéra, dit-il de sa voix harmonieuse, tandis que son œil d'aigle parcourait les objets épars dans l'échoppe ; il me faut un casque antique.

— Vous n'avez qu'à choisir ; j'en ai de tous les siècles et de toutes les formes, il y en a pour tous les goûts.

Mais les yeux de l'artiste s'étaient arrêtés fixement sur Rebecca, qui, de ses grands yeux voilés, le regardait la bouche béante d'étonnement.

— Qui es-tu rose de Saron ? lui demanda-t-il en se rapprochant d'elle et en lui prenant la main. Les Grâces ont dû saluer ta naissance, Aurore t'a soufflé un baiser sur le front. Comme la compagne des Hespérides, tu portes une pomme d'or dans la main. Atlas a dû te charger d'enchanter les cœurs.

— *Signore !* s'écria le vieillard, c'est le seul objet de mon échoppe qui ne soit pas à vendre ; laissez-la tranquille !

Mais sans prendre garde à cette admonition, l'artiste, sans détourner les yeux de la jeune fille, continua :

— Comment t'appelles-tu ?

— *Signore !* répéta Moïse, d'un ton rogue, ce n'est pas un casque ; laissez-la ! Et toi, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, rentre dans ta chambre.

A ces mots, elle se leva lentement, retira sa main de celle du jeune homme et sortit comme à regret, en laissant ses yeux dans les siens.

II.

Le lendemain Moïse et sa fille reçurent deux stalles pour la représentation de l'Apollon, théâtre d'Hermias.

— Allons-y, dit d'un ton de prière la jeune fille, qui n'avait jamais mis le pied au théâtre et n'avait encore pris part à aucun amusement.

Son père pensa qu'en effet cela ne lui coûtait rien, que c'était par-dessus le marché qu'on lui envoyait ces billets, et finit par consentir à y accompagner sa fille.

A leur entrée Rebecca crut rêver. Tout ce que dans sa triste solitude son imagination orientale lui avait fait entrevoir était là sous ses yeux. L'or, l'argent, les diamants qui resplendissaient partout, l'enivrante musique qui s'échappait des lèvres du ténor troublèrent sa vue, firent tressaillir son cœur. En proie au vertige elle reprit d'un pas chancelant le chemin de sa demeure au bras de son père, qui ne pouvait se lasser de lui répéter que c'était l'effet de la lumière, de la chaleur, du bruit de l'orchestre. Mais elle, mentalement, ne répétait qu'un mot : Hermias ! Puis, dans le silence de sa chambrette, à la clarté blanchâtre de la lune, elle rêva de lui. Elle rêva si longtemps, qu'un beau jour l'artiste reparut devant elle et lui murmura tout bas ce qu'un jour le doux zéphir avait dit à la feuille de rose :

— Viens avec moi ! Quel avenir peux-tu espérer dans cette sombre échoppe ? Que peuvent te promettre des casques et des épées rouillées ? Tu mérites un meilleur sort, tu es belle, tu seras heureuse, on t'admirera. Partons ensemble ! La renommée porte mon nom du nord au sud, de l'orient au couchant. Les fleurs embellissent ma vie, je vis dans les mélodies, tout ce que j'ai, je le partagerai avec toi, et, plus encore, tu as mon amour. Viens avec moi !

Enivrée des sons de cette voix, Rebecca le regarda avec une indéfinissable expression de crainte et d'espoir ; puis elle murmura tout bas et comme en se parlant à elle-même :

— Je suis juive, tu es chrétien !

— N'avons-nous pas le meme Dieu ? l'amour n'égalise-t-il pas tout dans ce monde ? Aime-moi avec la passion de ta race, moi je t'adorerai avec la fervente ardeur des chrétiens.

— Née dans l'indigence, continua Rebecca d'un air craintif, j'ai pourtant été heureuse. Privée de l'éclat resplendissant du soleil, je n'ai cependant pas connu la tempête ; peut-être après avoir joui de la lumière, l'ombre me sera-t-elle fatale ! Ici, pas de joies, mais si j'avais confiance en toi et que tu vinsses me trahir !

— Te trahir ! s'écria l'artiste. Je te porterai dans mes bras, je te réchaufferai sur mon cœur, ma vie entière n'appartiendra qu'à toi. Je ne vivrai qu'autant que tu vivras, et c'est avec toi que je quitterai la vie !

Il lui prit les mains qu'il couvrait de ses baisers ; les doutes de la jeune fille s'évanouirent.

Un jour elle partit avec lui et ne revint plus au Ghetto, dont elle oublia bientôt l'indigence et la misère. Pour toujours elle avait dit adieu aux vieilles armures de son vieux père, dont la vie n'avait eu d'autre but que de créer une position indépendante à sa fille.

Hermias quitta Rome et se rendit à Naples, où il prit avec lui Rebecca, que, grâce à sa beauté, on ne tarda pas à appeler *la bella !* Elle aima son amant avec tout l'abandon de son cœur ; lui l'adorait ! N'était-elle pas belle à ravir, et cet amour qui était nouveau ne flattait-il pas sa vanité ? Mais l'aimait-il sincèrement ? Elle le croyait. Pourquoi l'aurait-il enlevée, s'il ne l'avait pas aimée ? Pourquoi l'aurait-il séparée de son père, dont

elle était la seule consolation ? Pourquoi le lui prouvait-il ? Pourquoi le disait-il ? murmurait la feuille de rose dont le zéphir étouffait les paroles sous ses baisers.

Ils s'établirent dans une villa ombragée de cyprès et de palmiers. Comme elle avait été indifférente aux privations, elle fut indifférente aux splendeurs de sa nouvelle existence. Cette subite clarté ne l'aveugla pas, elle ne savait qu'une chose, c'est qu'elle aimait au delà de toute expression.

— Je t'ai prise avec moi, lui disait Hermias, parce que lorsque je t'ai vue, j'ai aussitôt compris que je ne pourrais vivre sans toi. La flamme qui brûle au fond de tes yeux noirs m'a fasciné, ton sourire m'a enivré, m'a fait perdre la raison ; j'ai passé dans ton être, ô ma reine, ô ma déesse ! c'est à tes pieds que je veux vivre et mourir, tes désirs sont ma loi.

Puis il la couvrait de baisers, oubliant dans son extase l'univers tout entier.

III.

Le soir, à l'opéra, il se surpassa : sa voix fit vibrer la salle, tressaillir les cœurs, verser des larmes. Ce fut la plus belle soirée de sa vie.

Dans une loge voisine se tenait la duchesse Morita. Belle comme Cléopâtre, ses yeux ne pouvaient se détacher de lui. A première vue elle captivait qui elle voulait, et une fois captivé, elle donnait le délire.

La représentation touchait à sa fin, l'artiste se préparait à rentrer pour la dernière scène, quand la porte s'ouvrit pour laisser entrer une jeune fille qui lui remit un bouquet de la part de la duchesse Cléopâtre. Un billet s'en détacha sur lequel se trouvaient ces mots : « Ma voiture t'attend à la troisième porte. » L'artiste, le sourire aux lèvres, admira avec complaisance la taille svelte que lui renvoyait la glace, ses grands yeux ombragés de cils noirs, sa fine et odorante chevelure. Dans la salle, Cléopâtre attendait impatiemment la réponse ; ce fut pour elle seule qu'il chanta à ravir la dernière scène. Un tonnerre d'applaudissements éclata à la chute du rideau....

Rebecca l'attendait sous les palmiers que la lune estompait

d'ombres noires et allongées. Une fois encore il la pressa sur son cœur, en lui demandant si son amour était sincère, profond, sans fin.

— Pourquoi m'aurais-tu emmenée ? lui dit-elle en levant sur lui ses grands yeux rêveurs. Tu m'as séduite, cent fois tu m'as répété que tu n'appartiendrais qu'à moi ; je t'ai cru, je te crois encore.

Sa voix tremblait, mais il ne s'en aperçut pas. Inquiet, agité, il savait combien son cœur était volage, et il pressentait que si Cléopâtre le voulait, c'en était fait de lui et de la jeune fille.

Le lendemain, une dame vêtue de noir, à la mode napolitaine, et à la figure voilée, assistait à la représentation ; son regard était fixé sur l'artiste qui semblait ne chanter que pour une grande dame dont les yeux ne se détachaient pas des siens. « C'est la nouvelle fantaisie de la duchesse, disait-on tout bas autour de la dame en noir, cela durera jusqu'à ce qu'elle fasse place à une autre. » La représentation achevée, la dame voilée s'éloigna en proie à une vive agitation ; longtemps elle attendit son amant, mais ce jour-là il ne revint pas.

En quittant l'échoppe de son père, elle avait pris un poignard de forme antique. Elle le sortit de son étui :

— Nous avons le même Dieu, m'a-t-il cent fois répété de sa voix profonde, l'amour égalise tout. Oui, mais non l'infidélité ! Nous avons le même Dieu, la même vie, nous aurons aussi la même mort !

Lentes et solennelles, les heures s'écoulèrent ; la nuit devint plus sombre, la mer soulevait avec effort ses vagues écumantes, le zéphir était devenu vent.

L'oreille attentive, le cœur palpitant, elle croit entendre les pas de son amant.... Hélas, il ne revient pas, ni à l'aurore ni le matin. Son anxiété augmente, il faut que son incertitude cesse, elle court au théâtre ; là, on lui dit en riant qu'Hermias était parti le soir même et qu'il ne reviendrait que le surlendemain. Il reviendra, non pas pour elle, mais pour la représentation qui se donnera.

Ce jour-là le temps fut détestable, la mer en fureur soulevait avec colère ses vagues écumeuses, au ciel s'amoncelaient de lourds nuages.

Un escalier descendait du jardin de la villa qu'elle habitait, à la mer. A un bras de fer était amarré un canot. Mais ce n'était que par le beau temps que les deux amants aimaient à voguer sur l'onde azurée. Un ciel gris et noirâtre descendait dans

la mer qui se démenait follement. Rebecca descendit d'un pas tremblant et tressaillit à la vue des vagues qui se dressaient devant elle; mais la tempête qui mugissait dans son âme était plus terrible encore! Soudain, des pas précipités font crier le sable de l'allée, ils se rapprochent; son cœur lui dit que c'est lui, et il ne s'est pas trompé.

— Enfin!

C'est le seul mot qui peut sortir de ses lèvres convulsivement fermées. A peine réussit-elle à se soutenir, tant la fièvre l'agite.

— Rebecca! je suis à toi, lui crie-t-il en se jetant à son cou.

Elle, heureuse encore pour un instant, lui rend fiévreusement son étreinte.... puis, rapide comme l'éclair, elle s'élance dans le canot et s'empare du gouvernail, tandis que son amant pose les mains sur les avirons.

Les traits tendus de la jeune fille étaient comme raidis, sa peau diaphane était devenue blanche.

— Où as-tu été?

— Ah! ne va pas envenimer le bonheur de te revoir, me voici à tes pieds, comme aux plus beaux de nos jours.

Les yeux de Rebecca lancèrent un éclair en entendant cette voix enchanteresse, mais son cœur se brisait dans sa poitrine!

— Que je souffre! s'écria-t-elle.

— Pardonne-moi, je ne te quitterai plus!

Un sanglot s'échappe des ses lèvres:

— Tu m'as trompée.... et je ne puis pas te pardonner!

Et tandis que d'un bras elle enlaçait son amant, elle voulait de l'autre percer le cœur du traître....

Mais ses forces la trahirent, et quand il porta sa main à sa blessure il se trouva seul.... Ce ne fut qu'après une longue lutte qu'il put gagner la rive, redemandant à la mer le trésor qu'elle avait englouti pour toujours.

On ne revit plus la feuille de rose.... mais tandis que le papillon aux ailes diaprées se laissait emporter sous d'autres cieux, les roses du jardin continuaient à embaumer l'air.

Un seul n'oublia jamais son enfant.... ce fut le vieux Moïse qui, brisé de douleur dans son échoppe, n'eut plus personne pour qui compter ses recettes et ses dépenses.

HÉLÈNE DE BAJZA-BENICZKY.

FRANÇOIS LISZT

Esquisses biographiques.[1]

L'activité vaste et variée de François Liszt a une si grande importance dans le développement de la musique au XIXme siècle, qu'il sera certainement réservé à cet artiste une des premières places dans l'histoire de cet art. Une réunion heureuse et rare de dispositions musicales brillantes et d'une nature versatile donna à Liszt la possibilité d'exercer son activité dans les différentes branches de l'art musical et d'atteindre toujours de merveilleux résultats. Comme virtuose, Liszt s'est assuré la gloire du plus grand des pianistes; comme compositeur, il a créé une longue série de compositions originales dans la forme, le style et le fonds. Dans les dix années écoulées entre 1850 et 1860, étant maître de chapelle à Weimar, il éleva à une telle hauteur l'exécution des opéras et les concerts, que l'attention de toute l'Allemagne musicale se tourna vers lui. Ce fut aussi sous la direction de Liszt que se forma toute une pléiade d'excellents pianistes et de bons musiciens; enfin, tout ce qu'il a écrit sur la musique et les musiciens, constitue un fonds très riche de littérature musicale, et prouve des capacités littéraires fort remarquables, ainsi que beaucoup de savoir

[1] *François Liszt*, als Künstler und Mensch von L. Ramann, 1es Band. Die Jahre 1811-1840. Leipzig, 1880. — *Franz Liszt*. Studien und Erinnerungen von R. Pohl, Leipzig, 1883. *Wiestnik Evropy*, octobre et novembre 1884.

et une culture des plus variées. Toute cette activité est grande et féconde dans son ensemble; par elle, se caractérisent le talent et l'énergie extraordinaires, moyennant lesquels Liszt put accomplir la quantité énorme de travail qui semble au-dessus des forces humaines. Malgré cette excessive activité, malgré une vie bouillante et riche d'impressions les plus diverses, malgré ses 73 années, Liszt n'a pas dépensé encore tout le fonds de son énergie vitale. Il continue ses travaux sans relâche; il produit de nouvelles œuvres, dirige ses élèves et suit avec intérêt toutes les nouveautés musicales. Il est digne de remarque que, même à cet âge avancé, Liszt non seulement n'enraye point en face du mouvement moderne de son art, mais qu'il s'intéresse vivement à tout ce qui est jeune et nouveau, contribuant ainsi par l'autorité de son influence aux progrès ultérieurs de la musique. Ces dons témoignent d'une nature puissante et douée au plus haut degré; et si à tout cela nous ajoutons que Liszt, au dire de ceux qui le connaissent personnellement, se distingue par une intelligence brillante et une éducation accomplie, par une exquise bonté d'âme et par un esprit exceptionnel uni à une grande bonhomie et à la noblesse du caractère, on comprendra le prestige qu'il exerce sur la majorité des personnes qui l'approchent. On comprendra aussi l'intérêt que présente une connaissance plus intime de la vie et de l'activité de cet artiste de verte vieillesse, qui est en même temps l'un des travailleurs les plus saillants et les plus vaillants du XIXme siècle.

I.

L'auteur de la biographie de François Liszt, M. Ramann, cherche à retracer dans les premières pages de son œuvre l'origine de la famille Liszt, qui descendrait d'une ancienne lignée hongroise, éteinte au XVIIme siècle. Mais ses tentatives ne sont pas couronnées de succès. Les notions authentiques de la généalogie de François Liszt, ne s'étendent pas au delà de son bisaïeul, duquel on sait seulement qu'il servit dans un régiment de hussards en qualité d'officier subalterne, et qu'il

mourut en Hongrie. Son fils Adam, né en 1755, occupa la place d'administrateur des biens d'un magnat hongrois, très connu par ses richesses, le prince Esterhazi. Adam Liszt fut marié trois fois, et eut, ni plus ni moins, que vingt-six enfants. Ses fils se livrèrent à des occupations diverses, et la plus grande partie se dispersa dans des pays étrangers, sans conserver aucune relation les uns avec les autres. De trois d'entre eux seulement on sait quelque chose de certain: Adam, le fils du premier mariage, marcha sur les traces de son père et s'employa au service du prince Esterhazi; Antoine, du second mariage, fut horloger à Vienne, où il mourut en 1876, laissant une famille nombreuse; enfin le troisième, Édouard, servit dans l'administration autrichienne, atteignit une position très honorable (*general procurator*), fut aimé et estimé de tous ceux qui le connurent, et mourut au commencement de l'année 1879.

De ces trois frères, Adam fut le père de François Liszt. Dès sa jeunesse, Adam Liszt s'occupa de comptabilité au bureau du prince Esterhazi à Eisenstadt, résidence du prince, et fut un commis diligent, consciencieux, quoique peu satisfait de sa position. La cause de ce mécontentement fut sa vocation pour la musique, qu'il aimait passionnément, et à laquelle il consacrait tous ses moments de loisir. Cette tendance, peu conforme aux occupations du bureau, se développa probablement sous l'influence de la célèbre chapelle du prince Esterhazi, qui se trouvait à Eisenstadt, et qui était alors sous la direction de Joseph Haydn. Possédant des capacités musicales non communes et se trouvant en contact constant avec des artistes, Adam Liszt, sans aucun appui des professeurs, apprit à jouer sur différents instruments avec une grande facilité; mais lorsqu'il entendit le célèbre Hummel, arrivé d'Eisenstadt, le talent de ce dernier le charma à un tel point que, depuis lors, il abandonna tous ses ses instruments et s'adonna entièrement au piano, espérant toujours de pouvoir échanger un jour ses occupations administratives contre la carrière artistique. Mais il dut renoncer bientôt à ses espérances, car en 1810 il fut obligé de quitter Eisenstadt, son orchestre et ses concerts, pour se fixer dans la petite bourgade de Raiding, près d'Édenbourg, où il venait d'être nommé administrateur.

Il avait alors près de trente ans. Pendant l'automne de cette

même année, il épousa une jeune et gracieuse autrichienne, Anna Lager, fille d'un industriel de la ville de Krems, près de Vienne. Un an après ce mariage, et précisément pendant la nuit du 22 octobre 1811, naissait leur premier enfant, François, qui resta fils unique.

Dans son pays natal de Raiding, au milieu du calme et du silence des champs, sous l'influence de la nature et de la modeste existence de ses parents et de ceux qui l'entouraient, François Liszt atteignit l'âge de neuf ans. C'était un garçon robuste et bien bâti; il avait de beaux traits, des cheveux blonds très touffus et de magnifiques yeux bien enchassés dans des creux profonds. Tout son extérieur donnait l'impression de l'harmonie, de la santé et du talent. Les qualités de l'âme correspondaient à son aspect sympathique et franc. Sa mère disait souvent avec orgueil que François n'avait même pas les défauts les plus communs aux enfants: il était toujours bon, gai, caressant et très obéissant. Le père et la mère étaient catholiques et fort pieux, aussi la piété et une tendance précoce au mysticisme se manifestèrent chez le fils, dès l'âge le plus tendre, accompagnés par un caractère très impressionnable. La vie solitaire et uniforme de Raiding n'était variée que par l'apparition de quelque troupe de bohémiens hongrois. La beauté sauvage, originale, fantasque des bohémiens, produisait sur le petit François une forte impression. Chacune de leurs apparitions était pour lui un événement. Au printemps, à l'approche des journées chaudes, il guettait avec impatience l'apparition lointaine de leurs tentes, et le soir les lueurs de leurs feux. Lorsqu'ils établissaient leur campement près de Raiding, il n'avait plus d'yeux que pour les tziganes. Costumes, types, mœurs, musique, danses, l'arrivée soudaine, le départ tout aussi imprévu, ce problématique « d'où et où? » tout était matière à observatiou pour ce jeune esprit, tout prêtait à ses réflexions, tout était problème, énigme, et tout entourait son enfance de rêves poétiques.

Adam Liszt n'abandonna pas la musique une fois établi à Raiding, et continua comme par le passé à consacrer tous ses loisirs, tous ses moments de liberté à son piano. Ce fut ainsi que François fut élevé au milieu de la musique; il en fut, pour ainsi dire, nourri, et déjà à l'âge de quatre ans il manifestait des tendences musicales très remarquables. Bientôt, il exprima le

désir d'apprendre le piano, au plaisir extrême du père qui observait avec amour ce développement du goût musical de son fils, caressant l'espérance que peut-être le petit François se consacrerait à cette carrière, objet de ses rêves de jeunesse. Mais l'enfant n'avait encore que six ans, et on le trouvait trop petit, trop faible pour lui enseigner la musique. Un jour pourtant, son père l'entendit à sa grande surprise fredonner d'un bout à l'autre tout le concert en *ut-mineur* de Ferdinand Riss, un morceau qu'il n'avait entendu qu'une seule fois. Saisi de cette merveilleuse faculté, il se décida à mettre son fils au piano. Malgré l'absence de méthode dans l'enseignement, le garçonnet s'assimila tous les principes élémentaires avec une facilité surprenante. On aurait dit que tout lui était déjà connu, et qu'il ne fallait que poser les données. En moins de rien, les yeux lisaient la musique comme par miracle, et les petits doigts couraient sur les touches avec une rapidité, une exactitude et une assurance de pianiste consommé.

La finesse de son oreille et sa mémoire musicale tenaient du prodige; et le jeune François, d'habitude très remuant, très gai et très enjoué, passait des heures entières au piano et n'en bougeait que lorsqu'il en était chassé par sa mère, qui craignait cet excès de travail pour sa santé. Tout ce qui concernait l'art musical le passionnait; s'il ne jouait pas, il écrivait de la musique, ayant appris à la noter sur papier, sans aucun secours, et bien avant de savoir mouler les lettres.

Ses petites mains furent un des tourments de son enfance. Ces petites mains ne voulaient pas grandir assez vite. Mais il cherchait et trouvait les moyens les plus ingénieux pour surmonter cet obstacle. On raconte qu'en déchiffrant un jour un morceau de Hummel avec dixièmes à la main gauche, il s'ingéniait à prendre ces dixièmes avec l'aide du nez, provoquant par cet expédient si comique et cette nouvelle manière de jouer du piano un rire général dans l'assistance.

Ces rapides progrès du petit François charmaient ses parents, qui toutefois se préoccupaient de la passion et de la fougue qu'il mettait dans l'étude de la musique. Lorsqu'il était au piano, surtout lorsqu'il jouait ses propres improvisations enfantines — ce qui était son occupation favorite, — il se trouvait toujours dans un état de surexcitation qui à la longue

ne pouvait manquer d'influer sur sa santé. Il fut en effet attaqué par une fièvre tenace, sans caractère déterminé et qui ne voulait point disparaître, malgré les traitements et les soins. Cette fièvre épuisait les forces de l'enfant; on désespérait même de sa vie, et parmi les voisins s'était si bien répandue la nouvelle de sa mort, que le menuisier du village préparait déjà le cercueil.

Par bonheur l'ouvrier en fut pour ses frais. Petit à petit, l'enfant se retablit et redevint gai et alerte. A peine guéri, il recommença de plus belle ses « improvisations » sur le piano et joua de nouveau à quatre mains avec son père. Il est à remarquer que malgré cette interruption assez prolongée il n'oublia rien de ce qu'il avait appris, et joua tout aussi facilement qu'avant sa maladie: aucune incertitude dans les doigts ni dans le regard, aucune hésitation dans la mesure. Après cette secousse physique, son talent se manifesta même plus clairement, ainsi que ses qualités morales: la droiture et la franchise. Ses sympathies et ses antipathies musicales se déterminèrent aussi avec précision.

Adorateur dès son enfance de la musique des tziganes avec ses rhythmes très marqués, ainsi que des œuvres pour piano très expressives, il détestait la musique ayant un autre caractère, et ne pouvait exécuter que des morceaux surabondants de sentiment, ou caractérisés par un rhythme fort tranché.

Trois années se passèrent ainsi au milieu d'études musicales. En même temps le jeune François apprenait aussi à lire, à écrire et à compter, sous la direction d'un vieux maître de chapelle. Il n'a jamais eu plus tard d'autre enseignement. Il doit à lui-même toute son instruction si variée et si vaste, acquise dans la suite par la lecture, par la force de sa volonté, par son talent.

Convaincu de plus en plus des dons exceptionnels de son fils, Adam Liszt comprit que, vivant à la campagne, il ne pourrait jamais lui donner une éducation musicale complète. En sa qualité d'administrateur du prince Esterhazi, il était logé et nourri, et nageait sans cesse dans une telle abondance de provisions qu'il aurait pu subvenir à l'entretien d'une douzaine d'enfants, ainsi que le raconta François Liszt lui-même. Par contre, il recevait si peu d'argent comptant, selon l'usage du temps, qu'il ne fallait

pas songer à des dépenses plus ou moins grandes, mais indispensables pour préparer le jeune garçon à cette carrière artistique, si désirable et si désirée. Une circonstance accidentelle décida du sort de François Liszt.

Les dons naturels de cet enfant de neuf ans, son jeu hardi et élégant sur le piano, sa facilité à déchiffrer la musique, et surtout son talent d'improvisation lui avaient déjà valu une célébrité assez étendue. Dans les environs de Raiding on le qualifiait depuis longtemps d'artiste. Cette renommée donna l'idée à un musicien aveugle, le baron Von Braun, qui vivait des concerts qu'il donnait, d'inviter le petit François à prendre part à un de ces concerts dans la ville d'Édenbourg. Adam Liszt fut heureux d'une occasion qui lui permettait de mettre à l'épreuve les forces de son fils devant le public. François lui-même était en extase de la solennité à laquelle il était convié. Pourtant son premier début sur l'estrade se faisait dans des conditions très peu favorables. Depuis quelque temps il était miné par une fièvre intermittente, et justement au moment du concert il en subissait un fort accès. Mais ni prière, ni raisonnements ne réussirent à fléchir le petit pianiste, qui ne voulut d'aucune façon renoncer à paraître devant le public. Il joua le concert en *mi-majeur* de Ferdinand Riss accompagné par l'orchestre, et ensuite sa propre improvisation, avec un calme et une agilité merveilleux pour son âge. Personne, dans le public, ne remarqua son état maladif; et tout le monde admira l'aspect attrayant du jeune pianiste, et surtout la mobilité de ses petites mains ne franchissant pas les deux bouts du clavier, ce qui l'obligeait à jouer tantôt debout, tantôt assis.

Le second concert arrangé à Édembourg, spécialement pour François, eut un succès égal. Adam Liszt résolut alors de présenter son fils au prince Esterhazi, et il partit dans ce but pour Eisenstadt. Là aussi, ce fut une nouvelle victoire. Une société brillante et un luxe auquel il n'était point habitué, produisirent sur l'enfant une profonde impression; il joua avec surexcitation, sans être gêné par les auditeurs qui, émerveillés de ses dons extraordinaires, le comblèrent d'éloges et de caresses. Le prince Esterhazi lui fit cadeau d'un costume hongrois national d'un grand prix, et lui permit d'organiser un concert dans son château de Presbourg. Le jeune prodige charma si bien les ma-

gnats de Presbourg, que dix d'entre eux ouvrirent immédiatement une souscription pour subvenir à l'éducation d'un enfant si bien doué. Ces mécènes étaient les plus riches propriétaires de la Hongrie, et chacun d'eux jouissait d'un revenu annuel se chiffrant par 25,000 et même par 50,000 gulden. La cotisation pour François Liszt arriva à 600 gulden par an, pour six ans; cette somme devant suffire, d'après eux, à assurer l'instruction musicale du futur artiste.

N'ayant d'autres moyens que ces subsides des magnats hongrois, mais les jugeant suffisants, Adam Liszt se décida à quitter le service du prince Esterhazi pour se fixer là où l'on pourrait trouver un bon maître pour son fils.

Il s'adressa d'abord à Hummel, qui était alors maître de chapelle à Weimar; mais Hummel demanda une somme si forte pour ses leçons, que Liszt dut renoncer à ce premier projet. On décida alors d'aller à Vienne, où vint s'établir toute la famille de Liszt, en l'année 1821. A cette époque, Charles Czerny étant considéré comme le premier des pianistes, on conduisit chez lui François Liszt. Czerny ne consentit pas tout d'abord à donner des leçons, prétextant de trop nombreuses occupations qui ne lui laissaient guère de temps disponible. Mais François s'étant mis au piano et sans plus de façons ayant commencé à jouer, Czerny subjugué, empoigné par un si merveilleux talent, changea aussitôt d'avis. François fut admis sans retard au nombre de ses élèves pour une rétribution des plus modiques, et bientôt le maître refusa toute rémunération, pour des leçons qui durèrent près de dix-huit mois. François Liszt resta toute sa vie reconnaissant à Charles Czerny pour cette initiation à la méthode et aux préceptes de son art. Avec ces leçons de piano, François commença des études théoriques de contrepoint sous la direction de Salieri. Le maître, âgé alors de soixante ans, ne donnait plus de leçons, mais tout comme Czerny n'avait pu refuser au *Kleinem Wundermann*, — on appelait ainsi à Vienne le jeune Liszt entre artistes, — Salieri aussi entreprit son éducation musicale, lui donna des notions d'harmonie, lui faisant lire et analyser les partitions des maîtres. L'élève commença bientôt à composer quelques petits morceaux d'église, dont Salieri fut fort satisfait. Quant à la lecture des partitions, ce ne fut qu'un jeu pour cet enfant de 11 ans, qui déchiffrait déjà avec

facilité à première vue. En dehors de l'éducation musicale, Liszt n'en reçut point d'autre à Vienne; on se disait qu'il n'en aurait jamais besoin dans l'avenir, vu qu'il ne semblait s'intéresser qu'à la musique.

Dans le courant d'une année et demie, François Liszt fit de grands progrès; et déjà dès le premier décembre 1822 il jouait devant un nombreux public le concert en *la-mineur* de Hummel, improvisant ensuite selon sa coutume sur des thèmes choisis. Après ce premier début, il fut de tous les concerts, et bientôt tout Vienne parla du talent miraculeux de cet enfant. C'est de cette époque que date la sympathie particulière du public viennois pour Liszt. Sympathie réciproque, et qui a toujours fait chérir à Liszt les Viennois comme des amis, tandis qu'il appelle volontiers Vienne: *Klingen de Stadt,* la ville de l'harmonie.

La renommée du petit virtuose arriva jusqu'à Beethoven, vivant alors parfaitement isolé à Vienne et ne recevant personne à cause de sa surdité. A. Schindler, le fidèle compagnon de Beethoven, lui apportait quelquefois les nouvelles des succès du jeune Liszt. L'échange des pensées entre Beethoven et Schindler avait lieu moyennant des cahiers dont quelques-uns ont été conservés. Dans l'un de ces cahiers se trouve ce qui suit, écrit par Schindler en avril 1823: [1]

« Le petit Liszt m'a prié avec instance de vous demander pour lui un thème sur lequel il désire improviser des variations au concert de demain: *Ergo rogo humiliter dominationem vestram, si placeat scribere unum thema.* Il demande que le motif soit cacheté dans une enveloppe qu'il ouvrira publiquement. On ne peut certes pas exiger beaucoup de la fantaisie d'un garçon de cet âge. Il est sans contredit un bon pianiste; mais de là à dire que c'est un improvisateur il y a loin encore. »

Plus loin, répondant probablement à une question de Beethoven, Schindler écrivait:

« Czerny est son maître; il est âgé de 11 ans. Venez donc! Charles [2] aura certainement beaucoup de plaisir à entendre

---

[1] T. Nohl. *Beethoven, Liszt, Wagner,* Wien, 1874.

[2] Neveu de Beethoven, âgé de 17 ans.

jouer cet enfant. C'est bien dommage que le petit soit entre les mains de Czerny. »

Plus loin encore on voit que Schindler cherchait à persuader Beethoven d'aller au concert de Liszt:

« Cela encouragera le garçon, » écrivait-il.

Bien que Beethoven ne donnât aucun thème pour l'improvisation, le 13 avril 1823 il se trouva au concert. Liszt exécuta le concert de Hummel en *si-mineur*, et selon son habitude improvisa aussi. Assis sur l'estrade même, Beethoven suivit attentivement le jeu du petit pianiste; et après l'improvisation il l'embrassa, en l'entourant de ses deux bras.

Pendant l'automne de l'année 1823, la famille de Liszt abandonna Vienne et se dirigea vers Paris pour tâcher de faire entrer François au conservatoire de cette ville. Le voyage dura longtemps; on s'arrêta à Munich, à Stuttgard, à Strasbourg et en d'autres lieux; et partout le petit virtuose donna des concerts avec le même succès qu'à Vienne. Les voyageurs arrivèrent à Paris à la moitié de décembre. Mais les démarches d'Adam Liszt pour placer son fils au conservatoire ne furent pas couronnées de succès. Malgré une lettre de recommandation du prince de Metternich, on ne voulait pas recevoir le jeune étranger, les règlements du conservatoire ne permettant l'admission que d'élèves français. Il fallut se soumettre et se limiter à prendre des leçons particulières des professeurs du conservatoire: théorie et composition avec Paër, et plus tard le contrepoint avec Reicha.

Adam Liszt avait apporté de Vienne un assez grand nombre de lettres de recommandation qui lui ouvrirent l'accès des meilleures maisons de Paris. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'aux salons de la duchesse de Berry et du duc d'Orléans, qui fut plus tard le roi Louis-Philippe, salons où se pressait alors tout le beau monde français. La renommée de François s'étendit bientôt dans tous les cercles particuliers; et le 8 mars 1824 il débutait glorieusement à Paris par son premier concert public.

Les articles des journaux d'alors sur le concert de cet enfant de 12 ans, articles cités dans le livre de Ramann, sont exagérés; mais cette exagération même prouve l'impression que produisait le petit Liszt. Après ce brillant début, il joua souvent en public. On donnait rarement un concert sans qu'on lui de-

mandât d'y prendre part. On le célébrait en vers et en prose; on vendait ses protraits; on le considérait comme la huitième merveille du monde; et le célèbre phrénologue Gall modela la forme de son crâne et de son front pour ses études. Avec le succès vint l'aisance, puis la fortune; et Adam Liszt put amasser d'assez fortes sommes avec les concerts de son fils. En 1824 il versait le premier million de gulden dans la caisse du prince Esterhazi qui lui en servait les intérêts.

Les leçons de contrepoint marchaient si bien sous la direction de Paër, qu'après deux ou trois mois le maître poussa son élève à composer pour le théâtre un petit opéra en un acte, ayant pour titre: *Don Sancho ou le Château de l'Amour*. Ce caprice de Paër fut certainement une erreur; et la trop précoce exploitation du talent créateur de l'enfant, ainsi que la part trop fréquente qu'il prenait aux concerts auraient pu avoir une influence déplorable sur le développement de François Liszt. L'auteur de la biographie cherche à justifier le père de François, en disant qu'il n'était ni assez vaniteux, ni assez intelligent, et surtout pas assez consciencieux pour juger impartialement les succès de son fils et pour craindre que cette vie en dehors n'en compromît l'avenir. Nous voyons cependant qu'il en était tout le contraire. Adam Liszt, non seulement n'éloignait pas son fils des dangers qui le menaçaient, mais il les provoquait, en le conduisant toujours d'une ville à une autre, l'obligeant à donner fort souvent des concerts et le menant presque tous les jours dans des salons aristocratiques. Une vie pareille, outre qu'elle ne pouvait guère influer efficacement sur le caractère et les habitudes de l'enfant, ne lui laissait aucun loisir pour des occupations plus sérieuses.

Il est bon de rappeler que François, en fait d'instruction, n'avait que des notions fort élémentaires, et qu'à cette époque il savait à peine lire et écrire. Tout cela se fit sentir plus tard, lorsque, très jeune encore, François Liszt dut vivre seul et pour son compte, et lorsqu'il sentit le besoin de s'instruire. Par bonheur, son caractère et son talent l'aidèrent à rattraper le temps perdu et à marcher dans la bonne voie.

Cinq mois à peine s'étaient écoulés depuis l'installation à Paris, qu'Adam Liszt projetait déjà un nouveau voyage. Il désirait conduire son fils d'abord à Londres, et lui faire faire ensuite

son tour en France. Pour faciliter ces voyages, Liszt se décida à faire rentrer sa femme en Autriche, où elle devait rester chez des parents durant toute la tournée. En effet, en mai 1824 le père et le fils arrivèrent à Londres et y restèrent jusqu'au commencement de l'année suivante. François Liszt joua plusieurs fois dans les concerts, et gagna dès le premier début (24 juin), la faveur du public et de la presse. A Londres, François apprit l'anglais aussi facilement qu'il avait appris le français à Paris. En même temps il continuait ses études musicales d'après le plan formé par son père, et terminait son *Don Sancho*. Il était nécessaire de revenir à Paris pour orchestrer l'opérette sous la direction de Paër. François était tout heureux de quitter la sombre ville de la Tamise : sa joie fut plus grande encore lorsque Paër, approuvant et louant son œuvre, déclara que dans quelques mois *Don Sancho* serait mit en scène. Dans cette attente, et pour ne pas perdre de temps, Adam Liszt conduisit son fils à Bordeaux, Toulouse, Marseille, etc., pour y donner des concerts ; et ensuite de nouveau à Londres, puis à Manchester et autres villes d'Angleterre. Le biographe de François Liszt n'indique pas tous les morceaux de son répertoire ; on mentionne seulement qu'il exécuta deux concerts de Hummel (*la-mineur* et *si-mineur*), un concert et un quatuor de Riss, et un thème avec variations de Czerny. On ignore si le répertoire se bornait à ces morceaux ou s'il y en avait d'autres encore.

A l'époque de la transition entre l'enfance et la jeunesse, le caractère de François Liszt changea considérablement. L'ancienne disposition de sa nature, jusque-là pacifique et sereine, fit place à des alternatives fréquentes et rapides de calme et de gaieté nerveuse, de surexcitation et de fatigue physique. Un penchant au mysticisme se réveilla aussi chez lui. Il commença à fréquenter les services divins et resta des heures entières à méditer sous les voûtes des églises. Adam Liszt suivait avec angoisse ces symptômes du développement intellectuel, qu'il trouvait nécessaire de combattre ; il devint plus sévère pour les occupations de son fils, et surveilla attentivement sa conduite.

Arriva enfin le jour de la première représentation de l'opérette *Don Sancho*, qui fut un succès. A sa réussite contribuèrent le directeur Kreizer et le tenor Nourrit, très aimé du public, et qui avait le premier rôle. Le succès dépassa toute at-

tente. Adam Liszt triomphait; mais la joie du jeune compositeur fut légèrement troublée par Nourrit lui-même, qui, aux acclamations du public, prit dans ses bras le petit compositeur et le porta sur la scène. Après trois représentations successives, *Don Sancho* fut retiré du répertoire. L'unique exemplaire de la partition de cet opéra, conservé aux archives de l'Opéra, brûla pendant l'incendie du théâtre.[1] Mais d'après ceux qui ont entendu *Don Sancho*, en 1825, il y avait dans cette partition juvénile beaucoup de qualités et un style rappelant celui de Mozart.

D'autres compositions encore appartiennent, avec *Don Sancho*, à cette première période; mais on n'en a publié que fort peu, tandis que d'autres ne sont connues que de nom. Parmi ces dernières, il faut mentionner le *Tantum ergo*, composé à Vienne sous la direction de Salieri; une sonate pour piano; l'ouverture pour orchestre, exécutée le 20 juin 1825 au concert de Listz à Manchester, et le concert pour piano, en *la-mineur*, exécuté à Londres en 1827. Les morceaux publiés sont les suivants: *Impromptu*, sur des thèmes de Rossini et de Spontini, (1824); *Allegro di Bravura*, (1825), et *Études pour le piano en douze exercices*, (1826).

Au commencement de l'année 1826 Adam Liszt conduisit de nouveau son fils en Suisse et en Angleterre pour y donner des concerts. A Londres, Moschelès entendit Liszt et nota dans son agenda[2] « que la force et l'agilité de son doigté surmontaient toutes les difficultés, et dépassaient tout ce qu'il avait entendu jusque-là. » Il ajoute en outre que « le concert en *la-mineur* de Liszt contient des beautés *chaotiques*. » A ce qu'il paraît, c'est la seule trace de ce concert, oublié même pas son auteur.

Malgré ses fréquents voyages, l'humeur sombre de François ne changeait point; il devenait de plus en plus religieux, et son esprit tournait toujours davantage à un mysticisme outré, qui transpirait dans chacun de ses actes. *Laus tibi, Domine!* était le commencement et la fin de toutes ses actions, et il écrivait ces paroles à la première et à la dernière page de toutes ses œuvres. Cette disposition augmenta à un tel point que le jeune homme

---

[1] 17 octobre 1825.

[2] *Aus Moschelès Leben*, etc. Leipzig 1872, Vol. Ier, p. 182.

éprouva le désir de renoncer entièrement au monde, et de se préparer à prendre l'habit ecclésiastique. Mais son père s'y opposa résolument, prouvant au fils que sa vraie vocation était la musique, et qu'il appartenait à l'art et non à l'église. Ces arguments eurent pour effet de lui faire abréger les longues et fréquentes visites à l'église; mais la tournure mystique de son esprit ne se modifia guère, et les livres à sujet religieux continuèrent à former le fonds habituel de ses lectures. La santé commença à se ressentir de cet état psychologique, ainsi que des trop fréquents voyages et des fatigues des concerts. François Liszt devint pâle, nerveux, irritable. Les médecins lui prescrivirent le repos et les bains de mer. Et comme la santé d'Adam Liszt se trouvait aussi compromise, on pensa sérieusement à se soigner.

A la fin de la saison des concerts à Londres, père et fils se rendirent à Boulogne. L'air de la mer, les bains, la tranquillité, et beaucoup d'exercice rendirent au jeune homme la santé, le courage et la gaieté. Mais peu de temps après son arrivée à Boulogne, Adam Liszt tombait gravement malade d'une fièvre gastrique. Déjà faible et miné, il ne put résister à cette maladie aiguë et il mourait le 28 août 1827.

P. TRIFONOFF.

(La suite prochainement).

CORRESPONDANCES

Lettre de Paris.

Paris, le 5 Novembre 1884.

La morte saison est plus morte cette année-ci que d'habitude. La présence de la Chambre ne ramène guère de l'animation, car il est certain que, de plus en plus, l'esprit public en France se désintéresse des choses publiques. Qu'on *est* en république cela est évident, qu'on y restera est plus que probable; on s'y endort, on s'y fossilise. Mais on est toujours tenté de se demander: *Pourquoi?* car tout ce qui constitue le républicanisme manque partout. L'*activité*, l'énergie, la conviction, tout fait défaut ici. On parle chauvinisme, guerre, Chine, Madagascar, politique coloniale, que sais-je? nul n'y fait attention. On entre en session: à la Chambre on demande de l'argent, au Sénat on demande de s'amputer un membre, de renoncer aux sénatoreries à vie, d'exclure de son milieu toutes les capacités, n'importe! on écoute, on bavarde, on vote même. Mais nul ne s'en préoccupe. Au dehors le « monde » n'en parle pas; et d'abord, où est-il, le « monde? » il est à Nice. Parfois il est à Cannes, mais ce n'est pas encore tout à fait la saison de Cannes — c'est Nice qu'on préfère — puis Monte-Carlo; en tout cas, pas Paris!

« On ne s'amuse plus à Paris! » Voilà le grand mot lâché. Pour être vrai, cela est vrai d'une vérité absolue — et depuis de longues années déjà, — mais ce qui est nouveau et étonne, c'est que le Parisien, (et surtout la Parisienne) l'avoue. « Paris n'est pas amusant! » quel aveu! Mais la plus curieuse de toutes les contradictions c'est que Paris s'anglicise à vue d'œil, et n'a jamais professé comme à présent la manie de l'Angleterre. On ne demeure plus à Paris, on y vient comme l'Anglais vient à Londres, mais on a son *home* à la campagne. Chez l'Anglais, cela se comprend, tous ses intérêts réels sont des intérêts ruraux; mais le Français? Quand le Parisien

rentre maintenant à Paris c'est au mois de mars, avril ou mai, pour s'en aller de nouveau au commencement du mois de juin « après le grand-prix. » La saison d'été à Londres est imposée par trois choses : La Chambre des Communes, le *Sport*, et *Christmas*. Les deux derniers sont les plus irrésistibles. S'absenter de son grand foyer flamboyant à Noël, être loin quand les *carols* se chantent en pleine neige à votre porte comme il y a mille ans et que le *plum pudding* fume sur votre table? Non! autant vaudrait cesser d'être *a british subject*, autant vaudrait ne pas respecter le 12 août et le *grouse*. Ce sont là des mœurs bien autrement despotiques que les lois. L'Anglais doit se trouver souvent à Londres en mai, juin et juillet, parce que son Parlement y siége, et que le cœur national bat au milieu de la Chambre des Communes, mais le Parlement en siégeant ainsi en été, obéit à *Christmas* et à la chasse qui lui défendent de légiférer pendant l'automne et l'hiver. Mais encore une fois, quel instinct séculaire ordonne aux Parisiens de constituer leur existence sur l'exact modèle de celle de leurs voisins d'outre Manche? Ils dînent à huit heures, ce qui ne cadre avec aucune de leurs habitudes, (là surtout, où les théâtres s'ouvrent à 7 heures et demie ou même à 7!) Ils *lunchent*, ce qui dérange la santé de la plupart de leurs familles, dont les estomacs ont d'autres usages; ils prennent du thé à cinq heures, ce qui est déclaré « excentrique » au dernier degré; ils sortent en voiture découverte l'hiver, ce qui enrhume leurs poumons, et permettent à leurs filles d'apprendre à conduire, ce qui est proprement un scandale! Puis, honte suprême! ils abandonnent Paris pour aller à Nice, quoi faire! *S'amuser?!*

Enfin, ceci fait que Paris est un désert et que l'autre jour à la *Séance des cinq académies* il y avait la moitié des places vides. Soyons justes cependant: la séance d'automne, connue sous le titre de « Séance des cinq académies, » n'a jamais attiré la foule sous le dôme de l'Institut; mais autrefois, vers la fin de l'empire par exemple, on s'y serait donné rendez-vous pour entendre l'épisode touchant Condé et Turenne, lu par le duc d'Aumale et extrait du dernier volume de son livre sur la maison de Condé. Pour la partie du public qu'intéresse le XVIIme siècle — et elle est encore nombreuse, — le passage est d'un attrait extrême et rappelle par bien des côtés ces grands jours d'il y a vingt ans, où Paris *lettré* vivait dans l'attente d'un livre de M. Cousin dans chaque page duquel on se trouvait côte à côte avec la société du temps de la Fronde, la « période *ascendante* du siècle, » comme aimait à le dire M. Cousin. Le duc d'Aumale, élevé pour cela à bonne école, a pris au grand maître une qualité qui, poussée à l'excès chez lui, faisait le charme suprême de tout ce qu'il écrivait : il a l'air d'avoir vécu dans l'intimité des personnages qu'il vous présente. Sans posséder la splendeur du talent de Cousin (qui était naturellement splendide), il y a chez le duc d'Aumale, quand il raconte sa propre famille, un don de vie

fort remarquable et extrêmement rare par le temps qui court. Ce que dans le jargon actuel on se plaît à appeler le réalisme étant l'opposé du vrai, il se trouve que les esprits confus qui abondent aujourd'hui en France fuient avant tout la simplicité et n'osent rien dire qui ne soit compliqué et en plein dans le faux.

Or, et il faut l'en louer sans réserve, le duc d'Aumale constate d'une façon directe ce qu'il a véritablement l'air d'avoir vu par lui-même, et dans certains passages on croit entendre un témoin oculaire. Le portrait qu'il a fait de Turenne est notamment si vivant et témoigne d'une si noble impartialité pour le glorieux émule (ne disons point rival) du grand Condé, que ce ne sera, je pense, pas déplaire aux lecteurs étrangers que de le citer en entier:

« Nous allons assister aux premiers pas de Turenne dans la glorieuse carrière du commandement, aux débuts d'un des plus grands capitaines des temps modernes, un des plus purs, malgré quelques taches, un des premiers, si ce n'est le premier, parmi les hommes de guerre qui, n'exerçant pas le pouvoir souverain, ou ne s'étant pas affranchis de toute autorité, n'ayant la liberté de choisir ni le but ni les moyens, ont été les interprètes dévoués, héroïques, des plans que d'autres avaient dictés. La fortune, qui placera Louis de Bourbon et Henri de La Tour d'Auvergne si souvent en présence et parfois en face l'un de l'autre, va les rapprocher dès ce jour; mainte page de ce livre fera ressortir les traits qui les distinguent. Sans essayer de tracer un parallèle entre deux héros qu'on ne saurait comparer, nous voudrions prémunir le lecteur contre la séduction d'antithèses qui ont égaré plus d'un bon esprit. Pour mettre mieux en lumière certaines parties de Turenne, on a souvent dit que son glorieux émule fut improvisé général et se trouva d'emblée victorieux. Il faut quitter cette chimère; le général improvisé n'a jamais existé qu'en imagination; le génie que Condé tenait de Dieu avait été fécondé par l'étude, l'étude persévérante et habilement dirigée; cinq ans de pratique des affaires lui avaient donné la maturité. Comme les fruits favorisés du soleil, il avait mûri vite; du premier bond il atteignit l'apogée et sut s'y maintenir sans décroître; il valait autant à Seneffe qu'à Rocroi. Si on le retrouve à sa dernière bataille, on peut le juger dès la première. Pour connaître Turenne, il faut le suivre jusqu'à Salzbach. Chez celui-ci, chaque jour marque un progrès; aucune leçon n'est perdue; sa prudence était de son tempérament; la réflexion lui donna l'audace; sa dernière campagne sera la plus hardie et la plus belle.

« Tout semblait laborieux chez lui; on sentait l'effort jusque dans sa démarche un peu traînante et dans l'expression souvent obscure d'une conception toujours forte. Qui n'a vu son portrait? Qui ne connaît ce large front surmontant d'épais sourcils presque toujours froncés, ce regard calme, profond, un peu voilé, la carrure des épaules, le dos voûté, et tout cet ensemble massif et robuste?

C'est le *Pensieroso* de Michel-Ange. Profondément chrétien, longtemps incertain sur les nuances qui séparent les diverses communions, préférant le dogme catholique, mais attaché aux pratiques sévères du calvinisme, il finit par quitter l'Église réformée, et conserva dans la romaine un peu de l'esprit puritain. Quand il fut tué, il allait entrer à l'Oratoire pour y terminer sa vie dans la retraite; il avait fait la cène à Brisach en prenant le commandement de l'armée d'Allemagne. »

Les mots de la fin ont produit une grande impression sur ceux qui dans l'auditoire avaient assez de souci du grand siècle pour tenir à pénétrer ses profondeurs. Tout tient à Port-Royal, tout en sort; ou y retourne, dans ce temps où une grandeur incontestable cotoie pourtant toujours le vide. Vous rencontrez partout la désolation de la gloire : chez madame de Longueville comme chez Pascal, chez Bossuet et surtout chez le roi qui ne l'avoue point. La Thébaïde de la vallée de Chevreuse apparaît comme le refuge inévitable de ceux qui échappent au néant de Versailles, et Turenne à la veille de nouvelles victoires n'y court qu'avec l'intention d'en expier la vanité dans la plus austère retraite. Cette conclusion a, je le répète, beaucoup frappé les auditeurs, et c'est là comprendre très hautement le caractère philosophique des personnages marquants du XVIIme siècle, dont le vulgaire ne saisit que l'éclat.

Il y a certes loin de là à l'époque où nous sommes. Mais d'autres problèmes s'imposent dont la solution intéresse non seulement une nation, mais toutes les nations du globe, et pour cela peut-être le public en France s'en préoccupe-t-il infiniment moins que partout ailleurs : j'entends les problèmes psychico-scientifiques. Tandis que chez les Allemands, les Anglais, les Américains la science s'intéresse aux phénomènes psychiques et étudie avec le désir de voir plus clair, en France on a conservé la déplorable habitude de plaisanter sur ce qu'on ne s'explique pas.

Un livre vient de paraître, dont on assure qu'il est (ou du moins sera) interdit, — ce qui le fera vendre en cachette dix fois plus que s'il se vendait ouvertement, — mais dont ce qu'on raconte prête à de singulières réflexions. Le livre s'appelle *Paris-Patraque*, et en ne voulant que les ridiculiser, il constate des faits qui partout ailleurs deviendraient le sujet d'observations scientifiques sérieuses et passablement lugubres. Rien que les titres des chapitres dénotent assez ce que peut être leur singulier contenu. En voici quelques-uns : *Tout à la morphine; Dieu sur le trottoir; Toutes hystériques!* et d'autres que l'on ne pourrait citer. Sur le frontispice, figure un dessin qui n'aurait dû pouvoir se montrer chez aucun libraire, et qui représente une jeune et élégante parisienne, costumée à la dernière mode, qu'un gommeux quelconque, déguisé en Cupidon, mène par la main à la porte d'un établissement sur lequel est écrit en grosses lettres le nom de l'illustre névrosiarque Dr Charcot. Ailleurs les *Maisons*

de santé particulières que l'on prétend se compter par milliers dans Paris et les environs, sont intitulées les *Bouillons Duval de l'aliénation.*

Je vous signale cet ouvrage dont chacun parle et que personne jusqu'ici n'avoue avoir lu; non pas parce qu'il est plus abominable ou plus honteux que tant d'autres, dont la simple annonce sur les murs constitue un outrage à la morale publique, mais seulement parce que celui-ci accepte comme indiscutable un certain état de choses, et au lieu d'en parler gravement et en attirant l'attention des penseurs et des hommes de la science, y trouve matière à rire!

Nous ne le savons, hélas! tous que trop que depuis bien des années déjà la littérature de fiction en France trouve sa principale source d'inspiration non pas dans les passions humaines, mais dans les vices et, plus encore même que dans les vices, dans la dégradation monstrueuse qui en est la conséquence directe. On nous le prouve sur tous les tons, et on a l'air de traiter d'antédiluvien et d'absurde quiconque s'élève contre de semblables turpitudes. Mais voilà un livre qui ne reconnaît rien de dénaturé ou de répugnant dans les tableaux qu'il nous présente, qui les traite comme étant d'une vérité parfaite et qui nous engage à nous divertir! La *Danse macabre* est pastorale, les pires caricatures de Callot sont des berquinades auprès de ceci.

Maintenant, si de là on passe au fait en lui-même, à l'état pathologique d'une grande minorité des habitants de Paris (j'évite de dire de la France), il est certain que l'on est saisi par une situation morale absolument sans pareille dans les temps modernes et qui ne saurait guère s'expliquer que par un déséquilibre général.

On a beau crier aux Ganaches, aux Burgraves; ces cris-là n'ont plus de sens, ne portent pas; car, si Burgrave ou si Ganache que l'on soit, on admet que deux et deux font quatre, tandis que si l'on est « dans le mouvement » on ne déclare même plus que deux et deux font cinq, mais que deux et cinq et quatre n'ont jamais existé, et que ce sont des illusions de cerveaux étroits et d'esprits bornés. « Rien n'est! » voilà le *Credo*. Et le meilleur espoir que nous puissions avoir, c'est dans l'exagération du désordre.

Du reste, la réaction commence sur plus d'un point: on trouve, sans trop chercher, bon nombre d'esprits libéraux, sans préjugés aucuns, fort avancés même, mais que tant de déraison choque et qui hautement se proclament épouvantés. Prenez un journal comme le *XIX*me *Siècle*, par exemple: on ne l'accusera pas, je crois, d'être de l'ancien temps ou de professer des opinions « fossiles. » Cependant quand se manifeste un déséquilibre de la bonne espèce, que ce soit en politique, en art, ou en conduite, qu'il s'appelle « intransigeant, » « collectiviste » ou « incohérent, » il est rudement mis à sa place s'il tombe sous la plume (trop peu active depuis quelque

temps), d'About ; et je ne pense pas que M. De Maupassant, l'idole des « Patraques, » ait grande envie de se louer de la façon dont dernièrement l'a traité Sarcey.

Ce dernier le leur dit depuis un assez longtemps déjà : « Vous irez trop loin, mes petits amis, le public ne vous suivra plus, il en aura bientôt assez. » Et c'est là ce qui a bien l'air de vouloir arriver.

Les représentations de *Macbeth* ont sonné le premier coup de cloche. Il était impossible de rêver un public plus docile, plus préparé à admirer tout ce qu'on lui donnerait sous le grand nom de Shakspeare, et tant que des comédiens tels que Marais lui ont joué Shakspeare sérieusement, et faisant honnêtement de leur mieux pour interpréter l'œuvre du géant britannique, on a écouté, on a essayé de comprendre, on a frémi, on a été tout entier à l'impression sincère. C'est seulement lorsque Sarah Bernhardt est venue imprimer au rôle de lady Macbeth le caractère le plus faux, le plus stupide, tranchons le mot, le plus *grotesque* qui se puisse imaginer, que ce même public s'est regimbé, et, refusant d'être complice de semblables insanités, a protesté par son silence, et fait entendre que jamais il ne prendrait cela pour du Shakspeare.

De là toute la colère : car la « grande Sarah » a très bien compris la leçon qui, au surplus, lui a été infligée partout ; et sa dernière frasque vient de là. Le discernement du public partout, et dans toutes les villes où l'on est allée jouer *Macbeth*, est un fait même passablement curieux. Il y en a dans lesquelles on n'a dû certainement jamais entendre le nom de Shakspeare — mais partout on s'est montré attentif, respectueux même pour l'œuvre, — plein d'admiration pour le talent véritable de Marais, mais absolument rebelle aux excentricités choquantes de madame Sarah. Or, que faire lorsque au lieu de cultiver les dons que la nature vous a octroyés, vous n'avez pensé qu'au bruit que pouvaient éveiller autour de vous vos incartades? Que reste-t-il, sinon de forcer la note de nouveau, et dans quelque inconvenance suprême dépasser toutes celles dont vous vous êtes rendu coupable déjà ?

Si j'appuie ainsi sur les faits et gestes de Sarah Bernhardt c'est qu'il y a une raison pour cela. En effet, les *poses* d'une comédienne sont de peu d'importance pour un public sérieux, et à Rome, Berlin ou Vienne de pareilles curiosités trouvent leur place dans les coulisses, et n'exercent nulle influence pernicieuse au delà. Mais ici le cas est différent. Si jamais *Paris-Patraque* a pu trouver son incarnation dans un individu, cet individu est à coup sûr Sarah Bernhardt, qui le représente et le résume tout entier. C'est comme type d'une espèce qu'il faut la considérer, et, vue de la sorte, elle ne laisse pas d'être extrêmement intéressante. Lorsqu'il y a une dizaine d'années, elle a passée à la *Comédie-Française*, il y avait chez elle certaines qualités qui, bien dirigées, pouvaient dans peu de temps conduire au talent — je veux dire au talent réel et sérieux,

à ce talent qui, du comédien qui l'acquiert fait presque l'égal du poète auquel il sert d'interprète. De ceci le public parisien n'a eu cure. Il a applaudi la « voix d'or, » a trouvé délicieux les airs ennuyés et langoureux de *Dona Sol*, ou de la reine dans *Ruy Blas*, et il n'a guère été question de quoi que ce soit au delà. Du côté de l'actrice aucun progrès, du côté du public aucune direction. Or, ceci ne faisait pas le compte d'une personne qui, elle-même, s'est intitulée « toquée » et qui aspirait à *épater* la société de son pays et de son temps. Alors vint le recours aux peintures, aux sculptures, aux agonies sur la scène, aux ascensions en ballon, aux *elopements*, aux voyages dans la lune, en un mot, à tout ce qui était en dehors de l'art dramatique.

Le développement de toute cette hystérie marcha vite; pendant un temps donné, la mode, surtout la mode boulevardière, acclama la « toquée, » et *Paris-Patraque* put s'adorer lui-même sous la forme d'une idole faite à son image. Mais, peu à peu, on put s'apercevoir que le fanatisme s'affaiblissait, qu'il manquait de souffle, en un mot que le caprice tirait à sa fin; alors, en sultan blasé et sans égards pour ses enfants gâtés, le public se mit a démander du talent. Du talent, miséricorde! mais où l'infortunée l'aurait-elle pris? Il était gaspillé dans de fausses pochades, de faux *Naufragés*, de fausses *Mémoires*, éparpillé dans des mariages et démariages et remariages, et directions de théâtre manquées, et tout le train déraillé d'une vie à outrance. L'artiste était perdue, et *Paris-Patraque* ne voulait plus de l'hystérique.

Dans un article cruellement vrai, Clarétie racontait l'autre jour que l'ex « grande Sarah » se préoccupait beaucoup de la façon dont elle finirait, et qu'un figurant lui avait répondu: « Vous! vous finirez ouvreuse de loges! » ce qui, à lui, Clarétie, lui semble pas mal dans la logique des choses.

Or, ce qui pourtant ressort de tout cela c'est que l'excès du mal provoque, je le dis encore, la protestation. Ce n'est nullement juste de dire avec les réactionnaires, que le régime républicain a faussé le sens moral en France. Le bonapartisme, oui! l'impérialisme a presque détruit en France tout sentiment du bien et du mal, tandis que dans les familles républicaines, même à Paris, vous trouverez au contraire une morale rigide, mais, bien qu'avec de l'instruction, une remarquable étroitesse de vues et des préjugés d'il y a cent ans. Ce qu'il faut dire, et ce qui est vrai, c'est que tant de régimes divers ont rendu confus l'esprit français dans toutes les opinions et toutes les classes. On ne sait plus trop ce qu'on est ni pourquoi on l'est, et le mot d'une femme vraiment supérieure, dit il y a un an, demeure vrai:

« Je suis toujours, dans la même journée, l'alliée des *Blancs* contre quelque *Rouge* forcené et l'alliée des *Rouges* contre quelque *Blanc* impossible! »

Le bien qui lentement découle de tant d'outrances c'est que de tous les côtés on se détache de ses propres fous : il n'y a aujourd'hui point de parti, où il n'arrive aux hommes sensés (et sincères) de dire :

Con questi Fiorentin son Padovano.

C'est quelque chose de gagné !

FORTUNIO.

Lettre de Vienne.

Vienne, le 19 Octobre 1884.

Le mois qui vient de s'écouler tiendra pendant longtemps une place importante dans la chronique de la ville de Vienne. L'art a fait une grande perte, la science a gagné un nouveau temple. Le soir du 3 octobre, Hans Makart, le peintre le plus célèbre de Vienne, est mort, et, huit jours plus tard, le magnifique édifice de l'université a été solennellement inauguré en présence de l'empereur et de plusieurs archiducs. L'empereur répondit entre autres, par ces mots, au discours du recteur : « Mon cœur se réjouit de voir dans le pro-« grès de la vraie science et de la vertu, la garantie d'un avenir « heureux, et dans cette espérance j'assure volontiers désormais « mes bonnes grâces et ma protection aux professeurs et aux élè-« ves de cette université. »

Ce splendide bâtiment, construit dans le style renaissance, et dont l'architecte, le grand Henri Ferstel, n'a pas vécu assez longtemps pour voir l'ouverture, se trouve placé sur le *Franzensringe*, entre la *Votivkirche* et l'hôtel de ville, vis-à-vis du nouveau théâtre, entouré ainsi presque exclusivement de constructions grandioses.

Je ne puis vous donner ici une description détaillée de cet édifice et je me contente d'attirer l'attention sur la superbe cour à arcades et sur la magnifique bibliothèque. La première est une imitation de la cour du palais Farnèse, mais en plus grand seulement. La bibliothèque peut contenir un million de volumes, et le salon de lecture, clair et aéré, offre aux lecteurs des pupitres et quatre cents siéges commodes.

Cette vieille *Alma mater Rudolphina* qui compte cinq siècles d'existence, possède enfin un palais digne de son importance ; cela n'a pas été sans peine en vérité. Depuis bien longtemps déjà l'ancien bâtiment de l'université ne correspondait plus à ses besoins ; il était étroit, incommode, insalubre, quelques parties même croulaient

presque; il a fallu de longs combats et beaucoup de persistance pour qu'enfin, en l'an 1870, l'on se décidât à choisir l'emplacement du nouvel édifice. Mais alors les sommes consacrées à la construction ne correspondirent pas aux désirs des amis de l'université et ne furent pas assez vite distribuées. C'est ainsi que le bâtiment de l'université, avant même d'être achevé, put fournir à un historien de Vienne, le Dr G. Wolf, les matériaux nécessaires à la composition d'un petit livre du plus vif intérêt. Il y raconte, entre autres choses, qu'un professeur se déclara contraire au projet d'élever une nouvelle université grandiose, alléguant la crainte qu'un bâtiment trop vaste ne fournît aux étudiants le prétexte de rassemblements séditieux.

M. G. Wolf, dans l'ouvrage cité ci-dessus, et qui a paru l'année dernière: *Zur Geschichte der Wiener Universität*, fournit des documents importants, non seulement sur l'histoire de l'université de Vienne, mais aussi sur l'enseignement général en Autriche depuis l'époque de l'impératrice Marie-Thérèse.

Nos journaux et ceux de l'étranger ont tant parlé de Makart, ce magicien de la couleur, qu'il ne nous reste presque plus rien à en dire. Il était sans contredit un des plus grands peintres de notre siècle, et a joui de son vivant d'une énorme célébrité; mais la postérité partagera-t-elle l'admiration de ses contemporains? La réponse à cette question dépend, je crois, du progrès ou de la décadence du matérialisme. Makart était réaliste, mais non à la manière de Zola et compagnie. Il ne peignait que ce qu'il voyait, que ce qu'il pouvait toucher de la main, mais il ne voulait voir que le *beau!* C'est pourquoi ses tableaux forment une galerie de magnifiques corps humains. Si ces corps possèdent une âme, si derrière ces beaux fronts habitent de grandes pensées, si ces blanches poitrines palpitantes renferment un cœur qui sent, nous ne le savons pas. Nous restons muets d'admiration devant ses œuvres, mais les yeux seuls jouissent de leurs beautés; l'âme reste indifférente. Et pourtant ce peintre de corps était enthousiaste de votre grand poète de l'âme. Quelques lettres datant du temps de sa jeunesse, publiées dernièrement, nous révèlent quel ardent et passionné admirateur Dante possédait dans le peintre de *Catherine Cornaro* et des *Sept péchés capitaux.* Ce dernier tableau se trouve dans une galerie privée à Florence. Vous pouvez ainsi établir une comparaison entre les péchés sur la terre, représentés par le peintre moderne, et leur punition dans l'autre monde, révélée par le poète de la *Divine Comédie.*

Puisque je me trouve sur le terrain de l'art, je veux encore parler d'un livre très important pour l'histoire artistique. C'est le nouveau catalogue de la collection impériale des tableaux du Belvédère, par le Dr Édouard chevalier de Engerth, qui forme une partie du grand ouvrage intitulé: *Beschreibendes Verzeichniss der Kunsthistorischen Sammlungen der allerhöchsten Kaiserhauses.* Le premier volume, trai-

tant des écoles italiennes, espagnoles et françaises, a paru en 1882, le second, consacré aux écoles des Pays-Bas, a été publié cette année-ci. Ce n'est pas un simple catalogue raisonné ; à côté de la description très détaillée de chaque œuvre se trouve son histoire particulière ; nous possédons ainsi la biographie de plusieurs tableaux, depuis le jour de leur exécution jusqu'à celui où ils prirent place dans la galerie impériale. Le catalogue est précédé d'une introduction qui contient l'histoire générale de la galerie ainsi que celle de ses fondateurs et promoteurs. Dans ce catalogue les numéros des tableaux sont déjà classés selon l'ordre qu'ils occuperont dans le nouveau musée qui est presque achevé. Le local où ils se trouvent actuellement — le palais que le prince Eugène de Savoie se fit bâtir, — est trop éloigné du centre de la ville et n'offre plus assez de place pour le nombre toujours croissant des œuvres d'art. Selon toutes les probabilités le transport ne se fera pas trop attendre et les tableaux ne seront plus forcés longtemps d'envier aux étudiants leur magnifique palais.

Dans ma lettre du 19 août je vous avais annoncé la mort de Laube. Le vieillard infatigable a achevé avant sa mort la *Vie de Grillparzer*, qui a paru à Stuttgard il y a peu de temps en un mince volume de cent dix-sept pages. Malheureusement, ce petit livre n'a pas répondu complètement à notre attente. Nous avions espéré beaucoup mieux du poète dramatique, du directeur de théâtre, qui, dans les dernières années de la vie de Grillparzer, a eu des rapports si fréquents avec lui.

Laube dit lui-même dans sa préface, qu'il existe tous les matériaux nécessaires pour écrire une biographie détaillée de Grillparzer, mais il n'a réellement pas l'air d'avoir su en profiter.

Plusieurs années de l'existence de Grillparzer restent tout à fait dans l'ombre et différentes circonstances ne sont pas assez clairement expliquées. On raconte, par exemple, que Grillparzer fit un court voyage à Hambourg, mais l'époque n'est pas indiquée d'une façon précise ; cela doit avoir été environ de 1858 à 1860. Ce vieillard, presque septuagénaire, n'a certes pas entrepris cette course pour son plaisir ; alors, pourquoi est-il allé à Hambourg ? « On ne sait pas quel a été son but, » répond Laube. Mais n'était-ce pas le devoir du biographe de chercher quel avait été ce but ? Il est pourtant bien plus facile de faire des recherches approfondies sur la vie d'un homme qui a vécu pendant de longues années dans la même ville que vous et avec lequel on a eu des rapports d'amitié, que sur un auteur mort depuis plusieurs siècles; et cependant nous connaissons mieux l'existence de Dante, de Pétrarque et du Tasse que celle de Grillparzer, après avoir lu la biographie de Laube. Par exemple, combien de discussions et de recherches n'a-t-on pas faites pour savoir le moment exact où Dante écrivit son traité *De Monarchia?* Laube, lui, ne sait pas nous donner la date de l'époque

où Grillparzer écrivit quatre de ses drames les plus importants; il dit simplement: « Nous ne savons pas quand et comment il tra-« vailla aux pièces de *Libussa*, *Bruderzwist*, *Tudin von Toledo* et « *Esther*. Les papiers de la succession n'en disent rien. »

Nous sommes par contre fort reconnaissants à Laube de ce qu'il laisse Grillparzer parler si souvent lui-même; car la partie la plus intéressante et la plus considérable de son livre se compose de fragments tirés des souvenirs de Grillparzer et d'autres sources autobiographiques. Le journal de son voyage en Orient, que le poète fit en 1843, remplit quarante-quatre pages, c'est-à-dire un quart juste de l'ouvrage de Laube!

Je ne puis m'empêcher à cette occasion de citer quelques boutades du grand poète autrichien, qui ne se trouvent pas, il est vrai, dans la biographie de Laube, mais qui se lisent dans la collection complète de ses œuvres, publiée par les soins de ce dernier et par Joseph Weilen. A propos de cette parole bien connue de Napoléon: « J'aurais fait Corneille prince, s'il avait vécu de mon temps, » Grillparzer dit: « Je crois plutôt qu'il l'aurait fait emprisonner sa vie durant. »

On trouve encore dans ses écrits une dissertation sur le prince de Metternich, où il porte un jugement méprisant sur ce ministre ennemi de la liberté. Il explique comment Metternich, qui s'était montré assez tolérant durant sa jeunesse, se laissa plus tard mener par les dévots, favorisa les Jésuites, se déclara contre les mariages mixtes, etc. etc.

Il n'est pas nécessaire ici de *chercher la femme*, car la femme se montre d'elle-même. Le vieux prince avait épousé « une jeune fille « peu cultivée, qui se laissait conduire par une mère orgueilleuse « et dévote. Plusieurs des désirs de la hautaine magyare ne pouvant « s'accomplir, il devait, d'autant plus, satisfaire ceux qui étaient « réalisables. Il ne s'en tirait qu'en donnant, donnant toujours. Elle « possédait à satiété colliers et bracelets, perles et diamants. Que « restait-il encore à lui offrir? Comme cadeau de jour de naissance, « les Jésuites, comme cadeau de jour de l'an, les mariages mixtes! »

Il serait intéressant de savoir si l'auteur de *Sapho* et du *Goldenen Vliesses* a pensé au calendrier du juge Ricciardo di Chinzica, lorsqu'il écrivit ces lignes.

Il faut faire un saut audacieux pour passer de ce grand poète à une modeste romancière, et pourtant je dois le hasarder, si je veux parler d'une production littéraire appartenant en quelque sorte à la vie viennoise.... D'ailleurs, ce n'est pas trop nous éloigner du prince de Metternich et de sa pieuse jeune femme, car le roman de Ossip Schubin: *Unter uns* (entre nous), décrit aussi l'aristocratie autrichienne.

L'auteur féminin, — car derrière ce pseudonyme russe se cache une femme, — doit avoir été dame de compagnie dans une grande

maison et avoir étudié en détail ce monde, au milieu duquel elle vit sans y appartenir elle-même. Dans son dernier roman, elle décrit l'existence que mène à Rome la société aristocratique autrichienne. Je ne suis pas un juge assez compétent pour savoir si ce qu'elle raconte est exact, mais la fraîcheur et la fidélité avec lesquelles elle nous présente la vie romaine, me fait croire que ses peintures de l'aristocratie viennoise dans la ville éternelle doivent être vraies aussi. On ne peut critiquer dans ce livre que quelques incorrections et quelques négligences de style. Une future académie allemande de la Crusca ne classerait certainement pas *Unter uns* parmi les *testi di lingua*.

La date de ma lettre marque un jour important dans la vie littéraire de Vienne. Il y a vingt-cinq ans que l'association des journalistes viennois : *La Concordia* a été fondée. Les résultats ont été si excellents que plusieurs villes nous ont imités, et c'est tout dire !

Le jubilé sera, comme d'habitude, fêté par un banquet, auquel les beaux discours et les toasts ne manqueront certainement pas. Le spirituel auteur comique M. Schlesinger, a même écrit à cette occasion une espèce de suite à la magnifique comédie de Freytag : *Les journalistes*, mais, pour des motifs que j'ignore, elle ne sera pas représentée aujourd'hui.

M. Landau.

BULLETIN DES LIVRES

Forsan : *Les incertitudes de Livia* (Paul Ollendorff, Paris, 1884). — Sous le titre de *Les incertitudes de Livia*, l'éditeur Paul Ollendorff vient de mettre en vente un nouveau volume signé d'un nom connu dans le monde des lettres et fort goûté par les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, ainsi que du public en général. Forsan, l'auteur des *Incertitudes de Livia*, possède en effet ces rares qualités de pensée et de style qui mettent un écrivain au premier rang. Son nouveau roman *Dans la vieille rue*, en cours de publication dans l'*Illustration*, est l'affirmation d'un talent puissant et profond, l'œuvre d'un écrivain de race. La place de Forsan est marquée dans la nouvelle génération littéraire et nous n'hésitons pas à lui prédire un brillant avenir.

Les *Incertitudes de Livia* est un titre qui recouvre trois nouvelles charmantes, de facture et de fonds très divers, et où les meilleurs qualités de l'auteur se font jour à tout moment. La première de ces trois nouvelles, qui donne son nom au volume et qui est, à notre avis, la plus parfaite, pourrait être signée Théophile Gautier. Ce n'est pas sans raison que nous nommons ce maître des coloristes, ce fin dessinateur de camées ; car si nous devions définir cette première nouvelle, nous dirions volontiers que c'est un délicieux petit objet d'art. Il y a là des finesses de touche, quelque chose de délicat et de souple qui sont la marque d'un esprit des plus subtiles et des plus déliés. A côté de cela, la vigueur et la puissance dans la conception, la fermeté dans le trait et un art consommé dans la facture. On prétend que sous le pseudonyme de Forsan se cache une personnalité féminine. Nous n'en serions point surpris, en réfléchissant à certains aspects de ce sympathique talent ; mais si c'est un cœur de femme qui sent, c'est la tête d'un homme qui pense, et la main d'un artiste qui exécute. Après les *Incertitudes de Livia*, nouvelle parue l'année dernière dans le *Temps*, viennent deux autres récits forts attachants : *Le roman d'Herbert Cavendish* et *Une an-*

née de mariage. La seconde surtout de ces nouvelles, très dramatique avec des moyens fort simples, nous paraît destinée à éveiller le plus vif intérêt. L'une et l'autre mettent en scène les hautes classes de la société, leurs travers, leurs qualités, leurs défauts avec une grande fidélité et beaucoup de justesse d'appréciation. Il y a là des types bien vivants et aussi ressemblants que des portraits.... ressemblants. Peut-être la jeune fille de *Cavendish* et la jeune femme de *Une année de mariage* ont-elles un soupçon de convention dans leur manière d'être et de sentir. Mais, comme dans les classes que nous peint l'auteur, il y a souvent bien des conventions qui entrent dans les mœurs et même dans les caractères, nous ne serions point surpris si l'auteur, en montrant les conséquences de ces conventions, avait voulu mettre en lumière un périlleux travers. Et à ce compte-là nous ne saurions qu'applaudir encore.

Max O'Rell : *Les filles de John Bull*. — Il était naturel que John Bull, en anglais pur sang qu'il est, eût une descendance. L'année dernière M. Max O'Rell nous avait donné *John Bull et son Ile*, cette année il publie *Les fille de John Bull*. Peut-être l'auteur a-t-il eu vent que son premier livre trop superficiel, trop tranchant et trop agressif, avait été accueilli avec des sourires par ceux qui connaissent à fond l'Angleterre, et à plus forte raison par les Anglais ; peut-être aussi a-t-il eu conscience que ses jugements, bien que superficiels et parfois faux, étaient de quelques tons trop hauts pour avoir l'air d'être le résultat d'une étude approfondie et impartiale. Le fait est que cette fois il a mis une sourdine.... aux procédés. Quant au fond, il n'a guère changé. Les filles de John Bull, ainsi que leur père et mère, sont vues par le petit but de la lorgnette, par un boulevardier, qui, en fait de voyages, semble n'avoir pas dépassé la place de la Madeleine. Le livre est toutefois écrit avec verve et entrain, et se fait lire, s'il ne se fait pas relire.

Arsène Houssaye : *Histoire du 41me Fauteuil de l'Académie française* (Calmann Lévy, Paris, 1884. — C'est une nouvelle édition, la quatorzième, d'un livre qui a fait du bruit et qui est toujours d'actualité. M. Arsène Houssaye a, comme on sait, voulu venger tous les hommes illustres que l'Académie n'avait pas jugés dignes d'occuper un des quarante fauteuils. Nous sommes pleinement d'accord avec l'éditeur qui dit que le succès de ce livre devenu classique est dû à cette action chevaleresque, tout autant qu'au rare talent de l'auteur. M. Arsène Houssaye ne s'est pas contenté de peindre dans leur vie et dans leurs œuvres, les grands hommes du Quarante et unième fauteuil. Souvent il a fait parler ses élus, inventant lui-même des discours de réception qu'il a marqués du cachet de chacun, tout en y imprimant son accent original. Aussi nous conseillons vivement tous ceux qui n'ont pas connaissance de ce livre spirituel, original et de haut goût, d'en

faire vite l'acquisition pour s'en délecter et passer des heures agréables en une charmante compagnie.

Le vicomte Guy de Bremond d'Ars : *Jean de Vivonne*, le père de Mme de Rambouillet (E. Plon et Cie, Paris, 1884). — Sous ce titre : *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades auprès de Philippe II et à la cour de Rome*, le vicomte de Bremond d'Ars publie à la librairie Plon, sur le père de Mme de Rambouillet, un livre destiné à éveiller le plus vif intérêt. Plein de révélations curieuses sur l'Espagne, l'Italie et la France du seizième siècle, bourré d'anecdotes amusantes et neuves, l'ouvrage est écrit avec finesse et clarté. Les vieux châteaux de Saintonge, où s'accomplit l'enfance de Jean de Vivonne. au milieu de mœurs à demi féodales encore, (nous dit l'auteur dans sa courte préface), sa jeunesse brillante, joyeuse, ardente à vivre ainsi qu'à chercher la gloire; ses amours avec mademoiselle de Vitry, entre deux combats ; ses chevauchées et celles de ses camarades, la lance sur la cuisse, à travers l'Europe ; puis ses voyages de négociateur ; son séjour parmi les Espagnols ; ses démêlés avec les papes ; ses prouesses dans la cornette blanche ; ses escarmouches contre le princesse de Condé ; la tableau de sa vieillesse respectée ; sa mort de chrétien : tout cela nous apparaît avec la maison de la rue Saint-Thomas du Louvre ; la chambre bleue de la marquise ; son alcôve, où l'on ne s'évertue pas seulement à saluer du bel air, à dire en termes galants de jolies choses, mais où l'on disserte avec hauteur des grands événements de la politique et de la littérature. Bref, ce volume doit plaire également aux savants, aux mondains, aux femmes même ; et nous n'hésitons pas à lui prédire un beau et durable succès.

Henry de La Garde : *Le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII* (E. Plon et Cie, Paris, 1884). — Dans son ouvrage, paru à la librairie Plon : *Le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII*, M. Henry de La Garde, ancien officier, a représenté, dans ses moindres détails historiques, la lutte acharnée, glorieuse, que soutinrent contre Richelieu et le pouvoir royal les protestants sous la conduite de leur chef, le duc de Rohan. Toujours impartial, sans faire de son livre un sujet de polémique religieuse, M. de La Garde a voulu rendre hommage à l'héroïsme de ces courageux soldats qui tinrent tête au ministre de Louis XIII, et pour qui la gloire eut un dernier sourire à Alais, leur tombeau.

Philippe Daryl : *Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan*, précédées d'une étude historique et biographique (J. Hetzel, Paris, 1884). — Voilà bien des mois que l'Europe entend presque quotidiennement prononcer le nom de Gordon ; voilà encore plus longtemps que les yeux du monde civilisé se tournent vers cet immense continent plein de lumière, de surprises et de mystères qui s'appelle l'Afrique. Le livre de M. Daryl est donc, comme on

dit, d'une actualité palpitante. Après la notice historique sur la situation de Gordon à Khartoum, et sur les conditions du Haut Nil, l'auteur nous donne en quelques pages une notice biographique du célèbre *condottiere*. Après quoi, dans les lettres de Gordon à sa sœur, nous voyons défiler, en tableaux de paysages et en portraits, le Mahdi, Khartoum, le Haut Nil et les Grands Lacs, les chasseurs d'hommes, le roi Mtésa et le roi Jean d'Abyssinie. C'est de l'histoire contemporaine, avec la saveur des aventures et des voyages.

A. de Pontmartin : *Souvenirs d'un vieux critique*, cinquième série, (Calmann Lévy, Paris, 1884). — Si l'on pouvait faire un choix dans l'œuvre d'un aussi fin talent que celui de M. de Pontmartin, nous dirions volontiers que le nouveau volume, contenant la cinquième série des *Souvenirs d'un vieux critique*, est particulièrement intéressant. C'est qu'aussi, à côté de quelques articles tout personnels, et où les brillantes qualités de l'écrivain se font jour à tout moment, nous trouvons dans cette dernière série des appréciations sur des écrivains tels que Victor de Laprade, Michelet, Louis Veuillot, Gustave Droz, Octave Feuillet, Paul de Saint-Victor, le vicomte E. Melchior de Vogüé. Nous en omettons et des meilleurs; et en donnant cette nomenclature nous avons voulu signaler aux amateurs le mérite tout spécial de ce nouveau volume.

Giacomo Zanella : *Paralleli letterari* (Verona, Münster, 1885). — L'abbé Zanella est fort admiré par tous les délicats en Italie comme un poète exquis ; ce volume nous le présente sous un nouveau jour, comme un maître de la critique. Tous les sujets qu'il aborde offrent un intérêt saisissant, l'auteur ayant soin de ramener ses différentes études sur les littératures étrangères à la littérature italienne. Il nous donne ainsi un excellent modèle de critique littéraire comparée. Le poète espagnol Boscan trouve son pendant dans le patricien de Venise Andrea Navagero qui visitait l'Espagne en l'année 1526 ; les *Lusiades* de Camoëns sont étudiées dans la traduction italienne de Félix Bellotti ; le poète et savant italien Antoine Conti est mis en relation avec Alexandre Pope ; le premier véritable journaliste anglais J. Addison et le premier véritable journaliste italien Gaspard Gozzi sont rapprochés fort à propos ; le fabuliste Aurèle Bertola, qui a cultivé aussi la poésie pastorale, est comparé avec Salomon Gessner; Melchior Cesarotti est naturellement étudié en rapport avec les poèmes d'Ossian qu'il a si bien interprétés ; les *Sepolcri* de Foscolo et de Pindemonte inspirés par une élégie de Thomas Gray donnent lieu à des observations très fines ; Jacques Leopardi est comparé avec Shelley. Suivent deux études sur la critique littéraire, à propos de François De Sanctis et sur le grand poète lirique Jean Prati. L'abbé Zanella est un esprit élevé, mais calme et judicieux et il s'exprime avec une heureuse clarté. Nous félicitons l'éditeur d'avoir songé à réunir

en un bouquet élégant toutes ces fleurs parfumées.

M. Amari: *Estratti del Tarîh Mansûri* (Palermo, Tip. dello Statuto, 1884). — L'illustre orientaliste et historien auquel on est redevable de l'*Histoire des Vêpres Siciliennes*, de l'*Histoire des Musulmans en Sicile* et de la *Biblioteca Arabo-Sicula*, nous continue ses bienfaits, en poursuivant l'illustration des historiens et chroniqueurs arabes. Le tour est venu maintenant pour Abon al Fadayl Muhammad Ibn Ali da Hamah, auteur du *Tarîh Mansûri*, chronique très intéressante pour l'histoire de la sixième croisade et de l'empereur Frédéric II. Abon al Fadayl était secrétaire d'abord du prince Malik Hafiz, ensuite de Mansûr fils du prince Malik Mugahid et son héritier présomptif. C'est du nom de ce Mansûr que la chronique est intitulée. Cette chronique est curieuse à plusieurs égards et contient, entre autres documents précieux, deux lettres inédites de l'empereur Frédéric II, que M. Amari a eu soin de traduire. Le manuscrit autographe du *Tarîh Mansûri* appartient à la bibliothèque du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg ; le baron Rosen l'ayant signalé à l'attention du public, M. Amari s'est empressé de le demander à l'Académie des sciences, dont il est, depuis nombre d'années, le correspondant; la demande a été agréée, et nous pouvons maintenant, grâce à ce noble échange de courtoisie internationale, et à la science du savant éditeur, bénéficier, en partie, du contenu d'un livre rare, et, à plusieurs titres, intéressant.

Richard Wagner: *Souvenirs*, traduits de l'allemand par Camille Bénoit (G. Charpentier, Paris, 1884). — Richard Wagner a été une personnalité trop marquante pour que le public ne s'intéresse pas à lui, même après sa mort. Richard Wagner, observe justement dans une courte préface M. Camille Bénoit, n'est pas de ceux dont on fait le tour si vite et si aisément. Dans ce volume que nous présente le traducteur, se trouvent rassemblés divers *Souvenirs* personnels épars dans les dix volumes d'écrits du maître (Fritzsch, éditeur, Leipzig). Nous devons savoir gré à M. Bénoit d'avoir fait pour le public un travail de triage, élaguant les broussailles trop touffues, contribuant à une étude d'ensemble, et répandant sur une figure originale et puissante une clarté plus vive.

Tullo Massarani: *Charles Blanc et son œuvre*, avec une introduction par Eugène Guillaume, membre de l'Institut (Paris, Rothschild). — Les lecteurs de la *Revue Internationale* ont eu les prémices de ce livre écrit d'une plume si élégante, par un artiste, un poète et un critique si fin. L'Italie possède dans ses universités et dans ses académies de beaux-arts des chaires d'esthétique ; mais elle n'a pas encore produit un Charles Blanc; elle n'a pas encore appris à élever la critique de l'art au niveau auquel l'ont portée en France les Taine et les Charles Blanc ; et le public italien ne s'y est point encore passionné. La lecture de ce

livre aura, nous l'espérons, pour résultat, partout où il parviendra, un redoublement d'intérêt pour les questions d'art; il reformera le goût et il le dirigera. M. Massarani parle d'art en connaisseur profond ; sa parole exquise a eu l'habileté de nous transformer en un antique le portrait de Charles Blanc dessiné par la main d'un ami, d'un admirateur et d'un maître. Des portraits semblables sont faits pour des immortels.

Actas e pareceres do Congresso da instrucção do Rio de Janeiro (Rio de Janeiro un vol. in-4°, Tipographia Nacional; riche reliure, tranches dorées). — Aucun congrès pour l'instruction publique n'a eu jusqu'ici l'importance de celui qui, dans les premiers mois de cette année, a tenu à Rio de Janeiro plusieures séances, sous la présidence de comte d'Eu, et sous les auspices du souverain le plus instruit de notre temps, Sa Majesté Don Pedro, empereur du Brésil. Il n'y a donc pas à s'étonner de voir avec quel luxe les actes de ce Congrès ont été publiés aux frais du Gouvernement brésilien. Il n'y a pas de question intéressante pour l'instruction publique que les promoteurs du Congrès n'aient pas proposé à la discussion, après avoir fait préparer pour chaque question une relation spéciale par des personnes compétentes. Les relateurs sont inspirés par des idées très larges sur le progrès; mais ils n'admettent pas une liberté d'enseignement absolue. Le Gouvernement étant libéral et intelligent, une surveillance discrète de sa part ne sera que bienfaisante; et les sages du Brésil la souhaitent et l'invoquent. Ce beau livre témoigne le plus vif intérêt porté par Don Pedro et par son Gouvernement au progrès intellectuel de l'empire. Il ne manquera point de faire du bien au Brésil, mais il réclame aussi l'attention de nos ministères de l'instruction publique, qui pourront y puiser des conseils aussi utiles qu' inattendus.

TABLETTES HISTORIQUES

22 Octobre. — On mande de Paris que l'insuccès de l'emprunt chinois est attribué à la certitude que la Chine sera obligée de faire la paix par manque de fonds. Le ministre de la marine a reçu la nouvelle d'une troisième victoire du général Brière. L'amiral Courbet télégraphie que le mauvais temps empêche les opérations sur terre et sur mer. — On écrit de Bruxelles, qu'à l'ouverture des Chambres le ministère sera forcé de donner sa démission en masse. En attendant, l'agitation des libéraux augmente. — On assure que l'Angleterre a accepté de prendre part à la conférence de Berlin. M. Mallet y paraîtrait comme représentant de son pays. — A Dumfries, à l'occasion d'un *meeting* conservateur, il y a eu des désordres. La foule a lancé des pierres contre les voitures de lord Salisbury et autres orateurs. — On annonce de Paris que le Conseil général de la Seine a délibéré d'ériger, sur l'emplacement des Tuileries, un monument grandiose en mémoire de la révolution de 1789.

23 Octobre. — Une dépêche de Sidney, en date du 22, annonce que le navire anglais *Nelson* est arrivé à la Baie de l'Orangerie et qu'il a proclamé le protectorat de l'Angleterre sur la côté nord-est de la Nouvelle-Guinée. — On mande de Bruxelles que le roi a reçu M. Malou et que tout de suite après il y a eu conseil des ministres. Dans plusieurs villes de la Belgique les troubles continuent. — Voici, d'après une dépêche de Belgrade, la composition du nouveau cabinet: Le président du Conseil conserve le portefeuille des affaires étrangères et prend celui des finances; M. Rajevic a été nommé ministre des affaires économiques et M. Popovic ministre de l'instruction publique. Les autres ministres conservent leurs portefeuilles. — A Londres, à l'ouverture du Parlement, le discours de la reine dit que les Chambres ont été convoquées pour discuter la réforme électorale; il affirme que les relations avec les autres puissances sont toujours amicales. Il ajoute que les informations parvenues du Soudan apportent des incertitudes pénibles, mais que l'énergie et le courage de Gordon-pacha méritent la reconnaissance.

Les plus grands efforts sont mis en œuvre pour secourir l'Égypte dans ses difficultés financières. La question du Transwal mérite la plus grande attention.

24 Octobre. — La *Weser Zeitung* publie des Lettres Patentes du duc de Cumberland, sous le nom d'Ernest Auguste, datées de Gmunden, le 18 courant. Par ces lettres le duc entend avoir pris entre ses mains le gouvernement du pays et possession du territoire, déclarant de vouloir gouverner d'après les dispositions de l'empire et du duché. — On mande de Bruxelles que M. Malou a présenté au roi les démissions du cabinet tout entier, parce que le souverain exigeait la retraite de MM. Jacobs et Woeste. La formation d'un nouveau cabinet est très difficile. On suppose que la crise ne sera pas terminée avant la semaine prochaine. — M. Gladstone a annoncé à la Chambre des Communes que le Gouvernement a envoyé son adhésion officielle à la conférence de Berlin.

25 Octobre. — On télégraphie de Bruxelles les nouvelles suivantes : Il est question de la formation d'un comité républicain catholique. On prépare à Bruges une grande démonstration en l'honneur des ministres démissionnaires MM. Jacobs et Woeste. M. Bernaert a présenté au roi la liste des membres du nouveau ministère. — Le *Bien Public* contient un violent article contre le roi. A Louvain, les étudiants catholiques parcourent les rues en chantant la *Marseillaise*. — On a de Brunswick que la Diète a approuvé le refus du ministère et du conseil de régence de contresigner et publier les Lettres Patentes du duc de Cumberland. — A Agram, la Diète a appprouvé à l'unanimité les mesures prises par le président contre 15 membres du parti Starcevic. — A Budapest la Chambre a approuvé par 195 voix contre 133, l'adresse proposée par la majorité.

26 Octobre. — Le prince de Bismark, au nom de l'empereur, a proposé au Conseil fédéral de décider qu'on reconnaisse comme plénipotentiaires du duché de Brunswick les délégués qui seront nommés par le conseil de régence. — On mande de Bruxelles que le *Moniteur Belge* publiera lundi la liste des nouveaux ministres. D'après d'autres versions la situation est des plus tendues et l'on affirme que les Chambres seront dissoutes. — On télégraphie d'Alexandrie que lord Northbrook est parti pour Marseille. — Une dépêche de Shanghaï annonce que les travaux pour le barrage du fleuve Woosung commenceront le 28 courant, et le 23 on commencera le blocus de l'île Formosa.

27 Octobre. — Le nouveau cabinet belge est ainsi composé : Bernaert, président du Conseil et ministre des finances ; Derolder, justice ; Thonissen, intérieur et instruction publique ; De Caraman-Chimay, affaires étragères ; Moreau, agriculture ; Ponthus, guerre ; Van den Peereboom, travaux publics. Il y a encore eu quelques désordres dans plusieurs villes de la Belgique. — On télégraphie de Berne que les élections au Conseil national n'ont pas changé la

situation respective des partis, pour la plupart des cantons. — Hier a eu lieu à Hyde-Park un *meeting* en faveur de l'abolition de la Chambre des lords. Plus de cent mille personnes y ont pris part. — On mande du Caire que, d'après des nouvelles certaines, Khartoum serait tombé entre les mains des rebelles. — A Lima, on a tenu un grand *meeting* international en suite du refus du Chili d'accepter les réclamations du Perou pour les pertes causées par la guerre. La réunion a télégraphié aux grandes puissances, demandant l'intervention contre le Chili.

28 Octobre. — A Paris, à la Chambre des députés, on approuve la convention littéraire entre la France et l'Italie. — A Sophie a eu lieu l'ouverture de la Chambre; le discours du prince constate les bons rapports avec les États européens. — A Londres on a publié le *Livre Azur* sur les affaires du Soudan. Les instructions du Gouvernement anglais prescrivent à Wolseley de faire sortir Gordon-pacha de Khartoum. Après ce résultat l'Angleterre ne veut entreprendre aucun acte offensif. — A Brunswick, le président de la Diète donne lecture de la lettre du prince de Bismark dont nous avons donné hier la teneur. La diète approuve une motion exprimant l'espoir que les droits de la constitution et ceux de l'empire seront respectés; après quoi elle se proroge. — On télégraphie de Budapest que l'empereur François-Joseph a reçu les délégations et a prononcé un discours des plus rassurants. — On mande de Bruxelles que l'on est fort inquiet sur la situation générale du pays, et que le nouveau cabinet ne peut avoir qu'une influence précaire.

29 Octobre. — On mande de Berlin que les élections sont défavorables aux libéraux qui perdent des siéges, et favorables aux socialistes. — A Londres, à la Chambre des Communes, après un discours de M. Gladstone, l'amendement des Parnellistes pour une enquête sur l'Irlande a été repoussé par 219 voix contre 48. M. Fitz-Maurice, répondant à M. Bartlett, constate que la France a notifié le blocus de l'île Formosa. Il reconnaît le droit de cette mesure, mais comme la déclaration de guerre de la part de la Chine, ainsi que de la France fait défaut, le Gouvernement anglais a demandé des éclaircissements au Gouvernement français. — Une dépêche de Madrid annonce que M. Bonelli, secrétaire de la Société des africanistes, est parti pour les Canaries, d'où il ira planter le drapeau espagnol sur quelques territoires de l'Afrique occidentale.

30 Octobre. — Une dépêche de Londres annonce que le major Hunter a pris possession de Harrar, de sorte que la mer Rouge et l'accès de la mer indienne sont au pouvoir de l'Angleterre. — Les élections de la seconde Chambre en Hollande ne modifient guère la situation respective des partis. — On télégraphie de Berlin que la conférence pour les affaires du Congo se réunira le 15 novembre. — Une dépêche de l'amiral Courbet en date du 27 courant, arrivée il y a deux jours à Paris, ne contient aucun détail relativement à l'île

Formosa. — On donne une grande importance au crédit de 5 millions de francs demandé par le ministre de la marine de l'empire austro-hongrois.

31 Octobre. — Une dépêche du général Brière de l'Isle au Gouvernement français annonce que la garnison de Tuyen-Quany a repoussé plusieurs attaques sans subir aucune perte. On prend des mesures pour réprimer la piraterie. — On télégraphie de Berlin que l'escadre destinée pour l'Afrique occidentale et composée de quatre navires est partie hier de Wilhelmshafen. — Dans la nuit d'hier, M. Spantigati, vice-président de la Chambre des députés, est mort à Turin. — A Londres à la Chambre des Communes, M. Gladstone, répondant à M. Bartlett, exprime sa confiance dans l'habileté du général Wolseley à qui on a laissé la direction des opérations dans le Soudan. Il constate les préparatifs faits pour marcher sur Khartoum. — On confirme la nouvelle que la conférence pour les affaires du Congo aura lieu le 15 novembre.

1er Novembre. — On télégraphie de Shanghaï que les troupes chinoises continuent à se concentrer à Shanghaï et à Pékin. Du même endroit, mais de source chinoise, on mande que la flotte qui se trouvait à Yang-Tse a reçu l'ordre de se rendre à l'île Formosa pour secourir Liu-Min-Chuan. — De Saïgon on télégraphie que la *Triomphante* et deux autres navires de croisière sont partis pour Ke-Lung. — On mande de Paris la nouvelle que lord Granville a offert sa médiation et que M. Ferry l'a acceptée. Mais la Chine repousse toute médiation croyant pouvoir résister encore. — Le navire cuirassé français *Le Suffren* est arrivé à Tanger. On croit qu'il est venu pour appuyer les réclamations de la France.

2 Novembre. — On mande dn Caire que Khartoum serait de nouveau au pouvoir des insurgés. On annonce en même temps que Gordon-pacha, à la tête de 2,000 hommes qui lui étaient restés fidèles, aurait laissé Khartoum au commencement de septembre sur des vapeurs conduisant des chalands à la remorque. Ils auraient été canonnés près de Berber, et Gordon serait prisonnier du Mahdi depuis 25 jours. — On télégraphie de Berlin: Les résultats de tous les 397 colléges sont officiellement connus. D'après les calculs officiels il y aurait 69 conservateurs; 95 cléricaux; 24 libéraux-conservateurs; 35 nationaux-libéraux; 31 progressistes; 9 socialistes; 16 polonais; 2 démocrates; 14 alsaciens; 5 guelphes. Il y a eu outre 97 ballotages.

3 Novembre. — Au milieu des nouvelles les plus contradictoires, on acquiert chaque jour davantage la certitude que Gordon est prisonnier du Mahdi et que son armée est détruite. Le *Times* annonce en effet que le Khédive a télegraphié à la reine la nouvelle de la chute de Khartoum et de la captivité de Gordon que le Mahdi garderait comme ôtage. — D'après une dépêche privée de Paris, M. Ferry aurait manifesté une excellente impression de son entrevue avec

lord Northbrook. — La question du Brunswick n'est pas encore arrivée à une solution. On assure toutefois qu'il y a accord entre le Gouvernement allemand et la Régence. — Le Gouvernement allemand s'est déclaré satisfait des élections, surtout en raison de l'échec des progressistes.

4 Novembre. — A Londres, à la Chambre des lords, lord Granville répondant au marquis de Salisbury, dément que la reine ait reçu une dépêche du Khédive annonçant la chute de Khartoum; il ajoute que Baring ne croit pas cette rumeur fondée. — Le général Wolseley est arrivé à Dongola. — On télégraphie de Budapest que l'ex-ministre Lonyay, président de l'Académie hongroise, est mort. — La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* publie une série de lettres du dernier roi de Hanovre, écrites après 1866, d'où résultent les objectifs et les moyens de la politique guelphe. — Le choléra qui vient d'éclater à Nantes continue à s'étendre dans des proportions assez inquiétantes. On annonce dix décès dans les dernières 24 heures.

5 Novembre. — A Paris, au Sénat, on discute la réforme électorale. — On mande de Suakim que les insurgés ayant assailli le chemin de fer ont été repoussés. Du Caire on écrit que l'on signale des communications actives entre le Mahdi et la Tripolitaine. On dit que Wolseley a envoyé un émissaire pour traiter de la cession du Soudan au Mahdi. — A Budapest, la commission de la délégation autrichienne a approuvé le budget des affaires étrangères. Le comte Kalnoky a exposé la politique austro-hongroise, qui a pour but la consolidation des États des Balkans dans l'intérêt de l'Autriche-Hongrie, et dans l'intérêt de ces États. Il a aussi parlé des bonnes relations avec l'Italie, de l'alliance avec l'Allemagne, des bons rapports avec la Russie et d'un rapprochement avec la Grèce. — De Shanghaï on télégraphie, en date du 4 courant, qu'à Pékin on parle de la conclusion de la paix avec la France et de la cession de l'île Formosa à la France pour une période de vingt années. Le consul de France à Tien-Tsin est arrivé à Shanghaï pour conférer avec M. Patenôtre. Un emprunt de 5 millions de *taels* a été négocié à Pékin. — On a envoyé de Berlin les invitations pour la conférence sur les affaires de l'Afrique occidentale. La conférence se réunira le 15 courant.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

— Camillo Antona-Traversi, *Ugo Foscolo nella famiglia*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Enrico Heine, *Canzoniere tradotto da Bernardino Zendrini*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Luigi d'Isengard, *Poesie*, Livorno, S. Vigo, 1884. — Carlo Carafa di Noia, *Visione*, poesia estratta dal *Pittagora*, periodico letterario di Napoli. — Attilio Portioli, *Le corporazioni artiere e l'archivio della Camera di commercio di Mantova*, Mantova, Eredi Segna, 1884. — A. De Nino, *Briciole letterarie*, Lanciano, R. Carabba, 1884. — S. Frigieri, *Il Gran Mirandolano*, Mirandola, Gaetano Casarelli, 1884. — N. Fornelli, *Educazione moderna*, Torino, Camilla e Bertolero, 1884. — Giuseppe Giannuzzi, *Orazio e il mio secolo*, Napoli, Stabilimento tipografico tornese, 1884. — Carlo Leardi, *Saggio postumo sui tempi della pronunzia italiana*, Firenze, Le Monnier, 1884. — P. Pavesio, *Critici ed editori delle opere di Ugo Foscolo*, Roma, *L'Opinione*, 1884. — Dott. Cav. Amilcare Sangalli, *Relazione intorno all'opera del prof. cav. L. Gelmest*, Milano, Stab. Civelli, 1884. — Ludovico Biasi, *I lavori d'ingrandimento di Firenze capitale*, Firenze, Rassegna nazionale, 1884. — Salvatore Farina, *Caporal Silvestro, Storia semplice*, Milano, A. Brigola e C. 1884. — Bozza di una bibliografia degli scritti stampati da Cesare Cantù, Torino Stamperia Reale di G. B. Paravia e C. 1884. — *Indici del primo decennio (1874-1883) dell' archivio storico lombardo*, Milano, Fratelli Dumolard, 1884. — Pietro Orsi, *Un libellista del Secolo XI (Brunone vescovo d'Alba)*, Roma, Fratelli Bocca, 1884.

ALLEMAGNE.

Adolf Pichler, *Forwinter*, Gera, 1885.

ANGLETERRE.

Robert Flint, *Vico*, London, William Blackwood and sons, 1884. — R. N. Cust, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner & Co, 1884.

ARGENTINA.

Alberto Navarro, *Inicio critico del Diccionario filologico comparado de la lengua Castellana*, Buenos Aires, Imprenta de Martin Bieduna, 1884.

AUTRICHE.

Dojnio Fortunato Karaman, *Marco Kralievic*, Trieste, Tornavich, 1884.

BRÉSIL.

Mello Morael fils, *Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1884.

HOLLANDE.

C. P. Tiele, *Gedekkrede bij het 250 jarig Bestaan van het Seminarium der remonstranten intgesproken op dinsdag den 28sten october* 1884, *in Stads-gehoorzaal te Leiden*, Leiden, A. W. Sijthoff, 1884.

PORTUGAL.

J. P. Oliveira Martins, *Taboas de Chronologia e Geografia historica*, Lisboa, Livraria Bertrand, 1884.

ANNONCES DE LA REVUE.

Avec la livraison du 25 juin est ouvert un nouvel abonnement de trois mois et de six mois à la *Revue Internationale*.

On prie vivement messieurs les abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte avec l'Administration de vouloir se mettre en règle, pour ne pas provoquer des réclamations inutiles et pénibles.

On demande la 7me et la 8me livraison de la *Revue Internationale;* les personnes qui, ayant pris l'abonnement pour les premiers six mois et dédit leur abonnement, seraient disposées à les céder à l'Administration de la *Revue*, en recevront immédiatement le montant.

Gius. PELLAS, Editore

L'AVVENIRE DEL VINO ITALIANO E DEL VINO TOSCANO

Metodo più atto e più pronto a creare il vino a tipo uniforme e costante e mezzo di ridurre molti vini italiani a tipo di vino toscano

PER IL PROF.

ENRICO VANNUCCINI

Un vol. in 16° — Prezzo **L. 1.** — Dirigere le domande allo Stabilimento G. Pellas Via Jacopo da Diacceto, 10 Firenze.

Livraison du 10 Novembre 1884

SOMMAIRE:

L'ÉPÉE, I, (**Paul Fambri**).

LE BARON BURGIO, NONCE DE CLÉMENT VII EN HONGRIE (1523-1526), (Mgr **Guillaume Fraknoï**, secrétaire de l'Académie des Sciences de Budapest).

FRANCINE, poème, (**Édouard Grenier**).

HERBERT SPENCER, (**Émile Sigogne**).

REBECCA, nouvelle, (Mme la baronne **Hélène Bajza-Beniczky**).

FRANÇOIS LISZT, esquisses biographiques, I, (**P. Trifonoff**).

CORRESPONDANCES: Lettre de Paris, (*Fortunio*); Lettre de Vienne, (*M. Landau*).

BULLETIN DES LIVRES.

TABLETTES HISTORIQUES.

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: Les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXme siècle*, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasi, — un *Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — une étude historique de M. le Dr Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède, — *Une page d'histoire contemporaine*, par le baron A. Manno, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markévitch, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, — *Mioun*, nouvelle provençale, par M. De Ginoux, — *Naoumi*, nouvelle tirée de la vie des Juifs de Belgrade, par Haïm Davitcho, — *Les trois paroles divines*, par le comte Léon Tolstoï, — *Tania*, par M. B. Markévitch, — *La Princesse Marie-Antoinette de Toscane*, par M. J. de Fastenrath.

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10.

EC 9 1884

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année
TOME QUATRIÈME — Vme LIVRAISON
25 Novembre 1884

FLORENCE
BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*
BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 20*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'*Allemagne*, la *Scandinavie* et les *Provinces Allemandes de la Russie*, ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la *Grande-Bretagne*, l'*Amérique du Nord* et l'*Asie*, à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la *Hollande* et les *Indes Néerlandaises*, VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour *Paris*, librairie Pedone-Lauriel; pour la *Belgique*, librairie Muquardt à Bruxelles; pour la *Hongrie*, librairie Charles Grill à Budapest; pour la *Grèce*, librairie Wilberg; pour la *République Argentine*, librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'*Uruguay*, librairie A. Radici à Montevideo; pour la *Colombie*, librairie Perez à Bogota.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

HECTOR MALOT, *Micheline*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — MAX O'RELL, *Les Filles de John Bull*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — A. DE PONTMARTIN, *Souvenirs d'un vieux critique*, cinquième série, Paris, Calmann Lévy, 1884. — DON PASQUALE DE FRANCISCIS, *Discours du souverain pontife Léon XIII*, Paris, E. Plon et Cie, 1884. — MARC MONNIER, *Un aventurier italien du siècle dernier*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — JULES SIMON, *Une académie sous le directoire*, Paris, Calmann Levy, 1884. — FRÉDÉRIC MASSON, *Le cardinal de Bernis, depuis son ministère, 1758-1794*, Paris, Librairie Plon, 1884. — TH. DOSTOIEVSKI, *Le crime et le châtiment*, traduit du russe par V. Derély, deux volumes, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — E. MONTÉGUT, *Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — JOSEPH D'ARÇAY, *Indiscrétions contemporaines, souvenirs intimes*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — OUIDA, *Lady Tattersall*, traduit de l'anglais par E. D. Forgues, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — ALEX. PARODI, *Le théâtre en France*, Paris, A. Hocmeyer, imprimeur-éditeur, 1884. — HENRY DE LA GARDE, *Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — R. CUST, *Les langues de l'Afrique*, traduction de l'anglais par Mh. de Milloué, Paris, E. Leroux, 1884. — FORSAN, *Les incertitudes de Livia*, Paris, P. Ollendorff, 1884. — PAUL DE RÉMUSAT, *Correspondance de Mme de Rémusat pendant les premières années de la restauration*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — ***, *L'Impératrice Wanda*, Paris, Calmann Levy, 1884. — RICHARD WAGNER, *Souvenirs traduits de l'allemand par C. Bénoit*, Paris, G. Charpentier, 1884. — *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — MARIO PROTH, *Depuis 89*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — RICHARD LESCLIDE, *Le dernier Scapin*, Paris, Charavay frères, 1884. — LÉON BARRACAND, *Hilaire-Gervais, histoire d'un enfant*, Paris, Charavay frères, 1884. — XAVIER MARMIER, *Le succès par la persévérance, douze histoires et un conte*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — ÉMILE ZOLA, *Thérèse Raquin*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — G. B. CHESLAY, *La Convention et son œuvre*, Paris, Charavay frères, 1884. — CHARLES BUET, *Les coups d'épée de M. de Puplinge*, Paris, Victor Palmé, 1884. — THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et camées*, Paris, petite bibliothèque Charpentier, 1884.

ITALIE.

ENRICO LEVI, *La convenzione di Ber* Unione tipografica editrice, Milano, 18 — G. DE GREGORIO, *Fonetica dei dial gallo-italici di Sicilia*, Roma, E. Lœsch 1884. — VINCENZO JULIA, *Sonetti e liri* Cesena, Tipografia dell'Avanguardia, 18 — L. STECCHETTI, *Le tavole e la cucina secoli XIV e XV, conferenza tenuta all'E sizione di Torino*, Firenze, G. Barbèra, 18 — CARLO PORTA, *Poesie edite, inedite e r scelte e illustrate da Raffaello Barbiera*, renze, G. Barbèra, 1884. — Vicomte DE SAINT-OURS, *La philosophie de l'allia franco-allemande*, Florence, Imprimerie C pérative, 1884. — MARIO MANTOVANI, C *Goldoni e il teatro di San Luca a Ven* Milano, Fratelli Treves, 1884. — R. BON DINI, *Milano nei suoi momenti storici*, Mil Fratelli Treves, 1884. — LUIGIA COD *Nohant, tocchi pittoreschi*, Treviso, Luigi Z pelli, 1884. — NAPOLEONE COLAJANNI, *cialismo*, Catania, Filippo Tropea, 1884 GIOVANNI AMENNONE OBERZINER, *I Re relazione cogli antichi abitatori d'Italia*, S storici ed archeologici, Roma, Artero, 18 — G. ZANELLA, *Paralleli letterari*, st Verona, H. F. Münster, 1855. — ITALO PU *Bireno*, dramma lirico in quattro atti. cona, A. G. Morelli, 1884. — F. A. PU *Della letteratura dei Giaina e di alcune f indiane dei novellieri occidentali*, Venezia, pografia Antonelli, 1884. — A. BERTOLO *Artisti subalpini in Roma, nei Secoli XVI e XVII*, Mantova, Mondovì, 1884 M. AMARI, *Estratti del Tarih Mansûri*, lermo, Statuto, 1884. — ANTONIO MA e VINCENZIO PROMIS, *Prefazione alla bi grafia storica degli Stati della monarchi Savoia*, Torino, P. Paravia, 1884. — Cav. G. PETRICCIOLI, *D'oggi in domani*, ca Firenze, Stamperia Ademollo, 1884. — STRELMONTI CARLO MAURIZIO, *Aggiunta teoria dell'istruzione educativa*, Lipsia, B Trübner, 1884. — RECHEMBERG CARLO M RIZIO, *Tirocinio dello studente italian grammatica e letteratura tedesca*, Torino, B. Paravia, 1884. — CARLO BENI, *Di al maniere di scrittura usate dagli Aztechi*, renze, Arte della stampa, 1884. — GIULIA LA COUDRAY, *Il Proscritto*, commedia in atto, Firenze, Tip. degli Orfanelli, 1884. F. A. Dr BOCCHI, *Trattato geografico, econ mico comparativo per servire alla storia l'antica Adria*, Adria, eredi Guarnieri, 18 — G. GAVAZZI SPECH, *Il conte Cristof Sola, commemorazione*, Milano, Pompeo molard, 1884.

DEC 9 1884

GUSTAVE-MAURICE D'ARMFELT

Gustave-Maurice d'Armfelt, l'illustre favori du roi Gustave III, « l'Alcibiade du Nord, » est l'un des personnages les plus connus de l'histoire suédoise moderne. La lumière et l'ombre sont fort curieusement entremêlées dans sa vie, dont les phases romantiques émurent beaucoup ses contemporains, et méritent, aujourd'hui encore, l'attention de la postérité. Il s'éleva aux plus grands honneurs et s'abaissa aux derniers avilissements. La splendide cour de Gustave III et les champs de bataille de Finlande et de Poméranie, les plaisirs de la populeuse Naples et les horreurs de la déserte Kalouga, les villes ensoleillées et les plaines stériles furent tour à tour le théâtre de ses exploits aventureux. Rien d'accidenté comme l'existence de ce chevalier errant qui réussit, pourtant, à faire du bien à sa patrie et à finir ses jours dans la capitale de la Russie, auprès d'Alexandre Ier, devenu, lui aussi, son ami intime. Ce sont les mémoires de ce fascinateur par excellence, de ce diplomate-conspirateur, aussi chéri des dames que redouté des Gouvernements, dont nous allons essayer de résumer les meilleurs chapitres, nous aidant pour cela de l'*Étude historique* récemment publiée en suédois par le bibliothécaire de l'université de Lund, M. le docteur Elof Tegnér, petit-fils du célèbre poète Esaias Tegnér.

C'est à l'obligeance des descendants de Maurice d'Armfelt que M. Tegnér doit d'avoir pu rassembler les documents de son étude, en les puisant aux archives mêmes de la famille.

I.

« Toute la nature semble respirer la joie ! » telle est l'impression de Maurice d'Armfelt lorsque, après avoir passé Fondi, il s'avance vers Naples. Ce cri, il le répète, le matin du 27 janvier 1784, sur le balcon de son appartement de l'*Albergo Reale*, où les voyageurs avaient trouvé des lits délicieux pour se reposer, ayant, pour le plaisir des yeux, la vue féerique du golfe azuré sillonné de voiles, et du Vésuve avec son panache de fumée. Comme tant d'autres avant et après lui, Maurice d'Armfelt s'écria que c'était « la plus belle vue de l'univers. »

Aussi le séjour de Naples ensoleillée,

> dove sorridere
> volle il creato,

fut pour les voyageurs suédois une période de jouissances et de plaisirs bruyants, un vrai temps de carnaval, après la solitude de Pise la silencieuse, après les études d'art et d'histoire à Florence et à Rome.

La présentation à la cour eut lieu le jour après l'arrivée du roi. Maurice d'Armfelt en a pris note dans son journal dans les termes suivants :

« *Le 1er février.* — Pour le dîner nous nous réunissons au château en costume suédois. M. Sparre, sénateur, est présenté au roi et à la reine dans la chambre à coucher, nous autres dans la galerie. Après quoi, le dîner étant servi, nous nous asseyons immédiatement à table.

« Le roi de Suède était placé entre le roi et la reine de Naples, M. Sparre à côté de la reine, et le baron Taube auprès de ce dernier. Le dîner fini, le roi et la reine firent entrer tous leurs enfants : un fils et quatre filles, dont l'aînée avait déjà une assez jolie tournure et dont la troisième était une beauté. Le jeune prince ressemble beaucoup à notre prince royal. Il est un peu plus petit que lui, mais il a beaucoup de charme et de grâce. Le roi nous amena ensuite sur une terrasse en plein air, où il rit

de bon cœur en nous voyant grelotter de froid. Le roi est un homme d'un esprit droit et résolu, poli sans affectation, gai, jovial et sans cérémonie. Il est en outre bon mari, excellent père et le meilleur des rois, toujours plein de bonnes intentions et doué d'un cœur on ne peut plus sensible. Il a reçu une mauvaise éducation, mais il sait suppléer à ce qui lui manque par son génie naturel. Il ne parle pas volontiers le français, quoiqu'il le comprenne assez bien. La reine est plus affectée, fort polie, un peu impérieuse et même absolue dans ses désirs. Elle veut être maîtresse chez elle. Bien que ses traits soient beaux, elle me paraît plus vieille que son âge. »

Voilà les premières impressions de Maurice d'Armfelt sur le roi Ferdinand et sur la reine Caroline, ces deux souverains sur lesquels l'histoire a prononcé un jugement des plus sévères. Ni l'un ni l'autre n'était pourtant dénué d'aimables qualités personnelles. Le roi, avec ses traits bourboniens, n'avait hérité de ses illustres ancêtres que leur passion pour la chasse, et admettait volontiers lui-même qu'il avait reçu *una educazione da bestia* (l'éducation d'une bête) ; aussi avait-il une très modeste opinion de ses capacités gouvernementales. La reine, au contraire, sœur énergique de l'empereur Joseph II, aimait, non seulement, comme dit Maurice d'Armfelt, « à être maîtresse chez elle, » mais elle était aussi le chef du royaume, pour le malheur du pays et de ses habitants.

Pourtant, tout était encore tranquille et souriant dans la ville des *lazzaroni*, et le bonheur de la famille royale ne paraissait terni par aucun nuage.

« Les époux, écrivait le roi Gustave, vivent ensemble d'une manière très bourgeoise, et traitent de même leurs hôtes. » « Je suis enchanté de la reine de Naples, ajoute-t-il, elle mérite d'être connue intimement, car elle a un cœur excellent. Ce n'est pas, il est vrai, la politesse, l'urbanité, le savoir faire de l'impératrice Catherine, qui sait en même temps vous flatter et vous ravir ; mais c'est une bonhomie, une cordialité qui font plaisir, et qui, si elles n'inspirent pas le respect, concilient certainement l'amitié. »

Le comte de Haga, — *incognito* du roi de Suède, — et Maurice d'Armfelt furent bientôt reçus à la cour comme des hôtes de tous les jours, et les folies du carnaval les réunirent

souvent avec le couple royal tantôt au théâtre, tantôt aux bals masqués, tantôt dans les guerres des *confetti* sur la *Strada di Toledo*. L'amusement était à l'ordre du jour, et les voyageurs étrangers furent comblés d'attentions.

Le favori du roi Gustave a pris note d'un des bals de la cour dans ces termes :

« Dès que nous eûmes endossé nos costumes suédois, nous nous rendîmes au bal donné par Leurs Majestés, et où les jeunes princes et les jeunes princesses étaient aussi habillés à la suédoise. La fille cadette, Mimi, était en garçon et ravissante. Cette galanterie fut très agréable au roi, d'autant plus que la reine lui dit : « Je vous présente des petits suédois, qui en auront certainement le cœur. » La petite princesse cadette tendit sa main au roi en lui disant : « Je suis suédoise. » Le roi en fut vivement touché et lui répondit : « Je le voudrais bien, si la religion ne l'empêchait pas. »

Il paraît que le roi Ferdinand goûtait tout particulièrement Maurice d'Armfelt, dont les manières franches et juveniles s'accordaient avec sa nature. Le roi pouvait s'entretenir avec lui en italien, se battre en sa compagnie ou contre lui à coups de *confetti*, et s'en donner à cœur joie pendant les folies du carnaval. D'un autre côté, d'Armfelt se vantait d'avoir « terrassé et enseveli Sa Majesté sicilienne sous les dragées. » Compagnon infatigable du roi à la chasse, il le suivait aussi sur un autre terrain, causant volontiers des ballets et assistant en sa compagnie aux répétitions. L'intimité arriva à tel point que le roi des Deux-Siciles et son hôte suédois luttèrent, plus d'une fois, à bras le corps comme des étudiants. Cela arrivait généralement après boire, et la première fois cela se passa après un dîner joyeux, où les discours avaient été particulièrement libres et gais. « Il a été un peu inférieur pour la force, écrivait d'Armfelt, mais quant à l'agilité il est mon maître. » Le roi Ferdinand, de son côté, lui avait fait l'honneur de lui dire « qu'il aimait mieux être son ami que son ennemi. »

La part active que prenait la cour aux folies du carnaval de Naples était vraiment curieuse ; et si la popularité pouvait jamais dépendre de la participation sans réserve aux réjouissances populaires, le couple royal napolitain aurait dû être le plus aimé du monde.

Pendant que deux rois combattaient ainsi, l'un contre l'autre, à coups de *confetti* dans la rue, la reine se promenait dans cette même *Strada di Toledo* dans un superbe carrosse attelé de six chevaux tout caparaçonnés d'étoffes en argent, s'amusant elle aussi du tumulte, et prenant part aux plaisirs tapageurs de ses bruyants sujets. Du spectacle, où la cour assistait tous les soirs, on se rendait aux bals masqués publics, où les deux rois et la reine paraissaient masqués comme de simples mortels. « Un soir la reine, qui s'était habillée en maitre d'ecole, écrit Armfelt, réussit à nous intriguer pendant assez longtemps. Enfin je la reconnus, et elle me fit force compliments très flatteurs, me disant même qu'elle regrettait d'être obligée de se sauver. »

Pour le bal masqué du mardi gras il y eut assaut de politesses entre le couple royal de Naples et ses hôtes du Nord. Maurice d'Armfelt avait commencé depuis une semaine les préparatifs pour un ballet de Lapons, où les danseuses étaient toutes habillées en ours. Il avait même installé chez lui, pour mieux diriger les opérations, toute une colonie de tailleurs, de maîtres de ballet et de musiciens. Les deux rois offraient en commun ce ballet à la reine. Pendant ces travaux préparatoires, d'Armfelt et le roi Ferdinand allaient ensemble au théâtre *San Carlo* pour étudier les figures de ballet. La reine, de son côté, avait aussi imaginé une surprise et fait faire pour son compte des répétitions jusqu'au mardi gras. La fête ayant commencé, la reine parut en Cérès, accompagnée de Minerve (la princesse de Belmonte), et de Mars (le prince de la Torella). En même temps un quadrille de paysans napolitains faisait son entrée, ainsi qu'un autre de Lapons.

« Paysans et Lapons commencèrent à se disputer, continue d'Armfelt, pour la préséance des hommages à rendre au comte de Haga, sous la loge duquel les quadrilles s'étaient rangés. Les divinités ayant arrangé cette affaire, ils présentèrent au roi des couronnes et entonnèrent des couplets. L'idée était jolie et fut bien exécutée. La reine était pleine de grâce et habillée à ravir. A cause de la presse dans la salle de bal, ils faillirent ne pouvoir se frayer un passage, mais le roi lui-même leur fit large à travers la foule..... Notre ballet réussit à merveille. Nous nous habillions tous dans la même pièce; le roi de Naples changea de chemise et se fit servir par des tailleurs. »

Pendant ces réjouissances bruyantes d'où, comme on le voit, toute étiquette était bannie, le comte de Haga et ses Suédois ne négligeaient pourtant pas de visiter tout ce que la ville de Naples et ses environs merveilleux offraient aux regards des voyageurs.

Pendant les excursions dans les environs, Maurice d'Armfelt était, parmi tous les autres Suédois, le plus choyé du couple royal qui le traitait en ami de la maison. La reine surtout se montrait de jour en jour plus aimable; aussi le jeune suédois ne manquait de faire sa cour et de rechercher la faveur de la reine par des soins assidus et un commerce journalier. Il est probable que leurs entretiens ne se bornaient pas exclusivement à la politique, et que le plus souvent, pendant ces bals masqués et ces chasses au sanglier, c'était la galanterie qui faisait les frais de leurs tête-à-tête.

A ce propos Maurice d'Armfelt raconte un bout de promenade qu'il fit une fois avec la reine dans les bosquets de Caserte:

« Les autres montant au château, j'offris mon bras à la reine, qui se dirigeait vers le bassin des grandes cascades. Elle me dit mille choses obligeantes, qu'elle espérait que je ne l'oublierais pas, et que je devais lui en donner la preuve en revenant bientôt; que tous les Suédois l'intéressaient, mais surtout quelqu'un qu'elle connaissait tout particulièrement. »

Elle le recevait chez elle à toute heure, dans l'intimité, et le mettait à part des occupations de ses enfants. Les petites princesses Thérèse et Louise dûrent montrer à Maurice d'Armfelt leur talent sur le piano; et une fois, en compagnie de M. Salomon, médecin du roi Gustave III, il alla voir la petite princesse Mimi, un peu souffrante pour avoir été récemment vaccinée.

« La princesse fit voir ses petits bras à M. Salomon, écrit d'Armfelt, et eut la coquetterie de ne pas vouloir se mettre au lit pour rester plus longtemps avec nous. Elle dit ses prières et changea de linge à la française. »

Le roi Gustave, à qui la faveur dont jouissait son protégé n'échappait point, était lui-même fort satisfait de l'accueil reçu à la cour de Naples.

A propos d'un entretien confidentiel qu'il eut à Naples avec le roi Gustave, Maurice d'Armfelt a noté ce qui suit dans son journal de voyage:

« Le roi me parla d'une ambassade extraordinaire à Naples, où il disait vouloir m'envoyer dans une dizaine d'années. Une chose facile à dire, mais qui peut-être ne se pourra exécuter aussi facilement. »

Ce propos vague de Gustave III fut pourtant réalisé. En effet, en 1794, d'Armfelt était de nouveau à Naples comme ambassadeur de Suède. Mais ce n'était pas comme envoyé de Gustave III que d'Armfelt arrivait dans la ville ensoleillée, et qu'il se présentait à la cour du roi Ferdinand et de la reine Caroline. Ce n'était d'ailleurs pas de son plein gré qu'il revenait. Dix ans, jour par jour, s'étaient écoulés depuis son séjour à Naples, comme hôte intime de la cour et comme favori de son roi; maintenant il arrivait en fugitif persécuté, et venait implorer, pour ainsi dire, la protection du roi Ferdinand et de la reine Caroline. Quand il en eut vraiment besoin, cette protection ne lui fit pas défaut.

C'était la fin d'octobre 1793 lorsque Maurice d'Armfelt, suivi de sa famille, vint établir sa résidence à Naples, en qualité d'ambassadeur de Suède auprès des cours d'Italie. Il venait de faire pendant quinze mois des pérégrinations continuelles à travers l'Europe, menant sous plus d'un rapport une existence fort agitée. Pendant ces courses, dès l'automne de l'année 1792, il avait vu en Westphalie l'armée prussienne lever les camps, pour commencer, contre la république française, cette campagne dont l'issue devait être si peu honorable. A Bruxelles, il avait entendu le bruit du canon de Jemmapes, et avait été témoin de la défaite des troupes autrichiennes. Et lui aussi, en compagnie de milliers de fugitifs français, avait dû fuir devant l'armée victorieuse de Dumouriez. A Trier, il avait présenté ses hommages aux princes de la maison de France, et partout sur son passage, à Dresde, à Vienne, à Florence, les émigrés français, sa compagnie habituelle, avaient rempli son âme d'animosité contre les jacobins et de haine contre les régicides.

Un an après l'assassinat de Gustave III, Maurice d'Armfelt apprenait à Vienne que Louis XVI était monté sur l'échafaud. Avant la fin de cette même année et lorsqu'il venait d'arriver à Naples, on lui annonça que la reine de France avait été guillotinée.

Ces événements tragiques étaient bien faits pour frapper l'esprit

d'un homme grandi à la cour de Gustave III, qui avait jadis admiré les splendeurs du roi et le faste de Versailles, et qui avait pensé pouvoir mettre à la raison, en compagnie et avec l'appui du roi Gustave, les rebelles de France, tout comme il avait contribué, en Suède, à porter la puissance du roi au delà des limites de l'absolutisme. La signification historique et sociale de la révolution française lui échappait complètement, comme elle échappait d'ailleurs à bien des hommes d'État d'un esprit beaucoup plus profond que le sien. Aux yeux de Maurice d'Armfelt, les efforts des hommes qui aspiraient à la liberté en France, rappelaient l'ère de la liberté en Suède et cette constitution de 1720 qui, d'après lui, n'avait attiré que des malheurs sur son pays et contribué à l'avilissement du royaume.

Le rapprochement de la Suède à la France républicaine lui parut une tentative criminelle, ayant pour but de démolir l'ordre social rétabli par son roi regretté. Les incertitudes inquiétantes qu'il entrevoyait pour l'avenir de sa patrie, le sort que peut-être on préparait au jeune roi pendant une régence, dont la politique n'était point celle du roi Gustave et de ses partisans, les soucis de son propre avenir, tout concourait à remplir son âme d'amertume et à faire germer dans cet esprit bouillant des idées en foule.

Il n'entre pas dans le plan de cet article de rendre compte des projets aventureux élaborés par cette tête fertile. Nous n'avons pas l'intention non plus de suivre la marche de cette soi-disant conspiration à laquelle on prêta le nom de Maurice d'Armfelt, ni de raconter comment elle fut découverte, et quel fut le sort des conspirateurs. Nous renvoyons les lecteurs curieux d'approfondir cet épisode de l'histoire de Suède au remarquable ouvrage de M. Tegnér. Nous allons suivre plutôt la personne de notre héros, un véritable héros de roman, pendant son nouveau séjour à Naples.

L'accueil que la cour et la société napolitaines firent à Maurice d'Armfelt fut digne de la position qu'il avait occupée jadis comme ami de Gustave III; et d'ailleurs les opinions politiques qu'il professait étaient de nature à le mettre en bonne situation auprès de la famille royale et de ses partisans. Déjà, depuis son précédent séjour à Naples, il était compté parmi les familiers du roi Ferdinand et de la reine Caroline. Il prit une

part très vive au malheur qui frappait cette dernière par la fin tragique de sa sœur, la reine Marie-Antoinette. Sur ce triste sujet il eut aussi un entretien avec le roi Ferdinand, entretien dont il a pris note dans son journal:

« Je ne crois vouloir que du bien à tout le monde, écrit-il en rapportant les paroles du roi, et je ne pense pas que mes sujets aient lieu de se plaindre de moi. Mais si la volonté de Dieu est que tous les rois du monde soient exterminés par l'effervescence populaire, il ne nous reste que le témoignage de notre bonne conscience et le courage de mourir avec honneur. »

Cette amitié du couple royal pour d'Armfelt, fut d'une importance décisive dans sa destinée.

Mais, même en dehors de la cour, le ministre exilé avait su se faire bien des amis, et surtout bien des amies dans la colonie étrangère, où se trouvaient nombre de personnages, qui, par ces temps agités, avaient fixé leur résidence à Naples. Il fut particulièrement bien accueilli dans la société anglaise et dans la société russe. Là, il rencontra son frère d'armes de la guerre de Finlande, l'héroïque marin Sidney Smith, lui aussi admirateur enthousiaste de Gustave III et qui, pendant son séjour à Naples, se joignit à l'expédition anglaise contre Toulon.

Il y avait sans doute des raisons politiques pour pousser Maurice d'Armfelt à fréquenter les représentants des deux peuples, dont on attendait la vengeance contre les régicides français; mais il y eut aussi autre chose que la politique pour lui faire rechercher la société des dames anglaises et russes. Et bien lui en prit de cultiver ces amitiés féminines, car le moment du danger venu, il devait être sauvé par les femmes.

Dans le nombre, et parmi les plus distinguées, il faut mentionner lady Élisabeth Monck, « une des plus belles femmes de l'Europe, » suivant l'expression même de Maurice d'Armfelt; lady Bessborough et lady Hervey, ses amies de Florence, où il avait vécu pendant l'été de la même année dans une étroite intimité avec elles; la princesse Mentchikov qui lui était chaudement dévouée, qui lui avait tenu compagnie avec sa famille pendant ses voyages de l'automne 1792, et qui, à Naples, demeurait dans la même maison que lui; la veuve du ministre russe Skavronski; la belle madame de Surian, une française qui

avait émigré avec son mari de Marseille et qui, par l'intermédiaire de d'Armfelt, avait trouvé un asile à Naples. Toutes ces dames raffolaient de l'illustre étranger et s'arrachaient ses faveurs. Car, malgré l'âge avancé, malgré les soucis, malgré les adversités, il exerçait encore la puissance fascinatrice et conservait encore tout l'esprit et tous les charmes qui l'avaient rendu si séduisant lorsqu'il brillait à la cour de Gustave III.

Pendant qu'il jouissait ainsi et comme il pouvait de la vie à Naples, le Gouvernement suédois avait fait des recherches et avait acquis la certitude que l'ex-favori entretenait une correspondence politique suivie avec les mécontents, à l'aide d'une Mlle de Rudenschöld. Aussi, une nuit, vers la fin de décembre, cette dame fut arrêtée avec d'autres personnes qu'on supposait enrôlées dans la conspiration secrète de Maurice d'Armfelt. Avant ces arrestations, on avait déjà donné ordre d'arrêter d'Armfelt lui-même; et les lettres qui en faisaient part aux autorités suprêmes de Naples, portent la date du 5 décembre 1793. Mais ce n'est pas tout; car, dans sa maison même, et dès son arrivée à Naples, Maurice d'Armfelt avait été entouré d'espions aux gages de la Suède, chargés d'approfondir les détails les plus intimes de sa vie privée.

Quant à ce qui a été précédemment publié sur l'espionnage du nommé Piranesi et de ses confrères nous nous contenterons de reproduire ici les paroles de Maurice d'Armfelt lui-même, pour montrer combien il était facile de pénétrer dans la vie intime d'un homme aussi peu soupçonneux:

« Je considérais comme vaines, écrit-il, les craintes que mes gens suédois commencèrent à éprouver sur les visites journalières dans mon hôtel d'un nommé Benoît Mori, et de l'intimité qui régnait entre lui et quelques-uns des mes domestiques italiens, qu'il régalait avec une certaine générosité. Ce Mori était un architecte romain que m'avait recommandé Piranesi, à mon passage par Rome, pour l'exécution de quelques travaux que je désirais faire. Mori se rendait à Naples quinze jours après mon arrivée dans cette ville; et depuis ce temps il ne quitta plus guère ma maison, démoralisant mes domestiques italiens, et introduisant même chez moi des personnes étrangères. Mes serviteurs les plus fidèles ne cessaient de me mettre en garde contre lui, mais je ne faisais aucun cas de ces avis, que je considérais sans fondement.

« Je ne devais pourtant pas tarder longtemps, continue d'Armfelt, à me réveiller de cette sécurité aveugle. Les premiers jours de janvier 1794 s'étant passés sans que j'eusse reçu de lettres de Mlle Rudenschöld, je commençais à être inquiet ; et mon inquiétude s'accrut encore, lorsque le 20 du même mois je trouvai tout à coup que mon courrier, via Hambourg, faisait défaut, et qu'il ne m'arrivait même pas de journaux. La dernière lettre que j'avais reçue de Mlle Rudenschöld était datée du 6 décembre et ne contenait rien de nature à me faire deviner la catastrophe qui nous menaçait. Mais il paraît que M. Franc, dans une lettre du 10 décembre, avait voulu indiquer, par une phrase tant soit peu compliquée, qu'il prévoyait quelque malheur. Le ministre de Danemark, que je rencontrai chez lady Spencer, le soir de ce même jour où la poste allemande arriva sans rien m'amener, racontait que le dernier numéro de l'*Altonaischer Mercur* faisait mention d'une conspiration contre le duc-régent, et qu'il ne s'agissait rien moins que d'empoisonnement, de crimes, d'incendie, etc. Les courriers suivants apportèrent de nouveaux mensonges et des versions les unes plus fausses que les autres de cette affaire, où j'étais signalé comme chef des conspirateurs. »

Ces nouvelles à sensation, où la vérité était absolument faussée ne pouvaient que surprendre et même consterner Maurice d'Armfelt et sa famille. Sur l'impression de ce coup de foudre inattendu, on a le récit d'un témoin oculaire, le major Peyron, dont la destinée fut après si étroitement liée à la famille d'Armfelt :

« Un soir, écrit le major, après avoir pris le thé chez la comtesse d'Armfelt, entourée de sa famille et d'une petite société, les journaux allemands furent apportés, et je lus à haute voix, comme à l'ordinaire, les nouvelles qui pouvaient intéresser. Ma surprise fut grande lorsque, sous la rubrique de Stockholm, je trouvai qu'on avait découvert une conspiration qui avait en vue rien moins que d'assassiner le régent et de renverser la constitution. On disait en outre que plusieurs personnes avaient été arrêtées et que l'on signalait le baron d'Armfelt comme le chef de cette conspiration. La surprise de M. le baron fut aussi grande que la mienne et celle des autres personnes présentes. »

Maurice d'Armfelt se hâta de demander son rappel de sa mis-

sion, considérant contraire à tout principe d'honnêteté d'être revêtu d'une charge de représentant auprès d'une cour étrangère lorsqu'il était accusé, dans tous les journaux, comme assassin et conspirateur. En outre, il fit annoncer à la cour de Naples qu'il ne se considérait plus comme ambassadeur de Suède. Peu de temps après, il fit insérer dans les journaux italiens une déclaration succincte, dans laquelle il protestait contre ces rumeurs injurieuses, rappelant le souvenir de sa vie précédente, ses opinions anti-révolutionnaires bien connues, ses rapports avec Gustave III, et faisant ressortir qu'après la mort de ce monarque il avait volontairement cédé sa place dans la régence, quoiqu'il y eût des droits pour y avoir été désigné. Il avait accepté la mission en Italie seulement pour prouver qu'il plaçait l'obéissance au-dessus de l'ambition et du souvenir de sa situation antécédente.

La nouvelle des arrestations à Stockholm fut bientôt suivie de celle de la prise de corps de l'abbé d'Hérals à Düsseldorf, par la trahison de son compagnon, un nommé Vignes, et par suite des mesures prises pour saisir le prétendu chef de la conspiration. De Gênes, un des correspondants de M. d'Armfelt écrivait qu'il savait déjà, depuis le 10 janvier, que l'aide-major général, le baron Palmqvist était prêt à mettre à la voile pour Naples avec la frégate suédoise le *Tapperheten*. Le ministre d'Angleterre à Florence, lord Hervey, ami de d'Armfelt, se hâta, quelques jours après, de l'informer que le ministre de Suède, M. Lagersvard, avait dit ouvertement à Gênes que M. Palmqvist avait ordre d'engager M. d'Armfelt à venir à bord de son navire, et une fois là, de se saisir de lui. Maurice d'Armfelt reçut des avertissements de même genre de plusieurs autres côtés.

« Tel était l'état des choses au soir du 9 février, dit d'Armfelt lui-même, lorsqu'on vint m'avertir qu'un navire suédois, venant de Gênes, était entré dans le port. M. Brändström, qui était aussi curieux que moi de savoir des nouvelles de Suède, se rendit tout de suite au port pour s'assurer si le navire était un de ceux qu'il avait vus à Gênes ou à Livourne, car dans ce cas il était sûr de pouvoir reconnaître les officiers et l'équipage. Je le priai, pour le cas où il en fût ainsi, d'inviter les officiers à dîner chez moi, le jour suivant ; et surtout d'essayer d'approfondir, autant qu'il était possible, la vérité du fameux complot.

M. Brändström me rencontra, vers 8 heures du soir, chez la princesse de Mentchikov ; il me dit que le commandant du navire était un capitaine de vaisseau nommé Holm ; mais que les officiers lui étaient totalement inconnus, et que personne d'entre eux ne paraissait rien savoir de la chose en question. Il ajouta que M. Holm lui avait déclaré d'être venu à Naples pour escorter des navires marchands dans ce port, qu'il avait l'intention de ne rester que trois ou quatre jours et qu'il aurait l'honneur de dîner chez moi le jour suivant. Dans tout ce qu'avait dit ce capitaine nous ne soupçonnâmes aucune trahison, et je passai la nuit dans la plus grande tranquillité, sans avoir le moindre pressentiment de ce qui allait arriver. »

Pendant que le major Brändström s'entretenait avec le prétendu capitaine du navire suédois, le baron Palmqvist se tenait caché dans la cabine. Par les communications de Brändström à M. Holm il eut connaissance de la fuite de la comtesse d'Armfelt, des changements introduits par le comte dans sa maison, etc. Informé de la sorte, le baron Palmqvist résolut de différer l'exécution de ses ordres jusqu'au lendemain.

« Le 10 février à neuf heures du matin, raconte cet officier, je me rendis en civil à la chancellerie d'État pour m'adresser directement au premier ministre. Il me parut de bonne foi et prêt à me seconder. Il eut même la bonté de me procurer un entretien secret avec le roi de Naples. Entretien qui fut pourtant court, le roi étant sur le point de monter en voiture pour aller à Portici. Pendant ce temps, les espions de la reine avaient été actifs ; je crois qu'elle en avait dans la chancellerie même. Je sais en outre qu'à dix heures elle écrivait un billet à lady Monck pour tâcher de faire envoler l'oiseau tout de suite. Celui-ci fit atteler sa voiture et à cinq heures il s'était enfui. A cette heure seulement je devais recevoir une réponse du roi ; mais la réponse tarda jusqu'à sept heures du soir. Alors on allégua deux ou trois mauvaises excuses pour motiver son refus à l'extradition demandée. On dit, entre autres choses, qu'il manquait une demande formelle, que la lettre n'était pas rédigée dans la forme voulue, etc. Bref, je compris clairement que les femmes avaient en main les hommes avec qui j'avais affaire, et qu'elles leur avaient montré les dents. »

Le baron Palmqvist avait raison. C'était bien les femmes qui

avaient sauvé d'Armfelt, surtout la reine Caroline et son amie lady Élisabeth Monck. Maurice d'Armfelt était tranquille dans sa demeure, lorsqu'il vit paraître chez lui lady Monck. Son mari avait dû la porter presque, en montant les escaliers, car sa santé délicate et son émotion lui permettaient à peine de marcher. Mais le danger était imminent et elle brava toutes les difficultés. Le billet de la reine Caroline, reçu peu d'instants auparavant, contenait des copies de lettres au roi de Naples et au premier ministre Acton, remises par le baron Palmqvist, ainsi que l'information qu'un conseil extraordinaire aurait lieu le soir même pour discuter sur la demande d'extradition de d'Armfelt, et enfin une exhortation à d'Armfelt lui-même de se mettre au plus vite en sûreté. Lady Monck s'engagea à lui procurer un passe-port sous un nom d'emprunt; d'autres amis se hâtèrent de lui envoyer de l'argent pour la fuite et tout marcha d'une telle vitesse que d'Armfelt, accompagné par M. Brändström, put se rendre à trois heures chez lady Monck dans la même voiture qui, à cinq heures, les conduisait hors de Naples par des rues désertes.

Lady Monck et son mari accompagnèrent les fugitifs jusqu'à un certain point; et ceux-ci continuèrent leur route vers Manfredonia, d'où l'on fait ordinairement la traversée de l'Adriatique.

La soirée devenant très froide, les voyageurs résolurent de passer la nuit dans une mauvaise auberge, à Marigliano, non loin de Naples. Selon le récit de Maurice d'Armfelt, ce fut cette circonstance qui le sauva. En effet, le lendemain matin ils apprirent que des individus envoyés à leur poursuite et déguisés en mendiants, avaient passé par Marigliano à trois heures du matin, en route pour Manfredonia. Ils ne s'attendaient point à ce que le fugitif aurait osé rester dans un voisinage aussi immédiat de Naples. Maurice d'Armfelt résolut alors de chercher pour quelques jours un asile dans un couvent de franciscains tout près de là, en attendant l'accomplissement de certaines promesses sur lesquelles il savait pouvoir compter, connaissant bien l'amitié de sa puissante protectrice.

Les voyageurs reçurent chez les pères un accueil des plus hospitaliers, bien que d'Armfelt trouvât « leur cuisine fort mauvaise. » Le lendemain il expédia le major Brändström à Naples

pour apprendre le résultat des négociations du baron Palmqvist. Les nouvelles que rapporta le major, à son retour, étaient des plus satisfaisantes. Il avait remarqué, il est vrai, que des espions le suivaient partout où il allait dans la ville, et il avait même entendu dire qu'on avait soldé des assassins avec l'ordre de saisir le fugitif, mort ou vif. Mais la réponse évasive du Gouvernement napolitain au baron Palmqvist écartait toute crainte d'une extradition. En outre, le major Brändström apportait quantité de lettres et de compliments des amis nombreux qui se réjouissaient de ce que d'Armfelt avait pu heureusement échapper au danger imminent.

Les fugitifs passèrent encore deux jours dans les murs du couvent, attendant de nouvelles communications.

« Enfin le 13 février, au matin, raconte Maurice d'Armfelt, un petit homme arriva avec deux petites voitures napolitaines et une lettre, dans laquelle on me disait de me laisser conduire à un endroit sûr, où je pouvais tranquillement attendre le départ du baron Palmqvist.... Je payai assez généreusement mon séjour dans le couvent, et les révérends pères me comblèrent de bénédictions à mon départ. Notre guide, sans plus ouvrir la bouche que s'il eût été muet, nous conduisit par d'étroits sentiers à travers les forêts. Trois ou quatre fois nous traversâmes les grandes routes et après une course assez rapide de quatre heures nous nous arrêtâmes à Montesarchio, vieux château appartenant au marquis Del Vasto. Le site était fort beau et le château, vu à distance, inspirait les idées les plus romantiques. Il est situé sur une montagne dominant une plaine vaste et fertile, et son architecture gothique rappelle à l'esprit les aventures de l'âge chevaleresque. Une petite ville avec quelques couvents s'étend au pied de ce vieux manoir et un château fort d'anciens chevaliers dresse ses ruines pittoresques sur l'esplanade formée par un rocher élevé. Tout cela forme un tableau très caractéristique et plein de couleur moyen-âge. »

Comme on le voit, l'aventure avait vivement touché la fantaisie de Maurice d'Armfelt. Il trouvait que Montesarchio était un « palais d'Azor, un véritable château enchanté. » La reine de Naples, — car il était ici son hôte, — était la bonne fée qui « faisait des miracles ; » et dans une lettre à sa femme, il se qualifiait lui et son compagnon de « chevaliers errants. » Il

trouva quelques-unes des grandes salles du vieux château transformées en chambres très confortables pour lui et pour son compagnon de voyage. De l'excellent vin et des repas succulents rendirent sa solitude et son exil moins tristes. D'un autre côté, ses amis de Naples essayaient d'abréger ce temps de réclusion par des envois de lettres, de journaux et de livres.

Cependant le baron Palmqvist mit à la voile, après être resté quelques jours à Capri. Les trois assassins envoyés à la poursuite de Maurice d'Armfelt avaient été découverts, saisis et mis sous le verrou. Quant aux recherches sur leurs complices, elles n'aboutirent à rien.

Alors on crut pouvoir délivrer le prisonnier de sa réclusion à Montesarchio ; et le 26 février, Maurice d'Armfelt accompagné du major Brändström rentrait à Naples, où il commença ses préparatifs pour le voyage en Russie qu'il avait en vue.

ARVID AHNFELT.

MIOUN[1]

HISTOIRE PROVENÇALE

I.

Il m'a été fait, il y a longtemps de cela, par une personne de ma famille d'une sincérité absolue, le récit d'un événement tragique auquel elle avait été quelque peu mêlée, et dont les circonstances se sont réveillées depuis, mainte fois, dans mon souvenir.

L'impression que j'en avais reçue ne tarda pas à s'affaiblir. Cependant elle se ranima plusieurs fois, elle finit même par m'obséder jusqu'à la lassitude. Je l'effaçais en vain en en détournant mon esprit. Elle se ravivait toujours avec une persistance croissante. J'eus recours, pour m'en délivrer une bonne fois, à un procédé qui ne m'est point particulier, mais dont la vertu est infaillible, ainsi que j'ai eu lieu de le reconnaître. Je confiai au papier ce que je voulais oublier. Puis, le cahier dans lequel j'avais en quelque sorte enseveli mes souvenirs dûment roulé et ficelé, je ne pensai plus ni à l'un ni à l'autre.[2]

---

[1] Mioun est, en provençal, le diminutif de Marïo, Marie.

[2] Par le même procédé, on obtient également l'effet inverse. Les comédiens, les avocats, les écoliers, qui craignent de manquer de mémoire, l'expérience en est faite journellement, écrivent ce qu'ils doivent réciter, le soir, avant de dormir. Le lendemain, à leur réveil, ils retrouvent dans leur souvenir tous ce qu'ils ont confié au papier.

Les années s'étaient écoulées. La mort m'avait pris le parent auquel j'avais dû mon cauchemar. Je pensais moins que jamais à l'événement qui l'avait occasionné, quand une conversation toute fortuite, vint, à plus de quinze ans de distance, ramener l'importunité de son souvenir.

Une fausse interprétation des causes qui avaient produit la mort d'un homme et plongé dans le deuil deux familles, me fit intervenir dans le débat. Je rétablis les faits dans leur vérité, mais ma version différait tellement de ce qu'admettait l'opinion commune, que je ne parvins pas à modifier les convictions, et que, plutôt que de rester sous le coup d'un doute blessant, je dus me décider à fournir mes preuves.

Ces preuves sont dans le récit que j'ai recueilli de la bouche d'un homme dont la mort a consacré la sincérité. Quand je l'ai sorti, déjà tout jauni, de la profondeur du tiroir où il semblait enseveli à jamais, je l'ai relu et il m'a paru une chose nouvelle. Soit qu'un effet d'optique élargît les proportions des faits racontés, soit que le récit lui-même offre de l'intérêt, j'ai été captivé.

Voici le drame que j'ai en quelque sorte écrit sous la dictée d'un témoin, presque d'un acteur. Je transcris sans en altérer un seul détail.

II.

Dans l'automne de 184.... (c'est le parent dont je tiens les faits qui parle), j'avais à faire le voyage de Marseille à Paris. A cette époque il n'existait pas de chemins de fer. C'était donc une course longue, pénible et maussade, surtout pour moi qui savais par cœur les moindres particularités de la route. Rien ne me pressait. Je résolus de faire d'un voyage nécessaire un voyage d'agrément, et je choisis la route de Bordeaux par Toulouse, avec Arles pour première étape.

Ce trajet que je fis par la voie de mer et du Rhône, ne demande ordinairement que quelques heures. Mais le bateau était mauvais marcheur. La mer devint d'ailleurs houleuse quand nous

approchâmes de l'embouchure du fleuve. Quoique partis dès le matin, nous n'arrivâmes à Arles qu'à la nuit.

Je connaissais cette ville où j'ai fait divers séjours. Je regrettai cependant les heures que la navigation m'avait prises et que j'eusse pu consacrer à ses monuments. C'est donc avec un peu de tristesse que je gagnai l'hôtel où je devais passer la nuit. La voiture qui fait le service entre Arles et Nîmes ne devait partir que le matin. Celle du soir était déjà loin. Je ne disposais par conséquence que de quelques heures.

Quand j'entrai dans l'hôtel j'étais encore ému par le mouvement du bateau. Les objets avaient quelque chose de confus et de tournoyant pour mon esprit comme pour mes yeux. Ce fut donc un peu machinalement que je suivis la jeune servante qui me reçut à la porte et m'introduisit, un flambeau à la main. Je remarquai néanmoins, malgré mon malaise, que tout dans l'hôtel avait un aspect inaccoutumé. Je m'étonnai de ne pas voir, comme par le passé, l'hôtelier dont j'étais familièrement connu, accourir au-devant de moi. D'ailleurs, les hautes salles de la vieille demeure qui est contemporaine de Mansart, un enfant du pays, ne retentissaient pas de ces rumeurs chantantes qui animent d'ordinaire les habitations méridionales. Quelque chose de morne, de lugubre même, planait sur tout, et je n'entendis que le bruit de mes pas dans le long corridor qui précédait ma chambre.

Arrivé sur le seuil, je m'arrêtai, et la servante dont je remarquai alors seulement la pâleur et l'hésitation, ouvrit la porte et la poussa; mais, soit que le vent eût éteint sa bougie, soit qu'elle eût laissé choir le flambeau par mégarde, elle fit entendre un grand cri et s'enfuit précipitamment.

Resté seul dans l'obscurité, je ne sus d'abord quel parti prendre. J'écoutai, et je compris que la servante s'était laissée glisser le long de la rampe de l'escalier moins entraînée par sa course précipitée que soulevée par l'épouvante dont elle était saisie. Je n'entendis point en effet le bruit de ses pas. Mais quand elle eut atteint la salle commune, j'éprouvai moi-même un peu de sa terreur.

Des lamentations auxquelles se mêlaient des cris aigus de femmes montaient en effet des salles basses jusqu'à moi.... Que faire? J'aurais vainement appelé. Je me souciais d'ailleurs fort

peu d'intervenir dans la scène dont j'entendais le retentissement. J'étais sur le seuil de la chambre qui m'était destinée. Je poussai la porte entre-bâillée, et j'essayai de m'orienter, guidé par une faible lueur projetée par la cheminée, où achevaient de brûler sourdement une racine de pin et quelques touffes de bruyère et de lavande, dont l'odeur aromatique accusait la présence.

Les grandes ombres qui se dessinaient sur les murs donnaient à la scène un aspect fantastique, en parfaite harmonie avec les incidents bizarres qui venaient de se produire. Tout était confusion et désordre autour de moi comme dans mon esprit. Je parvins cependant à me rapprocher du lit à haut baldaquin antique qui paraissait me faire face, et, vaincu par l'émotion autant que par la fatigue, je m'y laissai tomber lourdement.

Je m'endormis sans doute subitement, car j'ai vainement cherché, depuis, à me rendre compte de ce qui avait pu se passer à ce moment. J'en avais entièrement perdu le sentiment.

Combien de temps dura mon sommeil? Je l'ignore absolument. Il ne me resta de cette nuit qu'une idée vague de membres brisés, de cerveau vide, de vapeurs sombres mêlées d'éclairs s'élevant par un mouvement uniforme et continu, d'une sorte d'abîme béant, de vent m'apportant par rafales le bruit d'une psalmodie nasillarde murmurée, tantôt au loin, tantôt à mon oreille.... tout cela plein de cris de détresse, de glas, de râles.... en un mot, un chaos de choses disparates, incohérentes, sinistres, d'où se dégageait par moments un parfum d'encens, et avec lequel contrastait de la façon la plus étrange, la moins explicable, une sensation générale de bien-être physique et de repos.

Lorsqu'un jour gris et terne, car le ciel qui avait été splendide la veille, s'était couvert d'épais nuages pendant la nuit, pénétra à travers les rideaux de ma chambre, j'ouvris les yeux, un peu étonné de me trouver dans un lieu inconnu. Tout à coup je poussai un cri terrible. Je venais de m'apercevoir, je n'en pouvais douter, que les tentures de mon lit étaient tachées de sang. Ce sang avait rejailli assez haut dans leurs plis et l'oreiller sur lequel reposait ma tête en était lui-même rougi.

A cette vue, je me palpai avec défiance. Je recueillis mes souvenirs dont la confusion était extrême. Mais rien en moi ne put expliquer la présence de ce sang. Une hémorragie dont mes

vêtements, que je n'avais pas quittés, ne portaient aucune trace, n'aurait pas pu produire des jets pareils à ceux que j'avais sous les yeux. L'abondance de ce sang en excluait l'idée. Que s'était-il donc passé?

Je ne pris pas le temps de me le demander. Je me jetai, plein d'horreur, hors de mon lit. Je courus à une sonnette. Je la secouai violemment, avec insistance; mais personne ne répondit. De plus en plus épouvanté, je m'élançai vers la fenêtre, je l'ouvris..... et, nouveau sujet d'étonnement et de terreur, j'entendis dans la rue la psalmodie qui accompagne les morts au dernier asile et je vis un cercueil qu'emportaient des pénitents gris[1] le visage couvert d'un long capuce. Une seule personne, un vieillard, plié par la douleur, accompagnait le mort.

D'un bond j'atteignis l'escalier.

Le mot de sang fut le premier que j'articulai; mais avant que j'eusse pu compléter ma pensée, l'hôtelier, accouru à mes cris, m'avait brusquement imposé silence. Il avait posé un doigt sur ses lèvres, me montrant le convoi qui s'éloignait.

Quand la porte extérieure fut fermée, il m'entraîna dans une pièce reculée. Là, sa langue se délia.

— Je devine ce qui s'est passé, me dit-il, et vous m'en voyez au désespoir. C'est la faute de cette pauvre Mioun. (C'était le nom de la servante qui m'avait accompagné). Dans son trouble, elle s'est trompée de chambre. Elle vous a introduit dans celle de l'officier.

— Quel officier?

— Celui qu'on porte en ce moment au cimetière. Ah! monsieur, c'est une bien lamentable histoire, allez!

Je n'osai, par discrétion, demander l'explication du mystère

---

[1] On donne ce nom, en Provence, à des hommes appartenant ordinairement aux classes inférieures, que le besoin de se livrer en commun à des exercices religieux réunit en confréries. Ils ont une organisation qui n'est pas sans analogie avec celle des francs-maçons, et portent une robe blanche, noire, grise, quelquefois bleue, semblable, pour la forme, à celle des capucins. Ils assistent aux processions, aux enterrements, et ont des offices particuliers. Leurs chapelles sont souvent très riches. Les pénitents gris se dévouent spécialement à l'ensevelissement des suppliciés. Ceux-là sont appelés *bourras*, ou pénitents du *Bon-Jésus*.

qu'accusaient ces paroles. Mon hôte alla au-devant de la question que j'hésitais à lui adresser.

III.

— Monsieur Maurice D***, me dit-il, ayant tenu garnison à Tarascon, puis à Arles, (c'était alors le sous-lieutenant des chasseurs à cheval le plus affable et le plus séduisant), j'avais eu occasion de le connaître. Je ne fus donc pas surpris de le voir descendre, hier, dans mon hôtel. Je le fus d'autant moins qu'il avait inspiré à Mioun, — une belle enfant, comme vous avez pu vous en apercevoir, un type d'Arlésienne remarquable, — un sentiment de tendresse très vif qui m'avait semblé quelque peu partagé. La beauté de nos jeunes filles est si grave et si délicate à la fois, qu'on n'est nullement étonné, dans notre pays, quand un homme du monde en est sérieusement touché. Elles sont d'ailleurs si fières! Elles savent si bien imposer le respect! Aussi, monsieur Maurice serait venu demander la main de Mioun que je n'en aurais été aucunement scandalisé, et que le brillant officier et le fils de famille ne m'en eût point paru diminué. Mais il ne s'agissait de rien de semblable.

— Une famille de Toulouse, me dit-il assez brusquement en m'abordant, est arrivée hier à Arles. Elle se compose d'un vieillard et de sa fille. Est-elle descendue chez vous?

— Elle s'y est présentée, répondis-je, accompagnée d'un monsieur assez hautain, quoique fort officieux. Mais je ne disposais plus que d'une chambre. Ils voulaient deux appartements séparés. Je dus les conduire chez un confrère. Je les y déposai, place de l'Obélisque, et ne m'en occupai plus. J'avais toutefois remarqué que le vieillard était très affable, que sa fille était admirablement belle, mais d'un type de beauté rare dans nos pays, et que leur compagnon de voyage avait tout ce qui me déplaît dans un homme. Je ne saurais dire précisément quoi; mais l'impression que j'en reçus était justement celle-là.

— Ne se proposaient-ils par d'aller à Marseille et de là en Italie?

— J'ai cru deviner quelque chose comme cela.

— Eh bien, me dit monsieur Maurice, conduisez-moi sur-le-champ auprès d'eux.

— Vous les connaissez donc?

Mais monsieur Maurice ne m'entendait plus. Il me précédait même, et, quelques instants après, je l'introduisais dans l'hôtel du Grand-Constantin.

Je ne sus pas immédiatement ce qui se passa dans l'entrevue qui eut lieu après mon départ. Je ne l'ai appris que depuis la catastrophe. Mais la scène fut vive, presque violente.

— Avec le vieillard? avec sa fille?

— Non, avec l'autre. C'est ce désagréable personnage qui reçut monsieur Maurice. On eût dit, à le voir debout sur le seuil, qu'il l'attendait. Il n'en était pourtant rien, car sa vue le surprit autant qu'elle le troubla. Mais il refusa si obstinément de lui livrer passage, il repoussa si brutalement la carte qui lui fut présentée, que monsieur Maurice, qui était cependant un homme poli, dut élever la voix avec colère. Il fit même un geste de provocation, et une rencontre fut convenue à l'instant même.

Ce duel, si l'on peut donner ce nom à un combat sans témoins, avait un caractère tout à fait insolite. Les circonstances qui l'accompagnèrent furent cependant encore plus étranges. C'est du moins ce qu'on peut induire des faits qui purent être connus, car à partir du moment où les défis furent échangés, les deux intéressés s'enveloppèrent du plus profond mystère.

Voici du reste ce qu'il a été possible de constater.

Après la vive altercation qui avait eu lieu à l'entrée de l'appartement occupé par le père et sa fille, après quelques paroles qui ne purent être entendues que confusément, mais qui avaient suffi pour établir entre monsieur Maurice et son adversaire la fatale entente dont la vie de l'un ou de l'autre était l'enjeu, ce dernier était entré dans une chambre voisine. Il en était ressorti assitôt avec une boîte qu'il cachait soigneusement sous ses habits, et tous deux s'éloignèrent sans échanger un mot, ni un regard.

L'hôtelier du Grand-Constantin qui prévoyait un conflit sanglant, hésita un moment sur le parti qu'il devait prendre. Mais son indécision fut de peu de durée, et, sans qu'il se rendît pré-

cisément compte de l'utilité de son intervention, mais poussé par une voix secrète, il courut après eux.

Ils s'étaient dirigés vers le Rhône; ce fut de ce côté qu'il les poursuivit. Mais au moment où il allait les atteindre, une barque se détachait du quai et descendait rapidement le cours du fleuve. Elle ne portait que les deux adversaires.

Une catastrophe était inévitable. Comment la prévenir? Comment en rendre les conséquences moins funestes?... Ces idées qui se présentèrent en même temps à l'esprit de mon confrère y jetèrent un grand trouble. Il accourut chez moi. Nous nous concertâmes, et pendant que l'un allait avertir la police, l'autre s'empressait de s'assurer d'un médecin.

Cela demanda quelque temps. Quand nous arrivâmes sur le quai assistés du commissaire et du médecin, la barque avait cessé d'être en vue. Nous voulions, avec la même ardeur, empêcher deux hommes de s'entre-tuer; mais les moyens nous échappaient. Nous ne pouvions pas savoir en effet sur quelle rive du Rhône ils avaient résolu de descendre. Il n'y avait qu'un parti à prendre; il fut pris sur-le-champ.

Mais il est à propos que je vous fasse d'abord connaître la disposition des lieux.

IV.

Les Aliscamps,[1] cette vaste nécropole où tant de peuples ont été successivement entassés par les siècles, semblaient un lieu prédestiné aux rencontres homicides, tant le sol, fouillé tant de fois et encombré de ruines, lui donne un aspect lugubre. Mais ce lieu est trop près de la ville. Il n'était guère supposable qu'ils s'y fussent arrêtés. La Camargue offrait des retraites

---

[1] Dante paraît avoir connu ce lieu, ou tout au moins sa sinistre réputation. Il dit en effet dans la *Divine Comédie*, chant IXme, tercet 89, de l'*Enfer:*

Si come ad Arli, ove 'l Rodano stagna....
Fanno i sepolcri tutto 'l loco varo....

tout aussi sinistres, mais plus inviolables. Elle a des parties insalubres qui la protégent mieux encore que les ombres du passé contre les regards curieux. C'est donc là que la vraisemblance plaçait le théâtre du meurtre près de s'accomplir. Toutefois, il importait de surveiller l'une et l'autre rive du fleuve.

Le commissaire, avec deux agents, prit à gauche; le médecin qui fit asseoir mon confrère et moi dans son cabriolet, s'élança à toute bride par la route qui côtoie la rive droite, et une barque manœuvrée par deux vigoureux rameurs descendit parallèlement à nous le cours du Rhône. Cette barque devait, au besoin, établir une communication entre les deux rivages et porter les secours là où ils deviendraient nécessaires.

Ces dispositions étaient assurément bien concertées. Nous ne perdîmes pas une minute. Nous devions pourtant arriver trop tard.

Nous avions à peine fait deux kilomètres, que nous aperçûmes le patron de l'embarcation sortant d'une oseraie, et épiant de l'oreille et des yeux. Il s'était arrêté dans le fleuve au point où il avait rencontré une barque amarrée à un saule, avait mis ses hommes à terre; puis, descendu lui-même, comme eux, il avait suivi, avec cet instinct des sauvages particulier aux marins, les traces de pas qu'avait gardées le sable. Nous joignîmes notre recherche inquiète à la leur, mais elle ne fut pas de longue durée. Un coup de feu qui retentit presque aussitôt nous apprit que tout était fini.

Tout était fini, en effet! Un homme gisait immobile derrière un rideau de lentisques, et cet homme c'était monsieur Maurice!

Quel spectacle, monsieur!... Ce beau jeune homme que j'avais vu autrefois si brillant, que j'avais retrouvé, il y avait une heure à peine, plein de force et de santé, il était là, sur le sable, pâle, sans regard, et n'ayant conservé des apparences de la vie que l'oppression qui soulevait sa poitrine, que le souffle précipité qui sifflait à travers ses lèvres.

Pendant que le commissaire poursuivait le meurtrier, le médecin palpait le moribond et se consultait d'un air anxieux. Moi, je ne pus qu'appeler monsieur Maurice par son nom. La douleur étranglait ma voix. Le pauvre jeune homme la reconnut pourtant, car il serra, dans un suprême effort, la main dont je pressais la sienne. Mais s'il m'entendait, il ne parvint pas à soulever sa paupière. Je ne pus que deviner qu'il l'avait tenté.

Le médecin pratiqua une saignée qui ne fit jaillir qu'un faible jet de sang; mais le peu de sang était une espérance. Il ramenait d'ailleurs une légère coloration sur le visage avec quelques gouttes d'eau puisées au marécage le plus voisin. Il fut donc résolu que le mourant serait transporté au plus vite dans mon hôtel.

Nous l'y déposions peu d'instants après, sans qu'aucun autre obstacle que le vent furieux qui embarrassa notre marche nous eût entravé, et il fut déposé sur le lit que vous avez occupé.

Son état n'avait pas empiré; il semblait, au contraire, s'être amélioré. La respiration avait plus de force et le visage était presque empourpré. Les yeux, qui ne laissèrent voir qu'un regard vitreux, s'étaient ouverts.... Une nouvelle saignée fut tentée, et cette fois elle fut si abondante que les rideaux et le lit en furent inondés. Nous le crûmes sauvé; mais, trompeuse espérance! cet effort de la nature était le dernier, et monsieur Maurice expira dans mes bras sans avoir pu prononcer une seule parole.

Pendant ce récit qui me toucha vivement, ma pensée s'était plusieurs fois reportée sur une autre victime que celle dont l'hôtelier avait recueilli le dernier soupir.

La pâle figure de Mioun, de cette fière jeune fille dont le plomb meurtrier avait atteint le cœur aussi mortellement que celui du malheureux jeune homme, s'était dressée devant mes yeux à diverses reprises, dans tout le désordre du désespoir.

Le vieillard, brisé par la douleur ou par le remords, que j'avais entrevu le matin même, occupa aussi mon esprit. Mais je ne songeai pas un instant à sa fille. Était-ce un pressentiment de la part qu'elle pouvait avoir dans la responsabilité du meurtre?

V.

Ce récit achevé, j'interrogeai le narrateur. Je lui dis, aussi ému que lui:

— Quand toute espérance de rappeler le malheureux jeune homme à la vie fut perdue, vous dûtes essayer de pénétrer le mystère de sa mort?

— J'étais trop troublé pour y penser, répondit-il, mais le médecin y songea. Il fouilla les habits du défunt et en retira un papier arraché à un portefeuille disparu. Ce papier ne contenait que ces mots, tracés au crayon, et signés *Maurice D****:

« Je meurs loyalement dans un duel. Je pardonne à.... »

Le reste de la phrase était effacé.

— Deux billets identiques auront été sans doute écrits et échangés avant le combat, pensai-je presque tout haut.

Il me sembla pourtant que les paroles de pardon, qui sous-entendaient un nom, avaient été effacées par le survivant.

Ces réflexions me ramenèrent à celle qui était désormais l'objet principal de mes préoccupations.

— Et.... Mioun ? demandai-je avec un peu d'hésitation.

— Au moment où elle vous conduisait si malencontreusement à la chambre dans laquelle monsieur Maurice venait d'expirer, elle ne savait encore rien, si ce n'est qu'un homme était mort. Elle ne connut la vérité que dans la nuit, pendant *la veillée* du mort.

Sa douleur se manifesta d'abord par des cris et par des sanglots. Puis, avec une volubilité toute méridionale, avec la naïveté d'une fille qui fut toujours sage, elle raconta, assise à côté du cercueil encore ouvert, les moindres circonstances qui avaient marqué les jours où elle s'était crue aimée. Ces épanchements d'un cœur désolé la soulagèrent un peu. Les prières des veilleurs auxquelles elle mêla les siennes, achevèrent de la calmer. Mais une pensée la préoccupait sans cesse. Elle avait fait depuis longtemps le sacrifice du bonheur qu'elle avait rêvé un moment. Elle consentait à y ajouter celui de ne plus voir, de ne plus entendre la forme humaine et la voix qui l'avaient charmée. Mais son amour mystique que connaissent peut-être seules les filles de nos climats, avait survécu à l'amour moins désintéressé qu'elle avait immolé. Elle craignait de n'en pouvoir pas retrouver la source dans le ciel. Aussi eût-elle donné son sang pour racheter l'âme avec laquelle, depuis des années, elle avait confondu la sienne.

Ces sentiments peuvent paraître exagérés à ceux qui ne connaissent pas les mœurs du midi de la France. Ils y sont cependant ordinaires. On y est plus détaché qu'ailleurs des choses purement matérielles. La vie intérieure y est familière, même aux simples et aux ignorants.

Mon hôte ne savait rien de plus que ce que je viens de raconter. On n'avait pas mis trop d'insistance à suivre la trace du meurtrier. Je tenais peu, d'ailleurs, à savoir ce qui le concernait. Je ne pensais plus qu'à partir. Cependant, avant de quitter l'hôtel, je voulus donner du moins une marque d'intérêt à la pauvre fille dont l'unique affection venait d'être si cruellement brisée.

La faiblesse la retenait au lit. On me conduisit néanmoins sans difficulté auprès d'elle.

Elle reconnut tout de suite le voyageur auquel elle avait fait, la veille, un si singulier accueil. Je devinai au murmure de ses lèvres qu'elle essayait une excuse, mais je l'arrêtai. Je pris sa main qu'elle m'abandonna avec confiance, presque avec sympathie, comme si une sorte d'intuition lui eût fait lire dans mon cœur ce qu'il contenait de sincère émotion. Je tâtai son pouls avec l'autorité que me donnaient quelques études faites à Montpellier dans ma jeunesse, et lui prescrivis un calmant dont, avec la docilité d'un enfant, elle promit de faire usage. Cela fait, rien n'eût plus justifié ma présence, qu'une indiscrète curiosité, et je fis un mouvement pour me retirer. Mais la pauvre fille avait compris qu'elle devait ma visite à autre chose qu'à un intérêt banal. Elle retint la main que je lui avais tendue, se souleva un peu pour la baiser et retomba aussitôt plus pâle et plus affaiblie.

Ce mouvement fut rapide. Il me donna néanmoins le temps de constater, au milieu du désordre qu'il produisit, que les femmes d'Arles n'ont pas une réputation de beauté usurpée. La courbe harmonieuse de l'épaule avait la grâce et l'ampleur dont l'art grec nous a donné des modèles. Le col s'y rattachait, comme le bras, par des lignes d'une élégance tout antique, et d'abondants cheveux noirs dénoués en faisaient ressortir la blancheur d'ivoire. C'était véritablement le type dont se sont inspirés les Praxitèle et qu'une race a conservé sans altération, surtout dans le peuple.

Cette scène naïve, à laquelle s'en rattachait immédiatement une autre d'un caractère si tragique, m'avait profondément remué. Déjà vivement touché par l'accueil plein d'abandon que m'avait fait cette inconsolable douleur, je le fus encore plus, s'il est possible, par le triste regard et par le plus triste sourire qui répondirent à mon adieu. Était-ce pressentiment? Était-ce

seulement l'attendrissement et la pitié ? Il y avait de ces divers sentiments dans ce que j'éprouvai, et je ne fus nullement surpris, six mois après, d'apprendre en traversant de nouveau la ville d'Arles, que la pauvre Mioun qui n'avait fait que décliner depuis mon départ, s'était éteinte sans avoir quitté le lit, témoin de nos adieux.

J'éprouve ici le besoin de dire un mot du genre de beauté dont Mioun m'a offert un modèle.

Cette beauté ne réside pas seulement dans la parfaite harmonie des traits, des formes, des proportions ; elle se fait encore remarquer dans les détails. La taille généralement bien prise, est souple et gracieuse ; les mouvements sont élégants ; la démarche est aisée et sans pesanteur. La lèvre bien dessinée et un peu moqueuse, dédaigneuse même dans la jeunesse, semble formée pour le sourire. L'œil, souvent d'un bleu clair, a un éclat qui le fait paraître plus grand qu'il ne l'est dans la réalité ; et le front qu'encadrent naturellement des cheveux noirs bien plantés, accuse mieux encore que tout le reste, par ses contours étroits, l'origine phocéenne à laquelle appartient cette race à part. Tout concourt au surplus à rehausser dans l'Arlésienne les avantages naturels dont elle se prévaut. Ses mains qui froissent plus souvent la soie que des instruments grossiers de travail, et qui restent fines et délicates, savent envelopper avec beaucoup d'art le haut de la tête avec la dentelle et le velours mêlés aux cheveux. Ses pieds, qui sont petits, sont contenus par un soulier étroit et découvert, et le fichu aux vives couleurs qui, ramené des épaules sur la poitrine où il se croise gracieusement, enveloppe le buste de ses plis, cache moins encore qu'il ne les fait deviner des trésors qu'un soleil du midi peut seul développer et mûrir avec cette opulence.

Le caractère particulier de la beauté de ces femmes est d'être pur et de n'être que rarement altéré par l'âge. Les plus vieilles matrones sont encore belles sous leurs rides. Le temps efface la fraîcheur des traits, mais l'élégance des lignes reste.

VI.

C'était une de ces aimables fleurs provençales que la mort avait fauchée dans Mioun.

Mais la diligence de Nîmes allait partir. Je pris place dans le coupé où je me trouvai seul, et je ne pensai plus qu'à mon voyage.

Fatigué par les émotions que la matinée avait ajoutées à celles de la nuit, je me félicitai de mon isolément. Je me promettais de demander un peu de repos au sommeil, quand, à peine ébranlée, la diligence s'arrêta.

Nous venions de traverser le Rhône sur son immense pont. Il y eut une pause de quelques minutes à peine, et deux personnes qui semblaient avoir attendu, abritées dans l'ombre d'un mur, s'avancèrent.

C'étaient un vieillard et une jeune femme.

Les nouveaux venus montèrent dans le coupé auprès de moi. Le vieillard me salua silencieusement, sa compagne occupa le coin opposé à celui où j'étais installé, et la lourde voiture partit avec son bruit de fer accoutumé et son nuage de poussière.

Il y avait dans l'attitude des survenants quelque chose de contraint qui appela mon attention invinciblement. Je ne jetai sur eux qu'un seul regard, mais, quoique très discret, très rapide, ce regard suffit pour qu'une foule d'idées envahît aussitôt mon esprit.

La première chose qui me frappa fut l'admirable beauté de ma compagne de route. Cette beauté n'avait rien de commun avec celle de la pauvre Arlésienne. Je ne pus cependant me défendre de comparer l'une avec l'autre; mais si aucun rapport ne pouvait être établi entre elles, je pus encore moins déterminer la différence qui m'eût fait préférer celle-ci à celle-là. J'en conclus que le même jour m'avait fait rencontrer deux femmes qui unissaient la même jeunesse aux mêmes perfections.

La réflexion me fit pourtant faire bientôt une distinction. Je reconnus en effet qu'il y avait quelque chose de plus humain dans la beauté de Mioun. Celle que je lui comparais tenait plus

de la statue et du marbre. La fixité du regard, l'immobilité des traits et du corps, la pâleur du visage, jusqu'au silence de glace qui semblait faire des deux survenants, qui ne pouvaient être qu'un père et sa fille, deux inconnus, tout donnait à cette dernière l'apparence d'une étrange apparition. Elle n'éveillait donc que ma curiosité, tandis que je n'avais pu voir la première sans me sentir entraîné vers elle.... Mais aux idées succèdent les idées, à l'observation les réflexions. De l'examen du corps, je passai à celui de l'âme. Pourquoi cette attitude pleine de raideur? Pourquoi ce silence obstiné?... Nous avions fait plusieurs lieues sans que j'eusse entendu un son, un soupir. Pourquoi ce dédain pour ce qui est une des grâces de la femme: la confiance et l'abandon? Je ne parle pas de l'enjouement, encore moins de la gaieté.

Je me perdais dans un dédale de conjectures, quand un mouvement de mon voisin le plus proche vint m'en distraire.

Après avoir gardé le même silence que sa compagne sans rester aussi complètement dans la même immobilité, le vieillard se pencha jusqu'à son oreille et murmura quelques mots tout bas. Mais quoiqu'il fût accompagné des marques d'un intérêt paternel, bien que très circonspect, cet acte ne provoqua ni un mouvement, ni une parole. Pas un muscle de l'impassible visage de la jeune femme ne remua. Le regard resta fixe et l'on eût pu croire qu'elle n'avait rien vu, rien entendu, rien senti.

C'était déjà pour moi un trait de lumière. Il ne me resta plus aucun doute quand, ayant porté mes regards sur le vieillard qui avait, jusque-là, échappé à mon attention, je crus reconnaître en lui le personnage entrevu, le matin même, derrière le cercueil du malheureux jeune homme dont j'avais occupé le lit après sa mort.

Il était évident qu'un coin du voile qui couvrait de son mystère les faits accomplis depuis la veille venait de se soulever.

Cette jeune femme si sombre, si fatale dans son silence et dans son immobilité, ce vieillard que semblait accabler l'impuissance de sa sollicitude, — c'était la fille, — c'était le père, — c'étaient les hôtes du Grand-Constantin! Le soin qu'ils avaient pris de monter en voiture hors de la ville, loin de la foule, et de se dérober même aux regards des voyageurs, ne les trahissait-il pas? Mais si, à l'aide de ces indices, j'étais parvenu à

constater que je me trouvais en présence de deux personnes ayant participé, plus ou moins directement, au drame qui venait de se dénouer si tragiquement, je ne savais encore rien du drame lui-même que le dénouement, et j'ignorais le nom des acteurs. Mes conjectures ne reposaient donc que sur des données vagues, incertaines, enveloppées d'épais nuages.

Un incident d'un caractère tout nouveau, mais non moins dramatique que les premiers, me fit faire tout à coup un pas de plus vers la lumière.

VII.

J'avais aperçu depuis longtemps la Tour-Magne. Cette vaste ruine romaine qui couronne le sommet du coteau sous lequel Nîmes semble s'abriter, domine une plaine immense très peu accidentée du côté du Rhône et de la mer; on la voit de si loin et si longtemps, qu'on ne se rend pas grand compte, en s'en rapprochant, du trajet qu'on a fait et de celui qui reste à parcourir pour atteindre la ville. Je n'avais par conséquent aucune idée du lieu où nous étions parvenus et je m'abandonnais à un courant de pensées très confuses, plongé dans l'obscurité que la nuit avait faite de plus en plus profonde, lorsque le piétinement des chevaux sur le pavé m'avertit de notre arrivée. La croupe noire des Arènes se dessinait en effet distinctement sur le ciel.

J'avais presque oublié mes voisins, je me laissais aller à une demi-somnolence, quand une ombre que se dressa brusquement devant la glace du coupé opposée au côté que j'occupais, vint me rappeler à moi-même. J'entendis au même instant un cri terrible, un de ces cris de détresse que les femmes seules savent trouver, et la portière s'ouvrit violemment toute grande.

Mon premier mouvement avait été un mouvement de protection, mais il fut inutile. En un clin d'œil, la jeune femme que j'avais vainement tenté de couvrir de mon corps, était enlevée et transportée par deux bras vigoureux dans une voiture arrêtée, côte à côte, auprès de la nôtre.

— Ah ! monsieur ! s'était écrié le vieillard à qui j'offrais mon aide pour descendre.

Il en eût peut-être dit davantage, car sa main pressait la mienne comme pour implorer mon assistance. Mais, avant que j'eusse pu me reconnaître, il était lui-même introduit de force dans la voiture mystérieuse, qui, sur un ordre impérieux et bref, et emportée par de forts chevaux, s'éloignait rapidement et disparaissait.

Le faubourg était désert, la nuit profonde. Les voyageurs qui avaient cru au temps d'arrêt qui a lieu d'ordinaire à l'entrée des villes pour la visite de l'octroi, s'étaient à peine réveillés. La scène étrange que je viens de décrire en plus de mots qu'elle n'avait demandé de secondes, m'avait donc eu pour seul témoin. J'écoutai un moment le roulement précipité de la voiture qui fuyait.... Mais que pouvais-je? Je remontai dans mon coupé, et, quelques instants après, j'étais déposé dans la cour de l'hôtel du Luxembourg.

J'interrogeai le conducteur, confident ou complice du rapt, ou tout au moins de la violence qui venait de s'accomplir. Mais il ne savait rien, sinon qu'il avait été prévenu au dernier relai qu'une voiture recueillerait, aux abords de la ville, deux des voyageurs du coupé. Il me croyait même descendu avec eux, et ne savait rien de plus.

Ainsi, le drame allait se compliquant. Mais, si ma curiosité était de plus en plus excitée, l'explication propre à la satisfaire paraissait de moins en moins devoir m'être donnée. Une chose était désormais certaine, pourtant. J'avais entrevu l'homme qui semblait tenir dans sa main les fils de cette ténébreuse action.

Grand, sec, le front dégarni, il avait la physionomie qu'on prête volontiers à un personnage romanesque dont l'influence serait fatale. La hardiesse de l'action, l'aspect sinistre de la personne, tout dans le ravisseur de l'heure présente désignait le meurtrier de la veille. La preuve n'en était-elle pas fournie par le geste suppliant du père, par le cri d'horreur de sa fille, et jusque par la haine instinctive dont mon cœur s'était senti soulevé ? Un peu de lumière se faisait pour moi, mais j'ignorais toujours quel était l'homme et ce qu'il pouvait prétendre.

Ici le narrateur s'interrompit.

— Êtes-vous phrénologiste ? me demanda-t-il.

— Pas, que je sache. Physionomiste, tout au plus.

— Eh bien, si le système de Gall vous était tant soit peu connu, vous auriez vu, comme moi, rien qu'en examinant, même rapidement, la partie dénudée du crâne du ravisseur, tout ce qu'il peut y avoir de plus secret, de plus caché, de plus ténébreux dans une mauvaise conscience.

Mais passons.

Quand je fus seul dans ma chambre d'auberge, les interrogations se pressèrent en foule dans mon esprit. Je ne pus dormir de la nuit, ou si je fermai les yeux, vaincu par la fatigue, ce fut pour les rouvrir tout aussitôt afin d'échapper aux visions de sang, de mort ou de désespoir dont mon imagination était frappée. Elles ne s'évanouissaient que devant une image, celle de Mioun, que je croyais voir, par moments, calme et résignée, sur son lit d'agonie. Elle m'y apparaissait telle qu'un ange blessé, qui, ayant connu les joies de la terre, ne retournerait au ciel qu'à regret.

A Montpellier, à Toulouse, à Bordeaux, où je m'arrêtai successivement, je racontai les faits auxquels j'avais été si fatalement mêlé. Mais je ne trouvai nulle part la lumière que je cherchais. Je ne gagnai à mes confidences que de me voir traité de visionnaire.

Quand j'arrivai à Paris, j'étais presque disposé à croire que j'avais eu la fièvre, le délire, une hallucination. Une seule chose me paraissait réelle, c'était Mioun. Je la voyais trop distinctement pour qu'il fût possible que j'eusse pris un mensonge, un rêve pour la vérité. Cependant son image s'affaiblit à son tour, et, entraîné par le courant d'affaires qui m'absorba, je finis même par perdre jusqu'au souvenir de ce que j'avais vu ou cru voir. J'oubliai Mioun elle-même.

VIII.

J'étais revenu à Marseille. J'avais appris en traversant Arles la fin touchante de Mioun, mais je m'y étais à peine arrêté, et, de même qu'on n'y avait gardé d'elle qu'un souvenir attendri,

je n'en emportai dans ma mémoire qu'une image charmante mais un peu voilée par la brume des jours écoulés.

J'étais retourné à mes habitudes de travail et aux plaisirs dont aime à s'en distraire tout Marseillais, lorsqu'une troupe italienne d'opéra, débarquée de Gênes, vint donner des représentations au grand théâtre. Une bonne musique bien exécutée, une musique italienne surtout, est pour moi le plus agréable des délassements. Je me promis de ne manquer aucune occasion de me le procurer.

Un jour que l'affiche annonçait *I Montecchi e i Capuleti*, je me réjouis de voir Shakspeare interprété par Bellini. Je me rendis au théâtre avec empressement, ne voulant pas perdre une note. Je disposais de la loge d'un ami, en face de la scène. J'y pris place aussitôt.

De mon fauteuil, j'embrassais la salle tout entière d'un regard. Je vis donc arriver la foule des spectateurs qui, ordinairement nombreuse, le fut exceptionnellement ce soir-là.

Tout le monde faisait silence. L'ouverture était commencée. Tout à coup un mouvement extraordinaire se fit à l'orchestre; un nouveau venu, un retardataire, s'y présentait et réclamait, son coupon à la main, et d'un ton impérieux, un fauteuil déjà occupé.

Le trouble que cet incident produisit appela mon attention. Mes yeux, comme ceux des assistants, se dirigèrent du côté où avait lieu le tumulte et je reconnus, avec stupeur, ou crus reconnaître dans celui qui en était l'occasion, l'homme que j'avais entrevu à Nîmes dans la circonstance mémorable dont j'ai parlé.

Il était tel que je l'avais vu à la lueur d'un réverbère. Comme alors, il était pâle, raide, hautain, et marqué au front d'un signe fatal qui me l'eût fait distinguer entre mille. Il y avait du reste en lui tout ce qui constitue le gentleman, quoique sa mise recherchée fût pleine de prétention. On sentait trop que la toilette était son occupation la plus sérieuse.

Le mouvement que je fis en l'apercevant avait été remarqué de mon hôte. Peut-être même laissai-je échapper un cri. Mais ce cri avait été étouffé par le bruit de l'orchestre. Les applaudissements qui éclatèrent de toutes parts quand l'ouverture fut finie, l'eussent au besoin fait attribuer à l'admiration.

A partir de ce moment, le spectacle ne fut plus pour moi

sur la scène. Il était tout entier à l'orchestre. Mon regard ne quitta plus la place que l'étranger était parvenu à occuper et les sons n'arrivèrent plus à mon oreille, dans le trouble que j'éprouvais, que comme un murmure confus, semblable à celui d'une mer agitée ou de la chute d'un torrent.

Un moment vint cependant où je rentrai dans le sentiment de l'action, et où, magré la préoccupation qui m'avait soustrait jusque-là à toute autre influence que celle de mes souvenirs, je me sentis envahi par le charme de la musique et par l'intérêt du drame.

Ce fut celui où Tybalt et Roméo se rencontrent dans la sombre sépulture des Capulets, poussent leur cri de haine, se défient, et croisent le fer. Le grincement de l'acier contre l'acier glaça tout à coup mon sang; ma vue s'obscurcit. Je ne vis plus ce qui se passait sur la scène qu'à travers un nuage; et quand j'entendis le cri étouffé et la chute du corps de celui de ces jeunes hommes, séparés par une haine héréditaire et par un amour rival et implacable, que la mort avait choisi, je n'étais plus à Marseille; je n'assistais plus à une feinte tragédie. J'étais à Arles. La Camargue, le Rhône, avaient remplacé le caveau sépulcral de Vérone, et un drame véritable où coulait un sang qui n'avait rien d'imaginaire, se jouait réellement devant moi.

Que manquait-il à l'illusion? Cette jeune fille couchée, glacée et pâle, sur le marbre de son tombeau, n'était-ce pas cette belle Arlésienne que j'avais vue, elle aussi, étendue sur son lit de mort? Ces chants funèbres, ces torches allumées, ces moines au pas muet se glissant dans les ténèbres, n'étaient-ce pas ceux qui faisaient cortége au cercueil du malheureux Maurice? Celui qui survivait, le meurtrier de ce jeune homme, l'assassin de cette jeune femme, qui était là.... là, devant mes yeux, jouissant froidement de son sanglant triomphe et jetant insolemment le défi de son sourire à la foule ameutée, n'était-ce pas enfin...?

— C'est lui! m'écriai-je, ne me possédant plus. C'est lui!...

Et je désignai du doigt l'homme de l'orchestre à la multitude dont, dans mon exaspération, dans mon délire, je m'attendais à voir les flots se soulever pour l'engloutir.

Mon appel ne fut pas compris, si toutefois il fut entendu. Il se perdit dans le bruit, et je retombai, sans voix, brisé, écrasé sous le sentiment de mon impuissance, sur mon fauteuil.

IX.

La crise provoquée en moi, à un égal degré, par le mensonge, l'illusion et la réalité, s'était terminée par un évanouissement. Quand je repris mes sens, j'étais étendu sur un canapé, dans un salon où tout m'était inconnu, excepté l'ami dont la loge m'avait accueilli.

J'ouvrais la bouche pour m'excuser.

— Encore un moment de silence et de calme, me dit cet ami qui était, en même temps, mon médecin. La tranquillité de ce salon, la fraîcheur que les fenêtres ouvertes y introduisent, ont déjà apaisé la suffocation que la chaleur avait produite. Un court repos fera le reste.

Et l'on causa autour de moi de l'œuvre du maître sicilien, du talent de ses interprètes et du succès qu'obtiendrait à Marseille, où le sentiment musical est un instinct, un théâtre où alterneraient fraternellement l'art français et l'art italien.

Le silence religieux avec lequel avait été écoutée la belle partition de Bellini, les applaudissements intelligents qui avaient signalé les passages saillants, étaient, disait-on, des symptômes heureux, décisifs. On regrettait seulement que la chaleur qui était excessive eût forcé plusieurs personnes à quitter la salle, et que d'autres eussent été, comme moi, incommodées.

Il y avait loin de ces réflexions aux impressions que j'avais reçues. J'aurais été fondé à croire, comme j'avais été tenté de le faire à Paris, que je venais d'être de nouveau le jouet d'une hallucination. Quelle apparence que la réalité eût été pour quelque chose dans ce que j'avais éprouvé? La fraîcheur parfumée d'une belle nuit d'été n'avait-elle pas suffi pour dissiper les vapeurs de mon cerveau? J'étais presque persuadé que ma défaillance n'avait eu en effet d'autre cause que l'excès de la chaleur et le manque d'air.

Cette conviction s'était tout à fait affermie dans mon esprit; j'étais un peu confus de moi-même, quand on nous servit des glaces et des sorbets.

On sait combien ce goût italien est en faveur chez les Marseillais; combien surtout les glaciers indigènes excellent dans la confection de cette délicate friandise. Je savourai un *spumo* au marasquin et ne pensai plus qu'à jouir d'une conversation entre amis à laquelle le silence d'un salon écarté et la saveur d'un cigare de choix ajoutaient leur charme. Je m'étonnais toutefois de ne rien reconnaître autour de moi. Je ne m'étonnais pas moins que chacun eût l'air d'être chez soi. On interpellait les domestiques; on leur demandait les journaux, du thé, des limonades. En un mot, contrairement à l'usage des salons proprement dits, le droit de commander appartenait à tous.

J'en étais là de mon étonnement et je me demandais: où suis-je donc? quand le bruit d'une dispute où le son de l'or se mêlait à l'éclat des voix, se fit entendre dans un salon voisin. J'allais en demander l'explication, mais le docteur prit mon bras en m'offrant de m'accompagner jusque chez moi, et je le suivis.

Le lieu que nous quittions était un cercle.

Je n'étais pas au bout des surprises que cette nuit singulière me réservait et je n'étais pas tout à fait un visionnaire.

Au moment où je traversais, au bras de mon ami, une salle que des lampes couvertes d'abat-jour épais éclairaient de lueurs douteuses, je m'arrêtai, tout à coup pétrifié.

Je n'en pouvais douter. J'avais devant moi, à une table de jeu, la figure pâle et impassible qui m'avait causé un si grand trouble au théâtre. Ce que j'avais cru n'être qu'une illusion faisait place à la réalité. C'étaient le même front dénudé, la même toilette recherchée, avec un pli sinistre de plus au coin de la bouche et une contraction particulière des sourcils.

— Connaissez-vous cet homme? demandai-je au docteur en lui montrant du doigt le personnage qui battait en ce moment les cartes et dont le regard semblait peser les enjeux.

— Si je le connais! répondit-il, mais tout Marseille le connaît, et vous êtes le seul ici qui puissiez faire cette question. Pour peu que vous le désiriez pourtant, je vous donnerai la satisfaction la plus complète. Ce n'est pas ici le lieu, il est d'ailleurs tard. Vous avez besoin de repos. Venez déjeuner, demain, avec moi, à ma bastide des Catalans. Je vous apprendrai tout ce qui peut piquer votre curiosité, entre deux cigares. Partons.

X.

Le lendemain, j'étais fidèle au rendez-vous. J'avais dormi du sommeil profond et un peu lourd, qui suit une forte secousse, bien que cette secousse, plus morale que physique, n'eût apporté aucun trouble sérieux dans l'économie générale. J'étais reposé et dans les meilleures dispositions pour écouter le récit du docteur et faire honneur à son déjeuner.

Depuis que j'avais cessé de visiter Marseille, comme au bon temps de ma jeunesse, les environs de cette ville avaient subi une complète transformation. La baguette d'une fée a frappé les rochers stériles qui l'enserraient de toutes parts, et là où avaient peine à vivre le pin et le genêt, là où régnait seule l'aridité la plus sauvage, s'étendent de vertes prairies, des vergers pleins de fruits et des jardins, où éclatent et que parfument les fleurs de toutes les latitudes. Or, la fée qui a opéré ces prodiges, c'est la Durance. Ses eaux détournées de leur cours vers le Rhône et qui atteignent les plus grandes hauteurs, sont devenues sous la main de l'homme un instrument docile à l'aide duquel a été portée partout la fécondité. On avait rêvé l'impossible, on a obtenu la réalité.

De tous ceux qui ont contribué à l'accomplissement de cette œuvre, mon hôte n'a pas été le novateur le moins hardi. A l'imitation des rois de Babylone, il a suspendu, entre ciel et mer, des jardins, des pelouses, d'épais ombrages, et creusé des pièces d'eau, où naviguent, parmi les nymphéas, des cygnes et des canards de la Chine. Sur un rocher presque à pic, d'une hauteur à donner le vertige, il s'est construit, dans le goût italien, une villa aérienne, devant laquelle se développe toute l'etendue de la mer.

C'est sur le perron de cette villa et assis sous une véranda qui le couvrait de son ombre, que j'étais attendu par le docteur.

Du plus loin qu'il m'aperçut, il se fit un porte-voix de ses deux mains et dirigea mes pas dans le dédale de sentiers que la nature et la main des hommes ont taillés dans les flancs du

rocher. L'ascension était difficile, mais j'ai l'instinct dont sont doués les chasseurs. Je me serais retrouvé sans aucune aide. Seulement j'y aurais mis le temps.

Me voilà donc au sommet. La table était mise à l'ombre d'un bouquet de pins. Le docteur m'y conduisit.

Quand nous fûmes assis :

— Vous voyez que rien ne manque au décor, me dit-il.

Et il montrait du geste et non sans orgueil, au midi, la mer, à l'est et au nord, de hautes montagnes nues, sauf à la base que couvrent des vignes et des oliviers, mais d'une coupe harmonieuse et d'une belle couleur, et enfin à l'ouest, l'immense panorama de la ville, son port, ses docks et sa forêt de mâts et de clochers.

On sait que les médecins sont de brillantes fourchettes. Ils sont également des amphitryons émérites. Le mien ne le cédait à aucun et il avait pourvu à ce que sa table lui fît honneur. L'oursin, la praïre, la clovisse, ces zoophytes que les Napolitains appellent poétiquement *frutti di mare*, eussent éveillé mon appétit s'il n'avait été, dès longtemps, excité par ma promenade matinale. Ce ne fut donc pas sans plaisir que je sentis le parfum de la bouillabaisse, ce mets patriotique si cher aux Provençaux, qui succéda à ces préliminaires, et que je vis qu'elle était escortée de sardines, reçues vivantes par la lèchefrite, et de côtelettes d'agneau, cette merveille culinaire qui n'est connue, dans cette perfection, qu'à Marseille même. Du reste, comme il convient à un membre de la faculté, mon docteur avait un maître-queue féminin à rendre jaloux les plus experts.

Quand nous fut versé le café qui avait été torréfié, moulu et confectionné sous nos yeux, le docteur m'offrit un cigare et demanda sa pipe.

— Vous êtes impatient, me dit-il en jetant négligemment le papier enflammé dont il s'était servi, de savoir ce que c'est que le marquis de S*** ?

— Ah ! fis-je. C'est un marquis ?

— C'est un marquis, mais nullement un gentilhomme, s'il faut entendre par ce mot, non la noblesse du sang, mais celle du caractère et des sentiments. Son titre l'introduit partout. Quand ce n'est par lui, c'est autre chose, c'est la peur que sa personne inspire. On n'ose pas s'en faire un ennemi. Chacun le redoute

donc et le maudit, tout en lui faisant bon visage. C'est assez vous dire que duelliste, que spadassin habile, il s'impose et on le subit.

— Vous m'apprenez là des choses qui m'étonnent. Enfant de Marseille comme vous, je n'ai jamais entendu parler d'un tel homme.

— La raison en est simple. D'abord le marquis n'est pas notre compatriote. Ensuite, il n'est que depuis peu à Marseille. Eh ! tenez.... il arrivait ici il y a six mois, un peu après votre départ pour Paris.

Cette coïncidence était déjà un indice. J'en fus frappé, mais je n'en laissai rien paraître, et je priai le docteur de continuer.

— On n'aurait su, dit-il, ni qui il est, ni d'où il venait, car il aime à s'envelopper de mystère, si des doutes, s'étant élevés à propos de son titre qui lui fut contesté, il n'avait pas été contraint de déclarer qu'il était de Toulouse. Si j'ai bonne mémoire, les doutes prirent naissance à une table de jeu où son bonheur ou son habileté fit suspecter sa délicatesse. Mais c'est là un détail.

— Comment ! un détail !

— Sans doute. C'est moins que rien auprès de ce qu'on a cru découvrir depuis.

Nous touchions évidemment au vif de la question. Mon oreille devint plus attentive.

— Vous n'avez vu jusqu'à présent, dit le docteur avec ce flegme qui contraste singulièrement dans les méridionaux avec leur vivacité habituelle, vous n'avez vu qu'un des aspects de cet homme complexe qui s'appelle le marquis de S***. Vous savez qu'il y a en lui un joueur effréné et.... heureux, doublé d'un duelliste redouté. Si vous voulez le connaître plus à fond, il faut le suivre dans le monde. Il passe sa nuit dans les tripots et dans toutes sortes de lieux suspects, c'est vrai ; mais le jour, il redevient homme comme il faut. Cavalier, il monte à cheval avec la grâce d'un Baucher ; chasseur, son coup de fusil est sans rival, et nul ne se fait plus remarquer par l'élégance de sa mise dans une ville où cette élégance est poussée très loin. En un mot, il serait le plus admiré, le plus envié des mortels, s'il n'en était le plus dangereux et le plus haïssable.

— Vous m'avez montré jusqu'ici, objectai-je, un homme qui

s'est beaucoup nui à lui-même. Je ne vois pas encore le mal qu'il a fait.

— Un peu de patience, fit le docteur, qui n'écoutait plus.

Depuis un instant, en effet, il était très préoccupé. Tout en parlant il attachait ses yeux, avec une attention singulière, sur un point de la mer rapproché du rivage, où l'on distinguait à travers les rochers dont il est hérissé, un canot qui filait avec une extrême rapidité. Mon regard suivit la direction du sien.

Ce canot qui portait son pavillon en berne, était manœuvré par quatre hommes, quatre Gênois en casaque brune et en bonnet rouge; un autre était au gouvernail, celui-là en habit de ville.

Il n'y avait rien là qui appelât particulièrement l'attention. Ce qui avait éveillé celle du docteur, c'était une masse inerte accusant des formes humaines qui, étendue au fond de l'embarcation, semblait être moins couverte que cachée par un caban de marin.

Pendant que je me livrais au même examen que le docteur, il était allé chercher sa longue vue. Quand il fut de retour, le canot avai disparu.

J'interrogeai le docteur du regard.

— Cette barque a des allures singulières, me dit-il. J'ai d'ailleurs cru reconnaître un confrère dans celui qui remplissait l'office de patron. Mais, bah ! c'est son affaire. Que m'importe, après tout ?

Je n'osai pas demander l'explication de cette espèce d'aparté, car le docteur s'adressait bien moins à moi qu'à lui-même, et l'entretien, un moment interrompu, reprit son cours.

XI.

— Où en étais-je donc ? demanda le docteur encore un peu préoccupé. Ah ! j'y suis. Je vous racontais l'aventure.... oui, c'est cela. Nous en étions au moment où le marquis tua dans un duel irrégulier, si ce n'est dans un guet-apens, le lieutenant Maurice D***.

Il n'avait encore été question de rien de semblable et le docteur était évidemment plus troublé qu'il n'eût voulu le laisser paraître. Il anticipait sur les événements qu'il avait à me raconter. Mais je sentais que ma curiosité allait être satisfaite. Je n'eus garde de contredire le docteur.

— Ce jeune homme, — il avait vingt-cinq ans à peine, je crois, — était aussi distingué qu'aimable et doux. Pendant qu'il était en garnison à Tarascon, il avait eu l'occasion de se présenter dans plusieurs maisons de Marseille et de s'y faire de nombreux amis. Un intérêt romanesque s'attachait d'ailleurs à sa personne. On savait que la plus belle fille d'Arles, et ce n'est pas dire peu, l'avait aimé passionnément, et que l'inégalité des conditions ne leur permettant pas d'être unis, il avait eu le courage de se vaincre et de fuir. Un brillant mariage qu'il avait été sur le point de conclure à Toulouse, où l'avait conduit une permutation, ajoutait encore un intérêt nouveau au premier. On y voyait la juste récompense du sacrifice que sa loyauté avait imposé à son cœur; mais ce fut là précisément l'écueil contre lequel il devait se briser. Des rapports de confiance, puis de tendresse, s'étaient établis entre lui et la fille d'un ancien commerçant millionnaire. Il était sans fortune, mais charmant. Mademoiselle N***, dont la beauté était célèbre, avait rejeté plusieurs partis, malgré leur convenance. On disait qu'elle attendait que son cœur eût parlé. Personne ne fut donc surpris du choix qu'elle fit de Maurice. On y applaudit au contraire universellement. Tout était disposé pour le mariage. Un événement le retarda. Maurice fut soudainement appelé à Poitiers où résidait sa famille. Il y courut et n'eut que le temps de recueillir le dernir soupir d'un père dont il était l'unique enfant. Ce deuil fit naturellement ajourner le mariage. Tout retard, en pareille occurrence, est toujours regrettable ; celui-ci devait être fatal. Il donna le temps à l'âme la plus noire et la plus perverse, à une espèce de vautour affamé de luxe et de jouissances, de préparer dans l'ombre d'un vieux castel, le succès de la plus odieuse des trames. Ce vautour, vous devinez que c'est le marquis.... Ruiné par ses désordres, épuisé autant de sang que d'or, il s'était retiré dans une terre qui lui restait. Il méditait, disait-on, de refaire sa fortune, au moins en apparence, dans sa retraite, par l'ordre et l'économie. On crut qu'il se rangeait. En réalité, il

ne songeait qu'à épier et à surprendre une proie qu'il pût dévorer. Cette proie c'était mademoiselle N***. Le marquis était descendu très bas dans le mépris public. On eût trouvé de l'indulgence pour ses prodigalités. Tant de gens en avaient profité ! On ne lui pardonnait pas les scandales qu'il avait affichés, le trouble qu'il avait jeté dans les familles, la honte dont il avait terni son blason. Ce qui avait surtout révolté, c'était l'abus qu'il avait fait de son épée. Il n'était du reste pas sans beauté, mais cette beauté avait un caractère fatal. Elle était sans jeunesse et les passions l'avaient flétrie dans sa première fleur. Tel était l'homme !

— Il se fit aimer, cependant ?

— Non. Il sortit un jour de sa retraite et l'on s'en étonna. On savait qu'aucun changement n'était survenu dans sa fortune, dans sa conduite. On ne supposait pas que, déchu comme il l'était, il oserait reparaître à Toulouse, sur le théâtre de ses folies, mais il l'osa.

Pendant son séjour à la campagne où sa vie avait été forcément, et, du reste, volontairement régulière, il avait un peu refait sa personne. On le trouva presque rajeuni. Ses traits avaient pris une teinte plus mâle, une sorte de gravité avait remplacé sa turbulence, on le crut changé. Sa détresse qu'il dissimulait avec soin, mais que l'on connaissait, inspirait d'ailleurs quelque pitié ! On l'accueillit comme par le passé, non plus parce qu'on le redoutait, mais parce qu'on avait cessé de le craindre.

Ce fut sous les auspices de ce sentiment, qui fut général, que le marquis parut pour la première fois devant mademoiselle N***. La vertu austère de cette riche héritière lui interdisait le seuil de sa maison. Son père qu'une longue expérience des hommes avait rendu circonspect, l'en eût, au besoin, tenu soigneusement éloigné. Un bal les rapprocha.

Ce qui se passe, à certains moments, dans le cœur d'une femme, nul ne le sait. La plus pure a des heures de défaillance que rien ne saurait expliquer : une disposition particulière donne cependant quelquefois la raison de certains égarements. Dans les unes, c'est l'imagination ; dans les autres, la sensibilité. Parfois, c'est le tempérament. Mais mademoiselle N*** n'était ni exaltée ni sentimentale, encore moins eût-elle éprouvé ce que

son éducation ne lui permettait pas de connaître. Elle était concentrée et froide; on l'accusait même de scepticisme. La volte-face subite qui s'opéra, au grand étonnement de tous, ouvrit donc un vaste champ aux conjectures.

Pour mon compte, je ne m'aventurai, pas plus alors qu'aujourd'hui, à en faire. Mais chacun présenta la sienne, sans se douter qu'il y a dans le cœur de la femme des profondeurs insondables.

— Après avoir dédaigné nombre de partis, elle a trouvé à s'appareiller, disait l'un.

— Comme beaucoup d'esprits prétendus forts, elle a subi l'ascendant d'une supériorité reconnue, disait l'autre.

On pensait plus généralement que la plébéienne enrichie avait été fascinée par le titre de marquise.

Dans cette recherche d'un mobile, on oubliait que les actions humaines, même les plus importantes, en manquent souvent. Ce qui est certain, c'est qu'on apprit, un jour, que mademoiselle N***, qui était partie avec son père pour les Pyrénées, y avait été rejointe par le marquis. On avait vu s'y établir entre eux des rapports dont la banalité avait bientôt fait place à une intimité marquée, et, à leur retour, on parlait de mariage.

La réprobation était si universelle à Toulouse, que c'eût été braver trop ouvertement l'opinion que d'y réaliser immédiatement un tel projet. Il fut donc résolu qu'on ferait en commun un voyage en Italie; que le séjour s'y prolongerait assez pour que l'union des époux y pût être consacrée, et qu'on attendrait pour rentrer à Toulouse que le fait accompli eût calmé les esprits.

Ces dispositions arrêtées, on partit.

Il semblait que tout dût être fini avec le départ. Il amena, au contraire, une complication dont il était facile de prévoir la possibilité, mais que les préoccupations du moment avaient fait perdre de vue.

Maurice arriva.

XII.

On ignore ce qui s'était passé entre la famille N*** et Maurice quand s'opéra dans l'esprit de sa fiancée l'évolution qui

amena son sacrifice. Il y a là, dans les renseignements, une lacune regrettable. On sait seulement que des intérêts de succession conduisirent et retinrent Maurice en Belgique. La prudence, excessive en cette circonstance, de monsieur N*** avait toléré d'ailleurs quelques lettres du fiancé, mais sans admettre la réciprocité. Si bien que celui-ci, ses affaires réglées, arriva à Toulouse ignorant tout.

Qu'on juge de sa stupeur quand il trouva déserte la maison dans laquelle il se croyait attendu ; de sa surprise et de son désespoir quand lui fut révélée l'horrible vérité.

Il ne sut d'abord que résoudre ; il était comme foudroyé. Mais, peu à peu, la lumière se fit dans son esprit. Il comprit qu'il ne pouvait ni rappeler ses droits méconnus, ni se plaindre de son abandon. Il n'en est pas des choses de sentiment comme des affaires ordinaires. On ne les discute pas. Les récriminations, les plaintes eussent d'ailleurs compromis sa dignité de galant homme ; le cœur n'y aurait rien gagné. Il ne restait que la vengeance. Derrière la femme, il y avait un homme. Sa vie répondait de la trahison. Maurice résolut de demander la seule réparation qui fût désormais possible.

L'indiscrétion des domestiques lui avait fait connaître l'itinéraire des fugitifs. Il partit sur-le-champ et les atteignit à la seconde étape.

— C'est à Arles, dis-je, qu'eut lieu la provocation à la suite de laquelle Maurice fut tué, je le sais.

— Vous le saviez ! s'écria le docteur avec une surprise où perçait un peu d'humeur. Vous connaissez les particularités que je raconte et ce n'est que maintenant que vous m'interrompez !

Je me hâtai de le calmer.

— J'ignorais absolument ce que vous venez de me raconter, lui dis-je. Les faits qui se rattachent au meurtre dont la Camargue fut temoin, m'étaient seuls connus. J'ai même été mêlé fortuitement à cette catastrophe. Mais je ne savais rien de ce qui l'avait précédée et j'apprends pour la première fois les noms des acteurs. Je ne connaissais que celui de Maurice.

— Ah ! çà, fit le docteur en me regardant en face avec une expression singulière de surprise et de curiosité ; vous êtes un drôle de corps. Vous commencez donc vos romans par la fin, vous ?

— Mieux que cela, je n'en fais pas du tout. Je n'ai pas assez d'imagination. Mais j'aime à remonter aux causes d'une résultante. C'est vous qui avez fait le roman ; je ne vous ai fourni que le dénouement.

Et je racontai, à mon tour, les faits dont j'avais été plus ou moins témoin : à Arles, le duel, la mort de Maurice, celle de Mioun, l'enlèvement opéré sous mes yeux à Nîmes ; enfin, le hasard singulier qui m'avait fait rencontrer à Marseille l'auteur de tant d'événements, de tant d'infortunes.

— Vous m'apprenez là des choses incroyables, dit le docteur. Il faut que je les entende de votre bouche pour que je puisse les admettre comme possibles. L'enlèvement surtout est bien extraordinaire. Le ravisseur, quelle que fût son audace et sa perversité, que pouvait-il espérer ? Ce n'était pas tout couvert d'un sang à peine refroidi qu'il pouvait en tirer avantage.

— Cette pensée eût été simplement insensée, immorale, atroce.

— Que prétendait-il donc, alors ?

XIII.

L'étonnement du docteur était extrême. Le mien n'était pas moins grand. Nous avions appris en effet l'un et l'autre, et l'un par l'autre, des choses surprenantes. L'enchaînement logique de ce double récit était surtout bien extraordinaire. J'avais toutefois redressé, sans m'en douter, une foule d'erreurs accréditées dans le public comme des vérités. Ce qui toucha, ce qui émut particulièrement le docteur, ce fut Mioun. Il savait quel avait été le désintéressement de son amour, mais il ignorait qu'elle fût morte. Il l'avait vue, cela avait suffi pour qu'il s'intéressât à elle.

Mon récit l'avait attendri. Cette conclusion l'exaspéra.

— Il sera donc dit, s'écria-t-il avec un véritable emportement, que le destin sera toujours aveugle ! Un misérable aura creusé quatre tombes ! Lui seul sortira sauf des abîmes qu'il a ouverts. Qu'on dise encore, après cela, qu'il y a un Dieu !

On peut être médecin et n'être point athée. Malheureusement, mon ami était l'un et l'autre.

Je le laissai se livrer librement à ses déclamations d'un siècle qui n'est plus. Quand il en eut épuisé les formules banales, je lui demandai de m'expliquer ses dernières paroles.

— Vous avez parlé de quatre tombes, lui dis-je. Je n'en vois encore que deux.

— Les autres n'ont pas été creusées dans la terre par la pioche du fossoyeur, c'est vrai, répondit-il. Mais elles n'en sont pas moins muettes, elles n'en sont pas moins celées pour l'éternité.

— Que voulez-vous dire ?

— Que pour punir les faiblesses du père, qui aurait dû arrêter sa fille courant à sa perte, monsieur N*** s'est enseveli dans le cloître de la Sainte-Baume.

— Et sa fille ?

— Elle est folle.

— Justice de Dieu ! est-ce possible ?

Le sceptique sourit de mon exclamation. Il reconnut cependant que les catastrophes survenues coup sur coup en si peu de temps étaient marquées du doigt de Dieu. Mais le Dieu, pour lui, c'était la fatalité.

J'avais besoin qu'une dernière curiosité fût satisfaite. Qu'était-ce donc que ce père se punissant si sévèrement pour des crimes qui n'étaient pas les siens ? Le docteur se chargea de la réponse ; mais il la fit à son point de vue.

— Ce père était un père faible, dit-il. Ce fut là son tort. Son adoration pour sa fille le rendait incapable de la juger, plus incapable de la conseiller. Elle était pour lui un oracle, et, en dehors d'elle, le monde n'existait pas à ses yeux. Très entendu en affaires, car il avait édifié lui-même sa fortune, son intelligence, son obstination dans la poursuite d'une idée quand il la jugeait bonne, et il se trompait rarement, l'eussent rendu propre à tout, mais il ne fallait pas le sortir du cercle des spéculations. Homme essentiellement pratique, il était un enfant pour tout le reste. Sa fille lui avait imposé un premier mariage, un mariage pauvre qui répugnait à ses instincts. Il avait consenti au second, dont il n'admettait pas la convenance, avec la même soumission. Cette fille omnipotente en avait fait, d'ailleurs, un dévot comme elle. Il avait rétréci son esprit dans la minutie des pratiques religieuses, et sa foi était un mélange bizarre de

superstitions dans lesquelles il confondait sa fille et Dieu. Il obéissait indifféremment à l'un et à l'autre. Ce père, d'abord aveugle, n'avait pas tardé à devenir exalté.

— On l'est toujours plus ou moins quand on est dévot.

— Mais la dévotion de sa fille n'avait pas ce caractère. Elle avait, au contraire, quelque chose de la sécheresse monastique. Sans enthousiasme dans ses sentiments, sans exaltation dans ses croyances, elle adorait son Dieu comme elle avait embrassé son double amour, avec une impassible sérénité. Au fond, tout, en elle, était mystère, obscurité. La seule chose qui fût évidente, hors de conteste, pour ceux qui la voyaient, c'était sa beauté.

— Comment ce père idolâtre a-t-il pu abandonner sa fille ?

— Il ne l'a pas abandonnée ; il lui a obéi.

— C'est donc elle ?...

— Dans un de ses moments lucides, car vous ne devez pas oublier qu'elle est folle, elle lui a indiqué du doigt la montagne de la Sainte-Baume, et il en a pris le chemin.

— Vous vous montrez conséquent en attribuant à la fatalité les choses extraordinaires que nous nous sommes apprises mutuellement. Moi, qui ne crois point au hasard, j'y vois un enseignement. Il y a dans cet enchaînement logique de circonstances qui ont eu pour point de départ une faute et pour terme final un châtiment, l'action évidente, inéluctable de la Providence. Mais nous ne pouvons pas discuter là-dessus. Nous ne nous convaincrions ni l'un ni l'autre. J'aime mieux vous demander de lever pour moi le dernier voile qui couvre encore ces douloureux mystères.

— Que vous reste-t-il à connaître ? Le père et sa fille achèvent de mourir, l'un dans la froide cellule du trappiste, l'autre dans une maison de santé. Ah ! je devine.... vous vous demandez comment le cœur si froid, l'esprit si ferme de mademoiselle N*** ont pu donner accès à la folie, qui suppose un désordre des idées dû à une certaine exaltation de l'imagination ?

— Précisément.

— Il n'est pas d'âme, si fortement trempée qu'elle soit, qui puisse être préservée de la démence. Mademoiselle N*** avait vu passer sous ses fenêtres le cercueil de son premier amant, et si son cœur avait été affreusement déchiré, sa raison était cependant restée intacte. Elle aurait probablement consacré sa

vie, sinon à le pleurer, du moins à implorer pour lui la miséricorde divine. Mais elle rencontra tout à coup à Nîmes son meurtrier. Quand elle se sentit dans ses bras, quand elle vit la tache de sang dont sa main était encore rougie, elle poussa le cri terrible que vous avez entendu, et sa raison s'envola pour jamais. Elle eut, à de rares intervalles, des moments lucides, mais, même dans ces moments fugitifs, comme lady Macbeth, elle essuyait encore cette tache qu'elle croyait voir sur sa propre main. Sa folie était le remords. Elle ne parlait, du reste, jamais, et s'il lui arrivait de rompre le silence, c'était pour murmurer les noms de Maurice et de Mioun.

— De Mioun !... Elle la connaissait donc ?

— Maurice lui avait fait loyalement l'aveu de l'amour noblement partagé, plus noblement sacrifié que la pauvre et honnête fille lui avait voué. Elle confond leurs souvenirs dans la même pensée, et, par des dispositions testamentaires qui ne sentent en rien la folie et qui seront respectées, elle a consacré une somme importante à l'érection, sur le lieu même du meurtre, à peu de distance du Rhône, d'un monument qui réunira les deux victimes. Elle veut que n'ayant pu être unis dans la vie, ils puissent l'être du moins dans la mort. Quant à son immense fortune dont l'éternelle renonciation de son père au monde l'a mise en possession, elle l'a partagée également entre ses héritiers naturels et des établissements de charité.

— Ainsi, les personnages qui ont joué un rôle dans la tragédie dont nous avons été, vous, le confident, moi, le témoin, ne seront bientôt plus qu'un souvenir.

— Il restera le marquis.

— Celui qui a fait tant de victimes, survivra seul !

— Ainsi le veut la fatalité.

— La fatalité.... La fatalité peut vouloir qu'il en soit ainsi, mais il y a la Providence ! Vous n'y croyez pas, mais j'y crois.

XIV.

Nous descendions, tout en raisonnant, la pente rapide des rochers aboutissant à la belle route en corniche qui longe et domine la mer.

Quelques instants après, nous entrions dans la ville.

Nous avions dépassé le port et nous allions nous séparer. Un ami du docteur qui avait assisté avec nous au spectacle de la veille et nous avait accompagnés au cercle, nous salua de loin. Tous à coup il s'arrêta, vint à nous, et s'adressant au docteur, sans prendre le temps de nous saluer, il lui dit avec une émotion qui pouvait être interprétée dans des sens divers:

— Savez-vous la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— La mort du marquis.

— Le marquis mort! Hier encore, cette nuit, il était plein de vie.

— Et d'insolence, comme de coutume. Mais son insolence lui a coûté cher, cette fois. Un tout petit jeune homme, presque un enfant, occupait au théâtre la place que son coupon assurait au marquis.

Ici, mon attention déjà très vive redoubla.

— Il la lui aurait cédée de bonne grâce si sa réclamation avait été polie, mais elle fut impérieuse et hautaine. Le jeune homme hésita un moment; puis, se ravisant, il tendit sa carte au marquis, et s'éloigna. Celui-ci sourit dédaigneusement et jeta la carte sans même y avoir lu le nom qui y était inscrit. La toile se leva et l'incident fut oublié.

— Nous avons vu et compris quelque chose comme cela, mais sans reconnaître personne.

— Après le spectacle, le marquis se rendit au cercle. Il joua avec son bonheur ordinaire. L'or et les billets de banque s'élevaient en monceaux devant lui. Tout à coup une voix fraîche et claire fit entendre très distinctement ces mots:

— Monsieur le marquis, vous avez triché.

Le marquis ne se leva pas, il bondit. Il ne se récria pas, il fit entendre un rugissement terrible. Mais ayant aperçu, en se retournant, un tout jeune homme, blond et imberbe, il haussa les épaules avec autant de pitié que de mépris, et se disposa à reprendre sa place, sans que personne, pas même ceux qui venaient d'être les victimes de sa déloyauté, osât élever une réclamation.

La terreur avait pâli tous les visages; elle retenait tous les souffles. Si un sentiment se faisait jour à travers cette stupeur, c'était celui d'une compassion profonde pour le jeune imprudent dont la hardiesse venait de se manifester avec tant d'éclat.

Mais celui-ci ne laissa voir, calme et maître de lui comme on l'est quand on a bien fait, aucune marque de faiblesse. Debout à la même place:

— Monsieur le marquis, dit-il froidement, vous jugerez peut-être, cette fois, que mon nom n'est pas de ceux qu'on laisse traîner à terre.

Et il lui jeta sa carte au visage.

Ici, le docteur se frappa le front en me regardant.

— Il y a parfois, là, dit-il, quelque chose qui tient de la prescience, de la divination.

Et pressant les questions avec une vivacité fiévreuse:

— Ils se sont battus, n'est-ce pas?

— Oui.

— La mazette a tué l'artiste?

— Oui, à la première passe, sans avoir jamais touché une épée.

Ce triomphe de l'inexpérience sur l'habileté frappa le docteur. Quelque chose troublait évidemment cette grande intelligence.

Maurice et Mioun étaient vengés.

Il poursuivit cependant son information, ou, plutôt, ses affirmations.

— Le docteur V*** assistait au combat? dit-il.

— Oui.

— Il a eu lieu sur la plage de château Borelly et une barque a ramené le corps par la passe des Catalans.

— Oui, mais pourquoi ces questions, puisque vous savez tout?

— Parce que.... mille lancettes! parce que.... j'ai mes raisons.

Et serrant la main, en signe d'adieu, à l'officieux nouvelliste qui s'éloigna tout interdit, le docteur prit mon bras et me dit, avec l'accent de la conviction:

— Si je n'étais pas médecin.... là, vrai.... je dirais qu'il y a une Providence.

— Allez, docteur, dites toujours. Vous ne vous compromettrez pas beaucoup.

De Ginoux.

UN SPECTACLE DE SOCIÉTÉ
SOUS LA RESTAURATION

Lettres de Madame de Rémusat.

Le tome troisième de la correspondance de madame de Rémusat vient de paraître chez Calmann Lévy par les soins de son petit-fils Paul, sénateur. Il comprend les lettres de l'année 1817, un véritable trésor de renseignements historiques qui nous rend, avec une évidence frappante, la physionomie des premières années de la restauration. De ces 113 lettres nous en détachons sept, dans l'espoir que les lecteurs de la *Revue Internationale,* qui ne connaissent point encore cette correspondance, nous sauront gré de les initier à un commerce littéraire aussi intelligent et sympathique que celui qui passait entre madame de Rémusat, son mari, haut fonctionnaire de l'empire, et son fils, destiné à son tour à devenir une illustration de la politique et de la littérature française:

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

Le Marais, lundi 21 juillet 1817.

En vérité, mon ami, c'est un rude métier que de prendre le plaisir comme on le prend ici, et tout le monde est sur les dents. Cette idée de jouer cinq pièces en deux jours presse tellement les mémoires et les répétitions, qu'on a à peine le temps

de respirer. Je me repose, moi, tant que je puis, mais j'admire la force des autres, et surtout ce que l'âge de vingt ans donne de moyens pour soutenir tout cela. Notre enfant est unique dans la manière dont il apprend, se prête à tout, change de rôles, de maintien, et paraît toujours bien placé dans l'emploi qu'on lui donne. Il est, au reste, si occupé, que je le vois à peine, et tellement en scène, sur les planches de ce petit théâtre, que son rôle, dans le salon, est bien plus facile qu'il ne le croyait. Le mien est assez doux : je jouis de ses succès, et puis je suis traitée avec une bienveillance et une amitié si complètes par tout le monde, que, tu sais, moi qui aime à être aimée, je me trouve fort à l'aise au milieu de tout ceci. M. Molé lui-même, qui n'est pas très démonstratif, me distingue d'une manière marquée, et me témoigne une confiance qui, comme tu le penses bien, fortifie le penchant que j'ai déjà pour lui. Enfin, si je te tenais ici, j'y serais heureuse, et, sans toi, je sens toujours que j'ai envie d'en partir, et que je serai charmée le jour que je reprendrai le chemin de Lille. Je n'ai point encore de tes nouvelles aujourd'hui et cela commence à me déranger ; il est vrai que ces dix lieues de plus retardent les lettres de deux jours.

Il me semble que tu me demandes des nouvelles de ma santé au milieu de ce brouhaha. Depuis deux jours, je me porte mieux, je répète *la Gageure* à demi-voix, et j'espère échapper à cette fatigue ; mais je crois qu'on ne m'y rattrappera plus. Le lot des gens malades est de regarder agir les autres, et quand je pense que je puis encore, dans ce monde, regarder vivre Charles et le faire près de toi, je suis bien loin de me plaindre. Mais toi, mon pauvre ami, je pense toujours que tu t'ennuies mortellement, et cela me poursuit et me préoccupe plus que tu ne peux encore te l'imaginer. Tu me reviens à la pensée dans mille moments de la journée. Je te souhaite surtout et je te regrette quand je suis contente de Charles, et, Dieu merci ! cette occasion revient souvent ! M. de Barante me parlait de lui ce matin ; il dit qu'il faudrait commencer à le mettre en évidence, le faire travailler à quelque journal, le faire connaître, et, l'année prochaine, l'attacher au Conseil d'État ; enfin, on lui trouve de la capacité et de l'étoffe pour tout ; et, quand je réponds que M. Pasquier ne voudra pas

le faire maître des requêtes, M. Molé sourit, et laisse échapper quelques mots sur notre cousin, qui m'expliquent pourquoi il n'est pas encore son collègue.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

Le Marais, mardi 22 juillet 1817.

Me voici donc, comme je te l'avais promis hier, mon ami. Il est six heures du matin, je viens d'ouvrir mes fenêtres; il fait un temps admirable, tout est encore, ici, dans un repos complet, et, à cette heure, on peut s'apercevoir de la beauté du lieu où l'on est, de la pureté du ciel, de la verdure des arbres, enfin des charmes de la campagne, dont on ne se doute guère durant le reste de la journée. Il y a réellement un peu trop de Paris et de la vie qu'on y mène dans le métier que l'on fait ici, et, plaisir de te voir à part, je crois que je désirerais encore qu'elle cessât. Je suis bien sûre, par exemple, que je lui préfèrerais la manière dont on passe son temps à Champlatreux.[1] M. Molé me la racontait hier matin avec une sorte d'affectation qui n'était pas très obligeante pour madame de Labriche; mais je concluais intérieurement qu'il devrait être, en effet, fort agréable de jouir un peu paisiblement, dans une belle habitation, de ce qu'on vaut les uns et les autres, et de s'entendre et de s'écouter, ce qu'on ne fait point du tout ici. Cependant, ces deux derniers jours, MM. de Barante et Molé nous ont forcés de nous reprendre un peu. Hier, ils nous ont arrachés à ces éternelles répétitions pour nous lire un morceau de Guizot sur le patriotisme, qui est fort remarquable.[2] Ce morceau est

---

[1] Le château de Champlatreux, situé, comme *le Marais*, dans le département de Seine-et-Oise, près de Luzarches, appartenait à M. Molé, tandis que *le Marais*, près d'Arpajon, était une propriété de madame de Labriche.

[2] Cet article de M. Guizot, sur l'esprit patriotique opposé à l'esprit bonapartiste, est le premier article de la revue intitulée: *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, qui commençait à paraître.

dans un journal nouveau qui paraît, et dont l'esprit ministériel est la base. Je crois que je m'y abonnerai à mon retour. M. de Barante m'a fort pressée de déterminer Charles à y écrire quelquefois, en me disant qu'il était temps qu'il se fît connaître. Nous parlerons de cela à Lille; c'est à Lille que nous remettons toutes choses, Charles et moi, quand nous nous rencontrons; car, ici, on a beau être mère et fils, on ne fait que se rencontrer. Nous nous disons toujours: « Quand nous serons entre nous trois, nous parlerons, nous nous dirons.... » Et, en effet, nous aurons bien des choses à nous dire.

Il est vraiment fort amoureux, Charles, et il l'est fort gravement, et d'une manière si particulière, que je m'étonnerais qu'on s'en aperçût, à moins de l'observer avec un intérêt tout personnel. Il fuit plutôt qu'il ne cherche les occasions de se trouver auprès de C***; rarement il lui parle, et plus rarement encore lui dit-il une parole affectueuse ou même aimable. Il a moins de grâce avec elle qu'avec toute autre; il ne lui épargne pas une vérité; mais, comme les femmes font argent de tout, et qu'elles sont très fines sur ce qui les touche, il est clair que la petite démêle fort bien le sentiment qu'il cache si bien, et qu'elle préfère souvent la manière un peu sauvage de notre enfant avec elle aux douceurs que lui débitent tous les autres hommes. Elle le querelle d'une façon qui me paraît un peu affectée, et elle me caresse et me soigne avec une tendresse qui ne m'est pas absolument personnelle. Du reste, Charles a raison, il y a du charme et de la naïveté dans toute sa personne, et comme elle est jolie en même temps qu'elle est belle, je comprends qu'un homme qui la regarde et qui l'écoute ne lui échappe guère. D'ailleurs, elle est bien pure, elle aime réellement son mari, et, si Charles s'y prend tout à fait sérieusement, il y a là de quoi l'agiter beaucoup. J'en ai le cœur un peu serré. Ah! mon ami, qu'il se passe d'émotions dans un cœur maternel! Tu le comprends, toi qui es un peu mère, et, seul dans ton cabinet flamand, au milieu de tes paperasses et de tes affaires, tu pourrais bien les éprouver comme moi.[1]

---

[1] Ce n'est point sans quelque hésitation que j'ai laissé dans ces lettres quelques détails sur cet amour qui a successivement embelli, troublé, attristé, et pourquoi ne le dirais-je pas? ennobli les premiè-

La duchesse de Berry va très bien, et on ne pense plus à la petite princesse. Voilà un beau temps qui fait commencer les moissons; on va tout à l'heure vaquer aux Chambres. Le nombre d'électeurs se monte à Paris à sept mille; on croit toujours que les choix seront fort libéraux; il faut prendre quelques précautions pour que M. Pasquier soit renommé. Il est certain que le ministère a un peu perdu de sa popularité, et on ne sait trop pourquoi; si ce n'est en réfléchissant que les Français ont besoin en ce moment que, sans se reposer jamais, on leur fasse sentir à tous moments l'action qui les gouverne, et que leur attention se détourne dès qu'on se relâche un peu. Les discussions seront vives sur l'armée et sur la liberté de la presse. En tout, on s'attend à une session fort curieuse et assez agitée.

Je ne puis m'empêcher de rire en moi-même, quand je vois que je trouve un moment dans ce château pour te parler de tout cela. Je suis bien sûre que personne à cette heure n'y pense que moi. Chacun s'éveille et apprend son rôle, pour se le mettre dans la tête, jusqu'à l'heure ou on va se lever, se réunir, s'aborder en parlant tous à la fois, déjeuner en confusion, et se mettre ensuite aux répétitions jusqu'au dîner. La précaution que j'ai prise de voir d'avance cette *Gageure*, et l'abandon que j'ai fait à ma sœur de mon autre rôle, me donnent du répit, et je m'amuse à regarder mon fils, qui joue six rôles, qui fait des couplets pour les différentes pièces, change les scènes, les recompose, est tiraillé par tout le monde à la fois, répond à tous, et seulement de temps en temps passe près de moi et pousse en me regardant un gros soupir, que je comprends très bien.

Je crois que je jouerai passablement *la Gageure;* j'y suis à l'aise et naturellement à présent; mais, en vérité, personne ne

---

res années de la jeunesse de mon père. Quoique je fusse certain qu'il n'eût point lui-même supprimé ces pages, quoique les portraits de la mère et du fils qui ressortent de ces lettres y eussent perdu quelque originalité, quoique la peinture de cette société délicate eût été moins complète, quoique il soit impossible, sauf à quelques rares survivants, de reconnaître l'aimable cause de tant d'émotions, j'en aurais pourtant fait le sacrifice, s'il ne résultait bien clairement de tout ceci que, non seulement dans la réalité, mais dans la pensée de tous, cette passion n'avait dû être et n'avait été, en effet, qu'une passion sans espoir comme sans succès.

dit *M. de Clainville*, comme tu me le lisais. Charles rit aux larmes quand je lui raconte comme tu me donnais juste mes répliques, avec tes lunettes sur ton nez, et en clignotant des yeux pour y voir plus clair. Il regrette comme moi que tu ne sois pas ici; il dit qu'il aurait bien aimé à jouer devant toi. J'ai toujours dans la tête qu'à l'aide du télégraphe, tu aurais pu avoir un congé cette semaine, sous prétexte de quelques affaires, et pour huit jours seulement, et, en partant à l'instant même, tu serais arrivé de manière à te faire mener dimanche par M. de Mézy ou M. de Barante.

Madame de Rémusat a M. de Rémusat, a Lille.

Le Marais, jeudi 24 juillet 1817.

Nous avançons dans notre entreprise comique. Je crois que madame Molé en viendra à son honneur, c'est-à-dire qu'elle réussira à nous faire jouer passablement ces cinq pièces. Mais je t'assure qu'on y prend peine, et que nous nous donnons un mal réel. Hier par exemple, on a répété depuis sept heures jusqu'à minuit, et Charles a eu tout le succès de la soirée. Il a joué *les Fausses Confidences*, avec une grâce étonnante, et Henri V mieux que Damas [1] de beaucoup. Il est beau sur la scène, noble, de bonne grâce; il dit avec chaleur, il a des gestes faciles; enfin, on en a ici la tête torurnée, et ce n'est pas moi qui chercherai à redresser les esprits sur son compte. Dans les entr'actes, il faisait des couplets qu'on lui a demandés pour la fin du vaudeville. En vérité, il faut avoir vingt ans, et les avoir comme lui, pour répondre à tout cela à la fois. Je ne serai point fâchée, cependant, quelque plaisir que j'aie à le voir dans cette jolie évidence, de me reposer de tout ceci. Je suis un peu faible pour tout ce mouvement, et, quoique je me repose

---

[1] Damas a eu longtemps, comme on sait, de grands succès à la Comédie-Française, où il doublait Fleury. Il avait créé le rôle de Henri V en 1806. Il est mort en 1834 à soixante-deux ans.

plus qu'une autre, je suis déjà la plus fatiguée de la troupe. Il me paraît que je jouerai assez bien *la Gageure ;* mais elle épuisera mes forces, et il ne faudrait pas me demander davantage.

Puisque nos *pétoffes* ne t'ennuient point, je ne te les épargnerais pas si j'avais ici le temps de regarder à quelque chose. Mais nous sommes maintenant si absorbés, soir et matin, par nos répétitions, que tout s'est confondu dans ce métier: esprit, amour, amitiés, petites déplaisances. On ne se querelle ni ne se caresse; on ne se parle que pour se dire ses rôles, on ne s'aborde que comme Dorante ou Marton, et cela nous met tous dans une intimité égale, très commode aux sentiments de notre enfant.

Cependant, comme l'affection maternelle est toujours plus éveillée que tout le reste, je trouve quelquefois moyen, au milieu de tout cela, d'accrocher quelque entretien avec cette jeune et jolie C***, à laquelle tu penses bien que je porte intérêt. C'est en tout une aimable personne. Elle a de l'esprit et de la finesse; avec cela, une certaine naïveté à laquelle sa figure donne de la grâce. Sa petite coquetterie avec Charles se sent à peine. Elle voit assez vaguement l'empire qu'elle a sur lui, elle ne s'en avoue pas trop la cause, elle l'aime naturellement, n'y voit point le moindre mal, et elle a raison. Elle sera dans le monde une de ces femmes vraies, animées, et un peu imprudentes qui, se fiant trop à la pureté de leurs intentions, se trouvent exposées et quelquefois compromises, sans avoir rien à se reprocher. Elle ne se doute d'aucun risque, et elle aurait besoin d'être guidée et avertie par un mari d'une autre nature que le sien. Il y a deux jours qu'elle a trouvé le moyen de s'échapper de nos éternelles répétitions pour venir me trouver, dans ma chambre, avec Charles. Ils se disputaient l'un l'autre sur je ne sais trop quel reproche de coquetterie que lui faisait mon fils. Elle venait me prendre pour juge, et partait de ce point pour me demander des avis de conduite et me faire part de ses idées sur le monde, et sur la situation et l'attitude d'une femme dans la société. Je souriais pendant cette conversation à ce que nous étions là tous trois. Les questions de C*** étaient assez directes: « Madame, me disait-elle, quand un homme est amoureux de nous, que faut-il donc faire? Est-on obligée de rompre avec lui des relations d'amitié qui plaisaient? » Tu vois

sur quel terrain nous nous trouvions; tu penses bien que mes avis n'étaient pas d'une sévérité trop sèche. Je ne recommandais guère que la prudence; je n'appuyais que sur ce qu'il fallait s'interdire toute espèce de coquetterie, et ce qui était assez piquant, c'est que Charles, de nous trois, se montrait le plus rigoureux dans ses théories, et la petite semblait me demander grâce sur la sévérité de ses préceptes. Elle m'aime beaucoup, et, moi, je l'aime tout à fait; elle a du charme et du naturel. La rectitude du bon sens de madame de Labriche et l'affection toute distraite de son mari ne tireront pas de ce caractère tout ce qu'il en pourrait sortir.

Voilà donc ce pauvre Suard mort. On dit que sa femme est dans l'excès du désespoir. Madame Chéron craint cette secousse pour son oncle; il avait quatre-vingt-quatre ans. On dit qu'il y aura bien des embarras pour un secrétaire perpétuel.[1] Ici, nous nommons Campenon, comme le plus conciliant des académiciens.

Madame la duchesse de Berry se porte à merveille. On ne pense plus à la perte qu'on a faite, et les esprits, nous mande-t-on de Paris, tournent tous vers les élections. Pour moi, je voudrais bien voir briller le soleil. Hier, il pleuvait des torrents; il ne fait point assez chaud; la moisson retarde, la chaleur amène toujours un orage qui dérange le temps. C'est une chose admirable comme l'air de ce château est à ne s'inquiéter de rien, et à ne point se déranger l'imagination par des inquiétudes extérieures. Je ne suis pas tellement encore sous cette influence, que je ne pense aux embarras que tu dois éprouver de ces retards. J'en conclus bien, surtout que tu ne pourras pas quitter ton poste, et je vois qu'il faudra t'aller rejoindre le plus tôt possible. Notre projet est d'aller par Cambrai. Je crois bien que Charles, après ceci, se trouvera avec nous dans l'état de ceux qui ont assisté à un feu d'artifice. Il faudra lui donner le temps de se remettre; mais je suis sûre que le plaisir de te voir balancera ses regrets, car il a l'air de le sentir d'avance, même ici.

---

[1] M. Suard était secrétaire perpétuel de l'Académie française. C'est M. Raynouard qui lui a succédé.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

Le Marais, samedi 26 juillet 1817.

Eh bien, mon ami, voici le temps qui avance; bientôt nous serons à la fin de nos joyeuses occupations, et, quand tu recevras cette lettre, nous serons séparés tous et envolés de tous côtés. Nous commençons, ce soir, notre première représentation, c'est-à-dire une répétition habillée, pour les femmes de chambre, les paysans et quelques voisins de second ordre. Nous allons jouer *la Gageure, Henri V,* et *Encore un Pourceaugnac.* Nous avons ici l'auteur de cette dernière pièce, un camarade de Charles, qui y joue un petit rôle, et à cause duquel nous nous sommes donné tant de peine, que ce petit vaudeville est réellement fort bien joué. Charles y est le plus drôle du monde, et en même temps il a ajouté des couplets qu'on lui demandait, qui sont charmants, et tout cela avec un naturel et une bonne grâce dont chacun est charmé. [1]

Il nous est tombé, hier matin, M. Destouche ici, et je voyais combien, pour un préfet qui a une certaine vanité, il vaut mieux régner en province que si près de Paris. Il était en tournée, on l'a reçu presque comme un inconvénient, et tout le monde parisien cherchait à se débarrasser de lui. Comme, lui et moi, nous nous sommes fort accrochés sur Toulouse, j'ai trouvé moyen de l'occuper plusieurs fois dans la journée. Il m'a conté que le département de Seine-et-Oise avait un inconvénient grave, à cause de la quantité de châteaux et des prétentions de tous ces grands propriétaires, mais aussi que le voisinage de Paris lui donnait les moyens de répondre promptement à toutes ces

---

[1] *Encore un Pourceaugnac*, vaudeville représenté pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 février 1817, a été l'un des premiers succès de M. Scribe. Les couplets que mon père y avait ajoutés sont perdus. Je crois que M. Scribe jouait le colonel et mon père Roufignac. Cette pièce est imprimée dans les œuvres complètes de l'auteur sous le nom de : *Le Nouveau Pourceaugnac.*

paroles accusatrices des ducs et des marquis, et qu'il faisait cette préfecture presque tout entière dans les bureaux des ministères, qu'il fréquentait deux fois par semaine. Il ne dissimule pas, au reste, le désir qu'il aurait d'être placé à Paris.

Si tu as à Lille le temps qu'il fait ici depuis deux jours, vous allez, j'espère, penser à vos moissons. Les nôtres se coupent; elles sont superbes. La terre dans les environs de Paris a réellement l'air d'une terre promise. Il n'y a guère que moi qui y regarde ici. Quant aux autres, ils ne demandent du soleil que parce que la pluie empêcherait peut-être notre monde de venir assister à nos représentations. Je commence à croire que le plaisir est une occupation très conciliatrice qui devrait entrer dans les calculs ministériels; car, dans ce bruyant château, on n'a, Dieu merci, pas dit un mot de politique depuis dix jours, et nous ne regardons nullement à ce que font le roi et ses ministres. Nous jouons la comédie toute la journée, et, dans nos moments de repos, toutes ces jeunes femmes ou jeunes filles qui nous entourent se jettent dans des dissertations métaphysiques sur le monde, ses dangers, l'amour, les hommes, etc., auxquelles nos messieurs se prêtent assez volontiers, et avec lesquelles ils tâchent de faire leurs affaires. C*** est une de celles à qui ces sortes de conversations plaisent davantage; elle vient me chercher dans ma chambre pour me conter toutes ces petites aventures de société qui lui paraissent fort importantes. Elle est naïve dans ces récits, au point de m'embarrasser quelquefois beaucoup. Ne s'avise-t-elle pas de me demander ce qu'il faudrait qu'elle fît dans le cas où Charles deviendrait amoureux d'elle? Je ne sais pas trop ce qu'elle voulait avec une pareille question. Elle ajoutait qu'elle ne croyait point que cela fût possible; qu'elle et Charles s'aimaient comme frère et sœur; elle convenait franchement qu'après sa famille, il était ce qu'elle aimait le mieux, et que, si elle le voyait malheureux par un amour de ce genre, elle en pleurerait de bonne foi avec lui, et, en parlant ainsi, elle était jolie comme un ange, et elle pleurait tout naturellement. Il n'en fallait certainement pas tant pour me toucher. Cette jeune femme a réellement du charme; son âme est pure, ses sentiments très vifs; elle les livre avec une bonne foi extrême, elle ne se doute pas du mal; son mari ne regarde point à ce qu'elle fait; tout cela, avec son joli visage,

l'exposera beaucoup. Charles est peut-être celui qui lui donne les meilleurs conseils, et ce qui est assez singulier, celui qui la juge avec le moins d'aveuglement. Au reste, il n'a été ici en butte aux regards de personne. Élisa, tout au plus, se doute de quelque chose. Je n'ai point cherché à m'en assurer, parce qu'il met un extrême prix à tout ce mystère dont il est environné, et il me saurait fort mauvais gré d'en dévoiler la moindre partie.

Je te conte toujours toutes ces petites choses en poste, car il y a tant de précipitation ici dans tout ce qu'on fait qu'on a quelque peine à rassembler ses idées. Je suis bien un peu troublée aussi de cette évidence où je vais être par ce rôle. Je me trouve un peu ridicule, et, précisément comme je le joue assez bien, cela me paraît comme une prétention de plus. Il faut continuer à vivre au milieu du monde, et demeurer à l'unisson de ses allures pour se trouver au niveau de certaines situations où il vous met tout à coup. Sans cela, on est tellement surpris du bruit qu'on se fait à soi-même tout à coup, en voulant seulement faire comme les autres, qu'on en est comme honteuse, du moins moi. Mon ami, ce qui me convient le plus, c'est d'être auprès de toi tout paisiblement, faisant mon métier de mère, et voilà tout. Ah! que j'aimerais une fortune indépendante qui me permettrait de regarder les autres tout à mon aise, et de n'attirer les regards de personne!

Madame de Rémusat a M. de Rémusat, a Lille.

Le Marais, dimanche 27 juillet 1817.

Nous voilà donc dans le coup de feu, mon ami. Hier nous avons eu une répétition habillée de *la Gageure*, de *Henri V*, et de *Pourceaugnac*, où étaient les paysans et tout le château. On m'a dit que j'avais bien joué *la Gageure*. Je le crois assez; mais je t'avouerai que j'ai bientôt été détournée de mon succès par celui de Charles dans le roi *Henri V*. Il est impossible d'avoir plus d'aisance, de noblesse, de chaleur, de dire plus juste. Il a vraiment étonné tout le monde, et il y avait de quoi. J'étais émue, et je pensais à toi. Dans le petit vaudeville, il a chanté

les couplets avec la facilité d'un homme qui en fait, ce qui lui donne un grand avantage. On avait besoin d'allonger une scène, il a fait une ronde charmante qui a été redemandée. Enfin, j'étais bien fière, et je me tenais bien droite. Après tout cela, dans le salon, on venait me faire des compliments sur mon talent, et tout naturellement je détournais la conversation, pour ramener l'éloge de notre enfant, qui recevait tout cela avec sa simplicité ordinaire. Aujourd'hui, nous attendons la cour et la ville, tous les ducs et duchesses, Pozzo di Borgo, l'ambassadrice d'Angleterre. On jouera encore cet *Henri V*, et *les Fausses Confidences* que madame Molé joue vraiment mieux que je ne l'eusse cru, et que Charles joue à merveille. Moi, je ne serai que spectatrice, et, demain, nous donnerons à tout cet auditoire, qui couchera ici, *la Gageure*, *la Suite d'un bal masqué* [1] et *la Suite de Pourceaugnac*.

C***, qui joue dans *Henri V* avec un costume du temps très brillant, était vraiment éclatante de beauté. Comme une mère a le temps de tout voir, j'ai fort remarqué que, lorsque Charles était en scène, elle le regardait avec une attention extrême, suivait ses mouvements, et s'impatientait dans les coulisses contre ceux qui, en faisant du bruit, empêchaient qu'on ne l'entendît. Je me garderai bien de communiquer cette observation à Charles, mais j'en ai souri intérieurement. Ah! mon ami, il y a quelque chose de charmant dans cette pureté mutuelle de ces deux jeunes gens qui sont attirés l'un vers l'autre, sans apparence de coquetterie ni de vanité. Je crois que, lors même que je ne prendrais pas intérêt à eux, je serais encore émue de ce joli spectacle. Quelle différence avec cet autre que j'ai sous les yeux, et qui me fait de la peine, d'une autre manière de s'occuper d'un homme et d'une femme, où je ne vois que l'intérêt d'un succès de vanité, et dont personne n'est la dupe, pas même ceux qui se donnent toute la peine! M. Molé a été le plus

---

[1] *La Suite d'un bal masqué*, comédie en un acte, en prose, par *** (madame de Bawr), représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français *par les comédiens ordinaires du roi*, le 9 avril 1813; nouvelle édition avouée par l'auteur. Paris, Barba, 1818. La pièce était jouée par mesdames Mars, Leverd, Émilie Contat, et MM. Armand et Michelot.

aimable du monde pour Charles, et je l'en ai remercié de tout mon cœur.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

Le Marais, mardi 29 juillet 1817.

Je ne comptais pas t'écrire d'ici, mon ami; mais une étourderie des gens de cette maison, qui ont oublié de demander des chevaux pour moi à Arpajon, fait que je ne pourrai partir que demain. Nous avons clos notre tripot hier. Cette journée a été rude pour moi. Après m'être très bien portée tout le temps, j'ai été prise, le matin, d'une forte migraine et d'un grand mal de tête. Je suis demeurée sur mon lit jusqu'à sept heures, luttant avec le mal, et croyant que je ne le vaincrais pas. Madame de Labriche était au désespoir. On ne devait jouer que trois pièces en un acte, *la Gageure* de moins et l'obligation de faire lire mon rôle dans le vaudeville dérangeaient toute la soirée. Enfin, après avoir fait une diète austère, pris je ne sais combien de tasses d'eau chaude, je me suis levée, parée, animée. Je souffrais beaucoup, la crainte d'être trop faible m'a poussée à donner toutes mes forces, et, de peur d'être triste, j'ai porté la gaieté et le mouvement du rôle si loin, que j'ai enlevé la salle, et que réellement j'ai très bien joué. J'ai chanté le vaudeville, et je suis revenue, après tout cela, me mettre dans mon lit, où je me suis réveillée ce matin fatiguée comme tu peux le croire. Charles, qui avait trois rôles fort jolis, les a bien joués, je crois, car je n'avais pas la force de rien regarder; mais j'entendais qu'on l'applaudissait beaucoup. Je ne sais comment il se sera tiré de cette soirée. C***, qui joue cette année pour la première fois, a un talent très décidé. Elle est charmante sur la scène; elle a du naturel, de la finesse; le rouge anime encore ses beaux yeux; elle était ravissante. Charles était bien beau aussi; le théâtre l'embellit extrêmement; sa physionomie joue beaucoup. Quand il était en scène avec C***, j'entendais qu'on disait qu'ils étaient charmants à regarder.

Enfin, mon ami, tout cela est fini, et j'en suis charmée. Je

vais me reposer aujourd'hui; demain, je m'en irai faire mes paquets, et je partirai lundi. M. Molé me pressait fort d'aller passer quelques jours à Champlatreux; mais je n'ai pas voulu prolonger ton veuvage, et tu dois ne m'en savoir aucun gré. Je m'en vais comblée d'amitiés et de témoignages qu'il m'est doux d'emporter; jamais je n'avais été si bien traitée par tout ce monde, et je vois clairement qu'on me regrette beaucoup. Tu sais, quand cette société aime ou loue, comme elle s'y entend, et, au fond, je leur ai été commode à tous, parce que je ne gênais personne, et que je suis *bonne femme*. Je te dirai, au reste, que j'ai fait une conquête. C'est celle de Pozzo di Borgo.[1] Avant-hier, nous avons eu une conversation sérieuse dans laquelle il m'a trouvée si raisonnable, qu'il était, disait-il, surpris qu'une femme, et une femme française, pût être si dégagée de passions, et parler si impartialement sur tout. Je me tenais dans une grande mesure, car il faut toujours être en garde avec ces étrangers; mais apparemment qu'il est accoutumé à des femmes exagérées, et il paraissait se plaire à deviser avec moi.

---

[1] Pozzo di Borgo, né en Corse en 1764, avait servi tour à tour, comme agent diplomatique, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche. Il était alors ambassadeur de l'empereur de Russie auprès de la cour de France. Il est mort en 1842. Il passait pour avoir beaucoup d'esprit.

UN ÉPISODE

DE

L'OCCUPATION RUSSE A ANDRINOPLE

(1877-1878)

C'était en 1877. On se battait au delà des Balkans, et nous suivions, le cœur ému, les péripéties de cette guerre.

Nous vivions dans une appréhension continuelle; les rumeurs les plus contradictoires circulaient tour à tour; on passait du sentiment de la sécurité à celui de la crainte la plus vive, selon que les télégrammes apportaient à la population, affamée de nouvelles, le bruit d'un léger triomphe ou celui d'une défaite. Retirée dans ma maison, entourée de ma famille, j'épiais d'un œil inquiet la marche des événements, me demandant s'il valait mieux attendre un dénouement prévu et fatal, de pied ferme, où se dérober par une prudente retraite aux dangers inséparables d'un conflit, probablement suivi d'une occupation. Les *kunoums*, mes amies, venaient me consulter sur la conduite qu'elles devaient tenir: était-il préférable de fuir, au risque de compromettre sa fortune, ou d'affronter le péril en restant ?

La tête farcie d'histoires invraisemblables, toutes penchaient vers la fuite. Je leur conseillai vivement de rester, appuyant mes paroles de mon exemple, offrant à quelques-unes un asile chez moi, les assurant de ma protection. Ce mot peut paraître ambitieux, car je n'étais rien; mais j'étais persuadée que les Russes se montreraient courtois et généreux, qu'ils se piqueraient d'honneur en protégeant contre tout excès une population paisible contre laquelle la haine n'avait point armé leur bras. Ce n'était point une guerre de race que celle-ci, mais tout bonnement une guerre politique. On conduisait les soldats contre des adversaires pour lesquels ils éprouvaient plus de sympathie que pour ceux qu'ils étaient venus émanciper; aussi, les récits qu'on nous faisait de divers épisodes de ces combats, étaient-ils fertiles en traits de générosité et d'humanité.

J'habitais une vieille maison turque qui avait conservé le cachet des constructions du temps passé; chacun de mes visiteurs admirait le plafond de mon salon figurant le soleil et ses rayons en bois sculpté, peints en jaune et en vert sur un fond rouge. Une vaste salle, donnant sur le jardin, éclairée par de nombreuses fenêtres, presque toujours ouvertes pendant les beaux jours, le précédait; c'était là que nous nous réunissions, que nous causions, que nous commentions les événements. Près du plafond qui était fort élevé, à l'angle du mur, était attaché un nid d'hirondelles; il paraissait aussi vieux que le toit à l'ombre duquel les oiseaux d'autrefois l'avaient édifié; chaque génération l'avait réparé, consolidé, pour y élever ses petits, et, chaque année régulièrement, lorsque le printemps commençait à sourire, que les arbres se couvraient de bourgeons, que le ciel devenait clair et rayonnant comme une jeune fille qui attend son fiancé, deux hirondelles venaient en prendre possession. Elles entraient en caquetant, elles se communiquaient sans doute, en leur langage, la douce impression qu'elles éprouvaient à revoir le lieu où l'une d'elles avait grandi et dont elle faisait les honneurs à la compagne de son choix. Elles volaient autour de nous, les aimables petites bêtes, sans s'inquiéter ni s'effrayer de notre présence; elles devaient avec leur instinct incomparable se dire que nous étions incapables de leur faire du mal et de troubler les joies de leur jeune ménage. Elles nous disaient dans leur joli gazouillement: « Soyez tranquilles, nous ne vous causerons aucun dommage, nous ne vous demandons qu'un abri et votre bienveillance; nous avons choisi votre demeure parce qu'on s'y aime, parce qu'on n'y entend point de voix querelleuses et colères, parce que les enfants y sont doux et aimables et ne ressemblent pas à ces polissons cruels dont le plaisir est de détruire nos nids, de massacrer notre couvée. Braves gens, nous vous porterons bonheur; ne dit-on pas chez vous : *Heureuse la maison au nid d'hirondelles?* »

Je comprenais tout cela, et les gentilles messagères du beau temps le savaient bien. Il s'était établi entre nous des relations aussi suivies qu'amicales. Le chat seul les effrayait; ce vilain égoïste de chat, qui accaparait toujours la meilleure place et le meilleur morceau, comme si tout cela lui eût appartenu de droit.

Il avait su si bien s'imposer, si bien se caser, que ses prérogatives étaient sacrées et que personne ne songeait à les lui contester. Que d'hommes agissent à la façon des chats et s'en trouvent bien! De temps en temps, il levait sa paupière alourdie par le sommeil et regardait d'un œil terne les confiantes hirondelles qui souvent voltigeaient à sa portée; il faisait l'endormi, mais on voyait frémir sa patte et percer les bouts de ses griffes à travers leur gaine de velours.

Mes hirondelles avaient traversé bien des pays avant de venir habiter leur maison d'été; mais elles arrivaient du sud et n'avaient peut-être point vu, du haut des airs, les horreurs de la guerre qui se déroulait ailleurs. Et puis les animaux n'ont pas le droit de s'étonner de ces choses-là; les oiseaux surtout, qui, plus encore que les hommes, sont exposés aux dangers,

menacés par des plus forts qu'eux, et toujours à la veille d'une mort violente.

Cinq ou six œufs leur donnaient l'espoir d'élever une couvée qui égayerait leur nid et consoliderait leurs amours. Il fallait voir avec quel zèle, quelle persévérance, quel dévouement la femelle couvait sa future famille! Plus de courses à travers les airs où elle aimait à se baigner voluptueusement tandis que son compagnon la poursuivait, la devançait pendant qu'elle s'élevait toujours plus haut pour redescendre rapidement vers la rivière dont le ruban argenté se déroulait au bas de la colline; elle y trempait le bout de ses ailes, rasant les eaux d'une façon gracieuse et téméraire. Elle n'allait plus, la pauvrette, chercher sa nourriture, picorer les graines et les insectes. Clouée sur son lit maternel, elle donnait maintenant sa chaleur, sa vie, son amour à ces pauvres petits êtres pour les aider à s'élancer dans le monde. Le mâle, affairé, toujours en course, entrait, volait à son nid, gazouillait rapidement, disant sans doute à sa compagne: Sois bonne mère, je t'aime et veille sur vous. Puis il repartait comme un trait. Ce manége se renouvelait bien des fois dans la journée. Plus tard, la mère s'absenta, sans doute pour reprendre des forces, respirer le grand air. Pendant ce temps, le père gardait la couvée. C'était un vrai ménage, tel que Dieu veut qu'il soit, et m'est avis que les hommes devraient souvent, tout orgueilleux qu'ils sont, baisser les yeux vers ces créatures infimes et puiser dans leur manière de vivre les enseignements dont ils ont bien besoin.

Un jour, Aïché-Hanoum, ma voisine, était à se lamenter chez moi avec sa petite-fille Azizié: elle poussait de ces soupirs que je n'ai entendus qu'en Orient: elle pleurait sur sa maison, sur son jardin, sur ses tapis qu'elle se préparait à quitter. « La vie est si douce, me disait-elle: quoiqu'on s'en plaigne bien souvent, que ne lui sacrifierait-on pas? »

C'était une avare: tout le quartier l'accusait de déposer son or dans une cachette, connue d'elle seule. Vivant d'une vie modeste, restreinte, elle était cependant propriétaire d'une quarantaine de boutiques et de plusieurs maisons. Impitoyable envers ses locataires, elle était fort redoutée d'eux lorsqu'ils ne se trouvaient pas en mesure pour leur terme. La peur l'avait transformée. Sans connaître le fameux cri: « Mon royaume pour un cheval! » elle eût certes dit à son tour: « Ma fortune pour ma vie! »

Cette vieille femme, chez laquelle l'âge n'avait pas effacé toute trace de beauté, était grecque de naissance. Son père prêtre à Chio, avait été massacré lors des terribles événements qui avaient, en 1823, répandu la terreur dans cette île, créée si fortunée, mais qui semble destinée à subir périodiquement de tragiques secousses provenant soit des convulsions de la nature, soit du déchaînement des passions humaines. Agée de onze ans alors, elle était fiancée au fils d'un des principaux habitants de son village, quand, dans sa maison envahie, elle vit tomber tous les siens sous ses yeux, son père succombant à une mort

affreuse, sa mère égorgée, restant seule vivante au milieu de cette sanglante hécatombe. Un des vainqueurs se l'était réservée. C'était un simple soldat; il la vendit à un riche habitant d'Andrinople qui faisait le commerce du tabac. Le bey, déjà d'un certain âge, se prit d'un grand amour pour sa jeune esclave et l'épousa. Il avait conservé intactes les vieilles vertus de sa race, cette sérénité d'âme, cet esprit de justice et de bienveillance qui distinguent les vrais musulmans. La jeune Sophia, devenue Aïché-Hanoum, fut l'heureuse mère d'une nombreuse famille; riche, honorée, toujours adorée de son mari, elle ne connut le malheur qu'après sa mort. Elle eut à subir, depuis, mille tribulations; elle perdit sa fille bien-aimée dont elle élevait maintenant la fille, concentrant sur elle son bonheur et ses espérances. Si elle tremblait à l'idée de l'arrivée des Russes, c'est qu'elle se souvenait de son passé tragique et lointain, que son heureuse destinée avait pour ainsi dire effacé de sa mémoire. Maintenant, les moindres détails des catastrophes déroulées devant elle, revenaient à son esprit avec une netteté étonnante. On eût dit un tableau longtemps voilé qu'on découvre brusquement. J'avais beau lui dire que les temps étaient changés, que les Russes ne faisaient que des prisonniers de guerre, que dans leur pays on ne vendait pas les femmes; elle branlait la tête et répétait avec son entêtement de vieille femme: « Cela finira mal pour nous, j'en ai le pressentiment. » Elle avait fini par m'attrister de ses lamentations; je m'étais mise, de mon côté, à songer à notre lendemain, quand mon attention fut attirée par quelque chose d'insolite qui se passait dans le ménage de mes locataires ailés. Le père et la mère s'étaient, à ce qu'il paraît, éloignés tous les deux à la fois; une hirondelle étrangère était entrée furtivement dans la salle et s'était dirigée tout droit vers le nid; j'entendis un petit bruit comme celui d'un léger objet qui tomberait de haut, en s'écrasant. C'était un œuf que l'intrus avait précipité du nid à terre. Mon cœur se serra; il me parut que je venais d'assister à un meurtre. Je m'élançai instinctivement comme si j'avais pu porter secours au reste de la couvée. Sur ces entrefaites, les deux hirondelles rentrèrent, chassèrent l'ennemi, le harcelèrent, lui infligèrent à coups de bec une rude punition. Celui-ci se hâta de prendre la fuite, poursuivi par le mâle; tandis que la pauvre femelle, comptant sur ce qui lui restait d'œufs, reprenait sa tâche maternelle. Son compagnon revint, lui parla longtemps; sa voix avait des intonations de tendresse; il la consolait sans doute. C'en était fait de la joie et de la paix de mes gentils commensaux; ils me parurent depuis inquiets et tourmentés.

Un matin, ma fille vint me réveiller en s'écriant:

— Maman, l'hirondelle a des petits; ils sont sortis des œufs! Entends-tu comme ils crient: couic, couic? Quel bonheur!

Et l'enfant sautait en frappant des mains.

En effet, nous vîmes cinq petites têtes garnir le tour du nid comme un joli collier; la sécurité semblait revenue au sein du ménage. Le père et la mère se hasardèrent à sortir ensemble.

Il faisait si beau, l'air était si pur; comment résister à la tentation? Il semblait que la méchante hirondelle guettât ce moment, cachée comme un traître, comme un assassin. Je la vis entrer comme la première fois et s'élancer vers le nid. Puis, sans miséricorde, avec des cris féroces, elle prit les petits, un à un jusqu'au dernier, et, sans que nous eussions eu le temps de l'en empêcher, elle les précipita par terre. Après quoi, elle se sauva à tire d'aile. Ma fille était toute pâle d'émotion; et moi, vous le dirai-je? j'aurais tué ce vilain oiseau, si je l'avais pu, tant son action cruelle m'avait révoltée. J'en étais toute tremblante!

Comment vous raconterai-je le retour du père et de la mère, leur désespoir en trouvant leur nid vide, en voyant les petits cadavres que nous n'avions pas encore eu le temps d'enterrer? On aurait dit qu'il y avait des larmes dans leurs cris. La femelle avait l'air de chercher encore, comme si elle eût espéré retrouver un survivant de la joyeuse nichée, si babillarde, il n'y avait qu'un instant encore.

Les malheureuses hirondelles se mirent ensuite à gazouiller. Évidemment elles tenaient conseil et agitaient une grosse question; elles n'étaient pas d'accord, à ce qu'il paraissait. Enfin, l'une d'elle s'éloigna, revint au bout de quelque temps, avisa un autre coin de la salle et commença son travail de maçonnerie. Elles avaient résolu d'abandonner le nid, théâtre de la catastrophe qui avait fait disparaître leur famille et d'en construire un autre qui ne leur rappelât pas ce terrible drame. Que les incrédules, s'il y en a, haussent les épaules; ceci je l'ai vu de mes propres yeux. Elles travaillèrent pendant quelques jours encore, puis un beau matin s'envolèrent pour ne plus revenir. Jamais la méchante hirondelle ne reparut depuis. Je me perdis en conjectures sur les motifs de son abominable conduite. Était-ce un rival dédaigné qui avait voulu se venger? Un enfant du même nid qui s'y croyait plus de droit que son frère ou sa sœur, et voulait les en chasser? Ce secret restera à jamais dans le monde des oiseaux. Ils ont donc aussi leurs amours, leurs joies, leurs deuils, leurs passions, tout comme les hommes!

Azizié-Hanoum et sa grand'mère vinrent quelques instants après et nous trouvèrent toutes bouleversées. Notre chat seul restait impassible, et léchait son poil luisant en clignant des yeux. Il avait parfaitement vu ce qui s'était passé, et, sans se réjouir du malheur d'autrui, ce qui serait peut-être le calomnier, il se dorlotait dans son bien-être avec volupté. N'est-ce pas aussi le premier mouvement des hommes en face des désastres qui frappent leurs semblables? « Croyez vous, me disait ma vieille voisine, que les bêtes n'aient pas d'âme? C'est nous qui disons cela. Elles pensent, j'en suis sûre; elles ont aussi leurs ennemis; et qui sait si le sort de vos hirondelles ne nous attend pas aussi? »

Le temps marchait cependant. La ville était remplie d'animation; on entendait toute la journée le bruit des clairons, le roulement des équipages du train; cela vous réchauffait l'âme

et vous rendait belliqueux malgré vous. Le général Gourko avait franchi les Balkans; nous avions eu notre heure de panique; il les avait repassés, n'osant s'aventurer encore dans la plaine de la Maritsa et nous avions retrouvé un peu de calme et de sécurité. On travaillait aux fortifications; tout le monde était rempli d'entrain et de courage. Quand notre cerveau surexcité se calmait, car dans ces époques de troubles on perd facilement la mesure des choses, nous ne laissions pas d'être inquiets sur l'issue de tout cela.

L'automne passa. Les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles, découpant leurs silhouettes grêles et décharnées sur l'horizon d'un bleu pâle qu'envahissaient de gros nuages grisâtres, venus du nord. La nature perdit cette teinte gaie qui encourageait nos espérances. Le froid vint bientôt, avec son cortége de misère et de souffrances. Les émigrés arrivés de Bulgarie encombraient les hans, les galeries, les portiques des mosquées, campant misérablement, exposés à toutes les intempéries d'une atmosphère inclémente: les petits enfants, tout bleus de froid, accroupis autour d'un feu de branches sèches que la cendre recouvrait aussitôt, essayaient de réchauffer leurs membres endoloris. La charité privée, les efforts généreux du Gouvernement ne parvenaient qu'à atténuer un peu cette misère navrante. Des voitures à bœufs, chargées de matelas, de tapis, d'ustensiles de ménage et de familles entières, encombraient les rues, suivant, à la file les unes des autres, la route de l'exil. La gare du chemin de fer était inabordable, les trains étaient pris d'assaut; pour s'assurer un passage, toute une population couchait en plein air par un froid intense. Combien ne se réveillèrent plus et trouvèrent pour lit une tombe creusée à la hâte dans la terre durcie par leurs compagnons d'infortune!

Je m'intéressai vivement à la vieille Aïché et à sa petite-fille, si jeune, si jolie, avec ses yeux de gazelle, sa petite bouche, son nez si délicat, son air candide et doux: elle avait appris quelques mots de français avec moi et montrait un grand penchant pour nos coutumes et nos usages. Jusque-là j'étais parvenue à les retenir à Andrinople, malgré l'exemple contagieux et le vertige de lutte qui s'était emparé de tout le voisinage. On clouait les caisses à grands coups de marteau; c'était un travail incessant qui nous laissait à peine quelques heures de sommeil.

Nous étions au mois de janvier 1878. Il gelait à pierre fendre; le ciel était émaillé d'étoiles et la neige, qui recouvrait les toits et le sol, brillait comme un manteau d'hermine parsemé de poussière de diamants. Depuis la veille, c'était un exode, une fuite générale, à pied, à cheval, en voiture.

Aïché-Hanoum entra soudain chez moi, suivie de sa petite-fille, en *yachmak* et en *férédjé*. Il était huit heures du soir.

— Je viens vous dire adieu, m'annonça-t-elle. C'est décidé, nous partons cette nuit; l'ordre est venu de Konak à toutes les familles musulmanes de s'éloigner d'Andrinople. Je n'emporte que quelques caisses avec moi, je vous laisse ma maison; je vous la confie. Dieu vous protége!

C'est ainsi que nous nous quittâmes.

Les derniers musulmans abandonnèrent la ville au bruit d'une détonation sinistre et formidable. Ils avaient fait sauter, pour détruire quelques munitions et quelques centaines de fusils, le vieux sérail de leurs anciens souverains, de ces vaillants Sultans qui avaient fait de leur peuple des conquérants et des victorieux. Il ne resta pas pierre sur pierre de ces constructions historiques; les faïences splendides qui ornaient les murs de la demeure impériale, les plafonds, peints avec un art infini, vinrent joncher la terre.

Après deux jours d'interrègne, les Russes se décidèrent à entrer dans la ville et mirent en fuite les bandes de pillards qui furetaient de maison en maison, faisant main basse sur tout ce qu'ils trouvaient. L'ordre se rétablit, et chacun respira. Les Turcs reparurent, timidement d'abord, avec plus d'assurance ensuite, lorsqu'ils se furent convaincus des bienveillantes intentions de leurs vainqueurs. Je fus toute heureuse un jour de voir reparaître Aïché-Hanoum et Azizié. Partagée entre la crainte d'amener sa petite-fille dans un pays envahi et celle de subir des dommages dans sa fortune, elle accourait inquiète et anxieuse. J'avais, autant que possible, sauvegardé sa maison. Malheureusement, je n'avais pu refuser d'y recevoir deux jeunes officiers; et ceux-ci ne semblaient pas disposés à céder la place aux propriétaires, auxquelles ils abandonnèrent deux chambres.

Bon gré, mal gré, ma pauvre voisine dut subir la loi de la conquête; je laisse penser aux pleurs qu'elle répandit, aux gémissements qu'elle poussa, lorsque après avoir fait l'inventaire de ce qu'elle avait laissé, elle constata qu'il manquait bien des choses.

Quelle que fût la reclusion à laquelle Azizié fut condamnée et la surveillance exercée sur elle, la jeune fille avait remarqué l'un des jeunes gens qui partageaient son toit. Il était grand, bien fait, portait élégamment son uniforme de lancier: de beaux yeux bleus, des dents éclatantes, des moustaches martiales et une abondante chevelure blonde en faisaient un beau cavalier.

Comme le fer est attiré par l'aimant, la belle turque avait captivé l'attention du jeune russe; elle exerçait un charme étrange sur cette nature slave, impressionnable et enthousiaste. Le *yachmak* et le *férédjé* sont de fragiles barrières contre les élans du cœur. Azizié imbue des principes que sa grand'mère lui avait inculqués, fidèle aux préceptes de sa religion, eut horreur d'elle-même, quand elle sentit que cet homme, venu en ennemi des siens et dont l'épée s'était teinte de leur sang, avait pris une si large place dans son cœur. Néanmoins, elle le guettait, cachée derrière le grillage de sa fenêtre, du matin jusqu'au soir, et sa vie restait pour ainsi dire suspendue lorsque le service retenait longtemps dehors le jeune officier. Un jour, elle s'enhardit à jeter une petite fleur sur son passage: elle avait murmuré, en pressant sur ses lèvres cette messagère de sa pensée, tout ce qu'elle aurait voulu dire à celui qu'elle

aimait. Son cœur battait bien fort quand il s'approcha. Elle était là la gentille fleurette; allait-il l'écraser avec insouciance du talon de sa botte? La ramasserait-il? Qu'en ferait-il ensuite? O bonheur! il l'avait vue tomber, il s'était baissé, l'avait recueillie et baisée en jetant un regard ému vers le grillage mystérieux.

La vieille Aïché ne put s'expliquer le motif de la joie et de l'entrain de sa petite-fille à partir de ce jour-là; elle toujours si soucieuse et si mélancolique depuis quelque temps. Azizié venait souvent me trouver; elle restait des heures à causer sur les Russes, sur leurs coutumes, leur pays; j'étais loin de me douter dans quel but elle cherchait ainsi à s'instruire et quels projets germaient dans cette jeune tête.

L'été se passa ainsi. Le capitaine Lazarew s'absenta à diverses reprises, mais, fidèle à sa demeure, il y revenait toujours. Ses camarades le plaisantaient sur la naïveté de ses amours.

Azizié avait pâli; on voyait qu'un mal inconnu rongeait son âme, quelque effort qu'elle fît pour dissimuler. Aïché-Hanoum ne savait que penser; et lorsque je lui fis part de mes soupçons, elle haussa les épaules, disant qu'il était impossible qu'Azizié s'éprît jamais d'un infidèle.

Je lui conseillai de quitter Andrinople, d'emmener sa petite-fille afin de la distraire et de couper court au roman que je devinais et auquel elle ne voulait point croire.

Elle attacha sur moi ses yeux interrogateurs et incrédules; on voyait qu'une lutte s'élevait entre son amour pour Azizié et son avarice qui la clouait à la garde de ses biens. Après avoir réfléchi quelques instants: « Allah Kérim, me dit-elle, je reste. »

Elle resta, et un beau jour je la vis arriver toute en larmes. Le capitaine Lazarew était parti, Azizié avait disparu!

Aïché-Hanoum continua à vivre comme par le passé, mais silencieuse et taciturne. On la voyait rarement s'arrêter à causer comme autrefois, ou rendre visite à ses amies. L'occupation étrangère cessa, la vie rentra dans son cours normal; ma vieille voisine était devenue plus avare, plus rapace que jamais. Elle tourmentait la petite négresse qui faisait son service, par des exigences bizarres; elle languissait visiblement comme ces plantes qu'une terre aride et sèche ne peut plus nourrir.

Deux ans s'étaient ecoulés, lorsque je reçus une lettre portant le timbre d'Orel. La suscription était d'une écriture inconnue, et j'ouvris l'enveloppe avec plus de nonchalance que de curiosité; mais, soudain, je poussai un cri de joie et d'étonnement. Cette lettre était d'Azizié.

L'amour qui en avait fourvoyé et perdu tant d'autres, avait, heureusement, guidé son choix.

Lazarew, après l'avoir enlevée et l'avoir fait voyager déguisée en garçon, l'avait conduite en Russie. Respectant en elle la fiancée que la Providence avait jetée sur son chemin, il l'avait confiée à sa mère; et, au bout de peu de temps, grâce à l'intelligence native, à la finesse qui caractérisent les femmes de sa race, elle avait acquis une instruction suffisante. Heureuse, aimée de son mari, elle me faisait part de son bonheur, me char-

geant d'implorer le pardon de sa pauvre grand'mère qu'elle avait si cruellement affligée et si profondément blessée.

Lorsque j'annonçai cette nouvelle à Aïché-Hanoum, elle pâlit et porta la main à son cœur. Était-ce de joie, d'émotion, ou de douleur ? Je ne le compris pas tout d'abord. Mais, levant sur moi son regard morne, dont une étincelle se dégagea comme dans le feu, lorsqu'on en remue les cendres mal éteintes, la vieille Hanoum me dit, en désignant le nid du drame, depuis lors vide et abandonné :

— Vous souvenez-vous des hirondelles et de leurs petits?... C'était un présage! L'ennemi est venu aussi dans ma demeure paisible; il m'a enlevé la consolation de mes vieux jours, il m'a pris ma joie et mon bonheur; mon nid est vide et souillé. Plût à Dieu qu'elle fût morte, l'ingrate; elle n'eût renié ni son pays, ni sa foi !

Une grosse larme coula sur sa joue parcheminée, et elle se tut....

Il semblait que la pauvre femme, entrée pour ainsi dire dans la vie par une voie douloureuse, n'eût attendu que ce moment pour la quitter et s'en aller dans un monde où l'on oublie et où l'on pardonne.

WANDA.

(C. Suchodolska)

FRANÇOIS LISZT

(Suite) [1]

II.

La mort inattendue du père, mit le jeune Liszt, alors âgé de quinze ans, dans une position toute nouvelle pour lui ; position qu'il envisagea avec le courage et le sérieux d'un homme adulte. Sa première pensée fut pour sa mère qui se trouvait alors à Vienne. Il l'appela à Paris, espérant assurer sa position et celle de sa mère par des leçons de musique. Il avait aussi un petit pécule mis de côté moyennant ses concerts et déposé à la banque Esterhazi ; mais François Liszt désirait laisser ces quelques milliers de gulden à sa mère, et bientôt après son arrivée il lui confia tous ses papiers.

Il ne manqua d'ailleurs pas de leçons. Malgré son âge, sa renommée de virtuose inspirait la confiance ; et il trouva bientôt des élèves, qui, par leurs rapides progrès, prouvaient les aptitudes remarquables de Liszt, même dans l'enseignement de son art.

Pourtant, les effets de l'indépendance trop précoce et de l'absence d'un guide sévère, comme l'était son père, ne tardèrent pas à se manifester dans les façons et les habitudes de Liszt. Il est vrai que sa mère avait une certaine influence sur lui. François l'aimait beaucoup, était toujours très tendre avec elle, et tellement soucieux de son bien-être qu'il lui arrivait parfois

[1] Voir la livraison du 10 novembre.

de dormir sur l'escalier pour ne pas l'éveiller, s'il rentrait tard à la maison. Cependant, ces sentiments ne purent le contraindre à un genre de vie réglé et ne modifièrent point son humeur fantasque et ses habitudes désordonnées. Guidé autrefois par son père dans ses occupations, il n'eut plus maintenant aucune règle, agissant toujours suivant l'humeur et le caprice du moment. Un jour, il faisait même trop de musique; un autre, il ne s'approchait même pas de son piano. Aujourd'hui il jouait dans la journée, demain dans la nuit. Pour ses leçons, cela n'allait pas mieux; une leçon était trop courte, l'autre trop longue; ici, il arrivait avant l'heure convenue; ailleurs, très en retard, quand il ne négligeait pas d'aller chez ceux qui l'attendaient. Souvent à l'heure du dîner il entrait dans le premier restaurant venu, et mangeait n'importe quoi; ou bien il tardait tellement pour le dîner de la maison qu'il n'était plus mangeable.

Une existence aussi décousue dérangeait de plus en plus la santé de Liszt. Un amour malheureux et trop précoce contribua à l'ébranler. Le jeune maître s'éprit d'une de ses élèves, âgée de dix-sept ans et fille du comte de Saint-Priest. Liszt fut payé de retour, et le bonheur dura des mois entiers jusqu'à ce que le père mit fin à cette idylle, en mariant sa fille à un riche gentilhomme français, de grande naissance. Cela se passait en 1828; et cet amour malheureux fit une grande impression sur le pauvre Liszt, âgé alors de seize ans.

Il abandonna toutes ses occupations et se plongea de plus belle dans le mysticisme, passant des journées entières à l'église, et se sentant de nouveau envahir par le désir d'entrer dans les ordres. Sa mère s'y opposa, comme jadis son père, bien que pour des motifs différents. Elle ne parla point de véritable vocation, mais s'adressa aux sentiments de son fils, le priant, le suppliant et sanglotant à l'idée de perdre son fils unique. Il n'eut pas la force de résister aux larmes de sa mère, et renonça de nouveau à son idée. Mais il devint de plus en plus morose et triste, cessa absolument de sortir, resta des journées entières plongé dans un profond silence, et tomba dans un état fâcheux de marasme. W. Lentz parle des fréquentes visites du jeune homme à l'église, et de son humeur sombre, dans le récit qu'il fait de sa première rencontre avec Liszt, pendant l'automne de

l'année 1828.[1] Les paroles de Lentz produisent une bien pénible impression et témoignent de l'état maladif de Liszt. Bientôt il se répandit à Paris la nouvelle qu'il était mort; et dans le journal l'*Étoile* parut même un article nécrologique en son honneur. Le journal tomba entre les mains de la pauvre mère, qui lut l'article avec angoisse; tandis que Liszt n'en fut nullement affecté, tellement son apathie et son détachement étaient complets. Ce triste état durant plusieurs mois, épuisa à l'excès les forces du jeune homme. Les médecins commencèrent à craindre de fâcheuses suites; mais la constitution robuste de Liszt remporta la victoire. Cette longue apathie fut une sorte de crise, et servit à calmer le système nerveux surexcité. Le malade commença à se rétablir graduellement.

Dans sa convalescence, Liszt lut beaucoup. Outre les livres religieux, ses lectures de prédilection furent les œuvres de Chateaubriand. Il apprit *René* par cœur, et ce livre produisit une profonde impression sur son esprit. Les paroles de René: « Un instinct secret me tourmente, » ne cessaient de l'intriguer et de le poursuivre. Elles répondaient à l'état flottant de son âme, à ses contradictions, à ses doutes inconscients. Les questions provoquées par ces doutes lui donnèrent la soif du savoir; il voulut tout connaître et se jeta avec ardeur sur les livres. Dans ses lectures, pourtant, il n'y avait aucun ordre, aucune règle. Il lisait les auteurs à tendances les plus diverses: le sceptique Montaigne et le mystique abbé Lamennais, Voltaire et Lamartine, Sainte-Beuve, Ballanche, Rousseau, Chateaubriand, etc. Il passait d'une œuvre à l'autre, en y cherchant la solution des questions qui l'agitaient, tourmenté par les impressions les plus conctraditoires, et ne parvenant pas à trouver l'apaisement. « Un instinct secret me tourmente » restait insoluble.

Sous l'influence de ces lectures, ses convictions semblaient radicalement changées; il mettait la même passion à visiter maintenant les théâtres, qu'autrefois les églises. Son drame favori était *Marion Delorme;* et souvent on le rencontrait à la *Porte Saint-Martin.* Il aimait aussi à fréquenter l'opéra;

---

[1] *Die grossen Pianoforte Virtuosen unserer Zeit*, von W. Von Lentz, 1872.

et, dans l'hiver 1829-1830, *Guillaume Tell* lui donna des extases, moins par la musique que par le sujet, et surtout par le héros, le libérateur des opprimés. Mais cette soif de distractions ne continua pas longtemps; la piété restait, malgré tout, le fonds de son caractère, bien qu'elle ne l'isolât plus dans la vie, comme autrefois. Comme virtuose, il prenait rarement part aux concerts publics, et, s'il le faisait, c'était toujours à contre-cœur, sentant combien son idéal artistique et le choix des morceaux qu'il exécutait s'éloignaient de plus en plus du goût prédominant alors à Paris. Les pianistes parisiens de ce temps, Kalckbrenner, Hertz, Pleyel, et *tutti quanti*, jouaient presque exclusivement leurs propres compositions, et presque aucun d'entre eux n'avait le courage d'exécuter les œuvres des grands maîtres. A un des concerts du conservatoire, en 1829, Liszt joua le concert en *mi* de Beethoven; ce qui était alors une grande hardiesse, si l'on pense qu'à cette époque, à Paris, le public et même beaucoup d'artistes voyaient avec hostilité tout ce qui venait de Beethoven.[1] Liszt avait déjà introduit dans les concerts la musique de ce maître, mais en cachant le nom de l'auteur, et en déguisant ses compositions sous des fioritures de sa composition, en y ajoutant des passages nouveaux, des variations, afin d'assurer le succès à Beethoven et à sa propre exécution.

L'époque de la révolution de juillet arriva. Ces jours troubles firent une grande impression sur Liszt. Il désira ardemment d'aller aux barricades et de combattre pour l'humanité, pour le peuple, pour le droit et pour la liberté. Sa mère réussit à grand'peine à calmer sa surexcitation. Le jeune homme se trouvait sous le prestige des actes héroïques de la « grande semaine; »

---

[1] Le compositeur Cherubini directeur du conservatoire de Paris, auteur de différentes opéras, messes, oratoires, etc., s'est ainsi exprimé sur les dernières productions de Beethoven: « Cela me fait éternuer. » Rodolphe Kreuzer, premier violon à l'orchestre du conservatoire parisien, ce même Kreuzer auquel Beethoven dédia l'une de ses sonates pour violon, ayant entendu à une répétition la sonate en *do-majeur* de Beethoven, se boucha les oreilles en criant au chef d'orchestre: « Au nom de Dieu, délivrez-nous de cette misérable musique barbare! »

et, d'accord avec la jeunesse parisienne, il adorait Lafayette « le génie de l'ancien et du nouveau monde. »

Sous l'influence de ces impressions, il se forma le plan d'une *Symphonie révolutionnaire.* Liszt voulait que cette symphonie fût l'expression musicale du cri suprême de l'humanité. Mais l'œuvre ne fut pas achevée et l'esquisse de sa symphonie révolutionnaire est perdue. Pourtant, d'après Ramann,[1] un des motifs principaux, de caractère hongrois, fut indroduit par Liszt dans la marche héroïque en *ré-mineur*, et dans le poème symphonique *Hungaria.*

La révolution de juillet affranchit définitivement Liszt de son ancien penchant mystique qui le détachait de la vie. Il fréquenta assidûment la société, charmant les salons par ses brillantes fantaisies sur le piano; bien que par goût, il fréquentât plutôt les cercles d'artistes, de poètes et d'érudits, où il étudiait tout et apprenait beaucoup.

Dans cette période d'investigation scientifique, Liszt se familiarisa avec la doctrine des saint-simoniens, qu'il goûta, dit-on, particulièrement. Mais, taxé par Gustave Schining d'avoir fait adhésion à la société, il répondit publiquement par ces mots: « Bien que j'aie eu l'honneur d'approcher plusieurs disciples saint-simoniens, de fréquenter leurs assemblées et d'avoir entendu leurs sermons, je n'ai jamais porté ni certain frac bleu, ni autre costume ultérieur. N'ayant aucun lien avec la société, je ne lui ai pas appartenu, ni officiellement, ni autrement. »

Mais ces entraînements firent bientôt place à d'autres enthousiasmes. Paganini arriva à Paris en 1831 qu'il subjugua et enivra par son talent merveilleux. Liszt, mieux que d'autres, subit le charme et résolut d'atteindre la même perfection d'exécution sur le piano; aussi se mit-il au travail avec l'acharnement qu'il mettait en toute chose.

Un autre artiste eut aussi une grande influence sur le développement musical de Liszt; ce fut Berlioz, le plus hardi champion du romantisme dans la musique, à l'époque de la lutte la plus féroce contre la tendance classique. Déjà, dès son enfance, Liszt montrait une antipathie marquée pour la musique à

---

[1] *Liszt*, von RAMANN, vol. Ier, page 147.

allures sèches; et par son caractère impressionnable, par ses aspirations, sa nature, ses idées, était bien préparé à comprendre et apprécier la nouvelle tendance de l'art. Il n'est donc pas étonnant que Berlioz ait conquis d'emblée sa sympathie par sa première exécution de sa symphonie fantastique: *Épisode de la vie d'un artiste.*

La manière et le talent de Berlioz eurent une grande influence sur Liszt et leurs relations amicales ont duré jusqu'à la mort de Berlioz.

Avec Chopin l'amitié fut encore plus intime et plus vive. Les qualités subjectives de celui-ci eurent une grande influence sur Liszt; surtout dans les moments d'irrésolution et de doute, les convictions réfléchies, calmes et fermes de Chopin étaient un appui bienfaisant et un guide sûr.

Ainsi, dans le développement des forces créatrices de Liszt, l'influence de Chopin a été sans aucun doute très importante. Tout ce que Liszt a écrit sur les œuvres de Chopin prouve qu'il les a profondément goûtées, parfaitement comprises et hautement appréciées. La poésie et le lyrisme de la musique de Chopin ont été sans contredit l'un des éléments dont s'est formé son talent de compositeur. Enfin, l'influence de Chopin se refléta aussi — et peut-être là plus qu'ailleurs, — dans la virtuosité de Liszt, dans son jeu sur le piano. Sous ce rapport, l'influence de Chopin a servi de contrepoids à l'influence de Paganini. S'étant assimilé le caractère des œuvres de Chopin, Liszt en saisit et rendit toutes les finesses, en y apportant les qualités de son jeu individuel, la passion et la force. Il pénétra si bien les mystères de la muse de Chopin, que Chopin lui-même reconnaissait la supériorité de son exécution. L'étroite amitié entre Liszt et Chopin se rompit plus tard; mais on ignore les causes de cette rupture.

Ramann suppose que l'influence de George Sand y fut pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, on peut voir par l'ouvrage volumineux de Liszt sur Chopin, combien il l'a aimé et apprécié. Cet ouvrage fut écrit après la mort de son ami; et une semblable apologie n'a pu être faite que par un homme sincèrement attaché à Chopin et capable de l'apprécier.

Il faut mentionner aussi une autre personne qui eut une influence considérable sur le développement intellectuel de Liszt.

Ce fut l'abbé Lamennais, dont l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, l'*Avenir* et autres ouvrages analogues produisirent une vive impression sur l'esprit de Liszt et donnèrent un aliment fécond à ses élans mystiques. L'influence personnelle du docte abbé fut aussi très grande. Pendant longtemps, Lamennais fut pour Liszt une autorité, à laquelle il s'adressa souvent, surtout dans les circonstances intimes de sa vie, ne manquant jamais de l'appeler père, ami et maître.

Les idées de Lamennais pénétrées dans l'esprit démocratique, ses aspirations à identifier ces idées, à les concilier avec la religion chrétienne, ainsi que ses appréciations sur l'art, exposées dans le IIIme volume d'une grande œuvre, l'*Esquisse d'une philosophie*, toutes ces théories répondaient à l'idéal philosophique que Liszt s'était formé, surtout à l'époque de sa toquade saint-simonienne. « Sous l'influence de Lamennais, dit Ramann, les convictions de Liszt et ses idées sur l'art, formées des éléments les plus variés, ont pris forme et se sont élevées. » Ses œuvres musicales composées en 1834, pendant son séjour chez Lamennais, à la Chênaie en Bretagne, s'en ressentent et portent l'empreinte de cette influence. La *Pensée des morts*, qui entra ensuite dans le recueil de ses morceaux pour piano, sous le titre de *Harmonies poétiques et religieuses*, fut composée à la Chênaie, ainsi que *Lyon*, cet écho de la rébellion des ouvriers lyonnais en avril 1834. Cette œuvre portait même la devise des socialistes de ces temps :

Vivre en travaillant,
Ou mourir en combattant.

Cette composition a été insérée sous forme de marche dans le recueil *Impressions et poésie* de l'édition de Gattinger, 1842 ; mais elle manque dans les éditions postérieures, revues et corrigées par Liszt. Elle fut dédiée à M. F. de L*** pour exprimer probablement la solidarité des opinions de Liszt et de l'abbé démocratique sur la rébellion lyonnaise.

Liszt ne cachait point ses convictions démocratiques ; mais il se désintéressait assez de la politique militante, en trouvant que l'art devait rester au-dessus des luttes de parti. Il considérait la bourgeoisie comme le plus grand ennemi de l'art ;

aussi n'éprouvait-il qu'une médiocre sympathie, pour ne pas dire davantage, pour le gouvernement des Guizot et des Thiers.

Malgré ses opinions, ses goûts et ses amitiés, Liszt n'interrompait point pour cela ses relations avec la noblesse. Il fut dans les meilleurs termes avec nombre de dames du faubourg Saint-Germain et fraya souvent avec leurs coteries ultra-légitimistes. Les amis de Liszt, le voyant fréquenter les légitimistes les plus irréconciliables, et les démocrates les plus avancés, lui ont souvent reproché ce qu'ils appelaient son apostasie. Mais le reproche était injuste. Liszt vivait en dehors et par son art au-dessus des doctrines et des luttes politiques. Ses actes ont d'ailleurs prouvé constamment son intérêt pour les pauvres, les malheureux et les déshérités de ce monde. L'infortune n'a jamais frappé en vain à sa porte ; son cœur était ouvert à toutes les compassions, et il a versé des sommes considérables pour soulager les malheureux et pour aider les institutions de bienfaisance.

En 1834, Liszt fit la connaissance de George Sand, revenue de son voyage d'Italie. Des relations très amicales s'établirent bientôt entre l'écrivain et le musicien, relations qui durèrent plusieurs années.

Mais ce fut toujours de la bonne camaraderie et rien de plus intime. Aussi, Heine a-t-il raison de réfuter dans ses lettres parisiennes les bruits répandus sur une liaison de cœur entre Liszt et George Sand. Le faubourg Saint-Germain fut autrement périlleux pour le cœur inflammable de Liszt. Là, avaient eu lieu les premiers triomphes de l'enfant prodige, qu'on comblait de caresses et de bombons ; là, il avait acquis droit de cité, et il circulait dans les nobles salons constamment entouré d'un essaim de jeunes et charmantes femmes. Il leur jouait ses improvisations, racontant par la mélodie ses impressions, ses rêves, ses espérances, et ses aspirations. Là, il jetait des étincelles dans les cœurs des Parisiennes aristocratiques, et à son tour ne restait pas indifférent aux charmes des beautés qui l'entouraient. Mais, dans les salons parisiens, l'amour était toujours aimable et folâtre, rarement un « dieu.... dangereux. » Aussi ses flèches ne faisaient que des blessures légères et qui guérissaient facilement.

Une de ces flèches blessa le cœur de Liszt. La jeune comtesse Adèle Laprunarède, — plus tard duchesse de Fleury, — qui cherchait dans les salons des distractions et des dédommage-

ments aux ennuis de son union avec un vieux mari, charma Liszt par sa beauté, son caractère enjoué et son esprit. Elle le charma à un tel point qu'elle obligea le jeune artiste à abandonner Paris et à la suivre, elle et son mari, à un des châteaux du comte dans les Alpes. Les amis de Liszt ne savaient comment expliquer cette disparition soudaine qui dura trois mois entiers. Personne ne pouvait imaginer que Liszt eût abandonné ses travaux, ses leçons et la société de Paris pour s'enfermer dans un château perdu dans les Alpes, où il était retenu non pas seulement par les liens de l'amour, mais aussi par des tourmentes de neige, qui interrompaient toutes les communications. Le printemps chassa la neige, nettoya les chemins et Liszt revint à Paris avec le cœur tout parfumé d'un amour romanesque. Entre lui et la comtesse commença alors une correspondance suivie et brûlante; quelque chose comme des « exercices de style de langue française, » ainsi que Liszt a plus tard qualifié ses lettres d'amour à la comtesse Laprunarède.

Cet épisode ne fut qu'une distraction passagère, remplacée à la saison d'hiver par une autre passion, qui eut des suites autrement sérieuses. L'objet de la nouvelle flamme de Liszt fut la comtesse d'Agoult, — née vicomtesse de Flavigny, — connue plus tard sous le nom de Daniel Stern, l'auteur de l'*Histoire de la révolution de février*, de l'*Histoire des Pays-Bas*, etc.

La comtesse d'Agoult était une beauté dans le sens le plus complet de la parole. Admirablement faite, possédant la grâce des blondes, elle était douée avec cela d'un profil classique très pur et captivait par la douce expression de méditation et de rêverie qui se lisait dans ses yeux. Sa beauté remarquable était rehaussée par des toilettes savantes dont le goût et l'élégance trouvaient peu de rivales dans le faubourg Saint-Germain.

Il y avait longtemps que la comtesse d'Agoult connaissait Liszt; elle l'avait rencontré lorsqu'il n'était qu'un enfant de génie, *un petit bohémien*. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cette époque; le garçon avait grandi et était devenu un jeune homme de vingt-trois années. Elle en avait vingt-neuf, et était mère de trois enfants. Malgré cela, la comtesse était dans tout l'éclat de sa beauté. Les souvenirs de Liszt étaient encore tout frais de son duo d'amour chanté dans les Alpes l'année précédente, mais le nouvel entraînement absorba si bien notre artiste, qu'il eut vite fait d'oublier pour se donner à ses nouvelles amours avec

toute la passion de son cœur ardent et jeune. « Sa liaison avec la comtesse d'Agoult, — dit Ramann, — ne fut pas le résultat d'une attraction réciproque, développée petit à petit jusqu'au maximum de la passion; elle ne fut pas le fruit d'une sympathie intellectuelle et d'une entente morale; ce fut un hasard, un jeu, un caprice, un malheur. » Grisé par ce breuvage capiteux qu'il buvait à la même coupe, il avait parfois des moments lucides, des retours sur lui-même où il cherchait à analyser sa situation. Dans ces moments, il ne se ménageait pas les vérités et s'adressait même à la comtesse d'Agoult avec une ironie amère pour rompre des liens qui lui pesaient. Ce fut dans cette intention qu'au printemps de 1835 il partit tout à coup pour la Suisse. Mais il se trompa dans ses calculs : la comtesse abandonna son mari et ses enfants et courut le rejoindre. L'événement fit grand bruit à Paris. Toute l'aristocratie se considéra comme offensée par cette violation éclatante de la morale et des convenances. Il ne restait qu'une seule voie à la réhabilitation sociale de la comtesse d'Agoult : le divorce et un nouveau mariage avec Liszt. Liszt ne s'y refusa point, et proposa même à la comtesse de passer au protestantisme ; ce qui aurait simplifié considérablement les formalités du divorce. Mais il reçut de sa maîtresse cette réponse hautaine : *Madame la comtesse d'Agoult ne sera jamais madame Liszt !* [1]

P. TRIFONOFF.

---

[1] *Liszt*, von RAMANN, vol. Ier, page 332.

(La fin à la prochaine livraison).

LES DROITS D'AUTEUR A BERNE

Un nouveau pas vient d'être fait dans la voie de l'unification du droit international. Du 8 au 19 septembre 1883, a siégé à Berne une conférence nombreuse de délégués d'États européens et américains, en vue de jeter les bases d'un projet d'Union générale pour la protection des droits d'auteur. Une entente s'est établie au sein de la conférence, et un projet de convention, sorti de ses délibérations, est en ce moment soumis à l'approbation des Gouvernements de tous les pays civilisés. Il ne sera pas sans intérêt et sans utilité d'appeler l'attention sur les résultats de cette conférence.

Rappelons d'abord les préliminaires de la conférence.

Il existe, depuis l'Exposition universelle de 1878, une Association littéraire internationale, fondée à Paris sous la présidence d'honneur de Victor Hugo, et qui se propose, entre autres choses, « de propager et de défendre, dans tous les pays, les principes de la propriété intellectuelle, d'étudier les conventions internationales et de travailler à leur perfectionnement. » Cette Association compte dans son sein d'illustres représentants de tous les pays; elle se réunit chaque année dans l'une des capitales de l'Europe et s'efforce d'attirer à elle et de grouper sous sa bannière non seulement les littérateurs, mais les artistes, qui ont les mêmes intérêts à sauvegarder.

Réunie à Rome en 1882, elle résolut d'avoir à Berne, en 1883, une conférence composée des délégués des sociétés littéraires, universités, académies, associations, cercles de litterateurs, artistes, écrivains et éditeurs appartenant aux diverses nations, afin d'élaborer un programme pouvant servir de formule à une convention universelle. Cette conférence eut lieu effectivement du 10 au 13 septembre 1883, sous la présidence d'un membre du Gouvernement fédéral.

Ses délibérations, auxquelles prirent une part éminente MM. Clunet et Pouillet, avocats à la Cour de Paris, furent nourries et

intéressantes; elles aboutirent à la rédaction d'un projet de convention en dix articles, dont voici le texte:

Art. 1er. — Les auteurs d'œuvres littéraires et artistiques parues, représentées ou exécutées dans l'un des États contractants, à la seule condition d'accomplir les formalités exigées par la loi de ce pays, jouiront pour la protection de leurs œuvres dans les autres États de l'Union, quelle que soit d'ailleurs leur nationalité, des mêmes droits que les nationaux.

Art. 2. — L'expression « œuvres littéraires et artistiques » comprend: les livres, brochures ou tous les autres écrits; les œuvres dramatiques et dramatico-musicales, les compositions musicales, avec ou sans paroles, et les arrangements de musique; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure, les lithographies, les cartes géographiques, les plans, les croquis scientifiques et en général toute œuvre quelconque, littéraire, scientifique et artistique, qui pourrait être publiée par n'importe quel système d'impression ou de reproduction.

Art. 3. — Le droit des auteurs s'exerce également sur les œuvres manuscrites ou inédites.

Art. 4. — Les mandataires légaux ou ayants cause des auteurs jouiront, à tous égards, des mêmes droits que ceux accordés par la présente convention aux auteurs eux-mêmes.

Art. 5. — Les auteurs ressortissant à l'un des États contractants jouiront, dans tous les autres États de l'Union, du droit exclusif de traduction pendant toute la durée de leur droit sur leurs œuvres originales.

Ce droit comprend les droits de publication, de représentation ou d'exécution.

Art. 6. — La traduction autorisée est protégée au même titre que l'œuvre originale.

Lorsqu'il s'agit de la traduction d'une œuvre tombée dans le domaine public, le traducteur ne peut pas s'opposer à ce que la même œuvre soit traduite par d'autres écrivains.

Art. 7. — En cas d'infraction aux prescriptions qui précèdent, les tribunaux compétents appliqueront les dispositions, tant civiles que pénales, édictées par les législations respectives, comme si l'infraction avait été commise au préjudice d'un national.

L'adaptation sera considérée comme contrefaçon et poursuivie de la même manière.

Art. 8. — La présente convention s'applique à toutes les œuvres non encore tombées dans le domaine public dans le pays d'origine de l'œuvre, au moment où la dite convention entrera en vigueur.

Art. 9. — Il est entendu que les États de l'Union se réservent respectivement le droit de prendre séparément entre eux des arrangements particuliers pour la protection des œuvres littéraires et artistiques, en tant que ces arrangements particuliers ne contreviendraient point aux dispositions de la présente convention.

Art. 10. — Il sera établi un bureau central et international où seront déposés, par les soins des gouvernements des États de l'Union, les lois, décrets et règlements déjà promulgués, ou qui le seraient ultérieurement, concernant les droits des auteurs.

Ce bureau les réunira, et publiera une feuille périodique rédigée en langue française, où seront contenus tous les documents et renseignements utiles à faire connaître aux intéressés.

La conférence remit ce projet de convention au Gouvernement fédéral en le priant de bien vouloir le transmettre aux Gou-

vernements de tous les pays et de leur proposer la réunion d'une conférence diplomatique chargée de l'examiner. Le Gouvernement fédéral, déférant à ce vœu, adressa, en date du 8 décembre 1883, à tous les pays, une note circulaire dans laquelle, après avoir relevé les inconvénients de la situation actuelle, qui tiennent à la diversité des conventions et des lois existantes, et après avoir appuyé l'initiative prise par les intéressés, disait entre autres choses:

« Nous n'avons point dissimulé aux initiateurs de ce projet les difficultés que rencontrerait sa réalisation immédiate dans toute son étendue. En effet, les conventions récemment conclues, ou en vigueur depuis un certain nombre d'années, sont plus ou moins en contradiction avec telle ou telle partie des dispositions de ce projet, et il ne faut pas s'attendre à ce que ces conventions puissent facilement être modifiées avant leur échéance.

« Mais, d'autre part, ce serait certainement un grand gain que d'aboutir, dès maintenant, à une entente générale par laquelle se trouverait proclamé le principe supérieur, et, pour ainsi dire, de droit naturel: *que l'auteur d'une œuvre littéraire ou artistique, quels que soient sa nationalité et le lieu de reproduction, doit être protégé partout à l'égal des ressortissants de chaque nation.*

« Ce principe fondamental, qui ne heurte aucune convention existante, une fois admis, et l'Union générale constituée sur cette base, il est hors de doute que, sous l'influence de l'échange de vues qui s'établirait entre les États de l'Union, les différences les plus choquantes qui existent dans le droit international s'effaceraient successivement pour faire place à un régime plus uniforme, et conséquemment plus sûr pour les auteurs et leurs ayants droit. »

Presque tous les États répondirent dans un sens favorable; il faut en excepter Saint-Domingue, Nicaragua et les États-Unis du Mexique, qui trouvèrent que la matière n'avait pas d'intérêt pour eux; la Grèce qui, après avoir été le berceau de notre littérature, n'a pas même de loi pour protéger les œuvres de l'esprit; le Danemark, qui a envisagé que les principes proposés s'écartaient trop de sa législation; enfin les États-Unis d'Amérique qui, tout en admettant qu'il serait juste de protéger partout l'auteur étranger à l'égal du national, ne croit cependant pas à la réalisation de ce principe. Les motifs que ce pays donne à l'appui de sa manière de voir sont assez particuliers pour qu'il vaille la peine de les reproduire:

« La différence des tarifs, et le fait qu'outre l'auteur ou l'artiste, plusieurs industries sont intéressées à la production ou à la reproduction d'une œuvre d'art, doivent être pris en considération quand il s'agit d'accorder à l'auteur d'une œuvre le droit de la faire reproduire ou d'empêcher sa reproduction dans tous les pays. Il y a une différence à établir entre le peintre ou le sculpteur, dont l'œuvre entre dans le commerce telle qu'elle sort de ses mains, et l'auteur littéraire, à l'œuvre duquel contribuent le fabricant de papier, le fondeur de caractè-

res d'imprimerie, l'imprimeur, le relieur et beaucoup d'autres personnes dans le commerce. »

Encouragé par l'accueil fait à ses avances, le Gouvernement fédéral décida de convoquer une conférence diplomatique pour le 8 septembre 1884, à Berne. A cette conférence se firent représenter: l'Allemagne, par trois délégués (MM. les conseillers intimes Reichardt, Dr Meyer et Dr Dambach); l'Autriche-Hongrie, par deux délégués (MM. les conseillers ministériels Dr Steinbach et Zador); la Belgique, par son conseiller de légation à Berne, M. le comte Erreinbault de Dudzeele; Costa-Rica, par M. le Dr Thurmann, ancien recteur de l'Institut national de ce pays; la France, par trois délégués (son ambassadeur à Berne, M. le sénateur Arago, M. Louis Ulbach, président de l'Association littéraire internationale, et M. René Lavollée, consul général); la Grande-Bretagne, par son ministre à Berne, M. Adams; Haïti, par M. le Dr Janvier; le Paraguay, par son consul général à Paris, M. Auguste Meulemans; les Pays-Bas, par M. Verwey, consul général en Suisse; le Salvador, par M. Torres Caïcedo, ministre plénipotentiaire en France; la Suède et Norvège, par deux délégués (MM. Lagerheim, secrétaire général du ministère des affaires étrangères, et Bætzmann, vice-président honoraire de l'Association littéraire internationale); la Suisse, par trois délégués (MM. les conseillers fédéraux Ruchonnet et Droz et M. le professeur d'Orelli).

L'Italie, dont la participation à la conférence était annoncée, n'a pu se faire représenter en raison des circonstances particulières que traverse ce pays; mais le Gouvernement a néanmoins fait savoir qu'il adhérait en principe au projet d'Union et se réservait de donner son approbation aux décisions de la conférence, après examen des procès-verbaux. Des déclarations semblables, ou à peu près, sont venues de l'Espagne, du Portugal, du Brésil, de la République Argentine, et il n'y a pas à douter que la plupart des États non représentés n'admettent aussi l'idée fondamentale de la conférence. La rapidité avec laquelle le Gouvernement fédéral a mené cette affaire, afin que, déjà cet automne, — saison plus propice que d'autres à de telles conférences, — la réunion diplomatique pût avoir lieu, est la cause que plusieurs États d'outre-mer n'ont pas pu, faute de temps, envoyer des délégués; d'autres États ont fait savoir qu'ils n'avaient pu préparer à temps leurs instructions. Les uns et les autres auront maintenant le loisir d'étudier le projet de convention sorti des délibérations de la conférence, ainsi que les procès-verbaux qui en sont le commentaire, et il y a tout lieu d'espérer que, dans une année, la nouvelle conférence, chargée d'établir définitivement le texte de la convention, sera au grand complet.

I.

Pour servir de base aux travaux de la conférence, le Gouvernement fédéral avait fait préparer: 1° une concordance des lois et traités existants sur la protection des droits d'auteur,

dans leurs dispositions les plus essentielles ; 2° un projet de convention comprenant 18 articles, une disposition transitoire et un protocole de clôture.

Ce projet de convention différait fort peu de celui élaboré par l'Association littéraire internationale; il en développait les principes et leur donnait la forme usitée dans les instruments diplomatiques. Bien que sur quelques points des hésitations fussent permises, le Gouvernement fédéral n'avait pas voulu s'écarter du programme de 1883, d'autant moins que la législation suisse admet généralement les mêmes principes. Mais il était à prévoir que les délégués d'autres États n'accepteraient pas ces principes sans discussion et sans opposition.

Le délégué du Gouvernement fédéral chargé d'ouvrir la conférence fit ressortir le désir général des États de remédier aux défectuosités dont on se plaint. « Il n'y a guère, a-t-il dit, de matière de droit qui ait un caractère aussi cosmopolite et qui se prête mieux à une codification internationale que la protection des droits d'auteurs. Nous vivons dans un siècle où les œuvres du génie littéraire et artistique, de quelque pays qu'elles proviennent, ne tardent pas à se répandre sur toute la terre, empruntant toutes les langues civilisées, faisant appel à toutes les formes de reproduction. N'est-il pas juste que l'auteur, quelle que soit son origine, conserve un droit sur une œuvre partout où on juge à propos de l'utiliser ? Et peut-on admettre que la nature de ce droit varie dans son essence suivant le lieu où l'œuvre se trouve reproduite ? Non, messieurs, il faut bien le reconnaître, les discordances plus ou moins grandes qui existent dans les lois actuelles tiennent bien moins à des considérations de principe qu'à des appréciations purement subjectives. A la diversité de règles arbitraires, il semble possible, il est dans tous les cas désirable de substituer une règle uniforme fondée sur la conscience générale et consacrée par l'assentiment du plus grand nombre. C'est à ce but que nous voulons tendre, mais sans nous dissimuler, ni les uns ni les autres, les obstacles qui s'opposent à sa réalisation. Nous avons à compter avec les lois intérieures, avec les conventions existantes. Nous ne pouvons nous flatter de l'espoir qu'elles seront modifiées pour ainsi dire du jour au lendemain, à la suite de nos résolutions. Mais ce sera déjà un grand pas de fait, un pas décisif, si nous affirmons ici la solidarité des peuples civilisés pour la protection des droits d'auteur, et si, après nous être fait part de nos expériences et de nos vues réciproques, nous constituons un organisme chargé de donner suite à nos aspirations communes. »

La conférence décida de prendre pour base de ses travaux le programme du Gouvernement fédéral, mais de faire précéder l'examen détaillé des articles d'une discussion générale sur les principes qu'il y a lieu d'introduire dans la convention. A cet effet, la délégation allemande présenta un questionnaire embrassant quatorze points essentiels, et demanda qu'on discutât au préalable la question de savoir si, au lieu de conclure une convention basée sur le principe du traitement national, il ne

serait pas préférable de viser dès à présent à une codification réglant d'une manière uniforme pour toute l'Union projetée, et dans le cadre d'une convention, la totalité des dispositions relatives à la protection des droits d'auteur.

Au premier abord, cette question préalable effraya bon nombre de délégués. Le mieux est l'ennemi du bien, et si désirable que pût paraître à la plupart d'entre eux une codification uniforme, il était à craindre qu'un projet si grandiose n'ajournât indéfiniment la conclusion d'une entente générale. « Il ne faut pas violenter le temps, » disait entre autres M. Louis Ulbach. La délégation allemande ayant d'ailleurs reconnu qu'il ne pouvait s'agir d'aborder dès maintenant cette codification, mais seulement de l'indiquer comme un but à poursuivre, la conférence tomba aisément d'accord sur une proposition formulée en ces termes par la délégation suisse :

« I. Il y a lieu de jeter les bases d'une convention internationale qui puisse rencontrer l'adhésion immédiate du plus grand nombre d'États.

« II. Il y a lieu également de formuler des vœux relativement aux principes dont l'introduction uniforme dans les lois et conventions est recommandée aux États. »

La discussion du questionnaire présenté par la délégation allemande démontra immédiatement qu'il y avait des divergences de vues considérables, entre les délégations, sur la possibilité et l'opportunité d'unifier les points les plus essentiels. S'il est permis de comparer la conférence à une assemblée parlementaire, on pourrait dire qu'il y avait dans son sein une gauche, un centre et une droite. La délégation française revendiquait pour les auteurs la protection la plus étendue, sous le rapport soit du traitement national, soit du droit de reproduction, des emprunts licites, de l'adaptation. Elle était généralement appuyée par la délégation suisse. D'autres délégations objectaient que, dans l'état de la législation intérieure de leur pays, il leur était impossible d'aller si loin ; qu'elles voulaient bien consentir à un certain progrès, mais que si on leur demandait trop à la fois, elles battraient en retraite. La délégation allemande s'attachait à concilier ces vues extrêmes, en même temps qu'à introduire dans la convention le plus de points possible ; c'est ainsi qu'elle y a fait entrer des dispositions relatives aux reproductions licites d'œuvres littéraires ou artistiques dans un but scientifique ou pour l'enseignement, à la représentation et à l'exécution des œuvres musicales, dramatiques ou dramatico-musicales, etc., tout autant de points qui ne figuraient ni dans le programme de l'Association littéraire, ni dans celui du Gouvernement fédéral.

Après avoir discuté le questionnaire dans deux séances, la conférence s'est constituée en comité pour délibérer plus familièrement sur le projet de convention. Et après de laborieuses séances, elle est arrivée à une entente dont le résultat a ensuite été consigné en séance plénière.

Nous allons maintenant apprécier sommairement les résul-

tats de la conférence et indiquer les motifs à l'appui de ses décisions.

II.

Titre. — Dans le titre de l'Union projetée, on a évité d'employer les mots *propriété littéraire et artistique,* qui feraient naître une discussion métaphysique tout à fait oiseuse entre les représentants des différentes théories sur la nature du droit d'auteur. On a aussi remplacé le mot *États* par le mot *Pays* afin de tenir compte de la diversité des constitutions politiques des parties contractantes.

Réciprocité de traitement. — L'article 2 a donné lieu a une longue discussion dont le résultat est resté longtemps indécis, aucune majorité n'arrivant à se former. Le Gouvernement fédéral avait proposé, d'accord avec l'Association littéraire, mais dans une rédaction différente, d'admettre l'assimilation complète de l'étranger au national, sous la seule réserve de l'accomplissement des formalités et conditions prescrites dans le *pays d'origine* de l'œuvre.

Cette réserve a été facilement admise ; il en résulte un grand avantage pour l'auteur qui n'a plus à remplir vingt-cinq à trente fois peut-être la formalité fastidieuse et coûteuse de l'enregistrement et du dépôt, s'il veut faire protéger son œuvre dans toutes les parties du monde. Il a été constaté que les mots *formalités et conditions* se rapportent seulement aux modalités prévues pour que les droits de l'auteur puissent prendre naissance, tandis que les effets et les conséquences de la protection restent subordonnés au traitement national.

La difficulté a porté sur la durée de la protection, qui varie plus ou moins considérablement d'État à État. Le programme de l'Association littéraire et du Gouvernement fédéral présentait un inconvénient : l'obligation de protéger dans le pays étranger qui a une durée de protection plus longue, une œuvre tombée dans le domaine public d'après la loi du pays d'origine. Prenons comme exemple trois pays : l'Espagne, qui protége l'œuvre quatre-vingts ans après la mort de l'auteur : la France, qui la protége cinquante ans, et l'Allemagne, trente ans seulement. Si l'on adopte le traitement national pur et simple, il en résultera qu'une œuvre française sera reproduite licitement sans autorisation vingt ans plus tôt en Allemagne qu'en France, et trente ans plus tôt en France qu'en Espagne. L'importation ou l'exportation de cette œuvre d'un pays dans l'autre peut donc donner lieu à des questions difficiles.

Un autre système, consacré par la plupart des conventions existantes, mitige en quelque sorte le traitement national par le traitement du pays d'origine. Ainsi, d'après ce système, l'auteur est protégé à l'égal du national, mais seulement pour la

durée de sa protection dans le pays d'origine ; en conséquence, dans l'exemple que nous venons de citer, l'œuvre allemande ne sera protégée que trente ans après la mort en France et en Espagne, et l'œuvre française, qui aura la plénitude de la durée de protection en Allemagne, ne jouira en Espagne que d'une protection réduite à la durée française de cinquante ans. Ce régime n'est pas non plus satisfaisant.

On s'est demandé s'il serait possible, comme certains jurisconsultes (entre autres M. Fliniaux) l'ont proposé, d'accorder à l'auteur dans tous les pays de l'Union une durée de protection égale à celle fixée par la loi du pays d'origine ; mais on a dû reconnaître que tous ou presque tous les Gouvernements répugneraient à reconnaître à des étrangers des droits plus étendus qu'aux nationaux.

La seule solution qui règlerait la situation d'une manière radicale serait l'unification de la durée de protection. Plusieurs délégations, entre autres celle de l'Allemagne, n'auraient pas reculé devant une telle proposition. Mais en présence de la bigarrure des législations sur ce point, eu égard aussi à la perspective qu'on n'aurait pu faire rétrograder les pays qui ont la durée la plus longue vers une durée moyenne, et considérant que cette durée moyenne aurait paru trop grande même aux pays qui n'accordent qu'une protection beaucoup plus courte, la conférence n'a pas cru devoir entrer dans ce système, mais elle a adopté un vœu inséré dans ses actes, et conçu comme il suit :

« La protection accordée aux auteurs d'œuvres littéraires ou artistiques devrait durer leur vie entière et, après leur mort, un nombre d'années qui ne serait pas inférieur à trente. »

Il ne restait à la conférence à choisir qu'entre le système du Gouvernement fédéral et celui consacré par les conventions actuelles. Chacun d'eux offrant à peu près les mêmes inconvénients on a cru devoir donner la préférence à ce dernier, qui est connu et pratique, d'autant plus que plusieurs délégations se refusaient absolument à admettre le traitement national pur et simple. C'est sur cette base qu'en définitive une majorité s'est établie. A notre avis, cette solution ne porte aucune atteinte à un principe, mais doit être seulement considérée comme une décision d'opportunité.

Nationalité et domicile de l'auteur. — L'Association littéraire proposait d'accorder la protection à tout auteur d'une œuvre parue, représentée ou exécutée dans l'un des pays de l'Union quelle que fût d'ailleurs sa nationalité. Ce principe avait paru au Gouvernement fédéral aller trop loin, et il avait proposé un article 3, portant :

« Sont assimilés aux sujets ou citoyens des États contractants, les sujets ou citoyens des États ne faisant pas partie de l'Union, qui sont domiciliés ou ont fait éditer leur œuvre sur le territoire de l'un des États de l'Union. »

La conférence a été d'avis, dans sa majorité, que cette proposition libérale, même dans la teneur restreinte proposée par le Gouvernement fédéral, offrait un danger, celui de diminuer

l'intérêt que les États non contractants doivent avoir à adhérer à l'Union : en effet, leurs ressortissants seraient protégés sans qu'il y eût de réciprocité pour les ressortissants des pays contractants. A l'origine, la délégation allemande avait même proposé la suppression d'une disposition de cette nature, mais la conférence a reconnu qu'il serait injuste et contraire au but de la convention de n'assurer le bénéfice de celle-ci qu'aux auteurs qui appartiennent, par leur nationalité, à l'un des pays de l'Union. On a, en conséquence, admis que la protection devait être accordée aussi aux *éditeurs* d'œuvres publiées dans un des pays de l'Union, mais dont l'auteur appartient à un pays qui n'en fait pas partie. Il en résultera que les auteurs qui sont dans ce cas auront intérêt à faire éditer leurs œuvres dans un pays de l'Union, afin d'acquérir une protection très étendue, et cela au dommage des éditeurs des pays non contractants, dont les Gouvernements seront ainsi amenés à reconnaître la nécessité d'adhérer à la convention. Il a été entendu, du reste, que le mot « éditeur » doit être pris dans le sens le plus large, de manière à pouvoir s'appliquer, par exemple, à l'entrepreneur de représentations dramatiques.

Définition des œuvres littéraires ou artistiques. — La définition proposée par l'Association littéraire a été adoptée, sauf qu'on a renvoyé les *arrangements de musique* à un article spécial (article 10), et qu'on a mentionné les *illustrations* ainsi que les *ouvrages plastiques relatifs à la géographie, à l'architecture ou aux sciences en général.*

Photographies. — La délégation française a demandé que les photographies fussent ajoutées à l'énumération des œuvres à protéger, mais la législation de plusieurs pays n'aurait pas permis d'entrer dans cette voie, pour le moment. Il a été convenu que l'on mettrait au protocole de clôture (voir chiffre 4), une réserve indiquant l'intention des Gouvernements de régler aussi ce point par une convention ultérieure. Il est bien entendu, d'ailleurs, que les photographies qui sont la reproduction d'œuvres protégées ou qui en font partie sont protégées à l'égal de celles-ci, en vertu de l'axiome que l'accessoire suit le principal.

Œuvres manuscrites ou inédites. — L'article 5 du projet de l'Association littéraire ayant été introduit par une phrase incidente dans l'article 2, la conférence a supprimé cet article 5.

Des mandataires légaux ou ayants cause des auteurs. — Le projet de l'Association littéraire a été admis avec une adjonction relative aux éditeurs d'œuvres dont l'auteur n'appartient pas à l'Union.

Droit exclusif de traduction. — Ce point a été l'un des plus discutés. La France et la Suisse reconnaissent à l'auteur le droit exclusif de traduction pendant toute la durée de la protection de l'œuvre ; la Suisse y met seulement la réserve, dans sa loi, que l'auteur doit faire usage du droit de traduction dans un délai de cinq années après la publication de l'œuvre originale. Mais la plupart des législations sont beaucoup moins libérales pour l'auteur.

Quel que fût son désir d'assimiler le plus possible le droit de traduction au droit de reproduction en général, la conférence a dû tenir compte des résistances inévitables que l'assimilation complète rencontrerait dans la plupart des pays. Elle a envisagé qu'il fallait réaliser à cet égard tous les progrès possibles sans risquer de compromettre la constitution de l'Union. Elle a, en conséquence, admis une durée de protection de dix années, ce qui est un minimum supérieur à celui existant dans nombre de pays, et ce qui n'empêche, du reste, pas chaque État d'accorder une protection plus longue. Les autres conditions relatives à l'usage du droit de traduction ont été reproduites des principales conventions en vigueur, et n'ont pas besoin d'être accompagnées d'un commentaire. L'article 6 du projet a été, en définitive, adopté par les deux tiers des pays, et la conférence a décidé en outre de formuler le vœu suivant :

« Il y aurait lieu de favoriser, autant que possible, la tendance vers l'assimilation complète du droit de traduction au droit de reproduction en général. »

Le principe recommandé par l'Association littéraire dans l'article 6 de son projet, concernant la nature de la protection accordée aux traductions, a été adopté par la conférence dans une forme un peu différente.

Cas dans lesquels la reproduction d'une œuvre protégée est licite. — La plupart des conventions ainsi que des législations permettent d'emprunter à un ouvrage des extraits, fragments ou même morceaux entiers lorsque ces emprunts sont faits dans un but scientifique ou d'enseignement ; il en est de même des articles de la presse périodique dont la reproduction n'est pas interdite par l'auteur lui-même ou en raison de leur nature spéciale. On envisage que l'intérêt public exige ces dérogations au droit commun.

Mais la mesure exacte dans laquelle ces prélèvements sur la propriété privée de l'auteur au profit du domaine public peuvent être faits sans dégénérer en abus, est très difficile à établir. La délégation française a surtout fait ressortir les dangers de semblables dispositions et aurait préféré qu'on en fît abstraction dans le projet de convention ; mais tous les autres pays ont déclaré qu'il leur serait impossible de renoncer à limiter la protection des droits d'auteur dans l'intérêt de la discussion scientifique et politique ou de la diffusion des lumières. L'usage, en France comme ailleurs, est conforme à ce principe, et la crainte des abus ne pouvait empêcher la conférence d'adopter une règle universellement consacrée et qui, on doit l'espérer, sera appliquée partout avec justice et équité.

La question de la *reproduction sonore* qui a tant occupé la France et la Suisse dans les négociations du traité de commerce de 1864, a été résolue dans le même sens où elle l'est par la législation française, savoir : que la fabrication et la vente des instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique qui sont du domaine privé ne seront pas considérées comme constituant le fait de contrefaçon musicale (chiffre 2 du

protocole de clôture). En revanche, on a interdit l'insertion de compositions musicales dans les recueils destinés à des écoles de musique (article 8, dernier paragraphe du projet de convention.)

M. le Dr Janvier, délégué d'Haïti, a vivement insisté pour que la reproduction des articles de *science* fût permise sans autorisation de l'auteur ; il estimait que la défense contenue à l'article 9 allait à l'encontre des intérêts du monde savant aussi bien que de l'humanité, par exemple lorsqu'il s'agit de découvertes et de procédés se rapportant à l'hygiène, à l'hippiatrique et à la médecine. Mais il lui a été objecté que cette défense n'exclut nullement la libre faculté de profiter des résultats scientifiques obtenus par autrui, puisqu'un tel emprunt peut être fait licitement, non d'après l'article 9, mais d'après l'article 8 du projet de convention. Ce que l'article 9 interdit, c'est la reproduction littérale d'articles scientifiques, tels que ceux que publie, par exemple, M. de Parville, dans les *Débats ;* cet auteur met évidemment à profit les découvertes scientifiques faites par autrui, mais ils les présente dans une forme qui est à lui, et que personne n'a le droit de lui emprunter.

Protection des œuvres musicales. — Il a été stipulé à l'article 10 que les morceaux dits arrangements de musique, etc., pour lesquels on s'est passé du consentement de l'auteur, devaient être considérés comme contrefaçon, et traités en conséquence suivant la législation du pays où la protection est réclamée.

Exécution publique des œuvres musicales, dramatiques et dramatico-musicales. — La protection accordée aux œuvres dramatiques et dramatico-musicales, publiées ou non, est complète en ce qui concerne la représentation publique ; les auteurs de ces œuvres sont aussi protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction.

Quant aux œuvres musicales, il a fallu tenir compte du fait que certains pays ne reconnaissent pas le droit dit *de mélodie:* les auteurs ressortissant à ces pays peuvent toutefois l'acquérir dans ceux où ce droit est revenu, pourvu qu'ils indiquent sur le titre ou en tête de l'ouvrage que l'exécution publique sans autorisation en est interdite. Cette disposition était nécessaire dans une convention internationale.

Conditions requises pour ester en jugement. — Jusqu'à preuve contraire sera présumé ayant droit et admis à ester en jugement, aux termes de l'article 12, l'auteur dont le nom est indiqué sur l'ouvrage, ainsi que, pour les œuvres anonymes ou pseudonymes, l'éditeur dont le nom est indiqué de la même manière.

On remarquera que cet article 12, de même que plusieurs autres, ne figurait pas dans le programme de l'Association littéraire. Ils ont été introduits comme nécessaires, la plupart sur la proposition de la délégation allemande.

Saisie des œuvres contrefaites. — Conformément à la propo-

sition du Gouvernement fédéral, la conférence a stipulé expressément (article 13) le droit de saisie à l'importation dans ceux des pays de l'Union où l'œuvre originale a droit à la protection légale. On doit considérer en effet qu'eu égard aux délais différents de la protection, la reproduction non autorisée peut être licite dans un pays, tandis qu'elle ne l'est pas encore dans d'autres. Cette disposition est destinée à couper court à des difficultés qui pourraient se produire entre pays de l'Union.

Adaptation. — Voici un point qui a donné lieu à de longues discussions. Le Gouvernement fédéral avait reproduit dans son programme le deuxième paragraphe de l'article 7 du projet de l'Association littéraire; mais il avait en même temps signalé la nécessité de définir ce terme, nouveau dans la langue juridique de la plupart des pays, et qui paraît être pour la langue française elle-même, en ce qui concerne l'acception qu'on tend à lui donner, un mot exotique. D'après M. Ulbach, le mot serait d'origine anglaise et aurait servi tout d'abord à couvrir et à justifier une sorte de contrefaçon largement pratiquée en Angleterre. La conférence s'est trouvée en présence de diverses propositions cherchant à définir l'adaptation, mais elle a dû se convaincre qu'une définition épuisant la matière, sans aller au delà de ce qu'on veut réellement dire, était impossible. La délégation française, qui insistait vivement pour que ce mot fût introduit dans la convention, a elle-même reconnu qu'on ne pouvait en donner le sens en des termes « rigoureux, définitifs, répondant à tous les cas spéciaux qui peuvent se produire. »

Comme cependant la conférence était d'accord pour frapper toute reproduction déloyale, elle a cherché à donner satisfaction autant que possible au vœu légitime de l'Association littéraire et de la délégation française. A cet effet, elle a introduit dans le protocole de clôture (voir chiffre 3) une déclaration qui paraît tout à fait suffisante. Il est donc bien entendu que l'adaptation constitue un délit de contrefaçon lorsqu'elle revêt les caractères de ce délit, ce qui ne peut être établi que par le juge, dans chaque cas spécial.

Droits réservés aux Gouvernements. — Les articles 14 et 16 du projet adopté par la conférence réservent aux Gouvernements deux sortes de droits:

1° Celui de permettre, de surveiller ou d'interdire la circulation, la représentation ou l'exposition de certains ouvrages, dans l'intérêt de l'ordre public ou des bonnes mœurs. Il pourra aussi être fait usage de ce droit dans un but politique, mais la conférence a été d'avis qu'il ne lui appartenait pas de restreindre sous ce rapport les compétences gouvernementales que chaque État qui entre dans l'Union voudra continuer à exercer.

2° Celui de prendre entre eux des arrangements particuliers conférant des droits plus étendus que ceux accordés par l'Union, ou renfermant d'autres stipulations non contraires à la convention. Celle-ci est donc envisagée comme un minimum qui ne

doit entraver en rien le développement des principes relatifs aux droits d'auteur sur le terrain international. Cette disposition est en corrélation avec celle contenue dans l'*article additionnel* que nous examinerons plus loin.

Rétroactivité. — Le jour où la convention entrera en vigueur, elle surprendra un état de fait qui ne sera pas partout conforme aux principes qu'elle proclame. Dans tel pays, des éditions non autorisées, mais que la loi ne punissait pas, seront en vente: la représentation d'œuvres dramatiques aura été montée à grands frais, des pierres lithographiques seront préparées pour la reproduction d'œuvres artistiques, etc. Le régime nouveau doit-il être appliqué impitoyablement, dès le premier jour, à tous ceux qui ont licitement jusqu'alors profité de l'absence de protection? Ou ne doit-on pas plutôt faire intervenir une tolerance temporaire en faveur, nous ne disons pas de droits acquis, mais d'un état de fait préexistant? C'est dans ce dernier sens que les principales conventions en vigueur ont réglé la question en fixant des délais et en prévoyant une procédure qui font l'objet de stipulations très détaillées.

L'Association littéraire s'était bornée à demander l'application immédiate de la convention à toutes les œuvres non encore tombées dans le domaine public dans le pays d'origine. La conférence n'a pu admettre ce principe d'une manière aussi absolue, mais elle a reculé d'un autre côté devant l'énumération des mesures transitoires qu'un régime de tolérance rend nécessaires. Elle a décidé en conséquence de fixer, à l'article 15, la rétroactivité comme principe général dont les modalités doivent être déterminées d'un commun accord, et elle a établi ce commun accord dans le chiffre 1 du protocol de clôture de la manière suivante:

« L'application de la convention aux œuvres non tombées dans le domaine public, au moment de sa mise en vigueur, aura lieu suivant les stipulations relatives contenues dans les conventions spéciales existantes ou à conclure à cet effet.

« A défaut de semblables stipulations entre pays de l'Union, les pays respectifs règleront, chacun pour ce qui le concerne, par la législation intérieure, les modalités relatives à l'application du principe contenu à l'article 15. »

Cette stipulation peut être envisagée comme un expédient; mais il n'était absolument pas possible de régler ce point d'une manière satisfaisante. Ce qui peut être convenu entre deux gouvernements qui ont fait une étude complète de la situation réciproque dans les deux États, est infiniment plus difficile à déterminer en connaissance de cause, lorsqu'il s'agit d'établir un régime transitoire pour un si grand nombre de pays, dont les conditions intérieures peuvent tellement varier. Un membre de la conférence disait à ce propos: « Je donnerais sans hésiter la première chaire de droit public dans mon pays à celui qui serait en état de résoudre d'une manière satisfaisante un problème si ardu dans un délai de six mois ou même d'une année. »

Bureau international. — La création du bureau demandée par l'Association littéraire, a été décidée par la conférence. La Suisse a été proposée comme siége du bureau ; mais la délégation de ce pays a elle-même exprimé le désir que le nom du gouvernement, sous l'autorité duquel il fonctionnera, fût laissé en blanc, jusqu'à la conférence définitive.

Nous ne nous arrêtons pas aux autres dispositions qui ont trait à la *revision de la convention*, à *l'accession des pays qui n'y ont pas pris part*, à son *entrée en vigueur*, et à *l'échange des ratifications ;* ces dispositions se comprennent d'elles-mêmes. Deux mots seulement au sujet de *l'article additionnel.* Il a fallu prévoir le sort des conventions actuellement en vigueur : il a été convenu que les principes adoptés par l'Union feraient règle toutes les fois qu'ils consacrent des droits plus étendus que ceux accordés par les conventions existantes ; en revanche, celles-ci continueront à déployer leurs effets entre ceux qui les ont conclues lorsqu'elles établiront des droits plus étendus sur les objets protégés par l'Union, ou lorsqu'elles renfermeront des stipulations non contraires à la convention générale.

Telle est l'œuvre sortie des laborieuses délibérations de la conférence. Elle n'est pas parfaite, chacun le reconnaîtra ; mais, comme le disait son président en résumant ses travaux : « Si, d'une part, certaines délégations eussent désiré une protection des droits d'auteur plus étendue et plus uniforme, il a fallu tenir compte, d'autre part, que les principes idéaux dont nous poursuivons le triomphe ne peuvent faire leur chemin que graduellement dans les pays si divers que nous desirons voir entrer dans l'Union. Notre œuvre est ainsi le résultat de concessions réciproques, et c'est à ce titre qu'elle se recommande à l'approbation des gouvernements. »

L'Association littéraire peut constater avec plaisir l'ensemble des résultats obtenus. Son président, M. Louis Ulbach, a exprimé, à la fin de la conférence, la satisfaction que les intéressés éprouveront sans doute : « Nous avons beaucoup travaillé, messieurs, a-t-il dit, et je n'oublierai jamais les efforts ardents et heureux de cette bonne volonté unanime pour arriver à se mettre d'accord sur les principes les plus délicats, les plus récemment soumis à la discussion de la diplomatie européenne. Vous emporterez la conviction d'avoir fait une œuvre ineffaçable. Moi, je reporte à mes amis un enseignement précieux. Ce sont souvent les ayants droit qui ignorent le plus les conditions mêmes de leur ambition professionnelle. Sur plus d'un point, vous avez affermi ma foi ; sur bien d'autres, vous l'avez augmentée.... Au nom de mes confrères, les hommes de lettres et les artistes de tous les pays, je vous remercie de tout le bien que vous leur avez fait. »

Le procès-verbal final de la conférence a été signé par tous les délégués qui y ont pris part, et il n'y a nul doute que tous voudront recommander le projet de convention à l'approbation de leurs gouvernements. Les actes de la conférence sont maintenant entre les mains de ceux-ci ; le Gouvernement fédéral

recevra leurs observations sur le projet, et, après les avoir communiquées réciproquement à chacun d'eux, il convoquera sans doute une conférence dans le but de négocier et de signer un texte définitif. Espérons que cette nouvelle réunion diplomatique pourra avoir lieu l'année prochaine, et que la convention universelle entrera en vigueur le 1er janvier 1887. C'est, à notre avis, la date la plus rapprochée possible.

NUMA DROZ,

Président de la Conférence,
Chef du Département fédéral du commerce.

CHINE ET RUSSIE[1]

Oussouri.

On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte de l'Asie pour voir que si la Chine n'est pas le plus puissant voisin de la Russie, elle en est au moins le plus étendu en territoires limitrophes.

Les contrées que nous voulons décrire dans ce court aperçu sont l'Oussouri et la Semipalatinsk.

Commençons par l'Oussouri qui est baignée par les flots du Pacifique.

L'Oussouri, qui est devenue possession russe par le traité d'Aïgoun (1858), s'étend entre 42° et 48° degrés de latitude nord. Elle est bornée à l'est par le fleuve Oussouri, à l'ouest par la mer du Japon. Le sud de cette immense contrée, située au delà du lac Hanka, est limitrophe avec la populeuse Mantchourie et la non moins populeuse Corée. Cette partie est nommée « l'Oussouri du sud. » Cette dernière est comptée comme la plus riche et la plus importante de nos conquêtes; importante surtout par sa signification politique et commerciale.

Cette *terra incognita* pour les Européens et même pour beaucoup de Russes, est remarquable par ses richesses minéralogiques, ainsi que par sa faune et par sa flore. Nous voyons dans

[1] Maintenant que la Chine est à l'ordre du jour, on lira sans doute avec intérêt cette notice d'une voyageuse hardie, qui a été sur les lieux qu'elle décrit.

l'Oussouri le seul rivage russe ayant accès libre vers un Océan dans lequel notre flotte peut évoluer et se faire craindre.

Malgré que l'Oussouri se trouve sur le même degré que l'Espagne, le sud de la France et le sud de la Russie, son climat, en raison de sa position sous les vents du pôle nord, est loin d'être doux. Pourtant, sa végétation présente des contrastes étranges: le cèdre croît à côté du noyer, le chêne à liège à côté du palmier; les vignes étreignent les sapins, les bouleaux prospèrent ainsi que les tilleuls et tous les arbres de l'Europe tempérée. Dans ces inextricables forêts le chasseur rencontre l'ours, la zibeline, le petit-gris, le léopard, le tigre du Bengale. A côté du cerf et de l'antilope, se cachent dans les halliers le sanglier et plusieurs espèces de bêtes qu'on trouve aussi dans les montagnes de l'Himalaya, et qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Quant aux oiseaux, ils sont innombrables: à côté de la bécassine et de l'ortolan, il y a l'ibis japonais, le canard mandarin, etc.

L'Europe, si dénuée de gibier, pourrait s'en approvisionner amplement dans ce pays encore vierge. Il n'est exploré que par les habitants de la Mantchourie qui y font des incursions.

Le petit nombre d'habitants paisibles de l'Oussouri doit supporter ces invasions de pillards par force majeure, car les Mantchouriens arrivent au printemps en bandes bien armées, de mille hommes chacune et même davantage. Ils viennent faire des approvisionnements pour toute l'année. La terre et la mer leur offrent des richesses variées et inépuisables: l'or, la racine médicinale gingembre, la pêche du trépang, des choux de mer, etc.

Les jours de tempête, ces maraudeurs industrieux s'occupent d'une autre exploitation aussi lucrative que celle de la pêche. Ils récoltent les ceps qui croissent sur les chênes pourrissant à terre, et que l'année précédente ils ont eu soin d'abattre. De cette manière, les belles forêts de chênes disparaissent; ils en abattent chaque année des dizaines de mille. Quand l'arbre commence à pourrir, des espèces d'excroissances noires et gluantes couvrent les troncs et chaque année l'exportation en devient de plus en plus importante. Les marchés chinois en sont inondés.

L'apathie des habitants de l'Oussouri devant ces incursions est étonnante, et quoique l'administration ait publié un édit or-

donnant aux Chinois de demander un permis de séjour, ceux-ci ne se soumettent que fort peu à cette mesure, et il est impossible de les rechercher, aussi impossible que de compter les fourmis dans une fourmilière.

Du reste, l'Oussouri ne peut craindre une incursion sérieuse de la part de la Mantchourie. Malgré leurs préparatifs militaires, les Chinois ne peuvent mobiliser une armée sur nos frontières. La seule armée bien disciplinée et munie de fusils Remington — une vingtaine de mille hommes, — est indispensable auprès de Pékin. La Chine possède encore trente mille hommes moins bien armés. En tout cinquante mille hommes, de ce que l'on nomme en Europe « une armée, » et qui, surtout dans les circonstances présentes, doivent rester auprès de la capitale pour défendre l'empereur. Cette armée, a été formée par Li-Hun-Tschang ; le reste est nécessaire vers l'ouest de l'empire, qui est sans cesse menacé par un soulèvement de sa population musulmane. Je ne parle pas des forces absorbées pour soutenir la guerre du Tonkin. La guerre du côté de la Mantchourie, ne pourrait donc être qu'une espèce d'invasion de barbares contre lesquels nos Cosaques de la ligne et nos paysans armés seraient suffisants. Ces derniers temps, à cause de nos conquêtes dans l'Asie centrale, on craignait pour le sort de nos avant-postes sur les bords du Pacifique. Il est impossible de nous faire du sort autrement qu'avec une grande flotte cuirassée, réunie aux efforts d'une forte armée territoriale. Notre port de Wladivostock est un point important et dont le grand avenir est incontestable. L'Oussouri est un de ces greniers d'abondance que la Providence réserve à l'homme pour les temps de détresse et d'épuisement sur les continents trop habités et trop exploités.

Semipalatinsk.

Semipalatinsk est une contrée située entre 55° et 45° de latitude nord et entre 93° et 105° de longitude est. Elle est encore moins connue que l'Oussouri.

Elle est bornée, au nord, par les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk (Sibérie) ; à l'ouest, par le gouvernement d'Akmo-

lin; au sud, par celui de Syr-Daria et du Semirechensk (les Sept Rivières), et toute sa frontière orientale est longée par la Chine.

Semipalatinsk a 385,000 verstes d'étendue. Elle contient plus d'un million d'habitants, desquels il n'y en a que 60,000 qui aient une résidence fixe; le reste consiste en Khirguises nomades, se partageant en 65 tribus et vivant dans 105,000 chariots-jourtes.

Le commerce est considérable, et toute la steppe se fournit en Russie de produits manufacturés et d'objets utiles pour la vie nomade. On exporte en Russie des peaux, du suif, de la laine et du crin. Avant le soulèvement du Dougan, il existait un grand commerce d'échange avec Kouldja et Tchéroupack. Depuis, ce commerce a disparu; mais il tend à se relever.

Semipalatinsk occupe une position politique très importante.

Presque toutes ses relations avec les gouvernants chinois des frontières s'entretiennent uniquement par ce point stratégique, qui est gardé pas la plus grande partie de notre force armée de la Sibérie occidentale. La richesse végétale de ce pays est très étrange à côté de la flore européenne du nord. Les plaines sont couvertes de pêchers sauvages et de rosiers; les fruits sont très abondants. Les steppes sont parcourues par des troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux, de moutons et de chameaux; plus de quatre millions de têtes en tout.

On chasse l'hermine, la gazelle, les ours, les renards, la zibeline, etc.

Les lacs de Zaïsan et le fleuve l'Irtich contiennent des sterlets et des esturgeons qui donnent de l'excellent caviar. Les blés mûrissent à une hauteur de 3,800 pieds au-dessus de la mer.

Les montagnes sont remplies de mines d'or et de pierres précieuses. On y trouve du charbon de terre, de l'argent, du fer magnétique, du sel. Dix-sept mines d'or ne produisent que dix mille pouds d'or (le poud est de 40 livres), faute de moyens perfectionnés pour les exploiter.

Grande et riche est notre chère mère la Russie. Elle garde à ses enfants bien des ressources peu connues pour le « jour noir, » comme on dit chez nous. Jour qui, nous l'espérons, n'arrivera jamais, ou du moins le plus tard possible.

LYDIE PASCHKOFF.

A TRAVERS LES ROMANS

Comte LÉON TOLSTOÏ, *Guerre et paix*, 1884, Hachette et Cie. — ***, *L'Impératrice Wanda*, 1884, Calmann Lévy. — PHILIPPE DARYL, *Signe Meltroë*, 1884, Hetzel et Cie. — ABEL HERMANT, *Monsieur Rabosson*, 1884, E. Dentu. — HECTOR MALOT, *Micheline*, 1884, Charpentier et Cie.

Pour ne pas parler trop indignement de l'œuvre immense, qu'une récente traduction vient de mettre à la portée des lecteurs français, il faudrait hausser le ton, prendre les allures de la critique savante qui est plus une étude qu'une causerie, et dépasser ainsi, de beaucoup, notre modeste rôle de *Reviewer*.

Obligé d'y demeurer, ne pouvant en sortir, c'est en tremblant, nous l'avouons, que nous nous apprêtons à aborder ce talent gigantesque, multiple, qui non seulement s'étend jusqu'aux dernières limites que l'esprit humain peut franchir, mais qui encore nous fait entrevoir l'infini, l'au delà, l'intangible.

Guerre et paix n'est pas un roman ; c'est la vie elle-même dans ses manifestations les plus diverses et les plus variées. En le lisant, toutes les admirations ressenties autrefois pâlissent, s'effacent, disparaissent. Peut-être l'impression n'est-elle pas soudaine ; mais elle est irrésistible et profonde ; elle augmente et grandit à chaque page, presque à chaque mot. Tels ces amours qui ne naissent pas à première vue, mais qui prennent lentement possession de nous et finissent par occuper si complètement tous les côtés de notre être, qu'il ne reste plus de place pour rien. Ce sentiment exclusif, absorbant, voilà ce que fait éprouver l'œuvre de Tolstoï à ceux qui la comprennent. Il entre si fortement dans l'âme du lecteur qu'il la remplit en entier. Mais, comme la nature de son génie est exceptionnellement supérieure et riche, cette âme n'est pas assez vaste pour le conte-

nir. Elle sent qu'une part de ce grand esprit lui échappe, il va plus loin qu'elle, il la dépasse.... C'est à peine si elle parvient parfois à saisir la composition de l'œuvre, même la composition matérielle. Ce plan immense, avec ses détails et ses ramifications infinies, l'œil ne peut en saisir toutes les parties. Et pourtant pas l'ombre de confusion ; une clarté merveilleuse se répandant de tous côtés, ne sacrifiant rien, mettant chaque chose en lumière. L'on dirait un général, qui après avoir échelonné son armée dans une plaine et donné à chacun la position voulue, pourrait d'une hauteur commander à la fois tous les mouvements de ses troupes, faisant à tour de rôle avancer une compagnie et reculer un régiment, dirigeant avec un ordre parfait et une entente admirable le moindre geste du plus infime soldat. Et cela sans que la vitalité de l'œuvre soit sacrifiée un instant; au contraire la vie y circule largement, richement, à grandes ondes; tantôt par le remous des événements, tantôt par les subtilités de la pensée.

Ce qui surprend le plus encore dans cette colossale création, c'est la simplicité des moyens employés. Sans art apparent les effets les plus puissants sont produits. Il n'y a même chez l'auteur pas d'intentions visibles. Il est comme le miroir dans lequel toutes les existences humaines se sont reflétées ; il les montre sans effort, sans fatigue telles qu'elles se révèlent dans les profondeurs du cristal, avec leurs beautés et leurs flétrissures ; les moindres rides, les moindres taches sont accusées, mais on voit aussi l'éclat fugitif du regard et du sourire. Ce n'est pas seulement la lumière extérieure du soleil qui anime ces visages ni la chaleur du sang, mais aussi les mouvements de l'esprit, les impressions de l'âme.

On appelle Tolstoï un naturaliste. Certes la dénomination lui convient dans son sens grandiose, car la nature est la vérité ; mais il ignore les buts secondaires, la prétention de créer une école nouvelle ou d'éveiller les curiosités inassouvies. On sent que les exigences du public ne le préoccupent pas. Écrit-il pour obéir à une force mystérieuse et profonde, ou simplement, comme nous le disions tout à l'heure, parce qu'il est le grand réflecteur de l'humanité ? Il faudrait pénétrer très avant dans les forces intimes de cette intelligence et de cette âme pour pouvoir deviner et comprendre les ressorts secrets qui poussent

Tolstoï à l'action et à la création. D'ailleurs, quels que soient ces ressorts, l'œuvre enfantée par ce cerveau puissant est la plus splendide manifestation du génie humain que la littérature de notre siècle ait produit. Nous ne voulons diminuer en rien la gloire des romanciers de notre temps, mais, chez les plus célèbres, la recherche dans la manière, la facture, la méthode diminuent la grandeur de la composition. Ce sont des gens qui écrivent dans un but, avec une intention, en vue d'un certain public et d'un succès prévu. Chez Tolstoï, au contraire, il y a comme le dédain du lecteur, l'indifférence de la réussite; il ne caresse pas plus les curiosités d'une masse du public, qu'il ne ménage les susceptibilités de l'autre. La vérité est là; il la dit, sans reculer devant le mot exact, sans le chercher non plus. Qu'il dépeigne le fracas des batailles, les intrigues de cour, l'amour des sens, la tendresse du cœur, la foi ardente, les rêveries mystiques, les doutes de la raison, les soucis de la famille, lui, l'auteur, demeure toujours impartial. Il est, tout à la fois, le débauché, le guerrier, le philosophe, l'intrigant, le chrétien. On ne saurait deviner ses sympathies.

A l'encontre des naturalistes français qui tiennent à affirmer qu'ils ne croient qu'au sang et à la chair, et qui éliminent de leurs ouvrages toutes les personnalités douées d'une vie morale militante pour ne nous montrer que des êtres abjects, malades ou inconscients, Tolstoï, lui, évoque devant nos yeux des types d'une variété étourdissante. Son œuvre est comme une arche de Noé, où toutes les espèces sont représentées, même les plus infimes, et à chacune d'elles il a donné la vie; c'est l'image du monde, un panorama immense où se joue le drame humain.

Ce que Tolstoï a atteint, Balzac l'a essayé. Certes les travaux de ce dernier sont plus nombreux, plus étendus, et loin de nous la pensée de contester leur valeur, mais il leur manque la simplicité majestueuse, le don admirable de composition que possède l'écrivain russe. Durant ces trois forts volumes, pas une surcharge, pas une répétition inutile. Jamais il n'insiste comme Balzac sur les côtés vicieux, jamais, à force de creuser, il ne fait jaillir la souris rouge d'un cœur qui semblait pur. Et pourtant il pénètre jusque dans les intimes replis de l'âme, il nous en montre tous les recoins. Mais il n'a pas plus le parti pris du mal qu'il n'a celui du bien. Il est comme le magistrat qui

résume impartialement le procès de l'humanité, mais qui ne juge pas, qui laisse ce soin au lecteur, élevé par lui au grade de juré.

Parmi les écrivains contemporains, Thackeray peut-être est l'unique qu'on pourrait comparer à Tolstoï ; en quelques points seulement bien entendu, car les divergences entre eux sont immenses, et la ressemblance à vrai dire ne réside presque que dans la forme. Thackeray ne s'isole pas comme Tolstoï ; son pessimisme est toujours présent et agissant, mais il a la simplicité de moyens de l'auteur russe, et sans posséder sa belle ordonnance, il a l'art de faire mouvoir ses personnages, laissant à chacun d'eux la place voulue sans encombrement ni confusion.

Guerre et paix se passe au commencement du siècle durant les guerres de l'empire. Nous assistons à Austerlitz et à l'incendie de Moscou. L'œuvre est trop vaste pour qu'il soit même possible de tenter de l'analyser. Nous n'en citons la date que pour faire remarquer un phénomène assez étrange que nous ne nous expliquons pas, dont nos lecteurs sauront peut-être discerner les causes. Si aujourd'hui un écrivain de n'importe quel pays s'avisait d'écrire un roman, se passant en l'an 1808, tous les personnages nous paraîtraient vieillis, démodés, leurs idées, leurs aspirations ne nous intéresseraient plus. Pourquoi donc les héros de Tolstoï nous semblent-ils aussi vivants, aussi jeunes que si nous pouvions les coudoyer dans la foule de nos rues ou les rencontrer dans nos salons ?

« C'est la marque du génie, » répondra-t-on. Les héros d'Homère également sont toujours jeunes et leur individualité a survécu à plus de trente siècles écoulés.

Oui certes, cette explication nous donne une partie de la vérité, mais pas toute ! Il y a quelque chose, outre son génie, qui domine l'œuvre de Tolstoï et lui donne ce relief de jeunesse et de vie. Est-ce l'âme en formation d'un peuple qui vibre à travers ces pages, une âme partie à la recherche de l'absolu et qui ne se reposera que lorsqu'elle l'aura découvert ?

Peut-être trouverons-nous dans ce fait un des mots de l'énigme que nous ne parviendrons jamais à déchiffrer entièrement, nous autres occidentaux, tellement il y a dans la nature russe de subtilités multiples, de dessous mystérieux qui nous échappent. Ces organisations problématiques, complexes, superficielles et

profondes tout à la fois, chez lesquelles l'imprévu et le soudain sont les notes dirigeantes, nous déconcertent et nous effrayent. Même, lorsqu'on les analyse pour nous à la façon claire et lumineuse de Tolstoï, quelque chose en elles demeure toujours de l'inconnu. Les caractères naïfs et sincères, comme celui de Pierre Besoukhow sont peut-être ceux que nous comprenons le moins. Bolkonsky, avec ses raffinements, Natacha avec ses coquetteries, le prince Basile avec ses intrigues nous paraissent moins indéchiffrables; ils répondent mieux aux problèmes que nous sommes habitués à résoudre, à l'ordre de passions que nous rencontrons d'ordinaire, qui sont nos ennemies et celles de nos voisins.

D'ailleurs, en constatant les lacunes de notre compréhension, nous ne faisons que relever le prestige de l'œuvre dont nous traitons ici; nous avouons que si merveilleuse qu'elle nous paraisse, nous ne pouvons en discerner toutes les beautés ni en saisir complètement la vérité profonde, car les conceptions du géant russe ne sauraient être appréciées dans leur plénitude que par le peuple qui les a inspirées. Tolstoï est donc un génie plus admirable, plus élevé, plus sublime encore que notre intelligence ne le croit et ne le sent. Ses compatriotes seuls peuvent le glorifier dignement, saisir et mettre en relief toutes les ressources de son merveilleux talent. Nous, qui ne saurions le juger à sa valeur, nous nous inclinons très bas devant lui comme devant un des maîtres de la pensée, et nous le proclamons le plus puissant porte-voix que l'humanité ait possédé encore.

Son œuvre, qui ouvre des horizons nouveaux et immenses, contient en elle les germes d'une révolution littéraire et les éléments d'une rénovation morale. Si elle fait des disciples, si cette recherche ardente et impartiale de la vérité trouve des imitateurs, c'est encore de l'Orient que la lumière pourrait nous revenir un jour.

L'Impératrice Wanda, roman nouveau, publié dernièrement chez Calmann Lévy, bien qu'écrit par une plume française, nous retient encore en Russie. On éprouve une sensation singulière lorsqu'on lit cet ouvrage à la suite de *Guerre et paix;* c'est comme si de la plus haute cime des Alpes on tombait sur une de ces petites collines artificielles que l'on élève avec quelques pelletées de terre dans les jardins modernes. Et ce qui

frappe dans cette chute ce n'est pas la différence des valeurs, tellement indiscutable qu'il est oiseux de l'affirmer, mais la distance incommensurable qui sépare l'esprit des deux races. L'écrivain russe a creusé la terre jusqu'aux entrailles. L'écrivain français s'est borné à la superficie des choses; il ne les a contemplées et observées qu'à son point de vue, son intention n'a pas été au delà. Et voilà son crime! Car dans les œuvres comme dans les caractères l'intention prime la réussite; ou de moins il ne faut pas mettre celle-ci au premier rang pour mesurer équitablement un homme ou un livre. Eh bien, chez l'auteur de l'*Impératrice Wanda* impossible de rien découvrir qui ressemble à un but ou même à une tendance. C'est un de ces romans à clef, destinés à solliciter les curiosités du public blasé sur les aventures romanesques, et qui veut qu'on y mêle le piment du scandale arrivé ou du portrait ressemblant.

En effet, sauf l'héroïne principale qui diffère sous plus d'un point de la femme réelle que l'histoire contemporaine nous a fait connaître, il est facile de trouver le nom véritable de chacun des personnages du roman. La cour d'Auguste IV ressemble à s'y méprendre à celle de Napoléon III. La beauté de l'impératrice Ottilie est bien la beauté éclatante que l'Europe admirait il y a une vingtaine d'années sur le plus beau trône du monde. Les portraits de Winterhalter, les gravures, la lithographie ont vulgarisé cet ovale parfait, ce sourire exquis, ces épaules tombantes, cette blancheur de blonde réchauffée par le soleil du midi. L'entourage aussi se retrouve tout entier. La princesse de Horan, dans l'hôtel de laquelle les princes étrangers viennent se délasser l'esprit, cette maîtresse de maison d'une grâce si parfaite, d'une élégance si raffinée, tout le monde l'aurait reconnue, même si le profil de son mari, le dernier représentant d'un type disparu, celui du grand seigneur libertin et populaire, n'était venu préciser davantage et ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur.

A côté de ce couple à la mode l'on voit se dessiner la personnalité tranchante et originale de la duchesse de Lannsberg, qui, laide à faire peur, a étonné l'Europe par ses coquetteries bruyantes, sa conversation échevelée, sa vertu inattaquable et ses sauts à pieds joints par-dessus toutes les convenances sociales. Et cela, dans la carrière apparemment la moins faite pour

cette liberté d'allures, ce sans-façon à outrance! Mais quand on porte une couronne fermée, un nom célèbre, qu'on possède l'esprit d'un démon et une fortune royale, l'on trouve le moyen de rendre toutes les situations indépendantes, ou pour mieux dire on domine l'opinion publique du haut de son insolence, et l'on finit même par la gagner.

Mais quittons les ambassadrices tapageuses, revenons en arrière et prenons le récit à ses débuts, alors que la princesse Wanda, élevée à la petite et sevère cour de Béotie, est demandée en mariage par le prince héréditaire de l'empire d'Orient. C'est une chance inespérée, un bonheur inattendu.... Elle en comprend toute la valeur, et, touchée de cette générosité de la Providence, elle étouffe dans son cœur l'amour naissant qu'elle commençait à éprouver pour le comte de Neseldorff, un étranger de distinction, alors de passage dans le royaume de son père, et sujet de l'empereur d'Orient. L'ambition de la princesse domine entièrement à ce moment la faiblesse de la femme. Mais le côté tendre va reparaître bientôt. Le prince héréditaire est jeune, beau, charmant. Devenu le mari de Wanda, il se fait passionnément aimer d'elle. Elle se donne toute entière, et il n'aurait tenu qu'à lui de la conserver toujours. Mais Wladimir, tempérament fougueux, nature inconstante, aimant le plaisir avec fureur, ne saurait rester fidèle à une seule femme. Nous assistons aux péripéties habituelles du drame conjugal. Il essaye, en premier lieu, de séduire l'amie d'enfance que la princesse a amenée avec elle de Béotie, mais il trouve chez ce cœur dévoué et droit une résistance invincible, et en même temps la résolution de sauvegarder par le silence le bonheur de sa maîtresse. Wanda ignorera toujours cet épisode.

C'est durant un séjour que le couple impérial fait à la cour d'Auguste IV que les yeux de la pauvre femme amoureuse s'ouvrent à la réalité. Ce mari qu'elle adore la trompe sans scrupules. Elle est trop fière pour accepter un partage. Dorénavant elle vivra séparée de lui. Le prince, qui, malgré ses fredaines, était resté attaché à sa femme, essaye en vain d'ébranler ses résolutions. Mais Wanda ne cède pas. Toute sa vie désormais va se résumer en un long et douloureux combat contre son mari, contre elle-même, contre Neseldorff qu'elle revoit et qu'elle se remet à aimer. Elle essaye de se réfugier uniquement

dans l'amour de ses enfants, mais elle est trop jeune, trop ardente de nature pour que ces affections calmes puissent lui suffire. Elle meurt, toute jeune encore, brisée par la lutte, épuisée par les émotions, ayant trop résisté et trop souffert.

Cette situation ne manquerait pas en elle-même d'éléments poignants, si la banalité, le conventionnel et l'invraisemblable ne venaient à chaque instant étouffer les effets heureux. Le seul caractère dans tout le récit qui possède quelque vérité est celui de Wladimir. C'est bien là le souverain d'Orient, tel que l'histoire le dépeindra, avec sa corruption facile, sa bonté de cœur, la hauteur de ses vues et le dérèglement de sa conduite. Il y a même des moments où les contrastes entre la nature élevée du prince et le caractère si léger de l'homme, sont heureusement juxtaposés. Le portrait d'ailleurs ne manque pas de ressemblance. Il y a des traits exacts, des points spéciaux qui marquent la personnalité si connue du bienfaiteur du peuple russe.

Quant à Wanda, l'héroïne du livre, elle est tout simplement une souveraine de fantaisie, car elle ne rappelle pas plus physiquement que moralement la modeste, sérieuse et résignée compagne du prince, qui dérobe illusoirement, sous le nom d'emprunt de Wladimir, sa véritable individualité. Du moment que l'on écrit un roman à clef, que l'on renverse bruyamment le mur de la vie privée de son prochain, — car si souverain que l'on soit l'on souffre de la malveillance et l'on ne désire pas vivre dans une maison de verre, — quand, disons-nous, on croit devoir s'adonner à ce genre de littérature, il vaut mieux se résigner à abandonner certains types conventionnels et essayer de faire ressemblant.

Certes l'impératrice Wanda avec sa beauté, ses amours, ses luttes de femme passionnée est une héroïne plus attrayante que ne l'était la douce et maladive princesse qui régna en réalité sur le trône d'Orient, mais de nos jours la séduction, même dans les œuvres d'art, cède le pas à la vérité, et peut-être qu'en y restant scrupuleusement fidèle, l'auteur de *Wanda* aurait trouvé des accents plus sérieux, plus véritablement vrais que ceux qu'il emploie, et son œuvre n'aurait pas subi l'arrêt inflexible qui la place parmi ces publications hâtives et banales, qu'on parcourt quelquefois et qu'on ne relit jamais.

Si l'*Impératrice Wanda* attaque les habitudes corrompues de la cour d'Orient, le roman de M. Philippe Daryl, *Signe Meltroë*, est un véritable réquisitoire contre le peuple allemand tout entier, et surtout le peuple de Berlin. Toutes les classes de la société figurent dans ce tableau et aucune n'est épargnée. Depuis l'officier aux gardes qui commet vilenies sur vilenies pour faire tomber dans un guet-apens une pauvre fille qui a eu le malheur de lui plaire, jusqu'à la bonne de maison bourgeoise qui changeant d'amoureux tous les six mois se prépare ainsi une dot pour l'avenir, chacun des personnages se montre sous un jour odieux, petit, mesquin ou grotesque. Dans la famille de M. Pflügge, le « très distingué sous-expéditionnaire royal au cadastre » on écoute aux portes, l'on trompe, l'on ment, l'on profite, l'on dérobe. Dans la très noble famille de Giesecke, la délicatesse n'est pas extrême non plus. Le vieux comte, pour arranger ses affaires financières embrouillées, adopte un sale voleur de juif, auquel il s'engage à laisser son titre et son nom. Tous ces trafics honteux se font ouvertement, sans vergogne, soit qu'il se traite de l'honneur d'une femme ou de celui d'un homme. Ce mot-là, d'ailleurs, paraît être très élastique en Prusse, si nous en croyons M. Daryl. Celui-ci ne se borne pas à nous dénoncer coquineries et turpitudes, il est tout aussi impitoyable pour les ridicules, les mesquineries, les misères de ce peuple, qui, trop pauvre pour pouvoir se suffire à lui-même, s'exile un peu partout, demandant aux autres nations de subvenir à ses besoins, vivant de la bourse d'autrui, et se refusant cependant à toute reconnaissance.

A cette satire si cruelle de la vie berlinoise, se joint un roman à trame légère, qui court à travers le récit et lui donne du piquant. Signe Meltroë, une jeune danoise orpheline, se trouve forcée de vivre quelque temps avec la famille Pflügge. Son étonnement, ses surprises à l'ouïe de tout ce qu'on lui raconte sur la façon dont la vie est comprise en Prusse, donnent au lecteur une sensation d'amusement. Ce mélange d'hypocrisie et de dévergondage indigne l'innocence de Signe. Bientôt elle-même doit souffrir de cette corruption générale et naïve qui l'entoure. Sa beauté lui attire des désagréments de tout genre. Les uns veulent l'épouser, parce qu'ils la croient riche ; les autres essayent de la séduire, parce qu'elle est pauvre ! Elle se défend vaillam-

ment, si vaillamment qu'elle finit par tuer son persécuteur. Entre ce crime et le déshonneur qui la menace elle n'hésite pas et l'on ne saurait qu'approuver cet acte de vaillance, tellement le séducteur est vil et ne mérite aucune pitié. Après ce dernier épisode, la jeune danoise, écœurée, indignée de tant d'injustice et de dépravation quitte la Prusse à jamais et se réfugie en Angleterre, où elle trouve le bonheur auprès d'un ami d'enfance, qui, dégoûté lui aussi de l'Allemagne et de son organisation militaire, s'est enfui de son régiment! On ferme le livre en laissant derrière soi ce couple fortuné, aux joies duquel on prendrait cependant plus de part s'il n'avait à répondre de deux crimes: la meurtre et la désertion.

Puis aussi ces ouvrages de parti pris ne sont pas agréables à lire. Certes les observations de M. Daryl sont justes sur bien des points, il flétrit comme elle le mérite cette hypocrisie calculée, cet étalage de fausse vertu, auquel ceux qui le pratiquent se laissent eux-mêmes prendre, car il existe encore de nos jours des Pharisiens de bonne foi qui croient sincèrement à leur propre justice. Les systèmes modernes d'analyse ne les ont pas éclairés. Mais cependant, dans son ensemble, *Signe Meltroë* est un livre injuste où l'auteur ne met en lumière que les points défectueux, que les parties sombres du tableau. L'effet qu'il désire produire aurait gagné en puissance s'il était resté plus impartial, si les accusations avaient été plus modérées, si de temps à autre un peu de clarté était venue mettre en saillie les côtés admirables de la race persévérante et forte dont il ne nous montre que les petitesses, les vulgarités et les vices.

Après Pétersbourg et Berlin revenons en France, et parmi les ouvrages nouveaux citons en premier lieu celui de M. Abel Hermant, un jeune, un débutant dans le roman, connu déjà comme poète par un volume de vers fort remarqué, publié il y a un an environ, sous le titre de *Mes mépris,* dans lequel il flétrissait d'une plume hardie tout ce qui lui paraissait en ce monde, plat, vil, odieux. Cette fois-ci encore dans *M. Rabosson* il ne ménage rien, pas même les illusions du lecteur, et dès les premières pages il nous montre son héros, tel qu'il est dans sa triste et terne réalité, avec sa laideur, sa gaucherie, ses mains épaisses, aux doigts carrés et plats, « des mains grossièrement propres, comme nettoyées avec des savons de mauvaise qualité. »

On voit que le détail naturaliste ne manque pas ; pour beaucoup de lecteurs ce sera un attrait, une invite ; d'autres, au contraire, s'effaroucheront, s'écrieront avec impatience: « Ah! nous en avons assez de cette facture, toujours la même, où tout se reflète et agit par les choses extérieures ! » Eh bien, ceux qui, sous cette impression de méfiance, fermeront le livre avant de l'avoir lu, auront grandement tort; car si M. Hermant sacrifie par quelques points au goût du jour, la description exacte des objets ne remplace pas chez lui, comme chez beaucoup d'autres écrivains, l'analyse des caractères. A côté de la sensation il admet le sentiment, et, parce que nous sommes faits de muscles et de chair, il ne nie pas péremptoirement l'existence des forces morales qui existent en nous et dirigent nos actions.

Il est vrai que chez son héros les forces morales sont de la plus infime espèce. C'est un être vulgaire et d'une médiocrité absolue que M. Rabosson ! Il serait inutile de chercher en lui un trait saillant et bon, un rayon de lumière qui le rendît sympathique. Et jusqu'au bout il reste fidèle à la mesquinité de son caractère ; aucun des événements de la vie ne fait vibrer chez cet être impassible une corde quelconque. L'amour pour lui n'est qu'un plaisir de vanité, un besoin de bien-être satisfait. On ne peut en attendre autre chose, et cela ne surprend pas ! Ce qui étonne, à bon droit, c'est de le voir inspirer des sentiments tendres, dévoués, fidèles à deux femmes jeunes, jolies, charmantes. L'une est une amie d'enfance, la nièce du curé de son village, élevée avec lui dans la boutique paternelle. Les deux enfants jouent ensemble, puis, devenus grands, ils lisent les poètes grecs, s'égarent dans la campagne, et bientôt tombent inconsciemment de l'idylle dans les réalités de l'amour. Le départ de Rabosson pour Paris termine cette liaison à peine ébauchée.

Doué de dispositions remarquables pour le professorat, il obtient une bourse à Louis-le-Grand, et de là passe à l'École normale supérieure. Tout ce stage d'éducation universitaire est décrit avec art et vérité. On la partage avec Rabosson, cette vie de contraintes, de désirs étouffés, de vanités inassouvies qui développe en lui à l'état maladif le sens de la jalousie. Une fois agrégé il demande d'être envoyé à Chartres, comme professeur au collège communal. Son village natal, Aunay-sous-Aneau, est à quelques kilomètres de distance ; il y retrouve Barbe, sa petite

amie de jadis, transformée, embellie, devenue femme. Celle-ci l'aime toujours. A mesure que son esprit, en se développant, s'est ouvert à la vie morale, elle a mieux compris la portée de la faute commise autrefois, elle s'en est repentie, sans la regretter cependant, en continuant d'aimer Rabosson, en comprenant qu'elle est prête à lui céder encore, mais en désirant qu'il ne le lui demande jamais. Ce sont les pages les plus émues du livre. On s'intéresse aux fluctuations de cette nature de femme, qui succombe et se manque à elle-même, plus encore par absence d'égoïsme que par absence de fermeté. Seulement combien est indigne l'objet de la fausse abnégation de Barbe ! Le lecteur ne parvient pas à comprendre ce que cette jolie fille, au cœur tendre et doux, peut trouver à aimer dans ce monsieur si laid, si gauche et si vulgaire. On explique cela à la rigueur par la vie retirée de la pauvre petite, par la puissance des souvenirs d'enfance, par la solidarité née de la faute, mais comment admettre le second amour qu'inspire Rabosson? Il s'agit ici d'une femme du monde, raffinée, élégante, intelligente, qui est veuve d'un mari qu'elle a aimé, mère d'un fils qu'elle adore. Avec cela Geneviève a trente ans, elle est à même de faire des comparaisons. D'autres hommes l'entourent, la courtisent, elle peut choisir. La séduction exercée par Rabosson. reste incompréhensible, d'autant plus qu'elle est presque involontaire de sa part, qu'il n'y a donc pas influence d'une volonté sur une autre volonté.

M. Hermant met tout son talent à nous décrire le lent travail psychologique par lequel la jeune femme arrive à l'amour ; ses meilleures qualités deviennent les complices de cette déplorable erreur. La jalousie de son fils ne parvient pas à la sauver. Outre la beauté elle possède la fortune, la considération ; elle donne tout cela à Rabosson et l'épouse. Lui est étourdi de ce bonheur inattendu ; mais, si merveilleuse que soit l'aventure, elle n'éveille pas en lui une lueur d'émotion véritable. Il se laisse marier, aimer, dorloter, entourer de soins, sans que son écorce d'homme vulgaire s'affine au contact de ces délicatesses.

Le réveil chez Geneviève n'est pas soudain, il naît lentement, comme est né son amour. Elle ne raisonne pas, elle ne se rend nettement compte de rien, mais elle tombe dans une tristesse profonde, un découragement d'elle-même absolu. Cette femme

élégante néglige sa toilette, sa maison; elle permet à son mari de tout vulgariser autour d'elle, que lui importe! Un seul sentiment survit à ce grand naufrage, sa tendresse pour son fils!

Le jeune garçon a des jalousies d'homme. Il a cruellement souffert du mariage de sa mère. Maintenant qu'elle est dégrisée, il la retrouve, mais quelle souffrance de sentir ce tiers entre eux! Un jour il attrappe une pleurésie et meurt en six jours.

Affolée de désespoir, Geneviève ne le quitte ni jour ni nuit. Elle aussi est malade, elle va être mère, le moment de sa délivrance approche. Mais son fils ignore ce secret, elle le lui a caché, il faut qu'elle dissimule ses souffrances. Durant sa maladie Jean sent croître sa jalousie, son aversion contre le beau-père détesté; il ne veut pas qu'il entre dans sa chambre. Un soir il dit à sa mère:

« — Maman, écoute.... Promets-moi.... Si j'étais mort.... Si je « meurs tu ne prendras pas un autre petit Jean, comme tu a « pris un autre papa?...

« Elle s'affaissa dans un fauteuil à demi évanouie, les mains « à la taille. Il lui sembla que des contractions prématurées « ébranlaient tout son corps endolori. Elle se renversa, pleu- « rant presque.... Sa chair se tut.

« Elle se releva très gracieuse, séduisante, caressa Jean.

« — Veux-tu? Nous allons dormir ensemble. Je vais poser « ma tête sur ton oreiller, et tu rafraîchiras tes joues en les « appuyant contre les miennes.... »

Et toute la nuit et le jour suivant le drame continue dans le corps et l'âme de cette femme, qui ne veut pas permettre à l'un de ses enfants de naître pour ne pas contrister le lit de mort de l'autre! Mais cette tension atroce tue Geneviève; elle meurt, dès que Jean a expiré, en donnant naissance à un pauvre être mort.

Rabosson les enterre tous trois sans une larme. Geneviève n'ayant pas fait de testament et son fils étant mort avant elle, le mari n'hérite pas. Redevenu pauvre, n'ayant su rien acquérir comme position, comprenant qu'il est un raté définitif, il retourne dans son village, et reprend avec Barbe, vieillie, leur vulgaire roman deux fois interrompu. Si l'on quitte avec plaisir ce triste personnage, on se sépare du livre avec regret, en formant le

souhait que dans son prochain roman l'auteur de *Monsieur Rabosson* nous permette d'appliquer à ses héros la sympathie que nous ressentons pour son talent.

Nous retrouvons encore le drame des enfants et des mères dans le dernier ouvrage de M. Hector Malot.

Un jeune prince polonais, beau, artiste et pauvre, sans père ni mère, seul soutien d'une famille nombreuse de frères et de sœurs, après avoir essayé de gagner sa vie en composant un opéra, qui n'a pas de succès, se décide à épouser une riche veuve de quarante-cinq ans, belle encore, qui ne demande qu'à changer son nom roturier contre le nom aristocratique des Sobolewsky.

Le prince Casimir n'est pas un vil coureur de fortune ; s'il sacrifie sa jeunesse au bonheur des siens, il a l'intention loyale d'être fidèle aux engagements qu'il va prendre vis-à-vis de Mme Beaumoussel. En effet, durant deux années, il est pour sa femme tendre, prévenant, parfait. Elle l'adore, et emploie à se rajeunir tous les secours de l'art et de la volonté. Elle veut qu'il soit heureux, et toutes ses préoccupations consistent à lui rendre la vie douce, à se l'attacher par la reconnaissance en comblant de bienfaits ses frères et ses sœurs. Casimir n'est pas ingrat, mais le malheur fait qu'il rencontre aux eaux une femme charmante, qui vit seule en France, tandis que son mari tente la fortune au Chili. Germaine est libre, elle est belle, elle est jeune.... Ce qui était à prévoir arrive. La princesse ne se doute de rien, cependant elle est vaguement alarmée en voyant le prince changer à son égard, en constatant ses distractions et ses fréquentes absences. Il est toujours affectueux pour elle, mais ce ne sont plus les petits soins des premières années. Toutefois elle se garde de montrer sa jalousie ; au contraire, elle redouble de douceur, d'indulgence. Elle veut qu'il se sente libre, qu'il la trouve toujours souriante, apparemment heureuse ! Les inventions de la pauvre femme pour satisfaire son mari, les tortures auxquelles elle se soumet pour empêcher ses cheveux de blanchir et conserver la fraîcheur de son teint, les privations qu'elle souffre pour ne pas permettre à l'embonpoint de la déborder, tout cela est à la fois touchant et ridicule.

Devant cette abnégation de tendresse, Casimir n'est pas sans remords. Son existence en partie double lui pèse, le rend mal-

heureux.... En trompant sa femme il lui semble tuer un agneau sans défense. Mais pourtant son amour pour Germaine l'emporte. Un enfant qui leur naît vient encore fortifier les liens qui les unissent. Tout à coup la jeune femme reçoit une lettre de son mari qui l'appelle au Chili, près de lui.... Que résoudre?... « Partons « ensemble, répond Casimir, allons cacher notre bonheur en Amé- « rique, nous vivrons de notre travail, nous emmènerons notre « enfant.... » Mais Germaine ne veut pas consentir à ce sacrifice. Ce serait pour lui renoncer à tout avenir, rejeter dans la misère ses frères, ses sœurs qui vivent des bontés de la princesse!... Non, elle s'en ira seule, ils se diront adieu, mais que feront-ils de Micheline? Après mille combinaisons et hésitations, désespérés tous deux, ils ne voient qu'une solution. Germaine en partant abandonnera son enfant à la grille du parc, le prince en se promenant trouvera l'enfant; il la recueillera et la fera soigner par la femme de son garde-chasse. De cette façon du moins il pourra veiller sur elle.

La ruse réussit. Bientôt la princesse, à laquelle aucun soupçon n'est venu, s'intéresse, elle aussi, à la pauvre petite délaissée. Et lorsque deux ans plus tard, Casimir, tué par une chute de cheval, la lui recommande à son lit de mort, elle promet de la garder près d'elle, de l'élever comme sa fille.

Ceci n'est que le prologue; le drame véritable commence dix ans après, lorsque Germaine, devenue veuve, revient en France pour chercher son enfant. La loi la lui refuse: Micheline appartient légalement à la princesse Sobolewsky. Pour vivre auprès de sa fille, il ne lui reste qu'à solliciter auprès d'elle une place d'institutrice devenue vacante. C'est alors qu'entre les deux femmes surgit une lutte désespérée dont Micheline est l'enjeu et qui se termine dans le cœur de l'enfant par le triomphe de la mère véritable. Nous renvoyons nos lecteurs au livre lui-même, l'espace nous manquant pour analyser, comme il le faudrait, cette rivalité douloureuse, à la fois actuelle et posthume, dont M. Malot a su tirer plus d'un effet poignant.

THOMAS EMERY.

CORRESPONDANCES

Lettre de Suisse.

Genève, le 10 Novembre 1884.

Voici l'automne. Les dernières fleurs se flétrissent dans les parterres, et le brouillard nous enveloppe de son linceul gris. Comme le vent du nord disperse les dernières feuilles, la mort fauche plus d'une tête blanche. C'est ainsi que nous venons de voir disparaître une de nos gloires artistiques, le doyen de nos peintres d'histoire, Jean-Léonard Lugardon. Si vous avez jamais voyagé en Suisse, vous aurez certainement remarqué, dans plus d'une maison, des lithographies reproduisant le serment du Grutli, ou les hauts faits de Guillaume Tell. Les toiles de Lugardon étaient devenues essentiellement populaires, le peintre genevois s'inspirant des faits les plus glorieux de notre histoire nationale, et les rendant avec une sobriété magistrale, avec une incomparable vigueur de pinceau.

Lugardon naquit en 1801, et se fit connaître à l'âge de vingt-quatre ans par un tableau dont le sujet était emprunté à l'histoire de Genève. Bientôt il s'attacha à reproduire les sciences à demi légendaires qui amenèrent la naissance de la Confédération Suisse. Ces toiles excitèrent un enthousiasme universel, et Töpffer écrivait à ce propos des pages charmantes, bien dignes d'échapper à l'oubli: « Nous n'avons pas en Suisse rien que de grandes scènes alpestres, nous avons une histoire aussi, fière, grande, simple comme ces Alpes qui en furent le théâtre; admirable entre toutes les histoires modernes, elle est la seule dont les traditions égalent en mâle et populaire poésie les traditions de Rome antique ou de l'ancienne Grèce. Encore cette poésie y est-elle, ce me semble, plus pure, plus élevée. C'est bien, comme en Grèce, la liberté luttant contre l'oppression, mais c'est la liberté juste, équitable, à la fois humble et ferme, religieuse et sincère, qui ne veut qu'elle-même, qui combat par elle-même, qui refuse les dangereux secours de la fraude, comme elle ignore ou dédaigne les équivoques mobiles de la vanité et de la gloire. Certes une pareille histoire était digne que Schiller lui élevât un immortel monument. Elle était digne aussi que quelque peintre de génie lui vouât ses pinceaux. Or ce peintre s'est trouvé, c'est Lugardon qui a étudié la Suisse, non pas dans les livres seulement, mais dans les habitants de ses montagnes, dans ses arsenaux, dans ses monuments, et qui a élevé son art à la hauteur des belles scènes de son histoire. »

Et Töpffer s'écriait en finissant: « C'est ici encore une école nou-

velle, celle de la peinture d'histoire suisse, qui est née dans nos murs. Puisse-t-elle s'y naturaliser ! Alors au lieu d'avoir un art cosmopolite nous aurons un art national, au lieu d'aller glaner chez autrui, nous moissonnerons chez nous. » La moisson a été glorieuse et féconde, et les toiles de Lugardon, ornement de nos musées, vulgarisées par la gravure et la lithographie, ont fait connaître son nom jusque dans les vallons les plus reculés de notre petite Suisse.

La mort a aussi cruellement frappé notre corps universitaire. Elle nous a enlevé, coup sur coup, trois professeurs du plus haut mérite, et dont les travaux faisaient autorité à l'étranger. M. Henri Dameth, savant économiste, n'a précédé que de deux mois dans la tombe M. Charles Brocher, membre correspondant de l'Institut de France, bien connu par son ouvrage sur le droit international privé, et M. Joseph Hornung, qui professait à Genève le droit pénal. Ce sont là des vides difficiles à combler ; on trouvera peut-être parmi les jeunes avocats des hommes plus brillants que ceux que nous venons de perdre, on n'en trouvera certainement pas de plus profondément épris de tout ce qui touche au domaine de la science juridique.

Après les savants, un poète a aussi ouvert son aile vers une autre patrie : le 18 juillet est mort à Vevey le *père Oyex*, comme on l'appelait, M. F. Oyex-Delafontaine, le chantre populaire du canton de Vaud. Fils de paysans, il avait commencé par garder les troupeaux dans la montagne. Comme l'a dit excellemment M. Godet : « Le petit berger avait puisé dans cette existence simple et solitaire l'amour intense de la nature, le vif sentiment de la liberté, une sorte de terreur superstitieuse de la vie citadine et facile. » Il dut aller chercher fortune à l'étranger, comme précepteur, mais dès qu'il eut amassé un petit pécule, il se hâta de rentrer dans ce cher canton de Vaud, objet de ses premières amours, de ses constantes amours. Il ne se lassa pas de le chanter jusqu'à son dernier soupir, et on peut lui décerner ce titre de Béranger vaudois auquel il aspirait :

« O Béranger ! dans les sillons
« Fécondés par ton fier génie,
« Est-il resté, pour nos vallons,
« Une aubépine encor fleurie ?

« Si je la cueillais, mon pays
« (Voilà ce que j'ambitionne)
« Ornerait mes cheveux blanchis
« D'une feuille de ta couronne ! »

Il était le chantre attitré des fêtes populaires, et on l'écoutait avec respect lorsqu'il montait à la tribune décorée de feuillage. Comme on l'a dit : « Il était quelqu'un pour le peuple.... Et puis ce chantre populaire avait le physique de l'emploi : sa tête et sa barbe blanches, son œil vif et brun, donnaient à ce type de vieux-suisse je ne sais quel aspect consacré, et quand il chantait gravement sa chanson, il exerçait un sacerdoce. » Ce sacerdoce il l'a rempli, non avec un art raffiné, mais avec beaucoup de bonhomie et de franchise. Il a chanté son pays, et l'a fait aimer par ses chansons ; sa renommée ne s'étendra pas au delà de notre frontière ; mais c'était une figure caractéristique, aimable, et nous ne la laisserons point disparaître sans lui accorder ici le tribut d'un sympathique souvenir.

Et maintenant revenons aux vivants, et aux œuvres des vivants.

Restons d'abord dans le canton de Vaud, puisque Oyex nous y a amenés, et signalons l'apparition d'un nouveau roman de M. Urbain Olivier, *La Servante du docteur*. Aussi bien, après le poète populaire, il convient de parler du conteur populaire par excellence de notre Suisse romande. C'est en 1846 qu'il débuta par un volume de *Récits de chasse*, et dès lors chaque année, ou à peu près chaque année, il envoie, à son fidèle public, sa carte de visite sous forme de roman. Ce sont toujours des scènes de la vie villageoise au canton de Vaud. Livres très honnêtes du reste, très moraux, fidèlement observés, agréablement écrits, et qui jouissent d'une grande faveur auprès de notre population campagnarde, qui aime à s'y trouver portraiturée. Ils reflètent à merveille l'âme de leur auteur, âme bienveillante et paisible, très éprise des beautés de la nature, mais ne dédaignant point parfois une petite pointe de plaisanterie. M. Urbain Olivier vit dans un riant village non loin des bords du lac de Genève. Levé à l'aube, il se met au travail, et à sept heures du matin on trouve sur sa table bon nombre de pages écrites. C'est l'heure réservée aux œuvres d'imagination : plus tard, il fait si bon tailler ses arbres, s'occuper des poules et des abeilles, soigner ses fleurs et ses légumes! Ce n'est qu'au prix de ces constants labeurs qu'on goûte le charme des moments de recueillement, à l'ombrage de la treille, tandis que le lac, dans le fond de la vallée, roule ses flots de saphir. De cette vie en face de la nature, de ces rapports journaliers avec les habitants du village, ses voisins, sont nés les livres de M. Urbain Olivier : entouré de l'estime et du respect de tous, il coule une vie tranquille et laborieuse, également partagée entre les travaux de la campagne, et ceux de la plume, et chaque automne, à l'époque des vendanges ou des premiers froids, l'on voit apparaître un nouveau livre du romancier laboureur. Puisse-t-il voir encore souvent rougir les pampres ! puisse-t-il écrire encore beaucoup de livres! Il sait que ses lecteurs sont fidèles et nombreux.

Si du canton de Vaud nous revenons à Genève, il nous faut nous arrêter à une intéressante publication, qui nous reporte à l'époque de la renaissance. Tous les lettrés connaissent le nom de Guillaume Budé, cet ami de François Ier que l'on peut considérer à bon droit comme le véritable fondateur du Collége de France. Il se trouve que sa veuve abjurant la religion catholique vint s'établir à Genève. Un de ses descendants, M. Eugène de Budé, a tenté de raviver le souvenir de son aïeul, trop oublié de nos jours en dehors du monde savant. Grâce à de patientes recherches, et aux ressources que lui offraient ses archives de famille, il est parvenu à remettre en lumière cette figure magistrale, digne de notre respect et de notre admiration. Guillaume Budé nous offre le type de ces hommes du XVIme siècle, curieux de tout savoir, de tout connaître; il écrivait en grec et en latin aussi facilement que nous écrivons dans notre langue maternelle ; il s'occupait de jurisprudence, d'archéologie, de philologie, de philosophie et de théologie avec Erasme, de littérature avec Rabelais ; sa correspondance ne comprend pas moins de cinq livres de lettres latines et d'un livre de lettres grecques, et nous ne possédons que les lettres se rapportant à une période de cinq ou six ans de sa vie. L'activité de cet homme a été véritablement prodigieuse ; à côté de ses travaux littéraires, il trouvait le temps de paraître à la cour, où l'attirait l'affinité de son maître et souverain François Ier et il était l'un des ornements de cette cour incomparable dont un contemporain, Hubert Thomas, de Liége, disait en 1535 : « Je ne me souviens pas de m'être assis à une table aussi savante que l'était celle de François Ier ; les lectures qui s'y faisaient, les matières qu'on y agitait, les conversations

qu'on y tenait, étaient si instructives que le plus docte pouvait encore y apprendre quelque chose. Il y avait à profiter pour le militaire le plus intelligent comme pour l'homme de lettres. »

Guillaume Budé fut non seulement un des plus grands érudits du XVIme siècle, il fut aussi, (et c'est là le côté nouveau de la biographie que nous étudions), un homme au caractère noble et élevé, modeste, modéré dans ses jugements sur ses contemporains, complaisant sans bassesse et grave sans orgueil ; ses amis avaient grand'peine à démêler si sa sévérité et son autorité commandaient le respect, plus que sa facilité et sa douceur ne gagnaient les cœurs. Il y a loin de ce portrait à celui que traçait M. Nisard, qui le dépeignait ainsi : « Homme austère, à la paupière contractée, au visage souffrant et ironique comme nous le représente une gravure d'après Holbein.... écrivain amer, aigre-doux, esprit difficile, mais prodigieux, savant, etc. » Il faut savoir gré à M. de Budé [1] de nous avoir montré cette grande figure sous son vrai jour. On ne peut que se joindre au critique de la *Revue des Deux-Mondes* qui remercie l'auteur genevois du livre qu'il nous donne, de ce livre qui peint « ce tumultueux et savant seizième siècle, qui nous est d'ailleurs trop peu connu. »

C'est à Genève aussi que M. Marc Monnier a trouvé le sujet de son dernier ouvrage : *Un aventurier italien du siècle dernier*. Comme il soupait un soir chez un de ses amis, M. David Moriand, ce dernier lui remit un volumineux manuscrit. C'étaient les *Mémoires du comte Joseph Gorani*, que M. Marc Monnier publie aujourd'hui. Cet étrange personnage, qui dans ses voyages avait séjourné à Genève, Gorani, vint passer dans notre ville les dernières années de sa vie et y mourut dans l'obscurité. Il faut lire le récit de cette vie agitée, étonnante, invraisemblable, que M. Marc Monnier a résumée dans quelques lignes de sa préface : « Soldat de la guerre de sept ans, prisonnier de guerre du grand Frédéric, diplomate au service de l'Autriche et du Portugal, libertin effréné, voyageur infatigable, écrivain fécond, aide de camp de Mirabeau qu'il vit de très près, agent secret des Girondins dont il servit la politique, amis de nos encyclopédistes et des philanthropes italiens, ami de Beccaria, de Charles Bonnet, de Voltaire qui songea un moment à lui pour le trône de Constantinople, il avait été vingt fois sur le point d'atteindre la fortune et la gloire, et ne les avait manquées que par sa faute, donnant par là une bonne leçon aux ambitieux de tous les pays et de tous les temps. »

Mais tandis que je m'attarde avec Gorani, je me souviens tout à coup d'un coquet petit volume, imprimé sur papier rose, par Fick, notre célèbre imprimeur, et qui mérite assurément l'honneur d'une mention, ne fût-ce qu'au seul point de vue typographique. Mais il y a mieux que cela, et le contenu vaut bien le contenant. Il s'agit de souvenirs de jeunesse fort agréablement contés par un de nos fins lettrés, M. Gustave Revilliod, bien connu par ses collections de peinture et de céramique. Or, parmi ces souvenirs de jeunesse, qui ne s'adressent qu'à un public restreint, j'ai trouvé des détails fort curieux, bien propres à éveiller l'intérêt de tous. Il paraît que M. Revilliod a eu le bonheur de mettre la main sur un ouvrage composé à la fin du siècle dernier, ou au commencement de notre siècle, et qui est écrit par un témoin des atrocités commises à Lyon par les révolutionnaires. Certes chacun connaît l'histoire du siége de cette malheureuse ville, mais il faut entendre raconter les scènes

---

[1] *Vie de Guillaume Budé*, par Eugène de Budé, 4 vol in-12, Paris 1884.

effrayantes qui suivirent sa reddition : ces scènes dépassent tout ce que l'imagination peut rêver de plus épouvantable. Barère avait déclaré que le nom de Lyon ne devait plus exister, qu'on ne laisserait pas une pierre de l'infâme cité. Il fallait détruire les maisons et leurs habitants : la dénonciation, même *la dénonciation d'un père*, devenait une vertu obligatoire pour un républicain : « Couthon, le hideux cul-de-jatte, tout perclus qu'il est, veut donner lui-même aux maisons le premier coup de massue. Il se fait porter auprès de l'un de ces superbes corps de bâtiment qui embellissent la place de Bellecour ; et lorsque sa main, plus hideuse et plus destructive que celle du temps, applique à l'édifice le fatal marteau, il prononce ces mots : *La loi te frappe*, et les maisons tombent à l'instant sous les coups des démolisseurs .... » Les ouvriers sont payés pour ce travail avec une sorte de frénésie : on leur distribue quatre cent mille livres tous les dix jours. Puis les visites domiciliaires se multiplient; on saisit les citoyens même dans les rues, et dans les prisons s'entassent des milliers de victimes.

Il faut, à ces tigres altérés de sang, toujours des têtes à couper. « L'interrogatoire est simple, la procédure est prompte : « Quel est ton nom ?... Ta profession ? Quelle fut ta conduite pendant le siége ? Tu as été, ou tu n'a pas été dénomé. » Et les juges, ou touchent leur hache, ou portent leur main au front, ou l'étendent sur la table. Le premier signe condamne à la guillotine, le second à la fusillade et le troisième, infiniment rare, exempte de la mort. Cette manière de rendre les jugements est remplacée par une autre non moins hâtive. Corchand écrit sur un registre le nom de ceux qu'on voue au supplice, et sa main presque jamais ne cesse d'écrire. Parein, qui tient le registre des absolutions, rarement prend la plume. Toutes les dix minutes, sept infortunés sont présentés, interrogés, inscrits, et font place à sept autres. » Mais la fusillade et la guillotine se montraient trop lentes encore au gré des horribles bourreaux ; ils rêvaient des supplices plus effrayants encore. Ils auraient désiré fusiller en masse les condamnés dans les caves, ou les enfermer dans des maisons sous lesquelles on ferait jouer des mines, mais ils n'auraient pu jouir assez du spectacle de toutes ces souffrances, de toutes ces agonies. On trouva mieux que cela : on plaça les malheureux sous le feu de canons chargés à mitraille. On choisit soixante-neuf jeunes gens pour faire l'essai de ce nouveau genre d'exécution; le lendemain on en envoya deux cent dix.

« Leurs mains étaient liées derrière le dos par une corde qu'on attache à un câble, fixé à chacun des troncs d'une longue rangée de saules. Ils ont en face les soldats qui vont les fusiller, et deux canons prêts à vomir la mort contre eux. Le signal est donné : leurs membres volent épars ; ceux dont les bras se trouvent emportés ne tiennent plus au câble, ils fuient ; la cavalerie part et les achève à la course. D'autres, en se baissant, avaient évité la décharge ; la plupart, qui n'étaient que mutilés criaient à leurs bourreaux : « Achevez-moi, ne nous épargnez pas ! » Et le soldat n'hésitait pas de tomber sur les uns et les autres, à coups de sabre et de baïonnette. Leur grand nombre rendit l'immolation excessivement longue : la lassitude des assassins ne leur permit même pas de la consommer. Combien palpitèrent longtemps ensuite ! Combien respiraient encore le lendemain, lorsqu'ils furent dépouillés, inhumés par des fossoyeurs *révolutionnaires*, qui les achevaient à coups de pelle et de pioche, et couvraient leurs corps avec de la terre et de la chaux dans le moment même du passage de la vie à la mort ! » C'est au bruit de ces salves lugubres que Collot mangeait et buvait : c'était la musique préférée de ce monstre, la seule admise dans

ses banquets. Et voilà les hommes qui s'intitulaient : « Les représentants du peuple, envoyés pour assurer son bonheur ! »

Mais détournons nos regards de ces scènes de carnage.... Dieu merci, nous n'avons plus rien à craindre de ces énergumènes qui dorment maintenant comme leurs victimes du suprême sommeil. En finissant, n'oublions point de souhaiter la bienvenue à deux jeunes poètes qui nous apportent leur premier volume. Voici M. Fuster avec son *Ame pensive*, qui renferme maintes choses gracieuses, élégantes, vigoureuses. Comme l'a constaté le chroniqueur de la *Bibliothèque Universelle*, quand la vie aura passé sur ce talent, il produira de beaux fruits. Voici aussi M. Adolphe Ribaux, avec des poésies intitulées *Vers l'Idéal :* il y a dans ce livre mieux que des promesses, il y a là un talent très viril, très personnel, très élevé, et qui repose des platitudes réalistes dont nous sommes inondés.

« Montant bien haut, plus haut que le nuage obscur,
« Emplissons nos regards d'inaltérable azur,
« Aimons éperdument les choses éternelles ! »

Avec l'hiver, voici revenir les conférences et les concerts. M. Ernest Naville a recommencé son cours libre à l'Université ; l'on nous annonce l'arrivée prochaine de M. Francisque Sarcey. La saison théâtrale s'est ouverte de la manière la plus brillante. Les amateurs de musique ne pourront pas se plaindre : outre cinq concerts classiques on leur offre cinq festivals, consacrés spécialement aux maîtres modernes, qui viendront eux-mêmes diriger l'orchestre. Avant-hier a eu lieu le festival de Saint-Saëns ; nous entendrons successivement Guiraud, Massenet, Léo Délibes et Gounod.

AUGUSTE BLONDEL.

Lettre de Varsovie.

Varsovie, le 1er Novembre 1884.

Pour bien comprendre le génie littéraire d'une nation, il faut d'abord connaître la nation elle-même et son esprit ; et bien qu'un chroniqueur ne soit pas appelé à approfondir les questions qu'il traite, qu'il me soit cependant permis, en vue de cette nécessité, de développer quelques idées générales, avant que de passer aux détails du moment présent.

« Comme les orchidées bleues,
« Qui végètent dans l'air, sans toucher la terre ;
« Et qui, seulement par le fait des émanations d'une eau éloignée,
« Grossissent en bourgeons, et s'ouvrent et fleurissent,
« De même, ô vous, esprits des peuples rêveurs,
« Qui n'êtes pas enracinés par des forces vitales,
« Dans vos champs paternels, dans vos bois et dans vos chaumières,
« Vous élevez, dans le bleu trompeur et silencieux
« De vos espérances, les corolles ouvertes,
« Qui, elles aussi, se flétrissent, comme des fleurs. »

Dans ces paroles de Mme Marie Konopnicka, le poète dépeint le défaut prédominant de notre nation dans le passé, et peu-être même dans le présent.

Aussi sommes-nous encore des gens rêveurs et surtout nous l'avons été. Luttes héroïques et illusions.... même sur nos défauts, voilà ce que raconte notre histoire.

Notre héroïsme a sauvé l'Europe des Musulmans, Turcs et Tartares ; pendant un certain temps il a fait aussi de la Pologne le centre absorbant des autres nationalités slaves.

Les illusions, au contraire, nous ont perdus, car elles nous ont toujours empêché de compter avec les réalités. Au moyen-âge, quand toutes les nationalités se préparaient à un avenir glorieux en se soumettant à l'absolutisme et à la tyrannie, les Polonais allaient s'inspirer dans les universités italiennes du rêve de la législation républicaine de Rome, et en revenant ils modelaient, sur ce qu'ils avaient appris, les lois de leur pays. Ils créèrent ainsi un précoce gouvernement représentatif avec un simulacre de royauté à sa tête, accordant une prépondérance décisive sur toutes les questions à la noblesse, foule obscure, ignorante, jalouse de ses privilèges et bientôt corruptible et corrompue.

Cet état de choses ne pouvait que changer les défauts en vices. L'insubordination dégénéra bientôt en licence, l'amour des priviléges de caste en un égoïsme si absolu, que parfois il alla jusqu'à la trahison des intérêts nationaux. Cela était d'ailleurs naturel, presque fatal ; l'idée de l'unité, de la force par la cohésion du sacrifice individuel pour le bien commun, ne peut germer dans une caste qui s'appuie sur les abus et l'injustice et qui est en outre inculte et sans direction. Mais cette caste était portée par sa nature à l'exaltation ; sagement dirigée, elle aurait accompli de grandes choses, comme elle avait remporté de grandes victoires ; abandonnée à elle-même, elle dépensait le restant de ses forces en aventures, et pour le reste elle se payait de mots. Il y eut des moments sublimes dans le commencement de cette soif d'innovations, dans cette lutte pour la liberté, deux aspirations qui n'avaient pas encore germé chez les autres peuples. Mais bientôt tout cela aussi ne fut plus qu'un mot d'où plus tard devait dériver cette autre phrase si tristement caractéristique qui affirme « que le désordre tient la Pologne debout. » Et l'on répétait glorieusement ce paradoxe dans le temps qui précéda de très près notre ruine définitive.

L'aveuglement, cependant, n'était pas général. De tout temps les intelligences d'élite avaient vu le mal, et pressenti le danger. Déjà vers le déclin de la dynastie des Jagellons, à l'époque des Sigismonds — une de nos plus brillantes périodes, — le parti politique guidé par Siennicki, et plusieurs auteurs de mérite, tels que Pierre Skarga, Orzechowski, Górnicki, Rej, plus tard Modorzewski et autres, avait cherché à conjurer le mal pressenti. Mais ces hommes remarquables avaient contre eux l'inconscience et l'égoïsme de la multitude privilégiée, ainsi que les jésuites, ennemis d'un mouvement né de la réforme. L'esprit de justice étouffé en apparence, vivait cependant sous la cendre, et se trahissait dans les derniers moments de notre existence politique. Malheureusement, c'était trop tard.

L'approche du malheur avait réveillé ce qu'il y avait de meilleur et de plus intelligent dans la nation. Le besoin d'un remède énergique parut urgent, et les efforts désespérés contre le mal irrémédiable, se résumèrent dans la constitution nouvelle de la diète de quatre ans. Mais il n'était déjà plus le temps ; l'infortune devait être consommée, les fautes punies.

Toutefois, cet honnête élan eut pour résultat de laisser un souvenir à la nation, qui devait se réveiller après de longues années. La diète de quatre ans fut une sorte de confession générale, suivie de si près par la mort, que le temps fit défaut pour la réparation des torts commis. Elle devint un testament.

L'état étant mort, la nation devait être l'exécuteur testamentaire.

Cette idée paraît avoir été éternisée dans le marbre par Thorwaldsen dans le monument funèbre de Malachowski, maréchal de la diète de quatre ans. La Pologne, en habits de deuil, pleure, mais la jeunesse polonaise lève sur le sévère visage du mort un regard ardent, plein de promesses, de foi et d'espérance.

La littérature de la déchéance avait été panégyrique, ampoulée, sans âme. Dans les derniers temps elle s'était ranimée sous le souffle de l'esprit réformateur, mais, allant avec les besoins au plus pressé, elle ne fut que législative. L'époque qui suivit, celle du deuil, paraît être tout à fait étrangère à la précédente, et cependant un étroit lien psychologique les unit l'une à l'autre.

Un homme coupable, qui, pris de remords, se serait appliqué à réparer le mal qu'il a fait, et qui, malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts, aurait échoué, serait nécessairement découragé et porté à accuser la fatalité.

Ce fut notre cas : on souffrait ; et pour se consoler on se faisait des illusions sur le passé et sur l'avenir ; on idéalisait ce qui n'avait point été idéal et on espérait l'impossible.

Telle fut, chez nous, l'aurore du romantisme qui nous donna Mickiéwicz, Krasinski, Slowacki, etc. En ce temps, la poésie prévalut haut la main, sur la prose, et il ne fut presque pas question de science réelle. Nos insurrections répétées, qui nous privaient en vain de tant de sang généreux et de tant de force, en furent le résultat immédiat.

Je me rappelle à ce propos la parole amèrement ironique d'un illustre vieillard à l'esprit supérieur, qui avait consacré sa vie à ses rêves. D'abord officier de Napoléon, puis un des plus actifs en l'année 30, et enfin témoin déjà défiant des événements de l'année 48 et 63, il disait vers la fin de ses jours que « pour espérer, il « suffit aux Polonais de savoir que l'empereur du Maroc vient de « déclarer la guerre au bey de Tunis. »

Mais toutes les âmes ne sont pas assez fortement trempées pour comprendre le fonds des choses et se donner à eux-mêmes un si triste démenti. J'ai connu un autre vieillard qui répétait souvent et mourait en disant que la résurrection de la Pologne était prédite par ces paroles du *Pater:* « Que votre règne arrive. » Chaque printemps il sentait la résurrection dans l'air.

Fils de nos mystiques et de nos poètes, ces visionnaires laissèrent à leur tour une postérité. Ce furent, en effet, les romanciers et les poètes qui secouèrent la torpeur occasionnée par de nouvelles désillusions et de nouvelles saignées.

La pression gouvernementale, l'état économique du pays, l'éducation scolaire étroite, et donnée dans un esprit et dans une langue étrangère, avaient prolongé cet état d'anémie. Mais, petit à petit, on se réveilla. Ce renouveau fut le fait de la pléïade de littérateurs dont nous parlions, qui chassèrent le roman français et nous réapprirent le polonais. Ces hommes s'appelaient Rzewuski, Balinski, Malinowski, Zalewski, etc., puis Ujejski, Kaczkowski, Kraszewski et quelques autres qui sont encore vivants. Le dernier de ceux que nous venons de nommer, quoique depuis longtemps sur la brèche, est toujours le chef d'un parti littéraire nombreux. Réformateur dans le temps, il est maintenant conservateur. Ces hommes de bonne

volonté, presque tous doués de facultés remarquables, héritèrent des anciens errements, des anciennes erreurs et des anciennes expériences.

Telle est la genèse de notre parti conservateur que l'on pourrait appeler *des satisfaits* et qui est sans contredit le plus nombreux. Il y a cependant des nuances plus ou moins accentuées soit dans les auteurs, soit dans les organes de la presse.

La presse joue chez nous un grand rôle; plus grand qu'ailleurs peut-être, attendu qu'elle sert de porte voix aussi bien aux auteurs de renom qu'aux médiocrités. Tout ce qui tient la plume écrit dans les journaux pour plusieurs raisons. D'abord, parce que c'est le moyen de publication le moins cher, pour l'éditeur comme pour le public, et aussi, à cause de ce vice que Taine — il me semble, — reproche au Parisien : la paresse, qui fait que nous écrivons peu de livres et en lisons encore moins, le journal suffisant à tous nos besoins intellectuels. Cela a fait dire à Prus — pseudonyme de Çlowacki et un de nos meilleurs chroniqueurs, — que l'unique moyen de nous rendre savants serait de faire passer la science par les faits divers, ou bien de la condenser assez, pour qu'elle pût tenir sur des feuillets d'éventail.

Prus, — puisque nous venons de le nommer, — écrit ses chroniques pour le numéro de dimanche du *Courrier de Varsovie* (Kuryer Warsawzki). Il est sceptique, frondeur, plein de verve et d'entrain; toujours opportuniste, et habile à cacher le sérieux du sujet sous une forme piquante et légère. Nous devons à ses chroniques plus d'un utile projet, entre autres celui des caisses ouvrières, fondées grâce à son appel. Il est aussi nouvelliste de mérite et prend volontiers dans la vie du peuple ses sujets, qu'il traite avec un réalisme triste, profondément senti et qui fait vibrer toutes les cordes du cœur.

L'organe auquel Prus collabore est une feuille à échos, nouvelles et chroniques, conservatrice, bourgeoise et assez médiocrement rédigée. Je le mentionne, ainsi que les deux autres courriers : le *Journalier* (Codienny) et le *Matinal* (Poranny), parce que, étant les plus lues, ces feuilles donnent une idée de la moyenne de l'intelligence locale. Hélas! cette idée n'est pas flatteuse! Si ces organes sont médiocres, c'est leur droit et c'est même assez naturel; le malheur est qu'ils se prennent et sont pris par la masse fort au sérieux; ce qui est un tort. Le malheur est aussi qu'ils alimentent l'étroite réciprocité d'admiration dans le cercle de la rédaction et des abonnés. Du reste, ces trois courriers diffèrent légèrement de couleur, si ce n'est de valeur.

Je ne parlerai pas des journaux politiques, plus sérieux, la politique n'ayant pour nous qu'un intérêt tout à fait secondaire, et par cela même manquant d'école. Il n'y a que la *Gazette de Varsovie* (Gazeta Warszawska), organe conservateur, sérieux, un peu empoulé, qui puisse s'appeler avec fondement une feuille politique. Les autres défendent, avec plus ou moins de succès et de logique, les intérêts de leur parti et attaquent plus ou moins adroitement les intérêts du parti contraire. Elles sont pour la plupart *bourgeoises*, souvent conservatrices, catholiques, anti-sémites, et imbues du patriotisme hérité, malheureusement étroit et haineux.

L'une des feuilles les plus ultramontaines et les plus aristocratiques est le *Verbe* (Slowo), que je mentionne à cause de son rédacteur Sienkiewicz, connu déjà des lecteurs de la *Revue Internationale* par une de ses délicieuses nouvelles. Il est à regretter, que la traduction — même la meilleure, — fasse beaucoup perdre à ces petits chefs-d'œuvre. Le style, qui constitue un de leurs mérites

particuliers, cette langue pure, simple, facile, poétique et pleine de charme dans l'original, ne peut être rendue par une traduction. La sensibilité et la fable sont les qualités maîtresses de Sienkiewicz, tandis que sa psychologie serait susceptible de quelques critiques, et ses théories sociologiques nous paraissent un peu vagues. Elles ont pris naissance dans le camp du progrès, dont je parlerai plus tard, attendu que, chronologiquement, il est le dernier venu, et par conséquent le plus jeune. Ces théories sont allées échouer dans le camp contraire, ainsi que le prouve la tendance du *Slowo* et celle du dernier roman de Sienkiewicz : *Par le fer et par le feu*, qui est l'histoire de la rébellion cosaque. Les qualités aussi bien que les défauts de Sienkiewicz, font de cet auteur plutôt un nouvelliste qu'un romancier de grande envergure. Les quatre gros volumes de son dernier roman sont là pour prouver notre assertion. Annoncée et accompagnée par une réclame à l'américaine, cette œuvre a été reçue avec un enthousiasme qui ne saurait être justifié en entier. C'est une belle fable, mais qui rappelle trop l'ancienne école, surtout la manière de Dumas père. Malgré cela, et malgré que l'auteur paraisse ne pas avoir connaissance des dernières recherches historiques sur cet épisode, il a su composer un délicieux récit, plein d'intérêt, émaillé de descriptions saisissantes et qu'on lit tout d'une haleine, d'un bout à l'autre.

Nous avions déjà, sur cette même époque, un autre roman antérieur à celui de Sienkiewicz. C'est le : *Un moment d'orage* de Jez, pseudonyme de Milkowski. D'une valeur historique et sociologique beaucoup plus grande et digne de figurer à côté des autres œuvres du Dickens polonais, pourtant ce roman du Nestor du parti du progrès se lit moins facilement que celui de Sienkiewicz.

Les feuilles illustrées ont chez nous, comme partout ailleurs, peu de caractère spécial. Seul le *Voyageur* (Wedrowiec), est d'une nuance libérale plus accentuée. Il s'occupe particulièrement, comme l'indique sa dénomination, de tout ce qui concerne la connaissance de notre pays et de l'étranger.

Il y a encore plusieurs autres illustrations, entre autres l'*Écho du théâtre et de la musique* (Echo teatralne i muzyczne).

Les juifs ont aussi leur organe dans l'*Israëlite* (Izraelita), pas bien remarquable, mais honnête et de tendances conciliantes.

Les anti-sémites ont leur *Champ agricole* (Rola), partial et étroit comme tout organe de parti, dont la haine est l'unique point de ralliement.

La *Revue catholique* (Przeglad Katolicki), n'est pas mieux rédigée, et l'on y décide des questions de science avec plus d'orthodoxie que de compétence.

Un peu supérieure, quoique de même tendance, est la *Chronique de famille* (Kronika Rodzinna), accommodée, cependant, comme toutes nos publications pour les familles et pour les femmes, à l'eau de rose, et à la fleur d'oranger. Tel est aussi le *Lierre* (Bluszcz), de Mme Ilnicka, un poète et un romancier très lyrique.

En général, la ligne de démarcation entre la littérature masculine et féminine, s'est tellement atténuée dans les derniers temps, qu'il est difficile de comprendre la raison d'être de cette dernière, si ce n'est pour les traités d'hygiène, livres élémentaires de pédagogie et de modes. Chez nous, la littérature féminine sert, pour la plupart, de porte-voix au dilettantisme des commençants.

Le parti conservateur, dont je n'ai cessé de parler, outre les journaux possède deux publications de quinzaine, sur le modèle des revues étrangères. Ce sont le *Champ* (Niwa), et la *Bibliothèque de*

Varsovie (Biblioteka Warszawska). Cette dernière est de nos publications périodiques la plus ancienne et a les défauts de la vieillesse. A ses débuts elle était spécialement destinée aux sciences et aux lettres.

La *Niwa* a plus de vigueur et est animée par les meilleures forces de son parti. C'est l'organe de l'aristocratie proprement dite, et elle défend les intérêts de la grande propriété foncière, qui est chez nous surtout l'ennemie jurée de tout progrès dans la question sociale. D'après les théories de cette coterie, la question sociale n'a d'autre solution possible que le bon plaisir et l'indiscutable grandeur d'âme des grands seigneurs. A côté de ces doctrines en faveur des intérêts de caste, on trouve de la philosophie, de la littérature, de la science, le tout dans des nuances conservatrices modérées. On y lit aussi les critiques littéraires de Jeske-Choinski et celles du comte Stanislas Tarnowski.

Jeske-Choinski est un homme de talent, un esprit fin, aiguisé, rompu à la polémique, et qui étonne toujours, même le parti dont il est, par ses sympathies pour l'ennemi. Ces sympathies lui échappent malgré lui et se font jour comme à son insu. Ce fait bizarre frappe surtout dans son roman: *L'Avant-garde*, qui est l'histoire récente de la révolution produite dans notre littérature par ceux qu'on appelle les *jeunes*. L'auteur paraît comprendre toute la portée de cet événement, il rend justice aux révolutionnaires et ne les accable que par des morceaux de rhétorique, qui ont l'air d'avoir été mis là par acquit de conscience et à regret. Du reste, Choinski écrit aussi contre les juifs, dans la *Rola*.

Le comte Stanislas Tarnowski, professeur de littérature à Cracovie, tient, par tous les liens de la naissance et de l'éducation, au parti clérical et aristocratique de la Galicie: il en a même été politiquement l'un des chefs. C'est encore un de nos critiques d'esthétique et de littérature. Un peu conventionnel et porté à l'exagération, il a le don de la parole, et, en chaire, l'orateur joue à plaisir avec les nerfs de son auditoire. Son polonais est élégant, soigné, pommadé, son geste étudié.

La contrepartie de Stanislas Tarnowski, pour le genre comme pour la tendance, c'est Spassowicz, un autre critique, avocat à Saint-Pétersbourg, élevé en Russie et appartenant à l'église grecque, par un fait indépendant de sa volonté. Tous ces antécédents: différence de religion, éducation russe, tout, jusqu'à l'individualité même de Spassowicz, qui est énergique, fortement accentuée, et dénuée de toute convention, tout cela, disions-nous, a mal disposé le gros de notre public contre cet auteur. Malgré cela, et ayant tout à gagner du côté opposé, Spassowicz s'est ouvertement proclamé polonais; et du même coup, par ses convictions tranchées, il a réuni autour de lui un parti dévoué et s'est fait des ennemis acharnés. Il est panslaviste, mais le moment n'étant pas opportun, il se tait. Original par nature, ennemi des chemins battus, il s'en fraye des neufs, ayant le talent de toujours trouver un nouveau point de vue, sans pose, et sans parti pris de contradiction. Dans une suite d'études littéraires, il a battu en brèche plus d'une conviction que la tradition avait sanctifiée. Comme orateur, il saisit plutôt par son originalité et sa franche énergie que par son éloquence; son polonais russifié est clair, bref et expressif. La force de la conviction perce sous chacune de ses paroles, et une fine ironie leur donne beaucoup de relief.

Spassowicz a dirigé autrefois à Varsovie l'*Athénaeum*, publication périodique, paraissant deux fois par mois, et où il mettait beaucoup du sien. Maintenant, il est absorbé à Saint-Pétersbourg par la seule

feuille polonaise qui y paraisse : le *Pays*. C'est une publication dont le mérite particulier consiste dans des correspondances des provinces. Il néglige presque entièrement la politique extérieure de l'empire, sur laquelle nous n'avons rien à dire quand on ne nous somme pas de nous taire, et s'occupe de nos affaires d'intérieur, et des pays slaves en général.

L'*Athénaeum*, délaissé par Spassowicz, dont les esquisses littéraires ont fait les beaux jours, est toujours resté une revue de genre littéraire et scientifique, récrutant ce qu'il y a de mieux en fait d'écrivains à Varsovie et dans toute la Pologne, et se maintient en dehors des partis et des polémiques.

Son rédacteur en chef, Chmielowski, doit être aussi compté parmi nos meilleurs critiques. Sans partialité, sans haine, provenant du camp des *jeunes*, il a sur la plupart d'entre eux la supériorité de ne pas faire la guerre à coups de langue. Ses critiques sont sérieuses, sans fiel, mais avec beaucoup de sel, toujours intéressantes et fines. Son *Aperçu littéraire* sur les dernieres années (depuis l'organisation des *jeunes*), a fait beaucoup de bruit, parce que son vaste coup d'œil battait en brèche la routine.

Voilà donc quatre hommes de lettres qui se consacrent particulièrement à la critique littéraire ; ce qui me conduit tout naturellement à la nouvelle et toute récente période de notre littérature.

Au commencement de cette correspondance, cherchant à donner une idée de l'esprit national, j'ai voulu faire voir, qu'à côté de la masse portée à la rêverie indolente, autant par tempérament que par paresse et ignorance, il y avait eu de tout temps un certain nombre d'intelligences, qui portaient en elles l'esprit de critique et de réforme. Étouffées, elles se taisaient, et les héritiers de cette tendance élevaient, après des années, la voix dans un sens tout pareil.

Pendant de longues années, le dieu myope et égoïste de l'adoration mutuelle avait eu le dessus, et faisait ressembler notre vie intellectuelle à un grand bassin d'eau stagnante en train de se couvrir toujours plus de moisissure. Mais l'esprit critique renaissant vint souffler dessus et emporta avec lui des paradoxes, sanctifiés par la tradition, protestant contre l'indiscutabilité du passé et du présent. Un des chefs de ces réactionnaires, Swietochowski ,les a caractérisés tous dans son étude intitulée : *Méditations d'un pessimiste*, par ces paroles remarquables : « Tout ce que l'humanité a de mieux, elle le doit aux mécontents; et si c'est la peine d'aimer les hommes, c'est parce qu'ils sont malheureux. »

Voilà pourquoi j'ai donné le nom de *satisfaits* aux conservateurs.

Le parti, auquel généralement on donne le nom de *parti des jeunes*, autrefois parti libéral, nous a rendu de grands services. C'est lui qui a joué le rôle de la trombe destinée à emporter la moisissure, c'est lui qui a popularisé parmi nous la science occidentale jusqu'alors traitée d'impie, c'est à lui que nous devons les traductions de ce qui valait la peine d'être connu dans notre pays. Il a eu le courage de dire que le patriotisme ne consiste ni dans l'aveuglement, ni dans la haine, que cette noble passion ne saurait condamner des êtres pensants à toujours exalter et aimer des défauts qui ont été cause de grands malheurs. Il a travaillé à renverser les préjugés de caste et de croyance, à mettre l'étude et le raisonnement à la place de l'illusion et du rêve. Héritiers des réformateurs politiques et sociaux de la glorieuse époque des Sigismonds, exécuteurs testamentaires de la diète de quatre ans, les *jeunes*, réorganisèrent sous un drapeau propre à leur temps, le parti des « mécontents » qui déblaya par la critique le chemin du progrès, éclairant, polémisant,

se trompant parfois d'outils et de route, mais marchant toujours en avant.

Mme Konopnicka, parle ainsi en leur nom:

« Ne t'étonne donc pas, que je questionne sans cesse,
« Et jette des *pourquoi* dans les espaces bleus.
« Puisque nulle réponse ne m'a été encore donnée
« Je marche, en cherchant.... et je saisis dans ce vide
« Certains reflets d'une aube lointaine, certains mots d'ordre....
« Ne t'étonne donc pas!... Qui de nous, vivant à notre époque,
« Peut s'endormir paisible et calme
« Comme ces calices des liserons ouverts seulement le jour,
« Et qui ne boivent point la rosée du soir?...
« Ne t'étonne donc pas!... Je suis l'enfant d'un siècle qui a dit, que même si on lui donnait
« La *Vérité* lumineuse comme une étoile,
« Une *Vérité* toute prête.... détachée du ciel.... Une *Vérité*
« Qui n'aurait pas été arrosée par le sang de son cœur,
« Et qu'il n'aurait pas conquise à la sueur de son front et par ses larmes, il la jetterait!...
« Car à lui, il lui faut marcher en avant et conquérir! »

Pas banal n'est-ce pas? Et il est vraiment dommage que ma traduction n'ait que le mérite de la fidélité!

Il me reste maintenant à caractériser les organes du parti des *jeunes*.

Il existe trois feuilles de cette nuance: la *Revue de la Semaine* (Przeglad Tygodniowy), la *Vérité* (Prawda), et depuis très peu de temps une feuille pour les femmes, l'*Aube* (Swit).

Tout naturellement, le mouvement révolutionnaire de nos jeunes littérateurs avait en vue — avant la science abstraite, — la question la plus urgente, la plus vivace de notre temps, c'est-à-dire la question sociale. Les *jeunes* levèrent la voix au nom des déshérités, des pauvres et des ignorants, au nom de cette masse qui, jusqu'à présent, n'est faible que parce qu'elle s'ignore, qui s'éveille déjà, et qui demain aura la voix du tonnerre et la puissance de la foudre. Elle commence même à parler, à bégayer du moins, et quand le pouvoir croit l'avoir fait taire, elle gronde dans les souterrains.

Le *Przeglad* se fit l'écho de cette foule; franchement démocratique, il défend les intérêts des classes ouvrières. Il a cependant le défaut de polémiser à outrance, et d'une façon qui manque souvent de goût. Il est dirigé par M. Kislicki, publiciste adroit et éditeur remuant, qui met beaucoup d'ardeur à populariser par des critiques et des traductions les sciences et les belles-lettres européennes.

Les *jeunes*, que l'esprit réformateur avait réuni sous le même drapeau, n'eurent au commencement qu'un seul organe, la *Revue de la Semaine*, mais bientôt les différences d'opinion se firent sentir dans leur cercle, et les *dissidents*, avec Swietochowski à leur tête, fondèrent la *Vérité* (Prawda). Le *Przeglad* resta fidèle à la question sociale, traitée dans un sens démocratique; la *Prawda*, organe libéral dans le temps, est beaucoup plus bourgeoise. Cette tendance vient de s'accentuer dans les derniers temps par les articles économiques de M. Gumplowicz, professeur à l'université d'Inspruck, articles qui visaient le socialisme de la chaire. C'est là ce qui a ébranlé la jeune popularité du directeur, esprit vaste et cultivé, mais d'une nature peu abordable, par le sentiment qu'il a de sa supériorité. L'hiver dernier, une parodie de l'*Enfer* de Dante publiée dans le *Przeglad*, avait fait méchamment défiler tout le monde

littéraire de Varsovie sous des masques fort transparents. Swietochowski y apparaît en géant tourmenté par les attaques d'oiseaux de basse-cour, dédaigneux de s'en plaindre, mais tirant la langue à qui veut lui exprimer sa sympathie. Cette image vulgaire ne manque pas de justesse. L'homme est en effet dédaigneux des éloges autant que des blâmes et des critiques. Mais, sympathique ou non, Swietochowski est dans son parti une des intelligences les plus remarquables. Sans préjugés et très personnel, sa haine même du conventionnel, le pousse quelquefois un peu trop loin. Il a encouru tous les blâmes d'un côté, toutes les acclamations de l'autre, en s'attaquant rageusement aux idées et aux convictions qu'il ne partage pas.

En condamnant le patriotisme étroit, il a bravement levé l'étendard du panslavisme; il a, — pendant le déchaînement de l'antisémitisme, — pris le parti de l'opprimé; il a propagé les idées et les découvertes scientifiques européennes; il a traité la question de l'amour libre; il a discuté la vérité, la franchise absolue et le libre arbitre. Esprit éminemment polémique, il écrit pour la *Prawda* des chroniques mordantes, acerbes, qui font des trous à ce qu'elles touchent. Son polonais est inimitable.

J'ai mentionné une de ses brochures philosophiques; il en a écrit d'autres. Ses drames ont surtout une grande valeur de polémique; le dialogue, la discussion y prédominent; l'intrigue manque absolument. Ses nouvelles réalistes, écrites sobrement, disent clairement ce que veut l'auteur.

La *Prawda*, sous le rapport scientifique, est supérieure au *Przeglad*. Tous les deux donnent *gratis* à leurs abonnés des publications de mérite.

Je ne voudrais pas être accusé de trop glorifier les *jeunes*, en leur attribuant tout le nouveau mouvement littéraire et scientifique. Il est cependant prouvé que le calme plat, l'inertie ne donnent jamais naissance à rien de remarquable; mais si les *jeunes* n'ont pas inspiré tout ce qui a été écrit et pensé dans les dernières années, ils ont du moins le mérite d'avoir provoqué le mouvement. Depuis ce temps, beaucoup de traductions d'œuvres remarquables ont enrichi notre littérature. On en a écrit aussi quelques-unes d'originales, surtout pour ce qui a trait à l'histoire nationale, l'éthique, la pédagogie, etc. L'état des choses n'est pas encore tel qu'il devrait être, tel qu'il sera un jour. Il y a encore beaucoup trop d'ignorance et de paresse parmi nous ; et cela décourage les éditeurs.

Nous avons cependant quelques feuilles périodiques, scientifiques et spéciales.

L'*Univers* (Wszechswiat), popularise les sciences naturelles; il est rédigé avec soin, mais se trouve peu soutenu par le public.

Les médecins, les pédagogues, les archéologues, les techniciens etc., ont leurs organes spéciaux qui vivent moyennant les efforts et les sacrifices des éditeurs et des collaborateurs.

En fait de feuilles libérales destinées aux femmes, j'ai déjà mentionné l'*Aube* (Swit), de Mme Konopnicka, dont j'ai cité plus haut deux morceaux poétiques. La fraîcheur, un parfum de nouveauté avaient fait remarquer ses poésies dès le début. On pouvait lui reprocher parfois un peu d'exagération ; on trouvait aussi qu'elle mettait trop les points sur les *i*. Cependant, on sentait en elle le feu sacré et l'esprit des temps nouveaux. Quelquefois, il arrivait que son brillant langage s'embrouillait et devenait maniéré, que ses métaphores n'étaient pas heureuses ; il y avait même des ténèbres par endroits; mais, à côté, on voyait briller de véritables rayons lumineux.

Mme Konopnicka eut bientôt une position exceptionnelle et vacante depuis longtemps, la position d'un poète moderne. Tout ce qui était jeune l'adorait. Son patriotisme ardent attaquait les défauts nationaux avec la passion de ceux qui se fâchent parce qu'ils aiment beaucoup, et souffrent des imperfections de ceux qu'ils adorent. Cette tendance est visible dans le morceau cité au commencement de cette lettre, et elle s'accentue davantage encore dans un autre intitulé: *Selavas saltans.*

Ses convictions sont démocratiques, socialistes même, et ses mélodies populaires ont toute la fraîcheur, toute la naïveté d'une chanson des champs.

Nous avons déjà deux volumes de ses poésies, sans compter celles qui paraissent dans les journaux. Malheureusement, ce talent qui nous charmait, paraît être en train de s'épuiser; depuis quelque temps il se répète, il tourne en rond, et c'est dommage.

Et ce qui, à notre avis, a contribué à gâter ses dons poétiques, a été l'entrée de Mme Konopnicka au *Swit.*

La prêtresse, habituée au trepied, n'est peut-être pas à sa place dans une chaise de rédacteur, ni bonne à ces soins vulgaires. Elle a essayé de descendre de son Olympe et de parler en prose; mais elle y réussit peu; elle aime trop la phrase. Ses chroniques dans le *Swit* s'en ressentent et ses *Souvenirs de voyage*, — genre d'autant plus difficile qu'il est devenu banal, — sont tout à fait manqués.

Elle a dernièrement publié dans le *Swit* une nouvelle intitulée *Ultimus;* c'est plus réussi que le reste de sa prose, et l'aurait été encore plus si un désir d'originalité ne lui avait fait subordonner le sujet principal à un autre, tout à fait secondaire et même superflu. Le sujet principal est la lutte, dans les bas fonds de la société, des préjugés de la petite noblesse et de la haine du paysan qui se venge; tandis que le nom de la nouvelle, ainsi que le dénouement, sont empruntés, — on ne sait à quel propos, — à une pauvre grue estropiée, qui joue dans tout le conte le rôle muet des inutilités de théâtre.

Sans cette grue, tout aurait été pour le mieux.

Le *Swit*, bien qu'on se soit moqué de son programme (qui avait le défaut de trop promettre), et de son titre, le *Swit*, dis-je, est, malgré tout, une feuille bien nourrie, et sert à ses abonnés des articles écrits avec mesure et avec discernement. C'est sans contredit le meilleur journal pour femmes et pour familles.

Le plus triste me reste à dire.

Notre littérature pour le peuple et pour les enfants est très pauvre. Les traductions n'atteindraient point le but, et les livres originaux sont rares.

L'instruction populaire, très négligée jusqu'ici, a commencé à inspirer un intérêt plus vif depuis que Promyk (Proszynski), a mis la main à l'œuvre. Il s'est fait, d'un seul coup, auteur, éditeur, rédacteur, libraire. Un cercle de jeunes gens s'est groupé autour de lui. Son mérite désintéressé est très grand, mais ses publications, écrites par lui ou par d'autres, ne sont pas encore ce qu'elles devraient être. Elles ont trop le caractère de sermons et de contes pour grands enfants très bêtes. On peut faire le même reproche à leur organe, la *Gazette des jours de fête* (Gazeta Swiateczna), quoique cette feuille soit mieux rédigée que l'*Aurore* (Zorza), plus ancienne.

Tout ceci trahit le travail dans cette direction. Mais il y a encore beaucoup à faire. Les écoles des campagnes sont entre les mains du Gouvernement, et quelques dévouements particuliers

d'hommes et de femmes, qui se destinent à cet enseignement dans des conditions si exceptionnellement rudes, ne peuvent suffire; car, en somme, notre peuple est très négligé, très ignorant, et les relations avec lui sont ce qu'il y a de plus difficile.

La pédagogie, abandonnée il y a quelques années de cela au *pressentiment du cœur* et à l'*instinct maternel*, commence aussi à être traitée plus sérieusement. Jeske fut le premier qui essaya de combattre ces illusions romanesques, et son cours d'instruction, autant que son livre de pédagogie, ont d'autant plus de mérite qu'ils furent les premiers depuis les élucubrations de la *Commission pédagogique* de la diète de quatre ans.

Jeske a eu des imitateurs; et parmi ceux-ci il faut nommer Dygasinski, Wernik, Kowerska, Dzieduszycka, Orzeszko, etc.

L'éducation scolaire se trouve donc en plus mauvaises conditions encore, étant toute gouvernementale. Le livre élémentaire y est mauvais et pour la plupart insuffisant; l'enseignement est étroit et souvent obscurantiste, mais c'est le droit du plus fort.

Depuis peu on a ouvert de nouveau les écoles, et l'on a recommencé les cours; mais, triste à dire, des centaines d'étudiants ont été renvoyés, faute de place. On nous refuse même cette maigre portion de savoir que l'on veut bien nous donner.

Voici la vérité sur l'état du mouvement intellectuel tel qu'il se manifeste chez nous dans les journaux et les revues.

Dans ma prochaine lettre je m'occuperai du mouvement littéraire proprement dit, c'est-à-dire de nos poètes et de nos meilleurs romanciers.

W. Oswiecim.

MISCELLANÉES

La Buona Novella.

(Tableau de Dominique Morelli)

Nous avons eu le privilége d'admirer à notre aise ce nouveau chef-d'œuvre du grand peintre napolitain, grâce à l'amabilité de la personne qui le possède à Milan, madame Eugénie Mylius, une étrangère intelligente, devenue italienne par ses bienfaits et par son culte de l'art.

L'impression générale que ce tableau produit est saisissante. Le Christ, au milieu d'une nature sauvage, parle, pour la première fois, des choses de Dieu. On lit, dans certaines légendes brahmaniques, que, lorsque les pénitents marchent, la terre se pare de fleurs sous leurs pieds. Autour du Christ qui parle, la nature s'anime; une végétation splendide, éclatante, éblouissante par sa richesse et par ses couleurs, témoigne de la presence d'un Dieu. Cette conception poétique de l'artiste est des plus heureuses, et a été rendue avec une puissance de pinceau qui nous frappe. Plus loin, se dessine la montagne en feu, qui présente un contraste grandiose avec le silence morne du lac de Tibériade, gisant à ses pieds. L'artiste napolitain n'a point visité la Palestine, mais il l'a devinée par analogie. Il a très bien senti que les effets pittoresques d'un ciel napolitain sur le lac d'Averne auraient pu lui fournir les tons de son paysage biblique, et des personnes revenues de la Terre-Sainte, qui ont eu la bonne fortune d'admirer le tableau dans l'atelier de l'artiste, ont été saisies par la fidélité des tons et de l'impression locale. Comme paysage, le tableau du grand maître napolitain nous semble donc une merveille.

Mais il y a plus que le paysage à admirer. En face du Christ qui parle, Morelli a placé une dizaine de figures juives, d'une vérité imposante. Les uns semblent encore endormis, et ne paraissent pas près de s'éveiller. Ce sont des riches; il faudra du temps avant qu'ils comprennent; le mot de la charité universelle ne les touche pas encore. D'autres sont accroupis dans leur misère, dans leur idiotisme; ceux-ci tarderont à reconnaître les bénéfices de la parole de Dieu. A côté de ces derniers, deux ou trois figures semblent avoir deviné tout ce que la parole du Christ promet aux pauvres. Entre ceux-ci et le Christ qui parle s'établit un courant sympathique. Ils sont les premiers chrétiens, les premiers croyants; ils seront bientôt les premiers apôtres du nouvel Évangile, de la Bonne Nouvelle. Derrière le Christ, une mère avec son enfant malade, s'approche et écoute le Sauveur qui console. Ainsi toute la scène devient éloquente. Quant

au Christ lui-même, qui est le protagoniste, nous ferions volontiers quelques réserves. Son corps est caché par le feuillage; on ne voit qu'une tête aux longs cheveux, à la petite barbe inculte, aux yeux voilés, qui sourit, et une main qui accompagne d'un geste naturel le mouvement du discours. Morelli a voulu tout dire par le sourire du Christ. Mais, de peur de matérialiser le Rédempteur, il a, peut-être, trop sacrifié le reste de la figure, qui s'efface. Il a voulu nous donner le Christ simple de Renan; mais ayant prodigué tant de lumière sur le paysage, il s'en est réservé trop peu pour la figure principale. On voudrait crier à son Christ le *surge et ambula;* on voudrait voir plus d'étincelles dans son regard; on préférerait presque ne pas le voir du tout, plutôt que de le voir ainsi effacé. Telle, du moins, est notre impression. Morelli a enveloppé son Christ humain d'une nébuleuse; s'il l'a conçu comme un homme, il devait, à notre avis, aborder franchement son sujet, et le représenter sans mystère, dans toute la force, la vérité, et l'évidence humaines; s'il a vu en lui un être divin, il fallait lui donner plus d'idéalité et concentrer sur cette figure toute la lumière. Où il y a un Dieu, point n'est besoin de produire d'autres effets de lumière, à moins qu'ils ne soient des reflets. On a dit que le tableau de Morelli, sans les figures, serait encore un paysage superbe. Nous le pensons aussi; mais nous ajoutons que Morelli aurait pu faire un grand tableau religieux, si au lieu de son doute, il avait, par la figure du Christ, exprimé sa foi. Homme ou Dieu, le Christ ne demande pas à être jeté dans l'ombre. Le Christ n'a pas parlé comme l'oracle de Delphes, en se cachant; il s'est montré, au contraire, il s'est livré tout entier aux hommes. Le souffle divin qui l'anime, donne à sa figure des éclairs supérieurs; le génie de Morelli était fait pour les saisir. Malheureusement, l'ombre du doute a arrêté son pinceau, comme jadis celui d'Ivanoff. Son tableau se présente maintenant comme un grand poème, rempli de beautés, mais inachevé. Quel dommage!

Une lettre inédite de Boileau.

La *Gazette anecdotique* emprunte à la collection *Badin* la lettre suivante de Boileau qui est inédite :

« A Monsieur Brossette, avocat, à Lyon.

« A Paris, le 29 juillet 1700.

« Vous permettrés, monsieur, qu'à mon ordinaire j'abuse de vostre bonté et que je me contente de respondre en Lacedemonien à vos longues mais pourtant très courtes et très agréables letres. Je suis bien aise que vous m'ayés associé à vostre charitable et pecuniaire lotterie, mais vous me ferés plaisir d'envoyer quérir au plustost les cinq pistoles que vous y avés mises en mon nom, parce qu'au moment que je les aurai payées j'oublîrai mesme que je les aye eües dans ma bourse et je me dirai avec Catulle : *Et quod vides periisse perditum ducas.* Si l'on peut appeler perdu ce qu'on a donné à Dieu.

« Je suis charmé du récit que vous me faictes de vostre assemblée académique et jattens avec grande impatience le poème sur la musique qui ne sçaurait estre merveilleux s'il est de la force des deux que jay déjà leüs. Faictes bien mes compliments à tous nos illustres confrères et dictes leur bien que c'est à des lecteurs comme

Eux, que j'offre mes escrits *doliturus si placeant spedeterius nostra.* On travaille actuellement à une nouvelle édition de mes ouvrages. Je ne manquerai pas de vous l'envoïer sitost qu'elle sera faicte.

« Adieu, mon cher monsieur, pardonnés mon laconisme à la multitude d'affaires dont je suis surchargé, et croiés que c'est du meilleur de mon cœur que je suis,

« Monsieur,

« *Votre très-humble et très-obéissant serviteur*

« DESPREAUX. »

Souvenir d'un dîner international.

Dans le vestibule de la maison de M. Ernest Rossi, à Florence, on vient de placer l'inscription suivante, en mémoire d'un banquet historique, dont le célèbre artiste a été l'amphytrion :

QUESTA DIMORA RALLEGRATA DA MUSICALI CONCENTI
FU IL GIORNO 13 SETTEMBRE DELL' ANNO 1878
ONORATA PER LA PRESENZA
DEI PIÙ ILLUSTRI RAPPRESENTANTI DELLA SCIENZA
CONVENUTI AL CONGRESSO INTERNAZIONALE DEGLI ORIENTALISTI
E CONVITATI A SOLENNE E GENIALE BANCHETTO
IN NOME DELL' ARTE ITALIANA
DA
ERNESTO ROSSI.

Qui, presenti per l'Italia
FRANCESCO DE SANCTIS, Ministro della Pubblica Istruzione
Conte BARDESONO, Prefetto della provincia
Barone REICHLIN, Commissario regio
Conte PANISSERA, Prefetto di palazzo
MICHELE AMARI, Senatore, Presidente del Congresso
ANGELO DE GUBERNATIS, Segretario generale del Congresso,

Per la Francia
ERNESTO RENAN, FRANCESCO LENORMANT,

Per la Germania
ALBERTO WEBER, RODOLFO ROTH, TEODORO BENFEY, GIORGIO VON GABELENTZ,

Per la Russia
W. WELIAMINOFF,

Per l' Ungheria
AUGUSTO WAMBÉRY,

Per l' India
GUGLIELMO LEITNER, Dottor GERSON DA CUÑHA,

Furono intesi eloquenti di corsi
del Renan, del De Sanctis e del Wambéry
e si brindò più volte all' armonia internazionale
e alla fratellanza dell' arte con la scienza.

L'École des sciences sociales de Florence.

On vient d'inaugurer à Florence le cours de cette école, fondée depuis dix ans, par l'initiative du marquis Alfieri, vice-président du Sénat du royaume d'Italie, un patricien élevé à la bonne école anglaise, et mettant son talent, son savoir et sa fortune au service des nobles causes.

L'inauguration du cours de la nouvelle année scolaire a eu une

importance exceptionnelle pour les motifs qui vont suivre et que nous relatons parce qu'ils entrent dans le cadre de la *Revue Internationale*.

Le premier discours de cette solennité a été, comme de raison, prononcé par le président, marquis Alfieri, qui a exposé en des termes très applaudis le développement de l'institution. Il a en même temps annoncé que le jury de l'exposition nationale italienne de Turin, avait reconnu les services rendus par l'École des sciences sociales de Florence, son utilité, ses mérites par un *diplôme d'honneur*, qui est la plus haute et la plus ambitionnée des distinctions.

Dès que le marquis Alfieri reçut la communication du jury, il s'empressa d'en faire part au roi d'Italie, président honoraire de la *Société d'éducation libérale*, par une lettre qu'il a été autorisé à publier. Nous détachons de cette lettre les passages suivants, car ils résument, pour ainsi dire, l'histoire de l'École des sciences sociales ainsi que les objectifs qu'elle se propose.

« Une distinction aussi honorifique et solennelle, écrivait le marquis Alfieri, conférée par des juges aussi compétents, donne un fondement à mon espoir de trouver dans le Gouvernement un concours plus efficace que par le passé; en même temps elle m'encourage à persévérer dans cette entreprise ardue, à doubler, pour raffermir l'institution, les sacrifices d'argent faits par moi pendant la période d'essai, ainsi que tous les soins que je lui consacre depuis sa fondation, avec le concours d'associés et d'amis aussi fidèles qu'expérimentés.

« Dans cet espoir et confiant dans l'avenir, je demande, dès ce moment, à Votre Majesté l'autorisation d'intituler l'École des sciences sociales du nom de mon regretté père, César Alfieri. »

Le marquis Alfieri ajoute dans sa lettre que le nom de son père, le conseiller du roi Charles-Albert, ce patricien piémontais dévoué au grand roi Victor-Emmanuel, qu'il suivit un des premiers à Florence, aura une haute signification pour l'École des sciences sociales, où l'on veut élever la jeunesse italienne pour l'exercice correct de toutes les libertés et pour l'accomplissement de tous les devoirs du citoyen, dans la dévotion inébranlable à la glorieuse Maison de Savoie.

A notre tour, nous ajoutons que d'aussi nobles exemples que celui donné par le marquis Alfieri, méritent la reconnaissance publique, et que si ces exemples trouvaient de nombreux imitateurs dans les classes élevées d'une nation, ce qu'on nomme le péril social serait éloigné et cette nation aurait devant elle un avenir des plus brillants.

Le discours d'inauguration a été prononcé par le professeur Jéhan de Johannis, une jeune illustration de la science italienne, qui a traité du *Positivisme dans l'école* avec une grande profondeur de vues et une non moins grande habileté.

Une mission scientifique de l'Italie en Afrique.

C'est à M. Mancini, le ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, qu'on doit l'exécution de ce projet, et c'est au capitaine Cecchi, le célèbre voyageur, que l'on a confié la haute direction des explorations. Le navire de guerre *Garibaldi* accompagné du *Vespucci* devant bientôt partir pour les côtes de l'Afrique occidentale, M. Cecchi s'embarquera sur le premier de ces deux bâtiments, dans le but d'explorer les côtes africaines, et particulièrement celles du

Congo, avec l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur des terres jusqu'ici inexplorées.

Le ministre des affaires étrangères a cru de son devoir d'aider par les moyens en son pouvoir le hardi voyageur, le courageux compagnon du regretté Chiarini, afin que l'Italie fût dignement représentée dans cette lutte pacifique où la France, l'Allemagne et l'Amérique ont de si vaillants champions.

Avant de partir, le capitaine Cecchi a confié à la Société italienne de géographie les précieux manuscrits de son œuvre sur l'intérieur de l'Afrique orientale, explorée par lui avec Chiarini, ainsi que les grammaires et les dictionnaires de la langue des Gallas, des Somalis et autres peuplades africaines.

Ces ouvrages sont parmi les plus importants qui existent dans ce genre, et seront publiés en six volumes, pendant l'absence de M. Cecchi, par les soins de la Société italienne de géographie.

Nouvelles diverses.

Voici une poignée d'intéressantes nouvelles que nous extrayons du *Livre*, et que nous transcrivons intégralement, avec la certitude que nos lecteurs nous sauront gré d'avoir fait pour eux cet emprunt.

— M. Salomon Reniach a adressé à la *Revue critique d'histoire et de littérature* la note suivante :

« Plusieurs personnes m'ayant interrogé au sujet des manuscrits laissés par M. Ch. Tissot, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, je prie la *Revue critique* de bien vouloir accorder la publicité aux renseignements suivants :

« Par son testament, M. Tissot m'a légué tous ses papiers, manuscrits, dessins, aquarelles, cartes, etc. Dans le nombre se trouve le deuxième volume de son grand ouvrage : *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique ;* l'auteur l'a tenu au courant des découvertes modernes, et je pourrai le mettre sous presse immédiatement. Il comprend l'analyse complète du réseau routier de la province et l'étude des villes antiques situées en dehors des itinéraires. Vous savez sans doute que M. Tissot a pu corriger presque entièrement les épreuves du premier volume (géographie physique, ethnographie, topographie de Carthage), qui doit paraître très prochainement.

« Le manuscrit des *Fastes proconsulaires* de la province, dont une partie a déjà paru dans le *Bulletin trimestriel des antiquités africaines*, a été livré à l'impression ; j'espère pouvoir faire distribuer cet ouvrage avant la fin de l'année courante.

« Les cartes et les dessins, dont l'importance est considérable, seront, autant que possible, insérés dans le second volume de la *Géographie comparée ;* d'autres seront reproduits par la gravure et réunis en un album qui formera le troisième volume du grand ouvrage.

« Le reste des manuscrits, notamment un dictionnaire berbère-français, des notes de voyage et des correspondances scientifiques, sera l'objet d'un inventaire détaillé que je porterai à la connaissance du public. »

— M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, a communiqué dernièrement à l'Académie des inscriptions — séance du 29 août, — des observations sur l'origine d'un manuscrit introduit par Libri dans la collection de lord Ashburnham (2me article du

N° 16 de la collection). Ce manuscrit est du VIIIme siècle, et M. Hort, professeur à l'université de Cambridge, y a reconnu des fragments étendus du *Miroir* de saint Augustin. A l'aide d'un catalogue du VIIIme siècle, récemment trouvé à Orléans par M. Tronchau, M. Delisle établit que les treize feuillets du *Miroir*, aujourd'hui reliés dans le manuscrit 16 de Libri, faisaient partie, au XVIIIme siècle, du manuscrit 10 de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Ces feuillets ont été employés par dom Sabatier pour son édition des anciennes versions de la Bible. Dom Rivet les a analysés dans le tome troisième de l'*Histoire littéraire de la France*, et, faute d'y avoir reconnu un ouvrage de saint Augustin, il a supposé que c'était un débris d'une compilation faite en Gaule au commencement du VIme siècle. Le manuscrit 10 de saint Benoît est arrivé à la Bibliothèque d'Orléans, où il porte aujourd'hui le N° 16. Les feuillets du *Miroir* de saint Augustin en ont été enlevés depuis la publication du catalogue de Septier. Libri se les est appropriés et les a vendus, en 1847, au comte d'Ashburnham.

— On annonce en France un nouvel ouvrage de Mme Adam, sous le titre: *Roma locuta est;* en Angleterre un nouveau grand poème de Tennyson sur Thomas Becket, un volume de nouvelles poésies de Browning et de Swinburne, un nouveau livre de Smiles intitulé: *Men of Invention and Industry*, un catalogue complet, rédigé par Charles Prinsep et publié à Madras, de tous les officiers anglais de la compagnie des Indes qui ont servi dans l'Inde depuis l'année 1740 jusqu'à l'année 1859, gouverneurs, juges, commandants militaires, hauts fonctionnaires de toute espèce, avec l'indication de toute leur carrière.

— Les jardiniers de la Californie signalent la possibilité d'une nouvelle application de la lumière électrique. Des masses d'insectes tombent morts dans le voisinage des villes où l'on emploie la lumière électrique.

— Nous apprenons par le *Monde poétique*, excellente revue de poésie universelle qui se publie à Paris, que M. A. G. Van Hamel a inauguré le 28 septembre la chaire de langues romanes à la Faculté des lettres de l'université de Groningue. Dans un remarquable discours prononcé en français, afin, dit l'auteur, d'associer de plus près ses amis de France à la cérémonie *d'installation*, M. Van Hamel a tracé le programme de son cours et rendu hommage aux savants français qui l'avaient associé à leurs travaux et à l'École des Hautes-Études dont il a obtenu le diplôme.

— On annonce de Paris la mort du célèbre *Bibliophile Jacob* (Paul Lacroix).

TABLETTES HISTORIQUES

6 Novembre. — Les nouvelles parvenues de New-York sur l'élection présidentielle sont assez contradictoires. Quelques journaux affirment que M. Blaine a remporté la victoire, d'autres assurent que M. Cleveland a une grande majorité. Les probabilités paraissent pour le premier. L'agitation est grande dans les villes. A Cincinnati il y a eu des rixes. — A Paris le Sénat, contrairement aux propositions de la Commission, a approuvé l'amendement Lenoël qui maintient l'actuel système électoral du Sénat. Toutefois, les 75 sénateurs, élus par le Sénat, ne seront plus inamovibles, mais élus seulement pour une période de neuf années. — A Londres, à la Chambre des Communes, on a fixé pour le 6 la seconde lecture du *bill* sur la réforme électorale. — On annonce de Paris la mort de la célèbre cantatrice Frezzolini. — Les inondations en Espagne ne font qu'augmenter, surtout dans les provinces d'Alicante et de Valence. — On annonce de Londres le décès de Fawcet, ministre des postes. — On mande de Shanghaï que le Conseil qui s'est réuni à Pékin pour discuter les conditions d'un accommodement avec la France, n'est pas parvenu à se mettre d'accord.

7 Novembre. — On signale la présence du choléra à Paris. Le faubourg Saint-Antoine est le plus menacé. — Le rapport officiel du Gouvernement des États-Unis constate que dans les dernières élections les démocrates ont eu le dessus. Par conséquent, l'élection de Cleveland semble assurée, quoique à petite majorité. — Le comte Kalnoky constate devant le Comité de la Délégation hongroise les rapports d'amitié qui existent avec l'Allemagne, la Russie et l'Italie. — Dans un banquet le maréchal Serrano déclare qu'il se retire de la vie publique et nomme comme successeur le général Lopez Dominguez.

8 Novembre. — A Berlin on attend Stanley avec les délégués de la société africaine, Stevens et Straube. — A Londres on a donné un concert de bienfaisance pour les victimes du choléra en Italie. — Cleveland est proclamé président, et Hendricks vice-président des États-Unis. — Le Portugal proteste qu'il ne renoncera à aucun de ses droits sur le Congo.

9 Novembre. — Le choléra augmente à Paris. — L'Association libérale de Bruxelles demande l'abolition de la loi sur les écoles et le renvoi de la Chambre. — La ville de Brême est admise dans le Zollverein allemand. — Le roi Léopold de Belgique accepte le projet de Stanley sur la formation d'un État international au Congo. — On annonce que lord Roseberry, favorable à la réforme de la

Chambre des Lords, remplacera lord Carlingford dans le cabinet anglais.

10 Novembre. — Les journaux suisses protestent contre la construction de forts français à Aunemasse. — Le journaliste Sigle, condamné à neuf mois de prison à cause des injures publiées contre le ministre de la guerre, est entré dans les prisons de Nürnberg. — Le *Journal Officiel* de Paris publie le décret qui fixe l'Exposition universelle de Paris pour le 5 mai de l'année 1889. La France pense solemniser la grande révolution de la manière la plus digne, par la fête internationale du travail.

11 Novembre. — Le roi de Roumanie a reçu le comte Kalnoky, et lui a rendu sa visite. — A Genève, dans les élections du Grand Conseil, les radicaux ont subi un échec. — A Londres, à la Chambre des Communes, on approuve en seconde lecture le *bill* sur la réforme électorale. — On télégraphie de Philadelphie que les Nègres ont incendié presque entièrement la ville de Pilalka, en Floride, pendant l'agitation électorale. Napoléonville a aussi été incendiée. — A Paris le choléra augmente; on signale aussi une récrudescence à Toulon, et plusieurs cas à Bruxelles. — On mande de Londres que les tenanciers de l'île de Skye, en Écosse, ont refusé de payer le bail des terres. On expédie des troupes dans l'île. — A Budapest, la Commission de la Délégation autrichienne a voté sans modifications essentielles le budget ordinaire et le budget extraordinaire de la marine.

12 Novembre. — Les dernières nouvelles de Paris sur le choléra sont de moins en moins rassurantes. — A Bruxelles, l'ouverture des Chambres a eu lieu sans discours du trône. A la sortie de la séance du Sénat, il y a eu des démonstrations. On a fait quelques arrestations. — On mande de Paris que le Conseil des ministres a approuvé la proposition d'élever les droits d'entrée sur les céréales étrangères. — Le Reichstag allemand est convoqué pour le 20 novembre. — On télégraphie de Shanghaï que deux grands cuirassés chinois sont partis pour forcer le blocus de l'île Formosa.

13 Novembre. — Une dépêche du Caire assure que Khartoum est tombé au pouvoir du Mahdi et que Gordon-pacha est mort. Au même propos on annonce de Londres que ces événements auraient eu lieu le 30 septembre. — Des dépêches privées de Paris annoncent que l'envoi des renforts au Tonkin et en Chine a été contremandé en vue d'une paix prochaine entre la France et la Chine. — Les arrestations continuent à Montceau-les-Mines; on a envoyé sur les lieux des renforts de gendarmerie. — On signale une légère diminution du choléra à Paris; néanmoins, la Hollande, la Suisse, la Turquie ont pris des mesures à la frontière pour les provenances de la France.

14 Novembre. — On télégraphie de Paris que M. Ferry a communiqué au Conseil des ministres des dépêches d'où il résulte que Gordon-pacha a été fusillé pendant qu'il allait de Khartoum à Berber. En même temps on mande de Londres que M. Fitz Maurice a déclaré à la Chambre des Communes que le Gouvernement n'a reçu aucune confirmation de la prise de Khartoum et de la mort de Gordon. — Le *bill* pour la réforme électorale a été approuvé en première lecture à la Chambre des Lords. — A la Haye, les résultats définitifs des élections pour la seconde chambre sont les suivants : 44 anti-libéraux et 42 libéraux. — On mande de New-York, que d'après le dépouillement des votes, les probabilités augmentent toujours en faveur de Cleveland. — Le choléra à Paris est en décroissance.

15 Novembre. — L'*Agence Havas* reçoit de Shanghaï la nouvelle que les Français ont occupé Tam-Suy. On mande aussi de Paris que la Commission de la Chambre a eu le bon sens de repousser le projet de loi du Gouvernement tendant à augmenter les droits d'entrée sur le bétail. — A Londres, à la Chambre des Communes, M. Fitz Maurice dément officiellement la prise de Khartoum et la mort de Gordon-pacha. Ce démenti est confirmé par le *Morning Post*. — On télégraphie d'Aden que les Français n'ont point occupé Tangiurra.

16 Novembre. — Hier a eu lieu l'ouverture de la conférence de Berlin, pour les affaires du Congo, dans la résidence du prince de Bismark, qui a été élu président sur la proposition du délégué italien. La prochaine séance aura lieu demain, mardi. On s'est engagé à garder le plus scrupuleux secret. — On mande du Caire que le général Wolseley a reçu une lettre de Gordon-pacha, en date du 4 novembre, dans laquelle il est dit qu'on espère résister à Khartoum jusqu'à l'arrivée des troupes anglaises. Le Mahdi serait à une journée de marche de la ville. — Assez bonnes les nouvelles du choléra à Paris.

17 Novembre. — On télégraphie de New-York que l'on prépare de grandes démonstrations pour fêter l'élection de Cleveland. — Le différend entre la Serbie et la Bulgarie a été aplani. — Le *Daily News* reçoit de Varna la nouvelle que l'insurrection dans le Yemen ne fait qu'augmenter et s'étendre. — On mande du Caire que la tribu amie des Beni-Amar a assailli les Hadendowas en remportant une victoire. — On signale un désastre sur le chemin de fer du Caire à Alexandrie. Il y a eu des blessés et des morts. — Les nouvelles du choléra en France sont meilleures.

18 Novembre. — La seconde séance de la conférence de Berlin, qui devait avoir lieu hier, a été renvoyée à aujourd'hui. — A la Haye, l'ouverture des États généraux a eu lieu hier. Le discours du trône parle des projets de régence. — A Paris, à la Chambre des députés, on a commencé la discussion du budget. — On mande de Bruxelles que le bourgmestre a donné l'ordre aux commissaires de police de ne pas se conformer à la circulaire ministérielle sur les gendarmes en habits civils. — De Vienne et de Paris on a la nouvelle d'une tentative d'empoisonnement sur l'empereur de Russie. — L'état sanitaire continue à s'améliorer en France. On signale quelques nouveaux cas de choléra en Espagne.

19 Novembre. — La conférence pour les affaires du Congo se réunit aujourd'hui sous la présidence du prince de Bismark. — On télégraphie de Londres que les pourparlers entamés par lord Granville pour un arrangement entre la France et la Chine auront probablement un résultat heureux. Le marquis de Tseng se rend quotidiennement chez lord Granville. M. Waddington a aussi fait une visite au *Foreign-office*. — On mande de Londres que M. G. G. Shaw-Lefèvre a été nommé ministre des postes. A la Chambre des Lords le *reform bill* a été approuvé en seconde lecture. — Dans les dernières 24 heures on annonce 36 décès de choléra à Paris.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

— CAMILLO ANTONA-TRAVERSI, *Ugo Foscolo nella famiglia*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — ENRICO HEINE, *Canzoniere tradotto da Bernardino Zendrini*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — LUIGI D'ISENGARD, *Poesie*, Livorno, S. Vigo, 1884. — CARLO CARAFA DI NOIA, *Visione*, poesia estratta dal *Pittagora*, periodico letterario di Napoli. — ATTILIO PORTIOLI, *Le corporazioni artiere e l'archivio della Camera di commercio di Mantova*, Mantova, Eredi Segna, 1884. — A. DE NINO, *Briciole letterarie*, Lanciano, R. Carabba, 1884. — S. FRIGIERI, *Il Gran Mirandolano*, Mirandola, Gaetano Casarelli, 1884. — N. FORNELLI, *Educazione moderna*, Torino, Camilla e Bertolero, 1884. — GIUSEPPE GIANNUZZI, *Orazio e il mio secolo*, Napoli, Stabilimento tipografico tornese, 1884. — CARLO LEARDI, *Saggio postumo sui tempi della pronunzia italiana*, Firenze, Le Monnier, 1884. — P. PAVESIO, *Critici ed editori delle opere di Ugo Foscolo*, Roma, *L'Opinione*, 1884. — Dott. Cav. AMILCARE SANGALLI, *Relazione intorno all'opera del prof. cav. L. Gelmest*, Milano, Stab. Civelli, 1884. — LUDOVICO BIASI, *I lavori d'ingrandimento di Firenze capitale*, Firenze, Rassegna nazionale, 1884. — SALVATORE FARINA, *Caporal Silvestro, Storia semplice*, Milano, A. Brigola e C. 1884. — Bozza di una bibliografia degli scritti stampati da Cesare Cantù, Torino, Stamperia Reale di G. B. Paravia e C., 1884. — *Indici del primo decennio (1874-1883) dell'archivio storico lombardo*, Milano, Fratelli Dumolard, 1884. — PIETRO ORSI, *Un libellista del Secolo XI (Brunone vescovo d'Alba)*, Roma, Fratelli Bocca, 1884.

ALLEMAGNE.

ADOLF PICHLER, *Forwinter*, Gera, 1885.

ANGLETERRE.

ROBERT FLINT, *Vico*, London, William Blackwood and Sons, 1884. — R. N. CUST, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner & C°, 1884. — TORQUATO TASSO, *The Jerusalem delivered*, translated in to english verse by sir John Knigston James, baronet, London, Paul. French & C°, 1884.

ARGENTINA.

ALBERTO NAVARRO, *Inicio critico del Diccionario filologico comparado de la lengua Castellana*, Buenos-Aires, Imprenta de Martin Bieduna, 1884.

BRÉSIL.

MELLO MORAEL fils, *Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1884.

HOLLANDE.

C. P. TIELE, *Gedenkrede bij het 250 jarin Bestaan van het Seminarium der remonstranten intgesproken op dinsdag den 28sten october* 1884, *in Stads-gehoorzaal te Leiden*, Leiden, A. W. Sejthoff, 1884.

PORTUGAL.

J. P. OLIVEIRA MARTINS, *Taboas de Chronologia e Geografia historica*, Lisboa, Livraria Bertrand, 1884.

ANNONCES DE LA REVUE.

Avec la livraison du 25 juin est ouvert un nouvel abonnement de trois mois et de six mois à la *Revue Internationale*.

On prie vivement messieurs les abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte avec l'Administration de vouloir se mettre en règle, pour ne pas provoquer des réclamations inutiles et pénibles.

On demande la 7me et la 8me livraison de la *Revue Internationale;* les personnes qui, ayant pris l'abonnement pour les premiers six mois et dédit leur abonnement, seraient disposées à les céder à l'Administration de la *Revue*, en recevront immédiatement le montant.

Gius. PELLAS, Editore

L'AVVENIRE DEL VINO ITALIANO E DEL VINO TOSCANO

Metodo più atto e più pronto a creare il vino a tipo uniforme e costante e mezzo di ridurre molti vini italiani a tipo di vino toscano

PER IL PROF.

ENRICO VANNUCCINI

Un vol. in 16° — Prezzo **L. 1.** — Dirigere le domande allo Stabilimento G. Pellas Via Jacopo da Diacceto, 10 Firenze.

Livraison du 25 Novembre 1884

SOMMAIRE:

GUSTAVE-MAURICE D'ARMFELT, (Dr **Arvid Ahnfelt**).

MIOUN, histoire provençale, (**De Ginoux**).

UN SPECTACLE DE SOCIÉTÉ SOUS LA RESTAURATION, (lettres de Mme **De Rémusat**).

UN ÉPISODE DE L'OCCUPATION RUSSE A ANDRINOPLE, (**Wanda**, *C. Suchodolska*).

FRANÇOIS LISZT, II, suite, (**P. Trifonoff**).

LES DROITS D'AUTEUR A BERNE, (**Numa Droz**, président de la conférence, chef du département fédéral du commerce).

CHINE ET RUSSIE, (Mme **Lydie Paschkoff**).

A TRAVERS LES ROMANS, (**Thomas Emery**).

CORRESPONDANCES: Lettre de Suisse, (*Auguste Blondel*); Lettre de Varsovie, (*W. Oswiecim*).

MISCELLANÉES: *La Buona Novella*, (tableau de Dominique Morelli). — *Une lettre inédite de Boileau. — Souvenir d'un dîner international. — L'École des sciences sociales de Florence. — Une mission scientifique de l'Italie en Afrique. — Nouvelles diverses.*

TABLETTES HISTORIQUES.

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: Les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXme siècle*, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasi, — la suite de l'*Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — *Une page d'histoire contemporaine*, par le baron A. Manno, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markévitch, — — *Naoumi*, nouvelle tirée de la vie des juifs de Belgrade, par Haïm Davitcho, — *Les trois paroles divines*, par le comte Léon Tolstoï, — *Tania*, par M. B. Markévitch, — *La Princesse Marie-Antoinette de Toscane*, par M. J. de Fastenrath, — *Charles Hillebrand*, par M. J. Barzellotti, — *La dame de Collalto*, par M. Ed. Schuré, — *La défense de la Quintera au Mexique*, par M. J. Heard, — *Montaigne et Shakspeare*, par Karl Blind, — *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins de M. le baron A. Manno. — *L'âge de cuivre*, par M. François Pulszky, inspecteur général des Musées en Hongrie, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szasz, — *Le développement de la civilisation en Hongrie*, par M. Louis Lang, — *La littérature française au XIXme siècle*, esquisses historiques de Mme la princesse Dora d'Istria, etc.

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10.

J. 123385

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année
TOME QUATRIÈME — VIme LIVRAISON
10 Décembre 1884

FLORENCE
BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*
BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 20^A*

Prix des Abonnements	Trois mois	Six mois	Un an
Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapesth; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg; pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez à Bogota.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

C. Carafa di Noja, *L'Italie délivrée et son deuxième roi*, Paris, Imprimerie de la Société de typographie, 1884. — Jurien de la Gravière, *La marine des Ptolémées et la marine des Romains*, deux volumes, Librairie Plon, 1885. — William Busnach, *Trois pièces tirées des romans et précédées chacune d'une préface d'Émile Zola*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Hector Malot, *Micheline*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — Max O'Rell, *Les Filles de John Bull*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — A. de Pontmartin, *Souvenirs d'un vieux critique*, cinquième série, Paris, Calmann Lévy, 1884. — Don Pasquale de Franciscis, *Discours du souverain pontife Léon XIII*, Paris, E. Plon et Cie, 1884. — Marc Monnier, *Un aventurier italien du siècle dernier*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — Jules Simon, *Une académie sous le directoire*, Paris, Calmann Levy, 1884. — Frédéric Masson, *Le cardinal de Bernis, depuis son ministère, 1758-1794*, Paris, Librairie Plon, 1884. — Th. Dostoievski, *Le crime et le châtiment*, traduit du russe par V. Derély, deux volumes, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — E. Montégut, *Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1884. — Joseph d'Arçay, *Indiscrétions contemporaines, souvenirs intimes*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — Ouida, *Lady Tattersall*, traduit de l'anglais par E. D. Forgues, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — Alex. Parodi, *Le théâtre en France*, Paris, A. Hocmeyer, imprimeur-éditeur, 1884. — Henry de la Garde, *Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — R. Cust, *Les langues de l'Afrique*, traduction de l'anglais par Mh. de Milloué, Paris, E. Leroux, 1884. — Forsan, *Les incertitudes de Livia*, Paris, P. Ollendorff, 1884. — Paul de Rémusat, *Correspondance de Mme de Rémusat pendant les premières années de la restauration*, Paris, Calmann Lévy, 1884. — ***, *L'Impératrice Wanda*, Paris, Calmann Levy, 1884. — Richard Wagner, *Souvenirs traduits de l'allemand par C. Bénoit*, Paris, G. Charpentier, 1884. — *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. — Mario Proth, *Depuis 89*, Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. — Richard Lesclide, *Le dernier Scapin*, Paris, Charavay frères, 1884. — Léon Barracand, *Hilaire-Gervais, histoire d'un enfant*, Paris, Charavay frères, 1884.

ITALIE.

Antonio de' Bersi, *Giustina Cartoni*, Trieste, Schubart, 1884. — P. L. Perdomo, *Reminiscenze della Guerra di Crimea* (1854-55-56), Brescia, Pavoni, 1885. — Adolfo Buromei, *La grande iscrizione di Perugia*, Genova, Tipografia dei sordomuti, 1884. — David Levi, *Il profeta, o la passione di un popolo*, dramma, in due volumi, Torino, Unione tipografico-editrice, 1885. — Atti dell'Accademia di belle arti in Perugia, Perugia, Tipografia Bartelli, 1884. — Cecilia Stazzone, *Scritti varii*, Palermo, Pietro Montania, 1884. — Pietro Caliani, *Angiolina*, romanzo storico del secolo XVII, Verona, Drucker e Tedeschi, 1885. — G. Gavazzi Spech, *È in casa? (le visite di John)*, Roma, A. Sommaruga e C., 1885. — Tullio Martello, *Falso socialismo e falsa economia politica*, Bologna, Zanichelli, 1884. — G. Guerzoni, *La scuola e il problema morale del nostro tempo*, Padova, F. Sacchetto, 1884. — Enrico Levi, *La convenzione di Berna*, Unione tipografica editrice, Milano, 1884. — G. de Gregorio, *Fonetica dei dialetti gallo-italici di Sicilia*, Roma, E. Lœscher, 1884. — Vincenzo Julia, *Sonetti e liriche*, Cesena, Tipografia dell'Avanguardia, 1884. — L. Stecchetti, *La tavola e la cucina nei secoli XIV e XV, conferenza tenuta all'Esposizione di Torino*, Firenze, G. Barbèra, 1884. — Carlo Porta, *Poesie edite, inedite e rare, scelte e illustrate da Raffaello Barbiera*, Firenze, G. Barbèra, 1884. — Vicomte Luc de Saint-Ours, *La philosophie de l'alliance franco-allemande*, Florence, Imprimerie Coopérative, 1884. — Mario Mantovani, *Carlo Goldoni e il teatro di San Luca a Venezia*, Milano, Fratelli Treves, 1884. — R. Bonfadini, *Milano nei suoi momenti storici*, Milano, Fratelli Treves, 1884. — Luigia Codemo, *Nohant, tocchi pittoreschi*, Treviso, Luigi Zoppelli, 1884. — Napoleone Colajanni, *Socialismo*, Catania, Filippo Tropea, 1884. — Giovanni Amennone Oberziner, *I Reti in relazione cogli antichi abitatori d'Italia*, Studi storici ed archeologici, Roma, Artero, 1884. — G. Zanella, *Paralleli letterari*, studi, Verona, H. F. Münster, 1855. — Italo Pizzi, *Bireno*, dramma lirico in quattro atti, Ancona, A. G. Morelli, 1884. — F. A. Pullè, *Della letteratura dei Giaina e di alcune forme indiane dei novellieri occidentali*, Venezia, Tipografia Antonelli, 1884. — A. Bertolotti, *Artisti subalpini in Roma, nei Secoli XV, XVI e XVII*, Mantova, Mondovì, 1884.

123385

HAMLET ET MONTAIGNE

La plupart de ceux qui fréquentent ordinairement le théâtre seraient, certes, très surpris si on leur disait que le *Hamlet* de Shakspere est le double, le masque de Montaigne.

Pourtant c'est là la thèse que soutient nettement un ouvrage très remarquable,[1] publié récemment par un auteur allemand qui, écrivant en anglais, jette de cette façon un défi à la critique dans le pays natal même du plus grand dramaturge que le monde ait connu. Plus de cent explications différentes ont déjà été fournies auparavant pour définir le sens et le but de la puissante tragédie qui occupe, pour ainsi dire, dans les comédies de Shakspere, la position de *Faust* dans les œuvres de Gœthe.

Voici maintenant un nouveau livre qui attaque derechef ce fascinant et énigmatique problème. M. Jacob Feis, un admirateur enthousiaste de Shakspere, essaye de montrer que dans *Hamlet* l'intention du grand poète a été de mettre en garde ses contemporains contre les troublantes inconséquences du célèbre écrivain français, dont les vastes connaissances classiques et l'élégante phraséologie possédaient un charme attractif, mais dont le caractère faible, hésitant toujours entre ses sympathies pour le paganisme humanitaire de la Renaissance et son obéissance d'esclave vis-à-vis des exigences les plus déraisonnables de la hiérarchie papale, rendait les hommes incapables

[1] *Shakspere and Montaigne.* An Endeavour to Explain the Tendency of *Hamlet* from Allusions in Contemporary Works, by JACOB FEIS. London: Kegan Paul, Trench and C°, 1884.

d'action, les poussant à laisser passer le temps et l'opportunité sans en tirer profit.

Mais est-ce là — demanderont immédiatement ceux qui, ne connaissant Montaigne que par sa devise: « Que sçais-je? » le tiennent pour un sceptique libre-penseur, — est-ce là véritablement la définition exacte de son caractère?

Sur ce point, les gens qui n'ont jamais étudié ses ouvrages peuvent se satisfaire entièrement par la lecture du troisième chapitre du livre qui est devant nous. Ils verront là, d'un côté Montaigne, le profond connaisseur de la littérature classique de l'antiquité, le soi-disant humaniste cosmopolite, le sentimental humanitaire et l'ami attendri du monde animal. De l'autre — contraste étrange! — Montaigne l'adhérent des dogmes romains, l'ennemi de la Réformation, le prêcheur des doctrines jésuitiques absolues, qui, avec la Saint-Barthélemy à peine derrière lui, soutient que « la trahison, le mensonge, les massacres doivent être employés en vue du bien public; » et qui, citant l'Angleterre comme un exemple à éviter dans les affaires politiques et religieuses à cause de ses « changements révolutionnaires, » déclare qu'il se sent « d'autant plus honteux et vexé de cela que sa propre famille est unie par des liens intimes et privés à la nation anglaise. »

Rien de plus complexe, en vérité, rien de plus mélangé, de plus complètement contradictoire et de plus inutilement discordant que le caractère et les écrits de Montaigne. Lui-même reconnaît ce fait dans un remarquable passage de ses œuvres. « Nous n'essayons pas, dit M. Jacob Feis, d'argumenter contre ces contradictions, mais nous les présenterons avec une fidélité complète, car c'est sur ces contradictions elles-mêmes que repose le caractère énigmatique et jusqu'ici inexpliqué de *Hamlet.* »

Et de nouveau: « Nous croyons pouvoir démontrer avec succès que la tendance de *Hamlet* est de la nature d'une controverse. En examinant de près les innovations par lesquelles la seconde édition in-quarto (1604), agrandie presque du double de ce qu'elle était primitivement, se distingue de la première, publiée l'année d'avant (1603), nous découvrons que presque toutes ces innovations sont dirigées contre les principes d'un nouvel ouvrage philosophique: *The Essays of Michel Montaigne,* qui venait de paraître en ce moment, en Angleterre, sous les auspices des

plus aristocratiques protecteurs de la littérature dans ce pays. »

Ce ne serait donc pas à un petit degré que *Hamlet* participerait de la satire. Mais ce serait la satire saine d'un Anglais qui, doué du tempérament de sa race, considère les actions énergiques comme la vraie tâche de la vie, et qui, à une époque où les sombres fantômes des anciennes doctrines étaient chassés par la lumière de la Renaissance et l'aurore de la Réformation, se range fermement du côté de l'ère nouvelle. Et en ce cas le sujet de la satire aurait été l'aimable, mais ondoyant auteur français, qui, en dépit de ses élans occasionnels vers la libre pensée, pirouettait principalement devant la vieille structure papale.

A l'appui de cette opinion — que nous n'avons pas besoin d'appliquer au *Hamlet* tout entier pour en reconnaître le sens, — M. Feis a réuni une quantité de renseignements précieux. Dans le vaste cadre de cette puissante tragédie humaine, il nous fait remarquer plusieurs traits de caractère du personnage principal, et cite des passages parallèles du drame de Shakspere et des *Essais* de Montaigne qui doivent porter la conviction dans l'esprit de tout lecteur impartial.

Le livre s'ouvre par un chapitre intéressant sur les « Commencements du Drame Anglais. » L'auteur y démontre que, peu de temps avant Shakspere, le théâtre était le moyen de controverser sur les affaires publiques. Il part de là pour attribuer — d'accord en ceci avec M. Richard Simpson, — des convictions politiques à Shakspere lui-même. Cette hypothèse peut paraître hardie, l'incomparable dramaturge anglais étant généralement considéré comme trônant dans un repos olympien, au-dessus des aspirations tumultueuses et des passions humaines qu'il décrivait de sa main de maître.

Cependant, cette portion du livre de l'auteur allemand ne mérite pas une moindre attention que le reste, où la thèse principale — l'identité de Hamlet et de Montaigne, — est démontrée, d'abord, par une comparaison minutieuse entre le drame de Shakspere et plusieurs passages des *Essais* de Montaigne; puis, par une inspection également minutieuse des ouvrages de Ben Jonson, qui a été si longtemps l'adversaire déclaré de Shakspere, et qui n'est devenu son panégyriste que sept ans après la mort de l'incomparable poète.

Déjà en 1838 M. John Sterling, dans un article sur Montai-

gne, publié dans la *Westminster Review*, disait que « dans son ensemble, le célèbre monologue de Hamlet présente une ressemblance beaucoup plus importante et caractéristique avec les ouvrages de Montaigne, qu'aucune autre partie des œuvres du grand dramaturge. » Il ajoute plus loin : « *Le prince de Danemark est presque un Montaigne*, élevé à une plus grande hauteur et troublé par des événements plus frappants, ainsi que par une destinée plus amère, et doué en outre d'une nature plus passionnée. » M. John Sterling pense en même temps que « les faits extérieurs semblent contredire pour le Danois l'idée d'une descendance française, puisque le drame passe pour avoir paru en 1600, et que la traduction des *Essais* de Montaigne en anglais n'a eu lieu que trois ans après. »

Mais les preuves du contraire, données par M. Feis qui cite cet article de la *Westminster Review*, sont véritablement irréfutables. Shakspere évidemment avait connu la traduction commencée, peut-être même le texte français.

Plus récemment, en 1871, un traité que M. Feis mentionne également, parut en Allemagne sous le titre : *Hamlet : ein Tendenz-Drama Shakspeare's gegen die skeptische und kosmopolitische weltanschauung des Michael de Montaigne*, par G. V. Stedefeld. Ce dernier auteur semble cependant demeurer très loin de la vérité dans ses opinions sur le caractère réel des écrits de Montaigne. Il ne voit pas que le scepticisme chez l'écrivain français ne formait qu'une simple guirlande d'arabesques autour de l'ancienne foi à laquelle Montaigne s'attachait désespérément, avec tant de force même qu'il refusait de faire les plus petites concessions au naissant esprit de la Réformation.

Par exemple, Montaigne écrit :

« Ce qui apporte, selon moi, tant de désordre dans les consciences — surtout à l'époque des troubles religieux où nous sommes, — c'est la façon dont les catholiques traitent leur foi. Ils croient se montrer sagement modérés et habiles quand ils cèdent à leurs adversaires sur quelques-uns des articles débattus. Mais — outre qu'ils ne voient pas quel avantage on donne à son antagoniste en lui faisant des concessions et en l'encourageant ainsi à maintenir ses prétentions, — on peut dire encore que les articles qu'ils considèrent comme les plus insignifiants sont réellement quelquefois les plus importants. »

En vérité, quel sceptique !

Montaigne nous dit encore, que « lui aussi avait négligé certaines cérémonies de l'Église, qui semblaient quelque peu inutiles et étranges ; mais que lorsqu'il eut discuté ce sujet avec des hommes instruits, il comprit que ces choses avaient des fondements solides et puissants, et que ce n'était que la sottise et l'ignorance qui nous les faisaient considérer avec moins de révérence que les autres doctrines de la religion. »

Pour satisfaire un désir de son père, Montaigne avait traduit l'*Apologie de Raymond Sebond,* comme la contre-partie des doctrines de Luther. De cette œuvre et d'autres semblables, Montaigne tire la conclusion que la science et la curiosité ne sont que des plaies de l'humanité ; que, par conséquent, la religion catholique romaine montre beaucoup de sagesse en nous recommandant l'ignorance ; que l'homme serait beaucoup plus près d'atteindre le bonheur, s'il était comme un animal ; et que la foi seule pouvait donner de la sécurité au plus faible des êtres. Dans son Essai *Sur la Prière* il appelle ses propres ouvrages des « rapsodies » qu'il soumet au jugement de l'Église, pour qu'elle puisse condamner tout ce que, « par ignorance ou par imprudence, je puis avoir avancé de contraire aux décrets sacrés, ou de répugnant aux saintes prescriptions de l'Église catholique, apostolique et romaine dans laquelle je meurs et dans laquelle je suis né. »

Que sont ses occasionnelles escapades vers un ordre d'idées apparemment plus libéral, en présence de telles théories ! Cependant ne le jugeons pas trop durement ; car n'écrivait-il pas la mémoire encore fraîche des terrifiants souvenirs de la scène nocturne où retentissait le cri de « Tue, tue ! » ?

C'est avec beacoup de subtilité que M. Feis nous démontre que Hamlet, bien que Shakspere nous le représente comme un étudiant à Wittenberg, se sert d'un langage rempli des doctrines papales. Est-ce que cela ne semble pas encore se rapporter au caractère ambigu de Montaigne ? Ce chapitre du livre mérite une attention spéciale.

Quant à la question controversée de savoir si, sur l'exemplaire des *Essais* de Montaigne, dans la traduction anglaise du professeur italien Florio, qui est conservée au British Museum,

le nom de Shakspere est écrit de sa propre main, [1] M. Feis, s'appuyant sur quelques annotations faites peut-être par le grand poète, nous dit :

« Quels que soient les débats qu'on puisse soutenir sur ce point spécial, nous croyons être en mesure de prouver que Shakspere, vers l'année 1600, connaissait les écrits de Montaigne. Nous dirons d'abord que dans le premier texte de *Hamlet*, qui, comme on suppose, fut représenté sur la scène entre 1601 et 1602, on trouvait déjà des allusions à Montaigne, surtout vers le milieu du second acte et vers la fin du cinquième. Il est très probable que Shakspere avait lu les *Essais* dans le texte français original lui-même, ou peut-être dans le manuscrit de la traduction, déjà commencée en l'an 1599. Car on peut bien supposer qu'il était reçu dans la maison d'au moins deux des nobles dames auxquelles le professeur italien (Florio), dédia sa traduction. »

Ces points ressortent très clairement dans l'ouvrage de M. Feis, et aident d'une façon notable à résoudre cette longue controverse.

Dans le premier in-quarto de l'édition de *Hamlet*, il est assez curieux de voir que *Reynaldo* est appelé *Montano*. Ce nom, prononcé à l'anglaise, ressemble étrangement à celui de *Montaigne*. Reynaldo est le domestique de *Polonius*. Considérant que Montaigne avait déclaré dans une phrase connue de « nourrir autant d'affection pour un Polonais que pour un Français, » nous ferons remarquer que la réunion des noms de Montano et Polonius semble déjà contenir une allusion à Montaigne. Ce genre de jeux de mots était une mode de l'époque.

Quoi qu'il en soit, la coïncidence entre un grand nombre de passages dans *Hamlet* et dans les *Essais* de Montaigne, traduits par Florio, est vraiment frappante. Même le portrait personnel que l'écrivain français fait de lui-même, se rapporte aux traits physiques et moraux du prince danois, tel que nous le dépeint Shakspere. Montaigne se représente comme fortement bâti, et disposé à l'embonpoint du corps et du visage ; comme tenant le milieu entre le tempérament mélancolique et jovial ; étant pesant

---

[1] Sir Frédéric Madden, une grande autorité en fait d'autographes, la considéra comme authenthique.

comme un songe creux, mou et pensif, incapable de rapidité dans l'action, cependant violemment agité par les contradictions les plus extrêmes de la pensée.

Tout le monde, à cette description, ne pensera-t-il pas à Hamlet « gras, et à la respiration courte, » à la fois spirituel et rêveur, cependant de temps à autre se laissant aller à la furie de la passion?

Ces ressemblances sont en vérité des preuves d'une évidence remarquable. Même le fait des « tablettes, » que Hamlet demande après l'apparition du fantôme, se retrouve chez Montaigne, qui avoue avoir une si mauvaise mémoire qu'il ne pouvait se charger d'une commission sans l'inscrire dans ses « tablettes. » Faut-il considérer tout cela comme purement accidentel?

Les coïncidences entre Hamlet et Montaigne sont relevées par M. Feis, même dans la grossièreté du langage dont Hamlet se sert vis-à-vis d'Ophelia, aussi bien que dans les strophes licencieuses que celle-ci chante dans sa folie. Quoique nous ne soyons pas complètement d'accord avec l'auteur quand il affirme « qu'aucun personnage dans les drames de Shakspere ne se sert d'un langage pareil à celui de Hamlet, » il a cependant raison en ajoutant: « Dans ces cas, on doit remarquer qu'il ne l'emploie pas entre hommes, mais vis-à-vis de son amante. » Et à ce propos l'auteur fournit des citations qui nous montrent nettement que Hamlet, dans ses paroles les plus éhontées, imite en cela Montaigne qui a écrit sur ces sujets d'une façon excessivement brutale et licencieuse.

Les preuves collatérales que — des œuvres de Ben Jonson et d'autres écrivains — M. Feis nous fournit pour soutenir sa thèse principale, sont peut-être plus fortes encore. Dans le *Volpone* de Ben Jonson, lady Politick dit: « Tous nos écrivains anglais, qui connaissent l'italien, se sont inspirés autant du *Pastor Fido*, que des écrits de Montaigne. » Et c'est de nouveau dans le *Volpone* qu'on trouve une allusion au *Danish Gonswart*, à propos de laquelle M. Feis écrit:

« N'est-ce pas aussi concluant que si Hamlet y était appelé de son propre nom? Le prince danois en effet paraît sur la scène dans un *manteau couleur d'encre*. Sans aucun doute Jonson avait appris le mot *Gonswart*[1] (ganschz-wart en flamand) parmi

[1] *Ganz schwarz* en allemand.

les camarades flamands, hollandais et autres bas-allemands avec lesquels il avait pris part à la guerre dans les Pays-Bas. Et il est certain que le Prince « Tout-Noir » danois n'est autre que Hamlet entièrement vêtu de noir. »

Tous ceux qui connaissent les venimeuses controverses qui avaient lieu à cette époque entre Ben Jonson et Dekker — et dans lesquelles, comme le démontre M. Feis, Shakspere était encore plus impliqué que Dekker lui-même, — verront combien le point que nous avons mentionné vient à l'appui de la thèse en question.

Dekker avait écrit une satire intitulée: *Satiromastix*, dans laquelle il répliquait aux grossières invectives personnelles de Ben Jonson par des injures plus grossières encore. *Hamlet*, d'après M. Feis, était la réponse de Shakspere aux hostilités de son bouillant et malicieux adversaire Ben Jonson, lequel appartenait au parti qui avait fait publier en Angleterre les œuvres de Montaigne. « La tendance des innovations introduites dans le second in-quarto de *Hamlet* est si évidente qu'elle nous convainc que le but de Shakspere, dans cette magistrale production, a été beaucoup plus de combattre l'influence pernicieuse que la philosophie de Montaigne menaçait d'exercer sur les meilleurs esprits de son pays, que de se défendre lui-même contre les attaques personnelles de Ben Jonson. »

L'intimité des rapports entre Ben Jonson et le professeur italien qui traduisit Montaigne en anglais, résulte d'un exemplaire du *Volpone* conservé au British Museum et sur lequel Jonson a écrit de sa propre main: « A son père aimant et ami, M. John Florio, l'aide de sa muse, Ben Jonson offre ce témoignage d'amitié et d'affection. »

Dans le *Volpone* de Ben Jonson, M. Feis croit voir que l'un des trois bouffons — c'est-à-dire Androgyno, — est la satire de Shakspere.

« Probablement, dit-il, Jonson appelle Shakspere un hermaphrodite parce qu'ayant une femme, il était lié en même temps d'une amitié étroite avec William Herbert, plus tard comte de Pembroke. L'*Epicoene* de Jonson, ou *La Femme Silencieuse* (1609), satirise cette intimité. Nous ne sommes pas les premiers à avancer cette assertion. »[1]

---

[1] Voir: *Sonnets of Shakspere Solved*. By HENRY BROWN. London: 1876, page 16.

La violente amertume de Ben Jonson se retrouve également, — nous affirme l'auteur de *Shakspere et Montaigne*, — dans son *Poetaster* où *Rimailleur*. Il y a dans cette pièce un personnage, Rufus-Laberius-Crispinus, rimailleur et plagiaire, qui représente évidemment Shakspere. Nous avons nous-même étudié ce point et nous partageons complètement l'opinion de M. Jacob Feis.

« Déjà, nous dit-il, en 1598, John Marston désigna Shakspere sous le sobriquet de *Rufus*. Tout le monde peut se convaincre de cela, premièrement en lisant *Vénus et Adonis* de Shakspere, et immédiatement après les *Métamorphoses de l'Image de Pigmalion* par John Marston.[1] Nous ne savons pas si d'autres que nous ont déjà remarqué que ce poème de Marston est une satire évidente, écrite avec des vers de la même mesure que ceux du premier poème de Shakspere, très populaire à ce moment. Le nom de Rufus a deux particularités qui doivent avoir poussé Marston à en affubler Shakspere. Avant tout, parce que, comme le roi anglais de ce nom, il portait le prénom de William ; en second lieu, parce que le portrait le mieux conservé de Shakspere nous le montre avec des cheveux tirant sur le rouge. »

Et de nouveau :

« Rufus-Laberius-Crispinus peut être interprété comme il suit: *Shak*-erius, le roux avec la tête bouclée, qui escamote comme saint Crispin. Le mot de *Rufus*, comme nous l'avons expliqué, rappelle à la fois les cheveux rouges de Shakspere et son prénom de William. Laberius (dérivé de *labare*, trembler; de là *Shak*-erius, un sobriquet semblable à celui que Greene avait donné à Shakspere, en l'appellant *Shake-scene*), indique très clairement le nom de famille du poète. La coutume romaine de placer le nom *gens*, c'est-à-dire de la famille, au milieu des noms d'une personne, ne laisse aucun doute sur les intentions de Jonson. Laberius était un poète dramatique comme Shakspere. Laberius était un acteur (SUÉTONE, livre Ier, 39). Shakspere l'était également. Laberius jouait ses propres drames. Shakspere faisait de même. Étymologiquement, le nom de Laberius répond à la syllabe principale du nom de Shakspere. Est-ce que Jonson, si bien versé dans les classiques,

[1] Ce n'est pas sans cause, il nous semble, que l'*y* en Pygmalion a été changée en *i* par Marston. (*Pig*, en anglais, signifie *cochon*).

aurait pu rendre ses allusions satiriques plus claires ou plus mordantes ? Dans Crispinus, les cheveux bouclés de Shakspere et l'imputation de plagiat ou vol littéraire que son antagoniste lançait contre lui, sont clairement indiqués ; saint Crispin étant connu parmi les saints pour ses habitudes de vol. Il faisait des souliers pour les pauvres avec des matériaux dérobés aux riches. *Crispinus* s'approche d'Horace (dans le *Rimailleur*) tout à fait comme le ferait un *Johannes Factotum*, ainsi que Greene désignait Shakspere en 1592. »

Nous rapportons cette citation comme une preuve des recherches minutieuses qui ont été faites, et comme un spécimen de ce qu'étaient les luttes littéraires de l'époque. Il est impossible dans les limites étroites de cet article de suivre l'auteur de *Shakspere et Montaigne* dans les nombreux sentiers de traverse où il conduit le lecteur afin de lui montrer par toute sorte d'évidences collatérales que *Hamlet* est dans une large proportion le masque de Montaigne. Il nous donne finalement la preuve concluante que *Hamlet* contient la « purgation » (*purge*) jusqu'ici inexpliquée, dont il est question dans le *Retour du Parnasse*, et que « notre camarade Shakspere administra à Ben Jonson pour lui rendre la « pillule » qu'il lui avait destinée dans le *Rimailleur*. »

C'est de cette façon, par des allusions trouvées dans les ouvrages contemporains, que l'auteur de *Shakspere et Montaigne* explique une grande partie du *Hamlet*.

Dans deux ou trois cas — qui toutefois n'affectent pas le fond de la question, — M. Feis, après avoir indiqué plusieurs parallèles frappants et convaincants, a cru voir un accord voulu entre Hamlet et Montaigne là où il n'y a eu peut-être qu'un choix fortuit d'expressions semblables. Un de ces cas se trouve à la page 87, à propos du mot « peau de veau. » Mais le désir trop ardent de faire servir à sa cause même un argument sans importance ou à peine défendable, quand on a déjà prouvé sa thèse par les exemples les plus concluants, se trouve généralement chez ceux qui ont fait une découverte réelle.

A notre avis, il n'y a pas le moindre doute que l'ouvrage que nous venons de discuter rapidement ici, est une acquisition remarquable pour la littérature shaksperienne toujours croissante. Certainement, la grande tragédie philosophique, avec ses

émouvants incidents d'amour, son profond et sombre complot de vengeance et son arrière-plan à demi mystique et à demi historique, ne peut pas être considérée comme le simple couvert d'un combat littéraire. Les paroles de Gœthe reviennent ici à notre mémoire quand dans *La Jeunesse de Wilhelm Meister* il dit : « Plus j'avançais (dans l'étude du rôle de Hamlet), plus je trouvais difficile d'arriver à la conception du tout ; et à la fin il me devint presque impossible d'obtenir un point de vue d'ensemble. » De même que dans *Faust* — dans lequel nous croyons apercevoir une certaine affinité entre Faust, Gretchen et Valentin, le prince de Danemark, Ophelia et Laertes, — nous trouvons dans *Hamlet* tout un monde de pensées et d'aspirations qui ne sont pas faciles à expliquer et à circonscrire.

Mais aucun de ceux qui ont lu impartialement *Shakspere et Montaigne* ne pourra plus nier désormais que, dans la description du caractère spécial de Hamlet, le dramaturge anglais n'ait eu en vue d'une façon particulière l'écrivain français, alors si populaire. Et, à ce point de vue, nous croyons que pour la solution du problème si difficile d'une interprétation plus exacte de *Hamlet*, cet ouvrage est destiné à exercer une influence considérable.

KARL BLIND.

NAOUMI

NOUVELLE
tirée de la vie des Juifs de Belgrade

Le nom de Naoumi correspond à celui de Formosa ou au nom serbe de Lépossava. Inutile de dire que l'héroïne de cette narration est juive. Mais aujourd'hui on la chercherait en vain dans la *màhala* (le ghetto de Belgrade) ; elle n'y est plus. Et franchement, il vaut mieux ne pas s'aventurer à y rechercher quelque autre jeune fille de ce nom; car la plupart d'entre elles sont, comme par une ironie de la nature, de véritables horreurs. Au reste, cette aventure se passait il y a bien des années et tout ce qu'il en reste n'est qu'un souvenir.

Soixante-douze ans après Jésus-Christ, au commencement de juillet, Titus, le père de l'humanité, mit le siége devant Jérusalem. Après trente jours de luttes opiniâtres, mais inutiles, avec les derniers restes des descendants des Macchabées, Titus prit le parti de réduire la ville par la famine. Nulle part l'histoire ne parle de souffrances plus épouvantables ni de plus horribles cruautés. Les gens, épuisés par la faim, tombaient comme fauchés par une épidémie; des mères égorgeaient elles-mêmes leurs enfants pour apaiser la soif qui les rendait folles. Et cependant personne ne songeait à la reddition.... Seul le souvenir de jours si affreux pouvait inspirer ce chef-d'œuvre de Jérémie, ces lamentations si puissantes, si accablantes. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis le jour de la chute de Jérusalem, mais les juifs, encore pleins du souvenir, de ces jours de tor-

ture, continuent à célébrer chaque année, le 9 avril, ce Kossovo de leur nation. Et qu'elle est lugubre cette solennité !

C'était en 1873, à la veille du 9 avril, qui coïncide en général avec la fin du mois de juillet ; on avait soupé, comme c'est l'usage, de légumes à cosses et de gruau, pour rester ensuite toute cette nuit et toute la journée du lendemain sans rien manger, sans boire même une goutte d'eau, jusqu'à l'heure où les astres apparaissent au ciel. Après souper on s'était rendu au temple. Pour cette solennité les grandes synagogues sont généralement tendues de noir. Dans celle de Belgrade on a l'habitude de serrer tous les objets d'or et d'argent et de retourner les voiles brodés de l'autel et du chœur. Elle n'était autrement éclairée que par les rayons de la lune, par une petite lampe suspendue près de l'autel et par un cierge que tenait le ministre. Pendant le service, les fidèles étaient accroupis autour de l'autel, près d'un coffre bas recouvert de drap noir, semblable à un cercueil. On chantait d'une voix sourde, comme pendant le service que l'on célèbre dans la maison mortuaire le jour d'un enterrement. Ce sont les lamentations de Jérémie qui forment le fond de ce service. La mélodie en est si triste, si touchante, qu'il n'est pas même nécessaire de comprendre ce poème sublime pour en être secoué jusqu'au fond de l'âme.

Le service terminé, tous se lèvent, on éteint tout, même le cierge ; et dans ces demi-ténèbres mystérieuses, dans le silence fiévreux de l'attente, s'élève de l'autel, comme d'un autre monde, la voix forte et solennelle du prêtre :

« Écoute, Israël ! Il y a mille et un ans que ton pays est tombé, que tes temples ont été souillés.... »

Cet instant surpasse en saisissement tous les effets et toutes les cérémonies les plus imposantes des églises romaines.

Par les fenêtres grandes ouvertes de la synagogue, la lune versait ses rayons d'argent sur les têtes inclinées de tous ces hommes profondément absorbés dans une contemplation indéfinie, ou songeant à l'antique gloire de leur peuple. C'était vraiment un de ces tableaux qu'il est impossible d'oublier.

Pendant le service, l'attention de deux jeunes gens avait été attirée par un hôte rare de la synagogue, qui se trouvait à côté d'eux. Tandis que les autres fidèles se levaient ou s'asseyaient selon les exigences du rite, lui seul restait immobile

sans lever les yeux de son livre. C'était un jeune homme de dix-neuf à vingt ans. Un chapeau à larges bords et profondément enfoncé sur la tête lui cachait le haut du visage; mais à ses lèvres serrées et à son menton dur, on pouvait conclure qu'il devait avoir un visage sérieux, même sombre, ou bien qu'à ce moment il s'efforçait d'étouffer des sanglots. En effet, une grosse larme tomba de tout son poids sur le livre qu'il tenait près de ses yeux.

Ce livre excitait autour de lui des remarques et des regards malveillants. Cela s'expliquait par le fait que c'était un ancien testament dans la version serbe du feu Danitchitch. Le jeune homme avait eu l'audace d'introduire dans la synagogue un livre profane, au lieu de se servir lui aussi d'un livre de prières qu'à peine la centième partie des fidèles peuvent comprendre.

— Regarde-le donc, Aaron, dit l'un de ses deux voisins, avec le sans-gêne qui caractérise la tenue des juifs dans leurs églises; il faut toujours qu'il fasse quelque excentricité! Comme s'il ne pouvait pas lire ce livre chez lui; mais non, il nous l'apporte ici pour poser.

— Je veux bien qu'il y ait là un peu de vanité, répond Aaron, mais cette vanité a quelque chose de méritoire. Peut-être, veut-il être regardé; mais tu ne peux pas nier que l'intelligence de ce beau poème l'a ému; tu as bien vu cette larme qui vient de glisser sur sa joue. Que retirons-nous donc de cette cérémonie, nous deux qui n'avons apporté aucun livre, ou ceux qui en ont apporté en langue hébraïque et ne les comprennent pas? Je ne sais pas ce qu'il y a au fond de son cœur, mais je le crois saisi d'une émotion sincère par l'*Eha* (les lamentations).

— Oui, oui, connu!... Si cela dépendait de toi, il y a longtemps que nous aurions, dans nos livres de prières, une traduction serbe à côté du texte hébreux. Je sais que cela a été ton idéal de tout temps, reprend Haïm d'un ton caustique.

— C'est vrai. Je regrette seulement que la réalisation de ce vœu soit encore si lointaine. Nos hommes d'État ne sont pas assez libres de préjugés, ni assez nationaux pour obliger par une volonté énergique notre jeunesse à adopter la langue du pays comme langue maternelle; et de notre côté, nous n'avons pas assez de patriotisme pour introduire de notre propre mouvement la langue serbe dans nos maisons et autour de nous.

Nous préférons végéter avec les miettes de la langue d'une nation dont nous n'avons certes pas à nous louer.[1]

Ils furent interrompus par la voix du *samas* (le bedeau de la synagogue), qui annonçait la clôture de la cérémonie. Dans la demi-obscurité, la foule commença à sortir et à se disperser.

A ce moment les rues de la *mâhala* étaient très animées. Jeunes et vieux, tous étaient dehors. Sur le *ialî* (la partie du ghetto qui longe la grève du Danube), presque chaque maison a un jardin et une grande cour. Cette nuit-là, chacune de ces cours réunit plusieurs familles; on étend des tapis sur la terre, et l'on passe le temps, jusqu'au delà de minuit, à causer ou à chanter avec accompagnement de quelque instrument. En général, il se trouve là quelque pleureuse qui se rappelle des ballades espagnoles. S'il y en a quelque part une qui soit célèbre, la nouvelle s'en répand aussitôt et bientôt un nombreux auditoire se réunit autour d'elle.

Cette nuit-là, Tïa Blanca, une vieille conteuse bien connue, se trouvait dans la maison du père de Naoumi. A côté d'elle, deux femmes plus jeunes faisaient légèrement vibrer deux *daïrès* avec le pouce, comme accompagnement à ses complaintes. Les jeunes gens étaient appuyés à la palissade du jardin, et les jeunes filles, réunies toutes d'un côté du cercle des auditeurs, répétaient en chœur, à demi-voix, les refrains des romances de Tïa Blanca. Près d'elles, assis sur une chaise, le même jeune homme au grand chapeau, notait ces ballades au clair de la lune.

— Eh, je ne peux plus regarder ce gamin affecté ! Le voilà maintenant qui note ces chants dans l'obscurité ; comme s'il ne pouvait pas le faire plus commodément ailleurs. Mais non, c'est justement ici qu'il faut le faire ! Parbleu, quand on est sous les yeux de tant de jeunes filles !

— Pour ma part, mon cher Haïm, lui répond Aaron, ce garçon ne me déplaît pas. C'est possible que ses excentricités soient de la pure affectation ; mais il se peut aussi qu'elles soient l'effet de quelque aspiration plus noble. En tous cas, son idée de prendre note de ces poésies n'est pas du tout mauvaise. Tu

---

[1] Les juifs de Belgrade descendent de ceux que l'Espagne a expulsés, et parlent encore une langue espagnole défigurée.

sais bien que je ne suis pas grand admirateur de l'espagnol que nous parlons ; mais ces chansons sont bien conservées et ne sont pas inférieures aux ballades sur le Cid Campéador.

Tïa Blanca chantait en effet à ce moment une des ballades espagnoles les plus connues, celle qui rappelle tout particulièrement la scène où Uraca caresse les filles du Cid, doña Sol et doña Elvira, et les jeunes filles de l'auditoire répétaient le refrain:

Mas te quero, mas te amo,
Que al rey con su fonsado.

(Je t'aime plus, je te chéris plus,
Que le roi avec sa puissance).

Les mélodies de ces chants sont en général ravissantes. Elles semblent parcourues, comme d'une houle lointaine, par l'écho des cris et des soupirs des nuits andalouses.

A voir ce groupe rêveur de figures caractéristiques, complètement immobile sous les rayons d'une lune merveilleuse, caressé par une légère brise chargée du parfum des prés en fleur, à entendre ces vieux chants espagnols accompagnés du léger bourdonnement des *daïrès*, on aurait pu se croire transporté au temps et parmi les hommes d'autrefois.

Au milieu des jeunes filles, se trouvait Naoumi, la tête appuyée sur l'épaule d'une de ses compagnes. La lueur blanche de la lune entourait comme d'un nimbe sa tête délicate. C'était une fille qui pouvait avoir dix-huit ans. Elle était élancée, et à voir sa pose, on pouvait soupçonner un corps flexible aux formes arrondies. Ses joues brûlantes et sa petite bouche aux lèvres pleines, entr'ouvertes, semblaient traversées parfois de tressaillements passionnés, indéfinissables. Dans la pénombre on ne pouvait pas distinguer la couleur de ses yeux ; mais ils devaient être beaux, très beaux. Son regard errait quelque part dans l'abîme immense de la voûte céleste. Seulement, de temps en temps, il glissait comme un éclair vers la tête de ce jeune homme excentrique qui, maintenant sans chapeau, exposait à la brise une chevelure longue et épaisse dans un désordre romantique.

— Dis donc, Boulissa, à quand la noce de Naoumi ?

— Mon Dieu, ma chère Vinoutcha, je n'en sais rien moi-même. Son fiancé devait arriver ce matin de Lescovatz, mais il n'est pas encore là.

— Tu le connais?

— Oui. C'est un joli garçon au teint brun. D'ailleurs il est très riche. Quand il a passé par ici il y a un an, il s'est épris de Naoumi. Il y a six mois, il est revenu avec son père, et Naoumi a tellement plu au père qu'il l'a tout de suite demandée pour son fils, la prenant sans dot.

— La sœur de Naoumi me raconte qu'elle ne cesse de pleurer et de jurer qu'elle n'épousera pas cet étranger.

Le jeune homme assis à quelques pas d'elles avait entendu cette conversation; comme s'il eût été pris d'un vertige, il se leva d'un air égaré et s'enfuit dans la rue.

Là, les enfants s'amusaient, plus gais que jamais. Un des faits les plus curieux dans la vie est que, dans les moments de grande et générale affliction, les enfants sont dans une disposition sereine et joyeuse. Ne se rendant pas compte de la perte fatale qu'ils font, les enfants, mêmes les moins vifs et les moins expansifs, se métamorphosent le jour de la mort de leur mère et sont d'une gaieté vraiment étonnante. Il est impossible de n'être pas frappé de cette contradiction dont l'effet est d'adoucir, d'amortir les grandes afflictions que cause la mort. Ici, tandis que les juifs âgés étaient absorbés dans leurs réflexions sur les destinées étranges de cette nation qui, par l'unité de Dieu, a préparé l'unité de l'humanité, et a vu ensuite les heureux héritiers de sa pensée crucifier pendant tant de siècles la mère à laquelle ils devaient tous leurs avantages, les enfants, inconscients, s'amusaient sur la grève à lancer des cerfs-volants avec des lanternes. Tout le *iali* retentissait de leurs éclats de rire et de leurs cris. Des brandons et de grands feux d'herbes sèches donnaient cette nuit-là une animation de fête à tout le quartier.

En quittant la maison de Naoumi, David se dirigea à pas rapides vers la rive du Danube, et trouvant au bord du fleuve une barque de pêcheurs échouée, il s'y assit, laissant l'air vif du bord de l'eau calmer le feu de ce premier amour qui, né d'hier, se développait avec tant d'exubérance dans son cœur encore intact. A son âge, la sensibilité est la fonction prépondérante de l'âme; elle domine toutes les autres, et règne en autocrate sur toutes les facultés. Les petites vagues qui clapotaient devant lui, en reluisant comme des écailles, lui appor-

taient des voix de sirènes des profondeurs de la rivière; et dans son âme, des flots de bonheur et de désespoir s'alternaient avec une rapidité indescriptible. A quelque distance résonnaient maintenant les voix des jeunes filles et des jeunes gens lassés de rester assis autour de la pleureuse. Ces sons s'approchaient toujours plus; mais, bercé par ses rêves suaves, ce solitaire ne remarquait rien. Bientôt une jolie petite main se pose sur son épaule et une voix émue lui chuchotte à l'oreille, comme à travers les larmes:

— Que fais-tu là, David?

Il tressaille et devient tout pâle, en voyant Naoumi devant lui.

Quand le cœur est jeune et trop plein, la bouche devient muette. David ne sut proférer une seule parole en présence de cette jeune fille qui, à ce moment, palpitait du suprême bonheur de pouvoir s'oublier dans ses bras.

— Je sais pourquoi tu t'es enfui. Tu as entendu ce que disaient Vinoutcha et Boulissa. Mais je n'épouserai pas cet intrus, dût-on me couper en morceaux. Ne t'afflige pas, David. Mon cœur à moi, est déjà vide à force de souffrance, mes yeux brûlent à force de larmes. Je me tuerai si l'on m'oblige à l'épouser. Oh, je le hais, j'ai horreur de lui!... Dis-moi, David, m'aimes-tu? Je ne pourrais vivre un seul jour sans te voir! gémissait la jeune fille.

A vrai dire, David était plutôt effrayé que charmé par la violence de cette passion; un premier amour est toujours si timide! Il ne se rendait pas compte lui-même de ce qu'il ressentait. Serrant dans les siennes la main de Naoumi, il lui semblait que la mesure de ses vœux fût comble. Des baisers!... ou bien il n'y pensait pas, ou bien il n'en connaissait pas encore la douceur. Quant à Naoumi, enlaçant de son bras le cou de David, elle collait ses joues brûlantes contre celles du jeune homme et les mouillait de ses larmes.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? lui demandait-elle sans cesse. Mais lui, l'air honteux, ne répondait que par un serrement de main aux effusions de cette belle fille qui s'offrait en ce moment à lui, corps et âme, sans réflexion, sans crainte, sans remords, avec toute la passion d'un premier désir inconscient.

— Eh, enfants, que faites-vous là-bas? leur crie de loin la sœur mariée de Naoumi.

Elle essuie vite ses larmes, prend David par la main et l'entraîne vers le groupe des jeunes filles. Il l'y suit à contre-cœur, la tête baissée.

— Ah, voilà notre fier philosophe! Au nom du ciel, que faisiez-vous au bord de l'eau? Vous vous entreteniez peut-être avec les poissons? Vous êtes déjà bien assez babillard comme cela, disait Vinoutcha pour le taquiner.

— Il vaut mieux s'entretenir avec les poissons qu'avec des oies!

— Doucement, doucement, ma chère Naoumi! Qui donc t'a fait son avocat? Attends un peu: quand ton fiancé viendra, je lui raconterai comment tu prends la défense des jeunes gens.

La mention de son fiancé fit sur la pauvre fille l'effet d'une apparition menaçante; elle s'arrêta, et saisit convulsivement le bras de David.

Cependant minuit était passé et tout le nonde était rentré. Sauf le veilleur de nuit, il n'y avait plus dans les rues que notre héros. Il se promenait nu-tête. Son front brûlait; tout un monde nouveau de sensations et de désirs lui déchirait le cœur. Après une longue course sans but, il rentra dans la cour de sa maison. A côté du mur qui séparait sa cour de celle de Naoumi, se trouvait un puits avec un seau plein sur la margelle. Il s'en approcha et trempa à plusieurs reprises son mouchoir dans l'eau pour se le mettre sur la tête; puis il entra comme un somnambule dans sa chambre.

Pendant les belles nuits d'été, les habitants de la *màhala* aiment à dormir dans leurs greniers pour avoir quelque fraîcheur. Lorsque David entra dans sa cour, Naoumi apparut entre les arbres, dans l'ouverture du toit au-dessus de la clôture, comme une fée blanche dans les rochers. Elle suivit tous les mouvements du jeune homme et se retira enfin sans qu'il l'eût aperçue.

Lui, ne pouvant dormir, prit l'ancien testament et s'approcha de la fenêtre. Le clair de lune resplendissait comme la lumière du jour. Le livre, par un simple hasard peut-être, ou bien parce qu'il avait été souvent lu à cette page, s'ouvrit de lui-même sur ce passage du cantique de Salomon, si court, et pourtant si vivant et si vrai:

Sur ma couche, pendant les nuits,
J'ai cherché celui que mon cœur aime;
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé!...

Je me lèverai et je ferai le tour de la ville,
Dans les rues et sur les places,
Je chercherai celui que mon cœur aime!...
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé.
Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée:
— Avez-vous vu celui que mon cœur aime?
A peine les avais-je passées,
Que j'ai trouvé celui que mon cœur aime.
Je l'ai saisi, et je ne l'ai point lâché,
Jusqu'à ce que je l'aie amené dans la maison de ma mère,
Dans la chambre de celle qui m'a conçue.

Il est difficile de dire combien de temps David resta penché sur ce livre. Les coqs chantaient annonçant le jour, lorsque, brisé par tant d'émotions, il se jeta sur son lit et s'endormit profondément.

Le jour du 9 avril parut apportant tout un enfer de rayons brûlants. On se levait de bonne heure afin de pouvoir jouir, en costume de maison, de la courte fraîcheur de l'air matinal, de la rosée et de la douce rougeur du ciel. Le service du 9 avril commence à huit heures. Les juifs célèbrent en général leurs fêtes historiques de manière à vivre pour ainsi dire comme ont vécu leurs ancêtres aux jours qu'ils commémorent. A Pâque ils mangent des pains sans levain; à la fête de la réception des tables de la loi, des gâteaux au miel représentant des objets mentionnés dans la Bible; pour commémorer les années passées dans le désert, ils vivent huit jours dans des huttes; enfin, le 9 avril, ils observent un jeûne absolu toute la journée, lisent dans les synagogues, pendant les plus terribles chaleurs, de longs récits des horreurs de ce jour, et vers midi ils vont au cimetière prier pour les morts.

Cette fois aussi, petits et grands, se rendaient au cimetière. Quelques-uns allaient en apôtres, les autres en prélats. Les uns étaient conduits par les sentiments d'une piété sincère envers leurs morts; d'autres suivaient, en considération du monde, pour montrer par quelque grimace pathétique leur chagrin de la perte d'une femme qu'ils avaient eux-mêmes jetée au tombeau, ou de quelque parent dont ils avaient hérité les biens. Mais les mères, qui venaient en grand deuil pour pleurer leurs enfants, montraient toutes une expression sincère de douleur et de chagrin. La vérité de leur proverbe: *Amor de madre que lo demas es ayre*

(Sauf l'amour d'une mère tout n'est que de l'air), ne se voit jamais plus clairement qu'en ce jour où les femmes ont aussi le droit d'entrer au cimetière.

David, fatigué et pâle, était venu lui aussi avec les autres jeunes gens. Il marchait sans rien dire. Arrivé au cimetière, il se sépara de ses compagnons et s'approcha d'une pierre tumulaire. Il jeta un coup d'œil sur l'inscription de cette pierre:

Elle était l'ange de sa famille,
elle versait des larmes avec ceux qui pleuraient,
gémissait avec les malheureux,
trouvait des remèdes pour les malades:
mais la mort impitoyable l'a enlevée!

Il baisa la pierre et s'assit à côté. C'était la tombe de sa grand'mère.[1]

Les enfants rôdaient parmi les pruniers dont le cimetière juif de Belgrade est garni. Ils remplissaient leurs blouses de prunes. Les prêtres lisaient, en grande hâte et en y faisant des coupures, les prières des morts pour les pauvres; pour les familles riches, leurs prières étaient plus longues et récitées à haute et intelligible voix; ils recevaient sur place leur récompense sonnante. Malgré leur diligence, c'était à peine s'ils parvenaient à satisfaire à toutes les demandes; et, dans leur hâte, il leur arrivait de mettre dans les prières qu'ils récitaient pour les défunts, les noms des vivants qui les leurs payaient. Les parents, se rappelant les êtres chers qui les avaient quittés, suivaient, sans y rien comprendre, ces prières hébraïques qu'ils élevaient en faveur de leurs âmes, pensant peut-être, pauvres rêveurs, pouvoir les sauver de l'enfer; comme si l'on pouvait encore intercéder en faveur de ceux qui sont déjà jugés ainsi qu'ils l'ont mérité! Leur compte est définitivement fait, pour l'éternité. Mais l'on se soumet à l'habitude prise, on se conforme à un usage reçu, même en face de ce qui ne peut pas être changé. Tel le mouvement éternel des vagues autour d'un rocher inébranlable.

---

[1] Il faut remarquer que chez les juifs l'épitaphe a une grande importance; c'est le dernier devoir indispensable des parents envers leurs morts.

Une voiture s'arrêta devant le cimetière, amenant deux femmes, un vieillard et Naoumi. Ils se dirigèrent aussitôt vers un joli monument dont la pierre portait gravée en creux une main, le signe distinctif des tombes caonites. Parmi les tribus privées, les Caonites et les Lévites jouissent encore de quelques prérogatives ecclésiastiques, tandis que le reste d'Israël est considéré comme la plèbe religieuse. Lorsque le ministre les aperçut, il accourut aussitôt à leur rencontre avec une figure épanouie et se mit à lire les prières.

Naoumi s'éloigna inaperçue pendant la cérémonie et s'approcha de David. En passant devant lui, elle lui dit d'un ton abattu:

— Il est arrivé. Mais ne t'afflige pas; je ne lui appartiendrai jamais. Viens, je te prie, encore aujourd'hui à la porte de derrière.

— Il est arrivé! murmure David d'une voix à peine intelligible.

— Et l'on compte célébrer dès demain le mariage de départ. Dès son arrivée, il a engagé des musiciens tziganes. Oh, mais leur joie se calmera! N'oublie pas, David, viens ce soir. Adieu!

Et elle se rapprocha des siens d'un air sombre, la tête baissée, mais d'un pas ferme.

Le cimetière redevint désert. Dans la *màhala* les hommes s'étaient couchés, tandis que les pauvres femmes restaient debout pour préparer, affamées et altérées par ce temps de grande chaleur, un riche souper de réveillon. Il est rare que les femmes juives comprennent quoi que ce soit aux questions de foi. La lecture des écritures a été considérée jusqu'ici comme un luxe que ne pouvaient se permettre que les filles des gens riches. Toute la religion des femmes juives est dans leur cuisine. Elles sont les véritables martyres de la cuisine. Celui qui ne sait pas combien de prescriptions, combien de cérémonies ces femmes ont à observer pour confectionner leurs fricots conformément aux règles de la religion, pour obéir à tant de préceptes minutieux, ne se fait pas une idée de la tyrannie des commandements religieux. Rien que les prescriptions sur la manière de tuer la volaille et sur son inspection, et celles sur la salaison de la viande; rien que la division sévère des ustensiles et de la vaisselle qui servent pour la viande et de ceux destinés aux mets contenants du lait, que de peine cela donne!

Et qui pourrait énumérer les centaines d'autres prescriptions que toute juive observe en conscience? Ce souci continuel fait d'elles des femmes vertueuses et des mères de famille exemplaires; et alors qu'importe que leur beauté disparaisse, hélas, si rapidement?

Le premier service du soir était terminé depuis longtemps, et David attendait en vain Naoumi à la porte de derrière. Ces trois heures d'attente lui avaient paru une éternité et lui avaient brûlé le cœur. Les dents serrées par la fièvre il avait déjà passé un nombre infini de fois le long du grenier de la maison voisine, mais en vain. Dans la maison de Naoumi on travallait très activement. Une *joudïa* (femme qui dirige la cuisine pour les femmes en couches et aux jours de noces), arpentait la cour, donnant de tous les côtés des ordres aux domestiques. Tout se pressait autour d'elle et à la cuisine; seule Naoumi n'était nulle part.

Les étoiles apparaissaient déjà au ciel, et le *samas* de la synagogue parcourait la *mâhala* annonçant le second service du soir. Les rues s'animent de nouveau. Une partie des affamés se presse à la synagogue pour achever au plus vite le service de leur voix exténuée. Les autres, plus habitués aux jeûnes, la plupart des vieillards d'un grand âge, restent autour du temple, attendant que la lune paraisse dans tout son éclat, afin de célébrer en même temps les vêpres et la *bénédiction de la lune.*

Cette cérémonie se célèbre chaque mois quand la lune est dans son plein, réveillant la poésie d'une foi primitive; elle rappelle les rites de toutes les religions naissantes, lorsque c'est un besoin réel du cœur et de l'âme qui réunit les fidèles sous le ciel pur, afin d'admirer le Créateur de l'univers et de se prosterner devant lui. Le jeûne finit après le service. Les femmes riches envoient aux pauvres toute sorte de mets et de sucreries, de manière que cette nuit-là toute table est abondamment fournie. Les gens expérimentés se bornent, en général, à boire une tasse de lait; mais la jeunesse, plus gourmande, tombe généralement malade après chaque jeûne. C'est ainsi que se terminent les solennités du 9 avril.

Le lendemain matin, comme un coup de vent d'orage, le bruit se répand dans le quartier que Naoumi s'est jetée dans le puits. Tandis qu'on tâchait de la retirer, toutes les femmes s'étaient

rassemblées devant la maison. Leurs figures exprimaient une compassion véritable.

— Qu'a eu cette petite, je te prie, pour affliger ainsi ses vieux parents ? demande Tïa Gracia à une jeune femme.

— Eh, ma chère Tïa Gracia, ce n'est pas si facile de quitter les siens et de suivre un inconnu dans des contrées éloignées où l'on n'aura personne pour vous donner des soins affectueux en cas de maladie. Aussi qu'est-ce qui l'empêchait d'attendre encore un peu, quoiqu'elle eût déjà dix-huit ans ? Même les plus vilaines ont trouvé à se marier ici, il y aurait pourtant bien eu quelqu'un pour elle. Elle était si bonne et si douce ! Nous l'aimions tous cordialement !...

— Elle est sauvée, elle est vivante ! entend-on dire dans la maison.

Boulissa sort le visage couvert de larmes.

— Pauvre Naoumi ! dit-elle, elle est toute pâle et ensanglantée.

— Dis donc, Boulissa, comment tout cela s'est-il passé ? lui demandent plusieurs femmes.

— Hier, comme elle ne cessait de pleurer, on l'a enfermée dans sa chambre. Là, elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit ; elle se cachait dans un coin et se livrait à des pensées lugubres. Ce matin elle est sortie l'air égaré, les cheveux en désordre, les yeux caves, et s'est jetée dans le puits.

Une voiture se fit entendre dans la rue ; deux médecins en descendirent et eurent bien de la peine à se frayer leur chemin jusque dans la maison.

Sept jours s'étaient écoulés. Le huitième était un dimanche. Dans la maison de Naoumi on se réjouissait. Des tziganes jouaient ; les écoliers faisaient, comme c'est l'habitude, le transport des effets de la mariée d'une maison dans une autre, et étaient tout heureux du cadeau que le père du fiancé leur avait fait. Les compagnes de Naoumi étaient écarlates à force de danser ; les prêtres, les bedeaux et les maîtres d'école étaient établis au grenier où ils faisaient un festin vraiment ecclésiastique.

Mais au milieu de cette joie, Naoumi restait là, appuyée au montant de la porte du corridor, immobile comme un rocher et pâle comme la mort.

— Chère enfant, si tu prenais quelque chose? lui dit son père, un beau vieillard à cheveux blancs, avec une expression d'affection sans bornes sur son visage.

— Merci, mon père, je ne puis pas, répond Naoumi d'une voix si abattue et si triste, que le vieillard dut se détourner pour cacher les larmes que cette tristesse lui arrachait.

Boulissa apparut au portail et Naoumi rougit légèrement.

— Je l'ai vu. Il est couché dans sa chambre devant un gros livre. Il pleure plutôt qu'il ne lit. Il est ainsi couché depuis huit jours et ne veut absolument pas sortir. Il est tout jaune, avec les yeux enfoncés; on dirait presque qu'il n'en a pas, murmure Boulissa à son oreille.

Un sourire mélangé de bonheur et de peine se dessine sur les lèvres de Naoumi.

— Merci, chère Boulissa, je n'ai que toi, tu le sais. Je t'ai déjà confié tous mes secrets; laisse-moi verser encore aujourd'hui mes larmes sur ta poitrine. Demain, qu'on fasse de moi ce qu'on voudra! Mais tant que je suis ici, je sens que j'ai un cœur. Demain, en route, on me l'arrachera et je ne sentirai plus rien que l'horrible vide de mon âme qui finira par me mettre au tombeau. Va, chère amie, et dis-lui de sortir ce soir. Je me faufilerai avec toi et ma sœur jusqu'au portail. Oh, pourvu que je le voie encore une fois! Ensuite qu'on me mène à la mort, si l'on veut....

Toute jeune fille juive qui épouse un étranger est mariée une première fois la veille de son départ, puis, quand elle arrive dans la patrie de son fiancé, on célèbre un second mariage, comme si le premier n'avait pas eu lieu.

Vers neuf heures du soir la cérémonie du mariage de départ de Naoumi était terminée.

Le jeune marié, pour faire du plaisir à son épousée, avait loué des voitures pour se montrer dans la *mâhala*. Les Orientaux considèrent ce plaisir comme le luxe suprême. Mais, hormis les enfants de la famille, personne ne voulut faire cette promenade.

Vers honze heures, tandis que la gaieté est à son comble, Naoumi, sa sœur et Boulissa s'échappent furtivement et se rendent dans la cour de David.

Dans la maison tout dormait. Lui seul, à cette heure de la

nuit, restait plié sur son gros livre comme un alchimiste. Boulissa s'approche de la fenêtre ouverte de sa chambre, et l'appelle tout doucement, lui disant de sortir. Il obéit et sort comme un malade qui se lève avec des vertiges. Boulissa le prend par le bras et le mène jusqu'à une des voitures.

Naoumi, secouée à la vue de ce garçon, atteint la voiture en chancelant. Sa sœur et Boulissa aident David à monter, et prenant entre elles ces deux victimes, ordonnent au cocher de partir rapidement.

Les grandes émotions, comme les époques agitées et terribles, sont ce qui fait le plus rapidement mûrir les jeunes âmes. Elles font en quelques jours de l'enfant un jeune homme et de l'adolescent un homme. Huit jours de craintes et de souffrances avaient métamorphosé David. Lui, qui osait à peine auparavant serrer la main de Naoumi en présence d'un tiers, l'étreignait maintenant dans ses bras avec toute la passion d'un jeune marié le jour de la noce, lorsque enfin les hôtes se retirent, le laissant seul avec sa femme.

La voiture les entraîna une heure ainsi embrassés, dans l'oubli de la béatitude.

C'était bien peu, mais assez pourtant pour que les émotions de ces instants restent à tout jamais, comme les atomes, dans l'univers, pour qu'ils ne se perdent jamais.

. . . . . .

Cinq années s'étaient écoulées. L'ennemi était venu frapper à la porte de la Serbie. Le commerce, l'industrie, l'activité intellectuelle s'étaient tout à coup arrêtés, comme les oiseaux sous le regard d'un serpent venimeux. Vieux et jeunes, tous avec la même ardeur fiévreuse, étaient accourus à la frontière. Après de grandes défaites et de grandes misères, la fortune sourit aux Serbes. Leurs étendards se déroulèrent enfin sur les remparts de la citadelle de Niche.

Un vendredi du mois de février, une voiture de poste contenant plusieurs voyageurs s'arrête devant la station de Niche. David en habits militaires en descend et ayant demandé à un soldat où habitait le commandant de place, se dirige vers la citadelle. Vers sept heures du soir il en revient et se rend à la synagogue. A son apparition dans la cour de l'église, quelques curieux lui demandent qui il est. Au bout d'un instant l'ancien sort et lui

offre une place de distinction dans le temple. David refuse courtoisement. Au même instant un jeune homme entre, et se dirigeant droit à lui:

— Ne me reconnais-tu pas, David? lui dit-il.

Il l'avait bien reconnu et était devenu tout pâle. La pauvre Naoumi l'avait quitté; elle avait vécu un an d'une véritable agonie morale, puis le ciel avait eu pitié de ses souffrances et avait mis un terme à son martyre.

— Nous venons d'apprendre ton arrivée, et mon père te prie d'être notre hôte.

Cette famille était la plus considérable et David accepta son invitation.

Pendant le souper, le vieillard ne cessa de parler de Naoumi. Elle avait emporté avec elle dans la tombe les cœurs de ces gens et la joie de cette maison. Le mari de Naoumi s'était bien remarié, mais sa pauvre femme n'avait pas pu gagner l'affection de la famille.

Un jour il offre à David de faire un tour de promenade. Au retour, ils entrent dans la cimetière hébreu.

— Voilà, c'est là qu'elle repose, dit à mi-voix le mari de Naoumi, en montrant un tertre couvert de gazon.

David détourna la tête. Ses yeux s'étaient remplis de larmes prêtes à tomber, ses narines tremblaient et ses lèvres saignaient sous la pression de ses dents.

Une fois dehors, le mari de Naoumi reprit:

— Mon père désire lui élever un monument. Il a déjà écrit deux fois à ce propos à Belgrade; mais on lui répond d'envoyer le texte de l'épitaphe. Te chargerais-tu de composer quelque-chose pour que notre devoir soit enfin rempli?

— J'essayerai.

Trois semaines plus tard la tombe de Naoumi était orné d'un monument sur lequel étaient gravées ces paroles:

« Sois pour elle, ô pierre, le monument de l'amour sincère « qu'elle avait gagné, car les cœurs qui l'aimaient tomberont « en poussière bien avant toi. »

HAÏM DAVITCHO.

UN CRITIQUE RUSSE

BÉLINSKY

peint par Tourguéneff

Le dernier vœu exprimé par Tourguéneff était, on ne l'a pas oublié, de reposer auprès de l'ami qui fut son critique de prédilection, Bélinsky. Le 24 décembre il y aura cinquante ans que le premier article de ce grand publiciste a paru en Russie. Nous saisissons l'occasion de cette date commémorative pour présenter, sous l'égide de notre illustre romancier, la silhouette de cet homme qui peut être considéré comme le père du mouvement intellectuel contemporain dans sa patrie.

Ce que l'auteur de *Pères et Enfants* aimait en Bélinsky ce n'était pas seulement l'ami, mais le meilleur écrivain de la Russie et le plus influent. Trente-cinq ans se sont déjà écoulés depuis que Bélinsky a prononcé ses dernières paroles, et, à l'heure qu'il est, pas un de ses jugements n'a perdu de sa valeur, malgré les progrès accomplis par la critique. Au contraire, le roman, le drame, le journalisme, la critique elle-meme commencent maintenant à se pénétrer de l'esprit du maître si prématurément enlevé à son pays. Connaître Bélinsky c'est avoir la clef de la vie intellectuelle de la Russie moderne. Tourguéneff le proclamait hautement son maître et nous en a laissé une vivante image dans ses souvenirs. L'étude dans laquelle nous nous engageons offre un double intérêt: elle nous présente le portrait d'un des

meilleurs critiques russes dessiné par un des premiers artistes de la Russie.

I.

C'était par une belle matinée d'hiver, en 1836. Tourguéneff, alors jeune étudiant de dix-huit ans, brassait la neige dans les rues de Moscou à côté d'un autre jeune homme. Les deux jeunes gens s'entretenaient avec animation et parlaient en gesticulant. Arrivés devant la porte du confiseur Béranger, alors à la mode. ils entrèrent vivement, et, sans rien dire au garçon, s'acheminèrent vers la table des journaux où reposait encore toute fraîche la dernière livraison d'une revue, *Le Télescope*.

Un attentat littéraire venait de se commettre: Bélinsky, ce « Zoïle, » avait osé toucher à l'idole de la jeunesse russe, au poète Bénédictoff.

« J'ai lu et relu l'article de Bélinsky, dit Tourguéneff, d'un bout à l'autre, et je brûle d'indignation. Mais, chose étrange, et pendant la lecture de cet article et après, une voix intérieure, a ma grande surprise et à mon vif déplaisir, me contraignait de me ranger à l'opinion de ce « Zoïle, » et de trouver ses arguments persuasifs et irréfutables. J'avais honte de cette impression inattendue; je m'efforçais d'étouffer en moi cette voix gênante. Dans les cercles d'amis je fulminais contre Bélinsky et contre ses articles, mais dans mon for intérieur quelque chose ne cessait de me dire *qu'il avait raison*. Peu de temps après, j'abandonnais la lecture de Bénédictoff. Aujourd'hui tout le monde a reconnu que l'appréciation de Bélinsky, qui nous a paru une nouveauté subversive, est devenue ce que les Anglais appellent *a truism*. La postérité a consacré ce jugement, comme elle a consacré tous ceux que notre grand critique a prononcés. Depuis lors le nom de Bélinsky ne s'est jamais effacé de ma mémoire.

II.

« Bélinsky était, ce qui est rare chez nous, un homme véritablement passionné, véritablement sincère, capable d'entraînements, mais, avant tout, ami de la vérité; irritable, mais sans

vanité; il savait aimer et haïr d'une manière désintéressée. Ceux qui l'ont jugé sans le connaître, qui s'indignaient de son « effronterie, » se révoltaient contre sa « rudesse, » le calomniaient, le dénonçaient, seront étonnés d'apprendre que l'âme de ce « cynique » était d'une chasteté virginale, tendre jusqu'à la faiblesse et loyale jusqu'à la chevalerie. Il menait une vie presque ascétique; le vin n'effleura jamais ses lèvres. Et, en cela, il faisait exception parmi les Moscovites de son temps.

« Il est impossible de se représenter à quel point Bélinsky était sincère avec les autres et avec lui-même; il sentait, il agissait, il vivait uniquement par amour de la vérité et pour ses principes.

Lorsque j'ai fait sa connaissance, *il était tourmenté par des doutes.* Cette phrase a été employée à tort et à travers; elle ne convenait réellement qu'à l'état de Bélinsky. Les doutes l'obsédaient; lui ôtaient le sommeil, l'appétit; le dévoraient sans cesse; il ne s'en secouait jamais, il se creusait la tête jour et nuit sur la solution de ces problèmes philosophiques: Qu'est-ce que la vie? Quels sont les rapports des hommes entre eux et avec Dieu? L'âme est-elle immortelle?...

« Quand je venais le voir, pendant sa maladie, il se levait de son divan, amaigri, et d'une voix éteinte, coupée par la toux, son pouls accusant cent pulsations par minute, les joues couvertes d'une flamme perfide, il reprenait la controverse où nous l'avions laissée la veille. Sa bonne foi me gagnait, agissait sur moi; il me communiquait son feu sacré, il absorbait mon attention par la gravité des questions qu'il me posait, mais, au bout de deux ou trois heures de conversation, les désirs de la jeunesse prenaient en moi le dessus; je pensais à la promenade, au dîner; la femme de Bélinsky, de son côté, nous priait d'interrompre la discussion; elle rappelait à son mari les prescriptions du médecin, mais il ne voulait rien entendre.

« — Nous n'avons encore rien conclu sur l'existence de Dieu, me dit-il un jour avec un ton d'amer reproche, et vous voulez déjà dîner!... »

« Après avoir tracé ces lignes, j'allais les effacer à la pensée qu'elles feront peut-être sourire mes lecteurs. Mais celui qui aurait entendu de quel ton Bélinsky prononçait ces paroles, eût eu garde de s'en moquer; et si, au souvenir du sérieux

qu'il y mettait, un sourire venait effleurer mes lèvres, ce serait un sourire d'attendrissement et d'admiration.

III.

« Les connaissances de Bélinsky n'étaient pas approfondies; il était fort peu savant, et il n'y a rien là qui doive nous étonner. Personne, même ses ennemis, ne l'ont jamais accusé de manquer d'amour pour le travail; mais la pauvreté qui l'accompagna dès son enfance, l'éducation incomplète qu'il reçut, les accidents, les maladies, et ensuite la nécessité de travailler vite, au jour le jour, pour gagner le morceau de pain, tout cet ensemble de misères l'empêcha d'acquérir des connaissances régulières, bien qu'il possédât à fond la littérature russe et son histoire.

« Mais je dirai plus: cette science incomplète est dans ce cas très caractéristique; elle est presque une nécessité. Bélinsky était ce que j'appellerais *une nature centrale;* il était, par tout son être, corps et âme, tout près du cœur de son peuple, et il l'incarnait dans ses bonnes et dans ses mauvaises qualités. Un homme savant — je ne dis pas un homme cultivé, c'est autre chose, — par sa science même n'aurait pu être en 1840 une *nature centrale russe;* il n'aurait pas été en harmonie avec le milieu sur lequel il devait agir; le peuple et lui auraient eu des intérêts différents, ils ne se seraient point compris.

« Les guides de la société dans la critique sociale et esthétique doivent être supérieurs à leurs contemporains; ils doivent avoir une tête plus *normalement* organisée, posséder un plus ferme caractère, des idées plus nettes; mais il ne faut pas qu'un abîme subsiste entre eux et leurs lecteurs. Ce guide peut remplir d'indignation, de colère ceux qu'il heurte, remue et pousse en avant; ceux-ci peuvent le maudire, mais avant tout il faut qu'ils le comprennent.

« J'espère qu'on ne m'accusera pas de vouloir recommander l'ignorance; je ne fais que constater un fait physiologique dans le développement de la conscience nationale en Russie. On comprend que Lessing, pour devenir le guide de sa génération, le

représentant complet de son pays devait être plus que savant; il reflétait la voix et la pensée de l'Allemagne entière, il était une *nature centrale allemande*. Mais Bélinsky, qui, en quelque sorte, a le droit de s'intituler le Lessing russe, a pu devenir ce qu'il a été sans être un puits de science. Pour accomplir sa mission il savait tout ce qu'il lui fallait savoir. Et où aurait-il puisé ce feu et cette passion qu'il manifestait dans sa lutte pour la science s'il n'avait pas souffert lui-même de cette culture incomplète?

« L'Allemand cultivé s'efforce de corriger les défauts de son peuple après s'en être rendu compte par de longues et lentes réflexions; le Russe cultivé en souffrira encore longtemps lui-même.

IV.

« Bélinsky avait toutes les qualités d'un grand critique. Son flair d'artiste ne le trompa jamais; il pénétrait l'œuvre profondément et ne restait jamais dans le vague. Ni l'extérieur, ni les décors ne lui faisaient illusion; il ne se laissa influencer par aucun parti; il démêlait d'un coup d'œil le beau d'avec le laid, le vrai d'avec le faux et prononçait son jugement avec un noble courage, sans réticences, sans hésitations, avec verve et puissance, dans toute l'assurance que donne la conviction.

« Pour celui qui sait comment de grands esprits ont pu s'égarer, il est impossible de ne pas s'incliner devant le jugement magistral, le bon goût, l'*instinct* littéraire de Bélinsky, devant sa remarquable faculté de lire entre les lignes. Tout ce qu'il a écrit sur nos anciens écrivains et sur ses contemporains a été, comme je l'ai déjà dit, consacré par la postérité. A l'apparition d'un nouveau roman, d'une nouvelle poésie, personne ne savait comme lui deviner le talent d'un auteur, pressentir sa carrière future et lui tracer d'avance sa vie par de judicieux conseils. N'est-ce pas lui qui nous a signalé le premier et expliqué Lermontoff, Gogol et Gontcharoff, et combien d'autres encore? Je ne puis jamais relire sans admiration les quelques lignes qu'il a écrites lors de la publication anonyme de la première poésie

de Lermontoff et dans lesquelles il a si justement prédit la gloire à venir du grand poète.

« Bélinsky était un idéaliste dans la meilleure acception du terme; tout ce qu'il reniait il le reniait au nom de son idéal. Cet idéal c'était la science, le progrès, l'humanité, la civilisation, le *zapad*, (l'Occident); les conservateurs ajoutaient: la révolution.

« Bélinsky appartenait corps et âme au parti des *Zapadniki* (amis de l'Europe). Il entra dans ce parti non seulement parce qu'il reconnaissait la supériorité de la science, de l'art et de la vie sociale de l'Occident, mais encore parce qu'il était profondément convaincu que la Russie doit fatalement puiser en Europe de quoi développer ses propres forces. Il pensait qu'il n'y a d'autre route pour nous que celle que nous a indiquée Pierre-le-Grand, devenu la *bête-noire* des slavophiles. Malgré son amour pour l'Occident, Bélinsky était le plus russe des Russes. Cette prédilection n'a en rien altéré son flair dans sa propre littérature, ni amorti la flamme russe qui pétillait dans tout son être. Ses études sur Pouchkine, Gogol et Koltzoff en sont la meilleure preuve. Tout en renversant sur leur piédestal nos pseudo-classiques, nos pseudo-démocrates, il savait en même temps, mieux que tout autre, apprécier ce que nos œuvres littéraires renfermaient d'original, d'indépendant. Personne ne sentait mieux que lui la beauté et l'harmonie de notre langue; une épithète bien choisie, une phrase heureusement tournée le saisissaient aussitôt, et c'était une vraie fête que de l'entendre lire une poésie de Pouchkine ou de Lermontoff.

« Il avait encore une autre qualité essentielle du critique: il était toujours *in earnest*, comme disent les Anglais. Il ne badinait ni avec l'œuvre qu'il analysait, ni avec le lecteur, ni avec lui-même. La désinvolture de saltimbanque de quelques critiques modernes lui aurait paru indigne d'un écrivain.

« Son ironie était corsée, elle touchait au sarcasme et découvrait la vérité tout entière. Ni dans sa conversation, ni dans ses écrits il ne possédait ce que les Français appellent de l'esprit; il n'éblouissait point par le jeu d'une habile dialectique, mais il avait cette puissance que la pensée honnête et forte peut seule donner et qu'il exprimait avec une originalité entraînante. Malgré le manque de ce qu'on entend en général par

éloquence, malgré son mépris de la phrase, Bélinsky était le plus éloquent de tous les Russes, si on désigne par ce mot la force de persuader, cette force que les Athéniens admiraient en Périclès « dont chaque parole laissait un dard dans l'âme des auditeurs. »

V.

« Bélinsky n'était point partisan de l'art pour l'art. Je me rappellerai toujours avec quelle véhémence il tomba une fois sur son poète favori, Pouchkine, pour ses fameux vers dans la poésie intitulée : *Le Poète et la Canaille.* Le critique ne pouvait pardonner à l'auteur de *Boris Godounoff* d'avoir dit à la populace : « Le pot-au-feu t'est plus cher que la statue d'Apollon, parce que tu peux y cuire ton dîner. »

« — Je crois bien, criait Bélinsky, avec des yeux étincelants de colère et en arpentant la chambre à grands pas, je crois bien que le pot-au-feu m'est plus cher. J'y ferai un dîner non seulement pour moi et ma famille, mais aussi pour les pauvres.... et avant d'admirer la beauté d'une statue, fût-elle l'œuvre de tous les Phidias du monde, mon devoir est de nourrir d'abord ma femme, mes enfants, mes frères, en dépit de tous les petits crevés et de tous les faiseurs de rimes. »

« Cependant Bélinsky avait trop d'esprit pour nier l'art et pour ne pas comprendre sa mission, sa nature et sa nécessité physiologique. Il voyait dans l'art une des principales manifestations de l'individualité humaine, une des lois de notre nature que l'expérience de tous les jours nous a révélée.

« Il n'admettait pas plus l'art pour l'art qu'il n'eût admis la vie pour la vie : il était idéaliste. Tout devait servir un principe, l'art aussi bien que la science, mais par des moyens spéciaux. Cette explication enfantine de l'art considéré comme une simple imitation de la nature n'aurait pas même attiré son attention, et d'un autre côté l'argument de la supériorité d'une pomme réelle sur une pomme peinte n'aurait pas mieux trouvé grâce devant lui, car ce fameux argument perd toute sa valeur pour un homme rassasié.

« Bélinsky exigeait de l'art, comme de toute action humaine, avant tout, la vérité, la vérité de la vie. Il se croyait lui-même juge compétent seulement dans la poésie et dans la littérature. Il avouait qu'il ne comprenait pas la peinture et, il avait peu de goût pour la musique. Le chœur infernal dans *Robert le Diable* était l'unique mélodie qu'il ait jamais retenue, et, quand il était bien disposé, il la hurlait d'une voix de basse. Le chant de Rubini l'électrisait ; mais ce n'était pas le talent musical qui le frappait: c'était le pathétique, l'énergie et la puissance dramatique de l'interprétation. Tout ce qui concernait le théâtre l'enflammait ; ses articles sur Shakspeare et ses interprètes ont un souffle de passion. Il fallait le voir se transfigurer au souvenir de Hamlet prononçant devant le roi ces vers pleins de triomphe et de haine :

Why, let the strucken deer go weep,
The hart ungalled play....

VI.

« Comme tous les enthousiastes, Bélinsky était capable de beaucoup d'intolérance. De prime abord il ne pouvait pas admettre qu'il y eût la moindre parcelle de vérité dans les opinions de ses adversaires, et il s'en détournait avec colère; il est vrai qu'il montrait non moins de mépris pour ses propres opinions quand il arrivait à les considérer comme fausses. Mais on pouvait le *retourner*, comme je le lui ai dit un jour, ce qui le fit beaucoup rire ; la vérité lui était chère avant tout et par-dessus tout; il ne pouvait se soustraire à son obsession. Il n'y a que les slavophiles qui n'aient jamais pu gagner ses sympathies ; leurs idées étaient trop opposées à ce qu'il rêvait et à ce qu'il aimait.

« Il savait haïr — *he was a good hater*, — et méprisait ce qui méritait le mépris, de tout son cœur. Leibniz a dit quelque part : « Je ne méprise presque rien. » C'est bon pour un philosophe qui plane toujours dans les hauteurs des méditations spirituelles, mais pour nous autres, simples mortels, il est im-

possible de nous élever à cette impassibilité, à ce calme grandiose.... Le mépris qu'excitent en nous certains hommes, renforce notre conscience, notre moralité.

« Bélinsky reconnaissait volontiers ses propres erreurs sans aucune arrière-pensée; on n'aurait pas trouvé en lui la moindre trace de petitesse ou de mesquinerie. Il n'avait pas une haute opinion de lui-même, ni de ses capacités; sa modestie était sincère. Mais, par contre, rien ne lui était plus précieux que la cause qu'il défendait, que l'idée qu'il propageait; pour cette cause il eût saccagé le monde entier, et malheur à celui qui aurait tenté de le retenir! Pour soutenir cette lutte il trouvait, malgré sa débilité, ses nerfs malades, une force et un courage de géant; il était prêt à donner sa vie dans le combat. Et avec cette extrême irritabilité nerveuse, pas l'ombre d'ambition pour soi-même; point de susceptibilité. Non! un homme de cette trempe ne naît qu'une fois dans un siècle; je n'ai jamais rencontré son semblable, ni avant ni après.

VII.

« Je me demande si je dois parler des relations de Bélinsky avec les femmes. Il entretenait rarement ses amis de lui-même, de son passé, de sa vie intime. Je tentais plusieurs fois de le faire causer, mais il détournait la conversation comme s'il ne comprenait pas qu'on puisse parler de soi quand il y a tant de sujets plus sérieux à discuter. S'il lui arrivait de rappeler le passé, c'était pour l'analyser avec son humour habituel. Ainsi, il me raconta un jour, qu'ayant été chassé de l'université et n'ayant pas de quoi vivre, il s'engagea à traduire un roman de Paul de Kock pour 100 francs, et il riait en se souvenant de toutes les bévues qu'il avait commises dans ce travail, le seul qu'il ait jamais fait dans ce genre.

« Bélinsky assurait que son extérieur ne pouvait plaire à aucune femme; il en était persuadé, et cette conviction augmentait sa timidité et sa sauvagerie. J'ai le droit de supposer que Bélinsky, malgré son cœur chaud et impressionnable, malgré sa passion et son besoin d'attachement, Bélinsky, le premier homme

de son temps, n'a jamais été aimé d'aucune femme. Il s'est marié sans passion. Dans sa jeunesse il a aimé une jeune fille noble, fille d'un seigneur du gouvernement de Twer, B....ne.[1] C'était un être poétique, mais elle en aimait un autre et mourut peu après. Le cœur de Bélinsky se consuma sans orages personnels, bien qu'il ait toujours souhaité de les connaître....

« Mais les désirs des hommes sont irréalisables, et le regret est vain; si tu n'as pas tiré un bon numéro, marche avec le mauvais et ne le dis à personne.

« Je ne puis laisser passer sous silence les nobles idées de Bélinsky sur la femme, sa situation, son avenir, ses droits, son éducation, en un mot sur tout ce que nous désignons actuellement sous le nom de la *question des femmes*. Le respect aux femmes, la revendication de leurs libertés dans la famille et dans la société remplissent ses œuvres; il est vrai, sans cette hardiesse tapageuse et provoquante qui est tant à la mode de nos jours.... »

VIII.

Pour compléter l'intéressante figure du critique russe telle qu'elle ressort du portrait tracé par Tourguéneff, nous y joindrons quelques fragments des œuvres de Bélinsky concernant la littérature française.

Bélinsky préférait George Sand à tous les écrivains de son temps. Il le plaçait bien au-dessus de Balzac. Voici une page que le critique écrivait en 1841 à propos de la traduction russe de *Mauprat:*

« Le récit de George Sand est la simplicité même, la beauté même, la vie même; c'est l'esprit, c'est la poésie. Combien d'idées profondes et pratiques sur l'individu, combien de révélations de cette noblesse et de cette beauté que renferment l'âme d'une femme! Quel souffle d'humanité dans chaque ligne, dans chaque mot qu'écrit cette femme de génie! Ce n'est pas l'œuvre de

[1] La sœur du célèbre Bakounine.

M. de Balzac devant laquelle se prosternent nos slavophiles, les ennemis de l'Occident....

« George Sand ne montre ni sympathie ni antipathie aux classes privilégiées ; elle n'a, non plus, ni adoration, ni mépris pour la populace ; elle ne connaît ni les aristocrates ni les plébéiens. Elle ne connaît que l'homme, et elle trouve cet homme dans toutes les classes de la société ; elle l'aime, elle sympathise, elle rit et elle pleure avec lui.

« Mais c'est surtout la femme, et sa situation dans la société si peu conforme à la raison, fondée sur des préjugés et sur l'égoïsme des hommes ; c'est cette femme surtout qui alimente la poésie de George Sand et qui relève jusqu'au pathétique l'énergie de son indignation contre le mensonge légitimé par la force.

« George Sand est l'avocat de la femme, comme Schiller était l'avocat de l'homme.

« Faut-il s'étonner après cela qu'on accuse cet écrivain d'immoralité ? Quiconque révèle aux hommes des vérités nouvelles n'aura pas une mort paisible ; mais, quand les hommes l'auront conduit prématurément à la tombe, alors ils lui élèveront un monument précieux et ils appelleront profanateur celui qui osera porter la main sur l'idole honnie la veille. »

Ce que Bélinsky reprochait à Balzac, c'est ce fatras descriptif du naturalisme que les auteurs modernes se plaisent à entasser dans leurs œuvres avec tant de prodigalité. Bien longtemps avant les naturalistes français, Bélinsky avait posé les lois du *roman expérimental*, mais son génie ne versa ni dans le ridicule, ni dans la boue.

« George Sand, écrivait-il dans un article consacré au roman en général, — et dans lequel il tapait fort sur Dumas, Eugène Sue et Paul Féval, — George Sand est sans doute le premier poète et le premier romancier de nos jours. On peut appeler avec plus de raison ses écrits des *romans sociaux*, que ceux de Walter Scott des *romans historiques*. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour découvrir, dans tout roman portant l'empreinte d'un génie artistique, un caractère social. Voyez les romans de Dickens, ou les *Ames mortes* de Gogol.

« L'objet du roman moderne, c'est l'analyse artistique de la société, c'est la recherche, au moyen de l'art, de ses éléments

constitutifs qu'elle ne voit pas elle-même par habitude et par inconscience. Le roman, comme toute œuvre artistique, est la reproduction des phénomènes du monde des hommes dans toute leur vérité. La vérité est aussi bien l'objet et le but de l'art qu'elle l'est de la philosophie.

« Mais même si le roman n'était qu'un conte, qu'un *chasse-ennui*, les hommes d'esprit auraient encore le droit d'exiger qu'il les amuse en hommes intelligents et non comme des badauds. Mais quelle intelligence trouvera-t-on dans ce qui n'est pas réel ? »

Et plus loin :

« Balzac est un colosse auprès de tous les petits Balzac qui se noient dans les descriptions minutieuses des boudoirs, des robes, des mouvements et des amours de leurs comtesses ou princesses. Déjà ce seul fait que Balzac a toujours frayé lui-même son chemin, qu'il n'a jamais imité personne, mais au contraire qu'il a enfanté des milliers d'imitateurs, très faibles, il est vrai, déjà ce fait nous prouve qu'il possède un talent remarquable. Il est maître dans le récit, et, s'il ne dépensait pas tant d'efforts dans les détails prolixes, qu'il prend pour une fine analyse, des chambres, des habits, des cœurs et des passions et qu'il croit être le fruit d'une observation pénétrante, si au lieu d'être toujours planté dans les antichambres des salons, il décrivait le milieu qui lui est familier, il aurait été le premier des écrivains de second ordre.... Mais à chacun son goût, et nous ne nous étonnons pas que ceux qui admirent Balzac trouvent George Sand fade. »

Qui pourrait nier que le critique russe a bien prophétisé ? N'avons-nous pas vu dernièrement des naturalistes et surtout ceux qui veulent rattacher leur arbre généalogique à Balzac, déclarer les œuvres de George Sand fantaisistes et *fades* ?

Après George Sand, les sympathies de Bélinsky se portaient vers Charles Bernard.

« Il n'est pas un auteur de génie, écrivait le critique, mais un vrai poète et non pas un conteur à effet. Ses tendances légitimistes lui font parfois du tort, mais l'instinct poétique l'emporte si bien chez lui, que souvent les siens sont plus maltraités que ceux qui ne partagent pas ses opinions. Quelle simplicité dans l'intrigue et dans le développement de ses romans ! Que

les caractères sont bien soutenus, que la société est vivante dans ses œuvres! Prenez son *Gentilhomme campagnard;* il y a le récit de ce qui s'est passé pendant deux ou trois journées: et c'est si simple, si naturel, qu'il serait impossible de les raconter, mais le lecteur ne peut s'arracher du livre avant de l'avoir terminé.... »

IX.

Tel était le critique russe. Comme nous l'avons déjà dit, tous ses jugements ont été consacrés par la postérité, et c'est de lui que dérive notre critique contemporaine. Après avoir maintes fois revisé les opinions du maître, on a dû les accepter telles quelles, et son génie préside toujours à la marche ascendante de l'esprit russe. Seuls ses détracteurs d'autrefois, les slavophiles, continuent toujours à maudire « le cynique, » « le père des nihilistes; » mais, bien à contre-cœur, ils lui ont donné raison plus d'une fois. Ils ont ratifié ses jugements en s'inclinant devant le monument de Pouchkine; car c'est lui qui le leur a imposé le premier. Ils les ont de nouveau ratifiés à l'enterrement de Dostoïevski, car c'est encore lui qui l'a révélé en analysant les *Pauvres gens,* et bientôt, nous l'espérons, viendra le temps où ils seront obligés de les ratifier encore une fois, en saluant le génie de Tourguéneff.

MIKHAÏL ACHKINASI.

UNE PAGE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Si l'on envisage le document qui va suivre de son seul côté historique ou objectif, il ne présente qu'un intérêt secondaire. Ce n'est qu'un épisode perdu dans la grande épopée de 1848, une triste histoire qui se passa à Chambéry dans le mois de mars de cette année mémorable. Mais il y a d'autres aspects dans cette page d'histoire, et ceux-là sont bons à noter.

Louis-Philippe finissait son long règne de la paix à tout prix, en se sauvant dans un fiacre. Presque en même temps, Charles-Albert octroyait la charte, et, tirant son épée du fourreau, s'engageait héroïquement dans une lutte désespérée et bien inégale contre le colosse autrichien. L'enthousiasme le plus vif s'emparait de tous les cœurs, d'un bout à l'autre de l'Italie.

Mais on n'en pouvait dire autant des populations du duché de Savoie. Ce pays, de nationalité différente, ne pouvait partager toutes les passions allumées de l'autre côté des Alpes pour la noble cause de l'independance italienne. Comme province de frontière, elle se trouvait dégarnie du côté de France et en butte aux convoitises d'annexion de ses puissants voisins. D'ailleurs, il y avait longtemps qu'on la travaillait par le prosélitisme radical, qui avait fait des ravages parmi les jeunes têtes emportées et surtout parmi les ouvriers. Ceux-ci avaient, pour la plupart, habité la France, et, depuis la chute de la monarchie de juillet, ne se gênaient même plus pour mêler à leurs chansons le refrain des adeptes: « Qu'est-ce que le prolétaire? Il cultive vos champs, vous nourrit, vous habille, se bat et meurt pour vous, qui l'appelez canaille ! »

Je me hâte de dire que le revers de la médaille était plus rassurant, car les sentiments d'honneur et de dévouement pour la maison royale avaient de fortes racines chez les Savoisiens; et les ruraux, en grand nombre, surtout les petits propriétaires, étaient mal prévenus contre les meneurs et peu disposés à les suivre. Pourtant on risqua de tomber dans les horreurs de l'anarchie.

Une bande bigarrée de scélérats put s'organiser librement sous le régime républicain, avec le programme avoué d'envahir la Savoie et de s'emparer de ce glacis des fortifications natu-

relles du Piémont. Ce ramassis de misérables, qui valaient bien leur nom de *Voraces*, profita de l'ordre donné à la garnison du pays de partir pour la Lombardie, pour franchir la frontière et s'approcher de Chambéry presque sans coup férir. Peu s'en fallut que cette ville ne tomba en leur pouvoir, et certes, si ce projet manqua, le mérite n'en revient point aux autorités, qui, en commençant par le gouverneur, donnèrent un exemple déplorable d'imprévoyance, de confusion et de faiblesse. Il n'y eut que la magistrature qui fut à la hauteur de sa mission, et l'honneur fut sauvé par le courage et par l'énergie de quelques hommes de cœur.

Voilà le côté subjectif et utile d'un document qui retrace ces événements et fait ressortir l'importance du caractère dans l'éducation publique, ainsi que les vains efforts des criailleurs contre les principes sains, lorsque l'on a le courage d'avouer ces principes et l'adresse de les faire valoir.

Ce mémoire fut écrit par un des principaux acteurs de la contre-révolution ; par un savant distingué, le noble Léon Ménabrea, frère aîné du marquis de Val Dora, actuellement ambassadeur du roi d'Italie à Paris.

Il naquit à Bassens près de Chambéry, le 10 avril 1804, et mourut, fatigué de la vie, le 24 mars 1857, en laissant bon nombre de travaux historiques très importants. On remarqua sortout une dissertation curieuse, sur documents nouveaux : *De l'origine, de la forme et de l'esprit des jugements rendus au moyen-âge contre les animaux* (Chambéry, 1846), et son grand ouvrage posthume : *Des origines féodales dans les Alpes occidentales* (Turin, 1863).

Il se trouvait alors au parquet de la Cour d'appel de Chambéry en qualité de substitut de l'avocat-fiscal général, et la relation qui suit fut adressée à Turin, sur la demande de son ministre, le comte Sclopis. C'est dans les papiers de cet illustre homme d'État que je l'ai trouvée, et je crois qu'elle sera lue avec intérêt :

M. Léon Ménabrea a S. E. le comte Sclopis
Garde des sceaux, Ministre de la justice a Turin.

« Le mercredi, 29 mars, avait eu lieu le départ des dernières troupes qui restaient à Chambéry, c'est-à-dire du 15me régiment d'infanterie, venu quelques jours auparavant d'Annecy. Ce départ effectué dans un moment où le bruit de l'arrivée des « Voraces » commençait à se répandre, avait produit la plus pénible sensation chez le peuple, qui se crut décidément abandonné par le

gouvernement du roi, malgré tous les efforts que faisaient les gens sensés pour démontrer le contraire.

« Le lendemain, jeudi, le gouverneur[1] passa en revue, dans le jardin du château, les six premières compagnies de la garde nationale qui avaient déjà leurs chefs. Il tâcha de les désabuser sur les intentions étranges qu'on prêtait à Sa Majesté et à ses ministres, concernant le prétendu abandon de la Savoie. Ce jour-là, la 7me et la 6me compagnie procédaient à leurs élections; Ménabrea, qui faisait partie de cette dernière, fut nommé caporal.

« Dès le matin de vendredi, 31 mars, une grande agitation régnait dans la ville; on avait reçu des nouvelles certaines de l'approche des « Voraces; » la faction républicaine recourant à mille mensonges, à mille inventions, s'efforçait d'accréditer les conjectures les plus fâcheuses.

« A neuf heures, le Conseil général de la ville de Chambéry, *nouvellement constitué*, publia une proclamation qui attrista tous les amis de la monarchie. Là, pas un mot en faveur du trône, pas un mot qui rappelle l'antique fidélité des Savoisiens pour leur souverain légitime: Ordre! raison! courage! telle est la devise à laquelle nos magistrats municipaux veulent désormais adapter leurs actes et leurs sentiments.

« Mais ce qui frappa surtout le public dans cette manifestation, ce fut cette phrase, qui était évidemment un commencement de défection, une tendance prononcée vers la félonie; la voici: *Généreux concitoyens! Si jamais les événements devaient amener notre séparation des États dont nous faisons partie, il n'appartiendrait qu'aux Savoisiens réunis de prononcer sur leur sort. Personne n'a le droit de leur imposer un gouvernement qui ne serait pas l'expression de leur volonté librement émise et librement recueillie. L'avenir des peuples ne peut plus dépendre que d'eux-mêmes.*

« Comme tout le monde s'interrogeait sur le style, l'opportunité, le but de la proclamation dont il s'agit, on sut que cette pièce avait été rédigée, pendant la nuit, par un jeune avocat à idées très progressistes, qui, le matin, l'avait remise à un ca-

---

[1] Il me serait bien facile de mettre tous les points sur les *i*, mais c'est le cas de dire: *parce sepultis!*

pitaine de la garde nationale avec mission d'en faire adopter la publication par le Conseil de ville, ce qui avait eu lieu. On sut également que le gouverneur s'était refusé à donner son approbation à la phrase ci-dessus mentionnée. On apprit enfin, non sans étonnement, que, par une délibération du jour précédent, l'ancien Conseil présidé par l'intendant général s'était *nouvellement constitué* en s'adjoignant les capitaines et lieutenants de la garde nationale.

« Cette adjonction illégale a été la cause de tous nos maux. Comment le Conseil de ville pouvait-il songer à s'incorporer, en qualité de membres délibérants, les officiers de la garde nationale, lui qui savait parfaitement que les élections de la plupart de ces officiers avaient été le fruit de l'intrigue ou de la précipitation? lui qui savait que, parmi ces mêmes officiers, figuraient des républicains avérés, des ennemis manifestes du gouvernement? Ç'a été, de sa part, ou un grand acte de lâcheté, ou un grand acte de trahison.

« Vers dix heures avant mardi (c'est toujours le 31 mars), plusieurs honorables citoyens, alarmés de ce qui se passait, se rendirent chez le gouverneur, pour savoir si, comme on le disait de toutes parts, il avait, lui gouverneur, un ordre secret en vertu duquel il devait nous livrer à la France; le haut fonctionnaire répondit: *Si j'avais quelque ordre de ce genre, je ne dirais rien; mais j'affirme, sur mon honneur, que le gouvernement du roi ne m'a jamais manifesté de semblables pensées; vous pouvez être parfaitement tranquilles à cet égard.*

« Cependant des groupes nombreux s'étaient formés sur la place Saint-Léger, sous les portiques de la rue de Boigne et sur la place Octogone; on y discutait vivement la question de savoir s'il convenait, oui ou non, d'établir à Chambéry un gouvernement provisoire. Les promoteurs de cette mesure cherchaient à déguiser leur perfidie en disant que les « Voraces, » trouvant en Savoie une république toute faite, ne chercheraient plus à nous imposer le joug de la force brutale, et accepteraient tels quels les faits accomplis. Ménabrea parcourut successivement tous ces groupes, en faisant sentir tout ce qu'il y aurait de honteux pour notre pays et de désastreux pour la monarchie et pour la cause de l'indépendance italienne, si l'on en venait à un acte aussi inconsidéré, aussi déloyal que celui qu'on se proposait de

faire; il parla avec vigueur, et eut le bonheur de convertir plusieurs bons esprits qui s'étaient laissés séduire.

« Arrivé sur la place Octogone, devant le café de l'*Union nationale*, il vit un rassemblement plus nombreux que les précédents, au milieu duquel s'agitait un personnage (un procureur), connu par ses idées ultra-démocratiques. Il fendit la presse, s'approcha de l'orateur et voulut prendre la parole, mais il en fut empêché par quelques républicains qui le repoussèrent en menaçant. Comme il se retirait il remarqua plusieurs individus qui entouraient le sieur Pilliard, chevalier de la légion d'honneur, pensionnaire français, et cherchaient à le mettre en avant, en lui disant: *Approchez-vous donc, président du gouvernement provisoire!*

« Il était notoire que le Conseil de ville ne désirait que le moment où un gouvernement quelconque viendrait le déposséder et le décharger d'une fidélité qui semblait lui être pesante. En ces circonstances critiques, les mandataires municipaux, les uns par peur, les autres par malveillance, non seulement ne firent rien pour maintenir intact le dépôt sacré qui leur était confié, mais semblèrent favoriser de toutes leurs forces l'établissement d'un autre pouvoir. C'est à tel point que l'un d'eux ayant rencontré Ménabrea qui s'en allait, l'aborda d'un air effaré et lui dit: *Agissez donc! Entendez-vous avec vos amis; faites un gouvernement provisoire, le temps presse.* A quoi Ménabrea répondit qu'il ne concourrerait jamais à cette œuvre de lâcheté, que la Savoie pouvait tomber sous le joug de la force brutale, mais qu'elle serait mise au ban des nations si, en ce moment de péril, elle violait la fidélité qu'elle devait à son prince et laissait le lien qui l'unissait à l'Italie.

« Après avoir quitté son interlocuteur, Ménabrea se rendit au palais de justice où les trois chambres de la Cour d'appel étaient réunies. Il fit demander par l'huissier de service la permission d'entrer; elle lui fut accordée; il était couvert de sueur et très ému. Ayant obtenu la parole, il exposa succinctement ce dont il avait été témoin, et ce qui se passait dans l'intérieur de la ville; il développa les motifs qui lui faisaient considérer comme dangereuse et inutile toute tentative de gouvernement provisoire; parla des bruits qui commençaient à circuler dans le public sur le départ prochain des autorités militaires et admi-

nistratives, et finit par dire que tous les bons citoyens attendaient de la magistrature un acte capable de les rassurer et de leur inspirer de la fermeté et du courage. *Une proclamation*, ajouta-t-il, *est indispensable. Il faut qu'elle se fasse de suite et sans aucun délai; quelques lignes suffisent, mais énergiques et significatives.* Alors il improvisa ces mots qui obtinrent l'approbation générale: *Savoisiens ! Les circonstances sont graves. Nous comptons sur le concours de tous les bons citoyens, pour le maintien de l'ordre, quels que soient les événements; la magistrature, fidèle à son devoir, restera à son poste, et continuera à administrer la justice comme par le passé.* Incontinent la Cour lui donna mission de porter cette proclamation à l'imprimerie royale et d'en faire tirer immédiatement un nombre d'exemplaires suffisant. La publication de cette pièce eut lieu vers les trois heures.

« Cependant, faute de s'entendre, les républicains n'avaient pu encore parvenir à former un gouvernement provisoire; ils s'étaient ajournés au lendemain. Le Conseil municipal, qui s'agitait aussi dans le même sens, était rentré en séance. Il était sept heures du soir environ, quand la garde nationale fut invitée à se rendre sans armes sur la place de l'Hôtel de ville.

« Il est essentiel de connaître les circonstances qui donnèrent lieu à cette réunion.

« Vers sept heures, plusieurs jeunes gens, au nombre desquels se trouvaient MM. Guillaud fils, médecin, et Monod fils, avocat, déploraient ensemble la funeste pensée des autorités communales, et s'élevaient avec force contre l'idée de créer un gouvernement provisoire, lorsque quelques-uns d'entre eux firent la motion de se transporter au Conseil pour protester contre tout acte de ce genre. Ils y allèrent en effet, et s'exprimèrent de la manière la plus énergique, en engageant les magistrats à prendre des mesures sérieuses pour repousser les agresseurs. Leurs paroles furent applaudies par plusieurs conseillers, et notamment par MM. de Martina, du Bourget, Pellet, et Jacquemond; mais les autres taxèrent ces jeunes citoyens de téméraires et les repoussèrent en disant, qu'avec un pareil système la ville serait infailliblement livrée au pillage. *Plutôt le pillage que le déshonneur*, répondirent ces derniers. — *Eh bien !* répliqua un conseiller en courroux, *nous sommes de votre avis, si vous*

pouvez nous garantir un seul cri de « Vive le roi ! » — *Qu'on consulte la garde nationale,* répliquèrent les jeunes gens. — *En ce cas,* reprirent les magistrats municipaux, *qu'on la réunisse sans armes sur la place.*

« Et en effet un quart d'heure après la place était encombrée de gardes nationaux et de citoyens de toutes conditions.

« Il y avait plus d'une heure que la foule impatiente attendait une décision, lorsqu'une quantité considérable de gardes nationaux, appartenant surtout au XIIme arrondissement, entourèrent Ménabrea en lui demandant avec instance quel était l'objet des délibérations du Conseil, et en se prononçant d'une manière énergique contre tout projet de gouvernement provisoire. Ils l'engagèrent en même temps à se rendre dans la salle des séances, afin de protester contre tout acte qui tendrait à détacher la Savoie de la domination du roi. Cédant à leurs désirs et à ses propres inspirations, Ménabrea monta à l'Hôtel de ville, et ne pouvant pénétrer dans la salle, il fit appeler le syndic: *Monsieur,* lui dit-il, *la garde nationale, qui est réunie là-dessous, ne veut point de votre gouvernement provisoire; je vous le dis, elle n'en veut point; ce gouvernement serait tout à la fois une lâche félonie, et une inutilité; prenez-y garde ! n'allez pas flétrir par un acte inconsidéré huit siècles de fidélité et d'honneur !* Monsieur le sous-lieutenant Corso qui accompagnait Ménabrea, parla dans le même sens; le syndic ne sut trop que répondre.

« Cependant Ménabrea et son compagnon redescendirent pour rendre compte de leur mission. Il y avait à peu près un quart d'heure qu'ils étaient là, mêlés en groupes, lorsqu'un valet de ville vint, de la part des magistrats municipaux, enjoindre aux gardes nationaux de se retirer. Il y eut un moment terrible d'indignation; quelques jeunes têtes ardentes voulaient qu'on montât dans la salle des séances et qu'on en chassât le Conseil en masse. Ménabrea calma les esprits; il remonta avec M. Corso, son sous-lieutenant, et demanda impérieusement à parler au syndic: *Malheureux que vous êtes !* lui dit-il, *vous convoquez la garde nationale pour la consulter, et vous la renvoyez sans daigner seulement lui dire merci ! Je vous le répète, nous ne voulons point de gouvernement provisoire; nous sommes au roi et nous voulons rester au roi. Vive le roi !*

« Ces derniers mots, prononcés d'une voix vibrante, furent répétés par Corso et par les nombreux citoyens qui remplissaient le corridor et l'escalier ; ils se propagèrent jusque sur la place, qui retentit aussitôt d'un cri immense de *Vive le roi !*

« La délibération municipale fut forcément interrompue ; le syndic se montra au balcon avec la bannière de Savoie à la main et prononça quelques paroles qui excitèrent de vifs applaudissements. Alors les cris : *Chez le gouverneur ! chez le gouverneur !* s'étant fait entendre, le peuple ivre de joie se rendit au château précédé par des flambeaux et des bannières, au son du tambour et en chantant les hymnes nationaux ; le Conseil municipal était avec lui. Ce moment d'enthousiasme fut vraiment magnifique.

« Dès que la foule eut pris place dans la cour intérieure du château, le gouverneur descendit avec son état-major et adressa aux assistants une vive allocution, où il disait, entre autres choses, *qu'il n'abandonnerait jamais les fidèles Savoisiens ; qu'il mourrait, s'il le fallait, au milieu d'eux.* Des acclamations énergiques accueillirent cette déclaration. Après quoi la population se retira aux cris mille fois répétés de *Vive le roi !*

« Les républicains enrageaient ; ils tinrent quelques propos dans les cafés, mais on leur imposa silence.

« Le lendemain, 1er avril, la garde nationale fut convoquée en armes au Champ de Mars. Elle s'y rendit à six heures du matin. A huit heures, on annonça le gouverneur. Il parcourut, sans mot dire, le front de la garde rangée en bataille, quoique toutes les compagnies, à mesure qu'il passait, criassent : *Vive le roi !* On sut depuis que le Conseil de ville l'avait prié de ne faire aucune allocution qui pût exciter l'ardeur des citoyens et que plusieurs officiers de la garde nationale lui avaient déclaré que cette garde ne se battrait jamais pour soutenir telle forme de gouvernement plutôt que telle autre. Les auteurs de ce mensonge odieux (car la garde ne fut point consultée), méritent d'être flétris par l'histoire ; il faut qu'ils le soient.

« Dans l'après-midi, le gouverneur publia une proclamation, où il annonçait son départ. Ce départ eut lieu à deux heures.

« Pendant la nuit, Ménabrea commanda une patrouille ; la ville fut calme. Au faubourg Montmélian, les ouvriers chantaient longtemps le *Chant d'espoir*, dont le refrain se termine par les mots : *Vive le roi !*

« Le lendemain, dimanche 2 avril, à neuf ou dix heures du matin, la garde nationale fut de nouveau convoquée au Champ de Mars ; les fourriers de toutes les compagnies avaient fait prendre des cartouches à l'Hôtel de ville ; on était bien décidé à se battre ; on avait même la persuasion que le Conseil de ville prendrait le parti de la résistance.

« Quand la garde fut rangée en bataille, l'intendant général et le commandant arrivèrent, accompagnés des magistrats municipaux. On les accueillit froidement ; la 8me compagnie (aujourd'hui la 7me), dont Ménabrea faisait partie, réfusa de leur présenter les armes.

« Cette compagnie qui était la dernière, fut bientôt appelée à faire le cercle autour du Conseil. Une foule considérable se pressait derrière elle. L'enceinte ayant été formée, l'intendant général prit la parole. Il rappela d'abord les succès de l'armée du roi en Italie et demanda au syndic si décidément la garde entendait se mesurer contre les « Voraces. » Comme le syndic répondait à peine, un lieutenant, s'arrogeant le droit de parler, essaya d'embrouiller la question par des distinctions ; mais les gardes nationaux qui étaient tout près, et notamment Greyffié et Ménabrea, l'interrompirent en disant qu'il fallait se battre, et que personne ne refuserait de marcher. Ces paroles énergiques recueillies par la foule y trouvèrent un immense écho, et tout le monde fit explosion par les cris de *Vive le roi !*

« On se sépara sans trop savoir quelles seraient les décisions définitives des autorités.

« Dans l'après-midi, la Cour d'appel se réunit. Le premier président ayant fait part à la Cour de certaines sollicitations qui lui avaient été faites dans le but de quitter Chambéry, prononça les paroles suivantes : *Je n'ai jamais relevé que de ma conscience et de l'honneur : ma conscience me dit que je puis être utile ici au souverain, et l'honneur me dit que je dois rester au milieu de vous !* Les magistrats applaudirent et battirent des mains.

« A six heures Ménabrea avait obtenu d'un ouvrier milanais qui avait quitté les « Voraces » à Belley, des renseignements précis sur la force de la colonne d'invasion : il comprit de suite qu'une résistance efficace était facile ; trouvant des groupes de gardes nationaux échelonnés sur la place de l'Hôtel de ville, il leur

proposa les moyens suivants : battre le rappel, réunir la garde, les pompiers et les chasseurs ; sonner le tocsin dans les campagnes environnantes ; faire appel aux hommes de bonne volonté, se porter en masse jusqu'à une petite distance de Bourget, où les ennemis étaient déjà stationnés, et là les forcer, par la raison d'abord, et, au besoin, par les voies extrêmes, de renoncer à leur projet.

« Cette idée ayant été goûtée, Ménabrea se rendit à l'Hôtel de ville, où il ne trouva que M. Martin, conseiller, qui ne put lui donner aucune réponse satisfaisante.

« A la tombée de la nuit, le Conseil rentra en séance ; la place était couverte de citoyens qui demandaient à grands cris de marcher contre les envahisseurs ; quelques-uns même tenaient contre les magistrats municipaux des propos pleins de mépris et voulaient qu'on battît le rappel sans attendre leurs ordres. Ménabrea monta plusieurs fois à l'Hôtel de ville, parlant à tous ceux qu'il rencontrait, mais il n'obtint rien. Ayant rejoint dans l'escalier monsieur le président de Montbel, il l'engaga à pénétrer dans la salle du Conseil pour exprimer le vœu de la population. Ce haut fonctionnaire y entra effectivement et en ressortit quelque temps après en disant que ses représentations n'avaient pas été écoutées. Enfin arriva M. le comte Milliet qui fit une peinture si effroyable des « Voraces, » qu'il fut décidé qu'on ne se battrait pas. Le peuple se retira, la rage et la honte dans le cœur. Dans ces circonstances critiques, un conseiller de ville laissa échapper cette parole inconsidérée : *Nous ne voulons pas nous battre pour un gouvernement qui nous a fait attendre pendant trente ans des lambeaux de liberté.* On peut consulter sur cet incident M. le comte de Villette, de Beaufort.

« Le 3 avril, à huit heures du matin, les « Voraces » arrivèrent à Chambéry, suivis d'une colonne forte de 1,800 hommes environ.

« La Cour d'appel siégea ce jour-là comme de coutume ; le sieur Gallatin, procureur, qui avait arboré les couleurs de la république française, alla placer une sentinelle à la porte du bureau de l'avocat-fiscal général.

« Dans la matinée Ménabrea s'aboucha avec MM. Berlie, cadet, et Greyffié, et il fut convenu qu'on enrôlerait tous les hommes de bonne volonté pour l'expulsion des « Voraces. » En suite de cette décision, Ménabrea s'adressa à un grand nombre d'individus,

dont les opinions lui étaient connues, et tous promirent de venir se joindre à lui au premier signal.

« A la tombée de la nuit, il fut abordé dans la rue de Boigne par un « Vorace, » à demi ivre, qui lui enjoignit de crier: *Vive la république!* Il refusa.

« Vers neuf heures, une foule considérable de citoyens se trouvait sur la place Saint-Léger. Soixante « Voraces » étaient rangés en bataille devant la porte de cette localité. La foule les entoura en criant: *A bas la république! A bas les brigands!* Tout à coup le chef de la bande prononce d'une voix forte le commandement: *Apprêtez vos armes!* Aussitôt la foule s'écarte et les cris: *Aux armes! aux armes!* se font entendre de toutes parts. Ménabrea pensant que la collision allait commencer, se rendit à toutes jambes dans son quartier, en criant: *Aux armes!* et il parvint à réunir en un instant plusieurs gardes nationaux et plusieurs volontaires. Il était accompagné notamment des sieur Chapperon et Chappel qui en cette occasion montrèrent beaucoup de détermination et de courage. La petite troupe se rendit en hâte jusqu'au débouché de la rue du Sénat où elle fit halte. Alors Ménabrea donna ordre à Chappel d'aller sur la place pour savoir ce qui se passait. Celui-ci revint quelques instants après en disant qu'il y avait bien dans les allées des gardes nationaux armés de fusils, mais que des hommes calmes leur avaient persuadé de ne pas commencer le combat pendant la nuit, afin d'éviter le pillage et surtout l'incendie. Frappés de la puissance de ce motif, Ménabrea et ses compagnons s'ajournèrent au lendemain.

« Le lendemain, 4 avril, au premier coup de tocsin Ménabrea fut sur pied; il crie: *Aux armes!* et un grand nombre de citoyens se groupèrent immédiatement autour de lui. Il leur ordonne de se rendre sur le boulevard tandis que lui et un nommé Boré s'engagèrent en éclaireurs dans la petite rue de Macornet, qui débouche par le derrière de l'Hôtel de ville. Lorsqu'ils furent arrivés dans la partie la plus étroite de cette rue, deux « Voraces, » marchant d'une distance de dix pas l'un de l'autre, se présentèrent à eux. Le premier, voulant se frayer un passage, saisit un pistolet à sa ceinture. Il allait faire feu, quand Boré se jeta sur lui. Pendant que cet intrépide ouvrier luttait avec le « Vorace, » Ménabrea donna dans la hanche de ce dernier un

coup de baïonnette qui lui fit faire un mouvement si violent, qu'il parvint à se débarrasser de son adversaire et à s'enfuir. Le second « Vorace, » qui était resté en arrière, voulut profiter de l'occasion pour prendre aussi la fuite ; mais il fut retenu et conduit à l'Hôtel de ville, dont le poste venait de mettre bas les armes.

« L'ouvrier qui vient d'être mentionné, et qui habite le faubourg Nezia où il exerce la profession de cordonnier, avait eu les jours précédents une série d'aventures des plus singulières. Il avait accompagné à Gellery M. Eugène de Méjeac, et s'était vu sur le point d'être fusillé ; sa force physique et sa présence d'esprit l'avaient tiré de ce mauvais pas ; ce n'était pourtant qu'après avoir erré pendant quarante-huit heures dans divers hameaux du département de l'Ain, qu'il avait réussi à s'échapper et à revenir en Savoie.

« L'exaspération de cet homme contre les « Voraces » et contre les chefs de l'invasion, approchait de la frénésie. Aussi, ayant aperçu, à son arrivée devant l'Hôtel de ville, le maire provisoire Peyssard, qui était sur le balcon de cet édifice, il le coucha en joue avec un pistolet dont il était armé ; Ménabrea, attentif à ses mouvements, n'eut que le temps de lui saisir le poignet pour l'obliger à baisser son arme. Comme l'ouvrier faisait résistance, il l'entraîna jusque sur la place de Lans, où il essaya de le calmer ; mais ce malheureux était si exaspéré qu'il ne voulait rien entendre ; il posa même son pistolet sur la gorge de M. Curtet, marchand drapier, parce que celui-ci lui adressait quelques représentations ; Ménabrea l'empêcha encore en cette circonstance de se porter à des excès plus graves ; il lui dit : *Boré, tu es un honnête homme, un fidèle serviteur du roi ; je suis ton caporal, jure-moi sur l'honneur de ne tirer ton arme que quand je te le commanderai.* Après quoi le prenant sous le bras, il s'achemina avec lui de côté de la caserne d'infanterie, où plus de 900 hommes appartenant à la colonne d'invasion étaient cantonnés.

« Les citoyens qui se portèrent les premiers avec Ménabrea devant cet édifice étaient au nombre de douze ou quinze, tout au plus ; il s'y trouvait entre autres le peintre Guille qui montrait beaucoup de résolution. Au moment où ils arrivaient, la grande porte de la caserne s'ouvrit, et démasqua une colonne de

« Voraces » qui fit feu sur eux. La Providence voulut que personne ne fût atteint ; Ménabrea, placé contre la muraille située en face, eut sa blouse couverte d'éclats de pierre et de mortier. Les assaillants firent feu à leur tour ; ils tuèrent un homme aux ennemis et en blessèrent quelques-uns ; puis ils se retirèrent à droite et à gauche, afin d'être moins exposés aux coups, ce qui fit que la seconde décharge des « Voraces » contre eux n'eut aucun résultat.

« Ceux-ci voyant que ce commencement de fusillade attirait sur le lieu un nombre considérable de gardes nationaux et de volontaires, et sentant que toute sortie était impossible, refermèrent la porte et montèrent aux étages supérieurs d'où ils se mirent à tirer force coups de fusils et de pistolets, qui portant presque tous trop haut, allaient abattre les branches des arbres placés au-devant.

« Sur ces entrefaites, une troupe d'habitants survinrent conduisant avec eux Peyssard, Burnet, les père et fils Guillerne ainsi que les autres chefs de l'expédition. La fusillade s'apaisa un instant ; elle reprit ensuite et cessa bientôt tout à fait, les assiégés ayant déclaré vouloir se rendre.

« Pendant que ceci se passait, le fils Guillerne se trouva mal. Ménabrea fut détaché, avec douze hommes, pour le reconduire à l'Hôtel de ville. Il eut beaucoup de peine à le préserver de la fureur du peuple, et il dut souvent se mettre devant lui, la baïonnette en avant, pour le protéger.

« Quand il fut arrivé devant l'Hôtel de ville, un conseiller de ville, M. Arminjon, lui dit brusquement : *Conduisez cet homme en prison.* A quoi Ménabrea qui craignait que, pendant le trajet, on ne se portât contre le prisonnier à quelques excès, répondit : *Non, monsieur, ma consigne me prescrit de conduire cet homme à l'Hôtel de ville, et il y restera.*

« Ménabrea, ayant exécuté sa mission, se disposait à retourner à son poste, lorsque le conseiller de ville le fit demander. Il entra dans la salle des séances où il rencontra MM. Dupuy, de Travernay, Martin, etc., et raconta ce qui s'était passé. Comme on avait l'air de vouloir le consulter sur ce qu'il y avait à faire et qu'il était encore sous l'impression que lui avait fait éprouver l'exaspération de la population, il proposa de publier immédiatement une proclamation ainsi conçue : *4 avril 1848. Victoire !*

Amnistie! Vive le roi!! On la lui fit écrire et un valet de ville fut chargé de la porter à l'imprimerie; mais on s'aperçut bientôt, et avec raison, qu'il ne convenait pas de donner suite à ce projet.

« Toutefois, Ménabrea, qui ne savait pas ce changement de résolution, se rendit devant la caserne où plus de deux mille hommes étaient rassemblés; il monta sur une chaise et fit une allocution où il recommandait les vaincus à la générosité des vainqueurs et où il annonçait l'intention où était le Conseil de ville d'amnistier des hommes, coupables sans doute, mais plus égarés encore que coupables. Des applaudissements bruyants et réitérés accueillirent ces paroles.

« Quelques jours après Ménabrea eut la commission de rédiger l'adresse de la garde nationale de Chambéry aux Savoisiens de l'armée d'Italie.

« C'est lui encore qui, à la sollicitation de S. E. le chevalier Des-Ambrois, rédigea et fit imprimer en moins de cinq heures, vu l'urgence, le récit des événements du 3 et du 4 avril dans le *Supplément extraordinaire au N° 31 du « Courrier des Alpes.* »

Comme complément de cette notice je donne la lettre suivante dont le brouillon existe aussi parmi les papiers de feu le comte Sclopis:

LE GARDE DES SCEAUX
AU PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR D'APPEL DE CHAMBÉRY.

« Turin, 12 avril 1848.

« S. M. le roi dans une lettre qu'il a daigné m'adresser de son quartier général de Castiglione delle Stiviere, en date du 10 courant, s'exprime en ces termes: *Le rapport que vous m'avez fait sur les évènements de la Savoie, sur la fermeté, la noble et belle contenance de la Magistrature, m'a procuré la plus douce des satisfactions: un vrai bonheur.* Le roi m'a ordonné ensuite formellement d'exprimer à la Cour

d'appel de Savoie *sa plus vive satisfaction et sa reconnaissance.* Tout commentaire qu'on essayerait ajouter à ce texte précieux serait aussi superflu que déplacé. Je félicite de tout mon cœur la Cour d'avoir mérité et obtenu ce témoignage, et je suis heureux et fier de le porter à sa connaissance. »

L'illustre comte Sclopis avait bien raison de dire: — « Tout commentaire serait aussi superflu que déplacé! »

ANTOINE MANNO.

LE VESTON

ÉPISODE DE LA CATASTROPHE DE SZEGED

I.

On battait le tambour, on publiait un avis important dans le petit village hongrois qui gît au bas de la colline, serré de si près par deux rivières qu'il a l'air d'une île au milieu des innombrables villages souabes et valaques qui l'entourent.

Le tambour parcourut d'abord la rue principale de l'endroit; une rue longue, large et droite comme le sont toutes celles du banat, puis fit plusieurs tours dans les rues adjacentes arrivant aussi à l'extrémité du village, qu'on nommait Szaportytya. C'était là que se trouvaient toutes les plus belles maisons de l'endroit; entre autres celles de Michel Bajári, qui, en arrivant à la fortune, avait senti le besoin d'agrandir son habitation. Mais il ne se contenta pas de l'allonger, comme font les Souabes en pareil cas; il bâtit une nouvelle maison de l'autre côté des jardins.

En arrivant à Szaportytya, Jean Kis, le tambour, redoubla d'enthousiasme et de bruit; il battait si fort qu'on l'entendait même dans les villages lointains de Blesora et Kepes.

Le fait est que l'activité la plus extraordinaire régnait dans le petit village, et que ses habitants étaient animés par le plus noble des enthousiasmes. Le juge de paix avait dit qu'il était en leur pouvoir de sauver des milliers de compatriotes mourant de faim et de froid; et maintenant, hommes et femmes, jeunes

gens et vieillards se pressaient vers la mairie tous plus ou moins chargés d'une variété infinie de sacs et de paquets. La foule envahissait la mairie, dont la cour était encombrée de voitures tout attelées et prêtes à partir pour Szeged, avec toutes sortes de provisions. Des pains, des galettes, des morceaux de lard, des jambons, des légumes et des blés de toute espèce étaient entassés de tous les côtés, et le juge de paix avec le pasteur et le recteur, chargés de recevoir les offrandes, se multipliaient sans réussir à faire face à l'affluence énorme des donateurs En attendant, Jean Kis ne cessait de battre le rappel sur son tambour, en criant entre chaque roulement:

« Messieurs les habitants! Hâtez-vous de porter à la mairie ce que vous destinez aux malheureux Szégédiens, car les voitures vont partir à l'instant. Ceux qui seront en retard ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes si la bonté de leur cœur les forcera à faire une longue course à pied. »

Tous les regards, dans cette foule, se portaient sur Sándor Bajári, un grand et beau gaillard, qui avait dû mettre en œuvre toute sa force herculéenne pour transporter, de l'autre extrémité du village jusque-là, un énorme sac de blé qu'il s'était chargé sur l'épaule. Il va sans dire que les jeunes filles surtout montraient le plus vif intérêt à son égard. Suzon Topor se mit même à rire en le voyant. Il arriva tout essoufflé aux voitures et déposa dans l'une d'elles son lourd fardeau. Le pasteur, pourtant, uniquement préoccupé des malheureux à secourir, ne lui adressa que ces mots:

— C'est tout ce que tu apportes, mon fils Sándor?

— Mes parents ont pris les chevaux pour aller à Lugos, répondit-il, et je n'ai pu apporter en une seule fois tout ce qu'ils ont destiné aux inondés.

— Alors, dépêche-toi, mon fils, dépêche-toi! car le temps presse.

Sándor n'avait pas besoin d'encouragement pour venir en aide aux malheureux habitants de la bonne ville de Szeged. Il conservait toujours l'impression de la cordiale et franche hospitalité qu'il y avait reçue l'automne dernier, lorsqu'il s'y était arrêté avec son régiment en revenant de Bosnie. Il avait été traité comme un fils de la maison chez Andreas Gorsa, où son billet de logement l'avait conduit.

Tout en revenant chez lui, les souvenirs de Szeged se ravivaient dans l'esprit du jeune homme. Il se rappelait la belle jeune fille qui lui avait offert un petit bouquet à son arrivée à la gare. Elle s'était trouvée être la fille de ses hôtes, et il la revoyait, dans son imagination, bonne et gracieuse comme elle l'avait toujours été à son égard, vaquant à ses affaires, ou écoutant avec attention ses récits sur la Bosnie. Il se rappelait avec émotion le doux sourire qu'elle avait en le regardant, ses beaux yeux, sa voix si douce, et il la comparait dans son cœur à un beau chant d'amour. Hélas! la reverrait-il jamais?

Il ne lui restait de Juliska que la chanson qu'elle lui avait appris, et qu'il avait sans cesse sur ses lèvres. Cependant, le vœu le plus cher de ses parents était qu'il épousât Suzon Topor. C'était une belle et brave fille, dont la dot n'était pas à mépriser.... Eh bien! il épouserait Suzon.

En revenant de la mairie, il la revit qui regardait tout ce monde aller et venir sur la route, de dessus la haie de sa maison.

— Mon Dieu, Sándor, dit-elle, comme vous vous fatiguez pour ces gens de Szeged!

— Ils y ont bien droit, et surtout de ma part, Suzon, mon âme,[1] répondit-il.

— On le sait, on le sait, répliqua cette dernière. Il y a surtout certaine jeune fille dont vous parlez toujours....

« Son sourire vaut mille fois le tien, » pensa le jeune homme, tandis qu'il répondait:

— Eh bien, après? Qu'est-ce qu'elle te fait, cette jeune fille?

— Rien, seulement je voudrais lui envoyer quelque chose aussi. Vous allez revenir, sans doute, car vous n'avez pas encore porté de ces vieilles hardes que tout le monde s'empresse d'offrir. Ce sont les fripiers qui sont volés!

— Tu as le cœur de rire de cela, Suzon! fit-il sévèrement.

Il était pourtant fort embarrassé, car ses parents n'avaient pas pensé à préparer une provision de vêtements, et il était contrarié d'avoir l'air de faire moins que les autres pour les pauvres inondés. Et d'ailleurs n'avait-il pas dit au recteur qu'il lui apporterait autre chose?

---

[1] Nom d'amitié en hongrois.

— Bah! je saurais bien trouver des hardes dans le vieux coffre à tulipes[1] de ma mère, dit-il. Dans un moment pareil, le plus petit chiffon devient utile.

Il puisa en effet dans le coffre, et en retira un fichu vert, une jupe jaune ornée de rubans qui appartenait à sa mère, une paire de bottes usées de son père et de vieilles bottines rouges.

— Je puis y mettre ce veston aussi, ajouta-t-il. Il y a une pièce au beau milieu du dos.

Puis, il prit une chemise et un pantalon, fit un paquet de tous ces effets, et s'achemina de nouveau vers la mairie.

Suzon Topor l'attendait toujours auprès de la haie.

— Holà, Sándor! Ne vous arrêtez-vous pas pour prendre ce que j'ai promis à la jeune fille? Cela fait le pendant du vieux veston qui sort de votre paquet. Qui sait? Elle est peut-être nu-pieds la pauvrette, et ces vieilles savates lui iront à ravir!

Et elle lui lança une paire de vieux souliers, en riant à gorge déployée. Sándor s'arrêta effectivement. Les paroles de la jeune fille le remplissaient d'indignation; non seulement pour ce qu'elles avaient de blessant pour Juliska, mais aussi pour le manque de cœur qu'elles trahissaient dans celle qui les avait prononcées.

— Suzon Topor! fit-il. Un ennemi mortel n'aurait pu te faire autant de mal que tu viens de te faire toi-même. Un jour tu te repentiras peut-être de ces paroles. Adieu!

Sándor était au fond assez content d'avoir rompu tout rapport avec la jeune fille; mais ses vieux parents qu'en diraient-ils?

Lorsque la carriole traînée par deux petits chevaux couverts d'écume s'arrêta dans la cour de sa maison, Sándor s'empressa d'aborder le vieux couple en disant:

— Êtes-vous contents, mes chers parents?

— Très contents, mon fils.

— Dieu en soit loué! Alors tout va bien?

— Tout va à merveille. Avec les économies que nous avions à la caisse d'épargne à Lugos, nous avons acheté les terres de Thomas Csisgas. Tout est payé, ou peu s'en faut. Nous achète-

---

[1] Les Hongrois serrent leurs effets dans de grands coffres de bois peint de toutes les couleurs.

rons encore deux paires de bœufs, et à l'automne tu te marieras, car l'argent y est maintenant.

Sándor raconta à son tour l'emploi qu'il avait fait de sa journée, comment et pourquoi il s'était brouillé avec Suzon Topor, et arriva enfin au paquet de vêtements qu'il avait donné sans y être autorisé.

— Tu as bien fait, mon fils, et qu'as-tu mis dans le paquet?

— Votre vielle jupe jaune, le fichu vert, une paire de bottes de mon père....

— Parfaitement, mon fils.

— .... les bottines rouges de la grand'mère, et un vieux veston de mon père, avec une pièce dans le dos.

En entendant ces mots, la mère Bajári jeta un cri perçant, frappa des mains avec deséspoir, et se laissa tomber sur un banc en gémissant, tandis qu'une sueur froide perlait ses tempes.

— Malheur! Malheur! Mon Dieu! nous sommes ruinés! Sándor ne pourra plus se marier.... nous ne pourrons finir de payer les terres.... et les bœufs.... et les impôts!... Ah! mon Dieu!... Sont-ils loin? Cours vite.... Reprends ce veston.... j'y avais cousu neuf cent trente florins!...

— Ne vous tourmentez pas ainsi, chère mère, dit Sándor désespéré d'être la cause involontaire de toute cette consternation. J'irai jusqu'à Szeged, s'il le faut, mais je saurai retrouver le veston et l'argent.... ou vous ne me reverrez plus.

Et il partit sur-le-champ.

Il faisait nuit noire. Ni la lune, ni les étoiles éclairaient sa route; le froid était intense, et il ne tarda pas à pleuvoir. Sándor avançait difficilement, car les routes étaient fort mauvaises. Il était impossible de rattraper les voitures, parties si longtemps avant lui. En sentant la pluie lui baigner le visage, le jeune homme soupira: « Mes pauvres vieux parents! » Puis il ajouta: « Mais bien plus malheureux encore ces pauvres habitants de Szeged, sans feu ni lieu! »

II.

Le nom d'aurore était, à vrai dire, peu approprié au jour gris et terne qui se décida enfin à poindre après une longue nuit passée tout entière en chemin par Sándor. Les gouttes

de pluie se mêlaient à la sueur qui mouillait le front du pauvre garçon, sans qu'il s'en aperçût ; car la pensée du bonheur qu'il espérait rendre à ses chers parents, en leur rapportant le veston perdu, occupait toute son âme. Il ne se faisait aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise, mais il était décidé à suivre le veston pas à pas, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il en eût repris possession.

Sur la grande route de Denba, il rencontra les voitures vides qui retournaient au village ; donc il n'y avait plus qu'à aller jusqu'à Szeged, ce que Sándor fit sans la moindre hésitation.

A force de recherches il réussit à savoir à Denba, non seulement que les offrandes de chez lui étaient sur le point de partir pour leur destination, mais aussi que c'était le wagon N° 343 qui les contenait. Il se sentit soulagé d'un grand poids en apprenant ces détails; et pour plus de sûreté il nota le numéro du wagon sur son calepin. Le veston ne pouvait plus lui échapper. Il n'aurait qu'à le racheter pour quelques florins et tout serait dit.

Il se sentait envahir par une grande joie à la pensée qu'il allait revoir Szeged, et ce fut le cœur léger qu'il prit place dans le train qui devait l'y conduire. Une telle perspective n'offrait pourtant rien de bien réjouissant ! Ceux qui en venaient ne parlaient que de ruines, de misères épouvantables et de douleurs déchirantes. Les flots écumants renversaient tous les obstacles, et ne charriaient plus que cadavres et débris de toutes sortes. Une ville agonisante se débattait avec désespoir contre une mer en furie, qui menaçait de l'engloutir d'un instant à l'autre. Comme pour rendre encore plus terrible la situation des malheureux que l'inondation avait épargnés, les cataractes du ciel semblaient s'être ouvertes, tandis que les gros nuages qui ne cessaient de s'amonceler sur leurs têtes, leur ôtaient jusqu'à l'espoir d'un répit possible.

En écoutant ces récits, Sándor pensait avec angoisse à Juliska. La grande et belle maison de son père s'élevait jadis dans la partie la plus basse de la ville, et elle avait dû être submergée une des premières. Qu'était-elle devenue, la charmante fille ? Était-elle réduite à la misère ainsi que les siens ?

Ces tristes réflexions occupaient Sándor sans toutefois le décourager ; et même, chose étrange, il y puisait des consolations pour

lui et sa chère Juliska. Pour un rien, il aurait été tenté de croire que si la Providence l'avait rendue orpheline c'était uniquement pour qu'elle trouvât en lui son seul protecteur. Un sifflement aigu interrompit ses rêves; il était arrivé à Szeged. Dans aucune circonstance de sa vie, pas même en face du canon, Sándor n'avait éprouvé un serrement de cœur pareil à celui qui l'étouffait en ce moment. Szeged n'était plus reconnaissable, et le pauvre garçon demeura immobile, les bras pendants, comme pétrifié en présence de la scène terrible qu'il avait sous les yeux. Puis, un sanglot douloureux lui souleva la poitrine, et il se découvrit lentement. Il regarda longtemps, abîmé dans une contemplation qui ressemblait à une prière, tellement il avait perdu la conscience du reste du monde. Une eau agitée, jaunâtre, tournoyante, d'où émergeaient çà et là des arbres et des toits à moitié effondrés, s'étendait de tous côtés, à perte de vue. Des poutres, des meubles, et mille débris informes en couvraient la surface. Sándor avait beau regarder, il ne parvenait pas à s'orienter, car tout avait été uniformément recouvert par les flots. S'arrachant enfin à ce spectacle navrant, il tourna les yeux vers la gare; mais là aussi ce n'était que désespoir et explosions de douleur. A la vue des femmes qui se tordaient affolées, des enfants en pleurs, en entendant les sanglots des parents qui s'embrassaient pour la première fois après la catastrophe, un sentiment de découragement indicible s'empara du jeune homme, et peu s'en fallut qu'il ne se repentît d'être venu. Le sifflet d'une locomotive le rappela à lui-même. On était en train de transporter au dépôt les wagons de marchandises, et ce fut bientôt le tour du wagon N° 343 à être déchargé.

— J'ai eu du bonheur, se dit Sándor, d'avoir trouvé cette place élevée. D'ici on domine la foule et aucun détail ne peut m'échapper.

Il avait du reste déjà reconnu le vieux veston, cause de tant d'ennuis. La précieuse guenille avait été jetée hors du wagon avec les autres paquets, le comité s'en était emparé, et l'avait envoyée à ceux qui étaient chargés de distribuer les vêtements. Le veston était toujours dans le paquet où il l'avait mis, il n'y avait pas à se méprendre, et puis il ne le perdrait plus de vue....

— Bundás ! [1] dit une voix près de lui.

---

[1] Nom de chien en Hongrie, signifiant: *Couvert de fourrures.*

Le son de cette voix lui fit tout oublier. Tout disparut pour lui en ce moment : scènes navrantes, parents, veston.... tout, à l'exception des beaux yeux fixés sur les siens et qui semblaient l'interroger.

Une joie immense, indicible, envahit tout son être : Juliska était en vie ! Elle était bien changée sans doute, mais il n'avait pas hésité un instant à la reconnaître. Il sauta de sa place sur la plate-forme, et se trouva à côté de la jeune fille. C'était bien elle. Elle avait sous les bras deux grands pains, qu'elle venait de recevoir à la distribution des vivres. Un faible éclair de joie, un pâle sourire, éclairèrent la physionomie attristée de la pauvre enfant. Sándor lui saisit la main.

— Ah, mon Dieu ! C'est bien vous, Juliska Gorsa !

— C'est vous, Sándor !

— Vous m'avez reconnu ?

— Sans doute !

Et la jeune fille rougit légèrement en baissant les yeux. Deux larmes lui tombèrent le long des joues, et elle fit un mouvement comme pour s'éloigner.

— Vous partez déjà ? Vous êtes pressée ? s'écria le jeune homme.

— Oui, j'ai hâte. On m'attend à la maison. Depuis deux jours nous manquons de pain.

Sándor lui demanda d'une voix émue et en hésitant, si les provisions étaient pour ses parents.

— Non, hélas ! J'ignore ce qu'ils sont devenus.... Je ne sais même pas s'ils sont en vie ! Ces pains sont pour les enfants d'un de nos voisins. Nous sommes tous réfugiés dans les granges et dans les hangars.

Il s'empara d'un des pains.

— Permettez-moi de vous aider un peu, fit-il. Donnez-les-moi tous les deux, car je vois que vous portez autre chose dans cette besace.

Juliska les lui céda en disant :

— Vous voulez vous fatiguer pour moi ?

— C'est de si bon cœur ! répondit-il avec chaleur.

Et il se mit à marcher auprès de la jeune fille. Il se sentait follement heureux et n'avait conscience de rien en dehors de l'immense bonheur qui l'avait envahi en revoyant sa bien-

aimée. Un sentiment inconnu jusqu'alors faisait battre le cœur des deux jeunes gens, et la tristesse qui les opprimait naguère diminuait à chaque pas.

— Il est certain que vos parents soient toujours en vie, dit Sándor au bout de quelques minutes. Ils vous cherchent sans doute d'un côté, tandis que vous espérez les trouver de l'autre. Il n'est rien de plus probable, je vous l'assure.

— Hélas! non, ils sont morts, j'en suis sûre! Il y a déjà une semaine que je n'en sais rien. Ils étaient sortis avec la voiture, et l'eau a dû les atteindre vers Jaben. C'est par là qu'ont été retrouvés les chevaux noyés. La pelisse de mon père était encore sur la carriole.... Mais l'indice le plus terrible pour moi, a été le retour de Bundás. Il ne les aurait pas abandonnés si....

Les sanglots lui coupèrent la parole.

— Rien à espérer, reprit-elle après une pause. Il est sûr que je suis orpheline.... seule au monde.

— Ne dites pas cela, objecta le jeune homme. Vous trouverez toujours des personnes prêtes à vous aimer, à vous venir en aide.

— Oui, c'est vrai, car s'il n'en eût pas été ainsi, à cette heure je roulerais au milieu des flots avec tant d'autres malheureux. C'est Jean Szábo qui m'a sauvé la vie, au risque de la sienne.

— Comment cela, Juliska?

— J'étais seule à la maison lorsque l'eau inonda la ville à l'improviste. Notre maison fut envahie une des premières; je fus obligée de me réfugier au grenier, d'où j'appelais au secours avec désespoir. Jean Szábo fabriqua un radeau avec des poutres et des battants de portes, et réussit à grand'peine, et en risquant sa vie, à me placer dessus avec sa femme et ses enfants. Nous y passâmes la nuit, et ce fut encore du bonheur, car nos maisons s'écroulèrent avant l'aube.

Juliska parlait avec tant de reconnaissance et de chaleur de Jean Szábo, que Sándor en fut presque jaloux.

— Jean Szábo est un brave homme certainement, fit-il, mais je vous assure que si j'avais été là, c'est moi qui vous aurais sauvée, chère Juliska. Ne trouvez-vous pas que je suis aussi un brave garçon moi? Je suis venu de loin exprès pour m'assurer qu'il ne vous était pas arrivé malheur et pour vous revoir.

Juliska le regarda avec ses grands yeux où l'étonnemment se mêlait à une tendresse infinie. Elle porta rapidement la main

à son cœur, comme pour en comprimer les battements causés par une trop grande joie.

— Vraiment? C'est uniquement pour me voir que vous êtes venu? Vous ne m'avez donc pas oubliée? Vous avez pensé à moi quelquefois?

Il n'en fallut pas davantage pour faire déborder le cœur de Sándor.

— Vous oublier! Ne pas penser à vous! s'écria-t-il. Sachez que votre image est gravée dans mon cœur, et que même en rêve je vous vois. Je me souviens toujours de votre amabilité, de votre bonté à mon égard, et je pourrais même vous redire jusqu'à la moindre des paroles que vous avez prononcées en ma présence. Je chante toujours votre chanson, savez-vous, Juliska? *L'adieu de soldat partant pour la Bosnie.* Et il se mit à en répéter les paroles:

J'ai écrit la lettre à ma chère petite femme,
Demain matin dès l'aurore on m'emmène en Bosnie,
J'ai mis un grand cachet noir sur ma lettre,
Car c'est peut-être la dernière que j'écris.

Ma chère petite femme, va au cimetière de Szeged!
Choisis parmi les tombes, la plus triste, la plus abandonnée,
Agenouille-toi là, et pleure ton bien-aimé!
Plantes-y au printemps des myosotis et des roses.

J'ai droit d'avoir des roses sur ma tombe,
Car je suis au printemps de la vie,
Je n'ai que vingt-huit ans, ma feuille de route en fait foi.
Mes pauvres orphelins et ma chère petite femme, qui sont loin!

Le jour des morts, quand les cloches de Szeged tinteront
Mes chers parents allumez quelques chandelles pour moi.
Mes amis parlez quelquefois de l'absent,
Il me sera moins dur de reposer en terre étrangère.

— Bon Dieu! Qu'avez-vous? s'écria Sándor en finissant. Je croyais que le souvenir des belles journées de printemps que nous avons passées ensemble vous était aussi cher qu'à moi!

— Je pensais au pauvre Jean Szábo.

— Jean Szábo!

— On dirait que cette chanson a été écrite pour lui. Il ne se doutait pas, le pauvre homme, que la mort à laquelle il échappa par miracle le jour de l'inondation, ne tarderait à lui

enlever sa chère femme. Elle tomba malade à la suite de cette nuit cruelle qu'elle passa trempée jusqu'aux os, et mourut le matin du troisième jour.

— Elle est morte! fut l'exclamation du jeune homme, qui eut en cet instant comme le pressentiment de ce qui allait suivre.

— Oui, répondit Juliska en s'essuyant les yeux, et elle a laissé quatre orphelins; si toutefois Étienne l'aîné ne s'est pas noyé. Il était avec notre voiture. C'est un bien lourd fardeau pour un pauvre homme!

— Les malheureux! murmura Sándor, mais il s'empressa d'ajouter:

— Ne pleurez pas, Juliska. Tout orphelin finit par trouver un protecteur, et ces enfants ont encore leur père. Pensez un peu à vous-même plutôt.

Et il lui prit la main, tout en la regardant avec amour.

— Voulez-vous que je vous dise comment j'arrangerais les choses moi? continua-t-il, encouragé par le doux regard de la jeune fille. Je vous emmènerais chez nous, et puis.... je ne vous laisserais jamais plus repartir.

A ces mots, Juliska baissa les yeux avec tristesse, en soupirant profondément. L'effort qu'elle faisait pour étouffer l'amour qui parlait si haut en son cœur, faisait vibrer sa voix en lui prêtant une inflexion pleine de douleur.

— C'est impossible, mon bon Sándor. Pour rien au monde je ne quitterais ces pauvres orphelins dans leur détresse.

— Mais plus tard, quel sera votre sort à vous?

Elle eut un sourire navrant.

— L'avenir décidera, dit-elle.

— Voyons, soyez franche, dites-moi toute votre pensée. Que comptez-vous faire? Épouserez-vous Jean Szábo?

Juliska se mit à tortiller un des coins de son tablier d'un air embarrassé.

— Je ne sais.... peut-être.... s'il venait à m'aimer et me demander en mariage. Il m'a sauvé la vie.... j'élèverais ses orphelins pour lui prouver ma reconnaissance.

— Ah, Juliska!... Mais, dites-moi, votre cœur ne saigne-t-il pas à cette idée? Le mien se brise! s'écria le pauvre garçon dont les yeux se remplirent de larmes. Juliska lui prit les deux mains, et tout en s'efforçant de sourire, elle répondit avec émotion:

— Ne m'en voulez pas, Sándor. Le bon Dieu qui voit tout mon cœur, sait que je ne pense pas, que je ne dois pas agir autrement. Adieu!

Et, reprenant ses deux pains, elle s'éloigna d'un air de résolution. Sa voix tremblait, son émotion était évidente, on sentait qu'elle emportait une douleur pour le moins aussi poignante que celle qu'elle laissait au cœur de son ami.

Sándor demeura à la même place, immobile, la tête basse. Toute vie semblait interrompue en lui, et inconsciemment, comme en rêve, il revoyait toutes les scènes qui s'étaient déroulées à ses yeux durant cette journée mémorable. Il fallait pourtant se décider à prendre un parti.... à aller quelque part.... mais où? Tout lui était égal maintenant. Il dit dans son cœur un éternel adieu à Juliska, et se mit à marcher droit devant lui sans s'inquiéter de la route qu'il suivait. Il s'aperçut tout à coup qu'il se trouvait près de la gare, et alors seulement le souvenir du veston et de ses parents qui l'attendaient avec impatience lui revint à la mémoire. La gare était déserte maintenant.... le veston perdu sans aucun doute.... Pourtant il avait juré de ne point retourner chez lui sans ce haillon!

III.

Sándor tourna le dos à Szeged avec tristesse. Rien ne l'y retenait plus maintenant: pourtant il se sentait attiré vers la nouvelle ville.... mais à quoi cela lui servirait-il de revoir Juliska?

Pendant qu'il hésitait, indécis s'il devait ou non prendre la route de Szorëg, il aperçut un petit garçon accompagné d'un chien, qu'il avait déjà remarqué le matin à la gare. Ils s'amusaient tous les deux à courir après les pies; mais le chien s'étant éloigné, l'enfant se mit à l'appeler: « Bundás! Bundás! »

Ce nom frappa l'oreille de Sándor; il se souvint de l'avoir entendu prononcer par sa bien-aimée, et une lueur d'espoir traversa subitement son esprit. Il rejoignit l'enfant, lui donna de la galette, et lui fit tant de questions à la fois que le petit ne savait pas à laquelle répondre; d'autant plus que les façons de cet étranger l'effrayaient un peu.

Le jeune homme finit par le prendre dans ses bras, et tout en le couvrant de baisers, il lui disait :

— Tu es donc le petit Étienne ? Le voisin des Gorsa ?

Mais une nouvelle surprise l'attendait, et peu s'en fallut qu'un cri ne lui échappa.

De l'autre côté du large fossé qui bordait la route, un homme venait de se mettre debout sur le talus où il s'était reposé, et s'en allait après avoir ramassé un petit paquet. Les derniers rayons du soleil l'éclairaient en plein, et Sándor put voir qu'il portait sur les épaules le vieux veston du père Bajári. Cette vue lui causa une grande joie, mais il retint son exclamation et se mit tout de suite à chercher un endroit d'où il pût facilement sauter le fossé.

L'enfant profita de cette circonstance pour recommencer sa chasse aux pies, et le jeune homme se trouva fort embarrassé, car il ne voulait perdre de vue ni l'homme au veston, ni le petit garçon. Mais il avait beau appeler : Étienne ! Étienne ne se souciait pas apparemment de cet inconnu ; et quoique Bundás s'arrêtât en dressant les oreilles chaque fois qu'il appelait, il ne tardait pas, lui aussi, à reprendre sa course après l'enfant. L'homme était déjà loin sur la route de Szorëg.... Aussi Sándor sans plus hésiter se mit à courir après Étienne, bien décidé à ne plus le quitter une fois qu'il l'aurait rattrapé.

Il le rejoignit en effet, le mit sur son dos pour plus de sûreté, lui donna encore de la galette pour le consoler, et recommença ses recherches d'un gué pour passer le fossé. Bundás dut se résigner à les suivre, ce qu'il fit du reste de si bonne grâce, qu'il réussit le premier à trouver un endroit où le fossé était guéable.

Sándor se trouvait enfin sur la grande route de Szorëg, mais l'homme au veston n'y était plus. Il avait pris, sans aucun doute, un des nombreux sentiers de traverse que le jeune homme apercevait au loin, de distance en distance. Il soupira, mais continua sa route néanmoins en ralentissant le pas. Malgré le désappointement qu'il éprouvait, il était heureux que ce ne fût pas Étienne qui lui échappait. Szorëg était déjà en vue, lorsqu'il arriva à un sentier qui, partant de la grande route, allait se perdre dans la brume. Bundás s'y engagea résolument, mais voyant que Sándor hésitait à le suivre, il se mit à aboyer et à sauter autour de lui, en faisant de vains efforts pour at-

teindre le petit garçon ; puis il repartait comme une flèche pour s'arrêter de nouveau à quelque distance, ayant l'air de les inviter à aller avec lui.

— C'est bon, c'est bon, murmura Sándor. Tu prends sur toi toute responsabilité. Je te suis, et d'autant plus volontiers que j'ai perdu tout espoir de rentrer en possession du veston.

Mais il se trompait, car le chien suivait la même piste que lui, et, plus heureux du jeune homme, il réussit à atteindre l'homme au veston sur la porte d'une vaste grange.

Un grand feu flambait à l'intérieur, et toute une famille était réunie autour du foyer. Bundás, dans sa joie de se retrouver en pays ami, aurait fini par sauter même dans le feu, si des mains caressantes ne l'en avaient empêché !

— C'est Bundás ! C'est Bundás ! crièrent joyeusement des voix de femmes et des voix enfantines.

Au bruit des pas de Sándor, l'homme se retourna sur la porte, et quelle fut la surprise, la joie folle du jeune homme, en reconnaissant les yeux vifs, les cheveux blancs et le teint coloré du père de Juliska, Andreas Gorsa !

Cependant personne ne le reconnut dans ses habits de paysan, et il s'arrêta en saluant timidement, car il lui semblait que sa présence causait plutôt de l'embarras que du plaisir.

La mère Gorsa rompit la première le silence :

— Nous avons cru que Bundás nous ramenait notre chère fille.... nous croyions avoir retrouvé Juliska....

— Mais elle est retrouvée ! s'écria Sándor, dont les joues s'enflammèrent.

— Ne joue pas avec notre douleur, mon fils ! dit Andreas Gorsa gravement, presque avec sévérité.

— Je vous jure que c'est la vérité, s'empressa d'ajouter le brave garçon d'une voix joyeuse. Je lui ai parlé ce matin. C'est bien sûr la Providence qui m'a conduit ici vous apporter cette bonne nouvelle !

Le père poussa un cri de joie.

— Viens, que j'embrasse la bouche qui a prononcé ces bonnes paroles ! s'écria-t-il en se jetant au cou du jeune homme.

La mère Gorsa en fit autant, et pendant quelques minutes ce fut un tel déluge de questions, que le jeune homme ne savait vraiment pas à qui répondre.

Une fois la première émotion calmée, Andreas se découvrit

et remercia la Providence de lui avoir rendu sa fille bien-aimée. Puis, se tournant vers Sándor, il lui dit:

— Et toi, qui es-tu, mon fils? Que je sache au moins à qui je dois toute ma reconnaissance!

— Moi! Vous ne vous souvenez donc plus du soldat qui logea chez vous l'année passée en revenant de Bosnie? Quant à lui, il se souviendra de toutes vos bontés jusqu'au dernier jour de sa vie.

— Oui, je me rappelle!... J'ai retenu ton nom, mon fils, car tu avais touché mon cœur; et nous avons parlé de toi fort souvent à la maison. Mais qu'est-ce qui t'amène? Es-tu venu aussi pour travailler à la fameuse digue?

— Je suis venu pour deux raisons, et je m'aperçois en ce moment que tout dépend de vous, fut la réponse de Sándor.

— Dans le misérable état auquel je suis réduit je ne sais vraiment comment je pourrais t'être utile; mais si je puis faire quelque chose pour toi, dis-le vite.

— Eh bien, père Gorsa, je voudrais ce veston, d'abord.

— Ce veston! dit Andreas Gorsa avec étonnement.

— C'est qu'il appartenait à mon père, voyez-vous.... fit Sándor embarrassé, car l'idée qu'il n'agissait pas avec délicatesse envers son ami lui traversa tout à coup l'esprit.

Le vieillard continuait à le fixer avec des yeux de plus en plus ébahis.

— Je l'ai donné pour les inondés, et ma mère avait cousu 930 florins dans une des poches intérieures.

Le père Gorsa se mit à rire.

— Eh bien, s'ils y étaient cousus, ils y seront encore, dit-il.

Mais en examinant le vêtement ils s'aperçurent que la poche intérieure était vide, tandis que quelques fils blancs restés au-dessus donnaient à croire qu'effectivement elle avait dû être cousue.

— Ne te chagrine pas pour cela, fit Andreas Gorsa en posant la main sur l'épaule du jeune homme. Demain, à l'aube, nous partirons à la recherche de ton argent; et, en attendant, dis-moi le second motif de ton voyage. Peut-être aurons-nous la main plus heureuse cette fois.

La figure de Sándor se rembrunit subitement et il hésitait à répondre.

— Mais parle donc, que le bon Dieu te bénisse!

— Eh bien, je donnerais tout au monde pour revoir Juliska! Il m'a été impossible de l'oublier!

— Juliska ! s'écria la mère joyeusement. C'est comme elle, elle parlait de toi sans cesse.

— Ne l'as-tu pas revue ? dit Andreas Gorsa.

Alors l'amoureux raconta sa rencontre avec Juliska, et tout ce qui c'était passé entre eux.

Maître Gorsa s'essuya la moustache pour cacher deux larmes qui glissaient le long de ses joues.

— C'est une brave fille ! s'écria-t-il. Elle a raison. J'en suis bien fâché pour toi, mon fils, mais je n'y puis rien.

Le pauvre Sándor était bien à plaindre, car jusque-là il avait conservé un peu d'espoir, et voilà qu'il perdait sa Juliska et son veston du même coup.

— Pour l'autre affaire, dit Andreas après quelques instants de silence, nous irons à Szeged à la pointe du jour....

Mais il ne fut plus question de Szeged ; car en ce moment un cri de joie se fit entendre, et la mère Gorsa étreignait sur son cœur sa fille chérie. Jean Szábo et ses enfants l'accompagnaient, et lui aussi eut sa part de la joie générale en serrant dans ses bras le petit Étienne qui se précipita à sa rencontre.

Lorsque la première explosion de joie fut passée, Andreas demanda à Jean comment il avait eu de leurs nouvelles.

— Étienne Csorba nous a dit hier que vous étiez ici. N'est-il pas venu vous apporter ce veston que je lui avais donné ?

Maître Gorsa tressaillit.

— Ce veston ? Tu le reconnais ? demanda-t-il presque avec dureté.

— Je crois bien. Je l'ai reçu à la distribution.... et même personne n'en voulait....

— S'il en est ainsi, tu dois savoir ce qu'il y avait dans ce veston.

— Parbleu, je le sais bien, répondit Jean sans se troubler, quoiqu'il fût passablement étonné de trouver Gorsa si bien instruit, puisque c'est moi qui ai décousu la poche. Elle contenait 930 florins.

— Et qu'en penses-tu ? Selon ta manière de voir, à qui appartient cet argent ?

— Si on le réclame il sera à celui qui saura prouver qu'il en est le propriétaire ; et s'il ne se trouve pas, cela m'aidera à élever mes enfants.

— Mais c'est qu'on le réclame cet argent, dit Andreas.

— Eh bien, on le trouvera à l'hôtel de ville, où je l'ai mis en dépôt. En voici le reçu.

— Non, on ne le réclame pas, et je vous jure qu'on ne le réclamera jamais ! s'écria Sándor avec force.

Andreas Gorsa fit de vaines tentatives pour modérer la générosité du jeune homme ; mais il fut vaincu à son tour, et soufflant bruyamment pour cacher son émotion, il prit les deux hommes par les épaules en disant :

— Que le bon Dieu vous accorde sa bénédiction ! On ne saurait vraiment comment choisir entre vous deux, car vous êtes tous deux l'un plus honnête que l'autre.

Plus tard, dans la soirée, lorsque tout se fut arrangé à la satisfaction générale, et que Sándor et Juliska furent officiellement fiancés, le jeune homme pria Jean Szábo de lui confier son petit Étienne.

— C'est moi qui l'ai retrouvé, j'ai donc quelques droits sur lui, disait-il.

— Je ne puis pas te le donner, ami, répondit Jean. Même ainsi, je ne sais vraiment comment je pourrais te remercier suffisamment pour tout ce que tu as fait pour moi !

Ce fut le tour d'Andreas Gorsa de prendre la parole.

— Comme tu y vas, dit-il à Sándor. Une personne de Szeged ne te suffit donc pas qu'il te faut encore le petit Étienne ? Et s'il s'en va, qui jouera avec Bundás dans la cour de ma nouvelle maison ?

A la pensée que la ville détruite pourrait un jour être rebâtie, tous les yeux se remplirent de larmes.

. . . . . .

Sándor s'était imaginé qu'au village on n'avait rien su de ce qui s'était passé à Szeged ; mais il se trompait fort, et Suzon Topor qu'il vit à son retour près de la haie, lui cria en riant :

— Eh bien, Sándor ! rapportes-tu le vieux veston ?

Il lui répondit gaiement, mais de façon à ce qu'elle comprît bien ce qu'il voulait dire :

— Oui, je le rapporte ! Quant à l'argent, je l'ai employé pour assurer mon mariage. Mes parents n'en sont point fâchés, vu qu'ils l'avaient destiné à cet usage !

LOUIS ABONYI.

(*Traduit du hongrois par Mme la Baronne* DE GERANDO-TÉLÉKI).

FRANÇOIS LISZT

(Suite et fin) [1]

III.

S'étant fixé à Genève, au printemps de l'année 1835, Liszt s'occupa de travaux littéraires. Il n'était pas tout à fait novice dans la république des lettres. Son premier article de journal avait paru l'année précédente à propos d'un duel qui avait eu lieu entre Maurice Schlesinger, éditeur musical bien connu et redacteur de la *Gazette musicale de Paris*, et un mélomane, à la suite d'une opinion peu favorable de Schlesinger sur les œuvres pour piano de Hertz. Liszt avait été le témoin de Schlesinger et avait écrit son article avec tant de talent, de verve et d'originalité, que Schlesinger lui conseilla de ne point enfouir ses aptitudes littéraires. D'après ce conseil, Liszt écrivit pour la *Gazette musicale* deux petits articles sur la musique d'église et sur l'édition à bon marché des œuvres musicales. A Genève, en 1835, il écrivit pour la même *Gazette musicale* une série d'articles sous le titre : *De la situation des artistes*, où il analysait la situation des conservatoires, de l'enseignement musical, des théâtres d'opéra, des concerts, de la critique musicale, etc. Bientôt après il présenta le projet des réformes nécessaires pour un plus vaste développement de l'art. En attendant, il indiquait la nécessité de l'enseignement musical dans les écoles populaires ; il conseillait l'amélioration du chant d'église, le perfectionne-

[1] Voir les livraisons du 10 et 25 novembre.

ment des théâtres d'opéra, la fondation, dans les conservatoires, de chaires d'histoire musicale et de philosophie. Il proposait en outre un plan d'organisation de concerts et de réunions périodiques des sociétés philarmoniques pour l'exécution des meilleures œuvres musicales. Il y a presque 50 ans que Liszt prêchait en ce sens la nécessité des nombreuses réformes, qui, en partie, se sont réalisées de nos jours, et dont le reste sera incessamment réalisé.

Bientôt après ces travaux, Liszt écrivit encore deux articles de journal, dont un sur les *Huguenots* de Meyerbeer, et un autre sur les œuvres pour piano de Shumann. En même temps, dans la *Gazette musicale de Paris* commencèrent à paraître les lettres de voyage de Liszt, sous le titre : *Lettres d'un bachelier ès-musique*. Ces lettres, au nombre d'une douzaine, adressées à George Sand, à Heine, à Berlioz, etc., et avec la simple forme d'esquisses de voyage, furent le reflet des différentes impressions éprouvées par Liszt pendant ses pérégrinations en Suisse et en Italie de l'année 1835 à l'année 1849. Étant souvent très heureuses par les idées, traitant en général d'esthétique, toujours fines et visant juste, elles témoignent du talent littéraire de leur auteur et caractérisent on ne peut mieux la nature de Liszt : une nature fine, pleine d'élans poétiques, de rêves, aspirant à l'idéal et toujours sensible à tout ce qui est beau dans l'art, comme dans la vie.

Outre ces travaux littéraires, Liszt passa son temps à Genève, en donnant des leçons privées ainsi qu'au conservatoire fondé au commencement de l'année 1836. Pour soutenir cette nouvelle institution, le maître refusa toute espèce d'honoraire. Quant aux concerts, il n'y prenait part que par exception. Son activité de compositeur ne s'endormait pas non plus. La première année de son séjour en Suisse il composa une série de 18 petits morceaux pour piano, édités en 1842, en trois cahiers, sous le titre général d'*Album d'un voyageur*,[1] plus quatre grandes fantaisies sur des thèmes de la *Niobé* de Pacini, des *Puritains*, de *La*

[1] Plus tard Liszt soumit cet album à une considérable modification et abréviation, si bien que dans la 2me édition de cette œuvre (1853), sous le titre : *Années de pèlerinage suisse*, ne sortirent que neuf pièces.

Juive, de *Lucie de Lammermoor* et transposa pour piano différentes parties de la symphonie pastorale de Beethoven.

Tandis que Liszt vivait en Suisse, arrivait à Paris, en 1836, le pianiste viennois Sigismond Thalberg, qui, par son jeu brillant et par ses compositions, enthousiasma tout Paris. Les journaux proclamèrent Thalberg le premier pianiste du monde, et on le qualifiait de génie du piano. Liszt, s'étant vivement intéressé à ces nouvelles et ne désirant pas céder sans lutte la primauté dans son art, s'empressa d'arriver à Paris ; mais il n'y trouva plus son rival. Les deux soirées musicales arrangées par Liszt à Paris produisirent une sensation non moins grande que les concerts de Thalberg. [1]

En décembre 1836, Liszt arriva de la Suisse et resta à Paris jusqu'au printemps. Dans le courant de tout l'hiver il joua souvent dans les concerts, et organisa en même temps quatre soirées de *Kammermusik*, avec le but spécial de faire connaître les œuvres de Beethoven. Ce fut aussi à cette époque que Liszt inséra dans la *Gazette musicale* une analyse critique de trois œuvres pour piano de Thalberg. [2] La grande bataille des journaux commença à l'arrivée de Thalberg à Paris, en 1837, et passa, des pages des éditions périodiques, aux salles des concerts. Thalberg donna son concert dans la petite salle du conservatoire, Liszt au théâtre de l'opéra. Les deux adversaires eurent le même brillant succès; le premier, auprès d'un petit cercle de choix, le second, auprès d'un public varié, qui remplis-

---

[1] « Liszt, que nous avons tous connu l'année dernière, — écrivait Berlioz à propos de ces concerts, — malgré toute sa supériorité, resta bien en arrière du Liszt de l'époque moderne, qui s'éleva avec une rapidité si extraordinaire à une telle hauteur, qu'on peut dire hardiment à ceux qui ne l'ont pas entendu à présent : « Vous ne connaissez pas Liszt ! » En parlant des nouvelles œuvres exécutées alors pour la première fois par Liszt, à la suite d'une fantaisie sur les thèmes de l'opéra *La Juive*, Berlioz fit cette observation : « C'est une nouvelle école de piano ! A présent nous avons le droit de nous attendre à tout de la part de Liszt, comme compositeur ! On ne peut prévoir où il s'arrêtera comme pianiste; sa transformation rapide et complète montre une nature qui se trouve encore dans son développement et qui possède un élan puissant dont l'essor est incalculable ! »

[2] *Gr. Fantaisie*, op. 22 et *Caprices*, op. 15 et 19.

sait un vaste théâtre. Bientôt après les deux artistes jouèrent au même concert, arrangé par la princesse Belgioioso au profit des émigrés italiens. Tous deux furent très fêtés, tous deux eurent un succès prodigieux. Ce fut alors que Liszt écrivit, sur la prière de la princesse Belgioioso, une introduction, des variations et un final pour l'*Hexameron*, œuvre ainsi nommée à cause de six pianistes-compositeurs qui y prirent part, dans les personnes de Liszt, Thalberg, Piksis, Hertz, Czerny et Chopin; chacun d'eux ayant écrit une variation sur un thème de l'opéra de Bellini *Les Puritains*.[1] En avril, Thalberg partit pour l'Angleterre, et plusieurs journaux affirmèrent que Liszt avait suivi son rival; mais ce n'était pas vrai. Liszt resta à Paris jusqu'au mois de mai 1837, prit part à plusieurs concerts, en donna un pour son compte et partit pour Nohant, où George Sand hébergeait, en ce moment, la comtesse d'Agoult.

Liszt passa trois mois à Nohant, « trois mois exquis, disait-il, pour le charme de la vie intime, et dont il conservait pieusement le souvenir dans son cœur. » « A Nohant, écrivait Liszt,[2] nous n'éprouvions aucun besoin ni de chasses royales, ni de spectacles de société, ni de parties de plaisirs toujours ennuyeuses à force d'être toujours les mêmes. Nos passe-temps et nos jouissances consistaient en lectures des philosophes de la nature et des grands poètes : Montaigne ou Dante, Hoffmann ou Shakspeare ; en promenades sur les beaux rivages de la rivière, dans la compagnie joyeuse des enfants ; dans la réception des lettres de nos amis. » Vers le soir toute la société se réunissait sur la terrasse du jardin et jouissait de la nature. Souvent toute la nuit s'écoulait de la sorte. George Sand aimait à travailler lorsque tout se calmait dans la maison, et il lui arrivait de rester jusqu'à l'aube à sa table à écrire, pendant que Liszt lui tenait compagnie.

Elle écrivait alors son roman *Mauprat*, et Liszt s'occupait à transposer pour piano les symphonies de Beethoven, déjà com-

---

[1] Ces variations de l'*Hexameron* ont été éditées à Paris en 1837, et Liszt les joua souvent aux concerts. Il transposa plus tard l'*Hexameron* pour deux pianos (édition 1870) et refit, avec accompagnement d'orchestre, la partition qui n'est pas encore imprimée.

[2] *Lettres d'un bachelier ès-musique*, N° 4.

mencées à Genève. La transposition de la première, de la seconde et de la troisième symphonie fut le résultat de ces travaux nocturnes à Nohant. Cependant cette vie remplie et si tranquille fut troublée par une brouille entre la comtesse d'Agoult et George Sand; ce qui influa sur les relations de cette dernière avec Liszt. A la fin de juillet ils se séparèrent, et, depuis lors, Liszt ne revint plus à Nohant. Liszt et la comtesse d'Agoult passèrent le reste de l'été dans le midi de la France, à Genève, à Milan, et finalement ils se fixèrent à Bellagio sur le lac de Côme. Ils y demeurèrent jusqu'au mois de mars 1838, époque où naquit la fille de Listz, Cosima.

Pendant son séjour sur le lac de Côme, Liszt alla souvent à Milan et joua plus d'une fois dans des concerts publics. Il éveilla un si grand enthousiasme, qu'en partant pour Venise, il dut promettre de revenir dans quelques mois. Mais, bientôt après son départ, les dispositions amicales des Milanais se changèrent tout à coup en animosité. Ce volte-face eut lieu après la publication d'une correspondance de Liszt, où celui-ci décrivait le théâtre de la *Scala*, ses artistes, ce qu'on faisait dans les loges, les goûts du public, etc. Les Milanais se trouvèrent offensés par cette publication et proclamèrent la guerre à Liszt, le taxant d'ingratitude envers la ville qui l'avait si chaleureusement accueilli, et même d'outrages envers la nation italienne.

Outre les articles des journaux, Liszt recevait des lettres injurieuses et menaçantes. Il essaya d'une justification dans un journal de la ville, mais ce ne fut que de l'huile sur le feu. Alors il arriva en personne à Milan et envoya au directeur d'un des grands journaux la lettre ouverte suivante :

« Les invectives et les offenses des journaux continuent. Comme je l'ai déjà dit, je ne saurais faire la guerre avec de l'encre. Continuer sur le ton des articles du *Pirate* et du *Messager théâtral*, n'aurait été qu'un échange d'impertinences. J'ai encore moins envie de répondre aux injures anonymes. Par conséquent, je déclare pour la centième et la dernière fois que je n'ai jamais eu, que je n'ai jamais pu avoir l'intention d'offenser la société milanaise. Je déclare en outre que je suis prêt à donner à tous ceux qui les désirent toutes les explications nécessaires. »

Liszt attendit en vain à l'hôtel que quelqu'un se présentât à

l'adresse insérée au bas de sa lettre; personne ne vint demander des explications. Il repartit alors pour Lugano. Cependant, lorsque conformément à la promesse, il revint à Milan en septembre, il ne trouva point l'accueil des premiers jours et ses concerts n'eurent guère de succès. Néanmoins, cette fois encore, en partant de Milan, Liszt produisit une impression d'un autre genre, en donnant un dîner d'adieu splendide, organisé par ses amis. Cette impression fut telle, que le correspondant de Milan de la *Gazette musicale* de Leipzig considéra son devoir de mentionner le dîner de Liszt, comme une nouvelle digne d'attention.

Entre le commencement et la fin de cet épisode, Liszt dut se rendre inopinément à Vienne, où il donna dix concerts en un mois au profit des victimes des inondations du Danube.

« Cela aurait suffi, — écrivait Liszt à Paris, — pour épuiser des forces plus grandes que les miennes; mais la sympathie du public m'a soutenu si puissamment et si longuement, que je n'ai ressenti aucune fatigue. Devant un auditoire aussi aimable et intelligent on n'a jamais la crainte de rester incompris. »

Liszt eut à Vienne un succès colossal et éclipsa la gloire de tous les artistes qui y avaient joué, sans en excepter Thalberg et Clara Schumanny. Cela se comprend facilement d'ailleurs; car son répertoire même était suprenant par sa variété et sa nouveauté. Les programmes de ces concerts de Vienne contiennent les œuvres de Weber, Beethoven, Hummel, Moschelès, Keller, Händel, Scarlatti, Chopin, Cremy et les compositions de Liszt, ainsi que ses transcriptions de l'ouverture de *Guillaume Tell*, de la symphonie fantastique de Berlioz, des romances de Schubert, etc. Liszt exécutait tout cela aux concerts publics, dans les maisons particulières, au cercle des artistes, où il passait des journées entières. Il jouait tout ce qu'on désirait, tout ce qui lui tombait sous les yeux, sans distinction, choses connues ou inconnues, et il lui arrivait même parfois de lire, de déchiffrer à première vue des manuscrits d'auteurs viennois et d'autres pays.

Dans les concerts, Liszt électrisait le public par sa virtuosité et son génie; dans les cercles particuliers, il enchantait par ses qualités d'homme du monde et d'homme d'esprit. Sa générosité n'avait pas de limites; plus que royale, c'était bien la généro-

sité d'un artiste. Tout le produit de ses dix concerts, dont chacun avait donné de 1,600 à 1,800 gulden, tout, jusqu'au dernier centime, fut consacré au profit des inondés de la Hongrie et des établissements de bienfaisance. Tout cela éveillait des sympathies très nombreuses en faveur de Liszt et faisait de lui le héros du jour, dans la meilleure acception du mot.

Après les concerts de Vienne, Liszt eut envie de faire une course en Hongrie pour visiter les endroits où s'était écoulée son enfance; mais la nouvelle de la maladie de la comtesse d'Agoult l'obligea de retourner immédiatement en Italie. Après avoir passé l'été à Lugano, Liszt continua son voyage dans la peninsule. Pour ne pas oublier son métier, écrivait-il à Berlioz, il donnait des concerts à Florence, à Bologne, et en 1839 à Rome. Il passa plusieurs mois dans cette dernière ville, consacrant son temps à l'étude des trésors artistiques, sous l'aimable et intelligente direction du peintre Ingres, alors directeur de l'Académie française à Rome. Ingres était un dilettante de musique assez remarquable; aussi se lia-t-il bientôt avec Liszt. Grâce à son concours, Liszt apprit à goûter tous les chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture amassés dans la ville éternelle, et cette éducation artistique fut certainement une acquisition importante pour son développement intellectuel. Ce fut encore à Rome que Liszt trouva de quoi satisfaire amplement son désir d'étudier sur les manuscrits ces nombreuses partitions de l'ancienne musique d'église, et en les écoutant à la Chapelle Sixtine. Les œuvres de Palestrina lui causèrent une impression profonde, et leurs sévères harmonies furent pour lui une révélation musicale, destinée à se réfléchir plus tard dans sa musique d'église.

Ce séjour de quatre années entières en Italie eut sur Liszt une grande influence, particulièrement sur le développement et l'élargissement de ses idées sur l'art. Il a noté ses impressions dans ses lettres à Berlioz, écrivant, parmi tant d'autres choses, ces paroles textuelles: « La beauté de cette zone bénie de la terre s'est révélée à moi dans ses formes les plus pures et les plus élevées. L'art s'est présenté à mon regard émerveillé dans toute sa magnificence et est apparu à mon esprit dans toute son universalité, dans toute son unité. Tout ce que j'ai senti et pensé ici tous les jours, fortifiait en moi la conscience d'une parenté cachée

de toutes les productions de l'esprit créateur. Raphaël et Michel-Ange ont contribué à me faire comprendre Mozart et Beethoven; dans Jean de Pise, Fra Beato, Francia, j'ai trouvé l'explication d'Allegri, de Marcello, de Palestrina; le Titien et Rossini m'apparaissent comme des émanations différentes d'un même foyer lumineux. Je ne trouve pas le Colysée et le *Campo santo* aussi éloignés de la symphonie héroïque et du *requiem* qu'on se l'imagine. Dante a trouvé son expression artistique dans Orcagna et Michel-Ange. »[1]

Les lignes que nous venons de citer n'étaient pas des phrases, et on peut retrouver les traces de ces points de vue dans la grande symphonie *La Divina Commedia.*[2] Mais déjà, avant l'année 1837, il avait composé pour piano la *Fantaisie quasi sonata après une lecture de Dante.* Il composa en outre à Rome deux petits morceaux pour piano, où les considérations citées sur l'analogie des différentes manifestations de l'art ressortent avec plus de relief encore. Ils ont pour titre le *Sposalizio* et le *Pensieroso,* et ce sont deux inspirations dont l'une est due à Raphaël et l'autre à Michel-Ange.[3]

Dans l'année qui précéda son départ d'Italie, Liszt composa aussi un nombre important de morceaux pour piano, édités plus tard sous forme de recueil. Nous nommerons entre autres: *Les soirées italiennes; Nuits d'été à Pausilippe; Venezia e Napoli.* Vers cette même époque il composa ses premiers essais de musique vocale, c'est-à-dire une romance pour ténor: *Angiolin dal biondo crin,* et trois esquisses musicales sur le texte des trois sonnets de Pétrarque qui portent les numé-

---

[1] *Lettres d'un bachelier ès-musique,* N° 12.

[2] Cette symphonie a été imaginée par Liszt en 1840 ou en 1841 et écrite en 1856.

[3] Liszt a trouvé plus d'une fois dans la peinture la source de ses inspirations musicales. Souvent les tableaux lui ont servi de « programme sans paroles. » Ainsi son poème symphonique *La bataille des Huns* est composé sur le tableau de Kaulbach: *Marsch der heiligen drei Könige.* L'oratorio *Le Christ* a été inspiré par le tableau qui se trouve dans la cathédrale de Cologne. Enfin, le dernier de ses poèmes symphoniques: *Du berceau à la tombe,* est composé sous l'impression d'un tableau hongrois.

ros 47, 104 et 123, et qui furent plus tard arrangées pour piano, sous le titre : *Tre sonetti di Petrarca.* Rappelons encore que dans cette même année 1839, Liszt acheva sa grande transcription pour piano des partitions des neuf symphonies de Beethoven. Liszt travailla donc beaucoup pendant cette période ; et il avait bien raison d'écrire, en novembre 1839, à un ami de Pesth, au moment de quitter l'Italie : « Je vous arriverai un peu plus vieilli, plus mûri, et, permettez-moi de le dire, plus *ausgearbeitet als Künstler*, que vous ne m'avez connu l'année dernière, car j'ai énormément travaillé depuis ce temps, en Italie. »

Bien qu'une place de maître de chapelle près de quelque cour allemande sourît à Liszt, et que celle de Weimar fût vacante par la mort de Hummel, il dut poursuivre dans la voie où il était entré, pour de graves considérations de famille qui lui empêchaient de satisfaire ses désirs personnels.

Sa mère vivait encore, et avait besoin de ses soins ; il avait trois enfants, deux filles et un garçon, qui portaient tous son nom, ayant été légitimés tout de suite après leur naissance ; enfin il devait aussi s'occuper de la mère de ses enfants, la comtesse d'Agoult. Liszt comprit que la place de « maître de chapelle » près d'une cour, avec un modeste honoraire ne pouvait lui fournir tout ce dont il avait besoin. Aussi, pour assurer complètement le sort et le bien-être de sa famille, il résolut de continuer dans la voie commencée et se décida à faire un tour d'Europe. Ayant choisi Vienne pour commencer sa tournée, il se rendit dans cette ville en novembre 1839, envoyant les enfants et la comtesse d'Agoult à Paris, chez madame Liszt, sa mère.

La dernière époque du séjour de Liszt en Italie se signala par un fait qui caractérise, on ne peut mieux, cet homme remarquable.

Depuis longtemps on projetait d'élever un monument à Beethoven, à Bonne, sa ville natale ; mais les offrandes étaient si mesquines et les rentrées si lentes, que le comité chargé de l'exécution trouva indispensable de déclarer dans les journaux, que, vu l'état des choses, on pouvait difficilement espérer de réaliser l'idée du monument au grand compositeur. Ayant lu cette déclaration, Liszt offrit immédiatement aux membres du comité la somme qui manquait pour ériger le monument, sans

exiger aucun privilége particulier, si ce n'est le droit d'indiquer l'artiste à choisir pour l'exécution de l'œuvre; et il désigna le fameux Bartolini de Florence, reconnu alors pour le plus grand sculpteur de l'Italie.

La proposition fut naturellement acceptée; et c'est grâce à la générosité de Liszt, que le monument au génie de Beethoven a pu être érigé.[1]

De 1839 à 1848, c'est-à-dire pendant dix années entières, Liszt parcourut l'Europe, donnant partout des concerts. Il s'en fut par toute l'Allemagne, deux fois en Russie, visita l'Espagne et le Portugal, la Suède et la Norvège, et même la Turquie. Il jouait seul à ses concerts; et fut le premier pianiste qui ait donné des concerts publics sans le concours d'autres artistes. Partout un succès colossal accompagna le grand artiste; partout sa virtuosité extraordinaire provoquait l'enthousiasme, tandis que ses qualités personnelles lui conciliaient toutes les sympathies. Il trouvait en tout lieu des admirateurs passionnés de son génie et des amis dévoués à sa personne.

Ce voyage de dix ans produisit, sous le rapport financier, un brillant résultat. Avant tout, Liszt assura le sort de sa mère en lui assignant un capital de 100,000 francs, il en fit autant pour chacun de ses enfants, par un dépôt dans une maison de banque, et donna 18,000 thalers pour le monument à Beethoven.[2] Enfin il assura sa propre position, de façon à pouvoir jouir à tout jamais de la plus complète indépendance. Les voyages de Liszt sont une suite non interrompue de triomphes; il toucha à la gloire, et son nom devint, pour ainsi dire, légendaire comme celui de Paganini.

Quarante années se sont écoulées depuis cette époque, et depuis longtemps Liszt a cessé ses tournées artistiques. Il y a maintenant peu de personnes qui l'aient entendu dans les concerts publics; mais le nom de Liszt est toujours entouré de l'auréole de la gloire et survit à tout comme le génie.

---

[1] L'inauguration du monument eut lieu en août 1845. A cette occasion il y eut à Bonne un festival musical qui dura trois jours et dont les frais considérables furent couverts par Liszt.

[2] Voir *Musik convers.* Lexikon von M. MENDEL.

IV.

Après ces dix années de voyage à travers l'Europe, Liszt se fixa à Weimar, se consacrant exclusivement à ses devoirs de maître de chapelle et à ses travaux de compositeur. Déjà, dès l'année 1842, lorsque Liszt, donnant des concerts avec Rubini, était venu à Weimar, on avait décidé de l'engager au service de la cour. Le grand-duc lui conféra la décoration du Faucon Blanc, et quelques jours plus tard on publiait dans la *Gazette officielle* la nomination de Liszt comme maître de chapelle de la cour, *im ausserordentlichen Dienst.* Cette nomination, ne gênant nullement la liberté d'action de Liszt, lui imposait le seul devoir d'organiser chaque année à Weimar quelques concerts.

Depuis cette époque, Liszt retourna tous les ans à Weimar pour quelques semaines, et dirigea dans les concerts les œuvres arrangées par lui, des œuvres qu'on avait rarement exécutées jusque-là, ou qui étaient entièrement inconnues.

En 1848, en revenant de son voyage dans la Russie méridionale et en Turquie, il accepta la direction des concerts symphoniques à Weimar, ainsi que celle de l'opéra.

L'opéra de Weimar n'occupait plus le rang élevé où l'avait placé Hummel, mort en 1837. Dans une période de temps fort courte, Liszt parvint à atteindre des résultats si importants, qu'en février 1849 il put mettre en scène le *Tannhaüser* de Wagner, opéra qui, à cette époque, était considéré presque inexécutable. Il sut en outre si bien faire, que Wagner lui-même ayant entendu son *Tannhaüser* sur la scène de Weimar, trouva l'exécution parfaite. L'année successive Liszt mit en scène un autre opéra de Wagner, le *Lohengrin*, qui présentait des difficultés encore plus grandes, et qui jusque-là n'avait été représenté nulle part. Continuant cette propagande des œuvres nouvelles, Liszt mit encore en scène à Weimar non moins de vingt opéras inédits ou inconnus.

Le public de Weimar était fort reconnaissant à Liszt d'une si parfaite exécution des symphonies de Beethoven et de Schu-

bert, et surtout de la jouissance qu'il procurait aux amateurs en leur faisant connaître tant d'œuvres nouvelles de Berlioz, Schumann, Mendelssohn, Raff, Wagner, Rubinstein, Hillert, Litolf, etc. A ces concerts il faisait exécuter aussi ses propres œuvres, entre autres la *Symphonie de Faust*, les poèmes symphoniques *Tasso, Mazeppa, La bataille des Huns, Festklange, Préludes, Ce qu'on entend sur la montagne*, et autres morceaux composés à Weimar. De 1849 à 1851 il fit de fréquentes absences qui duraient toujours plusieurs mois; en 1853 il dirigeait les concerts de Karlsruhe, en 1854 il allait à Gotha pour mettre en scène le nouvel opéra *Santa Chiara*, du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha

L'activité de Liszt a été merveilleuse et les services rendus par lui à la musique nouvelle sont considérables. Il fut le premier qui osa mettre en scène les opéras de Wagner.

Weimar devint tout naturellement le centre du monde musical. Lorsque Listz s'en absentait, on s'en apercevait à l'instant.

« Weimar musical sans Liszt, est comme Rome sans le pape, » disait Pohl. A l'apparition de quelque œuvre misicale nouvelle, tout le monde était impatient de savoir comment elle serait reçue à Weimar et quelle appréciation en donnerait Liszt. Aussi fut-il sans cesse assiégé par une masse de partitions d'auteurs connus et inconnus, et encombré de manuscrits de poètes qui demandaient son opinion, ses conseils et son appui.

Malgré toutes ses innombrables et absorbantes occupations, il trouvait encore du temps pour des travaux littéraires.

De 1851 à 1852 il mit sous presse les œuvres suivantes: *De la fondation Gœthe à Weimar; Lohengrin et Tannhaüser de R. Wagner* et *Fr. Chopin*. Ces livres, édités en français, furent ensuite traduits en allemand. Outre ces grands travaux littéraires, il fit insérer dans la *Neue Zeitschrift für Musik* de Leipzig, toute une série d'articles de critique musicale, concernant surtout les œuvres exécutées sous sa direction. Plus tard, en 1861, parut un ouvrage encore plus considérable portant pour titre: *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, qui fut aussitôt traduit en hongrois et en allemand. Peu après il publiait l'analyse de l'opéra *Benvenuto Cellini* de Berlioz, etc. Quoique Liszt manie aussi bien la langue française que l'allemande, il préfère généralement se servir de la première.

Dans toutes ses œuvres littéraires il s'est constamment maintenu parfaitement indépendant et a toujours été sincère.

Mentionnons encore, à propos de l'infatigable activité de Liszt, ce qu'il a fait pour l'enseignement. Ayant créé une nouvelle école de piano, il comprit qu'il fallait créer aussi des pianistes pour suivre cette école, en comprendre le sens, en saisir le style et rendre le tout par l'exécution.

Aussi, pendant son coup de feu comme directeur d'orchestre et comme compositeur, et même au moment où il aurait le droit de se reposer, Liszt n'a jamais cessé et ne cesse de guider des élèves qui accourent chez lui de toutes les parties du monde. Il a ainsi formé beaucoup d'excellents pianistes, et même des artistes de premier ordre tels que Tausig, Bülof, Sgambati, Sofia Menter, etc. Neilisoff, Klindvort, Prukner, Bronsard, Mme Timanoff, et d'autres encore, furent aussi ses élèves. Un trait à noter c'est que Liszt n'accepte aucune rémunération pour ses leçons, qu'il donne en causant, deux heures par semaine.

Ce fut encore à Weimar, de 1848 à 1861, que Liszt composa presque toutes ses œuvres pour orchestre, sans parler d'une quantité de morceaux pour piano, de romances, de chœurs, etc. Cette période est la plus riche, la plus féconde en créations de toute sa vie.

Voici les œuvres les plus remarquables composées pendant cette époque : Une sonate, concert-solo, 15 rapsodies hongroises, 18 études, 2 ballades, des chœurs, une petite messe à 4 voix d'homme avec orgue, et plusieurs morceaux détachés pour musique d'église. Les grandes œuvres symphoniques de cette période peuvent être disposées dans l'ordre chronologique suivant: En 1848 deux concerts pour piano avec orchestre, le concert en *la-majeur* et le poème symphonique *Tasso*, écrit à l'occasion du jubilé de Gœthe; en 1849, une marche et des chœurs pour le même jubilé, la *Danse Macabre* (paraphrases pour piano avec orchestre), et deux poèmes symphoniques : *Ce qu'on entend sur la montagne* et *Heroïde funèbre ;* en 1850, l'*Ouverture pour le Prométhée* de Herder, etc.

Les deux années suivantes sont moins riches en œuvres musicales, Liszt s'étant alors spécialement occupé de travaux littéraires. A cette époque appartient une fugue pour orgue et une cantate *An die Künstler*. En 1853, il composa une grande

sonate pour piano, dédiée à Schumann et intitulée *Huldigungs-Marsch*, et deux poèmes symphoniques *Fest Klänge* et *Hungaria;* en 1854, la symphonie de *Faust* et le poème symphonique *Orphée;* en 1856, la symphonie de la *Divina Commedia*, *Graner Festmesse*, le poème symphonique *La bataille des Huns* d'après le fresque de Kaulbach, et l'*Idéal* d'après Schiller; en 1858, le poème symphonique *Hamlet* et le commencement de l'oratorio *Sainte Élisabeth;* en 1859, la messe dans le style grégorien, deux épisodes du *Faust*, le *Nächtlicher Zug und Méphisto-Walzer* et *Die Seligpreis ungen*, qui entrèrent ensuite dans son oratorio *Le Christ.* La dernière année de son séjour à Weimar, c'est-à-dire en 1860, il composa le XVIIIme psaume pour chœur d'hommes, quelques romances, etc.

Voici en peu de mots le travail de titan accompli pendant la période de Weimar, par cet artiste extraordinaire qui, tout en composant par douzaines ses plus grandes et ses plus belles symphonies, trouvait encore du temps pour diriger l'opéra et les concerts, donner des leçons et s'occuper de travaux littéraires; suivant en même temps tout ce qui paraissait de nouveau en fait de musique, d'art et de littérature et ne négligeant aucun de ses devoirs de parfait homme du monde.

En 1861, à la suite de quelques désagréments éprouvés en sa qualité de directeur de l'opéra de Weimar, Liszt quitta cette ville et partit pour Rome. Il y demeura jusqu'à l'année 1870, consacrant son temps à la composition d'un oratorio, *Die Legende der heiligen Elisabeth* et *Christus*, et d'autres œuvres exclusivement d'église. A Rome, les adorateurs du *maestro*, amis, pianistes, compositeurs, élèves, femmes et hommes du monde, s'assemblaient en foule chez Liszt pour l'entendre, pour causer avec lui, pour profiter de ses conseils, de ses leçons, pour écouter ses arrêts, pour chercher en lui quelque appui moral. Les éditeurs et les compositeurs de toute l'Europe considéraient comme un devoir d'envoyer à Liszt toutes les nouveautés musicales qui paraissaient, et le vaillant artiste, le vieillard qui compte maintenant soixante-treize ans, suivait tout ce qui se faisait dans le monde musical, et saluait de sa chaude sympathie tout nouveau progrès dans son art. A Rome il effectua, du moins en partie, son désir manifesté déjà dans l'adolescence, de se consacrer à l'état ecclésiastique. En 1865, Liszt fut nommé abbé et en

prit l'habit; plus tard, il fut élevé à la dignité de chanoine. A peine eut-il revêtu les insignes ecclésiastiques, que Liszt s'établit dans un couvent dans les environs de Rome et y passa cinq années. En 1870, il partit pour Weimar afin d'assister à la célébration du centenaire de Beethoven. Depuis ce temps, gardant sa résidence habituelle en Italie, il va presque tous les ans à Weimar, à Pesth, à Vienne. Et partout le monde accourt pour le voir.

« Le genre de vie de Liszt, écrit M. Boradine, est assez régulier. Il se lève tous les jours de bonne heure, en hiver à six heures, en été à cinq heures du matin; à sept heures il va régulièrement à la messe, s'établissant dans quelque coin et priant avec ferveur. Repoussant tout ce qui sent la bigoterie, se distinguant par une large tolérance religieuse, ayant depuis peu composé la seconde valse de Méphistophélès, Liszt est en même temps, non seulement profondément religieux, mais aussi catholique par conviction. En revenant de la messe, Liszt prend le café à huit heures, reçoit son secrétaire, l'organiste Gotschalk, parle d'affaires avec lui et reçoit d'autres visites d'affaires. Après quoi, il se met au travail et de neuf heures à une heure de l'après-midi il compose, lit et écrit. Il passe généralement ses soirées à la maison, dans un cercle d'amis intimes, au nombre desquels sont placés au premier plan la baronne von Meiendorff, née princesse Gortchakoff, et la famille du prince Wittgenstein. »

La grande vitalité dont jouit encore ce vieillard de génie se manifeste par l'activité créatrice dont il fait preuve. Dernièrement il a travaillé à fond le final de son troisième oratorio *Saint Stanislas*, dont il s'occupe depuis plusieurs années.

Peu d'artistes ont été comblés d'honneurs comme Liszt. L'université de Kœnigsberg l'a nommé docteur honoraire de philosophie ; l'empereur d'Autriche lui a conféré l'ordre de la couronne de fer; le grand-duc de Weimar lui a octroyé la charge de chambellan ; plusieurs villes allemandes et autrichiennes lui ont conféré le titre de citoyen honoraire. Liszt est en outre membre honoraire de différentes sociétés musicales, entre autres de la société russe de musique; il est président de l'Académie musicale de Pesth et président honoraire de la société allemande de musique, *Allgemeiner deutscher Musikverein*.

V.

Un artiste, qui analyse les transcriptions pour piano de Liszt, ses fantaisies sur les thèmes d'opéra, trouve dans ces œuvres des preuves irrécusables de son talent créateur, de sa force et de son originalité vraiment extraordinaires. Les transcriptions pour piano des partitions pour orchestre, sont des merveilles, et Liszt a raison de les appeler *Partitions pour piano.*

Ses transcriptions des romances de Schubert, de Beethoven, de Mendelssohn, de Schumann, de Weber etc., dévoilent un talent de création absolument indépendant du modèle; ces transcriptions ne sont pas moins de cent cinquante.

Très remarquables aussi sont les fantaisies, les paraphrases et les réminiscences des thèmes d'opéras de différents auteurs, comme Meyerbeer, Wagner, Bellini, Donizetti, Rossini, Halévy, Verdi, Gounod, etc.

Le caractère saillant du talent créateur de Liszt consiste dans une grande diversité. Quelques-unes de ses compositions originales ont un cachet très marqué de romantisme, d'autres manifestent des tendances mystiques, d'autres encore se distinguent par l'éclat et l'effet; quelquefois il nous donne la quintessence du lyrisme, de la rêverie, de la poésie; d'autres fois il est tout gaieté, tout énergie, tout audace. L'idéalisme, toutefois, est l'élément prédominant.

Comme harmonie, ses œuvres sont des plus riches; l'influence de Berlioz et de Chopin, et plus tard de Schumann, développa en Liszt cette qualité. Aussi se distingue-t-il par un puissant coloris, par la variété et par la nouveauté.

Liszt, trouvant des affinités dans toutes les manifestations de l'art, trouvait partout l'inspiration: la poésie, la peinture, la sculpture, même les lieux qui le frappaient le plus dans ses voyages, lui fornissaient des sujets. Ainsi les *Harmonies poétiques et religieuses* furent écrites sous l'inspiration des poésies de Lamartine. Les *Années de pèlerinage* rappellent le *Sposalizio* de Raphaël et *Il Pensieroso* de Michel-Ange. Nous trou-

vons dans le même recueil une fantaisie, composée après sa lecture de Pétrarque et des impressions de voyage diverses, comme, par exemple: *La vallée d'Obermann, La chapelle de Guillaume Tell, Aux cyprès de la ville d'Este,* etc.

Dans la collection des œuvres pour piano, la sonate dédiée à Schumann occupe une place à part et se distingue, par sa forme, des sonates traditionnelles. Cette sonate est non seulement une des œuvres capitales de Liszt, mais aussi une des plus remarquables de notre temps.

Comme il l'a fait pour ses sonates, Liszt a introduit de grandes réformes dans ses concerts pour piano, combinant avec un génie véritable les sons du piano avec ceux des instruments à cordes et à vent; aussi atteint-il des effets prodigieux, qu'on ne rencontre chez aucun compositeur.

Sa *Danse Macabre* pour piano et orchestre, mérite, par l'ampleur du dessin, par la perfection de l'orchestration et par les beautés artistiques le titre de chef-d'œuvre. L'idée de cette composition fut inspirée à Liszt par le fameux tableau de Holbein: *Todtentanz.*

Dans la catégorie des œuvres symphoniques se trouvent au premier plan les deux grandes symphonies: *Faust,* selon Gœthe, la *Divina Commedia* d'après Dante, et le *Hunnenschlacht,* composé sous l'impression de la célèbre fresque de W. Kaulbach.

Les compositions vocales sont aussi nombreuses que les instrumentales; et dans ce genre aussi, Liszt a fait preuve d'indépendance et d'originalité, ouvrant ainsi des voies nouvelles à l'art.

La première période de la carrière de Liszt comme compositeur, embrasse les œuvres pour piano, qui ont créé une nouvelle école, dont les réformes importantes sont reconnues même par les adversaires de Liszt. La seconde période comprend la composition de ses symphonies, et surtout de ses poèmes symphoniques (1850-1860), moyennant lesquelles l'auteur se fait le champion des nouvelles réformes musicales et des nouveaux sujets pour les œuvres d'orchestre; innovation hardie qui suscita une opposition ardente. Le commencement de la troisième période est marqué par l'oratorio de *Sainte Élisabeth,* exécuté pour la première fois à Pesth en 1865; œuvre où Liszt n'introduisit pas moins de réformes que dans la musique symphonique. Citons les meilleurs morceaux de

cet oratorio qui sont: l'introduction orchestrale, la grande scène des souffrances et de la mort d'Élisabeth, ses prières et ses souvenirs, le chœur des mendiants, le chœur final des anges, un morceau magistral qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre de Liszt. Notons encore la marche et le chœur des croisés, la tempête et l'*intermedium* plein de caractère.

Le troisième oratorio: *Saint Stanislas*, n'est pas encore achevé, ainsi que nous venons de le dire. Une seule partie intitulée *Salve Polonia*, fut exécutée à Weimar dans l'assemblée de la *Deutsche Allgemeine Musik-Gesellschaft*, sous la direction de l'auteur.

Tout ce qui a été fait par Liszt dans sa longue carrière de pianiste, de virtuose, de directeur, de professeur de musique, d'auteur et d'écrivain, est si fécond, si vaste, si grand, qu'on peut affirmer en toute conscience qu'aucun artiste n'en a jamais fait autant dans sa vie.

L'influence de Liszt sur les compositeurs modernes se fait d'ailleurs sentir à tout moment.

Il a une grande sympathie pour la nouvelle musique russe, et suit ses progrès avec le plus grand intérêt. Cette sympathie est de vieille date et remonte à l'époque de son voyage à Pétersbourg en 1842, et à la connaissance qu'il fit de l'auteur de *La vie pour le czar* et de *Ruslan*. Glinka était alors méconnu, plus qu'inconnu, et vivait loin du monde. Liszt, entouré de l'aristocratie russe, choyé, fêté partout, fut surpris et peiné de cette indifférence et fit son possible pour changer cette situation anormale. Il introduisit Glinka dans le monde, joua ses œuvres et en fit partout la propagande. Aujourd'hui encore, ce grand artiste de verte vieillesse suit avec intérêt le mouvement musical qui a lieu en Russie.

Cette sympathie pour la musique russe, il l'exprime non seulement en paroles, mais aussi par des actes, en jouant lui-même les œuvres des compositeurs russes, en obligeant ses élèves à les exécuter, et les artistes qui viennent le trouver à les écouter. C'est ainsi que le maître contribue à faire connaître la musique russe à l'étranger.

P. TRIFONOFF.

PAX

— Tiens ! ma petite Méta, me dit mon mari après une pause, en me rendant la fine feuille chiffonnée. Je ne te connaissais pas ce gentil talent poétique. Mais d'où te viennent donc d'aussi tristes idées ? Aurais-tu connu l'infidélité ?

— Non, jamais.

— Qu'elle te reste donc toujours étrangère ! Et sois sûre que, par mon fait, tu ne pleureras jamais, ma mignonne.

Et il passa tendrement sa main sur mes cheveux.

Je pensai que sa fidélité m'était indifférente.... car je ne l'aimais pas.

— Mademoiselle Méta, m'avait-il dit, vous êtes trop délicatement élevée pour cette vie de dur travail que vous menez depuis deux ans. Qu'est-ce que vous deviendrez à la longue, vous et Léna, sans parents et sans fortune ? Je ne prétends pas que vous m'aimiez.... mais permettez-moi de vous donner un chez-vous....

Mon cœur s'était révolté contre lui, révolté dans son droit naturel de choisir librement, dans son jeune désir d'un amour ardent, enivrant, heureux. Mais ensuite j'avais songé à Léna, ma petite sœur, qui souffrait tant de notre indigence et qui était toujours si pâle....

Je ne me sentais pas heureuse pendant mon voyage de noces. J'avais toujours été accoutumée à la société de Léna, je l'aimais par-dessus tout au monde, et notre séparation me paraissait insupportable.

Bien des années après je trouvai dans son missel les vers que je lui avais envoyés alors :

> Pourquoi suis-je si loin de ta petite main,
> Pourquoi m'en séparer, pendant que tu m'appelles ?
> Tu t'es donc envolée en un pays lointain,
> Comme un bel oiseau blanc, comme les hirondelles !

En écrivant je me souciais peu de la réalité ; car c'était bien moi et non Léna qui me trouvais dans un pays lointain. Je faisais tout simplement des vers, au lieu de pleurer, ainsi que j'en avais l'habitude lorsque j'étais prise de tristesse.

Et Venise me rendait mortellement triste.

Venise avec son silence mystérieux, profond, avec ses eaux toujours ruisselantes, toujours inquiètes et plaintives, avec ses mornes gondoles dont les rames ont un bruit si mélancolique et si doux, Venise dans toute sa triste et émouvante beauté.

Quand la lune luisait sur la mer, au loin, et que cette tache de pâle lumière étincelait au milieu du vide noir qui l'entourait, je songeais involontairement à cet abîme profond, où errent, selon Charles Dickens, *les choses qui auraient pu être et qui ne furent jamais.*

Toutes les douleurs dont j'avais été affligée semblaient s'élever, toutes pâles comme des spectres, du fond des lagunes. Et quand la brise de la mer se glissait en gémissant par la fenêtre, et que les flots se serraient en pleurant contre les dalles, en bas du perron, je me sentais accablée d'une insupportable nostalgie du passé.

Mon passé d'enfant heureuse, d'enfant libre, qui n'avait pas encore prêté le serment que je sentais retentir sans cesse dans mon cœur : Aimer et être fidèle jusqu'à la mort....

Je ne compris parfaitement ce que cela voulait dire qu'au moment où je me trouvai avec mon mari sur la terrasse en bois du restaurant du Lido et que *lui* passa près de nous.

Lui !... Je ne l'avais vu qu'une seule fois, il y avait déjà plus d'un an. Toute la scène me revint à l'esprit avec la rapidité de l'éclair : La nuit qui tombait de si bonne heure, la pluie frissonnante, la rue déserte, fouettée par le vent, et la lanterne avec son fil de lumière vacillant, sous laquelle je m'étais placée pour attendre Léna qui devait revenir de la leçon de couture.

Ce fut alors qu'il passa et qu'il se retourna pour me regarder. Un instant après il revint sur ses pas et m'offrit une pièce d'or. Je voulus lui dire, indignée, que je n'étais pas une mendiante; mais je rencontrai son regard, un regard si bon, si plein de compassion; je vis ses beaux traits si nobles, sa figure pâle.... que je penchai la tête et j'acceptai le don.... Puis j'entendis ses pas qui s'éloignaient.

Cette pièce d'or je la portais toujours suspendue à mon cou, comme un talisman. Elle était sur mon sein lorsqu'il passa près de nous au Lido et se retourna pour me regarder avec le même mouvement qu'il avait eu ce soir-là, dans la ville lointaine de ma patrie.

Me reconnut-il? Assurément non. Mais mon regard surpris et ma soudaine rougeur dûrent le frapper.

Je m'efforçai de détourner les yeux, et de fixer mon regard sur cette eau pleine de force qui roulait vers la plage ses ondes puissantes et longues. C'était bien autre chose que l'éternel et langoureux ruissellement du port.

— Si vous me permettiez de nager? dis-je à mon mari.

Il fit des objections, et je me tus. Mais il ne savait rien me refuser de ce que je désirais.

Quelques minutes plus tard je me jettais dans la mer et je flottais sur les ondes.

— Apprenez-moi donc l'infidélité! m'écriai-je en élevant mes bras nus devant leurs crêtes blanches.

Ah, qu'elles savaient bien l'enseigner! Voilà qu'elles s'élancent l'une après l'autre pour passer bruyamment au-dessus de ma tête. Chacune d'elle semble crier: « Oublie! » et chacune emporte une pensée, un souvenir. L'écume salée pétille dans mes cheveux. Le remous ébranle mon cœur et mon cerveau. Je ne pense ni ressens plus rien. Je n'éprouve que la joie âpre de me sentir vivre au milieu de cette mort sans frein et sans pitié.

Mon mari m'attendait devant l'établissement de bains. Dès que je sortis de ma cabine il m'enveloppa soigneusement dans mon manteau.

— J'espère que le bain ne t'a pas refroidie, dit-il. Rentrons tout de suite. Il est heureux que nous ayons fait attendre la gondole.

— As-tu remarqué le monsieur qui sortait sur la terrasse au moment où nous la quittions? demanda-t-il au moment où nous traversions la longue allée qui conduit à l'embarcadère.

— Oui, je l'ai vu.

— Je l'ai reconnu plus tard. C'est une ancienne connaissance de voyage, un homme charmant et très instruit. Je n'ai pas voulu te le présenter comme cela, dans la rue, bien qu'il parût s'intéresser beaucoup à toi. C'est naturel d'ailleurs, une naïade aussi intrépide! Mais il m'a promis sa visite pour ce soir. Il te plaira certainement.

Une joie sauvage, à demi folle me fit tressaillir. Le voir, l'entendre parler!... Tomber à ses pieds peut-être, et oublier ma vie!... Et s'il venait plus d'une fois.... et si....

Je crois que je n'avais pas de cœur en ce temps-là; autrement la bonté de mon mari aurait dû le toucher. Je n'avais alors qu'une imagination ardente, enflévrée, plus dangereuse que la vraie passion, et ma première rencontre avec cet homme distingué et beau l'avait puissamment excitée. De plus, j'étais comme ivre du mouvement de la mer qui ondoyait encore à travers mes membres, et du fort et capiteux parfum qu'exhalaient les œillets au bord de l'allée.

Je marchais comme dans un rêve à côté de mon mari, serrant de ma main crispée son or, que j'appuyais contre mon sein.

Lorsque notre gondole fut près du *molo*, mon mari me demanda si j'avais froid, ou si j'étais fatiguée.

— Non. Pourquoi? répondis-je.

— Parce qu'alors nous pourrions passer une demi-heure à l'Académie. Demain nous n'en aurons pas le temps.

— Comme vous voudrez.

Nous arrivâmes à l'Académie, et naturellement il me conduisit tout droit à l'*Assomption* du Titien.

Il me fallut plusieurs minutes pour comprendre ce que je voyais.

Je voyais les formes rayonnantes des anges, le ciel ouvert, lumineux, plein de figures d'enfants bienheureux, et au milieu la Mère de Dieu qui monte aux cieux. Et cette figure, dans sa tranquille extase et dans son doux oubli des souffrances passées, avec cette pureté au front et sur les lèvres, me remua profondément.

Que Dieu bénisse jusque dans la tombe la main qui créa une telle image, l'esprit qui la conçut !

En levant mes regards vers ces beaux yeux lumineux, j'eus l'idée d'une vie dont mon âme ne soupçonnait même pas l'existence. Une vie de douce résignation, sans les inquiétudes du désir, sans l'égoïsme de la passion.

Je me détournai précipitamment du tableau, car je ne pouvais plus en supporter la vue.

Je me souviens à peine comment nous rentrâmes à l'hôtel. Lorsque nous fûmes dans notre salon, je m'efforçai de parler.

— Je suis très fatiguée, Rodolphe. Si vous vouliez bien recevoir votre.... ami, seul, ça vaudrait peut-être mieux. Vous pourriez souper ensemble, là-bas, dans la salle à manger....

— Bien, chère Méta. Mais je puis aussi lui écrire un mot pour m'excuser.

— Non. A quoi bon ? J'aimerais me coucher de bonne heure, et un peu de société vous distraira. Tenez, Rodolphe, si cela vous est égal.... je préférerais ne faire la connaissance de personne pendant que nous sommes en voyage.

— Comme il te plaira, chère amie, répondit-il un peu frappé.

— J'aime mieux.... être seule avec vous.

Une grande joie éclaira son visage.

— Comme tu voudras. Tout ce que tu voudras, ma mignonne !... Puis-je t'envoyer du thé ?

— Non, merci ; rien du tout. Je sonnerai, si je désire quelque chose plus tard.

Quand il m'eut quittée, je m'assis sur le seuil bas de la fenêtre, en appuyant lourdement mes bras sur la balustrade de bois. Je ne sais pas combien de temps je restai assise. Le beffroi de *Santa Maria della Salute* tintait de temps à autre, mais je n'en comptais pas les coups. Le brouillard descendit sur la mer, et les dernières gondoles passèrent, ombres noires, avec une lumière solitaire, semblable à une étoile, à leur proue.

Il me revint à l'esprit une petite chanson que ma mère m'avait apprise et où il était question de la Vierge Marie, fidèle et pure.

Je retirai la pièce d'or de mon sein et je la laissai tomber dans la mer....

Il y a bien longtemps de cela.

Je suis devenue très heureuse avec le temps. Car le bonheur naît de la sérénité et de la reconnaissance. Ma vie n'a pas été vécue en vain, et je crois que j'ai été une bonne compagne pour mon mari.

Une fois, beaucoup plus tard, nous avons conduit Léna en Italie, et je l'ai menée devant l'image de la Vierge, dont la vue m'a valu la paix.

A. NUELLENS.

FLORENCE [1]

Octobre 1878.

O Florence! Florence! ô beauté dont l'attrait
S'accroît de jour en jour par un charme secret!

Je ne sais plus comment je vis: de fête en fête
Un tourbillon joyeux m'emporte satisfaite.
Légère, sans efforts, sans craintes, sans soucis,
Je glisse sur la vie et ses flots radoucis,
Comme un jeune Elkovan des rives du Bosphore.
Puis un monde nouveau sous mes yeux vient d'éclore:
L'art! le rêve idéal des plus nobles esprits,
Se révélant enfin à mes regards surpris
Et versant ses trésors dans mon âme élargie,
M'inonde des rayons de sa triple magie.
Toiles, fresques, palais, marbres au pur contour,
Comment ai-je vécu sans vous jusqu'à ce jour?
Que de bonheurs nouveaux dans ma vie amusée!
Tout me ravit: Florence entière est un musée.
On ne peut s'égarer dans la ville, au hasard,
Sans voir quelque vestige ignoré du grand art;
Partout quelque beauté tout à coup apparue
Vous sourit en passant au détour de la rue.

[1] Maintenant que le gracieux poème de M. Édouard Grenier est publié, nous ne nous faisons pas faute de reproduire, avec l'autorisation de l'auteur, cette charmante description de Florence, dans la certitude que le tableau sera goûté par nos lecteurs.

Peuple heureux, qui vivait familièrement
Avec le grand, le beau, comme en son élément,
Et partout en laissait l'ineffaçable trace
Pour servir de leçons à notre faible race!
J'en profite; je vais à l'école à Pitti;
Tous les matins, avec et même sans Gritty,
J'y cours; ou, variant mon temps et mes délices,
J'erre dévotement aux salles des Offices.
O Raphaël, André, Corrège, Léonard,
Michel-Ange! vous tous, les maîtres du grand art,
Vous qui m'avez ouvert les deux portes du temple,
Sous ces lambris sacrés lorsque je vous contemple,
Il me prend un frisson presque religieux;
L'horizon s'élargit; j'entrevois d'autres cieux.
D'un culte aimable et doux intelligents apôtres,
Mon âme s'agrandit pour recevoir les vôtres.
Venez rendre à mon cœur les espoirs infinis!
Vous l'avez déjà fait. Maîtres, soyez bénis!

Novembre 1878.

Et puis, ce peuple est doux et bon. Dans cette ville
Où toutes les horreurs de la guerre civile,
L'ambition, la ruse et la férocité
Naguère ensanglantaient chaque jour la cité,
Ce n'est plus maintenant que paix, jeux, rire et joie,
Où le bonheur de vivre en riant se déploie,
Et la facile humeur d'un peuple heureux, sans fiel,
Doux comme son air pur, sa lumière et son ciel.
Chacun vit sur son seuil; partout la vie abonde.
Sur les ponts, les marchés, artisans, gens du monde,
Se pressent au soleil, mais sans hâter le pas:
La rue est le salon des gens qui n'en ont pas.
Mais c'est le soir qu'il faut voir Florence aux Cascines.
Lorsque l'Angélus tinte aux églises voisines,
Tout le monde se masse en haie au bord des quais,
Pour voir passer landaus, équipages coquets,
Carettines volant, légères comme liège,
Ou bien l'Américain qui, du haut de son siège,

Grave, immobile, armé d'irréprochables gants,
Mène en char de l'État dix-huit chevaux fringants.
Sous les arbres couverts de lierre on évolue;
D'une voiture à l'autre on parle, on se salue,
On se jette des fleurs; on s'arrête au rond-point.
Alors les cavaliers, leur chapeau noir au poing,
S'approchent galamment de l'équipage; on cause;
On rit; plus d'une joue en fleur devient plus rose;
On se donne tout haut rendez-vous pour le soir:
Au théâtre ou chez soi ne peut-on se revoir?
L'air commence à fraîchir: le serein tombe; l'heure
Presse et rappelle; il faut regagner sa demeure;
On se quitte; on se dit adieu.... pour un moment.
Et voilà ce qui fait ce séjour si charmant.

Si je parlais enfin de mes chères hôtesses!
Il n'est attentions, soins et délicatesses
Dont on ne m'ait comblée, et dès le premier jour.
J'ai dû me partager en deux pour ce séjour,
Entre Olga la princesse et Véra la marquise.
Chacune pretendait m'avoir toute à sa guise,
Au détriment de l'autre. Enfin l'on s'arrangea
Par un accord boiteux, et l'on me partagea
(Comme fit Salomon dans sa haute sagesse):
Un mois chez la marquise, un mois chez la princesse.
Le sort à désigné la marquise en premier.

Le bonheur m'attendait près d'elle, à son foyer.
Elle a l'esprit si noble, et son âme est si franche!
Jean-Paul dit quelque part que notre âme naît blanche,
Mais que le monde vient en ternir la fraîcheur;
Celle de la marquise a toute sa blancheur;
C'est encore une enfant à trente ans. Sa personne
Porte en tout le cachet de la grâce mignonne.
Son esprit, vif, ailé, pour un rien prend l'essor.
Mais ce qui charme encor le plus, c'est son cœur d'or.
Nature exquise et rare, aimante, aimable et vraie,
Gaie, et pourtant mourant d'une incurable plaie

Que le monde léger aux propos persifleurs
Ne doit pas soupçonner. — Un tombeau sous des fleurs.
C'est un chagrin d'amour qu'en riant elle cache.
L'hermine a moins d'ardeur à dérober sa tache.
Chère marquise! hélas! qui donc a mérité
Mieux qu'elle un peu de paix et de félicité?

Avec mon autre amie elle forme un contraste
Saisissant: la princesse a l'esprit bien moins vaste,
Mais il est cultivé, froid, brillant, affiné,
Et dur comme un poignard d'acier damasquiné.
Le cœur ne paraît pas jouer le premier rôle
Chez elle; son aimant regarde un autre pôle.
Homme, l'ambition en eût fait Richelieu;
Femme, elle veut régner; son caprice est son dieu,
Et tout doit se plier devant sa fantaisie.
Grande, belle, et toujours pleine de poésie,
De charmes renaissants, d'attraits toujours divers,
Il lui faut à ses pieds voir tomber l'univers.
Malheur à qui se met entre elle et son caprice!
Je crois qu'au fond l'orgueil est sa force motrice.
Je plaindrais fort l'amant qui voudrait la trahir.
Peut-être ce qu'elle aime, au fond, c'est de haïr.
Un naturel de proie et de lutte, où la vie
N'a de valeur qu'au prix d'une haine assouvie.
— O ma belle guerrière! eût dit ce pauvre noir
D'Othello, s'il l'eût vue en gondole un beau soir;
Mais c'est elle, bien sûr, qui, farouche et sans aide,
Sur le moindre soupçon, l'eût étouffé tout raide.
— Un monstre! direz-vous. — Un beau monstre en tous cas,
A qui, même en amie, on ne résiste pas.
Elle est Russe et Véra Florentine.

ÉDOUARD GRENIER.

CORRESPONDANCES

Lettre de Paris.

Paris, le 6 Décembre 1884.

On dirait que le public veut être! Il juge, se fâche, condamne, en un mot s'affirme. C'est chose nouvelle ici. Les premières manifestations ont eu lieu au théâtre, ce qui est effectivement devenu la « place publique » en France. On a sifflé à l'*Opéra!* sifflé!! oncques ne s'était vue pareille démonstration de mauvaise humeur. A l'*Opéra!* à la grrrrande, infaillible « Académie nationale de musique, » *siffler!* mais c'est à n'y pas croire. Et combien on avait raison! et combien tort de n'avoir pas sifflé il y a longtemps déjà!

Il y a six ans, un homme de goût, de jugement et d'autorité était ministre des Beaux-Arts, et un directeur fort entendu se trouvait être à la tête de l'Opéra (après l'*Escalier*). Le ministre le prend vertement à partie au sujet des détestables représentations qui ont lieu sur la première scène de France. Le directeur répond: « M. le ministre, le public ne se plaint pas! Je fais le *maximum* tous les soirs. »

Le ministre ne trouva à cela aucune réponse et les représentations à l'*Académie nationale* devinrent plus détestables de saison en saison; seulement on ne fit plus le *maximum*. L'idée que le public pût s'en mêler et manifester une opinion ne vint à personne; et cependant les recettes s'en allaient diminuant de telle sorte, que nous avons fini par voir le beau déficit dont tout Paris parle aujourd'hui, et qu'il y a peu de temps on a bel et bien sifflé les chanteurs médiocres qui tenaient les premiers rôles du *Faust* de M. Gounod.

Et ce n'est pas tout. Dans presque tous les théâtres il y a décadence. Le célèbre M. Perrin qui se vantait, à défaut d'autre chose,

d'enrichir ses sociétaires, commence à voir décroître ses recettes; et encore à propos de celui-ci une petite anecdote absolument authentique : « Vous vous plaignez, disait-il il y a trois ans, à un fort illustre connaisseur du « mardi ; » vous vous plaignez de ce qu'avec ma grosse subvention d'État, je néglige les soi-disant intérêts de l'art. Eh bien ! écoutez-moi : Je donne un chef-d'œuvre, *Hernani, Marion Delorme* n'importe ! je fais le maximum; le lendemain je donne une drogue (et le nom d'une pièce effectivement bien inférieure fut prononcé) ; je fais encore le maximum ! donc cher monsieur, veuillez, je vous prie, me dire où est mon juge, et qui doit me guider. Vous voyez que le public ne me sert de rien, et n'a point l'air d'en faire son affaire. Cela étant, je regarde à la caisse, et ne peux m'empêcher d'être content. »

La morale de tout ceci, c'est que la « caisse » à peu à peu a cessé d'être si contente, et que entre elle et ceux qui la remplissaient il s'est faite une certaine solution de continuité. Le *public* s'est demandé si vraiment on avait pour lui tous les égards qui lui sont dus, et si pour les prix qu'on lui imposait il n'avait pas droit à quelque chose de mieux que les charlatans qui posaient devant lui en se moquant de tout talent, de tout respect, de toute dignité professionnelle ! Le public a enfin ouvert les yeux et commence à comprendre que, parmi ses titres, se trouve celui d'exécuteur des hautes œuvres. Son indifférence prenait à un état général plus que fâcheux: dégradant (disons le mot), et pour lui-même et pour les soi-disant représentants de l'art. En peinture, en musique, en architecture, en morale et en politique on assistait ici en France à un détraquement universel dont nul n'avait cure et auquel nul ne résistait. Le mépris de l'opinion montait à un degré tel, que des gens jusqu'ici réputés sensés en arrivaient à se dire : « L'opinion ! qu'est cela? existe-t-il une opinion? »

Prenons, si vous voulez, le théâtre seulement, car là où l'on est parvenu en France c'est surtout sur le théâtre que s'appuie la civilisation. Prenons donc le théâtre : le talent du comédien ou du chanteur n'entrait plus en ligne de compte. D'abord, savoir s'il avait du talent, impliquait des recherches, des études, trop fatigantes pour une foule ignorante, paresseuse et ne se souciant plus que des simples distractions, ne réclamant plus à l'art qu'une heure d'oubli. Vis-à-vis de gens ainsi épuisés, l'excentricité eut beau jeu : les excentricités, l'horreur même eurent le don d'éveiller l'attention. Zola d'un côté (et ses lieutenants), de l'autre côté Sarah Bernhardt devinrent souverains. C'était à se demander où régnait la démence, dans les maisons de fous où parmi les « passants » de la rue ? La Salpetrière était partout, et la Névrose sur un trône.

Le mot *trop* a une grande puissance. Les charlatans, d'ordinaire créatures de médiocre cervelle, perdirent toute mesure, et se précipitèrent dans l'excessif. En fait d'excentricité, on se mit en plein

dans le *trop*. Sans énumérer les initiateurs secondaires, Sarah Bernhardt, tête de file, se laissa aller à des moqueries trop évidemment grossières et blessa le peu d'amour-propre restant encore caché au fond de l'esprit public pour qu'on pût paraître ne point sentir le coup. On lui fit entendre qu'il fallait prendre garde ; qu'on permettait bien qu'il ne fût plus question de talent proprement dit chez elle, mais qu'on ne tolèrerait plus longtemps son attitude cynique, qui se traduisait clairement par les mots : « Prosterne-toi, public, — tu adoreras mes frasques, — tu n'es bon qu'à cela ! »

Peu à peu il y eut des réductions de la « grande Sarah » de tous les côtés ; et l'une des mieux réussies fut la réduction — Van Zandt : une américaine du plus mauvais genre. Sans beauté, sans voix, sans talent, sans rien, absolument rien, qui pût une minute justifier l'engouement, débuta à l'Opéra-comique et amusa le boulevard. Mine de chien frisé, voix pauvre et grêle, style absent, intelligence nulle, scintilla sur les planches et le tour fut fait ! fait sur cette scène où l'on avait *le maître*, madame Miolan et la rare et absorbante Galli-Marié, la *Carmen* de Bizet, la *Carmen* de Mérimée, *toutes* les « Carmen ! »

Le charlatanisme étant pour les natures de *charlatans-nés* bien autrement facile que le mérite, Mlle Van Zandt devint un « *Sous-Sarah Bernhardt* » comme M. Rouher fut un sous-empereur dans le temps. Les singeries, les grimaces, les tours indignes de tout artiste sérieux allèrent un train endiablé et on convint de trouver « drole » ce qui n'était que pitoyable. Mais le *trop* arriva là aussi, et à l'outrage public le public répondit en vrai maître se montrant instantanément ce qu'il devrait toujours être : l'*Exécuteur* de quiconque lui manque.

Je n'ai dans aucun pays vu une scène plus curieuse que celle qui eut lieu à l'Opéra-comique le soir de la reprise du *Barbier de Séville*. Tout y était surprenant. D'abord, dès avant le lever du rideau, une sorte de curiosité pleine de doute animait les trois quarts du public. On se demandait ce qui sortirait de cette tentative de ressusciter ce qui avait vécu et brillé il y a quarante ans. On croyait assez que les cerveaux tendus vers l'école wagnérienne feraient tort aux oreilles autrefois charmées par Rossini et on sentait qu'il y avait là une grande épreuve.

Dès la première moitié de l'ouverture tout doute avait disparu. On était ravi, saisi, vraiment empoigné comme si le temps avait reculé d'un demi siècle. Cette musique ensoleillée faisait son effet vrai, l'effet du soleil de Séville (ou de Naples) ; on s'y chauffait, on s'y épanouissait ; on ne comparait point cela à autre chose, on était content de ce qu'on avait et on éclatait d'allégresse ; ce qui prouve pour la centième fois, que ce qui est vrai et ce qui répond à ses propres lois ne cesse jamais d'être puissant. Le public sentait une telle impulsion, que toute la salle a éclaté d'applaudissements frené-

tiques; la claque n'y jouait aucun rôle, les *loges* faisaient plus de bruit que le parterre et j'ai vu le moment où l'ouverture était *bissée* d'autorité. Cependant on s'y est soustrait à la fin, et avec peine, et le rideau s'est levé. Tout y a été surprise de plus en plus, et cette participation (*à l'italienne*) du public à l'œuvre qui lui était offerte sur la scène a atteint des limites que je n'ai jamais vu approchées par un auditoire parisien.

Mlle Van Zandt, par le déplorable spectacle qu'elle avait réservé à « tout Paris, » (car « tout Paris » était littéralement présent), s'est ôté le droit d'être nommée comme artiste. On s'est aperçu de son état, dès son premier pas sur les planches, car, quant à sa voix, elle n'était pas sensiblement plus médiocre qu'à l'ordinaire, et ses gazouillements d'un goût douteux avaient la même insécurité de ton qu'auparavant. Elle fut exécutée avec une justice souveraine et le seul point qui, dans ce petit scandale, mérite qu'on s'y attarde, est celui qui regarde le public. Enfin! on a vu des journalistes honnêtes et sincères se retourner vers leurs lecteurs et leur dire: « La très grande faute est à *vous!* Pourquoi avez-vous applaudi, adulé des nullités indignes d'attention? Pourquoi avez-vous créé et mis, à la place de véritables artistes, des fantoches, des marionnettes, des produits factices bons tout au plus à mettre dans des exhibitions de serins savants ou de puces industrieuses? »

Au risque d'horripiler les *rastaqouèses* et les maçons enrichis qui, depuis trente ans, forment le public du soi-disant Théâtre-Italien de Paris, au risque de provoquer des attaques de nerfs chez leurs femmes et leurs filles, il faut dire la vérité: la cause première de tout ce désarroi, de toutes ces défaillances de jugement, n'est autre que la Patti.

On avait eu des artistes de première force et cela depuis cent ans; des artistes dignes d'être adorés, et ce qui plus est, *étudiés*. Depuis la Mara, jusqu'à la Grisi, à travers les Grassini, Catalani, Pasta, Malibran, Pisanoni et tant d'autres, on devait savoir ce qu'était l'art vocal, et *on le savait*. Mais le règne des « éditions à bon marché » est arrivé; et six millions de gens sans instruction se sont rués partout sur les places où jusqu'alors ne parvenaient que six mille compétents! Cette foule de parvenus dorés sur tranche voulait être amusée, et a trouvé les gargouillades d'une écolière aussi « drôles » que n'importe quoi. Et cependant la Frezzolini chantait encore! Prouvons notre dire: la Patti est non seulement la cause de tout le mal, mais une cause impardonnable, car elle a failli à des véritables dons. Elle avait des *portions* d'une voix, qui, bien travaillées, pouvaient constituer une voix presque incomparable. Elle les a prises telles qu'elles étaient, en escamotant les lacunes. Elle avait une excellente respiration, mais n'a jamais *su respirer;* de l'ouverture de la bouche, de *la messa di voce* pas question; de tout ce qui fait qu'on *sait chanter* nul souci; d'expression

dramatique aucune trace, d'intelligence, d'accent, d'intentions, rien, absolument rien. Quant à la composition d'un rôle, c'était une Sarah Bernhardt lyrique se fiant uniquement à certains « effets » isolés, à l'adresse d'un auditoire sans discernement. Presque tous les « trucs » de mauvais goût qui aujourd'hui choquent les véritables connaisseurs, datent de la nécessité de cette anti-artistique ispano-américaine ; notamment l'abus du *staccato*, ce moins recommandable de tous les enjolivements vocaux, ce détestable emprunt fait au violon, et devant lui rester comme spécialité.

Ceci peut paraître dur, mais s'il existe dans quelque coin un amateur du grand style, il dira que ce n'est que justice : de la Patti dérive dans l'art lyrique tout le mal, du moins pour ce qui touche aux femmes ; et ceci ramène précisément au *Barbier de Séville*, car Rossini ne cachait pas, dans l'intimité, son opinion sur la *Rosina* dont nous parlons ici. Il racontait souvent que vers ses débuts à Paris (après Londres), la Patti vint lui chanter la cavatine du *Barbier* et lui demander des conseils (!) et que sa réponse fut celle-ci:

« Mon enfant, ta façon de dire ce morceau te réussit, n'est-ce pas? eh bien! continue à le chanter ainsi : je te jure que je ne peux te donner aucun conseil qui vaille. »

Notons que c'est dix ans avant Sarah Bernhardt que la Patti a inauguré le règne du *Faux*, et que le *Barnum* du chant a donc précédé le *Barnum* du drame. Mais ces deux charlatans sont de même provenance, ont eu la même action sur le public, ont produit les mêmes imitations partout et sont à la source de toutes les *insanités* que nous déplorons dans le domaine de l'art. Une preuve éclatante de la puissance du vrai, s'est trouvée l'autre soir dans la reprise du *Barbier*. Malgré tout, on a senti, au premier coup d'archet, un *maître*, et un maître qui ne descendait à aucune *attrape*, mais qui toujours agissait loyalement avec le public. Chose à remarquer dans le fameux *finale* du second acte, on a été frappé de la richesse de l'orchestre. Après Berlioz, Wagner et tous les modernes, on a eu l'oreille satisfaite, l'oreille pleine des accords si spirituels, si entraînants de l'orchestre rossinien.

Mais on a été détourné vite, dans cette ville de sensations multiples, des exhilarantes jouissances artistiques aux considérations morales et sociales les plus tristes. Partout la marque de l'abaissement en tout genre, partout l'ignoble et le laid. Le procès Lamy-Savary à droite, l'assassinat Morin-Hugues à gauche.

On se rappellera qu'il y a environ un an, un jeune homme nommé Lamy entra dans une brasserie, le revolver au poing, et tira sur un ex-député, M. Savary, qu'il trouva attablé avec sa femme, Mme Lamy.

Le couple s'échappa, le mari fut arrêté l'arme à la main, et conduit en prison. La semaine dernière eut lieu le procès criminel, et comme l'on pouvait le prévoir, M. *Lamy* fut acquitté. Toute autre

sentence eût été impossible. Mais l'acquittement de celui qui voulait tuer repose entièrement sur l'infamie de l'homme qu'il cherchait à supprimer, et c'est ici le signe caractéristique de la plupart de ces sortes de tragédies qui depuis quelques années encombrent les rôles du palais. Un crime épouvante l'opinion publique; on se demande si les temps barbares recommencent, et puis il se trouve, presque toujours, que le crime commis n'est qu'une punition, et que ce qui l'a provoqué est cent fois plus odieux encore. Aussi le jury acquitte sans sourciller, et à défaut de *lois* qui protégent l'honneur du citoyen, on est sous le régime de la répression personnelle légitime, autrement dit la *Loi-Lynch*.

Voyons le cas Lamy.

A la veille de la guerre de 70 il existait à Paris une *Parlotte* fort remarquable, où les jeunes hommes que révoltait le Gouvernement de l'empire, et qui se trouvaient honteux de tant de corruption et de basse tyrannie, essayaient de se former aux luttes ennoblissantes de la parole; cette réunion s'appelait la *Conférence Molé*. Parmi tant de jeunes gens qui se distinguaient dans l'assemblée, l'un de ceux qui se distinguaient le plus était Charles Savary, âgé d'à peine plus de 21 ans, et doué d'une éloquence véritable, dont le caractère spécial était surtout l'élévation et le sentiment du devoir. Savary préluda de la sorte à une carrière brillante à l'excès tout à fait hors ligne. Il se conduisit admirablement pendant la guerre, se montra soldat et citoyen à la fois, et fut élu député n'ayant que juste l'âge voulu pour le devenir. Pendant toute la durée de l'assemblée de Versailles, Charles Savary se fit remarquer par son puritanisme politique autant que par sa réelle capacité dans les affaires, et à 26 ans il était sous-secrétaire au ministère de la justice, son chef n'étant autre que l'austère M. Dufaure! La couleur politique de Savary était un républicanisme de raison; modéré, mais de bonnes façons, avoisinant l'élégance, inclinant légèrement vers l'orléanisme, mais n'ayant rien contre l'exercice du pouvoir ministériel sous la république. Ayant épousé une femme riche et de tout point agréable, charmante, l'intérieur Savary se fit « centre » et on put prévoir un « salon » qui un jour marquerait dans les annales contemporaines du centre gauche.

Savary se plaçait par l'opinion unanime à la tête des jeunes ministres de l'avenir. Il n'y avait aucune discussion à cet égard. Il était arrivé avant d'avoir même visé à parvenir.

C'est celui-là qu'on a voulu assassiner dans une brasserie interlope et dont l'infamie notoire a fait acquitter l'assassin!

Après les énervantes expériences de 1873 (au 24 mai) et de 1877 (au fameux « 16 mai, ») après les preuves fournies de tous côtés qu'en France *tout* pouvait se faire, pourvu qu'on disposât de l'argent et de la force, après ces dates néfastes, Savary, comme bien d'autres, se dit qu'il n'y avait plus qu'une morale relative, que

quant à *la* morale absolue, elle n'avait jamais existé que dans des cerveaux de dupes, et que les gens « forts » s'en moquaient.

L'ère Boutoux s'ouvrit, et en prêchant la croisade de la prétendue finance religieuse, Charles Savary se précipita dans le gouffre sans fond où se sont engloutis par centaines des malheureux qu'aucun principe ne protégeait contre leurs vulgaires appétits, et auxquels le mépris stupide de l'humanité faisait croire que la société entière est complice du mal et que par l'*habileté* et le mensonge on réussit à tout. Il se plongea jusqu'au cou dans le *tripotage* (ce mot-là est le seul, il n'y en a point d'autre), et cela le conduisit où nous venons de voir : à l'acquittement de son meurtrier par la force de son ignominie propre ! La plaidoirie de M. Lachaud (fils) a fortement impressionné l'auditoire et méritait indubitablement de le faire, car il a pris la question morale et sociale à pleines mains, et a dit d'une façon concise et probante des vérités qu'il est temps que chacun prenne à cœur.

A peine revenait-on de ce triste procès que la vengeance de Mme Clovis Hugues éclate et sème l'épouvante dans Paris tout entier. Ici, il s'agit de bien autre chose, et où, par le fait, mort d'homme est peut-être le moins important. Il s'agit au fond des lois et de la protection que la société *doit* à l'individu. Une femme est calomniée de la manière la plus odieuse que l'on puisse concevoir : calomniée non seulement dans le présent, où elle a un mari pour la défendre, mais calomniée dans son obscur et innocent passé de jeune fille. Il n'y a pas une circonstance de la diffamation qui ne soit révoltante ; et par la suite, l'action légale dévoile le fait de l'existence dans Paris de nombreux établissements dont le métier est d'inventer sur chaque famille tels renseignements qu'il leur plaira, selon qu'ils seront payés plus ou moins cher !

Cet état de choses, et surtout le degré où il arrive actuellement, se développe effrayamment depuis les dernières dix années. On peut affirmer que nulle réputation, si pure qu'elle soit, n'est maintenant à l'abri du coup d'escopette de ces brigands. Payez bien, et l'*Agence de renseignements* vous fournira sur qui vous lui désignerez des détails à faire frémir.

Or la lâcheté du public atteint de telles limites, que lui-même est le pire complice de son propre désastre. Couvrir, cacher, entasser toute honte ! Voilà le principe ici : principe qui a grandi sous l'empire parce qu'il y avait, en effet, de terribles hontes à cacher. Mais parfois il se trouve que la personne frappée se redresse, se défend, attaque à son tour, et alors, c'est « Don Basilio » qui paye les pots cassés. Il en a été ainsi dans l'affaire Hugues-Morin. Mme Clovis Hugues s'est refusée à souffrir patiemment les coups de stylet moraux que lui décochait M. Morin et son *Agence*, et s'est fait justice elle-même. Je dois dire que les trois quarts du public l'approuvent et que son inévitable acquittement par le jury

lui vaudra un triomphe ; mais tout en la justifiant, il n'en demeure pas moins évident que l'état psychologique de la personne qui agit ainsi est un état anormal, et constate un acte d'obéissance à la *Reine Névrose* dont tout Parisien est, depuis quelque temps, le sujet fidèle.

Dans une *Chronique* de M. Henri Fouquier, il se trouve le passage suivant qui caractérise bien la situation: « Il y a cependant dans les esprits un sentiment de réaction contre la facilité avec laquelle on applique chez nous le fameux *Tue-la!* et le non moins fameux *Tue-le!* que vous savez. Cette facilité est une *des formes de l'affolement qui règne dans nos esprits en bien des matières et une forme dangereuse.*

Oui ! Voilà qui est incontestablement vrai : La France est *affolée.* Cherchez partout: à la Chambre, au théâtre, à l'église, dans le monde, où vous voudrez ; vous verrez que partout on fait la chose qui est le plus contraire à son propre intérêt, que partout on dit l'opposé de ce que l'on doit et même de ce que l'on *veut*, que les bonnes choses mêmes sont logées où elles ne doivent pas être; tout est déplacé. Mais cela ne date point d'hier; — les dernières années de l'empire en sont le point de départ, et il y a vingt ans que l'*affolement* a commencé son règne dans ce pays-ci.

FORTUNIO.

Lettre de Berlin.

Berlin, le 9 Novembre 1884.

Les élections du Reichstag allemand ont eu lieu, les ballottages suivront dans quelques jours ; quand ces lignes seront sous les yeux du lecteur, il aura été depuis longtemps décidé si la capitale de l'empire est restée ce qu'elle était, c'est-à-dire la solide forteresse du libéralisme monarchique, ou si elle s'est abandonnée complètement aux mains des remuants agitateurs socialistes. L'empire entier a les yeux fixés sur les élections de Berlin. Chaque parti, ici, est entré en lice, armé de pied en cap, et tous ceux qui comptent quelques voix — sans cependant pouvoir espérer la victoire, — se consolent en les énumérant, en les pesant, et les trouvant probablement assez nombreuses pour les jeter la prochaine fois, avec une nouvelle ardeur, dans la balance électorale. Avant tout autre, tel est le sort du centre clérical, qui, dans de certains colléges, vote pour les adversaires progressistes du *Kultur Kampf*, et celui de ce petit groupe d'anciens libéraux (appelé *Heidelberger* d'après le lieu de leur dernier grand congrès), qui se relie toujours plus étroitement aux conservateurs.

C'est à Berlin que les *Heidelberger* comptent le moins d'adhérents. On n'y a jamais pu, comme dans le reste de l'empire, s'attacher au parti conservateur, car c'est à Berlin que le parti monarchique, ou pour mieux dire le parti du chancelier, a pactisé avec l'antisémitisme, avec les corporations ouvrières, qui se promettent un nouvel âge d'or sous les auspices du socialisme d'État. Le jour des élections, un héraut, qu'entourait et raillait une bande de gamins, se promenait dans les premiers cercles électoraux, portant un drapeau sur lequel se lisaient ces paroles dictatoriales : « Adolph Wagner, le candidat des conservateurs, des antisémitiques et des ouvriers sera élu. »

Adolph Wagner, professeur d'économie nationale à l'université de Berlin, est devenu dernièrement, lui aussi, un héraut, un crieur public, qui excite avec une énergie tranchante, digne d'une meilleure cause, la bourgeoisie et surtout la population pauvre contre le capital. Lui et son journal démagogique ne cadrent absolument pas avec ces nobles et fiers grands seigneurs qui représentaient autrefois au parlement le parti conservateur, et avec lesquels il était difficile et en même temps honorable de lutter. M. Wagner sans doute surpasse tous ces hommes par sa sagacité, par son savoir, par ses talents ; on admire non seulement en lui l'auteur profond d'ouvrages d'économie nationale, mais l'émouvant orateur académique. Mais pendant que ces aristocrates conservateurs restaient aussi irrévocablement attachés à leurs convictions, — bien motivées d'ailleurs, — qu'à leurs propriétés héréditaires de la basse Allemagne, leur allié actuel, le savant, a fait preuve dans les derniers dix ans d'une inconstance d'opinions, dont on se préoccupe non seulement dans les cercles politiques, mais aussi dans les cercles de la science. Les critiques scientifiques reprochent à ses ouvrages et même à ceux de ses élèves, leur négligence, leur légèreté, leur manque de méthode (par exemple, Hugo Brentano, dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 19 juillet, excellent journal dirigé par Max Rœdiger et qui tient parfaitement au courant du mouvement de la science dans tous ses différents domaines). M. Wagner ne trouve maintenant plus le temps nécessaire pour mûrir dans le calme ses pensées et ses plans scientifiques, pour donner à ses élèves une solide instruction économique. Il passe ses soirées dans des cafés où il prêche à la foule qui l'entoure, au milieu de la fumée du tabac, l'évangile de la prospérité du peuple par le socialisme d'État. Il prend le ton du juste, il promet de traiter avec le fouet ses adversaires libéraux et se permet, emporté par le feu de son discours, d'autres fleurs de rhétorique du même goût. Le corps académique, auquel appartient cet orateur de café, secoue la tête et se réjouit de ce que l'économie nationale à Berlin ait trouvé dernièrement un représentant digne de confiance dans la personne de M. Gustave Schmoller. L'université, cependant, peut se consoler avec la *Hofkirche*

évangélique ; le professeur démagogique est de beaucoup surpassé par la persévérance et par l'influence qu'exerce sur les masses un prédicateur de cour démagogique. Aussitôt que le sermon est terminé, M. Adolph Stöcker, un pasteur très intelligent, aux manières courtoises, court dans une salle de faubourg, où il combat principalement Juda, sous une forme plus douce, il est vrai, mais plus incisive encore. Cet homme pieux prétend, il faut le dire, aimer les juifs, mais justement à cause de cela, suivant l'exemple de Dieu, il veut les châtier et les chasser si possible en Palestine. Par ce retour dans la terre promise, non seulement le *Muhlendamm* situé au cœur de la ville — le ghetto des petits marchands juifs polonais, — mais aussi l'élégant *Westen*, les magnifiques villas près du Thiergarten se trouveraient considérablement dépeuplées, et l'homme en blouse, tiré de son obscurité par MM. Adolph Wagner et Stöcker, pourrait, assuré de l'appui de l'État, s'étendre paresseusement sur les moelleux sofas de velours que le banquier se serait vu obligé de laisser derrière lui; car c'est là la vraie raison en définitive de tout cet amour et de toute cette haine des partisans de Stöcker ; ils détestent les juifs, mais ils aiment leur argent. La haine avide contre l'aisance matérielle, voilà le grand levier démoralisant qui alimente depuis bientôt dix ans le mouvement antisémitique. Sans doute, en apparence du moins, elle s'est adoucie. Une foule de Catilinas qui aspirait au commencement, à côté du sage Stöcker, à la suprématie des étudiants prolétaires, des lieutenants endettés hors de service, sont vite retombés dans l'obscurité, d'où, se confiant dans la force de leur langue, ils avaient osé sortir. Les excès dans les tramways, les coups de bâton dans les cafés, les batailles dans les rues, les satires et les caricatures placardées sur les murs des établissements d'utilité publique, tout cela ne se montre pas aussi honteusement en plein jour, comme il y a quatre ans, lorsque le vent soufflait le plus violemment. Et, quoique dans les dernières élections MM. Stöcker et Wagner, ainsi que leurs partisans de peu de talent, MM. Cremer et Brecher, aient conquis une notable augmentation de voix aux dépens des libéraux, une grande désillusion cependant ne leur a point été épargnée. A peu près, 70,000 voix ont été données dans les colléges de la ville de Berlin aux candidats de la démocratie sociale; et pendant que ceux-ci dans tous les cercles électoraux luttaient avec énergie contre leurs adversaires, un socialiste démocrate, très honnête homme personnellement, remportait la victoire dans un des quartiers ouvriers. Et ce socialiste démocrate, cet adversaire aigri du soi-disant parti juif du libre échange et de la libre concurrence des forces industrielles, se trouve être un juif. Les antisémitiques descendent même jusqu'à flatter ce juif, dans l'espoir de conquérir les voix des socialistes démocrates contre les candidats libéraux ; il faut réfléchir longuement pour pouvoir arriver à comprendre l'hypocrisie de toutes ces manœuvres électorales.

Sous le coup de l'impression terrible et troublante causée par les deux attentats commis par deux mauvais sujets au printemps de 1878, et qui mirent en péril la tête vénérable de notre bien-aimé empereur Guillaume, à la vue de son sang répandu et de ses cruelles souffrances, le Reichstag, élu *ad hoc*, se décida à sanctionner une loi d'exception, présentée par le prince de Bismark et par laquelle il fut interdit, pendant des années, au parti socialiste démocrate, toute démonstration publique d'opinion; ses journaux furent confisqués, ses assemblées dissoutes, ses chefs bannis des capitales, et particulièrement de Berlin. Tout se tut; il semblait ne rien rester du grand bruit qui avait ébranlé le monde allemand, depuis les jours de Lassalle,

Alors apparut M. Adolph Stöcker; affectant les allures d'un doux conducteur d'âmes, il leva la main en signe d'exhortation; possédant les moyens de combat que lui avait appris la méthode couronnée de succès du socialisme dramatique, il descendit de la chaire pour se mêler aux masses, et entreprit de faire sortir de l'enveloppe rude et rebutante qui l'entourait les principes acceptables du socialisme démocratique. Ces principes acceptables devinrent un mot d'ordre. On déclara que l'ancien Adam démocratique, dont on fit même remonter l'origine jusqu'au libéralisme, devait être détrôné, afin que le nouvel esprit du socialisme brillât pur et sans tache.

Mais jusqu'ici le grand nombre des socialistes démocrates s'était laissé aveugler par des fantômes de républicanisme et avait menacé, non seulement la constitution de la société en général, mais en particulier aussi le gouvernement actuel; et comme ces grosses mains calleuses veulent toujours faire le plongeon à quelqu'un, le prédicateur de cour prussien se vit obligé, avant toute chose, de leur indiquer une autre direction. Il leur inventa les juifs. Les disciples du juif Lassalle devaient devenir antisémitiques. Ce ne fut plus le bon Dieu, ni le gouvernement monarchique qu'on accusa d'être la cause de ce que les uns roulaient en carrosse pendant que les autres regardaient les boulangeries avec des yeux affamés, ne pouvant payer argent comptant, mais on accusa ceux qui avaient l'audace de se prélasser en carrosse; et comme parmi eux se trouvaient beaucoup de juifs, bientôt on entendit retentir cette parole : « Ce sont les juifs qui sont notre malheur! » M. Stöcker sut attirer un auditoire immense. Ceux qui, un an auparavant, avaient blasphémé avec M. Most, priaient maintenant avec M. Stöcker. Le prédicateur de la cour s'unit à un tailleur exalté et baptisa un transfuge juif; il fonda un journal pieux destiné à exciter les masses, et laissa ses coopérateurs user autant que possible dans les faubourgs du droit de la liberté de la presse.

M. Stöcker fut assez rusé pour savoir arriver par le cœur des femmes à l'oreille des hommes, selon les anciens procédés ecclésiastiques. Il organisa des fêtes, le jour des anniversaires patriotiques,

auxquelles intervenaient les femmes et les enfants, où il y avait de la bière et des quatuor de voix masculines, des *tricotages* et des tartines de pain beurré. Avec l'aide de ses amis, MM. Trectsckhe et Wagner, il bouleversa la jeunesse universitaire. Pour se gagner la population catholique, il rallia à son parti un des chefs du cléricalisme qui s'était détaché de Windhorst ; il excita ses confrères à suivre son exemple ; en un mot il fut infatigable et travailla avec une rare habileté. Pendant tout ce temps le camp des socialistes démocrates resta plusieurs années silencieux. Tous s'étaient-ils, vraiment, convertis à Stöcker ? Cela en avait presque l'air, et de concert avec M. Stöcker, les hommes d'État, créateurs des lois socialistes, étaient en droit de célébrer leur victoire, d'autant plus que d'année en année le prince de Bismark travaillait avec plus de vigueur à faire triompher les principes acceptables du socialisme, tant par les tarifs protectionnistes, les emprunts d'État, que par les idées de monopole et le mot d'ordre des droits au travail. Ce que Bismark soutenait, quelquefois sans succès, contre le parlement, MM. Wagner et Stöcker cherchaient à le faire accepter par le peuple.

Tout semblait donc par eux parfaitement préparé pour les élections, en vue de la défaite de leur dernier ennemi dangereux, le libéralisme, lorsque, au contraire, ils se trouvèrent en face du résultat renversant de soixante-dix mille électeurs socialistes démocrates, parmi lesquels un juif, envoyé au Reichstag.

« La faute en est aux tendances démocratiques des libéraux ! » s'écria Bismark avec colère, et sa haine pour ses anciens adversaires se trouva ainsi considérablement accrue. « La faute en est aux tendances socialistes du chancelier ! » s'écria le parti libéral en rassemblant tous ses fidèles pour un nouveau combat contre tous ceux qui, avec une conscience plus ou moins partagée, et de plus ou moins loin, se tiennent debout sous l'étendard de Stöcker ou sous le fouet de Wagner. Personne n'ignore que, malgré toute leur intelligence personnelle, ceux-ci ne sont au fond que des créatures de Bismark. Et quand le prince de Bismark, au bras de son fils, s'est présenté en personne, contre son habitude, à la salle du scrutin pour voter en faveur d'Adolph Wagner contre le grand industriel juif Louis Löwe, tous ceux qui nommaient Wagner ou Stöcker, nommaient mentalement Bismark. L'augmentation de voix obtenue par ces deux agitateurs est due, en grande partie, à la puissance de notre homme d'État de génie. Il en sera de même dans les ballottages de Berlin, où la cause libérale sera représentée par des personnalités que, depuis des années déjà, Bismark déteste cordialement, justement à cause de la haute idée qu'il a de leur talent. Avoir contre soi, en opposition permanente, des hommes tels que Rodolph Virchow et Eugène Richter, n'est agréable pour personne, même pour l'homme d'État le plus puissant : Eugène Richter qui se con-

naît en économie politique comme nul autre et qui mieux que personne sait formuler ses opinions; Rodolph Virchow qui est le représentant le plus renommé du libre examen, un des plus beaux ornements de notre nation et de notre temps, estimé par l'empereur et célèbre dans le monde entier. Le prince de Bismark est trop fin psychologue pour ne pas apprécier à leur juste valeur le mérite de ces hommes politiques; il reconnaît aussi en tous deux cette conscience de soi autoritaire, cette belle force de volonté, qui, si elles ne lui sont pas sympathiques, offrent du moins des points de ressemblance avec son intelligence grandiose.

C'est un sujet d'étonnement pour les étrangers que de voir un grand nombre des hommes les plus marquants de notre pays, comme Mommsen, Virchow, Louis Bamberger, en opposition perpétuelle avec le prince de Bismark. Cette opposition, il faut le dire, n'existe que pour des questions de politique intérieure. Dans tout ce qui concerne les affaires étrangères, ils lui témoignent une approbation sans réserve. Bismark a l'habitude d'étendre sa méthode diplomatique à la vie politique du pays. Il traite les différents partis de l'Allemagne comme les puissances étrangères. De la même façon qu'il exige une obéissance absolue d'hommes de poids et d'expérience, sans s'inquiéter de leurs principes politiques personnels, il cherche ses alliés où il les trouve. De plus, il lui passe quelquefois par la tête des caprices de sultan qu'il satisfait en faisant trop bon marché des droits et des habitudes anciennes. Une affaire de ce genre occupe et agite, actuellement, les cercles scientifiques de Berlin.

Bismark, malade depuis bien des années, a demandé vainement la guérison à toutes les sommités médicales. Enfin, un jeune médecin de Munich, le docteur Ernest Schweninger, trouva le moyen d'alléger ses souffrances, en lui prescrivant une cure inventée par le professeur Oertel, qui défend de boire et de manger au même moment et réduit la boisson à son minimum. M. Schweninger devint le médecin attitré, le favori et le compagnon habituel du chancelier. Mais ce n'était pas assez; il est en outre comblé de décorations et de marques d'honneur; il est nommé, contre la volonté de la faculté, professeur extraordinaire à l'université de Berlin et obtient à la *Charité* royale la direction de l'importante section des maladies de peau. M. Schweninger n'a d'autre titre pour ce poste, que d'avoir fait deux cures heureuses sur les personnes da Bismark et de son fils; il a certes rendu un service au pays, mais absolument pas à la science. Ce M. Schweninger a de plus subi une peine de plusieurs mois pour avoir commis des délits contre la morale publique dans un lieu consacré, et s'est vu obligé, à la suite de cette circonstance, d'abandonner le corps enseignant de l'université de Munich. Cela explique la froideur avec laquelle les professeurs de Berlin ont accueilli leur nouveau collègue. Au changement annuel du *Rectorath* le recteur a exprimé ouvertement son mécontentement, et Émile

du Bois-Raymond, le célèbre physiologiste, a interdit l'entrée de sa maison à M. Schweninger, en lui renvoyant brutalement ses cartes. « Tout Berlin » parle actuellement de cette affaire.

PAUL SCHLENTHER.

Lettre de Saint-Pétersbourg.

Saint-Pétersbourg, le 25 Novembre 1884.

J'ai à vous signaler le *Journal d'un campagnard*, publié dans la neuvième livraison de la *Pensée Russe*. C'est le récit de la vie journalière d'un propriétaire ruiné, qui s'est vu obligé de vendre sa ferme et de venir se fixer dans le village qui lui appartenait naguère.

Il raconte fidèlement, jour par jour, ses tribulations, ses peines et ses joies. Les tableaux de l'existence villageoise défilent devant nous dans toute leur simplicité. C'est d'abord l'arrivée d'un colporteur avec ses marchandises qui met toute la population en émoi; puis, à la Saint-Georges, l'auteur nous montre la joie des paysans qui voient enfin arriver le moment, où leur bétail, à moitié mort de faim durant l'hiver, peut aller paître dehors. On sait bien que les pâturages n'ont pas encore une seule herbe, mais on sait aussi qu'on a été obligé d'enlever le dernier chaume des toits pour nourrir les vaches, et on se console en faisant force signes de croix et en se disant que l'été ne va pas tarder à venir.

Voici maintenant une autre journée. Nous sommes en mai. Le paysan commence à se remettre de ses privations. Assis chez lui, l'auteur voit entrer une des villageoises apportant deux bouteilles de crème.

« — Nikolaï Lonkitch, dit-elle, je vous apporte de la crème.

« — Merci, ma colombe, nous n'avons pas encore les moyens de nous en acheter. Quand j'aurai gagné plus d'argent, je pourrai peut-être m'accorder une vache.

« — Mais ce n'est pas pour de l'argent, maître, c'était pour vous remercier de votre ancienne hospitalité, dit-elle en rougissant.

« — Tout le village avait travaillé pour moi pour plus de douze ans, du temps où je possédais une ferme aux environs. Plus tard, quand je me vis obligé de la vendre et de me transférer au village, tous les paysans se cotisèrent afin que je puisse avoir tous les jours du lait et de la crème; ils l'apportent à tour de rôle, pour que je n'en manque jamais.

« Et je la remercie avec effusion la priant de s'asseoir. Pendant que

nous causons, nous voyons entrer mon compère. Il vient de tuer un cochon et avance avec un sourire de satisfaction, portant en triomphe une cuisse succulente.

« — Regarde ici, compère, quelle bonne petite chose que je t'apporte! Voilà, mange-le pour me faire du plaisir.

« Et il me tend le jambon.

« Je me sens tout confus, mon gosier se serre convulsivement.

« — Je ne puis pas, compère. Dis-moi ce que je te dois.

« Le visage du compère, de gai qu'il était, devient en un instant maussade et renfrogné.

« — Que me dis-tu là! Je te le donnais de tout mon cœur et tu veux m'offrir de l'argent! Que ferai-je de ton argent? Dieu merci, j'ai tout ce qu'il me faut: nourriture, vêtement, chaussure. Que faire de ton argent?! En voilà une intention! répète le compère en s'en allant de fort mauvaise humeur.

« Je lui cours après, en le suppliant de ne pas se fâcher.

« — Ce n'était pas pour t'offenser, dis-je, mais je pensais que tes enfants pouvaient en avoir besoin.

« — Mes enfants? Dieu merci, il en reste assez pour eux, répond-il en s'apaisant. »

Dans quelques jours l'occasion se présente à l'auteur de rendre aussi service à son compère, dont la mère meurt subitement. Il lui procure de l'argent pour l'enterrement.

« Femmes, jeunes filles, enfants de tout âge accourent dans l'*izba* (chaumière) du compère. C'est un va-et-vient continuel. Du dehors on entend des sanglots. La porte est grande ouverte. J'entre. Un petit chien se met à aboyer contre moi. Ce vacarme ne semble pourtant déranger personne; les chants monotones continuent au dedans sans que qui que ce soit vienne voir ce qui est arrivé. L'*izba* est toute remplie de monde. La morte a été placée sous les images et on lui a recouvert la tête d'un mouchoir blanc.... Toutes les femmes se croient obligées de prendre congé d'elle et de lui demander pardon... Pendant que le fils répète : « Oh mère, pourquoi n'avoir pas attendu jusqu'en automne !... » (A cette époque de l'année il aurait rentré son blé et gagné de l'argent, et les travaux auraient été achevés de sorte qu'il n'aurait pas eu le souci de la garde des petits enfants qu'il ne sait à qui confier maintenant; car la douleur des paysans a toujours un caractère pratique), la femme de celui-ci chante le refrain suivant:

« Mère chérie! Pourquoi dors-tu? Pourquoi ne te réveilles-tu pas? J'ai beau te faire des caresses, j'ai beau mourir de chagrin auprès de toi, ton cœur ardent ne m'entend pas! Mère chérie! Ouvre tes yeux limpides, descelle tes lèvres de sang; dis-moi une parole de consolation; écarte tes blanches mains, presse-moi contre ton cœur ardent. Réfléchis avec moi une dernière réflexion, réfléchis à l'abandon où tu me laisses moi et mes petits enfants, mes

enfants stupides. Ils auront bien du chagrin sans toi, pauvre chère grand'mère! Personne ne leur dira une bonne parole.... J'irai sur la grand'route, je regarderai de tous côtés, je regarderai si je ne vois pas venir ma mère chérie, si elle ne m'apporte pas une parole de consolation, qui puisse réjouir mon cœur ardent. »

Pendant qu'on emporte la morte, la famille répète le refrain suivant:

« Bonne mère, reste encore un peu avec nous, car c'est notre dernière entrevue! »

Puis, au cimetière, on chante:

« Puisse la terre humide s'ouvrir sur notre mère, puisse le couvercle du tombeau se soulever pour elle! » Ou bien on compose sur les lieux quelque autre refrain.

Plus loin, l'auteur nous raconte comment tout le village se cotise pour venir en aide à un pauvre idiot perclus, dont la famille a de la peine à se tirer d'affaire; ensuite, il nous fait assister aux semailles et aux délibérations des paysans.

Tout le village travaille comme une seule famille, se réunissant en communauté pour discourir les affaires de chacun des membres, se cotisant toutes les fois que l'un des leurs a besoin d'un secours.

En réfléchissant aux mœurs et aux coutumes décrites dans ce journal, ou comprend que tant de nos auteurs soient tentés de chercher leurs types parmi la population rurale. L'esprit de coopération et de fraternité, mis en pratique sans faste ni ostentation, prête une auréole de poésie à cette vie de paysans laborieuse et monotone.

LECTOR.

Lettre de Boston.

Boston, le 15 Novembre 1884.

Quoique le sujet excitant des élections remplisse les journaux et beaucoup de revues, le flot ordinaire de la littérature de l'automne coule avec des eaux pures et sereines, et, venant des hauteurs, a une force qu'on ne trouve pas dans les petits ruisseaux qui se perdent avec les beautés souriantes mais périssables de l'été. Ce sont maintenant les jours sérieux où les Américains, revenant à la ville après leurs vacances, se dépouillent de leur gaieté insouciante et maligne, et reprennent l'énergie et l'anxiété qui leur sont plus naturelles. Il faut que la littérature alors s'accorde avec leur humeur, et l'esprit, éveillé des rêves inspirés par les scènes de la campagne, s'occupe de ce qui concerne les mouvements du grande monde cul-

tivé. Il y a toujours quelque rapport entre les livres, les saisons et les événements publics.

Les biographies des hommes distingués sont toujours bien reçues par les Américains, et la plus notable à présent est celle de Bayond Taylor éditée par sa femme et par M. Horace E. Scudder. Ce livre comprend les lettres de M. Taylor, qui donnent un tableau de la situation littéraire de l'Amérique, la position d'un journaliste pendant sa vie, des profils de littérateurs, et l'histoire d'une vie laborieuse et ambitieuse. C'est une histoire intime qui fournira beaucoup de renseignements aux étrangers.

M. Taylor naquit à Kennett Square, petit village en Pensylvanie dans un pays de fermiers. Ses ancêtres étaient allemands et quakers. Dans sa jeunesse il désirait vivement de faire des voyages en Europe, et comme il était pauvre il les fit à pied. Son livre *Views a foot* (Vues à pied), lui donna un si grand renom, que ses autres livres et ses vers, tout remarquables qu'ils étaient, furent à cause de cela jetés un peu dans l'ombre. C'était son ambition d'être poète, et il éprouva un vrai chagrin de ce que tout le monde voulait le regarder plutôt comme un voyageur. Il était toujours obligé par besoin d'argent d'écrire des lettres aux journaux et de faire des conférences sur ses voyages, et il lui fallait même accepter toutes les occasions de voyager pour le gouvernement. Ces nominations étant une distinction, ses succès de voyageur augmentant toujours, son étoile poétique en fut voilée. Il était voyageur par excellence et malgré lui. Ses livres de voyages étant importants à l'heure de leur publication, comme le sont toutes les découvertes ou les nouvelles impressions de vieilles scènes, et ses écrits étant un mélange remarquable de choses pratiques et de poésie, ont une valeur exceptionnelle. Les récits de voyage cependant sont un champ littéraire qui sera de plus en plus exploité, aussi les livres de M. Taylor auront-ils leur place à l'avenir, comme un tableau brillant du passé. Mais la poésie n'a ni passé ni futur ; elle est immortelle comme l'âme, elle n'a pas de pays ni de bornes terrestres. Celle de M. Taylor aura sa propre valeur après qu'on aura oublié un peu la personnalité de l'homme et les charmes du voyageur. Sa poésie est vraie, quoiqu'elle soit assombrie et restreinte par les événements de sa vie.

Parmi les livres de voyages nous trouvons un nouveau volume de Henry James : *A Little tour in France* (Un petit tour en France). Il décrit les provinces du Sud selon sa manière charmante, et avec un esprit d'observation des plus fins. Ses réflexions sur ce qu'il a vu donnent beaucoup à penser à ses lecteurs. James L. Osgord et Cie sont ses éditeurs. Parmi leurs récentes publications, il faut signaler un curieux roman *The story of a country town* (L'histoire d'une petite ville), écrit par un rédacteur de journal qui, le soir, après sa journée de travail pénible et mal récompensée, veut décrire son entourage remarquable mais triste, dans les prairies de Kansas. Les

caractères et les incidents qui font partie de sa vie sont même lugubres, et il montre beaucoup de force morale en résistant à l'apathie mentale qui résulte de telles conditions, et en écrivant une histoire vraie et forte d'êtres bizarres. Il a écrit une nouvelle préface, laquelle, dans sa naïveté, expose ses espoirs et ses craintes pour le succès de la publication, et qui montre l'effet de la vie réprimée sur une nature sensible. Néanmoins, ses qualités littéraires ont fleuri, il a eu le pouvoir d'analyser les caractères, les conditions et leurs causes, et de faire voir à ses lecteurs ce qu'il a vu. Il exprime aussi des sentiments artistiques. Son livre a fait plus de bruit qu'on n'en accorde ordinairement à une première publication. *Where the battle was tonght*, par Charles Egbert Craddvch (Où la bataille fut livrée), est un autre roman sur la vie au Sud après la guerre, et diffère des autres en n'étant pas tout à fait sentimental. Un champ de bataille forme le plan, et est peint avec des couleurs magnifiques. Le caractère du *gentleman* du Sud est bien présenté, et les descriptions et les caractères sont dessinés avec une telle force que le sujet perd en comparaison. C'est un roman à étudier plutôt qu'à lire pour s'amuser. Le style est fort et original, et il est évident que l'auteur est exceptionnellement doué comme écrivain. *Doctor Sévier* (Le docteur Sévier), par Geo W. Cable, à cause de ses qualités frappantes donne lieu à beaucoup de discussions, mais ne perd pas de réputation parmi ses lecteurs, nonobstant les critiques. Son succès est assuré, car le livre n'est pas banal. Un livre plus important pour les étrangers que tous les romans de ce moment est une *Histoire des élections présidentielles*, par M. Edward Stanwrod, ex-rédacteur en chef du *Boston Advertiser*, journal distingué, commercial et littéraire. Ce livre donne la clef de l'énigme de la politique américaine, et sera lu dans tous les pays à cause du sujet intéressant et de la compétence de l'auteur. Lee et Shepard ont annoncé une magnifique liste de livres d'étrennes que nous décrirons dans notre prochaine lettre. Parmi ceux déjà publiés, sont deux romans de bonne qualité : *Farnell's folly* (La folie de Farnell), par J. T. Trowhidge et *Out of the wreck* (Sauvé du naufrage), par Miss Armanda M. Douglass, deux romanciers populaires. *John Thome's folk* (La famille de John Thome), publié cet été et écrit par un auteur nouveau, est un roman doux et modeste, mais d'un vrai mérite. *L'Évolution et le Christianisme*, une réponse à la théorie du développement des temps modernes par Benjamin F. Tefft, est une étude très remarquable sur un sujet qui intéresse les Américains.

Une publication qui mérite d'être citée souvent est la revue *The Wide Awake*, déjà mentionnée dans une de nos antécédentes correspondances. Pour octobre on trouve les noms de Edward E. Hale. H. H. Mrs Jessie Benton Fremont, Mrs Mary A. Lvoerncore Sarah, Orne Jewett, Amanda B. Havris, Rose G. Knigsley, Marion Harland, tous des auteurs en renom. En effet, si on veut trouver tout ce qui

est charmant, instructif et pur, on doit lire ce qu'on écrit pour les enfants en Amérique. Cette revue pour Noël sera une merveille artistique. Ce qui est assez remarquable dans les événements littéraires de ce pays, c'est que les romans viennent en foule de sources inattendues. Par exemple, l'amiral Porter, un des officiers les plus distingués de notre marine, vient d'écrire un roman très remarquable, dont les héros n'appartiennent pas à la mer. Le titre de ce roman est *Allan Dare et Robert le Diable;* il est un peu dans le genre d'Alexandre Dumas.

VIRGINIE CHAMPLIN.

Lettre de San-Francisco.

San-Francisco (Californie), le 12 Octobre 1884.

Dans ma dernière lettre je vous ai signalé plusieurs originalités caractéristiques de cette ville, la reine du Far-West, et je vous ai dit qu'il y en avait mille autres qu'un esprit observateur pourrait relever. Une de celles qui m'ont le plus frappé c'est, à côté du mélange de la population que je vous ai représentée comme cosmopolite par excellence, c'est, dis-je, le parfait esprit d'égalité et la grande liberté qui règne dans cette population bigarrée.

D'abord, pour les hommes, ici tout le monde est l'égal de son voisin, et il n'est pas probablement une seule ville au monde où les distinctions sociales, même l'aristocratie de l'habillement, soient moindres qu'ici. Et cela se comprend par la nature même de la richesse de cette population.

La base de cette richesse est l'exploitation des mines d'or et d'argent d'un côté, et les produits agricoles de l'autre, deux sources qui conduisent à l'égalité sociale.

D'une part le pauvre diable qui n'a plus à lui que la *veste* qu'il porte sur le dos — je ne dirai pas la *chemise*, car maint pauvre hère s'est trouvé trop pauvre pour se permettre le luxe d'une chemise, — ce pauvre diable, dis-je, part un beau matin avec un pic sur le dos pour aller *prospecting*, en d'autres termes à la découverte des mines. Il a la chance de tomber sur un riche filon d'argent ou un trou plein de poudre d'or: le voilà qui retourne millionnaire, ayant encore sur le dos la misérable veste en question.

A côté de ce nouveau millionnaire mal vêtu, son voisin qui s'était contenté d'acheter des *shares* de mines, des actions auxquelles il aura follement consacré les millions qu'il possédait déjà dans l'espérance de les doubler sur la nouvelle de la découverte de quelque

filon métallique phénoménal, celui-là découvre que son filon est devenue un gisement de granit ou de mica ; et ses millions de papier du matin le laissent le soir avec ses beaux vêtements sans un *dime* (10 sous, 10 cents.) pour payer son souper.

Il n'y a pas de ville au monde qui compte plus de millionnaires (et un million de dollars, s'il vous plaît), ou des gens qui.... l'ont été, et chacun, le plus pauvre aujourd'hui, peut être millionnaire demain.

On m'a montré des gens qui cirent à présent les bottes des passants et qui, il y a peu de temps, commandaient à quarante ou cinquante millions de dollars. En dépassant un va nu-pieds, sans souliers, avec des franges au bas des pantalons et des trous aux coudes de son veston taché et montrant la corde, un ami me toucha du coude en disant : « Vous voyez ce mendiant? Il est de retour ce matin des montagnes, avec la découverte d'un filon dont on lui a offert deux millions de dollars comptant, qu'il a dédaigneusement refusés ! »

Après cela vous vous figurez ce qui devient l'aristocratie du vêtement, même celle de l'argent.

Le mal vêtu est aussi bien reçu et traité au théâtre, au restaurant, dans les plus riches *stores*, que le petit maître vêtu à la dernière mode, car l'argent de l'un est aussi bon que celui de l'autre, et le riche du jour ne peut songer à insulter le pauvre qui sera peut-être demain plus riche que lui. De là le sentiment d'égalité même pour le pauvre.

Les seules fortunes solides sont celles établies sur le commerce et l'industrie et elles sont aussi fort nombreuses, car le commerce embrasse tout et les *stores* sont aussi bien garnis ici qu'à Londres ou à Paris. A côté de cela, les fortunes agricoles occupent le second rang.

Un pauvre sire auquel il reste à peine un millier de dollars, achète des terrains à blé, dont quelques portions sont encore à vil prix. Avec une charrue et des bœufs achetés peut-être à crédit, il ensemence autant de milliers d'acres que le travail de ses bras peut labourer.

La chance le sert, la récolte est bonne, une récolte le fait riche, deux récoltes le font millionnaire.

De même encore en peu d'années, et avec de la patience, un berger peut commander à des milliers de têtes de bétail qui représentent de grands capitaux, et quand il viendra les vendre à San-Francisco il n'aura pas le temps de faire toilette, mais il ne se refusera pas le meilleur hôtel et le meilleur théâtre.

Rappelez-vous cependant que toutes ces fortunes sont rarement dues à la chance ; c'est l'intelligence et surtout le rude travail manuel qui les procurent, bien qu'ici comme ailleurs les gens qui ont bûché toute leur vie comme des misérables, sans jamais pouvoir amasser un dollar, soient très nombreux.

Je dois aussi ajouter que les fortunes rapides dues à la découverte des mines se font chaque jours plus rares, pour cette raison que des compagnies se sont formées pour explorer et exploiter les régions encore inconnues, et que contre de semblables organisations l'explorateur isolé n'a que bien peu de chances.

En revanche la constitution de ces sociétés minières a créé la spéculation de Bourse et les hauts et bas de l'agiotage.

Telle mine vaut aujourd'hui des millions, qui demain n'est plus même regardée, et celui qui a acheté des actions à cent pour cent de leur valeur nominale, ne peut plus les revendre pour la valeur des vieux papiers.

A côté de ce côté original de la société locale pour les hommes, se trouve celui qui concerne les femmes. La liberté et l'égalité des uns a entraîné les mêmes sentiments pour les autres.

D'abord l'américain en général est caractérisé par un haut sentiment de respect pour la femme (dont celle-ci use et abuse).

Le mineur le plus grossier et brutal, le plus avili, prêt à s'abrutir dans l'orgie et à mettre le revolver ou le poignard au poing pour le motif le plus futile, devient un agneau en présence d'une femme, et plus d'un bandit que la loi de *Lynch* avait condamné à une exécution sommaire a été sauvé, la corde déjà au cou, par l'intervention d'une femme, ou pour avoir invoqué l'image de sa pauvre vieille mère qui l'attendait et allait rester sans protecteur. La femme seule voyage sous la protection et le respect de tous, et malheur à qui l'insulte !

Dans les rues de San-Francisco les femmes circulent seules partout avec la plus grande indépendance, non seulement le jour, mais même la nuit. A la sortie des théâtres on voit des femmes, des jeunes filles circuler toutes seules, attardées peut-être au travail ou qui sont allées toutes seules au spectacle, ou qui sortent pour quelques affaire pressante. Elles passent modestes et pas un homme ne s'avise de les accoster, de leur adresser la parole; pas un ne se *retourne* pour les regarder.

Dans la vieille Europe si civilisée, une pauvre femme rencontrée seule le soir est pour cela seul condamnée. Tous les desœuvrés sont prêts à la poursuivre, à la violenter même ; et même en plein jour une femme seule fera retourner tous les passants et en omnibus elle sera l'objet des obsessions de tous les êtres masculins qui seront avec elle. Ici un homme n'adresse jamais la parole à une femme qu'il ne connaît pas : si la femme cherche, c'est elle qui doit accoster.

Aussi la jeune fille peut-elle sortir même de nuit sans escorte, et elle n'entendra pas une parole offensante, chaque passant étant pour elle un chevalier et une escorte, si elle en a besoin.

Avec tout cela la femme aussi partage le haut et le bas financier de son mari, de son père, et telle qui porte des dentelles aujour-

d'hui et sort en équipage, sera obligée d'aller elle-même acheter ses légumes. Tout cela explique la liberté de la femme.

Avant de terminer j'ai à corriger une erreur commise bien involontairement dans ma première lettre envoyée d'ici ; erreur dont les Américains du Far-West seraient à juste titre offensés. Je vous avais écrit que la population de San-Francisco était de 150,000. J'ai été trompé par un annuaire vieilli, *antiquato*, car j'ai appris que d'après les renseignements réunis cette année en vue des élections, la population totale de San-Francisco est estimée maintenant à plus de 270,000, dans laquelle on compte plus de 40,000 électeurs. Et penser que San-Francisco, quand elle fut cédée à l'Amérique par l'Espagne il y a tout au plus 40 ans, ne comptait pas, malgré sa magnifique situation topographique, plus de deux ou trois mille habitants !

Ces chiffres sont éloquents et prouvent le développement merveilleux de la Californie.

San-Francisco est bien la ville à part, où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer, pour rendre la vie agréable.... s'il n'y avait la question du climat qui est fort mauvais : toujours des brouillards — style Londres, cela suffit pour en juger — et une bise glacée fort désagréable.

Les seuls mois où San-Francisco est habitable pour tout être qui regarde au climat, sont de la mi-septembre à la mi-décembre, qui sont sereins et plus tempérés. Cela ne fait pas l'affaire de qui est habitué à un climat tropical.

IRINICOS.

Los Angeles (Californie), le 14 Octobre 1884.

Vous voyez par l'en-tête qu'au lieu d'être à San-Francisco je vous écris 489 milles plus au sud. Le motif de mon brusque voyage et de mon excursion au pays des Anges est l'effet du climat de San-Francisco. D'ailleurs je me suis toujours promis de venir visiter le sud de la Californie. Nous avons eu soudain deux jours de temps très froid, avec brouillard humide et perçant. Cela m'a paru un peu trop cuisant : j'ai sauté dans le train pour « le pays où fleurit l'oranger, » pour le pays le plus chaud et dont le climat est réputé le plus doux de toute la Californie. Et en effet après 22 heures de chemin de fer dans les confortables wagons Pullmann, me voici à ma destination provisoire.

Dans le temps, la partie de la Californie dans laquelle je suis maintenant, était isolée du monde : au nord par de vastes déserts, au sud par les régions inhospitalières du Mexique. Mais maintenant il se trouve qu'on a complété la nouvelle ligne du *Southern Pacific* qui met en communication tout l'est, New-York, Philadelphie, la

Nouvelle-Orléans, avec San-Francisco par une voie non seulement plus courte, mais qui, moins tourmentée des intempéries, sera certes préférée pendant tout l'hiver à l'ancienne ligne du *Central Pacific*, qui traverse des régions neigeuses, où les trains sont souvent bloqués pendant des semaines par la chute des neiges.

Los Angeles s'est trouvé être sur cette nouvelle ligne, et aussitôt son avenir qui depuis longtemps était brillant par suite de la fertilité du territoire et la douceur du climat, s'est soudain développé avec cette magique impulsion qui caractérise si étonnamment la vie des villes américaines.

Los Angeles, mauvais village sous la domination espagnole, est déjà une grande ville.

Je ne puis encore vous la décrire, car il n'y a que quelques heures que j'y suis, mais deux de mes premières impressions sont : 1° qu'elle paraît une grande ville à la campagne, c'est-à-dire, de jolies maisons dispersées au milieu de riants vergers de toutes sortes d'arbres fruitiers, parmi lesquels les orangers avec d'excellents fruits renommés paraissent dominer, ce qui est un bon point pour la nature du climat. On dirait presque un jardin; et cependant l'animation américaine galvanise tout, et de la gare du chemin de fer — où s'agitent sans cesse des quantités de trains, — partent des ramifications sans nombre d'omnibus et de tramways, tout comme à San-Francisco.

Sont-ils étonnants ces Américains, et vous figurez-vous un village, dont les rues seraient parsemées et coupées de tramways de toutes façons?

Il est vrai que « time is money » et qu'il s'agit avant tout d'aller vite, par conséquent plus une ville est éparpillée, plus l'Américain a besoin de nombreux et rapides moyens de communication.

La seconde remarque est que tout le monde ici paraît être (exceptionnellement pour l'Amérique), poli et courtois. Ceci est incontestablement dû à l'influence espagnole.

La population indigène ici était et reste essentiellement espagnole et on m'a dit que maint résident ne sait pas encore un mot d'anglais.

Mais vous connaissez la proverbiale politesse espagnole ; le mendiant même appelle « senor » et « usted caballero » son confrère du coin. Cette urbanité a servi ici à quelque chose, puisque le ton de toute une population s'en ressent.

IRINICOS.

Los Angeles, le 15 Octobre 1884.

Me voici à vous donner la suite de mes impressions.

Au sujet du pays lui-même l'épithète de « cité campagnarde » par laquelle je l'ai caractérisé, s'est pleinement vérifiée. Cependant

la ville est beaucoup plus importante que je ne l'avais supposé tout d'abord.

Elle occupe une étendue de plus de six milles, ce qui explique la nécessité de ces nombreux tramways et omnibus qui m'avaient surpris ; mais à part un noyau central bien bâti et aggloméré, où dans de belles maisons de pierre et de briques se trouvent pressés les magasins les plus variés et tout aussi bien fournis qu'à San-Francisco, le reste de los Angeles est bien une ville à la campagne et vraiment je ne sache que les faubourgs de Cannes et de Nice qui aient un air aussi coquettement confortable et aussi campagnard, civilisé et raffiné que cette ville semi-tropicale, où chaque habitation se trouve au milieu d'un verger d'arbres divers, principalement fruitiers et où les plantes et les arbres d'Europe voisinent avec les aux palmiers des tropiques et les eucalyptus d'Australie.

Chaque famille habite ainsi une coquette maison dans un enclos plein de verdure, ce qui donne tant de confort à la vie domestique, à l'opposé de ce qu'est la vie dans les maisons encombrées d'Europe, où chaque étage compte plusieurs familles, entassées, sans air et dont la vue est le plus souvent réduite sur une cour humide et sombre. Ici le soleil et l'air circulent tout autour de la maison et la verdure du jardin récrée les yeux.

Les maisons sont construites avec beaucoup de goût, mais généralement suivant la mode américaine qui veut que tout soit fini aussitôt commencé, construites en planches, ce qui n'empêche pas souvent beaucoup de fini et de travail d'ornementation, — j'allais dire d'architecture — avec cette réserve que c'est le menuisier et l'ébéniste qui président à ce genre d'architecture.

Tout ceci s'entend de la ville nouvelle, car au milieu des constructions qui s'élèvent de tous côtés, il existe un élément qui produit un contraste singulier ; c'est l'élément ancien, les habitations des Espagnols indigènes.

Vous savez que la Californie méridionale est pauvre de bois, et surtout de bois de construction : les Espagnols n'avaient donc pas de planches pour bâtir ; leurs demeures, la brique cuite était aussi inconnue et la pierre trop coûteuse. Il leur avait donc fallu un autre matériel pour bâtir ; c'est l'*adobé*, dont font mention tous les voyageurs au Mexique et dans la basse Californie dont on s'est servi. L'*adobé* est le *pisé* français, c'est-à-dire, des murs élevés par des mottes de terre pressées entre deux planches parallèles. Le pauvre se contentait de laisser les murs en *adobé* dans leur état naturel et de les couvrir d'un toit léger, généralement de chaume. Le riche cherchait l'élégance, non la solidité, car l' *adobé* est suffisant de lui-meme dans un pays où il ne pleut presque jamais, en faisant recouvrir ses murs de terre d'une couche de plâtre.

En tout cas, maintenant vous figurez-vous le contraste d'une

vieille maison en *adobé* non plâtrée, autrement dit, en terre, à côté d'une élégante boîte à bonbon ou châlet américain ?

Mais en Amérique tout est contraste, car le présent, je me trompe, le futur s'y heurte constamment avec le passé.

Ainsi hier los Angeles était une bourgade ; dans deux ou trois ans ce sera une ville de 100,000 âmes ; et ce qui a donné l'élan, comme je vous le disais hier, c'est l'ouverture de la nouvelle ligne du *Southern Pacific*, qui a placé la ville sur une artère appelée à devenir sans doute la plus importante des lignes ferrées transcontinentales.

Une personne d'Honolulu établie ici m'a indiqué des faits caractéristiques à cet égard. Des lots de terrain vendus l'an dernier 200 dollars la pièce — 50 pieds par 150, — se sont revendus cette année jusqu'à 2,000 dollars, et les prix continuent à hausser. Quelle fortune pour les spéculateurs en terrains ! mais le mouvement est loin d'être fini et il y a encore des masses de terrain à vendre à 200 dollars, qui dans une ou deux années vaudront dix fois plus. Voilà l'occasion de faire quelque bonne spéculation.

Aussi le nombre des personnes qui accourent s'y établir est au-dessus de toute imagination et chacun paraît fort satisfait.

La personne mentionnée plus haut a acheté des lots sur des blocs nouvellement tracés et dont les rues n'étaient pas encore ouvertes : il a été le premier à bâtir au coin de deux de ces rues nouvelles en octobre de l'an dernier. Cette année au mois d'août, dans son île seulement, c'est-à dire entre quatre rues contiguës il y a déjà *vingt-deux* maisons. Le commerce et les écoles augmentent naturellement dans la même proportion.

L'oranger semble ici dans son pays d'origine, tant il est vigoureux et tant il produit abondamment des fruits exquis.

J'espère pouvoir vous donner encore des nouvelles du pays « des Anges » avant de le quitter.

IRINICOS.

MISCELLANÉES

Le discours d'Édouard Pailleron à l'Académie française.

C'est le 21 novembre qu'a eu lieu à l'Institut la séance publique annuelle de l'Académie française sous le présidence de M. Pailleron, directeur, qui, en cette qualité, a prononcé le discours traditionnel sur les prix de vertu. Le succès a été très grand, complet, sans précédent ; et jamais la docte assemblée, ni le public ne s'étaient trouvés à pareille fête de l'esprit, dans une circonstance semblable.

C'est qu'aussi celui qui tenait l'auditoire sous le charme de sa parole est un des plus fins, des plus spirituels et des plus élégants écrivains de la France contemporaine et un subtil psychologue. Descendant direct de Molière et de Beaumarchais, Édouard Pailleron est sans contredit un des représentants légitimes du génie français au XIXme siècle, dans ce que ce sympathique génie a de plus aimable, de plus attrayant et de plus universel.

Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche de reproduire tout le discours de l'illustre académicien ; nous sommes toutefois persuadés que nos lecteurs nous sauront gré des extraits que nous leur donnons, dans le but de leur faire goûter un délicat plaisir de l'intelligence.

« Messieurs,

« En nous léguant le pieux devoir de recueillir chaque année, et de révéler solennellement les actes de la vertu, M. de Montyon, j'imagine, ne songeait pas seulement à la récompenser — quelle récompense humaine atteindrait à la hauteur de son mérite ? — ou à la louer, — qu'ajouterait le plaisir d'une éloge à la joie d'une bonne action ? — Il avait une autre et double visée : d'abord lui susciter des protecteurs — par une sorte de contagion du bien, — puis la faire aimer davantage en la faisant mieux connaître.

« Nous comptons à cette heure beaucoup de fondations semblables

à celle de M. de Montyon. Il a donc atteint son premier but. Mais le second?... Sommes-nous plus vertueux qu'on ne l'était de son temps, le sommes-nous moins, le sommes-nous même encore?

« Je pose mal la question. « Vertueux » est un qualificatif tombé en désuétude. Il nous paraît avoir, maintenant, je ne sais quoi de bourgeois, de suranné, de fini, qui froisse notre amour-propre, et même un peu notre coquetterie. Il est certain que, pour ma part, je n'oserais jamais aujourd'hui, comme on le faisait couramment autrefois, appeler une femme « vertueuse amie » surtout si elle est jeune; ni un des mes congénères « homme vertueux » surtout s'il est vieux. Depuis Robespierre et Saint-Just, les Français ne veulent plus être vertueux.

« Parlons donc autrement, et demandons-nous si nous sommes vraiment aussi mauvais qu'on le dit, aussi mauvais que nous plaisons à le dire nous-mêmes.

« Messieurs, c'est un singulier peuple que le nôtre!

« Certes, il est aussi richement doué que pas un au monde. Comme le prince de ces contes charmants au récit desquels La Fontaine prenait un plaisir extrême, il semble que toutes les fées aient été conviées à son baptême, et que toutes l'aient comblé de leurs dons. Eh bien, messieurs, il faut qu'on en ait oubliée une, comme d'habitude, car tous ce que ces marraines ont fait pour leur filleul tourne contre lui. Il y a une fée qui n'a pas été invitée, tenez-le pour certain. Elle a voulu se venger de cette injure, et, la cérémonie terminée, elle est apparue grotesque et redoutable; puis s'avançant vers le berceau, elle a dit à l'enfant: « Je suis la fée Ridicule, « et, parce que les autres n'ont pas pensé à moi, tu y penseras tou- « jours, tu cacheras soigneusement les qualités que tu as, pour « montrer les défauts que tu n'as pas. Tu es doux, et l'idée seule « d'avoir l'air soumis, fera de toi un révolté; gai, et, dans la crainte « de paraître léger, tu deviendras lourd; fin, et l'ambition d'être fort « te rendra grossier; tu aimes ce qui est beau, et tu seras impres- « sionniste; tu aimes ce qui est délicat, et tu seras naturaliste; tu « aimes ce qui est honnête, et tu feras de la politiqne. Tu appelleras « ta sensibilité: névrose, et ta fierté patriotique: chauvinisme. Pour « ne pas être dupe des sentiments, tu le seras des mots; croyant, tu « joueras le sceptique, et tu resteras crédule; tu trouveras au- « dessous de ta raison d'adorer le Dieu qui t'a fait, parce que tu « ne le vois pas, et tu adoreras des hommes qui tu verras trop, « et dont tu feras tes dieux, quitte à les défaire pour en refaire « d'autres à leur place. Aimant, tu nieras l'amour; tout haut, tu « le traiteras de nécessité physiologique; tout bas, tu l'honoreras « et le serviras dans ton cœur, car l'amour sera la vraie religion « de la majorité des Français, avec plus de pratiquants que de « croyants peut-être. Enfin tu donneras chez toi, à la femme, une « place qu'elle n'aura chez aucun autre peuple; tu aimeras les

« enfants plus qu'aucun ne les aime ; tu payeras les impôts mieux « qu'aucun ne les paye — tu en payeras même davantage — et tu « regarderas comme une insulte qu'on t'appelle bon citoyen, bon « époux, bon pere, fût-ce sur ta tombe ! »

« Ainsi dut parler, messieurs, la fée qui n'avait pas été invitée, et sa malédiction pèse encore sur nous. C'est pourquoi je vous demanderai de récuser notre propre témoignage dans notre propre cause. Quand un Français dit mal de lui, ne le croyez pas : il se vante.

« D'autre part, si, négligeant ce que l'on dit, on s'en tient à ce que l'on voit, M. de Montyon aura eu tort, je l'avoue. Que voit-on, en effet, de notre société ? Qu'est-ce qu'elle montre d'elle ? Qu'est-ce qui sollicite presque exclusivement l'attention, s'impose à elle et l'accapare ? Qu'est-ce qui défraye nos conversations, alimente la chronique, inspire nos romans, fait nos modes, représente nos goûts, nos habitudes, nos mœurs, grâce à une publicité vorace et qui fait ventre de tout ? Qu'est-ce qui est *nous* enfin pour ceux qui ne nous connaissent pas ?

« C'est ce ramassis d'hôtes étranges, de toute race, de toute religion, de tout pays, même du nôtre ; mais qui n'ont, en réalité, ni pays, ni religion, ni race ; en dehors de nos devoirs, au-dessus de nos préjugés, réunis chez nous pour leur amusement ou leur intérêt ; millionnaires exotiques, gentilshommes d'outre-mer aux aventures épiques, aux fortunes tapageuses, à l'existence retentissante, qui n'ont de caché que leur origine ; gens de plaisir dont les succès aux courses prennent des allures de victoires nationales, et les erreurs au jeu des proportions des malheurs publics ; desœuvrés qui se vengent de leur ennui par des mots cyniques ; déclassés qui, ne pouvant rien être, veulent que rien ne soit ; personnalités bruyantes, turbulentes, encombrantes, enragées de célébrité, toujours en vue, toujours en scène, se prêtant à toutes les curiosités, s'offrant à toutes les enquêtes, usant de tous les moyens, depuis le scandale jusqu'à la dynamite, pour fair leur trou dans cette mêlée d'ambitions exaspérées et de vanités folles.... Voilà, messieurs, — sans parler du reste — le monde qui s'agite et passe à la surface de notre monde ; voilà ceux qui donnent, par le bruit qu'ils mènent, l'illusion de leur nombre, et produisent, par la place qu'ils occupent, le mirage de leur importance, au point de faire croire qu'ils sont la nation elle-même. C'est d'après ceux-là qu'on nous juge, et qu'aux heures de découragement nous avons le tort de nous juger, nous aussi.

« Mais, messieurs, la mer n'a pas que son écume et ses vagues, que sa surface brillante sous le soleil, éternellement agitée par la folie des brises ou la colère des tempêtes ; elle a aussi ses profondeurs invisibles et tranquilles où dorment les trésors de ses forces ; où se combinent incessamment les éléments rénovateurs de sa vie,

où s'accumulent les travaux patients de ces infiniment petits qui font les assises des mondes, où s'élabore enfin l'œuvre mystérieuse et féconde de ses destinées.

« De même que dans le Français il y a deux hommes, il y a deux peuples dans ce peuple. Derrière celui qui se montre, il y en a un autre, le vrai, celui-là, en qui bat encore le cœur de notre race, en qui s'épanouit la flore de ces sentiments simples, de ces vertus nécessaires sans lesquels une nation ne pourrait pas vivre ; j'en sais encore parmi nous, Dieu merci! qui ont d'autre but que l'argent, d'autre ambition que le succès, d'autre passe-temps que le plaisir ; qui veulent, qui pensent, qui croient, qui espèrent, et donnent, sans compter, leur intelligence à la grandeur du pays, leur travail à sa richesse, leur vie à sa défense et leur dévouement à ses misères. »

Tout cela est profondément vrai et merveilleusement dit ; et nous ne savons s'il faut plus admirer le penseur et le moraliste ou l'écrivain.

L'Académie française a jugé que l'écrivain et le penseur se valaient, car elle a voté des félicitations et des remerciements à M. Édouard Pailleron.

Nouvelles géographiques.

Voici quelques nouvelles intéressantes sur les dernières expéditions dans les différentes parties du globe, fournies par la *Revue Géographique Internationale :*

M. Brémond chez Ménélik. — D'après un rapport de M. Brémond, chef de l'expédition envoyée au Choa par la Société des factoreries françaises, Ménélik rêve de voir son pays doté d'une voie ferrée, reliant sa capitale, Ankober, aux plus riches parties de son territoire, et d'établir, sur l'Haouach, un service régulier de vapeurs, qui, descendant jusqu'au lac Aoussa, rapprocherait son royaume du territoire français d'Obock. Il a accédé à la demande de M. Brémond, de faire explorer, par M. Hénon, l'Haouach, pour en déterminer exactement le cours et s'assurer de la possibilité d'y lancer quelques remorqueurs, qui relieraient entre elles les factoreries que la Société française se propose d'y établir. Le roi a fait construire une maison pour son médecin, le Dr Hamon, auquel il a donné en outre la jouissance d'une vaste étendue de terrain pour la culture du quinquina, qui paraît devoir réussir au Choa. Enfin, Ménélik veut faire construire un hôpital, où le Dr Hamon initiera aux connaissances élémentaires de l'art médical un certain nombre de jeunes Abyssins, choisis parmi les plus intelligents. De son côté, M. Aubry, ingénieur des mines, attaché à l'expédition, doit explorer le pays des Gallas et revenir par le Tigré, en visitant spécialement les endroits signalés par les indigènes comme devant ren-

former des gisements de minerai, présentant une certaine valeur industrielle.

Voyage Méchin au travers de l'Asie. — M. le baron Méchin vient d'exposer, en quelques mots, l'itinéraire du grand voyage à travers l'Asie, qu'il a accompli avec M. le comte de Mailly-Chalon. On a rarement fait en Asie une expédition d'une telle étendue. Les deux voyageurs ont vu tous les pays du continent, presque sans exception, et la longueur de leur itinéraire est vraiment prodigieuse. Après avoir visité l'Inde, l'Afghanistann, la Chine et le Japon, ils ont entrepris, à partir de Vladivostock, la traversée complète de l'Asie. Ils longèrent la frontière russo-mandchoue et pénétrèrent ensuite dans l'intérieur de la Sibérie, pour revenir au sud passer à Kouldja, au moment même de la remise de la province à la Chine, et parcourir le Tiann-Chann jusqu'à une journée de marche de Kachgar. Visitant ensuite les principales villes de l'Asie centrale russe, les voyageurs ont réussi à gagner Merv, après une traversée du désert pleine de fatigues et de dangers. De là, ils sont revenus en Europe par la Perse et la Caspienne. M. Méchin a promis un récit détaillé de son voyage; parmi les contrées qu'il a parcourues, celles qui offrent le plus d'intérêt au point de vue géographique sont le Tiann-Chann, massif encore bien peu connu, et l'oasis de Merv, dont l'accès était si récemment encore rendu impossible par les pillards turkmènes.

Les Allemands sur le Xingù et dans le Diamantino. — Trois Allemands ont quitté l'Assomption, au Paraguay, pour se diriger sur le Matto-Grosso, où ils sont allés explorer le Xingù, l'un des principaux affluents de l'Amazone. Cette rivière, qui traverse des régions habitées par des peuplades sauvages, est à peu près inconnue. Ses explorateurs iront aussi vraisemblablement visiter le territoire de Diamantino, qui se trouve à mi-chemin entre Cuyabà et la source du Xingù, où l'on a découvert des diamants.

Le commandant Foote au Nyassa. — Le commandant Foote, nommé récemment consul d'Angleterre au lac Nyassa, a été arrêté dans sa marche par une rixe survenue entre indigènes et européens. L'accès du territoire a été interdit par les indigènes, qui, en outre, ont menacé de mettre à mort quiconque tenterait d'y pénétrer.

Civis romanus sum.

(Statue d'Émile Bisi).

Parmi la foule de statues qui encombraient les galeries de la sculpture à l'Exposition nationale de Turin, on s'arrêtait souvent devant une statuette d'un artiste milanais, qui frappait par sa vérité et par l'esprit qui l'anime.

Enveloppé dans son manteau, comme pourrait l'être un empereur,

un petit bourgeois romain revient du marché, tout satisfait de ses achats, et cachant sous le manteau sa *sportula* des provisions, mais pas si bien que celui qui le suit ne puisse en voir le contenu. Il marche ainsi drapé, avec dignité, la tête haute, la poitrine en avant ; tout dans sa démarche annonce le *civis romanus*. Martial, un espagnol tombé à Rome, le remarque, et le trouve amusant. Ce sourire est devenu une épigramme, et, après tant de siècles, une statuette élégante, fine, spirituelle, qui nous semble destinée à devenir populaire. L'*humour* discret qui egaye cette composition ne sera peut-être pas entièrement saisi tout d'abord par le public italien ; mais un connaisseur étranger comme Martial, comprendra ce qu'il y a de plaisant dans ce *civis romanus*. Il faudrait en effet sortir de nous-mêmes, pour nous rendre compte de la ressemblance de notre portrait ; un étranger qui nous regarde n'a pas besoin de cet effort ; aussi la statuette de M. Bisi a été beaucoup plus remarquée par les étrangers que par les Italiens.

Une supplique de Chénier.

Un rédacteur de l'*Événement* a eu dernièrement la bonne fortune de compulser des papiers ayant appartenu à Chénier.

Le document le plus intéressant est une supplique adressée, le 4 août 1810, au ministre de la police, au sujet de travaux qui lui avaient été confiés.

En voici le texte :

« Monseigneur,

« J'ai des réclamations à faire auprès de Votre Excellence, et comme collaborateur de *Mercure* et comme chargé d'un travail sur l'histoire de France, travail pour lequel j'ai rassemblé de nombreux matériaux, et dont j'ai déjà disposé le plan. Il faut toutefois que j'achève le tableau général de la littérature, depuis 1879 jusqu'en 1808, ouvrage demandé par Sa Majesté et dont la classe de l'Institut, dont je suis membre, m'a fait l'honneur de me confier la pénible rédaction. Seul, sans secours d'aucun genre, il m'a fallu lire plus de six cents volumes, tracer des analyses exactes et raisonnées, les écrire avec le soin, j'oserai dire la hauteur qu'exigeait cet important travail. Il est presque terminé ; ma santé en a beaucoup souffert. Depuis longtemps je suis sans fonction, sans aucune place et mon existence est difficile. Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il puisse être dans l'intention de Sa Majesté, ni dans celle de Votre Excellence de la rendre impossible par la suppression d'un traitement qui m'est devenu nécessaire. Je prie instamment Votre Excellence de vouloir bien me désigner le jour et l'heure où elle pourra m'entendre.

« J'ai l'honneur, etc.

« M.-J. DE CHÉNIER
« de l'Institut de France et de la légion d'honneur.

« Rue des Fossés-du-Temple, 77. »

Mistral.

Le *Livre* nous apprend que les admirateurs de Mistral, désireux de lui offrir un souvenir artistique et littéraire, ont réuni dans un album les témoignages les plus flatteurs pour l'auteur de *Mireille*.

Littérateurs et artistes, peintres et poètes ont donné soit un sonnet, soit un croquis, soit une simple pensée. On y trouve les noms de MM. Victor Hugo, de Lesseps, Jules Simon, Renan, F. Fabre, Alphonse Daudet, Sully-Prudhomme, etc.

Le peintre Cabanel offre au poète provençal un dessin représentant le portrait d'Ingres, fait durant une séance de l'Institut, et M. Legouvé recopie pour lui le rapport à la suite duquel l'Académie française a partagé le prix Vitet entre Mistral et M. Gustave Droz.

Le chroniqueur du *Temps* a feuilleté l'album que les admirateurs du poète provençal Mistral viennent de lui offrir et il cite le sonnet suivant, envoyé par Sully-Prudhomme à l'auteur de *Nerto:*

« Dans la Provence, où l'air est moins troublé qu'ici,
« En paix, au grand soleil, Mistral, tu peux encore
« Chanter les chœurs qu'allume et les fronts que décore
« Un ciel chaud dont l'azur n'est jamais obscurci.

« A nos subtils pensers dont tu n'as point souci,
« A nos vagues tourments que ta verdeur ignore,
« Tu n'as jamais prêté leur langage sonore,
« Trop ingénu pour eux, trop éclatant aussi.

« Nous, nous voulons toucher tout ce qui nous dépasse,
« Nous posons, curieux, dans l'âme et dans l'espace,
« Sur tous les infinis la loupe et le compas ;

« Toi, dont la muse, au lieu d'explorer, se rappelle,
« Fidèle, en haut, à Dieu, fidèle au peuple en bas,
« Tu puises les beaux vers à leur source éternelle. »

Livres d'étrennes.

Nous transcrivons du *Livre* les indications suivantes sur les livres d'étrennes à paraître en décembre prochain :

Librairie Didot. — *La Renaissance en Italie et en France*, par M. Eugène Müntz, ouvrage publié sous la direction et avec le concours du regretté duc de Chaulnes.

Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par le comte de Reiset ; livre-journal de Mme Éloffe, marchande de modes, couturière, lingère ordinaire de la reine et des dames de la cour.

Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre, par A. Pougin. C'est en quelque sorte le répertoire illustré du théâtre et de ses accessoires.

LIBRAIRIE PLON. — *Saint François d'Assise*. Magnifique ouvrage orné de gravures les plus intéressantes ; eaux-fortes de Flamens, Gaillard et Le Rat.

Ensuite viendront : *Le Japon et les Japonais*, par le comte de Dalmas ; *Les vrais Arabes et leur pays*, par M. Denis de la Rivoire ; *Les Montagnes Rocheuses*, par le baron de Graucey.

LIBRAIRIE HACHETTE. — La librairie Hachette nous donnera vers la fin de l'année le troisième volume du très bel ouvrage illustré que M. Perrot a écrit sur l'*Histoire de l'Art*. Après l'*Égypte* et la *Chaldée*, nous aurons cette année la *Phénicie* et *Chypre*.

En même temps paraîtra le sixième et dernier volume de cette belle et admirable *Histoire des Romains*, que M. Duruy a écrite avec tant de goût et d'érudition, et que l'Académie récompensera probablement bientôt.... par un fauteuil.

A citer pour mémoire la suite de la *Géographie* de M. Élisée Reclus et des *Chroniqueurs de l'histoire de France*, que Mme de Witt, née Guizot, continue à publier avec un talent auquel on a souvent rendu hommage.

Les livres nouveaux seront : *Histoire* (illustrée) *de la musique*, par M. F. Clément, un ouvrage très curieux et très nouveaux ; *L'homme à l'oreille cassée*, de M. E. About, illustré par Comboin, et les *Anciennes villes du nouveau monde*, par Charavay.

LIBRAIRIE QUANTIN. — En dehors du livre de M. Octave Uzanne, *Son Altesse la Femme*, la librairie Quantin prépare pour la fin de l'année trois ouvrages qui obtiendront un grand succès auprès des bibliophiles et des amateurs d'art : 1° *Madame Borazy*, en format grand in-octavo, avec illustrations de Fournier, gravées par Mordant et Abot ; 2° *Les voyages de Gulliver*, traduction nouvelle de Gausseron, avec innombrables gravures en couleur dans le texte, d'après les aquarelles de V.-A. Poirson ; 3° une superbe édition sur le statuaire Clodion et son œuvre.

BULLETIN DES LIVRES

Dr Alexandre Parodi : *Le théâtre en France.* - La tragédie, la comédie, le drame. (A. Hennuyer, Paris, 1884). — Le livre de M. Parodi est l'œuvre d'un érudit, d'un penseur, et d'un critique d'autant plus impartial qu'il ne se rallie à aucune école, à aucune coterie. « Qu'on ne s'attende pas à trouver ici, dit-il dans sa préface, l'écho des admirations convenues. Bonne ou mauvaise, mon étude a ce défaut irrémédiable d'être entièrement mienne et de ne renfermer que mes propres réflexions, que mes impressions personnelles. Au lieu de renouveler, sans profit pour personne, l'éloge des écrivains immortels, j'ai jugé plus utile de rechercher les causes de leur immortalité et d'essayer de pénétrer la nature de leur génie. Il a bien fallu pour cela soulever un pan de leur robe de triomphateurs et les considérer en eux-mêmes. Ceux qui, habitués à se prosterner devant ces rois, ou plutôt ces tyrans de la renommée, les traitent d'impeccables et d'infaillibles, m'accuseront-ils d'avoir été peu prodigue de coups d'encensoir? Je m'y attends et je m'y résigne d'avance. Chacun sent avec son cœur. A défaut d'autre mérite, ma louange est sincère. » Ne louer que ce qui mérite d'être admiré, blâmer tout ce qu'on trouve bas ou faux, ce n'est guère le moyen de réussir à une époque où les coups d'encensoir ont remplacé la critique. Néanmoins nous ne craignons pas d'affirmer que l'ouvrage de M. Parodi sera apprécié à sa juste valeur par tous les vrais lettrés. L'auteur nous dit que, dans cette esquisse rapide des évolutions de l'art dramatique en France, il a voulu présenter une étude solide, plutôt que brillante. Son étude est non seulement solide, pleine d'aperçus originaux, de rapprochements inattendus, mais elle brille par les qualités de style que l'on était en droit d'attendre de l'auteur de *Séphora* et de *Rome vaincue.*

Frédéric Masson : *Le cardinal de Bernis depuis son ministère,* (E. Plon, Nourrit et Cie, Paris 1884). — Après les *Mémoires du cardinal de Bernis,* M. Frédéric Masson publie *Le cardinal de Bernis depuis son ministère,* c'est-à-dire l'histoire des négociations qui ont amené, confirmé et maintenu la suppression des Jésuites au XVIIIme siècle. C'est l'histoire de l'Europe pendant un demi siècle, écrite à Rome, où toute l'Europe passait, par celui qu'on

a appelé le pape français. Les révélations piquantes et les documents inédits abondent dans ce livre, qui, sur bien des points, change entièrement la tradition historique et établit, à la place, la vérité en quelque façon scientifique. Le nouvel ouvrage de M. Frédéric Masson est le fruit de longues et de consciencieuses études, et de recherches sans fin sur des pièces authentiques et jusqu'à présent inconnues. C'est en un mot l'œuvre d'un érudit patient, d'un critique éclairé et d'un historien impartial.

Sir John Kingston James, Baronet, M. A., Corresponding member of the Royal Academy de la Crusca : *The Jerusalem Delivered of Torquato Tasso*, (Kegan Paul, Trench & C°, London, 1884). — C'est d'une nouvelle édition qu'il s'agit, la première étant épuisée. Ce fait seul prouve le mérite de l'œuvre et le succès qui l'a accompagnée. Aussi Sir John Kingston James est-il un de ces rares traducteurs qui joignent à la fidélité de l'interprétation l'élégance de la forme nouvelle. Rien de plus correct et de plus harmonieux en effet que la facture des vers anglais, moyennant lesquels le traducteur a accompli le véritable tour de force de rendre dans une autre langue le célèbre poème italien. C'est merveilleux de voir avec quelle aisance il se joue avec la pensée, avec la phrase de son auteur, et combien sa belle poésie anglaise, tout en restant scrupuleusement fidèle au texte, a l'air de couleur de source et pour ainsi dire d'inspiration. Déjà la traduction de *La Jérusalem délivrée* avait valu à M. John Kingston l'honneur insigne d'être nommé membre correspondant de l'Académie de la Crusca ; cette seconde édition vient confirmer un succès mérité, et qui durera longtemps encore.

R. Bonfadini: *Milano nei suoi momenti storici.* Volume secondo. (Fratelli Treves, Milan, 1884). — Ce second volume d'une œuvre historique était impatiemment attendu par le public en général et surtout par tous ceux qui avaient assisté aux conférences tenues par l'auteur. Cette seconde série se rapprochant des temps modernes, retrace de grandes scènes de l'histoire d'Italie, ayant pour cadre la ville de Milan. Nous y trouvons en effet des chapitres intitulés : *Les premières invasions et le maréchal Trivulzio, La conjuration italienne du chancelier Morone, La période espagnole et les Borromei, Marie-Thérèse et le XVIIIme siècle en Lombardie, L'invasion française et le général Bonaparte, Souwaroff et la réaction austro-russe.* L'auteur, qui a l'art de rendre la vie au passé et de dramatiser l'histoire, résume les époques dans de vastes tableaux, où les personnages sont des portraits animés. Quelqu'un a écrit que M. Bonfadini réunit en lui les qualités de Macaulay et de Michelet ; quoique ce soit beaucoup trop dire, il y a un fonds de vérité dans cette appréciation d'un critique bienveillant.

Dino Mantovani: *Carlo Goldoni e il Teatro di San Luca a Venezia*, (Fratelli Treves, Milan, 1884). — La découverte faite dans le théâ-

tre de San Luca à Venise d'une correspondance entre Charles Goldoni et le patricien François Vendramin a éveillé de grandes curiosités, surtout dans le monde des lettres. Maintenant cette correspondance est publiée. *Carlo Goldoni e il Teatro di San Luca a Venezia* est le titre d'un livre dont M. Dino Mantovani a écrit la préface et qu'il a enrichi de notes. Dans ces lettres on trouve des détails pleins d'intérêt et absolument inédits sur la vie et les œuvres de Goldoni, ainsi que des particularités de haut goût sur les mœurs des comédiens et sur les acteurs eux-mêmes. Les aperçus sur la comédie italienne en Italie et en France ne manquent point, non plus; et, comme l'observe M. Mantovani dans sa belle préface, on y rencontre des spécimens intéressants du très curieux langage familier de cette époque. Le volume, en somme, offre un intérêt particulier soit aux lettrés, soit aux amateurs et même aux désœuvrés qui aiment à s'instruire sans fatigue.

Joseph d'Arçay : *Indiscrétions contemporaines. Souvenirs intimes*, (Calmann Lévy, Paris, 1884). — Il ne s'agit que de souvenirs et d'indiscrétions piquantes, véridiques et fort agréablement tournées par un homme d'esprit. Les personnes et les choses dont parle M. d'Arçay offrent d'ailleurs un intérêt particulier et pour ainsi dire intrinsèque, et il suffira pour le prouver de transcrire ici les titres de quelques chapitres et de mentionner : *La salle à manger du docteur Véron ; Les journalistes d'autrefois ; Les origines du* National ; *Les métamorphoses du* Journal des débats, *etc.* Ces études de derrière les coulisses ont paru sous forme d'articles dans divers journaux et particulièrement dans le *Figaro*, et offrent l'attrait des détails inédits sur les hommes et les choses de notre temps. C'est là un titre plus que suffisant pour intéresser cette partie du public que l'auteur appelle à juste titre *les curieux*.

Pures Amours. Récits empruntés à l'anglais, par le traducteur de la *Grande armée des misérables*, (Paris, Librairie Fischbacher). — On est si souvent embarrassé de trouver des livres pour la jeunesse, qui ne soient pas trop enfantins, pas trop ennuyeux, pas trops lourds, pas trop savants, que la femme éminente qui se voue à populariser les récits les plus émouvants et à la fois les plus innocents de la vie anglaise et américaine, fait œuvre utile et vraiment méritoire. Le recueil en question contient dix petites nouvelles, dont la forme est aussi pure que le contenu. Nous en citons les titres, persuadés que bien des mères de famille nous sauront gré de cette indication : *Un héros ; L'amour d'une femme ; Moi et Bill ; Le médaillon de Liz ; Né pour le crime ; Un docteur de moins ; Ce que fit mademoiselle Lili ; Petit Punch ; Mildred ; Edward Monk*. Tout cela est gracieux, sain, intéressant au possible ; et il n'y a pas que la jeunesse pour trouver un plaisir extrême à cette lecture.

TABLETTES HISTORIQUES

20 Novembre. — Les journaux parisiens démentent les nouvelles venues de Londres sur un possible accord entre la France et la Chine. — On signale de New-York des troubles au Mexique pour la conversion de la dette anglaise. — A la séance de la conférence de Berlin, le Gouvernement allemand a présenté un projet qui indique le but de la conférence et formule des propositions. — L'ouverture du Reichstag a eu lieu aujourd'hui à Berlin. Le discours du trône est essentiellement pacifique et constate les bons rapports avec les puissances, l'amitié cordiale avec l'Autriche et la Russie. — On télégraphie de Aden que le commissaire italien à Assab a reçu la nouvelle de désastres survenus au voyageur italien M. Bianchi.

21 Novembre. — Une dépêche du général Brière de l'Isle donne la nouvelle d'un engagement entre des canonnières et des troupes chinoises. On attend des renforts de troupes et des navires de guerre. Le ministère de la marine a reçu l'annonce de l'occupation de la baie de Tadjura. — Dans sa dernière séance la conférence pour le Congo a entendu plusieurs délégués techniques, M. Stanley entre autres. — A Madrid les troubles provoqués par les étudiants se sont renouvelés pour la troisième fois. On a arrêté soixante étudiants. — A Londres, à la Chambre des Communes, M. Fitz-Maurice déclare que les communications confidentielles entre la France et la Chine n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat pratique.

22 Novembre. — A Paris, à la Chambre des députés, M. Clémenceau reproche à M. Ferry de tromper le pays sur les affaires de Chine. M. Ferry ayant répondu, la Chambre repousse par 283 voix contre 212 la proposition de M. Clémenceau qui avait fait un appel à la Chambre même. — A Madrid il y a eu hier de nouvelles tentatives de troubles. La police a encore fait des arrestations. — Le *Times* reçoit de Shanghaï la nouvelle que les pourparlers en vue de la paix entre la France et la Chine ont été rompus. — On signale 14 décès de choléra à Oran, 2 à Nantes et 18 à Compiègne. A Paris la maladie est en décroissance. — D'après une dépêche du *Temps*, les arrestations faites à Madrid dépassent le centaine, les blessés sont plus de trente. Parmi les personnes arrêtées il y a, paraît-il, deux professeurs de l'université.

23 Novembre. — Une dépêche de l'amiral Courbet au Gouvernement français annonce la destruction des tranchées chinoises sur la route de Ke-Lung à Tam-Suy. On annonce en même temps de Pa-

ris le départ de nouveaux renforts pour la Chine et le Tonkin. — La Commission de la conférence de Berlin a entendu plusieurs experts. Le ministre des États-Unis a proposé que les frontières du bassin du Congo soient déterminées par la conférence. L'empereur Guillaume donne un grand dîner pour les membres de la conférence. — On télégraphie de Vienne que le Reichsrath sera convoqué pour le 4 décembre. — La municipalité de Naples a fait au préfet de la Seine l'offre d'envoyer à Paris le personnel des volontaires pour l'assistance des cholériques. La maladie continue d'ailleurs à décroître.

24 Novembre. — Des dépêches de Paris annoncent que le Conseil des ministres n'a encore pris aucune décision sur l'affaire de la surtaxe des blés, les avis étant opposés sur cette question. De la discussion sur les affaires du Tonkin il résulte que la Chine ferait la paix si la France n'insistait pas dans sa demande d'une indennité de guerre. — Le choléra est en grande diminution dans Paris; mais il augmente en Espagne et particulièrement à Tolède. — On mande de Berne que les élections supplémentaires du canton de Genève n'ont pas changé la situation des partis. Le Grand Conseil comptera 51 membres radicaux et 40 de l'opposition.

25 Novembre. — Une dépêche privée de Paris annonce que M. Lockroy a prononcé à la Chambre des deputés un éloquent discours, approuvant le traité de Pékin, et conseillant le Gouvernement à se contenter du Tonkin sans se compromettre par d'autres expéditions aventureuses. M. Delafosse attaque le Gouvernement et déclare qu'il mérite d'être mis en état d'accusation. Le choléra est en train de disparaître de Paris; la préfecture de la Seine cesse dès ce jour la publication des bulletins sanitaires. — A Madrid, soixante professeurs démocratiques, constitutionnels et conservateurs ont signé une protestation contre l'invasion de l'université par la force armée. — Dans la seconde séance de la conférence de Berlin, le comte de Launay a parlé en faveur de la liberté de commerce. Son discours a été pris en grande considération par les membres de la conférence.

26 Novembre. — A Paris, on continue à la Chambre des députés la discussion sur les crédits pour le Tonkin. Monseigneur Freppel parle en faveur de la politique coloniale. M. de Douville Maillefeu critique la politique du Gouvernement. M. Delafosse ne veut pas entendre parler de politique coloniale tant qu'on n'aura pas l'Alsace et la Lorraine. M. Granet et quelques autres députés demandent au Gouvernement d'expliquer nettement ses intentions. — M. Tricupis, ministre des finances en Grèce, a déclaré à la Chambre des députés que l'État possède les fonds nécessaires pour l'abolition du cours forcé, mesure qui aura lieu prochainement. — Une dépêche envoyée de Pékin au *Times* dit que le Tsung-Li-Yamen a décidé de ne pas accepter la convention du 11 mai comme base des négociations avec la France, mais de vouloir reviser toute la question du Tonkin.

27 Novembre. — La grande nouvelle du jour est le discours très éloquent et très résolu prononcé par M. Ferry sur les affaires de Chine. Le président du Conseil conclut en demandant l'urgence pour un crédit de 43 millions. — A Berlin, le Reichstag approuve par 180 voix contre 90 la proposition de donner une indennité aux députés, malgré le discours prononcé par le prince de Bismark contre le projet. — A Bruxelles, la Chambre approuve un ordre du jour qui déclare qu'elle est satisfaite des explications du Gouvernement sur la politique intérieure. — Des dépêches de Londres affirment

que le cabinet de Saint-James a envoyé aux puissances la note pour le règlement des affaires de l'Egypte. Cette note serait conforme au resumé qu'en donne le *Times*. — On mande de Madrid que les trains sont suspendus entre Madrid et Tolède à cause du choléra.

28 Novembre. — Une dépêche de Paris annonce que le total des décès dans cette ville depuis l'apparition du choléra jusqu'au 22 courant est de 886. — A la Chambre des députes, le 27, M. Clémenceau attaque longuement et vivement le cabinet. M. Ferry à la suite d'une discussion déclare de ne pas accepter l'ordre du jour pur et simple, qui est repoussé par 301 voix contre 237. Aujourd'hui on a voté l'ordre du jour Carnot, accepté par M. Ferry, et disant: La Chambre persiste dans la décision d'assurer l'exécution du traité de Tien-Tsin. Dans sa seconde partie, l'ordre du jour prend acte des déclarations du Gouvernement et compte sur son énergie pour faire respecter les droits de la France. L'ordre du jour est approuvé par 282 voix contre 187. — A Berlin, le Reichstag discute le budget. — A Bukharest, le 27, a eu lieu l'ouverture des Chambres. Le message royal constate la crise économique et agricole qui frappe la Roumanie. — On télégraphie de Madrid que l'agitation des étudiants s'est propagée à toutes les universités de l'Espagne.

29 Novembre. — A Berlin, le Reichstag a fini la première lecture du budget. — A le Haye la seconde Chambre a approuvé le projet qui modifie la constitution. — A Athènes, M. Tricupis rappelle à la séance de la Chambre les paroles du comte Kalnoky faisant allusion à un rapprochement de l'Autriche à la Grèce. — On mande de Paris que le ministère Ferry est sorti plus fort que jamais de la discussion sur les crédits pour le Tonkin. Le Conseil des ministres a décidé d'augmenter de deux francs les droits d'entrée sur les blés étrangers. — On télégraphie de Constantinople en date du 28 que la mer d'Azof est gelée à Taganrog et à Berdiansca. Plusieurs navires sont emprisonnés par les glaces.

30 Novembre. — A Paris on discute au Sénat la réforme électorale du Sénat. Le premier paragraphe du premier article est approuvé. — A Berlin, la commission de la conférence pour le Congo a terminé la discussion des matières. La conférence tiendra une séance prochainement pour délibérer sur la seconde partie du projet, qui regarde la liberté de navigation sur le Congo et sur le Niger. — A Budapesth, à la Chambre des députés, le parti indépendant a présenté, pendant la discussion du budget, une motion motivée pour le rejet de tout le budget. — On télégraphie de Londres des nouvelles inquiétantes sur les mouvements du Mahdi, qui aurait occupé militairement tous les débouchés.

1er Décembre. — Une dépêche de Madrid mande qu'une ordonnance royale prescrit une enquête sur la question des étudiants, et défend la réunion du conseil supérieur de l'Université de Madrid, malgré la demande des professeurs. On voit qu'en Espagne on ne perd point les bonnes traditions de la Sainte Inquisition. — On télégraphie du Caire: Une dépêche de Wolseley dit que le Mahdi se trouve sans vivres, que les troupes sont mécontentes et que 500 rebelles se sont soumis à Gordon-pacha. — Le *Times* reçoit de Hong-Kong la nouvelle que les navires chinois forcent le blocus de Formosa, les forces françaises étant insuffisantes.

2 Décembre. — A Paris, le Sénat a approuvé en première délibération le projet Bardoux accepté par le Gouvernement, et tendant à supprimer la publicité dans les exécutions capitales. — La conférence pour le Congo a tenu une nouvelle séance le 1er décembre.

— A Londres, M. Gladstone présente le *bill* pour la répartition des colléges électoraux, et exprime sa satisfaction pour l'accord qui s'est fait sur cette question avec le parti conservateur. — A Washington, le message du président Arthur constate que la guerre franco-chinoise est préjudiciable aux intêrets des États-Unis d'Amérique. — On télégraphie de New-York que le général Diaz a pris possession, sans incidents, du gouvernement du Mexique.

3 Décembre. — La grosse nouvelle du jour est la votation, à la Chambre des deputés française, de l'amendement Floquet; amendement combattu par le Gouvernement, approuvé par 260 voix contre 246 et portant que l'élection des sénateurs aura lieu par scrutin de liste et moyennant la suffrage universel. Le Conseil des ministres s'est réuni après ce vote qui donne matière à toute sorte de commentaires. On ne croit pas à une crise ministérielle. — On télégraphie de Madrid que les étudiants persistent courageusement et noblement dans leur refus d'intervenir aux cours des universités; en même temps on télégraphie la très curieuse nouvelle que les élèves du collége Chomartin, près de Madrid, se sont ameutés au cri de: *Vive la République!* — Le *Times* reçoit de Hong-Kong la nouvelle que le choléra vient de se déclarer parmi les équipages de la flotte française occupée dans le blocus de l'île Formosa.

4 Décembre. — A Berlin, au Reichstag, M. Windthorst développe sa motion pour la suppression de la loi frappant d'exil les prêtres qui exercent illégalement des fonctions ecclésiastiques. Malgré l'opposition et un long discours de M. de Bismark la proposition Windthorst est approuvée par 217 voix contre 93. — A Paris, le Conseil des ministres a décidé qu'on essayerait d'un arrangement et que MM. Ferry et Waldeck-Rousseau se porteraient demain, dans ce but, près de la Commission de la Chambre. — En Espagne la question des universités s'elargit, et montre que certains moyens de gouvernement ne peuvent plus être supportés. La gauche dynastique a tenu une réunion, à laquelle assistaient plus de 2,000 personnes, dans le but d'obtenir une réforme libérale de la Constitution. — A Vienne l'exposition financière du ministre Durajewski a été accueillie par de vifs applaudissements.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

PREMIÈRE LIVRAISON (*25 Septembre 1884*)

Page

Le Corrège sa vie et son œuvre, deuxième partie. (*Marguerite Albana-Mignaty*) 5

Jean de Courteil, VI, VII, roman. (*F. Antony*) 36

David-Frédéric Strauss. (*Sigmund Münz*). 68

Le fort Samson, nouvelle polonaise, suite. (Mme *Élise Orzeszko*). Traduction du polonais par Ladislas Miçkiévicz 76

Un mémoire authographe de Victor-Amédée II. (Baron *Antoine Manno*) 93

A travers les romans. (*Thomas Emery*) 103

Chronique économique et financière. (*Albert Errera*) 120

Correspondances:

Lettre des Pays-Bas. (*Ch. Lucien*). 127

Lettre de Montevideo. (*J. E. Bordoni*) 128

Lettre de l'Océanie. (*Irinicos*) 131

Lettre de San-Francisco. (*Irinicos*) 133

Miscellanées: *Fragments inédits de Charles Baudelaire. — Longévité et génie. — Expéditions au pôle nord. — Nouvelle transmigration d'un tableau de Paul Véronèse* 136

Tablettes historiques 142

DEUXIÈME LIVRAISON (*10 Octobre 1884*)

Jean Arany. (*Charles de Szasz*, membre de l'Académie nationale hongroise) 145

Jean de Courteil, VIII, IX, X, XI, roman. (*F. Antony*). . . 160

Louise Ackermann. (*Camille Selden*) 206

Page

L'idée du destin dans les traditions méridionales, suite et fin. (*Evelyn Martinengo-Cesaresco* 221

Nessun maggior dolore.... — Silence. — Cloches d'or. — Retour, poésies. (*Auguste Schneegans*) 234

Le fort Samson, nouvelle polonaise, suite et fin. (Mme *Élise Orzeszko*). Traduction du polonais par Ladislas Miçkiévicz . 238

Notice littéraire « Proverbes et dictons du peuple arabe. » (*F.-A. Mehren*, professeur à l'université de Copenhague) . 244

Correspondances:

Lettre de Paris. (***) 250

Lettre de Vienne. (*Demophilus*). 255

Lettre du Monténégro. (*L. Kostitch*). 260

Lettre de Saint-Pétersbourg. (*Lector*) 266

Lettre de Melbourne. (*A. Astruc*). 272

Miscellanées: *Ivan Tourguéneff. — Notice historique sur les grandes épidémies. — Alexandre Dumas fils fabuliste. — Nouvelles expériences d'aérostation* 275

Bulletin des livres. 281

Tablettes historiques. 285

TROISIÈME LIVRAISON (*25 Octobre 1884*)

Promenade à Hong-Kong et à Canton. (Mme *Lydie Paschkoff*) . 289

Jean de Courteil, XII, XIII, XIV, XV, XVI, roman, fin. (*F. Antony*). 298

La Hongrie dans ses relations internationales. (*Charles Keleti*, membre de l'Académie) 348

A propos de Macbeth, fragments d'études shakspeariennes. (*Jane Brown*) 374

A travers les romans. (*Thomas Emery*) 388

Feuillets détachés d'un journal de Crimée, suite et fin. (*Alexandre de Saint-Pierre*). 406

Correspondances:

Lettre de Londres. (*E. Oswald*) 416

Miscellanées: *Littérature ancienne de l'Amérique. — Les langues parlées dans l'Inde. — Matteo Schilizzi. — Les fêtes de Rouen.* 424

Tablettes historiques. 429

QUATRIÈME LIVRAISON (*10 Novembre 1884*)

L'Épée, I. (*Paul Fambri*) 433

Le baron Burgio, nonce de Clément VII en Hongrie. (Mgr *Guillaume Fraknoï*, secrétaire de l'Académie des sciences de Budapest) 453

Page
Francine, poème. (*Édouard Grenier*) 498
Herbert Spencer. *Émile Sigogne*) 519
Rebecca, nouvelle. (Mme la baronne *Hélène Bajza-Beniczky*). . 533
François Liszt, esquisses biographiques, I. (*P. Trifonoff*) . . 540
Correspondances:
Lettre de Paris. (*Fortunio*) 554
Lettre de Vienne. (*M. Landau*) 561
Bulletin des livres 566
Tablettes historiques 572

CINQUIÈME LIVRAISON (*25 Novembre 1884*)

Gustave-Maurice d'Armfelt. (Dr *Arvid Ahnfelt*) 577
Mioun, histoire provençale. (*De Ginoux*) 593
Un spectacle de société sous la Restauration. (Lettres de Madame *De Rémusat*) 629
Un épisode de l'occupation russe à Andrinople, 1877-1878. (*Wanda*, C. Suchodolska) 643
François Liszt, II, suite. (*P. Trifonoff*) 652
Les droits d'auteur à Berne. (*Numa Droz*, président de la conférence, chef du département fédéral du commerce). . . 662
Chine et Russie. (Mme *Lydie Paschkoff*) 677
A travers les romans. (*Thomas Emery*) 681
Correspondances:
Lettre de Suisse. (*A. Blondel*) 696
Lettre de Varsovie. (*W. Oswiecim*) 701
Miscellanées: *La Buona Novella* (tableau de Dominique Morelli). — *Une lettre inédite de Boileau.* — *Souvenir d'un dîner international.* — *L'École des sciences sociales de Florence.* — *Une mission scientifique de l'Italie en Afrique.* — *Nouvelles diverses* 712
Tablettes historiques 718

SIXIÈME LIVRAISON (*10 Décembre 1884*)

Hamlet et Montaigne. (*Karl Blind*). 721
Naoumi, nouvelle tirée de la vie des juifs de Belgrade. (*Haïm Davitcho*). 732
Un critique russe - Bélinsky, peint par Tourguéneff. (*Mikhaïl Achkinasi*) 748
Une page d'histoire contemporaine. (Baron *Antoine Manno*). . 761

Page

Le Veston, épisode de la catastrophe de Szeged. (*Louis Abonyi*, traduit du hongrois par Mme la baronne de Gérando-Téléki) 776

François Liszt, III, IV, V, suite et fin. (*P. Trifonoff*) . . . 793

Pax, nouvelle, (*A. Nuellens*) 811

Florence, (*Édouard Grenier*) 817

Correspondances:

Lettre de Paris. (*Fortunio*) 821

Lettre de Berlin. (*P. Schlenther*) 823

Lettre de Saint-Pétersbourg. (*Lector*) 834

Lettre de Boston. (*V. Champlin*) 836

Lettre de San-Francisco. (*Irinicos*) 839

Miscellanées: *Le discours d'Édouard Pailleron à l'Académie française. — Nouvelles géographiques. — Civis romanus sum*, (statue d'Émile Bisi). — *Une supplique de Chénier. — Mistral. — Livres d'étrennes* 846

Bulletin des livres 854

Tablettes historiques. 857

Table des matières du tome quatrième 861

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

Camillo Antona-Traversi, *Ugo Foscolo nella famiglia*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Enrico Heine, *Canzoniere tradotto da Bernardino Zendrini*, Milano, Ulrico Hoepli, 1884. — Luigi d'Isengard, *Poesie*, Livorno, S. Vigo, 1884. — Carlo Carafa di Noia, *Visione*, poesia estratta dal *Pittagora*, periodico letterario di Napoli. — Attilio Portioli, *Le corporazioni artiere e l'archivio della Camera di commercio di Mantova*, Mantova, Eredi Segna, 1884. — A. De Nino, *Briciole letterarie*, Lanciano, R. Carabba, 1884. — S. Frigieri, *Il Gran Mirandolano*, Mirandola, Gaetano Casarelli, 1884. — N. Fornelli, *Educazione moderna*, Torino, Camilla e Bertolero, 1884. — Giuseppe Giannuzzi, *Orazio e il mio secolo*, Napoli, Stabilimento tipografico tornese, 1884. — Carlo Leardi, *Saggio postumo sui tempi della pronunzia italiana*, Firenze, Le Monnier, 1884. — P. Pavesio, *Critici ed editori delle opere di Ugo Foscolo*, Roma, *L'Opinione*, 1884. — Dott. Cav. Amilcare Sangalli, *Relazione intorno all'opera del prof. cav. L. Gelmest*, Milano, Stab. Civelli, 1884. — Ludovico Biasi, *I lavori d'ingrandimento di Firenze capitale*, Firenze, Rassegna nazionale, 1884. — Salvatore Farina, *Caporal Silvestro, Storia semplice*, Milano, A. Brigola e C., 1884. — Bozza di una bibliografia degli scritti stampati da Cesare Cantù, Torino, Stamperia Reale di G. B. Paravia e C., 1884. — *Indici del primo decennio (1874-1883) dell'archivio storico lombardo*, Milano, Fratelli Dumolard, 1884. — Pietro Orsi, *Un libellista del Secolo XI (Brunone vescovo d'Alba)*, Roma, Fratelli Bocca, 1884.

SUISSE.

Laris Ruffet, *Le comte Agénor de Gasparin, conférence*, Genève, H. Geoy, Libraire éditeur, 1884.

ANGLETERRE.

Robert Flint, *Vico*, London, William Blackwood and Sons, 1884. — R. N. Cust, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner & C°, 1884. — Torquato Tasso, *The Jerusalem delivered*, translated in to english verse by sir John Knigston James, baronet, London, Paul, French & C°, 1884.

ARGENTINA.

Alberto Navarro, *Inicio critico del Diccionario filologico comparado de la lengua Castellana*, Buenos-Aires, Imprenta de Martin Bieduna, 1884.

ESPAGNE.

Ermelindo Rivodó, *Hoseis de un libro*, poesias, Madrid, Imprenta del Diario de la Guaria, 1884.

HOLLANDE.

Aristide Marre, *Aperçu philologique sur les affinités de la langue malgache, le javanais, le malais et les autres principaux idiomes de l'Archipel indien*, Leyde, E. J. Brill, 1884.

PORTUGAL.

J. P. Oliveira Martins, *Taboas de Chronologia e Geografia historica*, Lisboa, Livraria Bertrand, 1884.

ANNONCES DE LA REVUE.

Avec la livraison du 25 juin est ouvert un nouvel abonnement de trois mois et de six mois à la *Revue Internationale*.

On prie vivement messieurs les abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte avec l'Administration de vouloir se mettre en règle, pour ne pas provoquer des réclamations inutiles et pénibles.

On demande la 7me et la 8me livraison de la *Revue Internationale;* les personnes qui, ayant pris l'abonnement pour les premiers six mois et dédit leur abonnement, seraient disposées à les céder à l'Administration de la *Revue*, en recevront immédiatement le montant.

STATUTI E STORIE MUNICIPALI

E LIBRI E OPUSCOLI D'OGNI GENERE ANTICHI E MODERNI RIGUARDANTI L'ITALIA

posseduti e analiticamente descritti coi relativi prezzi

da CARLO LOZZI.

Questo catalogo in due grossi volumi in 8° (oltre il doppio di quello dei Bocca), sarà pubblicato fra pochi mesi e messo in commercio al prezzo fisso di **L. 20** per tutti, non esclusi i librai, in un numero più o meno ristretto di copie secondo le richieste, che devono giungere non più tardi del prossimo dicembre.

Un prezzo di vero favore (ridotto, oltre la metà, a **L. 9**) si accorda ai soli associati al **Bibliofilo** che per la nuova annata 1885 manderanno direttamente **L. 15**, e si dà in dono a coloro che per la collezione completa a tutto il 1885 (annate sei, **L. 36**) saranno i più solleciti a mandare **L. 35;** e dall'estero **Fr. 40**.

Raccomandiamo anche una volta a chiunque abbia da comunicarci le proprie pubblicazioni storiche, libri od opuscoli d'ogni genere purchè abbiano una qualche relazione colla nostra raccolta, a non tardarne ulteriormente l'invio; come pure preghiamo tutti i bibliofili, i bibliotecari e le persone colte e amanti del luogo natio a volerci dare tutte le notizie de' rispettivi cronisti, storici o descrittori, le quali possano giovare ai cultori di simili studi e ai collettori di siffatti libri, e inserirsi nel nostro Catalogo ove sarà attribuita a ciascuno la parte che gli spetta.

Livraison du 10 Décembre 1884

SOMMAIRE:

HAMLET ET MONTAIGNE, (**Karl Blind**).

NAOUMI, nouvelle tirée de la vie des juifs de Belgrade, (**Haïm Davitcho**).

UN CRITIQUE RUSSE - BÉLINSKY, peint par Tourguéneff, (**Mikhaïl Achkinasi**).

UNE PAGE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, (Baron **Antoine Manno**).

LE VESTON, épisode de la catastrophe de Szeged, (**Louis Abonyi**, traduit du hongrois par Mme la baronne DE GÉRANDO-TÉLÉKI).

FRANÇOIS LISZT, III, IV, V, suite et fin, (**P. Trifonoff**).

PAX, nouvelle, (**A. Nuellens**).

FLORENCE, (**Édouard Grenier**).

CORRESPONDANCES: Lettre de Paris, (*Fortunio*); Lettre de Berlin, (*Paul Schlenther*); Lettre de Saint-Pétersbourg, (*Lector*); Lettre de Boston, (*Virginie Champlin*); Lettre de San-Francisco, (*Irinicos*).

MISCELLANÉES: *Le discours d'Édouard Pailleron à l'Académie Française.* — *Nouvelles géographiques.* — *Civis romanus sum* (statue d'Émile Bisi). — *Une supplique de Chénier.* — *Mistral.* — *Livres d'étrennes.*

BULLETIN DES LIVRES.

TABLETTES HISTORIQUES.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME.

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: Les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXme siècle*, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — la suite de l'*Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markévitch, — *Les trois paroles divines*, par le comte Léon Tolstoï, — — *Tania*, par M. B. Markévitch, — *La Princesse Marie-Antoinette de Toscane*, M. J. de par Fastenrath, — *Fr. Notter*, par le même, — *Charles Hillebrand*, par M. J. Barzellotti, — *La dame de Collalto*, par M. Ed. Schuré, — *La défense de la Quintera au Mexique*, par M. J. Heard, — *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins de M. le baron A. Manno. — *L'âge de cuivre*, par M. François Pulszky, inspecteur général des Musées en Hongrie, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szasz, — *Le développement de la civilisation en Hongrie*, par M. Louis Lang, — *La littérature française au XIXme siècle*, esquisses historiques de la princesse Dora d'Istria, — *La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne*, — *La Serbie dans ses relations internationales*, par M. Stojan Bochkovitch, ancien ministre de l'instruction publique, — *François Rabelais et Théophile Folengo*, par M. André Lo Forte Randi, etc.

Florence, Imprimerie Pellas, rue Jacopo da Diacceto, 10.